This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

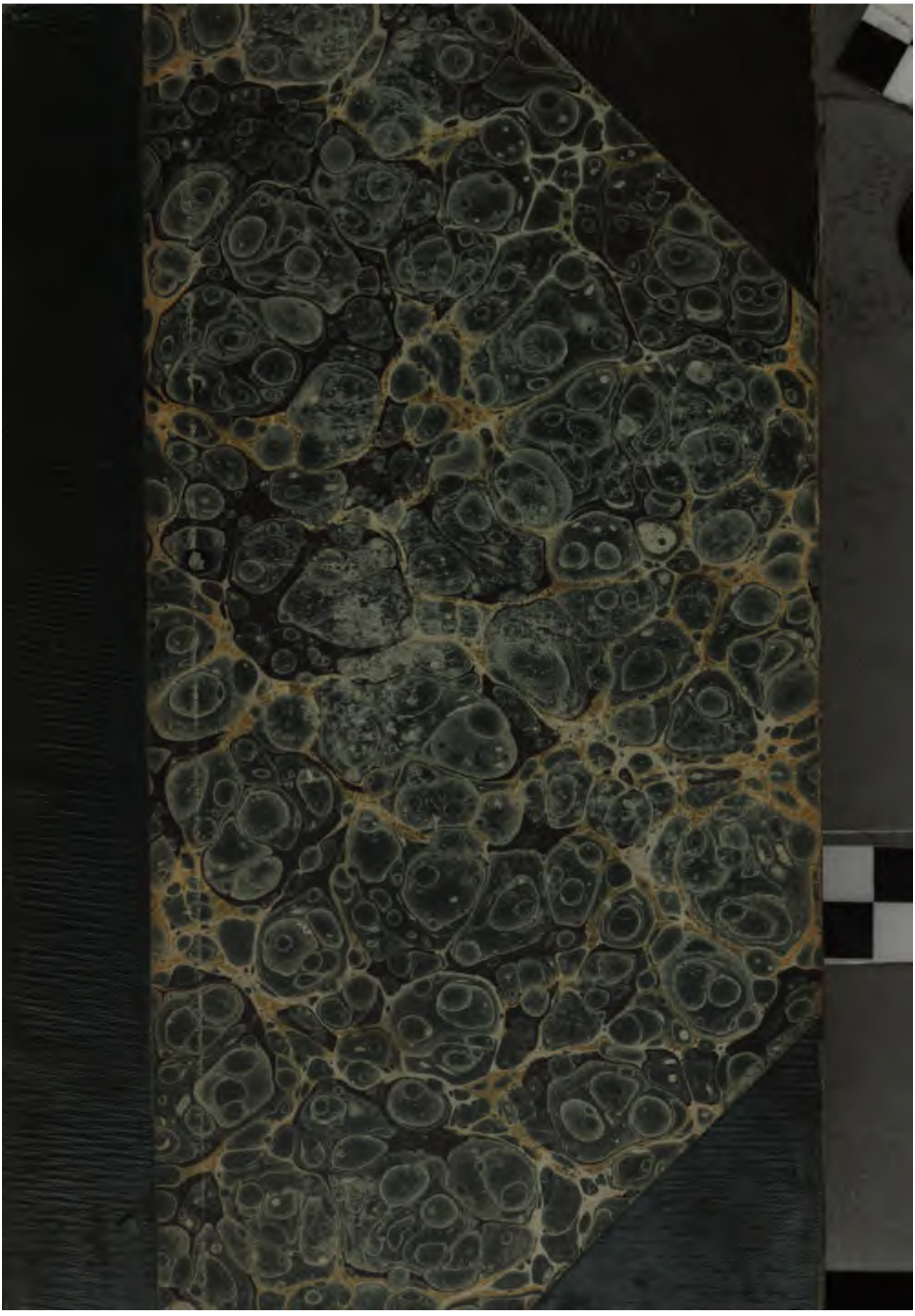
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`



1035

Per 2755 d 23/20.22

REVUE BELGE.

TOME VINGTIÈME.

REVUE BELGE,

PUBLIÉE PAR

L'ASSOCIATION NATIONALE

POUR L'ENCOURAGEMENT ET LE DÉVELOPPEMENT

DE LA LITTÉRATURE

EN BELGIQUE.

Tome Vingtième.

LIÉGE.
A. JEUNEHOMME, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
QUAI DE LA SAUVENIÈRE (PLACE DU SPECTACLE) N° 10.

1842.
Janvier — Avril.

LE GOUVERNEUR DE FLESSINGUE

(CHRONIQUE DU RÈGNE DE CHARLES-LE-TÉMÉRAIRE).

(*Fin.* — V. T. XIX, p. 363).

CHAPITRE V.

LE CACHOT.

Les plus brillants rayons de l'astre souverain
Ne pouvaient pénétrer dans ce lieu souterrain.
Et l'homme qu'on jetait dans ce vivant abîme
Avait un même sort. L'innocence et le crime
Ensemble confondus tombaient sous le couteau
De l'impassible bourreau.
(*Inédits*).

Le cachot dans lequel avait été enfermé De Fresne était bien, ainsi que l'avait dit Rhinsault, le plus affreux qu'il fût possible de trouver dans les prisons de Flessingue, et offrait un témoignage irrécusable de la barbarie de nos *bons aïeux*. Un espace de six pieds carrés, dans lequel aucun jour n'avait jamais pénétré; un sol rendu fangeux par l'eau qui suintait à travers les murs humides; tel était le lieu qu'habita pendant huit jours le malheureux époux de Lucile qui, pour toute nourriture, eut un pain noir, et pour boisson une eau bourbeuse et croupissante.

Que de sombres réflexions assaillirent son esprit pendant ces huit siècles ! De peur qu'une lueur d'espérance ne lui restât et ne l'aidât à supporter cette rude captivité, son geôlier, homme grossier et inhumain, se plaisait à lui répéter qu'il devait s'apprêter à mourir, et la manière cruelle dont il était traité depuis son arrestation ne devait lui laisser aucun doute à cet égard.

La mort inspire l'effroi à tout âge et dans quelque situation où se trouve l'homme lorsqu'elle arrive; mais mourir à trente ans, quand la vie est pour vous pleine de charmes, loin d'une épouse adorée qui vous aime, vous consacre sa vie et vous entoure de soins, de dévouement et d'amour, loin d'un fils unique et chéri sur lequel vous fondiez le bonheur, la joie de votre vieillesse !.. Périr de la main du bourreau, ou englouti dans un noir souterrain, sans qu'une main amie presse la vôtre, sans que vos gémissements puissent se faire jour à travers les murs de cet antre ténébreux et soient entendus de ceux qui vous aiment... Oh! c'est alors que la mort est horrible et faite pour abattre le courage du cœur le plus déterminé.

Ainsi pensait De Fresne le soir du huitième jour, lorsqu'il entendit ouvrir les portes de son cachot. Ses yeux éblouis par la lueur d'une torche ne distinguèrent rien d'abord, mais cet éblouissement ne dura qu'un instant et il aperçut bientôt un moine qui accompagnait son geôlier.

Cette apparition lui fit présumer que sa dernière heure était sonnée, et il murmura douloureusement :

Oh ! Lucile, c'en est donc fait, nous ne nous verrons plus.

Le moine s'approcha du prisonnier.

— Pécheur, dit-il, le moment des révélations est arrivé. Songe que dans quelques instants peut-être tu paraîtras devant le juge suprême à qui rien ne saurait être caché ! Abjure donc tes erreurs et dépose dans mon sein l'aveu de ton crime.

— Hélas! mon père, répondit De Fresne, un innocent ne peut rien avouer.

— Quoi ! s'écria le moine d'une voix tonnante, tu oses parler d'innocence, criminel endurci ! Et c'est devant moi, ministre du Dieu qui te parle par ma bouche, que tu persistes à nier tes erreurs et tes fautes !

— Oh ! mon père, répéta De Fresne, je vous jure sur mon salut éternel que je ne suis point coupable.

— Ecoute, mon fils, reprit le moine d'un ton plus doux, la présence de cet homme — et il montra le geôlier — empêche sans doute tes aveux. Pour que nulle excuse ne te reste, je vais l'éloigner. Mais si tu n'abandonnes la voie de mensonge et de perdition dans laquelle tu marches, si mes prières ne peuvent rien sur ton cœur, maudit sois-tu alors et malédiction éternelle sur toi !

En prononçant ces derniers mots la voix du moine avait repris toute sa force, et cette malédiction retentit longtemps sous les sombres voûtes de la prison.

Le geôlier reçut l'ordre de se retirer ; il obéit, mais en partant il jeta un regard de joie atroce sur les deux hommes et referma les portes sur lui. Le bruit des verrous parut produire une impression fâcheuse sur le moine.

— Diable ! murmura-t-il d'une manière peu canonique, se douterait-on de quelque chose ? Au fait, le sort en est jeté ; il n'est plus temps de reculer.

Se dépouillant alors du capuchon qui cachait entièrement ses traits, il s'avança près de De Fresne, lui prit la main qu'il pressa doucement dans les siennes, et dit d'une voix qui fit tressaillir le prisonnier :

— Ne me reconnais-tu pas?

— De Fresne le regarda, se frotta les yeux comme quelqu'un qui croit rêver et enfin s'écria :

— Mon oncle!

— Et oui, mon ami ; pouvais-tu penser que je t'abandonnerais sans faire au moins quelques tentatives pour te sauver.

— C'est vous! répétait De Fresne ; mais comment, par quel stratagème êtes-vous parvenu à tromper le geôlier? Et Lucile, et mon fils, oh! mon oncle, où sont-ils? que font-ils?

— Tranquillise-toi, mon ami; ta Lucile est bien inquiète et bien tourmentée, mais je lui ai fait entrevoir l'espoir de te sauver, et dans ce moment elle doit être près du gouverneur que j'ai vu ; il m'a fait entendre qu'il désirait la voir, sinon pour lui donner un ordre d'élargissement, au moins pour lui indiquer les moyens de te tirer d'ici. J'ai eu beaucoup de peine à la décider à cette démarche; elle refusait positivement de se trouver en face du chevalier de Rhinsault, et il a fallu que j'employasse toute mon autorité pour me faire obéir.

— Mais, mon oncle, je ne comprends rien à mon arrestation, car, je vous le jure sur l'honneur, je n'ai rien à me reprocher.

— Je le sais; le gouverneur est un excellent homme; il m'a avoué que ton crime n'est qu'une invention, mais que prouvent des lettres bien en forme, quoique fausses, et ta condamnation importe au maintien de la paix intérieure.

— Vos raisons peuvent être bonnes, mon cher oncle; cependant je ne pourrai jamais comprendre comment la condamnation d'un homme innocent....

— Moi non plus, mon neveu, mais enfin c'est, à ce qu'il paraît, *une nécessité d'état*. Pour l'instant nous devons nous y soumettre, sauf à réclamer contre une pareille illégalité. Mais pour cela, il faut que tu sois libre et que tu te laisses conduire par moi.

— Faites donc comme il vous plaira, mon oncle, répondit De Fresne avec découragement; je suivrai aveuglément vos conseils.

En ce moment des pas nombreux et un bruit d'armes parvinrent aux oreilles de nos amis et les obligèrent à interrompre leur conversation. La porte s'ouvrit et livra passage à plusieurs soldats.

— Que signifie cela? s'écria Vanderen qui s'était empressé de rabattre son capuchon.

— Cela signifie, messire le chevalier, que votre neveu va subir son premier interrogatoire, et que, pour quelques instants, vous allez prendre sa place. Vous êtes adroit, mais nous le sommes plus que vous, il nous a été facile de découvrir votre ruse. Au reste, rassurez-vous; il ne vous sera fait aucun mal et dans quelques heures vous serez libre.

Après que l'un d'eux eut ainsi parlé, les soldats s'emparèrent de De Fresne et le conduisirent dans une pièce que nous décrirons plus tard.

Il fallut bien céder à la force, et le chevalier, malgré sa colère, dut rester dans le cachot. Il se demandait comment sa ruse avait pu être découverte, puisque c'était par les conseils du gouverneur qu'il l'avait employée. En vain essaya-t-il de se tranquilliser en se

rappelant les paroles de Rhinsault qui lui avait assuré qu'il sauverait son neveu; sa confiance en cet homme commençait à diminuer, et chaque minute qui s'écoulait augmentait son inquiétude qui devint insupportable.

Tandis que ces choses se passaient dans les prisons de Flessingue, Lucile, cédant aux instances et aux ordres de son oncle, s'était rendue, quoique en tremblant, à l'hôtel du gouverneur. Elle fut conduite dans une magnifique salle où le seigneur Rhinsault se tenait assis, le front appuyé dans ses mains. A peine eut-il reconnu Lucile qu'il se leva et courut au-devant d'elle avec empressement.

— Madame, lui dit-il, ma présence, je le vois avec chagrin, vous cause encore de l'effroi; cependant j'ai reconnu mes torts et c'est pour les réparer que j'ai réclamé cette entrevue. Ma conduite, je le sais, a été bien coupable; mais à quels excès n'entraîne pas la passion! D'ailleurs mon repentir l'expiera, et mon empressement à en détruire les effets vous prouvera, je l'espère, combien mon cœur fut étranger au crime que mon amour me fit commettre. Puissent mes regrets me reconquérir votre estime et me mériter un pardon que j'implore à vos pieds!

En disant cela, Rhinsault s'était en effet jeté aux pieds de Lucile que ces paroles et cette action plongèrent dans un profond étonnement.

— Comment, se disait-elle, cet homme, si implacable il y a quelques jours, est-il devenu si doux? Oh! il ne pourrait me tromper ainsi, et je vous remercie, ô mon Dieu, d'avoir su toucher de repentir ce cœur de bronze.

Et la douce et confiante jeune femme qui sentait des larmes de reconnaissance et d'attendrissement couler de ses beaux yeux, lui tendit la main.

— Je vous pardonne, dit-elle, et pourtant vous m'avez bien fait souffrir !

— Je me le reprocherai toute ma vie, madame, et dans quelques heures j'aurai tout réparé. Mais il faut pour cela que vous ayez confiance en moi et que vous suiviez la marche que je vais vous indiquer.

— Je vous crois sincère, messire, et je m'abandonne à vous.

— Votre confiance ne sera pas déçue, madame, et bientôt vous reverrez votre mari. Dans quelques instants il va subir un interrogatoire; nous allons nous rendre à la prison pour l'entendre, afin que vous vous assuriez bien que la ruse seule peut le sauver, car j'avais si bien pris mes mesures que sa culpabilité est certaine et qu'il sera condamné.

— Oh! messire, messire, qu'avez-vous fait !

— Ne m'accablez pas plus longtemps, madame ; mon seul désir est maintenant de vous rendre au bonheur que je vous ai ravi ; soyez donc sans crainte et aidez-moi à sauver messire De Fresne.

— Parlez, parlez vite, que faut-il faire?

— Me suivre d'abord. Nous verrons comment la procédure tournera et nous agirons en conséquence.

— Partons donc, Monseigneur, et hâtons-nous.

Si Lucile avait pu voir la joie affreuse qui se peignit sur les traits du gouverneur lorsqu'il entendit cette dernière phrase, elle ne l'eût sans doute pas suivi, et il pourra paraître étonnant qu'après les menaces qu'il lui avait faites et sa conduite passée, elle ajoutât encore foi

aux paroles de cet homme. Mais crédule comme toute âme honnête et sensible, la pauvre femme ne pouvait s'imaginer que tant de perversité se trouvât dans le cœur humain. Presque folle de joie en pensant qu'elle allait revoir et sauver son époux, elle s'abandonna avec confiance à l'infâme qui en voulait à son honneur, et qui, semblable au tigre, jouait avec sa proie avant de la déchirer.

Accompagnée du gouverneur, elle quitta l'hôtel, et, quelques minutes plus tard, tous deux arrivaient à la prison. Après de nombreux détours, ils entrèrent dans une petite pièce dont une table et quelques chaises composaient l'ameublement. Ce lieu était si sombre qu'à peine deux personnes pouvaient y distinguer leurs traits, et Lucile ne put contenir un mouvement de frayeur en y pénétrant.

— Rassurez-vous, dit son conducteur qui comprit sa pensée, si nous prenions de la lumière nous ne saurions demeurer ici sans y être remarqués, car vous pouvez vous convaincre que nous ne sommes séparés de la salle du jugement que par ce vitrage.

En effet, une simple cloison vitrée recouverte de rideaux de serge noire séparait Lucile de l'endroit où allait se décider le sort de son mari. Une force irrésistible la poussa et elle s'approcha pour lever un coin du rideau. A peine eut-elle jeté un regard et reconnu le lieu dans lequel De Fresne entrait en ce moment, qu'elle tomba à genoux en poussant un cri de douleur et d'angoisse.

CHAPITRE VI.

LA TORTURE.

Dans ce lugubre lieu, des parfums de tombeau
Epouvantaient le cœur et troublaient le cerveau.

Ses os craquaient, broyés sous d'affreux instruments,
Et les sanglants lambeaux de ses chairs frissonnantes
Semblaient faire pleurer les voûtes résonnantes,
Quand l'écho redisait ses longs gémissements.
(*Inédits*).

La chambre dont la seule vue avait jeté l'effroi au cœur de Lucile, et dans laquelle son mari, entouré de ses gardes, venait d'être amené, était bien capable assurément d'effrayer des âmes plus fermes que celle d'une faible femme.

C'était une vaste pièce toute tendue de draperies noires sur lesquelles on avait grossièrement brodé en rouge et en blanc des sujets allégoriques représentant les tourments des damnés; et semé de loin en loin des têtes de morts plus hideuses l'une que l'autre. Quelques torches éclairaient faiblement ce lieu et jetaient leurs douteuses lueurs sur un chevalet et divers instruments de torture.

Huit capucins, ou plutôt huit agents de Rhinsault revêtus de cet habit, occupaient cette pièce au moment où De Fresne fut introduit. L'un d'eux interrogea le prisonnier qui répondit en protestant de son innocence. Vainement multiplièrent-ils les questions en lui pro-

mettant sa grâce s'il avouait, il fut impossible de lui arracher aucun aveu.

Alors les moines se levèrent, firent un signe aux soldats et nasillèrent un psaume. De Fresne fut placé sur le chevalet et la torture commença.

Pour bien comprendre les douleurs des malheureuses victimes auxquelles on donnait la question sur le *chevalet*, il faut savoir ce qu'était cet infernal instrument.

« Représentez-vous, dit *D. J.-A. Llorente* dans son »*Histoire de l'Inquisition*, une machine de bois, de la »forme d'une gouttière, propre à recevoir le corps d'un »homme, sans autre fond qu'un bâton qui la traverse, »et sur lequel le corps tombant en arrière, appuyé sur »les côtes, se plie et se courbe par l'effet du mécanisme »de cette construction, et prend une position telle que »les pieds se trouvant plus élevés que la tête, il en résulte »une respiration pénible et violente et des douleurs in»tolérables dans les côtes, dans les bras et dans les »jambes où la pression des cordes est tellement forte, »avant même qu'on ait employé le garrot, que leurs »tours pénètrent dans les chairs jusqu'aux os et font »jaillir le sang. Une espèce de moulinet à peu près »semblable à ceux dont on se sert dans un pressoir, »mais plus petit, sert à augmenter la pression des cordes »lorsque l'accusé persiste à nier un crime dont, le plus »souvent, il est innocent. »

Lucile avait vu placer son mari sur le chevalet ; elle regardait avec une sorte d'égarement. De Fresne demeura quelque temps silencieux, mais bientôt sa respiration devint haletante. Les juges interrogeaient toujours, et à chaque question sans réponse un homme faisait un tour au moulinet. Le sang s'élançait comme

d'un jet d'eau; le malheureux ne pouvait plus supporter ses douleurs, il poussait des cris d'abord faibles, puis déchirants, puis encore faibles. Lucile voyait et entendait tout; elle ne pleurait pas, la pauvre femme! ses dents craquaient, une sueur glacée inondait son front.

— Mais ne voyez-vous pas qu'ils le tueront, s'écria-t-elle en s'adressant à son compagnon? Au nom de Dieu, faites qu'ils abrègent ce supplice.

Un rire féroce plissa les lèvres du gouverneur qui couvait Lucile de ses yeux fauves; il répondit :

— Je vous ai trompée, la sanglante comédie à laquelle vous assistez se représente par mes ordres. Je vous aime toujours; il me faut votre amour; quand vous aurez dit *oui* tout cessera, et votre mari sera rendu à la liberté.

— Oh! vous êtes un démon!

— Eh! bien, donnez-vous à moi, et demain vous presserez votre mari dans vos bras.

— Jamais! plutôt mille fois la mort, dit Lucile avec horreur.

— Allons, madame, messire De Fresne n'a pas encore assez souffert, répondit froidement Rhinsault, nous passerons à une autre épreuve.

Il frappa deux coups dans ses mains, et, à ce signal convenu sans doute, les bourreaux introduisirent un linge mouillé dans la bouche du patient; ils élevèrent ensuite à une certaine hauteur un vase à douille, d'où ils firent tomber de l'eau goutte à goutte dans la bouche de l'infortuné dont les souffrances redoublèrent d'intensité. Dans la position où il était placé, sa bouche ne trouvait aucun intervalle pour respirer. A chaque instant il faisait des efforts pour avaler, espérant donner

passage à un peu d'air, mais le linge qu'il avait dans la gorge y mettait obstacle, et l'eau qui entrait en tombant par les narines, ne permettait pas davantage la respiration. Au bout d'une demi-heure tant d'efforts répétés avaient rompu quelques vaisseaux du poumon, et le sang ne pouvant trouver un passage dans la gorge sortit en abondance par le nez et les yeux.

Un cri si horrible qu'il émut jusqu'aux misérables exécuteurs de cette torture retentit dans la petite pièce; c'était Lucile qu'il l'avait poussé; elle avait suivi avec angoisse les douleurs qui déchiraient le corps de son mari, et quand le sang se fit jour, le délire s'empara d'elle. Ses genoux fléchissant refusèrent de la soutenir plus longtemps : elle s'affaissa sous le poids de la souffrance comme le centenaire plie et tombe sous le faix des années. Ses esprits la quittèrent, mais une pensée fixe lui restait; le supplice de l'homme qu'elle aimait et que ses yeux voyaient sanglant devant elle, et l'action qu'elle devait faire pour l'arracher à ce martyre. Dans son égarement, elle se traînait aux pieds du gouverneur qui la soutenait; elle implorait sa pitié et le conjurait de mettre un terme à tant de cruautés. Lui restait impassible et conservait son infernal sourire.

— Soyons amants, répondait-il.

— Jamais! répétait Lucile, et elle abandonnait ses genoux et rejetait sa tête en arrière avec l'expression du dégoût.

Puis, espérant de nouveau toucher cette âme implacable, elle revenait et recommençait ses supplications.

— N'a-t-il pas assez souffert! s'écria-t-elle enfin.

— Qu'est-ce cela? répliqua le gouverneur avec une

ironie épouvantable. Nous avons bien d'autres supplices, voyez! on allume un grand feu pour *le* placer devant et sécher ses blessures; écoutez le grincement du plomb qu'ils font bouillir et qui doit les cicatriser!.. Et cette brosse!.. les poils sont de fer...

Rhinsault prenant Lucile dans ses bras l'obligeait à contempler ces horribles apprêts qu'il énumérait un à un avec une joie de damné. De Fresne avait été retiré du chevalet; il râlait à demi mort; ses traits décomposés ressemblaient à ceux d'un cadavre.

Un nuage couvrit les yeux de la jeune femme et un combat affreux se livra dans son âme. D'un côté le supplice, les souffrances de son mari qui retombaient une à une sur son cœur et qu'elle pouvait arrêter; de l'autre le déshonneur, les caresses de l'infâme qui la persécutait sans pitié!... Partant de ces deux points, mille idées traversaient son esprit et le livraient à une hallucination continuelle. Ce qu'elle souffrit pendant une heure que durèrent ces apprêts, il est plus facile de le comprendre que de l'expliquer, aussi renoncerons-nous à le faire, tant cette tâche nous paraît impossible. Que l'on se figure seulement l'infortunée ayant devant les yeux son époux tout-à-l'heure plein de vie, maintenant défiguré par mille tourments et se mourant dans une lente agonie... Et à ses côtés un monstre, un démon qui lui exagère encore les horreurs de la torture! Qu'on se la représente hésitant entre l'infamie de se livrer à l'homme qu'elle hait et méprise justement, et la douleur de voir celui qui a tout son amour endurer plus longtemps un martyre infernal! Et peut-être se formera-t-on une idée, quoique faible et imparfaite, de ce qui dut se passer dans cette âme mutilée.

Une heure, disons-nous, s'est écoulée dans les funestes apprêts, et Rhinsault vient de donner un nouveau signal. Aussitôt un cri aigu, perçant, effroyable fait trembler les voûtes et frissonner Lucile. Elle se relève en tremblant et ses yeux vont encore une fois se fixer dans la chambre de la question et voient avec épouvante, soutenu par deux hommes et placé devant une flamme ardente, son mari dont les cris augmentent en raison des douleurs.

C'en est fait! plus d'espérance que dans son sacrifice; elle le comprend et s'en indigne. Mais cet homme l'a dit, il faut qu'elle soit à lui. Sa destinée est marquée et doit s'accomplir. Elle ne survivra pas à sa honte; elle le sait, mais qu'importe! Il faut sauver le pauvre martyr et le tirer des mains cruelles qui le tuent lentement! D'ailleurs la mort la délivrera de cette vie d'amertume et d'opprobre. Sa détermination est prise; elle s'agenouille :

— Mon Dieu! dit-elle, votre main s'est appesantie sur moi sans que j'aie rien fait pour m'attirer votre colère, mais que votre sainte volonté soit faite, et que mon déshonneur retombe sur sa tête.

Puis, elle se relève, pâle, échevelée, en désordre, les yeux secs, brûlants et pleins de flammes, et s'adresse au gouverneur.

— Monstre vomi par l'enfer, lui dit-elle, je suis à toi, mais que mon mari soit libre à l'instant, que je n'entende plus ces gémissements, au nom de Satan qui t'a envoyé!

L'expression de la jeune femme est si douloureuse, si pleine d'amertume en prononçant ces mots que Rhinsault, cette âme de boue et de fer, s'émeut un instant,

et pour la première fois il paraît s'attendrir sur les maux qu'il a causés. Il hésite, tremble et paraît craindre d'accomplir un crime qu'il a médité si longuement et déjà plus d'à moitié accompli.

En ce moment peut-être si la jeune femme se jetait aux pieds du gouverneur et l'implorait avec cette douce voix d'ange qui semble pleurer et promettre le ciel en parlant, elle serait sauvée.

Mais un morne désespoir s'était emparé d'elle, et ce qui se passait à ses côtés lui demeurait étranger ; Rhinsault prit cet abattement silencieux pour un nouveau témoignage de mépris, et le fiel de son cœur en augmenta ; il s'élança hors de cette pièce.

Fidèle à sa promesse, il ordonna de transporter De Fresne dans un appartement convenable et fit appeler deux médecins qui lui prodiguèrent les soins que réclamait son état.

Pendant un quart d'heure que dura l'absence du gouverneur, Lucile ne fit pas un mouvement, ne prononça pas une parole. Elle était assise sur une chaise, les bras pendants, le corps penché en arrière ; ses cheveux l'enveloppaient comme un voile et descendaient jusqu'à terre ; ses yeux étaient hagards, sa bouche entr'ouverte et comme contractée : on devait la croire morte ou folle.

Mais Rhinsault est rentré ; il s'approche d'elle, ses bras l'entourent, l'enchaînent, ses lèvres ont touché celles de la malheureuse victime de ce brutal amour... Alors tout se retrace à l'esprit de Lucile, son sang se glace, elle essaie de repousser son bourreau ; au milieu de ses efforts, elle chancelle, glisse entre les bras qui la retiennent et roule inanimée sur le carreau.

CHAPITRE VII.

DEUX CRIMES.

Mais vous avez, Seigneur, une seconde vie
Où l'âme du martyr en vous-même ravie,
Pour prix de ses douleurs qui ne durent qu'un jour,
A dans l'éternité votre immuable amour.

— Avez-vous entendu ce long cri de terreur?
Mon âme en est saisie et de crainte et d'horreur!
— Oh! ce n'est rien, répond le geôlier qui s'arrête:
Ce n'est qu'un homme auquel on a coupé la tête....
(*Inédits*).

Au point où nous en sommes de notre récit, nous n'oserions, si c'était une fiction, le continuer, tant les faits qu'il nous reste à rapporter doivent inspirer d'horreur; mais ce n'est point une fable, et nous qui voulons ressusciter nos vieilles chroniques et faire connaître les mœurs de nos pères, il ne nous est pas permis de céler leurs crimes en exaltant leurs vertus; si nous vantons celles-ci, nous ne cacherons pas ceux-là, et, à défaut du talent du romancier, nos lecteurs trouveront toujours en nous la sincérité de l'historien consciencieux dans les faits que rappellera notre plume impartiale et fidèle.

Le caractère de Rhinsault pourrait, nous en sommes persuadé nous-mêmes, être considéré comme la création imparfaite d'une imagination sombre, usée et désireuse d'émotions fortes et cruelles qui la ravivent et l'impres-

sionnent; mais que l'on se donne la peine d'ouvrir *Despars*, *Heuterus*, *Meyer*, etc., et l'on pourra se convaincre qu'en arrangeant les faits nous avons encore amoindri la crudité terrible du fond de cette histoire. Ceci posé, nous continuerons sans interruption.

L'évanouissement de Lucile et le sommeil de plomb qui en fut la suite n'empêchèrent pas Rhinsault d'assouvir sa brutale passion. Quand notre malheureuse héroïne sortit de l'espèce de léthargie qui s'était emparée de ses sens, elle était dans les bras du gouverneur et son déshonneur était consommé.

Les remords, dit-on, tourmentent le coupable et sont la première et la plus cruelle expiation de son crime. Cependant Rhinsault sommeillait bien tranquillement à côté de sa victime, et loin que ce sommeil parût inquiet et troublé, par le souvenir de sa hideuse action, il semblait plutôt, à l'expression de la physionomie du dormeur, qu'il fût bercé des plus agréables songes. C'est que le remords, croyons-nous, ne provient que des regrets ou quelquefois de la crainte, et Rhinsault ne regrettait pas son crime et se croyait trop puissant pour avoir rien à redouter de ses conséquences.

La situation de Lucile ne lui permettait point de douter de son malheur, et son désespoir fut immense en voyant son ravisseur, ou plutôt son bourreau, reposer avec le calme de l'innocence, tandis qu'elle, douce victime de la violence de cet homme, sentait son âme brisée sous le poids de la honte et de la douleur. Elle douta de la Providence, et une pensée de meurtre et de vengeance traversa son esprit. Pourquoi ne profiterait-elle pas du sommeil de son ennemi pour lui donner une mort qu'il méritait à tant de titres, et anéantir à jamais

le secret de l'opprobre qui la recouvrait? Le souvenir de Judith assassinant Holopherne se présenta à sa mémoire. « Ma cause est-elle moins juste que la sienne, se dit-elle? Non, car ce fut volontairement que Judith se prostitua, et c'est un crime qui m'a déshonorée. »

Cette réflexion n'était pas précisément orthodoxe, mais était-ce en ce moment que Lucile pouvait se rappeler que ce fut pour sauver tout un peuple que la jeune héroïne se sacrifia? Elle n'était pas non plus judicieuse, puisqu'elle aussi s'était offerte en holocauste et ne devait pas songer à la vengeance.

Mais le malheur peut rendre criminel; souvent même s'il n'absout pas, il excuse, et peut-être Lucile allait-elle céder à la fatale pensée qui la dominait, si le réveil du gouverneur n'y eût mis un terme.

Rhinsault voulait répéter des caresses que l'évanouissement de Lucile avait seul pu permettre; mais se dégageant avec force de ses bras, elle mit son étonnement à profit et s'élança dans la chambre. Elle saisit la petite épée qu'il avait posée sur une table et revint près de lui.

— Restez, lui dit-elle avec autorité. Ecoutez-moi et ne faites pas un mouvement pour vous rapprocher de moi, ou cet instant sera celui de votre mort.

Il y avait tant de résolution dans son accent, et les sombres regards qu'elle jetait sur lui paraissaient si décidés à un crime, que Rhinsault qui n'avait jamais connu la peur resta muet et pâle devant Lucile, qui appuyait la pointe du glaive sur la poitrine du criminel.

— Tu es un lâche, reprit-elle en s'exaspérant aux souvenirs de la nuit. Tu trembles devant une faible femme parce qu'elle est maîtresse de t'arracher une vie

dont tu es indigne. Cependant je ne te l'ôterai pas, non par pitié pour toi, mais parce que le ciel défend de se venger soi-même. Tu dois être satisfait, tu as couvert ma vie d'opprobre, et je ne puis à l'avenir regarder mon époux sans que la honte rougisse mon front. Et pourtant je ne suis pas coupable, car je n'ai point partagé ton infâme amour; mais ici ce n'est pas l'intention, c'est l'action qui fait tout, et quoique ta passion ne m'ait inspiré qu'un profond dégoût, la souillure est réelle et je n'en suis pas moins une femme perdue, parce qu'une créature vile et abjecte s'est trouvée sur mes pas, et que la mort même ne lui eût pas fait respecter mon corps. J'étais heureuse et tu m'as faite misérable. Mon amour pour mon mari faisait ma joie et je n'ai plus le droit de le lui prodiguer.... En échange de ma tranquillité, de mon bonheur, tu m'as jeté l'ignominie!.. Si c'était ma vie seule que tu eusses souillée, je pourrais te pardonner; mais c'est l'existence de mon mari, de mon enfant; ils seront marqués au front du sceau de mon infamie, et ils ne pourront m'appeler l'un sa mère, l'autre sa femme sans rougir.... Oh! mon Alfred, mon Emile! je n'aurai plus maintenant que votre mépris; il remplacera dans votre cœur l'amour que vous m'aviez voué!.. Méprisée d'un époux et d'un fils!... Oh! mon Dieu! mon Dieu! mon Dieu!....

Ces forces factices qu'elle avait puisées dans la profondeur de son affliction disparurent tout-à-coup, l'épée lui échappa des mains; l'héroïne redevenait femme et ses larmes coulèrent abondamment; elle fut obligée de s'asseoir pour ne pas tomber.

Rhinsault ne perdit pas un instant; en deux minutes il fut sur pied et s'apprêtait à faire payer cher les reproches qu'on ne lui avait pas épargnés.

Mais un grand bruit se fait entendre et une porte s'ouvre avec fracas. Lucile a reconnu son oncle qui vole dans ses bras et la presse sur son cœur, et le gouverneur, écumant de rage, s'échappe en maudissant Vanderen, et va gourmander ses gens qui lui ont permis, bien malgré eux, l'entrée de son appartement.

— Ma Lucile, mon enfant, s'écrie le vieux chevalier.

— Oh! mon oncle, dit Lucile, dont les pleurs étouffent la voix, pardonnez-moi, je suis bien malheureuse... si vous saviez!....

— Je sais tout, ma pauvre amie.

— Quoi! vous avez sitôt appris ma honte! est-elle donc déjà publique?

— Je sais ton dévouement, ton abnégation, ma fille chérie.

— Oh! j'ai été bien criminelle.

— Tu as été sublime, ma Lucile!

— Combien vous devez me mépriser! dit encore la jeune femme en sanglottant et cachant sa tête sur le sein de son oncle.

— Te mépriser! toi, ma Lucile, mon enfant adoré. Tu serais coupable que je t'aimerais encore. Mais, crois-moi, loin d'inspirer le mépris, ta conduite excitera l'admiration et l'enthousiasme....

Pendant plusieurs minutes, Vanderen et sa nièce confondirent leurs larmes, et ce ne fut que lorsque le bon oncle fut parvenu non pas à consoler, mais à calmer Lucile, qu'elle lui demanda de quelle manière il avait été instruit des circonstances que nous avons rapportées.

Vanderen lui raconta comment, d'après l'avis de Rhinsault, il s'était introduit dans le cachot de son neveu, et comment on l'y avait laissé pendant qu'on emmenait celui-ci dans la chambre de la question.

Mais un grand bruit se fait entendre et une porte s'ouvre avec fracas. Lucile a reconnu son oncle qui vole dans ses bras et la presse sur son cœur, et le gouverneur, écumant de rage, s'échappe en maudissant Vanderen, et va gourmander ses gens qui lui ont permis, bien malgré eux, l'entrée de son appartement.

— Ma Lucile, mon enfant, s'écrie le vieux chevalier.

— Oh! mon oncle, dit Lucile, dont les pleurs étouffent la voix, pardonnez-moi, je suis bien malheureuse... si vous saviez!....

— Je sais tout, ma pauvre amie.

— Quoi! vous avez sitôt appris ma honte! est-elle donc déjà publique ?

— Je sais ton dévouement, ton abnégation, ma fille chérie.

— Oh! j'ai été bien criminelle.

— Tu as été sublime, ma Lucile!

— Combien vous devez me mépriser! dit encore la jeune femme en sanglottant et cachant sa tête sur le sein de son oncle.

— Te mépriser! toi, ma Lucile, mon enfant adoré. Tu serais coupable que je t'aimerais encore. Mais, crois-moi, loin d'inspirer le mépris, ta conduite excitera l'admiration et l'enthousiasme....

Pendant plusieurs minutes, Vanderen et sa nièce confondirent leurs larmes, et ce ne fut que lorsque le bon oncle fut parvenu non pas à consoler, mais à calmer Lucile, qu'elle lui demanda de quelle manière il avait été instruit des circonstances que nous avons rapportées.

Vanderen lui raconta comment, d'après l'avis de Rhinsault, il s'était introduit dans le cachot de son neveu, et comment on l'y avait laissé pendant qu'on emmenait celui-ci dans la chambre de la question.

— Ce matin, continua-t-il, je me désespérais et je maudissais le gouverneur sans connaître toute son infamie, lorsque mon cachot s'ouvrit. Un jeune officier au service de ce Rhinsault, et le fils d'un de mes anciens amis, entra et, les larmes aux yeux, m'apprit tout ce qui s'était passé, en jurant de m'aider à en tirer vengeance. Parmi les courtisans du duc Charles, il a de nombreux protecteurs, et le bâtard de Bourgogne est son ami. Le prince doit passer à Gorcum dans quelque temps, et nous irons ensemble près de lui.

— Et mon... mari? demanda Lucile, en baissant la tête avec confusion.

— Il est bien souffrant, répondit Vanderen, mais deux médecins lui donnent des soins empressés et m'ont assuré que quelques jours suffiraient pour son entier rétablissement. Mais c'est la vengeance qu'il nous faut, et je vais de ce pas trouver cet infâme Rhinsault, pour qu'il me donne immédiatement l'ordre de mettre en liberté notre malheureux Alfred.

— C'est inutile, sire chevalier, dit le gouverneur en entrant dans l'appartement. Voici l'ordre que vous désirez.

— Vous osez vous présenter devant moi! s'écria Vanderen dont le cœur se soulevait d'indignation.

— Pourquoi non, chevalier? répliqua Rhinsault du ton le plus dégagé. J'ai fait arrêter messire De Fresne parce que tel était mon devoir. J'ai séduit sa femme parce que je l'aimais et que je ne lui déplaisais pas.

— Tu mens impudemment, lâche!

En disant cela, le vieux chevalier cracha à la figure du gouverneur; les fers se croisèrent, et celui-ci, jeune et vigoureux, eut bientôt désarmé son adversaire. Il ramassa l'épée et dit avec une dédaigneuse courtoisie :

— Reprenez votre arme, chevalier, je ne veux pas votre mort. Souvenez-vous seulement que la bravoure est peu de chose quand la main n'est plus ferme, et rappelez-vous que Rhinsault est tout puissant et ne vous pardonnerait pas une indiscrétion qui pourrait le compromettre. Votre silence me répondra de votre vie à tous.

Il se retira sans ajouter un mot, et laissa le chevalier Vanderen suffoquant de colère, et Lucile attérée de tant d'audace et d'effronterie.

Cependant ils s'acheminèrent silencieusement ensemble vers la prison, et en y arrivant ils montrèrent l'ordre dont ils étaient porteurs.

— Ah! c'est messire De Fresne que vous demandez, leur dit le geôlier que nous connaissons. Je vais vous conduire en sa présence et le remettre en vos mains, puisque cela peut vous être agréable.

Il les mena, en les précédant, dans une grande et magnifique pièce, et, lorsqu'ils furent entrés, il ouvrit un immense coffre placé dans cette chambre et il leur dit avec une expression indéfinissable :

— Voilà messire De Fresne!

Lucile et son oncle s'approchèrent avec un empressement mêlé d'inquiétude, et les voûtes de la prison répétèrent encore un double et terrible cri d'effroi.

Et pourtant c'était bien De Fresne qui se trouvait dans ce coffre, ou plutôt c'était le corps de l'infortuné dont la tête avait été séparée.

CHAPITRE VIII.

LA PEINE DU TALION.

Celui qui se servira de l'épée périra par l'épée.
(*Evangile*).

La justice du ciel est quelquefois tardive,
Et Dieu semble se plaire à combler le méchant :
Mais quand son doigt vengeur a marqué le moment
Elle éclate et terrible arrive.
(*Inédits*).

Telle est l'histoire qui se trouvait contenue dans le manuscrit remis à Monseigneur Antoine De la Roche, bâtard de Bourgogne, par Vanderen, car chacun a pu reconnaître le chevalier et Lucile dans le vieillard et la dame en deuil que nous avons introduits dans notre chapitre premier.

Bien des fois le récit fut interrompu par des expressions d'indignation et de pitié aussitôt réprimées par un mouvement du duc qui frappait du pied avec impatience. Une sourde fureur fermentait en lui ; ses dents mordaient sa lèvre supérieure avec violence ; il s'agitait brusquement sur son trône et murmurait quelques mots sans suite.

Lorsque Monseigneur Antoine eut terminé sa lecture, le prince ordonna que Jacques de Rhinsault fût incontinent amené en sa présence, et en même temps il fit retirer madame De Fresne et son oncle.

Le gouverneur entra. Sa contenance n'avait rien de cette fermeté qui le distinguait. Ses yeux perçants et effrontés ne purent soutenir un instant les regards du prince, d'où partaient des éclairs de courroux qui firent trembler le coupable.

— Messire Rhinsault, dit enfin le duc, jusqu'à ce jour nous vous avions considéré comme un loyal serviteur sur lequel nous croyions pouvoir nous reposer du soin d'administrer la justice dans le gouvernement que notre honoré père, le feu duc Philippe-le-Bon, vous avait confié. Aujourd'hui cependant d'étranges accusations s'élèvent contre vous, et, suivant les plaintes qui nous sont adressées, vous seriez prévaricateur de la justice, et vous auriez commis deux attentats dont le nom seul soulève l'indignation. Vous connaissiez pourtant ma juste sévérité... Vous êtes-vous donc cru assez puissant pour braver le duc de Bourgogne! Vrai Dieu!.. sachez bien, messire, et vous tous qui m'entendez — car je sais qu'il en est plusieurs d'entre vous qui, sans aller aussi loin que ce lâche et félon chevalier — abusent aussi des pouvoirs que je leur remets : sachez bien tous que nul n'échappera à ma justice, et, fût-il aussi noble qu'un roi, fût-il de mon sang, je le briserai comme je brise cette lame!..

Charles, dont tous les sentiments étaient exagérés, et que la colère surtout enivrait et rendait incapable d'aucune modération, brisa son épée avec une telle force que les nombreux éclats en rejaillirent sur ceux qui l'entouraient.

C'était assurément une chose remarquable que de voir cette vingtaine de seigneurs, les plus nobles qui se trouvassent dans les États du duc, si vaillants qu'ils

eussent affronté sans aucune crainte une légion d'ennemis, et qui devant Charles n'osaient faire un mouvement ni hasarder un mot, tant ce prince avait su les discipliner et les soumettre à une obéissance respectueuse et passive.

Les paroles du duc firent sur Rhinsault l'effet que produirait sur un homme la vue de l'avalanche qui menace de l'envelopper dans ses immenses flots de neige et à laquelle il ne peut se soustraire. Il tomba à genoux aux pieds du duc et lui qui, jamais peut-être, n'avait pleuré, il versa des larmes et conjura son juge d'avoir pitié de lui. Etait-il repentant ou hypocrite ? Le lecteur prononcera.

— J'ai été bien coupable, Monseigneur, disait-il, mais c'est la violence même d'une passion effrénée qui m'a poussé au crime sans que ma volonté y ait eu aucune part. L'amour a commis les deux crimes, mais l'amour pourrait encore, si non les réparer, au moins les atténuer; car cette femme, s'il faut le dire, je la chéris plus que moi-même, et si vous daigniez le permettre, Monseigneur, je tâcherais, en lui dévouant ma vie entière, d'anéantir les sujets de haine que je me suis créés dans son cœur, et d'effacer jusqu'au souvenir des malheurs que j'ai causés.

Charles parut accueillir ces paroles.

— Quelle est donc la réparation que vous offrez, demanda-t-il ?

— Avec votre approbation, Monseigneur, j'oserai *lui* offrir ma fortune et mon nom.

— Ton nom! dit tout bas le duc, c'est un triste présent à lui faire; quant à ta fortune, c'est différent, et les enfants au moins pourront en profiter.

Et à voix haute il reprit :

— Eh! bien, donc, messire, votre demande sera exaucée; mais il me faut le consentement de dame De Fresne, obtenez-le donc et votre union sera célébrée immédiatement.

Ce dénouement plongea tous les assistants dans un étonnement profond, et celui qui en fut saisi le plus agréablement, ce dut être le coupable qui ne pouvait guère s'attendre à la douceur du châtiment.

Rhinsault courut se jeter aux genoux de Lucile et de son oncle qui s'étaient retirés dans une pièce voisine, et se trouvaient entourés des membres de leur famille. La jeune femme rejeta avec horreur les propositions du meurtrier de l'époux qu'elle aimait encore, mais sa volonté ne pouvait prévaloir. Toute sa famille — à l'exception pourtant de l'excellent Vanderen — qui ne voyait que le côté brillant de cette alliance et l'éclat qui ne pouvait manquer d'en rejaillir sur elle, joignit ses instances à celles du gouverneur. On lui présenta l'avenir de ses enfants — Lucile allait être mère une seconde fois — compromis, perdu, détruit peut-être par son refus de s'unir à un homme puissant qui offrait à l'un son nom et sa fortune, à l'autre un généreux appui; une protection qui devait le conduire promptement au but dans la carrière qu'il embrasserait. On ajouta que cette aventure commençait à percer; que bientôt elle serait connue de tous, et que, bien que Lucile fût sans reproche, sa honte à elle rejaillirait sur le fils que lui avait donné l'amour de son mari, aussi bien que sur l'enfant qu'elle portait dans son sein et qui pouvait être le fruit de son déshonneur. Ces raisons firent impression sur la jeune mère, et elle céda; mais, tandis que sa bouche

l'approuvait, son cœur se révoltait à l'idée d'une telle union, et celui qui eût pu lire dans son âme indignée à la seule pensée de ce nouvel et effrayant sacrifice, y eût découvert ces mots que le sang avait tracés en caractères indélébiles : « Je serai ta femme puisque le bonheur de mon enfant est attaché à cette qualité, mais tu ne presseras dans tes bras qu'un cadavre et la chambre nuptiale sera une chambre mortuaire ! »

Peut-être Lucile aurait-elle dû considérer qu'en mourant elle commettait un crime, puisque la vie de l'enfant dont elle sentait déjà les mouvements était attachée à la sienne. Mais ces mouvements qui sont une cause d'émotion si douce chez la jeune mère orgueilleuse de porter le fruit de ses amours, n'étaient-ils et ne devaient-ils pas être pour elle un sujet d'indicible douleur? Ce signe vivant de son opprobre, de son malheur, ne devait-il pas par ses premiers battements déchirer les entrailles qui le contenaient, et, en redoublant le désespoir de madame De Fresne, la pousser aux excès qu'il peut causer!..

Pendant le temps employé à obtenir l'approbation de madame De Fresne, Charles avait fait dresser un contrat par lequel le gouverneur donnait tous ses biens sans restriction à Lucile et à ses enfants. Quand les futurs époux eurent signé, le duc apposa lui-même sa signature, et l'on se rendit dans la modeste chapelle du château où la cérémonie s'accomplit.

A cet instant, le gouverneur respira largement. La colère du duc lui avait fait entrevoir la mort de si près qu'il croyait sortir d'un cercueil dans lequel il aurait été placé vivant.

Après la bénédiction, le duc s'approcha de Lucile.

— « Êtes-vous satisfaite, ma mie ? » lui dit-il.

— Oui, Monseigneur! murmura Lucile que la douleur brisait.

— « Mais moi pas » !... reprit le Téméraire avec explosion. Cette formidable voix fit trembler l'auditoire et attéra Rhinsault.

— Il faut que la justice ait son cours, ajouta le prince, mais que la crainte de languir dans une éternelle détention ne vous trouble pas ainsi, messire de Rhinsault, je vous donne ma parole de duc que vous n'y passerez pas plus de deux heures de votre vie.

Sur un signe de Charles, des archers s'avancèrent, et le gouverneur fut conduit à son tour dans les prisons de Flessingue, malgré les supplications de sa nouvelle famille qui ne comprenait pas pour quelle raison le duc exigeait une incarcération de quelques heures ; mais comme le prince refusa toute espèce d'explications et se montra insensible aux prières et aux larmes du coupable qui, sans doute, prévoyait l'événement, il fallut bien se soumettre et se retirer.

Comme le chevalier Vanderen allait sortir, le bâtard de Bourgogne s'approcha de lui, et, en lui remettant un papier, il lui dit :

— Chevalier, voici l'ordre qui vous servira à obtenir l'élargissement du prisonnier. Veuillez vous rendre aux prisons dans deux heures, et le sire de Rhinsault vous sera remis.

Vanderen fit part de cette nouvelle à ses parents, et deux heures plus tard toute la famille se présentait en corps à la geôle.

Lucile était tombée dans une apathie complète ; pas une plainte, pas un mot ne lui échappait; il semblait que

la douleur eût brisé toutes les facultés morales de cette âme sensible; chacun de ses mouvements était purement machinal. Assurément c'était, s'il nous est permis de nous servir de cette expression, une résignation d'automate, mais qui devait faire supposer que si elle n'éprouvait pour son nouvel époux aucun amour, du moins elle n'avait point de répugnance, et que sa haine avait fait place à l'indifférence.

Cependant on était arrivé à la prison que nous connaissons trop bien. Le même geôlier les conduisit dans la même chambre où précédemment il avait introduit Lucile et son oncle, qui ne purent se défendre d'une appréhension terrible au sanglant souvenir qui se présentait à eux. Mais, pour comble d'horreur, le même coffre qui avait renfermé De Fresne fut ouvert devant eux; pour la seconde fois un effrayant spectacle s'offrit aux yeux de la jeune femme qui ne trouva qu'un cadavre où elle allait chercher un mari!..

Nous nous abstiendrons de réflexions, quoique le sujet que nous avons traité y prête beaucoup, et que le caractère du gouverneur surtout demande quelques explications; mais il nous a été impossible de découvrir si la passion seule avait égaré cet homme, ou s'il avait agi, comme dirait un partisan de la phrénologie, par l'influence d'une organisation vicieuse et criminelle. D'ailleurs, il nous semble que dans l'histoire que nous avons racontée, les faits parlent plus haut que ne pourraient le faire les commentaires.

Quant à la conduite de Charles, c'est au lecteur à l'apprécier. Ce trait de sa justice a été si diversement jugé que nous n'osons émettre notre opinion.

Tant de secousses usèrent la vie de l'infortunée

Lucile, et six mois après ce dernier événement, elle mourait en mettant au monde un fils qui abdiqua le nom ignominieux que lui avait légué Rhinsault, et porta, ainsi que son frère, celui du malheureux De Fresne; nom bien simple, mais dont aucune tache ne souillait l'honneur et que le martyre avait ennobli.

J.-J. Van Beveren.

LE LIT NUPTIAL.

I.

Le tonnelier Mertens et le tisserand Danus revenaient d'Altstadt le jour de St.-Janvier de l'année 1661; ils passèrent au pied de la vieille tour noirâtre, vulgairement appelée *Hexenkeiche*, située à quelque distance de leur endroit natal, Lindheim en Vettéravie, au moment où le soleil couchant répandait encore la pourpre de ses derniers rayons sur cette tour au front sinistre et redouté. Non loin de là, le Nidder roulait avec un murmure sourd ses eaux lentes et paresseuses.

Vers le sommet de la tour, deux fenêtres étroites, et, à vingt pieds au-dessus du sol, une porte, d'où s'échappait un escalier qui serpentait à l'extérieur; c'était là tout ce que ces murs de quatre pieds d'épaisseur laissaient apercevoir, de ce côté, à nos deux voyageurs.

En s'approchant de la tour, ils la considéraient avec des regards effrayés, qui témoignaient que la peur s'était emparée d'eux.

— Voilà un édifice effroyable, dit Mertens d'une voix étouffée, on frissonne à son aspect.

— C'est vrai; l'intérieur ne doit pas en être gai, répond Danus. Mais dites-moi donc, maître Mertens, pourquoi cette vieille bicoque noire s'appelle-t-elle *Hexenkeiche?* C'est une chose que je ne puis comprendre.

— Rien de plus simple cependant, reprend Mertens.

Cette tour s'appelle *Hexenkeiche*, parce qu'on y torture les sorcières jusqu'à ce qu'elles n'en puissent plus et qu'elles confessent leurs crimes ; de là son nom.

En ce moment, il se fit dans la tour un grand mouvement dont le bruit retentit au-dehors, et il s'y éleva bientôt des cris plaintifs et prolongés qui dégénérèrent peu-à-peu en un gémissement sourd et non interrompu; la conversation des deux voyageurs en fut suspendue pendant quelques minutes.

— Vois-tu, chuchota maître Mertens à l'oreille de Danus quand ils eurent écouté un instant, on torture en ce moment la sorcière Marguerite.

— Il paraît, répond celui-ci, qu'on la lui donne bien chaude ; écoutons encore un peu.

— Quel plaisir peux-tu donc trouver aux gémissements d'une vieille femme ? reprend Mertens. Il est vrai que, en bon chrétien, je n'ai pas la moindre pitié pour une sorcière qui ne fait que nuire à son prochain ; mais je n'ai nulle envie de prêter l'oreille et encore bien moins de regarder, quand on la martyrise.

— Notre grand préteur ne te ressemble guère, réplique Danus ; je crois que son plus grand bonheur est de pouvoir faire rompre les membres à une sorcière.

— Lui et maître Brenner vont ensemble comme la cognée et le manche. On ne trouverait pas dans toute la haute et la basse Hesse un préteur comme le premier et un questionnaire comme le second. Je ne comprends pas comment un homme sanguinaire et dur comme ce Brenner peut avoir une fille si douce, si aimable, si innocente.

— Tout ce qui reluit n'est pas or ; et d'ailleurs, quelque gentille qu'elle soit, elle n'en est pas moins méprisable comme son père.

— D'accord, dit Mertens; mais — écoute — la vieille recommence à pousser des cris.

— Je serais curieux de savoir ce qu'ils veulent obtenir d'elle par la torture.

— A ce que m'a raconté hier au cabaret le fameux Klopfer, il y a tant de preuves contre elle qu'elle a mérité le bûcher; on n'attend plus, pour la brûler, que son propre aveu.

— Et il faut qu'ils le lui arrachent, reprend Danus; mais, on n'entend plus rien.

— Allons nous-en, le préteur pourrait sortir, et mon respect pour ce personnage est si profond que je n'aimerais pas à le rencontrer sur la grande route.

— Ni moi non plus, entre nous soit dit, réplique Danus; et ils s'éloignèrent tous deux sans bruit et plus vite qu'ils n'étaient venus.

La tour était devenue tout-à-coup silencieuse; bientôt la porte s'ouvrit, et l'on vit sortir, enveloppé dans un manteau gris, le grand préteur, Georges Geiss, homme corpulent, d'un maintien raide, d'un air hautain et d'un extérieur repoussant. L'exécuteur Brenner le suivait, les manches retroussées.

— Maître Wolfgang, dit le préteur à ce dernier, venez chez moi dans une heure, j'ai à vous parler aujourd'hui même. Veillez maintenant à ce que la sorcière soit bien enchaînée, et fermez ensuite vous-même les portes avec soin.

— Vos ordres seront remplis avec la plus grande ponctualité.

— Un mot encore; chargez les aides d'avoir soin qu'elle ne s'endorme pas. Le démon s'approche ordinairement de ses créatures pendant leur sommeil, et leur

donne la force de supporter les tourments avec une nouvelle opiniâtreté. Qu'ils la secouent donc toutes les fois qu'elle sera sur le point de s'endormir.

— Très-bien, dit Brenner, et il ôta respectueusement le bonnet de laine qui couvrait son chef presque chauve. Le grand préteur descendit gravement l'escalier, et maître Wolfgang rentra dans la tour.

La prévenue, vieille femme d'une laideur repoussante, que sa tête rasée ne faisait qu'accroître, était encore attachée presque sans connaissance sur le banc de douleur, lorsque Brenner entra dans la chambre de la torture. Les aides étaient précisément occupés à délivrer de ses liens le corps horriblement meurtri de la malheureuse.

— Voilà qui est fini pour aujourd'hui, vieille sorcière, lui dit Wolfgang, à présent tu peux te reposer jusqu'à lundi; alors nous recommencerons, à moins que d'ici là tu n'avoues volontairement tes crimes. Tu ferais beaucoup mieux de ne pas tarder davantage, tu t'épargnerais ainsi des souffrances et à nous du travail, car, en définitive, il faut toujours que tu sois brûlée.

A ces mots, la vieille se tourna vers le bourreau et voulut lui répondre, mais elle était tellement épuisée qu'elle n'en eut pas la force. Elle poussait seulement de faibles gémissements chaque fois que, en détachant les cordes dont elle était garrottée, les aides touchaient ses membres meurtris. L'opération finie, ils jetèrent quelques haillons sur son squelette et la redescendirent aussitôt dans une pièce basse, prison destinée aux sorcières, et qui ne recevait qu'un faible rayon de lumière par une petite fenêtre grillée.

D'un côté de cette pièce assez spacieuse se trouvait

une espèce de chaudière de fer à moitié renfermée dans la muraille et au-dessus de laquelle on apercevait un carcan. La vieille fut placée dans cette chaudière à laquelle on lui attacha les mains et les pieds avec des chaînes, et on lui passa le carcan au cou.

— Steffen! Bold! dit Brenner à deux des aides, vous ferez alternativement sentinelle cette nuit auprès de la sorcière. Prenez bien garde qu'elle ne s'endorme, et secouez-la dès qu'elle en fera mine, afin que monsieur Lucifer ne vienne pas la visiter.

— Voyez donc! elle ferme déjà les yeux. — Oh, oh, c'est trop tôt, s'écria Wolfgang en la remuant avec force.

— Aïe! — aïe! — cria plaintivement celle-ci, rien qu'une demi-heure de sommeil — je ne puis plus veiller!

— Nous allons te l'apprendre, dit Bold avec le plus grand sang-froid, et, comme il commençait à faire sombre dans la tour, il alluma une lampe placée dans une fausse fenêtre vis-à-vis du visage de la patiente.

— Portez-vous bien et ne vous amourachez-pas de cette jolie fille! — A ces mots, qui excitèrent le rire bruyant des aides, l'exécuteur Brenner quitta la tour, ferma lui-même les portes avec soin, et laissa la malheureuse en proie à son désespoir et à une torture plus horrible encore que celle qu'elle avait déjà soufferte, c'est-à-dire au supplice de veiller malgré son extrême épuisement.

Cependant Isidore, enfant adoptif de Brenner et fils d'un vieux soldat son ami, et Anna, charmante fille du bourreau, étaient assis à la porte de la misérable maisonnette isolée de celui-ci. Isidore, que personne n'avait voulu recevoir lorsque son père eut succombé au

champ d'honneur, avait été recueilli par Brenner et élevé avec Anna. Ils avaient d'abord contracté l'habitude de se considérer comme frère et sœur; mais, par la suite, quand Anna fut devenue une belle jeune fille, ce sentiment fit place à un autre dans le cœur d'Isidore. Anna parut aussi avoir plus d'inclination pour le jeune homme blond, devenu grand et fort, qu'elle n'en avait eu pour le jeune gars à cheveux plats, et ils ne tardèrent pas à s'avouer réciproquement qu'ils s'aimaient de l'amour le plus tendre et qu'ils voulaient ne se séparer jamais.

Maître Wolfgang lui-même, initié à ce secret sans l'aveu des deux amants, n'avait rien à objecter à leur inclination mutuelle. Il ne connaissait pas dans le monde entier un meilleur compagnon, un meilleur soutien pour sa fille méprisée à cause de son extraction et de son état; il donna donc son consentement à leur mariage qui devait être célébré au bout de quinze jours, Isidore ayant l'espoir d'obtenir une place à Giessen.

Les deux amants, plongés dans la rêverie, étaient donc assis devant la maison sur ce même banc où ils s'étaient si souvent placés dans leur enfance. Quelque désireux qu'ils fussent de voir arriver le jour prochain de leur union, ils ne pouvaient se défendre d'un sentiment triste et douloureux, en pensant que le nom seul d'enfants du bourreau les bannissait si impitoyablement et si injustement de la société des autres hommes.

— Il est bien triste cependant, dit Isidore en poussant un profond soupir, qu'on nous regarde comme méprisables, car nous ne sommes pas plus mauvais que d'autres; il me semble même quelquefois que nous valons mieux que beaucoup de ces soi-disant gens

d'honneur, que M. le grand préteur Georges Geiss, par exemple.

— Ah! tais-toi donc, répliqua vivement Anna; si quelqu'un t'entendait, tu pourrais bien, au lieu d'une place à Giessen, en obtenir une dans notre prison de la tour. Quand on est, comme nous, condamné dès le berceau à l'ignominie et au mépris des hommes, on ne doit pas se permettre le moindre murmure contre les gens heureux, si l'on ne veut aggraver encore sa position. Cherchons plutôt les moyens de la rendre aussi supportable que possible.

— Une fois à Giessen, reprit Isidore, j'arrangerai les choses de telle sorte que tu n'aies jamais à penser que tu es la fille d'un bourreau.

— Hélas! nous ne pourrons cependant nous montrer ni dans un lieu public ni à une kermesse.

— Il est vrai; mais nous n'en serons pas moins aussi heureux dans notre intérieur que qui que ce soit au monde. D'ailleurs le geôlier de Giessen est un homme pieux et humain, qui, bien différent de notre père — —

— Ne déclame pas contre mon père.

— Ce n'est nullement mon intention, mais tu conviendras cependant toi-même qu'il aime trop à torturer les malheureux prévenus. Il est si heureux, quand il peut tirer les cordes de la fatale machine ou brûler un pauvre diable, qu'il en rugit de plaisir comme une bête fauve. Il est vrai que le digne exemple de monsieur le grand préteur n'est pas peu propre à exciter son zèle.

— Hélas! tu ne sais pas tout ce que mon père est forcé de faire dans sa position. Il faut qu'il agisse conformément aux ordres du préteur, s'il ne veut attirer sur sa tête la colère de celui-ci. Mais, le voici qui vient.

— Je frissonne d'horreur, quand je le vois rentrer ainsi le soir après sa journée.

— Bon soir, enfants, dit Brenner d'une voix rude et forte. Vous avez badiné et folâtré et oublié ainsi ce qu'il y a, sur cette terre, de misère, de chagrin et de tourments. Il vous est facile de folâtrer et de rire, car la vie vous apparaît encore couleur de rose, tandis qu'à moi — —

— Couleur de sang, n'est-ce pas, mon père ? interrompit Isidore.

— Tu as deviné, jeune homme, reprit Brenner en se passant la main sur le front, comme il avait coutume de faire quand il était de mauvaise humeur. — Anna, poursuivit-il, va me chercher un verre de vin vieux pour me remettre, je suis fatigué et il faut que j'aille encore ce soir chez M. Geiss.

— Chez le grand préteur? demandèrent les deux jeunes gens, que vous veut-il si tard?

— Le sais-je ? répondit le bourreau. Aujourd'hui nous avons derechef tourmenté vainement la sorcière pendant une couple d'heures, et en se retirant, courroucé de notre insuccès, il m'a donné rendez-vous chez lui pour une heure après. Va me chercher le verre de vin, afin que j'arrive à temps ; c'est un homme sévère et il exige de ses subordonnés l'obéissance la plus ponctuelle.

— Sur-le-champ, dit Anna, et elle entra dans la maisonnette.

— Ainsi la sorcière refuse toujours d'avouer ? demanda Isidore.

— Impossible de lui arracher une syllabe.

— Parlez-moi avec sincérité : croyez-vous réellement que cette vieille soit une sorcière ?

— Le moyen de ne pas le croire ? La vieille Marguerite Rothlappe est connue de longtemps pour une femme malicieuse, querelleuse et vindicative. Encore fille, elle a été fouettée publiquement devant la porte de l'église, et plus tard elle a traité de la manière la plus cruelle son enfant unique, qui a dépéri peu à peu et fini par mourir.

— Cela prouve bien que la vieille est une méchante femme, mais nullement qu'elle soit une sorcière.

— En outre, sa voisine de droite a déjà perdu deux vaches, et son voisin de gauche trois chevaux.

— Ces bestiaux peuvent bien avoir péri sans qu'elle les ait ensorcelés.

— Défie-toi de ta langue trop prompte.

Cependant Anna était arrivée avec le verre de vin; Brenner l'avala en quelques gorgées. — Toi, dit-il à sa fille, prépare le souper, qu'il soit prêt quand je reviendrai et garde bien la maison. A ces mots il s'éloigna.

— Hélas! nous n'avons que faire de garder la maison, s'écria Isidore. Tout le monde a soin d'éviter la demeure d'un bourreau et la *Hexenkeiche*.

II.

Le grand préteur, George Geiss, retranché derrière des in-folio, des papiers et des dossiers, était assis dans sa chambre spacieuse, mais sombre, médiocrement éclairée par une lampe, et il feuilletait les interrogatoires de la vieille Marguerite Rothlappe, lorsqu'il fut dérangé par un domestique qui annonça maître Brenner, le bourreau.

—Faites entrer, dit le préteur, et il parcourut les pièces jusqu'au bout pendant que l'exécuteur restait debout dans la chambre tout près de la porte.

Au bout de quelques minutes, durant lesquelles on n'entendait que les coups uniformes du balancier de la vieille horloge, le préteur leva la tête et regarda le bourreau par-dessus ses monceaux de papiers : — Approchez, maître Wolfgang, lui dit-il. Celui-ci fit quelques pas en avant et s'inclina profondément. — Vous m'avez ordonné, monsieur — —

— Oui, j'ai à vous parler, interrompit le préteur en se levant lentement de son siége. La sorcière est-elle bien incarcérée?

— Elle 'est solidement attachée dans la chaudière.

— *Bene, bene*, dit le préteur. Vous savez, poursuivit-il après s'être promené quelques instants en long et en large, que voilà la dixième année que je suis grand préteur à Lindheim et que j'ai fait, depuis lors, tout ce qui était en mon pouvoir pour le maintien du droit pénal et pour l'honneur de notre tribunal criminel, surtout en ce qui concerne la sorcellerie, qu'on ne saurait trop extirper et qui, comme les champignons vénéneux, repousse toujours. J'ai assez bien réussi à exterminer dans nos environs cette race maudite, à placer et à maintenir dans un haut éclat l'honneur du tribunal de Lindheim, et maintenant cette vieille scélérate menace par son entêtement de faire tomber à rien et de traîner dans la fange ma réputation acquise au prix de tant de fatigues et de peines!

A ces mots, il se remit à parcourir la chambre à grands pas, puis il s'arrêta tout-à-coup devant le bourreau : — Il faut, continua-t-il, il faut que la vieille

avoue, dussiez-vous lui arracher l'un après l'autre les membres de son vieux cadavre. Mais, reprit-il après un instant de silence, nos instruments de torture sont trop mauvais, trop inefficaces, ils n'inspirent plus d'effroi aux criminels.

— J'avais moi-même cette pensée, dit le bourreau. Il faut que nous inventions quelque chose de nouveau, dont l'aspect seul suffise pour leur faire sortir des pores une abondante sueur froide.

— C'est précisément là ce que je voulais, répondit Geiss. Vous êtes un homme rempli de zèle, vous avez toujours secondé mes vues avec empressement, voilà pourquoi je m'adresse à vous en ce moment. Appliquez-vous, et si vous inventez un instrument de torture capable d'arracher des aveux, même aux pécheurs les plus endurcis, vous pouvez compter sur ma reconnaissance sans bornes.

Je verrai s'il y a moyen de vous satisfaire, répondit le bourreau, et il prit congé du préteur, qui lui dit en se rasseyant : — La vieille sera brûlée d'aujourd'hui en huit, aussi vrai que je m'appelle Georges Geiss.

Absorbé dans de profondes pensées sur la commission qui venait de lui être confiée et sur les moyens de s'en acquitter, maître Brenner descendit lentement les degrés de pierre de la maison du préteur et s'achemina vers sa demeure par les rues étroites et sombres et à travers la bruyère aride sur laquelle la nuit avait déjà étendu ses ombres épaisses.

Une lumière qu'il aperçut dans la petite chambre de derrière, inoccupée depuis la mort de sa femme, l'attira vers cette pièce. Lorsqu'il y entra, Anna sa fille, une chandelle à la main, y examinait attentivement un bois de lit tout neuf.

— Que fais-tu là, mon enfant? demande le bourreau.

— Le menuisier Nicolas vient d'apporter quelque chose, répond-elle en baissant les yeux.

— Ah, ah, le lit nuptial! dit Brenner. — C'est un joli travail, ajoute-t-il après l'avoir examiné à son tour. Puis un trait de lumière frappe soudain son esprit. — Oui, je le tiens, je le tiens, poursuit-il tout-à-coup avec une espèce de joie féroce; la sorcière aussi aura son lit nuptial.

— Pour l'amour de Dieu, mon père, qu'avez-vous? s'écrie Anna stupéfaite?

— Rien, rien, ma chère enfant, ma bonne Anna, répond le bourreau d'une voix extraordinairement douce, en faisant violence aux sentiments qui l'agitent. Puis il baise sa fille au front, passe sur ses beaux cheveux une main caressante et se dégage de ses bras qu'elle lui avait jetés autour du cou en tremblant. — Va te mettre au lit maintenant, lui dit-il, et ne t'inquiète de rien que de ta toilette de noce; — bonne nuit.

— Bonne nuit, dit à son tour la douce Anna et elle obéit à l'ordre de son père; mais sa nuit fut loin d'être bonne. Une anxiété jusqu'alors inconnue remplissait son cœur, la conduite de son père, son langage énigmatique et puis les coups de marteau que, à peine au lit, elle entendit retentir au milieu du lugubre silence de la nuit l'empêchèrent de s'endormir. Au lever de l'aurore, un sommeil pénible s'appesantit sur ses paupières fatiguées.

Le bourreau Brenner avait travaillé toute la nuit dans son atelier, et, accablé de fatigue, il y était étendu

dans son vieux fauteuil, près de la fenêtre, lorsqu'Anna entra le matin avec le déjeuner.

— Ciel! quelle mine vous avez, s'écrie la jeune fille remplie d'effroi, à l'aspect du vieillard épuisé, vous avez travaillé toute la nuit?

— Oui, mon enfant, toute la nuit.

— Et à quoi? demande-t-elle vivement en apercevant la machine à demi terminée; on dirait un cercueil.

— Hem! c'est quelque chose d'approchant, répond Brenner.

— Cependant ce n'est pas un instrument de torture? reprend Anna avec anxiété.

— C'en est un précisément.

— Et c'est vous qui faites une machine pour tourmenter les pauvres malheureux?

— Pour arracher aux criminels endurcis l'aveu de leurs crimes. Si je ne le fais pas, un autre le fera, et ce sera tout comme. Du reste, n'en parle à qui que ce soit, il faut que cela demeure, quant à présent, un secret.

— Hélas! je voudrais l'ignorer moi-même, s'écrie la jeune fille, et elle sort, le cœur gros, de l'atelier où les coups de marteau recommencent bientôt à retentir.

La sorcière ne devait être remise à la torture que le lundi, c'était l'ordre exprès du préteur; le bourreau pouvait donc rester assidu à son travail. Aussi frappa-t-il et travailla-t-il sans relâche jusqu'au moment où son Anna l'appela pour dîner.

A table, Brenner observa que sa fille était beaucoup plus silencieuse qu'à l'ordinaire, et qu'Isidore lui-même laissait tomber, plus souvent que de coutume, la conversation.

—Qu'y a-t-il encore? demande Brenner, vous êtes-vous querellés, et dois-je me porter médiateur entre vous?

— Nullement, mon père, dit Isidore, mais — —

— Mais Isidore veut partir demain matin, interrompt vivement Anna, et elle se couvre les yeux de ses deux mains.

— La première séparation! dit Brenner; cela doit naturellement coûter quelques larmes. — Tu vas sans doute à Giessen?

— Comme vous le dites, cher père. J'ai à me présenter en personne au prévôt et à prendre des dispositions pour notre installation prochaine.

— Rien de plus naturel; eh bien, je tâcherai de consoler ta fiancée en ton absence. Quand penses-tu être de retour?

— Dans cinq jours au plus tard, répond Isidore.

— Par conséquent, pour le jour du mariage; je n'y trouve rien à redire, s'il ne peut en être autrement.

— Hélas! mon père, dit Anna, pourvu que — —

— Il ne voie pas à Giessen de plus jolie fille que toi et qu'il ne te plante pas là; mais non, il n'en fera rien.

— Mon Anna ne peut avoir si mauvaise opinion de moi.

— Ce n'est pas non plus ce que je redoute, reprend-elle; pourvu qu'il ne t'arrive rien en voyage; on a des exemples — —

— De gens qui ont pataugé dans une mare et se sont éclaboussés; il est possible qu'il lui en advienne autant. Sois donc raisonnable, ma fille, que peut-il lui arriver dans ce court trajet? Prépare-lui demain matin un déjeuner solide, afin qu'il ne se mette pas en route l'estomac vide, c'est ce que tu as de plus sage à faire.

— Hélas! mon père, vous plaisantez toujours ; et moi j'éprouve une inquiétude si étrange, si inexplicable, que de ma vie je n'en ai ressenti de pareille.

— Parce que tu es une petite folle et que tu ne t'es jamais séparée d'Isidore, répond le bourreau. — Hélas! poursuit-il, après un moment de silence, les yeux fixés à terre, un jour en me séparant de ta mère — Dieu veuille avoir son âme! — j'étais aussi en proie à une cruelle anxiété ; mais c'était tout autre chose, un pressentiment, un pressentiment affreux. Nous comptions tous deux sur la joie, sur le bonheur de nous revoir, et— nous ne nous sommes jamais revus! Elle avait l'espoir d'être bientôt mère, lorsque, pour s'acquitter d'un vœu, elle partit pour un lieu de pèlerinage situé à deux journées d'ici ; un orage épouvantable la surprit dès le soir du premier jour, elle implora un asile — mais en vain — toutes les portes se fermèrent pour la femme du bourreau, il lui fallut passer en plein air, sur la terre inondée, une nuit froide et horrible. Le lendemain on la trouva morte, et toi, ma fille, pleurant sur son giron. A partir de ce jour, l'étoile de mon bonheur disparut à jamais et je ne fus plus que — bourreau — et je ne connus plus d'autre joie que celle de torturer et de brûler ces crocodiles endurcis, faux et hypocrites, qu'on appelle hommes, et je ne gémis plus que de ne pas avoir sur le banc de torture l'espèce humaine tout entière, afin de lui faire expier le crime dont elle s'était rendue coupable envers moi et envers mon innocente Suzanne. — Mais ne parlons plus de cela, les moments les plus douloureux sont passés, Dieu merci.

A ces mots, le bourreau, visiblement ému, se leva de table et regagna son atelier.

Anna se jeta dans les bras de son fiancé et lui dit avec un sourire mêlé de larmes : — Nous nous reverrons, nous, n'est-ce pas, Isidore ?

Celui-ci imprima pour toute réponse un baiser brûlant sur les joues roses de la jeune fille inquiète.

III.

Peu de jours après, le bourreau se fit annoncer de grand matin chez le préteur, qui le reçut sur-le-champ.

— Eh bien, lui dit celui-ci, avez-vous réfléchi sur *instrumentum quæstionis*, avez-vous inventé quelque chose?

— Non-seulement inventé, monsieur le préteur, mais exécuté, répond Brenner.

— Exécuté? s'écrie le préteur surpris.

— Comme j'ai l'honneur de vous le dire; vous pourrez examiner chez moi la machine, dès que cela vous fera plaisir, et j'espère que vous en serez satisfait.

— Et comment l'avez-vous appelée?

— Le lit nuptial de la sorcière.

— Bravo! s'écrie Georges Geiss; je crois que la fiancée n'y aura pas froid; mais venez, venez, je brûle d'envie de voir cette machine. — Mon manteau, mon habit! crie-t-il au valet, qui les lui apporte sur-le-champ, et il se rend aussitôt avec maître Brenner à la demeure de celui-ci.

En entrant dans l'atelier du bourreau, ils trouvèrent la machine achevée et toute montée. Le préteur la considéra avec la plus grande attention et en témoigna toute sa satisfaction. Ce qui lui plut surtout, ce fut de

voir que le lit dans lequel la patiente devait être placée s'allongeait avec elle au moyen d'une seule roue, et qu'en même temps les côtés, garnis de clous dont les pointes étaient émoussées, se resserraient de plus en plus, de manière à lui faire souffrir une torture doublement horrible.

— Vous avez confectionné là, Wolfgang, un *opus artificiosum*, dit le préteur en lui frappant amicalement sur l'épaule; nous allons interroger de nouveau la sorcière aujourd'hui, et, si elle ne confesse pas ses crimes, elle éprouvera demain le lit nuptial. — A propos, continue-t-il, comme frappé tout-à-coup d'un souvenir, vous mariez votre fille!

— J'ai pris la liberté de vous l'annoncer, monsieur.

— Oui, oui, je m'en souviens maintenant. Cette maudite sorcière me bouleverse entièrement la tête. Quel jour le mariage?

— Demain, monsieur le préteur.

— Demain! reprend celui-ci en riant; nous aurons, par ma foi, deux noces le même jour.

Le bourreau fut visiblement blessé de cette plaisanterie.

— Je crois, poursuit en souriant le préteur, qui paraît s'en apercevoir, je crois que vous avez préparé pour votre fille un lit nuptial plus doux. Saluez pour moi la petite Anna, et occupez-vous sans retard de tout ce qui est nécessaire pour notre examen dans l'*Hexenkeiche*. Nous allons mettre encore une fois la vieille à une rude épreuve; je pense que la privation du sommeil l'aura rendue plus traitable. Dans une heure donc, maître Wolfgang!

A ces mots il sortit de l'atelier.

A peine l'heure était-elle écoulée, que Georges Geiss se trouvait déjà dans la tour avec quelques membres du tribunal sanguinaire, et ordonnait au bourreau de faire transporter la patiente dans la chambre de la torture.

Ces messieurs venaient d'y prendre place sur leurs siéges lorsque la vieille fut introduite. Elle était dans un épuisement au-delà de toute expression, ses yeux étaient enflés et rouges comme du sang, ses bras et ses pieds pendaient comme disloqués et l'on eût dit que son corps tout entier allait tomber en lambeaux. Elle avait toutes les peines du monde à tenir encore sa tête droite.

Le préteur la considéra d'un air ricaneur et froid comme glace, et ouvrit ainsi l'interrogataire :—Eh bien, te voilà donc de nouveau devant nous, Médée endurcie? Attends, attends, nous allons t'apprendre à parler, bel oiseau. — *Scriptor*, avez-vous votre procès-verbal à la main ?

L'écrivain répondit affirmativement.

— *Ergo* — qu'elle réponde maintenant :— Combien y a-t-il que la patiente s'est donnée au diable ?

— Monsieur le juge supérieur, répond faiblement la vieille d'une voix enrouée, je ne suis pas sorcière et n'ai eu de ma vie de rapport avec Satan.

— Comment? tu nies encore opiniâtrément, s'écrie le préteur.

— Je ne puis dire autre chose que la vérité.

— Ainsi, tu n'es pas une sorcière ?

La vieille, épuisée au point de ne plus pouvoir parler, fit de la tête un signe négatif.

— Eh bien, puisqu'on n'obtient rien *in benignitate*, faites votre devoir, maître Wolfgang, dit le préteur.

— Hélas ! vous ne voulez pas cependant me torturer

de nouveau ? dit avec grand'peine la vieille, remplie d'effroi.

Sur un signe du préteur, le bourreau la saisit immédiatement et ordonna aux aides de lui lier les mains derrière le dos. Ceux-ci obéirent sur-le-champ, et la malheureuse ferma les yeux, ouvrit toute grande sa bouche édentée et poussa des cris de douleur déchirants.

— Ah, ah, dit le bourreau en ricanant avec une raillerie amère, tu chantes donc maintenant, vieux rossignol ? Nous allons parcourir la gamme et je parie que tout le monde jurera que tu as appris à jouer de la vielle. — Serrez plus fort !

Les aides exécutèrent cet ordre, et des cris plus déchirants encore s'échappèrent de la bouche horriblement contractée de la malheureuse.

— Bravo ! bravo ! de mieux en mieux, dit Brenner. — Serrez, afin qu'elle ne baisse pas le ton.

La vieille fit de vains efforts pour parler, la douleur lui avait fait perdre la voix ; un mouvement de sa tête indiqua seul qu'on devait s'arrêter.

— Elle veut avouer ! s'écrie un échevin.

— Lâchez les cordes, dit le préteur au bourreau, qui se mit aussitôt en devoir d'obéir à cet ordre.

— Wolfgang, dit la malheureuse en soupirant et en fixant sur lui ses yeux que la douleur et l'épuisement lui faisaient sortir de la tête — tu t'es raillé de moi — au plus fort de ma souffrance — imagine-toi ce que c'est — que d'endurer — un supplice — comme le mien. A ces mots, elle s'évanouit.

Quand elle eut repris connaissance, elle demanda à ne faire ses aveux qu'en présence du grand préteur et

des membres du tribunal. Georges Geiss ordonna donc au bourreau et à ses aides de sortir.

IV.

Le lendemain — c'était précisément le jour du mariage d'Anna avec Isidore — le préteur Geiss fit venir de grand matin le bourreau à l'*Hexenkeiche*, et lui ordonna de préparer le lit nuptial, que les aides avaient déjà dressé, et d'attendre l'arrivée d'un nouvel individu.

Après avoir huilé la machine, maître Brenner était appuyé contre son épouvantable chef-d'œuvre, curieux de voir quelle fiancée serait placée la première dans ce lit.

Il était sept heures, lorsqu'il se fit dans le bas de la tour un bruit qui lui annonçait que la nouvelle patiente avait été introduite. Il ne tarda pas à entendre s'ouvrir la porte de la chambre dans laquelle on avait coutume de raser la tête aux sorcières à tourmenter, afin qu'elles ne pussent pas cacher dans leur chevelure quelque objet enchanté qui leur donnât la force de braver les souffrances ; c'était aussi dans cette chambre que le *medicus* ou examinateur des sorcières cherchait sur leur corps les *stigmata* ou signes qui prouvaient qu'elles étaient possédées du démon.

Le grand préteur Georges Geiss et les membres du tribunal entrèrent peu après dans la chambre de la torture et prirent place sur leurs siéges. Le premier regarda le bourreau d'un air étrange. — Tout est-il prêt pour tourmenter la patiente? lui demanda-t-il.

— Tout, répondit Brenner.

Son interlocuteur tira le cordon d'une sonnette, et

bientôt on entendit du bruit sur l'escalier tournant : c'étaient les aides qui montaient la malheureuse. La porte s'ouvrit, et, suivant l'usage, on l'introduisit à reculons dans la chambre de la torture, afin qu'elle n'aperçût pas, la première, les personnes qui y étaient réunies, parce qu'on attribuait aux sorcières le pouvoir de désarmer leurs juges par ce premier regard.

C'était une jeune fille de dix-huit ans au plus; sa taille était svelte, et sa peau d'une blancheur éblouissante. Brenner avait pitié de ce beau corps de jeune femme que la machine allait sans doute rendre bientôt hideux, lorsqu'on retourna la patiente et qu'il reconnut en elle sa propre fille, son Anna chérie.

A cette vue, il demeura immobile comme une statue, les yeux fixés sur la jeune fille, que les aides conduisaient au milieu de la chambre où ils la placèrent, les jambes croisées, sur une escabelle.

— Anna ! s'écrie alors maître Brenner hors de lui, toi ! toi ! ici, et dans cet état ?

— O mon père, dit en soupirant la jeune fille, que sa tête rasée et l'effroi avaient presque rendue méconnaissable, mon pressentiment — — !

— Ce n'est pas ici le lieu des entretiens particuliers, interrompt Georges Geiss, puis il se tourne vers le médecin Heneke, attaché *ad criminalia* et qui était entré, en même temps que la patiente, dans la chambre de la torture : — A-t-on trouvé sur elle les *stigmata ?* lui demande-t-il.

— Le *signum diabolicum* a été trouvé sur elle, répond Heneke d'une voix grasseyante ; une tache brunâtre, pas très-grande il est vrai, qu'elle a sur la hanche, n'a rendu quelques gouttes de sang que la troisième fois que je l'ai piquée avec une épingle.

— *Scriptor*, dit le préteur, consignez au procès-verbal : — A la hanche — —

— Monsieur le préteur, interrompt maître Brenner, elle avait cette tache dès son enfance.

— *Silentium*! quand on n'est pas interrogé, reprend Georges Geiss, et, s'adressant à Heneke : — Après cette épreuve *ad evitanda omnia sortilegia*, la patiente a-t-elle été rasée comme il convient?

— On a observé en tout l'usage établi.

— Eh bien, qu'on procède à l'interrogatoire. M. l'échevin Eisenhart, lisez la déposition de la sorcière Marguerite.

Cet échevin, qui siégeait à côté du préteur, se lève, se place avec circonspection une grosse paire de lunettes sur le nez, tousse plusieurs fois et commence ainsi :

« Extrait de la déposition faite devant le tribunal criminel de Lindheim par Marguerite Rothlappe, *vulgo* Marguerite la sorcière, en état d'arrestation *in puncto sortilegii*, touchant Anna Brenner, fille de Wolfgang Brenner, bourreau en cette ville: *de dato* 22 *septembris* 1661, Marguerite Rothlappe a fait contre la jeune fille Anna Brenner la déclaration suivante (1) :

« Ladite jeune fille Anna Brenner est allée trouver, le 1er mai de cette année 1661, à neuf heures et demie du soir, ladite Marguerite Rothlappe, dans l'intention de se rendre avec elle au sabbat des sorcières sur le *Brocken*, pour s'y donner au malin esprit, ce qui s'est effectué comme suit :

« Ladite Marguerite Rothlappe a présenté de son

(1) Tiré des registres de plusieurs procès de sorcellerie.

onguent à Anna Brenner, et toutes deux, après s'être déshabillées dans la cuisine de la première et s'être bien frotté le corps et les membres avec cet onguent, se sont envolées par la cheminée.

» Parvenues au haut de la cheminée, chacune d'elles a trouvé un grand homme noir avec des cornes, qui l'a prise aussitôt sur ses épaules et transportée à travers les airs.

» Arrivées à l'endroit fixé, dans la *Hercynia silva* ou Harz, elles ont rencontré réunie une société nombreuse, composée, en grande partie, de vieilles femmes hideuses; beaucoup d'autres encore sont venues, traversant les airs sur des fourches, sur des chats, etc.

» Elles ont vu Belzebuth en personne présider la réunion sous la figure d'un homme. Il était assis près d'un chaudron dans lequel il fabriquait l'onguent des sorcières avec les membres de petits enfants réduits en bouillie; il avait une couronne de cornes noires, deux par derrière et une au front; sur cette dernière, brillait une lumière rougeâtre qui éclairait toute la société.

» Son visage voilé ne laissait apercevoir qu'une énorme barbe de bouc retombant sur un cou difforme et hideux. Son corps était moitié homme, moitié bouc, ses mains et ses pieds avaient la forme de mains humaines et de pieds humains, si ce n'est que les premières étaient crochues comme les serres d'un oiseau de proie, et les derniers larges comme des pattes d'oie.

» A peine arrivées au *Brocken*, les femmes ont toutes dansé en rond autour de Belzebuth, en chantant : *Alegremonos*, *alegremonos*, *que gente nue va tenemos*, formule que l'accusée a apprise aussi à ladite jeune fille.

» Des crapauds, des chats et d'autres bêtes hideuses et dégoûtantes ont également pris part au branle.

» Ensuite on s'est mis à table, mais ladite jeune fille n'a pas voulu manger parce que les aliments consistaient en cadavres d'enfants, en animaux immondes et en millet noir.

» Après le repas, Belzebuth s'est placé sur un trône noir, le dos tourné du côté de l'assemblée, et a reçu dans cette position l'hommage des sorcières; cela fait, chacune s'est prosternée devant lui, y compris l'accusée et la jeune fille Anna Brenner, et cette dernière a en même temps renié Dieu, sur quoi Belzebuth l'a baptisée, lui a donné le nom d'Usael, et lui a incorporé le mal des sorcières; l'accusée cependant ne saurait dire à quel endroit, parce qu'en ce moment elle était précisément occupée ailleurs.

» Puis Belzebuth a présenté à chaque sorcière un poëlon rempli d'onguent, et donné à chacune d'elles un esprit ou démon corporel particulier. Celui qu'a reçu l'accusée a été appelé Chim, et celui de la jeune Anna Brenner, Stutzfeder.

» Belzebuth a récapitulé ensuite le mal fait par chaque sorcière, et il a administré une rude correction corporelle, à la manière de celles qu'on distribue aux enfants, à celles qui n'en avaient pas fait assez. Plusieurs, au contraire, qui s'étaient distinguées, ont été par lui présentées aux autres comme des modèles.

» Alors chaque diable a saisi sa sorcière, et chacun s'est retrouvé tout-à-coup au lieu d'où il était venu. »

— L'accusée Anna Brenner, ou plutôt Usael, pour l'appeler par son nom infernal, a-t-elle bien entendu et bien compris ce qu'on vient de lire ? demande le grand préteur quand l'échevin Eisenhart s'est rassis.

Anna répond affirmativement.

— L'inculpée a-t-elle quelque chose à opposer à cette déposition ?

— Je ne suis jamais sortie de la maison à l'insu de mon père, balbutie la jeune fille, et particulièrement cette nuit du mois de mai où l'on m'accuse d'avoir commis ce crime, aussi vrai que Dieu m'assistera à mon heure dernière.

— *Scriptor*, dit le préteur, notez que l'accusée nie avoir été au sabbat des sorcières avec Marguerite Rothlappe.

— En outre, poursuit-il après une pause, ne s'est-il pas trouvé dans la chambre à coucher de l'accusée un poëlon dans lequel on voyait encore des traces d'un onguent, que Marguerite Rothlappe reconnut pour être celui que l'inculpée a reçu de Belzebuth au sabbat des sorcières? L'accusée avoue-t-elle que ce poëlon contenait de l'onguent des sorcières ?

— Je n'ai jamais possédé de cet onguent.

— Notez : — L'inculpée prétend n'avoir jamais possédé d'onguent des sorcières.

— M. le grand préteur, interrompt Brenner, cet onguent — —

— *Silentium* ! interrompt à son tour le préteur. — L'accusée persiste-t-elle dans sa dénégation contre cette triple preuve, savoir : *pro primo*, la déposition de la sorcière Marguerite ; *pro secundo*, le *signum diabolicum* existant sur elle, et *pro tertio*, les restes d'onguent des sorcières ? demande froidement le grand préteur.

— Je n'ai rien à ajouter à ce que j'ai déjà dit, balbutie Anna.

— En ce cas, maître Wolfgang, dit le préteur en haussant la voix, faites votre devoir.

A ces mots, un cri d'horreur s'échappe du sein de la jeune fille, elle joint les mains d'un air à fendre le cœur et elle commence à trembler violemment de tous ses membres.

— Comment? s'écrie le bourreau, et son sein se soulève et s'abaisse avec force; moi! ce serait pour ma propre fille, pour mon enfant unique que j'aurais confectionné cette infernale machine de torture? Jamais!

— Faites ce que je vous ordonne, répond froidement le préteur. C'est vous qui avez confectionné la machine, vous savez donc, mieux que tout autre, en faire usage; à la prochaine opération, un aide pourra vous remplacer. Mais, en ce moment, remplissez vous-même votre emploi.

— M. le grand préteur! dit Brenner d'une voix suppliante en s'approchant de lui, pâle comme un mort et les mains jointes.

— Faites votre devoir, si vous ne voulez pas qu'il s'élève aussi contre vous des soupçons, répète le préteur. — Qu'on place cette fille dans le lit nuptial.

Les aides saisirent l'infortunée; elle ne se vit pas plus tôt entre leurs mains qu'elle n'opposa pas la moindre résistance, glacée qu'elle était par l'effroi. Ils attachèrent Anna sur l'horrible machine; puis il se fit un long et cruel moment de silence, troublé seulement par les faibles soupirs de l'infortunée; le bourreau, immobile devant son ouvrage et comme plongé dans un songe, avait les yeux fixés sur la scène déchirante qui s'offrait à ses regards.

— Maître Wolfgang, s'écrie le préteur, je vous le dis pour la dernière fois, faites votre devoir.

Le bourreau fut forcé d'obéir.

Pâle comme un cadavre et claquant des dents, il s'approche en chancelant de l'infernale machine sur laquelle son enfant est garrottée et il saisit la roue. Il hésitait encore, le préteur lui crie :—Commencez !— Et il tourne la roue. Sa fille pousse un cri déchirant qui le remue jusqu'à la moëlle des os, fait flageoler ses jambes, lui prouve l'efficacité de sa formidable machine et arrête sa main tout court ; on entend battre le cœur de ce père infortuné , et les veines de ses tempes enflent à vue d'œil.

— Continuez , poursuit le préteur.

Et, les lèvres contractées et la respiration difficile, Wolfgang tourne de nouveau la roue, et de nouveau le cri de douleur de son enfant frappe son oreille. Des mouvements convulsifs agitent les membres du bourreau, la tête lui tourne.

— Je ne peux plus, dit-il en gémissant et en jetant sur le grand préteur un regard suppliant.

—Le visage de celui-ci se contracte de colère et prend une expression infernale : — Continuez! crie-t-il d'une voix de tonnerre.

Et le bourreau tourne la roue derechef, et derechef un cri de douleur perce son oreille, et des flammes infernales tournoient autour de sa tête, éblouissent ses yeux et embrasent son sein : tout-à-coup sa main lâche la roue de torture, et la machine se débande avec la rapidité de l'éclair. Aussitôt les membres forcés de la jeune fille rentrent en craquant dans leurs joints, ce qui n'empêche pas l'infortunée de perdre connaissance.

Le bourreau était tombé à côté d'elle, frappé d'une attaque de nerfs.

V.

Deux jours après, Marguerite Rothlappe fut tirée de sa prison pour entendre le jugement qui la condamnait à mourir par le feu. Les aides lui ayant appris la mort du bourreau, elle avoua spontanément qu'Anna était innocente et qu'elle ne l'avait dénoncée que pour se venger du cruel Wolfgang qui s'était raillé d'elle au moment où elle endurait les plus affreuses tortures.

En apprenant cette vengeance inouïe de la vieille, le préteur et les échevins demeurèrent pétrifiés de surprise; mais la vérité fut connue trop tard. Par suite de la torture que son corps délicat n'était pas en état de supporter, Anna avait suivi, la nuit précédente, son père au tombeau.

Comme infâmes et indignes de reposer en terre sainte, ils furent enterrés tous deux près des murs du cimetière, mais en dehors.

Marguerite Rothlappe fut brûlée publiquement à petit feu.

Au bout de quelques jours, le cadavre d'Isidore fut trouvé sur les bords du Nidder.

CAUSERIE SUR LE MAGNÉTISME VITAL.

Il est une nouvelle espèce de littérature qui fait des progrès effrayants. La presse en est gravement atteinte, et les protes en deviennent hypocondres jusqu'à la folie.

Heureusement que les hommes de cette littérature-là écrivent pour eux seuls, et que, hormis les protes, personne ne les lit, pas même le gouvernement qui les subsidie au lieu de provoquer contre eux une bonne loi d'expulsion.

Notre académie des sciences et belles-lettres de Bruxelles a été plus sage et plus philanthrope que le gouvernement; elle a eu le bon esprit de les exclure, de fait, sinon de droit, de son sein. Mais qu'en est-il résulté? Que ces littérateurs d'une farine nouvelle, bannis des journaux et des revues littéraires, avant d'avoir été exclus de l'académie des lettres, se sont créé des revues et des journaux pour eux, et même une académie spéciale, sur la porte de laquelle ils ont écrit: *Odi profanum vulgus et arceo.*

Je ne vous conseille pas de frapper à leur porte, de peur qu'ils ne vous ouvrent.... la boîte de Pandore.

Que signifie donc ce mot nouveau : « *Littérature médicale.* » ? — L'art, ou, si l'on veut, la science médicale ont-ils besoin d'une littérature privilégiée, plutôt que les autres arts et les autres sciences? — Faudra-t-il aussi

une littérature physique, une littérature mathématique, une littérature mécanique, — stratégique, — commerciale, — industrielle, — architecturale, — judiciaire, etc., etc. ?..

Mieux vaudrait guérir le malade dans son lit que sur le papier.

Que nous fait votre style et votre rhétorique, messieurs les médecins ? — Ce n'est pas un diplôme de *docteur*-ès-lettres que vous a décerné le jury d'examen ; pourquoi tant vous préoccuper de ce que vous appelez emphatiquement la littérature *médicale* ? — Comme si la littérature avait jamais guéri personne! —

Laissez la littérature de la médecine, et tenez-vous-en à la médecine toute pure : ce sera bien assez pour vous et pour nous.

Il y aurait, pour l'académie de médecine de Belgique, une belle occasion de prendre, dès son début, la première place parmi les corps savants de l'Europe : ce serait de constater par un acte authentique et solennel les phénomènes — les plus vulgaires — du magnétisme vital, que l'académie de médecine de France, soit prévention, soit bêtise, n'a pu reconnaître encore.

Mais notre académie n'aura pas ce courage. Suivant l'instinct de tous les corps savants du monde, elle se laissera traîner à la remorque de la science, au lieu de marcher en tête du progrès scientifique. — Quelques sots nient encore obstinément le magnétisme : quand tous les sots — sans exception — seront convaincus, l'académie commencera à croire.

Un homme d'esprit a dit, au sujet des commissions qui pullulent par le goût représentatif qui court, un mot saisissant, parfaitement applicable aux académies :

« Douze hommes réunis pour délibérer, sont douze « fois plus bêtes qu'un seul homme. »

Voici quelques-uns des phénomènes — les plus vulgaires — du *magnétisme vital.* (Il serait mieux de dire *magnétisme physique* quand il s'agit du magnétisme appliqué à l'homme) :

La personne magnétisée se trouve dans un état qui n'est ni veille ni sommeil.

Elle parle, marche et agit — comme dans l'état de veille.

Elle voit des fantômes de personnes mortes ou absentes, elle rêve qu'elle est transportée à des distances plus ou moins grandes, et elle croit voir ce qui s'y passe, — comme dans le sommeil.

Mais ces rêves, quand le somnambule est parfaitement lucide, coïncident fréquemment avec la vérité ; ce qui est très-rare dans le sommeil ordinaire. C'est ce phénomène que l'on appelle *vue à distance*, *vue au loin.*

On dirait que l'âme du somnambule, sans quitter le corps, projette une partie d'elle-même dans la direction voulue, et qu'arrivée là, elle perçoit les objets présents, comme si le somnambule était présent lui-même en corps et en âme dans ce lieu éloigné.

Cette faculté *expansive* est une preuve de l'immatérialité de l'âme, plus convaincante mille fois que tous les arguments de la philosophie. Le moyen, en effet, de croire que ce soit par les yeux du corps que le somnambule voit au loin ce qui s'y passe !

Est-il raisonnable d'attribuer à la matière une élasticité telle que le *moi* matériel puisse ainsi projeter une partie de lui-même (comme le limaçon projette ses cornes,—pardon pour la comparaison—) à une grande dis-

tance?.. Et la matière serait-elle douée d'une *ténuité* si prodigieuse qu'elle puisse traverser tous les obstacles, murs et montagnes, et conserver en même temps la faculté de perception ?

La réponse ne peut être que négative.

Donc, c'est par les yeux du *moi* immatériel, c'est-à-dire de l'âme, et non par les yeux du *moi* matériel, c'est-à-dire du corps, que *voit* le somnambule.

Cette conséquence est pleinement confirmée par une autre expérience très-commune et dont mille personnes ont été témoins à Bruxelles, — la lecture au travers d'un double et triple bandeau.

Si c'est par les yeux du corps que lisent les somnambules ayant les yeux bandés, voilà un miracle plus grand que tous les miracles! — L'explique qui pourra !

Cependant, avec le mot *âme*, le miracle s'explique immédiatement.

Dans le monde moral comme dans le monde physique, le mot *âme* et le mot *Dieu* (l'un ne peut être compris sans l'autre) expliquent tout. — C'est la clef de la grande énigme, à défaut de laquelle tout est ténèbres et chaos. — Raison, justice, amour deviennent des non sens, des mots sans valeur.

O messieurs les savants qui vous obstinez à tenir cachée sous le boisseau la lumière du magnétisme, montrez-la plutôt, faites-la briller aux yeux de tous, et vous aurez accompli une œuvre sainte, et nous ne dirons plus que la science est une écorce vide!

Vous tenez entre les mains une arme formidable contre l'incrédulité. Frappez nos esprits de cette arme, et nous vous bénirons !

Non-seulement l'âme est immatérielle, mais elle est

impérissable. Je ne rougis pas de proclamer une vérité reconnue — et niée — de tout temps. Je l'ai niée moi-même, étant jeune ; mais on est si sot, quand on est jeune!.. Attendez la quarantaine, et vous verrez !..

Ce qui prouve que l'âme ne se dissout point avec le corps, — sans préjudice des autres preuves puisées dans un ordre d'idées purement philosophique, — c'est cette sorte de phénomène — magnétique — que l'on appelle, soit proprement, soit improprement : « Apparitions, fantômes, revenants. »

A ce mot, je vois rire la plupart des lecteurs... Riez, jeunes gens, le rire est salutaire ; hélas ! vous ne rirez pas toujours. — Je parle aux gens qui ne rient plus. — Poursuivons.

Je m'étonne que l'on puisse nier le phénomène des apparitions. J'ai vu souvent produire des apparitions, au moyen du magnétisme. Un somnambule demandait à voir telle personne absente ou morte, le magnétisme lui faisait voir cette personne sur-le-champ. Pour ceux qui croient au compérage quand même, ce miracle est une comédie, mais pour ceux qui, comme moi, connaissent les acteurs de cette comédie, c'est un miracle.

Le phénomène, ou, si l'on veut, le miracle des *visions*, se produit fréquemment dans la catalepsie. Tous les journaux de la Belgique ont rapporté, il y a quelques années, un fait de cette nature, certifié par un médecin de Bruges, et que l'un de ses confrères de Bruxelles, distingué par ses lumières et par son savoir, est allé vérifier sur les lieux.

Une cataleptique, fille d'un riche fermier des environs de Courtrai, fut, pendant sa longue et douloureuse maladie, tourmentée par d'horribles visions. Il

n'arrivait pas un malheur, il ne se commettait pas un assassinat dans la contrée, sans que, du fond de son lit, elle fût, malgré elle, témoin du drame sanglant. Durant le siége de la citadelle d'Anvers, elle ne fit que se lamenter et gémir: elle entendait le canon, voyait tomber les victimes, relever les blessés et les morts.

Un jeune chasseur, voulant sauter un fossé, à quelques lieues de chez elle, se tua avec son fusil; elle poussa des cris d'effroi et s'évanouit. Quand elle eut repris ses sens, elle raconta cette scène avec tous ses détails, et ce fut d'après ses indications précises que l'on retrouva le cadavre au bord du fossé.

J'ignore si cette malheureuse enfant vit encore; mais comme une infinité de témoins, outre les deux médecins cités plus haut, sont encore vivants et parlants, rien ne serait plus aisé pour l'académie de médecine, si elle voulait, que de constater d'une manière irrécusable une série de faits aussi curieux que féconds en conséquences tant pour la physiologie que pour la médecine proprement dite et pour la psychologie. Mais qu'importe aux corps savants d'agrandir le domaine de la science? Ce n'est pas la science que les savants d'aujourd'hui veulent enrichir.

Parmi mes lecteurs, il en est quelques-uns que le mot d'apparition ne fera pas rire; ce sont ceux qui ont eu personnellement des apparitions. J'en pourrais d'avance nommer plusieurs; mais le moyen de citer des noms propres en pareille matière? — Le capitaine L...., qui est un homme d'esprit et un écrivain distingué, et qui a, lui, le courage de ses convictions, alors même qu'elle blesseraient les préjugés du vulgaire, — me proposa dernièrement de recueillir une

série de faits sur cette matière inexplorée, et de les publier avec pièces à l'appui, à nos risques et périls.

Le défaut de temps, et non, je vous prie de le croire, la peur de me couvrir de ridicule aux yeux des sots, m'empêcha d'entreprendre une œuvre qui, menée à bonne fin, avec l'aide de mon ami, eût pu être féconde en résultats pour la science. La tâche, du reste, eût été facile, car les faits sont nombreux.

Il existe déjà plusieurs ouvrages de cette spécialité; mais ils ont le défaut d'être surannés et peu connus. Pour porter la conviction dans les esprits, il faut qu'un pareil ouvrage rapporte des faits récents, attestés par des personnes encore vivantes, et dont la bonne foi ne puisse être suspectée.

J'en ai entendu raconter dans l'intimité par des hommes dont le caractère et les lumières présentent toutes les garanties que l'on peut désirer; c'est sur le témoignage de ces hommes tout-à-fait dignes de foi, et sur les preuves qu'ils m'ont données, que j'ai fondé ma conviction; je n'hésiterais pas à rapporter ici ce que j'ai appris de leur bouche, si j'y étais autorisé par eux; mais je serais forcé de citer des noms propres, et, je le répète, c'est chose trop délicate.

J'ai dit que le magnétisme *animal*, c'est-à-dire, appliqué à l'homme, serait mieux nommé magnétisme *psychique*, ce qui signifie magnétisme *de l'âme*.

En effet, si Mesmer, pour déterminer l'extase, se servait d'un appareil de son invention, appelé « baquet de Mesmer, » — si, après lui, Puységur inventa la mimique à l'aide de laquelle on produit le somnambulisme — plusieurs expériences ont prouvé depuis que, pour amener ce résultat, l'appareil de l'un et la gesticulation

de l'autre sont superflus, et que la seule volonté suffit. J'ai vu magnétiser une jeune personne « à son insu, » à travers les murs de l'appartement, et sans aucun geste : elle tomba subitement sous le poids d'un sommeil magnétique, au grand effroi de ses compagnes qui n'étaient pas prévenues. Il est évident, dans ce cas, que le somnambulisme fut l'effet de la volonté du magnétiseur. Or, la volonté étant une faculté de l'âme, c'est l'âme seule qui détermine l'état magnétique; donc le magnétisme est une influence produite par l'âme, un effet purement *psychique*. Cette observation sans doute n'est pas neuve, mais elle est fort importante : elle démontre ce que peut accomplir *le vouloir* de l'homme. Imprimez à votre volonté une intensité forte, vous ferez des miracles.

Le phénomène des apparitions qui coïncide fréquemment avec la mort d'une personne qui nous est chère, s'explique de même par la force de la volonté. Une mère, par exemple, éprouve, dans cet instant suprême, une invincible désir d'embrasser une dernière fois son fils absent.

Il peut arriver alors que le fils reçoive la visite inattendue de sa mère, qu'il lui parle et qu'elle lui réponde, qu'il reçoive son dernier baiser, ses derniers conseils, sans se douter que c'est sa mère morte qui est là devant ses yeux. Puis tout-à-coup le fantôme disparaît, et le jeune homme alors tombe à genoux et pleure sa mère.

Ce n'est pas sans dessein que j'ai choisi cet exemple. Ce fait est certain, je l'ai entendu conter cent fois par un officier supérieur de l'armée belge, mon ami et mon parent, qui, certes, n'est ni superstitieux ni visionnaire : c'est lui, orphelin, qui reçut de son aïeule ce miracu-

leux adieu, non en rêve, mais en réalité. — Il était alors en garnison à Bruges; le lendemain une lettre cachetée de noir lui confirma la triste nouvelle; cette lettre venait de trente lieues; il ignorait que son aïeule fût malade.

Je pourrais rapporter bien d'autres exemples d'apparitions; mais à quoi bon? Si vous avez un sincère désir de connaître la vérité, faites parler les personnes qui vous entourent, en mettant leur amour-propre à l'aise à l'endroit du ridicule: sans sortir du cercle de votre intimité, vous trouverez des preuves; car, je le répète, le phénomène dont il est ici question est si peu rare, que sur un nombre de vingt individus pris au hasard, il s'en trouvera toujours un au moins qui pourra citer des faits.

Ce qui explique pourquoi ces phénomènes restent ignorés, c'est que ceux qui les ont vus n'osent en parler, dans la crainte de passer pour des esprits faibles et crédules; ils oublient que cette crainte même est aux yeux des hommes sensés le comble de la sottise.

On voit d'après ce peu de lignes que le magnétisme peut nous mener loin, et qu'il offre une riche carrière à la science. Mais la science d'aujourd'hui se soucie peu des choses qui sont du domaine de l'âme; parlez-lui de la rubéfaction des eaux, de pattes de mouche et d'ailes de papillon, à la bonne heure. — Demandez-lui, si vous voulez, pourquoi l'opium fait dormir et pourquoi le cigare donne la nausée aux femmes? elle nous répondra : *quia est in eo virtus*, *etc.*, formule qui, encore aujourd'hui, résume la plupart de ses définitions. Quant à la science vraie, celle qui intéresse les plus nobles facultés de l'homme, quels sont ses progrès actuels, je

vous prie ?... Où sont nos mages ? où est la plume qui écrivit les livres sibyllins? qu'est devenue la voix des chênes de la forêt de Dodone ?

Espérons que le magnétisme répondra un jour à toutes ces questions. Puységur n'a-t-il pas déjà essayé, presque avec succès, de répondre à la dernière ?

En attendant une solution complète, niez tout, messieurs les savants. — Il est si commode de nier, quand on ne comprend pas !

L.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

LE NOUVEL AN EN ANGLETERRE.

(Traduit des *Esquisses* de Boz *).

« Un an finit, puis un autre commence
Et de nos ans rappelle souvenance ;
Nous y pensons au moins quelques instants.....
Les compliments des amis, des parents,
Les créanciers.... s'en viennent nous distraire....
Ah ! le temps fuit ! sans doute, mais qu'y faire ? »
Ettorip's.

Après la fête de Noël, l'époque annuelle qui charme le plus notre existence, c'est le retour du jour de l'an. Il y a tout un peuple larmoyant qui solennise le premier jour de l'année par le jeûne et les veilles, comme s'il était requis de mener le deuil aux obsèques de la vieille année. Eh bien, il nous est impossible de ne pas

* Cette esquisse, pendant naturel de celle que renferme notre livraison de décembre 1841, t. XIX, p. 391-397, a été traduite par le même littérateur, M. G.-J.-L. P. Nos lecteurs, nous osons le croire, ne la trouveront pas déplacée dans le cahier qui ouvre la nouvelle année.

Ils verront aussi avec intérêt quelques détails sur l'ingénieux et fécond auteur avec lequel ils ont déjà fait connaissance. Nous les empruntons à la *Revue britannique*, novembre 1841, p. 545-546.

«... L'un des plus heureux producteurs littéraires de la Grande-Bretagne part pour New-Yorck. Charles Dickens annonce qu'il va passer six mois parmi les *Anglo-Saxons* Américains, et c'est

croire qu'il est infiniment plus flatteur, aussi bien pour la vieille année qui vient d'expirer que pour la nouvelle qui commence à poindre pour nous, de voir d'un air gai et riant la sortie du vieux camarade et l'entrée du nouveau.

Il doit y avoir eu dans l'année qui vient de s'écouler quelques événements vers lesquels nous pouvons ramener nos regards avec le sourire d'un souvenir agréable, sinon avec le sentiment d'une vive reconnaissance, et nous sommes obligés par toutes les règles du droit et de l'équité de tenir la nouvelle année pour bonne, jusqu'à ce qu'elle se soit montrée indigne de la confiance que nous lui avons accordée.

Voilà notre point de vue, et nous y arrêtant, nonobstant notre respect pour la vieille année, quelque peu de ce temps qu'il lui faut encore pour la compléter et que chaque mot que nous écrivons fait évanouir, nous sommes assis au coin de notre feu, cette dernière nuit de la vieille année 18.., brochant la présente esquisse avec un visage aussi riant que si rien d'extraordinaire n'arrivait ou n'était sur le point d'arriver pour troubler la sérénité de notre âme.

sans doute pour y prendre des arrangements avec les éditeurs-pirates. Cela vaut la peine quand on se vend à trente mille exemplaires. Charles Dickens a déjà atteint la fortune de Walter Scott, et, averti par les malheurs de son devancier, il s'édite lui-même. Je l'ai connu prote dans une imprimerie, trop heureux de recevoir quelques guinées par semaine de Bentley : le voilà aujourd'hui dans un bel hôtel, avec une livrée élégante, avec sa voiture et ses chevaux, qu'il fait volontiers piaffer devant la boutique où se débitaient ses premières esquisses. *Barnabé Rudge* est enfin terminé ce mois-ci, et vous n'aurez plus du Dickens qu'en 1842. »

(*Note de la Commission directrice.*)

Des voitures de place, toutes sortes d'équipages se croisent dans la rue avec grand fracas et grande rapidité; tout cela est sans doute plein de gens vêtus avec élégance et qui se rendent à des parties de plaisir. De vigoureux coups de marteau redoublés à la porte de la maison vis-à-vis, et où se remarquent de beaux transparents verts, annoncent à tout le quartier qu'il y a bien certainement une partie nombreuse dans la rue, et d'ailleurs, à travers la fenêtre, et aussi à travers le brouillard jusqu'à ce qu'il soit devenu si épais qu'il nous a fallu demander des bougies, nous avons vu les garçons pâtissiers portant de grandes boîtes vertes sur la tête, nous avons vu des magasins ambulants pleins de canapés et de lustres à la française, qui se dirigeaient en toute hâte vers les maisons où l'on a accoutumé de donner chaque année une grande fête à la même époque.

Nous croyons pouvoir nous représenter une de ces soirées tout aussi bien que si, dans un costume à la mode, nous venions d'y être annoncés à la porte du salon.

Prenons pour exemple la maison aux transparents verts. Nous savons qu'il y est question d'une partie de danse, parce que, comme nous étions à déjeuner ce matin, nous y avons vu un domestique enlever le tapis de la grande salle qui donne sur la rue, et s'il fallait des preuves plus évidentes, nous dirions que nous avons vu aussi au même instant une des jeunes miss qui, à l'une des fenêtres de la chambre à coucher, faisait les cheveux à l'une de ses sœurs avec cette recherche et ce luxe qu'une soirée dansante seule peut justifier.

Le maître de la maison aux transparents verts a un

emploi dans une administration publique : on le voit à la coupe de son habit, au nœud de sa cravate, et à l'assurance de sa démarche. — Les transparents eux-mêmes sentent le Sommerset-House.

Écoutez ! — un *cabriolet* ! — c'est un jeune clerc attaché à la susdite administration ; un habile jeune homme, ayant une merveilleuse disposition aux rhumes et aux cors aux pieds, et qui venant avec des bottes à revers de drap noir, apporte dans les poches de son surtout des souliers qu'il va mettre à l'instant même dans la salle d'entrée. Un valet sur son passage l'annonce à un autre valet en habit bleu, lequel n'est qu'une espèce d'huissier de l'administration travesti.

Le valet qui stationne sur le premier palier marche devant lui jusqu'à la porte du salon, et crie bien haut : «M. Tupple ! — Comment vous va-t-il? Tupple, s'écrie le maître de la maison, quittant le foyer où il se chauffait en parlant politique. — M. Tupple, ma chère amie (la dame du logis répond immédiatement à cette présentation par une gracieuse révérence.) Tupple, voici ma fille aînée; ma chère Julie, c'est M. Tupple : Tupple, voilà mes autres filles et mon fils. » Tupple se frotte fortement les mains, sourit tout comme s'il n'avait été question que d'une véritable plaisanterie, et s'incline de bonne grâce devant toute la famille qui lui est présentée. Cela fait, il va se laisser tomber dans le coin du sofa, et entreprend avec les jeunes dames une conversation sur le temps et les théâtres, sur l'année qui vient de s'écouler, sur le meurtre dont on parle, sur le ballon, les manches à la mode, les fêtes de la saison, et, que sais-je? sur un grand nombre d'autres sujets qui ne sont pas tout-à-fait d'une pareille importance.

Encore des coups de marteau redoublés! Que cette partie est nombreuse! quel incessant bourdonnement de conversation, quelle immense consommation de café! Notre imagination nous fait voir M. Tupple dans ce moment à l'apogée de sa gloire. Il vient de remettre au valet la tasse de cette vieille dame à l'air hautain, et maintenant il se glisse à travers ce groupe de jeunes gens pour arrêter l'autre valet au passage, et s'assurer du plateau qu'il présentera à la fille de la vieille dame avant de quitter la place, et comme à son retour il passe devant le sofa, il laisse tomber sur les jeunes dames un regard d'intelligence et de protection, tout aussi confiant, tout aussi familier que s'il les connaissait depuis leur enfance.

Qu'il est aimable ce M. Tupple — c'est absolument l'homme qu'il faut aux dames — et un homme de si bonne compagnie ! — Personne ne comprendrait à moitié aussi bien les bons mots de papa que M. Tupple qui tombe lui-même dans les convulsions du rire à chaque nouvelle plaisanterie. Excellent partner, la conversation ne saurait languir avec lui, et quoique en apparence tout à la joie et à la frivolité, pourtant si romantique, si sensible! Sans doute il n'est pas apprécié par les jeunes gens qui s'en moquent et qui affectent même de le mépriser; mais l'on sait bien que c'est par envie, et c'est tout-à-fait en vain qu'ils voudraient contester son mérite, car maman dit qu'il sera invité chaque fois qu'on donnera à dîner, ne fût-ce que pour faire la conversation entre les services, et pour rendre moins sensibles les délais que pourraient causer les embarras de la cuisine.

A souper, M. Tupple se montre encore bien plus ai-

mable qu'il ne l'a été pendant la soirée, et quand papa invite chacun à remplir son verre pour boire aux prospérités de l'année qui commence, M. Tupple est si plaisant ! pressant les jeunes dames de pourvoir à ce que leurs verres soient tout-à-fait pleins, malgré leurs assurances réitérées qu'il n'y a pas pour elles la moindre possibilité de songer à les vider. Il demande d'ailleurs la permission de dire quelques mots sur le sentiment que papa vient d'exprimer, lorsqu'à propos de la vieille et de la nouvelle année il a prononcé le discours le plus brillant et le plus poétique que l'on puisse imaginer. Après ce toast, et quand toutes les dames se sont retirées, M. Tupple invite tous ces messieurs à remplir leurs verres, car il a un toast à proposer, sur quoi tous de s'écrier « écoutez, écoutez! » En conséquence, ils se passent les bouteilles les uns aux autres, et le maître de la maison avertissant M. Tupple que les verres sont pleins et qu'on est en attendant son toast, M. Tupple se lève, et prie ces messieurs de se rappeler combien ils ont été enchantés du luxe brillant, plein d'élégance, de bon goût, avec lequel on a décoré le salon. Quel délicieux transport ils ont éprouvé à l'aspect enchanteur des beautés que ce brillant salon réunit ce soir. (Ici les cris de « écoutez, écoutez ! » redoublent.) M. Tupple aurait grand regret à l'absence des dames, s'il n'éprouvait quelque consolation à l'idée que, si elles étaient présentes, il n'oserait peut-être pas proposer le toast « aux dames ! » (grands applaudissements.) Aux dames ! entre lesquelles les charmantes filles de leur excellent hôte se distinguent autant par leur beauté que par leurs talents et leurs grâces. Il demande que l'on boive une rasade aux dames, en leur souhaitant la

bonne année. (Applaudissements prolongés, à travers lesquels on entend le bruit que font les dames dansant entre elles la danse espagnole, à l'étage supérieur).

A peine ces applaudissements ont-ils cessé, qu'un jeune monsieur à gilet moucheté, assis à l'un des bouts de la table, se fait remarquer par son air inquiet et agité; on devine qu'il est fortement travaillé du désir d'exprimer ses sentiments dans un discours : le prévoyant Tupple ne manque pas de s'en apercevoir, et prend tout de suite la résolution de le prévenir en parlant lui-même. Il se lève donc de nouveau d'un air solennel, et dit qu'il se flatte qu'on voudra bien lui permettre de proposer un autre toast ! (Tonnerre d'applaudissements, et M. Tupple continue :) Il est convaincu que tous ils doivent être touchés de la manière gracieuse, et il pourrait bien dire splendide, dont ils ont été reçus par leur digne hôte et leur digne hôtesse. (Applaudissements à outrance.) Quoiqu'il se soit pour la première fois assis à cette table, il y a longtemps qu'il connaît parfaitement son ami Dobble; il a été lié d'affaires avec lui— il souhaite que tous ceux qui sont présents le connaissent aussi bien que lui. (Ici l'hôte a un accès de toux) Lui (Tupple) est tout-à-fait persuadé qu'il n'y eut jamais un meilleur homme, un meilleur mari, un meilleur père, un meilleur fils, un meilleur parent dans toutes les relations de la vie, que M. Dobble. (Cris bruyants de «écoutez») On l'a vu ce soir au sein de sa famille, il faudrait le voir demain matin dans l'exercice de ses fonctions. Calme en lisant les feuilles du matin, ne compromettant jamais sa signature, répondant toujours avec dignité aux informations demandées par les étrangers, sa conduite est pleine de déférence envers ses supé-

rieurs, de gravité à l'égard de ceux qu'il emploie. (Acclamations.) Après avoir rendu ce témoignage irréprochable aux excellentes qualités de son ami Dobble, que pourrait-il dire en abordant un sujet comme Mme Dobble? Est-il nécessaire qu'il s'étende sur les qualités de cette femme aimable? Non; il ménagera les sentiments de son ami M. Dobble; il veut ménager les sentiments de M. Dobble fils, son ami, s'il veut bien lui accorder l'honneur de l'appeler ainsi. (Ici M. Dobble fils, qui venait de donner à sa bouche une étendue démesurée en y introduisant une petite orange de la meilleure espèce, suspend ses opérations gastronomiques et prend un air de profonde mélancolie.) Il se bornera à dire, et il est sûr que tous ceux qui l'entendent seront d'accord avec lui, que son ami Dobble est aussi supérieur à tous ceux qu'il a jamais connus, que Mme Dobble est au-dessus de toutes les femmes qu'il a jamais vues, (à l'exception de ses filles,) et il terminera en souhaitant que leurs dignes hôte et hôtesse vivent assez longtemps pour jouir un très-grand nombre de fois d'un heureux renouvellement de l'année.

Les verres sont vidés avec acclamation. Dobble fait ses remercîments, et la compagnie va rejoindre les dames dans le salon. La timidité qui, avant le souper, avait embarrassé bien des jeunes gens, fait place à la galanterie, et les parties de danse s'engagent; les musiciens donnent des preuves incontestables du peu de sobriété qu'ils ont mis, pendant qu'on les a laissés seuls, à boire à la nouvelle année, et le bal se prolonge jusque bien avant dans la première matinée de l'année.

A peine avons-nous tracé les derniers mots du dernier paragraphe, que nous entendons le premier sonner les

douze coups qui partent des églises voisines. Il y a quelque chose de solennel dans ce son. A la rigueur, il n'y a rien de plus extraordinaire que dans un autre temps, car le temps fuit toujours aussi rapidement et l'on s'inquiète peu de sa rapidité ; mais nous mesurons la vie de l'homme par les années, et il est bien solennel le son de la cloche qui nous avertit que nous venons de dépasser encore l'une des bornes placées entre nous et la tombe. Nous aurions beau vouloir prendre le change, la réflexion s'empare de notre âme, et, quand le clocher du voisinage nous annonce qu'un nouvel an commence, nous ne sommes pas plus les maîtres d'être insensibles à cet avertissement que semble nous donner le temps qui fuit, que nous ne le sommes de ne pas sentir les émotions qui nous agitent actuellement.

Poésie.

ÉPITRE A M. JULES JANIN

SUR L'UTILITÉ POUR LES GENS DE LETTRES DE VOIR LE MONDE *.

Une bonne éducation et l'étude ébauchent un honnête homme, la pratique et la connaissance du monde l'achèvent.

St-Evremond.

Non, l'art, quoi qu'en ait dit ta superbe critique,
N'est pas, ne fut jamais un enfant plébéien;
Il est d'heureux secrets que seul le monde indique
Et qu'on découvre mal par tout autre moyen.
A la ville, à la cour, sous la pourpre ou la bure,
Le génie ici bas prend naissance au hasard,
Mais il ne reçoit pas sa dernière culture,
S'il reste dans la foule ou s'isole à l'écart;
Ce n'est qu'en pénétrant dans un monde d'élite,
Assemblage épuré des plus nobles esprits,
Qu'en tout temps les auteurs d'un solide mérite
Ont acquis le bon goût qui pare leurs écrits :
Cet art si délicat de tout dire avec grâce,

* On pourra remarquer dans cette pièce des tendances quelque peu aristocratiques en matière d'art, et une élégance peut-être trop dédaigneuse : mais il ne s'agit point ici de politique, et nous n'avons pas cru devoir sacrifier à nos opinions personnelles, en repoussant un morceau d'ailleurs plein d'idées justes et exprimées avec bonheur.

(*Note de la Commission directrice*).

De savoir nuancer la trame du discours,
Sans qu'un mot hasardé qui jure et qui grimace
D'une heureuse harmonie interrompe le cours.
D'un monde policé les sages ordonnances
En s'appliquant aux arts prennent un autre nom;
Au fond, ce sont toujours les mêmes convenances,
Et dans Rome Atticus est près de Cicéron.
Le monde est un Mentor, un censeur, un arbitre;
Lui seul juge à propos si l'on atteint le but;
Tu t'efforces en vain de récuser son titre,
Hors cette Église-là pour l'art point de salut.
Le talent naît partout, mais c'est là qu'il doit vivre,
Là qu'il peut rencontrer ces trop rares lecteurs
Qui s'arrêtent charmés aux beaux endroits d'un livre,
Comme la jeune abeille aux plus aimables fleurs.
Des grands effets le peuple a l'instinct par nature,
Mais pour voir plus avant son œil est trop grossier;
Aussi bien que le sang l'esprit a sa roture,
Et regarder d'en bas fait mal apprécier.
Combien de traits heureux chez nos premiers poëtes
Sous les yeux du public passent inaperçus,
Bien que pour l'avertir d'habiles interprètes,
Comme toi, chaque jour, mettent le doigt dessus!
De la foule, aujourd'hui, qu'on flatte et qu'on encense,
On a beau nous vanter le tact prodigieux:
Que de parfums exquis dont la sublime essence
Ne parviendra jamais qu'à l'odorat des dieux!
Au commun des lecteurs l'écrivain qui se voue
N'obtient qu'un vain renom d'assez mauvais aloi;
Pesons, ne comptons pas le public qui nous loue,
L'avis du petit nombre a toujours fait la loi;
Et quand sur un auteur qu'il blâme ou qu'il admire
Le peuple émet son vote avec le plus de bruit,
Sans trop se l'expliquer, il ne fait que souscrire
A l'aveu que lui dicte un juge mieux instruit.
Ce juge, c'est partout cette race choisie
Qui brille aux premiers rangs d'un État policé;

Crois-tu que Périclès et sa belle Aspasie
Attendaient humblement qu'Athène eût prononcé,
Et que les grands talents éclos sous leurs auspices
Auraient jamais de l'art su mériter le prix,
S'ils eussent préféré la plèbe et ses caprices
Aux suffrages prudents de quelques bons esprits?
A Rome, qui forma le goût fin de Térence?
N'est-ce pas au foyer des nobles Scipions
Qu'il recueillit ce sel dont, plein de tempérance,
Il sut assaisonner ses douces fictions?
Peux-tu t'imaginer Virgile sans Mécène,
Et loin de cette cour dont le ton délicat
Acheva de donner à la muse romaine
Son maintien mesuré, sa grâce et son éclat?
Et plus tard, conviens-en, si la langue latine
Perdit son doux parfum et son urbanité,
C'est qu'en tous lieux bientôt le goût du beau décline
Sitôt que le vulgaire est l'oracle écouté,
Et que d'un monde à part dédaignant la critique,
L'art vil et dégradé se montre moins jaloux
De plaire aux sénateurs qu'aux courtauds de boutique;
Comme en ce siècle, hélas! on le voit trop chez nous.
— Mais quoi! faut-il que l'art aille près d'Araminte
Et prendre le mot d'ordre et chausser le bas bleu? —
Janin, cesse de rire et réponds-moi sans feinte,
Est-ce de ce côté que nous versons, grand Dieu?
Péchons-nous aujourd'hui par trop de pruderie,
Et l'esprit de parti dans ce siècle fiévreux
N'a-t-il pas remplacé l'esprit de coterie
Dont s'étaient contentés nos pères plus heureux?
N'est-il pour s'éloigner de la belle nature
D'autres chemins perdus que le fade sentier
Où se sont égarés Benserade, Voiture,
Et plus nouvellement Dorat et Deoustier?
Laissons dormir en paix ceux qu'a tués Molière;
L'hôtel de Rambouillet n'est plus qu'un souvenir,
Et c'est pour tirer l'art d'une tout autre ornière

Que les hommes de goût doivent se réunir.
Du grand siècle déjà la mesure prudente
Nous a montré la route entre ces deux excès :
Quand Molière eut vaincu la recherche pédante,
Le vit-on, abusant de son heureux succès,
Flatter le mauvais goût des gens de bas étage,
Courtiser la Basoche et le Palais-Marchand,
Au vulgaire illettré livrer l'art en ôtage,
Et condamner sa muse à vivre au dernier rang?
Bien loin de là, Molière et ses rivaux de gloire
Ont cru qu'il était bon de fréquenter la cour,
De produire en haut lieu les filles de mémoire,
Et de voir le beau monde en son plus beau séjour;
C'est là qu'ils venaient tous au vicomte, à l'altesse
Offrir les doux produits de leurs enfantements,
Et cueillir cette fleur d'exquise politesse
Dont le parfum revit dans leurs écrits charmants.
On n'arrivait jamais qu'en passant par Versailles;
Racine y consultait Cavois avec raison,
Et Condé, de cet œil si prompt dans les batailles,
De l'art mieux qu'un bourgeois embrassait l'horizon.
Ce beau siècle est la preuve enfin combien le monde,
Dont l'usage adoucit le style et les humeurs,
Est pour nous une source épurée et féconde;
Car on écrit toujours un peu selon ses mœurs.

Des auteurs de nos jours tout autre est la méthode :
De mépriser le monde on se fait vanité;
La vieille politesse est un joug incommode,
Ainsi que la grammaire on la met de côté.
On vit dans la coulisse, aux foyers de théâtre;
Jadis à Célimène on aurait fait la cour:
Fi donc! c'est Amanda dont on est idolâtre,
Et la grisette seule a droit à notre amour!
Parmi les derniers rangs on choisit ses modèles,

Et des goûts d'un auteur prosaïque et bourgeois
L'œuvre garde souvent des traces trop fidèles !
Ecrire pour le monde était bon autrefois ;
Dans ces temps niveleurs c'est en bas qu'on regarde,
C'est d'en bas qu'on attend ses faciles succès ;
Pourvu qu'on soit goûté des marchands de moutarde,
Au temple de la gloire on croit avoir accès ;
Il s'agit bien vraiment ici de beaux ouvrages !
Plaire à la foule est tout, on ne vise que là,
Le style se ravale au niveau des suffrages,
Et la critique, hélas ! met en vain son holà ;
Chaque genre a perdu sa noblesse première
Depuis qu'on croit le monde et la gloire au rabais.
L'antique Melpomène est une aventurière
Qui choisit ses héros au milieu des laquais ;
Thalie au vaudeville emprunte avec audace
Des enfans grimaciers qu'elle appelle les siens ;
Partout du bon froment l'ivraie a pris la place;
Beaucoup de charlatans, mais plus de magiciens!
Du monde que l'on fuit heurter les convenances,
Qui sont des lois de style autant que lois des mœurs,
Jeter en ses écrits de grosses dissonances,
Braver des gens de goût les plus justes clameurs,
Courir avidement après tous les scandales
Pour insulter des rois la vieille majesté,
Préférer bassement la savate aux sandales,
Sous le prétexte vain de plus de vérité,
Mêler tout, brouiller tout d'une façon étrange,
De l'étoffe jamais n'admirer que l'envers,
Grincer comme un démon, sourire comme un ange,
Emprunter un visage à vingt masques divers,
Prendre en un mot dans tout le contre-pied des choses,
Faire du doute un but, du paradoxe un Dieu,
Et contraindre la muse à conduire, ailes closes,
Un char dont le bon sens n'a pas trempé l'essieu,
Dis, ne sont-ce pas là, Janin, sans calomnie,
Les péchés trop communs des écrivains du jour,

Et ce monde raillé que leur orgueil dénie
N'a-t-il pas droit souvent de railler à son tour ?

— « Mais ce monde choisi, demande ta critique,
« Où donc le rencontrer? existe-t-il encor ?
» Quel salon n'est un peu frère de la boutique ?
» Quelle arche a du bon goût sauvé le vieux trésor?
» Le sceptre de l'esprit et du pur atticisme,
» Qui fut de certains noms l'apanage autrefois,
» Ne s'est-il pas perdu dans ce grand cataclysme,
» Hélas ! où s'est brisé le sceptre de nos rois?
» Et chez nous désormais, en ce chaos immonde,
» Que brouille incessament la sotte égalité,
» Qui peut dire où finit, où commence le monde,
» Et quel asyle encore au bon goût est resté ? »

— Eh bien, oui, j'en conviens, mais non sans amertume,
Ta critique a posé le doigt sur notre mal!
Un heureux traficant d'asphalte et de bitume,
Ne fût-il qu'un pied plat et qu'un sot animal,
S'il veut ouvrir salon et tenir bonne table,
Trouve bien plus d'entours, est autrement fêté
Que l'esprit le plus fin, le plus inimitable,
Mais qu'à la bourse encore on n'a jamais coté.
Turcaret de ce siècle est le roi sans partage;
Un luxe extérieur insolent et grossier,
Fils impur trop souvent d'un honteux tripotage,
Remplace le bon goût, ce luxe tout princier.
Les rangs sont confondus ; de là des mœurs rebelles
Qui n'ont plus le poli de celles d'autrefois,
Comme en se mélangeant les langues les plus belles
Ne savent qu'enfanter un bas et dur patois;
La cour a disparu dans la grande tempête,
La cour où trop d'abus s'engendraient par malheur,
Mais qui, reine du goût, montrait du moins, au faite,
Que la grâce et l'esprit ont aussi leur valeur;
Nous n'avons plus voulu de tous ces dieux futiles;

Plutus a pris chez nous le pas sur Apollon,
Et nous ferons bientôt, épris des arts utiles,
Passer les rails de fer dans le sacré vallon;
Grand peuple chargé d'ans, de lauriers et de gloire,
Nous imitons ce peuple, enfant sauvage encor,
Qui débute, et qui n'a qu'un seul pied dans l'histoire,
Et dont le premier art est d'amasser de l'or;
Calquant, sans l'égaler, la jeune colonie
Dont l'esprit par le temps n'est point encor mûri,
Nous singeons gauchement son âpre et dur génie,
Mais dans ces vains efforts le nôtre a dépéri;
Oui, la France moderne, hélas! pourquoi le taire?
Laisse traîner trop bas son beau manteau royal,
Et l'art, qui suit toujours des mœurs le caractère,
Comme elle, est descendu de son vieux piédestal.

— Pourtant ne forçons rien, en blâmant soyons justes;
Chez nous il est encor des restes de bon goût.
Un peuple n'a pas eu longtemps des mœurs augustes,
Du tact, l'esprit du monde et dans l'art le haut bout,
Sans qu'il en garde en lui l'ineffaçable trace;
Un doux parfum demeure où la rose a fleuri,
Et l'ambre oriental par sa senteur vivace
Trahit toujours le sein qui lui servit d'abri.
Quoiqu'il jette parfois une fumée épaisse,
En nous plus que jamais brûle le feu sacré,
Et sa flamme n'attend qu'un bon vent qui redresse
Plus d'un rayon brillant loin du cielé garé.
Malgré l'œuvre du temps et toutes nos ruines,
Bien des traditions nous restent des aïeux;
Nous tenons au passé par de longues racines
Qui trompent les efforts d'un siècle audacieux.
L'orgueilleux novateur, en les voyant revivre,
Doute de sa victoire, et, le bras incertain,
Se demande tout bas s'il peut, s'il doit poursuivre,
Tant l'esprit des vieux jours est tenace et mutin!
Ainsi, sans appuyer sur des raisons trop graves,

Dont ma thèse, en passant, se rapproche en un point,
Bien que miné partout, gêné par mille entraves,
Bien qu'on l'ait démembré jadis, la hache au poing,
En travaillant sans cesse à briser son ensemble,
Le monde existe encore et doit compter pour l'art;
D'éléments très-divers qu'un nœud léger rassemble,
Dans Paris, j'en conviens, il se forme au hasard;
Mais quoique désormais sa voix trop méconnue
N'ait plus comme autrefois cet accent solennel,
Que chaque auteur tremblant attendait tête nue,
Il juge encore en maître et juge sans appel.
Oui, malheur à qui croit sa parole étouffée,
A qui marche tout seul en insultant sa loi,
A qui n'invite pas cette puissante fée
Au baptême de l'art, cet autre fils de roi!
Si, recueillant moins bas l'encens et les éloges,
Certain auteur fameux, par un fâcheux travers,
N'eût pas blessé le goût et le monde des loges,
Il aurait évité plus d'un triste revers;
Et s'il eût mieux compris qu'un rapport d'élégance
Doit unir le poëte et l'homme des salons,
S'il n'eût pas aspiré, dans son âpre arrogance,
A rabaisser de l'art les plus beaux échelons,
Près des noms radieux, flambeaux de notre scène,
Que ravive aujourd'hui le talent de Rachel,
Sans doute on aurait vu la main de Melpomène
Inscrire un nom de plus sur son marbre immortel.
Pour affermir, Janin, le succès de ma cause,
Plus d'un exemple ici pourrait être cité,
Sans oublier, hélas! l'étrange apothéose
De l'ignoble et du laid par maint peintre vanté,
Ecart que l'on a vus du vulgaire complice
Recevoir trop longtemps un bénin passe-port,
Mais dont, plus délicat, le monde a fait justice,
En concluant ainsi sur ton propre rapport.
Pour être conséquent, de ce juge suprême,
Cesse donc, ô Janin, de nier le pouvoir,

Car ce serait, crois-moi, te renier toi-même,
Effeuiller ta couronne et briser ton miroir.
De toi chaque matin ce monde attend ses vivres;
Il dévore joyeux tes feuilletons conteurs,
Si légers, si charmants, et choisit dans tes livres;
C'est chez lui, chez lui seul que sont tes vrais lecteurs;
De cet esprit français que la grâce accompagne
Il reconnaît en toi le gai représentant,
Esprit qui rivalise avec notre champagne
Par son jet imprévu, sa fleur, son doux montant,
Et dont personne, hélas! dans ces temps si sévères,
Qu'attriste si souvent l'abus de la raison,
Personne ne viendrait sans toi remplir nos verres,
Et d'un ciel toujours sombre égayer l'horizon.
Sois donc plus favorable à ce monde qui t'aime,
Et conviens, cher Janin, que trop s'en affranchir
Entraîne le génie, hélas! souvent lui-même
Hors des bornes de l'art, que nul ne doit franchir.

A.-S. de St.-Valry.

ODE A CASIMIR DELAVIGNE.

Toi, dont les vers enchantent ta patrie,
Si jeune et déjà si vanté!
Tu viens de naître, et dès la vie
Tu brilles de l'éclat de l'immortalité!
L'envie ardente à flétrir ta couronne
Veut en vain troubler ton repos:
A l'envie aisément un grand homme pardonne,
Et les lauriers, quand la France les donne,
Ne meurent point: ils s'élèvent plus beaux.

Si je m'enflamme aux récits de ta gloire,
Moi, né sous de plus sombres cieux,
Les fils chéris de la victoire
Goûteront mieux encor tes chants mélodieux.

Que dis-je? non, la gloire a pour patrie
Tout climat où la liberté
Parle aux cœurs généreux la langue du génie;
Belle pour tous la liberté chérie
Est un rayon de la divinité!..

O liberté! ton invisible chaîne
Réunit les peuples divers;
Ta voix est la voix souveraine
Dont les mâles accents ébranlent l'univers.
Que l'on t'outrage!.. Il n'est plus de distance;
Par un magnétisme nouveau
Chaque peuple indigné ressentira l'offense;
Les Grecs déjà, pour en tirer vengeance,
Sortent armés du fond de leur tombeau!

Ce *Procida*, dont j'aime l'énergie,
Te doit ses sublimes élans,
Tu l'animes de ton génie;
Tu lui prêtes ton cœur, pour haïr les tyrans.
Des ennemis pourraient tenter encore
D'anéantir la liberté!..
Nous, que pour mille exploits même laurier décore,
Belges, Français, *n'attendons que l'aurore*,
Pour les punir de leur témérité!

Du *Paria*, l'injuste flétrissure,
En toi, trouve un noble vengeur;
Ta voix démasque l'imposture
Des Brames, que de l'Inde encense encor l'erreur.
Si quelque impie enviait leur puissance,
Si quelque prêtre ambitieux,
Du ciel qu'il méconnait, outrageant la clémence,
Dans nos climats prêchait l'intolérance,
Nous lui dirions : « *Pontife, il est des Dieux!* »

Combien de fois, dans ma jeune arrogance,
Du sort soulevant le bandeau,
N'ai-je pas rêvé l'espérance
De ressaisir la vie au-delà du tombeau?..
Du temps encor, ne puis-je plus attendre
Un éclair de célébrité?
Non! plus d'espoir : la mort s'apprête à me surprendre,
L'affreux oubli siégera sur ma cendre,
Pour m'enchaîner dans mon obscurité.

Mais de ton luth, digne fils du génie,
J'admire les nobles concerts;
Fuyant une terre avilie,
Sur des ailes de feu, tu planes dans les airs :
Laisse la mort peser sur ta paupière;
Soudain, sur les flots du Léthé,
Secouant de tes pieds la terrestre poussière,
Tu l'ouvriras ta nouvelle carrière,
En saisissant ton immortalité!

Ed. S.

1822.

SONNET.

A Madame J..... V.....

Vous prétendez en vain, madame, qu'un poëte
Près de vous ne pourrait s'inspirer par moments :
On ne m'a jamais dit qu'au soleil du printemps
La voix des gais oiseaux un jour restât muette.

Vos grâces, croyez-le, ne craignent rien des ans,
Et bien que je ne sois ni devin ni prophète,
Un rayon lumineux, moi je vous le répète,
Jaillit de vos regards et brillera longtemps.

S'il passe sur l'enfance, il s'appelle *caresse*;
Le pauvre le ressent toujours avec ivresse,
Car sa douce chaleur s'appelle *charité*;

Et quand il luit sur nous, même sur les plus sages,
Les cœurs les plus constants sont près d'être volages;
Mais votre époux sans cesse y lit : *fidélité*.

J.-B. De Parz.

Bruxelles, 1841.

ANALYSE CRITIQUE.

Flamands et Wallons ou Esquisses contemporaines, par *Firmin Le Brun*. — Bruxelles, 1841, 2 vol. in-18.

Ce livre n'est pas de ceux qui conduisent directement à notre académie des sciences et des lettres; il n'appartient point au genre des philologues; il n'est pas sorti de la plume d'un faiseur d'épilogues, de prologues ou de catalogues; il n'est point exhumé de nos vieilles chroniques; il n'est copié d'aucun autre, et l'épître dédicatoire elle-même n'est pas jetée dans le moule ordinaire. En voici un extrait :

M. F. Le Brun, qui sait que les petits cadeaux entretiennent l'amitié, en veut faire un à ses camarades. Que leur offrira-t-il ? des boîtes de cigares? *des boutons de chemises?* des bagues ornées de pierres de Fleurus? des tabatières à portrait ?..... Non, dit-il; offrons-leur plutôt un ouvrage en deux jolis volumes, dorés sur tranche. Un ouvrage en prose et qui renferme un peu de tout. Je dis en prose; car, excepté M. Mathieu, je ne me connais aucun ami qui soit encore poëte.

Mais où trouver un pareil livre? si je le faisais moi-même.... j'ai là, au fond d'un vieux carton, des manuscrits qui dorment comme dans une tombe. Il en est quelques-uns qui sont très-lisibles, à ce que l'on prétend ; ceux-là feront passer les autres. Du passable, du mauvais, du détestable, est-il un livre belge qui contienne autre chose? le mien portera le cachet du pays et de l'époque.

— Martial jugeait mieux le sien; tout en convenant que le médiocre, que le mauvais surtout y dominait, il y trouvait aussi du bon. M. F. Le Brun a eu tort et très-grand tort de se juger plus sévèrement; et puis, ni son pays ni son époque ne méritent le trait piquant qu'il leur décoche. —

Après ce monologue, ajoute l'auteur, je prends à part un ca-

marade qui a des accointances avec la typographie nationale, et je lui souffle trois mots à l'oreille.

Le lendemain un monsieur vient me trouver. — Vous avez dessein de publier quelque chose; si je puis vous être utile, je suis à votre service. — Beaucoup d'honneur; veuillez me proposer vos conditions. — J'accepterai les vôtres, monsieur, et, s'il vous plaît de fixer la somme, je suis prêt à vous la compter. — Je faillis tomber du haut de mon fauteuil; mais il y aurait eu conscience à tromper un si brave homme. — Monsieur, je ne veux pas d'argent; je ne vous demande qu'une cinquantaine d'exemplaires et deux épreuves.

L'éditeur se retira avec force cérémonies, et, dès le soir même, de braves soldats de la typographie nationale, vraiment nationale cette fois! se mirent à l'œuvre pour confectionner le petit cadeau que je vous destine, ô mes amis! et que je vous adresse à condition que vous ne me remercierez pas.

Puisse le reste de l'édition échapper à l'épicier! puisse l'honnête éditeur... bah! les éditeurs ont toujours des expédients, et le mien ne sera pas plus mal avisé que ses confrères.

Ne faites pas attention au titre, s'il vous plaît. J'y ai songé trois jours, j'ai consulté les esprits les plus imaginatifs; ils n'ont imaginé rien qui vaille.

—En effet le titre de *Wallons et Flamands* n'est pas merveilleusement trouvé, et le second, celui d'*esquisses contemporaines*, quoique ce ne soient pas seulement des esquisses, mais de véritables peintures de mœurs et de caractères, nous semblerait beaucoup mieux approprié à l'ensemble du livre. —

C'est ce que nous essaierons de prouver par un petit nombre d'extraits.

LES HOMMES DE BUREAU.

Trois sortes de connaissances sont indispensables à celui qui ambitionne l'honneur d'être admis dans la carrière bureaucratique: la lecture, l'écriture et les quatre règles de l'arithmétique.... l'orthographe et le style ne sont pas absolument nécessaires dans les commencements. On attrape cela plus tard: *fabricando fit faber.*

Tel expéditionnaire qui ne savait pas écrire un mot de français

en octobre 1830, rédigeait déjà fort proprement un projet d'arrêté, voire même une circulaire en 1832.

Ceci me rappelle un certain chef de bureau que j'invitai un jour à dîner, et qui me répondit très-sérieusement :

Monsieur,

« En réponse à votre dépêche en date de ce jour (sans numéro »d'indicateur particulier), par laquelle vous me faites l'honneur »de m'inviter à dîner, aujourd'hui, chez vous, j'ai *celui* de vous »informer que je me trouve, par suite de circonstances indépen- »dantes de ma volonté, dans l'impossibilité absolue de me rendre »à l'obligeante invitation que vous avez bien voulu me faire. »

Rien de plus comique que le ton constamment officiel qu'affecte le chef de bureau : il dit, par exemple :

Je décline ma compétence dans l'espèce, pour : cela ne me regarde pas. Je lui donnerai audience demain, pour : je le recevrai demain. Depuis l'époque de mon entrée au ministère, pour : depuis que je suis employé dans les bureaux du ministère. C'est moi qui l'ai nommé à cet emploi, pour : c'est moi qui ai rédigé l'arrêté de sa nomination. Dans le courant de l'exercice écoulé, pour : l'an passé. Je vous transmets ci-joint ou ci-jointe expédition de ma chanson sur l'air, etc., pour : je vous envoie une copie de ma chanson. Le libellé, pour l'intitulé. Les considérations qui militent en faveur de mon opinion, pour : ce qui prouve que j'ai raison, etc., etc.

Parmi les termes qui reviennent à chaque instant au bout de sa plume, ou au bout de ses lèvres, on remarque surtout ceux-ci : bien que, attendu que, considérant que, cependant, néanmoins, quoi qu'il en soit, à cet égard, relativement, à même de, de ce chef, que si, spécialement, immédiatement, précité, préindiqué, susmentionné, dont il s'agit, etc., etc., etc.

Ici commence la tâche du chef de division. La plupart des chefs de division sont des maîtres de langue privilégiés, et l'on dirait qu'ils ont le monopole de l'enseignement en Belgique. Heureusement ils s'acquittent de leurs fonctions pédagogiques avec un zèle et une patience au-dessus de tout éloge ; car ils ont une rude besogne à refaire les phrases, à corriger les fautes d'orthographe, de style et de logique, les flandricismes, les wallonismes, les

barbarismes de toute espèce qui abondent dans les amplifications de leurs élèves, et qui surtout y abondaient dans les premières années de la révolution.

Il est vrai qu'à cette époque, la plupart des maîtres n'étaient guère plus avancés que les élèves ; c'était pitié d'en voir quelques-uns se mettre l'esprit à la torture, pour tâcher de substituer le mot propre à un terme vicieux ou présumé tel. Aviez-vous écrit? — En réponse à votre lettre du.. j'ai l'honneur de vous envoyer... Le correcteur effaçait quatre mots et les remplaçait par : — répondant à votre lettre du... j'ai l'honneur de vous transmettre.... Le lendemain vous commenciez une autre minute par : — répondant à votre lettre du... j'ai l'honneur de vous transmettre.... L'aristarque, oubliant sa correction de la veille, se raturait lui-même, et écrivait sur la marge : — en réponse à votre lettre du.... j'ai l'honneur de vous envoyer.

L'employé comptable est seul à l'abri de ces traîtres coups de plume qui blessent l'amour-propre et déchirent le cœur ; car il n'y a pas moyen de modifier ses chiffres comme les phrases du rédacteur.....

La comptabilité est à l'administration ce que les Champs-Élysées sont aux enfers. C'est là que se pêchent à la ligne de plus gros poissons qu'ailleurs ; ce qui signifie que les gros traitements sont pour les hommes à chiffres.... et cependant de quels hommes les bureaux de comptabilité se composent-ils ? de tous les employés subalternes qu'on a jugés, dès l'origine ou bien après quelque temps d'essai, incapables de remplir une tâche plus active et moins subordonnée à la routine. Peu-à-peu ces *nullités*, c'est le terme en usage, contractent des habitudes d'ordre et d'exactitude, fruits communs des natures passives, mais qui n'en sont pas moins des qualités précieuses à l'aide desquelles ils finissent par se rendre indispensables. Ainsi s'explique la position confortable que parviennent à se créer ces machines à additionner et à soustraire qui peuplent les bureaux de toutes les administrations.....

Si l'administration a ses Champs-Élysées, elle a aussi son noir Tartare.

Le noir Tartare de l'administration c'est particulièrement le bureau d'expédition où les malheureux damnés sont affligés, aux

doigts, de tortures atroces, aux yeux, de picotements aigus et de besicles bleues, à l'estomac, de tiraillements insupportables.....

Il y a dans chaque ministère un cabinet où se traitent les affaires secrètes et confidentielles.

Si j'étais ministre, je choisirais des employés confidentiels de deux sortes: les uns intelligents, dévoués, instruits; les autres n'ayant que les qualités négatives des idoles dont il est dit: *aures habent, et non audient; oculos habent et non videbunt.*

C'est à la plume d'un individu de cette trempe que certain diplomate eut recours pour écrire à l'un de ses collègues:

Mon cher collègue,

Vous serez sans doute étonné qu'ayant à vous entretenir d'une affaire de la dernière importance et qui exige le secret le plus profond, je me serve, pour cette correspondance, d'une main étrangère; mais apprenez que mon commis est si complétement imbécile, qu'il ne comprend pas même les mots qu'ils trace en ce moment sous ma dictée.....

Au-dessus de tous les employés, à la tête de tous les bureaux, se trouve le *secrétaire-général.*

Je n'entrerai point dans le détail des attributions réservées à ce fonctionnaire supérieur; il peut tout faire; il peut ne rien faire.

Dieu vous garde d'un secrétaire-général qui ne fait rien!

Dieu vous préserve d'un secrétaire-général qui fait tout!

De crainte de paraître ne rien faire, le premier s'amuse à faire des riens. Il vous cherche noise à propos de vétilles. Il se met en sentinelle à la porte, et il trouve que vous venez un quart-d'heure trop tard, ou que vous sortez un quart-d'heure trop tôt; que vous brûlez trop de bois, que vous consommez trop de papier, que vous omettez le *t* au pluriel des mots terminés en *ant* ou en *ent;* que vous écrivez *collége* avec un accent grave au lieu d'un accent aigu. Il vous fait un crime d'assister aux soirées d'un député de l'opposition, et il vous reproche amèrement d'avoir coopéré à la rédaction d'un article que vous n'avez jamais lu, dans un journal que vous ne lisez jamais. C'est un fléau.

Quant à celui qui fait tout, rien n'est bien fait pour lui que ce

qui a été fait par lui-même. Il se met à la tâche à cinq heures du matin, et n'en démord pas avant minuit. Il vous fait retoucher six fois le même travail, et quand vous croyez votre besogne parfaitement achevée, il vous en renvoie une septième édition revue, corrigée et augmentée de plusieurs suppressions. Il a toujours un dictionnaire de synonymes dans sa poche, et il prend plaisir à torturer toutes vos phrases, à substituer un mot équivalent à chacun de vos mots. Tout le monde est ignorant, bête, *ganache*, lui excepté. Il se croit un homme éminement supérieur, et l'administration c'est lui; le gouvernement c'est lui; l'État c'est lui. C'est un plus grand fléau encore.

Nous n'avons pas, — à beaucoup près, — épuisé ce chapitre où l'auteur semble être sur son terrain; mais nous ne pouvons le transcrire tout entier, et nous passons à un autre.

Celui qu'il intitule : *l'étudiant de Louvain* est d'une lecture agréable. L'auteur décrit la vie joyeuse que les jeunes gens menaient à la célèbre Université, et les cent moyens qu'ils employaient pour *emungere patrem pecunia*. Tantôt c'était une maladie survenue à point nommé; tantôt de nouvelles inscriptions à prendre; tantôt de nouveaux livres à acheter. A propos de livres, il raconte l'anecdote que voici :

Un philosophe (style académique) était à sec. (idem) Il écrivit à son père, villageois de la bonne espèce, le petit billet suivant :

« J'ai employé l'argent de votre dernier envoi à l'achat du *Cicero*, du *Terentius Afer* et des autres livres énumérés dans ma lettre précédente; mais il m'en manque encore un, le plus essentiel et le plus coûteux de tous. Veuillez bien, mon cher père, m'envoyer un louis pour le *Guttur*. C'est le titre de l'ouvrage en question. »

Un louis pour le *Guttur*! s'écria le père, à la lecture de cette lettre; mieux vaudrait entretenir un ratelier de cinquante chevaux de labour, que la bibliothèque de ce garçon-là.... Allons en causer avec M. le curé. — Votre fils est un drôle, lui dit le pasteur : ce n'est pas pour un livre, mais pour son *gosier* qu'il vous demande de l'argent. Laissez-moi faire; nous allons lui jouer un bon tour.

Quelques jours après, le *philosophe* reçoit un panier contenant

douze bouteilles pleines, mais d'argent point. Voilà, dit-il, un plaisant *quiproquo!* mon père m'envoie du vin au lieu de *quibus*. Eh bien, soit: la chose revient à peu près au même; appelons nos amis. Les amis ne se firent pas prier. Il y eut nombreuse réunion et grands préparatifs. Douze gros flacons! les bouchons recouverts de cire et attachés par un fil de fer! c'est tout au moins du champagne mousseux. Versons. C'était de l'eau claire. Je vous laisse à penser l'étonnement de l'amphitrion, les huées des convives et le désappointement du *Guttur!*

L'HOMME IMPRESSIONNABLE.

Nous ne savons si l'auteur, que du reste nous ne connaissons point assez, a cherché bien loin de son fauteuil le modèle de l'homme impressionnable dont nous allons lui emprunter quelques traits, et que nous regrettons de ne pas reproduire tout entier; mais quelque part qu'il l'ait pris, il nous paraît avoir parfaitement rencontré.

L'homme impressionnable, dit-il, est naturellement enclin à l'hypocondrie. A quarante ans, il a passé par la filière de toutes les maladies usitées, y compris la *gastrite* et la *gastro-entérite*, mais chacune de ses maladies avorte ordinairement avant d'être parvenue au terme de sa première période; car il suffit d'une bonne nouvelle, d'une belle matinée, de l'apparition inattendue d'une figure amie, pour opérer une guérison subite et radicale. Aussi son humeur suit-elle de degré en degré les variations de l'atmosphère. Quand le baromètre est à la tempête, à la neige, au grand vent, son front se plisse, ses yeux se creusent, sa bouche se contracte, sa langue se noue, sa tête s'incline, sa redingote se ferme jusqu'au menton, sa cravate se chiffonne, son chapeau s'enfonce, son cigare lui donne la nausée, sa maîtresse l'ennuie. Mais que le ciel s'épure, que le soleil brille, que les oiseaux chantent dans la feuillée, alors il jette à bas sa peau d'ours et redevient un galant homme.

Il conserve toutefois, même dans ses bons jours, certains tics et certaines manies. Ces manies ont leur cause dans la délicatesse de ses sens et l'irritabilité maladive de ses organes. Ainsi, par exemple, il regarde comme ses plus mortels ennemis ceux qui parlent en mangeant, ceux qui tiraillent leur interlocuteur pour

attirer son attention, ceux qui coupent la parole et embrouillent à tout moment le fil de la conversation, ceux qui font de l'esprit et des calembours à tout propos, ceux qui ont constamment un rhume de cerveau ou de poitrine, etc. Les personnes qui parlent vivement et qui gesticulent en parlant le mettent au supplice; il les appelle des télégraphes et des magnétismes, il prétend que leur fluide lui fait mal et finirait par le faire tomber en syncope, etc., etc.....

Tous ces petits travers n'empêchent pas qu'il soit homme d'esprit; car si les idées proviennent des sensations, celui qui éprouve les sensations les plus vives et les plus variées, doit penser plus que tout autre, et mérite à ce titre d'être rangé dans la catégorie des hommes d'esprit; mais l'esprit de l'homme impressionnable est difficilement un esprit logique, difficilement un esprit calme et réfléchi.

Son style est aisé à reconnaître; il procède par bonds et par saccades, et n'est maître de son sujet ni de lui-même.....

Alphonse Karr (nous en pourrions nommer un autre) doit être un homme éminement impressionnable.

Le talent, ou, pour mieux parler, l'instinct de la physiognomonie est inné chez l'homme impressionnable, et le sentiment de la sympathie et de l'antipathie est singulièrement développé chez lui..... et il n'est pas même nécessaire qu'il ait vu quelqu'un pour savoir s'il doit l'aimer ou le haïr.....

En le considérant sous le rapport moral, si ses manies lui donnent un air de ressemblance avec le misanthrope, il n'en est pas moins vrai que le spectacle des maux de son semblable le touche et l'émeut vivement. Il peut bien arriver qu'il rudoie un malheureux qui lui tend la main; mais un geste de ce dernier, une larme, un soupir étouffé le frappe subitement, et il donne sa bourse en s'excusant de sa brusquerie. L'incident le plus vulgaire et le plus insignifiant pour tout autre, suffit quelquefois pour remuer et faire vibrer toutes les cordes généreuses de son âme. Le son lointain d'une cloche, le refrain du savoyard, la chanson plaintive de l'aveugle, l'enfant sur l'épaule duquel s'appuie la main d'un vieillard, excitent en lui des impressions que le poëte seul est capable de sentir et d'exprimer.

Il est poëte ou il peut l'être. Il peut être artiste, écrivain, orateur ; mais diplomate, jamais.

Quel que soit l'original de ce portrait, tout le monde conviendra avec nous qu'il est bien dessiné, et qu'il n'aurait pas déparé la galerie de La Bruyère.

BIEN PARLER.

Ici M. F. Le Brun nous paraît imbu d'idées par trop françaises, et nous nous permettrons de lui dire qu'il juge son pays, et se juge lui-même, sous le rapport de la langue et du style, avec beaucoup trop de sévérité; nous avons en effet nos flandricismes et nos wallonismes; mais quelle province en France n'a pas aussi son patois, et quel langage que celui des faubourgs même et de la banlieue de Paris?

Voyons toutefois ce que nous reproche notre compatriote. Écrivains belges, mes amis, dit-il, nous ne savons pas écrire.

Et la preuve que nous ne savons pas écrire, c'est que nous ne savons pas nous lire. (la conséquence n'est pas rigoureuse) La preuve que nous ne savons pas nous lire, c'est que nous dévorons les productions exotiques, et que nous savons à peine le nom de nos auteurs..... Cependant, quand je dis des Belges, qu'ils ne savent pas écrire, je parle de la généralité des Belges. Il va sans dire qu'à côté de cette généralité qui écrit mal, il existe une minorité qui écrit mieux et même qui écrit bien. Maintenant que chacun de nous va se ranger in *petto* dans cette minorité imperceptible, (imperceptible est trop fort) voyons comment il se fait que les Belges écrivent généralement mal, et les Français généralement bien. La raison ne s'en présente pas d'abord à l'esprit.

En effet, à part le sentiment de sa nationalité et le ferme désir de conserver son indépendance, une grande partie de la Belgique n'est-elle pas toute française? N'est-elle pas française par la langue, par les mœurs, par la foi religieuse et politique, par des traditions et des institutions communes, par le climat, par la position géographique? — Moi, qui vous parle, ne suis-je pas né sous l'empire? n'ai-je pas été élevé dans des écoles françaises? n'ai-je pas appris la langue française au berceau? en parlé-je une autre? ai-je jamais écrit deux mots dans une langue étrangère? Pourquoi donc ne suis-je pas un *Alphonse Karr*?

M. Le Brun en donne pour principale raison, qu'on ne peut bien écrire qu'en apprenant à bien parler; que, pour apprendre à bien parler, il y faut faire attention, y mettre de l'amour-propre, et que, ce qui nous manque, à nous autres Belges, c'est précisément l'amour-propre de la conversation, en quoi les Français excellent. Si ce ne sont là les paroles expresses de M. Le Brun, c'en est le sens.

Mais où prendre cette habitude de la conversation à laquelle doit nécessairement se retremper la langue écrite, sous peine de devenir sèche, pauvre, surannée? Ce ne saurait être dans les estaminets, plus nombreux, plus fréquentés en Belgique que les salons. Qui pourrait, dit-il, contester l'influence des salons sur la littérature? Cette grâce, cette facilité, cette élégance de langage que l'on y acquiert, se reflètent dans toutes les productions de la littérature française, même dans les plus sérieuses, même dans les travaux de la science, même dans les paroles graves du barreau et de la tribune. — Le style admirable des écrivains grecs, ce sel attique, si goûté encore de nos jours, ont-ils eu un autre principe, une autre source que la sociabilité même des Athéniens, qui furent le peuple le plus poli, le plus civilisé, le plus causeur du monde?

On ne peut trop le répéter: l'habitude de la conversation dénoue la plume aussi bien que la langue; car celui qui trouve aisément le mot propre pour parler, le trouvera de même pour écrire.

Bref, l'esprit des bibliothèques est insuffisant pour former une plume élégante et facile.

Avis aux écrivains belges! Je tâcherai d'en faire mon profit, *s'il n'est pas trop tard.*

Non, monsieur, il n'est pas trop tard.
D'un mot impropre échappé par hasard,
Vous exagérez l'importance,
Et faites en ceci trop d'honneur à la France;
Mais vous ne parlez pas sérieusement, car,
Sur un sujet donné d'avance,
S'il devait avec vous entrer en concurrence,
Nous défierions Alphonse Karr
D'écrire avec plus d'élégance.

ENTRE FAGNE ET THIERRACHE.

Au milieu de deux grandes forêts, dont l'une s'appelle Fagne et l'autre Thierrache, se trouve située la ville de Chimay, où nous conduit M. Le Brun, et qu'il s'étonne de ne voir figurer dans aucune des descriptions topographiques dont nous sommes inondés. J'ai tout parcouru, s'écrie-t-il, depuis la *Belgique illustrée* jusqu'aux *Voyages et aventures de M. Alfred Nicolas au royaume de Belgique;* et Chimay n'occupe une petite place nulle part; de nulle part on n'aperçoit même le bout du clocher de Chimay.

Un joli clocher pourtant! un clocher qui s'élève svelte et gracieux au milieu des bois! un clocher qui fait reluire avec orgueil son cadran d'or, sa boule d'or, son coq d'or à travers le feuillage que l'automne a nuancé de mille couleurs! un clocher dont la voix argentine chante un gai refrain tous les demi-quarts d'heure, et cela avec une mesure qui ferait honte aux savants carillons de Ghiesbregt!

Quoique l'auteur n'ait pas la manie si commune du genre descriptif, il y montre néanmoins un talent dont on se fera une idée par son esquisse de Chimay.

Voulez-vous voir Chimay sous son point de vue le plus avantageux? Arrivez-y du côté qui regarde le sud-ouest, en longeant le joli vallon de St.-Remy. Du fond de ce vallon, Chimay vous apparaîtra comme une grande et belle ville, avec ses maisons amoncelées, ses toits bleus, sa belle tour, la masse imposante de son gothique château, assis sur un rocher. Et pourtant, sentinelle avancée du désert des Ardennes, point oublié sur la carte de l'Europe, Chimay ne compte pas plus de 2,500 âmes; mais cette profonde ceinture de forêts, cette végétation maigre, ces routes non pavées où l'on ne voit ni tilbury, ni chaises de poste, ces masures jetées çà et là dans des plaines en jachères vous révéleront d'avance l'exiguïté de Chimay, bien qu'un effet d'optique vous la fasse voir majestueusement assise sur un vaste amphithéâtre bigarré de bâtiments et de feuillage.

Vous ne serez donc pas étonné, après avoir passé le riant faubourg de *Labuissière*, d'entrer dans une ville de trois ou quatre

rues dont la principale, longue, étroite et tortueuse, monte péniblement vers le *forum* de l'endroit; mais ce qui vous surprendra agréablement, surtout si votre arrivée coïncide avec un dimanche ou un jour de réception au château, ce sera de rencontrer à chaque pas des minois à la française tout-à-fait gentils, de fraîches toilettes, des tournures dégagées, des physionomies de femme plus avenantes les unes que les autres. N'oubliez pas cependant que vous êtes ici dans une ville quasi patriarcale; cette ville est vierge encore de toute garnison. Les drames *échevelés* et les contes *moraux* de l'école moderne y sont lettres mortes. La Fagne et la Thierrache sont pour ces bonnes gens un rempart impénétrable aux bienfaits d'une civilisation avancée et de la liberté en tout et pour tous. Aussi voyez comme ils ont l'œil vif, les lèvres vermeilles, la démarche libre, l'air ouvert. Remarquez aussi qu'ils n'ont ni moustache, ni cheveux pendants en oreilles de caniche, ni barbe de bouc. Espérons que la Jeune-France viendra quelque jour imprimer le mouvement du progrès social à cette population stationnaire au milieu de ses éternelles forêts.

Tout sauvages qu'ils sont, les habitants de Chimay cultivent l'art musical autant et plus que ceux des pays les plus civilisés; personne à Chimay qui ne sache au moins sonner du cor ou jouer de la clarinette, et si jamais on ne les a vus figurer aux concours harmoniques du parc de Bruxelles, c'est qu'ils préfèrent charmer les échos du parc de Chimay. Car Chimay a aussi son parc, un très-beau parc, où il y a des rochers semblables à des murs de citadelle, des accidents de terrain à souhait, d'admirables points de vue, des cascades naturelles, de délicieuses chaumières. Le fraisier parfumé, la violette, le narcisse au teint pâle, la digitale pourprée, le muguet que j'aime mieux appeler le lys des bois, la pervenche que j'aime mieux appeler la fleur de Jean-Jacques, y croissent en abondance parmi les guirlandes du lierre rampant.

Mais quand on parle du parc de Chimay, il ne faut pas oublier le *rond-point*, plateau découvert où viennent aboutir une demi-douzaine de longues allées qui offrent autant d'échappées de vues, plus inattendues, plus admirablement pittoresques les unes que les autres. C'est là qu'il faut être pour entendre la musique de Chimay exécuter le *pot-pourri* de *Robert le Diable*, ou le

galop de Gustave, dans les tièdes soirées de l'été, quand les feuilles dorment au sommet des chênes, quand les eaux du lac de Virelles sont unies comme une glace, et que toute la nature se tait pour écouter! car qu'est-ce qu'un concert donné dans un salon? Qu'est-ce que la grande voix des cors, des trompettes à clefs, et de l'ophicléide, quand elle est étouffée dans la foule? C'est sous la voûte du ciel, c'est au coin d'un bois, c'est au bord de l'eau, c'est au *rond-point* du parc de Chimay que la savante instrumentation de Meyerbeer produit de saisissants, d'indicibles effets. Demandez-le à M. Fétis, à M. de Bériot, à Chérubini lui-même. Ils n'ont pas oublié les doux moments qu'ils ont passés dans ce champêtre et musical séjour. Chérubini surtout n'oubliera pas les bons habitants de Chimay. N'a-t-il pas vécu parmi eux? N'a-t-il pas fait de la musique avec eux? N'a-t-il pas joué un rôle dans sa pièce des *Deux Journées* ou le *Porteur d'eau?*

Si cette peinture est vraie, et nous le croyons, à quel homme un peu fatigué du monde n'inspirerait-elle pas l'envie d'aller finir son séjour à Chimay ou dans les environs?

Ici vient la description du château, à laquelle nous ne nous arrêterons que pour remarquer avec l'auteur qu'on y trouve aujourd'hui une place vide, une place naguère si gracieusement, si dignement remplie par la plus aimable des femmes, par une femme dont le souvenir restera toujours gravé dans le cœur de ceux qui l'ont vue une fois, que la France n'a pas encore oubliée, qu'elle n'oubliera jamais. Où est-elle donc cette bonne et ravissante femme? Pourquoi n'est-elle plus dans ce château qu'elle aimait? Pourquoi n'occupe-t-elle plus ce fauteuil d'où elle se levait avec tant de grâce, pour accueillir avec un sourire de bonté le pauvre aussi bien que le riche, pour consoler le malheur et tendre la main à l'indigence, pour décourager l'envie et faire tomber à ses pieds la malignité perfide? Où est-elle? Qu'est-elle devenue? Demandez au champ voisin! il vous montrera une pierre avec ces mots : « Ci-gît la princesse de Chimay. »

PROJETS D'ARRÊTÉS DIVERS.

Je ne voudrais être ni représentant, ni président du sénat, ni membre de toutes les académies flamandes et wallonnes, ni même ministre. Mon ambition va bien au-delà !

Je voudrais une position qui me permît de faire le bien, c'est-à-dire que je ne voudrais être rien moins qu'autocrate de la Belgique pour vingt-quatre heures.

Voici quelques-uns des arrêtés que je m'empresserais de prendre :

Nous, ***, roi pour de bon..... arrêtons :

Article unique. Toutes les commissions sont supprimées et remplacées chacune par un seul homme, nommé par moi, qui me charge de l'exécution du présent.

Nous, ***, etc., arrêtons :

Article unique. Tous les matins, dimanches et fêtes exceptés, il sera délivré, aux frais de l'État, une main de papier et une demi-botte de plumes à chaque ministre, pour lui et ses employés; il leur est défendu d'en user davantage.

Nous, ***, etc., le conseil communal de Bruxelles non entendu, arrêtons :

Article 1. L'abattoir sera achevé définitivement et sans aucune remise, au plus tard dans quinze jours.

Article 2. Le palais de justice sera commencé demain matin, et inauguré à la prochaine kermesse de Bruxelles, qui sera la dernière.

Article 3. Il sera fondé à Uccle un hospice central pour les aliénés, et, entre autres, pour ceux qui trouveront mauvaises les dispositions des trois arrêtés précédents.

Nous, ***, dans l'intérêt des lettres, sciences et arts, arrêtons :

Article 1. La contrefaçon, ce monstre d'immoralité qui dévore les nouveau-nés de la littérature nationale, est interdite.

Article 2. Des primes seront accordées aux éditeurs qui imprimeront le moins de mémoires compilés ayant trait à l'histoire du pays et à la médecine.

L'ARISTOCRATIE DE L'ESPRIT.

Il existe plusieurs similitudes entre l'aristocratie de l'esprit et celle de la race; l'homme d'esprit affecte à l'égard de l'homme vulgaire le même mépris que le noble à l'égard du vilain ; mais ce sentiment chez le premier est fondé sur une supériorité réelle, tandis que chez le noble il n'est qu'un préjugé. Le bon sens en effet est un titre exclusivement personnel, qui ne se vend ni se transmet, et c'est un avantage que l'aristocratie de l'esprit revendique à bon droit sur ses deux rivales, l'aristocratie de la naissance et celle de l'argent. . . . . .

On dit que l'esprit court les rues. Si c'est l'esprit superficiel, le clinquant de l'esprit, l'esprit du calembour, autrement dit l'esprit de ceux qui n'en ont pas; si c'est de cet esprit-là qu'on veut parler, je conviens qu'il court les rues; mais l'esprit véritable, la faculté qui se développe par la réflexion et l'étude, cet esprit-là, je nie qu'il soit si vulgaire.

Notre époque a été baptisée du nom brillant de siècle des lumières ; il est vrai que les lumières se sont beaucoup répandues dans ces derniers temps; mais il faut reconnaître qu'elles ont perdu en intensité ce qu'elles ont gagné en étendue; il y a plus d'esprit concentré dans une page de l'antiquité savante, que dans un volume de notre moderne érudition, et la tête de Cicéron en contenait plus à elle seule que les quarante-huit crânes de notre académie des sciences et belles-lettres.

Cette dernière phrase est bien extraite du livre, et nous nous hâtons d'en faire la remarque, de peur qu'on ne l'attribue à l'auteur de l'extrait.

L.-V. R.

VARIÉTÉS.

OPUSCULES DU DOCTEUR BOVY.

La *Revue belge* vient de dégager la promesse qu'elle avait faite aux nombreux amis du docteur Bovy. Ses divers opuscules, accompagnés d'une table, sont maintenant réunis en un volume, avec un faux-titre, portant ces mots : *Promenades historiques, tome III*, un titre ainsi conçu : *Supplément aux Promenades historiques dans le pays de Liége, par le docteur Bovy*, et ces vers d'Ovide pour épigraphe :

Nescio qua natale solum dulcedine captos
Ducit et immemores non sinit esse sui.

On a mis à la tête du recueil l'avertissement suivant, que nous croyons devoir reproduire ici, pour ne rien dérober à nos lecteurs habituels de ce qui concerne un homme dont ils aimaient la personne et les productions.

Ce volume, renfermant les morceaux donnés pendant les années 1840 et 1841 à la *Revue belge*, par feu M. le docteur Bovy, n'a été tiré à part qu'à cent exemplaires (1). Les articles qui le composent doivent être rangés dans l'ordre suivant :

I. *Hommage de la* Revue belge *à la mémoire du docteur Bovy*. — *Vers sur sa mort et pour son portrait* (2). . . . I-XVIII.

(1) V. l'*Hommage de la Revue belge*, p. XVI.

(2) Extrait de la *Revue belge*, t. XIX, p. 101-114, où il a paru sous la rubrique : *Nécrologie*. Tiré à part, avec le titre d'*Hommage de la Revue belge*, à 300 exemplaires, dont 280 sur papier ordinaire (parmi lesquels 30 ont le portrait sur papier de Chine), 10 sur papier vélin, et 10 sur papier de couleur paille. Le portrait qui accompagne ces vingt derniers exemplaires est sur papier de Chine. Ce portrait, d'une ressemblance frappante, et au-dessous duquel nous avons fait ajouter le *fac-simile* de la signature du docteur,

II. *Souvenirs d'un émigré liégeois* (1). . . . . 1-166.
III. *Liége et Banlieue*. . . . . 1-61.
IV. *Les Veillées à la cabane des remparts*. . . . 1-48.
V. *Promenade historique en Campine* . . . . . 1-24.

Nous avons cru devoir comprendre ces opuscules sous le titre général de : *Supplément aux Promenades historiques*, pour que les cent heureux possesseurs de ce volume, qui figurera parmi les livres à la fois rares et utiles, puissent le déposer sur les tablettes de leur bibliothèque à côté des *Promenades* du respectable docteur. Les fraîches et gracieuses esquisses contenues dans ces trois volumes occuperont une place distinguée dans le cabinet des Liégeois, amis de leur pays et de son ancienne histoire. Elles conserveront le privilége de plaire toujours aux âmes capables d'apprécier à sa juste valeur le mérite réel et sans prétention d'un médecin vertueux, transformé à son insu en homme de lettres, par pur patriotisme ; écrivant d'un style si naturel et si attachant ; doué de ce bon goût, pour ainsi dire instinctif, que l'étude seule ne donne pas, et si peu commun, surtout à une époque où l'on cherche trop souvent à se signaler par des conceptions étranges ou immorales, par de malheureuses créations, de laborieux enfantements qui décèlent des cœurs et des esprits malades.

M. Bovy est, nous ne craignons pas de le dire, du petit nombre des écrivains de nos jours auquel on peut appliquer sans restriction comme sans flatterie ce vers si vrai d'Andrieux pour son ami Ducis :

L'accord d'un beau talent et d'un beau caractère.

CH. DE CHÊNEDOLLÉ.

Liége, le 31 décembre 1841.

est dû au crayon de M. Lejeune, peintre, natif de Verviers, qui l'a dessiné en 1837. Il a été lithographié chez M. H. Dessain, à Liége.

Nous avons placé après l'*Hommage* les vers si touchants de mademoiselle Caroline de Bissy *sur la mort de M. le docteur Bovy*, et le quatrain que lui a inspiré le portrait de celui qui était en même temps son médecin et son ami dévoué. La *Revue belge* les a publiés ; t. XIX, p. 153-154.

(1) Les trois derniers numéros des *Souvenirs* sont posthumes (V. l'*Hommage*, p. XI-XII) : la *Revue belge*, qui a recueilli avec reconnaissance ce legs précieux, les a successivement insérés dans son recueil, t. XIX, p. 125-152, 209-240, et 313-362.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES ET BELLES-LETTRES DE BRUXELLES.

Discours prononcé par M. le baron de Stassart, directeur,

[à la séance publique du 15 décembre 1841 (1).

Messieurs,

Cette séance, vous le savez, est destinée à solenniser l'anniversaire de la fondation de notre académie. J'éprouve, comme les années précédentes, le besoin de vous parler de notre belle et glorieuse Belgique. Le noble orgueil que produit la magie des souvenirs patriotiques est, pour les peuples, la meilleure sauvegarde d'indépendance : ce culte de la gloire nationale épure, élève, électrise le cœur, et peut seul inspirer cet héroïsme qui garantit mieux la défense des frontières que les boulevards les plus formidables. Cherchons à nous rendre familière la connaissance des hauts faits de nos ancêtres, et que les noms illustres dont le pays s'honore deviennent de plus en plus populaires! qu'en posant le pied sur notre sol, l'étranger sache ce que nous fûmes, ce que nous voulons être!

(1) Nous nous empressons d'insérer dans cette livraison ce discours, renfermant un panorama de la Belgique, esquissé à grands traits par un pinceau aussi élégant que fidèle. C'est avec l'autorisation de l'honorable académicien que nous reproduisons ici ce morceau remarquable.

(*Note de la Commission directrice.*)

Les héritiers des Rubens et des Van Dyck ont compris leur mission; déjà plusieurs tableaux, marqués au coin du génie, ont reproduit sous nos yeux d'imposantes scènes de nos annales (1). Les statues, les bustes de nos grands hommes décoreront un jour les lieux qui furent leur berceau ou le théâtre de leurs exploits; mais il est un art qui peut aussi concourir, et plus promptement qu'aucun autre, au but important que je viens d'indiquer : pourquoi nos graveurs, plus heureux que leurs devanciers, les Varin et les Duvivier, qui consacraient leur burin à des renommées étrangères (2), ne s'associeraient-ils pas pour nous donner une histoire métallique du pays? Le bronze, sous leurs mains habiles, perpétuerait ainsi la mémoire des hommes et des événements dignes de fixer les regards de la postérité (3).

De leur côté, nos littérateurs, sans doute, se montreront jaloux de partager avec les artistes l'honneur de célébrer dignement la patrie. La prose et la poésie, à cet égard, comptent plus d'un éclatant succès (4).

(1) Un épisode des journées de septembre, par Wappers; la bataille de Courtrai et la victoire de Woeringen, par De Keyser; l'abdication de Charles-Quint, par Gallait; le compromis des nobles, par Ed. Debiefve, la Belgique distribuant des couronnes à ses grands hommes, par Decaisne, etc., etc. M. Navez, directeur de l'académie royale des beaux-arts de Bruxelles, à qui nous devons tant de tableaux remarquables, n'a traité, que je sache, aucun sujet national. C'est un reproche que sont forcés de lui faire les nombreux admirateurs de son talent.

(2) Tous les deux Liégeois; l'un était graveur de Louis XIV, et l'autre de Louis XV.

(3) Les souscripteurs ne manqueraient point, et certes le Gouvernement s'empresserait d'encourager une pareille entreprise.

(4) Il serait à désirer qu'un écrivain d'un mérite supérieur se chargeât de rédiger un livre dans lequel nos productions littéraires ou scientifiques des quarante dernières années fussent analysées avec précision, mais sans sécheresse, et surtout appréciées avec une impartialité qui repoussât l'esprit de coterie et l'influence des partis. Il est beaucoup de ces productions, passées en quelque sorte inaperçues, qui ne seraient cependant pas indignes de trouver des lecteurs, d'obtenir les encouragements du public. Un libraire-littérateur, M. Charles

Un ouvrage que je voudrais voir mettre au jour, un ouvrage intéressant et d'une influence incontestable, pourvu que les sentiments, les pensées et le style fussent ce qu'ils doivent être, ce serait l'*itinéraire* de nos belles provinces, conçu de telle sorte que la description de chaque ville, de chaque village, de chaque hameau présentât toujours les détails historiques qui s'y rattachent... Ainsi l'on ne sortirait pas de Bruxelles sans se rappeler que cette patrie de Van Orley, de Philippe de Champagne, de Vander Meulen, de Duquesnoy, de Vésale, de Vanhelmont, de Miræus, de Foppens et du spirituel maréchal prince de Ligne, que ce brillant séjour de nos souverains ou de leurs représentants, que ce siége de tant de magnificence servit souvent d'asile au génie malheureux.

L'église de Notre-Dame du Sablon nous remémorera non-seulement la victoire de Woeringen et la bravoure chevaleresque du duc Jean (1), mais encore l'exil d'un savant célèbre, le docteur Arnauld (2), qui, chaque jour, y célébrait le saint sacrifice de la messe; elle nous arrachera quelques larmes d'attendrissement sur les cendres de l'harmonieux poëte lyrique qui, pour charmer ses propres douleurs, se plaisait à chanter les douleurs d'Israël (3).

La demeure de nos souverains abrita plus d'une fois d'illustres infortunes. Christiern, renversé du trône de Danemarck (4), et la

---

Hen, qui publie en ce moment, avec M. Jamar, une édition illustrée de l'*Histoire de Belgique*, par M. Juste, prépare un recueil de notices biographiques sous ce titre : *Les Belges illustres*; la plupart des hommes qui, dans notre pays, s'occupent des sciences, des lettres et des arts, s'empresseront de fournir leur contingent de matériaux à la construction de cet édifice national; l'ouvrage que je propose en serait le complément.

(1) L'église du Sablon (au retour de la bataille de Woeringen donnée le 5 juin 1288) fut bâtie par la confrérie des arbalétriers, aidée des subsides du duc Jean Ier.

(2) Antoine Arnauld mourut à Bruxelles le 8 août 1694; il était né à Paris, le 6 janvier 1612.

(3) J.-B. Rousseau, mort à Bruxelles, le 17 mars 1741, à 71 ans. Le cercueil qui renferme son corps est placé dans la sacristie de l'église du Sablon.

(4) Christiern II, roi de Danemarck, déposé par ses sujets, vint à Bruxelles, en 1523; ses tentatives pour remonter sur le trône, en 1531,

veuve d'Henri IV, Marie de Médicis (1), bannie par un fils qui justifia si mal le surnom de *Juste* que la flatterie des courtisans lui avait décerné, trouvèrent chez nous l'accueil hospitalier et le respect dus au malheur.

Le quartier du Parc, tout moderne qu'il est, nous reportera vers des temps déjà loin de notre époque; nous pénétrerons, par la pensée, dans ce palais qui n'existe plus (2), et nous assisterons à la scène imposante de Charles-Quint, se dépouillant des attributs de cette fastueuse grandeur dont le fardeau pesait à son âme complétement désenchantée des séductions de la gloire (3).

L'hôtel de ville sera riche de souvenirs et de piquanta contrastes.

Le sang des comtes de Hornes et d'Egmont jaillira de cette place, où leur supplice inspira pour l'arbitraire et la tyrannie, une horreur qui ne tarda guère à porter ses fruits (4).

---

ne réussirent point, et, après avoir subi une dure captivité qui ne fut adoucie qu'en 1546, grâce à la puissante intervention de Charles-Quint, son beau-frère, il mourut à Cullemborg, le 24 janvier 1559, dans sa 79e année. L'auteur de l'intéressante *Histoire des relations commerciales et diplomatiques des Pays-Bas avec le nord de l'Europe pendant le* 16e *siècle*, M. Altmeyer, vient d'entreprendre la réhabilitation de ce monarque, qui sans doute avait de grandes qualités et qui fut trop maltraité par la plupart des historiens, mais qu'il me paraît impossible d'absoudre d'atroces cruautés malheureusement trop bien constatées.

(1) Marie de Médicis, mère de Louis XIII, dit *le Juste*, vint chercher un refuge à Bruxelles, en 1631, et mourut à Cologne, le 5 juillet 1642.

(2) Il fut détruit de fond en comble par un incendie, la nuit du 3 au 4 février 1731.

(3) Cette abdication eut lieu le 25 octobre 1555, pour les provinces de la maison de Bourgogne, et le 6 janvier 1556, pour les autres États. Charles-Quint ne fit cependant l'abandon de la couronne impériale que le 7 septembre suivant, après l'avoir assurée à son frère Ferdinand.

(4) Le 5 juin 1568. L'évêque d'Ypres, Martin Rithove, désigné pour leur offrir les secours de la religion, se montra, dans cette grande circonstance, digne de la sainteté de son ministère par la noblesse de ses sentiments, par sa compatissante humanité.

Des ruines de l'abbaye de Villers surgira le mausolée de ce bon duc Henri II qui supprima, dans ses domaines, des droits odieux (1), et préféra toujours les bénédictions de son peuple aux bruyants clairons de la victoire.

Une tradition populaire, dans le village de Baisy, nous indiquera la fontaine où fut puisée l'eau qui servit au baptême du héros de *la Jérusalem délivrée* (2).

Nivelles, par la voix de ses tombeaux (3), nous redira des illustrations plus anciennes.

A deux cents pas du bourg de Genappe se voyaient encore, il y a peu d'années, des vestiges du château de Lothier, où Louis XI, mauvais fils comme il fut depuis mauvais père, contraint de quitter la cour du roi Charles VII, reçut une généreuse hospitalité qui fut payée par une ingratitude, je ne dirai pas sans exemple, car en fait d'ingratitude l'espèce humaine va bien loin; mais par une ingratitude révoltante (4). C'est sous les voûtes de cette antique habitation des ducs de la Basse-Lorraine, qu'entre le Dauphin exilé et l'impétueux comte de Charolais (depuis

---

(1) Entre autres le droit dit de *mortemain*, qui autorisait le seigneur à prendre le meuble le plus précieux de la succession, mais qui toutefois (du moins c'est l'opinion dominante aujourd'hui) ne lui permettait, dans aucun cas, d'exiger, comme plusieurs historiens l'ont prétendu, que le plus proche parent présentât la main droite du défunt en signe de servitude. Quoi qu'il en soit, Henri Ier, duc de Brabant, avait, au lit de la mort, exprimé, dit-on, le regret de n'avoir pas aboli cette indigne prérogative, et son fils, Henri II (qui mourut en 1248), s'empressa de le faire dès la première année de son règne, en 1235.

(2) Godefroi de Bouillon, que le Tasse a si noblement chanté dans son immortel poëme, naquit à Baisy, en 1060, et mourut à Jérusalem le 18 juillet 1100, après un règne de onze mois et vingt-cinq jours.

(3) Ceux de Pepin de Landen, mort le 21 février 640, d'Itte sa femme et de leur fille Gertrude, fondatrice du chapitre de Nivelles.

(4) C'est dans ce château que Louis apprit la mort de son père et qu'il prit le titre de roi. Le jour même où cette nouvelle lui parvint, il perdit son fils, âgé seulement de quelques mois, et le fit enterrer dans la chapelle Notre-Dame de l'église de Hal, où se lit encore une épitaphe qu'on doit y avoir placée assez longtemps après, car on remarquera que la date précise de la mort

Charles-le-Téméraire), s'établit une intimité qui, bientôt après, devait se transformer en haine implacable, et coûter tant de larmes aux peuples soumis à leur domination (1).

Du territoire des Trois-Fontaines, près de Vilvorde, nous découvrirons le champ de bataille où le berceau du jeune duc Godefroi de Brabant (2), supendu au frêle branchage d'un saule, enflamma le courage de ses défenseurs et leur fit remporter une victoire complète sur les seigneurs de Grimberghe.

Tervueren et Laeken (3) nous parleront des vicissitudes humaines.

La ville de Louvain se montre à nous entourée des savants qui firent jadis la gloire de son université ; elle nous présente Juste Lipse développant tous les avantages de la clémence, dans une leçon faite pour être appréciée par ses nobles auditeurs, Albert

---

du royal enfant n'y est pas même indiquée ; on se contente de dire *vers* 1460, tandis que ce doit être 1461, Charles VII étant décédé le 22 juillet de cette dernière année :

Hic Jacet Joachimus
Galliæ Delphinus
Ludovici XI filius qui
Obiit circa annum MCCCCLX.

(1) *Quidquid delirant reges plectuntur Achivi.*

La Fontaine, imitant ce vers d'Horace, a dit :

Hélas ! on voit que de tout temps,
Les petits ont pâti des sottises des grands.

(2) En 1141, il était âgé d'un an.

(3) L'ancien château de Tervueren, qui faisait les délices du bon duc Charles de Lorraine, gouverneur-général des Pays-Bas autrichiens sous Marie-Thérèse, a été remplacé par un élégant pavillon, bâti pour le Prince d'Orange, aujourd'hui Guillaume II. Laeken, que firent construire le duc Albert de Saxe-Teschen et Marie-Christine, passa par succession à l'archiduc Charles d'Autriche. Un spéculateur en fit l'acquisition après le traité de Lunéville ; il était sur le point de le démolir, lorsque l'empereur Napoléon, alors premier consul, le racheta : Napoléon le céda, après son second mariage, à l'impératrice Joséphine en échange de l'*Élysée-Bourbon* que Marie-Louise convoitait. Possédé par le roi Guillaume, de 1815 à 1830, le château de Laeken fait aujourd'hui partie des domaines de la liste civile, et le Roi Léopold y réside pendant la belle saison.

et Isabelle, les bons archiducs comme les nommait le peuple, le peuple qui, sous leur sceptre paternel, oubliait les cruautés du duc d'Albe et les désastres de la guerre civile (1).

Les jardins de Wespelaer nous retraceront l'image de l'homme de goût qui les a créés, et que plusieurs d'entre nous ont connu, de ce Plasschaert qui fut tout à la fois écrivain ingénieux, poëte agréable, et, ce qui vaut mieux encore, excellent citoyen (2).

Malines, que les Berthold (3) avaient rendue célèbre au moyen âge, Malines, fière d'avoir produit le père de la botanique belge, ce Dodoneus (4), auquel ses concitoyens vont élever un monument, nous parlera de ce grand conseil qui, toujours inflexible dans sa justice, se piquait de rendre des arrêts, non des services (5), et dont les souverains étrangers invoquaient la sagesse lorsqu'ils voulaient terminer leurs différends à l'amiable.

Malines nous parlera surtout de Marguerite d'Autriche (6),

(1) Les bons archiducs (en 1599) se trouvant à Louvain, se firent un plaisir d'assister à une leçon de Juste Lipse. Ces sortes de récompenses, qui pourtant ne coûtent rien au trésor de l'État, sont peut-être les plus flatteuses que puisse désirer l'homme de mérite.

(2) Jean-Baptiste Plasschaert, né à Bruxelles d'un conseiller au conseil souverain de Brabant, le 21 mai 1769, mourut frappé d'une apoplexie foudroyante, le 19 mai 1821. M. Vanhulst lui a consacré, dans la *Revue Belge* qui s'imprime à Liége, une notice pleine d'intérêt. Comment se fait-il que nous n'ayons pas encore les œuvres, ou tout au moins les œuvres choisies de Plasschaert? Personne ne serait plus capable que son élégant biographe de se charger du soin de les réunir et de les publier.

(3) Les Berthold ou Berthout, sires de Grimberghe, d'abord avoués des évêques de Liége qui possédaient la seigneurie de Malines dès le Xe siècle, prirent eux-mêmes le titre de seigneurs vers la fin du XIIe. Guerriers intrépides, ils se rendirent redoutables à leurs voisins et même au suzerain, le duc de Brabant. Cette famille puissante s'éteignit au XVIe siècle.

(4) Rambert Dodoens ou Dodonée, né en 1517 ou 1518 à Malines, est mort à Leyde le 10 mars 1585.

(5) Allusion à la belle réponse que fit le président Séguier à l'un des ministres de Louis XVIII, M. de Peyronnet, je crois, qui le pressait de rendre un service au gouvernement : *La cour rend des arrêts, non des services.*

(6) Fille de l'empereur Maximilien et de Marie de Bourgogne, fiancée au

et de sa cour où l'étiquette n'exigeait d'autres titres d'admission que ceux du talent, que ceux du mérite personnel ; de sa cour où l'on voyait Adrien Boyens (1), qui fut depuis le pape Adrien VI, s'entretenir familièrement de peinture avec Rogier Van der Weyde (2), et de musique avec Josquin Desprès (3), où le jeune Viglius (4) venait puiser une instruction variée dans la conversation du secrétaire de Christiern II, Corneille Descheppere (5), et dans celle de Jean Lemaire (6), qui savait allier aux dons brillants de l'imagination un savoir prodigieux, même pour ce XVIe siècle qui reflète tant d'éclat sur notre Belgique.

Un portrait de la belle Marie Boleyn, sœur de cette Anne Boleyn que la plus étrange destinée devait conduire au trône, et du trône à l'échafaud ; un portrait de Marie Boleyn, placé dans le cabinet de la princesse dont elle avait été fille d'honneur (7),

Dauphin, depuis Charles VIII, veuve de l'infant don Juan de Castille, ensuite de Philibert-le-Beau, duc de Savoie, née à Bruxelles le 10 janvier 1479, et morte à Malines le 1er décembre 1530.

(1) Né à Utrecht d'un artisan, en 1459, précepteur de Charles-Quint, cardinal en 1517, pape le 19 janvier 1522, il mourut à Rome le 24 septembre 1523.

(2) Ce peintre, né à Bruxelles, est considéré comme un des plus habiles maîtres de la fin du XVe et du commencement du XVIe siècle ; il mourut en 1529.

(3) Né dans le Hainaut vers le milieu du XVe siècle, sans qu'on puisse préciser l'année et le lieu de sa naissance.

(4) Viglius *ab Ayta*, né à Zuychem, l'an 1507, ayant achevé ses études en philosophie, à Louvain, fut présenté à Marguerite comme un jeune homme plein d'avenir. Il parcourut ensuite une grande partie de l'Europe et vint se fixer en Belgique ; il mourut chef et président du conseil privé, le 8 mai 1577.

(5) Né à Nieuport vers la fin du XVe siècle, il était tout à la fois mathématicien, poëte, orateur et philosophe.

(6) Né à Bavay vers l'année 1473, mort en 1548.

(7) Cette circonstance, qu'une fille de sir Thomas Boleyn fut au nombre des filles d'honneur de Marguerite, est constatée par une lettre de la princesse au père de la jeune personne. Cette lettre, qui doit être de 1512, et que le savant archiviste de Lille, M. Leglay, a publiée dans l'intéressante correspondance de Marguerite d'Autriche (tom II, p. 461), est conçue en ces termes : « J'ai reçeu vostre lettre par l'escuyer Bouton, qui m'a présenté vostre

inspira, dit-on, les premiers vers de Jean Second, et contribua peut-être à déterminer sa vocation de poëte (1).

La vie de Marguerite d'Autriche est une nouvelle réfutation de cette absurde maxime de quelques esprits étroits : *qu'on concilie mal les lettres et les arts avec les affaires.* Les lettres et les arts ! cette princesse ne se contentait pas de les protéger, elles les cultivait elle-même avec succès. Ses vers certes ne sont pas inférieurs à ceux de Jean Molinet, son poëte en titre (2). Cela ne l'empêcha point de mériter une place à côté des plus grands hommes d'état qu'ait produits la Belgique. « Ce fut elle qu'on vit, en 1508, au congrès de Cambrai, dit le judicieux historien Gaillard, préparer l'abaissement des orgueilleux Vénitiens enrichis des dépouilles

fille que m'a esté la très-bien venue, et espère la traicter de sorte que aures cause vous en contenter; du moins tiens que à vostre retour ne fauldra autre truchement entre vous et moi que elle, et la trouve si bien adressée et si plaisante suivant son jeune eaige, que je suis plus tenu à vous de la m'avoir envoyée que vous à moi, etc. » M. Leglay croit qu'il s'agissait d'Anne Boleyn, mais en rapprochant les dates de la naissance présumée de cette femme célèbre et de son voyage en France à la suite de Marie d'Angleterre, mariée à Louis XII, cela paraît hors de toute vraisemblance. Il est donc, je ne dirai pas certain, mais extrêmement probable qu'il est ici question de la fille aînée de sir Thomas Boleyn, Marie, infiniment plus belle que sa sœur cadette et qui, après avoir été la maîtresse d'Henri VIII, épousa, le 31 janvier 1521, William Carey, écuyer dans la garde royale d'Angleterre.

(1) J'ai trouvé cette anecdote dans un livre hollandais très-curieux que M. l'abbé Flament, conservateur de la bibliothèque royale de La Haye, m'avait prêté, en 1827, et qui contenait des détails biographiques sur les poëtes latins nés en Hollande. Il y était parlé de l'impression qu'avait faite sur l'esprit du jeune Jean Second un portrait de miss Boleyn, qu'il avait vu à la cour de Malines. Or, cette miss Boleyn, d'après la note précédente, ne pouvait être que Marie. — Jean Everts, ou Everardi, l'auteur des *Baisers*, traduits par Dorat et, de nos jours, par M. Tissot de l'académie française, fut nommé Jean Second, parce qu'un de ses frères avait déjà le même nom de baptême; il naquit à La Haye, le 14 novembre 1511 et mourut en 1535, secrétaire de l'empereur Charles-Quint. Sa présentation à la cour de Marguerite eut lieu en 1527. Son père Nicolas Everardi, célèbre jurisconsulte, alors président du grand conseil de Malines, était admis dans l'intimité de la gouvernante.

(2) Il était bibliothécaire de Marguerite et mourut à Valenciennes en 1507; il n'avait pas soixante ans.

de toute l'Europe, et rassembler contre eux, dans une ligue étonnante, une foule de princes dont les caractères étaient incompatibles et les intérêts opposés. Elle égara la sagesse de Louis XII, elle éblouit le cardinal d'Amboise, elle entraina tous les autres. Jamais affaire si difficile ni si compliquée n'avait été conduite avec tant d'art et de secret. Toute l'Europe s'étonna par la suite d'avoir été un instrument aveugle dans la main d'une femme habile qui, sous prétexte de châtier les Vénitiens, n'avait voulu en effet que servir son père et se venger de la France en l'engageant dans un labyrinthe inextricable. »

Quelque flatteur que soit cet éloge, je préfère au triomphe des ruses diplomatiques les droits que Marguerite s'est acquis à la reconnaissance des Belges par une administration sage, ferme, éclairée, et par l'impulsion qu'elle a su donner aux institutions utiles.

La cité de Rubens, Anvers, est un vaste musée où chaque objet devient une source de souvenirs. Les noms de ses nombreux artistes viennent se grouper dans notre mémoire, et les chefs-d'œuvre qu'ils ont laissés attestent la gloire de cette ancienne école flamande, dont tout présage l'heureux retour.

A l'aspect de cette maison, qui jadis fut habitée par les Plantin et les Moretus, nous aimons à nous rappeler le rang qu'occupe notre pays dans l'histoire des progrès de l'imprimerie, cette admirable découverte qui fit marcher la civilisation à pas de géant.

Avec quel religieux respect ne visite-t-on pas cette imposante basilique, le chef-d'œuvre de l'architecture ogivale? Elle inspira naguère des chants que ne désavouerait aucun poëte de notre époque (1). Cette magnifique église, dans laquelle officia pendant dix années un pontife en qui l'éloquence, la philosophie et l'éru-

(1) Voyez la belle ode intitulée: *Notre-Dame d'Anvers*, dans *Les Rameaux* (vol. in-8. Anvers, 1839) de M. Ernest Buschmann.

M. Félix Bogaerts, que la littérature nationale se plaît à citer parmi ses adeptes, s'occupe en ce moment de savantes investigations sur les artistes de sa ville natale. Il existe parmi nos jeunes écrivains une émulation, une ardeur patriotique, qui permet d'espérer les plus heureux résultats.

dition relevaient encore l'éclat de la mitre sainte (1), offre à notre académie un intérêt de famille.

Le port, si majestueux, nous raconte les révolutions du commerce belge; son bassin nous dit quelle main puissante le créa dans des temps qui nous paraissent en quelque sorte fabuleux, bien que nous en ayons été les témoins (2).

Le rôle qu'Anvers joua, pendant nos funestes guerres religieuses, s'empare de notre esprit; c'est tout un drame qui se déroule à nos yeux. Nous revoyons cet inconsidéré duc d'Alençon (3), souverain éphémère qui paya chèrement ses folles tentatives pour usurper la puissance absolue et détruire des priviléges qu'il avait juré de maintenir. Nous revoyons Marnix de Sainte-Aldegonde, non moins homme de guerre qu'homme d'état, lorsque les circonstances l'exigeaient (4), et cet habile capitaine du XVIe siècle, Alexandre Farnèse, dont l'invincible épée refoula la révolte dans des limites qu'elle n'osa plus franchir, aussi longtemps qu'il fut à la tête des armées de Philippe II (5).

(1) Corneille-François de Nélis, évêque d'Anvers et membre de l'académie des sciences de Bruxelles, né à Malines le 5 juin 1736, et mort dans le couvent des Camaldules, à Parme, le 21 août 1798. Il est auteur de l'*Éloge funèbre de l'impératrice Marie-Thérèse*, de l'*Aveugle de la Montagne* et d'un ouvrage intitulé : *de Historiâ Belgicâ et ejusdem scriptoribus præcipuis commentatio.*

(2) C'est l'empereur Napoléon qui fit creuser le bassin d'Anvers; il avait, sur Anvers, de grandes vues qu'on trouvera développées dans le *Mémorial de Ste.-Hélène.*

(3) François de Valois, duc d'Alençon, quatrième fils de Henri II et de Catherine de Médicis, né en 1554, fut salué duc de Brabant à Anvers, le 19 février 1582, et y reçut les députations des diverses provinces; mais la légèreté de son caractère provoqua la méfiance de ses nouveaux sujets; on l'accusa de chercher à s'assurer le pouvoir absolu, et, après sa téméraire entreprise sur Anvers, le 17 janvier 1583, il se vit contraint de quitter la partie, et mourut consumé de chagrin l'année suivante.

(4) Philippe de Marnix, né à Bruxelles en 1538 et mort à Leyde en 1598. Ce fut lui qui dressa le fameux compromis des gentilshommes belges en 1566.

(5) Il mourut dans la ville d'Arras, à l'âge de 47 ans, le 2 décembre 1592, des suites d'une blessure reçue au siége de Caudebec. La prise d'Anvers en 1585 est regardée comme un de ses plus beaux faits d'armes.

Nos villes de Flandre, autrefois si turbulentes, nous font le récit de leurs sanglants démêlés avec ces princes bourguignons, si jaloux du pouvoir suprême, et que de grandes qualités ne peuvent cependant absoudre de tant de scènes de carnage, de tant d'actes d'implacable vengeance. En vain l'on voudrait les justifier par les mœurs de l'époque... Le véritablement grand homme doit être supérieur à son siècle. L'histoire ne nous en fournit-elle pas d'honorables exemples (1) ?

Les Baudouins se montrent sous un jour plus favorable ; on se plaît à distinguer particulièrement Baudouin III, protecteur du commerce ; Baudouin V, qui gouverna la France avec une admirable sagesse pendant la minorité du roi Philippe Ier (2) ; Baudouin VI, excellent administrateur; Baudouin VII, justicier sévère qui s'attachait à protéger le faible contre le fort, et cet autre Baudouin (3) que les suffrages unanimes des princes rangés sous l'étendard de la croix placèrent sur le trône impérial de Constantinople.

Gand, et plus encore Bruges (restée en quelque sorte la cité du moyen âge) nous présentent à chaque pas les brillants attributs des arts (4) ; Memmelinck et les Van Eyck étalent des chefs-d'œuvre qui peuvent soutenir sans désavantage le parallèle avec ceux du XVIIe siècle. La sculpture a su vivifier le marbre et perpétuer, sur des tombeaux dont la magnificence semble vouloir lutter contre le néant des grandeurs humaines, les traits des personnages historiques qui ont présidé tour à tour aux destinées de cette terre si féconde en événements mémorables.

(1) Je n'en citerai qu'un, celui du prince Noir (Édouard, prince de Galles), né en 1330 et mort en 1376, qui, par sa mère Philippine de Hainaut, femme d'Édouard III, roi d'Angleterre, avait du sang belge dans les veines. On sait combien il fut toujours humain envers les prisonniers et les peuples qui imploraient sa clémence; on sait de quels soins, de quels égards, il entoura le roi Jean fait prisonnier à la bataille de Poitiers (le 19 septembre 1356).

(2) De 1060 à 1067.

(3) Baudouin IX en 1204.

(4) On peut consulter avec fruit le *Guide des voyageurs dans la ville de Gand*, par M. Voisin, ainsi que le *Guide dans Bruges* et le *Précis des annales de Bruges*, par M. Delepierre.

Les plaines de Courtrai retracent encore en traits de sang une bataille dont il ne nous est guère permis de nous enorgueillir, car je n'admettrai jamais comme glorieux l'abus de la victoire et le meurtre d'un prince désarmé (1); il ne faut pas ainsi traîner la gloire dans la fange... Cette journée d'ailleurs appelait des représailles; elles furent terribles à Roosebeke, où Philippe d'Artevelde, le fils du tribun dictateur, perdit la vie (2).

Je m'arrêterai plus volontiers sous l'ombrage des arbres de Pitthem, devant la fontaine destinée à rappeler la naissance d'un savant modeste, le père Verbiest que la Chine a mis au nombre de ses bienfaiteurs (3).

Voici la ville de Tournai, voici sa majestueuse cathédrale, décrite avec tant de charme par une plume éloquente et qui nous est chère à plus d'un titre (4). L'antiquité d'un temple a je ne sais quoi de prestigieux qui subjugue l'imagination et nous rend, pour ainsi dire, les contemporains des siècles qui nous ont précédés. Sous les voûtes de Notre-Dame de Tournai, nous croyons voir, nous voyons s'agenouiller au pied des autels le fondateur de la monarchie française, ce fier Sicambre (5), ce Clovis si fa-

(1) Robert, comte d'Artois, fut renversé de cheval par un frère lai de l'abbaye de Terdoest, Guillaume Van Saeftingen, et massacré lâchement par un boucher de Bruges, le 11 juillet 1302, à cette bataille de Groningue ou de Courtrai, nommée aussi la bataille des *Éperons*, parce que sept cents éperons dorés servirent de trophée aux vainqueurs et furent suspendus à la voûte de l'église Notre-Dame de Courtrai.

(2) Le 27 novembre 1382; mais déjà les Flamands avaient été battus par les Français à Mons-en-Puel, en 1304, et à Cassel, en 1328.

(3) Ferdinand Verbiest, Jésuite, né à Pitthem, le 9 octobre 1623, mort à Pékin le 28 janvier 1688, réforma le calendrier chinois et présida le collége des mathématiciens. La dignité de Mandarin lui fut conférée, et l'empereur de la Chine composa lui-même l'oraison funèbre du savant belge dont les ancêtres furent anoblis suivant l'usage du céleste empire. M. l'abbé Carton, directeur de l'institut des sourds-muets et des aveugles de la Flandre occidentale, a publié, sur le P. Verbiest, une savante notice biographique.

(4) On doit à M. Dumortier, membre de l'académie, une description de l'église Notre-Dame de Tournai, insérée dans la *Revue de Bruxelles*, volume du mois de décembre 1837.

(5) Allusion aux paroles prononcées par saint Remi, lorsqu'il répandit

rouche, et qui ne s'humilia jamais que devant le symbole de la religion chrétienne.

Les fastes de Tournai fourmillent d'actions éclatantes, de beaux faits d'armes. L'héroïque défense de Marie de Lalain, princesse d'Espinois, au seizième siècle (1), est connue de tout le monde. C'est de Tournai qu'étaient partis les deux vaillants chevaliers, Engelbert et Létholde (2) qui, s'élançant les premiers sur les murs de Jérusalem, frayèrent le chemin du saint sépulcre et du trône à notre magnanime Godefroi de Bouillon.

Quelle imposante série de braves le Hainaut n'a-t-il pas fournie à ces guerres sanglantes de la Palestine, où la Belgique figure avec tant de distinction !... C'est l'intrépide Jacques d'Avesnes, couvert de blessures et combattant toujours jusqu'à ce qu'il ait payé de la vie la victoire d'Antipatride; c'est Gérard, son frère, qui, prisonnier et mis en face des croisés dans l'espoir d'arrêter leurs attaques, les encourage à redoubler d'efforts et, par cet héroïsme sans exemple, laisse loin de lui l'action de Régulus et celle du chevalier d'Assas (3). C'est Hugues de Lannoi, Rase de Gavre, surnommé le preux chevalier, Richard de Ligne, brave entre les braves ; c'est Nicolas de Rumigny que dix-sept blessures n'empêchèrent point de conserver intact le glorieux drapeau que Baudouin lui avait confié.

Plus tard, Jean de Hainaut, sire de Beaumont, se rendit cé-

l'eau du baptême sur la tête de Clovis, à Reims, le 25 décembre 496 : « Sicambre, baisse la tête, et désormais adore ce que tu brûlais et brûle » ce que tu adorais. »

(1) En 1581.

(2) Ils étaient frères utérins ; quelques historiens appellent le second Rodolphe. Je trouve dans un manuscrit, Ludolphus (Ludolphe), et ce pourrait bien être là le véritable nom.

(3) Gérard d'Avesnes eut l'inconcevable bonheur de survivre à ce danger ; aucune de ses nombreuses blessures n'était mortelle. Le chevalier d'Assas, héros d'une époque plus rapprochée de nous, fut moins heureux. Capitaine au régiment d'Auvergne, surpris aux avant-postes par les Brunswickois, à Closter-Camp, la nuit du 15 au 16 octobre 1760, menacé de la mort s'il dit un mot, il s'écrie : *Auvergne, à moi, voilà les ennemis*, et il tombe percé de coups.

lèbre pour avoir, à la tête de trois cents chevaliers, rétabli sur le trône d'Angleterre Isabelle de Valois (1) qui, du reste, ne méritait pas d'inspirer un pareil intérêt. Le roi de France, Charles-le-Bel, frère de cette reine, n'avait osé tenter une entreprise aussi hasardeuse.

Les noms de plusieurs comtes de Hainaut appartiennent à l'histoire : Regnier, qui longtemps arrêta les dévastations des Normands, conquit l'estime du terrible Rollon, depuis fondateur de la Normandie, et lui arracha ce cordial éloge : « Capitaine et soldat intrépide, duc Regnier issu du sang des rois, qu'il existe entre nous une paix et une amitié éternelles ! » Baudouin V, qui ne dédaigna point de chercher dans la culture de la poésie romane des délassements aux fatigues de la guerre (2) ; Jean d'Avesnes, qui possédait au même degré les vertus privées et les qualités nécessaires pour gouverner. Le bien que Guillaume Ier fit à ses peuples lui mérita d'être surnommé le Bon ; de puissants princes le choisirent plus d'une fois pour médiateur, heureux qu'ils étaient de s'en rapporter à son jugement.

L'art qui contribue peut-être le plus aux progrès de la civilisation, à l'adoucissement des mœurs publiques, l'art qui exerce le plus d'empire sur les hommes rassemblés, la musique doit à la ville de Mons Roland Lassus ou Delattre, dont le génie vient d'être si dignement apprécié dans les beaux vers d'un poëte son compatriote (3).

Une inscription placée sous le chaume, à Vergnies, apprendra bientôt sans doute au voyageur que, dans ce modeste village, Gossec aux accents pathétiques naquit le 17 janvier 1733 (4).

(1) En 1326 ; la reine Isabelle signala son autorité par d'horribles supplices et par des fureurs qui n'épargnèrent pas même le roi Édouard II, son époux.

(2) M. Vanhasselt a fait, sur l'histoire de la poésie française en Belgique, un mémoire fort remarquable et que l'académie a couronné en 1837. Il y donne une idée avantageuse du talent poétique de Baudouin V.

(3) Voyez *Roland Delattre*, dans le charmant recueil de poésies publié par M. Adolphe Mathieu, sous ce titre un peu bizarre : *Olla Podrida*, vol. in-18 de 292 pages. Mons, Pierart, 1839.

(4) Il mourut à Passy, le 16 février 1829. Aucun compositeur n'a réussi

Les châteaux de Belœil, du Rœulx, de Chimay, de Trazegnies, et tant d'autres que j'ai passés sous silence pour ne point fatiguer votre attention, ne seront pas oubliés ; ils révèleront ce moyen âge, si fort en vogue dans la littérature de nos jours, et dont parfois on se fait une opinion si bizarre, une idée si ridicule, mais qui, présenté sous toutes ses faces, fournirait d'utiles enseignements.

Nous ne quitterons pas le Hainaut sans saluer Prèle, où quatre-vingt mille Nerviens préférèrent la mort au joug de Rome.

Namur aussi peut citer, parmi les personnages illustres des temps féodaux, plusieurs de ses souverains : Gérard-le-Courageux, que les Normands ne purent vaincre ; Godefroi Ier, Gui l'affable, Guillaume-le-riche et Guillaume II, son fils. Le dernier comte, Jean III, fut un modèle de loyauté, de fidélité à la foi du serment ; il a rendu sa mémoire recommandable surtout par sa sollicitude envers son peuple, lorsqu'il se vit contraint de se donner pour successeur l'ambitieux duc de Bourgogne, Philippe-le-Bon.

La mention de Namur amènera naturellement ses curieux combats d'échasses, espèces de tournois d'un genre unique, chantés par un poëte belge que les éloges de Despréaux et sept volumes de vers n'ont pu sauver d'un oubli peut-être trop sévère (1).

Que de souvenirs belliqueux nous rappelleront les rives aujourd'hui si paisibles de la Méhaigne et de la Sambre !

Du château de Crevecœur, dont les débris surmontent les rochers de la Meuse, à Bouvigne, s'élèveront les ombres des trois héroïnes qui, pour ne point survivre à leurs époux, se précipitèrent

dans des genres plus opposés : musique religieuse, musique guerrière, musique dramatique, il embrassait tout avec un égal succès.

(1) Blaise-Henri de Corte, baron de Walef, né au château de Walef, province de Liége, en 1652 et mort en 1734. Il avait été officier général au service d'Espagne sous Philippe V, et s'était trouvé mêlé à beaucoup d'intrigues. Ses œuvres embrassent tous les genres, depuis l'orgueilleux poëme épique jusqu'à l'humble madrigal. M. le baron de Villenfagne les a réduites à un petit volume in-18, publié à Liége en 1779.

du sommet des remparts, préférant ainsi la mort la plus horrible à l'ignominie dont elles étaient menacées (1).

Couvin aura sa chronique du sire de Renti, détenu mystérieusement dans une tour, et dont la tendresse conjugale brisa les fers (2).

Dourbe et Sautour étaleront les vestiges de leurs fortifications,

(1) Le 8 juillet 1554, jour où l'armée française, sous les ordres du duc de Nevers, s'empara de la place. Un charmant tableau de Mlle Fanny Corr, aujourd'hui Mme Geefs, nous a retracé cette scène héroïque qui avait inspiré précédemment de fort beaux vers à M. Quetelet, lorsqu'il trouvait encore le loisir de se partager entre la poésie et les sciences, dont il recevait d'égales faveurs. (Voir le *Voyage pittoresque dans les Pays-Bas*, par M. Decloet. Bruxelles, Jobard, 1825, tome Ier, no 41.) Le fait, quoiqu'aucun historien français n'en ait fait mention, me semble incontestable, mais les noms de ces trois femmes, d'un dévouement si sublime, sont restés inconnus. Leur anniversaire se célèbre toujours dans l'église de Bouvigne ; une rente en grains est hypothéquée pour cet objet sur la ferme de Rostenne, située à peu de distance de la ville. Cette ferme appartenait, en 1554, à Colin de Maillart, vraisemblablement des Maillart d'Obémont qui possédaient la terre d'Evrehaille près de la forteresse de Poilvache. Les trois héroïnes ou tout au moins une des trois héroïnes, qu'on n'aura pas voulu séparer dans les prières de l'église, puisqu'elles avaient mis en commun le généreux sacrifice de leurs jours, était-elle de cette famille? Il est permis de le croire; c'est même la seule conjecture raisonnable, car la supposition qu'elles appartenaient à la maison de Crevecœur (laquelle n'a ni donné son nom au château dont il s'agit, ni ne l'a possédé) me paraît tenir beaucoup plus du roman que de l'histoire. Leur mort d'ailleurs aurait fait plus de bruit ; elle aurait eu du retentissement au loin.

(2) Jean de Croy, sire de Renti, que Charles-le-Téméraire créa (en 1429) comte de Chimay, fut enlevé par ses voisins dont il dévastait les terres à la chasse; on lui banda les yeux, et, après l'avoir fait voyager toute une journée pour le dépayser, on le renferma dans la tour de Couvin. Il y passa près de sept années sans avoir de communication avec qui que ce fût. Enfin, un jeune pâtre qui s'était trouvé, par un heureux hasard, à portée des créneaux de la tour, l'informa du lieu de sa captivité, et fut chargé par lui d'un message pour la comtesse (Marguerite de Craon), qui habitait le château de Chimay. Cette femme courageuse arma ses vassaux, se mit à leur tête et vint briser les portes du cachot qui renfermait son époux.

construites par les prisonniers qu'avaient faits (en 723) Charles-Martel et ses lieutenants dans les plaines de la Touraine (1).

Vierve nous montre le farouche Attila, roi des Huns, épris des attraits de la fille du châtelain, mise au nombre de ses épouses.

Il n'est pas un pan de muraille de ces antiques manoirs qui n'ait à nous raconter quelqu'une de ces histoires tragiques ou galantes, qui peignent si bien les mœurs de nos ancêtres.

Une tombe posée dans l'église de Namèche, et dont la sculpture porte tous les caractères du XIIIe siècle, nous apprend qu'une princesse du sang des rois de Jérusalem termina sa carrière dans le château de Samson, où sans doute elle médita plus d'une fois sur l'instabilité des trônes, et fut peut-être assez sage pour trouver, dans les charmes de la vie privée, d'amples compensations aux grandeurs que semblait lui promettre sa naissance (2).

(1) L'idée des châteaux bâtis par les Sarrasins est généralement répandue dans le peuple de nos campagnes des provinces de Namur et de Liége. Cette tradition me paraît fondée sur des probabilités presque équivalentes à des preuves écrites. Il est naturel que Charles-Martel et ses compagnons d'armes, vainqueurs des Sarrasins, aient envoyé dans leurs domaines des prisonniers dont ils ne savaient que faire, et qu'on les ait employés à divers travaux, à diverses constructions.

(2) Quelle était cette princesse? C'est un problème historique que je n'entreprendrai pas de résoudre, du moins pour le moment. Galliot, dans son Histoire de Namur (tome IV, page 324), prétend que c'est Sybille de Lusignan (il veut dire d'Anjou), sœur de Baudouin IV, mariée d'abord à Guillaume, marquis de Montferrat, dont elle eut Baudouin V, mort six mois après son père, ensuite à Gui de Lusignan qu'elle fit couronner roi de Jérusalem; mais l'historien des croisades, Michaud (tome II, page 361, éd. de Paris, 1818), nous dit qu'à la bataille de Ptolemaïs (le 4 octobre 1189) *le roi de Jérusalem avait auprès de lui la reine Sybille*, et cette reine est bien certainement morte dans la Palestine, en 1190, ainsi que ses deux enfants : on sait quelles funestes divisions, entre les princes croisés, s'en suivirent pour ce malheureux trône de Jérusalem, qu'il fallait conquérir de nouveau. L'auteur d'un manuscrit que j'ai dans ma bibliothèque, et qui paraît avoir été rédigé en 1717, affirme que cette princesse du sang des rois de Jérusalem est l'impératrice Marie (il lui donne par erreur le nom de Marthe), fille de Jean de Brienne, roi de Jérusalem, femme de Baudouin II de Courtenay,

La province de Liége s'offre à nous escortée de ses nombreux et brillants souvenirs. Que de majesté dans ces ruines d'Herstal et de Jupille ! avec quelle éloquence ne nous entretiennent-elles pas des quatre héros fondateurs de la dynastie carlovingienne? C'est à Jupille que Pepin de Herstal et Pepin-le-Bref se plaisaient à venir oublier l'agitation des cours et les soucis inséparables d'une vie ambitieuse. C'est à Jupille que naquit Charlemagne en 742. Si ce fait est contesté par quelques historiens, ce qui ne l'est point, c'est qu'à l'exemple de ses ancêtres il aimait ce séjour, qu'il y tint une cour plénière et qu'il y rédigea plusieurs de ses capitulaires qui n'ont pas moins que ses faits d'armes immortalisé son nom. Ces ruines qui nous parlent aussi des dix siècles dont la chaîne nous lie à l'époque du grand empereur d'occident, deviennent une source intarissable de méditations philosophiques.

Ces châteaux si multipliés : Jemeppe, Hermalle, Flône, Aigremont, Moumalle, Rouvroy, Waroux, nous racontent ce que furent ces guerres acharnées, ces guerres continuelles qui signalèrent les siècles féodaux et qui, dans la contrée que nous parcourons, semblèrent redoubler de fureur au retour des croisades où les chevaliers avaient contracté l'habitude d'être toujours le sabre à la main. Le sac des villes et des villages entrainait presque toujours la dévastation des églises; on n'épargnait rien, pas même les objets les plus sacrés du culte. La religion, telle que la plupart des hommes de guerre la comprenaient alors, manquait de ses plus solides bases, c'est-à-dire de

dernier empereur latin de Constantinople, et qui fut expulsée de Namur, en 1258, après une régence fort orageuse. Cette version, je l'avoue, ne me satisfait guère plus que l'autre. Indépendamment de l'invraisemblance que Marie se soit retirée au château de Samson entouré de ses ennemis, quand elle pouvait trouver un asile plus convenable dans sa famille en France, comment l'épitaphe ne mentionnerait elle pas le titre d'impératrice que portait la femme de Baudouin de Courtenay? Voici cette épitaphe telle qu'on peut encore la lire dans l'église paroissiale de Namèche, où la pierre sépulcrale auparavant placée dans la chapelle du prieuré, fut transférée en 1690 : *Icy gist by droite iretaine châtelaine de Sanson q : fu : dellinage li roi de Gervesalem : pries por lame q : diev console.*

ces principes et de cette morale sublime qui témoignent de sa céleste origine; on trouvait plus commode de s'en tenir à des pratiques qui n'en sont que les accessoires.

La lutte entre deux familles puissantes de la Hesbaye, sorties de la même souche, les Waroux et les Awans, coûta la vie à plus de trente mille hommes; ce serait au besoin le sujet d'une espèce d'Iliade; c'est l'amour qui la fit naître, c'est l'amour qui la termina, mais après quarante-quatre années de pillages, de meurtres et d'incendies où les deux partis rivalisèrent de férocité (1).

Une guerre, dont la cause fut moins noble, puisqu'il s'agissait de l'enlèvement d'une génisse (2), mit aux prises les sires de Goesne, de Beaufort, de Falais, de Celles et de Spontin contre le sire de Halloy et ses amis; elle désola le Condroz pendant près de trois ans, et ne fut pas moins sanglante que celle de la Hesbaye.

Les récits de toutes ces barbaries d'un autre âge ont cela d'instructif et de moral, qu'ils doivent nous faire bénir notre époque, et nous engager à considérer comme très-supportables les inconvénients qui, dans la société moderne, nous offusquent parfois, bien qu'inséparables de toute institution humaine, sans en excepter la moins imparfaite. Cependant l'on serait injuste envers le passé, si l'on ne convenait point que sous l'armure de de ces guerriers, terribles lorsqu'ils se croyaient offensés, battait souvent un cœur animé de sentiments généreux : plus d'un chevalier s'établissait le défenseur du faible et de l'opprimé, le protecteur de ses vassaux exposés au brigandage de ces hordes d'aventuriers accoutumés à vivre de rapines. Le tableau de la chevalerie belge ne plairait assurément pas moins que les

(1) De 1290 à 1334. Cette guerre avait pour motif l'enlèvement d'une fille de la maison d'Awan, dont un Waroux fit sa femme; elle n'eut un terme que par le mariage d'Eustache de Seraing-le-Château, sire de Warfusée, capitaine général du parti des Awans, avec Jeanne, fille de Waty sire de Mourmalle, l'un des chefs du parti des Waroux. Le traité de paix fut signé le 25 septembre 1334.

(2) Appelée la guerre de la vache de Ciney; elle commença l'an 1275.

mémoires de Ste-Palaye sur la chevalerie française (1). Ces hommes dont la devise était : *Tout pour Dieu, l'honneur et les dames*, on les y verrait braves jusqu'à l'héroïsme, pleins de bonne foi, de franchise et de loyauté. Que leur manquait-il? L'instruction; l'ignorance et le faux point d'honneur leur faisaient commettre des actions criminelles.

Le château de Warfusée (2), dont les chroniques n'auraient besoin que d'un Walter Scott pour les rendre immortelles, inspire un véritable respect lorsqu'on songe qu'il fut le berceau de cette foule de héros qu'Hemricourt, dans sa naïveté ordinaire, a peints de couleurs si vraies, et que, de ce vaillant Raes de Dammartin, l'heureux époux d'Alix, héritière de Warfusée (3), sortirent ces chevaliers de la Hesbaye, qui jouissaient d'un si haut renom, que les rois n'hésitaient pas à leur confier l'arbitrage de leurs droits et de leurs destinées.

Chèvremont, si célèbre par l'expédition hardie, mais déloyale de l'évêque Notger (4); et Franchimont, que recommande le dévouement de ses six cents guerriers, comparables aux Spartiates des Thermopyles, aux Suisses de Morat, réclament également une mention (5).

Les fils du comte de Moha, s'entretuant sans haine et croyant ne se livrer qu'à des jeux chevaleresques (6), forment un touchant épisode qui ne doit pas être négligé, non plus que le ma-

(1) Les mémoires de Jean-Baptiste de Lacurne de Ste-Palaye (né à Auxerre en 1697 et mort à Paris, le 1er mars 1781), membre de l'académie française et de celle des inscriptions (3 vol. in-12), ne sont pas, malgré la solide réputation qu'ils firent à leur auteur, aussi répandus qu'ils mériteraient de l'être; je ne connais pas de livre qui jette un plus grand jour sur les mœurs du moyen âge.

(2) V. le *Miroir des nobles de Hesbaye*, par Jacques de Hemricourt, in-folio. — Le château moderne de Warfusée est bâti sur les fondations mêmes de l'ancien.

(3) Au XIIe siècle.

(4) Le 20 août 980.

(5) Ils périrent jusqu'au dernier à Ste-Walburge le 29 octobre 1468; ils avaient pour chef George Strailhe, dont le nom est bien digne d'être conservé.

(6) Les deux jeunes fils du comte de Moha (Guillaume et Henri), après avoir été spectateurs du brillant tournoi d'Andenne, dans lequel s'étaient

riage d'Alix de Haneffe avec Eustache de Warfusée, le chevalier le plus accompli de son temps (1).

Neufmoustier, où l'on cherche en vain le marbre qui couvrait la dépouille mortelle de Pierre l'Hermite (2), nous fera songer à ce personnage éminemment épique dont l'impétueuse éloquence entraîna des masses innombrables sur les bords du Jourdain, et provoqua cette lutte acharnée qui dura deux siècles, dépeupla l'Europe, mais ne fut pas sans influence sur la civilisation.

Les souvenirs plus récents doivent avoir leur tour, et le château d'Ingihoul indiquera la retraite philosophique d'un académicien, le baron de Villenfagne (3) qui, par ses savantes recherches, par ses productions marquées au coin d'une critique judicieuse et d'une incontestable bonne foi, s'est assuré des droits à la reconnaissance des amis de notre histoire nationale.

Spa, qu'on présume avoir été la principale demeure d'Ambiorix; proclamera les noms de ses illustres visiteurs.

Seraing, aujourd'hui l'un des plus actifs foyers de l'industrie, nous redira les occupations de ce bon prince Velbruck (4) qui, pendant

particulièrement distingués leur père et le comte de Looz, leur oncle, en présence de Baudouin, comte de Flandre (en 1202), imaginèrent de faire l'essai de leur adresse et de s'exercer à ces nobles jeux. Montés sur des coursiers agiles, la lance en arrêt, mais sans armure, ils se précipitent l'un sur l'autre, se percent mutuellement et tombent privés de la vie. — L'infortuné comte de Moha, réduit au désespoir, fonda le monastère du Val-Notre-Dame dont les religieuses étaient tenues d'offrir à Dieu, chaque jour, le tribut de leurs prières pour les malheureux jeunes gens, victimes de leur imprudence.

(1) En 1201.

(2) Le tombeau de marbre disparut lorsqu'on reconstruisit l'abbaye, vers la fin du XVIIIe siècle, et les ossements, déposés alors dans un sarcophage en bois furent dispersés à l'époque de la suppression des couvents. Pierre l'Hermite, né en Picardie l'an 1053, fut l'instigateur, le promoteur de la première croisade. A son retour de la Palestine, il fonda près de Huy le Neuf-Moustier, de l'ordre de St.-Augustin, et y mourut le 8 juillet 1115.

(3) Hilarion-Noël baron de Villenfagne, né à Liége en 1753, et mort le 23 janvier 1826. On doit à M. de Chênedollé une fort bonne notice sur ce laborieux écrivain; elle fait partie de notre annuaire académique de 1837.

(4) Le château moderne fut construit sous le prince-cardinal Jean-Théodore de Bavière. François-Charles comte de Velbruck, qui régna du 16 janvier

douze années de règne, sut encourager puissamment les lettres et les arts, tout en se montrant le père du pauvre, la providence du malheureux.

Si le pays de Liége fut gouverné par un Jean de Bavière qui justifia trop bien le surnom de *sans pitié*, par un Heinsberg et par quelques autres prélats que l'histoire a justement flétris, il compte aussi des princes vertueux et d'une capacité remarquable. Ses premiers évêques furent mis au nombre des saints que l'Église révère, et, parmi les successeurs de ce Notger que le deuil public accompagna dans la tombe comme pour l'absoudre des reproches qu'à certains égards encourrait sa mémoire, on se plaît à signaler particulièrement Obert, toujours fidèle au malheur (1); Albéron, qui repoussa des priviléges propres à l'enrichir en détruisant l'aisance du peuple; Hugues de Pierrepont, Jean de Walenrode, Erard de Lamarck, et ce Gérard de Groesbeck, que des circonstances impérieuses maîtrisèrent quelquefois de manière à le priver de son libre arbitre et de l'indépendance nécessaire pour opérer le bien (2), mais qui se plut à consigner son respect pour la constitution liégeoise dans ces lignes admirables que ses successeurs auraient bien fait de méditer sérieusement : « Un prince de Liége ne donne sentence que par ses justices, et ne fait ordonnances contre les lois du pays que du consentement des États.

1772 au 30 avril 1784, y passait presque toute la saison d'été, sauf d'assez fréquentes courses à Spa, où l'on construisit, par ses soins, de beaux édifices qui firent de ce bourg un lieu de délices et le rendez-vous de tous les riches désœuvrés de l'Europe. On y vit également des personnages d'une haute distinction; Gustave III, roi de Suède, le prince Henri de Prusse, l'abbé de Lille, l'abbé Raynal, le chevalier de Boufflers, Mme de Genlis, etc. Pierre-le-Grand avait visité Spa pendant le mémorable voyage par lequel il préludait à ces grandes réformes qui devaient métamorphoser complétement son empire.

(1) L'histoire a consacré, parmi les actes de reconnaissance qui font honneur à l'humanité, le généreux accueil que cet évêque fit au malheureux empereur Henri IV, poursuivi par un fils dénaturé, et qui mourut de désespoir à Liége, le 7 août 1106 en s'écriant : *Dieu des vengeances, vous vengerez ce parricide.*

(2) Il régna de 1564 à 1581, pendant les guerres civiles qui désolèrent les Pays-Bas; il lui fallut une rare prudence pour se maintenir au milieu de la tourmente causée par de pareils événements.

La cité de Liége, pour défendre ses priviléges, parfois si difficiles à concilier avec les exigences, les nécessités des temps, a eu ses tribuns qui n'ont pas toujours allié la modération et le désintéressement au courage et à l'audace. Si l'on ne peut refuser des larmes au bourgmestre Laruelle, qui périt victime de l'atroce perfidie du comte de Warfusée (1), et dont le zèle pour le bien public méritait un meilleur sort ; si Guillaume de Beeckman, par son dévouement aux libertés du pays, était digne de la statue que ses ennemis renversèrent au bout de dix années d'existence (2) ; si Charles de Méan (3) nous apparaît pur de toute intrigue et même sublime, lorsque, renonçant à la suprême magistrature municipale afin de contribuer au rétablissement de la concorde, il fait entendre ces magnanimes paroles : « Je ne veux pas sacrifier à mon ambition la vie de mes concitoyens et les intérêts de ma patrie », Raes de Heers, et même Baré de Surlet ne sont pas à l'abri d'un juste blâme (4). Les torts, dans les guerres civiles, sont, au surplus, presque toujours réciproques ; et tandis que Jean-sans-pitié se repaît de cruautés inouïes, nous voyons Henri de Hornes (5), son antagoniste, qui fut pour un temps l'idole du peuple, se déshonorer en faisant décapiter Arnould de Hemricourt, sire de Horion, et son fils, pour n'avoir pas voulu pren-

(1) Le 16 avril 1637. Cet horrible *banquet de Warfusée* a fourni au savant conservateur des archives de la province de Liége, M. Polain, une de ses meilleures esquisses historiques.

(2) Guillaume de Beeckman mourut subitement le 29 janvier 1630. Sa statue érigée en 1638, fut renversée en 1649.

(3) C'est l'illustre jurisconsulte, la gloire du barreau liégeois, né en 1604 et mort en 1674 ; il avait été élu bourgmestre en 1641.

(4) Raes de la Rivière, seigneur de Heers, qui mourut à Liége le 25 octobre, ou, selon quelques historiens, le 8 décembre 1477, après s'être réconcilié avec le prince-évêque Louis de Bourbon, n'avait cessé de jeter dans son pays des brandons de discorde, et d'assouvir, sous le masque du patriotisme, ses vengeances particulières. Baré de Surlet, qui fut tour à tour son adversaire ou son associé, semble mériter, du moins à beaucoup d'égards, les mêmes reproches, mais sa mort glorieuse sur le champ de bataille de Brustheim, le 28 octobre 1467, doit expier bien des fautes.

(5) Il périt à la bataille d'Othée, le 22 septembre 1408, ainsi que son fils Thiry, le compétiteur de Jean-sans-pitié.

part à des querelles qui devaient ensanglanter la patrie (1). lois d'Athènes et les rigueurs de Solon n'étaient rien à côté ıe semblable doctrine.

ıétournons nos regards de ces affreux personnages, qui fe-ınt maudire l'espèce humaine, si l'aspect de quelques bienfai-rs de l'humanité ne venait de temps en temps reposer notre e; éloignons-nous de cette montagne de Sainte-Walburge, ı couvre de sang tant de pages des annales liégeoises (2); re-rtons nos pensées sur les arts, dont, suivant la belle expression Rabaut-Saint-Étienne (3): « Le charme, en découvrant à homme son pouvoir sur la nature qu'il imite, lui donne de plus autes idées de lui-même. »

Liége accorda toujours des encouragements aux beaux-arts. Ses ;intres ont laissé des toiles qui figurent honorablement dans les ıleries formées par le goût le plus difficile; ses graveurs ont é cités avec éloge; ses architectes ont élevé des édifices dont usieurs sont encore debout pour attester leur talent; quelques-ıs de ses poëtes ont tiré de la lyre des sons harmonieux (4); ıfin Liége inscrivit le nom de Grétry en tête de la liste des mu-ciens dramatiques du XVIIIe siècle, Grétry dont les chefs-'œuvre, rendus à la scène française, excitent en ce moment ıême de si vifs applaudissements (5).

(1) Henri de Hornes et son fils voulurent être les témoins de ce supplice; ils rent mettre également à mort Nicolas Rector, ancien bourgmestre, Jean de 'orswarem et plusieurs autres citoyens estimés. — Les lois d'Athènes ne con-lamnaient qu'au bannissement et à la confiscation des biens ceux qui refu-ıaient de s'associer aux dissensions publiques.

(2) C'est par le faubourg Sainte-Walburge que Jean-sans-pitié fit son entrée en 1390, et qu'il y revint en 1408, après la sanglante bataille d'Othée qui coûta la vie à treize mille Liégeois. C'est par ce même faubourg que les Brabançons, en 1212, étaient venus saccager la ville de Liége, et que, plus tard, en 1468, les Bourguignons y pénétrèrent pour la réduire en cendres.

(3) Hommage a la mémoire de M. de Becdelièvre, évêque de Nimes. (*Œuvres de Rabaut-St-Étienne*, Paris, 1826, tome II, page 117.)

(4) Entre autres, les trois amis, Reynier, Bassenge et Henkart, dont le dernier est mort en 1815. C'est à leur école que s'est formé l'un des poëtes et des prosateurs les plus corrects et les plus élégants de la Belgique, M. Rouveroy, à qui nous devons un charmant recueil de fables, le *Petit-Bossu*, *Valmore*, etc.

(5) La reprise de *Richard cœur-de-Lion* a été accueillie avec un enthousiasme sans égal, au théâtre de l'Opéra-Comique à Paris, en octobre dernier.

C'est cette ville encore qui vit naître un compositeur oublié, je ne sais trop comment, sur les poteaux d'honneur placés dans le parc de Bruxelles, aux dernières fêtes de septembre, et consacrés aux célébrités musicales de la Belgique. Je veux parler de Gresnick (1), de Gresnick qui, vers la fin du siècle dernier, jouit d'une grande réputation en Angleterre, où le prince de Galles (depuis George IV) le nomma sur-intendant de sa chapelle, et dont dix-neuf opéras furent joués avec succès sur les théâtres de Londres et de Paris. Sa musique passe pour être gracieuse, suave et correcte.

Le Luxembourg et le Limbourg ont, ainsi que les autres provinces, leurs châteaux gothiques, leurs champs de bataille et leurs tournois chevaleresques. Tout en nous les rappelant, *l'itinéraire de la Belgique* ne négligera ni les antiquités gauloises et romaines de Tongres, ni les cloîtres d'Orval et de St.-Hubert qui furent, comme ceux de Gembloux, de St.-Gérard, de Lobes, de St.-Bavon, de Tongerloo, les asiles de l'étude et de la vertu dans des temps d'ignorance et de barbarie.

La ville de St.-Hubert se fera certainement un honneur de rappeler, par une inscription sur le marbre ou l'airain, la naissance des deux frères Redouté qui, de nos jours, obtinrent une place si distinguée parmi les peintres de fleurs (2).

En vous parlant, Messieurs, d'un livre dont l'exécution me paraît si digne d'être encouragée, d'un livre que l'étranger, désireux de parcourir notre beau pays, d'admirer nos sites pittoresques et de visiter nos riches cités, ne lirait pas avec moins d'empressement que notre jeunesse studieuse, j'ai voulu réveiller les souvenirs de la patrie et me donner, sinon des droits, du moins quelques titres à votre indulgence.

(1) Antoine-Frédéric, né à Liége en 1752 ou 1753, et mort à Paris le 16 octobre 1799. Voici, sur ce compositeur, le jugement que porte un excellent juge, M. Fétis, directeur du conservatoire de Bruxelles : « Il y a du goût et une certaine grâce mélancolique dans la musique de Gresnick, mais elle manque de verve et d'effet scénique ; de là vient qu'elle n'a point obtenu de succès populaires. » (*Biographie universelle des Musiciens*, tome IV, page 408).

(2) Pierre-Joseph Redouté, le plus célèbre des deux, est mort à Paris, le 22 juin 1840 ; il était né le 10 juillet 1759 ; son frère l'avait précédé, de quelques années, dans la tombe.

L'ORPHELINE DE LA FORÊT DE SOIGNE.

(CHRONIQUE BRUXELLOISE DU 15e SIÈCLE).

« Elle était de ce monde où les plus belles choses
»Ont le pire destin;
»Et, rose, elle a vécu ce que vivent les roses,
»L'espace d'un matin!... »
(MALHERBE, Consolation à Du Perrier.)

CHAPITRE 1er.

LES SUITES D'UNE ROMANCE.

C'était en l'année 1451. L'inconstant mois de mars venait de finir, et les premiers jours d'avril apportaient avec eux comme une nouvelle vie qui jette le cœur dans un vague de douces rêveries et d'insaisissables illusions. La vaste forêt de Soigne resplendissait de la lumière qui perçait la voûte de branches veuves encore de leurs feuilles. Deux jeunes gens s'avançaient aussi vite que le permettaient les ronces qui obstruaient l'étroit sentier qu'ils parcouraient. Ils étaient uniformément vêtus d'une braguette collante et d'un juste-au-corps de velours noir. Leur tête était couverte d'un petit chaperon orné d'une plume de coq verte. Sur leur cuisse gauche pendait une épée fort simple, et au côté droit un poignard de la longueur d'un pied environ. Celui qui marchait le

premier était grand, large d'épaules, fortement constitué, et portait une barbe et des moustaches fort épaisses. Ses cheveux crépus étaient également noirs et ses yeux exprimaient une audace et une énergie peu communes. Son compagnon était d'une taille moyenne et ses membres avaient une apparence de débilité qui frappait d'abord. Ses yeux doux et bleus, sa chevelure blonde, ses traits pâles et le duvet presque imperceptible qui ornait sa lèvre supérieure n'annonçaient pas une nature belliqueuse. Cependant sa démarche vive et l'expression assurée de son regard prouvaient une certaine résolution. Bien que l'esquisse légère que nous venons de tracer puisse faire supposer une différence d'âge entre les deux voyageurs, il n'en était rien, et tous deux entraient à peine dans leur dix-huitième printemps.

Après avoir suivi pendant une heure le sentier difficile où nous les avons rencontrés, ils se trouvèrent dans une vaste clairière où venaient aboutir six petits chemins à peu près semblables à celui qu'ils quittaient. Le premier des jeunes gens s'arrêta brusquement, tordit sa moustache avec colère et se jeta sur l'épais gazon qui s'étendait comme un tapis en cet endroit, disant d'un air de mauvaise humeur :

— Par Saint-Georges, Ternant, vous aviez raison. Voilà une heure que nous marchons, et je ne vois pas le château de Tervueren, où nous devrions être arrivés depuis longtemps.

— Vrai Dieu! comte de Charolais, s'écria joyeusement le second voyageur en s'asseyant à son tour, c'est la première fois que j'entends le fils de Philippe-le-Bon convenir de ses torts.

— C'est que probablement, c'est la première fois

qu'il m'arrive d'en avoir, répondit le comte avec un geste orgueilleux; et si c'était tout autre que vous qui me fît une telle observation, je jure Dieu qu'il ferait connaissance avec mon épée.

— Je le sais bien. Mais vous m'avez habitué à vous parler en ami, et il faut me pardonner s'il m'arrive souvent d'oublier que vous n'êtes pas un simple gentilhomme comme moi.

— Je ne t'en veux pas, mon cher Ternant. Toi, au moins, tu n'es pas comme tous ces courtisans du duc, mon bien aimé-père, qui, en trouvant toujours mes actions parfaites, finiront par me faire commettre les plus grandes sottises, et me rendront si orgueilleux que je ne saurai pas distinguer ce qu'il y a de bon ou de mauvais dans ma conduite.

— Mais que va dire le beer d'Auxi en ne nous trouvant pas au château ?

— Mon respectable gouverneur ?... Ma foi, il dira ce qu'il voudra. Au reste, c'est assez nous reposer comme cela. En avant, et tâchons de ne plus nous fourvoyer.

Mais il y eut une vive discussion entre le comte et son ami. L'un prétendit qu'il fallait se diriger à gauche, l'autre assura que c'était à droite. Enfin celui qui devait plus tard mériter trop justement le surnom de *Téméraire* trancha la difficulté de cette façon :

— Je ne veux pas vous imposer ma volonté, Ternant. Vous prétendez que ce sentier est le bon, prenez-le; moi, je crois fermement que celui de gauche est le meilleur et je vais le suivre. Dix pièces d'or que j'arriverai le premier ?

— Je tiens le pari, comte, répliqua Ternant.

— C'est une chose arrêtée. Bonne chance !

Et le jeune prince s'élança dans la voie que son entêtement plutôt que sa conviction proclamait la plus droite. Ternant le suivit quelques minutes des yeux, puis il prit le chemin qu'il avait choisi, en murmurant :

— Quel malheur que les flatteurs l'aient ainsi gâté ! Il y a en lui tous les sentiments qui font un prince digne et puissant, mais son orgueil et la violence de son tempérament lui feront commettre bien des fautes !

Le prince marchait depuis trois grands quarts d'heure, et il commençait à s'étonner de ne pas arriver à sa destination. La forêt devenait de plus en plus épaisse autour de lui, et il était obligé d'avoir recours à son poignard pour couper les broussailles qui, de temps à autre, lui barraient le passage. Tout-à-coup une voix qui s'élevait douce et mélodieuse vint captiver son oreille, en même temps qu'une délicieuse apparition enchaîna ses regards.

Sur un rocher à pic qui étendait sa chaîne de grès à gauche du prince, une jeune fille vêtue d'une robe blanche était assise et s'appuyait nonchalamment sur un coude. Les longues tresses de ses cheveux blonds retombaient sans art, mais non pas sans grâce, sur ses épaules, et leurs reflets dorés par quelques rayons de soleil se mariaient avec le blanc mat de son vêtement. Ses grands yeux bruns semblaient vouloir percer la voûte azurée. Dans sa main blanche, mignonne, effilée, elle tenait comme un sceptre un rameau de rose trémière couvert de fleurs. Son diadème était une couronne de lierre parsemée de violettes. Certes, on ne pouvait pas la prendre pour la Diane chasseresse, mais au milieu des champs on l'eût jadis regardée comme une Nymphe de la suite de la Déesse Flore.

Charles de Charolais, qui n'avait jamais eu un regard pour une femme, sentit son cœur bondir dans sa poitrine en contemplant cette blanche vision ; faisant un détour il gravit le rocher et s'approcha, léger comme un jeune faon, de la belle inconnue, écoutant avec ravissement les paroles suivantes qu'elle chantait avec un accent tendre et touchant :

« Belle et sainte madone,
Dame de bon-secours,
O vous qui tressez la couronne
Destinée aux chastes amours,
Dites-moi si de l'hyménée
L'heure est enfin pour moi sonnée,
Et faites-moi trouver l'époux
Bon et sincère
Que je vous demande à genoux,
Ma sainte-mère ! »

Au moment où elle finissait le dernier vers, Charles se trouvait à ses côtés et prenait celle de ses mains qui tenait la branche de rose. La jeune fille éprouva un brusque mouvement de frayeur et se rejeta vivement en arrière, mais elle ne put fuir. L'apparition soudaine de ce jeune homme à l'instant même où son chant réclamait un époux lui paraissait si mystérieuse, si surnaturelle, qu'elle était sans force et tremblait de tous ses membres. Elle ne put que s'écrier d'une voix toujours harmonieuse, mais pleine d'effroi :

— Sainte Marie, ma patronne, prenez-moi en pitié !

Charolais était pour le moins aussi ému que la blonde enfant, mais ce n'était point la peur qui causait son émotion. Ses idées étaient aussi confuses que celles de l'inconnue, et il ne savait trop comment entamer la con-

versation. Enfin il débuta par un de ces discours embrouillés, particuliers au jeune homme qui n'a pas encore connu l'amour, et qui, pour la première fois, se trouve en présence de la femme qu'il aime.

— Pardonnez, damoiselle. J'ignorais.... Je ne pouvais prévoir.... c'est-à-dire.... J'aurais dû supposer que ma présence vous effraierait.

La jeune fille ayant cru voir dans l'homme qui s'était si inopinément trouvé près d'elle un être surhumain, ces mots insignifiants du comte lui rendirent toute sa présence d'esprit. Aussi se rapprocha-t-elle vivement de lui, et dit avec un gracieux sourire :

— A mon tour, messire, je vous demande pardon de ma sotte épouvante, mais votre arrivée était si imprévue et dans un moment si....

— Mais le moment, damoiselle..... Pardon, j'ignore votre nom.

— Marie, messire.

— Marie! oh! le joli nom! s'écria le prince tout-à-fait revenu à lui-même.

Il est permis de penser que ce compliment d'écolier s'adressait moins au nom qu'à celle qui le portait.

— Eh bien, damoiselle Marie, reprit le comte qui s'enhardissait par degré, il me semble que le moment n'était pas si mal choisi pour me présenter, puisque vous demandiez un mari?

— Quoi! dit Marie, vous avez entendu?....

Et une aimable rougeur couvrit les traits pâles de la jolie blonde. Sans répondre à l'insidieuse phrase du jeune homme, et usant de la précieuse faculté que possède la femme la plus candide, d'éluder une question difficile, elle dit sans paraître avoir entendu et avec une indifférence affectée :

— Mais vous, messire, vous ne m'avez pas dit votre nom.

— Vous désirez donc le savoir ?

— N'est-il pas naturel de désirer connaître les personnes avec qui l'on converse?

— Eh bien !... faisons nos conventions. Je vais vous apprendre mon nom et celui de ma famille, mais à condition que vous me donnerez les mêmes renseignements sur vous.

— Oh! moi, ce ne sera pas long, dit Marie en soupirant.

— Acceptez-vous?

— Je veux bien. Commencez.

Le comte n'avait jamais aimé, et par caractère il détestait le mensonge et les détours. Il allait donc décliner franchement ses noms, titres et qualités. Mais l'amour est un professeur émérite qui fait une éducation avec une merveilleuse promptitude, et il souffla ces mots à son élève : « Si tu dis que tu es comte et fils d'un prince régnant, on t'aimera peut-être pour tes dignités, et il est plus glorieux d'être aimé pour toi-même. » Or, docile à ce conseil qui lui parut bon, l'héritier présomptif de la couronne ducale répondit ainsi :

— Je me nomme Charles d'Harvée. Mon père et ma mère sont nobles, et moi je suis page au service de notre souverain Philippe-le-Bon.... Et vous?

— Moi !... je m'appelle Marie. Je suis orpheline; je n'ai jamais connu mes parents, et j'habite ici près une petite chaumière que vous pouvez voir entre ces arbres.

— Quoi ! vous demeurez seule dans cette forêt ?

— Non, messire, je demeure avec Gertrude, ma nourrice, et son mari Louis Naës; tous deux ont déjà cinquante-cinq ans.

— Et ils n'ont pas connu votre famille?

— Jamais. Il y a dix-sept ans qu'un homme enveloppé dans un ample manteau vint trouver Louis Naës et sa femme qui habitaient Bruxelles. Il leur présenta une petite fille née depuis quelques heures et qu'il portait dans ses bras. « Bonnes gens, leur dit-il, si vous voulez vous charger d'élever cette enfant, il y aura pour vous honneur et profit. » Ils acceptèrent avec empressement, car ils étaient pauvres, et ils vinrent habiter cette chaumière. Quand j'eus huit ans, l'homme qui m'avait remis à Naës envoya une jeune femme qui m'apprit à lire, à écrire et à chanter. Il y a un mois, on a rappelé ma bonne Elisabeth, et depuis je ne l'ai plus revue.

— Et vous êtes heureuse dans cette solitude?

— Heureuse!... mais... mes parents adoptifs m'aiment autant que si j'étais leur enfant. Si je forme un désir, il est aussitôt satisfait. Suis-je donc à plaindre?

— Et l'époux que vous demandiez à Notre-Dame de Bon-Secours?

— Ne parlons plus de cela, messire, dit Marie en rougissant encore, c'est une romance que ma bonne Elisabeth m'avait apprise.... Mais ne voulez-vous pas entrer dans notre chaumière?

— Pas aujourd'hui, parce que... mon gouverneur et ma bonne mère vont être inquiets de ma longue absence.

— Ils ne savent donc pas où vous êtes?

— Cela serait difficile, puisque moi-même je l'ignore. Je suis parti ce matin de Bruxelles avec mon ami Charles de Ternant, et nous nous sommes égarés. Comme nous n'étions pas d'accord sur le chemin qu'il fallait suivre, nous en avons pris chacun un différent, en pariant dix pièces d'or pour celui qui arriverait le premier. Ce ne

sera certainement pas moi qui gagnerai, mais puisque je vous ai rencontrée, je ne regrette pas de m'être égaré; je crois au contraire que j'en suis heureux.

— Vous ne vous êtes donc pas ennuyé avec moi?

— Oh! non, et je voudrais passer quelques heures auprès de vous tous les jours.... Et vous?

— Moi, messire....

— Tenez, dit impétueusement le jeune homme, ne m'appelez pas messire, mais tout simplement Charles..... moi, je vous nommerai Marie... Je vous en prie, ne me refusez pas.

— Si c'est pour vous être agréable....

— Et je viendrai vous voir tous les matins?

— Oh!... et votre gouverneur!

— Je ne le lui dirai pas, et d'ailleurs je suis le..... Je trouverai moyen de m'échapper : je viendrai.

— Mais....

— Si, je viendrai, car je vous aime, et.... si vous y consentez, je serai le mari que vous avez demandé. C'est le ciel qui le veut puisqu'il a conduit mes pas près de vous en ce moment. Mais vous.... pourrez-vous m'aimer?

—Hélas! balbutia Marie, Elisabeth m'a bien recommandé de ne jamais l'avouer.

— Eh bien! ne me le dites pas; je le croirai si vous me laissez baiser cette petite main.

Marie qui se serait crue perdue si elle avait prononcé : « je t'aime » n'hésita pas à accorder l'aveu tacite qu'on lui demandait. Ne serait-ce pas le cas de dire en parodiant un vers de Molière :

« Il est avec *l'amour* des accommodements. »

La jeune fille indiqua au comte un petit sentier qui conduisait directement au château de Tervueren.

— Je serai demain près de vous. Adieu, Marie, dit Charles en prenant un nombre de baisers qu'il ne compta pas sur la blanche main qu'on oublia de retirer.

— Je vous attendrai. Adieu, Charles.

Et la blonde Marie resta debout et suivit le jeune homme des yeux d'abord, puis de la pensée, et elle ne songea à rentrer que lorsqu'elle entendit la voix de Gertrude qui l'appelait pour le repas.

CHAPITRE II.

UNE GRANDE DAME.

En quittant Marie, le jeune comte de Charolais, livré aux suaves émotions d'un premier amour, laissait mollement errer ses pensers. Cependant à mesure qu'il approchait et, lorsqu'à travers les rares éclaircies des arbres, il aperçut le faîte des antiques créneaux qui défendaient comme deux géants le château de Tervueren, ses idées qui voyageaient sentimentalement dans un monde de vaporeuses illusions prirent un cours moins poétique, et la réalité, ce mauvais génie des songeurs, vint brutalement voiler le ciel fantastique que son âme rêvait. Il se demanda de quel prétexte il pourrait colorer son absence et il n'en trouva d'autre que de dire qu'il s'était égaré. Mais comment avouer qu'il avait eu deux fois tort avec Charles de Ternant? N'était-ce pas reconnaître que la sagacité de son ami l'emportait de beaucoup sur la sienne à lui, comte de Charolais! Et son orgueilleuse

vanité lui représentait les sourires fins et moqueurs qui accueilleraient son retour. Décidément il était impossible au fils d'un prince régnant de se servir d'une excuse qui prouverait infailliblement la supériorité d'un simple gentilhomme. Cette supériorité était, il est vrai, d'une nature purement topographique, mais le futur duc de Bourgogne pouvait-il le céder en rien à ceux qui, plus tard, devaient être ses sujets, et qui sans doute — car un prince doit tout prévoir — se prévaudraient, dans l'avenir, des moindres avantages qu'ils auraient remportés sur lui, pour entraver son pouvoir? Peut-être même se croiraient-ils en droit de lui donner des conseils et de combattre une opinion émise par leur souverain. « Par Saint-Georges! s'écria le comte, cela ne sera pas, et il ne sera point dit qu'un vassal aura plus de connaissances, plus de tact que son suzerain! Jour de Dieu! ma volonté m'élevera au-dessus de ces vaniteux...»

Tout-à-coup, la terre manqua sous ses pas et, lorsqu'il parlait si orgueilleusement, il ne voyait pas, le superbe, le précipice qui s'ouvrait béant devant lui! Dans l'ardeur de son monologue, le jeune prince, déviant du sentier qui lui avait été indiqué, avait pris à gauche, et le trou dans lequel il tomba était un immense piége à loup. Par un mouvement machinal, soudain comme la pensée et qu'inspire l'instinct de la conservation, le comte étendit les bras et fut assez heureux pour saisir la tige d'un houx qui se trouvait derrière lui. Il s'y cramponna fortement, et cherchait à remonter lorsqu'un hurlement attira son attention au-dessous de lui. Au fond de cette espèce de cave qui pouvait avoir huit à neuf pieds de profondeur, il vit une énorme louve dont les yeux flamboyaient en se fixant sur lui. Charles contempla un instant ce redou-

table adversaire, et obéissant à cette bravoure irréfléchie qui plus tard causa sa perte, il tira de la main qu'il avait libre le poignard qu'il portait à la ceinture, sauta dans le trou et se trouva à trois pieds de la louve et face à face avec elle. L'animal ne bougea pas, et au tremblement convulsif et furieux qui l'agitait et faisait hérisser ses poils, on comprenait qu'il était affamé et vendrait chèrement sa vie. Les deux ennemis se regardèrent en silence comme pour s'observer et étudier leur plan d'attaque ; puis, d'un bond formidable et si spontané que le jeune homme n'eut pas le temps de le prévenir, l'horrible bête s'élança sur lui et le renversa. Mais Charles avait, dans de telles occasions, un sang-froid admirable ; loin de chercher à se relever, il étreignit la louve d'un bras puissant, et quoique celle-ci le mordît avec rage, il parvint à lui plonger son poignard dans le flanc. L'animal lâcha l'épaule que quelques secondes plus tard ses dents eussent broyée, et il expira dans une violente convulsion.

Le comte se releva, examina avec fierté son juste-au-corps souillé de sang, et s'écria d'une voix triomphante:

— Maintenant les apparences sont sauvées ; si j'ai été retardé, c'est par la rencontre de cette bête mal avisée qui en voulait à la vie du descendant des illustres ducs de Bourgogne !... Mais, par Saint-Georges ! pour constater ma victoire, il me faut un trophée....

Et il coupa l'une après l'autre les quatre pattes du loup, remonta à l'aide de trouées qu'il fit dans les murailles de terre, et, vingt minutes après, il entrait au château de Tervueren, portant à la main les gages de son triomphe.

Le beer d'Auxi, son gouverneur, Charles de Ter-

nant, Philippe de Croy, Jean de la Trémouille, ses jeunes compagnons, et quelques seigneurs qui étaient venus à Tervueren, où devait avoir lieu une partie de chasse, attendaient le prince avec anxiété.

— Que vous est-il arrivé, mon cher seigneur? s'écria le beer d'Auxi à la vue du sang qui couvrait les vêtements de son élève.

— Rien, mon excellent gouverneur, sinon que je me suis battu avec l'ennemi dont voici la dépouille, répondit le prince en montrant les pattes de la louve.

Il lui fallut raconter cette histoire, ce qu'il fit le plus brièvement possible. Ensuite il se tourna vers Ternant et voulut lui remettre le montant du pari qu'il avait perdu.

— Ah! sire comte, dit le jeune homme en refusant les pièces d'or, l'événement qui vous est arrivé justifie assez votre retard, et je regrette vivement de ne pas vous avoir accompagné.... Mais il est trop tard pour la chasse, la dînée nous attend et il faut nous hâter, car il y a souper et bal au palais, et vous savez que le duc ne nous pardonnerait pas de nous faire attendre.

— Dînons donc et partons.

Malgré les prières de son gouverneur et de ses jeunes compagnons, le prince ne voulut pas changer de costume, et il revint à Bruxelles avec ses vêtements ensanglantés.

Quand la bonne duchesse de Bourgogne vit son fils dans cet état, elle ne put retenir des exclamations de frayeur; mais le comte la rassura en jurant qu'il n'avait d'autres blessures que quelques morsures légères, et le duc, fier du courage de son Charles, le serra dans ses bras en exaltant ce haut fait.

Cependant l'heure du bal avait sonné. Le palais offrait une richesse et une magnificence dont il serait difficile de se faire une idée. Une immense quantité de flambeaux odorants, tenus par des bras de métal qui sortaient des murs, illuminaient une foule étincelante de soie et d'or, de jeunesse et de beauté. La joie animait tous les yeux et rendait les hommes plus galants, plus aimables, plus empressés; les femmes plus coquettes, plus jolies, plus gracieuses que jamais. Et toute cette foule tournoyait en cadence aux sons harmonieux des hautbois et des trompettes qui enivraient les danseurs.

Le jeune comte de Charolais parcourait les salles du bal, recevant avec une insouciante froideur les compliments, les félicitations des belles dames que son indifférence désolait. Pour la première fois de sa vie, il sentait le besoin de s'épancher, et il cherchait partout son ami Charles de Ternant. Enfin il l'aperçut. Le jeune homme était appuyé sur le dos d'un fauteuil vide. Ses traits étaient plus pâles encore que d'habitude, et ses yeux suivaient avec égarement un couple de danseurs qui tourbillonnaient dans l'espace.

— Qu'as-tu donc, mon cher Ternant? dit le comte en s'approchant.

— Rien, rien, répondit Ternant en souriant avec effort.

— Jour de Dieu! Ternant, tu veux me cacher tes affaires! Ne suis-je pas ton ami? Je vais te prouver que je suis plus confiant, en t'apprenant l'aventure qui m'est arrivée ce matin.. Mais, sur ton âme, il faut que tu me fasses le serment d'ensevelir ma révélation au fond de ton cœur.

— Site comte, je ne vous demande pas vos confidences, répliqua Ternant, blessé par ces dernières paroles; gardez-les donc, puisque vous me croyez capable de vous trahir.

— Ne te fâche pas; je sais que tu es discret. Apprends donc que je suis amoureux, dit le prince avec explosion.

— Amoureux, vous!... vous, amoureux! s'écria Ternant au comble de la surprise.

— Oui, mon ami, amoureux moi... et pour toute ma vie!

Quand le prince eut raconté à son ami ce qui s'était passé entre lui et la jeune orpheline, il demanda :

— Mais toi, mon cher Ternant, ne me diras-tu pas le sujet de l'affliction qui se lit sur ton front?

— Oh! moi, dit Ternant avec une douloureuse résignation, moi... j'aime aussi, mais... je ne suis pas aimé....

— Et quelle est donc l'ingrate....

— La voilà! dit Ternant en interrompant le comte.

— Quoi! la comtesse de Rialdo?

— Silence!

Et emmenant le comte de Charolais dans une partie isolée de la salle, Charles de Ternant lui parla ainsi :

— Vous me ferez observer, je le sais, que la comtesse a été la maîtresse de votre père, mais que voulez-vous? l'amour ne se commande pas, et j'aime cette femme avec passion.

— Mais comment cet amour est-il venu?

— Que puis-je vous dire?... J'ai vu la comtesse et je l'ai aimée!...

— Mais elle a trente-quatre ans....

—Oui. Et à seize elle avait pour amant le duc Philippe qui, bientôt fatigué d'elle, la maria au comte de Rialdo : je le sais. Depuis son mariage, elle a eu bien des faiblesses : je le sais encore.... Et pourtant je l'aime, et pour un de ses sourires, je donnerais ma vie !

— Et connaît-elle cette passion ?

— Peut-être ! car si je ne lui ai jamais parlé de mon amour, mon trouble quand elle me parle, et mes yeux qui la suivent sans cesse, ont dû le lui découvrir.

En ce moment un page s'avança vers les deux jeunes gens, et, s'adressant à Charles de Ternant auquel il remit des tablettes toutes ouvertes :

— Veuillez me donner une réponse, dit-il.

— J'y serai, répondit Ternant après avoir jeté un coup-d'œil sur les tablettes.

Le page s'éloigna et l'amoureux, passant de la tristesse à une joie qui tenait du délire, s'écria transporté :

— Elle m'aime ! et elle m'attend dans une heure.

— Mon cher Ternant, dit le comte, je serai charmé que la comtesse réponde à ton amour, mais j'ai ouï dire que c'est une femme dangereuse, et, si tu m'en crois, tu ne te jetteras pas en aveugle dans quelque piége tendu à ton ignorance, et tu n'iras à ce rendez-vous que bien armé.

Moins d'une heure après cet entretien, Charles de Ternant, enveloppé dans un vaste manteau noir, se promenait devant l'hôtel de Rialdo. La recommandation du prince avait fait sur lui quelque impression, et de temps à autre il entr'ouvrait son manteau pour dégager une rapière nue qu'il tenait de la main droite.

Enfin une croisée s'ouvrit et une femme apparut sur le balcon.

— Est-ce vous? demanda-t-elle.

Sur la réponse affirmative du jeune homme, elle jeta une échelle de soie, et en un moment il se trouva dans une chambre à coucher riche et spacieuse comme elles ne le sont plus. La comtesse de Rialdo était une femme belle encore et dont les formes gracieuses, quoiqu'un peu prononcées, avaient tourné bien des têtes. Lorsqu'elle eut fermé la fenêtre, elle s'assit sur une banquette de velours et força le jeune homme à se placer près d'elle; elle prit ses mains qu'elle serra dans les siennes, et, le regardant avec des yeux qui promettaient le bonheur :

— M'aimez-vous? dit-elle.

A cette question, Ternant bondit comme frappé d'une commotion électrique. Son cœur palpita; ses artères battirent avec violence et l'émotion l'empêcha de répondre. Il tomba à genoux et un torrent de larmes vint mouiller les blanches mains de la comtesse.

Cette réponse en valait bien une autre; la comtesse le comprit, car elle passa la main dans la chevelure du jeune homme, déposa un baiser sur son front, et reprit d'une voix douce et grave à la fois :

— Je crois à votre amour, Charles, mais il m'en faut une preuve.

— Oh! parlez, parlez! mon sang, ma vie, tout vous appartient!

— Vous connaissez le marquis d'Ozolonga, reprit la comtesse avec un léger tremblement dans la voix. Vous le connaissez, n'est-ce pas, ce noble, qui cherche à écraser tout le monde de son luxe et de son impertinence?.... Eh bien! il faut qu'il meure et c'est vous qui devez le tuer!

— Mais.... hasarda Ternant.

— Ne m'interrompez pas, poursuivit la comtesse en s'animant de plus en plus et ne pouvant maîtriser sa colère. Le marquis d'Ozolonga m'a grossièrement outragée ce soir par ses paroles ; je n'avais qu'un mot à dire et j'eusse trouvé dix vengeurs, mais je connaissais votre amour, je n'ai pu demeurer insensible, et c'est vous que j'ai choisi pour demander raison au comte.

— Merci, merci, madame, je vous vengerai, je vous le jure, et cela dès demain.

La comtesse regarda Ternant avec une expression qui eût fait trembler tout autre qu'un amoureux, puis elle posa convulsivement ses lèvres sur celles du jeune homme ; et proféra ces mots d'une voix basse et saccadée :

— Charles, je t'aime, entends-tu, je t'aime de toute mon âme ; mais ce n'est pas demain, c'est cette nuit même qu'il me faut ma vengeance. Ecoute, cet homme a dit que j'étais une courtisane et que je ne t'aimais pas... Il faut qu'il en ait menti, il faut que tu le lui dises, et pour cela.... Eh bien, pour cela.... je suis à toi ! Et tu lui prouveras qu'il a menti.

. . . . . .

Et, deux heures plus tard, Charles de Ternant, enivré d'amour et avide de vengeance, entrait dans un obscur tripot de la place du Grand-Sablon. Il s'approcha d'un homme d'une taille élégante et d'un extérieur agréable, et lui frappant sur l'épaule :

— Marquis d'Ozolonga, dit-il, voulez-vous me faire l'honneur de m'accepter pour adversaire à l'une de ces tables.

— Eh ! petit, répliqua Ozolonga d'un ton tout à fait insolent, vos bras ont-ils la force de jeter les dés, et

otre tête est-elle capable de calculer les chances du eu ?

La fureur empourpra le visage de Charles de Ternant, et il s'écria avec rage :

— Marquis d'Ozolonga, mon épée pourrait vous prouver que mon bras, s'il est faible, est du moins courageux, et si vous êtes aussi brave qu'arrogant, vous ne refuserez pas de me rendre raison de l'insulte gratuite que vous venez de m'adresser.

Des officieux s'interposèrent, mais ce fut en vain... Le marquis, spadassin de profession, se rit des observations qui lui furent faites, et Ternant, outré de colère en entendant les railleries de l'étranger, lui jeta son gant à la figure.

Aussitôt que le jour eut paru, les deux adversaires, entourés de leurs seconds, croisaient le fer sur les remparts, tout près de la porte de Halle. Ternant attaquait avec fureur, et Ozolonga se défendait avec une prudence et un sang-froid qui devaient lui assurer le succès, quand un nouvel acteur parut au milieu des deux combattants et arracha l'épée du marquis en ordonnant impérieusement à Ternant de remettre la sienne dans le fourreau. Les témoins de cette scène restèrent stupéfaits de l'action du comte de Charolais (car c'était lui), qui dit froidement :

— Messires, le duel n'est permis dans les États du duc mon père, qu'autant qu'il l'autorise. Si ma conduite vous offense, marquis d'Ozolonga, il y aura dans quelques jours un tournoi où le comte de Charolais vous prouvera que vous n'êtes qu'un lâche qui abusez de votre supériorité d'escrimeur pour chercher querelle aux loyaux sujets du duc Philippe. C'est là

aussi que Charles de Ternant vous rendra raison de l'insulte qu'il vous a faite et que votre conduite malséante a provoquée. Et si jusque-là vous étiez assez téméraire pour oser vous permettre envers lui la moindre voie de fait ou la plus petite injure, par Saint-Georges! vous ne resteriez pas une heure sur les terres de Bourgogne.

Sans attendre une réponse, le comte prit son ami sous le bras et l'entraîna avec lui au milieu de l'étonnement des spectateurs.

CHAPITRE III.

LE TOURNOI.

Quoique la révolte et les désordres des Gantois continuassent et s'accrussent pendant cette année 1451, le duc ne cessait pas pour cela de tenir une cour brillante et rassemblait autour de lui les grands seigneurs, la noblesse et les chevaliers, dans des fêtes, des banquets et des tournois. Dans les premiers jours de mai, il tint à Mons un chapitre de la Toison-d'Or. Jean de Clèves, Jean de Lannoy, Jean de Neufchâtel et Jacques de Lalaing, le bon chevalier, qui était revenu d'Italie et du tournoi de la Dame des Pleurs, reçurent l'ordre.

Comme nous l'avons dit déjà, le comte de Charolais venait d'avoir dix-huit ans. Ce n'était plus un enfant; par les soins du beer d'Auxi, il était devenu un prince de grande espérance, et montrait de belles qualités. On voyait qu'il avait goût aux choses périlleuses; son plus grand plaisir était la chasse, quand elle lui était per-

mise, et il parlait avec admiration des belles histoires de chevalerie des Gauvain et des Lancelot. Il tirait de l'arc comme le meilleur archer, jetait son homme par terre plus loin qu'aucun lutteur, et jouait aux échecs mieux que personne de son temps. Pour les bals, les mascarades, etc., ces amusements convenaient peu à son caractère, et il les taxait d'oisiveté. Toutefois, il dansait fort bien, et savait chanter chansons et motets.

Le duc jugea que le temps était venu de lui faire faire ses premières armes, et il donna, à Bruxelles, un beau tournoi, exprès pour que son fils y combattît.

Le lieu désigné pour les joutes fut la grande place, et, le jour arrivé, les populations accourues pour cette fête jouirent du coup-d'œil le plus magnifique. Une lice formée d'une double enceinte de fortes planches fut préparée, et la tente de chacun des combattants y fut dressée. Celle du comte de Charolais était d'étoffe de soie blanche, brochée d'or, sans autres blason ni armoiries qu'une branche de houx avec cette devise : « Qui s'y frotte, s'y pique. » A côté de celle-ci, s'élevait celle du jeune de Ternant, de damas bleu, avec l'écusson de ses armes. Il avait fait broder à l'entour, en grosses lettres blanches, cette pieuse devise : « Toute ma force est en Dieu. » A l'autre extrémité de la lice étaient deux autres tentes, l'une de velours blanc et bleu, occupée par Philippe de Croy, Jean de la Trémouille et quelques autres jeunes gens qui allaient aussi faire leurs premières *emprises* d'armes. L'autre était destinée à Jacques de Lalaing, le bon chevalier, que le duc avait choisi pour courir la première lance contre son fils. Chacun disait à ce sujet que « jamais si grand honneur ne pourrait être attribué à meilleur chevalier, et

»que c'était à lui, mieux qu'à nul autre, qu'il appar-»tenait d'éprouver le noble fils de son souverain, celui »qui devait être un jour son seigneur. » (1)

Une tribune somptueusement tapissée et ornée avait été construite, vers le milieu d'un des côtés de la lice, pour recevoir le duc, les chevaliers de la Toison-d'Or et les grands seigneurs. En face, on en voyait une autre de satin blanc, sur lequel étaient brodés en or les blasons d'Isabelle de Portugal, duchesse de Bourgogne, et des nobles dames et damoiselles de la cour à qui elle était destinée.

Deux cents archers de la ville de Bruxelles étaient rangés dans le passage, laissé autour de la lice, entre les deux enceintes de planches. Huit hommes d'armes se tenaient, le bâton blanc à la main, prêts à séparer les champions, et à exécuter les ordres du duc.

Alors parut le maréchal de Bourgogne, accompagné des rois d'armes et des hérauts qui crièrent les défenses de rien faire qui pût porter dommage aux combattants. Puis tout étant arrêté, Jacques de Lalaing s'avança d'un côté, tandis que le prince, ayant pour écuyers le comte d'Etampes et le seigneur de Clèves, et suivi du beer d'Auxi et du sire de Rosimbos qui l'avaient élevé et gouverné depuis son enfance, s'en vint de l'autre.

(1) Comme le jeune prince n'était jamais descendu dans la lice, les dames et surtout la duchesse avaient exigé que, trois jours auparavant, il s'essayât quelque peu. On se rendit au parc; les deux chevaliers courant l'un sur l'autre, le comte brisa sa lance sur l'écu de son adversaire. Pour le sire de Lalaing, sa lance ne toucha point. Le duc ordonna au bon chevalier de ne point ménager son fils, et, à une seconde rencontre, les deux lances se rompirent.

— « Faites votre devoir » crièrent les hérauts.

Le combat à la lance commença, et chacun admira la bonne grâce et la fierté du comte. Trois fois les lances furent brisées, et le duc ayant jeté son bâton, les champions rentrèrent dans leur tente.

Ce fut au tour de Charles de Ternant qui, conduit par le sire de Ternant, son père, et par le prince, vint mettre un genou en terre devant le duc, et lui tint ce discours :

— « Monseigneur, un étranger qui a reçu l'hospitalité à la cour de Bourgogne, m'a publiquement insulté, et j'ai répondu par une injure publique. Nous mesurions nos épées, quand le comte de Charolais est venu nous séparer en votre nom, et a remis le combat à ce jour. Daignez donc octroyer à votre respectueux sujet la permission de combattre à outrance le seigneur Ozolonga, mon ennemi personnel. »

— « Jeune homme, dit sévèrement le duc, j'ai entendu parler de cette affaire ; mais ce n'est point ici un champ clos, et votre demande ne saurait être accueillie par nous. »

— « Pardonnez-moi, monseigneur et bien-aimé père, reprit le prince avec respect. Dieu m'est témoin que je ne voudrais pas désobéir à vos ordres ; mais, je vous l'ai dit, j'ai engagé ma parole et mon honneur envers Ternant, vous ne pouvez vouloir déshonorer votre fils. D'ailleurs, le seigneur Ozolonga se montre à votre cour chevalier discourtois et arrogant, et j'ose réclamer de votre justice et requérir de votre bonté la licence de combattre le susdit seigneur, déclarant que je suis le tenant de mon ami, et qu'avec votre approbation, je le soutiendrai envers et contre tous. »

Un grand étonnement se répandit parmi les nobles qui entouraient le duc, mais sur les prières de son fils et aux sollicitations du sire de Ternant, il fut permis au jeune homme de combattre à la lance et à l'épée, jusqu'à ce que le duc ordonnât de cesser.

Un moment après, Ternant et Ozolonga coururent l'un sur l'autre, et le choc brisa leur lance en même temps. Ils mirent pied à terre, et commencèrent le combat à l'épée ; il dura une demi-heure avec un acharnement égal de part et d'autre.

Ce fut un sujet de suprise pour les chevaliers et les dames, de voir ce pâle et frêle jeune homme se défendre avec tant d'intrépidité contre l'étranger dont la taille était colossale et la réputation de spadassin si bien établie. Enfin, le duc fit jeter son bâton, et déclara l'honneur satisfait.

Philippe de Croy, Jean de la Trémouille et leurs compagnons, entrèrent également en lice, et firent leur devoir; après quoi le comte de Charolais voulut combattre de nouveau. Il courut d'abord contre Ozolonga qu'il renversa du premier choc aux applaudissements unanimes de la foule et des hérauts qui criaient : « Bourgogne! » Le prince rompit dix-huit lances, donna et reçut de fortes atteintes, et fit bien son devoir en tout. Les nobles et belles spectatrices ne cessaient de répéter :

— « Qu'il est brave et fier, et quel dommage qu'il n'aime pas les dames! »

Et les hommes ajoutaient à l'envi :

— « Charles sera toujours notre bien-aimé prince, car il est digne en tout de sa noble race! »

Le duc était fier et heureux des succès de son fils, et

des louanges, cette fois bien méritées, qu'on lui prodiguait. Pour la duchesse, pendant tout le temps du combat, elle était demeurée muette et pâle d'effroi; mais quand le tournoi fut terminé, quand il n'y eut plus l'ombre d'un danger pour le comte, ce fut une joie, un ravissement qui ne peuvent se traduire et qu'elle-même ne put exprimer que par des larmes, mais de ces larmes d'amour et de bonheur, si douces au cœur d'une mère.

Puis vint un moment où l'excès de ce bonheur faillit lui être fatal. Lorsque les dames décernèrent le prix à son fils qu'elle aimait tant, la bonne duchesse perdit connaissance, et on la reporta évanouie à son palais.

Cet événement attrista un peu la fête, mais l'inquiétude cessa bientôt quand la duchesse fit annoncer qu'elle était tout-à-fait remise, et ne ressentait aucun malaise. Néanmoins, elle fit dire en même temps que, craignant une rechute, elle ne paraîtrait ni au souper ni au concert qui devait le suivre.

Quand il apprit que la duchesse resterait dans ses appartements, le comte de Charolais, qui se montrait fort ennuyé, chargea une des femmes de sa mère de lui demander si, en attendant l'heure du banquet, elle pouvait le recevoir; il parut tout joyeux lorsqu'un officier vint l'avertir qu'il était attendu.

Avant de pénétrer dans l'appartement de la duchesse, nous devons mettre le lecteur au courant des faits suivants qu'il importe de connaître. Depuis le jour où il avait rencontré Marie, le prince, fidèle à sa promesse, était retourné chaque matin auprès de la jeune fille, sans toutefois trahir son incognito. Plus de quinze jours s'étaient écoulés depuis leur première entrevue, et

l'amour avait fait de rapides et d'immenses progrès dans ces jeunes cœurs. Charles sentait que la vie lui serait difficile et lourde sans Marie, et Marie se disait dans la sincérité de son âme qu'elle mourrait s'il fallait renoncer à Charles. Cependant, rien n'était moins possible qu'un mariage entre l'héritier d'un duché qui valait un royaume et la pauvre orpheline dont le nom même était ignoré. Aussi, Charles se plaignait-il à son ami Ternant, son unique confident, accusant le sort d'injustice et de cruauté à son égard. Pourquoi cette jeune fille si douce, si candide, à laquelle il eût été si heureux de consacrer son existence, et qui lui eût assuré un long avenir de bonheur, n'était-elle pas née fille d'un prince ou d'un roi? Sa beauté, ses grâces, ses vertus ne lui méritaient-elles pas une couronne?... Ternant, qui accompagnait le comte dans toutes ses visites, et qui avait vu Marie, répliquait qu'assurément, sous ce rapport, il y avait beaucoup, mais beaucoup de reines moins dignes qu'elle de porter le diadème. Tous ces discours n'arrangeaient pas les choses. Pourtant, l'homme qui avait remis Marie aux mains de Louis Naës et de sa femme Gertrude, leur avait donné une bague ornée d'un superbe diamant. Cette bague provenait, avait assuré l'inconnu, du père de l'orpheline, et, s'il n'y avait ni chiffre ni blason, elle portait, gravée dans l'intérieur du cercle d'or, une couronne ducale... Cette circonstance fit jaillir une étincelle d'espoir au cœur de l'amoureux : « Si Marie était l'enfant d'un duc, se dit-il, je pourrais l'épouser » et il communiqua ses doutes et ses espérances à son ami. Ternant réfléchit un instant, et voici ce qu'il répondit au comte : « Votre mère est bonne pour vous. Si j'étais à votre place, je m'ouvrirais à elle, et je la prierais de faire

venir Marie à la cour. De cette manière, vous pourriez la voir tous les jours sans négliger vos devoirs, et peut-être, à l'aide de la bague que vous lui remettriez, la duchesse parviendrait-elle à découvrir le secret de la naissance de votre amie. » Ce conseil d'une amitié plus chaude et plus empressée que prudente et raisonnable, parut si admirable et si sage au comte, qu'il résolut de le suivre immédiatement. Par malheur il n'avait pu, jusqu'au moment où nous sommes parvenus, en trouver l'occasion. On comprend maintenant pourquoi le prince voulait s'entretenir avec la duchesse.

Il trouva sa mère étendue sur un lit de repos, et entourée de ses femmes. Après lui avoir baisé la main tendrement, il la pria d'éloigner les dames; la bonne duchesse, tout intriguée, mais incapable de résister à une prière de son fils, y consentit, et ils demeurèrent seuls.

Quoique le comte connût par expérience toute la faiblesse de sa mère pour lui, il se trouvait grandement embarrassé, et sa résolution était près de l'abandonner. Un regard de l'excellente duchesse l'encouragea, et, mettant de côté tout préambule, il vint droit au but et commença ainsi :

— Madame et bonne mère, je suis éperdument épris d'une jeune fille aussi pauvre qu'elle est belle et vertueuse!

La duchesse poussa une exclamation qui exprimait son étonnement, et elle s'apprêtait à répondre; mais sans lui en donner le temps, son fils lui fit le récit de ses amours, et n'omit aucune des particularités que nous connaissons. La bonne dame ne revenait pas de sa surprise, et elle eût bien voulu gronder le jeune homme et l'accabler des reproches que méritait son

attachement inconsidéré pour une fille qui, suivant toute probabilité, était le fruit d'un amour illicite; mais Charles tenait si bien ses deux mains qu'il couvrait de baisers et de larmes, et son attitude était si suppliante!... Quelle mère aurait la force de repousser l'enfant qui implore son indulgence ?

— Ma mère, dit doucement Charles, ne ferez-vous rien pour moi ?

— Hélas! mon enfant, je verrai.... Tu l'aimes donc bien ?

— Si je l'aime!... Oh! oui, ma bonne mère... autant que je vous aime.

— Flatteur! dit Isabelle en souriant. Mais comment savoir.... ah! cette bague, voyons-la.

— La voici, répondit Charles, en l'ôtant de son doigt; elle ne me quitte plus.

La duchesse examina la bague avec attention, et et lorsque ses yeux se furent portés sur la couronne ducale :

— Quoi! cette bague vient de son père, s'écria-t-elle d'une voix tremblante.

— Le connaîtriez-vous?.. Oh! parlez, ma mère, parlez!

Plus la duchesse contemplait la couronne gravée sur le bijou, plus ses traits se contractaient; ses lèvres devenaient livides et elle murmurait sourdement :

— Hélas! mon Dieu, fasse le ciel que mes pressentiments ne se réalisent pas!

Et se levant d'un mouvement brusque et précipité, elle ajouta d'une voix brisée :

— Charles, mon ami, mon enfant... au nom du Christ... ne me cachez rien!.. cette jeune fille... est-elle encore pure ?

— Pure comme les anges du ciel, ô ma mère; je vous le jure par le Christ que vous invoquez.

— Merci, Seigneur-Dieu, merci!... Au moins, si mes pressentiments sont justes, j'aurai encore le temps nécessaire pour empêcher cet épouvantable crime!

Puis elle baisa son fils au front, et lui dit en le congédiant :

— Va, mon ami, va, demain nous irons ensemble trouver l'orpheline, mais ne t'y rends pas sans moi, entends-tu.

— Je vous le promets, ma tendre mère, répondit Charles qui ne comprenait rien aux paroles et à l'agitation de la duchesse.

Puis il gagna la salle qui précédait celle du festin, et où les convives se réunissaient en attendant avec impatience l'heure désirée.

La première personne que le comte aperçut en y entrant, fut son ami Charles de Ternant, dont l'air effaré le frappa.

— J'ai à vous parler, lui dit celui-ci en l'entraînant à l'écart.

Quand il se fut assuré que personne ne pouvait surprendre leurs paroles, il s'écria :

— Comte, elle est ici!

— Qui donc? demanda le prince qui ne devinait pas.

— *Elle*!... Marie!...

— Marie!.. Mais c'est impossible.

— Je l'ai vue, vous dis-je!.. Je lui ai parlé... On veut me la faire épouser....

— Mais tu es fou, Ternant... Qui veut te marier à elle?

— Sa mère.

— La mère de Marie !... As-tu perdu le sens?... Depuis quand la connaît-elle?

— J'ai toute ma raison. La mère de Marie veut me faire épouser sa fille et la preuve....

L'entretien fut interrompu par l'arrivée du maître-d'hôtel de la maison du duc qui s'avança vers le comte.

— Prince, lui dit-il en le saluant jusqu'à terre, on n'attend plus que vous, et monseigneur le duc m'envoie vous quérir et m'a ordonné de vous amener sans retard.

Il fallut obéir, et le comte, dévoré d'anxiété, se rendit aux ordres de son père qui, mécontent de sa lenteur inconvenante, l'accueillit froidement. Les souffrances du pauvre amoureux furent bien cruelles pendant ce repas, et il est plus facile au lecteur de se les imaginer qu'à nous de les retracer. Pendant que les convives se rendaient dans la salle de concert, le prince et Ternant qui s'étaient retrouvés et avaient causé quelques minutes, sans doute pour continuer la conversation si mal à propos interrompue, sortirent furtivement du palais et s'écrièrent ensemble :

— A l'hôtel de Rialdo !

CHAPITRE IV.

LA COMTESSE DE RIALDO.

La veille du tournoi, Charles de Charolais et son confident venaient de quitter Marie. La jeune fille, heureuse de l'amour que lui témoignait son amant, se rappelait ces riens délicieux que leurs cœurs avaient échangés. Tout semblait lui sourire : la verdure, le chant des oi-

seaux qui caquetaient dans la feuillée ; et ce beau soleil de mai qui venait dorer les rêves chimériques que son imagination enfantait avec une fécondité intarissable. Comme la première fois que nous l'avons vue, elle était encore assise ou plutôt à demi couchée sur la mousse qui recouvrait le rocher à pic d'où le prince l'avait aperçue. Mais ce n'était plus une création incomplète de son cerveau que Marie adorait ; ce n'était plus une tête inconnue de jeune homme qui occupait, ainsi qu'autrefois, ses beaux songes de jeune fille. Non, non : son esprit, sa pensée, son cœur, son âme même appartenaient à Charles ! C'était par lui, pour lui qu'elle vivait, et quand chaque soir, quand chaque matin elle élevait sa prière vers sa divine patrone, la Sainte-Vierge Marie, ses lèvres ne manquaient pas de murmurer le nom qui désormais restait gravé dans son cœur. Oh ! elle était bien heureuse la jeune fille, elle était surtout bien loin de se douter de l'orage affreux qui grondait sur sa tête, qui allait sitôt éclater et renverser les gracieux édifices de bonheur et d'avenir que son amour avait élevés !

Ce jour-là, Louis Naës, au grand étonnement de sa femme Gertrude, avait revêtu son beau pourpoint des dimanches, de gros drap gris, sa culotte blanche de basin qu'il n'avait pas mise depuis son mariage — et il y avait tantôt trente ans de cela — et, après avoir coiffé sa tête de son plus beau couvre-chef, il embrassa Gertrude et l'orpheline, puis il partit sans dire où il allait, mais en annonçant toutefois qu'il serait de retour dans la journée.

Louis Naës était un homme de cinquante-cinq ans, de taille moyenne, mais trapue. Ses yeux ronds et à fleur de tête n'avaient habituellement aucune expres-

sion ; cependant quand les circonstances devenaient difficiles ou seulement importantes, on y voyait briller la pénétration. En un mot, Naës cachait, sous un faux air de bonhomie, la finesse et l'astuce de son caractère : c'était la duplicité du renard sous l'apparente candeur de l'agneau.

Il traversa la forêt de Soigne qu'il connaissait dans ses moindres détours, arriva à Bruxelles, et se rendit tout droit à l'hôtel de Rialdo. Quand il eut pénétré dans la cour, il aborda un grand valet chamarré de broderies, et, prenant son bonnet de feutre à la main, il lui dit gravement et en s'inclinant :

— Monseigneur, je voudrais parler à ma nièce Elisabeth.

Cette qualification de monseigneur enfla singulièrement l'amour-propre d'un valet, ordinairement assez incivil avec les paysans, comme l'étaient et le sont encore les domestiques de grande maison. Il répondit donc en souriant d'une manière agréable, qu'il allait prévenir mademoiselle Elisabeth. Au bout de cinq minutes, une femme d'une trentaine d'années parut, et n'eut pas plutôt aperçu Naës, qu'elle se hâta de le faire entrer dans l'intérieur de l'hôtel, en lui demandant avec un empressement curieux :

— Qui vous amène, mon cher oncle?.. Y a-t-il quelque chose de nouveau ?

— Oui, ma nièce, oui ; beaucoup de nouveau. Mais va sur-le-champ prévenir ta dame, le temps presse.

— Mais, mon oncle, me direz-vous au moins....

— Rien à présent, curieuse, tout quand j'aurai entretenu la comtesse. Je te conterai cela en mangeant quelques bons morceaux que tu me feras donner. Tu

manqueras pas d'y joindre une ou deux bouteilles de ce bon vin de Roussillon.

— Vous serez content, mon oncle, dit Elisabeth en sortant.

Et, un instant après, elle rentra, lui annonçant qu'il était attendu.

Louis Naës, précédé de sa nièce, fut introduit dans l'oratoire de la comtesse de Rialdo. Elle était assise dans un vaste fauteuil et lisait dans un livre richement relié, qu'à son format inusité il était difficile de prendre pour un livre d'heures. Elle fit signe au visiteur d'attendre, et obligea d'un regard expressif la suivante à se retirer. Lorsqu'Elisabeth eut fermé la porte, la comtesse quitta la pose nonchalante qu'elle avait gardée jusque-là, et, s'adressant vivement à Naës :

— Eh bien, mon ami, lui dit-elle, qu'y a-t-il?.. que signifie votre visite?

— Cela signifie, madame la comtesse, répondit le manant sans paraître intimidé, cela signifie qu'il se passe des choses étranges.

— Et ces choses sont? demanda la comtesse avec plus d'impatience que de curiosité.

Louis Naës prit tranquillement un siége, s'assit à son aise, et développa à la comtesse les amours de Marie et d'un jeune homme qui avait déclaré se nommer Charles d'Harvée.

— Est-ce tout? dit la comtesse quand il eut fini.

— Peut-être!... L'amoureux est gentilhomme...

— Et où est le mal? Marie aura assez de fortune et....

— Sans doute, interrompit le rustre, et c'est ce que je me suis dit. L'enfant de la comtesse de Rialdo, quoique bâtard, peut prétendre à s'allier à la famille de

messire tel ou tel. Aussi, tant que j'ai cru que nous n'avions affaire qu'à un petit gentillâtre, j'ai laissé aller les choses.

— Et quand ce serait un baron ou un comte? dit la comtesse avec un mélange d'orgueil et de dédain.

— Ah! dam... si le père de Marie est un duc régnant ou un roi!

— Que voulez-vous dire?

— Car, continua Naës sans répondre à la question, vous n'avez jamais jugé à propos de me révéler le nom du père de Marie.

— Mais que voulez-vous dire? répéta la comtesse.

— Je veux dire que, dans ce cas seulement, un mariage serait possible entre votre fille et son amant.

— Mais encore une fois vous abusez de ma patience. Expliquez-vous. Quel est cet homme?

— Oh! ce n'est pas précisément un homme : il n'a que dix-huit ans, mais on assure qu'il montre d'étonnantes dispositions.

— Voyons, Naës, en finirez-vous? qui est-ce?

— Eh, mon Dieu, c'est le comte de Charolais.

— Le comte de Charolais! s'écria la comtesse en changeant de visage et se dressant convulsivement. Mais ce n'est pas possible, mon Dieu... Le comte de Charolais!... Tu te trompes, ou, si cela est, nous sommes perdus, Naës!

— Là, je vous le disais bien, répliqua celui-ci. Je sais bien que votre titre de comtesse est quelque chose, et qu'à tout péché miséricorde; mais que diable! le duc de Bourgogne, quoiqu'il s'appelle Philippe-le-Bon, ne peut pas, en conscience, marier l'héritier de ses États à la fille naturelle de la comtesse de Rialdo... Brrr... le frisson

me prend quand j'y pense... C'est qu'on nous accuserait d'avoir séduit le prince, et il y a de quoi nous faire jeter dans une basse-fosse !

— Ecoutez, Naës, il n'y a qu'un moyen de nous sauver. Vous allez prendre des chevaux et vous me ramenerez Marie ici sans délai. Mon plan est tracé, j'ai sous la main un jeune homme, vous comprenez, mon ami, un jeune homme que je donnerai pour époux à Marie. Je suis sûr de lui, et il n'a rien à me refuser, parce que...

— Oui, dit Naës avec méchanceté, il n'a rien à vous refuser, parce que....

La comtesse avait besoin du rustre, et elle ne voulut pas interpréter son impertinente plaisanterie. Elle donna des ordres pour qu'on préparât des chevaux, et continua :

— Vous entendez. Hâtez-vous, et j'arrangerai cette affaire. Il y a cinq cents livres de France pour vous.

Cette dernière phrase produisit un effet prodigieux sur Louis Naës. Il prit respectueusement congé de la comtesse, l'assura qu'elle serait promptement et ponctuellement obéie, et, sans répondre à sa nièce qui lui rappelait que quelques plats succulents et trois bouteilles de son vin favori l'attendaient, il monta à cheval et partit à toute bride.

Après le départ du rustre, la comtesse envoya deux lettres, l'une au sire de Ternant, l'autre à son fils. Elle priait le premier de la recevoir dans la soirée ; elle indiquait au second un rendez-vous à l'hôtel de Rialdo pour minuit.

Comme on doit le présumer, il fut bien aisé à Louis Naës de disposer notre jolie Marie à le suivre, et la

comtesse avait à peine eu le temps d'envoyer ses missives, c'est-à-dire moins de deux heures après la scène que nous venons de rapporter, que déjà la jeune fille était devant elle. La comtesse congédia le conducteur qui disparut en promettant de venir reprendre celle qui l'appelait son père.

Lorsque Marie se trouva seule avec la grande dame, sa contenance fut visiblement embarrassée. Pour la rassurer, la comtesse la fit asseoir près d'elle, prit ses deux mains dans les siennes, et attachant sur elle des regards qu'elle savait parfois rendre bien tendres :

— Mon enfant, dit-elle, vous n'avez jamais connu votre mère, et pourtant il lui eût été bien doux de vous presser plus tôt dans ses bras. Ah! ne l'accusez pas, il lui en a bien coûté pour vous tenir si longtemps éloignée d'elle.

Ces paroles émurent profondément la jeune fille; elle plongea ses regards dans les yeux de la comtesse, et elle répondit en pleurant :

— Oh! je ne l'accuse pas, madame, mais je voudrais bien la connaître et l'embrasser. Ah! si je la connaissais ma mère, il me semble que je l'aimerais, que je l'adorerais à genoux!

La comtesse ne pensait pas ce qu'elle avait dit tout à l'heure, et son but unique était de s'emparer de l'esprit de la naïve enfant. Mais quand elle entendit les expressions si simples et en même temps si pleines de sentiment qui faisaient deviner la candeur et la beauté de l'âme de son enfant, une révolution soudaine s'opéra dans cette femme, la voix du sang l'emporta sur la voix de la raison, et elle prit Marie dans ses bras en s'écriant :

— Ma fille! ma fille! embrasse-moi donc, aime-moi

donc, car c'est moi, entends-tu, c'est moi qui suis ta mère !

Plus d'un quart d'heure se passa. C'était entre ces deux femmes des mots entrecoupés, des phrases inachevées, des étreintes, des embrassements passionnés, des baisers sur la bouche, sur les cheveux.... Et tout cela, c'était de la joie, du bonheur, du délire, que sais-je, moi ! C'était une mère dans le cœur de laquelle le sentiment de la nature, longtemps endormi par ces plaisirs du monde qui corrompent, dessèchent, flétrissent l'âme, venait enfin de se réveiller puissant et fort de toute la force, de toute la puissance de l'amour maternel... C'était une fille qui retrouvait une mère si longtemps attendue, si longtemps désirée !

Puis la comtesse, par un mouvement rapide, se débarrassa des bras qui l'enlaçaient amoureusement. Sa poitrine se soulevait avec bruit, des sanglots s'en échappaient, et ce fut d'une voix presque défaillante et où perçait la honte, qu'elle murmura :

— Marie, ma fille chérie, il est douloureux, cruel, oh! bien cruel, va, pour une mère de rougir devant son enfant! et pourtant il le faut... il faut que je t'apprenne l'histoire de ta naissance, car tu te trouves sur le bord de l'abîme où s'est englouti mon honneur, et c'est ta mère seule, en t'avouant sa faute, qui peut t'empêcher d'y tomber.

La comtesse vit bien que ses paroles étaient une énigme pour sa fille, et elle reprit en se remettant un peu :

— Elevée loin du monde, tu ne peux en connaître la perversité, mon enfant. Aussi, est-il de mon devoir de te mettre en garde contre la séduction qui t'envi-

ronne, et sous le souffle de laquelle tu succomberais comme a succombé ta mère. Prête-moi toute ton attention, chère fille, c'est ma propre histoire que je vais te dire, et elle a trop de rapport avec ta position présente pour ne pas te frapper.

Marie ouvrait ses grands yeux comme pour mieux saisir la pensée de sa mère, mais elle ne comprenait pas et attendit. La comtesse parla en ces termes :

— « J'avais seize ans, un an moins que toi, Marie; »j'étais pieuse et innocente comme tu l'es, ma fille, et »je passais mes jours sans désirs et sans ennui auprès »d'une vieille tante qui vivait d'un modique revenu aux »environs de Valenciennes. Nous ne sortions guère que »pour aller aux offices, et nous nous y rendions en»semble. Un jour pourtant, comme ma bonne tante était »alitée, je me rendis seule à l'église, et je priai avec »ferveur pour le rétablissement de la santé de ma se»conde mère. Derrière moi se trouvait un jeune homme »de haute taille, d'une figure douce et belle, dont les »yeux s'attachaient sur moi. Quand je sortis, il me sui»vit, et je le vis s'arrêter à quelques pas de notre chétive »habitation. La maladie de ma tante empirait, et j'étais »souvent forcée de sortir plusieurs fois dans une journée. »Toujours je trouvai le même homme sur mes pas. »Bientôt il me parla d'amour, et bientôt aussi je dus »m'avouer que je l'aimais. Ma tante mourut, et je reçus »mon amant dans sa maison qu'elle m'avait léguée. Il »appartenait à une famille honorable et pauvre, je se»rais sa femme, me dit-il. Moi j'étais seule, ignorante »de tout, sans expérience pour me défendre; je l'ai»mais, j'avais foi en lui : je cédai.... et je ne fus pas »longtemps sans porter dans mon sein le fruit de ma

»faute. Hélas! quand j'appris cette nouvelle à celui que »j'aimai, il pâlit, se troubla, et, tombant à mes ge- »noux, il me dit qu'il m'avait trompée, que sa famille »était riche et puissante, qu'il était prince couronné!... »Il me conjura de lui pardonner... Que dirai-je de plus? »Je devins mère, et, quelque temps après, l'auteur de »ma faiblesse, usant de l'influence et du pouvoir que »son rang lui donnait, me fit partir pour Paris, où »j'épousai le comte de Rialdo, gentilhomme espagnol. »On t'avait confiée à Louis Naës, ma fille, et moi, m'a- »bandonnant au tourbillon qui m'emportait, éloignant »la réflexion, refoulant les souvenirs qui auraient pu »me rappeler mon enfant, je me lançai dans le monde, »et je devins une des femmes les plus brillantes et les »plus légères de la cour de Bourgogne, où le comte et »moi nous vînmes nous établir aussitôt après notre »union. C'est que, vois-tu, la trahison de celui à qui »je m'étais donnée sans défiance avait froissé mon cœur, »et, quand ce cœur voulait parler, je le comprimais, »et, avec une volonté de fer, je lui disais : Silence!.. »D'ailleurs, mon mari ignorait ma faute, et la lui ap- »prendre, c'était lui faire partager ma honte. »

La comtesse eût pu ajouter que pendant son mariage elle n'avait pas été plus sage qu'auparavant, et que depuis six ans que le comte de Rialdo était mort, elle avait tout le loisir et le pouvoir de songer à son enfant. Mais elle eût pu dire avec la même vérité que, dans ses nouvelles amours, le cœur n'était jamais entré pour rien.

Marie, la douce et bonne créature, pleurait pendant le récit de sa mère, et quand celle-ci l'eut terminé, Marie se jeta dans ses bras en disant :

— Pauvre mère !

— Oui, pauvre mère, répéta la comtesse, tu as raison. Mais c'est pour toi qu'il faut réserver tes larmes, Marie... Tu aimes, je le sais, et celui qui a surpris ton cœur veut te tromper aussi.

— Charles, ma mère ! dit Marie avec force. Oh ! non. Il m'aime, j'en suis sûre, et je ne dois pas douter de lui.

— Je veux le croire, ma fille, mais quand il en aurait la volonté, il ne pourrait t'épouser.

— O ma mère ! vous ne savez donc pas que nos deux âmes ne font qu'une, et qu'il a juré de n'aimer jamais d'autre femme que moi !

— Pauvre enfant ! dit à son tour la comtesse. Tu ne sais pas, toi, qu'il t'a menti indignement. Celui que tu crois un pauvre gentilhomme comme j'ai cru ton père, celui qui s'est fait connaître à toi sous le nom de Charles d'Harvée, hélas ! mon enfant, c'est le comte de Charolais, c'est l'héritier du duché de Bourgogne, c'est le fils unique de notre souverain !

Marie fut attérée ; cette révélation la confondait. Elle qui avait mis toute sa confiance en Charles, qui avait eu foi en ses promesses comme dans les promesses de l'évangile, se voir trahie, abandonnée par lui ! Oh ! c'était une chose horrible ! Perdre un amant aimé, adoré, au moment même où le ciel lui rendait une mère! Oh ! c'était à en mourir... La frêle enfant ne pouvait supporter tant d'émotions diverses : elle devint froide et blanche comme un marbre, les meubles tournoyèrent devant elle avec une effrayante rapidité, et elle tomba inanimée dans les bras de sa mère.

CHAPITRE V.

SUITE DU PRÉCÉDENT.

Huit heures sonnaient à l'église des saints Michel et Gudule, quand la comtesse de Rialdo descendit d'une élégante litière qui venait de s'arrêter devant les portes de l'hôtel de Ternant. Le valet la conduisit dans une petite pièce octogone, décorée et meublée à l'antique, où le sire de Ternant l'attendait. Lorsque la belle dame entra, celui-ci se leva, courut à elle et la reçut en lui baisant la main avec ces manières empressées et courtoises que les chevaliers employaient envers les dames, car, à l'exemple de Jacques de Lalaing, le sire de Ternant avait longtemps couru les fêtes et les tournois, cherchant aventures et entreprises, et faisant revivre en lui ces beaux types que l'histoire des Roland, des Renaud, etc., nous a transmis.

— Cher sire, dit la comtesse assez froidement, laissons-là les compliments et les galanteries; l'affaire qui m'amène est d'une importance qui exige toute votre attention.

Le sire de Ternant fut un moment tenté de demander à sa belle visiteuse, depuis quand elle s'occupait de choses sérieuses, elle dont la coquetterie et les intrigues n'étaient un secret pour personne. Mais, habitué à voir un ordre dans le moindre désir d'une dame, il prit un air de grave circonspection et répondit :

— Parlez, madame, je suis entièrement à vos ordres.

— Vous n'avez pas oublié, sans doute, reprit la

comtesse d'une voix solennelle, ce qui s'est passé à Valenciennes il y a dix-huit ans?

— Il m'en souvient, madame.

— Vous devez vous rappeler alors que si j'ai failli, ce fut d'abord la faute de l'homme qui m'a séduite, et la vôtre aussi, messire, à vous qui aidâtes à m'abuser sur la position sociale de celui que vous nommiez votre ami, et, qu'en ma présence, vous traitiez comme votre compagnon?

— Hélas! madame, vous n'ignorez pas que j'obéissais à une volonté supérieure à la mienne.

— Sire de Ternant, continua la comtesse avec dignité, si vous aviez consulté votre honneur de chevalier, plutôt que d'écouter vos scrupules de courtisan, il vous eût impérieusement défendu de déférer à cette volonté dont vous parlez.

— Peut-être avez-vous raison, madame, répliqua le sire de Ternant d'un ton non moins digne; mais, à votre tour, veuillez fouiller dans vos souvenirs, et ils vous diront ce que j'ai fait, non pour la réparer, il n'en était plus temps, mais pour cacher votre faute à tous les yeux, pour en dérober la trace à toutes les investigations.

—Sire de Ternant, je ne nie pas vos services; ils m'ont été d'un grand secours; cependant était-ce par intérêt pour moi ou pour le père de mon enfant que vous me les rendiez?

— Dieu m'est témoin que j'avais en vue votre tranquillité commune.

— Ecoutez-moi, messire, vous avez juré de faire tout ce qui serait en votre pouvoir pour le bonheur de mon enfant. Vous l'avez juré, à moi, sur l'évangile, vous l'avez promis à son père sur votre foi de chevalier.

— Et je n'ai jamais failli à ma parole, madame, dit le vieillard avec orgueil.

— Eh bien ! sire de Ternant, le moment est venu de prouver que vous êtes bon chrétien et véritable gentilhomme... Je viens vous demander la main de votre fils pour Marie que je vais adopter.

La surprise du vieux chevalier ne saurait se dépeindre. Il regarda la comtesse avec effroi et articula faiblement ces mots :

— Quoi ! vous auriez la pensée de profiter d'un serment que mon bon cœur m'a dicté pour me forcer à unir mon Charles, l'espoir de mes vieux jours, à une fille sans nom.

— Je vous ai dit que je vais authentiquement adopter Marie ; elle portera donc le nom de mon époux. Et une Rialdo peut s'allier à un Ternant.

— Madame la comtesse de Rialdo, s'écria le vieillard avec indignation, vous abusez étrangement d'une promesse que je n'ai faite, je le répète, que par attachement pour vous. Mais, dussé-je passer à vos yeux pour un parjure, jamais mon fils n'épousera l'enfant naturel de mademoiselle Marie-Anne Laveu, la nièce d'une petite rentière de Valenciennes.

Une rougeur subite empourpra les joues de la comtesse. Une violente colère grondait dans son sein, mais la réflexion l'empêcha de l'exhaler. Elle se remit promptement, et ce fut avec une froideur calme et voisine de l'ironie qu'elle répondit :

— Sire de Ternant, je sais que ma naissance est loin d'être aussi illustre que la vôtre ; aussi n'est-ce point en mon nom, mais au nom du père de Marie, que je vous demande pour elle la main de votre fils.

— Je vous dis que cela ne se fera jamais.

— Et moi je vous dis que cette union aura lieu, dit la comtesse avec véhémence. Ah! vous ne le voulez pas... Savez-vous bien, sire chevalier, que ma fille aime, qu'elle est aimée de...

— De mon fils? interrompit le sire de Ternant d'un ton calme et moqueur. Que m'importe?... j'ai bien été amoureux de plusieurs femmes avec lesquelles je n'ai pu me marier... Je pourrais vous citer mademoiselle de Baume, mademoiselle de.....

La comtesse ne jugea pas à propos de permettre au vieux chevalier de lui citer le nom de toutes les femmes dont il avait pu s'éprendre, ce qui eût probablement demandé beaucoup de temps, et elle lui coupa la parole en disant :

— Eh, non! mille fois non, messire, ce n'est pas de votre fils qu'elle est aimée, c'est du comte de Charolais.

— Miséricorde! s'écria le sire de Ternant en devenant blême.

— Vous comprenez, poursuivit la comtesse, que le seul moyen de soustraire Marie à cet amour, c'est de la marier sans retard.

— Je comprends trop bien, madame. Et le duc est-il instruit de ces faits?

— Je ne le pense pas, et je crois même qu'il serait dangereux de les lui apprendre.

— Je ne partage pas votre avis, madame, et je me réserve de lui en parler dès demain.

— Comme il vous plaira, mon cher sire... Et... refusez-vous toujours votre consentement?

— Cela dépendra de mon fils et... d'une autre personne.

—Alors, je suis tranquille. Au revoir, sire de Ternant.

—Adieu, madame. Adieu, comesse.

Et le vieux chevalier, oubliant sa colère, conduisit galamment la dame de Rialdo jusqu'à sa litière. Cet entretien avait duré plus de deux heures, et la comtesse, en rentrant, trouva un billet de Charles de Ternant qui lui annonçait qu'il lui était impossible de venir au rendez-vous qu'elle lui avait indiqué. Elle parut vivement contrariée de cette circonstance, et passa dans la chambre qu'elle avait fait préparer pour sa fille. Marie dormait; son sommeil était évidemment troublé; ses lèvres remuaient et son corps était agité de mouvements convulsifs. La comtesse la contempla quelques minutes, déposa un baiser sur son front et se retira dans son appartement.

Le lendemain, aussitôt après le tournoi, Charles de Ternant et la dame de Rialdo se trouvaient ensemble dans l'oratoire de cette dernière, et causaient ainsi :

— Charles, disait la comtesse, en passant, suivant son habitude, ses mains blanches dans les cheveux du jeune homme, Charles, vous m'avez assuré bien des fois que vous seriez heureux de vous sacrifier pour moi.

— Oh! répondit celui-ci, mon sang, ma vie, tout ne vous appartient-il pas! Ne vous l'ai-je point répété mille fois ?

— Ce n'est point votre vie qu'il me faut, mon ami, reprit la belle dame en souriant. Je veux, au contraire, vous faire un présent dont vous me remercierez plus tard... Je veux vous donner une épouse...

— Une épouse... Et c'est...

— C'est ma fille, mon ami. Elle est belle, douce, innocente et vous la rendrez heureuse.

— Mais, je n'avais jamais entendu dire que vous eussiez une fille.

— C'est que tout le monde l'ignore, tout le monde, excepté votre père.

— Mon père! Mais quand même je voudrais vous obéir, donnerait-il son assentiment?

—Que cela ne vous inquiète pas. Vous m'aimez, m'avez-vous dit. Eh bien, ma fille est plus belle, plus digne que moi de votre amour, et quand vous l'aurez vue...

Ternant pensa que la comtesse n'avait choisi ce prétexte que pour se débarrasser de lui, et il interrompit avec agitation :

— Quand je l'aurai vue, madame, c'est vous encore que j'aimerai. Ma passion n'est pas de celles qui peuvent s'éteindre en se reportant sur un autre objet.

— Eh bien, mon ami, consentez à la voir, je vous en prie, et si, après cette entrevue, vous persistez encore dans votre folie... Je n'ai pas oublié que vous avez vaillamment combattu le seigneur Ozolonga.

Le jeune homme ayant acquiescé au désir de la comtesse, elle sortit et rentra aussitôt avec sa fille.

— Marie !

— Monsieur Ternant!

Ces deux exclamations furent poussées en même temps par les deux jeunes gens et déconcertèrent la comtesse qui ignorait qu'ils se connussent. Ternant s'approcha de Marie, lui prit la main, lui dit quelques mots à voix basse et disparut malgré la comtesse qui voulait le retenir et lui demandait une explication. Ce fut Marie qui apprit à sa mère comment elle avait fait la connaissance de Ternant, qui accompagnait le comte de Charolais dans toutes ses visites à la chaumière.

La comtesse réfléchissait encore au parti qu'elle pourrait tirer de cette circonstance, lorsqu'un grand bruit se fit entendre et deux hommes se précipitèrent dans l'oratoire.

C'était le comte de Charolais et Charles de Ternant.

Un frisson d'inquiétude parcourut le cœur de la comtesse; elle comprit qu'il n'y avait plus à hésiter, qu'il fallait lever le voile mystérieux qui enveloppait sa conduite, et qu'une scène terrible allait avoir lieu. Le prince fixait sur elle des yeux qui exprimaient la fureur. Toute la violence de son caractère allait éclater.

— Madame la comtesse de Rialdo, s'écria-t-il enfin d'une voix tonnante, saviez-vous que j'aimais Marie et que j'étais aimé d'elle?

— Je le savais, sire comte, je le savais.

— Et vous vouliez la donner à un autre!

— Je voulais la donner pour femme à un autre. Je le voulais et je le veux encore.

Le comte de Charolais jeta un regard indicible de haine et de mépris sur la comtesse, un de ces regards qui disent clairement: « Ta volonté est un obstacle si faible que je ne prendrai pas même la peine de chercher à le vaincre. » Et sans répondre, il alla se mettre à genoux devant Marie et lui dit avec une fermeté pleine de douceur:

— Marie, vous savez combien je vous aime; voulez-vous être ma femme?

— Oh! Charles, Charles, répondit la jeune fille en sanglottant, ma mère m'a bien dit que vous vouliez me tromper... Je vous connais à présent, et je sais bien que vous ne pouvez épouser une pauvre fille comme moi!

— Je vous ai trompée, il est vrai, en vous cachant

mon titre, mais c'était parce que je voulais être aimé pour moi-même... Oh! Marie, répondez-moi, voulez-vous être ma femme?

La voix du comte exprimait avec tant de vérité le désir qu'il éprouvait, son accent allait si droit au cœur de Marie, et ce cœur était si faible, si prévenu en faveur du jeune homme, si disposé à croire à ses paroles!... La candide enfant n'eut pas la force de résister aux sentiments qui commandaient à son âme, et elle s'écria :

— Ma mère, ma mère, vous voyez bien qu'il ne cherchait pas à me tromper et qu'il m'aime toujours!

Et elle se jeta avec délire au cou de Charles qui la pressait sur son cœur.

La comtesse était comme anéantie et semblait pétrifiée; mais quand elle vit sa fille tomber dans les bras du prince, elle s'élança d'un bond et, séparant les amants avec une force surnaturelle, elle s'écria d'un air égaré :

— Arrière! Arrière! L'amour serait un crime entre vous!

Le prince, la jeune fille et Ternant regardaient la comtesse avec effroi. Enfin Charles, pensant la rassurer, lui dit ces paroles :

— Madame la comtesse, j'ai prévu l'opposition de mes parents à mon union avec Marie. Aussi, j'ai pris mes mesures pour le cas où ils demeureraient inflexibles... Oui, j'ai pris la résolution de traverser les mers et d'aller au loin vivre avec celle qui peut seule me faire aimer la vie... J'acquerrai de la gloire et je reviendrai demander un pardon que l'on m'accordera. Vous voyez bien, madame la comtesse, que je ne médite pas un crime, et que vous ne pouvez pas me refuser la main de votre fille.

A mesure que la comtesse acquérait de nouvelles preuves de la violence de cet amour, ses traits se contractaient et devenaient d'une effrayante pâleur, et elle murmurait avec une angoisse inexprimable :

— Malheureux enfants ! Misérable que je fus !

Et quand les dernières paroles du prince lui confirmèrent que rien ne saurait le faire renoncer à Marie :

— Ecoutez-moi donc, dit-elle avec un accablement qui n'était pas joué. Ecoutez-moi et apprenez un secret que je voulais vous cacher.... Quelque horrible qu'il soit, les conséquences de votre amour le seraient davantage.

Un morne silence accueillit ce préambule, et la comtesse continua d'une voix entrecoupée et en articulant avec effort chaque mot :

— Comte de Charolais, il y a dix-huit ans bientôt que le sire de Ternant remit aux mains de Louis Naës un enfant. Cet enfant, je lui avais donné le jour, et son père c'était... Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne !

A cette terrible révélation, Marie et Charolais se jetèrent un regard navré de douleur. La jeune fille tomba sur un siége, incapable de se mouvoir ni de penser. Mais le comte de Charolais ne pouvait en croire ses oreilles. Après le premier moment de stupeur, il se dit que sans doute la comtesse voulait l'effrayer, et il entra dans une violente colère.

— Comtesse de Rialdo, s'écria-t-il en suffoquant, vous êtes-vous attachée à ma vie comme le mauvais ange, et croyez-vous que je ne saurai pas me soustraire au piége grossier dans lequel vous voulez m'enlacer !... Ah ! l'invention est heureuse ! Cependant, je ne m'en rapporterai pas à votre dire, et j'exige des preuves authentiques, ou tout au moins un témoignage qui ait

plus de poids que le vôtre pour croire que Marie est l'enfant du duc Philippe.

— Et ce témoignage, le voici! dit une voix forte.

Et le sire de Ternant, soulevant une portière, parut au milieu de nos personnages.

Le prince regarda le chevalier avec étonnement, puis quand il se rappela que c'était à son fils que l'on voulait faire épouser Marie, un éclair de rage brilla dans ses yeux expressifs.

— Messire de Ternant, dit-il, votre fils ne doit-il pas épouser Marie, et n'êtes-vous pas intéressé dans cette affaire ?

Le sire s'approcha du prince, découvrit ses beaux cheveux blancs, et répondit d'un ton qui commandait le respect :

— Monsieur de Charolais, je suis un vieillard, vous le voyez, un loyal chevalier, vous devez le savoir, et je croyais que mon témoignage n'était pas récusable.

— Ah! vous avez raison, murmura le prince confus, et je veux croire à vos paroles comme à celles de Dieu.

— Eh bien! je le jure sur mon honneur de chevalier, la dame de Rialdo a dit vrai : Charles de Charolais, Marie est votre sœur!

Un cri étouffé se fit entendre, et Marie tomba lourdement sur le parquet. Le prince s'élança vers elle, la prit dans ses bras et allait presser de sa bouche brûlante les lèvres décolorées de la jeune fille.... La voix grave du sire de Ternant résonna comme un remords et dit sourdement :

— Quoi! malheureux!... Une sœur!!

Le comte de Charolais ne répondit pas. Ses bras s'ouvrirent et il laissa glisser Marie.... Puis, sans pa-

raître comprendre ce qu'il faisait, il s'élança hors de l'appartement en poussant un cri rauque et déchirant.

CHAPITRE VI.

L'ANGE RETOURNE AU CIEL.

Quatre mois se sont écoulés. Deux personnes se trouvent dans l'oratoire de la comtesse de Rialdo, le sire de Ternant et la duchesse de Bourgogne. Une profonde tristesse est empreinte sur les traits naturellement austères du vieux chevalier; le visage de la duchesse est baigné de larmes, et les soupirs répétés de la bonne princesse décèlent une grande émotion.

— Ainsi, chevalier, dit tristement la duchesse, vous arrivâtes précisément pour confirmer à mon fils tant aimé, les paroles de la comtesse ?

— Oui, noble dame. Ayant tiré le duc Philippe à part, je le mis au fait des fâcheux événements au milieu desquels nous nous trouvions engagés. Il comprit comme moi le danger de la situation, et il me pria avec instance d'y apporter un remède. Je cherchai partout le comte de Charolais, et quelqu'un m'ayant dit l'avoir vu sortir avec mon fils en parlant de l'hôtel de Rialdo, je présumai que tous deux s'y étaient rendus. Je me dirigeai moi-même au plus vite vers l'hôtel, et mes prévisions se trouvèrent réalisées. Je connais tous les détours de cette maison, et je parvins sans difficulté jusqu'à cette pièce. Les voix de ceux qui s'y trouvaient m'arrivaient pleines et distinctes. J'écoutai donc, et quand j'entendis notre jeune prince révoquer en doute

l'assertion de la comtesse et l'accuser de mensonge, c'est alors que je soulevai la portière et parus pour témoigner de la vérité. Vous savez comment, lorsqu'il fut convaincu de son malheur, il se déroba...

— Hélas! mon Dieu, dit la duchesse dont les pleurs redoublèrent, je ne sais que trop combien le pauvre enfant a souffert.... il n'a pu surmonter cette fatale passion... Depuis ces quatre siècles, il est devenu sauvage, taciturne, insensible aux consolations de ses amis... aux caresses de sa mère!...

— Et aujourd'hui, noble duchesse, que n'avons-nous pas à craindre, à appréhender de son désespoir!.. Marie, la malheureuse enfant, après cet évanouissement, n'a plus eu un instant de calme... Le jour où cet horrible secret lui fut révélé a été, pour ainsi dire, le dernier de sa vie. A partir de cet instant en effet, un délire affreux, continu, s'est emparé d'elle, et au milieu du chaos qui obstruait son esprit, une idée, une seule, mais fixe et horrible, la poursuivait... « Je suis sa sœur!» s'écriait-elle. Puis un nom, celui de votre fils, s'échappait de son cœur et venait expirer sur ses lèvres... Elle ne reconnaissait plus personne, et la mère, la pauvre mère, a bien expié ses fautes pendant la cruelle maladie de son enfant! Si vous l'aviez vue, comme moi, se pencher sur le corps de Marie, coller son oreille sur la bouche de l'infortunée pour écouter si le doux nom de mère n'en sortirait pas... Hélas, une fois, une seule fois, l'enfant parla de sa mère, et ce fut pour la maudire... pour lui reprocher de l'avoir fait entrer par un crime dans cette vie où elle ne devait trouver qu'amertume et déception... Oh! madame, ce fut, je vous jure, pour la comtesse, un moment terrible que celui où cette enfant si douce, exaspérée par les

souffrances, maudit sa mère!... Et cet état de déraison dura quatre mois et n'a quitté Marie que cette nuit... lorsque l'âme de cet ange s'est envolée et a quitté son enveloppe mortelle pour remonter vers sa céleste patrie !

Les sanglots de la duchesse longtemps comprimés éclatèrent avec violence. Le vieux chevalier ne put retenir une larme qui roula dans une ride de sa martiale figure. Enfin, faisant un effort sur lui-même, il raffermit sa voix et dit :

— Votre fils a été instruit de la mort de Marie; nous avons, je vous l'ai dit, tout à redouter de l'impétuosité de son caractère... Madame la duchesse, comprenez-le bien, cet abattement auquel vous vous laissez aller ne peut en rien alléger ses souffrances. C'est par des moyens actifs que nous pouvons parvenir à secouer l'espèce d'apathie qui s'est emparée de lui... Puisez donc dans votre amour maternel l'énergie nécessaire.....

— Dirigez-moi, sire de Ternant. Partons. Mais auparavant, disons un adieu, un adieu éternel aux restes de l'innocente et infortunée Marie...

La faiblesse de la duchesse était si grande qu'elle ne put se lever. Malgré la sévère étiquette qui présidait à la cour de Bourgogne, qui défendait une telle familiarité entre une souveraine et son sujet, la noble épouse du duc s'appuya sur le bras du sire de Ternant, et tous deux gagnèrent une pièce voisine.

Le spectacle qui s'offrit à leurs yeux, avait un caractère assez étrange pour qu'il nous soit permis de le décrire.

Au milieu d'une chambre spacieuse et tendue de draperies de velours cramoisi, s'élevait un lit de parade

recouvert d'un drap mortuaire de satin blanc, semé de larmes d'or et entouré d'un brillant luminaire. Sur ce lit était étendu le corps de Marie, la tête appuyée sur un coussin de même étoffe que le drap mortuaire. La jeune fille était vêtue d'une robe blanche. Les longues tresses de ses cheveux blonds tombaient sur ses épaules et sur son sein à demi découvert. Le reflet des draperies rouges jetait sur le pâle visage de la morte une légère teinte d'incarnat qui semblait animer ses traits. A voir la beauté angélique de cette figure que le souffle de la mort n'avait pu altérer, à voir ces longues paupières abaissées et ces blanches mains jointes sur la poitrine, on eût cru que Marie sommeillait et adressait dans un songe une fervente prière au ciel.

A la droite du lit, la comtesse de Rialdo, pâle et échevelée, joignait ses lamentations aux prières d'un prêtre qui récitait les litanies de la Vierge. De l'autre côté, Charles de Ternant, appuyé contre une colonne du lit, contemplait tour à tour avec une admiration mêlée d'amertume, la comtesse et sa fille. Près de lui, un jeune homme agenouillé tenait la main de la morte sur laquelle il appuyait ses lèvres. C'était le comte de Charolais.

Quand la duchesse entra dans cette chambre, aucun autre bruit que celui de la triste psalmodie du prêtre et des plaintes déchirantes de la comtesse ne se faisait entendre. C'était un tableau affligeant qui navrait le cœur.

L'entrée de nos deux personnages ne put distraire le prince de la sombre et muette douleur dans laquelle il était plongé. La duchesse s'approcha, s'agenouilla tout près de lui, et, lui touchant le bras, elle dit d'un ton pénétré et plein de compassion :

— Charles !

Cette voix avait une grande puissance sur le jeune homme, car il se retourna vivement vers celle qui lui parlait, et la regardant avec un morne désespoir :

— Ma mère ! soupira-t-il.

Il y eut un long silence pendant lequel il semblait que chacun des personnages voulût concentrer en lui seul toutes les douleurs ; puis la duchesse reprit la parole :

— Mon fils, poursuivit-elle, c'est moi, moi, entends-tu, mon fils... c'est ta mère qui vient pour partager tes peines... pour en prendre la moitié... C'est moi qui veux te faire oublier par mon amour tout ce que tu as perdu....

— Laissez-moi, ma mère; je sais combien vous m'aimez... mais que parlez-vous d'oublier ?.. On ne peut ressentir deux fois ce que j'ai éprouvé pour elle !

Et il montrait la jeune fille étendue sur le lit mortuaire.

— Oh ! continua-t-il en étendant solennellement la main, oh ! je te le jure à toi, Marie, pauvre et douce victime d'une impitoyable fatalité... je te le jure — et Dieu me punisse si je trahis mon serment — jamais, non jamais, aucune femme ne te remplacera dans mon cœur.

— Charles, dit doucement la duchesse, mon cher enfant, ne parle pas ainsi. Tu te dois à ton père, à tes sujets, à ton pays; et... un mariage...

— Oui, ma mère, oui, interrompit le prince d'un air farouche, oui, il faudra me marier, je le sais, et j'obéirai à cette nécessité que nous impose, à nous autres princes dont chacun envie le sort, la position où nous

élève notre naissance. Mais mon cœur, mais tout ce que Dieu avait mis en moi d'amour et de passion, oh ! tout cela, j'en jure par tes restes, ô Marie, tout cela est mort avec toi !

Et le comte retomba dans sa première immobilité, tandis que la dame de Rialdo s'écriait tout en pleurs :

— Oh ! moi aussi, Marie, tu as emporté tout ce que mon âme renfermait de passion ! Plus rien maintenant ne saurait m'attacher à cette terre où je n'ai trouvé que trahison, égoïsme et désenchantement. Longtemps j'ai pris le bruit des plaisirs pour du bonheur, mais mon cœur était sec et froid.... Un moment il s'anima, tes baisers l'avaient réchauffé, et je conçus un instant ces joies maternelles qui rendent si heureuse et si fière... Hélas ! je ne devais les goûter que pour mieux en sentir la perte, et depuis quatre mois j'ai bien pleuré sur tes souffrances... Et aujourd'hui qu'un sort cruel t'enlève à ma tendresse, c'est dans le sein de Dieu que j'irai chercher un adoucissement à mes chagrins : un cloître...

Charles de Ternant interrompit la comtesse en se jetant à ses pieds. Ces paroles brisaient le cœur du pauvre amant, et il suppliait sa dame de ne pas se laisser aller au désespoir et de se conserver pour lui qui l'aimait tant. Mais elle le releva en disant avec une émotion visible :

— Charles, ma destinée est accomplie. Plus d'amour à présent. Vous m'aimez, je le crois, mais votre affection passera, et, en la reportant sur une autre, vous aurez des jours heureux. Croyez-moi, mon ami, mon existence liée à la vôtre vous porterait malheur.

Le lendemain, les portes de Ste-Gudule s'ouvraient

devant un pompeux cortége funèbre. Tout ce que la cour de Bourgogne renfermait de nobles gentilshommes assistait aux funérailles de Marie, et un recueillement douloureux présidait à cette lugubre cérémonie. La tristesse était peinte sur tous les visages.

C'est que l'histoire de la jeune fille était connue de tous, et ceux dont le cœur n'était pas touché en songeant à cette grande infortune, ceux-là étaient courtisans et la figure du maître était sombre!

Quand le corps de l'infortunée Marie fut descendu dans le caveau, le prince se mit à genoux et de nouveau il jura de ne jamais aimer. Son désespoir n'éclata pas, mais, pendant plus d'un mois, la chasse fut son unique occupation. Pour tous, il eut, à dater de ce moment, des emportements terribles qui tenaient de la rage. Pour sa mère seul il avait des égards.

Disons-le, le comte de Charolais tint parole. Il eut trois femmes, mais nul historien ne rapporte qu'il ait été épris d'aucune d'elles, et son existence fut tout entière consacrée à une ambition trop souvent déraisonnable. L'événement que nous avons retracé n'aurait-il pas exercé une influence secrète et cruelle sur son avenir, et, s'il se montra si souvent inflexible, insensible même, ne pourrait-on pas supposer que le souvenir de Marie ait contribué à augmenter la violence de son humeur naturellement irascible? Pour nous qui savons tout ce que de douloureuses réminiscences peuvent apporter d'irritabilité dans le caractère, nous croyons que cette première déception ne fut pas étrangère à la sévérité rigoureuse, au despotisme qu'il déploya dans son gouvernement, et par suite aux orageuses vicissitudes qui marquèrent sa carrière et terminèrent misérable-

ment une vie que plus de sagesse et de retenue eût rendue plus heureuse, sans nuire en rien à sa gloire.

La comtesse de Rialdo n'entra point au couvent. Cependant, le reste de ses jours s'écoula dans la retraite et dans les pratiques de dévotion. Quiconque l'eût rencontrée deux années plus tard, n'eût pu la reconnaître; ce n'était plus la femme brillante dont les regards allumaient tant de passions; c'était une pénitente aux traits flétris par les larmes, aux cheveux blanchis par les souffrances, à la démarche languissante, au costume sévère. Ceux qui la voyaient, ses ennemis mêmes, ne pouvaient s'empêcher de s'écrier :

— Pauvre femme! elle a bien expié les erreurs de sa jeunesse.

Et si, deux années encore après, on eût pénétré dans un appartement dépendant d'un hôtel voisin de celui de Nassau, une scène toute gracieuse eût frappé les regards.

Sur un magnifique tapis qui recouvrait le parquet, un petit garçon de deux ans se roulait en riant aux éclats des espiégleries qu'il faisait à un beau lévrier blanc avec lequel il jouait. Auprès d'une fenêtre, une charmante jeune femme entourait de ses bras le cou d'un jeune homme. Tous deux regardaient avec bonheur l'enfant qui était le leur.

— Oh! Charles, disait la jeune femme, que notre amour mutuel nous rend heureux!

Charles de Ternant, car c'était bien lui, pressa doucement sa femme sur son cœur et répondit avec un soupir :

— Oui, l'amour peut rendre bien heureux.

— Et pourtant, reprit sa femme d'un air de tendre

reproche, et pourtant je surprends souvent sur votre front un nuage d'affliction!...

Ternant ne répliqua pas, car sa femme disait vrai : bien des fois, alors qu'il aurait dû être uniquement occupé d'idées riantes, un souvenir cruel s'emparait de son cœur... C'est qu'un premier amour a des racines profondes, et quand l'image de la comtesse de Rialdo passait devant ses yeux, un indicible chagrin serrait son âme et réveillait ses regrets.

Tout à coup, le beau lévrier aboya joyeusement; la porte de l'appartement s'ouvrit et un valet annonça :

— Monseigneur le comte de Charolais.

Les deux époux se levèrent, et le comte entra. Ses traits étaient altérés et il semblait vivement ému.

— Qu'avez-vous, sire comte? demanda Ternant avec empressement, vous paraissez agité...

Le comte de Charolais regarda son ami avec tristesse, et répondit d'une voix basse et navrée :

— C'est que toutes mes peines viennent d'être ravivées par un événement qui me les a rappelées. Ce matin, la comtesse de Rialdo m'a fait supplier de passer chez elle; elle était mourante quand je suis arrivé. Elle voulait me demander mon approbation pour vous laisser ses biens; j'y ai consenti volontiers. Elle a signé le testament que voici, et... un quart d'heure après, j'ai reçu son dernier soupir... cela m'a fait mal...

— Pauvre comtesse! dit Ternant en refoulant ses larmes.

— Cette mort, continua le comte avec agitation, cette mort a rouvert toutes les plaies de mon cœur... Je ne veux point assister à ses obsèques; c'est toi, Ternant, qui dois te charger du triste soin qu'exigent les funérailles. Dans quelques heures, je pars pour Mons.

Le prince s'éloigna, et laissa Ternant plus désolé de la mort de la comtesse, que satisfait du legs considérable qu'il en avait reçu. Il éprouvait je ne sais quelle répugnance à accepter ce présent. Peut-être était-ce un pressentiment.... Quoi qu'il en soit, à partir de cette époque, une étrange fatalité sembla peser sur sa vie. Dans l'espace d'une année, il perdit sa femme et son fils, et, des choses de ce monde, il ne lui resta que la douleur et les regrets.

Ch. Dupressoir.

LES INTRIGANTS.

N'est pas intrigant qui veut. Non que pour l'être il faille beaucoup d'esprit, mais parce qu'un esprit bien fait manque ordinairement des qualités indispensables pour bien jouer ce rôle indigne. Ces qualités, ou, si l'on veut, ces défauts, sont de deux natures toutes différentes, d'où il suit qu'on les trouve rarement réunies dans le même individu; ce sont :

1° Un amour-propre imperturbable, c'est-à-dire la conviction intime qu'on est infiniment supérieur à toute concurrence.

2° Une souplesse de reptile, c'est-à-dire que si l'on est jeté par la fenêtre, il faut savoir rentrer par dessous la porte en rampant.

Un esprit sain se laisse-t-il gonfler par un tel amour-propre ? Un homme qui se respecte se résigne-t-il à de telles avanies ?

On croirait au premier coup-d'œil qu'il est impossible d'être à la fois humble jusqu'à la bassesse et présomptueux jusqu'à la folie; il est cependant une recette pseudo-philosophique, à l'aide de laquelle le véritable intrigant parvient à concilier ces deux extrêmes.

Dans la comédie où s'agitent les petits intérêts du monde — et les siens propres, — il se pose comme spectateur et comme juge, sans toutefois cesser d'y jouer son rôle. Alors, si, étant en scène, il attrape une chiquenaude sur le nez ou un soufflet sur la joue,

zest il remonte dans sa loge grillée aux premières, et, de cette hauteur, il rit philosophiquement dans sa barbe du petit désagrément essuyé sur la scène. Cette merveilleuse faculté de se dédoubler fait toute sa force : c'est le secret de sa persévérance, c'est le bouclier qu'il oppose au mépris de ceux qui le connaissent.

Mais qui est-ce qui connaît l'intrigant ? Ce sont ceux qui ont appris à le connaître à leurs dépens, ceux qu'il a écrasés en passant et qu'il a laissés derrière lui : ceux-là sont impuissants pour arrêter son essor, et il avance malgré leurs cris.

Quant aux hommes placés plus haut, dont il recherche le patronage, ils n'ont pas l'habitude de regarder au-dessous d'eux : c'est pour eux une assez rude besogne que de déjouer les manœuvres de leurs propres rivaux ; peu leur importe ce qui se trame à un étage plus bas. L'homme de mérite et le charlatan sont égaux à leurs yeux ; celui des deux qui montre le plus de soumission et qui flatte le mieux leur amour-propre, est sûr d'obtenir le meilleur accueil ; or, c'est en cela précisément qu'excelle l'intrigant, tandis que l'honnête homme ne sait point flatter.

Pour se venger du rôle humiliant qu'il joue devant ses supérieurs, l'intrigant vulgaire affecte une morgue et un dédain ridicules à l'égard de ses inférieurs et de ses égaux, et il s'en fait ainsi des ennemis mortels. De là vient que les intrigants de cette espèce, qui sont les plus communs, ont toujours deux réputations, une bonne et une mauvaise.

Il est un individu qui fréquente les trois étages du grand hôtel de la rue Royale. Au premier, c'est un homme charmant, on ne lui donne pas un autre nom ;

au second et au rez-de-chaussée, c'est un butor; dans les combles, c'est un fieffé coquin; et je ne doute nullement qu'il ne fût un scélérat, s'il plaisait à M. Cluysenaer de se bâtir un étage de plus.

Tel ne se montre pas l'intrigant consommé dans son art : celui-ci distribue des coups de chapeau jusqu'à terre aux puissants; mais il n'épargne pas les poignées de main aux petits. Il se rappelle le lion et le rat, et sait se faire des amis partout : — c'est un habile diplomate, c'est un acrobate qui fait son chemin sur la corde.

Saluer jusqu'à terre n'est pas chose difficile, mais ce procédé ne suffit pas toujours pour parvenir; une méthode contraire est quelquefois plus sûre. Tel protecteur doit être mené rudement et l'épée aux reins; il brûlera, comme on dit, une chandelle au diable. — Soyez diable et vous réussirez.

Par le régime quasi-démocratique qui court, à une époque où l'on ne monte aux honneurs et au pouvoir que par la périlleuse échelle des concessions mutuelles et de la popularité, les hommes les plus puissants sont presque toujours esclaves de deux passions qui excluent toute générosité et conséquemment tout désir de protéger et de soutenir les faibles : ces deux passions sont l'égoïsme et la peur.

Avec un protecteur pusillanime mieux vaut exiger que solliciter, mieux vaut menacer que prier, mieux vaut frapper que caresser. Plus il vous croira capable de lui faire du mal, plus il sera porté à vous faire du bien. Voilà pour l'intrigant qui connaît son monde une belle occasion de montrer son tact et son savoir-faire. Dieu sait comme il en use !

Ce n'est pas qu'il soit au fond si méchant, mais il

s'étudie à le paraître. Il prend des allures décidées comme un faux crâne de régiment. Sa plume inoffensive est une durandale : le journal, auquel est employé son petit cousin, est un épouvantail qu'il dresse sur sa tête. Il a son mot à dire au Palais de la Nation et il dispose de cinquante voix à l'hôtel-de-ville. — « Voilà le service que je réclame, et voici la liste de mes cinquante voix. Elles sont à prendre ou à laisser : — Votre compétiteur me presse, décidez-vous. » — Telle est sa requête : il ne va pas par quatre chemins.

Si l'Empire n'avait pas porté un coup mortel à la suprématie des femmes, j'aurais un beau chapitre à dérouler ici. Il est vrai que depuis Waterloo le crédit féminin s'est un peu consolidé, mais nous ne sommes pas encore revenus au bon temps où une petite danseuse pouvait dire à un ministre : « Je veux. » — C'est un beau champ de manœuvres perdu pour une foule d'intrigantes en cheveux frisés et en bottes vernies; mais il ne faut pas en conclure que les bottes vernies et les papillotes soient un moyen de parvenir complétement à dédaigner : il restera toujours quelque chose à glaner sur ce terrain pour les plus habiles.

Il n'est pas un pauvre commis, quelque chétif qu'il soit au physique et au moral, qui ne se promette de faire fortune par les femmes, en épousant une héritière : cette espérance est devenue une idée fixe chez la plupart des jeunes prolétaires de notre époque d'argent. Mais ces gens-là ne sont pas des intrigants, ce sont des niais.

Le véritable intrigant ne se nourrit pas d'illusion ; il marche à son but d'un pas ferme, et ne s'égare jamais dans le pays des chimères, quelque riants que soient les sentiers qui y conduisent.

Je n'ai point la prétention de tracer une monographie complète de l'intrigant : c'est un Protée qui prend toutes les formes, c'est un caméléon qui se colore des nuances de chaque époque, de chaque jour, de chaque heure ; il y aurait folie à vouloir dépeindre toutes ces formes et saisir toutes ces nuances. Il existe pourtant en ce genre une galerie de portraits très-piquante et très-originale, c'est la collection des caricatures de Robert-Macaire. Souffrez, lecteur, que je vous y renvoie.

Mars 1841.

George Dupahy.

Poésie.

FRÈRE JACQUES.

Nihil in me agnosco, quod attentionem provocet auditorum. — Hic Jacobus, non solum minor sed minor, imo minorum minimus, cogitans qualiter residuum vitæ suæ otium, quod est animæ inimicum, devitando, aliqualiter implicaret ad scientias grossas atque palpabiles, hoc opus aggressus est; et hoc quia cæteræ nationes circumvicinæ historias habebant solemniter compositas; tunc etiàm quòd sibi valdè indecens videbatur quòd tantæ historiæ sic diù dispersæ sub modio latuerant, decrevit super candelabrum eas stabilire, eapropter... (pauper et mendicus.... Abiit in agrum Booz cum Moabide; et illùc, post terga metensium recollegit spicas, et in manipulum circumligans, etiam duo minuta cum viduâ in Gazophylacium principis Hannoniæ humiliter repræsentat.

ORIGINALIA J. GUYSII OPERA; *prima pars historiæ Illustrium principum Hanoniæ; ch.* 1, 6 *et* 10. Manuscrit de la Bibliothèque de Valenciennes.

FRÈRE JACQUES, dors-tu, mon pieux cénobite?
Aux murs où vers le ciel ton âme a pris l'essor,
Où, pauvre et mendiant, comme la Moabite
Sur les terres de Booz, tu glanas ton trésor,

J'ai voulu visiter ta tombe (où rien n'habite...
Quand j'y croyais ton nom écrit en lettres d'or!)
Pour connaître de toi tout ce que l'on débite,
Des temps qui ne sont plus ou ne sont pas encor;

Car dans cet âge fier de neuves théories,
Chacun au lieu de faits donne ses rêveries,
Et — la chose entre nous, à peine se conçoit, —

A tous ces grands talents, soleils d'une autre sphère
Egarés ici bas, moi, simple, je préfère
Notre bon vieux Mineur, si minime qu'il soit.

Jacques de Guyse, frère Mineur de l'ordre de St.-François, auteur des *Annales du Hainaut* (1), naquit à Mons dans la pre-

(1) *Annales Hannoniæ, seu chronica illustrium principum Hannoniæ, ab initio rerum usquè ad annum Christi* 1390. Un abrégé de cet ouvrage, traduit en français vers 1446, par Jean Lessabé (qui l'entreprit d'après l'ordre de Philippe-le-Bon, comte de Flandre, par l'entremise et à la sollicitation de Simon Norkart, clerc du bailliage de Hainaut, et conseiller du duc), fut imprimé en 3 vol. in-folio, à Paris, chez Galliot Dupré (1531-1532). Cette traduction ne va que jusqu'à l'année 1258.

Jean Lefèvre a continué ce travail et l'a poussé jusqu'en 1530.

Monsieur le marquis de Fortia d'Urban a publié une traduction des annales (avec le texte en regard), d'après un manuscrit in-folio décrit par le père Lelong, provenant de la Bibliothèque des frères Jacques et Pierre Dupuy, qui repose à la Bibliothèque du roi, à Paris. Fournier (1826-1837). Cette édition est enrichie de figures qui imitent les miniatures du manuscrit, ainsi que de notes, de dissertations, d'annotations et de préfaces où le traducteur fait preuve d'une rare sagacité.

Il existe à la Bibliothèque de Mons deux manuscrits in-folio, sur papier, intitulés : 1° *Les Annales du Hainaut de Jacques de Guyse*, 2e volume, (du 8e au 14e livre inclusivement). A la fin se trouvent ces mots : « *Escript en* 1448. »

Les renseignements suivants se lisent sur les gardes : « Ceste seconde partie des histoires du Haynū apptient à moy Jehan Thirou dit Brassot et le fich (sic) escripre de mes despens en l'an mil III je L (signé) Brassot. »

« Toutes les correctons de ce livre ont esté faictes de pr la main de Jehan Wandelin translateur de tous le (sic) trois volumes. »

La Bibliothèque de Mons ne possède ni le 1er ni le 3e ou tiers volume.

2° Les mêmes, texte latin.

» Explicit pma pars historii illustrim, p. r. d. c. p. n. Hainonii edita a fratre Jacobo de Guysiâ ordis fratrum mior. Conventus Valenchen. Scripta et expleta p. manus Johes de Loe sp. Jacobi de Gadavocleci Tornacen. dioces. m. in artibus die Veneris que (sic), fuit XVIIJ, mensis aprilis anno dñi millo (sic) Quadge mo LIIJo. Deo gratias.

La Bibliothèque publique de Valenciennes possède un manuscrit des *Annales du Hainaut* (déjà cité), en 3 volumes, petit in-folio. En tête se voit une miniature représentant Jacques de Guyse en robe, occupé à écrire devant un pupitre, à côté d'un bureau sur lequel sont rangés plusieurs volumes. L'ouvrage n'est pas terminé ; le recto d'un feuillet finit par ces mots : *Dum res ;* le verso est blanc ; puis viennent un feuillet également blanc, et la table alphabétique.

Plusieurs autres manuscrits du même ouvrage se trouvent encore dans différentes bibliothèques, tant en Belgique qu'en France ; à Cambrai, à Anvers, à Tournai, etc.

mière moitié du XIVe siècle, d'une famille distinguée en tous temps, comme il le dit lui-même, par sa position et les charges dont elle fut revêtue (1).

Avant de s'inscrire au premier rang de nos historiens et de s'occuper des sciences communes et matérielles (*grossas atque palpabiles*), il avait enseigné successivement pendant 25 ans, la philosophie, la théologie et les mathématiques (2). Notre bon Franciscain, qui savait comment se font les livres durables, employa près d'un quart de siècle à la composition de ses annales; encore le temps lui manqua-t-il pour les terminer.

Il mourut vers sa 65e année, le 6 février 1399 (alors 1398), à Valenciennes, et y fut inhumé dans l'église des Récollets, vis-à-vis l'autel de la Vierge, où Nicolas de Guyse, un de ses descendants (3), lui fit élever un tombeau de pierre bleue du pays, qui le représente tenant un livre à la main, avec cette inscription : *Chy gist maistre Jacques de Guyse, docteur et frère*

(1).... Tunc etiàm quòd dicti Jacobi prædecessores, avunculi, cognati et ejus germanus frater, in officiis solemnibus dictorum principum (Hannoniæ) constituti, usque ad mortem iisdem irreprehensibiliter serviverant ;...

(2) Nicolas de Guyse, sans doute d'après ce passage des *Annales* : « Equidem ipse Jacobus cernens quòd à XXVI annis tempus à Deo sibi impensum in studio logicalium et philosophiæ tam naturalis quàm moralis, necnon et mathematicis et physicis artibus exposuerat, et tandem ad apicem gradus theologiæ provectus, cum ad patriam suæ nativitatis, Hannoniæ, videlicet, reversus et modum ejusdem intuitus fuisset, et quòd theologiæ et cæteræ speculativæ aspernabantur scientiæ, imò quòd quasi delirantes et amentes harum possessores reputabantur : in se reversus.... etc, etc.

(3) Né à Mons, vers le milieu du XVIe siècle, mort le 7 juillet 1621.

On a de lui :

1° Mons Hannoniæ metropolis, interjectâ comitum Hannoniæ chronologiâ brevi, usque ad Philippum secundum, Authore Nicolao de Guysi I. V. licentiato et canonico Cameracensi. Cameraci, ex officinâ Joannis Riverii, in plateâ arboris aureæ. Cum gratiâ et privilegio. M. DC. XXI, in-4°.

2° Illustrissimi ac reverendissimi Domini Francisci De Buisseret, archiepiscopi et ducis Cameracensis, vita et panegyris. Cameraci, ex officinâ Joannis Riverii. Cum gratiâ et privilegio, M. DC. XXI, in-4.

Nicolas de Guyse avait succédé à Buisseret (alors évêque de Namur), comme chanoine de la cathédrale de Cambrai.

et mineur, auteur des Chroniques du Hainaut, qui trespassa l'an mil trois cent nonante-huict, le sixieme de février; priez Dieu pour s'âme.

On a de Jacques de Guyse une autre épitaphe composée pour lui-même en vers latins :

Quæ mihi de Guysia
Jacobo fert lucra Thalia,
Aut pœna varia?
Quid confert scita sophia?
Cum necis imperia
Formidet philosophia?
Rogo mente sciâ
Recolatur theologia
Emendans vitia.
Fac sic ut virgo Maria
Sit tibi propitia,
Dans et mihi gaudia Dia!

Autour de sa tête :

He tumulo m } ersum si respicis, ecce* cin } er sum.
Vermes me v } corrodunt, atque rev

ADOLPHE MATHIEU.

* Pour *cinis*.

MÉLANCOLIE.

N'entends-tu rien, Arthur, dans ces jaunes roseaux
Qui, mollement sur la rive des eaux,
Avec de longs soupirs, balancent et se plient?...
On dirait des zéphyrs badins,
Ou quelques volages lutins,
Qui dans leurs doux ébats chantent, dansent et rient.

Chantez, danses, riez ; car le thym des coteaux
Va se flétrir ! les arbres les plus beaux,
Qui jusque dans les cieux portent leurs nobles têtes,
Se dépouillent de leurs trésors ;
Les oiseaux cessent leurs accords ;
La neige de nos rocs blanchit déjà les crêtes.

Le pâtre frissonnant descend du haut des monts ;
Son troupeau suit et cherche les vallons ;
Les fleurs de mon jardin ont quitté leur parure ;
L'azur a perdu ses appas ;
Le sol gémit sous les frimas,
Et dans un sombre deuil se voile la nature.

Et ce deuil — O mon âme aux tendres souvenirs,
Aux traits de flamme, aux éternels désirs —
Tu le connais déjà. Pendant mainte nuit sombre
Tu l'as couvé ; comme l'oiseau,
Dont le nid s'attache au rameau,
Couve, flatte, défend tous ses petits dans l'ombre.

Et toi, mon cœur, et toi — dont tous les battements
Ne trahissaient que nobles sentiments,
Qui par des bonds fougueux brisèrent ma poitrine —
Tu sais que, dans de tels moments,
En faisant brûler mon encens,
J'adorais, tout en pleurs, la majesté divine !

Alors d'un œil serein je revis le passé,
(Par le présent trop rudement chassé) ;
Recueillant de nouveau les fleurs de ma jeunesse,
Je revis ces coteaux, ces bois,
Ces montagnes, où tant de fois
J'adressai mon hommage à Flore la prêtresse :

Où je portais mes pas lentement vers minuit,
Les yeux au ciel, tremblant au moindre bruit,

Craignant qu'un importun ne vît ma solitude;
Sur ma tête le firmament,
Riche tapis, d'astres brillant,
Je perdis des soucis la morne inquiétude !

La muse m'attendait — et la harpe à la main
Elle m'apprit à chanter le destin,
Les fureurs des combats, les plaisirs d'une fête,
Les battements d'un noble cœur,
Et l'infortune, et le bonheur,
Et les tendres amours — là je devins poëte !

Poëte !!... Ah ! qu'il est beau, qu'il est harmonieux,
Ce nom si grand, rare présent des Dieux !
Qu'il change tout en nous, jusqu'à notre existence!...
La terre n'est plus rien pour moi ;
J'ai l'espérance et j'ai la foi,
Et cet esprit de feu, qui vers le ciel s'élance.

Versez sur moi, méchants, votre immonde venin !
De vos serpents hérissez mon chemin !
Un Dieu se trouve en moi. — Dans ma riche poitrine
Je veux lui dresser un autel;
Je veux adorer l'Eternel,
Et pour vous pardonner devant lui je m'incline !

Poésie immortelle, essence des rayons
Qu'on voit des Dieux orner les larges fronts,
A grands flots tu répands la céleste lumière !
Baume qui sais guérir les cœurs,
Ange qui calmes les douleurs;
Tu caches sous des fleurs la croix du cimetière !

Oui, tout est passager; et l'on voit ici bas,
Près du laurier le cyprès du trépas —
Et mon front se ridait dans un morne silence ;
Lorsqu'une voix descend du ciel :

« Veux-tu percer, chétif mortel,
»Les secrets du Seigneur et sa toute-puissance? »

»Abaisse-toi! — Cueillant des fleurs sur ton chemin,
»Cours dans les bois, et sous un vieux sapin
»Enterre les chagrins qui surchargent ton âme!
»Que ta lyre résonne au soir
»Pour l'amitié, l'amour, l'espoir,
»Honorant l'homme juste et flétrissant l'infâme! »

La voix se tut. — Je vais chanter dans les forêts,
Aux bords des eaux, dans les riches guérets;
Dérobant mes soupirs aux sarcasmes du monde.
Mes pas deviennent chancelants;
Je m'arrête près des courants,
Et vois mes traits pâlis dans le miroir de l'onde.

Mon souffle va s'éteindre!.... Au coucher du soleil,
Quand affaibli je succombe au sommeil,
Un informe chaos obscurcit ma paupière —
Et quand vient le printemps... je meurs,
En saluant ses jeunes fleurs,
Son sourire d'amour, sa naissante lumière!!

L. Marchand.

LE FILS D'ARNOLPH.

BALLADE.

La pluie, à flots pressés, ruisselait par la plaine,
Et le vent ébranlait, furieux et sans frein,
Les sonores vitraux du gothique domaine
D'Arnolph l'orgueilleux châtelain.

— Non loin de ces vieux murs cachés par la nuit sombre,
Un pèlerin brisé par la faim et le froid,

Cherchait en vain sa route, à chaque pas dans l'ombre,
Sentant redoubler son effroi.

Il allait succomber à sa longue souffrance,
Quand son pied vint heurter le portail du manoir,
Quand il vit luire enfin un rayon d'espérance,
Dans son avenir toujours noir.

Une larme arrêtée au bord de sa paupière,
Et le sein haletant sous le poids de ses maux,
Il éleva la voix, à genoux, sur la pierre,
Mais l'orage emportait ses mots.

Lui qui naguère encor, tout puissant sur la terre
Donnait, à des barons, ses ordres souverains,
Maintenant méconnu, flétri par la misère,
Il disait, en joignant les mains :

« De vos festins laissez tomber une parcelle
Aux lèvres sans couleur du pauvre rebuté ;
Ne lui refusez pas, quand il souffre et chancelle,
La main de l'hospitalité.

» Riches, c'est bien souvent avant la fin des fêtes,
Avant la fin du jour, que l'on verse des pleurs :
L'adversité survient, et soudain de nos têtes
Flétrit et disperse les fleurs... »

Cependant du manoir la jeune châtelaine,
Veillait auprès d'Arnolph, implorant le Seigneur,
Lorsque du pèlerin la prière lointaine
Fit soudain tressaillir son cœur.

— « Mon père, un malheureux, dit la vierge craintive,
Demande, au nom du ciel, un abri pour la nuit;
Le vent qui passe et gronde, à l'oreille attentive
Apporte une voix dans le bruit.

»C'est peut-être un Croisé dont on pleure l'absence;
Dans son empressement à revoir ses foyers,
Il brave tout péril, et sous son indigence,
Cache sa gloire et ses lauriers.

»Chez l'Arabe vainqueur, aux injures d'un maître
Courbant son jeune front, il a dû voir Edwin,
Il a dû voir mon frère et près de nous, peut-être,
C'est lui!.. — Qu'il passe son chemin!

Qu'il passe son chemin! » cria la voix sonore
D'Arnolph dont tout l'orgueil se révolta blessé.
Sonore dans l'écho, sa voix longtemps encore
Bourdonna sur le seuil glacé.

. . . . . .

Comme la folle amante, après l'heure de peine,
Sur son front rayonnant relève ses cheveux,
Le ciel chassait encor de sa face sereine
Quelques nuages paresseux;

C'était le lendemain. — Sous les lambeaux qu'il porte,
On vit raidi de froid et les bras dans le sein,
Un jeune homme immobile à l'angle de la porte :
— C'était le fils du châtelain. —

Quand l'aube autour de lui répandit sa lumière,
Que la mort, pour jamais, allait fermer ses yeux,
Il avait reconnu, pour souffrance dernière,
La demeure de ses aïeux.

ENVOI A MADAME .....

Puissent mes faibles vers devant vous trouver grâce!
Accordez-leur l'accueil qu'ils n'ont pas mérité;
Vous prouverez ainsi qu'à l'esprit, à la grâce
Vous joignez encor la bonté.

VARIÉTÉS.

Notice biographique sur Louis-Charles-Albert-Joseph Delobel, *poëte français et latin* (1).

Les beaux vers sont des fleurs qui jamais ne se fanent,
Et que la faulx du temps respectera toujours.
Delobel.

Nos célébrités montoises dans les sciences, dans les arts comme dans les lettres, sont si rares que nous devons arrêter nos regards sur ces réputations qui, sans être brillantes, sans avoir eu un grand retentissement au dehors, ont, du moins, attiré l'attention de leurs concitoyens.

La poésie française était bien peu cultivée dans notre ville à la fin du siècle dernier. La langue de Pascal et de Boileau y était ignorée à tel point qu'un homme qui la possédait, qui en avait fait son étude, méritait notre admiration (2).

Delobel (Louis-Charles-Albert-Joseph) naquit à Mons

(1) Lue en séance de la Société des sciences, des arts et des lettres du Hainaut.

(2) Bien que je me plaise à rendre ici justice, autant que je le puis, à un compatriote, il est loin de ma pensée de considérer la poésie telle que les écrivains des deux derniers siècles l'ont comprise comme étant un modèle à imiter. Les poëtes du 19e siècle ont-ils été mieux inspirés? Selon moi, la poésie est déchue, parce que la plupart des genres sont factices. Au moyen âge la poésie romane était ce que la poésie doit être, ce qu'elle a été chez les Grecs, chez les montagnards de l'Ecosse, ce qu'elle a été chez les Italiens quand le Tasse chantait les Croisades, ce qu'elle était naguère quand Béranger chantait la France.

le 7 août 1746. On peut dire qu'il fut poëte en naissant, comme le voulait Boileau. Il n'avait pas encore terminé ses études de collége qu'il était déjà auteur de deux grands ouvrages en vers. Un de ses condisciples, qui passa d'une profonde insouciance à des progrès rapides et surprenants, excita sa jeune verve poétique. Dans son admiration, il fit un poëme en huit chants et en vers alexandrins, où il célébra les hauts faits de son ami. L'autre est un poëme en vers de dix syllabes et en six chants; il est intitulé : *Les Rimailleurs condamnés*. Nourri de la lecture de Boileau et de Gresset, l'étudiant s'exerce quelquefois avec bonheur à imiter la manière de ses maîtres. Ces productions inégales renferment des vers qui annoncent un talent naissant.

Delobel suivit les cours de l'Université de Louvain. Bien qu'il se destinât à l'état ecclésiastique, ses nouvelles études ne lui firent pas négliger celle de la poésie. Il consacra encore, comme on disait autrefois, quelques instants aux muses; une traduction du commencement du deuxième livre de l'Eneïde fut, par ses soins, imprimée et publiée en cette ville vers l'année 1770. Une lecture attentive et souvent répétée de Virgile et d'Horace, de Boileau et de Racine avait formé le jeune versificateur; il sut prouver par de beaux vers qu'il avait senti les véritables beautés de ces poëtes célèbres. Son goût, la finesse de son oreille lui avaient appris que le mérite poétique ne consiste pas dans un assemblage de mots plus ou moins sonores, plus ou moins bruyants (1). Les vers suivants que nous extrayons de cette traduction prouveront ce que nous avançons :

(1) Une justice que l'on doit rendre aux bons écrivains des 17e et 18e siècles, c'est qu'ils étaient beaucoup plus sévères que

A ces gémissements la foule est attendrie,
Les esprits sont calmés, on l'exhorte à parler,
A dire ce qu'il sait, et sans dissimuler
Ses destins, son pays, quel sang lui donna l'être,
Quel espoir dans son cœur nous pouvons faire naître.

. . . . . .

. . . . . .

Nos guerriers aujourd'hui déplorent son trépas ;
Dès mes plus jeunes ans sous lui dans les combats,
Je vins ici chercher un nom et la victoire;
Joint à lui par le sang, je le fus par la gloire.

. . . . . .

. . . . . .

L'armée est éperdue, on envoie Eriphyle
Interroger le Dieu qu'on adore à Délos ;

ceux de notre temps sur les règles du langage ; ils connaissaient leur langue mieux que ceux-ci, parce qu'ils consacraient plus de temps à l'apprendre et choisissaient mieux leurs livres. Il ne faut pas attribuer notre infériorité à une prétendue corruption que l'on met au nombre des maux de la révolution de 1789. Nous concevons que lorsqu'il y a conquête et que les deux peuples ne parlent pas la même langue, celle des conquérants en s'implantant par le fer dans le pays conquis, doit un jour modifier, corrompre celle des vaincus. L'histoire nous en donne des exemples : la conquête de la Gaule par les Francs, celle de l'Angleterre par les Normands. Mais les événements politiques qui ne sont qu'une révolution, qu'un accident dans la famille ne corrompent point le langage. La révolution française a créé une civilisation nouvelle, un gouvernement nouveau, des besoins nouveaux; il a fallu que la langue se dépouillât des expressions du moyen âge pour faire place à des termes nouveaux destinés à exprimer des idées nouvelles et nées des besoins du temps. Il n'y a point là de corruption.

Du temple d'Apollon il rapporte ces mots :
« Enfants de Danaüs, le sang d'Iphigénie
»Vous ouvrit les chemins aux plaines de l'Asie;
»Pour obtenir en Grèce un retour assuré
»Qu'au glaive du grand prêtre un de vous soit livré. »

Nous avons peu de renseignements sur la vie de Delobel. Il fut professeur de poésie au collége de Houdain, à Mons, et puis chanoine de Saint-Germain en la même ville. Il séjourna en Allemagne pendant la révolution française, et revint ensuite dans sa ville natale, où il mourut le 1er mai 1813.

Pendant qu'il professait la poésie, il jouit de toute la plénitude du privilége qu'avaient alors les régents de son rang, de complimenter en vers les nobles personnages qui visitaient notre bonne ville de Mons. Plusieurs de ces discours en vers ont été imprimés; nous citerons celui qu'il adressa à l'archevêque de Cambrai à l'occasion d'une tournée de ce prélat dans son diocèse en 1775 (1); un autre discours à Joseph II, que l'on attendait à Mons à son retour de France en 1777; celui-ci ne fut pas prononcé, l'Empereur ayant pris une autre direction; un troisième au duc d'Aremberg, lors de son entrée en cette ville comme grand-bailli du comté du Hainaut le 11 janvier 1780; et un quatrième à Joseph II, le jour de son inauguration en qualité de comte du Hainaut, le 27 août 1781.

La deuxième de ces pièces est une composition importante pour la matière qu'elle renferme. Le grand nombre de vers heureux qui l'embellissent en font une

(1) Mons appartenait au diocèse de Cambrai, en ce temps-là.

œuvre poétique fort remarquable. Nous allons en extraire quelques-uns :

La solide grandeur ne consista jamais
A fouler l'olivier que fait croître la paix.
Toujours d'un conquérant la gloire est incertaine;
Du sort en un moment il peut subir la haine;
Sa valeur, ses exploits gravés en traits de sang
Dans la postérité tiennent le second rang.
. . . . . .
. . . . . .

Parmi tant de héros, ton cœur a préféré
Celui qui des humains est le plus révéré.
Titus fixe ton choix; toujours grand, toujours juste,
Des palmes de la paix tu ceins ta tête auguste;
Tu foules à tes pieds la discorde et la peur.

Les amateurs conservent dans leurs bibliothèques ces divers ouvrages de l'abbé Delobel. Son neveu, M. Louis Delobel, est dépositaire des manuscrits qu'il a laissés. Parmi ceux-ci, l'on distingue un poëme en six chants, intitulé : *Follette*. Le sujet est une épagneule, objet de petits soins de la part de sa maîtresse. Cet ouvrage est écrit en vers de dix syllabes. On y trouve de jolis détails et des vers agréables; c'est une imitation du genre de *Vert-Vert*. Il existe encore parmi ces manuscrits un autre poëme en cinq chants et en vers de dix syllabes, ayant pour titre : *L'Hymen*, écrit pendant le séjour que l'auteur fit en Allemagne.

L'extrême complaisance de l'abbé Delobel lui fit composer beaucoup de vers de société. Ses manuscrits renferment une quantité de bouquets, de stances, de

chansons, d'épithalames, etc. Nous transcrivons les stances suivantes sur *l'Amitié* :

Jadis d'un forgeron l'amour fit un Apelle ;
Aujourd'hui l'amitié par un charme nouveau
Pour fêter une amie au Parnasse m'appelle,
Et de douces vapeurs enivre mon cerveau.

Je vous dois ce prodige, ô ma chère Eugénie !
Pour vanter vos vertus et vos talents divers
La touchante amitié me tient lieu de génie ;
C'est elle qui m'inspire et me dicte ces vers.

Ce langage des Dieux que tant d'auteurs profanent,
S'il chante tes attraits mérite nos amours ;
Les beaux vers sont des fleurs qui jamais ne se fanent,
Et que la faulx du temps respectera toujours.

Dans le cours orageux de cette triste vie,
Malheureux le mortel qui n'a point un ami ;
En proie aux noirs accès de sa mélancolie
Il est seul dans le monde et ne vit qu'à demi.

Il existe des stances du même auteur sur la mort de l'impératrice Marie-Thérèse ; elles ont été imprimées, de même que celles qu'il adressa aux confrères de la Miséricorde, à Mons, au nom d'un jubilaire de la confrérie.

La fondatrice de Mons, Sainte-Waudru, fut chantée par notre poëte ; il fit des hymnes latines en son honneur.

L. Fumière.

1840.

PERSE, EN VERS FRANÇAIS,

PAR MM. THÉRY, DESPORTES ET RAOUL.

Au moment de donner une quatrième et dernière édition de ma traduction en vers français des *Satires de Perse*, je crois à propos de la comparer à celles de MM. Théry et Desportes, qui ont paru après la mienne, et dont l'une est toute récente. Si en effet mon travail était par trop au-dessous du leur, je devrais y renoncer; c'est sur quoi je veux consulter le public.

Ces messieurs m'ont fait l'honneur de me citer dans leurs préfaces: « M. R.... qui a traduit aussi les *Satires de Juvénal* et *d'Horace*, dit M. Théry, a un talent incontestable. Ses vers sont coulants et faciles; il saisit, avec une critique indépendante, le sens de l'écrivain, le rend avec une élégante et scrupuleuse exactitude, et presque toujours, ce qui est, selon nous, un des plus grands mérites d'un traducteur, sa traduction, séparée du texte, ferait plaisir comme œuvre originale. Comment donc la lecture de son ouvrage ne nous a-t-elle pas fait tomber la plume des mains? C'est que le spirituel et facile interprète ne nous a jamais rappelé son modèle; c'est qu'il a traduit les six cent soixante vers de Perse par onze cent trente vers français, et il est difficile de croire que le plus concis des poëtes latins puisse revivre dans cette longue paraphrase. Aussi dans l'ouvrage de M. R...., la couleur originale, le trait, le caractère propre de Perse sont-ils entièrement effacés. Quand il ne peut faire entrer dans un de ses vers l'un des détails qu'exprime le vers latin correspondant, il en ajoute un et quelquefois plusieurs pour ne pas être taxé d'oubli ou d'inexactitude. Pour nous, il nous semble que le traducteur en vers doit entendre l'exactitude dans un sens plus large, et qu'il peut quelquefois sacrifier des détails secondaires à l'intention de reproduire toute la physionomie de son auteur. »

M. Desportes ne parle pas de mon essai avec moins d'indulgence : « Après la traduction en prose de Sélis, il en a paru deux en vers ; elles sont écrites dans un système tout opposé. — Celle de M. R.... est facile et brillante, mais négligée parfois, comme versification ; elle se fait lire avec plaisir cependant. M. Théry a visé plus particulièrement à la concision. Elles sont l'une et l'autre l'œuvre de deux esprits distingués. »

Je ferai observer que MM. Théry et Desportes parlent de ma première édition, qui date de 1812. Or, depuis trente ans, j'ai pu l'améliorer, et je crois l'avoir fait ; ces messieurs en jugeront eux-mêmes.

Des six *Satires de Perse*, la première, dont le dialogue serré et pressant offre les transitions les plus brusques et ne désigne pas toujours assez distinctement le personnage qui parle, a dû surtout exercer la patience des traducteurs, et c'est là qu'ils ont eu besoin de logique, de discernement et de goût.

Voyons-en d'abord les douze premiers vers :

— O curas hominum ! o quantum est in rebus inane ! —
Quis leget hæc ? — Min' tu istud ais ? — Nemo Hercule ! — Nemo ?
Vel duo, vel... — Nemo, Turpe et miserabile. — Quare ?
Ne mihi Polydamas et Troiades Labeonem
Prætulerint ? nugæ. Non, si quid turbida Roma
Elevet, accedas, examenve improbum in illa
Castiges trutina, nec te quæsiveris extra.
Nam Romæ quis non ?... Ah ! si fas dicere..! — Sed fas
Tunc, cum ad canitiem et nostrum istud vivere triste,
Aspexi, et nucibus facimus quæcumque relictis,
Cum sapimus patruos ; tunc.. tunc.. ignoscite. — Nolo.
— Quid faciam ? Sed sum petulanti splene cachinno.

M. Théry :

— O vains soucis de l'homme ! ô néant ! ô misère !
— Qui te dira ? — comment ! — personne. — Oh ! je l'espère,
Deux ou... — personne enfin. C'est pitié. — Ne crois pas
Que le froid Labéon cher à Polydamas,
Poëte préféré des Troyennes de Rome,
Par sa gloire jamais puisse troubler mon somme.

Daigneras-tu, dis-moi, peser ton Apollon
Au poids capricieux de leur opinion ?
C'est toi qu'il faut chercher et chercher en toi-même.
A Rome que de gens..! ô justice suprême!
Si je pouvais parler..! je le puis, quand je vois
Le vice en cheveux blancs par d'ignobles exploits
Remplacer follement les hochets de l'enfance,
Et nos Catons menteurs s'assouvir de licence.
Je veux, je veux parler. — Non, te dis-je? — Eh! pourquoi,
Lorsqu'un rire vengeur m'échappe malgré moi?

Quelque concise que soit cette version, il me semble qu'elle pouvait l'être davantage et joindre à ce mérite celui d'être plus littérale. *Min'tu istud ais?* n'est pas bien remplacé par *comment? Oh! je l'espère* qui n'est pas dans le texte, supplée mal le second *nemo. C'est honteux, pitoyable*, dit l'interlocuteur, et Perse lui en demande la raison : *quare?* ce *pourquoi* ne devait pas être omis; j'en dirai autant du *nugæ*, bagatelle. — *Ne crois pas que Labéon par sa gloire jamais puisse troubler mon sommeil*, n'est pas la même chose que : *Si Rome déprime un ouvrage, ne te range pas à son avis. C'est toi qu'il faut chercher et chercher en toi-même*, est très-bien. *O justice suprême!* n'est là que pour la rime. *Les exploits du vice en cheveux blancs* ne succèdent pas *aux hochets de l'enfance;* il y a trop loin de l'enfance à la vieillesse ; etc., etc.

M. Desportes :

— O quels frivoles soins remplissent notre vie?
O néant d'ici bas! O misère! O folie!
— Et qui lira cela? — Vous me parlez, je crois?
— Vous serez sans lecteurs. — J'en aurai deux ou trois.
— Deux ou trois? pas un seul. C'est un affront insigne;
Mais il faut qu'aujourd'hui tout auteur s'y résigne.
— Hé quoi! par nos Troyens, peuple dégénéré,
Un obscur Labéon me serait préféré!
Non; mais quand Rome enfin sur ce point unanime,
Flétrirait cet écrit, s'il est digne d'estime,
Au commun sentiment bien loin de vous ranger,
D'un injuste mépris vous devez me venger,

Et dans cette balance où l'on pèse l'ouvrage,
Protestant contre tous, jeter votre suffrage.
Quel censeur parmi nous fait donc autorité?
Oh ! que si je pouvais dire la vérité!
Mais quoi ! c'est un devoir aujourd'hui de la dire :
Nos mœurs de toutes parts appellent la satire.
Quand je vois nos vieillards en secret vicieux
Par d'austères dehors en imposer aux yeux,
Et leurs fils en quittant les hochets du jeune âge
D'hypocrites vertus faire l'apprentissage...
Alors, alors, Romains..! — Vous allez vous moquer...
— De rires convulsifs je me sens suffoquer.

La traduction de M. Desportes, quoique plus longue d'un tiers que celle de M. Thiéry, et peut-être à cause de cela, est, selon moi, mieux écrite; toutefois on y remarque quelques taches. *C'est un affront insigne que de n'avoir pas de lecteurs.*

Mais il faut qu'aujourd'hui tout auteur s'y résigne : cette dernière pensée n'est pas dans l'original, et ne saurait y être, car elle est fausse; l'ami de Perse ne parle pas de toute sorte d'ouvrage, mais seulement de la satire, puisque plus loin il conseille à son ami de s'exercer dans un autre genre. C'est trop de quatre vers pour dire : *non, si quid turbida Roma elevet, accedas;* et le poëte ne recommande pas à son contradicteur *de jeter son suffrage dans la balance des Romains;* il lui recommande au contraire de ne pas se servir d'une telle balance, de ne pas chercher à la redresser. Et puis, qu'est devenue la sentence proverbiale : *nec te quæsiveris extra? tunc.. tunc.. ignoscite.* — *Nolo :* signifie : *alors.. alors.. Pardon;* — *Je ne veux pas;* ce qui est bien différent de : *alors.. alors.. Romains!* — *Vous allez vous moquer.*

Cette critique paraîtra minutieuse; mais comment m'y prendre autrement pour écarter des reproches qu'on pourrait me faire de n'avoir pas craint de soutenir la lutte contre deux concurrents aussi redoutables?

Cela posé, j'oserai me citer après eux :

— O vanité des soins qu'ici bas on se donne !..
— Qui lira de tels vers? est ce à moi que?.. — personne.

— Personne! ou deux ou...—non, personne. C'est honteux,
Pitoyable. — Pourquoi, ce présage fâcheux?
Parce que Labéon, vanté par Polydame,
L'emporterait sur moi devant ce peuple femme.
Bagatelle. Que fait le mépris des Romains?
Dois-tu t'en rapporter à des juges si vains,
Ou redresser l'erreur de leurs fausses balances?
Non, ne cherche qu'en toi ce qu'il faut que tu penses.
Car dans Rome, qui ne... si j'osais dire un mot!
Mais n'ai-je pas le droit de parler et tout haut,
Quand je vois ces vieillards à l'air triste et sauvage,
Et ce que font leurs fils au sortir du jeune âge;
Et ces airs de tuteurs..? Alors...alors... pardon.
— Point d'excuses; il faut que vous changiez de ton.
— Que faire donc? Je suis rieur, et de ma rate,
En bons mots, malgré moi, la pétulance éclate.

Poursuivons:

— Scribimus inclusi, numeros ille, hic pede liber....
Grande aliquid, quod pulmo animæ prælargus anhelet.
— Scilicet hæc populo, pexusque, togaque recenti,
Et natalitia tandem cum sardonyche albus
Sede leges celsa, liquido cum plasmate guttur
Mobile collueris, patranti fractus ocello?
Hic neque more probo videas, neque voce serena
Ingentes trepidare Titos, cum carmina lumbum
Intrant, et tremulo scalpuntur ubi intima versu.
Tun' vetule, auriculis alienis colligis escas?
Auriculis, quibus et dicas, cute perditus, ohe!
— Quo didicisse, nisi hoc fermentum, et quæ semel intus
Innata est, rupto jecore, exierit caprificus?
— En pallor, seniumque! ò mores! usque adeone
Scire tuum nihil est, nisi te scire hoc sciat alter?
— At pulchrum est digito monstrari et dicier: *hic est!*
Ten' cirratorum centum dictata fuisse
Pro nihilo pendas?

M. Théry :

Au fond d'un cabinet logeant notre génie,
En prose inimitable, en vers pleins d'harmonie,
Nous créons des beautés qu'au public curieux
Lancent avec effort nos poumons vigoureux.
C'est Caïus! à son doigt un rubis étincelle.
Paré, comme aux grands jours, d'une toge nouvelle,
Il s'humecte d'abord d'un breuvage prudent,
Et d'un théâtre altier déclame en minaudant.
A ses discours impurs le vice ouvre l'oreille;
Chez nos grands sans pudeur la débauche s'éveille,
Et ses vers pénétrants, jusqu'au fond de leur sein
Vont de leurs passions agiter le levain.
Implore donc, vieux fou, dans tes rêves étranges,
D'auditeurs complaisants les grossières louanges;
Près de crever d'orgueil, demande-leur quartier.
— Mais à quoi bon, dis-moi, sans cesse étudier,
Si, tel que ce figuier qui d'un jet fend la pierre,
Le fruit de nos travaux n'éclate à la lumière?
— Quoi! pâlir! quoi! jeûner dans ce futile espoir!
Le savoir ignoré n'est donc plus le savoir?
— Mais attirer les yeux, entendre ces paroles:
Ah! c'est lui! le voilà!.. voir de nobles écoles
Dicter nos vers heureux à leurs cent nourrissons,
N'est-ce rien?

Je ne crois pas que les deux premiers vers de ce passage puissent être mis dans la bouche de Perse. Perse veut composer des satires, et son ami l'en détourne en lui faisant observer que ce genre trop simple n'est plus à la mode; qu'à Rome maintenant on ne peut se faire applaudir que par l'emphase et le pathos; sur quoi le poëte caustique se moque de lui, et le met plaisamment en scène, cherchant par la lecture de quelque ouvrage semblable à captiver les suffrages d'un public imbécile. De cette manière on voit dans toute la satire un dialogue à peu près suivi entre deux poëtes dont l'un défend constamment la saine doctrine, et dont l'autre ne cesse de prôner le mauvais goût.

A propos du lecteur ridicule *qui lance des beautés au public curieux*, c'est *Caius*, dit le traducteur; non, ce n'est pas *Caius*, mais bien le contradicteur de Perse, à qui celui-ci s'adresse directement : *sede leges celsa*, tu vas lire du haut d'un siége élevé; *cum guttur collueris*, après que tu auras humecté ton organe; et il le raille sur sa vanité : *tun'*, *vetule*, etc. Est-ce toi, à ton âge ! etc.

Piqué du sarcasme, le mauvais poëte se récrie : *quo didicisse*? etc. à quoi bon avoir étudié ? etc.

Je ne parle point de quelques épithètes hasardées : un breuvage *prudent*, un théâtre *altier*, ni de la suppression d'un certain nombre de traits caractéristiques, *auriculis alienis colligis escam; digito monstrari; hoc fermentum*, etc.

M. Desportes :

Ecoutez, loin du bruit on s'enferme : on dispose
Son plan; puis on écrit soit en vers, soit en prose,
Quelque chose de beau, de pompeux, d'éclatant,
Tel qu'un large poumon le dise en haletant.
Bientôt, impatient d'obtenir un éloge,
Bientôt on se revêt de sa plus belle toge;
On attache à son doigt un anneau scintillant,
Et, d'un air attendri, d'un regard suppliant,
Après s'être adouci la voix par un breuvage,
D'une estrade élevée au peuple on lit l'ouvrage.
Voyez-vous nos Titus qui, sur leurs bancs assis,
Tressaillent de plaisir à vos tendres récits?
Voyez comme vos vers s'en vont chatouiller l'âme,
Et pénètrent les sens d'une lubrique flamme!
Pour recueillir si peu, vieux fou, quoi! vous semez,
Et dans un long travail vos jours sont consumés!
Quoi! c'est là tout le fruit de vos pénibles veilles!
Et vous vous tourmentez pour charmer les oreilles
D'auditeurs inconnus, si peu dignes, qu'enfin
Vous leur dites : *Assez*, sans attendre la fin!
— Il faut que du savoir la semence féconde,
Germant dans notre sein, profite à tout le monde.

Le talent n'est pas fait pour passer inconnu.
Il est tel que ce gland qui sur un rocher nu
S'implante, avec le temps rompt son berceau de pierre,
Grandit, et dans les airs dresse sa tête altière.
— Et voilà donc, voilà d'où vient votre pâleur!
Le talent, je le vois, est pour vous sans valeur,
S'il vous laisse ignoré dans une vie obscure :
Vous l'aimez en un mot pour l'honneur qu'il procure.
— J'en conviens ; il est doux de voir que sur nos pas
Un peuple entier se presse et murmure tout bas :
C'est lui! n'est-il pas doux enfin d'être sans cesse
Un objet d'entretien à la jeune noblesse ?

L'avantage, en cet endroit, est pour M. Théry, qui conserve au moins quelque chose de la vivacité du dialogue. *La sardoine dont on ne se pare que pour fêter le jour de sa naissance*, n'est pas seulement un *anneau qui scintille ; patranti fractus ocello* est bien autrement énergique *qu'un air attendri et un regard suppliant.* Il y a loin de *chatouiller l'âme et pénétrer les sens*, *à lumbum intrant*, *scalpuntur intima.*

Six longs alexandrins qui se traînent pour rendre les deux hexamètres si rapides et si substantiels : *tun'*, *vetule*, etc., sont un insupportable abus de la paraphrase, surtout quand ils ne reproduisent pas même le texte entier, et qu'on supprime, par exemple, des mots tels que *cute perditus.* Le traducteur en rapporte six interprétations différentes et n'en choisit aucune ; c'est le moyen de ne pas faire de jaloux. On aura remarqué ce qui caractérise ici la manière de Perse ; ce qui anime la fin de ce morceau, ce sont particulièrement les exclamations des deux interlocuteurs qui s'interpellent et se répondent. Il n'en reste presque rien dans l'imitation : ce ne sont plus que de froids raisonnements. Une comparaison peut se substituer à une autre ; mais *le gland* implanté sur un rocher nu qui grandit, rompt son *berceau* de pierre, et *dresse* son front altier, ne vaut pas le *figuier* métaphorique de l'auteur latin. *Voilà d'où vient votre pâleur! en pallor!* c'est fort bien ; mais *senium* ne devait pas être oublié. M. Desportes trouve que le *scire tuum nihil est*, etc., est devenu proverbe ; que cela n'arrive

u'aux vers d'une grande précision, que celui-ci a mérité sa fortune ; qu'il est plein ; qu'il court sur ses monosyllabes et que l'occasion de le citer se présente souvent. Qui croirait d'après cela qu'il ne fait que le délayer dans un équivalent où il n'est plus reconnaissable ? *Ten' cirratorum*, etc. Néron avait prescrit à tous les maîtres des écoles publiques de dicter ses vers à leurs élèves ; c'est à quoi Perse fait allusion dans ce vers. Le mot *dictata* l'indique ; mais où serait l'allusion, s'il ne s'agissait que d'être un objet d'entretien pour les jeunes gens?

Je ne me flatte pas, à beaucoup près, d'avoir vaincu toutes ces difficultés ; mais on reconnaîtra, je l'espère, que, si je n'y ai pas réussi, ce n'est pas faute de l'avoir essayé.

— Écoutez : vers ou prose, aujourd'hui nous n'aimons
Que du grand, du pompeux à gonfler les poumons.
— Ainsi, dans une docte et brillante séance,
Paré comme le jour qu'on fête sa naissance,
Bientôt nous vous verrons, sous de riches habits,
Le doigt étincelant d'un superbe rubis,
Avide d'obtenir de futiles suffrages,
D'un pupitre élevé déclamer vos ouvrages, —
Après avoir d'abord, lecteur prétentieux,
Pour rendre votre accent plus doux, plus gracieux,
D'un sirop pectoral humecté votre organe.
Et puis votre œil mourant, chargé d'un feu profane,
Au sein de nos Titus tressaillant de plaisir,
Ira de veine en veine allumer le désir.
C'est là que, murmurant, d'une voix presque éteinte,
De l'aiguillon des sens ils éprouvent l'atteinte,
Quand ces vers, où respire une molle langueur,
Pénètrent dans leurs reins et chatouillent leur cœur.
Vieux fou! quoi! vous venez, de sottises pareilles,
D'un public inconnu, repaître les oreilles,
D'un public, dont les cris, les bravos insensés,
Ivre, gonflé d'orgueil, vous font crier : *Assez!*
— Que sert d'avoir appris, si ce ferment, ce germe,
Ce sauvageon croissant dans le cœur qui l'enferme,

Ne rompt son enveloppe et ne peut en sortir?
— Ah! c'est donc pour cela que l'on vous voit pâlir,
Vieillir avant le temps! ô mœurs! votre science
Serait-elle pour vous de si peu d'importance,
Si l'on ne savait pas que vous êtes savant?
— Qui n'aime que du doigt on le montre en passant,
Qu'on se dise : *C'est lui!* puis, n'est-ce rien, de grâce,
Qu'à cent jeunes Titus nos vers soient lus en classe?

Encore une citation, et c'en sera autant qu'il faut, pour mettre les lecteurs attentifs en état de décider en connaissance de cause, quelle est celle des trois versions dont l'auteur s'est le plus appliqué à rendre le texte, tout le texte, et rien que le texte; car il n'est pas difficile, par les cinquante premiers vers d'une pièce quelconque, de juger quels seront tous les autres.

Ecce inter pocula quærunt
Romulidæ saturi, quid dia poemata narrent.
Hic aliquis, cui circum humeros hyacinthina læna est,
Rancidulum quiddam balba de nare locutus,
Phyllidas, Hypsipilas, vatum et plorabile si quid,
Eliquat, et tenero supplantat verba palato.
Assensere viri. Nunc non cinis ille poetæ
Felix? non levior cippus nunc imprimit ossa?
Laudant convivæ. Nunc non e manibus illis,
Nunc non e tumulo fortunataque favilla
Nascentur violæ? — Rides, ait, et nimis uncis
Naribus indulges. An erit, qui velle recuset
Os populi meruisse; et, cedro digna locutus,
Linquere nec scombros metuentia carmina, nec thus?
— Quisquis es, ô modo quem ex adverso dicere feci,
Non ego, cum scribo, si forte quid aptius exit,
(Quando hæc rara avis est) si quid tamen aptius exit,
Laudari metuam; neque enim mihi cornea fibra est.
Sed recti finemque extremumque esse recuso
Euge tuum et *Belle*. Nam *Belle* hoc excute totum :
Quid non intus habet?

M. Théry :

..... Dis encor qu'au milieu des flacons,
Les Romains bien repus, ont soif d'un beau poëme.
Tel chantre suranné d'une infortune extrême,
D'un manteau violet faisant flotter les plis,
Dit, d'un ton nasillard, Hypsipile ou Phyllis;
Il attendrit sa voix, il amollit sa phrase.
Tout le banquet s'émeut et l'admire en extase.
Heureux fils d'Apollon, il peut mourir en paix,
Et le marbre sur lui ne pesera jamais.
Le banquet l'applaudit! ô cendre fortunée,
Tombe d'un demi-dieu, de gloire couronnée,
Que de brillantes fleurs naissent autour de toi!

Noir censeur, me dit-on, vous raillez.. et pourquoi?
Bien fou qui du public dédaigne les suffrages,
Et frustre l'avenir de ses nobles ouvrages,
Qui, sauvés par le cèdre, et seuls vainqueurs du temps,
N'habilleront jamais la canelle et l'encens.

Adversaire inconnu, suscité par ma muse,
Ecoutez, je réponds, et voici mon excuse.
J'ai des sens, je suis homme; un éloge m'est cher,
Si parfois, grand hasard, comme un rapide éclair,
Vint luire en mon cerveau quelque heureuse pensée,
Que d'un trait complaisant ma plume a retracée.
Mais choisir pour seul but de ses tristes efforts
Ces clameurs, ces bravos et ces bruyants transports,
Non, non.

Ecce inter pocula, etc., indique une transition comme la formule identique qui se représente plus bas : *ecce modo heroas sensus*, etc. M. Théry s'en est aperçu; car, après que le défenseur du faux goût s'est extasié sur l'honneur d'être montré du doigt, d'entendre dire de soi, *le voilà*, et d'être donné pour modèle dans les écoles, c'est Perse qui reprend : *dis encor qu'au milieu des flacons*, etc.; mais cette reprise n'indique pas assez l'espèce d'acquies-

cement ironique de Perse qui semble dire : sans doute cela est honorable, et tout le monde y doit être sensible ; aussi, *ecce*, voyez comme les beaux esprits de Rome s'occupent même à table, de se faire réciter les chefs-d'œuvre des poëtes!

Tout chantre suranné est mal dit, ce n'est pas le chantre qui est suranné, c'est le poëme : *Rancidulum quiddam*, etc. Il y a peut-être plus que de la hardiesse à transporter aux narines l'action de bégayer; mais que de choses dans un vers! un sujet usé, un poëte qui bégaye, un déclamateur qui parle du nez! ce sont là de ces traits qu'il ne faut pas effacer, quand on veut reproduire l'esprit, la manière, la physionomie d'un ancien auteur. *Heureux fils d'Apollon, il peut mourir en paix*, est un contre-sens. Ce ne sont pas ses propres vers que déclame le lecteur, (cet heureux fils d'Apollon !) ; mais ceux de quelque vieux poëte élégiaque ; *vatum plorabile si quid*, etc., et c'est la cendre de celui-ci qui *maintenant* est heureuse. *Nunc cinis ille poetæ felix ? — Seuls vainqueurs du temps* est une cheville mal placée dans la traduction de *cedro digna locutus*: que des vers soient dignes du cèdre, ils n'en sont point *seuls* dignes pour cela et *seuls* vainqueurs *du temps*. Si, par hasard, il m'échappe un mot heureux, — *si forte quid aptius exit*, ne ressemble guère à l'heureuse pensée qui vient à luire dans le cerveau, et que la plume a retracée d'un trait complaisant, sans compter qu'on ne voit pas trop ce que fait ici la *complaisance* de la plume. Les deux derniers vers et demi du passage sont rendus par deux vers et demi en français. On dira que c'est de la concision; mais la concision ne se mesure pas sur le nombre des lignes, et le traducteur ici n'aurait ce mérite que s'il eût au moins conservé les traits les plus saillants du texte, tels que la maxime stoïcienne sur le but et le terme du bien: *recti finemque extremumque*, etc. Les exclamations ordinaires des applaudisseurs officieux, *Euge, belle*, et la réflexion qu'inspire au poëte le vide qui se trouve sous ces grands mots : *belle hoc excute totum* ; *quid non intus habet?* mais rien de tout cela ne se retrouve dans la version prolixe quoique très-courte de M. Théry.

M. Desportes :

Souvent dans vos banquets, Romains abâtardis,
Des poëmes divins que l'on a faits jadis

Vous voulez qu'on répète une amoureuse histoire.
Là-dessus, pour répondre au vœu de l'auditoire,
Un convive se lève et déclame du nez
Des lambeaux décousus, des fragments surannés,
Hypsipile, Phyllis, ou telle autre aventure
Dont une muse en deuil a tracé la peinture,
Et, pour mieux assortir la parole aux récits,
Force sa rauque voix à des sons adoucis.
On l'applaudit. Hé bien! sans doute du poëte
L'ombre, à ce bruit flatteur, tressaille satisfaite;
La pierre où maintenant s'abrite son repos
Sans doute aura semblé plus légère à ses os;
Ses mânes sont contents et, dès ce jour, peut-être,
Des fleurs sur son tombeau vont s'empresser de naître?
Je raille, dira-t-on; non, je ne raille pas:
La publique louange a pour moi des appas.
Et qui ne serait fier d'avoir par ses ouvrages
De ses contemporains emporté les suffrages?
Qui ne voudrait transmettre à la postérité,
Enfermé dans le cèdre et des vers respecté,
Et comme un monument de son utile vie,
Un bon livre, vainqueur du temps et de l'envie?
Vous, dont le sentiment diffère en tout du mien,
Vous, mon contradicteur, ici, sachez-le bien:
Si parfois (c'est un cas très-rare, je l'avoue)
Je fais avec bonheur des vers, et qu'on me loue,
Je ne suis point de fer, oui, mon cœur est flatté
D'un éloge public, d'un succès mérité;
Mais que ces *bien! parfait! admirable! courage!*
Soient le but, le seul but où tende un homme sage,
Je le nie, et pour moi, refusant cet honneur,
A travers ces grands mots, je vois un flagorneur.

Souvent dans vos banquets, etc., qui dit cela? Perse sans doute; mais à quoi le voit-on? et que devient l'ironie? M. Desportes, dans ce passage, grâce aux libertés qu'il prend, l'emporte sur M. Théry, pour la facilité du style; mais il ne se donne pas assez

de peine pour lutter contre son modèle. *Rancidulum quiddam* dit autre chose et dit plus que *des lambeaux décousus et des fragments surannés* ; il n'y a dans les mots *déclamer du nez* que la moitié du *balba de nare locutus* ; ici, ce n'est pas, comme dans M. Théry, la cendre du lecteur, c'est celle du poëte qui est heureuse ; à la bonne heure ; mais dans le vers un peu trop alambiqué, *la pierre où maintenant s'abrite son repos*, *maintenant* devait être au commencement de la phrase ; car il y a longtemps que la pierre pèse sur les os du vieux poëte, et c'est à cette heure seulement, c'est *maintenant*, qu'elle va lui sembler plus légère. Dans *assensere viri* et *laudant convivæ*, il y a, si je ne me trompe, une gradation, et M. Desportes n'en tient aucun compte. *Rides*, *ait*, etc. Perse se fait, ou se fait faire une objection, à laquelle il réplique : ce nouveau dialogue pouvait être conservé. *Quem feci dicere ex adverso* n'est pas traduit, et les trois derniers vers ne le sont pas assez exactement. Toutefois, comme je viens de le dire, ce passage est en général bien versifié, et, sous ce rapport, je n'en approche pas ; mais j'aurais perdu bien du temps et bien de la peine, si je n'étais point parvenu à être plus fidèle.

Non, certe; aussi voyez nos élégants Romains
Ecouter en buvant les poëmes divins !
Que l'un d'eux tout à coup, dans la bruyante enceinte,
Revêtu d'un manteau de couleur hyacinthe,
Demande la parole et, bégayant du nez,
Récite en minaudant quelques vers surannés,
Hypsipile ou Phyllis, ou tel conte insipide,
D'un poëte oublié larmoyante héroïde,
S'il sait, d'un air aimable, avec art grasseyant,
Rendre les mots plus doux en les estropiant,
L'assemblée applaudit à des accents si tendres.
Poëte, maintenant quel bonheur pour tes cendres !
Maintenant sur tes os, au fond du monument,
Combien le verd gazon pèse plus mollement !
Tout le banquet s'émeut. Maintenant que de roses
Vont naître du cercueil, de l'urne où tu reposes !
— Vous riez, direz-vous, et ce ton trop moqueur

Ne prouve rien ici; car enfin quel auteur
De ses contemporains ne recherche l'estime;
Et, s'il a composé quelque ouvrage sublime,
Verrait avec plaisir à l'écart renvoyés
Ses vers, dignes du cèdre, à l'office employés?
— Qui que vous soyez, vous à qui d'un adversaire
J'ai prêté jusqu'ici le rôle imaginaire,
Si parfois, (grand hasard) mais si parfois pourtant,
Un trait, un mot heureux m'échappe en écrivant,
J'ai des sens, et l'éloge est doux à mon oreille;
Mais pour moi vos grands mots, *bon*, *courage*, *à merveille*,
Sont loin d'être le but et le terme du bien.
Car pénétrez au fond; qui trouverez-vous? rien.

C'est, je le sens, une tâche difficile pour un auteur, de parler
ı lui-même et de se comparer aux autres; l'exemple cependant
en est pas rare,—et j'en trouve plus d'un parmi les traducteurs.
insi Delille, dans sa préface des Géorgiques, met ses vers en pa-
ıllèle avec la prose de Desfontaines; Monti, dans ses notes sur
ɜrse, traite sévèrement les imitations de Stelluti, de Silvestri et
ı Salvini; MM. Théry et Desportes ont aussi rapproché mon sys-
me de traduction du leur; j'ai pu faire de même, et cela d'au-
nt plus que, depuis Voltaire, il existe un préjugé en France
ıntre ceux qui ne *font pas tous leurs vers à Paris*; au reste, si j'ai
itiqué ces Messieurs, ils me rendront facilement la pareille:
ivitur hoc pacto, dit notre auteur: on frappe, on est frappé.

Cædimus, inque vicem præbemus crura sagittis.

L.-V. R.

ANNONCE LITTÉRAIRE.

LOISIRS POÉTIQUES, PAR **J.-G. MODAVE**,

CONTRÔLEUR DU TIMBRE.

Un beau volume in-8° d'environ 350 pages, orné de vignettes.

Prix pour les souscripteurs 4 *fr., et* 5 *fr. après le* 1er *avril* 1842 (1).

EXTRAIT DU PROSPECTUS.

Les poésies dont j'annonce la publication prochaine, sous le titre de *Loisirs Poétiques*, ne ressemblent en aucune façon aux poésies des novateurs qui ont voulu renverser l'ancien Parnasse, et en créer un nouveau qui convînt à la tournure facile de leur esprit, et contribuât à leur plus grande gloire ; elles n'ont rien de commun avec la manière excentrique et désordonnée de ces matadors, il n'y a dans mes vers ni vagues rêveries, ni bigarrure de style, ni exagération emphatique ; on n'y trouvera point de ces poésies qui brûlent au lieu d'éclairer, sapent tous les principes, au lieu de les soutenir, et ne jettent dans les esprits que trouble et confusion. . . . . .

La pièce capitale de mon recueil, celle qui m'a coûté le plus de peine, et à laquelle par conséquent j'attache le plus de prix, est la traduction en vers français du 15me chant de la seconde guerre punique de *Silius Italicus;* ce chant contient seul onze cents vers. J'ai placé le texte en regard : les hommes de lettres, et ceux à qui les langues anciennes ne sont pas étrangères, jugeront, en comparant l'original avec la traduction, si j'ai rempli convenablement les conditions qu'on a droit d'exiger d'une traduction en vers français.

Mon livre contient encore d'autres traductions, notamment celle de trois élégies des *Tristes d'Ovide*. J'ai pensé qu'il existe en Belgique un public resté fidèle au culte des anciens, qui relit et s'intéresse à tout ce qui se rattache à leur littérature. C'est sur ce public que je fonde surtout mes espérances. . . . . .

(1) Les souscriptions sont reçues chez M. F. LEMARIÉ, près l'Hôtel-de-Ville, n° 18, M. FÉLIX OUDART, rue du Crucifix, n° 10, ainsi que chez le Concierge de la Société d'Émulation.

LE SIÉGE D'ANVERS.

Inès Nunez était assise dans sa chambre, seule, la tête appuyée sur son bras, et portait ses regards sur le vaste lit de l'Escaut. Tout à coup la porte s'ouvrit : un campagnard parut, regarda tout autour de la pièce d'un air scrutateur, remit un billet et se retira mystérieusement.

Inès ouvrit la lettre, et lorsqu'elle vit la signature, sa main trembla. Frédéric Giambelli, son époux, entra en ce moment d'un air sombre et pensif; elle s'avança à sa rencontre et lui présenta la lettre sans dire un mot.

— C'est de ton père ? murmura Giambelli, et il se mit à lire :

« Tu t'es arrachée à ton père, à ton bonheur. Sa ma-
« lédiction t'a poursuivie par delà la mer, lorsque tu
« as été chercher un refuge auprès de la reine des héré-
« tiques ! Sa malédiction t'atteint ici, où ton coupable
« cœur t'enchaîne au traître qui, infidèle à son Dieu, à
« son prince, combat pour les rebelles hérétiques. —
« Reviens ! — Sur le fort Santa Maria flotte la bannière
« de ton père, cette bannière que lui a si généreusement
« confiée le vaillant duc, dont le grand cœur bat encore
« pour la pécheresse. Le pardon t'attend.

FERNANDO NUNEZ. »

Frédéric replia silencieusement la lettre : — De qui la tiens-tu? demanda-t-il à Inès, en la regardant d'un air grave et scrutateur. Elle lui raconta tranquillement de quelle manière mystérieuse elle l'avait reçue; et il quitta l'appartement.

Inès Nunez était fille d'un Espagnol sans fortune, qui, ayant exercé avec peu de bonheur la profession des armes, était allé à Madrid pour demander du service dans l'armée espagnole que commandait, dans les Pays-Bas, Alexandre, duc de Parme. Le hasard avait voulu que le duc eût déjà aperçu cette jeune fille au Prado. Il n'était pas indifférent aux attraits du beau sexe et encore moins aux avantages d'un esprit solide, et l'amour enflamma le cœur de ce jeune héros.

L'âme d'un Farnèse ne s'impressionnait jamais faiblement. La sensualité d'Alexandre, excitée par les attraits d'Inès, l'avait entraîné vers elle; l'estime, l'amour véritable pénétrèrent dans son cœur lorsqu'il admira la noble dignité avec laquelle elle résistait à ses poursuites et lui faisait pressentir qu'elle eût peut-être accordé au héros ce qu'elle refusait au prince — son noble cœur. Plus il trouva de résistance, plus sa passion devint ardente.

Nunez encourageait les poursuites du prince, qui, dès que la nuit était venue, se rendait furtivement à la modeste demeure du guerrier et ne s'approchait d'Inès qu'avec la retenue qui est le signe d'un véritable amour. Mais quelque mystérieuses que fussent ces entrevues, quelque peu de confidents qu'il eût initiés à son secret, il ne put cependant échapper aux regards inquisiteurs des espions de Philippe; et une sévère réprimande du roi rendit le prince plus circonspect et ses visites plus

rares. Philippe, ce monarque si froid, ne pouvait imposer silence au cœur du duc de Parme, et cette contrainte ne fit que donner plus d'aliment encore à une inclination toujours croissante.

Au nombre des personnes qui entouraient le prince, se trouvait un jeune Italien, natif de Mantoue, Frédéric Giambelli, homme doué de talents éminents et qui, malgré sa jeunesse, s'était déjà distingué, en qualité d'ingénieur, dans la guerre des Pays-Bas, et s'était acquis à un haut degré la faveur de Farnèse. Tout ce qu'il y avait de grand, de gigantesque, avait du charme pour lui, il n'aimait que les entreprises périlleuses.

La similitude de leurs caractères, la conformité de leurs idées, l'avaient rendu cher au duc, et avaient décidé Giambelli à suivre ce prince au siége d'Anvers.

Mais il était aussi le compagnon et le confident du prince dans ses secrètes expéditions d'amour. C'est ainsi qu'il vit Inès, cette belle Espagnole, sans être insensible aux avantages extérieurs du héros, repousser ses poursuites avec une noble fierté, et résister avec courage aux menaces de son père, et il ne put lui refuser son admiration. Inès éprouva de son côté du penchant pour cet homme énergique, et leurs cœurs s'entendirent.

Un soir que Giambelli, sans aucun pressentiment de son amour et engagé dans une causerie douce et intime avec la jeune fille, était seul avec elle, Alexandre parut à l'improviste. Frédéric s'avança avec embarras au devant du duc, tandis qu'Inès, surprise, s'enfuyait dans une pièce voisine.

— La fleur qu'Alexandre Farnèse cultive avec amour est trop élevée pour une main audacieuse et vulgaire! dit le duc irrité. Vous pouvez vous retirer.

Giambelli sortit, la rage et la soif de la vengeance dans le cœur. A partir de ce moment, il se rendit compte de ce qu'il éprouvait pour Inès : sa fierté blessée éveilla les sentiments qui dormaient au fond de son cœur. Bravant la menace et la disgrâce du prince, qui, dès ce jour, se manifestèrent clairement en toute occasion, il prit, avec une volonté énergique, la résolution téméraire de se poser le rival d'Alexandre Farnèse. L'amour, qu'il venait seulement alors de reconnaître, qu'il avait à peine pressenti auparavant, puissamment excité par son ambition, lui fit tout oser.

Frédéric, dans la fleur de la jeunesse, d'une beauté mâle, et doué de ce feu de l'imagination la plus hardie, auquel rien ne résiste, entra en lice avec son prince et offrit alors ouvertement son cœur et sa main, et l'ardeur d'un amour pur et d'une fidélité éternelle.

Inès sentait aussi redoubler les battements de son cœur, lorsque Giambelli était à ses côtés. C'était, jusque-là, le seul homme qui l'eût attachée par un charme sympathique : leurs âmes s'unirent avec toute l'ardeur d'un premier penchant. Mais cette inclination, qui détruisait tous les plans, toutes les espérances de Nunez, ne put échapper longtemps à son œil vigilant. Le duc de Parme lui-même pénétra ce secret. Frédéric connaissait trop bien le duc, il connaissait sa volonté de fer, et il sentit qu'il n'avait rien à espérer pour son amour, ni du temps, ni des circonstances, et qu'une prompte fuite pourrait seule les sauver.

Tourmentée par son père, redoutant la puissance et la passion du duc, irrésistiblement entraînée par Frédéric, Inès consentit, après une courte résistance, à s'enfuir avec lui à Santander, d'où un vaisseau les conduisit en Angleterre.

Le penchant qui avait attiré Giambelli vers Alexandre de Parme, son attachement, sa haute estime, son admiration pour ce héros, — l'amère ironie du duc et l'amour les avaient transformés en haine. L'ambition avait poussé précédemment Giambelli à participer par ses talents à la prise d'Anvers ; maintenant la vengeance l'excitait à coopérer à la défense de cette ville.

La reine Elisabeth l'accueillit fort bien, comme un officier de mérite et de talent : elle lui donna des marques de sa libéralité, et lui remit une lettre de recommandation pour le prince d'Orange, qui l'appréciait depuis longtemps et qui le reçut avec joie. Il fit auprès de ce prince la connaissance du brave Marnix de Ste-Aldegonde, bourgmestre d'Anvers, où il se rendit avec lui et avec sa jeune épouse, qui l'aimait à l'adoration, fermement résolu de vaincre Farnèse dans cette lutte, comme il l'avait vaincu en amour, ou de s'ensevelir sous les ruines de la cité.

Il était confiant dans le succès et animé d'un courage inébranlable, lorsqu'il fit avec Ste-Aldegonde son entrée dans Anvers. Comptant sur les secours que lui avait promis le prince d'Orange, comptant sur la flotte zélandaise, avec laquelle l'Escaut semblait lui assurer une libre communication, et confiant surtout dans les ressources que lui offraient son courage et son génie, il ne douta pas un seul instant de l'heureuse issue de la lutte.

Mais le jour même où Liefkenshoek, ce retranchement important de l'île de Doel, qui assurait la libre navigation de l'Escaut, tombait aux mains des Espagnols, un affreux attentat précipitait dans la tombe le sauveur de la patrie, Guillaume d'Orange, et avec lui les plus belles espérances des fidèles défenseurs de la liberté

Giambelli sentait bien aussi que le malheur pourrait ébranler et détruire l'édifice de ses espérances. Mais ce qui l'affligeait le plus, c'était l'esprit des citoyens d'Anvers qui, marchands avant tout, n'envisageaient toute chose que du point de vue de leur intérêt particulier, n'étaient jamais disposés à de grands sacrifices, et, toujours craintifs, repoussaient comme des chimères ses plans les mieux conçus.

Alexandre de Parme, informé que Giambelli, accompagné d'Inès, s'était jeté dans la ville d'Anvers pour la défendre, trouva, à cette nouvelle, un double attrait dans l'exécution de son héroïque entreprise, la conquête de ce boulevard du Brabant et des Flandres. Presque toujours en désaccord avec ses vieux généraux, il surmonta avec audace tous les obstacles et les dangers que le siége d'Anvers offrait partout à son œil pénétrant, et, excité par l'amour, par la vengeance, et par l'ambition, il aborda, avec des forces de géant, cette œuvre gigantesque.

Malgré la prise de Liefkenshoek, le duc, n'ayant pas atteint, grâce à la valeureuse défense que fit Téligny du fort Lillo situé sur la rive brabançonne du fleuve, le but qu'il se proposait, de fermer l'Escaut aux flottes zélandaise et anversoise, conçut le hardi projet de le barrer au moyen d'une digue. Entre Calloo et Ordon, à l'endroit où l'Escaut forme une courbe, il fit élever sur les deux rives les forts Santa-Maria et San-Félippe, pour protéger ceux qui travaillaient à la construction de la digue.

Les plus grands bâtiments furent dépouillés de leurs mâts, que l'on enfonça dans le fleuve qui avait 70 pieds de profondeur, pour construire un ouvrage sur pilotis

capable de résister à la violence des flots, et aux énormes glaçons que pourrait charrier l'Escaut. L'espace resté libre fut rempli par un pont formé de bateaux qu'il fit venir à cet effet de Gand, après la prise de cette ville, en ouvrant les écluses pour inonder le pays.

Tandis que l'esprit entreprenant du duc de Parme, son héroïsme, sa jalousie, lui faisaient exécuter cette œuvre colossale, à la vue même d'Anvers, le génie de Giambelli, fécond en conceptions hardies, ne restait pas non plus inactif. On augmenta les fortifications et on éleva des retranchements à de grandes distances de la ville, afin qu'aucun boulet ennemi ne pût troubler le repos des habitants, et tout fut mis en état de défense. Mais les moyens ordinaires, auxquels tout soldat valeureux et intelligent aurait eu recours, ne suffisaient pas pour sauver Anvers : il fallait rouvrir l'Escaut, détruire la digue. Les plans de Giambelli, toujours parfaitement combinés, ne pouvaient, il est vrai, être jugés, et même compris que par une intelligence presque égale à la sienne, et étaient au-dessus de la portée de l'esprit égoïste et étroit des habitants d'Anvers ; mais Ste-Aldegonde avait le coup-d'œil trop sûr et une influence trop grande, pour ne pas lui procurer, au moins en partie, les moyens nécessaires à l'exécution de ses projets, et Giambelli finit par obtenir deux bâtiments de 100 tonneaux et un certain nombre de bateaux plats.

Au moment même où la nouvelle de l'achèvement de l'ouvrage était venue jeter à Anvers l'inquiétude dans tous les esprits, Inès avait reçu la lettre de son père, qui était chargé de la défense du fort Santa-Maria, élevé sur l'autre rive du fleuve.

Depuis que Giambelli se trouvait à Anvers, ce n'était

plus, comme en Espagne et en Angleterre, cet esprit gai, hardi, franchissant tout avec les ailes de l'espérance; tant de projets aussitôt ensevelis que conçus, tant d'idées inexécutées, que les hommes vulgaires dont il était entouré ne pouvaient comprendre, l'avaient rendu sombre et farouche, et avaient enlevé à ses relations avec Inès cette confiance et ce charme indicible qui l'avaient si fortement attaché à elle. L'ambition, quand elle est accompagnée du désir de la vengeance, est toujours le tombeau de l'amour heureux. La couronne de myrtes qui ornait les cheveux d'Inès, lorsqu'il remporta dans son cœur la victoire sur le duc, se flétrissait à côté de la couronne de lauriers qu'il tâchait de ravir au génie d'Alexandre de Parme; ses plans, qui l'occupaient sans cesse, son activité, sa continuelle tendance vers un but unique, ne lui permettaient de répondre que très-froidement aux caresses d'Inès.

Celle-ci en était profondément affligée. Mais, trop fière pour adresser des reproches à son époux, elle passa de la mélancolique résignation de l'amour à un chagrin morne et concentré, et ce n'est que dans le sein de son amie, Catherine de Weert, fiancée de Téligny, qu'elle épanchait librement et sans réserve la douleur qui l'oppressait.

La lettre du père d'Inès, dont on avait vainement cherché à découvrir le porteur, avait fait, pour la première fois, douter Giambelli de l'amour de sa femme, et éveillé la jalousie dans son cœur. Pour la première fois, son imagination lui représentait le puissant Alexandre de Parme, favorisé par la fortune, toujours heureux dans ses entreprises, armé de tous les moyens que dirigeait sa main habile. En face de ce puissant rival il

voyait le pauvre Giambelli, qui n'avait d'autre appui que son intelligence, ses talents et ses propres forces, et qui en était réduit à mendier à l'indifférence et à la stupidité de quelques bourgeois les moyens nécessaires à l'accomplissement de ses desseins, et ne les obtenait qu'en partie et à grand'peine, tandis que son adversaire disposait d'une autorité absolue. Pour la première fois, son orgueil ne lui cacha point l'abîme que le sort avait creusé depuis longtemps entre Alexandre et lui. La tristesse d'Inès, les soupirs de son cœur aimant lui semblaient trahir le désir qui la transportait dans le camp espagnol et embellissait à ses yeux son royal adorateur, au comble de la puissance, et qui l'aimait toujours; cet Alexandre qui ne redoutait ni les murs d'Anvers, ni les vagues du fier Escaut, et qui, épris d'amour pour Inès, mettait volontairement à ses pieds un cœur et un génie héroïques.

— Lui, ou moi! s'écria-t-il furieux et en agitant convulsivement le poignard qui ne le quittait pas, tandis qu'il regagnait en hâte sa maison, où il trouva son épouse, triste et abattue, assise avec Catherine près de la fenêtre qui donnait sur la rive de Flandre et le fort de Santa-Maria.

Il se présenta devant Inès d'un air sombre, fixa sur elle des regards pénétrants sans être courroucés, et lui dit, après une longue lutte intérieure :

— Si ton cœur t'attire près de ton père — près de lui! dis-le moi sans détour; Frédéric Giambelli a du courage, il peut supporter la plus cruelle adversité et défier le destin, quelque effroyable qu'il lui apparaisse; mais il ne peut se laisser tromper impunément. Je te le jure par la Sainte Vierge, qui prête son nom à ce fort,

si tu veux te rendre dans le camp ennemi, tu le peux sans aucun danger.

Inès s'était levée de son siége. — Frédéric, dit-elle avec dignité, moi aussi, j'ai appris à supporter l'adversité. J'ai abandonné mon père et ma patrie pour obéir à un amour que je ne pourrais sacrifier aussi facilement que tu le fais.

— Eh bien! ma noble épouse! s'écria Frédéric en l'embrassant avec effusion : amour jusqu'au dernier soupir! fidélité même après la mort!

Inès lui tendit une main sans proférer un seul mot, et, les yeux levés vers le ciel, l'autre main posée sur son cœur, elle fit à son tour le même serment.

— Eh bien donc! je vais me rendre à mon œuvre et l'accomplir avec joie! s'écria-t-il avec enthousiasme : je sais enfin que l'orgueilleux ne te conquerra jamais, entrât-il même triomphalement, après avoir foulé mon cadavre, dans Anvers en ruine. Puis il déposa un baiser brûlant sur les lèvres d'Inès et disparut.

Les deux amies se regardèrent silencieusement et se jetèrent en pleurant dans les bras l'une de l'autre. — Pauvre et malheureuse femme! dit Catherine, l'amour te retient ici avec une force irrésistible, et le cœur d'un père t'appelle là-bas!

— Que l'amour, douce récompense, me retienne ici dans ses chaînes, bonne Catherine, je ne murmurerai ni ne me plaindrai! En fuyant la maison paternelle, j'ai confondu mon sort avec le sien, je veux triompher ou périr avec lui; pour toi, heureuse fille, l'amour qu'a béni la main d'un père te sourit, ton Téligny, homme aimant et doux, qui ne te contemple qu'avec des yeux tendres et languissants, et qui, cepen-

dant marche si fièrement et si bravement à l'ennemi, ne peut t'entourer que d'un bienfaisant amour; pendant que celui de Giambelli me saisit et m'entraîne comme un torrent de lave brûlante. Mais, Catherine, continua-t-elle avec feu et enthousiasme, c'est précisément cette énergie impétueuse qui se révèle dans ses yeux et dans chacun de ses mouvements, c'est cette volonté forte qui s'élève audacieusement au-dessus des écueils amoncelés devant elle, cette volonté de fer qui ne peut choisir qu'entre la vie et la mort, entre le sublime et le néant, c'est là ce qui m'a attirée vers le cœur de Frédéric, c'est là ce qui m'enchaîne à lui, ce qui me fait attendre volontairement les coups de son poignard.

— Quant à moi, Inès! dit Catherine émue, l'amour pourrait seul faire mon bonheur, ton Frédéric m'a subjuguée et je mourrais dans ses bras. Je suis accessible à tous les sentiments tendres; mais c'est à celui qui m'a donné la vie que je porte l'amour le plus enthousiaste. Jamais je ne pourrais sacrifier l'amour filial à l'amour conjugal et abandonner celui qui, depuis ma naissance, m'a comblée de tendresse, entourée de soins et protégée sans cesse, pour suivre l'homme qui ne s'est rendu que depuis peu maître de mon cœur. J'aime Téligny du fond de l'âme, je suis prête à lui sacrifier tout, jusqu'à ma vie; mais mon père? Non! impossible!

En ce moment Téligny se précipita dans l'appartement, embrassa Catherine et la pressa sur son cœur violemment agité.

— Pauvre jeune fille! s'écria-t-il avec l'expression de la plus vive douleur, et il la serrait de plus en plus contre lui. Giambelli, qui le suivait, dit gravement à Catherine:—Votre présence est en ce moment plus néces-

saire chez vous que chez moi, souffrez que Téligny vous y reconduise. Catherine accompagna celui-ci en tremblant, et Inès stupéfaite s'informa à son époux de ce qui s'était passé.

Le messager qui avait remis à Inès la lettre de son père avait été arrêté et jeté en prison ; on avait trouvé sur lui des lettres du duc de Parme, qui entretenait des intelligences secrètes avec plusieurs habitants de la cité; il avait rencontré des âmes assez égoïstes pour préférer leur intérêt particulier au bonheur de la patrie, et même des hommes investis de la plus haute confiance de leurs concitoyens, entre autres Adrien Van de Weert, conseiller d'Anvers. Sa haine pour le noble Ste-Aldegonde et son ferme attachement à la foi de ses pères l'avaient rendu traître à sa patrie. Une lettre qui lui était adressée par le duc éveilla des soupçons, que les papiers qu'on trouva chez lui changèrent en certitude. Il fut arrêté, et ni les prières du brave Téligny, ni la noble intervention de Ste-Aldegonde, ni même les conseils de Giambelli, qui voulait qu'on se bornât à le tenir sévèrement gardé et qu'on l'échangeât contre d'autres prisonniers, ne purent le sauver de la vengeance populaire. Sa tête tomba quelques jours après sous la hache du bourreau.

Dans son interrogatoire, le messager avait aussi déclaré qu'il avait porté une lettre à l'épouse de Giambelli. Celui-ci exposa franchement toute l'affaire au conseil; il produisit la lettre écrite par le père à sa fille et qui n'avait aucun caractère politique et ne pouvait faire naître le moindre soupçon ni contre lui ni contre les siens ; il invoqua même le témoignage de Ste-Aldegonde, qu'il avait informé immédiatement de la présence d'un

espion et qu'il avait aidé dans les recherches faites pour découvrir ses traces.

Cet événement produisit néanmoins une profonde impression sur Giambelli. Il saisissait avec empressement tout ce qui pouvait nuire au duc de Parme, et il était hors de lui en songeant qu'un pareil soupçon eût pu l'atteindre; plus il réfléchissait à l'intimité d'Inès et de Catherine, plus la défiance s'enracinait dans son cœur. Il traita même avec indifférence et froideur Téligny, naguère son plus intime ami.

Mais le bonheur avait également fui le cœur de Téligny : elle était morne et triste, la maison de sa bien-aimée, où l'ombre d'un père immolé planait dans les appartements déserts.

—Ta main peut-elle combattre pour les bourreaux de mon père? lui disait Catherine autrefois si douce. Silencieuse et désolée, elle se renfermait dans sa chambre.— Ce n'est, écrivit-elle à Téligny, que lorsque l'ombre de mon père sera apaisée et me laissera goûter le repos que je te reverrai et que je serai à toi. Tu ne me retrouveras pas dans les tristes murs d'Anvers.

Téligny errait désespéré; il apprit avec joie la décision du conseil, d'après laquelle un homme influent et connaissant la situation d'Anvers et des assiégeants devait chercher à pénétrer dans la Zélande afin d'y accélérer l'armement de la flotte. Il s'offrit volontairement pour cette périlleuse entreprise, et quitta Anvers sans avoir revu Catherine. Elle resta inébranlable dans sa résolution, et lui fit dire qu'elle ne voulait ni ne devait le revoir en cette ville.

L'homme valeureux qui combattait toujours à la tête des troupes, le ferme soutien d'Anvers, quitta la cité;

Ste-Aldegonde attristé l'accompagna, il pressentait un malheur en lui faisant un douloureux adieu. Téligny, trahi, tomba entre les mains des Espagnols, et la patrie fut privée d'un de ses plus généreux défenseurs.

Bruxelles était aussi tombé au pouvoir des Espagnols. La chute de cette ville empêchait toute communication par terre, le pont sur l'Escaut était entièrement achevé, et le danger parvenu à son comble. Mais ce danger même, qui croissait de plus en plus comme un orage menaçant, ranima le courage des assiégés et des Provinces-Unies.

Le comte Justin de Nassau s'avança avec la flotte zélandaise, canonna Liefkenshoek et se rendit maître, après une courte résistance, du fort et de l'île, en sorte que rien n'empêchait plus la flotte de se rapprocher du pont.

Dans Anvers, le génie créateur de Giambelli se montrait infatigable. Depuis que la lettre de Nunez lui avait appris que l'amour du duc de Parme n'était pas éteint, et qu'on ne renonçait pas à l'espoir de lui arracher Inès, son activité était doublement aiguillonnée, et son esprit imaginait sans cesse de nouveaux moyens de défense.

Les deux bâtiments que lui avait donnés la ville, et qui n'étaient pas, il est vrai, aussi grands qu'il le demandait, furent transformés en machines infernales, et appelés l'un le *Bonheur* et l'autre l'*Espérance;* on les voûta et on les remplit de poudre et de tous les instruments de destruction imaginables. Ils avaient complétement à l'extérieur la forme de brûlots, mais ils dissimulaient leur véritable destination sous un chargement de pierres tumulaires, qu'on eût dit destinées à servir derechef à la mort.

La nuit suivante avait été choisie pour l'exécution de ce drame effroyable. Un profond mystère avait étendu son voile épais sur ces machines infernales et sur les projets destructeurs de Giambelli, qui, sûr du succès, attendait le déclin du jour avec une confiance inébranlable. — Là-bas, dit-il à Inès en s'approchant avec elle de la fenêtre, et en lui présentant la lunette d'approche, là-bas où tu vois ce point obscur, se trouve la redoute Sainta-Maria! Vois-tu cette ligne noire qui semble servir de ceinture au large fleuve? C'est le pont : là sera demain la liberté ou la mort. La Sainte Vierge commence cette nuit son cours céleste et quitte la terre.

En ce moment, Catherine entra couverte d'un long voile noir; c'était la première fois que, depuis la mort de son père et le départ de Téliguy, elle venait voir son amie, qui la reçut avec beaucoup de cordialité.

Giambelli, à qui elle fit une grave révérence, l'accueillit froidement.

— Depuis que nous ne nous sommes vues, dit-elle enfin à Inès, le ciel a accumulé sur ma tête bien des malheurs! Jusqu'ici renfermée dans la solitude de ma chambrette, j'ose pour la première fois aujourd'hui m'approcher du temple du Très-Haut pour implorer de lui de la résignation, du courage et de la patience. — Permets, ô mon unique amie, que je fasse à tes côtés cette grande démarche, soutiens de ta main secourable ton amie tremblante.

A ces mots le visage de Giambelli s'assombrit; ses regards, tout à l'heure remplis de fierté et d'audace, prirent tout-à-coup l'expression de la colère. — Vous vous irritez contre moi? lui dit Catherine : vous avez tort. J'implo-

rerai pour vous la bénédiction de la Sainte Vierge, car vous avez eu pitié de mon père, vous et Ste-Aldegonde, quand tout le monde l'abandonnait; ne vous courroucez pas contre une infortunée ! — Viens, mon Inès, Dieu veuille écouter notre pieuse prière !

— Allez ! dit Giambelli ému. Priez Dieu de faire réussir mon entreprise pour le bien des fidèles.

Elles s'acheminèrent vers la seule église qui fût encore ouverte aux catholiques et s'agenouillèrent devant l'image du Sauveur.

Tout à coup un étranger qui les avait suivies s'approcha d'elles, glissa une lettre dans la manche du manteau d'Inès et disparut. Cet événement troubla leur recueillement et interrompit leur prière fervente. Inès pressentit que cette lettre était de son père.

Après la messe, elles se rendirent à grands pas à la demeure de Catherine; Inès ouvrit la lettre : son pressentiment ne l'avait pas trompée.

— «Mon cœur paternel m'attire encore une fois vers »toi, Inès. Je veux tenter encore une fois de te rame»ner dans le devoir, dans le giron de l'église, qui peut »seule rendre heureux ; entourée d'hérétiques, tu »deviendras infailliblement leur proie. Oh! viens, viens »dans les bras d'un père qui te chérit, et où t'attendent »l'amour, la félicité, la fortune et les honneurs. Viens »te présenter en maîtresse à celui dont tu serais bientôt »l'esclave; car, quelques semaines encore, et l'orgueil»leux Anvers sera détruit : choisis entre l'anathème et »la bénédiction. Là, l'anathème de ton père dans les bras »d'un traître, ici la bénédiction paternelle dans les bras »d'un héros.

»Dépose ta réponse derrière la statue de St.-Pierre, à »l'entrée de l'église Sainte Croix. Fernando Nunez. »

— Amour jusqu'à la mort! fidélité après la mort! s'écria Inès; et elle déchira la lettre et la jeta dans le foyer pétillant.

— Il te présentera le poignard, cet amour que poursuit la malédiction d'un père, dit Catherine; Dieu veuille que Fernando ne tombe pas devant les murs d'Anvers, tandis que sa fille triompherait ici! La bénédiction d'un père n'a pu élever mon cœur brisé jusqu'aux régions célestes, mais son anathème m'eût vouée à l'enfer.

— Mon Dieu! s'écrie à ces mots Inès comme réveillée d'un mauvais songe. Elle saisit la plume et traça ces mots:

»Éloignez-vous cette nuit et du pont et du fort San-»ta-Maria, si votre vie vous est aussi chère que votre »Inès.»

— Que Dieu te bénisse, si tu accomplis un devoir filial, dit Catherine à Inès, qui courut en toute hâte, inquiète et tremblante, à l'église Sainte-Croix et plaça furtivement ce billet derrière la statue de St.-Pierre. A peine s'était-elle retirée de quelques pas, qu'elle aperçut l'homme qui l'avait abordée dans l'église; il saisit avec empressement le papier et s'éloigna.

— J'ai payé une dette à la nature, dit Inès en rentrant chez elle, fasse le ciel que je n'aie pas péché!

Le soir approchait, toute la ville d'Anvers était en mouvement: Inès, seule à la fenêtre de sa chambre, regardait, dans l'obscurité de la nuit, du côté du pont qui barrait l'Escaut. Tout-à-coup une brillante lueur se balança sur les vagues du fleuve; d'autres flammes suivirent bientôt et le descendirent dans l'ordre le plus parfait. Ces colonnes de feu glissaient

sur l'eau, calmes et majestueuses, et les vagues reflétaient à l'infini leurs rayons vacillants. L'Escaut ressemblait à un fleuve de feu qui, éclairant la nuit obscure, serpentait vers la mer. Le cœur d'Inès battait avec anxiété, elle pressentait que c'était le char de feu qui devait conduire cette nuit la Sainte Vierge au ciel. Les cheveux blancs de son père lui apparaissaient dans le nuage qui planait au-dessus de ce majestueux spectacle, et ses ossements, rouges de sang, dans le reflet des flammes. Giambelli entra dans la chambre, leva les mains au ciel, et dit avec une ferveur à faire frissonner : — Bénis mon œuvre! donne aux flammes des bras de géant, afin que, en saisissant tout, elles dévorent tout, et fais tomber les pierres tumulaires des martyrs de la liberté sur la tête de son principal bourreau et de ses satellites! — Donne aux vagues la force de s'élever et de les engloutir! — Ne laisse pas pâlir mon bonheur, ni mourir mon espérance! Puis il embrassa impétueusement Inès et la quitta précipitamment.

Un grand mouvement se manifesta dans le camp espagnol, lorsqu'on vit s'avancer les bateaux illuminés, et chacun courut au poste qui lui était assigné. Le duc de Parme était partout : entouré de ses généraux, il dirigeait tout. — C'est une pièce que Giambelli nous donne pour nous récréer, dit-il en riant, lorsqu'il vit les premiers bateaux, contrariés par un vent impétueux, s'embarrasser dans les ouvrages flottants qui couvraient le pont, et le feu s'éteindre peu à peu. — L'autre division s'avança : mais le désordre se mit dans les bateaux qui la composaient, ils s'entrechoquèrent tous pêle-mêle, et, jetés par les vagues tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, ils s'éteignirent. On vit alors arriver, voguant comme

une colonne de feu, l'*Espérance*, calme et majestueuse, mais tout aussi trompeuse qu'elle apparaît souvent aux hommes. Cédant au courant du fleuve, elle fut aussi entraînée dans les ouvrages flottants : cependant elle se fraya un chemin en les brisant, se jeta contre les piles du pont, et alla s'arrêter à son extrémité, du côté de la rive de Flandre, précisément devant le duc de Parme. On prit ce bâtiment, comme les autres, pour un brûlot. Tout le monde accourut avec des perches pour l'éloigner du pont. Le duc lui-même mit la main à l'œuvre, et son exemple donna aux soldats un nouveau courage, de nouvelles forces.

En ce moment, Fernando Nunez, pénétrant à travers la foule, se précipita vers le duc et le supplia, au nom de tous les Saints, de quitter cet endroit périlleux. Alexandre de Parme, mécontent d'être troublé dans son occupation, fit semblant de ne pas le remarquer. Alors Nunez s'empara de son bras, lui chuchota à l'oreille le nom d'Inès et l'entraîna pour ainsi dire de force. Ils entrèrent dans le fort Santa-Maria ; une épouvantable explosion ébranla l'air. — Le duc et toute l'armée furent renversés par terre.

Enfin, au bout de plusieurs minutes, il fut le premier de tous à se relever et à revenir de son étourdissement. Il vit son ouvrage détruit, le pont tout en flammes. Il était déchirant d'entendre les infortunés qui gisaient là pêle-mêle, tout mutilés, implorer des secours d'une voix gémissante. Le fleuve, ébranlé jusqu'au fond de son lit, avait inondé tous les ouvrages, et la partie du pont à laquelle s'était attachée l'*Espérance* était entièrement détruite.

— Giambelli ! s'écria le duc avec amertume, en voyant

anéantis en un clin-d'œil les travaux de plusieurs mois, tu m'as blessé une seconde fois; mais tu ne me vaincras pas, ma tête n'est pas aussi faible que mon cœur. — Avec un calme qui n'est le partage que des âmes fortes, il fit prendre toutes les mesures propres à éteindre le feu et à recevoir les flottes zélandaise et anversoise, car il ne doutait nullement qu'elles ne dussent paraître pour tâcher de détruire complétement son ouvrage.

Le lendemain le soleil levant éclaira les ruines de cette orgueilleuse construction. C'était un spectacle effroyable que l'aspect de tous ces cadavres et de ces blessés gisants. On eût dit qu'un tremblement avait ébranlé les bases de la terre, et que la mer, y répandant le superflu dévastateur de ses eaux, avait ramené le chaos.

Cependant la flotte ennemie ne se montra pas, et le duc de Parme, voyant avec joie qu'Anvers avait inutilement prodigué ses ressources, se mit aussitôt à rétablir l'ouvrage détruit. Les ravages causés par l'*Espérance* ne lui enlevaient pas tout espoir; le *Bonheur*, rejeté sur l'autre rive, s'y était englouti et n'avait, en éclatant, causé que peu de dommage.

Lorsque le bruit de l'explosion se fit entendre à Anvers, Giambelli saisit la main de son épouse, la pressa fortement et s'écria avec des transports de joie : — Dieu soit loué ! C'est l'ascension de Marie !

— Mon père ! murmura doucement Inès.

— Entremetteur ! s'écria Giambelli, et il se dirigea vers le port pour prendre les mesures ultérieures.

On envoya des bateaux en éclaireurs et on leur promit une grande récompense s'ils parvenaient à franchir l'endroit du pont, et à porter cette heureuse nouvelle au

fort Lillo ; ils devaient aussi, dès qu'ils auraient le pont derrière eux, lancer des fusées pour annoncer à la ville la réussite du plan de Giambelli.

Les bateaux revinrent et apportèrent la triste nouvelle que tout était encore debout et le pont intact.

—Impossible ! s'écria Giambelli : le ciel est juste, mon plan ne peut avoir échoué ; les lâches n'ont pas osé avancer ! — Ste-Aldegonde envoya d'autres bateaux, mais ils revinrent épouvantés, sans avoir pu atteindre le pont.

Le peuple commençait à murmurer, il s'agitait et parlait de trahison ; à peine les catholiques osaient-ils encore se montrer dans les rues. Giambelli prit alors 50 cavaliers pour aller lui-même en éclaireur le long du rivage. Mais, là aussi, toute espérance semblait vaine, l'ennemi occupait toutes les positions, jusqu'aux abords de la ville ; une troupe de piqueurs espagnols vint à leur rencontre.

— Camarades ! dit Giambelli aux siens, il nous faut des nouvelles, coûte que coûte ! Sus à l'ennemi, et ne parvinssions-nous qu'à nous saisir d'un seul homme, c'en est assez. — Ils se précipitèrent avec fureur sur les Espagnols, qui serrèrent étroitement leurs rangs et attendirent tranquillement l'attaque, la pique en avant, tandis que les arquebusiers entretenaient un feu meurtrier. Les Anversois avancèrent cependant et firent dix prisonniers, parmi lesquels se trouvait le capitaine Fernando Nunez.

Ce dernier regardait tristement devant lui pendant qu'un cavalier le dépouillait, et il reconnut Giambelli, qui vint à lui, fit cesser le pillage et le salua d'un air sombre. Nunez le regarda fièrement avec une colère con-

centrée : — Traître ! s'écria-t-il ne se contenant plus, m'avoir fait tomber en tes mains, c'est la plus dure punition que Dieu pût réserver à mes péchés ! — Giambelli reprit, sans lui répondre, le chemin d'Anvers, suivi de ses cavaliers et des prisonniers.

—Je vous confie le père de ma femme, dit Giambelli au bourgmestre Ste-Aldegonde, traitez-le avec égards, il m'importe beaucoup qu'il demeure ici, et n'oubliez pas qu'il est mon prisonnier, à moi. Autant que j'ai pu l'apprendre des autres Espagnols, le pont est détruit. Il faut que j'aille m'en assurer moi-même, donnez-moi un bateau, car ces lâches n'ont pas le courage de paraître devant les yeux de Farnèse. Il faut que je pénètre à Lillo, pour revenir, s'il plaît à Dieu, avec les Zélandais.

Il mit à la voile, emportant la bénédiction d'Inès, qui ne se doutait guère que son père était prisonnier à Anvers. Giambelli, la lunette d'approche à la main, se tenait sur le tillac et regardait de tous côtés. Dans les endroits où le fleuve se rétrécissait, les Espagnols avaient élevé, sur la rive, des forts qui l'accueillirent par des décharges d'artillerie.

Cela ne l'arrêta pas, le bateau continua tranquillement à descendre le fleuve, et bientôt il aperçut distinctement les débris du pont, mais il vit avec grande surprise, avec dépit, que l'on travaillait activement à le rétablir, et plus il approchait, plus il acquérait la conviction que, dans ce bref délai, le duc avait déjà réparé les dégâts et, en outre, fermé de chaînes la brèche encore ouverte, et qu'il était impossible au bateau de passer. En s'approchant des travaux, il fut reçu par une forte grêle de balles, et il vit bien qu'il fallait abandonner son projet. Il vira de bord au milieu des rires

moqueurs des Espagnols, et, déçu de son attente, il reprit le chemin d'Anvers.

Le jour tombait lorsqu'il débarqua sur le port où tous ceux qu'il rencontrait paraissaient mornes et silencieux. Il courut vers Ste-Aldegonde et le trouva à l'hôtel-de-ville, où il put communiquer au conseil assemblé son message peu consolant. En entrant dans la grande salle, il trouva ces respectables pères de la patrie occupés à délibérer gravement; il leur exposa la véritable situation des choses, en les priant de lui fournir les moyens de faire une seconde tentative.

— Vous nous apportez un triste message, dit Ste-Aldegonde; mais vous seul n'avez rien à vous reprocher, c'est nous qui avons eu trop peu de confiance dans votre entreprise et avons laissé échapper le moment favorable. Anvers vous doit de la reconnaissance, et il est pénible pour moi, qui fus toujours et qui suis encore sincèrement votre ami, d'être obligé de vous dire que, au lieu des remercîments que nous devrions vous adresser, nous sommes forcés, dans l'intérêt général, de vous affliger profondément.

— Forcés? répéta Giambelli d'un air sombre, et pourquoi? comment?

— Votre femme est sévèrement gardée à vue.

— Inès? s'écria-t-il en tressaillant.

— Oui, elle-même, répliqua Ste-Aldegonde avec calme, nous avons trouvé ce billet sur le capitaine Fernando Nunez. Lisez et jugez vous-même si, après ce qui s'était déjà passé, nous pouvions agir autrement.

Giambelli lut le billet — c'était celui que sa femme avait déposé derrière la statue de St.-Pierre — et il le remit silencieusement sur la table.

— En outre, continua Ste-Aldegonde, ce malheureux écrit a probablement sauvé la vie du duc de Parme, car, au dire des prisonniers, Fernando Nunez l'a arraché du pont, pour ainsi dire de force, quelques instants avant l'explosion.— La reconnaissance de Farnèse lui a valu le grade de capitaine, fatale récompense, puisqu'à sa première expédition il a perdu sa liberté et est tombé entre vos mains.

Giambelli restait immobile, les bras croisés et les yeux fixés à terre.

— Du courage, noble ami! lui dit Ste-Aldegonde, nous avons dû agir ainsi et la faire garder à vue, afin de la protéger contre l'exaspération du peuple. Soyez convaincu que, par considération pour vous, nous apporterons dans cette affaire toute l'indulgence possible.

— Elle a sauvé la vie du duc de Parme? murmura Giambelli.

— Désirez-vous la voir? continua amicalement Ste-Aldegonde.

— Non! dit Giambelli d'un ton ferme et sombre, ne parlons plus d'elle! agissez suivant votre conscience : donnez-moi seulement des bâtiments et de la poudre, que j'allume à ce Farnèse un nouveau feu de joie, maintenant qu'il n'aura plus de bon génie pour l'avertir. Mais il faut que je me hâte, et le salut commun exige qu'on me fournisse de prompts secours.

— Chevalier, lui dit Ste-Aldegonde, qui alla le trouver le lendemain, l'homme noble, véritablement grand, n'agit pas avec passion. Vous semblez méconnaître votre épouse; nos cœurs excusent sa faute comme dictée par des sentiments d'humanité et d'amour filial, bien que nous devions la condamner, comme juges. Ne

voulez-vous pas la voir, la consoler par quelques paroles de pardon ?

— Non ! dit Giambelli d'un air sombre ; elle est à votre discrétion, je ne m'intéresse nullement à elle.

— Elle désire parler à son père ; le permettez-vous ?

— Faites ce que vous jugerez convenable, en qualité de premier magistrat d'Anvers, oubliez qu'Inès est la femme de Giambelli ! Je permets à mon prisonnier de voir sa fille ; le destin les a réunis, je ne veux pas les séparer de nouveau ; qu'ils partagent leur sort en commun.

— Giambelli ! dit Ste-Aldegonde avec beaucoup de gravité, qui sait si notre dernière heure ne sonnera pas bientôt, et combien nous n'aurons pas alors besoin de la miséricorde divine ? Je vous en supplie encore une fois, pardonnez à votre Inès, bannissez de votre cœur la folle idée qu'elle est dévouée au duc ; s'il en était ainsi, eût-elle renoncé à lui, par amour pour vous, l'eût-elle abandonné pour prendre la fuite avec vous ?

— Rendez à son père la liberté ; le duc se montre prêt à la payer chèrement ; il nous offre en échange le valeureux Téligny. Les citoyens d'Anvers béniront votre généreuse résolution.

— C'est à moi de fixer la rançon du capitaine Fernando Nunez, dit Giambelli avec fierté ; tant que je respirerai, il restera sous ma surveillance ; je ne ferai pas au duc le plaisir de le lui renvoyer. Demandez mon sang, ma vie, je suis prêt à les donner pour votre ville, mais mon prisonnier, jamais !

— Et si le conseil ordonnait l'échange, si les citoyens l'exigeaient, pourriez-vous leur résister ?

— Méprisant votre injuste conduite, je m'éloignerais

d'Anvers et je vous abandonnerais à votre destinée ; et, continua-t-il après une pause durant laquelle Ste-Aldegonde le regardait avec mécontentement, je croyais que vous connaissiez assez Giambelli pour savoir qu'il ne se laisse rien arracher par obsession.

Pour la première fois, Ste-Aldegonde se retira mécontent de son ami, dans l'âme duquel luttaient des passions opposées. Il aimait toujours son Inès, et c'était plutôt son orgueil qui était blessé que son amour. Quand Ste-Aldegonde l'eut quitté, il s'approcha de la fenêtre. Tout à coup Catherine Van der Weert se précipita, hors d'haleine, dans l'appartement : — Vous! s'écria-t-elle, qui avez goûté les délices de l'amour dans les bras de votre Inès, ayez pitié d'une pauvre orpheline abandonnée, dont le père a péri sur l'échafaud et dont le bien-aimé gémit inactif entre les mains de l'ennemi. — Échangez cet Espagnol contre Téligny, rendez la liberté à votre ami, remplissez à la fois par cette action le triple devoir de l'amour, de l'amitié et de la piété filiale.

Giambelli baissa les yeux ;

— Vous gardez le silence, votre cœur est incapable de se laisser toucher, vous n'avez pas la moindre parole de consolation pour mon infortune?

— Mais, vous ne vouliez plus revoir Téligny dans les murs d'Anvers, interrompit Giambelli ; c'est vous-même qui, en le portant au désespoir, l'avez poussé à sa perte.

— Oui, vous avez raison! mais depuis que je sais que mon bien-aimé est au pouvoir des Espagnols, j'ai expié bien cruellement ma faute. C'est ce qui m'amène à vos pieds pour implorer de vous la liberté de Téligny; mon

bonheur et mon repos sont entre vos mains. Elle tomba à ses genoux. Il la releva froidement.

— N'espérez rien de moi, répliqua-t-il — quiconque a, comme moi, perdu le ciel, appartient à l'enfer.

Elle s'empara encore une fois de ses mains, et fixa de nouveau sur lui des regards suppliants. Mais tout à coup elle recula, comme frappée d'une pensée soudaine : — Que puis-je attendre, dit-elle, d'un homme qui repousse son épouse fidèle et la laisse gémir dans les fers, et n'éprouve d'autre sentiment que celui d'une folle ambition ? Adieu, Giambelli ! Ce que Catherine, la douce et langoureuse Catherine, comme vous l'appelez, n'a pu obtenir par ses prières, elle saura le conquérir par la force.

— Impuissante femme ! s'écria Giambelli, dès qu'elle l'eut quitté et qu'il fut retombé dans ses rêveries : hélas ! la douleur la plus poignante pour le cœur d'un homme, c'est de ne pas être d'accord avec soi, d'avoir à combattre contre soi-même.

Le cœur de Giambelli était en proie à deux sentiments contraires : l'amour et la jalousie. Son amour pour Inès était des plus ardents : souvent son imagination la lui représentait sous les plus riantes couleurs ; mais le duc de Parme s'interposait promptement entre eux en ricanant, et ce brûlant amour se métamorphosait en jalousie. Dans les moments où son cœur n'était pénétré que de sentiments calmes et tendres, il eût bien volontiers imploré la mise en liberté de sa femme — sa conduite ne lui semblait que l'accomplissement d'un devoir filial, et le salut du duc qu'un effet du hasard. — Mais, si elle était libre, si elle reposait caressante dans ses bras, ne pouvait-elle pas, ne devait-elle pas alors demander

la liberté de son père ? et pouvait-il accorder au duc ce triomphe?

Cette lutte intérieure se prolongea durant plusieurs jours, et l'ambition finit par l'emporter. Le nouveau déploiement d'activité, par lequel il espérait se distraire, n'était pas suffisant pour apaiser les sentiments qui déchiraient son âme.

Cependant Inès était calme et résignée dans sa prison. Une chambrette agréable, que fermait une porte solide, et dont la fenêtre était garnie d'un treillis de fer, formait la demeure de la prisonnière. Elle avait été interrogée ce jour-là, au sujet de la lettre, par Ste-Aldegonde et quelques autres conseillers qui s'étaient rendus auprès d'elle, et elle leur avait raconté les choses telles qu'elles s'étaient passées, en ajoutant avec franchise qu'elle ne se repentait pas d'avoir, au moins en cette circonstance, rempli son devoir filial; mais que le ciel seul, sans qu'elle y prît la moindre part, l'avait rendue l'instrument qui avait sauvé la vie au duc de Parme.

Ste-Aldegonde chercha alors à la tranquilliser sur l'avenir et sur le sort qui lui était réservé.

— Je n'ai pas besoin de consolation, répliqua-t-elle, une voix intérieure me dit que je resterai debout et tomberai avec vous! Aussi suis-je tranquille et résignée à tout; je désirerais seulement que mon époux eût la conviction que je suis innocente et que je lui suis fidèle: — c'est là le seul chagrin qui déchire mon cœur. — Dites-le lui, messire, et consolez-le, lui, dont les angoisses de la jalousie doivent déchirer le cœur si ardent.

Une après-dînée qu'elle était plongée dans ses réflexions, la porte s'ouvrit, et son père parut devant elle.

— C'est donc ainsi que nous nous revoyons, Inès? lui dit-il.

— Mon père! s'écria-t-elle, et elle se jeta dans ses bras; mais, il la repoussa doucement : — Je te maudirais, je te mépriserais, si je ne savais que c'est à cause de moi que tu languis dans ce cachot, et que c'est l'amour que tu portes à ton père qui t'a fait perdre ta liberté. Malheureuse insensée! là-bas la joie te sourit, et tu lui échappes pour te jeter ici, couverte de chaînes, dans les bras d'un homme sans amour, qui te laisse languir dans ce cachot! Oh! je sais tout; il n'y a que quelques jours que je suis prisonnier ici, et j'ai déjà appris l'amère vérité : tu as été trompée. Il n'aurait qu'un mot à dire pour te ramener dans ses bras; mais il ne t'aime plus, la rose est effeuillée, il s'est rassasié de son parfum, et il la jette au vent.

— Non! mon père, dit Inès comme tirée d'un songe; il m'aime, je le sens au fond de mon cœur. Endormi par la jalousie et par l'orgueil blessé, son amour se réveillera et refleurira plus beau que jamais, jusqu'à ce que la mort le moissonne.

— Et le duc, dit Nunez, qui t'aime de toute l'ardeur d'une passion inaltérable!

—Je vous en prie, ne me parlez pas de lui, interrompit Inès avec dignité; la bouche d'un père ne peut tenir un pareil langage, qui blesse la susceptibilité de sa fille. Soyez pour moi un messager de paix, mon père, laissez-moi jouir sans trouble, sans mélange, du bonheur, dont j'ai été si longtemps privée, de presser enfin ma poitrine contre le cœur paternel, n'empoisonnez pas cet instant si longtemps désiré.

Le dur guerrier, qui n'avait jamais éprouvé de

sentiment noble et tendre, ne put résister à cet attachement de sa fille, qu'il venait enfin de retrouver; il la pressa avec amour sur son cœur impassible et ne parla plus du duc de Parme. Il rendit régulièrement visite à sa fille pendant plusieurs jours consécutifs.

Par une soirée orageuse, Inès était assise à sa fenêtre éclairée par la lune. Le vent chassait violemment les nuages, et ceux-ci obscurcissaient, en fuyant, les rayons argentés de l'astre des nuits, qui ne frappait qu'à la dérobée, à travers leur voile épais, les yeux mouillés de larmes de la prisonnière. — C'est l'image de ma vie, soupira-t-elle; elle s'est enfuie, obscurcie de nuages, et quelques rayons seulement d'une ineffable félicité ont percé l'obscurité et éclairé mon sombre sentier. — Elle baissa la tête sur son bras et dirigea ses regards vers le père miséricordieux, qui conduit chacun de ses enfants sur le rude sentier de la vie jusqu'au repos éternel, et, tout en le punissant, l'entoure d'amour.

Tout à coup la porte s'ouvrit, un homme déguisé entra, la prit par la main et lui fit signe de se taire et de le suivre. Saisie d'effroi, elle leva les yeux et ne put reconnaître ses traits. Il lui fit signe de nouveau, d'un air amical, et elle le suivit machinalement. Il la conduisit par des allées et des voûtes élevées, où un saisissant écho répétait sourdement le bruit de leurs pas légers. Après avoir marché à travers une obscurité et une nuit continuelles, ils parvinrent enfin à une petite porte, qui s'ouvrit tout doucement, et ils se trouvèrent en plaine.

— Tu es libre, mon Inès, dit une voix qui vint du dehors frapper son oreille, en même temps que deux bras la saisissaient avant qu'elle fût revenue de sa surprise, et la pressaient cordialement. Ne reconnais-tu donc pas

ta Catherine, lui dit enfin cette voix, et là ton père? Hâtez-vous, fuyez avant qu'on s'aperçoive de votre disparition. Elle saisit la main d'Inès, Nunez pressa sur son cœur sa fille encore tremblante, et tous deux l'entraînèrent avec eux. — Inès les suivait sans proférer une parole. Tout à coup elle s'arrêta. — Voici ma destination, s'écria-t-elle, en montrant le port et la maison de Giambelli. Conduisez-moi là, et puis prenez la fuite avant que le bras vengeur de la justice vous atteigne.

— Et tu veux m'abandonner encore une fois? s'écria Fernando rugissant de fureur.

— Ici est mon ciel, là-bas mon enfer! Ici la félicité, là-bas la désolation!

— Malheureuse! s'écria Nunez en tirant son poignard, tu me suivras au camp, ou je vais te percer le cœur.

— Frappez, mon père, dit-elle avec calme, alors je mourrai pour lui, et j'accomplirai mon serment : — Amour jusqu'à la mort!

Cependant Catherine s'était jetée dans les bras du furieux :— Fuyez! s'écria-t-elle, si votre vie, si la mienne vous est chère; je t'accompagnerai, Inès; partez, dit-elle avec effroi, en s'adressant à Nunez qui hésitait encore, cet homme vous conduira, hâtez-vous afin de laisser bientôt derrière vous les murs d'Anvers, autrement nous sommes perdus. — Nunez s'éloigna rapidement en maudissant sa fille.

— Je me doutais bien que tu ne le suivrais pas, j'en étais même certaine, dit alors Catherine. — Et moi — réjouis-toi avec moi, j'ai délivré mon Téligny, j'ai brisé ses chaînes en brisant celles de Nunez. L'amour et l'amitié ont fait tomber facilement les verrous de vos cachots. La sainte foi de nos pères nous donne le cou-

rage, la force et les moyens d'exécuter toute bonne action.

Cependant elles étaient arrivées à la demeure de Giambelli. Catherine s'éloigna, et Inès resta rêveuse devant cette porte qu'elle connaissait si bien.

Une lampe répandait encore une pâle lumière dans la chambre de Giambelli; les accents plaintifs de sa guitare saisirent d'effroi le cœur d'Inès. — Dieu sait dans quel état je vais le retrouver, se dit-elle en frappant avec crainte à la porte.

Giambelli était assis dans sa chambre. La lampe ne projetait plus qu'une lueur incertaine et était sur le point de s'éteindre, de temps en temps seulement elle élevait encore, comme par un grand effort, une flamme brillante qui éclairait son visage pâle et chagrin. Il se sentait complétement seul, et les accords de sa guitare, faiblement répétés par l'écho de la pièce voûtée, n'animaient pas l'horrible solitude qui l'entourait. — La porte s'ouvrit et Inès entra tout doucement et à pas lents.

— Jésus-Maria! Son ombre! s'écria-t-il avec surprise.

Mais les bras qui l'entouraient, les lèvres brûlantes qui s'attachaient à sa bouche, comme si elles ne devaient jamais la quitter, cette douce exclamation :—Mon Frédéric! lui montrèrent bientôt que ce n'était pas son ombre, que c'était bien elle, que c'était son Inès qu'il serrait dans ses bras, qu'il pressait sur son cœur.

— Et tu n'as pas suivi ton père? lui dit-il quand elle eut raconté les événements de cette nuit, sans cependant parler de Catherine. Tu ne t'es pas enfuie vers ce duc de Parme qui t'aime encore, tu es accourue dans les bras d'un époux qui t'avait repoussée? O mon Inès!

O toi, qui es plus noble que moi, et dont l'amour, comme une flamme pure et céleste, brûle toujours avec une ardeur et une fidélité inaltérables, dans la fortune comme dans l'adversité; soit qu'on le récompense ou qu'on le repousse — pardonne-moi! Nous ne nous séparerons plus désormais. — Amour jusqu'à la mort!

— Fidélité même après la mort, murmura l'ardente Inès. Et, comme si le bras de la mort l'eût déjà saisie, elle se laissa tomber toute tremblante sur le cœur de son époux.

Le lendemain matin on apprit à Anvers l'évasion des prisonniers, et cette nouvelle mit toute la ville en émoi. On était très-irrité contre Giambelli qu'on accusait d'être cause que le brave Téligny n'avait pas recouvré sa liberté. Les conseillers s'assemblèrent. La fuite d'Inès leur semblait un grave et fâcheux événement, et ils ne furent pas médiocrement surpris lorsque Giambelli se présenta devant eux, leur apprit qu'on avait fait sortir Inès de prison malgré elle, et qu'elle était revenue près de lui, ce qui prouvait que l'amour filial seul l'avait portée à écrire cette lettre fatale. Il pria le conseil de la laisser en liberté; ce qui lui fut accordé sans opposition, d'autant plus qu'arriva bientôt une lettre du duc de Parme, annonçant la mise en liberté de Téligny. Cependant on avait exigé de lui le serment de ne pas combattre pour la délivrance d'Anvers.

Le messager que le duc avait chargé de remettre sa lettre au conseil, en portait une autre de Téligny à Catherine, conçue en ces termes :

« Tu as juré de ne plus me revoir dans les murs »d'Anvers; c'est pourquoi j'ai souscrit, le cœur saignant, »à la condition de ne pas combattre pour la cité qui a

»assassiné ton père. La patrie pourra avoir besoin de »mon bras ailleurs. J'y cours.

TÉLIGNY. »

Cependant le duc avait rétabli entièrement son pont dans l'état formidable où il était auparavant, et avait pris, en outre, d'autres mesures pour le protéger contre les attaques de Giambelli. Celui-ci, de son côté, travaillait sans relâche à de nouveaux instruments pour le détruire, et on équipa derechef d'autres bâtiments. Grâce au succès de sa première tentative, la confiance qu'avaient en lui les Anversois était devenue plus grande que jamais, et les moyens qu'on lui avait d'abord refusés, étaient mis maintenant à sa disposition.

De nouveaux bâtiments, semblables aux premiers — furent bientôt prêts à être lancés, ainsi que des bateau- plats destinés à rompre le pont. La flotille partit; le po sauta une seconde fois, mais un vent contraire empê la flotte zélandaise de paraître. Cette tentative fut d encore infructueuse, et une autre échoua complétem Alors Giambelli conseilla lui-même aux Anversois recourir à d'autres moyens de salut.

Ce n'était que dans les bras d'Inès, à laquelle il por maintenant le plus grand amour, et qui lui était venue plus chère que jamais, qu'il pouvait se conso de tant de mécomptes et des caprices du sort. Mépris la mort, il se mêlait, comme simple cavalier, tantôt braves Ecossais, tantôt aux Néerlandais, il faisait p de toutes les excursions et prenait part à tous les e gements. Il revenait toujours sain et sauf de la m près de son épouse, qui l'entourait du plus a amour.—O mon Giambelli! recueillons avec inno avec sérénité les dernières gouttes du calice de

lui disait-elle pour tâcher de le calmer ; peut-être la dernière heure d'Anvers approche-t-elle, et l'ange de la mort nous enveloppera-t-il dans la ruine de cette cité !

Instruit probablement par le père d'Inès des sentiments de cette femme héroïque, le duc de Parme craignait qu'elle ne pût survivre à un époux adoré. Pour la sauver, il fit proposer à Giambelli, dans la position critique où se trouvait la ville d'Anvers, de se rendre librement et sans entraves en Angleterre, en Allemagne, ou partout où bon lui semblerait ; il mit même ses trésors à sa disposition, et promit de donner des garanties pour sa sûreté personnelle.

Frédéric répondit au duc :

« Giambelli ne fuit jamais sa destinée. Vainqueur, il »chantera un *Te Deum* sur les murs affranchis d'Anvers, »ou bien il s'ensevelira, vaincu, sous ses décombres. C'est »ainsi qu'agirait Alexandre Farnèse, s'il était Giambelli, »et celui-ci ne pense pas être au-dessous de lui. »

Pendant qu'il répondait à la lettre du duc, Inès était près de lui et le considérait avec des yeux scrutateurs.

— Quelle vanité cependant dans les grands de la terre! dit-elle quand Giambelli eut fini ; ils s'imaginent qu'eux seuls possèdent un esprit héroïque et que les autres hommes sont prêts à tout sacrifier pour conserver leurs jours. — Vois, mon Frédéric ! à chaque heure qui s'enfuit, à chaque coup de canon qui gronde inutilement, je compte les minutes de ma vie, je compte avec la destinée. Du courage et de la confiance, ô mon bien-aimé ! Ne cherche pas la mort là où tu sacrifierais inutilement ta vie. Conserve-la aussi longtemps qu'elle peut être utile encore, et si les Espagnols viennent une fois à entourer nos remparts et à se précipiter sur notre

ville, avançons-nous alors en nous tenant par la main pour mourir ensemble en défendant la brèche.

Les Anversois avaient renoncé à tenter de détruire le pont pour s'ouvrir la libre navigation de l'Escaut. Sur le conseil de Giambelli, on prit la résolution d'attaquer la digue de Covenstein, de la rompre pour inonder tout le pays, et de hasarder en même temps la dernière attaque contre le pont. Le comte de Hohenlohe, amiral de la flotte zélandaise, promit d'y coopérer avec toutes ses forces.

Mais l'importance de ce point n'avait pas échappé au regard pénétrant du duc de Parme. Dès le commencement du siége, il avait fait occuper la digue, et l'avait ensuite rendue plus formidable par la construction de cinq retranchements. Il fallait de puissants moyens et un héroïsme inébranlable pour parvenir à s'en rendre maître.

Toutes les petites digues étaient déjà rompues, la flotte zélandaise naviguait sur cette mer improvisée, devant la digue de Covenstein, et le jour suivant était désigné pour l'attaque.

Un silence lugubre régnait dans les rues désertes d'Anvers. La veille du jour décisif, chaque citoyen restait dans le cercle de sa famille pour jouir au milieu d'elle des derniers instants de sa vie. Un sentiment de poignante inquiétude oppresse involontairement la poitrine de l'homme, quand la dernière espérance plane devant lui à l'heure décisive. Vient-elle à sonner, il n'y a plus à choisir entre la félicité et l'infortune, les dés sont jetés — avec bonheur ou avec malheur — il est en présence du destin immuable.

Giambelli était assis ce soir-là près de son épouse :

s contemplaient en silence le coucher du soleil. — Demain, dit-il, quand il quittera notre horizon, sombre et couleur de sang, alors le sort d'Anvers, le nôtre, sera décidé : c'est notre dernière espérance.

— La dernière? répéta doucement Inès.

— Oui, la dernière! — Si la victoire n'est pas à nous, il ne nous restera plus qu'à rentrer dans notre étroite demeure, comme le triste limaçon. Ce ne sera plus alors pour la victoire, ce ne sera plus pour la liberté que nous combattrons : ce sera pour arracher au destin quelques jours, quelques heures, pour prolonger notre liberté; puis le brave duc de Parme s'approchera, les redoutes tomberont l'une après l'autre, et la faim paralysera nos membres affaiblis. Demain, mon Inès, quand le soleil se lèvera ensanglanté, commencera cette sérieuse partie; le soir, elle sera terminée et peut-être perdue.

Le jour ne commençait pas encore à poindre, les étoiles d'or brillaient encore à travers l'obscurité de la nuit; cependant la flotte de destruction voguait déjà sur la large surface de l'Escaut, et quatre bâtiments brillants arrivèrent du fort Lillo contre la digue de Covenstein, le long de laquelle la flotte zélandaise se développa, en concentrant ses principales forces devant le retranchement sur pilotis.

On escalada la digue entre ce retranchement et celui de St.-Georges et on y construisit, avec une étonnante rapidité, un parapet pour séparer les deux forts ennemis. Derrière ce parapet, les pionniers travaillèrent à percer la digue; l'importance de l'entreprise, que comprenait le moindre d'entre eux, doublait leur force. La flotte anversoise ouvrit alors l'attaque de l'autre

côté, et les troupes de la ville vinrent soutenir les vaillants Zélandais qui restèrent inébranlables et repoussèrent héroïquement les attaques réitérées des Espagnols.

Grâce à ce premier succès, on croyait avoir surmonté tous les obstacles, et on se mit à transborder les chargements des vaisseaux zélandais dans ceux d'Anvers, ce qui fit perdre un temps précieux. Le percement de la digue ne fut plus poussé avec le même zèle, et l'activité des travailleurs fut entièrement paralysée, lorsqu'ils virent le comte de Hohenlohe et Ste-Aldegonde monter sur un vaisseau chargé et se diriger vers Anvers, juste au moment décisif, pour y célébrer le triomphe de leur folle vanité.

Ils entrèrent dans le port au son des cloches et au bruit du canon; Giambelli s'y trouvait encore avec une petite troupe de fidèles Ecossais, et attendait avec impatience la nouvelle de l'attaque contre le pont.

— C'est le glas funèbre qui retentit à vos oreilles, malheureux, et ces salves d'artillerie sont les derniers soupirs d'Anvers expirante, s'écria Giambelli en s'adressant au bourgmestre et à l'amiral. Ici votre présence est inutile; là-bas votre absence est funeste. Venez, mes fidèles compagnons, dit-il en s'embarquant avec sa troupe, allons au combat, on a besoin de nous.

Cependant le duc de Parme se tenait sur le pont avec un calme héroïque et disposait tout pour recevoir les instruments de destruction qui descendaient le fleuve. Il avait pris des mesures telles que le pont pût être ouvert en plusieurs endroits pour livrer passage aux bâtiments qui s'avançaient. Avec de grands efforts et en exposant mille fois sa vie, il parvint à faire échouer

encore cette entreprise sans en avoir éprouvé le moindre dommage. Puis il vola avec quelques centaines de piquiers espagnols au secours de la digue et arriva encore avant que tout fût perdu. Le retranchement sur pilotis, considérablement endommagé par le feu de la flotte, était près de s'écrouler; le brave Gamboa, chargé de sa défense, était blessé, la plupart des soldats avaient succombé, tandis qu'au contraire les forces des Néerlandais s'accroissaient d'heure en heure. Le duc rassembla toutes les troupes qu'il put tirer des forts, et se plaçant à leur tête, il s'avança et releva par sa présence le courage abattu de ses soldats.

Derrière le parapet qui avait été improvisé entre le retranchement sur pilotis et celui de St.-Georges, combattait l'élite des troupes néerlandaises; il s'agissait, sur ce point décisif, de la liberté de leur patrie, et leur résolution était d'y vaincre ou d'y mourir. Giambelli parut avec sa poignée de braves au moment où le duc de Parme, ralliant les Espagnols qui venaient d'être repoussés, les conduisait à une nouvelle attaque.

Le destin mit en présence les deux héros, ils combattirent corps à corps, bouclier contre bouclier. — Inès! s'écria Giambelli, en portant un coup redoutable sur le casque du duc. — Au même instant la pique d'un Espagnol l'atteignit et le renversa. Les Néerlandais et les Ecossais combattirent vaillamment pour sauver leur chef, ils le couvrirent de leurs boucliers et parvinrent à le transporter sur un vaisseau.

Mais avec Giambelli tomba le courage des siens. Italiens et Espagnols se disputèrent à l'envi l'honneur d'escalader les premiers le parapet. L'escalade eut lieu, la dernière espérance d'Anvers s'évanouit avec les braves qui succom-

bèrent en le défendant. — Le jour touchait à sa fin sanglante et désastreuse.

Quelque temps après, Giambelli, gravement blessé, gisait sur son lit; sa fidèle Inès était assise près de lui, le regard calme, et tenait sa main défaillante. Ste-Aldegonde entra, une lettre à la main : — Mon cher ami, dit-il, s'il était possible en cet instant fatal d'être porteur d'un message consolant, je le serais peut-être en ce moment. Le duc de Parme, qui vient de sommer la ville de se rendre, vous adresse en même temps cette lettre ouverte. Comme vous ne pouvez plus être d'aucune utilité à la ville, il vous permet de vous éloigner d'ici, pour faire guérir vos blessures dans un lieu tranquille. Vous pouvez vous rendre avec votre épouse partout où bon vous semblera; le duc vous promet sur sa parole de prince que vous ne serez ni séparés ni inquiétés. Il offre même de donner des ôtages pour votre sûreté. Rendez-vous à ses désirs; l'ennemi s'approche, et le paisible habitant n'est plus, dans sa demeure, à l'abri des projectiles meurtriers. Vous avez besoin de repos, vous serez mieux ailleurs qu'ici, où bientôt vous tomberiez au pouvoir du vainqueur qui veut bien aujourd'hui vous laisser partir libre et sans aucune entrave.

— Si mon courage égale le tien, Alexandre Farnèse, s'écria le blessé ému, tu me surpasses en générosité et en bonheur. — Faites savoir au duc que je le remercie, continua-t-il d'une voix faible, mais que Giambelli et sa femme veulent se maintenir et tomber avec Anvers, entrer, sans avoir été vaincus, dans le pays de la liberté.

— Et vous, noble dame? dit Ste-Aldegonde en s'adressant à Inès.

— Je partage le sort de mon époux, répondit-elle avec dignité, je vaincrai ou mourrai avec lui.

— Noble sacrifice ! dit le vénérable Ste-Aldegonde ; que le ciel étende ses bras protecteurs sur vous et sur notre ville !

Mais la faim exerça bientôt des ravages terribles dans la ville d'Anvers, que l'ennemi bloquait de plus en plus étroitement. Tout le monde, même les plus braves, désespéraient du salut de la cité, le peuple murmurait, et la famine, les menaçant plus encore que le fer de l'ennemi, portait le découragement dans les masses.

Le conseil assemblé délibérait précisément sur la question de savoir s'il ne valait pas mieux rendre la ville, à des conditions tolérables, que de s'exposer à la dernière extrémité, lorsque tout à coup la porte de la salle s'ouvrit, et que Giambelli, étendu sur son lit de repos, porté par ses fidèles Ecossais, apparut au milieu de l'assemblée des pères de la ville.

— C'est un mourant, dit-il d'une voix éteinte, qui se présente encore une fois au milieu de vous pour vous donner un conseil. Suivez au moins aujourd'hui ses avis que vous avez si souvent rejetés comme des folies : n'ouvrez pas vos portes aux Espagnols : défendez votre ville, de rue en rue, de maison en maison : pensez au duc d'Albe et à son ignominieuse colonne dont le bronze de vos canons a fourni la matière : songez à l'échafaud sur lequel la hache du bourreau a fait tomber les têtes des plus nobles du peuple. — Philippe vit encore, et le duc de Parme n'est, comme le duc d'Albe, que son instrument servile. Il est plus glorieux pour vous de vous ensevelir en héros sous les décombres de la ville que de périr sur l'échafaud par la main du bourreau. Vouez-vous plutôt à une mort noble et chevaleresque !

— C'est la dernière parole que je vous adresse, c'est la

dernière fois que je parais dans cette salle, où, dans la fleur de la vie, je me suis présenté tant de fois, guidé par l'espérance. — Il se tut et fit signe à ses compagnons de le remporter.

Lorsque Giambelli eut quitté la salle, les conseillers restèrent quelque temps dans un morne silence, les yeux fixés à terre.

— Oui, mes amis, dit enfin Ste-Aldegonde, je me sens le courage de mourir pour la patrie! Plutôt la mort que le joug espagnol! Si vous pensez comme moi, nous ferons encore une tentative. — Mais la voix du peuple, qui pénétra dans la salle, interrompit son discours énergique. Ces hommes poussés au désespoir par la faim impérieuse demandaient que la ville se rendît, et le noble Ste-Aldegonde lui-même fut obligé de céder à leur fureur.

Au silence de l'artillerie et au calme du désespoir qui régnait dans la ville, Giambelli, étendu sur son lit de douleur, se douta bien de ce qui se passait. — Les lâches se soumettent, dit-il le soir à Inès, et vous, Catherine, vous nous le cachez? Ne pleurez pas, bonne jeune fille, lui dit-il en voyant qu'elle ne pouvait dissimuler plus longtemps ses larmes; bientôt tout sera fini : demain, quand l'aurore se lèvera, le songe de la vie sera évanoui. Inès baisa ses lèvres pâlies et lui fit, avec une sérénité parfaite, un signe affirmatif. Catherine, qui ne l'avait pas quittée depuis que Giambelli était blessé, courut chez elle pour recueillir des nouvelles. Le pressentiment de Giambelli ne l'avait pas trompé : — Anvers s'était rendue au duc de Parme. — Le soleil levant ne devait plus éclairer une ville libre.

Après un long sommeil réparateur, Giambelli se ré-

lla le matin du jour fatal. Bientôt les fanfares reten-
ent, les fifres firent entendre des airs espagnols. — Ils
pprochent, s'écria-t-il ! je reconnais ces sons, ils m'ont
souvent donné le signal d'une danse sanglante. Ce-
ndant, duc de Parme, dit-il d'un air grave, je ne veux
s orner ton triomphe, Giambelli ne tombera pas vi-
nt dans les mains de son ennemi — et il arracha l'ap-
areil de sa blessure. — Inès ne chercha pas à l'empêcher.
atherine effrayée se cachait le visage de ses deux mains.
— Amour jusqu'à la mort ! s'écria-t-il en mourant : ce
erment, tu l'as fidèlement observé, mon Inès. — Fidé-
ité même après la mort ! — Il retomba sur son lit et
expira.

Cependant Fernando Nunez conduisait le duc à la de-
meure de Giambelli. — Je veux me réconcilier avec ce
valeureux ennemi qui m'a si souvent et si profondément
blessé, je veux lui pardonner et tranquilliser Inès, dit
le noble prince. Si l'Ange de la mort l'a déjà appelé,
elle pourra se retirer dans un couvent pour accomplir
son vœu et lui rester fidèle même après la mort.

La porte s'ouvrit; le duc et Nunez entrèrent. — Inès
se leva lentement et solennellement de la couche de son
époux qui venait d'expirer. — N'approchez pas ! leur
cria-t-elle. Il s'est soustrait à votre triomphe — son
bonheur s'est englouti, son *espérance* a sauté — vous
n'avez plus, ni l'un ni l'autre, rien à craindre de lui.

Le duc voulut s'approcher. — Mort ou vivant, il nous
sépare toujours, dit-elle, nous n'avons rien de commun
ensemble ! L'amour m'a accompagnée jusqu'à son tom-
beau — la fidélité me conduit plus loin sur ses pas, je le
suis. — Et elle tomba sur le corps de son mari, percée
de son poignard.

— Puisse un jour, quand sonnera ma dernière heure, un cœur aussi fidèle m'accompagner vers le trône de l'Eternel, dit le duc, et il quitta silencieusement la chambre sans s'approcher de l'infortunée. Nunez sentit, pour la première fois de sa vie, que la douleur paternelle est la plus profonde de toutes.

Catherine para le corps de son amie. Un même cercueil renferma, d'après le dernier désir d'Inès, les restes des deux époux. — *Amour jusqu'à la mort : fidélité même après la mort :* telle fut l'inscription que le noble Alexandre fit graver sur leur tombeau, qu'il arrosa de larmes de réconciliation.

Le temps a détruit ce monument d'un amour fidèle, mais, pendant plus d'un siècle, une croix désigna l'endroit de la digue de Covenstein où Giambelli avait reçu sa blessure.

SUR LA LITTÉRATURE DRAMATIQUE.

(Extrait d'un cours fait à l'Institut Gaggia, à Bruxelles).

Messieurs, je vous ai dit l'an passé ce que je pensais de la prétendue régénération de l'art dramatique en France; j'y suis revenu à plusieurs reprises, et vous m'avez compris; j'en ai été flatté. Je crois utile pour cet établissement que nos principes soient connus. C'est dans les maisons d'éducation que doit se réfugier la morale, quand elle est publiquement outragée, et si le théâtre n'est plus qu'une école de corruption, les chefs de famille nous sauront gré d'avoir cherché, autant qu'il était en nous, à préserver leurs enfants de la contagion d'une aussi détestable école. C'est dans cette vue, Messieurs, que je vais vous faire passer rapidement sous les yeux les titres et le sommaire de quelques-unes des monstruosités dramatiques de notre époque.

Marion Delorme est une prostituée de l'espèce la plus vile, et aucun des ornements qui peuvent enjoliver d'ignobles et scandaleuses aventures, ne fait défaut aux chastes crayons de l'auteur.

Marie Tudor, née sur le trône, est une femme encore plus dépravée et beaucoup plus criminelle. Elle a aimé le jeune *Fabiano* et, après en avoir hautement fait l'aveu à sa cour assemblée, elle appelle le *bourreau* (personnage indispensable aujourd'hui) qui paraît élégamment drapé en rouge, et à qui, pour nous exprimer

comme la princesse, *elle fait présent de la tête bouclée de son favori.* Le drame au reste n'offre point que cet heureux coup de théâtre, et des émeutes, des coups de fusil, des pavés qu'on remue, des chambres tendues de noir, des escaliers sans commencement et sans fin, des processions de pénitents, des condamnés que l'on mène au supplice, enfermés dans des sacs, font passer le spectateur par cette foule de sensations inaccoutumées, déchirantes, qui agacent si délicieusement les nerfs des femmes, et conviennent bien mieux que le goût trop délicat des anciens, aux mâles et vigoureux caractères des hommes de nos jours.

Dans *Le Roi s'amuse*, un prince, le modèle des braves, le protecteur des lettres, le rival malheureux de Charles-Quint, à qui, pour vivre dans l'histoire, il suffirait de ce mot si noble et si français: *tout est perdu fors l'honneur*, — François Ier n'est plus qu'un débauché infâme, qu'un tyran cruel au milieu même des orgies, et qui, contre toute vraisemblance, au mépris de son rang, n'a pas honte de donner rendez-vous dans le bouge d'un assassin à une courtisane qui ne l'emporte sur lui ni par la bassesse des sentiments, ni par le cynisme du langage, et, pour toute moralité, pour tout contraste, l'auteur ne trouve à opposer aux caractères les plus hideux, que le prétendu amour paternel d'un *Triboulet*, monstre non moins difforme au moral qu'au physique, et que l'on voit, pour le dénoûment de la pièce, écraser à coup de pied, au milieu d'imprécations aussi atroces que ridicules, sa propre fille cousue dans un sac, et qu'il a péniblement traînée en pleine rue, au bord de la rivière, pour l'y précipiter, croyant que c'était le cadavre du Roi de France. Quel peut être le

but d'une pareille composition, et qui ne serait tenté de croire qu'afin de mettre le comble à la désorganisation sociale, il entre dans les vues de nos dramaturges, de flétrir tout ce qu'on a respecté jusqu'ici, d'avilir la royauté dans ses plus dignes représentants, d'humilier leur propre nation, de la faire rougir de son histoire, semblables à des nobles dégénérés qui s'acharneraient stupidement à déchirer leurs titres et à déshonorer la mémoire de leurs aïeux ?

Messieurs *Dumas* et *Dinaux*, dans *Richard d'Arlington*, ne le cèdent point au Coryphée des doctrines *de la Renaissance*. C'est là que les beautés horribles et les merveilleuses fantasmagories sont répandues avec profusion ; la scène traversée plusieurs fois par des chaises de poste, emportées au galop, des coups de pistolets, du sang, une femme étranglée par son mari qui la précipite du haut d'un balcon dans une fondrière; une autre femme, la fille du marquis Da Silva, enceinte du *bourreau*, et, pardonnez-moi ces détails, puisque la police en permet la représentation, accouchant presque sur le théâtre, remplissant les coulisses de cris aigus et lamentables, et, cinq minutes après, venant, pâle et brisée, se jeter aux genoux de son père, tout cela n'est-il pas bien ingénieux, bien imaginé pour l'édification des jeunes personnes et de leurs mères ?

L'art, dans *La Chambre Ardente*, nous semble avoir fait un pas de plus. Rappelez-vous l'histoire de la fameuse marquise de Brinvilliers; voyez la, plus expérimentée que *Locuste*, plus chimiste qu'*Orfila*, développant la théorie des poisons, les mélangeant, en expliquant les effets, et racontant comme quoi ce fut pour s'assurer le cœur de son amant, qu'elle fit périr ses frères, son

père et celle qui lui donna le jour; comme quoi, ap avoir fait prendre à celle-ci le breuvage fatal, elle ét là, le doigt sur son artère, pour en saisir la dernière p sation. Représentez-vous, sans compter une fo d'autres victimes, la fille de la marquise, tombant e poisonnée aux pieds de sa mère, et Henriette de Fran se roulant sur la scène, atteinte du même mal, et l'u des suivantes de la princesse, s'écriant: *Madame se meu Madame est morte*, parodie insolente du mot sublime cet immortel Bossuet qui s'en vient là, sans être atten comme un figurant de théâtre, pour nous appren *que Dieu est grand.* Quel sacrilége abus des citatio Ajoutez à tout cela une chambre lugubrement tapiss des juges en robes rouges, des cierges blancs, des instr ments de tortures, des *bourreaux à l'œuvre* et l'emp sonneuse sur le bûcher disparaissant dans un tourbill de fumée et de feu, et dites-nous à quelles conversatio de forçats, à quelles cours d'assises, à quelles exécutio en place de Grève, il ne faut pas avoir assisté, pour s cumuler tant d'horreurs dans un seul drame! dites-no ce que deviendra la société où l'on tolére, où l'on adm de tels spectacles!

Le Philosophe et le Bandit, comme ce titre l'annon est une pièce dans le genre *philosophique.* C'est le sy tème du docteur *Gall*, mis en action. Oscar a la *bo* du crime, et sa conduite est le développement le pl complet de la théorie du cranologue allemand. Il n'e point de forfaits auxquels il ne se soit livré; cependa il commence à se dégoûter de son genre de vie; il vo drait se convertir; c'est même un dessein qu'il a résol d'exécuter immédiatement; mais poussé encore une fo par la fatale organisation de son cerveau, il ne peut n

céder à la tentation de tuer auparavant une jeune fille que la *bosse* de la curiosité lui amène tout exprès, pour empêcher l'action du drame de se refroidir; malheureusement pour lui, à ce dernier crime, il est pris sur le fait, arrêté, traîné devant le juge et condamné à mort. Mais ce juge, quel est-il ? vous ne vous en douteriez pas. Ce juge, c'est le père d'Oscar, que son fils reconnaît en ce moment, et à qui, avant de marcher au supplice, il révèle ce secret plein d'horreur; et c'est ici que l'intérêt est excité au plus haut point par un récit où sont énumérés avec la plus scrupuleuse exactitude tous les cas du code criminel emportant la peine capitale, tels que viol, inceste, meurtre, empoisonnement, fratricide, parricide, infanticide et tout ce qu'il est possible d'inventer de forfaits.

Il y a un théâtre à Charenton, où l'on joue la comédie pour distraire et guérir les fous. Aurait-on aussi conçu le projet d'en fonder un pour la récréation des geôles et l'instruction des bagnes ?

La Vénitienne mérite une place dans notre galerie. Un assassin et une courtisane y jouent les deux principaux rôles. Le poison, les noyades et d'autres peccadilles de même espèce n'y sont pas épargnés. Au milieu d'une fête brillante, la courtisane, entourée d'un cercle d'amants, chante des couplets lascifs ; c'est une leçon qu'elle croit donner à une femme qu'on lui présente couverte d'un voile, comme une élève à former. Le voile tombe, et elle reconnaît sa fille, jeune et innocente personne, perfidement entraînée dans ce piége. A cette vue, elle entre en fureur, jure de se venger, met le feu à la salle de bal, est arrêtée, condamnée à mort comme incendiaire, et n'échappe au bûcher qu'en se tuant elle-même.

Si MM. Scribe et Duport, dans *Dix ans de la vie d'une femme,* ont voulu offrir aux dames de la Salpêtrière un tableau de mœurs où le noble auditoire pût se reconnaître, ils y ont parfaitement réussi.

Le rapt et la mort déplorable de *Miss Clarisse Harlowe*, dans le beau roman de Richardson, offrent un dénouement qui, malgré la chasteté du style et l'intention vertueuse de l'auteur, indigne et fait horreur à la lecture. Ces MM. ont trouvé le sujet plaisant. Ils ont mis en action la morale de *Lovelace*, et en ont fait une comédie ! N'est-ce pas le cas de dire : *castigat ridendo mores?*

Dans *Béatrix Cenci,* l'héroïne se donne la mort, au moment d'être déshonorée par son père. Un suicide et un inceste, ce n'est pas trop.

Dans les *Jours gras, sous Charles neuf*, René, au dernier acte de la pièce, apporte à Marguerite qui meurt, la tête de son frère dont elle est amoureuse. Un inceste et deux meurtres, c'est encore mieux.

Thérésa n'est point à la hauteur des autres compositions de M. Dumas. On n'y voit qu'un adultère et des empoisonnements, et le crime y est puni ! Ce n'est plus là de la *renaissance,* mais bien du rebroussement et presque une leçon de morale !

Qui n'a pas été édifié des maximes philosophiques de cet *Antony*, qui ne poignarde sa maîtresse que parce qu'elle est vertueuse ?

Qui n'a pas admiré la *Tour de Nesle* et cette caverne d'assassins, où se rencontrent si naturellement les principaux acteurs de la pièce, et cette Marguerite, amante incestueuse de ses deux fils qu'elle fait égorger en plein théâtre, et ses dignes sœurs terminant, chaque jour, leurs orgies et leurs débauches nocturnes, par le

meurtre des victimes qu'elles ont attirées dans leurs piéges, et dont elles font tous les matins jeter les cadavres dans la Seine ?

Des tirailleurs, des tambours, des canons, une bataille rangée, un duel et des incendies, voilà, dans *La jolie fille de Parme*, pour le spectacle et les décors. L'intrigue et le dénouement ne sont pas moins merveilleux. *Louchali* est le héros du drame. Il a eu de *Mathilde* une fille qu'il veut soustraire aux poursuites du duc de Parme. Pour y parvenir, il charge Mathilde de la retenir loin du château, ce qu'elle fait en l'arrêtant dans les jardins par tout ce que peuvent offrir d'indécent les agaceries d'une femme corrompue; mais le duc arrive avant que Louchali ait achevé les préparatifs de son départ. Alors celui-ci, nouveau Virginius, saisissant un poignard, en frappe sa fille et s'écrie : « Eh bien, mon seigneur, maintenant la trouvez-vous encore assez belle ? » C'est toujours, comme on voit, la même observation des convenances, le même respect pour les mœurs.

Je pourrais, Messieurs, multiplier les exemples et les citations; mais ce n'est qu'une faible et rapide esquisse des turpitudes du théâtre de la *Renaissance*, que j'ai voulu vous offrir. Je terminerai par le chef-d'œuvre du genre, la *Lucrèce Borgia* de M. Victor Hugo.

Lucrèce Borgia, cent fois adultère, n'est pas seulement incestueuse. Elle ignore duquel de ses deux frères, Gennaro son fils a reçu la naissance, ce Gennaro pour qui elle brûle d'un exécrable amour, et, après vingt scènes plus révoltantes, plus invraisemblables, plus impossibles les unes que les autres, après avoir réuni et empoisonné ses ennemis dans un banquet, en vain elle veut soustraire Gennaro au sort de ses autres victimes;

en vain elle lui présente du contre-poison ; il rejette la coupe, porte un coup mortel à l'empoisonneuse qui, en expirant, lui révèle qu'elle est sa mère.

Et l'on ose comparer ce drame au chef-d'œuvre de la scène française ! on veut justifier les incestes de Lucrèce Borgia, par celui de l'épouse de Thésée ! on prétend excuser M. V. Hugo par l'exemple de Racine ! Comme si la belle-mère d'Hippolyte n'était pas poussée au crime par une irrésistible fatalité ! comme si elle se complaisait dans ce crime involontaire ! comme si elle n'en expiait pas la seule pensée par les plus cruels remords ! comme si ses remords et mille circonstances atténuantes adroitement ménagées par le poëte, n'en diminuaient pas l'horreur ! Comme si les malheurs de Thésée, la candeur d'Hippolyte, sa mort, triste fruit de l'erreur de son père, celle de Phèdre, le désespoir d'Aricie, en faisant passer le spectateur par toutes les alternatives de la terreur et de la pitié, ne le pénétraient pas des plus vives émotions, des sentiments les plus généreux et les plus tendres ! Comme si enfin on pouvait mettre en parallèle l'oubli total des convenances avec l'observation la plus scrupuleuse des règles invariables de l'art, les personnages les plus vils avec les plus beaux caractères, des conversations de mauvais lieux avec des entretiens pleins de grandeur et de noblesse, l'effronterie avec la pudeur, la plus haute poésie avec la prose la plus commune, le burlesque avec le sublime !

Messieurs, je ne vous ai parlé, et que trop succinctement, que du drame moderne ; que serait-ce si je vous disais ma pensée sur le roman ? C'est là que la déraison, que l'immoralité ne connaissent pas de bornes ; que l'impur dévergondage des imaginations les plus déréglées se

montre avec une impudence qu'on n'ose encore se permettre entièrement sur la scène; c'est là que brille de tout son éclat cette lumière civilisatrice dont nous sommes si fiers, et qui doit débrouiller le chaos, dissiper les ténèbres, ramener l'âge d'or et, par le travail successif de la décomposition et de la recomposition de tous les éléments de la société, réaliser les merveilles de nos théories humanitaires; mais laissons la plaisanterie, car le sujet est sérieux et mérite que les honnêtes gens y pensent. Pour moi, je m'occupe de dérouler les archives de cette horrible dépravation; j'en veux tracer un tableau épouvantable de vérité, et si ma santé, si mon âge me le permettent, j'en ferai l'objet d'un cours public. C'est un devoir que je remplirai, à moins, ce que j'aimerais et ce qui vaudrait mieux, qu'un autre plus jeune et plus capable, ne s'en chargeât à ma place.

L.-V. R.

Poésie.

POUR JENNY B...

LE 8 MARS...., JOUR DE SON MARIAGE.

J'ai donc osé, mon Dieu, lier deux destinées!
Quelles grâces d'en haut m'avaient été données?
D'où me vint ce pouvoir,
D'espérer du bonheur pour tous et pour moi-même?
Ah, Seigneur, je le sens, ce fut ta voix suprême
Qui soutint mon espoir.

J'ai cru que tu disais : « Pour la famille aimée
» Qui cherche où se poser, une plage embaumée
» Est là dans ton vallon;
» Pour des cœurs fatigués des vains bruits de la ville,
» Un ciel d'azur, de paix, — et, pour la jeune fille,
» Un époux noble et bon.

» Lui, n'usa pas son âme en des cercles frivoles,
» Il ne profana point, par de feintes paroles,
» Le langage du cœur;
» D'auréoles d'enfants aux blondes chevelures
» Toujours environné, ses impressions pures
» Sont encore en primeur.

» Lui, ne comprendra pas que de la foi promise
» On se joue à plaisir : qu'un vœu sacré se dise
» D'une bouche qui ment;
» Et quand il conduira la vierge couronnée,
» Ce qu'il viendra jurer sur l'autel d'hyménée
» Demeurera serment ».

Ainsi parlait la voix : et, par un doux prodige,
Mes yeux ravis ici jouissent d'un prestige,
Qui m'est venu des cieux ;
Ainsi mes vœux fervents ne m'ont point abusée,
Et je contemple, auprès de la fraîche épousée,
Un époux radieux.

A lui seul maintenant appartiendra sans cesse
Le soin de confirmer la divine promesse ;
A lui la tendre fleur ;
A lui de prospérer et de vivre pour elle ;
A lui surtout, à lui de la conserver belle
A force de bonheur.

Ah ! qu'il ne craigne pas de lui montrer sa flamme ;
Quand la source est au cœur, la vanité de femme
Ne peut être un écueil :
Une épouse toujours est forte d'être aimée ;
Sa vertu, dans l'amour sans cesse ranimée,
S'accroît d'un doux orgueil.

Toi, Jenny, toi l'objet de ces douces chimères,
Mon enfant par le cœur et ma sœur par nos mères,
J'ai foi dans ton destin :
Au temple, où j'ai prié, d'une voix attendrie,
J'ai cru voir le souris d'une mère chérie
Applaudir ce matin.

Dans ton nouveau sentier marche donc courageuse ;
Toute tâche est légère alors qu'on est heureuse
D'un bonheur mérité :
Et lorsqu'à ses devoirs on consacre sa vie,
D'un œil qui nous chérit si l'on se sent suivie,
C'est la félicité !

Mme Ina De G. Des Varennes.

A MADEMOISELLE ANNA R.....

Anna, te souvient-il de ce jour trop rapide
Où je guidais tes pas vers le haut des remparts ;
Où nos pieds gravissaient les flancs du roc aride
Dont la cime escarpée effrayait tes regards ?

Je prêtais à ta voix une oreille attentive,
Car elle avait pour moi des sons mystérieux ;
Comme le tiède flot qui vient baigner la rive,
Comme le jour qui luit dans l'azur de tes yeux.

Tu voulus t'arrêter au milieu de la route,
Et ton œil me disait : ami, reposons-nous!
Tu t'assis un moment près de l'agneau qui broute ;
Tu respirais ; et moi... j'étais à tes genoux !

Soudain tu te levas : ton pied sur la colline
Foulait d'un pas léger l'humble sentier qui fuit,
Qui tourne et qui revient, serpente et se dessine,
Comme un ruisseau caché que l'œil au loin poursuit.

Mais ton pied intrépide a glissé sur la pierre,
Et ton bras arrondi, (doux et léger fardeau!)
Ton bras s'enlace au mien, comme l'on voit le lierre
Etreindre mollement la branche de l'ormeau.

Un pas, un pas encor ; gravis ; le terme est proche;
Lève tes yeux, Anna, vers le sommet du mont;
Vois ; un dernier effort ; nous touchons à la roche
Dont le rempart altier couronne le vieux front.

Quel immense lointain se déroule à la vue !
Qu'il étonnait ton âme et parlait à mon cœur !
Sur le plateau si vaste, embrassant l'étendue,
Tu disais au Seigneur :

Oui, c'est bien là ton œuvre, architecte sublime !
Ta main s'ouvrit ici sans mesurer tes dons ;
Ta puissance se lit sur le front de l'abîme ;
Ta gloire sur ces monts.

Et moi je répondais : en vain tout le proclame.
Vois ces rochers, Anna, ces champs, ces bois, ces cieux :
Ils seraient morts pour moi sans la céleste flamme
Qui brille dans tes yeux.

Ton image se peint dans l'azur des nuages,
Dans l'étoile du soir, dans l'astre du matin ;
Tu jettes ton reflet sur les prés, les rivages,
Sur l'émail du jardin.

Oui, c'est toi que je vois dans toute la nature,
Dans les fleurs du vallon, dans l'aspect des coteaux ;
Oui, c'est toi que j'entends dans l'onde qui murmure,
Dans le chant des oiseaux.

HIPPOLYTE B.

LA RETRAITE.

Je cherchais le bonheur dans l'enceinte des villes,
Perdu dans la foule et le bruit.
Insensé ! je prenais les cités pour asiles,
Et pourtant le bonheur les fuit !...

. . . . . .

Oh ! je rêvais alors ! ou bien quelque génie
A mon supplice s'acharnait.
En vain je voulais fuir les clameurs de l'envie,
Un sort funeste m'enchaînait.

J'ai tant souffert alors ! le front couvert de rides,
Je m'acheminais au tombeau.
Mes yeux étaient ternis et mes lèvres livides.....
Mais j'espérais un jour plus beau !

Un jour où sur la rive, aux reflets d'une étoile,
J'invoquerais un souvenir.
Un jour où mon cœur libre écarterait le voile
Etendu sur son avenir !

Un jour où, sous la brise, au fond de ma gondole,
Le soir, je voguerais joyeux,
Mêlant un hymne saint au bruit de farandole
Qui tourne au loin sur les flots bleus !

Un jour où, loin du bruit de la foule qui gronde
J'irais voir, au ciel azuré,
La lune au disque d'or qui se mire dans l'onde,
Belle de tout son feu sacré !

Et ce jour que mon cœur attendait en silence,
Ce jour s'est levé radieux !
Ma lyre a résonné : son doux hymne s'élance
En accords ailés vers les cieux !

O solitude sainte ! ô retraite chérie !
O toi que je cherchais en vain !
J'aime ton rocher noir et ta verte prairie,
Et j'aime ton écho lointain !

J'aime ce vieux castel dont vacille la tête,
Débris d'un siècle féodal;
Et puis ce chêne antique affrontant la tempête
De son vieux tronc pyramidal.

Le saint recueillement, la belle poésie
Règnent dans cet heureux séjour :
Le poëte rêveur s'y nourrit d'ambroisie
En répétant un chant d'amour !

O retraite sacrée ! Oasis du poëte !
J'irai te visiter souvent,
Car j'aime ton écho, ton écho qui répète
Les chants que je confie au vent !

ADOLPHE STAPPERS.

ANALYSE CRITIQUE.

PUBLICATIONS NATIONALES. — VOYAGES.

De Bruxelles a Constantinople, *par un touriste flamand*. 3e partie. Bruxelles, librairie polytechnique, in-18, 1841.

Les lecteurs de la *Revue* ont pu fort légitimement oublier ce que nous avons, il y a plusieurs mois, écrit au sujet des deux premières parties de cet ouvrage; mais leur mémoire aura sans doute été plus fidèle en ce qui concerne le livre même, que nous nous sommes attaché à faire connaître par d'assez nombreuses citations (1). Une maladie de l'auteur a d'abord retardé la publication de ce troisième volume; et lorsqu'il eut paru, diverses circonstances nous forcèrent d'en différer l'examen. Nous allons enfin nous en occuper, avec d'autant plus de plaisir que cette dernière partie a pleinement confirmé l'opinion déjà exprimée par nous sur ce qui l'a précédée. C'est toujours, de la part du voyageur, la même prestesse (souvent aussi la même sagacité) dans ses jugements, la même perception lucide, mais incomplète, des faits qui s'offrent à lui, la même *soudaineté* d'impressions et la même promptitude à les formuler en axiômes, la même disposition à prendre l'accident pour l'état normal des choses, et par conséquent à trop généraliser l'appréciation qu'il se hâte d'en faire : c'est toujours aussi la même chaleur d'émotions et de style, la même finesse de goût et de tact dans ce qui s'adresse aux sens plutôt qu'à la raison, enfin la même facilité à

(1) V. nos livraisons de juillet 1840, t. XV, p. 317-333, d'octobre même année, t. XVI, p. 179-189, et celle de janvier 1841, t. XVII, p. 101-112.

revêtir les objets du coloris sombre ou brillant que leur prête son imagination. M. S. est spirituel et passionné : cela fait deux qualités pour la plupart des lecteurs, mais n'en doit faire qu'une pour le critique. On voudra bien ne pas perdre de vue cette distinction, en parcourant le présent article.

Nous avons laissé le touriste à Rome (1), mais sur le point de quitter cette capitale, pour échapper au choléra et aux *ciceroni*, deux genres de fléaux qu'il semble redouter également. Toutefois, avant son départ, il veut lui dire un dernier adieu : il monte au Colysée, et de là, embrassant toute l'étendue de la cité des rois, des consuls, des empereurs et des pontifes, il lance sur ce vaste amphithéâtre des gerbes de périodes : mélange un peu confus, mais éclatant et sonore, de louanges enthousiastes et d'imprécations presque sauvages, de pompeux souvenirs et de sinistres prophéties. Tout ce morceau est un vrai dithyrambe en prose : il en a le mouvement, l'ardeur et le désordre. Il s'y trouve plusieurs pages réellement éloquentes, et d'autres, en plus petit nombre, où les qualités habituelles de l'expression ornent convenablement, c'est-à-dire sans recherche, des idées dont la justesse générale ne peut être contestée. Nous choisirons comme exemple, de préférence à d'autres passages plus étincelants, mais moins substantiels, ce tableau du monde européen après la chute de l'empire d'occident :

« Parallèlement à la société spirituelle de l'Église, s'était élevée aussi la société temporelle de la féodalité. Dans leur principe, l'une toute pacifique, l'autre toute guerrière; légitimes toutes deux à leur époque, et ayant rendu de grands services à l'humanité. L'égalité chrétienne avait préparé l'égalité sociale, et la hiérarchie féodale venait établir une équitable relation entre le travail du faible et la protection du puissant. Malheureusement, l'une et l'autre déchurent insensiblement de leur essence. L'envahissement et la conquête étant devenus les mobiles de la société temporelle, le régime de la guerre y fut rétabli. D'autre part, l'Église fut envahie par les intérêts matériels, et la lutte aussi fut son partage. Dès lors, la guerre partout. La constitution civile ne fut plus

(1) Voir la livraison du mois de janvier 1841.

que la guerre : guerre avec corps d'armée, guerre en champ clos, guerre au nom de Dieu, guerre dans les châteaux, guerre dans les couvents, guerre dans les écoles ; chacun, noble ou vilain, prêtre ou laïc, clerc ou maître, bachelier ou docteur, prenait rang sous une bannière hostile. La science elle-même eut son cachet d'antagonisme. Et s'il se rencontrait encore des savants, c'était derrière la grille du couvent ou la haute muraille de l'abbaye. On conçoit, en effet, le besoin qu'éprouvaient les hommes graves, livrés aux méditations pacifiques de la science, de s'isoler, de se reléguer loin de la guerre qui était sous toutes les formes et partout. Aujourd'hui que les croyances et les institutions du moyen âge gisent éparses sur le sol, près de la pierre tumulaire qui doit les recouvrir à jamais, il sera possible d'inscrire, sans danger pour l'avenir, les services qu'elles ont rendus à l'humanité dans le passé, et de rendre grâces aux fondations pieuses de nos pères, en tant qu'elles ont contribué à l'élaboration des sciences et au défrichement des landes, alors que les barbares avaient couvert de leurs flots le vieil univers romain, comme une tempête devant laquelle toutes les digues se sont rompues ; alors que du sang des martyrs, de la victoire des races nouvelles, des ruines de Rome et du monde entier, un nouveau monde allait sortir, et qu'une seconde vie pour le genre humain allait recommencer une seconde enfance. »

Ce tableau, on en conviendra sans doute avec nous, a de la précision, de la force et de la vérité, bien qu'il s'y rencontre quelques erreurs assez graves. Par exemple, si les *institutions* du moyen âge ont presque entièrement disparu de la société moderne, ce qui est un bien, il n'en est pas ainsi des croyances dans leur partie essentielle, ce qui serait un mal. Celles-là, matérialisées, en quelque sorte, par les puissants ouvriers de cette période d'action, devaient, comme toute force matérielle, finir par tomber sous la main du temps ou sous celle de l'homme ; celles-ci, agissant par la pensée, et sur la pensée, devaient être moins vulnérables ; aussi ont-elles survécu, du moins dans leur partie la plus intime et la plus *spirituelle* : leur existence ne fut même sérieusement compromise que lorsqu'elles invoquaient l'appui de cette force étrangère et momentanée, qui faillit quelquefois les entraîner dans sa chute. Les unes étaient le corps, les autres l'âme de cette société, telle qu'elle se trouvait con-

stituée à l'époque décrite par l'auteur. Le corps, après s'être décomposé, a subi diverses transformations, tandis que l'âme n'a éprouvé aucune altération notable par suite de cette métempsychose. Ce qu'il peut y avoir d'abstrait dans cette distinction s'éclaircit par un fait contemporain, auquel on pourrait en joindre plusieurs autres. Nous voyons aujourd'hui l'empire Ottoman changer ses lois fondamentales, renoncer à ses coutumes, souvent plus puissantes que les lois, réformer ses institutions politiques, civiles et militaires : au milieu de ces décombres, l'islamisme reste debout.

Nous nous sommes arrêté sur ce point, parce qu'en ces matières sérieuses, l'allure rapide et *prime-sautière* de l'écrivain présente plus d'inconvénients que dans l'appréciation d'un édifice ou d'un paysage. Si M. S. n'était qu'un homme d'esprit et de style, nous pourrions, à son instar, nous contenter d'effleurer ces questions profondes : mais comme il est, à ses heures, et quand il se sent convenablement disposé pour cela, homme de sens et de bon jugement, ce serait le traiter beaucoup trop légèrement que de se dispenser d'entrer, lorsqu'il y a lieu, en discussion avec lui. Par exemple encore, dans une des pages qui suivent ce que nous venons de transcrire, il jette, tout en courant, les croisades à la tête du *fanatisme*. Or, M. S., l'un des voyageurs assurément les plus antipathiques aux chemins battus et aux ornières creusées par toutes les voitures, l'un des plus passionnés pour les routes nouvelles et les sentiers *infréquentés* (comme ils disent à présent), n'a évidemment pas cru, en énonçant cette imputation banale, réimprimer Pigault-Lebrun et autres historiens de même aloi. La science vraie, celle qui remue les choses jusqu'au fond sans s'arrêter à la surface, a depuis plusieurs années trouvé dans l'Orient même, d'où vient plus d'une lumière, l'interprétation réelle et complète de ces expéditions lointaines, si fréquemment renouvelées durant des siècles. Le fanatisme, comme tous les sentiments exaltés à l'excès, a produit quelquefois de grandes actions, plus souvent de grands malheurs et de grands crimes : mais il ne doit ni supporter toute la responsabilité des croisades, ni en revendiquer toute la gloire. Considéré dans son ensemble, ce mouvement européen, si puissant et si prolongé, fut l'œuvre de la politique pour le moins autant que de la dévotion. Sans doute la première impulsion fut donnée

par le catholicisme : les masses croyantes prirent l'initiative, Dieu le veut servit de mot d'ordre à l'accomplissement d'un d actes les plus impérieux de souveraineté populaire dont l'histoi ait enregistré le souvenir. Mais la plupart des rois, en céda à cette volonté unanime et même en se chargeant de la dirige s'associaient fort peu au principe dont elle tirait sa force : ils fure guidés par des considérations d'un ordre moins élevé, mais bea coup plus positif, comme on dirait de nos jours. Où les peupl voyaient un devoir à remplir, eux voyaient des intérêts à soigne Intérêts de politique générale : en transportant chez les Sarrasi le théâtre de la guerre, ils les empêchaient de revenir inquiét l'Europe et de renforcer leur grande colonie dans la Péninsu ibérique; — intérêts de politique particulière, fondée sur les co quêtes à faire dans de fertiles contrées (car on ne voulait pas s borner aux arides montagnes qui entourent Jérusalem) et sur le avantages commerciaux que promettait la possession du rivag oriental de la Méditerranée; sans parler de l'abaissement, à l'in térieur, de la puissance féodale, par l'aliénation ou la mise en ga des grandes propriétés foncières, dont les possesseurs, volontair ment déportés en Palestine, allaient dépenser dans d'interminabl luttes contre les Arabes cette exubérance de force qui les rend maîtres oppresseurs et vassaux rebelles. L'histoire de cette pério achève de justifier une opinion qui du reste trouve aujourd'h peu de contradicteurs : et en la lisant avec soin, on reconn chez les princes croisés une habileté de conduite, une profonde de combinaisons dont le seul enthousiasme religieux eût été im pable.

Mais c'est assez discuter avec le philosophe : rejoignons voyageur, qui vient décidément de quitter Rome et roule en c riole sur la route de Civita-Vecchia, où il doit s'embarquer po le Levant. Cette partie du voyage est marquée par d'étranges m prises : il prend d'abord des gardes sanitaires pour des voleurs, ensuite un commissaire de police pour un savant. Tout cela, surplus, est conté fort gaîment. Il monte à bord du *Rhamsès*, l teau à vapeur français, qui bientôt le conduit devant Naples, q le touriste est réduit à lorgner amoureusement de dessus le p du navire, ne pouvant obtenir la faculté de descendre à terre, p

suite d'une mesquine contestation entre les gouvernements français et napolitain, au sujet d'un droit de pilotage. C'est pour de telles situations que les Anglais ont créé le verbe *tantaliser*, qui manque à la langue française. M. S. passe sa mauvaise humeur sur trois souverains italiens de différentes dimensions, et se console en décrivant les beaux aspects qui s'offrent successivement à lui sur cette côte enchantée, tant de fois décrite, mais jamais mieux, que nous sachions. Il admire le Stromboli, modeste volcan qu'il dépeint de manière à lui faire une réputation, — peut-être par rancune contre le Vésuve, qui n'a pas voulu recevoir sa visite, — effleure les rivages de Sicile, entre dans la mer Ionienne, et, peu après, se trouve en présence de la formidable citadelle de Malte. Tout cet itinéraire est écrit avec un talent remarquable. Le style en est animé, coloré, rapide, et cette poésie naturelle est parfois assaisonnée d'une *pointe* de science archéologique qui est de fort bon goût, quand on en use, comme ici, avec mesure et à propos.

Après une courte station dans la rade de Malte, le *Rhamsès* repart, entre dans l'Archipel, où il se disloque en talonnant sur un écueil caché par les eaux, et, ayant réparé ses avaries avec le secours d'autres bâtiments, dépose notre voyageur sur la plage de Syra. Il y avait des Anglais à bord, et quelques personnes tiennent *le spleen* pour une maladie contagieuse. Si cela est vrai, les effluves doivent s'en être singulièrement développées chez M. S. durant son court séjour en cette ville. Le torrent d'anathèmes dont il l'inonde nous a rappelé l'abondante et fluide éloquence des fruitières parisiennes de l'ancienne école, quand il arrive au chaland de déprécier le mérite d'un melon cantaloup. Le voyageur avait étudié les mœurs du pays à la douane : il trouva l'hôtel peu comfortable, et ses habitants de mauvaise compagnie. Néanmoins cette localité semblait devoir lui laisser des souvenirs moins acerbes : car il y fit un miracle : il guérit un malade à l'agonie en lui tombant sur la tête du haut d'un escalier, — moyen curatif dont nous n'oserions cependant recommander l'emploi à nos chefs de clinique. La chose faite, le nouveau *Médecin malgré lui* part pour Athènes, où il n'arrive qu'après avoir essuyé une assez jolie tempête, une de ces tempêtes particulières aux mers semées d'îlots, et où la terre se joint aux vagues et aux vents pour conspirer la perte d'un navire.

Il débarque au Pirée, et le voilà dans la capitale de l'Attique, où il ne s'arrête qu'un instant. Nous ferons comme lui, sans toutefois nous associer le moins du monde aux sentiments ou aux sensations qui lui ont fait abréger son séjour dans cette ville et dans toute la Morée. Il y a là trente pages de colère sans épuisement, de délire furieux sans intervalles lucides : — c'est une verve d'invectives infatigable et toujours ascendante, une malédiction répétée, avec variations, pendant huit fois vingt-quatre heures. L'écrivain oppose le passé des Grecs à leur présent, ce qui est toujours facile et prouve rarement quelque chose ; il exalte ce qu'ils furent jadis, pour déverser la haine et le mépris sur ce qu'ils sont aujourd'hui. On croit voir un implacable ennemi se poser en face du propriétaire ruiné par l'incendie de sa demeure, et lui montrer du doigt en ricanant les débris calcinés de son opulence. Les hommes du moyen âge étaient plus justes et plus compatissants : ils s'éloignaient du lépreux, sans insulter à ses ulcères. Cet étrange courroux finit par déborder hors des limites de la presqu'île, et se répand sur toute l'Europe, auteur ou complice de l'émancipation des Hellènes, mais spécialement sur l'Angleterre, la France et la Russie, solidaires du grand crime de Navarin, qui brisa le despotisme *salutaire* des beys, des agas et des pachas, — sans doute en étouffant sous ses ruines la lumière dont rayonnaient les mollahs et les derviches. Le voyageur pourrait s'écrier que ce qu'il dit, il l'a vu : à quoi nous répondrions que pour juger et flétrir tout un peuple, il ne suffit pas de l'avoir regardé un moment par la fenêtre d'une auberge; qu'Athènes fût-elle, à tous égards, telle qu'il la dépeint, Athènes n'est pas toute la Grèce, et qu'enfin, avant d'attacher au pilori un million d'hommes, il serait équitable et sage d'examiner si c'est bien sur eux, sur eux seuls, sur eux tous, que doit retomber la responsabilité de leurs vices et de leurs misères. Au reste, d'autres ont déjà signalé cette précipitation et cette injustice, qui rappellent la *Quotidienne* dans ses plus violents accès d'enthousiasme pour la légitimité turque : nous nous en tiendrons donc à une dernière observation, qui s'adresse au philosophe plus qu'à l'écrivain politique. D'après certains détails assez voluptueusement gracieux, dans lesquels l'auteur paraît se complaire, — car il y revient souvent, — nous avons sujet d'être

quelque peu ébahi de l'indignation puritaine qu'il exhale contre les mœurs relâchées des Athéniens modernes. Ce vertueux courroux de la part d'un touriste *viveur*, et qui ne s'en cache pas, pourrait bien sembler à la majorité des lecteurs plus facétieux que moral ; et puisqu'il s'agit de l'Attique, nous dirons qu'il sied mal à l'élégant Alcibiade de s'ériger en censeur rigoriste et de gourmander les mauvais sujets : cela n'appartient qu'à Zénon.

Après le procès, le jugement et l'exécution de la Grèce, le *mishellène* retourne à Syra, où il s'embarque sur un paquebot français à la destination de Constantinople. Le navire longe la côte occidentale de l'Asie mineure, ce qui amène une description de la bataille de Tchesmé, gagnée sur les Turcs, vers la fin du siècle dernier, par la flotte russe, que commandait Alexis Orloff : description vive et chaude, dont nous voudrions pourtant ôter *les cadavres expirants*, pour les mettre avec les *poissons noyés* qu'un écrivain moderne a fait figurer dans le magnifique tableau d'une inondation. On arrive devant Smyrne : le drapeau jaune, flottant sur le port, annonce la présence de la peste. Le *Minos* poursuit sa route, fuyant loin du fléau, — qu'il va retrouver à Constantinople.

Le premier aspect de cette immense cité, contemplée de la rade, est retracé par l'auteur avec une haute supériorité de talent. Ce n'est point là un enthousiasme factice, tel qu'il se rencontre parfois chez ces touristes, commis-voyageurs dans la partie des *impressions*, qui vont chercher au-delà des frontières les émotions recommandées par leur maison de librairie, et sur l'*agenda* desquels on croit lire : » Tel jour, admirer tel site.— N.B. Citer Goëthe ou Byron. » C'est un enthousiasme vrai, qui se motive en s'épanchant. L'étendue de cette description nous interdit de la reproduire en entier, et nous regretterions de la gâter en la morcelant. Bornons-nous donc à deux fragments qui peuvent sans inconvénients se détacher de l'ensemble, et dont l'un exprime heureusement une des récentes conquêtes de la civilisation, comme l'autre résume, avec une vivacité non moins heureuse, ce vaste entrepôt et ce bruyant congrès du monde oriental :

» L'art moderne a créé des appareils magiques qui vous jettent en quinze jours d'un bout à l'autre du monde. De nos jours Ar-

chimède de Syracuse et Artémon de Clazomène ont été dépassés. La Méditerranée est devenue un lac agréable, qui s'étend des colonnes d'Hercule au Pont-Euxin, où, sous une tente damassée que vient enfler la brise de mer, au pied d'un cabestan chargé de fleurs de tous pays, sur une dunette couronnée de femmes comme un salon de bal, et au son des pianos du bord, qui font entendre des cavatines d'opéras nouveaux, chaque décade voit professer un cours d'histoire ancienne, qui s'ouvre aux murs de la moderne Phocée, pour se clore aux rives du Nil ou du Bosphore.

. . . . . .

»Galata est la synthèse commerciale de l'univers. Dans mon avidité de tout voir, de tout explorer, je descendis jusqu'aux vieux quais. J'y vis des hangars vermoulus, où les richesses ruissellent à millions. J'y vis des comptoirs étriqués et malpropres, tout noircis par le soleil, par l'air marin, et bien plus encore par la fumée du goudron, cette fumée si bonne à respirer.... Là, — le long de maisons de bois, hâlées comme des figures de marins, le long de bassins fangeux, tout couverts de navires en déchargement, — circulent à toute heure des masques de caractère qui signalent la présence de tous les pays connus; sous le cafetan égyptien ou sous la barrette de Tunis, dans l'ample fustanelle grecque ou les larges braies du marin italien, avec le bournous blanc de l'Arabe ou la toge noire de l'Arménien, avec la coiffure laineuse du Circassien ou le manteau de peau du Bulgare, le tarbouch vert de Damas ou le bonnet pointu de Téhéran; ceux-ci touffus de barbe ou montrant leur menton jaune et imberbe de par-delà le Gange, ceux-là noirs et crépus, en vrais enfants de la Numidie, mais tous en quête d'affaires, tous empressés de vendre ou d'acheter, tous âpres au lucre et à la spéculation. On y entend, confondus dans un ensemble perpétuel, le son strident de la corde sèche dans la poulie, avec le cri de l'oiseau de mer qui plane sur le bassin du port, le bruit d'airain des planches métalliques qu'on cloue aux vaisseaux, avec le retentissement du marteau sur l'enclume, de la hache dans le chêne, des matelots qui se hèlent sur une bouée, et des mille rameurs dont l'aviron frappe l'eau et l'oreille d'un même coup; on y entend toutes les langues imaginables, depuis le Génois qui pour parler serre la bouche comme un chien qui

ent un os, jusqu'au Napolitain qui l'ouvre comme un chien qui le lèche ; depuis le Sicilien qui hennit, le Sarde qui crie, le Corse qui hurle, le Cosaque qui aboie, jusqu'au Vénitien qui grasseie, au Maltais qui glapit, au Persan qui psalmodie, à l'Arménien qui pérore, au Turc qui prêche; et le Grec, le Majorcain, le Catalan et l'Albanais, qui parlent des yeux, du menton, des épaules et de la main. Je vous le demande, peut-on comparer le ballet de *Gustave*, et ses Turcs de carton, et ses Persans en satin rose, et ses Grecs qui dansent un pas, avec ces Grecs, ces Persans, ces Turcs, ces Catalans, ces Italiens, ces Égyptiens, ces Albanais, ces Abyssiniens, ces Arméniens, ces Circassiens, qui ne dansent aucun pas, mais qui sont véritables ? »

Après avoir ainsi décrit ce qu'on pourrait appeler le frontispice de Constantinople, M. S. s'enfonce dans les profondeurs de la grande cité. Il a pour guide à travers ce vaste labyrinthe un compatriote et bientôt un ami : M. Lemoine, ancien négociant liégeois, que l'active bienveillance de son caractère porte à prodiguer ses bons offices à tout étranger qui les réclame, tandis que l'étendue et l'importance de ses opérations commerciales le mettent en rapport avec les plus hauts dignitaires de l'Empire. C'est sous ce patronage que le voyageur est introduit chez Khosrew, ou plutôt, suivant son orthographe, Housrew-Pacha, nom si fréquemment mêlé, depuis deux ans, à toutes les intrigues diplomatiques nées de la question d'Orient. Il y a un vif intérêt dans le portrait et la biographie de ce personnage célèbre, que M. S. appelle le Talleyrand de la Turquie, et qui, sous un certain point de vue, nous semblerait en être plutôt le Mazarin; car cet *ennemi intime* du vice-roi d'Egypte, souvent écarté du pouvoir, a toujours fini par y rentrer : ce qui, pour le dire en passant, prouve que les mœurs politiques du Levant ont subi l'influence de la mansuétude européenne, et que, même dans ce pays, la disgrâce n'a plus nécessairement la strangulation pour corollaire. Après cet astucieux vieillard, les deux Belges vont saluer le Capitan-Pacha, ce même Achmet-Fehzi qui, en 1839, à l'instant où Mahmoud expirait et où les Turcs venaient de succomber à Nézib, livra au vainqueur la flotte ottomane, dont les canons anglais et autrichiens obtinrent ensuite la restitution. Cet acte de félonie au premier chef n'a pas, que nous sachions, eu de conséquence bien sérieuse

des incendies, qui dans cette ville remplacent pour les sujets le droit de pétition, en même temps qu'ils sont pour l'autorité un moyen d'assainissement et une mesure de police municipale appliquée à la grande voirie, M. S. ajoute ce qui suit. L'originalité du tableau paraît devoir en excuser l'étendue.

« Sur les débris fumants de quelques milliers d'habitations décrépites, une grande et belle rue en gravier s'étendit bientôt depuis le pont qui traverse le port jusqu'à la place du Séraskier. Une ou deux autres rues nouvelles ont encore été tracées et déblayées par cet étrange mode d'expropriation forcée. Mais les autres rues sont demeurées étroites, tortueuses, grimpantes, et semées de rares et informes pavés qui dépareraient le plus boueux village du Luxembourg ou des Ardennes. Toujours des montées et des descentes, toujours des coudes et des angles, toujours d'obscurs embranchements en zigzag qui aboutissent à des impasses innombrables. Pas la moindre trace de ruisseau pour l'écoulement des eaux, mais des trous d'un pied de profondeur, creusés au centre même de la voie par les chiens errants, qui s'y établissent en dominateurs. Privés de maître comme de nom, ces animaux n'ont pas d'autre domicile ; ils vivent là des débris et des ordures que les maisons déjettent chaque matin sur la rue, et meurent à quelques pas de l'endroit où ils ont vu le jour, sans avoir jamais reçu les caresses de personne ni goûté les charmes d'une vie absolument libre et indépendante, qui leur eût été réservée dans les forêts. Mal affranchis d'une domesticité qui était dans leur nature, ils se réunissent en tribus et se partagent les divers quartiers de la ville, comme pour y faire une garde commandée ; mais jamais ils ne dépassent les limites assignées à chaque tribu sans qu'un combat à mort fasse sur-le-champ justice des infracteurs. Ils tiennent du loup bien plus que du chien ; ils sont d'une taille médiocre : ils ont le poil fauve et hérissé, le caractère extrêmement perfide et taquin, surtout à l'égard des chrétiens, qu'ils reconnaissent à leur costume, qu'ils poursuivent de leurs aboiements et qu'ils mordent aux talons. Les Turcs les protègent, car ils trouvent en eux une sauvegarde excellente contre les tentatives de vol, une police vigilante campée jour et nuit sur le théâtre du danger, et un corps économiquement organisé de balayeurs publics, qui

se charge sans partage de l'enlèvement des immondices; mais ils ne les admettent jamais dans leur domicile, sans doute par respect pour la dignité de leur foyer, et ils bornent leur charité envers ces Parias de la rue à recueillir, à côté de leur porte, dans un panier qui n'a pas d'autre destination, les nichées qui pourraient être foulées aux pieds par les chevaux ou maltraitées par les passants. Mahmoud, qui sut détruire les janissaires, ces éternels rivaux de sa puissance impériale et khalifale, ne réussit pas aussi complétement quand il voulut purger et débarrasser sa capitale de ces autres meutes indisciplinées, en qui revivent, semble-t-il, les haines politiques des janissaires contre les Occidentaux. Il en fit empoisonner secrètement quelques milliers; mais les Turcs murmurèrent, le grand Muphti allégua le Coran, qui défend de tuer sans impérieuse nécessité les animaux quels qu'ils soient, et l'on fut réduit à les traquer dans la rue, pour les embarquer par bandes vivantes sur des navires qui les déporteraient dans une île déserte de la mer de Marmara; mais les navires firent naufrage, et les Turcs murmurèrent de nouveau, parce qu'on n'avait pas consulté les astrologues du sérail sur l'heure et le jour favorables pour cette expédition, qui, manquée, fut déclarée unanimement impie et sacrilége! Dès-lors le pavé des rues redevint inféodé aux chiens; ils ont repris leur audace, ils ont raffermi leurs priviléges, ils ont pullulé plus que jamais, et leur nombre s'élève, dit-on, aujourd'hui, à plus de cinquante mille. Imaginez-vous que de hurlements sinistres, quelles immenses clameurs dans tous les quartiers à la fois, quelle tempête d'aboiements lointains et de cris plus sauvages que ceux de l'hyène ou du chacal, quand au milieu de la nuit un incendie éclate et vient réveiller de ses terribles lueurs tous ces quadrupèdes inquiets. C'est plus qu'un menaçant et formidable tocsin; c'est un orchestre fantastique dont toutes les harmonies de l'enfer ne donneraient pas une idée! »

Ces détails ne sont pas seulement curieux, ils sont éminemment caractéristiques: on y voit comment un des sentiments qui distinguent le plus honorablement la nature humaine a pu, dépravé par l'ignorance et la superstition, produire un abus aussi dangereux que révoltant. Certes, dans son principe, cette compassion prévoyante et protectrice envers les animaux devrait nous

faire rougir, nous autres *civilisés*, qui, endurcis par l'habitude, voyons sans trop nous émouvoir les traitements brutaux prodigués aux bêtes de somme par des bipèdes qui n'en diffèrent que sous ce rapport, la longue agonie d'un oiseau décapité à coups de bâton dans des jeux cruels et stupides, ou les tortures raffinées par lesquelles doit passer une malheureuse volatile pour que sa graisse chatouille agréablement les houppes nerveuses du palais d'un *viveur*. Mais l'indépendance absolue de cinquante mille quadrupèdes affamés au milieu d'une capitale offre de graves inconvénients, et puisque les Turcs, en adoucissant l'esclavage personnel, ont su le convertir en simple domesticité, ils devraient faire rentrer ces pauvres carnivores dans le droit commun : car ce n'est pas comme dans notre Occident, où certaines classes de chiens perdraient beaucoup à échanger leur sort contre celui de certaines classes d'hommes.

Ce qui n'est pas moins digne de remarque dans cette partie de l'ouvrage, c'est la lutte qui s'y trouve incessamment engagée entre la franchise naturelle et les préventions systématiques de l'écrivain. Trop loyal pour dénaturer les faits afin de les enrôler au service de ses opinions, il raconte sans déguisement une foule de circonstances qui présentent sous le plus fâcheux aspect l'état social de la Turquie : puis cette population qu'il vient de nous montrer si tristement accoutrée, il n'hésite pas à l'élever bien au-dessus des nations européennes, non seulement en morale, mais en intelligence et en sens pratique. Il s'indigne d'entendre appeler les Osmanlis des *barbares ;* et presque tout ce qu'il en rapporte constitue la barbarie, dans l'acception de ce mot opposée à *lumières* ou *civilisation*. Ainsi (page 515) le touriste préconise l'administration turque, qui, pour maintenir l'ordre parmi un million d'habitants, n'emploie que cent-cinquante hommes de police : nombre fort restreint au premier coup-d'œil, mais où l'on ne voit bientôt qu'une poignée de *sinécuristes*, en se demandant à quoi ils servent dans une ville où le pavé dégradé, inégal, fangeux, est obstrué de chiens lépreux et sauvages, où des rues étroites et obscures, dans lesquelles on se casse les jambes en plein midi, se tordent entre deux rangs d'échoppes ruinées, mystérieuses au dedans, malpropres au dehors (p. 249 et 377): où les périls sont de tous les jours, où

mourir est si peu de chose, être volé si naturel, assassiné si ordinaire, (p. 222) où la peste et l'incendie, ces deux visiteurs périodiques, fonctionnent librement sous les yeux d'un peuple qui, au lieu de les combattre, se couche dans le premier cas et déménage dans le second (p. 405 et *passim*); — ainsi encore, il admire l'esprit d'égalité qui nivelle tous les rangs, dans un pays où les grands, pour se promener à l'aise, font écarter la foule à coups de lanières; où même des personnages considérés saluent un dignitaire « en abaissant la main ouverte jusqu'au niveau de sa robe, qu'ils portent ensuite à leurs lèvres et enfin à leur front; mouvement qui se fait avec la paume de la main en dedans, comme destiné à ramasser les émanations bienfaisantes qui rayonnent autour de votre hôte, à les porter à votre bouche, d'où doit surgir la louange, et à votre front, où la mémoire est appelée à les maintenir gravées » (p. 231) ; étiquette fatigante, révérencieuse et servile, dont il nous est impossible de reconnaître avec Mr. S. *la noblesse et la gravité ;* — ainsi enfin, en parlant de la population présumée de Constantinople, il ajoute (p. 251) que cette évaluation est nécessairement très vague, « là où l'on n'inscrit nulle part ni les naissances ni les décès, là où les rues n'ont pas de nom, où les maisons n'ont pas de numéro, où l'habitant n'a pas même une dénomination de famille, mais tout bonnement un prénom, qui est presque toujours le même en chaque demeure, et qui n'est modifié çà et là que par une épithète, un sobriquet ou le nom d'une profession » : — c'est-à-dire un état civil et un système municipal qui ressemblent, en laid, à ceux des bourgades du Poitou au dixième siècle et des villages iroquois ou cherokees au commencement du dix-septième. Ce désordre normal pourrait, à la rigueur, se perpétuer dans quelque île inabordable de la mer du sud : mais dans l'état actuel de l'Europe la durée ne peut en être longue, et après avoir lu non-seulement ce que nous venons de citer, mais bien d'autres détails de même nature consignés dans ce livre, on est frappé du sens profond de ces naïves paroles écrites, il y a près de deux cents ans, par le voyageur Ricaut : *qu'assurément ce grand empire ne subsiste que par l'expresse volonté du Seigneur.* Mr. S. lui-même résume la question, en disant que dans ce pays il n'y a rien d'organisé : or, sans organisation, point de *vie*, mais seulement une

existence matérielle, dont la prolongation n'est même due qu'aux jalousies réciproques des puissances de l'Occident, et en outre,— il est juste de le reconnaître, — aux qualités privées qui distinguent cette race, à la fois stagnante et désordonnée. L'individu est bon, l'état social est mauvais. Les Turcs sont un peuple vaillant, religieux, hospitalier, simple et grave : sol riche et fécond, mais sans culture, et qui semble s'y refuser. Encore ces mœurs primitives ont-elles subi beaucoup d'altérations depuis un certain temps, et, à en juger par des faits nombreux, la corruption paraît y avoir profondément pénétré, sans être, comme ailleurs, accompagnée de lumières. Suivant une ancienne tradition musulmane, l'approche du règne du *Dedgiâl* (Antechrist des Mahométans) s'annoncera par ces signes : « On boira du vin, les serviteurs trahiront leur maître, les hommes de loi recevront des présents, et la fontaine *Zemzem* cessera de couler. » Nous ne savons si la fontaine est à sec : mais d'après les autres symptômes, l'avénement du *Dedgiâl* ne doit pas être fort éloigné.

Donc, selon nous, la Turquie, comme nation, ne peut désormais coëxister avec l'Europe qu'en s'assimilant à elle. M. S. n'est pas de cet avis : il veut les Ottomans tels qu'ils sont, avec leurs idées stationnaires, qu'il regarde comme le chef-d'œuvre de la philosophie pratique ; avec leur croyance en la prédestination, qu'il appelle *morale* et *consolante* (p. 481) ; avec leur absence d'administration, parce que la *bureaucratie* est parfois mesquine et tracassière, ce que nous ne songeons pas à contester, mais ce qui, à tout prendre, prouve peu de chose pour le système de l'écrivain : et cependant il croit pouvoir promettre au corps affecté de toutes ces maladies chroniques, non la guérison, puisqu'il lui trouve de la santé, mais une vigoureuse renaissance. « La Turquie, dit-il en terminant un plaidoyer très-habile, très-éloquent et très-paradoxal en faveur de ses clients à babouches, « la Turquie renaîtra, rajeunie comme Eson chez les Grecs. » Hélas ! la similitude est de triste augure : c'est dans un bain de sang que fut rajeuni le vieillard mythologique. Si ce peuple doit se raviver par la guerre, qui seule fit autrefois sa puissance, où sont ses moyens d'action et ses chances de succès, à une époque où la destruction est scientifique, et où le courage personnel n'a plus que la valeur

mourir [illegible] la somme totale des forces d'un empire? (p. 222) [illegible] mais elle est l'ouvrage de constructeurs fonction[illegible] [illegible]cains. Ils ont une armée de terre, les com[illegible] [illegible] qui la composent occupés, dans le second [illegible] *tricoter des bas, à tourner dans leurs d'égalité* [illegible] *laine* (p. 249) : et lorsque des officiers pour se [illegible] [illegible], ont voulu les former à d'autres où même [illegible] direct avec leur destination, les abaisse[illegible] [illegible]sacré ces chiens de *Giaours*, comme tent en[illegible] [illegible] de Nézib. L'auteur s'égaie à ce sujet fait avec [illegible] des troupes européennes, qu'il dit ser les [illegible] [illegible]dressées pour la parade ». Ce sont toute-hôte, à [illegible] [illegible] qui, sous le pantalon garance du à votre [illegible] triomphé du fanatisme belliqueux des (p. 231) [illegible] comme leurs pères, les nobles et dégue-nous est [illegible] la république, avaient triomphé de l'opi-*gravité* ; — [illegible]pidité des Mameluks ; — qui, sous l'uniforme Constan[illegible] [illegible]sse, ont franchi le Balkan et renversé les [illegible] ; — qui aujourd'hui, sous l'habit rouge d'une [illegible] [illegible]nglais, envahissent les côtes du Céleste Em-[illegible] [illegible]sible, et tondent, presque sans effort, ces [illegible] [illegible]illions de bestiaux humains. Ces éclatants résul-[illegible] [illegible] l'histoire, si elle s'avise un jour d'être véridique, [illegible] [illegible]ux et illustres brigandages, — prouvent assez que [illegible] [illegible] et passionnée ne peut plus rien contre la force [illegible] [illegible]rganisée, surtout quand l'unité manque à la pre-[illegible] [illegible]rquie est aujourd'hui, plus que jamais, en proie [illegible] [illegible]. Voyez ce qu'ont fait, depuis quelques mois, les [illegible] [illegible]lgarie, les Bosniaques dans leurs vallées, les peu-[illegible] [illegible]non dans leurs montagnes, ce que les Kurdes [illegible] [illegible]aire à Tauris. Ce sont-là des convulsions fébriles [illegible] [illegible] pas prendre pour de la vigueur. Le Padischah est [illegible] placé dans la plus déplorable situation où puisse se [illegible] chef d'un peuple : celle d'un despote qui ne peut se [illegible]. Les gouvernements occidentaux, qui, un seul excepté, [illegible]rolonger l'existence de cet empire, n'osent presque y [illegible] crainte de voir cette matière friable se pulvériser entre

leurs mains. Nous sommes loin toutefois de dire et de croire qu la dernière heure ait sonné pour cette race qui fut si grande, e que le nom ottoman doive s'effacer pour jamais : peu de nation disparaissent entièrement comme les aborigènes du nord de l'Amé rique, réduits à l'état d'évaporation par les vertueux philanthrope des États-Unis. Il se peut que la Turquie, comme le dit Victo Hugo, recèle encore dans son sein quelques-uns des plus heureu germes de l'avenir : mais il faut qu'abjurant son principe d'isole ment et d'immobilité, elle emprunte à ses voisins quelque chose de ce qui fait leur force et leur vie, qu'en un mot elle se fasse européenne, pour ne pas être absorbée par l'Europe : il faut que la chrysalide se transforme et s'élève sur des ailes. Méconnaître ou dédaigner son passé est injuste et frivole ; mais vouloir le mainte nir à perpétuité, quand tout change à l'entour, est absurde e funeste. Il est bien de respecter la vieillesse, mais il ne faut pa constamment la prendre pour type, et cela est surtout vrai l'égard des anciennes institutions. Il arrive un temps où les bonn choses deviennent mauvaises, par cela seul qu'elles ont vieilli. L sociétés ne sont pas des substances que l'on puisse conserv intactes, en les préservant de l'air extérieur dans un vase hermé quement scellé, suivant le procédé d'Appert.

Or, le grand obstacle à cette rénovation salutaire est d l'institution principale qui régit ce peuple : on pourrait mê dire la seule institution, puisque les autres n'en sont que déductions diversement formulées, selon leur objet spécial : — *Coran*, que M. S. dit avec raison être un code à la fois canonique domestique et civil. Il parle avec enthousiasme de ce livre, admirable en effet dans quelques-unes de ses parties, et cette exaltation nous a rappelé celle d'Anacharsis Cloots, qui composa un écrit *sur la vérité des preuves du mahométisme;* car ce réformateur prussien, dans ses rêveries d'illuminé, affublait en même temps du bonnet rouge Brutus et Omar, pour en faire les missionnaires de sa propagande universelle : ce qui porta Robespierre à lui demander, avec son ironie meurtrière, *quand la France aurai son département du Monomotapa ?...* Moins accessible à ces illusion poétiques, — nous qui n'avons pas respiré les parfums de l'Orient — nous reconnaîtrons que la bible musulmane contient un gran

nombre de préceptes sages et touchants, où les devoirs de la famille, les lois de la justice et de l'humanité sont énoncés avec une majestueuse simplicité. Mais les plus importantes, les plus fondamentales de ces prescriptions se rencontrent aussi dans un autre livre. Lequel des deux est le plus ancien? S'il y a imitation, et l'on ne peut guère en douter, l'Évangile est-il un plagiat du Coran? Le désintéressement, l'aumône, le pardon des injures sont également commandés par le livre des Arabes et par celui des Chrétiens : mais il y a de plus dans celui-ci ce qui n'est pas et ne pouvait être dans celui-là, — la parabole du Samaritain. Si des deux lois on remonte aux deux législateurs, les apôtres de l'un ont pour armes le cimeterre et la torche, ceux de l'autre la patience et la prédication. Des deux moyens, quel est le plus humain, le plus généreux et le plus sage? Nous trouvons, à la page 470, « que le Coran est parvenu à imprégner les mœurs turques d'une charité pratique tellement épurée, que l'Évangile n'a jamais réussi à nous inculquer rien de pareil ». Eh bien! l'auteur (p. 403 et suivantes) trace un magnifique et révoltant tableau des pestiférés entassés dans la *tour de Léandre*, où ils ne recevaient de soins que de deux jeunes médecins, l'un français, l'autre piémontais, dont le savoir et l'héroïque dévoûment sauvèrent le plus grand nombre de ces malheureux, abandonnés de leurs compatriotes, sans doute en vertu du dogme *moral* et *consolant* de la prédestination. La lecture de ces belles pages, dans lesquelles l'éclat du style adoucit l'horreur du sujet, a éveillé en nous le souvenir d'un autre héroïsme plus sublime, plus attendrissant encore: celui de ces sœurs de Ste. Camille, qui, lorsque de nos jours la fièvre jaune dépeuplait Barcelone, quittèrent Paris pour aller, à deux cents lieues de distance, soigner les malades et ensevelir les morts. Jusqu'à présent nous n'avons pas ouï dire que les derviches, *tourneurs* ou *hurleurs*, en eussent fait autant pour leurs coreligionnaires du Caire et d'Alexandrie, où cependant l'occasion ne manque pas.

Ce n'est point ici de la controverse, c'est de l'histoire philosophique. Il y aurait maladresse et mauvaise foi à transporter la discussion sur un terrain où l'auteur n'a pas cherché à la placer. Si même nous avons essayé une réfutation que le simple

rapprochement des faits rendait si facile, c'est que nous avons vu avec regret un esprit aussi distingué partager le tort trop commun de ceux qui voyant, pour ainsi dire, les choses à travers les personnes, s'obstinent à confondre les unes et les autres dans une même réprobation. Mais lorsqu'il arrive à des hommes, dans un intérêt matériel assez mal déguisé, de donner à un principe tutélaire une application fausse ou exagérée, c'est manquer de logique, d'équité, ou même de candeur, que d'en demander compte à ce principe, qui souvent prescrit tout le contraire.

L'écrivain, à notre sens, est encore tombé dans une autre erreur, par la confusion de deux idées très différentes : *la résignation*, qui est le plus haut degré de la sagesse dans les maux inévitables ou irréparables, *le fatalisme*, qui ne sait ni les prévenir ni les atténuer. Il résulte de cette méprise une singulière fluctuation de système. C'est ainsi qu'après divers passages où le scepticisme et le hasard semblent jouer les principaux rôles, on rencontre un passage tel que celui dont nous regrettons de citer seulement la fin : « Les destins d'un homme, d'un culte, d'une nation, d'un empire, tout dérive de cette volonté suprême dont nous ne pouvons concevoir les bornes ! Dieu nous créa par l'effet de sa puissance, mais il nous guide par l'effet de sa bonté ; — c'est lui, toujours lui qui nous conduit par la main, qui dispose ou retire le terrain sous nos pieds » ! — Ce n'était pas la peine de commencer comme Spinosa, pour conclure comme Bossuet.

Mais, hâtons-nous de le dire en terminant, ces critiques, quelque jugement qu'on en porte, doivent être considérées comme s'adressant au livre plutôt qu'à l'écrivain. Le livre est un fait accompli depuis trois ans : depuis ce temps aussi, l'esprit de l'écrivain s'étend, se mûrit et se calme. D'ailleurs ses opinions doivent s'être beaucoup modifiées en présence des événements qui se sont succédé durant cette période. Il a vu les Fellahs et les Nubiens enrégimentés par le vieux Méhémet (qu'il a mis en scène avec une vérité si forte et si spirituelle) près d'entrer en vainqueurs dans *Stamboul la bien gardée*, et ces vainqueurs, représentants de l'antique foi musulmane dans toute sa pureté, défaits et chassés par quelques centaines d'Européens, secondés des hordes Druses et Naplousaines, armées pour le même principe ; et il ne

croira plus à la solidité d'un empire qui, tel qu'un vêtement usé, craque dans toutes ses coutures, — comme il n'eût jamais dû croire à l'unité religieuse chez une race divisée depuis des siècles entre les partisans d'Omar et ceux d'Ali, les *Sunnites* et les *Schias*, troublée de nos jours par les Wahabis, ces protestants de l'islamisme, et qui, loin de s'en affliger, fonde l'excellence de son culte sur la multitude des sectes qu'il a engendrées, ainsi que dans l'antiquité les mères s'enorgueillissaient du nombre de leurs enfants. Il voit, avec nous, les Occidentaux faisant brèche à l'Asie par l'ouest, par l'est, par le sud; d'autre part, le mahométisme, en tant que symbole de nationalité, refoulé sur les crêtes de l'Atlas; et il a compris, comme nous, que, suivant l'expression du poëte, *un grand destin s'achève, un grand destin commence*. Quelle sera la durée de la lutte entre les peuples Sémitiques, à peine réveillés par le bruit de ces invasions, et la très-remuante postérité de Japhet, quel en sera même le résultat définitif, c'est le secret de l'avenir, qui peut le garder longtemps. Tout ce qu'il est permis de dire quant à présent, c'est que, sous les points de vue intellectuel, politique et social, l'Asie est bien vieille, que l'Angleterre a besoin de nouveaux débouchés pour ses produits, et que la Russie croit avoir besoin de nouveaux territoires pour l'affermissement de sa puissance.

Les enseignements qui naissent de ces faits ne seront probablement pas sans influence sur le prochain ouvrage annoncé par l'auteur dans une note placée à la fin de ce troisième volume, et qui sera consacré à l'itinéraire de son retour en Belgique, sous ce titre : *De Constantinople à Bruxelles*. Il subordonne toutefois cette seconde publication à l'accueil plus ou moins favorable qu'aura reçu la première. A ce propos, nous achèverons de dire toute notre pensée. Voici une composition en trois volumes, écrite par un Belge, publiée en Belgique. C'est la première œuvre qu'il ait fait paraître, et ce coup d'essai, si ce n'est pas un coup de maître, annonce du moins des facultés dont la réunion est assez peu commune partout : du sentiment, de la pensée, du style. Le sujet est intéressant, et, comme on dit, *palpitant d'actualité*. L'écrivain est spirituel et amusant, ce qui ne l'empêche pas de manifester, dans l'occasion, une sensibilité vraie. Vu son *trop plein* d'imagination et

son humeur mobile, il lui arrive parfois de déraisonner, mais toujours avec élégance et même avec éloquence. Il est observateur sagace, sans pour cela être constamment bon juge; bienveillant quoique humoriste; passionné, mais sincère. Il est de plus passablement frondeur à l'endroit des puissants du monde, ce qui donne assez généralement la vogue. Cependant nous n'avons pas ouï dire que cet ouvrage ait fait grande sensation dans le public, et il paraît que les journaux s'en sont peu occupés : deux faits dont l'un peut s'expliquer par l'autre. Au reste, des personnes qui veulent trouver une raison à tout font observer qu'il paraît tous les jours un si grand nombre de livres indigènes ou autres, étonnamment remarquables par le fond comme par la forme, que celui-ci peut fort bien avoir passé inaperçu, et que les feuilletonistes, malgré leur amour bien connu pour *notre jeune littérature*, ne peuvent pas tout enregistrer. Cette interprétation est trop patriotique, elle chatouille trop doucement notre orgueil national, pour que nous ne nous empressions pas de l'adopter.

Pn. L***

BEAUX-ARTS.

Il vient de se former ici une *Société musicale liégeoise*, dont nous nous empressons de faire connaître à nos lecteurs le but et l'organisation, en extrayant les principales dispositions de son règlement.

Article Ier. La Société a pour but la culture et la propagation de l'art musical.

Art. 2. La Société se compose de membres effectifs, de membres exécutants, de membres auditeurs et de membres honoraires.

Le nombre des membres effectifs est fixé à soixante.

Le nombre des membres exécutants est illimité : il dépend des besoins de l'orchestre.

Le nombre des membres auditeurs est fixé à quarante; il pourra néanmoins être augmenté par délibération spéciale des membres effectifs.

L'administration a le pouvoir d'admettre et d'accorder l'entrée de la Société, sans rétribution aucune, à des personnes auxquelles elle a des obligations, pour des services rendus à la Société ; ou à celles, qui, par leur position ou leurs talents, sont à même d'en rendre.

Ces personnes sont considérées comme membres, ou exécutants honoraires.

Ces admissions sont consignées dans les procès-verbaux, et l'administration, si elle le juge convenable, a toujours le droit de les supprimer.

Art. 3. Les affaires de la Société sont régies par une administration qui la représente, et dont la composition ainsi que les attributions sont réglées par le présent règlement.

Art. 4. Les réunions de la Société commenceront le premier décembre et finiront le trente avril.

Art. 5. Les membres effectifs paieront une rétribution annuelle de trente francs.

Les membres exécutants une rétribution annuelle de quinze francs.

Les membres auditeurs une rétribution annuelle de quinze francs.

L'annate est payable anticipativement.

Art 6. La durée de la Société est illimitée; sa dissolution ne pourra être prononcée que par les sept huitièmes des membres réunis en assemblée générale.

Art. 7. Une direction de cinq membres forme l'administration de la Société. Ils sont élus au scrutin et à la majorité des suffrages, par les membres effectifs, réunis en assemblée générale ; ils administrent la Société en se conformant au présent règlement, et aux résolutions prises en assemblée générale.

Art. 8. Par dérogation à l'article précédent sont nommés membres de l'administration :

Ferd. De SOER, *Président.*

Ed. De POTESTA, *Vice-Président.*

Gust. De MÉLOTTE, *Chef d'Orchestre et Bibliothécaire.*

J. DANDRIMONT, *Secrétaire.*

G. COMHAIRE, *Trésorier et Secrétaire-adjoint.*

Art. 16 La Société tient régulièrement deux séances musicales chaque mois.

Art. 17. Indépendamment de ces séances, l'administration pourra convoquer extraordinairement, même hors du local où la Société tient ses réunions, les membres exécutants, toutes les fois qu'elle le trouvera convenable.

JACQUELINE DE BAVIÈRE.

I.

Dans son palais de La Haye, la jeune princesse de Hollande et de Brabant, Jacqueline, est assise, séparée de ses femmes, dans l'élégant petit cabinet, cher à son cœur à cause de son ameublement, dernier souvenir de la tendresse de son père. Devant elle est une jolie corbeille de filé d'argent remplie d'un choix des plus belles fleurs du jardin, que ses doigts délicats tressent en guirlandes de mille couleurs.

La porte, ouverte à deux battants, laisse apercevoir dans la pièce voisine les dames d'honneur et les femmes de la princesse livrées à la même occupation. Les guirlandes de feuillage de chêne, de fleurs et de lauriers, l'expression de la joie et de l'espérance, de l'impatience et de l'inquiétude, peinte sur les joues vermeilles des gracieuses jeunes filles ; les paroles badines et piquantes qui volent doucement de bouche en bouche, font deviner facilement que tous les cœurs se réjouissent d'une fête prochaine, celle d'une paix longtemps désirée, qui promet de ramener dans le cercle des femmes plus d'un ami bien cher, dont on ne supporte qu'à regret

l'absence, et de donner une nouvelle vie aux plaisirs de la cour.

A l'un des angles de la porte ouverte est adossé un jeune homme, à peine sorti de l'enfance; son costume bariolé et plein de goût indique le page de la princesse, le luth suspendu à son bras décèle un chanteur, et le regard tranquille et limpide de ses yeux bleu foncé prouve que la douce harmonie de son jeune cœur n'a pas encore été troublée par le souffle violent des passions impétueuses.

La princesse fait un signe, le page entre, prend place à ses pieds sur un coussin de soie richement brodé, joue du luth avec une habileté qui, à cause de sa jeunesse, excite à bon droit l'étonnement, et il chante d'une voix pure et sonore le bonheur de l'amour.

Le bruit cesse dans la pièce voisine; plus d'un cœur de femme bat plus vite, plus d'un œil sourit d'un air approbateur au jeune homme, mais pas un seul aussi fréquemment ni avec autant de sincérité que celui de la charmante Marguerite de Hook. Cependant des larmes troublent les regards si purs de Jacqueline; alors Franz de Borseele achève promptement sa romance, regarde avec surprise sa gracieuse souveraine, et hasarde en tremblant cette question : — Quel motif peut altérer subitement l'humeur sereine de ma maîtresse?

Cette question téméraire n'irrite pas Jacqueline, elle sourit à travers ses larmes, et répond en plaisantant : — Je suis une enfant, une enfant tout aussi déraisonnable que je l'étais il y a des années, alors que je désirais des roses quand fleurissent les violettes, et que je déplorais la mort des violettes quand les roses s'étaient épanouies! Aujourd'hui, j'ai des roses en quantité — tu le vois — j'ai

aussi des violettes, et l'art du jardinier a su conserver pour mes caprices une foule d'autres filles du printemps, et cependant je ne suis pas encore contente et je me fâche, parce qu'une épine m'a piquée.

Franz considère tout pensif l'aimable princesse qui s'accuse ainsi elle-même, incertain s'il doit attribuer à ses paroles une signification plus profonde, ou si elle se plaint réellement de la légère blessure qui consiste en une petite raie rouge sur sa main blanche comme le lis. Mais Jacqueline ne tarde pas à interrompre sa contemplation : — Ne connais-tu pas, lui demande-t-elle, la disposition dont je veux parler? n'attachant plus guère de prix à un plaisir longtemps désiré, dès que tu en étais en possession, n'as-tu jamais soupiré bientôt avec ardeur après un autre? Ton enfance ne fut pas heureuse, mais n'échangerais-tu pas volontiers ton sort actuel?

— Pas même contre le ciel! répond Franz avec vivacité et en rougissant; que pourrais-je donc désirer? ajoute-t-il d'un air embarrassé : je suis revêtu d'un agréable emploi, les témoignages de satisfaction de ma souveraine, la gaieté, le chant, et quelques amis embellissent mes jours.

— Que tu es heureux! dit Jacqueline interrompant ce torrent de paroles, et elle pose avec émotion, et presque comme pour le bénir, la main droite sur la tête aux boucles d'or du beau page. Ce contentement et cette gaieté sont les meilleures preuves de la pureté de tes sentiments; Dieu te les conserve dans le labyrinthe de la vie et sur le terrain glissant que foulent tes pas!

Jacqueline s'est levée, et elle s'empresse de se rendre dans la pièce où se tiennent ses femmes. Franz, frappé

de surprise, la suit des yeux. — Le contentement est la meilleure preuve de la pureté des sentiments, a-t-elle dit. Pourquoi lui manque-t-il donc au sein de la magnificence et du bonheur? — à elle si pure, si innocente, à cet ange tutélaire?

II.

Le son des cloches et les cris d'allégresse du peuple arrachent Franz à la rêverie dans laquelle il est plongé, et lui annoncent qu'on découvre dans le lointain les guerriers dont on se prépare à fêter le retour. Des valets accourent et prennent des mains des jeunes filles tremblantes de joie les guirlandes de fleurs destinées à parfaire l'ornement des arcs de triomphe qu'on vient d'élever, et Jacqueline, entourée de ses femmes, s'empresse aussi de descendre, toute joyeuse, dans la cour du château pour y recevoir les troupes.

Cependant les bruyantes acclamations du peuple, dominées par les sons joyeux de la musique militaire, annoncent l'approche des guerriers, on leur jette de toutes les fenêtres des fleurs accompagnées de salutations; ceux qu'une sanglante querelle a si longtemps divisés, réconciliés aujourd'hui, se serrent la main avec effusion, et chapeaux gris et chapeaux rouges — insignes des Hoeck et des Cabelliaux, partis qui divisent la Hollande — marchent en paix à côté les uns des autres. L'expression de la joie brille sur tous les visages, celui de l'auguste chef est le seul qui soit sombre. Insensible à la joie de la foule, Jean de Brabant chevauche à la tête des trou-

pes, et son œil s'attache presque avec ironie sur les arcs de triomphe que lui a élevés l'amour de ses sujets. On voit seulement un éclair de joie briller sur le visage du prince, lorsqu'à son passage sous les fenêtres de la belle Aléide de Polpeest, celle-ci le salue avec grâce en rougissant et fait pleuvoir sur lui les branches de laurier et les roses. Mais ce n'est là qu'un éclair, et bientôt des nuages de mécontentement viennent assombrir de nouveau le front du guerrier.

Il reçoit avec dignité les félicitations de sa gracieuse épouse et des grands du pays, dont elle est entourée, et la reconduit ensuite avec une froide politesse dans les appartements intérieurs du château; mais pas un regard n'annonce à Jacqueline, qui l'observe avec anxiété, que son époux partage les sentiments avec lesquels elle accueille son retour dans la patrie. Et le soir, lorsque, au joyeux banquet qui ferme la solennité du jour, les désirs des jeunes cœurs s'affranchissent des lois sévères de la contrainte, lorsque ceux qui s'aiment se sont réunis et qu'au milieu des bruyants éclats de la joie se glisse mainte parole plus significative, prononcée à voix basse; lorsque Jacqueline, appuyée seule dans l'embrasure d'une fenêtre d'où elle peut tout voir, parcourt du regard les groupes animés et heureux, ses yeux se remplissent de larmes.

Franz de Borseele, page zélé qui ne perd pas de vue la princesse au milieu du tourbillon des plaisirs, a fort bien remarqué ces larmes. Alors il croit avoir compris Jacqueline, et, de ce moment, son luth ne fait plus résonner devant sa souveraine que des airs gais et badins, il ne chante plus que dans la solitude le bonheur et les chagrins de l'amour, afin de ne pas augmenter par ses

accords les souffrances secrètes de cette douce créature qu'un dur époux laisse manquer des plus douces joies du cœur.

Depuis des années, l'esprit de discorde désole les fertiles plaines de la Hollande; dès l'époque où Marguerite, veuve du duc de Bavière, a pris les armes contre son fils ingrat, les citoyens se sont armés contre les citoyens, les chevaliers contre les nobles, et la fureur des partis a divisé le pays en deux camps. Les partisans de Marguerite se nomment Hoeck et ceux du jeune prince Cabelliaux; et même, lorsque fatigués de leur querelle, la mère et le fils cherchent à se réconcilier, ils ne peuvent enchaîner cet esprit de discorde qu'ils ont eux-mêmes évoqué et qui continuera ses ravages pendant plusieurs générations encore. Guillaume, père de Jacqueline, était parvenu, il est vrai, après avoir renversé les plus puissants des Cabelliaux et les avoir dépouillés de leurs biens et de leurs emplois, à rendre à ses États une trompeuse apparence de paix; mais le feu de la vengeance couvait sous la cendre, et à peine Guillaume était-il mort, en 1417, que toutes les horreurs de la guerre civile reparurent.

Les Cabelliaux voulaient pour tuteur de Jacqueline, à peine âgée de 16 ans et devenue l'héritière de la Hollande, le sage et belliqueux évêque Jean de Liége, frère du prince défunt; les Hoeck, au contraire, désiraient, pour fortifier leur puissance et pour éviter une tutelle onéreuse, unir la jeune princesse à son parent, Jean de Brabant, comte de Limbourg. Jacqueline n'aimait pas son cousin, qui était d'une humeur sombre, mais elle sentait que dans ces temps d'orages, une faible femme avait besoin d'un fort appui; elle accueillit donc la main qui lui était des-

tinée avec cette confiance et cette estime profonde qui souvent promettent d'assurer le mieux le bonheur du mariage. Mais Jean demeura fort indifférent à l'hommage d'un cœur pur: son ambition saisit avidement le trône qui lui était offert, sans qu'il fît beaucoup d'attention à la gracieuse femme qui le lui apportait.

III.

Même dans la possession de ce trône, il ne trouve pas le bonheur qu'il avait rêvé. Son orgueil n'est pas satisfait. L'évêque de Liége lui dispute le pouvoir, pour lequel on combat longtemps et avec acharnement, et Jean de Brabant finit par se voir forcé de consentir à une transaction, qui donne, pour trois années encore, à l'oncle de sa femme le droit de diriger les affaires de l'État, et de rester possesseur de plusieurs riches comtés qu'il avait reçus à titre de fiefs des mains de sa nièce.

C'est ce compromis qui rend la paix au pays désolé par les horreurs de la guerre civile, et qui met le peuple au comble de la joie: mais Jean le considère comme une honte et comme une atteinte à ses droits qu'il ne supporte qu'à regret. Aussi les honneurs avec lesquels on l'accueille lui semblent-ils presque une dérision, et franchit-il le seuil de son palais, avec un surcroît d'amertume intérieure.

La grâce et les charmes de son épouse eussent peut-être banni cet esprit de mécontentement qui obscurcit le front de Jean, si une autre inclination ne l'eût pas rendue étrangère à son cœur. Depuis plusieurs années,

il nourrit une ardente passion pour la belle et spirituelle Aléide de Polpeest, et lorsqu'il sacrifia sa liberté à son ambition, il ne se sentit nullement disposé à renoncer en même temps aux douces jouissances d'un amour secret. Mais il rencontrait dans la fierté d'Aléide un obstacle auquel il ne s'était pas attendu, qu'il n'était pas en état de lever, et qui ne faisait qu'accroître sa passion pour cette artificieuse beauté, et rendre plus dure et plus injuste sa mauvaise humeur contre Jacqueline, qu'il considérait comme la cause des tourments secrets de son cœur. Celle-ci supportait l'indigne traitement de son mari sans exhaler aucune plainte, mais avec un chagrin profondément senti, et, malgré sa jeunesse, sa grâce, son aménité, ses richesses et sa haute position, quoiqu'elle possédât, en un mot, tout ce qui donne ordinairement du charme à la vie, cette noble princesse semblait perdre tout sentiment des plaisirs de son âge.

Aléide de Polpeest, issue d'une noble famille, a hérité de l'orgueil et de la présomption de son père. Élevée par une intrigante Milanaise, elle s'est familliarisée avec ce principe qu'une vie pleine de jouissances doit être le but le plus élevé de nos efforts, quels que soient d'ailleurs les moyens d'y parvenir. La flatterie que lui prodiguent les hommes, et la secrète jalousie de compagnes moins ravissantes qu'elle, qui s'est trahie par mainte interprétation partiale de sa conduite, ont entièrement perverti et glacé son cœur. N'ayant d'autre mobile que son propre bonheur, elle est toujours menaçante pour celui d'autrui, dès qu'il contrarie l'accomplissement d'un seul désir de son cœur égoïste.

Elle éprouve une joie intérieure, elle triomphe secrètement en voyant les poursuites du duc, dont le ma-

riage soudain avec Jacqueline avait répandu sur son existence le premier chagrin si amer du désappointement, et éveillé dans son cœur les premières pensées de vengeance. Mais peu à peu celles-ci s'effacent devant de nouvelles espérances orgueilleuses. La tête est près de lui tourner quand elle porte les yeux sur les images que sa pensée se représente dans l'obscurité de l'avenir, et elle est résolue de marcher d'un pas ferme vers son but et de ne reculer devant aucun danger, ni devant ce fantôme d'effroi que, se persuade-t-elle, les âmes faibles nomment seules la conscience. Initiée à tous les artifices de la coquetterie, elle sait enlacer de plus en plus dans ses filets magiques le duc Jean, qui brûle d'amour pour elle.

Son oncle hochait souvent sa tête grise en voyant la manière coupable dont sa charmante nièce, tout à la fois attrayante et dangereuse, se permettait de se jouer du cœur de son prince.

—Vous devriez, ma nièce, lui dit-il, éconduire une fois pour toutes le duc avec dignité, car votre conduite n'est pas sans dangers pour vous-même.

Aléide sourit.

— Serait-il vrai? demande-t-il avec anxiété, vous élèveriez-vous au-dessus des préjugés ordinaires de votre sexe? O, jeune fille, s'écrie-t-il avec vivacité, et l'orgueil et la vengeance brillent dans ses yeux — que de grandeur le sort a placé dans vos mains! — Vous — vous seule pourriez anéantir ces arrogants Hoeck, qui ont déjà si souvent triomphé sur les débris de notre grandeur et de notre prospérité et qui, aujourd'hui encore, sous le masque de la paix, rêvent aux moyens d'humilier derechef les Cabelliaux! Oui, Aléide, sois aimable avec le duc — et —

— Maîtresse du prince? interrompt Aléide indignée; fi donc! mon oncle! voulez-vous acheter votre grandeur au prix de l'ignominie de votre nièce? Jamais! Mes voies ne sont pas vos voies — mais laissez-moi faire — vous serez content.

Peu de jours après cet entretien intime, Aléide va résider au château du prince, en qualité de demoiselle d'honneur de Jacqueline, à la grande surprise de son oncle, qui ne sait absolument comment concilier les paroles et la conduite de sa nièce.

IV.

Aléide entre avec l'apparence d'une insouciante naïveté dans le cercle des femmes qui entourent l'aimable princesse, et le charme et la grâce qui lui sont propres, l'éclat de son esprit qui sait animer la conversation la plus indifférente, lui ont bientôt assigné sa place parmi les favorites de Jacqueline, et gagné tous les cœurs. Le caractère simple de Marguerite trouve seul en celle qui plaît à tout le monde quelque chose d'inexplicable qui l'éloigne d'elle: elle suit souvent avec une terreur secrète le regard perçant d'Aléide, lorsque celle-ci examine le cercle de ses nouvelles compagnes et cherche, dirait-on, à pénétrer jusqu'au plus profond secret dans le cœur d'autrui, et elle frissonne involontairement; et quand le regard scrutateur de cet œil de feu vient à tomber sur elle-même, elle éprouve alors ce que doit ressentir la pauvre victime qui se voit déjà enlacée dans la toile de la perfide araignée, et, privée de toute issue pour s'échapper.

Jacqueline sourit du langage de la jeune fille, lorsqu'elle se hasarde à lui exprimer ce sentiment. — Hélas! croirait-elle peut-être reconnaître dans ces paroles la voix de cette mesquine envie qui s'irrite à l'idée de partager avec une rivale la première place dans le cœur de sa souveraine? Marguerite rougit à la pensée qu'un pareil soupçon pût naître dans le cœur de Jacqueline, et. de ce moment, elle garde le silence sur ses craintes et sur ses inquiétudes, qu'elle ne peut s'expliquer clairement à elle-même, mais elle n'en surveille que plus attentivement tous les mouvements de celle qu'elle redoute.

— Pourquoi sommes-nous donc si souvent privées de notre jeune chanteur? dit un jour Jacqueline, en se promenant, entourée de ses femmes, dans le parterre de son jardin, au milieu des plaisanteries et des rires que sa douceur éveille autour d'elle; il n'est pas de fête véritable sans musique et sans chant : il manque toujours quelque chose, quand on ne les entend pas.

— Messire de Borseele craint peut-être de troubler, par un son discordant, l'harmonie qui entoure notre princesse, dit Aléide d'un air significatif.

— Que voulez-vous dire? demande Jacqueline étonnée.

— Les douces plaintes d'amour qu'exhale la bouche du chanteur ne résonnent agréablement qu'à l'oreille et au cœur de celle qu'on aime, répond-elle en jetant sur Marguerite rougissante un regard scrutateur : elles pourraient bien exciter dans l'âme des autres filles de la terre l'envie ou l'ennui : le chanteur le sent fort bien; aussi ne confie-t-il son amour et ses douleurs qu'aux discrets tilleuls sous les fenêtres de damoiselle Mar-

— Que voulez-vous dire ? répète Jacqueline en dirigeant un regard interrogateur sur Marguerite qui baisse les yeux. Des paroles moqueuses viennent de toutes parts accroître le trouble de la jeune fille, et la princesse reprend avec un air de mécontentement et de sévérité qui ne lui est pas ordinaire : — Vous êtes toutes bien folles! ne tourmentez pas cette pauvre jeune fille. Franz de Borseele n'est qu'un jeune rêveur, qui peut bien jouer avec l'amour, mais qui n'est pas encore capable d'en sentir toute la sainte gravité! — Une larme brille dans les yeux de Marguerite ; Jacqueline se dirige lentement vers le château en faisant signe à ses femmes de la suivre, et un léger bruissement derrière le bosquet qu'elles quittent, découvre à Aléide que sa conversation a été écoutée; et, lorsqu'elle aperçoit, à travers les branches agitées d'un tremble, les traits décomposés de Borseele ; lorsqu'elle voit avec quelle expression d'amère douleur il regarde s'éloigner la princesse, elle croit l'avoir compris et avoir trouvé l'instrument de ses projets.

V.

Le lendemain matin, Borseele attend dans l'antichambre d'Aléide qui lui fait a signe de se rendre chez elle. Des doutes, et cette question : « Que peut-elle avoir à me dire? » se croisent dans son esprit et refoulent souvent dans son âme, pendant quelques minutes, un profond chagrin dont l'expression est peinte, depuis la veille, sur les nobles traits du jeune

homme. Une porte latérale s'ouvre doucement, et Marguerite, qui naguère savait éviter, avec une timidité virginale et une sévère convenance, tout tête-à-tête intime, s'avance vers lui en rougissant, mais d'un pas ferme.

— Borseele, lui dit-elle avec sincérité — et son regard céleste s'attache sur lui avec anxiété et amour — vous marchez sur un terrain glissant — votre mauvais ange s'approche, ne vous fiez pas à sa voix fausse et caressante! je ne sais par quel moyen il veut vous attirer, j'ignore comment il prétend éblouir votre œil pur; je sais seulement que sa conduite n'est que mensonge et tromperie! Soyez donc prudent, messire, et rappelez-vous le serpent du paradis! — Un bruit qui se fait dans la pièce voisine annonce l'approche d'Aléide; Marguerite a disparu, et, avant que Franz ait eu le temps de comprendre le sens de ses paroles, la belle tentatrice se trouve devant lui.

— Je voulais vous demander pardon, messire, dit Aléide au jeune homme en lui faisant signe de prendre place à côté d'elle, je voulais vous demander pardon de vous avoir involontairement causé hier un amer chagrin.

— Je ne sais ce que vous voulez dire, répond Franz avec embarras.

— Ne niez pas, reprend-elle en souriant et en le menaçant du doigt, j'ai bien vu l'indiscret et sa pâleur! Et vraiment je ne puis blâmer votre susceptibilité. Rien n'est plus blessant pour un cœur sensible, que de voir railler ses sentiments les plus saints, rien n'est plus révoltant pour l'orgueil d'un jeune homme que de se voir traiter avec dédain, et comme n'étant pas encore sorti

de l'enfance. — Aléide se tait un instant, mais, comme Borseele, les yeux fixés à terre, continue de garder le silence, elle poursuit : — Si notre belle princesse ne se complaisait pas dans le singulier caprice d'empêcher les autres de jouir des plaisirs. — —

— Vous calomniez, damoiselle ! interrompt Borseele.

— Je sais de bonne part, continue Aléide en posant le doigt sur la bouche du jeune homme, que le duc vous aurait fourni depuis longtemps l'occasion de gagner les éperons d'or et d'arriver ainsi au but de vos désirs, la possession de votre bien-aimée, si le caprice de la princesse ne vous retenait dans cette indigne enfance, que vous ne supportez qu'à regret ; car vous ne me tromperez pas, moi : la contrainte que vous vous imposez en présence de Jacqueline est par trop visible ; depuis deux mois vous l'évitez trop manifestement pour que votre répugnance à rester à son service ait pu m'échapper.

Borseele soupire profondément.

— Mais vous n'avez pas à en rougir, continue-t-elle : votre chagrin est légitime, aussi légitime que notre désir à toutes de pouvoir changer un état de choses qui est la source de l'amertume que Jacqueline répand sur sa propre existence et sur celle de toutes les personnes qui l'entourent.

— Damoiselle, n'êtes-vous point injuste envers cette douce princesse qui souffre ? dit Borseele d'un ton de reproche.

Oh ! non certes ! répond Aléide avec assurance. Si vous la voyiez quand elle est seule avec nous. — Si vous saviez toutes les larmes qu'elle a déjà fait verser à Marguerite. — Cependant je l'excuse et je la plains !

N'est-elle pas privée des plus douces joies du cœur! Celui qui pourrait les lui rendre, qui pourrait l'attacher à son époux par un amour réciproque, celui-là nous donnerait à toutes la paix et la satisfaction.

— Oui! celui qui le pourrait, répète Franz d'un air rêveur.

— Il y a, messire, un moyen, connu de bien peu de monde, mais d'une vertu magique, irrésistible, dit Aléide à voix basse et d'un air mystérieux, en se rapprochant de lui : il existe une poudre, composée de racines et de pierres, qu'une vierge pure a enfouie à minuit, à l'époque de la pleine lune, et qui réunit dans un irrésistible amour les cœurs de ceux qui en prennent en même temps.

— Vous me contez des fables! dit le jeune homme en souriant.

— Comment traitez-vous de fables ce que vous ne connaissez pas? dit Aléide avec feu. Pourriez-vous approfondir les mystères de la nature? Vous ne pouvez donc pas pénétrer non plus tous les secrets des vertus qu'elle récèle; cependant il s'est trouvé beaucoup de gens sages qui les ont reconnues et ont su s'en servir. Ma bisaïeule elle-même en a fait usage un jour — bref, il est en votre pouvoir de réunir dans un amour mutuel les cœurs qui se fuient. Eh bien! cette poudre, je la verserai ce soir dans la coupe que Léopold présente au prince après le repas; prenez-en aussi et la faites présenter, à la même heure et de la même manière, à Jacqueline, et vous pouvez être sûr que l'inimitié qui sépare aujourd'hui les augustes époux disparaîtra. Jacqueline, entièrement satisfaite alors, ne s'efforcera plus de troubler le bonheur

de cœurs aimants et fidèles. Vous prenez la poudre, chevalier, vous acceptez ma proposition, vous m'avez comprise ?

— Oh ! parfaitement, répond le jeune homme en s'inclinant profondément et avec respect — et il sort précipitamment.

Aléide le suit des yeux toute pensive. — Me serais-je trompée ? se dit-elle avec effroi : — Pourrais-tu vouloir me jouer ? Tremble alors, ô présomptueux jeune homme, redoute la vengeance d'Aléide.

VI.

Si la duplicité d'Aléide a inventé ces expressions de mauvaise humeur dont elle accuse la princesse, il n'est pourtant que trop vrai qu'en ce moment même, mille soucis, mille désirs ardents, jusqu'alors comprimés avec force, ont ravi la paix à l'âme de Jacqueline, et livré son cœur à ces funestes fluctuations qui souvent nous martyrisent plus que la douleur la plus amère, parce que nous nous sommes, pour ainsi dire, perdus nous-mêmes. Depuis le compromis des princes, les Hoeck étaient irrités contre le duc, qui semblait avoir oublié leurs services, et leurs efforts les plus ardents tendaient à renverser l'ingrat qu'ils avaient élevé. Le morne chagrin de Jacqueline leur fournit un prétexte pour conseiller à la princesse, sous le masque de l'intérêt qu'ils lui portent, de rompre un lien qui la satisfait si peu ; et le père Urbain, confesseur de Jacqueline, prête aux secrètes menées de cette faction l'appui de sa voix élo-

quente. Alléguant la proche parenté des époux, il recommande à la princesse la séparation d'avec le duc comme une affaire de conscience. Mais une voix parle si distinctement et si haut dans le sein de Jacqueline, que ni les sophismes d'un prêtre artificieux, ni les puissants désirs de son propre cœur ne peuvent l'étouffer. Elle a l'intime conviction qu'une décision du pape ne saurait la délier du serment qu'elle a fait au pied de l'autel, et, quelque amères que soient les larmes au milieu desquelles elle cherche la possibilité de rompre ses chaînes, elle sent cependant qu'il serait indigne d'elle-même de ne pas avoir le courage de les supporter, ne pouvant acheter sa liberté que par une faute.

Urbain remet tout à coup entre les mains de Jacqueline une lettre du duc, saisie par ses espions, dans laquelle Jean peint sous les couleurs les plus vives sa passion pour Aléide et lui fait des propositions qui ne froissent pas moins les droits de son épouse qu'elles irritent sa fierté et blessent son cœur.

— Il a délié lui-même le lien qui jamais, jamais n'aurait du être contracté, dit-elle à voix basse.

Dès-lors elle se considère comme étant libre — et les images des heureuses années de sa jeunesse, où sa volonté n'était pas encore entravée par un tyran, où le chagrin du délaissement et d'un attachement méprisé lui était encore inconnu, se présentent à son esprit et lui font entrevoir dans le lointain la possibilité d'un avenir meilleur.

Le père Urbain lit sur les traits ouverts de Jacqueline exaspérée tous les chagrins, mais aussi toutes les espérances et les désirs que ce moment décisif éveille dans son cœur. — Que craignez-vous donc encore, noble

dame, lui dit-il amicalement — vous êtes libre! Souvenez-vous seulement que déjà une décision du pape avait révoqué la validité de votre mariage — il ne vous en coûterait qu'un mot de supplique, et — —

— Hélas, mon père, dit Jacqueline avec douleur, vous me rappelez mal-à-propos cette circonstance, car le saint père n'a pas tardé ensuite à révoquer cette révocation — et cela m'a appris que ce n'est pas l'Église, mais le Dieu seul qui inspire mon propre cœur, qui peut m'absoudre ou me condamner! Laissez-moi donc le temps de me consulter avec lui.

Urbain veut répliquer avec la dignité de l'orgueil ecclésiastique blessé, mais Jacqueline l'a déjà quitté et s'est retirée dans le petit cabinet où ne sont admises que les personnes de sa plus grande intimité, et où elle adresse à Dieu cette prière : « Ne me laissez pas succomber à la tentation! »

En ce moment, Borseele entre précipitamment. — Où est la princesse? demande-t-il au prêtre, qui, fort désappointé, cherchait des yeux Jacqueline qui repoussait si capricieusement ses projets hardis et en même temps son propre bonheur, car Urbain voulait réellement son bonheur, et il était personnellement dévoué de cœur à sa belle pénitente, autrefois son élève.

—Elle n'est pas visible pour ses amis, dit le vieillard en lui montrant du doigt la porte fermée du petit cabinet.

— Et cependant il faut que je lui parle, s'écrie Franz à haute voix, et il s'approche hardiment du sanctuaire : — Un seul instant d'audience, noble princesse, dit-il, il y va de votre vie!

— Grand Dieu! messire, qu'avez-vous appris? demande Urbain épouvanté; et Jacqueline paraît et attache ses beaux yeux sur le jeune homme d'un air interrogateur. Franz fait alors en rougissant le récit de son entrevue avec Aléide et pose la poudre dans la main du confesseur.

— C'est du poison! dit le père Urbain.

L'âme plus douce et plus confiante de Jacqueline refuse longtemps de croire à une action si noire, et lors même que la prompte mort du chien dans la soupe duquel on a jeté la poudre ne lui permet plus de conserver le moindre doute, elle ne veut pas qu'on inquiète sa belle ennemie. Mais elle a déjà pris la résolution bien arrêtée de fuir, aussi vite et aussi secrètement que possible, un pays où elle se voit trahie par ses plus proches alentours, et de chercher à l'étranger justice et appui.

Franz brûle de défendre à lui seul, contre tout un monde d'ennemis, sa souveraine honorée; mais il craint que Jacqueline ne se moque du courage de l'adolescent, comme elle a fait naguère de son amour; il renferme donc dans son cœur ses conseils et ses désirs, et se contente de réclamer de la princesse, en récompense de sa fidélité, la permission de l'accompagner dans sa fuite en Angleterre.

VII.

Le petit bâtiment, qui conduit dans une île étrangère Jacqueline et la suite peu nombreuse de ses fidèles serviteurs, fend les ondes avec la rapidité d'une flèche. La tête

remplie d'une foule de nouvelles espérances, de pressentiments et de désirs, la jeune princesse aborde sur les côtes d'Angleterre, dans cette disposition où le cœur nous dit qu'il va s'accomplir quelque événement important qui influera d'une manière décisive sur le restant de notre vie. Elle se rend dans la même disposition au château dans lequel Onfroy de Glocester la reçoit au nom de son royal frère.

Le port élevé et noble du jeune duc, ses beaux traits mâles, l'expression de ravissement avec laquelle ses regards se fixent sur la jolie suppliante, et l'empressement qu'il met à se vouer à sa défense, font une profonde impression sur les yeux et sur l'esprit de Jacqueline, et bientôt elle promet à son défenseur sa couronne et sa main pour prix de la victoire.

On célèbre avec grande pompe à la cour du roi les fiançailles de l'auguste couple ; les fêtes se succèdent sans interruption, au milieu des armements pour la lutte sérieuse qui va s'engager ; la princesse est l'âme de ces fêtes, et enivrée des tendres hommages que lui prodigue la galanterie du duc, Jacqueline n'a ni le temps, ni la tranquillité nécessaires pour sonder avec réflexion les profondeurs de son propre cœur.

Une seule poitrine ne partage pas la joie générale, un seul œil demeure triste, un seul cœur lutte secrètement contre les chagrins les plus amers de l'existence. Franz de Borseele fuit, autant que possible, le cercle de la bruyante allégresse et se réfugie avec son chagrin sous les ombrages les plus profonds de la solitude. Mais parfois, il ne peut se dérober entièrement au tourbillon des plaisirs qui l'enveloppe, et, quand le regard de sa souveraine tombe alors par hasard sur lui, elle lui demande,

émue du plus vif intérêt par l'affliction du jeune homme, s'il regrette l'amour qu'il a laissé dans la patrie, et s'il ne désire pas y retourner pour pouvoir protéger, dans cette funeste guerre, celle dont son cœur a fait choix. Alors la pâle figure de Borseele se colore d'une ardente rougeur, et il exprime de plus en plus vivement le désir que Jacqueline lui permette plutôt de montrer qu'il est homme, de combattre sérieusement pour les droits de la princesse, et de gagner les éperons d'or. Ce n'est qu'avec peine que Jacqueline congédie son favori d'une autre époque, qui l'a si souvent consolée dans des moments de tristesse, mais elle reconnaît que son projet est digne d'un homme, et qu'elle ne peut plus lui refuser ce qui doit lui ouvrir le chemin de l'honneur.

Déjà Franz, portant le costume et l'armure du guerrier, a dit adieu à sa belle souveraine, déjà l'escadre d'Onfroy a pris la mer, et le bâtiment qui doit reconduire Jacqueline dans sa patrie est prêt à la recevoir; on n'est plus séparé que par une seule nuit de la fatale matinée du départ, et la princesse, douloureusement affectée en pensant que c'est elle-même qui se voit forcée d'allumer dans sa chère patrie le feu de la guerre civile, vient de renvoyer ses femmes, et cherche à aguerrir, dans la solitude, son faible cœur contre les calamités qu'elle doit affronter. Tout à coup les sons d'un luth frappent son oreille, et des airs nationaux bien connus montent jusqu'à elle. Jacqueline ouvre doucement la fenêtre pour entendre plus distinctement les paroles du chanteur: soudain ces sons, si familiers à son oreille, se transforment en mélodies qui lui sont étrangères, et qui expriment la douleur d'un cœur blessé. Elle entend ces mots :

De jeune amant, à l'âme belle et pure
Que consume brûlante ardeur
Un doux aveu, sur sa vive blessure
Verse un baume consolateur.

Du tendre amour le séduisant cortége
De ris, de jeux et de désirs,
D'un cœur blessé que la douleur assiége
Change les tourments en plaisirs.

Que par l'éclat que donne un rang suprême
Tes yeux ne soient point éblouis,
Hélas, parfois, un brillant diadème
Couvre un front chargé de soucis.

Sous les lambris que pare l'opulence
L'ennui souvent règne en vainqueur.
Tandis qu'au sein de la triste indigence
L'amour nous donne le bonheur.

L'amant, pour plaire à la beauté qu'il aime,
Affronterait mille hasards;
Je braverais, sans crainte, la mort même
Pour un seul de tes doux regards.

Noble beauté que j'adore en silence,
Objet de mes vœux les plus doux,
Dois-je à jamais bannir toute espérance
D'être un jour compris sans courroux?

La musique se tait, et le nom de Franz retentit doucement, mais distinctement dans le sein de Jacqueline. Profondément émue, elle quitte la fenêtre. Bien des choses qui ont paru jusqu'ici obscures à son esprit, sont enfin devenues claires, plus d'une énigme lui semble expliquée, et, avec un inquiet pressentiment, elle croit reconnaître que, pour la seconde fois, et, cette fois hélas! de son propre gré, elle a manqué le bonheur de sa vie.

VIII.

Non loin du champ de bataille, dans le petit village sans apparence que Jacqueline s'est choisi comme un asile sûr, elle attend avec impatience la décision de son sort. Le bruit du combat, qui arrive jusqu'à l'oreille de la princesse inquiète, le revirement des chances de la guerre, dont elle reçoit de quart d'heure en quart d'heure des nouvelles certaines, ont un moment détourné son esprit des inquiétudes plus tendres du cœur; et la pensée des nombreuses calamités que sa querelle avec un indigne époux répand sur tant de familles heureuses, la remplit de la plus profonde compassion pour la douleur d'autrui, et lui fait presque envier la vie tranquille des paysannes, qui, après avoir caché la meilleure partie de leur petit avoir, s'entretiennent avec indifférence de l'issue de la bataille et de ses suites probables. Peu leur importe quelle tournure prendront les choses; elles sauront toujours bien renouer les fils de leurs affaires, si la tourmente passagère vient à les embrouiller ou même à les rompre; elles acceptent avec résignation, comme une destinée venant de la main du Père éternel, ce que Jacqueline doit considérer en partie comme la conséquence du libre arbitre; et, en ce moment, la responsabilité qu'impose aux princes leur haute position pèse fortement sur son âme.

Les alternatives du combat font une tout autre impression sur l'esprit du jeune chanteur. Les rêves de ses chants semblent vouloir se réaliser, et sa pure volonté se changer en action énergique. Vaincre pour elle! mourir

pour elle ! Ces pensées s'offrent à lui comme le noble but de ses efforts, et le sentiment de sa douleur et même l'aspect des dangers qui l'environnent, disparaissent dans la lutte vers ce but élevé ; les lauriers et les palmes qui doivent, espère-t-il, orner son cercueil, s'offrent seuls à ses yeux ravis, l'enflamment du plus grand courage et le portent aux actions les plus hardies. Mais, quand des milliers d'hommes combattent contre des milliers d'hommes, les actions individuelles ne se perdent que trop souvent dans la foule sans laisser de traces. Borseele lui-même ne parvient pas à animer la masse inerte de ses combattant : les Hollandais, conduits par Jean de Brabant, combattent avec une valeur inébranlable, les Anglais commencent à céder çà et là, puis partout — Onfroy seul maintient encore, par sa présence, dans l'aile gauche de ses troupes l'ordre et la valeur accoutumés. Tout à coup un nouveau corps ennemi sort d'une embuscade, et le duc se voit cerné, lui et sa vaillante troupe, à l'improviste et avec la rapidité de l'éclair, et entièrement séparé du village où sa belle fiancée l'attend dans les angoisses de la crainte. Alors la panique générale se saisit également de lui, et il pousse, comme les autres, ce cri qui est devenu le mot d'ordre des Anglais fuyant : — « Aux vaisseaux! aux vaisseaux! » et les troupes serrées de près, regagnent à toutes jambes le port voisin.

— Arrêtez! Arrêtez! Revenez! Revenez! Ralliez-vous autour de votre drapeau! Sauvez votre princesse! crie Franz, par intervalle, d'une voix retentissante et d'un air suppliant, au milieu du désordre général. Là-bas, prince, est le chemin qui conduit au village où Jacqueline attend ceux qui combattent pour sa cause! dit-il à Onfroy. Faites rebrousser chemin à vos troupes, courez la sauver, avant que l'œil d'un espion découvre sa retraite.

— Non ! voilà le chemin qui conduit au port, répond le duc avec calme, en pressant son cheval dans cette direction, et, si vous ne voulez agir comme un fou, suivez-le.

— Et la princesse? demande Borseele dans une angoisse mortelle, en fermant au duc le chemin de la fuite.

— Qu'elle s'arrange avec son époux et avec son peuple, répond Onfroy avec indifférence. Quant à vous, jeune homme, ne mettez pas plus longtemps ma patience à l'épreuve, ne vous inquiétez pas de ce qui ne vous regarde nullement, mais songez à votre devoir !

— A mon devoir ? et c'est toi qui me le rappelles? toi, qui oublies le tien ! s'écrie Borseele tout hors de lui, et il se dispose à faire sentir à ce fuyard tout le poids de son glaive; mais celui-ci, avant que les paroles irréfléchies du jeune homme aient pu frapper son oreille, a été emporté par son excellent coursier hors de la portée du bras de Franz.

Comprenant bientôt tout ce que l'importance du moment exige de lui, le bouillant jeune homme surmonte sa colère, et s'écrie d'un ton résolu : — Eh bien ! donc, vaillants guerriers ! suivez-moi : quiconque estime sa princesse et son propre honneur me suive ! Et il perce sans hésitation, à la tête de quelques fidèles, les bataillons ennemis. Les traits sifflent à son oreille, le glaive moissonne les siens à ses côtés et brise son armure ; déjà son sang coule de plus d'une blessure; mais l'image chérie plane devant ses yeux, et rien ne peut le décourager ; s'ouvrant un chemin en frappant à droite, à gauche, avec sa redoutable épée, il parvient à gagner la campagne, et, au bout de quelques minutes, un petit bosquet dérobe aux regards de l'ennemi et lui et la poignée de braves qui ont échappé à la mort. Ceux qui se sont mis à leur poursuite,

ne devinant pas quel peut être le but de cet audacieux coup de main les abandonnent bientôt pour se remettre à poursuivre les insulaires qui regagnent leurs vaisseaux en fuyant, et Borseele et les siens atteignent, sans autre encombre, la paisible retraite de Jacqueline.

Couvert de poussière et de sang, il paraît devant sa souveraine, qui pâlit à sa vue. — Malheureusement je ne suis pas un messager de victoire, dit-il avec douleur, j'espère cependant pouvoir assurer votre fuite. —

— Et le duc? interrompt la princesse. Borseele se tait, et tâche d'éviter ses regards interrogateurs. — Mon Dieu! que lui est-il arrivé? a-t-il succombé? lui demande-t-elle de nouveau avec l'expression de la plus douloureuse anxiété. — Parlez donc! — pour l'amour de Dieu, Franz, que s'est-il passé?

— Le duc a oublié tout à la fois et vous et la belle récompense qui l'attendait! répond Borseele à voix basse et en hésitant, comme s'il craignait de déchirer encore davantage le cœur de la princesse profondément affligée. Mais la figure de Jacqueline se colore d'un rouge pourpre.

— Alors, c'est bien! oui tout va bien! soupire-t-elle, le cœur soulagé; elle fait tranquillement les préparatifs du départ et dit ensuite avec autant d'indifférence que si Franz lui eût apporté la plus heureuse nouvelle : — Hâtons-nous, maintenant, chevalier, je suis prête à vous suivre.

Le jeune homme jette des regards surpris sur cette princesse incompréhensible, qui supporte si facilement et, semble-t-il, sans aucun chagrin, sans le moindre courroux, la mortification de voir son attachement méprisé; et, tout en se hâtant d'atteindre, à ses côtés, les frontières de Bourgogne, il réfléchit beaucoup et longtemps sur la profondeur infinie d'un cœur de femme.

IX.

Philippe de Bourgogne reçoit chez lui, avec une joie réelle, la princesse, sa proche parente, et lui promet protection et appui contre ses ennemis; cependant il ne peut la protéger contre son ennemi le plus dangereux, c'est-à-dire contre l'ambition et l'intérêt de son propre cœur, à lui, et il s'abandonne bientôt si complétement à l'espoir de réunir un jour les États de Jacqueline aux siens, qu'il garde avec une anxiété jalouse la personne de sa belle cousine, afin d'empêcher l'approche de tout nouveau prétendant; et, comme depuis les troubles, l'oncle et l'époux de Jacqueline sont morts à peu de temps l'un de l'autre, et qu'ainsi la main de la princesse se trouve incontestablement tout à fait libre, il redouble sa surveillance, retarde de jour en jour, sous toutes sortes de prétextes futiles, son départ pour sa patrie et finit par la retenir à Gand dans une espèce de captivité.

Jacqueline ne supporte que malgré elle cet indigne traitement; mais l'outrage qu'elle est forcée de subir pèse encore plus lourdement sur l'âme fidèle de Borseele, qui applique sans relâche toutes les facultés de son esprit à concevoir des plans pour sa délivrance. Un jour que, seul dans sa chambre, il s'irrite contre l'impuissance, dont la volonté la plus forte elle-même est si souvent incapable de tirer l'homme, un vieux campagnard bourguignon entre chez lui sans s'être fait annoncer. Borseele surpris se lève de son siége, et il va se fâcher de la négligence de son valet, lorsque son étrange visiteur, se dé-

pouillant en un clin-d'œil de son travestissement, les traits vénérables du père Urbain s'offrent aux regards de Franz, et lui causent une bien agréable surprise.

—Oh! soyez mille fois le bien-venu, homme de Dieu! nous apportez-vous un heureux message? dit Borseele avec joie et en pressant avec force son compatriote sur son cœur. Notre fidèle peuple vient-il délivrer d'indignes liens sa souveraine légitime? quelques-uns de nos fidèles seraient-ils arrivés avec vous à Gand? où les tenez-vous cachés? Oh! placez-moi à leur tête, je brûle de punir ce traître qui a la lâcheté d'abuser si audacieusement de la plus noble confiance! Commençons l'attaque cette nuit même! vous, du côté de l'extérieur — nous, formant autour de la princesse un mur impénétrable. Nous lui conquerrons ainsi sa liberté, en présence des glaives et des lances de ses ennemis, et nous prouverons à ce fourbe que la fidélité est plus puissante que la ruse et que l'intrigue.

— Toujours le même enthousiasme! dit en souriant le vieillard, le cachot même n'a donc pu modérer cette ardeur? Eh bien! j'aime ce feu de la jeunesse, mais il faut qu'il soit contenu dans de justes bornes par la prudence de la vieillesse. Oui, chevalier, quelques-uns de nos fidèles ont, comme moi, affronté l'antre du lion, pour donner à notre souveraine l'assurance de l'amour inaltérable de son peuple et lui frayer un chemin pour la fuite, et tous, nous comptons particulièrement pour cela sur votre zèle et sur votre prudence.

— Et pourquoi pas plutôt sur mon courage et sur la force de mon bras? demande Borseele avec humeur. La prudence, la ruse et tous les moyens de ce genre ne sont qu'un fragile jouet et se brisent facilement dans nos

mains inhabiles, mais je puis combattre, et, si Dieu le veut, mourir pour la cause de la justice.

— Cela ne nous avancerait guère, et notre souveraine elle-même préfèrerait un ami vivant à un ami défunt, réplique Urbain en plaisantant; mais il ajoute bientôt d'un ton plus sérieux : — Réfléchissez bien, chevalier, à ce que vous allez faire, et ne sacrifiez pas la sûreté de la princesse aux désirs ambitieux de votre jeune cœur. Conduisez-la d'abord, prudemment et sans bruit, au milieu des siens, et alors, quand vous saurez qu'elle est en sûreté, combattez pour ses droits contre quiconque voudrait les lui contester. N'oubliez pas qu'une fois déjà la trahison a attenté à ses jours. Aléide vit encore et elle vit pour se venger; sur le champ de bataille où est tombé le prince son fiancé, on l'a vue, semblable à une insensée, jurer, par les plus horribles serments de l'enfer, de venger de la manière la plus terrible la mort prématurée de Jean; puis elle a disparu, sans laisser de trace. Sauriez-vous où rampe maintenant la couleuvre, et si elle n'aurait pas vendu à Philippe de Bourgogne un narcotique qui le conduirait plus tôt qu'il ne l'espère au but de ses désirs?

— Non, non! s'écrie vivement Borseele. Philippe est faible — mais bon — et jamais il ne sera capable d'une pareille noirceur; pourtant vous avez raison. Jacqueline n'est pas en sûreté ici; il pourrait se rencontrer parmi les serviteurs du duc un misérable bourreau qui espérerait recueillir de la reconnaissance! — Il faut qu'elle parte! et le plus tôt sera le mieux! Mais comment? poursuit-il en attachant sur le prêtre un regard sombre et équivoque. Qui m'est garant que vous n'attirez pas dans un nouveau piége l'infortunée princesse trahie? —

Urbain se dresse fièrement, et dit avec dignité : — Je croyais que l'habit que je porte, que cette tête qui a blanchi au service de mes princes, seraient pour vous des garanties suffisantes ! Cependant, ajoute-t-il d'un ton plus doux en voyant la confusion de Borseele qui baisse les yeux, si vous avez besoin d'un autre garant, je suis prêt à vous l'offrir. Et, en parlant ainsi, il ouvre la porte de l'antichambre, et fait un signe à un jeune homme qui semble l'attendre dans la plus grande anxiété. Celui-ci s'approche en hésitant, et les regards de Borseele tombent sur les traits bien connus de Marguerite, qui, rouge d'amour et de honte, lui paraît plus ravissante que jamais. —

— Vous, damoiselle? — Oui, s'écrie-t-il avec enthousiasme, où vous résidez, réside un ange de lumière, résident la fidélité et la noble abnégation de soi-même. Maintenant, je cours avec une entière confiance auprès de la princesse pour vous annoncer, et vous pourrez vous-même tâcher de lui faire goûter vos projets. Puis il imprime sur les mains de la jeune fille un baiser brûlant et s'éloigne d'un pas rapide. Marguerite essuie à la dérobée une larme qui s'échappe de ses longues paupières brunes.

— Avec quelle ardeur il me remercie des sentiments que je voue à une autre ! se dit-elle douloureusement au fond du cœur — pourtant ce que j'éprouve pour lui-même... — Son regard rencontre en ce moment le regard scrutateur d'Urbain, et la pensée qui la fait rougir s'évanouit. Elle entretient de nouveau le vieillard, avec le plus grand calme, des moyens à l'aide desquels elle espère déterminer Jacqueline à la fuite.

X.

Les représentations amicales de Marguerite, le courage avec lequel la fidèle jeune fille sollicite pour partager les dangers qui menacent sa souveraine, et enfin l'assurance du dévouement inaltérable que le peuple porte à sa princesse révérée, tout cela finit par vaincre la répugnance de Jacqueline pour une évasion clandestine ; et, au bout de quelques jours, elle quitte, sous des vêtements d'homme et accompagnée de ses fidèles, les murs inhospitaliers de la grande cité gantoise. Grâce à la prudence de Borseele et à l'adresse d'Urbain, elle parvient à gagner sans encombre le sol de sa patrie. Cependant on ne la laisse pas dans la paisible possession de son trône : Philippe s'avance à la tête de son armée pour soutenir ses prétendus droits; mais le peuple fidèle se presse courageusement et avec joie autour de Jacqueline, et Borseele lui-même tire le glaive pour la cause de sa souveraine chérie, et combat, en qualité de capitaine, dans les rangs de ses guerriers.

Jacqueline le voit partir avec douleur. — Voilà les hommes, dit-elle en soupirant et sans cacher à Marguerite les larmes qui obscurcissent ses beaux yeux, voilà les hommes : le plus fidèle de mes amis lui-même m'abandonne pour brûler de l'encens à son idole, la soif de la gloire.

— Quelle injustice! répond Marguerite ; même loin de vous, cet ami combat pour vos droits, et vous n'avez pas lieu d'être irritée contre l'homme qui croit que sa mission n'est pas accomplie, tant que le sort ne lui a

pas accordé d'autre faveur que celle d'escorter des femmes fugitives !

— Vraiment, Borseele laisse ici un chaleureux défenseur, dit Jacqueline en plaisantant et en la menaçant du doigt, et le doux sourire qui se joue quelque temps encore sur le gracieux visage de la jeune princesse dénote assez qu'elle n'entend pas avec déplaisir les paroles de Marguerite.

Cependant la généreuse attention qu'a celle-ci de dérouler aux regards de sa souveraine de douces images du passé ou de l'avenir contribue beaucoup à abréger pour la princesse la marche lente du jour, et à calmer son inquiétude sur le sort de ses défenseurs et son anxiété pour les jours de son ami ; et les nouvelles de victoire, qui bientôt deviennent chaque jour plus satisfaisantes, ne tardent pas à l'animer d'une orgueilleuse joie. Mais, lorsque Philippe, étroitement serré de toutes parts, demande à se réconcilier, alors tout sentiment d'égoïsme se tait dans le cœur de la princesse, et, pour donner la paix à son peuple, elle adhère d'elle-même et sans hésiter aux prétentions exorbitantes du duc de Bourgogne, et lui promet solennellement de ne jamais contracter une seconde union sans son consentement.

— Qu'avez-vous fait? dit Marguerite avec anxiété, lorsque Jacqueline a signé l'acte fatal par lequel elle vend de nouveau sa liberté. Le bonheur de votre vie entière n'est-il pas un bien trop précieux pour être sacrifié à une paix que le bras de vos soldats vous eût conquise en peu de temps ?

— Assurément non! réplique la princesse avec calme : crois-moi, je suis satisfaite si j'ai seulement épargné ainsi la vie d'un seul homme. On n'a déjà versé que

trop de sang pour moi; ne le penses-tu pas toi-même? L'amour s'allie mal à l'éclat et à la grandeur; un trône même ne peut nous rendre supportable le fardeau d'un hymen malheureux: mon sacrifice est donc moins grand que tu ne le crois.

— Dieu le veuille! dit en soupirant la fidèle Marguerite, mais je crains bien que le trône même ne satisfasse pas votre cœur et ne vous offre rien en retour du droit, que vous avez sacrifié, de devenir épouse.

XI.

Comme il y a quelques années, Jacqueline orne encore de fleurs les portiques de son palais; comme alors, retentissent des hymnes en l'honneur de la paix, et la joie remplit tous les cœurs. Mais, dans la vie de la princesse, que de choses ont changé! — Rêveuse, elle se trouve précisément à la place où Franz de Borseele a chanté le bonheur de l'amour, et elle pense aux étranges complications de sa destinée lui refusant un amour qui aurait pu la rendre heureuse et lui en donnant un qui ne pourra jamais faire son bonheur. Marguerite entre précipitamment et lui demande, le visage animé par la joie : — Avez-vous vu Borseele, noble princesse? Il est ici. Toujours le même, et néanmoins si complétement changé — aussi fidèle qu'autrefois, les yeux respirant toujours le même enthousiasme, et pourtant un regard si décidé, si fier, si assuré! La timidité du chanteur a fait place à un maintien si plein de dignité! En un mot, cette courte campagne a suffi pour en faire un homme — — —

— Qui — auquel — à qui, en récompense de ses actions d'éclat, je ne refuserai point la main de ma tendre Marguerite, dit Jacqueline d'un ton moitié railleur et moitié triste, en posant les doigts sur le visage, vivement coloré, de la jeune fille. — Pourquoi pleures-tu? continue-t-elle en baisant ses joues mouillées de larmes. — Tu n'as pas à rougir de ton sentiment, ce n'est pas d'aujourd'hui que je m'en suis aperçue, et je m'explique parfaitement bien la rougeur qui s'est répandue sur ta charmante figure.

— Ah! comment pouvez-vous être si cruelle! dit Marguerite en cherchant à se remettre. — Vous devez savoir que la joie que me cause la joie d'une autre a seule coloré mes joues, vous êtes la dernière à qui il soit permis d'ignorer qu'une tout autre image que la mienne remplit le cœur de Borseele.

— Une autre image? demande Jacqueline avec anxiété. Je ne connais, dans le cercle de mes femmes, personne que toi qui puisse se flatter d'avoir attiré l'attention particulière du chevalier.

— Et pourtant vous voyez tous les jours son portrait.

— Son portrait? répète la princesse étonnée. Dois-je prendre tes paroles à la lettre? J'ai toujours regardé Borseele comme un exalté, mais j'espère que son exaltation ne l'a pas égaré au point de lui faire consacrer à une peinture inanimée les sentiments les plus profonds de son âme!

— Voulez-vous que je vous montre ce portrait? dit Marguerite en plaisantant. Jacqueline fait un signe affirmatif, et la jeune fille poursuit: — Mais, ne m'en voudrez-vous pas?

—Eh non, s'écrie la princesse avec impatience, dépêche-

toi, et nous épargne à toutes deux d'inutiles préambules! Marguerite se met alors à tourner doucement vers une grande glace le visage de la jeune princesse impatientée : — Le voici de grandeur naturelle ! dit-elle à demi-voix ; et, remarquant l'expression de ravissement qui se manifeste sur la physionomie de Jacqueline, elle remercie intérieurement le ciel de lui avoir donné la force de frayer à celui qu'elle aime le chemin du bonheur qu'il désire d'une autre main que la sienne. Elle épie encore de loin les mouvements de la princesse surprise, lorsque de rapides pas d'homme lui annoncent l'approche de Borseele ; l'infortunée pâlit et s'éloigne précipitamment afin de ne pas être témoin du bonheur que les amants vont éprouver en se revoyant, bonheur qui détruit pour toujours ses propres espérances. Rentrée dans sa chambre solitaire, elle cherche à se remettre, et supplie le ciel de lui donner le courage de cacher à l'œil de Borseele qu'il lui en coûte de favoriser ses amours avec une complète abnégation d'elle-même. Le soir, un banquet réunit autour de la princesse, comme quelques années auparavant, les grands de la cour et les guerriers qui viennent de rentrer dans leur patrie, et l'attitude plus fière de Borseele, l'ivresse qui brille dans ses regards, et le tendre embarras qui se révèle dans les manières de Jacqueline, apprennent à l'observatrice attentive que leurs cœurs se sont compris ; les signes d'intelligence qu'ils se font à la dérobée, au milieu de la foule, lui prouvent qu'ils se sont expliqués sans détour sur leurs sentiments ; toute sa pensée est une secrète prière pour le bonheur de ces deux êtres chéris.

XII.

Quelques semaines suffisent pour changer la douce satisfaction qui naît de la conscience d'être aimée en un poignant désir d'appartenir entièrement à son bien-aimé ; Jacqueline songe avec un amer repentir à sa promesse précipitée, et regrette de ne pas avoir écouté l'avis de sa fidèle Marguerite. Elle n'a pas cependant à s'accuser d'inconstance, car au moment même où elle a acheté la paix au prix de sa liberté, c'est l'amour, son amour pour Borseele qui a dicté sa conduite.

Le chant qui avait frappé son oreille dans le château qu'elle occupait en Angleterre, retentissait encore souvent et agréablement dans son intérieur, et éveillait dans son cœur aimant l'espoir que c'était à elle qu'il s'adressait. Mais Borseele savait si bien voiler ses sentiments, son amitié pour Marguerite était si intime, l'inclination de cette aimable jeune fille pour lui était si évidente, que des doutes inquiétants s'élevaient dans le cœur de Jacqueline, et que le chagrin secret de la femme réveillait l'orgueil de la princesse. Eût-elle même été sûre du cœur de son préféré, l'abîme qui séparait la suzeraine de son vassal lui paraissait infranchissable, et la résolution qu'elle avait prise de vivre dans le célibat un sacrifice pur, offert à son amour. Mais en apprenant l'état du cœur qu'elle a gagné, elle comprend pour la première fois la toute-puissance de ses propres sentiments, et elle sent trop tard avec quelle facilité elle aurait sacrifié à son amour les préjugés et le jugement du

vulgaire, et elle s'en veut de s'être ravi, par une soumission précipitée à la volonté de Philippe, la possibilité de partager avec son bien-aimé le trône dont il lui semble si digne.

Marguerite s'aperçoit bien du chagrin secret qui ronge le cœur de la princesse, et de la soif des joies domestiques qui dévore la poitrine de Borseele, et elle cherche avec zèle le moyen de concilier leurs désirs avec les devoirs qu'ils ont à remplir.

— Ce n'est pas votre trône qu'ambitionne votre fidèle ami, dit-elle à Jacqueline, un jour que la princesse lui a confié, à cœur ouvert, sa triste destinée. Si vous deveniez son épouse, si le voile du mystère couvrait votre union, et que Borseele renonçât à jamais à toute prétention à la souveraineté, il me semble qu'alors vous auriez tenu parole à l'ambitieux Philippe, que vous seriez heureuse, et que vous feriez un heureux! Jacqueline rejette d'abord le conseil de Marguerite, reculant devant une violation de sa promesse; mais la voix de la passion ne parle que trop haut dans son propre cœur, elle lui répète sans cesse le conseil de son amie, lui peint sous des couleurs de plus en plus séduisantes son union avec son bien-aimé, fait paraître excusable à ses yeux, et même digne d'éloges, la résolution qu'elle va prendre, et finit par dissiper entièrement son appréhension des dangers qui pourraient en surgir. Peu de mois après, Marguerite tresse dans les blonds cheveux de la princesse le myrte nuptial.

— O Marguerite! comment récompenser ta fidélité sans exemple, dit Jacqueline avec émotion en pressant cordialement la jeune fille sur son sein? Toi seule as levé tous les obstacles qui s'opposaient à notre amour, ta main

chérie me conduit vers mon bien-aimé ; comment t'en récompenser? le temps ne viendra-t-il pas bientôt que je pourrai, à mon tour, tresser pour toi la couronne nuptiale?

— Oui, la couronne nuptiale qui m'unira au ciel, répond Marguerite. Si votre amour vient à pouvoir se passer du voile du mystère, si vous parvenez à faire agréer votre choix à Philippe, alors ma mission sera accomplie, alors votre main me conduira dans les murs tranquilles où j'espère oublier le monde et ses angoisses.

— Oh! non, non, Marguerite! pour toi aussi luiront ici-bas des jours heureux! répond vivement Jacqueline; mais, sans lui laisser le temps de continuer, la jeune fille la saisit convulsivement par la main et la conduit en silence à la chapelle, richement décorée, du palais, où Borseele la reçoit avec une muette émotion, et où le père Urbain prononce d'un ton solennel les paroles qui consacrent l'union des amants.

XIII.

Dans la sécurité de la possession, toute inquiétude disparaît pour le nouveau couple. Cependant Marguerite conçoit bientôt de sombres pressentiments; partout elle croit découvrir les regards scrutateurs et rusés des gens de la princesse. Des figures inconnues et suspectes circulent dans les cours du château, et un jour même elle croit reconnaître Aléide dans une femme voilée qui, à la faveur de la brune, s'entretient avec le valet de chambre de Jacqueline. Elle redouble donc de vigilance

pour cacher le secret des heureux époux, et prie le ciel de lui donner la force de détourner de ces têtes chéries tout orage qui viendrait à les menacer.

Cependant Philippe de Bourgogne ayant annoncé à sa jolie cousine qu'il va venir lui rendre visite, le cœur de Marguerite respire plus librement. Elle se croit alors assurée qu'il ignore le mariage de Jacqueline, et qu'il n'y a rien d'hostile à redouter de sa part.

Jacqueline partage la douce confiance de Marguerite, et lui promet bien d'éviter toute entrevue secrète avec son époux durant le séjour de Philippe à La Haye, afin de n'éveiller en aucune manière les soupçons de son cousin.

Mais la visite de Philippe dure déjà depuis plusieurs semaines et il n'est encore nullement question de son départ. La contrainte que sa présence impose aux amants leur devient par trop insupportable, et ils éprouvent le désir de plus en plus ardent de pouvoir s'en dédommager par une heure de tête-à-tête. En vain la fidèle Marguerite veut-elle les en détourner. Vers l'heure de minuit, quand les hôtes du château sont plongés dans les douceurs du sommeil, Borseele, poussé par l'amour et la passion, court à la chambre discrète de son épouse. Jacqueline accueille son mari avec des transports de joie, le presse avec force sur son cœur aimant, s'assied à ses côtés, et, entourée de son bras, elle oublie tous les soucis qui oppressent le cœur de la princesse. Avec une insouciante gaîté, elle passe en revue avec Borseele les événements des derniers jours, répète à plusieurs reprises ce qu'elle a pensé et éprouvé pendant telle ou telle conversation : — ici l'absence de Franz a été un vide pour elle, là elle a bien compris le langage muet de son amour. Du-

rant ces entretiens sans intérêt pour des oreilles étrangères, mais du plus haut prix pour des amants, les instants s'écoulent aussi rapides que le vent, et la fidèle Marguerite veille dans l'antichambre de la princesse, comme elle a coutume de faire chaque fois que les époux sont ensemble. Elle se sent dans de si étranges dispositions, si inquiète, si oppressée, le moindre bruit lointain la fait tressaillir, et cependant elle se réjouit presque d'en entendre, car le calme même de la nuit plane sur son âme, lourd, alarmant, terrible, comme le silence de la mort.

Tout à coup un hibou vole près de la fenêtre, en poussant un cri perçant. — Dieu nous protège! s'écrie la jeune fille effrayée, en levant un peu la mèche de sa petite lampe — elle prête un instant une oreille attentive, et se met bientôt à rire d'elle-même, en s'apercevant que ce n'est que le vol d'un oiseau de nuit qui l'a fait trembler de frayeur. Cependant, attiré par l'éclat de la lumière, le messager de malheur passe et repasse sans cesse devant la fenêtre, et les aboiements d'un chien se font entendre dans le lointain : alors, la jeune fille tourmentée ne peut plus y tenir, elle frappe doucement à la porte de la chambre de Jacqueline : — Oh! retirez-vous, noble chevalier, dit-elle d'une voix tout à la fois suppliante et pressante, la nuit menace d'être malheureuse! écoutez ces cris de sinistre présage! retirez-vous avant que rien de fatal vous arrive.

— Petite superstitieuse, dit en grondant Jacqueline.

— Rien qu'un quart-d'heure encore, ajoute Borseele pour la tranquilliser, et je vous délivrerai de toutes vos frayeurs de fantômes nocturnes. Marguerite soupire et prend son rosaire pour calmer, par la prière, les angoisses de son cœur. —Tout à coup il lui semble entendre

trembler le plancher — marcher à pas de loup — la porte s'ouvre, et un capitaine bourguignon se présente devant elle, à la tête de soldats armés.

— Que désirez-vous? leur demande la jeune fille avec le plus grand calme possible; mais le rude guerrier, sans répondre à cette question, se dirige silencieusement et tout droit vers l'appartement de Jacqueline. Marguerite lui barre résolument le passage : — Ici repose la princesse, dit-elle en élevant la voix, afin d'avertir aussi Borseele du danger qui le menace; vous vous trompez, capitaine! Si vous avez quelque chose à annoncer à votre maître, j'éveillerai des serviteurs qui vous conduiront vers lui.

— Ne vous donnez pas cette peine, noble damoiselle, réplique le guerrier avec un sourire ironique; — c'est ici, dans cette chambre que m'appellent et mon devoir et l'ordre de mon maître, et, de grâce, ne me contraignez pas à recourir à la force pour poursuivre mon chemin. La manière dont il la pousse de côté ne permet pas à Marguerite le moindre doute sur ce qui va se passer sous ses yeux, et, dans une mortelle angoisse, elle défend de sa main délicate la serrure de la porte, en barrant toujours le chemin, et se met à crier d'une voix claire et retentissante : — A la trahison! à la trahison! à la violence! Quiconque est fidèle à la princesse accoure la secourir!

— Débarrassez-moi de cette insensée! dit au même instant le capitaine d'une voix de stentor, et, percée d'un coup de lance, la fidèle Marguerite tombe inanimée. — On enfonce la porte; Borseele, accablé par le nombre, est garrotté et entraîné, après une courte résistance, et la bruyante douleur de Jacqueline s'exhale vainement dans les appartements déserts.

XIV.

Les soins des médecins pour rappeler Marguerite à la vie sont inutiles, la gracieuse jeune fille a cessé de souffrir, et il ne reste plus à Jacqueline que le triste devoir d'orner le sarcophage de celle qui lui est demeurée fidèle jusqu'à la mort. Elle appose le baiser d'adieu sur les lèvres de la trépassée avec une douleur indicible, attache tristement la guirlande des morts dans les boucles de ses cheveux, et la pare de fleurs et de bijoux, afin que le dernier souvenir de son amie lui apparaisse toujours sous une forme agréable. Tout à coup retentit derrière elle cette question faite d'un ton de reproche : — La princesse de Hollande n'a-t-elle donc pas parmi ses femmes une seule personne qui puisse se charger, à sa place, d'ensevelir les morts? — Jacqueline tressaille, aperçoit les traits odieux de Philippe, se cache vivement les yeux de ses deux mains, et fait signe au prince de s'éloigner.

— Vous êtes irritée contre moi, cousine! dit Philippe avec douceur, cela me fait peine. Je ne voulais pas vous blesser, mais je n'ai pu cependant vous voir avec indifférence vous dégrader par d'indignes relations avec vos serviteurs.—Jacqueline se redresse avec fierté, s'approche de lui, et dit avec une vivacité qui croît à mesure qu'elle parle : — Comment osez-vous parler de dégradation? Vous qui avez souillé la dignité du prince par la fausseté et la dissimulation. Trop lâche pour soutenir par les armes vos prétendus droits, vous avez pris à votre solde

une courtisane altérée de vengeance, acheté des traîtres, assassiné l'innocence, violé les droits sacrés de l'hospitalité, et levé, par un noir forfait, le poignard contre celle qui vous a ouvert sa maison avec confiance; et, pour couronner l'œuvre, vous avez fait de ce palais une prison pour elle et pour ceux qui lui sont fidèles!

Les joues de Philippe se couvrent d'une sombre rougeur, de colère ou de honte? C'est ce qu'il est difficile de distinguer. Tout son corps tremble et trahit son agitation intérieure; cependant, au bout de quelques instants, il répond avec fermeté : — Si un homme osait porter une pareille accusation contre Philippe de Bourgogne, mon glaive lui donnerait la réponse qu'il mérite. Mais je la pardonne à votre douleur, je vais même chercher à la réfuter. Je ne sais ce que vous entendez par une courtisane perfide; votre mariage clandestin m'a été annoncé par une main inconnue, et vous ne pouvez m'en vouloir d'être venu, à cette nouvelle, pour m'assurer par moi-même de sa véracité, pour veiller à l'accomplissement de votre promesse, pour prévenir votre parjure et votre dégradation et pour vous garantir du reproche d'avoir provoqué par votre folie une nouvelle guerre civile.

— Ainsi, auprès du cachot de mon époux et du cadavre sanglant de mon amie, je devrais encore vous remercier de votre tendre sollicitude pour mon bonheur? demande Jacqueline avec amertume, et, Philippe répond, en montrant le cercueil : — L'homme qui a commis cette horrible action expiera dans l'exil son excès de zèle, et le cachot de Borseele s'ouvrira dès l'instant que vous renoncerez à lui — —

— Jamais! s'écrie vivement Jacqueline, plutôt..... Mais

Philippe ne la laisse pas achever, lui expose de nouveau tous les motifs de sa conduite, et lui rappelle les devoirs que lui impose sa qualité de souveraine.

— Et que m'importe tout cela? dit Jacqueline, lorsqu'il a enfin terminé le long discours qu'elle n'a écouté qu'avec une impatience toujours croissante.

— Votre sort et celui de votre peuple sont en vos propres mains, répond le duc : la couronne ou votre époux; les deux ne peuvent marcher ensemble! Vous avez à opter.

— Oh! le choix est facile! reprend Jacqueline avec vivacité; mais Philippe l'interrompt derechef : — Pas en ce moment, dit-il avec calme, pas en ce moment où la passion vous exalte, afin que je n'encourre pas le reproche de vous avoir fait agir avec précipitation dans mon propre intérêt. Puis il s'éloigne.

— L'hypocrite! dit avec humeur la princesse profondément affligée, et l'expression d'une amère ironie se répand sur ses traits ordinairement si doux.

XV.

Dans le sombre cachot que la politique jalouse de Philippe lui a assigné, l'infortuné Borseele attend avec résignation sa mort prochaine, car il sent bien que l'ambition de Philippe ne peut souffrir à côté de lui le rival, ni son orgueil blessé, l'homme devant lequel il a tremblé en secret; il ne se dissimule donc pas que ce sera probablement une fin violente qui viendra briser ses chaînes.

Borseele n'a jamais tremblé devant la mort, souvent il

l'a affrontée avec témérité et même désirée, alors que la vie lui apparaissait encore sans amour et sans espoir; mais à présent qu'il chérit l'existence dont il a savouré les suprêmes délices à côté de celle qu'il idolâtre, il trouve bien cruel de tendre la main à cette ancienne amie, qui s'approche d'ailleurs sous une forme si hideuse; il ne va pas mourir comme le héros sur le champ de bataille, ni comme le père de famille au milieu des siens, c'est la coupe empoisonnée ou l'échafaud qu'il a en perspective, et, au milieu des horribles tableaux qui se présentent à son imagination surexcitée, apparaît la pâle image de son épouse au désespoir. Avec quelle passion il songe à elle! Si seulemeut il pouvait la voir encore une fois, lui faire entendre un dernier adieu et quelques paroles de consolation!

Mais, vain désir! — Le cœur du geôlier est froid et dur comme les pesants verrous de son cachot; la douleur de Borseele ne le touche pas, son or ne l'éblouit pas, et l'on refuse au prisonnier jusqu'à la consolation d'avoir des nouvelles de la santé de Jacqueline. L'infortuné a déjà passé deux mortelles semaines dans les mille tortures des souffrances de l'âme; le sombre gardien apparaît pour la quinzième fois et place silencieusement, comme d'ordinaire, le chétif repas du prisonnier sur la grossière table de chêne. Pour la quinzième fois, Franz demande inutilement des nouvelles de son épouse chérie. Enfin le désespoir s'empare de lui, il se précipite sur le geolier, lui saisit les deux mains avec une force de géant : — Tu ne bougeras pas d'ici que tu ne me répondes et que je ne sache comment mon sort se décidera, lui dit-il résolument.

— Demain, réplique l'autre avec un ricanement af-

freux, et il se débarrasse de l'étreinte vigoureuse du chevalier, avec la même facilité que s'il eût lutté contre un enfant, et la lourde porte se ferme en criant derrière lui.

— Demain donc? répète Franz. Comment interpréter ces mots? Le muet parlera-t-il demain, ou ma dernière heure est-elle si près de sonner? — Fermement résolu d'être préparé à tout événement, il porte un dernier regard rétrospectif sur son beau passé, et glisse dans son anneau nuptial un nœud de ruban vert — qu'il conservait comme un premier témoignage de la faveur de Jacqueline — afin de pouvoir lui envoyer un dernier souvenir par la restitution de ces gages : — puis son esprit s'élance vers l'autre vie, si belle, dont la sérénité céleste dissipe les terreurs du tombeau.

Enfin les chants du coq annoncent que le jour va poindre; la lueur de l'aurore pénètre par l'étroite fenêtre du cachot, le premier rayon du soleil vacille sur les murs noircis, le silence de la nuit fait place à l'activité du jour qui se manifeste par un bruit lointain, et des pas retentissants annoncent à Borseele que l'instant décisif est venu. Il se lève pour aller au-devant de ses bourreaux. Tout à coup la porte s'ouvre, et Jacqueline, s'élançant du milieu d'une garde de Bourguignons, le visage enflammé d'amour, vole dans les bras de son époux.

Franz la tient embrassée dans un muet ravissement qui s'évanouit bientôt devant son inquiétude sur le sort de sa bien-aimée. — Au nom de Dieu, Jacqueline, que s'est-il passé? demande-t-il avec anxiété, pourquoi te vois-je escortée de ces soldats? Philippe aurait-il osé t'outrager aussi, toi, la souveraine de la Hollande?

orseele, stupéfait de surprise, est quelque temps
it de comprendre tout son bonheur. Le cœur rempli
sentiment indicible de reconnaissance et d'une
e émotion, il quitte son cachot obscur et se retire
sa fidèle épouse dans une campagne solitaire; et, de
noment à jamais gravé dans sa mémoire, ses plus
ds efforts tendent à payer de retour le noble sacri-
de Jacqueline qui a renoncé pour lui à sa couronne.

Poésie.

REGRETS.

Chacun a sa blessure et son secret ennui.
(Sainte-Beuve. *Pensées d'Août.*)

I

Quand la nuit vient, traînant le chagrin après elle ;
Quand la pluie à longs flots sur les vitres ruisselle,
Lavant les toits souillés ;
Quand la bise se mêle aux cris des girouettes
Qui douloureusement vont grinçant sur les faîtes
De leurs pivots rouillés ;

Quand, le front dans les mains et les deux pieds dans l'âtre,
Je contemple en rêvant le feu rouge et bleuâtre
Qui par degré s'éteint,
Et que j'entends la voix plaintive de la cloche,
Dont le son par instants s'éloigne et se rapproche,
Au gré du vent lointain ;

Alors je me replie au fond de mes pensées,
Et je jette un regard aux voluptés passées
Comme aux chagrins présents ;
Je rends la vie aux fleurs sur leurs tiges fanées ;
J'évoque du passé les folâtres journées :
Je reprends mes seize ans.

Allez, mes souvenirs, allez, je vous fais trêve.
Douces réalités qui n'êtes plus qu'un rêve,
Un moment renaissez ;
Brisez tous vos liens, que rien ne vous arrête;
Trésors de la mémoire, élixir du poëte,
Qui le rajeunissez !

Allons ! que je me mêle aux valses animées !
Que je surprenne encor, sur des lèvres aimées,
De timides aveux !
Que je croie à l'amour, qu'*elle* y croie elle-même,
Qu'elle me donne encor, pour prouver qu'elle m'aime,
Des fleurs et des cheveux !

L'espoir est le bonheur, et l'amour y convie.
La douleur n'est qu'un mot. Tout est bien dans la vie.
Voici le carnaval :
Oublions ! Oublions ! — Je bois à toi, jeunesse !
Qu'importe l'avenir ? Amis, c'est pour l'ivresse
Un trop sombre rival !

Salut, soleil ! c'est toi qui dores nos aubades ;
Lune, trois fois salut ! nos molles sérénades,
Sur la Meuse, le soir,
Résonnent doucement sous ta tremblante flamme ;
Gondole, indique-moi mon banc près de la rame,
Car je veux m'y rasseoir !

Et puis, voici l'hiver. Rapprochons-nous de l'âtre ;
De quelques vieux récits d'un temps qu'on idolâtre
Entretenons nos cœurs,
Et comme André Chénier, en dépit des critiques,
Sur des pensers nouveaux faisons des vers antiques,
Moquons-nous des moqueurs !...

II

Et voilà ce qu'on croit ! dérision infâme !
Fiez-vous, fiez-vous aux serments d'une femme,
Aux yeux baignés de pleurs !
Croyez donc au printemps, car la plaine est fleurie ;
Aimez, puisqu'on vous aime, aimez ! — O raillerie !
Les vers rongent les fleurs.

Eh ! l'amour vous trahit, et le serment s'efface ;
La femme est infidèle : au jour de la disgrâce
L'ami croise ses bras ;
Tout s'enfuit ; et le cœur, aride cimetière,
Rit de ses rêves morts, tout haut devant sa mère,
Et les pleure tout bas !

Quand la nuit vient, traînant le chagrin après elle,
Quand la pluie à longs flots sur les vitres ruisselle,
Qu'il est triste, ô mon Dieu,
De réveiller la cendre un instant assoupie,
Et que chaque bonheur cruellement s'expie
Par cet intime adieu !

ALFRED DUPONT.

2 juin 1840.

SPES MEA.

O mort, où est ta victoire ? O mort, où est ton aiguillon ?
(BOSSUET.)

O réveille-toi, mon âme,
De ton assoupissement !
Que l'amour de Dieu t'enflamme
Et t'occupe entièrement !

Pour que la grâce t'éclaire,
Ne donne plus à la terre
Un inutile regret.
Le temps fuit, la mort s'avance;
Savoure, en ton espérance,
Les biens qu'elle te promet.

Le grand drame se dénoue :
Tu verras le ciel s'ouvrir,
Quand de ta prison de boue
Enfin tu pourras sortir.
Libre alors de toute entrave,
Tu ne seras plus l'esclave
Du péché ni de la mort:
Après un essor sublime,
Des cieux franchissant la cime,
Tu diras : « Voilà le port ! »

En te rappelant la vie
Et ses désenchantements,
Tu te trouveras remplie
D'inconnus ravissements.
En un instant soulagée,
Et pour jamais allégée
Du fardeau de tes douleurs,
Tu croiras rêver encore
Un de ces rêves que dore
L'espoir aux prismes trompeurs.

Les beautés surnaturelles
Éclateront à tes yeux.
Que de scènes solennelles !
Que de soleils radieux !
Les Vertus sanctifiées
En main portent les trophées

De leurs terrestres combats :
Dans sa parure éclatante
Cette troupe triomphante
Vole au-devant de tes pas.

«Viens, ma sœur, te diront-elles,
»Toi qui pleuras si longtemps,
»Goûter les douceurs nouvelles
»De notre éternel printemps.
»Viens contempler ces demeures;
»Ici le jour n'a point d'heures,
»Et nous n'avons plus de nuit;
»Toujours la voûte éternelle;
»Et la clarté qui ruisselle
»Jamais ne nous éblouit.

»Voici les chœurs séraphiques
»Et leur innombrable essaim;
»Entends leurs voix angéliques
»Répéter le TROIS FOIS SAINT!
»Lorsqu'ils chanteront Marie,
»Notre Reine si chérie,
»A leurs voix mêle ta voix:
»Tu célébreras sa gloire,
»Tu chanteras sa victoire,
»Fille heureuse de la Croix!

»De ses bontés ineffables
»Tu vas goûter les douceurs:
»Elle dit que les coupables
»Effacent tout dans leurs pleurs.
»C'est toujours elle qui donne
»Et qui place la couronne
»Sur les fronts purifiés;
»Ici tout est récompense,
»Et murmure, erreur, offense,
»A jamais sont oubliés.

» Mais voici le lieu suprême
» Où réside le Seigneur.
» Adore !... voici Dieu même !
» Tombe devant sa grandeur !
» Ses anges voilent leur face :
» Ce soleil, qui tout efface
» Par l'excès de sa splendeur,
» Est une essence si pure
» Que jamais la créature
» N'a fixé le Créateur ! »

M.lle C. DE BISSY.

Vers écrits pendant un Baptême.

A MA BELLE-SŒUR,

Mme ALPHONSA M.....

Quand les enfants sommeillent, ils vont au Paradis ; s'ils ne nous le disent pas, c'est qu'ils l'ont oublié.
(L. G)

Petit enfant dont Dieu fit l'âme
D'amour et d'immortalité,
Ange que le monde réclame
Avec un cri d'autorité,

Comme si tout sur cette terre,
De ce qui naît à chaque instant,
Enfant, rayon, fleur éphémère
Était son bien en arrivant,

Comme si seul il pouvait dire :
»Je te donnerai — viens à moi! —
»Des jours charmants dont mon sourire
»Et mes faveurs te feront roi ! »

Non ; la vie où chacun chemine,
Qui t'accueille avec un doux nom,
Est un champ où plus d'une épine
Se cache au revers du sillon.

La nature est belle et riante ;
Pour toi Dieu la pare aujourd'hui,
Parce que l'enfance innocente
Est toujours un hommage à lui. —

Que cette eau froide du baptême
Qui va faire pleurer ses yeux,
Dieu clément! ne soit pas l'emblème
Des pleurs que verse un malheureux,

Qui plein de foi dans l'existence
Qu'un nuage devait ternir,
S'embarquait avec l'espérance
Et se fiait à l'avenir :

L'avenir! haute mer que l'homme
Dans le calme atteint rarement,
Bien qu'il lutte à cette heure comme
Un esquif battu par le vent,

A moins que remettant l'épreuve,
Dieu, par un arrêt bienfaisant,
Avant qu'à nos flots il s'abreuve
Fasse un ange d'un doux enfant.

Ne tremble pas, mère inquiète ;
Un moment.... il va revenir,
Ce petit que ton sein allaite,
Et que ton œil va réjouir.

Ne tremble pas,..... dans cette chambre,
Réduit où se balance encor,
A travers un doux parfum d'ambre,
Ce joli berceau, ton trésor,

Un moment.... les mains d'une femme,
Ces mains qui ne blessent jamais,
Mettront cette âme de ton âme
Pour la voir toujours désormais:

Car la Vierge aimable et chérie
Qu'on nomme ici Vierge d'amours,
Et dans le ciel Sainte-Marie,
Sur elle veillera toujours.

J.-B. de Prez.

Liége, le 12 mars 1842.

RÊVERIES ET RÉALITÉS.

Nobles débris du temps, ruines des Ardennes,
De siècles trépassés augustes monuments;
Tombeaux de vaillants preux et de chastes chrétiennes,
Dont vous célez les ossements!
Antres noirs et profonds, dont l'oiseau solitaire
Chérit l'obscurité; souterrains rocailleux,
Que couvre de ses bras le chêne séculaire....
Jadis vous me vîtes heureux!

Jadis... jours fortunés!!.. pétillant de jeunesse,
Comme un astre nouveau qui brille au firmament,
Je jetais sur le monde un regard d'allégresse
Dans un fantasque égarement.
Semblable au jeune aiglon échappé de son aire,
Qui veut d'un vol hardi s'élancer dans l'azur,
Je voulais déchiffrer dans la céleste sphère
Tout, — passé, présent et futur.

Alors souvent la nuit, enlacé par le lierre,
Qui bouclait en festons ces murs et ces créneaux,
Je crus voir s'attaquer sur la morte bruyère
Les ombres des anciens vassaux :
Tandis que du torrent les mugissantes ondes
Se jetaient en courroux contre le pied du roc,
Et s'élançant d'un bond par des gorges profondes,
Des masses imitaient le choc.

Je crus voir s'avancer la belle châtelaine,
Promenant sur son luth ses doigts mélodieux,
Et rassemblant en chœur, des monts et de la plaine,
Tous les échos harmonieux;
Les vagues s'arrêter dans leur course rapide,
Les arbres tressaillir à ces divins accords,
Les astres suspendus s'ébranler dans le vide,
De leurs tombeaux sortir les morts!

Je crus voir approcher, montant de la vallée,
Le noble châtelain au casque flamboyant,
Et ses preux chevaliers, foudres de la mêlée,
Avec le drapeau triomphant;
Un festin somptueux couronner la victoire,
Et le vin pétiller dans de larges cristaux,
Et les guerriers lancer, avec des chants de gloire,
Leurs *hanaps* contre les vitraux.

Quand sur mes yeux troublés descendit un nuage,
Qui se teignait parfois de bizarres couleurs,
Ou simulait au loin le vague d'une plage
Couverte de pâles vapeurs.
Bientôt je sus à peine, à sa blême figure,
Reconnaître la lune à l'horizon vermeil;
Dans ses bras caressants me pressait la nature,
Et je succombais au sommeil.

Lors, par l'illusion transporté dans l'espace,
Je veux changer la terre en un Éden divin ;--
Tel Sisyphe aux enfers gravit, tombe, et se lasse
A remonter toujours en vain :
Ou telle on voit l'ardeur du pensif optimiste,
Pour extraire le bien de la fange du mal,
Ou l'avide regard du cupide alchimiste
Chercher de l'or dans son cristal.

Ainsi je vis partout les villes entourées,
Au lieu de sombres murs, de jardins enchanteurs,
Les campagnes, jadis par le sang arrosées,
Couvertes d'épis et de fleurs ;
Des troupeaux mugissants fouler plaine et colline,
Et tous les habitants, comme frères et sœurs,
Observer et chérir la justice divine
Sans juges et sans procureurs ;

Ainsi je vis l'*Amour* sans ailes et sans flèches,
Sans arc et sans carquois, sans bandeau sur les yeux,
Se loger dans les cœurs, sans entrer par des brèches,
Pour rendre cent couples heureux.
Du sol qu'il effleurait, jusques à l'atmosphère
Du monde rajeuni, son doux pouvoir régnait ;
Chez le riche et le pauvre — on l'aurait cru son frère, —
L'*Hymen* joyeux l'accompagnait.

Et je vis l'*Amitié*, — grand Dieu! qu'elle était belle, —
Sur leurs célestes pas gaîment s'acheminer,
Tenant dans chaque main une blanche immortelle,
Qu'elle venait leur décerner :
Aux accents de la harpe et de la poésie,
Qui célébraient les arts, dans nos grandes cités,
Stimulant le commerce, élevant l'industrie,
S'embrassaient ces divinités.

Déjà je croyais voir les nations unies
Cultiver avec soin l'olivier de la paix,
Et les dissensions de ce globe bannies,
Et tous les mortels satisfaits;
Le palais somptueux protéger la chaumière,
Les rois aimer leur peuple, et le peuple ses rois....
Lorsqu'un rayon brûlant, tombé sur ma paupière,
Vint me réveiller dans mes bois.

Soudain je tressaillis! — Comme un globe de flamme
S'avançait lentement l'astre brillant du jour;
Et cent concerts joyeux faisaient vibrer mon âme
Dans ce mystérieux séjour.
Les cloches du hameau, le labeur salutaire,
Et le troupeau bêlant du berger matinal,
Et les rumeurs des champs — venaient de me soustraire
Aux charmes d'un monde idéal.

Alors d'un seul regard, d'un regard de tristesse,
Plein de regrets amers, je parcourus les lieux
Qui des vœux de mon cœur, des plans de ma jeunesse,
Furent témoins silencieux:
Puis des rochers boisés j'abandonnai la crête,
Et suivis d'un pas lent les sentiers tortueux,
Pour me voir de nouveau jeté dans la tempête
Avec mes frères malheureux!!

L. Marchand.

ANALYSES CRITIQUES.

Histoire abrégée de la Littérature Française *depuis son origine jusqu'au* XVIIe *siècle*, par A. Baron, chevalier de la légion d'honneur, professeur de littérature à l'Université, préfet des études et professeur de rhétorique à l'Athénée Royal de Bruxelles. — Bruxelles, Alexandre Jamar, 1841, 2 vol. in-8°.

La littérature des diverses époques et des différents peuples a été longtemps envisagée, d'une manière à peu près exclusive, sous le rapport didactique. Le choix et l'analyse des modèles, l'indication des beautés qui les distinguent, la recherche parfois minutieuse et l'explication souvent hasardée des moyens employés pour les produire, la construction d'un système de règles et de préceptes déduits de ces exemples, voilà les éléments principaux, si ce ne sont les seuls éléments de ces *Poétiques*, de ces *Rhétoriques*, de ces *Traités*, de ces *Manuels* qui ont pullulé durant des siècles. Sans en nier l'utilité relative et temporaire, nous félicitons la critique moderne du progrès qu'elle a fait en commençant à envisager la littérature au point de vue historique. Dans le mode d'enseignement que nous venons de rappeler, elle se bornait habituellement à signaler des qualités ou des défauts, sans songer à s'enquérir des causes qui les avaient faits tels, recommandait d'imiter les unes, d'éviter les autres, et concluait par des formules générales qui, entre autres inconvénients, avaient celui de réduire l'art à une espèce de *calque* et de procédé mécanique. De nos jours, elle ne se contente plus de juger, elle explique; ce qui, en

toutes choses, est indispensable pour juger sainement. Elle n'isole plus la littérature, pour l'examiner indépendamment du grand tout auquel elle appartient; elle la considère dans ses rapports intimes et nécessaires avec l'humanité, aux diverses phases que celle-ci a parcourues, et l'élève ainsi au rang de fait social. Elle montre l'influence réciproque de l'esprit d'une époque ou d'un pays sur ses produits littéraires, et de ceux-ci sur ce pays ou cette époque, de sorte que ces deux aspects s'éclairent mutuellement : et cette méthode, en réalité aussi mathématique pour le moins que la première, a sur celle-ci l'avantage d'une instruction plus étendue et d'un plus puissant intérêt.

On se méprendrait sur le sens et la portée de nos paroles, si l'on nous attribuait l'intention de renfermer le véritable enseignement littéraire dans un exposé de faits, sans chercher à en déduire aucune théorie. Nous avons foi aux principes fondamentaux, si heureusement mis en pratique par d'immortels génies, et sanctionnés par les siècles les plus lumineux qu'ait traversés le genre humain. Mais il nous paraît incontestable que longtemps on a trop négligé d'étudier l'action des mœurs, des institutions, des opinions, de tout ce qui constitue la vie des sociétés, sur les manifestations de l'intelligence dans les lettres et les arts, ces éléments vitaux des nations plus ou moins civilisées, et que le système qui, en faisant voir les choses dans leur ensemble harmonique, en révèle aisément et logiquement le *pourquoi*, est le seul vraiment philosophique.

Éclaircissons et complétons notre pensée par un ou deux exemples. Ouvrez au hasard Batteux ou Domairon : vous trouverez, au *recto* de la page, une maxime fort vraie, que vient appuyer, au *verso*, une citation fort bien choisie. Ce régime intellectuel peut, à la rigueur, être le plus convenable dans un cours *d'humanités* et suffire aux besoins d'un âge qui, n'étant pas mûr pour l'examen raisonné, semble devoir, pendant cette période, rester assujetti à des règles fixes et invariables. Mais l'homme fait (et aujourd'hui on l'est de bonne heure) est naturellement plus exigeant. Il veut connaître le principe et la raison des choses : ce n'est pas assez de lui présenter le fruit, il faut lui dire de quelle tige il est détaché, à quel sol et à quel climat il doit sa couleur,

sa saveur et son parfum. Les anciens poëtes latins, même d'un ordre secondaire, ont été l'objet d'une immense quantité d'élucubrations : et cependant ces derniers n'ont peut-être été justement appréciés, du moins en France, que depuis l'apparition d'un écrit qui, à part quelques idées un peu trop conjecturales, explique avec érudition et sagacité comment ils devaient forcément être ce qu'ils furent en effet (1). Cette thèse, on le comprendra, ne peut recevoir ici les développements dont elle est susceptible ; mais en résumé, les doctrines littéraires, comme celles d'ordre politique ou social, ne peuvent aujourd'hui exister utilement qu'avec le concours de la science historique.

L'auteur de l'ouvrage dont nous allons parler avait sans doute eu des précurseurs dans l'application de cette idée. Lui-même, dans sa préface, en indique quelques-uns, dont la plupart appartiennent à l'Allemagne, et ont traité la matière dans sa généralité. Parmi les écrivains français, il place avec raison madame de Staël, dont l'esprit, remarquable à la fois par la finesse et l'élévation, saisissait merveilleusement les rapports et les affinités, mais à qui sa vive et poétique imagination ne permettait guère de s'arrêter aux détails, — malgré ce qu'ils ont souvent d'essentiellement caractéristique, — et La Harpe, qui néanmoins, à certains égards, n'a pu lui être que d'un faible secours pour ce genre de travail. Doué d'un goût très-pur, mais rigoureux jusqu'à l'intolérance la plus fanatique, d'un esprit délicat et subtil, mais sans étendue et sans profondeur, celui qu'on a surnommé le Quintilien français joignait l'extrême dédain du passé (abstraction faite des œuvres proprement classiques) à une haine fougueuse pour l'innovation ; et s'il eût vécu jusqu'à ce jour, il regarderait sans doute les hommes les plus éminents de la nouvelle école historico-littéraire comme de vains et absurdes explicateurs du chaos. Aussi a-t-il passé sous silence les origines de la littérature française, et à peine mentionné le seizième siècle, cette période si pleine de germes féconds. Parmi ceux qui ont mieux compris les justes exigences d'une génération également curieuse et sérieuse, nous désignerons

(1) *Études sur les poëtes latins de la décadence*, par M. D. Nisard.

M.-J. Chénier (1), qui n'a embrassé, il est vrai, que l'époque contemporaine, mais qui, par la hauteur des vues, la gravité des jugements, et la précision animée du style, s'est placé au premier rang parmi les écrivains critiques de son pays, comme il occupe une région élevée parmi les lyriques et les dramatiques ; M. de Barante (2), observateur disert et judicieux; enfin M. Villemain (3), indagateur savant et ingénieux, prosateur élégant, attachant, varié, pittoresque, souvent nerveux, toujours lucide, merveilleusement habile dans la construction des hypothèses, là où s'arrête la certitude, mais qui, comme le précédent, n'a traité que partiellement l'histoire de la littérature française (4). Ces antécédents, bien connus de M. Baron, ne l'ont pas intimidé : nous devons le féliciter de ce courage sans présomption, car, à notre sentiment, il a fait aussi bien que les plus célèbres de ses devanciers, en faisant autrement et davantage.

Pour bien faire comprendre sous l'inspiration de quelle pensée il a conçu, entrepris et réalisé ce grand travail, nous croyons devoir le laisser parler lui-même.

« Comme le mot est le signe de l'idée, et l'idée le sens du mot, ainsi la littérature est le signe d'une nation, et la nation le sens de

(1) *Tableau historique de la littérature française depuis* 1789.

(2) *De la littérature française pendant le* XVIIIe *siècle.*

(3) *Cours de littérature française* (moyen âge et XVIIIe siècle).

(4) On pourrait encore citer ici, outre les ouvrages de cette catégorie indiqués par M. Baron : *Tableau historique de la littérature française aux XVe et XVIe siècles*, par Charpentier, Paris, 1825. — *Essai sur l'histoire littéraire du moyen âge*, par J. P. Charpentier (de St.-Prest), Paris, 1833. — *Histoire littéraire de la France avant le XIIe siècle*, par Ampère, Paris, 1839. — *De l'état de la poésie française dans les XIIe et XIIIe siècles*, par de Roquefort, Paris, 1821. — *Recherches sur les sources antiques de la littérature française*, par Berger de Xivrey, Paris, 1829. — *Histoire littéraire de la France au moyen âge*, par Henrion, Paris, 1837. — *Histoire de la littérature française depuis son origine jusqu'à nos jours*, par Aug. Deprez, Paris, 1837. — *Résumé de l'histoire de la littérature française* (sans nom d'auteur), Paris, 1826 — *Tableau historique de l'esprit et du caractère des littérateurs français depuis la renaissance des lettres jusqu'en* 1785, par M. Taillefer. — *Histoire et règles de la poésie française*, 1717, etc., sans parler des anglais Berington et Hallam, qui ont écrit l'histoire générale de la littérature au moyen âge.

sa littérature. Manifestation des intelligences d'élite, elle est le miroir où se reflète toute l'existence d'un peuple; elle est, à un plus haut degré qu'aucun art et aucune science, l'*expression de la société*, en ce sens qu'elle représente à la fois ses souvenirs du passé, ses impressions dans le présent, ses désirs pour l'avenir, tout ce qu'elle aime et tout ce qu'elle hait, tout ce qu'elle possède et tout ce qui lui manque.

» L'*histoire de la littérature* fait connaître et apprécier la marche de l'esprit humain dans la succession des phénomènes intellectuels que nous venons d'indiquer. Quoique la forme soit le caractère dominant des œuvres dont elle s'occupe, elle ne peut s'y arrêter; il lui faut, sous peine d'être incomplète et superficielle, passer au fond, et pénétrer ainsi, de nécessité, dans toutes les questions religieuses, sociales, politiques, scientifiques; elle ne se contente point d'exposer les faits, elle cherche à en rendre raison; il ne lui suffit pas de peindre les individus, elle doit les rattacher à un ensemble, montrer comment ils sont eux-mêmes et comment ils appartiennent à leur siècle et à leur pays, faire sentir les accords et les dissonances entre leur personnalité et les fatalités qui les enveloppent, donner enfin le pourquoi des époques et des écrivains.

» Ainsi, en traitant de la littérature française, il faudrait pouvoir remonter à sa source, étudier les circonstances qui la déterminèrent dans son principe, et celles qui, depuis sa naissance jusqu'au moment actuel, ont influé sur la pensée nationale et sur ses interprètes. D'abord, les origines de la nation, sa religion, son gouvernement, ses mœurs, ses rapports avec d'autres peuples, les idées dominantes qui, renfermées dans la sphère des théories ou réalisées par les événements, l'ont profondément affectée; puis les institutions publiques ou privées qui ont contribué au développement littéraire: écoles, universités, académies, perfectionnements graphiques, bibliothèques, découvertes et encouragements de toute espèce; enfin le génie individuel des écrivains, l'action de la société et des choses sur eux, leur réaction sur les choses et la société: tels sont les éléments dont la réunion sert à expliquer la littérature française à son berceau et dans les phases successives de son existence. »

Ce qu'on vient de lire est extrait de la préface, morceau dont la

brièveté substantielle suffit pour faire pressentir l'esprit c
cieux et soigneusement investigateur, en même temps q
et philosophique, dans lequel M. B. a traité, après tant d'
cette immense et féconde matière.

Essayons maintenant de donner une idée générale du pl
la marche de l'ouvrage : tâche qu'au surplus l'auteur a
assez facile par la distribution, si naturellement méthodiq
diverses parties de son sujet.

Le livre 1er est consacré à l'histoire de la littérature franç
qu'au XVIe siècle exclusivement. Dans le premier chapitre, l'é
examine l'état de la Gaule avant et pendant la domination ro
il fait connaître comment cet état fut profondément modifié
conquête franque, et indique les causes qui dès-lors influère
cessairement et puissamment sur la littérature de ces cont
classe ainsi ces influences diverses et simultanées, que l
devait, en quelque sorte, rendre convergentes : influence d'o
ou germanique, influence de religion, ou chrétienne, in
de langage, ou classique : — ajoutons que ces deux der
par la nature des choses, s'allièrent, pour ainsi dire, et se
rent mutuellement. Le clergé avait besoin de la langue l
source abondante et unique (car le grec avait presque entiè
disparu, même dans la Gaule méridionale) de l'enseign
qu'il donnait aux peuples : la langue latine, de son côté, s'é
et se consolidait par cet enseignement. L'auteur a placé
remarque très-judicieuse, qui contribue beaucoup à ex
comment la première de ces influences, l'empreinte germa
ne fut que partielle à l'égard de la race conquise, et n
guère à s'effacer. C'est que chez les premiers chefs des
franques une haute pensée politique parut concourir, avec
tion du christianisme, à la dissolution des rapports, nés
origine commune, avec la grande famille tudesque. » Les R
n'étaient plus à craindre, les Gaulois ne l'avaient jamais é
Barbares seuls pouvaient disputer aux conquérants leur n
conquête.... La conversion de Clovis et des Francs au christi
à part le point de vue religieux, fut donc un acte de divor
les Germains, autant que d'alliance avec les Romains et l
lois. Une observation qui vient à l'appui, c'est qu'ils ado

le catholicisme romain, tandis que les autres barbares convertis, les Visigoths, les Ostrogoths, les Vandales, les Bourguignons, étaient Ariens. La politique de Clovis fut également celle de Charlemagne et de ses successeurs. Il y a cette différence entre la conquête de la Gaule celtique par les Romains et celle de la Gaule romaine par les Francs, que, dans la première, les vaincus plièrent sous les vainqueurs, au moral comme au physique, tandis que la soumission matérielle des Gaulois aux Francs entraîna la soumission intellectuelle des Francs aux Gaulois. » C'est ce qui devait arriver : car la civilisation romaine n'avait rien à emprunter aux Celtes de la Gaule, tandis que les sauvages guerriers de la Germanie se modifièrent nécessairement au contact des populations policées par les Romains. C'est ainsi que les Tartares, farouches conquérants de la Chine, ont bientôt adopté les institutions et les mœurs du peuple vaincu : et, pour rendre l'assimilation complète au moyen d'une hypothèse d'ailleurs très improbable, on verrait s'opérer un résultat tout différent, si la Grande-Bretagne établissait sa domination sur le *Céleste Empire* : car en supposant que jamais la lime européenne ne pût mordre sur ce peuple merveilleusement stationnaire, assurément jamais aussi les conquérants anglais ne deviendraient des Chinois. En effet, la civilisation, — c'est ce qui prouve sa force et ce qui fait sa gloire, — est absorbante par sa nature. Étrangère, elle s'incorpore les vaincus : fille du sol, elle attire à soi les vainqueurs. — On voit, par le passage que nous venons de citer, comment l'auteur, en parlant de littérature, sait éclaircir l'histoire proprement dite. C'est une qualité qui caractérise avantageusement les représentants légitimes de la moderne école littéraire, mais que nul peut-être n'a jusqu'ici, du moins en France, manifestée à un aussi haut degré.

Ce chapitre, si intéressant et si instructif, puisqu'il met à découvert ce qu'on peut appeler *les causes premières* de la littérature française, se termine par ce résumé, que sans doute tout lecteur sérieux nous saura gré d'avoir transcrit :

«Ainsi le christianisme modifia dès l'abord le caractère que les Francs devaient à leur origine barbare et septentrionale ; son influence fut continue, universelle ; elle se fait sentir toujours et partout dans la littérature française, sous quelque drapeau que

marchent d'ailleurs les écrivains, qu'ils soient amis ou ennemi la religion, qu'ils lui prodiguent l'éloge ou le blâme; et elle an à sa suite l'influence classique, beaucoup moins puissante, doute, sur le fond même des idées, puisqu'elle ne pouvait p trer dans la vie intime des peuples, mais dominante dans la fo pendant de longues périodes et à divers intervalles. Deux élém ayant donc concouru à former la société nouvelle, le génie main, endormi, comme on l'a vu, sous les enfants de Clovis, mais se réveilla ensuite avec la féodalité mieux assise et surtout a les Normands, et le christianisme tel que les Francs l'avaient r des Romains, la littérature du moyen âge conserva un double ractère. Il y eut d'abord la *littérature latine et chrétienne*, commu toute l'Europe, ayant pour but principal la conservation et l'ext sion des connaissances existantes; et, plus tard, la *littérat poétique et nationale*, employant la langue du peuple, et consac surtout à exprimer des opinions et des intérêts nouveaux. Plus Francs s'émancipèrent intellectuellement, plus l'élément natio de la littérature tendit à envahir et à s'approprier l'élément lat plus, d'une autre part, les Romains s'émancipèrent matérielleme plus la latinité voulut nationaliser ses idées, en les revêtant l'expression populaire; et ces deux pouvoirs, se rapprochant faisant de mutuels emprunts, et exerçant l'un sur l'autre une tion et une réaction incessantes, produisirent enfin la vraie li rature française des deux derniers siècles. »

Dans le deuxième chapitre, l'auteur trace l'histoire abrégée la latinité au moyen âge, sous les deux premières races et sou troisième jusqu'à St.-Louis, époque présumée de sa décaden en tant que langue vulgaire. M. B. remarque avec raison qu'il bien difficile de préciser l'époque de ce fait, ainsi que du fi collatéral, savoir l'avénement des idiomes populaires dont l'u était appelé à devenir la langue française : toutefois, si nous n'h sitions à opposer notre opinion à celle d'un écrivain qui n'énon la sienne qu'avec la réserve du véritable savant, nous croirio devoir assigner ce déclin d'une part et ce progrès de l'autre une période plus reculée, qui serait à peu près celle de la secon croisade, fondant en partie cette conjecture sur la chronique Villehardouin : car l'apparition d'un pareil livre ayant dû prouv

que le nouvel idiome répondait suffisamment aux besoins intellectuels du temps, il est vraisemblable que dès-lors le latin, passant à l'état de langue morte et savante, ne fut plus, en général, que l'expression des lettrés, c'est-à-dire des clercs, et, en certains cas, des hommes de loi, qui bientôt commencèrent à être un ordre important dans l'État.

Mais avant de se trouver restreinte dans ces limites, la langue de l'ancienne Rome, restée celle de la Rome chrétienne, avait servi d'instrument à de vigoureux génies. Cette partie de l'ouvrage contient un parallèle admirable, — nous n'hésitons pas à employer cette épithète, — entre deux hommes qui, à des titres différents, furent les instituteurs et presque les monarques de la génération contemporaine. Ici nous transcrirons encore : car si la synthèse très-imparfaite dont nous nous occupons peut jusqu'à certain point fournir les moyens d'apprécier le *fond* du livre, la *forme* n'en peut être bien manifestée que par des citations.

« ..... *Abeilard* et *St. Bernard*, l'un le Lamennais, l'autre le de Maistre du moyen âge; le premier, à qui ses amours avec *Héloïse* ont donné une célébrité populaire, fut autre chose qu'un amant malheureux, il fut le fondateur moral de l'université de Paris; entouré de près de 5,000 auditeurs qui se pressaient autour de sa chaire, il représentait, par les méthodes, il est vrai, plus que par les doctrines, par les principes plus que par les conséquences, l'esprit novateur, le libre examen, l'indépendance philosophique, et, comme Fénélon, dont il devança d'ailleurs la soumission aux arrêts de Rome, il vivifiait les discussions théologiques et scolastiques par toute la chaleur d'une âme passionnée; le second, homme d'action autant que de paroles, tout esprit, sans le moindre mélange de matière, soutenait, avec la hauteur de Bossuet, le principe de conservation, d'unité, d'immutabilité; vainqueur d'Abeilard en théologie, de l'abbé Suger en politique, il mit la main à tous les événements de son siècle, fit et défit des papes et des rois, et ses sermons répandus dans toute la *Latinité*, *per omnem latinitatem*, comme on s'exprimait alors, rappelèrent à ses contemporains la vigueur, le mouvement, le pathétique des anciens pères. »

Les chapitres III, IV et V contiennent l'histoire de la langue

romane, produit (mais dans une proportion évidemment inégale) du mélange des anciens dialectes celtiques avec le latin et le langage théotisque ou germanique : vaste tronc d'où sortent deux branches qui sont les deux idiomes désignés par les noms de *roman-wallon* et de *roman-provençal*, dont le second, plus prompt à fleurir, est aussi plus tôt atteint de dépérissement. Nous ne pouvons, faute de temps et d'espace, suivre l'auteur dans les considérations qu'il expose, lorsque s'appuyant du témoignage de César, dont il tire des déductions aussi probables qu'ingénieuses, il attribue un langage spécial à chacune des trois grandes races entre lesquelles se divisait la Gaule avant la conquête romaine : rapportant aux Belges *le germanique*, d'où sont dérivés le flamand et le hollandais, aux Gaulois proprement dits le *celtique* ou *wallon*, aux Aquitains l'*occitanien*. Il nous paraît démontré que chez la seconde de ces races l'élément tudesque, apporté par les Francs, ne pénétra pas à une grande profondeur, et que l'empreinte austrasienne s'effaça bientôt, vu les traces peu nombreuses qu'en a conservées la langue française, soit dans les radicaux, soit dans les désinences. Il est superflu d'ajouter que l'influence du latin y fut plus forte, plus durable, et même dominante en ce qui concerne la partie méridionale de l'ancienne Gaule. Comment s'est, au reste, opéré ce travail souterrain, pour ainsi dire, qui du chaos roman-rustique fit sortir deux idiomes dont la différence bien tranchée vers la fin du Xe siècle, était déjà perceptible selon nous, longtemps avant cette époque? C'est là un problème historico-linguistique dont M. B. n'a pas cherché à donner la solution, et nous avons d'excellentes raisons pour imiter sa réserve. Quant à la question, qu'il pose également sans travailler à la résoudre, de savoir « si le *roman* était une langue unique ou un mélange de patois prodigieusement multipliés, » nous pencherions vers cette dernière hypothèse, nous fondant sur le nombre et la diversité des dialectes qui, maintenant encore, se partagent les provinces du Sud de la France, comme le dauphinois, l'auvergnat, le provençal, le languedocien, le périgourdin, etc. ; dialectes dont Ch. Nodier maintient la haute antiquité. Cette diversité, qu'il serait facile de signaler aussi dans les provinces septentrionales du même royaume, et qui s'explique aussi

naturellement par l'état social de ces contrées avant la domination romaine, c'est-à-dire par le fractionnement de la grande race gauloise en une foule de tribus séparées et mutuellement hostiles, contribuerait d'ailleurs à la démonstration d'un fait social d'une haute importance : c'est que parmi les difficultés à surmonter pour opérer la fusion des parties longtemps disjointes d'un pays, la plus puissante est celle que rencontre le pouvoir, même le plus fort et le plus habile, pour y établir l'unité de langage.

Mais sortons de cette antiquité conjecturale et nébuleuse, pour suivre l'auteur sur un terrain plus riant et mieux éclairé. Nous sommes arrivé à la trop courte histoire de la langue d'*oc*, histoire qu'avec son talent de style il n'eût tenu qu'à lui de rendre éclatante et pittoresque comme les rives de la Méditerranée, gracieuse et ardente comme la poésie des troubadours, mais qu'avec son sens droit d'excellent critique il a mieux aimé rendre précise et instructive comme la vérité. Ici, sans doute, les monuments abondent, et les faits principaux sont constatés : néanmoins ce n'est pas un faible mérite d'en avoir résumé l'esprit et la signification dans six pages ; c'en est un plus grand d'avoir reconnu dans cette guerre des Albigeois, qui réduisit à l'état de patois vulgaire la langue des princes, des poëtes et des belles, le complément de la lutte heureuse du Nord contre le Midi, et le triomphe définitif des guerriers d'origine germanique sur la postérité des Gallo-Romains.

Dans le chapitre V et suivants, jusqu'au IXe inclusivement, l'auteur traite, avec beaucoup plus d'étendue, comme cela devait être, du roman-wallon ou normand. Il explique comment cette langue d'*oil*, bien plus lente à se former que celle d'*oc*, dont elle n'avait ni l'harmonie, ni la flexibilité, ni les qualités *matérielles* poétiques, mais l'emportant par la clarté, la précision, et la richesse de sa synonymie, devait avoir un développement littéraire bien plus étendu et plus durable. En effet, les choses, ainsi que les hommes, ont les défauts de leurs qualités : et l'idiome provençal, plus imprégné de latin, plus souple aux inversions, ne pouvait avoir la lucidité naturelle, le sens distinct et positif que la forme directe donne à la langue française, issue du roman-wallon. Parmi les causes du progrès de celui-ci, l'auteur indique

la multiplicité des traductions : remarque neuve, à ce que no croyons, et extrêmement juste : car l'obligation de reproduí dans un langage encore informe et irrégulier les œuvres litt raires des civilisations grecque et romaine nécessitait des efforts des tentatives et des hardiesses qui, en résultat, devaient tourn au profit de l'idiome naissant. On nous permettra d'ajouter ici u explication qui nous est personnelle, ou que du moins no n'avons rencontrée nulle part, au sujet de la rapidité avec laquel s'étendit et se consolida cette littérature de la langue d'*oil*, tand que celle de l'Occitanie avait si peu vécu : cette différence résul en grande partie de l'opposition tranchée de leur caractère pol tique, ou, pour mieux dire, social. Les troubadours n'avaie composé leurs ouvrages que pour les princes, les hauts baron les nobles châtelaines, et tout au plus pour les grandes cités l'Aquitaine; les trouvères, dans la vulgarité habituelle de le inventions et de leur style, semblent avoir eu en vue les mass c'est-à-dire les bourgeois et les manants. La première de ces li ratures était aristocratique et privilégiée, la seconde foraine populaire. Celle-ci devait donc prévaloir et persister, attendu conditions organiques de l'esprit français, si bien défini plus l par M. B.; aussi la voit-on toujours conserver son caractère ginel, même aux époques de suprématie nobiliaire, d'éléga *courtisanesque* et de jargon prétentieux, laissant les coteries li raires, les pontifes du *convenu* s'agiter dans leur sphère plus moins étroite, et continuant de parler au peuple de France langue faite par lui et pour lui; langue qui, dans son essenc reste indépendante des systèmes, des modes, des caprices, d vogues éphémères, et qui ne saurait s'éteindre qu'avec ce peupl même dont elle est la plus fidèle expression.

Cet *esprit français* a été analysé par l'écrivain avec une finess une justesse, une profondeur de vues et un bonheur d'expressi qui nous font regretter vivement de ne pouvoir citer ce morcea mais s'il fallait transcrire tout ce que l'ouvrage offre de rema quable dans ce genre, nous ferions un volume au lieu d'u article.

A la suite de cette appréciation générale de la littérature fra çaise au moyen âge, M. B. passe en revue les formes variées

nombreuses sous lesquelles elle se manifesta. Ce sont d'abord les romans de chevalerie, dans leurs cycles divers; puis les fabliaux, fables, contes, *lais*, *dicts*, etc.; les poëmes allégoriques, didactiques et satiriques; les poésies lyriques proprement dites; les poésies dramatiques : *mystères*, *moralités*, *farces* et *sotties*; — ensuite (chapitres XII et XIII) vient l'histoire de la prose jusqu'au seizième siècle : orateurs sacrés, philosophes, écrivains didactiques, chroniqueurs et annalistes. Cette première partie se termine par une *récapitulation* qui à elle seule ferait un excellent livre. N'oublions pas de dire qu'outre une multitude de notes, de citations et d'indications des sources auxquelles il a puisé, l'auteur a placé à la fin de ce volume, sous le titre de *Pièces à l'appui*, grand nombre de monuments appartenant aux différentes époques et aux différents genres dont il parle dans le corps de l'ouvrage. Rien n'est plus curieux, plus instructif que ces extraits, recherchés avec soin, choisis avec sagacité, qui, en éclairant l'esprit et les tendances de chaque phase, donnent aux théories de l'écrivain l'irrécusable autorité des faits.

La réputation littéraire de M. Baron est assez solidement établie pour que nous nous crussions dispensé de rien ajouter, si un phénomène vraiment étrange, à notre avis, ne nous suggérait une observation dont les conséquences sont fâcheuses. Il existe en Belgique quatre universités où se donnent des cours spéciaux de littérature française, sans parler des athénées, des colléges et des établissements privés, destinés aux études préparatoires dont ces cours universitaires forment le complément. Enfin, le pays renferme grand nombre de personnes et surtout de jeunes gens qui aiment la littérature, et dont plusieurs la cultivent avec succès. Or, voici un livre qui par son objet, sa substance et sa forme, convient à toutes ces catégories. Il pose pour les uns les vrais fondements de la science, et complète, modifie ou rectifie chez les autres ce qu'ils savent ou croient savoir. Ce livre a pour caractère dominant d'être conçu et exécuté dans cet *esprit français* (mots qui ne peuvent avoir ici que leur plus honorable acception) si bien défini par l'auteur. C'est le *sapere... principium et fons* d'Horace, la *raison assaisonnée* de J.-B. Rousseau. Grâce à la clarté, à la correction, à l'élégante simplicité du style, comme à

la saillante originalité d'une foule d'aperçus qui n'en sont pas moins vrais pour cela, ce traité historique se fait lire comme on lit un ouvrage d'agrément, — quand il est agréable. Cependant, si nous sommes bien informé, — et nous en avons peur, — l'auteur n'a placé jusqu'ici qu'un nombre d'exemplaires relativement peu considérable. De son côté, la presse périodique semble n'avoir guère eu le loisir de s'en occuper. Il y a ici une énigme dont un sentiment de pudeur patriotique nous interdit de chercher le mot. Quoi qu'il en soit, nous continuerons à protester de notre mieux contre cette injuste et déplorable indifférence. Nous ne resterons pas oisif dans la sphère, d'ailleurs très-restreinte, où il nous est donné d'agir ; et dans un second article, nous parlerons du second volume, qui contient l'histoire littéraire de la France pendant le XVIe siècle.

Ph. L***.

LITTÉRATURE FRANÇAISE

DANS NOS COLLÉGES ET NOS UNIVERSITÉS.

Un phénomène littéraire qui mérite d'être observé, auquel peut-être on ne fait pas assez attention, et que nous croyons devoir signaler, c'est, nous ne dirons pas seulement le goût, mais le talent dont un grand nombre de nos jeunes gens font preuve pour la poésie française. Depuis un quart de siècle que nous avons l'honneur d'appartenir à l'enseignement universitaire de la Belgique, nous n'y avons rien vu de semblable. Il est inutile d'en chercher la cause; le fait existe et devrait attirer les regards du gouvernement; car si des encouragements sont dus aux études scientifiques et historiques, la poésie et l'éloquence en sont dignes aussi; sans elles, point de littérature proprement dite, et, sans littérature, point de bons livres de science, point de bonne histoire, point d'orateurs. Les ouvrages ne plaisent, ne vivent et par conséquent ne sauraient instruire que par le style, et le style ne se forme ni dans la poussière des archives, ni dans les laboratoires des chimistes, ni dans les ateliers des mécaniciens, ni dans les usines des industriels, ni dans les technologies scientifiques. Ces réflexions ne sont pas neuves; mais nous les croyons justes, et il nous semble qu'elles n'auraient pas dû échapper aux fondateurs de l'Académie royale de Bruxelles.

Quoi qu'il en soit, nous avons lu avec intérêt, et nous allons faire connaître par quelques citations, les jeunes auteurs dont les essais sont venus à notre connaissance.

ESSAIS POÉTIQUES,

Par quelques Élèves de l'Université de Gand.—Gand, 1842, in-32.

Les pièces que renferme ce recueil ont été composées par des élèves de l'université de Gand, et lues dans les leçons publiques pendant le cours de cette année. Qu'ils aient eu d'eux-mêmes l'idée de les mettre au jour, ou qu'ils la doivent à leur professeur, comme nous le supposons, elle est heureuse et d'un bon exemple, et nous y applaudissons d'autant plus que le motif qu'ils donnent de leur publication, confirme les observations que nous avons faites en commençant.

« La Belgique, disent-ils, n'a peut-être pas grand besoin de poëtes; mais elle a besoin d'hommes qui sachent écrire et parler, et cette partie de l'instruction publique est la plus négligée parmi nous. Notre système d'enseignement supérieur peut donner aux élèves des connaissances littéraires; mais il est absolument impropre à leur faire acquérir, je ne dirai pas le talent de la parole, mais seulement un style aisé et correct. On n'exige pas assez rigoureusement qu'ils sachent rédiger avec quelque élégance; on ne les exerce pas à écrire eux-mêmes; on se borne à les rendre tout au plus capables de juger ce que les autres ont écrit. De là résulte même pour les meilleurs esprits une infériorité apparente qui les entrave ensuite dans leur carrière, et qui décourage souvent leurs efforts. »

Nous nous félicitons de nous trouver en ce point parfaitement d'accord avec un professeur aussi distingué que M. Moke, qui sans doute a fait aussi des vers, s'il est vrai, comme il le dit, qu'il faille avoir été au moins un poëte médiocre dans sa jeunesse, pour devenir plus tard un excellent prosateur.

GAND,

Par Charles F. de cette ville.

O toi qu'avec orgueil je nomme ma patrie,
Noble terre où la Lys à l'Escaut se marie,

Salut aux flots d'argent qui baignent ton contour!
Salut aux dômes noirs de tes ruches fécondes
Où le fer et le feu, pour enrichir deux mondes,
Mugissent tour à tour!

. . . . . .

Certe, ils furent vaillants ces hommes d'un autre âge,
L'ennemi même, ô Flandre, admira leur courage,
Quand sur le Mont Cassel ils combattaient pour toi.
Sous leurs piques tomba le héros d'Angleterre,
Et le Frison vit fuir sa rivale étrangère,
Et la France son roi.

. . . . . .

Artevelde, bras fort, tête vaste et puissante,
Quel pinceau nous rendra ton image imposante
Du vieux lion de Flandre agitant l'étendard,
Rompant les fers du peuple au tranchant de ton glaive,
Et lorsqu'autour de toi son murmure s'élève,
Le calmant d'un regard?

. . . . . .

Et tu tombas pourtant!

. . . . . .

Ne te plains pas, tribun, de ce jour d'infortune.
Quiconque a dépassé la mesure commune,
De la foule et du sort blesse les yeux jaloux,
Et le sang doit marquer ces tombes héroïques
Où la postérité sur de saintes reliques
Vient prier à genoux.

L'auteur ne parle pas moins poétiquement de Charles-Quint; mais nous devons nous borner. Il termine par cette strophe:

Oui, tu grandis encor, noble et puissante ville.
Intrépide au travail, en citoyens fertile,
Tu grandis en richesse, en savoir, en vigueur;
Tu reverras tes jours de gloire et de fortune;
Car nous unirons tous pour la cause commune
Nos bras et notre cœur.

AUX JEUNES POÈTES,

Par Am. I,... de Bruges.

. . . . . .

Dans un asyle obscur, loin du bruit de la terre,
Fuir des flots d'ici-bas le choc tumultueux,
Offrir à l'Éternel ses chants et sa prière,
C'est le sort que j'envie et qu'appellent mes vœux.

. . . . . .

Gloire au barde inspiré, pareil au saint prophète,
Qui pour des chants divins fait élever la voix,
Et, dressant un autel où grondait la tempête,
Dicte l'amour au peuple et le devoir aux rois!

. . . . . .

Mais si dans ton extase, ô sainte poésie,
Il aime à se baigner comme le cygne blanc,
D'où vient que dans tes flots d'encens et d'ambroisie
Des traits amers encor s'attachent à son flanc?

C'est que, dans ce siècle égoïste, les hommes sont sourds ou de glace à tes chants:

Des dieux d'or et de boue, enfants de leur délire,
Ont remplacé ton culte et règnent dans les cœurs;
Le barde s'en effraie, et briserait sa lyre,
Si sa lyre n'avait des chants consolateurs.

. . . . . .

O mes frères, courage! un pas, un pas encore;
Près du sommet déjà l'étendard est planté;
Et bientôt vos regards verront naître l'aurore
De cet âge meilleur qu'attend l'humanité.

Cette pièce est dans le genre moderne; mais on y reconnaît, quant à la pureté du style, l'influence d'un maître de la vieille école.

LA FLEUR DU TOMBEAU,

Élégie imitée de l'allemand, par C. W.... de Gand.

. . . . . .

O toi qu'en pleurant j'ai cueillie sur le tombeau de mon enfant :
N'es-tu pas sa plus pure essence ?
Et sous une autre forme, à mon cœur attristé,
Ne viens-tu pas offrir son parfum d'innocence,
Et sa grâce et sa pureté ?

L'or de ton beau calice, ô fleur suave et sainte,
Réponds-moi, n'est-il pas l'or de ses blonds cheveux ?
Le transparent azur dont ta corolle est teinte,
N'est-ce point l'azur de ses yeux ?

Oui, je retrouve en toi son image chérie ;
Tu me rends tout entier mon enfant qui n'est plus ;
Oui, l'ange a revêtu cette robe fleurie
En s'exilant pour moi du séjour des élus !

. . . . . .

Mais bientôt tu seras fanée ;
Je verrai sur mon sein tes couleurs se flétrir ;
Car tu dois, résumant sa triste destinée,
Briller un jour et puis mourir !

Oh ! ne meurs pas ainsi ! reste-moi dans ce monde,
Ou que du moins le ciel nous garde un sort commun,
Et que, dans sa *pitié généreuse*, il confonde
Et mon dernier soupir et ton dernier parfum.

On a prétendu que la grâce ne se traduisait pas ; M. C. W.... a prouvé le contraire.

L'AVENIR,

Par M. G. H.... d'Anvers.

. . . . . .

L'avenir ! à ce mot tout mon être frissonne ;
L'amas de mes pensers se heurte et tourbillonne,

Tel que les flots brûlants du sable des déserts.
La nuit, quand le sommeil accable ma paupière,
Tandis qu'en murmurant une douce prière,
De cent illusions je berce mes esprits,
Tout à coup je crois voir, comme un fatal présage,
Dans le ciel de ma vie apparaître un nuage
Couvrant d'un voile noir mes rêves assombris.

Et je m'écrie alors : etc.

. . . . . .

Ainsi je me parlais : ma voix émue et sombre
Interrogeait en vain et le silence et l'ombre ;
L'écho seul répéta la plainte de mon cœur ;
En vain dans l'avenir, cette mer si profonde,
Je plongeais mon regard, comme un nocher sa sonde ;
Quel œil peut mesurer sa sombre profondeur ?

Ici-bas cependant tout a sa destinée ;
Cette vague n'est point par la vague entraînée,
Sans que la main de Dieu lui désigne son cours ;
Tout remplit dans ce monde un éternel message,
Les atomes dans l'air, les sables sur la plage,
Et l'homme au sein du temps qui s'avance toujours.

TIERCELETS,

Par M. B. M. S.... de Gand.

L'enfant sans envie
Ignore la vie
En ses jeux follets.
L'ardente jeunesse
S'espuyse sans cesse
En mille projets ;

—

Puys, en son automne
L'homme s'environne
De nouveaux hochets ;

—

Et le soir de l'âge
Ne garde au plus sage
Qu'ennuis et regrets.

Il y a quelque mérite dans cette imitation du style simple et naïf des poëtes du XVIe siècle ; mais il nous semble que ceux du siècle suivant offriraient de meilleurs modèles.

Nous avons déjà donné un échantillon du talent de M. Am. I... de Bruges, c'est ce qui nous fera passer plus rapidement sur deux autres de ses pièces, *Bruges* et *la Flandre*, qui mériteraient à elles seules un article à part.

La première, où il retrace les beaux jours de l'antique cité et la gloire de ses ducs, se termine par l'espoir patriotique de voir renaître un jour tant de splendeur éclipsée.

Ah ! qu'au moins le flambeau des arts et du génie
Verse encore un rayon de lumière et de vie
Sur ces remparts déserts !
Qu'il pare l'avenir de la vieille commune,
Et lui laisse espérer quelques jours de fortune
Après tant de revers !
Hélas ! toi qui fus reine et féconde en merveilles,
Bruge, aux nobles débris, la couche où tu sommeilles,
Est-ce ton lit de mort ?
Et ne verrai-je plus qu'en ma triste pensée
Renaître la splendeur de ta gloire passée,
Astre antique du Nord ?

Nous ne citerons de la seconde, que le passage où le poëte nous montre le Flamand arrachant à l'Océan et à l'Escaut, le sol qu'il doit habiter et féconder.

Voyez-les d'un cœur ferme et d'une main fidèle
Partager du travail la tâche fraternelle,
Pour féconder ces bords déserts!
Le ciel permet-il donc à la race mortelle
De tenter des desseins si fiers ?

Eh quoi! vous enlacez de vos mains téméraires
Les longs rameaux de l'aulne et les pins séculaires
Pour arrêter l'effort des eaux ?
Insensés ! déjà l'onde a brisé vos barrières
Et vos cabanes de roseaux!

Devant vous, c'est la mer que l'ouragan déchaîne,
Derrière, c'est l'Escaut qui couvre au loin la plaine,
Entraînant les chênes *noyés* ;
Peuple aux vastes projets, le flot te laisse à peine
Le tertre où tu poses les pieds !

Mais le ciel s'éclaircit, et ce peuple indomptable
Poursuit sans s'effrayer sa tâche formidable ;
Rien ne peut fatiguer ses bras.
Il raffermit les flancs de ses remparts de sable....
Escaut, c'est toi qui céderas.

Il règne une douce et tendre mélancolie dans *le Pâtre* ou *Souvenir de Voyage* de M. B. D. K.... de Nieuwport. L'auteur se promène le soir aux bords du Tage ; tout à coup des soupirs frappent son oreille.

Mes regards inquiets vers cette voix plaintive
Guidés à la lueur du nocturne flambeau,
S'arrêtèrent : un pâtre, humble enfant de la rive,
Sous un saule, à genoux, de son ombre pensive
Recouvrait la croix d'un tombeau.

Quel impie eût troublé sa sainte rêverie ?
Mais lui, du tertre vert soulevant ses genoux,
Et mettant une main dans ma main attendrie :
« O fils de l'aquilon, dans ta froide patrie,
Pleure-t-on les morts comme nous ?

. . . . . .

Quand de grâce et d'amour la vierge couronnée,
Du bandeau virginal, sa joie et son orgueil,
Dépouillait à l'autel sa tête fortunée,
N'as-tu pas vu soudain sa robe d'hyménée
Changée en funèbre *linceuil* ?

. . . . . .

J'ai connu ce malheur. Sur un cercueil écloses
Mes souffrances sans fin renaissent tous les jours.

Le printemps sur la tombe, ô vierge, où tu reposes,
Trois fois a secoué sa corbeille de roses ;
Mes pas y reviennent toujours.

Il dit, le jeune pâtre : au bord de ma paupière
J'essuyai quelques pleurs vainement retenus;
Mon âme à sa douleur n'était pas étrangère,
Hélas ! et mon regard, abaissé vers la terre,
Crut revoir des gazons connus.

Nous aurions à citer encore plusieurs autres morceaux fort remarquables du même recueil, *l'Homme et l'Animal*, et *La bataille de Gavre*, par M. E. T... de Gand; *Anvers*, par M. G. H... de cette ville, *le Saule*, par M. A. H.... ; le *Vallon*, par M. G. F.... et *la dernière pensée de Weber*, par M. J. V. B.... de Gand ; mais nous avons une longue galerie à parcourir, et nous ne pouvons que dire un mot en passant de compositions même qui demanderaient un compte rendu séparé, ce qu'au reste nous nous engageons à faire pour plusieurs d'entre elles, si nos occupations nous en laissent le temps. Nous ne nous proposons aujourd'hui, comme nous l'avons dit ci-dessus, que de signaler le *progrès* réel que l'on remarque dans les études littéraires de nos jeunes gens.

Nous avons sous les yeux deux volumes de poésie, par M. Benoît Quinet, étudiant à l'université de Louvain : *le Prisonnier mystérieux* et *la Voix d'une jeune âme*; l'auteur les a dédiés à M. A. Mathieu de Mons, son compatriote. Il ne pouvait les publier sous des auspices plus favorables ; l'ami ou l'élève de l'un de nos premiers poëtes doit savoir écrire, et nous nous en sommes convaincu par la lecture de ce qu'il appelle modestement *ses Opuscules*. Inutile de répéter la raison qui nous empêche de nous y arrêter aussi longtemps qu'il conviendrait : nous ne parlerons pas même de son *Prisonnier mystérieux*, fantaisie dramatique, en trois journées et en vers, où pourtant nous avons trouvé tous les germes d'un talent véritable, et nous nous bornerons à extraire quelques passages de ses poésies diverses :

Dans l'un de ces morceaux, *la voix dans le désert*, M. Quinet

apostrophe les Belges, au sujet de la ratification du traité des 24 articles :

Debout, frères, debout! le glaive a soif encore.
Limbourg et Luxembourg, votre appel nous implore !
Frères, on nous réclame, avez-vous entendu ?
C'est notre sang aussi qui coule dans leurs veines,
A moins qu'en nous aidant à repousser nos chaînes,
Ils n'ai*ent* tout répandu.

Debout ! ces saints vengeurs, quand nous étions esclaves,
Se sont fait un devoir de briser nos entraves ;
Nous, faisons-leur des droits à notre liberté.
Debout ! ou je proclame, enfants de servitude,
Qu'il n'est rien de plus vil que notre ingratitude,
Si ce n'est notre lâcheté.

Nos bras sont peu nombreux... qu'importe ? ils sont robustes.
Le bois des meilleurs arcs vient de *nerveux* arbustes ;
L'Helvétie était jeune, et brisa ses tyrans.
L'étranger rit de nous... qu'importe qu'on nous raille ?
C'est être forts qu'avoir l'union pour muraille ;
Être libres, c'est être grands.

Dans l'autre, qui est moins patriotique, puisque ce n'est plus à son pays, comme il le fait observer lui-même, que s'adressent ses chants, il stigmatise les tentatives de régicide si souvent renouvelées en France au nom d'une aveugle liberté; et, en cela, il ne croit pas manquer à ses devoirs de citoyen ; car il regarde la France et la Belgique comme deux sœurs qui doivent confondre leurs intérêts, mais avec un droit égal à l'indépendance, attendu que le droit d'aînesse n'existe pas plus pour les peuples que pour les individus.

. . . . . .

Non. La liberté sainte achète la victoire
Par le meurtre jamais et toujours par la gloire ;
La noble loyauté consacre ses desseins ;
Et quand des rois tyrans elle fait des esclaves,
Son souffle fait surgir des cohortes de braves
Et non des hordes d'assassins.

France des trois grands jours, j'en appelle à toi-même :
Qui te vit en ces temps de ta grandeur suprême
Le poignard à la main, affronter le boulet?
Tes héros comptaient-ils des Fieschi dans leur nombre ?
Et le meurtre vint-il obscurcir comme une ombre
Le soleil de juillet.

France, tu ne périras que par un suicide ; mais non, ajoute le poëte :

. . . . . .
L'avenir à mes yeux ouvre sa nuit profonde....
La France est à jamais la grande âme du monde;
Son front porte le sceau de l'immortalité.
Le soleil de la France est la colonne ardente
Que, jusqu'au jour où Dieu nous déploîra sa tente,
Suivra l'humanité.

Honte à tes ennemis ! gloire à toi, France altière !
Ton char de guerre est fort ; l'Europe tout entière,
L'Europe y monterait sans en briser l'essieu.
Paris ne suivra point Carthage, Athènes, Rome.
Il faut, pour l'effacer, plus que la main d'un homme;
Il faut la main de Dieu.

M. Louis Schoonen, d'Anvers, dont nous avons lu, dans les feuilles publiques, plusieurs jolies pièces de circonstance, nous est plus particulièrement connu par son poëme en l'honneur de *Pierre-Paul Rubens*. Ce poëme, où le héros n'est envisagé qu'en passant comme politique, ambassadeur, homme d'état, n'est point une notice biographique, mais une description animée, une espèce de galerie qui nous représente successivement la série des chefs-d'œuvre du grand peintre, *ut pictura poesis*.

Rubens ! quel est celui que les peuples du monde
Placeront au-dessus de ce peintre immortel ?
Quel est l'artiste aimé dont le talent réponde
Au talent de ce maître, à la verve féconde,
Si ce n'est son égal, le divin Raphaël ?

. . . . . .

L'histoire, vaste livre aux pages prophétiques,
L'histoire sous sa main semble vivre et parler :
De ce drame réel, les scènes pathétiques
Sous ses mâles pinceaux viennent se dérouler.

. . . . . .

Du vaillant Scipion c'est la conduite austère ;
L'affront fait aux Sabins par un rapt criminel ;
C'est Sénèque sanglant, à son heure dernière ;
C'est Thomyris sublime en son acte cruel.

. . . . . .

C'est Médicis qui vient de donner à la France
Un enfant, douce part de son sein maternel ;
Ses yeux, ses traits encore annoncent la souffrance ;
Mais que son âme est ivre en ce jour solennel !

. . . . . .

Grand Dieu ! mettant le comble aux injures amères
Dont l'abreuva la foule avec tant de fureur,
Là-bas.... ah ! j'en frémis, des verges meurtrières
Déchirent sans pitié le corps du Rédempteur.

. . . . . .

Quel tumulte! quel bruit! pourquoi ces cris de rage?
C'est la croix qu'on prépare au haut du Golgotha !
Déjà le fils de Dieu, le seigneur qu'on outrage,
Est cloué sur ce bois que lui-même il porta !

. . . . . .

O désespoir ! la croix s'élève ;
Entre des scélérats hideux,
Du Christ le martyre s'achève ;
Il expire, sauvant l'un d'eux.

A l'instant, je crois voir tomber la nuit obscure,
La montagne frémir et tout le sol trembler ;
Le marbre des tombeaux se fendre, et la nature
Tressaillir d'épouvante et se prendre à hurler !!

A ceux qui refusent à la Belgique l'honneur d'avoir donné le jour à Rubens, M. Schoonen répond :

Oui, bien qu'on nous dénie avec tant d'arrogance.
L'honneur, l'insigne honneur d'une telle naissance,
Rubens nous appartient ; qu'importe que le sort
Ait placé son berceau loin du lieu de sa mort ?
N'est-ce point parmi nous qu'il fournit sa carrière,
Que l'aiglon se fit aigle et la source rivière ?
N'est-ce point parmi nous qu'*éclipsant* les ormeaux,
Le gland devenu chêne épandit ses rameaux.

Les premières émotions, par M. Edouard Van der Plassche, d'Anvers, étudiant à l'université de Bruxelles, méritent aussi une place dans cette revue ; ce n'est qu'un essai, mais que ne tarderont pas à suivre d'autres poésies que nous avons entendu lire, et qui annoncent un progrès sensible dans le style et la manière de l'auteur ; même il ne s'en tiendra pas là et il va publier prochainement deux pièces plus importantes : *Rodolpho di Tivoli*, drame en cinq actes et en sept tableaux ; et le *Tsarewitsh Alexis*, drame historique en vers ; c'est peut-être trop se hâter, et les avertissements sévères que M. A. Siret, ce jeune écrivain, doué de dispositions heureuses, a reçus de la critique, auraient pu servir de leçon à M. Edouard Van der Plassche. Quoi qu'il en soit, voici quelques vers extraits de ses *premières émotions*. Dans une épitre à Victor Hugo, il lui dit qu'il a cherché le livre qui pourrait consoler son ennui, le cœur sincère qui saurait parler à son âme ; et que c'est en le lisant qu'il a trouvé ce qu'il cherchait :

En lisant je versai des larmes ;
Cependant j'étais consolé ;
Le monde a pour tous ses alarmes
Et l'homme n'est qu'un exilé.
Sur cette mer où tout s'égare,
Poëte, tu seras un phare ;
Ton livre viendra m'éclairer ;
Je veux voir aussi la tempête ;
Comme toi, je serai poëte !...
Du moins poëte pour pleurer.

Nous savons que M. V. Hugo a fait à cette épître la réponse la plus affectueuse et la plus encourageante.

Une sorte de mélancolie religieuse règne dans les compositions de M. Van der Plassche, qui, en général, ne paraît pas augurer favorablement du calme et du bonheur dont il jouira dans la carrière poëtique ; c'est au moins le sentiment qu'il exprime dans la dernière pièce de son recueil : *per muta silentia noctis* :

Les astres scintillaient, la nuit était sereine,
La lune était *dorée* et folâtrait sur l'eau,
La mer était sans bruit et s'agitait à peine ;
La nature dormait, aucune voix humaine
Ne venait troubler ce tableau.

Un poëte rêveur, assis au bord de l'onde,
Admirait dans la mer la majesté de Dieu ;
Il creusait les replis de son âme profonde ;
Et comparant ce calme au tumulte du monde,
Son œil étincelait de feu.

Hélas! bientôt le ciel se couvrit de nuages !
La nuit devint obscure et le flot mugissant ;
La lune était cachée à la mer, aux rivages ;
Bientôt on entendit à travers les orages
La colère du Tout-Puissant.

Une voix s'écria : « C'est ta vie, ô poëte!
Bien des malheurs pairont un instant de repos ;
Des orages toujours gronderont sur ta tête;
Tes jours s'agiteront ; mais, après la tempête,
N'auront pas le calme des flots.

Nous n'avons pas sous les yeux tous les morceaux en vers ou en prose sortis de la plume de M. Gustave Oppelt, de Bruxelles; mais ses romances sont chantées dans tous les salons où l'on fait de la musique ; les journaux ont parlé avec éloge de la *Muette d'Antibes*, drame-vaudeville, de sa composition, en deux actes et mêlés de couplets, et nous connaissons de lui un certain nombre de poésies fugitives qui annoncent de la facilité et du goût.

Dans son chant, *à l'occasion des fêtes de septembre*, voulant exprimer les vœux formés pour le roi et la reine, par la nation entière :

Me sera-t-il permis d'être son interprète?

. . . . . .

Pourquoi ne pas l'oser, dit-il?

Ne suis-je pas un Belge ami de la patrie,
De ses lois, de ses arts, de sa riche industrie?
Tout mon destin s'attache à sa prospérité ;
J'existe de sa vie et de sa liberté ;
Sa foi m'a pénétré; je parle son langage.
Pour savoir sa pensée, en faut-il davantage?

En 1837, la société royale de la grande harmonie a remporté à Gand le premier prix de musique, et le poëte salue son retour à Bruxelles :

Voyez-les s'avancer ces nobles fils des arts !
Les voilà ! leur phalange a franchi nos remparts!
Ils rentrent triomphants d'un combat plein de gloire, etc.

Ceci est bien; mais ce qui est mieux, c'est la description des effets produits au concours par les accords d'une foule d'instruments divers;

Quel cœur reste insensible à ce divin langage?
Du rossignol plaintif c'est le tendre ramage;
C'est le bruit de la foudre éclatant dans les airs ;
C'est le chant des élus; c'est la voix des enfers;

. . . . . .

C'est du gai batelier la vive barcarolle.

. . . . . .

Ici de la chanson c'est le refrain joyeux ;
Là du galop bruyant le pas tumultueux ;
Qu bien vous assistez à ces hymnes funèbres
Qui rappellent les morts du séjour des ténèbres ; etc.

C'est surtout dans la romance que brille M. G. Oppelt ; mais

sa réputation est faite sous ce rapport, et il aurait d'ailleurs toute espèce de droit de décliner notre compétence en pareille matière.

M. Léon Deltenre, d'Enghien, nous paraît vouloir marcher sur les traces de son père; il ne saurait prendre de meilleur guide. Cependant il n'a encore rien fait imprimer, que nous sachions, et nous ne le comprenons dans cette galerie, que pour quelques pièces légères que le hasard nous a fait tomber entre les mains.

IMPROMPTU A UNE JEUNE ANGLAISE.

Belle anglaise, au regard voluptueux et tendre,
O combien je voudrais t'aimer!
Mais dans ma langue, hélas! tu ne peux me comprendre,
Et dans la tienne, moi, je ne puis m'exprimer!

Il paraîtrait cependant, si la belle anglaise que M. Léon Deltenre a épousée, est celle à qui s'adresse cet impromptu, que, malgré la différence des idiomes, ils sont parvenus à s'entendre.

SUR LA BROCHURE DE M. N....

— De ma brochure, franchement,
Que penses-tu? qu'en dit la renommée?
— On dit partout, et c'est mon sentiment,
Qu'elle est bien.. très-bien.. imprimée.

Stella, romance, avec accompagnement de piano, par M. E. Duval, est un morceau gracieux, et nous le citerions tout entier si nous ne le supposions assez connu des amateurs du genre.

M. Charles Lavry, élève de l'université de Bruxelles, auteur d'un vaudeville, et d'une comédie-vaudeville, le *Prince russe* et les *Deux sœurs de charité*, a reçu au théâtre royal du Parc et méritait un accueil encourageant. Par malheur, ce n'est guère que l'exotique qui nous plaît sur notre scène, et nous ne gâtons pas les auteurs nationaux; mais il ne faut désespérer de rien; l'esprit public commence à se former, et le jour de la justice viendra. M. Lavry au reste n'a pas qu'une espèce de talent; on le verra par le peu de mots que nous avons à lui consacrer.

SONNET.

Tout le temps est perdu qui sans aimer se passe.
SEGRAIS.

Avril sème à foison les lilas sur nos têtes.
Philomèle ravie élève jusqu'aux cieux,
Comme un parfum d'amour, ses hymnes gracieux,
Du calme de la terre éloquents interprètes.

Dans le limpide azur de ces nuits si discrètes
Voltigent doucement les rêves amoureux,
Et l'on entend bruire, au fond des bois ombreux,
Des Sylphes ravivés les voix longtemps muettes.

Frais et chastes regards scintillant sous des fleurs,
De la blonde Phébé les tremblantes lueurs
En longs faisceaux d'argent pleuvent sur la clairière.

D'un enivrant bonheur pourquoi sevrer tes jours ?
Quand tout parle d'aimer en la nature entière;
Ton cœur seul, Lovely, se taira-t-il toujours ?

Ce morceau a de la grâce; celui-ci a plus de force et de chaleur :

HYMNE DE CAPTIVITÉ DU ROI GELIMER.

Mes braves, où sont-ils ? où donc est cette armée
Qui, d'une sainte ardeur hier encore enflammée,
De l'Afrique faisait la gloire et le soutien ?
Le malheur est venu cruel, inexorable,
Hélas! et de ce camp jadis si redoutable,
Il ne reste plus rien.

. . . . . .

Sort fatal! quel spectacle à montrer à la terre!
Le fils de Hilderic livrant à Bélisaire
Le pouvoir dont le ciel avait armé sa main,
Et la rougeur au front et la tête baissée,
Implorant un Romain!

. . . . . .

Il me faut implorer, prier, demander grâce
Au tyran dont le bras a moissonné ma race,
Et fait briller partout et la flamme et le fer !
Il me faut, en sa main de notre sang trempée,
Déposer humblement ma noble et vieille épée,
Moi, le roi Gelimer !

. . . . . .

Quelle leçon, Seigneur, et terrible et profonde
Tu donnes en ce jour au vain orgueil du monde !
Bélisaire, demain de louanges comblé,
Ira montrer partout aux nations rivales,
Son ennemi vaincu, le dernier des Vandales
A son char attelé !

. . . . . .

Il chantait, et sa voix, ses larmes, ses sanglots
Des rivages lointains éveillaient les échos ;
Mais quand, au souvenir de sa gloire éclipsée,
Vient du sombre avenir se mêler la pensée,
Le luth plaintif échappe à sa tremblante main,
Des pleurs baignent les yeux de ce fier Africain,
Et l'on n'entend plus rien que l'écho qui soupire :
« Son royaume n'est plus et Gelimer expire ! »

Ce ne sont point là sans doute les seuls de nos jeunes gens qui, mettant à profit l'exemple et les leçons de leur professeur, se sont déjà fait connaître par d'honorables essais; nous ne les connaissons pas tous, et nous n'avons pu indiquer que ceux dont nous nous sommes procuré les ouvrages ou qui ont bien voulu nous les communiquer ; mais c'en est plus qu'il ne faut pour justifier ce que nous avons dit plus haut du goût et du talent qui, dès le collége, se développent de plus en plus en Belgique pour la langue et la littérature françaises. Nous devions cette justice à notre jeunesse studieuse; et peut-être ne sera-t-elle pas insensible à l'opinion consciencieuse du plus ancien des professeurs du pays.

L.-V. R.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME VINGTIÈME.

HISTOIRE NATIONALE.

Pages

Jacqueline de Bavière. 317

L'Orpheline de la forêt de Soigne (chronique bruxelloise du 15e siècle). — Ch. Dupressoir. 137

Le Gouverneur de Flessingue (chronique du règne de Charles-le-Téméraire). — J.-J. Van Beveren. 5

Le siége d'Anvers. 233

LITTÉRATURE, BEAUX-ARTS ET MÉLANGES.

Le lit nuptial. 35

Les Intrigants. — George Dupaby. 197

Causerie sur le magnétisme vital. — L. 63

Sur la littérature dramatique (extrait d'un cours fait à l'Institut Gaggia, à Bruxelles). — L.-V. R. 277

Société musicale liégeoise. 315

Notice biographique sur Louis-Charles-Albert-Joseph Delobel, poëte français et latin. — L. Fumière. 211

Opuscules du docteur Bovy. — Ch. de Chênedollé. 109

Loisirs poétiques, par J.-G. Modave. 232

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

Perse, en vers français, par MM. Théry, Desportes et Raoul. — L.-V. R. 217

Le Nouvel An en Angleterre. — Traduit de Ch. Dickens, par G.-J.-L. P. 73

POÉSIE.

Epître à M. Jules Janin sur l'utilité pour les gens de lettres de voir le monde. — A.-S. DE ST.-VALRY. 82
Ode à Casimir Delavigne. — ED. S. 90
Sonnet. — J.-B. DE PREZ. 93
Frère Jacques (sonnet). — ADOLPHE MATHIEU. 202
Mélancolie. — L. MARCHAND. 205
Le fils d'Arnolph. Ballade. 208
Pour Jenny B..., le 8 mars, jour de son mariage. — Mme INA DE G. DES VARENNES. 286
A Mademoiselle R..... — HIPPOLYTE B. 288
La Retraite. — ADOLPHE STAPPERS. 289
Regrets. — ALFRED DUPONT. 364
Spes mea. — Mlle C. DE BISSY. 366
Vers écrits pendant un baptême. — J.-B. DE PREZ. . . . 369
Rêveries et réalités. — L. MARCHAND. 371

ANALYSES CRITIQUES.

Flamands et Wallons, ou Esquisses contemporaines, par Firmin Lebrun. — L.-V. R. 94
De Bruxelles à Constantinople, par un touriste flamand (M. R. Spitaels). — PH. L.*** 292
Histoire abrégée de la littérature française depuis son origine jusqu'au XVIIe siècle, par A. Baron. — PH. L.*** 375
Littérature française dans nos colléges et nos Universités. — Essais poétiques par quelques élèves de l'université de Gand. — Le prisonnier mystérieux. — La voix d'une jeune âme, par B. Quinet. — Pierre-Paul Rubens, par L. Schoonen. — Les premières émotions, par Ed. Van der Plassche, d'Anvers, etc., etc. — L.-V. R. 389

SOCIÉTÉS SAVANTES.

Académie royale des sciences et belles-lettres de Bruxelles. — Discours prononcé par M. le baron de STASSART, Directeur, à la séance publique du 15 décembre 1841. 111

ERRATA DU TOME VINGTIÈME.

P. 80, dernière ligne. Au lieu de : *nous entendons le premier sonner les douze coups;* lisez : nous entendons sonner le premier des douze coups.

P. 128, ligne première. Au lieu de 723, lisez 732.

REVUE BELGE.

TOME VINGT ET UNIÈME.

REVUE BELGE,

PUBLIÉE PAR

L'ASSOCIATION NATIONALE

POUR L'ENCOURAGEMENT ET LE DÉVELOPPEMENT

DE LA LITTÉRATURE

EN BELGIQUE.

Tome vingt et unième

LIÉGE.
IMPRIMERIE DE FÉLIX OUDART,
Rue du Crucifix, 10.

1842.
Mai — Août.

LE TESTAMENT.

Personnages.

Mme VERMEULEN, 40 ans.
PAUL, son fils, 20 ans.
ERNESTINE, sa fille, 17 ans.
JÉRÉMIE ZAMANE, son frère, 37 ans.
THÉRÈSE, cuisinière, 45 à 50 ans.
VANHOUTE, 50 à 55 ans.

La scène se passe à Bruxelles.

LE TESTAMENT.

SCÈNE I.

THÉRÈSE, *seule.*

(*Elle est occupée à ranger les meubles dont elle époussète les housses avec son tablier : on entend un coup de sonnette dans le corridor*).

Voilà deux fois que l'on sonne, et Jean ne va pas ouvrir !... Il est vrai que le pauvre garçon est sur les dents.... Un peu de repos nous serait bien nécessaire à tous, après le sabbat que nous avons eu depuis trois semaines... Mais qui peut sonner à cette heure-ci? (*Elle va vers la fenêtre, et entr'ouvre le rideau*). Eh! c'est le voisin Vanhoute, que je n'ai pas vu depuis avant-hier : ça aura dû le contrarier, hier, de passer devant la maison sans entrer... (*Elle appelle*) Jean !... (*parlant de la porte*) : allons donc, lambin ! allez ouvrir et dites à Vanhoute d'entrer ; qu'il vienne me trouver ici ; j'ai à lui parler, dites lui... et laissez la porte de la rue ouverte : je n'entends pas que cette sonnerie me fende la tête davantage; c'est bien assez des cloches dont on nous régale depuis deux jours ; c'est à en devenir sourde.

SCÈNE II.

VANHOUTE, THÉRÈSE.

VANHOUTE.

Bonjour, mamz'elle Thérèse.

THÉRÈSE.

Bonjour, Vanhoute... (*Elle soupire.*) Eh bien, Vanhoute, voilà une histoire !

VANHOUTE.

Vous pouvez le dire ! Tenez ! on a beau s'y attendre, ça fait toujours de l'effet... C'est au point que je n'ai pas voulu venir hier, crainte de m'estomaquer encore plus... Aujourd'hui, je viens voir seulement en passant comment vous vous portez, et je m'en vas ; car je suis pressé.

THÉRÈSE.

Mais, Dieu merci, ça ne va pas trop mal, après toutes les peines que je me suis données : il y a des moments, cependant, où je ne sens plus mes jambes.

VANHOUTE.

Allons, j'en suis bien aise ; c'est tout ce que je voulais savoir.

THÉRÈSE.

Vous partez ?

VANHOUTE.

Je vous l'ai dit, je suis pressé.

THÉRÈSE.

Allons donc, quel conte ! qu'est-ce qu'un boulanger a encore à faire quand son pain est cuit ?..

VANHOUTE.

Il doit aller au marché.

THÉRÈSE.

Vous y avez été, hier... Voyons ! vous pourrez bien me faire ce sacrifice-là aujourd'hui.

VANHOUTE.

Vous savez que je ne demande pas mieux que de vous obliger.

THÉRÈSE.

Qu'est-ce que ce bavard de Jean avait à vous dire donc, qu'il vous a tenu si longtemps à la porte ?

VANHOUTE.

Il me disait que vous lui aviez dit de me dire de venir vous trouver ici; moi, selon mon habitude, je voulais aller tout droit à la cuisine.

THÉRÈSE.

Est-ce que vous ne trouvez pas qu'il fait meilleur dans ce salon, par le froid de loup qu'il fait dehors?

VANHOUTE.

Sans comparaison !... Les maîtres sont donc sortis?

THÉRÈSE.

Oui, ils sont tous au service. Il n'y a qu'un quart-d'heure qu'ils sont partis, et vous voyez que je n'ai pas perdu de temps pour remettre tout en place ici : c'était une confusion, un désordre dans toute la maison, à ne plus s'y reconnaître... Prenez donc une chaise?

VANHOUTE.

Non, ça n'en vaut pas la peine; je m'en vas.

THÉRÈSE.

Asseyez-vous toujours; vous ne regardez pas à trois minutes, j'espère bien. Prenez ce fauteuil, tenez, là, qui vous tend les bras, comme disait madame à feu M. Zamane quand elle voulait être aimable, et moi je prendrai celui-ci : je ne suis pas fâchée moi-même de reposer un peu mes pauvres jambons.

VANHOUTE *assis*.

Ma foi, on est bien là-dedans.

THÉRÈSE.

N'est-ce pas? Donnez-moi un peu une prise de votre bon tabac; ça me soulagera la tête au-dessus des yeux; j'ai là une barre de fer... je suis comme toute sotte.....

VANHOUTE.

Ce n'est pas votre habitude... Vous avez donc été bien tracassée tous ces jours-ci?

THÉRÈSE.

Plus que je ne puis dire. Je n'ai pas mis le nez dehors depuis le dix du mois dernier, et toujours sur pied, parce que s'il manque quelque chose, c'est toujours à Thérèse qu'on s'adresse... il fallait tantôt une chose, tantôt une autre... Compresses, bouillons de veau, remèdes, eau froide, eau chaude, c'était à n'en pas finir!... Une maison où il y a un malade, Vanhoute, et surtout un vieil oncle, c'est pire qu'un enfer... les amis, les parents, les médecins, c'était une procession continuelle...

VANHOUTE.

Tiens! à propos de procession, est-ce qu'il a été administré.

THÉRÈSE.

Vous avez pu le voir sur la carte de faire part...

VANHOUTE.

Ça me surprend; car il ne passait pas pour avoir beaucoup de religion.

THÉRÈSE.

Il ne faut pas dire du mal des morts, Vanhoute, surtout quand il y a si peu de temps qu'ils vivaient encore. C'est quelque chose qui vous donne à réfléchir, Vanhoute, que de voir mourir quelqu'un: il vit, et, le temps de souffler, phut! il ne vit plus.

VANHOUTE *se secouant.*

Parlons pas de ça: moi, d'ailleurs, je n'ai que du bien à en dire. Il était très-poli à mon égard; quand il ne m'ôtait pas son chapeau, il me fesait un petit signe de la main pour me saluer, comme ça... Trois jours avant de se mettre au lit, pour n'en plus sortir, il m'a encore demandé si le vieux grain était en hausse... Enfin il

était très-bien, sous tous les rapports, vis-à-vis de moi; mais j'ai entendu dire qu'il était diablement avaricieux... à couper un liard en quatre.

THÉRÈSE.

Entre nous, Vanhoute, je crois que ce sont ses neveux qui fesaient courir ce bruit-là, sur son compte; parce que, pour ne pas les mécontenter, il ne donnait pas à celui-ci, plus qu'il ne donnait à celui-là : c'était un système qu'il avait. Quant à nous autres domestiques, vous devez savoir que nous n'avons jamais eu à nous en plaindre; au contraire. Il donnait à Jean cinq francs par mois, sans compter sa mise-bas, peu de chose à la vérité; car il était très-soigneux de ses hardes, mais item! Marianne également, recevait de lui, rectà, cinq francs par mois. Pour ce qui me concerne, je dois dire qu'il avait pour moi une considération toute particulière : outre les cinq francs, il me remettait souvent, quand il était de bonne humeur, la moitié de ses gains au jeu... C'était un des plus forts joueurs de whist de Bruxelles, et ça me procurait de jolis petits revenants-bons... J'ai déjà reçu jusqu'à des cinq et six florins, comme ça.... Aussi il n'y avait personne, comme moi, pour le soigner: je le traitais comme un petit Saint-Jean. Je lui fesais son chocolat le matin, et je le lui portais moi-même dans sa chambre, tout chaud... et à dîner donc! toujours une petite douceur à son intention; il était friand comme un chanoine de l'ancien régime.... C'est pas l'embarras, Madame me disait quelquefois que les dépenses de la cuisine s'élevaient trop haut.... y regarder de si près pour un homme qui vous laisse une fortune, quelle petitesse!

VANHOUTE.

Vous disiez cela à madame?

THÉRÈSE.

Non; c'est une réflexion que je faisais en moi-même, et alors j'ajoutais toujours quelque chose au dessert....

VANHOUTE.

Mais, mamz'elle Thérèse, s'il était reconnaissant, il ne vous aura sans doute pas oublié dans son testament.

THÉRÈSE.

Ce n'est pas l'embarras, il a eu le temps d'y penser.

VANHOUTE.

Quand un homme que j'ai connu vient de mourir, il me semble toujours que son âme est à mes côtés.... Je ne puis pas me débarrasser du vieux Zamane...

THÉRÈSE.

Ne parlez donc pas de ça, vous dis-je, ça me rend tout chose...

VANHOUTE.

On lui a fait sans doute un service magnifique.

THÉRÈSE.

Superbe! tout ce qu'il y a de mieux: au reste, ses neveux et nièces ne pouvaient guère faire autrement, puisqu'il leur a laissé tout son avoir, et quand ils contribueraient, chacun pour une trentaine de couronnes, à son enterrement...

VANHOUTE.

On m'a dit que M. Paul est arrivé exprès de son université.

THÉRÈSE.

Oui, c'est pour lui quelques jours de congé.

VANHOUTE.

Est-il bien triste?

THÉRÈSE.

Lui, triste? vous le connaissez joliment: le plus grand

sans-souci de la terre, qui se moque de tout et d'un chacun, à commencer par ses père et mère... un vrai païen; mais cela ne me surprend pas. Maintenant que les enfants veulent avoir plus d'esprit que leurs parents, comment voulez-vous que ça tourne bien? c'est le monde renversé.

VANHOUTE.

J'ai déjà vu cela après la première révolution; j'avais une dizaine d'années alors.

THÉRÈSE.

Et vous en remontriez à votre père, aussi, vous?

VANHOUTE.

Juste! il était garçon meunier à Etterbeck; je suis devenu boulanger à Bruxelles.

THÉRÈSE.

Mais dites-moi un peu ce que le monde deviendra, quand les jeunes gens d'aujourd'hui auront à leur tour des enfants? Est-ce que ceux-ci auront plus d'esprit et de malice encore?..

VANHOUTE.

C'est à savoir; mais avec qui donc qu'elle se marie mademoiselle Ernestine?

THÉRÈSE.

Est-ce que je vous ai dit qu'elle allait se marier?

VANHOUTE.

Il n'y a qu'un instant, vous parliez des enfants qu'elle devait avoir.

THÉRÈSE.

Une supposition, Vanhoute, et pas autre chose; elle est d'âge, après ça, et je crois bien qu'elle ne ferait pas fi d'un mari.. Ce sera un beau parti; son grand-père, le père à Monsieur, est un vieux qui a du beurre.

VANHOUTE.

On dit ça; mais comment est-il devenu si riche celui-là; j'ai connu pèque Vermeulen, marchand de scolles, au coin de la petite boucherie.

THÉRÈSE.

C'était facile, à ce qu'il paraît, de devenir riche, dans ces temps. On achetait de belles et bonnes propriétés avec du papier, et puis plus tard, on convertissait les bâtiments et les terres en bel et bon argent. C'est comme ça, qu'il s'est approprié l'abbaye d'Hamelghem pour un morceau de pain, et qu'il l'a revendue très-cher aux Jésuites pour en faire un séminaire.

VANHOUTE.

C'eût été bien plus méritoire de restituer un bien qui appartenait à Dieu.

THÉRÈSE.

Et qu'auraient dit ses enfants!...

VANHOUTE.

Il n'y a que les gens heureux pour avoir du bonheur; on a bien raison de dire que l'eau va toujours à la rivière.. Et, moi, je m'en vas : il y a longtemps que je devrais être parti.

THÉRÈSE.

Encore deux minutes, Vanhoute; nous descendrons à la cuisine... vous m'y donnerez un petit coup de main, pour mon dîner.

VANHOUTE.

Comment! Est-ce qu'on dîne ici, aujourd'hui?

THÉRÈSE.

Si on dîne? je crois bien! comme pour une noce... Après le service et la cérémonie de l'enterrement tous les héritiers reviennent ici pour assister à la lecture du

testament... Faut croire qu'ils espèrent que ça les mettra en appétit; car le dîner doit être prêt pour quatre heures, à cause de M. Carpentier qui retourne à sa résidence... Et ils y feront honneur, j'en suis sûre; manger, un jour comme celui-ci, n'est-ce pas une honte, Vanhoute?

SCÈNE III.

JEAN, VANHOUTE, THÉRÈSE.

JEAN, *entrant.*

Mam'zelle Thérèse, il y a là un monsieur qui veut parler à Monsieur.

THÉRÈSE.

Qu'est-ce qu'il désire ce monsieur?

JEAN.

Il ne me l'a pas dit.

THÉRÈSE.

Allez le lui demander, bête que vous êtes... On entre dans cette maison comme dans une caserne.

JEAN.

Vous m'aviez dit de laisser la porte ouverte.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, ZAMANE.

ZAMANE *entrant.*

Que diable! vous mettez bien des façons, l'ami, à annoncer les gens...

THÉRÈSE.

Mais, monsieur, on ne sait pas... et puis d'ailleurs dans une maison où il y a un mort...

ZAMANE, *frappé de surprise.*

Comment, un mort! M. Vermeulen serait mort?

THÉRÈSE.

Non, monsieur.

ZAMANE.

Un enfant, peut-être?

THÉRÈSE.

Non, mais bien monsieur Zamane, si vous voulez le savoir.

ZAMANE.

Monsieur Zamane, l'oncle de madame Vermeulen?

THÉRÈSE.

Lui-même.

ZAMANE.

Ah! mon Dieu, ce pauvre oncle Zamane! Il vivait donc encore?

THÉRÈSE.

Il vivait encore, oui; il y a deux jours... (*Elle tire son mouchoir.*) Un digne homme! le plus brave homme de la terre... ah, monsieur, si vous l'aviez connu...

ZAMANE.

Il devait être parvenu à une vieillesse assez avancée?

VANHOUTE.

Je gagerais que monsieur le connaissait?

ZAMANE.

C'était mon oncle, à moi aussi.

THÉRÈSE.

Seriez-vous, par hasard, le frère à madame?

ZAMANE.

Son propre frère, ma bonne; Jérémie Zamane.

VANHOUTE, *se frottant les mains, à part.*

Bon! bon! voilà quelque chose à conter à Marie-Josèphe!

THÉRÈSE.

Tiens! tiens! ah bien, monsieur, les oreilles ont dû vous

tinter assez souvent, car il ne se passait pas de semaine qu'on ne parlât de vous dans la maison... On se demandait ce que vous étiez devenu depuis si longtemps, on s'étonnait de ne pas recevoir de vos nouvelles... on désirait tant vous revoir, mademoiselle Ernestine surtout!. On... (*reprenant son mouchoir*).. ah! monsieur Jérémie, vous arrivez dans un moment de désolation!

ZAMANE.

En effet, cet événement me contrarie...

THÉRÈSE.

Dans un moment d'autant plus triste pour vous que... (*elle sanglote*) que tout à l'heure, on va lire le testament et que.. — mais vous le savez probablement, puisque c'est le secret de tout le monde.. — vous avez été déshérité par le défunt...

ZAMANE.

Mais, je vous avoue que cela ne m'afflige guère.

THÉRÈSE, *soupirant.*

Ah! c'est bien heureux quand on peut se faire une raison...

VANHOUTE, *hochant philosophiquement la tête.*

Nous sommes tous mortels, n'est-ce pas, monsieur?

ZAMANE, *gravement.*

Eh, oui!.. plus ou moins.

VANHOUTE.

Dans des circonstances comme celle-ci, et quand on arrive de loin, on doit être bien impatient de savoir ce qui s'est passé? si vous saviez, monsieur...

THÉRÈSE, *l'interrompant.*

Taisez-vous, Vanhoute. Est-ce que cela vous regarde? êtes-vous de la maison?... Vous êtes encore là, comme un fainéant, quand il y a une demi-heure que vous devriez être parti.

VANHOUTE.

Bon! voilà qu'elle me met à la porte a cette heure, parce qu'elle a trouvé à qui parler... Maria, mater Dei! les femmes sont-elles ingrates!

THÉRÈSE.

Eh bien, vous ne vous en allez pas?

VANHOUTE.

Si fait, je m'en vas!... (*A part.*) Je m'en vas à la cuisine; elle sera trop heureuse de m'avoir, là, tantôt, sous la main.

SCÈNE V.

ZAMANE, THÉRÈSE.

ZAMANE.

Voulez-vous m'annoncer à vos maîtres, je vous prie?

THÉRÈSE.

Il n'y a personne ici, monsieur; tout le monde est à l'église.

ZAMANE.

En ce cas j'attendrai. (*Il s'assied*) Vous pouvez me laisser...

THÉRÈSE.

C'est que... (*A part.*) Voilà-t-il un bourru d'homme! Est-il permis d'être aussi peu curieux que ça? (*Elle fait mine de se retirer.*)

ZAMANE, *se tournant vers elle.*

Dites-moi, je vous prie?..

THÉRÈSE, *à part, vivement.*

Ah! je me doutais bien qu'il m'interrogerait. (*Haut.*) Tout ce que vous voudrez, monsieur.

ZAMANE.

Il y a vingt ans que j'ai quitté le pays, et depuis plus de quinze ans, privé de toute relation avec ma famille, je ne serais pas fâché... Il y a longtemps que vous êtes au service de mon beau-frère?

THÉRÈSE.

Depuis la naissance de mademoiselle, pour vous servir.

ZAMANE.

Ma sœur était enceinte quand je partis...

THÉRÈSE.

D'un garçon, monsieur : mademoiselle Ernestine est venue au monde deux ans plus tard : elle a aujourd'hui ses dix-sept ans.

ZAMANE.

Madame Vermeulen a donc deux enfants.

THÉRÈSE.

Ces deux-là et deux autres... qui sont morts... Ah ! Monsieur, ça été une désolation dans la maison !.. absolument comme aujourd'hui... (*Elle va pour tirer son mouchoir.*)

ZAMANE, *arrêtant son bras.*

Bien, bien... ça suffit. — Et mes deux autres sœurs, vous les connaissez sans doute?

THÉRÈSE.

Si je les connais? je crois bien ! madame Carpentier et madame Wautelet. A vrai dire, il y a sept ou huit ans, les trois sœurs se fréquentaient peu; elles avaient même l'air de ne pas trop pouvoir se souffrir, ce qui, par malheur, arrive souvent dans les familles nombreuses. Mais depuis que le défunt était parvenu à les réconcilier, elles se voyaient presque tous les jours: je n'affir-

merai pas, pour cela, qu'elles s'aiment au fond, mais en apparence elles sont au mieux ensemble, et pour le monde ça suffit, n'est-ce pas, Monsieur?

ZAMANE.

Ont-elles aussi des enfants?

THÉRÈSE.

Madame Carpentier a trois filles; madame Wautelet deux garçons; et madame Vermeulen, un garçon et une fille.

ZAMANE.

Vous me l'avez déjà dit. Ainsi, tous ces gens-là ne s'accordaient guère entre eux, lorsque...?...

THÉRÈSE.

Oh! ils vivaient comme chiens et chats, lorsque le vieil oncle,—et ça été un fameux événement dans la famille! — les a fait tous venir un beau jour, afin de leur donner communication de ses dernières dispositions.

ZAMANE.

Il y a, dites-vous, sept ans de cela?

THÉRÈSE.

Un peu plus.

ZAMANE.

Et il est mort avant-hier?

THÉRÈSE.

A onze heures, trois quarts, du matin.

ZAMANE.

Il peut se vanter d'avoir eu une agonie passablement longue.

THÉRÈSE.

Oh! mais, il se portait à merveille! seulement, c'est une idée qui lui a pris, comme ça. Il les a donc fait venir. et. après un petit sermon de circonstance sur le

charme des liens de famille, sur le bonheur de l'intimité entre proches parents, dont il reconnaissait lui-même, et malheureusement trop tard, dit-il, toute l'importance et toute la douceur, il leur exposa les motifs qui l'avaient engagé à les faire venir chez lui,.. c'était une chambre de célibataire, fort modeste, soit dit en passant, chez un marchand de cigares, au Cantersteen, dont la demoiselle a fait parler d'elle, à cause d'un officier des guides... Madame la vicomtesse d'Holoi venait de mourir: c'était, leur dit l'oncle, l'unique amie qu'il eût au monde; et l'isolement dans lequel il allait désormais se trouver, lui paraissait à l'avance pénible et l'effrayait, d'autant plus que venant d'être mis à la retraite, il n'aurait plus désormais d'occupations régulières. En conséquence, il ne demandait pas autre chose qu'un rapprochement avec les siens, pourvu qu'eux-mêmes commençassent par s'entendre entre eux... On ne savait pas trop à quoi s'en tenir sur le compte de M. Zamane, votre oncle; ce que je sais, c'est qu'il passait généralement pour un original; d'autres disaient égoïste, c'est peut-être la même chose. On ne lui connaissait aucune fortune, et il menait, ce qu'on appelle, une assez bonne vie. Comme chef de division, il jouissait précédemment, il est vrai, d'un traitement honnête et plus que suffisant à ses besoins; avec ça, que, tous les jours que Dieu donne, il allait dîner et passer la soirée, chez madame la vicomtesse, l'une des maisons les plus suivies de Bruxelles. Il y avait même pris, à ce qu'il paraît, des habitudes fort agréables, et voilà que tout d'un coup, il perd à la fois sa place au ministère et sa place à la table de madame d'Holoi! On l'avait mis à la retraite, avec une pension de 1400 francs, et la vicom-

tesse venait de mourir d'apoplexie, ce qui est fort rare chez les femmes, à ce que j'ai entendu dire. C'est trois mois après, qu'il écrivit à chacun des maris de ses nièces pour les rassembler à la même heure chez lui, à l'effet de leur lire solennellement, en présence du notaire Deridder, ses dernières volontés, comme quoi, il partageait à l'avance sa fortune entre elles trois, pour en jouir après sa mort, se réservant néanmoins le revenu de ce qu'il possédait et dont il userait à sa convenance.

ZAMANE.

Ses revenus! mais, si je me rappelle bien, l'oncle Zamane avait mangé son patrimoine; et à moins qu'il n'eût gagné le gros lot à quelque tombola en Allemagne...

THÉRÈSE.

C'est ce que tout le monde croyait aussi; mais il paraît qu'en 1830 il s'était associé, avec quelques malins, pour faire des affaires de banque, et qu'en jouant dans les fonds, il avait gagné de l'argent plus gros que lui... J'ai entendu parler de millions... D'autres disent encore que la vicomtesse, qui était énormément riche, lui avait donné de la main à la main, la moitié de sa fortune... Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il a laissé à madame Vermeulen, un capital de cent trente mille francs, en inscriptions sur le grand livre de France... Vous riez? c'est peut-être que j'écorche les mots.. cependant, je les ai entendu dire assez souvent... A madame Carpentier, une maison à Paris d'un revenu de plus de six mille francs; mais il paraît qu'elle demande beaucoup de réparations... et à madame Wautelet enfin, une ferme et ses dépendances, situées quelque part en France.

ZAMANE.

Et puis?

THÉRÈSE.

Et puis, c'est tout.

ZAMANE.

Mais, nous sommes encore loin du million dont vous parliez.

THÉRÈSE.

Comment, monsieur, tout ce que je viens de vous énumérer là, ne constitue pas un million ?

ZAMANE.

Si fait, si fait ! allez toujours...

THÉRÈSE.

Mais c'est tout, vous dis-je. Après cela la bonne harmonie s'est rétablie dans la famille, et il ne s'est plus élevé de dispute entre les trois sœurs, si ce n'est à l'occasion de l'oncle lui-même, que, tantôt l'une, tantôt l'autre, elles voulaient toutes trois accaparer en le logeant chez elles, afin de l'avoir constamment sous la main : si bien que, pour les mettre d'accord et ne pas faire de jalouses, le bon homme passait alternativement une année entière chez chacune d'elles, et, Dieu sait, s'il était choyé le cher bon homme ! Mais je crois bien que c'est madame Vermeulen qu'il aimait le mieux, à cause de mademoiselle Ernestine qu'il préférait à tout le monde... Aussi, je dois dire que personne n'avait pour lui plus d'affection, de soins et d'attention... Elle était constamment en alerte pour lui complaire... Elle allait passer des matinées entières dans sa chambre, coudre et broder, en fesant la conversation avec lui ; elle lui lisait son journal, lui donnait le bras à la promenade,.. enfin un ange de patience, monsieur !... Oh ! je suis bien sûre que si le testament était à refaire, elle serait avantagée : mais on dit qu'il laissera un écrit

signé, par lequel il léguera à mademoiselle Ernestine tout ce qu'il a amassé depuis sept ans, et ce ne sera pas peu de chose; car, figurez-vous qu'il ne dépensait pas un sou de son argent. Il est vrai de dire qu'on ne le laissait manquer de rien; on prévenait tous ses désirs; on payait son blanchissage; on renouvelait à temps sa provision de tabac à priser; on lui achetait ses bas et ses chemises; on lui fesait faire jusqu'à ses habits, et il acceptait toujours, sans faire semblant de rien, pour ne pas humilier ses nièces par un refus qu'il supposait pouvoir leur faire de la peine... Enfin, c'était à qui se mettrait en quatre pour lui être agréable; et il le méritait bien : car, c'était le plus digne vieil homme que j'aie connu; d'une humeur toujours égale; si gai, quand il était content; si bienveillant, si affable pour les sujets; et si propre donc! jamais il ne crachait que dans son mouchoir... Un modèle de vieillard sous tous les rapports... Ah! bien sûr, pour ceux qui l'ont connu c'est une bien grande perte, et si je m'écoutais... (*Elle va pour mettre la main à la poche de son tablier.*)

ZAMANE, *l'arrêtant.*

Bien, ma fille, très-bien! J'aime à voir l'affection que vous portez à vos maîtres : ça fait votre éloge et le leur... et si j'en juge par les regrets que vous manifestez...

THÉRÈSE.

Un si brave homme!... ah! on a bien raison de le dire : les bons maîtres font les bons domestiques.

ZAMANE.

Voilà des principes que j'apprécie : vous êtes gouvernante dans la maison?

THÉRÈSE, *se rengorgeant.*

Femme de confiance, monsieur... et je m'occupe aussi de la cuisine.

ZAMANE.

J'ai toujours eu une estime particulière pour les cordons bleus.

THÉRÈSE.

Les quoi, monsieur?

ZAMANE.

Pour les cuisinières de mérite... et je serai enchanté quand l'occasion se présentera pour moi de juger de votre savoir-faire.

THÉRÈSE.

Mais, aujourd'hui même, monsieur, s'il plaît à Dieu. Après la cérémonie mortuaire toute la famille se réunit ici pour assister à la lecture définitive du testament, et l'on dîne ensuite...

ZAMANE.

Ah! tant mieux! je suis heureux que ce repas de condoléance me fournisse à la fois l'occasion de renouer connaissance avec tous mes parents, et d'apprécier vos talents culinaires.

THÉRÈSE.

Et puis nous aurons le monsieur Deridder, un notaire un peu sur sa panse et qui aime les bons morceaux... une fine bouche, allez!... Je m'en vas donc m'occuper de mes rôtis... (*Elle reprend son mouchoir.*) Cependant, quand je pense qu'on donne à dîner, un jour comme celui-ci...

ZAMANE.

Que voulez-vous, ma fille? si parce qu'un oncle meurt, les cuisinières prenaient le parti de ne plus faire la cuisine, qu'arriverait-il?

THÉRÈSE.

Ah! c'est bien vrai, Monsieur! (*A part.*) Qu'est-ce qu'il entend par là?... C'est drôle, je trouve qu'il ressemble à son oncle d'une manière étonnante : on ne savait jamais s'il parlait sérieusement, le vieux; et, celui-ci, comme l'autre, me paraît faire, aussi, un Dieu de son ventre... (*Haut.*) Vous n'avez plus besoin de mes services, monsieur Zamane?...

ZAMANE.

Non, ma fille.

THÉRÈSE.

Ça m'affecte, tenez, de vous dire; monsieur Zamane, parce que j'appelais comme ça, feu votre oncle, Dieu veuille avoir son âme... Allons, vous ne prendrez pas en mauvaise part que je vous laisse seul?...

ZAMANE.

Nullement, ma bonne.

THÉRÈSE.

Aussi bien, voilà mademoiselle Ernestine et monsieur Paul qui passent, revenant de l'église : est-ce que déjà le service serait fini? Non, ils sont seuls, et je vas leur annoncer votre arrivée.

ZAMANE.

Gardez-vous en bien; je le leur apprendrai bien moi-même : c'est une surprise que je leur ménage.

THÉRÈSE.

Comme vous voudrez, monsieur; aussi bien je n'ai pas une minute à perdre pour être prête à temps.

SCÈNE VI.

ZAMANE, *seul.*

Chose singulière! j'ai appris la mort toute récente de mon vieil oncle sans plus d'émotion que s'il se fût agi d'un mandarin chinois, et le cœur me bat à l'approche de ce neveu, de cette nièce que je n'ai jamais vus, dont j'ignorais même l'existence... Il est vrai que quant à l'oncle je le croyais enterré depuis longtemps, et j'en conservais tout au plus un souvenir vague et confus...! tandis que ces jeunes gens... Fichtre! je les entends et j'en suis tout déconcerté... Si je ne me montrais pas d'abord?... Si, masqué derrière ce paravent?.. C'est ça! un coup de théâtre...

SCÈNE VII.

ERNESTINE, PAUL, ZAMANE, (*caché*).

ERNESTINE.

Hein? Paul, quel froid?

PAUL.

Le fait est que la température est ici plus agréable qu'à l'église: cependant je regrette d'avoir quitté la cérémonie au moment, pour ainsi dire, le plus intéressant: ça commençait à m'amuser pas mal.

ERNESTINE.

Mon dieu! Paul, comment peux-tu être aussi gai?

PAUL.

Que veux-tu? je ne puis pas m'empêcher de rire, moi.

ERNESTINE.

Peut-on se trouver dans des dispositions semblables, quand...

PAUL.

C'est absolument comme si tu ne voulais pas avoir froid aux pieds ; moi je ne puis pas voir, sans me désopiler intérieurement la rate en sourdine, les excellentes frimes dont nous sommes témoins depuis ce matin...

ERNESTINE.

Cependant, si tu réfléchissais...

PAUL.

Bah ! je ne réfléchis pas ; je ne pense pas même à l'oncle ; ce qui me réjouit c'est de voir la mine compassée de tous ceux qui sont là-bas, et qui font des efforts inimaginables pour se donner des dehors de circonstance... Tiens ! si ce n'est toi, ma pauvre petite sœur, je parierais qu'il n'y a pas un seul des héritiers qui, au fond, ne soit enchanté de l'aventure. Pour ma part, je mentirais si je disais le contraire... Il n'y a que toi aussi, pour prendre ainsi les choses au sérieux... J'ai vu le moment où tu allais te trouver mal : c'eût été très-ridicule. On eût parlé demain dans tous les coins de Bruxelles, de l'excessive sensibilité de mademoiselle Ernestine Vermeulen... Crois-moi, cela t'eût fait grand tort dans l'opinion... c'eût été un scandale. Heureusement, je m'en suis aperçu à temps ; je l'ai fait observer à maman, trop heureux de saisir l'occasion d'échapper à toutes ces simagrées, en t'entraînant hors de l'église, pour te laisser pleurer à l'aise, et moi, rire un peu.

ERNESTINE.

Mon dieu, Paul, si l'on t'entendait !

PAUL.

Eh bien, quoi ?

ZAMANE, *monté sur sa chaise et regardant au-dessus du paravent, à part.*

C'est qu'elle est gentille à croquer, ma petite nièce,

et mon coquin de neveu, est un drôle assez bien découplé...

ERNESTINE, *tourne par hasard la tête vers le paravent, et apercevant Zamane, pousse un cri...*

Hé!

PAUL.

Eh bien, eh bien! qu'est-ce donc qui t'arrive?

ERNESTINE.

Il y a là quelqu'un derrière le paravent.

PAUL.

Quelqu'un?

ERNESTINE.

Oui, un homme, j'en suis sûre!

PAUL.

Folle, va!

ZAMANE, *se montrant.*

Pas si folle en effet, puisqu'Ernestine ne se trompait pas.

ERNESTINE, *étonnée.*

Ernestine, dit-il!...

PAUL, *froidement.*

Monsieur?...

ZAMANE.

Je serai monsieur — ou un homme, si vous voulez — mais j'aimerais mieux que vous m'appelassiez : mon oncle.

PAUL, ERNESTINE *ensemble.*

Notre oncle?...

ZAMANE.

Oui, ma petite nièce; oui, mon cher neveu.

ERNESTINE.

Ah! notre oncle Jérémie, le frère de maman? serait-il bien possible?

ZAMANE.

Cela vous contrârierait-il ?

PAUL.

Au contraire, monsieur... charmé de faire votre connaissance.

ERNESTINE.

Oh! bien au contraire, mon oncle !

ZAMANE.

Alors, embrassez-moi donc !

ERNESTINE.

Volontiers, mon oncle.

ZAMANE, *présentant la main à Paul.*

Mon neveu, touchez-là.

PAUL.

Ma foi, de grand cœur. (*A part*) Il me revient assez cet oncle-là ! Ça me fait l'effet d'un ancien mauvais sujet, d'un Philibert n° 1.

ZAMANE.

Eh bien, mes chers enfants, vous ne vous attendiez pas à me revoir, n'est-ce pas ?

PAUL.

Nous ne nous avions jamais vu.

ZAMANE.

C'est juste ; quant à toi, mon garçon, je t'ai vu poindre à la vie, c'est le mot... il y a vingt ans de cela.

ERNESTINE.

Oh ! maman nous a bien souvent parlé de vous, allez!

ZAMANE.

Cette chère Marie ! c'était, de mes trois sœurs, celle que j'aimais le plus; elle a dû vous le dire : aussi est-ce chez elle que je suis venu tout d'abord.

ERNESTINE.

Certainement qu'elle nous l'a dit.

PAUL.

Vous lui ressemblez un peu, tenez!

ZAMANE.

En ce cas, elle est un peu déformée : car c'était bien la plus gentillette petite femme... comme est Ernestine aujourd'hui.

ERNESTINE.

Mais maman est encore très-bien, je vous prie de le croire!

ZAMANE.

A la bonne heure : et Juliette et Sophie?...

PAUL.

Hum...

ZAMANE.

Qu'est-ce à dire? et que signifie votre hum, Monsieur?

PAUL.

Ça veut dire qu'elles ne sont pas encore trop mal pour des femmes de quarante-cinq à quarante-huit ans.

ERNESTINE.

Mon oncle, ça tombe bien mal que vous nous arriviez aujourd'hui précisément.

ZAMANE.

Pourquoi donc, chère enfant?

PAUL.

Oh! si vous la laissez faire, elle va vous assommer de ses lamentations, je vous en préviens.

ZAMANE.

Ah! je comprends... (*Prenant la main d'Ernestine.*) Vous l'aimiez donc bien ce vieil oncle?

PAUL.

Je crois bien, ce vieil égoïste n'aimait qu'elle dans toute la famille.

ZAMANE.

Eh bien, mon enfant, si les oncles qui vous aiment, ont la chance d'être aimés par vous, vous m'aimerez un peu, je l'espère.

PAUL.

Est-ce que vous nous amenez une tante, mon oncle?

ZAMANE.

Non, mon cher; je suis parti garçon et je reviens célibataire.

ERNESTINE.

Ah! eh bien, tant mieux!

PAUL.

Ah! ça, aurais-tu envie, par hasard, de devenir ma tante, toi?

ERNESTINE.

J'en suis bien aise, parce que mon oncle Jérémie pourra demeurer chez nous.

PAUL.

C'est vrai, nous avons un appartement libre.

ZAMANE.

Nous verrons ça; mais je vous préviens que je ne suis pas encore disposé à faire mon testament.

ERNESTINE.

Ah! mon oncle!..

ZAMANE.

C'est une mauvaise plaisanterie, mon enfant. Mais, dites-moi, y a-t-il un mot de vrai dans le conte arabe que me faisait tout à l'heure la surintendante Thérèse, concernant notre oncle Louis?

PAUL.

Elle n'a pu vous apprendre que ce que chacun sait. Il y a de cela une huitaine d'années, il s'est mis dans la

boule de rassembler ses neveux et nièces pour leur faire lecture de ses dispositions testamentaires, par lesquelles...

ZAMANE.

Par lesquelles ta mère aurait cent trente mille francs inscrits au grand livre de France; ta tante Juliette, une maison située à Paris, et ta tante Sophie une propriété champêtre d'un revenu à peu près équivalent.

PAUL.

C'est cela.

ZAMANE.

Mais quel diable de métier a donc fait l'oncle Louis pour s'être trouvé à la tête d'une semblable fortune? Dès 1815, il avait perdu son patrimoine en folies de tout genre et particulièrement au jeu, et c'est à grand' peine qu'il était parvenu à se caser dans je ne sais quelle administration.

PAUL.

Il était depuis 1823, Directeur au ministère des Finances.

ZAMANE.

C'est très-honorable, sans doute; mais ce n'est pas là le pérou...A-t-il été de plus munitionnaire, fournisseur de vivres, entrepreneur de travaux publics?

PAUL.

Non; pas que je sache du moins... Il menait au reste une vie assez excentrique : la famille ne le voyait pas à cette époque, et lui-même ne fréquentait guère que la maison de la vicomtesse d'Holoi.

ZAMANE.

Oui, je sais; une vieille passion qui datait du temps de la préfecture de M. de Pontécoulant... L'avait-elle

fait son légataire: ce n'est pas probable, elle avait des enfants.

PAUL.

Non. Elle est morte *ab intestat*; mais peut-être une donation entre vifs...

ZAMANE.

Bah! laissons cela et parlons du présent... Mon ami, tu étudies le droit, n'est-ce pas... *ab intestat... entre vifs*... peste!

PAUL.

Oui, mon oncle.

ZAMANE.

Pour devenir représentant peut-être.

PAUL.

Je ne dis pas non.

ZAMANE.

Voyez-vous ça!

PAUL.

Pourquoi pas?

ZAMANE.

Cependant d'après ce que je t'entendais dire tantôt, la contrainte ne vous plaît guère, monsieur?

PAUL.

Mais, vous nous écoutiez donc, mon oncle?

ZAMANE.

Je vous entendais seulement, et, Dieu merci, j'en aurais entendu de belles, si la curiosité ne m'avait poussé à montrer ma face au-dessus du paravent.

PAUL.

Nous espionner! savez-vous que c'est très-mal, mon oncle!

ZAMANE.

J'avais, je vous l'avoue, un ardent désir de vous voir..

Mais, ma petite Ernestine, vous êtes bien soucieuse; vous me paraissez préoccupée.. qu'avez-vous donc?

ERNESTINE.

Moi? rien, mon oncle.

PAUL.

J'espère bien que tu n'as plus froid aux pieds.

ZAMANE, *l'observant.*

Non, c'est autre chose.

ERNESTINE.

Vous permettez, mon oncle, que j'aille déposer dans ma chambre mon manteau, mon boa et mon chapeau... je reviens tout de suite.

ZAMANE.

A cette condition, je vous le permets.

SCÈNE VIII.

ZAMANE, PAUL.

ZAMANE.

Vous avez-là, mon neveu, une charmante sœur.

PAUL.

Oui, c'est une assez bonne fille... c'est incontestablement ce que nous avons de mieux dans la famille: j'ai pour cousines, d'autre part, trois pécores et pour cousins deux escogriffes fieffés.

ZAMANE.

Etaient-ils aussi à l'église?

PAUL.

Parbleu! ils étaient curieux à voir: je puis bien vous le répéter puisque vous étiez là il y a un quart d'heure.. c'était vraiment un spectacle qui valait de l'or pour qui les observait de sang-froid..ils vous avaient une tristesse d'emprunt, que c'était une bénédiction!... ils pa-

raissaient tout confits en contrition, tandis qu'intérieurement ils calculaient, j'y parierais ma tête, les avantages que l'événement allait leur rapporter. Chacun faisait ses châteaux en Espagne. Mon oncle Carpentier, qui depuis si longtemps a en vue l'acquisition d'une maison de campagne à Laeken, rêvait sans doute qu'il était déjà voisin du Roi Léopold ; mon oncle Wautelet, qui veut faire bâtir un hôtel, rue Royale, spécule peut-être sur l'acquisition des bas-fonds, dont il revendra une partie pour être convertie en marché couvert; il n'y a pas jusqu'au papa lui-même, et maman surtout... maman qui a une imagination!...

ZAMANE.

Eh! et toi-même.

PAUL.

Oh! moi, je ne m'en cache pas, je me borne à souhaiter que papa prenne une maison à porte cochère... Maintenant, il peut bien se permettre un équipage, et me passer à moi le fin tilbury, quand je ferai mon stage... Ce sont là des douceurs que nous pourrons, sans gêne, nous procurer... Car enfin six mille francs de plus par an dans une maison... avec trois mille on peut grandement tenir deux chevaux..

SCÈNE IX.

Les précédents, ERNESTINE.

ERNESTINE, *rentrant.*

Vous voyez, mon oncle, que je ne me suis pas fait attendre.

ZAMANE.

Je vous en aurais voulu s'il en eût été autrement... Ah! çà et toi, ma petite nièce, as-tu formé aussi quel-

que désir dont l'accomplissement maintenant deviendra facile.

ERNESTINE, *évitant de répondre à la question.*

J'ai vu de ma chambre les fiacres, qui reviennent de l'église, tourner l'angle de la rue; tout notre monde va bientôt se trouver ici.

PAUL, *regardant à la fenêtre.*

Eh! parbleu, oui! toute la kyrielle des oncles et des tantes descend de voiture... ah! les cousins et les cousines, Dieu les bénisse, s'en vont....

ZAMANE.

Les autres vont-ils entrer, ici, dans ce salon?

PAUL.

Je ne le pense pas; ils vont monter directement au cabinet de papa. Le notaire les accompagne et la lecture officielle du testament va commencer.... si, dans ce mo-ment, on tâtait le pouls à tous les héritiers, je suis sûr que l'on reconnaîtrait que plus d'un d'entre eux a la fièvre... Moi, d'abord, je ne suis pas à mon aise..

ZAMANE.

Veux-tu bien, mon garçon, me conduire là-haut: je ne suis pas fâché de saisir la circonstance pour trouver toute la famille réunie.

PAUL.

Volontiers; je suis fort curieux, pour ma part, d'assister à la reconnaissance. Ce sera fort piquant... Un oncle qui revient d'Amérique, comme dans un vaudeville... On va vous étouffer d'embrassements, de caresses... à moins qu'ils ne vous prennent pour un intrus.

ZAMANE, *prenant son chapeau.*

Allons! montons!

PAUL.

Tu ne viens pas, Ernestine?

ERNESTINE.

Non, je monterai tout-à-l'heure. Je suis tellement remuée de tout ce qui se passe autour de moi que j'ai vraiment peine à me remettre...

PAUL.

Prends un verre d'eau, ça passera.

ZAMANE.

Comme rien ne me retiendra là-haut, après les embrassades réciproques, je reviendrai immédiatement vous retrouver, ma petite.

SCÈNE X.

ERNESTINE, *seule.*

Paul a raison, un verre d'eau me ferait du bien ; j'ai la poitrine brûlante. (*Elle sonne et s'assied ensuite auprès du foyer, absorbée dans ses réflexions*)... Mon dieu ! j'ai eu tort peut-être de ne pas prévenir maman ; elle, qui est si vive! C'était bien mon intention, si nous n'avions pas trouvé ici mon oncle Jérémie. C'est singulier! toute petite fille, quand on me parlait de mon oncle Jérémie, j'ouvrais de grands yeux et j'écoutais de toutes mes oreilles; depuis, j'étais la seule peut-être à rappeler son souvenir dans la famille, parce que j'y pensais souvent; j'avais le pressentiment qu'il n'était pas perdu pour nous, que nous le reverrions, et, je ne reviens pas de la justesse de mes prévisions: il est tel que je me l'étais figuré, bon, aimable, aimant... Seulement il est bien plus jeune que je ne pensais; c'est que c'est un jeune homme au moins! et... (*Elle va sonner une seconde fois.*)

Il n'y a donc pas de domestique dans la maison? (*Elle se rassied, reprend son attitude pensive et dit à voix basse :*) Il est très-bien...

SCÈNE XI.

ERNESTINE, THÉRÈSE.

THÉRÈSE, *se croisant les mains et d'un ton important.*

Eh bien, mademoiselle?

ERNESTINE.

Quoi? qu'est-ce encore ?...

THÉRÈSE.

Oh! rien de nouveau : j'espère que c'est déjà bien assez comme ça; un oncle qui vous revient de l'autre monde au moment le plus inattendu.

ERNESTINE.

Est-ce fini?

THÉRÈSE.

Fini! ils en auraient jusqu'à demain, si le notaire n'était pas là... Ils se l'arrachent; il passe des bras de l'un dans les bras de l'autre; et des poignées de main donc!... Mon cher Jérémie, par ci; mon pauvre Jérémie, par là... après vingt ans!... que vous êtes changé — Vous aussi.— Vous resterez ici ?— Oui. —Vous viendrez chez nous? — Oui. — Il dit oui à tout le monde; on dirait qu'il en a déjà assez.

SCÈNE XII.

Mme VERMEULEN, ERNESTINE, THÉRÈSE.

Mme VERMEULEN.

Est-il vrai, Ernestine, que vous soyez indisposée?

ERNESTINE.

Ce ne sera rien, maman! J'avais sonné Thérèse pour avoir un verre d'eau...

Mme VERMEULEN.

Allez chercher ce verre d'eau et revenez vite... Il y a une demi-heure que je veux vous parler; j'ai des ordres à vous donner. (*Thérèse sort.*) Jérémie vient un peu tard pour assister au partage de la succession... Heureusement que, s'il faut en juger par les apparences, il n'est pas dans le besoin; vous a-t-il parlé de ses affaires? a-t-il de la fortune?...

ERNESTINE.

Mon dieu, maman, je n'en sais rien.

Mme VERMEULEN.

Eh! mais de quoi donc avez-vous pu parler, depuis deux heures qu'il est avec vous et votre frère ?.. (*Rentre Thérèse.*) Au reste comme il voyage en poste, il faut croire qu'il est plus qu'à son aise.

THÉRÈSE, *offrant un verre d'eau à Ernestine.*

Tenez, mademoiselle, j'ai été la chercher moi-même à la pompe; on ne peut avoir personne; la maison est sens dessus dessous... Je ne sais pas comment je viendrai à bout de mon dîner...

Mme VERMEULEN.

Thérèse, vous savez que nous avons un convive de plus?...

THÉRÈSE.

Oui, madame, c'est moi qui ai reçu, la première, M. Jérémie, et vous pouvez bien croire...

Mme VERMEULEN.

Il faudra faire préparer tout de suite l'appartement de mon oncle Louis.

THÉRÈSE.

Est-ce qu'il couchera dans le même lit?

Mme VERMEULEN.

Sans doute; les matelas n'ont-ils pas été, depuis vingt heures, mis à l'air?... personne n'ira lui dire que ce sont ceux du mort... et puis ce sont des idées, ça! pourvu que les draps soient blancs... Les fenêtres ont été ouvertes?

THÉRÈSE.

Non; mais on les ouvrira.

Mme VERMEULEN.

Ça suffit; maintenant, occupez-vous du plus pressé, du dîner... S'il vous manquait quelque chose vous enverriez Jean chez Bouré; mais, Jean est si bête...

THÉRÈSE.

J'ai, là, précisément, Vanhoute...

Mme VERMEULEN.

Le boulanger, notre voisin?

THÉRÈSE.

Oui, madame; il est très-attaché à la maison.

Mme VERMEULEN.

C'est un homme sûr?

THÉRÈSE.

J'en réponds comme de moi-même.

Mme VERMEULEN.

C'est bien. Vous l'enverrez prendre un fromage à la glace chez Velloni... non; ça s'en va trop vite... Plutôt, un pâté de foie gras, ça dure plus longtemps et fait plus d'effet... Non; une terrine de gingembre, ça dure plus longtemps encore, et ça produit le même effet pour la symétrie... non! rien; ce sera plus tôt fait! Vous lui direz d'aller tout bonnement et tout de suite à l'hôtel de

Flandre, prévenir le domestique de M. Zamane, un monsieur, direz-vous, qui est arrivé hier soir en poste,... prévenir ce domestique que son maître logera, ici, ce soir, et qu'il fasse tous ses préparatifs en conséquence... Vous le ferez coucher dans la chambre de Jean.

THÉRÈSE.

Monsieur Zamane ?

Mme VERMEULEN.

Que vous êtes bornée ! eh ! non, son domestique.

THÉRÈSE.

Ah ! bien ...

Mme VERMEULEN.

Il faut traiter les gens selon leur valeur... et mon frère ne doit pas être reçu comme le premier venu. J'ai déjà cru m'apercevoir que Juliette et Sophie voulaient s'en emparer; mais puisque c'est chez nous qu'il est venu d'abord, j'espère qu'il y restera... Allez donc, Thérèse.

THÉRÈSE.

Oui, madame, je dirai à Vanhoute, qu'il doit aller à l'hôtel de Flandre, et... et..

Mme VERMEULEN.

Et... et... vous êtes une sotte. — Envoyez-moi Vanhoute; je lui ferai faire cette commission-là moi-même.

THÉRÈSE.

Oui, madame.

SCÈNE XIII.

Mme VERMEULEN, ERNESTINE.

Mme VERMEULEN.

C'est vraiment une misère d'avoir affaire à des sujets qui n'ont pas plus de tête que ça: si je n'en avais pas

pour tout le monde, je ne verrais faire que des sottises autour de moi.... qu'avez-vous donc, Ernestine?

ERNESTINE.

Rien du tout, maman.

Mme VERMEULEN.

Il me semble que vous pourriez montrer une meilleure figure à votre oncle.

ERNESTINE.

Mais, maman, je l'ai très-bien accueilli, et j'espère bien qu'il n'a pas eu à se plaindre de moi.

Mme VERMEULEN.

Oh! je sais bien; vous êtes une petite caline, vous, quand vous voulez vous en donner la peine.

ERNESTINE.

Maman, en vérité, je ne sais pas ce que vous voulez dire.

Mme VERMEULEN.

Enfin, la preuve, c'est que le vieux ne voyait que par tes yeux, et si tu voulais, tu amadouerais ton jeune oncle comme tu as amadoué l'autre... Il ne t'a jamais dit ce qu'il se proposait de faire du magot qu'il accumulait depuis sept ans? Ça m'intrigue. S'il en avait disposé en ta faveur, ça me ferait un plaisir!... D'abord, pour nous, pour toi; et puis parce que Juliette et Sophie en enrageraient de la belle manière!

SCÈNE XIV.

Mme VERMEULEN, ERNESTINE et ZAMANE, *qui rentre, la figure soucieuse.*

Mme VERMEULEN.

Ah! vous voilà, Jérémie?

ZAMANE.

Marie, on n'attend plus que vous dans le cabinet de Vermeulen pour commencer la lecture du testament.

Mme VERMEULEN.

J'y vais; mais, vous, pourquoi n'y êtes-vous pas resté?

ZAMANE.

Eh, parbleu, parce que ça ne me regarde pas.

Mme VERMEULEN.

Ah! oui... c'est vraisemblable; mais, aussi, pourquoi, Jérémie, êtes-vous resté plus de quinze ans sans donner de vos nouvelles? on ne vous croyait plus de ce monde.. Il n'y a qu'Ernestine, tenez, qui disait bien souvent qu'elle vous avait vu en rêve et que vous alliez revenir.. (*Zamane prend dans ses mains une main d'Ernestine et la presse affectueusement.*) Sans cela, soyez bien sûr que l'oncle Louis ne vous eût pas oublié; je suis entièrement convaincue qu'il vous eût traité sur le même pied que nous... C'était un si digne homme; il n'y a qu'une voix là-dessus: une bonté de cœur, une douceur de caractère, et puis l'équité même!... Mais on m'attend, je vous laisse : si vous me voyez aussi gaie, n'attribuez ma satisfaction qu'au plaisir de vous revoir... Mon dieu! il faudrait n'avoir pas d'âme pour se réjouir sitôt après la perte douloureuse que nous avons faite... Allons, encore une fois, à tantôt... Ernestine, soyez bien gentille avec votre oncle.

SCÈNE XV.

ZAMANE, ERNESTINE.

ZAMANE.

Entendez-vous la recommandation de votre mère, mademoiselle.

ERNESTINE, *souriant tristement.*

Oui; mon oncle... mais je ne suis guère disposée en ce moment à me montrer gentille... Je souffre.

ZAMANE.

En effet, je m'aperçois depuis tantôt....

ERNESTINE.

Cela passera: mais vous-même, mon oncle, vous me paraissez moins bien disposé que tantôt. Est-ce que quelque chose vous chagrine?

ZAMANE.

Oui.

ERNESTINE.

Quoi donc! n'avez-vous pas reçu de vos parents l'accueil auquel vous vous attendiez?

ZAMANE.

Pas précisément. J'arrivais à eux le cœur ouvert à toutes les bonnes impressions: sevré depuis longtemps d'affections qui me sont nécessaires, rien n'égalait mon désir de les revoir... et depuis que je les ai revus, je ne sais quel fluide glacial s'est répandu autour de moi, mais je sens mon cœur se resserrer... Ah! je ne pourrai jamais sympathiser avec ces gens-là!

ERNESTINE.

De qui donc avez-vous à vous plaindre?

ZAMANE.

De tous... excepté de toi, mon enfant, et de ton frère; mais ton frère est un franc étourdi... Au reste, c'est de son âge, je ne puis pas lui aller faire un crime de cela: en m'introduisant là-haut, il m'a annoncé comme un oncle d'Amérique, tout cousu d'or; comme un nabab, qui venait jouir dans sa patrie des millions qu'il avait amassés aux grandes Indes; que sais-je?....

Mes beaux-frères et leurs femmes aussi, il faut leur rendre cette justice, ont pris cette plaisanterie au sérieux, et je me suis vu soudain de leur part l'objet de mille et mille offres de service. C'était à qui me donnerait la table et le logement : ta mère me destine l'appartement du défunt ; ton oncle Carpentier, un pavillon isolé dans son jardin où je serai seul, indépendant ; l'autre veut me posséder pendant six mois dans la maison de campagne qu'il se propose d'acheter... Enfin j'étais étourdi de leurs protestations, assommé de leurs démonstrations de tendresse, et au milieu de tout cela perçait une hypocrisie, une contrainte !... Et puis cette impatience mal déguisée de me voir descendre, pour que la lecture du testament commençât plus tôt... Tout cela, vois-tu, me fesait mal. Au reste, tu dois me comprendre, toi, qui ce matin, à l'église, as été témoin de leurs simagrées...

ERNESTINE.

Mais, mon oncle, le monde est comme cela ; ne le saviez-vous pas?

ZAMANE.

Eh! mon dieu, je me suis toujours efforcé de n'en rien voir ; je voulais, jusqu'au dernier moment, me faire illusion... à mon âge, c'était vraiment folie... et puis, j'ai presque toujours vécu en Allemagne, vois-tu, et l'Allemagne... oh! ma bonne et vieille Allemagne!...

ERNESTINE.

Vous parlez de votre âge, mon oncle; quel âge avez-vous donc, au juste ?

ZAMANE.

Trente-sept ans, ma chère petite, bien comptés. J'en avais dix-sept, quand je quittai la Belgique pour

courir les chances de la fortune à l'étranger. J'allai faire mon apprentissage commercial à Francfort, dans la maison Bethman ; de là, j'allai m'établir à Hambourg, où à vingt-deux ans, je m'associai avec un jeune négociant de mon âge à peu près, qui disposait d'une somme égale à celle qui me revint à ma majorité. Quatre-vingt-dix mille francs composaient notre fonds social. Jeunes, actifs, laborieux, pleins de confiance dans nos forces et dans l'avenir, nous nous lançâmes dans les affaires à corps perdu... Quelle belle carrière que le commerce, quand tout vous réussit, et tout nous réussissait! Notre prospérité allait croissant, et, qui sait? nous serions devenus peut-être une des premières maisons de Hambourg, lorsque...

ERNESTINE.

Ah! mon dieu, des cargaisons englouties par un naufrage?...

ZAMANE, *souriant.*

Non : Dieu merci, nous les fesions assurer.. Mais pis que cela, ma chère; mon associé, malheureusement, se mit le mariage en tête.

ERNESTINE.

Eh bien! le grand mal?

ZAMANE.

Que veux-tu? ça ne m'allait pas, une femme dans l'association.

ERNESTINE.

Il fallait vous marier aussi.

ZAMANE.

Je n'y ai jamais pensé une seconde. Tu me croiras si tu veux, mais j'ai toujours été auprès des femmes — même auprès des Allemandes, — juge des autres! — d'une timidité qui ne me permettait pas de les aimer,

et quand j'en aurais aimé quelqu'une, je ne crois pas que j'eusse jamais osé le lui dire... Et puis, j'avais toujours un désir vague de revenir au pays, pour me reposer et jouir; car grâce au ciel, nous avions de beaux bénéfices à partager; je me fesais, à l'avance, une fête de revoir mes sœurs, leurs maris, mes neveux.. et mes nièces aussi. Je me créais, en imagination, une réception de famille, dans le genre de celles qu'a décrites Auguste Lafontaine. C'est le seul romancier que j'aie lu de ma vie. Je suis devenu un peu allemand, vois-tu, en raison du frottement continuel. — Et au lieu de cela, je tombe au milieu d'une bande d'héritiers avides, semblables à des chiens qui attendent la curée... Je ne sais pas trop, si déjà même, ils n'ont pas spéculé sur mon retour: mais, par Dieu! j'ai bon pied, bon œil!..

ERNESTINE.

Mon oncle!

ZAMANE.

Oh! ma chère enfant, ce que je dis là n'est pas à ton adresse.

ERNESTINE.

Je l'espère bien!

ZAMANE.

Tu es aussi bonne, toi, que tu es jolie. Je me suis, tout de suite, senti entraîné vers toi, parce que tu as l'aimant des bons cœurs; et si... (*On entend du bruit au dehors, et les cris de Paul dans le corridor.*) Au diable, le neveu! (*A part.*) Moi, qui n'avais jamais hasardé la moindre confidence à une femme... Il est vrai que c'est ma nièce... Mais c'est qu'elle charmante! et si mon âge — que je lui ai dit, parce qu'elle me l'a demandé — ne l'effrayait pas...

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS, PAUL.

PAUL.

Floués, floués!... nous sommes archi-floués!

ZAMANE.

Mais, écervelé, qu'est-ce donc qui vous prend?

PAUL.

Floués, vous dis-je! Le vieux renard nous a tous mis dedans; tous, tant que nous sommes... Enfoncé le tilbury!

ZAMANE.

Explique-toi, voyons?

PAUL.

Ça fait un grabuge là-haut! une scène chosenozogue, parole d'honneur!

ERNESTINE.

Voilà ce que je craignais...

ZAMANE, *frappé de ces paroles, fait un mouvement.*

Hein? (*A Paul*) T'expliqueras-tu, voyons?

PAUL.

Il n'avait pas un pouce de terrain au soleil, ni maisons, ni briques, ni valeurs d'aucune espèce... un vrai Robert-Macaire, quoi?

ZAMANE.

Mais enfin, de quoi s'agit-il?

PAUL.

Eh! ne le devinez-vous pas? Il s'agit de notre vieux cuistre d'oncle qui nous a tous scandaleusement mystifiés... Tenez, lisez-moi ça : dans le trouble général, j'ai pu m'emparer du codicille abracadabrant que voilà... ou plutôt, je vais vous le lire moi-même... Vous allez voir, ce que vous allez voir!... Ça débute comme un arrêté royal :

« A tous mes amés neveux et nièces, petits-neveux et petites-nièces, qui assisteront à la lecture de mes dispositions testamentaires, salut! »

Vieux scélérat! continuons :

« Ceci est mon codicille, par lequel est annulé de fait le testament, ci-joint, dont cejourd'hui, 1 avril 1833... »

Notez la date, je vous prie, 1 avril!

« ... Dont cejourd'hui, 1 avril 1833, jouissant pleinement de toutes mes facultés intellectuelles, j'ai donné connaissance, par devant maître Deridder, notaire, à mes chers neveux et nièces, par lequel est annulé, dis-je, de fait le testament susmentionné, puisque, et je le confesse en toute humilité, je ne possède aucuns des biens, meubles et immeubles, dont il dispose si libéralement en leur faveur.

»Parvenu à l'âge de soixante-deux ans, après avoir, grâce à la miséricorde de l'Être suprême qui régit les choses d'ici-bas, joui de toutes les douceurs de la vie, et me voyant inopinément, ensuite de deux circonstances fatales, la mort d'une amie généreuse et ma mise à la retraite, réduit à vivre de privations, cruelles à mon âge, j'ai mûrement réfléchi, depuis trois mois, aux moyens d'assurer le bien-être à ma vieillesse, et je me suis arrêté définitivement au projet, dont la mise à exécution commence aujourd'hui même. Je connais assez le cœur humain, pour être bien certain de ne faire naître chez tous les membres de ma famille qu'indifférence et dédain, si je leur exposais l'état véritable de ma triste situation; d'autre part, j'ai la conviction que je m'attirerai leur attachement, et que je serai, de leur part, l'objet de mille bons pro-

cédés (dont j'ai malheureusement contracté l'habitude et dont la continuation m'est aussi nécessaire que l'air que je respire)... »

Entre parenthèse ; il fait des phrases qui n'en finissent pas !...

« Et que je serai de leur part l'objet de mille bons procédés (dont j'ai malheureusement contracté l'habitude et dont la continuation m'est aussi nécessaire que l'air que je respire), si je parviens à leur persuader que ces bons procédés seront plus tard richement rémunérés : en conséquence, j'ai résolu de me constituer, de mon autorité privée, une fortune assez compacte, et de les allécher par l'appât d'un partage équitable, dont la perspective les tiendra en haleine. Ils prodigueront, je l'espère du moins, le superflu à l'oncle riche ; ils n'accorderaient pas — et je le crains — à l'oncle pauvre, le strict nécessaire.

» Confiant donc mon court avenir au succès d'un stratagème, assez innocent d'ailleurs, je me contente, par le présent codicille, de léguer à mes amis, neveux et nièces, les seules choses dont je puisse disposer, ma bénédiction et l'expression de ma reconnaissance pour les soins, les attentions délicates, les prévenances aimables, en un mot, les bons procédés dont je serai infailliblement l'objet, si mes pressentiments ne sont pas trompeurs... »

Eh bien ! qu'en dites-vous ? Est-ce assez ébouriffant ?

ZAMANE, *bas à Ernestine.*

Ernestine, vous connaissiez l'existence de cette pièce ? (*Ernestine, en fesant de la tête un signe affirmatif, se met l'index sur la bouche pour lui recommander le silence.*)

PAUL.

Non, mais je vous en prie, comment trouvez-vous le chou-fleur!

ZAMANE.

Mais...

PAUL.

C'est égal, le tour est bon!... Et personne ne s'en est douté! Ce n'est que dans ce moment, après coup et trop tard, qu'il me semble qu'on aurait dû s'attendre à quelque chose de semblable, d'un vieux singe qui a passé toute sa vie à se moquer du tiers et du quart.

ERNESTINE.

Et que fait-on là-haut?

PAUL.

Là-haut? Oh! ils font des figures! ça vaut la peine d'être vu... Oh! mais des figures! à commencer par papa, qui a la mine d'un homme qui a envie d'éternuer.. On se regarde, on s'interroge des yeux et de la tête, les bras leur tombent à tous... C'était d'abord une consternation telle qu'on eût pu croire à une pétrification instantanée du groupe... C'est maman qui, la première, a pris la parole: « Mais, monsieur Deridder, ce n'est pas possible! — Ce n'est pas possible! » répétaient en chœur ma tante Juliette et ma tante Sophie... Le papier passa sous tous les yeux, et lorsque chacun fut bien convaincu de la chose, oh! alors ce fut un bacchanal, un charivari... un concert unanime de malédiction contre le défunt!... Aussi, les voyez-vous d'ici avec leur immense pied-de-nez!... J'ai vu le moment où ils allaient de commun accord tomber, à bras raccourcis, sur le notaire Deridder, l'accusant d'être complice de la mystification dont ils étaient victimes...

Mais, je ne vous ai pas tout dit et j'oublie le meilleur. Tournons le feuillet de ce précieux autographe, et prêtez-moi toute votre attention, et vous surtout, mon oncle Jérémie; car il y fait mention de vous, très-honoré frère de ma mère.

ZAMANE.

De moi?

PAUL.

Ecoutez!

« Comme, depuis longues années, j'ignore la destinée de mon neveu Jérémie, de qui, d'ailleurs, je ne puis rien attendre, j'ai pris le parti de le déshériter dans mon testament précité : il n'en sera ni plus riche, ni plus pauvre. Cependant, il n'est pas déshérité dans mes affections, et je prétends lui laisser, à titre de souvenir, et comme un legs précieux, la recette dont j'use actuellement pour ménager à mes derniers jours les agréments dont je les crois encore susceptibles; recette dont il pourra faire usage, au besoin, dans des circonstances analogues à celles où je me trouve.

ZAMANE.

Comment, cela se trouve écrit là?

PAUL.

De la main de feu Louis-Jean-Baptiste Zamane : je l'invente, peut-être?... Oh! c'est alors qu'il aurait fallu voir la mine qu'ils faisaient tous en se regardant! Maman en a bondi d'un pied sur sa chaise... Elle en fera une maladie, c'est sûr. En ce moment est entré Vanhoute, envoyé, disait-il, à madame, par Thérèse : Maman s'est levée avec un empressement des plus comiques, et, je ne sais pourquoi, elle est passée immédiatement dans la pièce voisine avec le factotum de Thé-

rèse... Je ne lui ai jamais vu le teint si animé : il contrastait avec le teint blême des autres... Enfin c'était une comédie à nulle autre pareille !.. Aussi, tout furieux que j'étais moi-même d'abord, en pensant à mon tilbury, j'ai fini par en prendre assez promptement mon parti : c'est la consternation des autres qui m'a guéri de la mienne... Et ce pauvre Deridder ! une face de notaire impayable !... Jamais il ne s'était trouvé à pareille fête : il a lu cependant de sa voix magistrale le codicille jusqu'au bout, tout, jusqu'au post-scriptum.

ZAMANE.

Il y a encore un post-scriptum ?

PAUL, *reprenant le papier.*

Que voici :

« Post-scriptum. Selon toute apparence, au jour de mon décès, je laisserai quelques économies, ne fût-ce que quelques centaines de francs. Je désire, si toutefois mes héritiers tombent d'accord sur ce point, que cette somme soit destinée à m'ériger un tombeau, dans le cimetière de Molenbeeke, avec un marbre portant cette simple inscription :

A leur excellent oncle,
Louis-Jean-Baptiste Zamane,
Ses neveux désintéressés. »

Convenez que voilà une ironie d'assez mauvais goût, et qu'on ne peut pousser plus loin la malice... outre tombe ?

ZAMANE.

Je n'en reviens pas !

PAUL.

Et vous aussi !.. Cependant vous êtes à peu près le seul ici qui ayez le droit de rire un peu de tout cela dans votre barbe.

ZAMANE, *bas à Ernestine.*

Et toi, aussi, Ernestine?

ERNESTINE, *bas à Zamane.*

Il y a six mois, il m'avait tout confié sous le sceau du secret...

ZAMANE, *de même.*

Et tu l'avais gardé? tu es une précieuse créature!

PAUL.

Aie! voilà maman. Bon! elle est à présent aussi pâle que les autres.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS, Mme VERMEULEN.

Mme VERMEULEN.

Est-ce vous, Paul, qui avez emporté ce crocodile?

PAUL.

Le codicille demandé? voilà, maman! J'étais venu le montrer à mon oncle Jérémie.

Mme VERMEULEN.

Eh bien, Jérémie, que dites-vous d'une pareille indignité?

ZAMANE.

Eh! que voulez-vous que je vous dise? Le mieux est de n'y plus songer.

Mme VERMEULEN.

Une pareille ingratitude!.. Nous rendre victimes de... Car enfin, c'est une escroquerie! et une infâme escroquerie!.. N'y plus songer! mais c'est au contraire une pensée qui va me poursuivre le restant de ma vie!... C'est un scandale! Mais, demain, tout Bruxelles le saura, et nous allons, pendant un mois, nous trouver sous la langue de tout le monde...

ZAMANE.

Ce sont de ces choses qui doivent se passer sans éclat, et intéressés tous à garder le silence...

Mme VERMEULEN.

Oui, comptez-là dessus!... Ceux qui font les bons apôtres seront peut-être les premiers à en amuser leurs amis... (*s'animant*) Je voudrais, tenez, je voudrais !...

ERNESTINE.

Mon Dieu, maman, calmez-vous.

Mme VERMEULEN.

Être calme en pensant qu'il y a eu dans la famille un intrigant de cette espèce! un arlequin, un vieux... polisson! car il n'y a qu'un polisson qui puisse se conduire de cette manière!.. Mais c'est à prendre tout le monde en défiance! On se défierait de sa mère, après cela! Il n'y a donc plus rien de sacré dans ce monde-ci? Une famille jusqu'à présent sans tache, et il faut que celui qui en était censé le chef, vienne la déshonorer, comme un vil intrigant, sans principes?.. Mais à qui se fier désormais? à qui, je vous le demande!

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS, THÉRÈSE.

THÉRÈSE, *mystérieusement*.

Madame?

Mme VERMEULEN.

Eh bien?

THÉRÈSE.

Madame, c'est Vanhoute...

Mme VERMEULEN.

Eh bien, que veut-il?

THÉRÈSE.

Il vient de rentrer; il a fait sa commission; il en a appris de belles, allez!

Mme VERMEULEN.

Qu'il entre. — (*Entre Vanhoute.*) Eh bien, Vanhoute, qu'y a-t-il?.. Sortez, Thérèse. (*Thérèse, évidemment contrariée, s'éloigne.*)

VANHOUTE, *embarrassé.*

Madame, je ne sais pas...

Mme VERMEULEN.

Parlez-donc ; vous m'impatientez.

VANHOUTE.

Madame, je suis allé à l'hôtel de Flandre, comme vous me l'avez dit, et je me suis informé du monsieur arrivé en poste hier soir.. et on m'a dit que...

Mme VERMEULEN.

On vous a dit ?

VANHOUTE.

On m'a dit, la femme du concierge elle-même m'a dit que aussitôt que la police avait été informée de son arrivée, elle avait donné des instructions pour le faire saisir : c'est un banqueroutier frauduleux de Paris....

Mme VERMEULEN.

Ah !... (*Elle s'appuie affaissée contre le dos d'un fauteuil.*)

ERNESTINE.

Mon Dieu, maman, qu'avez-vous ?.. (*Tous s'empressent autour d'elle.*)

ZAMANE.

Quelle scène ! qu'y a-t-il donc ?

Mme VERMEULEN, *au comble de l'accablement, s'assied.*

Ah !.. un pareil coup après celui de tantôt !.. Mon frère, un banqueroutier ! je n'y survivrai pas, c'est plus que je n'en puis supporter... Je mourrai tuée par les miens.

ZAMANE.

Ah ! ça, mais de quoi s'agit-il donc?

PAUL, *à part, à son oncle et à Vanhoute.*

Est-ce que maman perdrait la tête?

VANHOUTE, *avec commisération.*

La mort de ce pauvre monsieur Zamane; un si brave homme !...

PAUL.

Ce testament plutôt !..

ERNESTINE.

Je n'y conçois rien !

ZAMANE.

Ni moi non plus.

Mme VERMEULEN, *avec force à Zamane.*

Et le rapport de cet homme ne vous confond pas ?

ZAMANE.

Qu'y a-t-il de commun entre le rapport de cet homme et moi ?

Mme VERMEULEN.

Mais, ce banqueroutier, malheureux, ce ne peut être que vous !

ERNESTINE.

Maman !

PAUL.

Mon oncle !

VANHOUTE.

Jésus-Maria !... Une scène ! je conterai ça à Marie-Josèphe.

ZAMANE.

Elle est folle !

Mme VERMEULEN.

Folle? oh! oui, je voudrais l'être, pour échapper aux tortures que j'endure... répétez, Vanhoute, ce que vous venez de dire.

ZAMANE, *s'animant par degrés.*

Eh! quand il le répéterait!... Pour qui, diable! à la fin, me prenez-vous?

ERNESTINE, *suppliante.*

Mon oncle!

ZAMANE, *à sa sœur.*

Oui, je comprends!... avertie par la voix posthume de l'oncle, qui vous donnait une cruelle leçon, vous avez eu la précaution d'envoyer cet imbécile aux informations sur mon compte... C'est très-prudent! excellent moyen de s'assurer si l'on a pour frère un intrigant, un arlequin, un escroc! diantre! c'est bien avisé! Malheureusement pour vos prévisions, les informations de cet imbécile tombent à faux : je ne viens— pas de Paris, ma sœur; j'arrive d'Allemagne : je ne suis pas descendu à l'hôtel de Flandre, ma sœur; mais à l'hôtel de France... et ce qui résulte de plus clair, pour moi, dans tout ceci, c'est que votre prudence allait jusqu'à suspecter mon caractère, à mettre en doute ma probité, ma position sociale!

Mme VERMEULEN.

Jérémie, ne m'accablez pas : tenez! je suis anéantie, et si bouleversée de tout ce qui m'arrive!... (*Se levant, furieuse, contre Vanhoute.*) C'est cet imbécile-là aussi qui est cause de tout cela!..

VANHOUTE.

Moi?... Voilà trois fois qu'on m'appelle imbécile, et cependant...

Mme VERMEULEN, *exaspérée.*

Oui, vous! sortez; car je ne sais qui me retient que je ne...

VANHOUTE.

Mais, madame, rappelez-vous que c'est vous-même qui m'avez dit...

Mme VERMEULEN.

Encore!... ha! (*Au comble de la fureur.*) Vous voulez donc me voir mourir. (*Elle retombe sur sa chaise*).

VANHOUTE.

Ah bien, par exemple, voilà qu'elle se trouve mal, à ct'heure.

ZAMANE, *froidement.*

C'est ce qu'elle avait de mieux à faire... (*Ernestine donne des soins à sa mère ainsi que Paul*).

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENTS, THÉRÈSE.

THÉRÈSE, *rentrant.*

Madame, la table est servie; mais tout le monde est parti : ils sont tous partis, les uns après les autres, à commencer par le notaire et y compris monsieur, qui est sorti le dernier, en me disant qu'il allait faire un petit tour sur le boulevard, parce qu'il n'avait pas faim. (*Sur un signe que lui fait Ernestine pour l'inviter à se taire, Thérèse s'approche...*) Hie! bonnes âmes du paradis, madame qui est en syncope! C'est donc vrai ce que le notaire Deridder m'a dit que le vieux n'avait rien laissé à la famille? C'est bien peu délicat après toutes les douceurs dont on l'a abreuvé... (*A Zamane confidemment*) J'ai toujours eu idée qu'il avait quelque grosse énormité sur la conscience, et il aura préféré donner tous ses biens à l'Eglise... Vieux grigou que ça fesait!..

ERNESTINE.

Taisez-vous, Thérèse!... Et aidée par monsieur Vanhoute, s'il veut bien nous prêter son secours, et par mon frère, transportez doucement maman dans sa chambre; je vous suis...

ZAMANE.

Et moi, je me retire...

PAUL, *s'éloignant avec Thérèse et Vanhoute.*

Pour revenir bientôt, mon oncle?

SCÈNE XX.

ZAMANE, ERNESTINE.

ZAMANE.

Peut-être.

ERNESTINE, *lui présentant affectueusement la main.*

Peut-être, dites-vous?

ZAMANE.

Peut-être, oui; car cela dépend de vous.

ERNESTINE.

Comment cela?

ZAMANE.

Je ne remets de ma vie les pieds dans cette maison, si je ne reçois à l'instant même l'assurance de votre bouche, que celle que j'appelle aujourd'hui ma nièce, je pourrai lui donner, avant trois mois, un nom plus doux... Voulez-vous être ma femme, Ernestine?

ERNESTINE.

Mais... mon oncle...

ZAMANE.

J'attends un oui, un non...

ERNESTINE.

Oui, Jérémie... Et vous pardonnerez à maman?..

ZAMANE.

Eh! trop heureux, à ce prix!

ERNESTINE.

Bien que rien ne justifiât sa défiance à votre égard... Ce codicille...

ZAMANE.

Je conçois; ta mère pensait que c'était bien assez d'un arlequin dans la famille :

Chat échaudé craint l'eau froide.

Poésie.

VANITAS.

« Dans les détours du bois, solitude chérie
Où naît parmi les fleurs la douce rêverie,
Il est bien doux d'errer, à l'heure où le soleil
Répand ses derniers feux à l'horizon vermeil;
D'errer avec sa belle, et de voir son visage
Rougir, comme au couchant rougit le blanc nuage,
Et de sentir ses pas trembler, et ses soupirs
Embaumer de parfums les ailes des zéphyrs. »

« Il est doux de la voir, penchée avec mollesse,
Vous embrasser longtemps de cet œil qui caresse,
De ce regard de l'âme, onde et feu tour à tour,
Qui semble envelopper d'une étreinte d'amour. »

« Il est plus doux encor de soulager ensemble
L'infirme qui vous tend sa vieille main qui tremble,
D'unir pour un bienfait votre or, vos soins, vos voix,
Et d'entendre bénir vos deux noms à la fois.
Car des âmes alors la plus pure parcelle
S'unit, et divinise une amitié mortelle :
Et sans doute, c'est un de ces plaisirs sans fiel
Que donnent les amours des habitants du ciel. »

Il parlait de la sorte à sa belle attentive.
Ensemble ils s'avançaient dans la salle plaintive
D'un hôpital. Parmi les grabats douloureux
Ils marchaient lentement, en semant autour d'eux
Le pain qui fortifie et la voix qui console,
Ici de l'or, et là quelque sainte parole.
Les bénédictions, comme un encens divin,
De partout vers le ciel montaient sur leur chemin,
Et sur eux retombaient en céleste rosée.
— Mais elle mit un doigt sur sa bouche rosée :
« Taisons-nous, taisons-nous ! écoutons ce que dit
Ce jeune homme, là-bas, qui parle et qui gémit. »

Un enfant dont le cœur n'était pas mûr encore,
Sachant bien que ses yeux ne verraient plus l'aurore,
Disait : « Il faut mourir, et sans avoir vécu !
O vous tous, plaignez-moi ! mourants, vous avez eu
Votre part au soleil, et je vous porte envie !
Car vous avez connu les douceurs de la vie ;
Vous eûtes, celui-ci l'ivresse des soupirs,
Vous, la richesse, fleuve où boivent nos désirs,
Vous, la science, vase où s'abreuve notre âme,
Vous, peut-être la gloire, ange aux ailes de flamme !.. »
— Quatre rires amers éclatant à la fois
Interrompent l'enfant qui gémit, et ces voix
Jetant ces quatre mots semblent n'en faire qu'une :
« — La gloire ! — le savoir ! — les plaisirs ! — la fortune !.. »

Une des voix poursuit. — « Quel délire est le tien,
Enfant ! Moi, je fus riche. — Oui, regarde-moi bien !
Vois cet œil terne et sec, ce front maigre et livide,
Et cette main crispée encore quoique vide !
Ces yeux se sont éteints à l'éclat d'un trésor,
Ces doigts se sont usés à manier de l'or !
— De l'or ! voilà le Dieu que l'univers proclame !
Voilà le cri qui trouve un écho dans toute âme !

C'est pour lui qu'en sursaut réveillé chaque nuit,
Tremblant dans mon sommeil et pâle au moindre bruit,
Offrant à ce faux Dieu ma vertu, ma jeunesse,
Je souffris la misère au sein de ma richesse :
J'eusse été sacrilége en y portant les mains !
Tant de maux endurés, tant de soins furent vains :
Je dormis une nuit, — et mon regard avide
Ne tomba le matin que sur un coffre vide !
Je sentis mes genoux ployer et fuir sous moi,
Et j'embrassai longtemps mon coffre avec effroi,
Comme aux rameaux flottants un noyé se cramponne,
Jetant des cris pareils aux cris de la lionne
Qui longtemps loin du gîte où dormaient ses petits,
Ne trouve à son retour que leurs restes meurtris !
— Comme toi maintenant (insensé qui m'envie !),
Je meurs à l'hôpital, sans connaître la vie. » —

Ainsi dit le malade. A peine s'est-il tu
Qu'une autre voix reprend : — « La volupté, dis-tu ?
Enfant, bénis le ciel, tu ne l'as pas connue !
Ton front est chaste encore et ton âme ingénue,
Au lit de mort tes sens ne sont pas énervés,
Les trésors de ton cœur, tu les as conservés !
Mais moi, j'ai bu le vin fatal jusqu'à la lie ;
Mon séjour ici-bas fut une longue orgie :
Joie et force, âme et corps, tout y fut dépensé !
J'ai goûté tous les mets et je m'en suis lassé ;
Et me sentant partout en proie à la tristesse,
J'ai voulu l'étourdir aux refrains de l'ivresse,
Et dans le noir bourbier me rouler en riant,
Des roses sur le front, dans le cœur le néant !
Mais en vain ! — Entouré d'une foule nombreuse,
Je trouvais dans son sein la solitude affreuse :
Elle m'environnait comme un sombre linceul.
Au milieu des clameurs du festin, j'étais seul !

Pour étancher l'amour, cette soif de mon âme,
Il n'était pas un cœur dans tous ces seins de femme !
— Et maintenant je meurs — comme toi, m'entends-tu?
Je meurs à l'hôpital, et sans avoir vécu ! » —

La troisième voix dit : — « Science, abîme immense !
J'ai voulu te sonder, quelle était ma démence !
Ton fond échappe à l'œil, il est profond et noir,
Et n'enferme souvent que l'amer désespoir.
Enfant ! vers le tombeau lorsque ton front se penche,
Réjouis-toi d'avoir gardé ta robe blanche,
De n'avoir pas perdu la douce illusion,
Ce voile d'or jeté sur la création !
— Pour plaisirs, pour amours, moi je n'eus en ce monde
Que les livres poudreux et l'étude profonde :
Je cherchai le moteur de cent astres divers,
Le principe de tout, la loi de l'univers ;
Rien ne put m'arrêter dans ma pénible route,
Et je marchai toujours plus avant dans le doute
Vers ce but inconnu, l'invisible milieu
Des mondes... Insensé, je voulus sonder Dieu !
— Oh ! pour un cœur ardent la science est fatale !
Heureux qui n'est jamais entré dans ce dédale,
Souterrain sombre orné d'un portail somptueux,
Effroyable réseau de sentiers tortueux
D'où nul n'est revenu ! — Car là, plus on avance,
Plus l'air devient épais, plus la nuit est immense,
Jusqu'au moment où las d'errer, perdant l'espoir
D'en sortir, on s'assied à l'endroit le plus noir
Pour attendre la mort, qu'on a déshéritée
Du ciel, et sur le seuil du néant rejetée !
— Et voilà donc l'objet de notre ambition !
Partout la nuit, le vide et la déception !
Avoir le cœur éteint et le corps plein de vie !
Des songes écoulés voir la source tarie
Au souffle glacial de la réalité !
Savoir à son berceau que tout est vanité !

Chercher en vain là-haut un foyer d'espérance,
Ne plus savoir prier, végéter sans croyance,
Douter de tout, nier après avoir douté,
Ne lire au firmament qu'un mot : fatalité !..
— J'ai chéri la science ainsi qu'une maîtresse ;
Pour elle j'ai donné mon repos, ma jeunesse :
Et de tant de travaux quel est le but fatal?
— Vois ! sans avoir vécu, je meurs... à l'hôpital !... »

Il se tait ; et tandis que l'enfant qui l'écoute
Contemple ce front pâle obscurci par le doute,
La quatrième voix dit : — « La gloire ! insensé !
Je l'ai rêvée aussi. Le songe est effacé,
Et la réalité t'apparaît tout entière :
La voilà : l'hôpital, l'oubli, le cimetière !
Je crus être de ceux dont le front dans la nuit
Rayonne comme un astre, et que le monde suit
Comme on voit les nochers suivre les feux d'un phare.
Visions de la fièvre où notre esprit s'égare !
Si le souffle lui manque en son rapide essor,
S'il n'a pas l'œil de l'aigle et l'aile du condor,
Malheur, trois fois malheur à celui qui s'élève !
Malheur, s'il doit tomber des hauteurs de son rêve !
Il roule jusqu'au fond des gouffres effrayants,
Jusqu'au fond de l'abîme où deux monstres béants,
Le mépris et la faim dont il sera la proie,
L'attendent, l'œil en flamme, en rugissant de joie.
— Celui même qu'on dit au comble de ses vœux,
Celui qu'on nomme grand, crois-tu qu'il soit heureux ?
L'implacable pensée est là qui le dévore !
As-tu vu le rocher dont la cime se dore
Comme d'une auréole éblouissante aux yeux ?
C'est le fût de granit qui joint la terre aux cieux.
Pour couronne à son front il porte le tonnerre.
— Mais dans ses larges flancs le vautour a son aire !
Tel le cœur du géant recèle un antre noir
Qu'habite pour jamais l'immense désespoir. » —

Il dit. Les moribonds se dressent sur leur couche!
Un déchirant sourire a contracté leur bouche,
Et tous, voyant ainsi leur espoir avorté,
Répètent après lui: « Tout n'est que vanité! »

Mais elle, sur son sein pressant avec tendresse
Son pâle bien-aimé que ce spectacle oppresse,
Tour à tour les regarde, et d'un air triomphant:
— « Oui, tout hormis l'amour! » dit-elle.

— O pauvre enfant!...

L. Edouard Wacken.

Paris, Janvier 1842. (Edouard Ludovic.)

LA LAMPE DU TEMPLE.

Belle lampe du sanctuaire,
Qui projettes tes feux sur les sombres vitraux,
Tu sembles un appel que nous fait la prière,
Un souvenir de Dieu, planant sur les tombeaux.

Faible, autour de tes flancs ta flamme se promène
Exhalant les rayons de ta brûlante haleine;
Signe auguste, et vivant, de l'adoration
Qu'élèvent vers leur Dieu les êtres de la terre,
Tu brilles isolé dans un pieux mystère
Accomplissant ainsi ta sainte mission.

O lampe, devant toi que de larmes versées,
De terribles aveux, de craintes insensées,

D'inutiles souhaits, de regrets déchirants;
Que de désirs perdus sous la voûte du temple!
Que de fronts dévastés que ta lueur contemple
Auront frappé la dalle en leurs égarements!

Que d'humaines douleurs, de rudes infortunes,
De malédictions, de plaintes importunes,
Hélas! auront coulé du cœur des malheureux!
Mais toujours insensible au désespoir extrême,
Aux plaintes, aux regrets, toi tu brilles de même,
Et sur les blêmes fronts verses toujours tes feux.

Réponds! Quand la douleur s'épanche goutte à goutte
Aux pieds de ce sauveur dont la clémence écoute,
Un ange veille-t-il auprès des saints autels,
Pour ôter à nos chants toute humaine souillure,
Et pour porter à Dieu dans un même murmure
Les éclats de ta flamme et les cris des mortels?

Pour embaumer nos pleurs de ton odeur divine,
Pour mêler à nos vœux ta lueur argentine
Et pour les élever plus suaves au ciel;
Et pouvoir les répandre en nuage mystique,
En accords gracieux, en langage angélique,
Sur le trône brillant où siége l'Eternel?

Mlle Louisa Stappaerts.

A UNE FAMILLE CHRÉTIENNE

Devant un autel élevé à la Vierge Marie.

Priez devant l'autel où la vierge Marie
Doit descendre le soir à vos fervents accords ;
Madame, elle dispense à l'âme qui la prie
De saints trésors !

Priez à deux genoux, ô pures jeunes filles
Qui rêvez constamment au céleste avenir ;
Vierges que Dieu réserve aux pieuses familles
Pour les bénir !

Priez petits enfants ! — Vos timides louanges
Doivent monter aux cieux plus suaves encor,
Car j'ai cherché vingt fois — tant vous semblez des anges —
Où vous cachiez vos ailes d'or !

Oh ! priez pour celui que tous les jours je pleure,
Celui sur qui la mort a jeté son linceul,
Celui qui de bien loin me regarde à cette heure
En soupirant : « Mon frère est seul ! »

Et puis priez pour moi qui souffre et qui vous aime...
— Je voyais pour mon frère un avenir si beau,
Et j'avais oublié que le bonheur suprême
Pour borne sur la terre a toujours un tombeau !

Aux cieux naguère encor j'aimais tant à sourire !
Les oiseaux et les fleurs me rendaient si joyeux !
— Priez pour moi, priez !... Aujourd'hui je soupire
En regardant les fleurs, les oiseaux et les cieux !

12 mai 1841.

ANTOINE CLESSE.

BIGARRURES.

A quoi pensait l'auteur de tout cela ?
LAROUVAINE.

I.

Pourquoi ce grand concours de manants curieux,
Ce carillon, ces cris joyeux?
D'un richard du hameau je vois le fils unique,
Singeant le petit-maître, habillé bleu de ciel
Et de ses cheveux blonds exhalant l'huile antique,
Qui, venant d'achever par un oui solennel
Sa liberté mourante aux marches de l'autel,
Sort du temple suivi de son riant cortége,
Et qui, pour déblayer le parvis des gamins
Dont l'essaim dégoûtant l'assiége,
Leur jette sur le sol du cuivre à pleines mains;
Sans s'affecter le moins du monde
De voir, pour attraper quelques malheureux sous,
Se rouler, s'éreinter cette racaille immonde;
Les poings fermés pleuvoir sur les dos et les cous,
Cent mains aux doigts crispés, se tordant pêle-mêle,
Dans l'espoir d'en extraire un liard qu'elle recèle,
Se disputer, presser la fange des égoûts;
Puis après ce conflit dont l'aspect me révolte,
Avec des cris, des ris, des trépignements fous,
Les vainqueurs étaler leur infecte récolte;
Puis les faibles, muets, haletants et jaloux
S'esquiver clopinants et, de l'affreuse arène
Où de leurs vieux haillons plus d'un lambeau se traîne,
Pour tout butin chez eux n'emporter que des coups.....

Oh! que cet étourdi dans sa froide largesse
Peint bien l'aveugle sort qui sur l'humaine espèce

Gaspille en se jouant ses faveurs au hasard,
Sans que jamais il s'embarrasse
Que, pour happer, de toute part
On se bouscule, on se terrasse,
Et qu'enfin le plus fort ramasse
La part du faible avec sa part!!

II.

Je conçois, quand parfois je flâne solitaire,
Que plus d'un esprit fort, pour avoir raisonné
Sur tout ce que l'on voit de choquant sur la terre,
Le diable aidant, se soit damné.

Ce n'est que contresens dans la ronde machine:
Quoi! partout voir du temps ces effrontés tueurs
Narguer, les bras croisés, l'artisan qui s'échine,
Et boire en riant ses sueurs!

Savoir, quand à midi, le dos contre leur porte,
Il avale, affamé, sa bribe de pain sec,
Que de leurs plats fumants l'air sans pitié lui porte,
L'odeur comme une insulte au bec!

Et, lorsque la nuit laisse un moment de relâche
A ses bras engourdis et brûlés du soleil,
Voir que leur main barbare à sa fatigue arrache
Un petit lambeau de sommeil!

Car, pour tous ces corps mous, c'est le feu des bougies
Qui donne le signal de remuer, d'agir:
Il leur faut le fracas du bal et des orgies
Pour fatiguer de quoi dormir.

Il leur faut pour travail, à ces fibres oisives,
La valse en tourbillons roulant ses flots pressés,
Et le galop poussant par saccades lascives
Les corps aux corps entrelacés.

La danse cesse ; allons, qui veut manger? qui boire?
Allons, faites main basse : il faut que tour à tour
S'escriment sans répit le jarret, la mâchoire....
Mais bientôt va poindre le jour.

Gorgé de chairs, de vins, de fruits confits, de glaces,
Et vacillant au pied de l'orchestre éperdu,
Le corps comme un fardeau pèse aux jambes trop lasses :
Enfin, pâle, épuisé, rendu,

Voilà le bal sans voix qui s'affaisse et sommeille,
Et va laisser en paix dormir l'infortuné....
De reprendre sa tâche et ses maux de la veille
Hélas! pour lui l'heure a sonné!

III.

Quel est ce vieillard pâle et morne,
Jouet de l'espiègle gamin,
Qu'on voit là-bas sur une borne
Assis à côté du chemin ?
De l'immense et fatal naufrage
C'est, dans un recoin du rivage,
Un bris laissé par le reflux ;
Dans le sable à l'écart roulée,
C'est quelque pierre mutilée
Du grand monument qui n'est plus.
Flâneur distrait, vois sa lèvre flétrie
Que la cartouche usa pour la patrie
Te supplier d'alléger ses besoins !
Tel qu'un forçat qu'embarrasse sa chaîne,
Pour ton aumône, oh! vois donc comme il traîne
Le poids si lourd d'une jambe de moins!

Ce mendiant aux regards si timides,
Vélite imberbe, écoutait, l'arme au bras,
Quand Bonaparte à ses bleus intrépides
Jeta ces mots : « Quatre mille ans, soldats,

Vont vous juger du haut des Pyramides. » —
Au premier rang, les pieds de sang humides,
Il faisait la nique au trépas
Ce chauvre malotru qui convoite une obole,
Alors que l'immortel drapeau
De ses lambeaux épars comme d'une auréole
Couronnait du grand chef le magique chapeau
Sous les foudres du pont d'Arcole. —
A suivre en un mot nuit et jour
Nos victoires de plaine en plaine,
Il a fait, sans reprendre haleine,
Du monde entier presque le tour ;
Tant qu'enfin, harassé d'une si longue route
Et de son meilleur sang épuisé, pour pouvoir
En repos demander aux passants une croûte,
Sur cette pierre il vint s'asseoir.

Misérable débris qu'épargna la mitraille,
Eh quoi donc, les haillons de la mendicité
Voilà le laurier tant vanté
Que ton bras a conquis sur vingt champs de bataille !
Souffrir et puis mourir, oublié, sur la paille
Voilà ton immortalité !....

Allons, vieux paresseux, dégourdis-toi pour faire
A l'officier qui vient le salut militaire :
Debout ! vois donc qu'il a de grâce et de fraîcheur !
Le duvet est moins doux que sa blonde moustache ;
Son uniforme bleu reluit ; de son panache
Le lis envirait la blancheur.

Oh ! c'est que le beau fils est de bonne famille ;
C'est que sa ronde joue au teint de jeune fille
Jamais pour oreiller n'eut le dur havresac ;
Que son sabre coquet tout fier de sa dorure
Jamais ne se ternit au sang d'une blessure,
Pas même à l'air frais d'un bivac.

C'est que, pour être fin, chaque jour il se lace;
Que parmi nos lions.... Mais Dieu ! voilà qu'il passe
Sans au pauvre perclus donner même un coup-d'œil !
Bien, jeune homme, très-bien : pour poser aux parades,
A toi l'or du budget et l'honneur des beaux grades,
A toi les grands airs et l'orgueil.

Pour une heure de temps perdue aux exercices,
A toi des jours d'ivresse et des nuits de délices ;
A toi des voluptés toute la coupe enfin:
Encor tout fatigué de ta joyeuse veille,
A ce cancre il sied bien de te blesser l'oreille
Des cris importuns de sa faim !

IV.

Pourquoi vers le marché se rue ainsi la foule,
En bondissant comme la houle?
C'est pour aller s'enivrer de l'émoi
D'un pauvre guenilleux que, les deux mains liées,
On vient au nom de l'implacable loi
Livrer aux publiques huées. —
Tout blafard de honte et d'effroi,
Bientôt sur son horrible trône
Il apparaît le roi de ce drame hideux,
Pour cour ayant des gendarmes, des gueux,
L'infâme écriteau pour couronne.
Eh ! qu'a donc fait ce malheureux
Pour de la populace être ainsi la risée?
Il s'est par une vitre, après l'avoir brisée,
Glissé dans le réduit d'un très-riche harpagon,
Où, pour tout trésor, le larron
A pris d'écus une vingtaine.
Vingt écus !.. ce voleur n'a pas l'air d'un fripon :
Pitié pour lui ! plèbe inhumaine ;
Pitié ! peut-être encore aujourd'hui — que sait-on —

Cet être dégradé que malfaiteur on nomme,
Que la justice accable de ses coups,
S'il n'eût manqué de rien, leverait parmi vous
Le front serein de l'honnête homme.
Ah! pitié pour lui, trêve à vos cruels ébats :
Avant de consommer son crime,
Peut-être voyait-il hélas !
Des enfants affamés qui lui tendaient les bras !...
Pitié pour la pauvre victime !
Pitié! mais on ne m'entend pas....

Canaille, fends-toi ; place au brillant équipage
Où sous son corps dodu ce hautain personnage
Presse si mollement la pourpre du velours :
Vois comme, le front calme et sans qu'il se dérange,
Il laisse sur ton flot de misère et de fange
Tomber ses regards froids et lourds.

Il s'envole en nargnant, sur l'escabelle infâme,
L'imbécile qui pleure et geint comme une femme
De se voir, tel qu'un chien, le col de fer étroit :
Gloire à lui! lui qui sut d'une main si subtile
Voler, sans rien casser, vingt écus? bah! cent mille!...
Gloire à lui! honte au maladroit!

Gloire à lui! — chaque jour, qu'un superbe carosse
Le porte, radieux, au banquet de la noce,
De la noce au spectacle et du spectacle au bal :
Car de l'adresse il a l'admirable ressource,
Et de tout le pays escamote la bourse,
Sans cesser d'être homme loyal.
Quant à toi qui ne fais que pleurnicher, pauvre homme
Qui ne sus t'emparer de la modique somme
De vingt écus sans rompre un carreau de dix sous,
Sois honni! qu'au travers de la moqueuse foule,
Une lourde charrette à Vilvorde te roule,
Pour y crever sous les verrous.

R. Maréchal.

(*La suite à un prochain numéro*).

DODOENS.

Rembert Dodoens, plus connu sous le nom de *Dodonæus*, ou Dodonée, naquit à Malines, le 29 juin 1517.

Sa famille était originaire de la Frise, que son père quitta, en 1516, à la suite des guerres civiles, pour venir s'établir à Malines, où il donna le jour à notre célèbre botaniste.

Le jeune Dodoens fit ses études à l'université de Louvain, et y prit, à l'âge d'environ dix-huit ans, le grade de *licencié en médecine*.

Pour se perfectionner dans les connaissances dont il n'avait encore que les éléments, il voulut voyager et parcourut dans cette intention les principales écoles d'Allemagne, de France et d'Italie.

Ce voyage, qui ne dura guère moins de dix ans, ne fut infructueux, ni pour sa réputation, ni pour la science.

Le médecin Jean Guinterus ayant traduit en latin les œuvres de Paul d'Egine, c'est Dodoens qu'il pria de revoir son travail et de le collationner sur le texte grec, espèce de collaboration dont il paraît s'honorer, puisqu'il en fait mention dans le titre de son livre: *A Remberto Dodonæo ad græcum textum accuratè collatus ac recensitus*, *Basileæ*, 1546.

De retour dans sa patrie, vers l'époque de cette publication, il s'occupa de son traité intitulé: *Cosmographica in Astronomiam et Geographiam isagoge*, dont, quelques mois auparavant il avait envoyé le manuscrit à son cousin Hopper alors à Orléans, mais que néanmoins il ne fit paraître qu'en 1548.

Ce fut en cette même année 1548, que la régence de Malines lui conféra le titre et les fonctions de *médecin de la ville*.

L'exercice de sa profession devait absorber une partie de son

temps: cependant il ne laissait pas, entre autres projets, de se préparer à l'enseignement universitaire qui fut le rêve de toute sa vie; il est certain que, dès 1550, il avait dressé, pour l'usage de quelques élèves en médecine, des tableaux synoptiques de physiologie, qu'il ne mit au jour que l'année suivante.

Mais c'est à la botanique qu'il consacrait particulièrement ses loisirs. La botanique était sa science de prédilection, et Jean Vanderloe d'Anvers, qui connaissait et sa passion pour l'étude des plantes, et les découvertes qu'il y avait déjà faites, l'engagea à en écrire l'histoire en langue flamande. Il suivit ce conseil, et l'habile imprimeur, après avoir obtenu de Charles-Quint un privilége décennal, fit, pour l'exécution de leur entreprise commune, l'acquisition des planches en bois qui avaient servi à l'édition de l'herbier de Léonard Fuchs.

L'histoire des plantes avançait; la rédaction en était terminée, et l'auteur travaillait à la revoir, lorsque, pour soutenir l'attention et piquer la curiosité du public, il fit circuler successivement plusieurs opuscules qui s'y rapportaient; savoir: un mémoire en latin, intitulé: *De frugum historia*; une lettre à Joachim Roelants, sur *diverses préparations des céréales*; une autre à Jean Vischaven, sur *la bière et une boisson des Égyptiens nommée zython*; et de plus les planches, sans notes, de son herbier, avec leur synonymie grecque, latine, officinale, allemande, flamande et française, sous le titre de: *Trium priorum de stirpium historia commentariorum imagines.*

Enfin son *histoire des plantes*, *Cruyde-boeck*, sortit des presses de Vanderloe, en 1554, et fut dédiée à Marie de Hongrie, Gouvernante des Pays-Bas. Cette grande composition fut suivie presque immédiatement de la seconde partie des planches tirées à part, et comprenant les figures des trois derniers livres de l'herbier: *Posteriorum trium de stirpium historia commentariorum imagines*, avec des annotations sur les six livres.

L'édition de *l'histoire des plantes* fut promptement épuisée, ce qui ne s'explique pas moins par le goût de la botanique généralement répandu dans nos contrées, que par la bonté de l'ouvrage en lui-même, et ce serait aujourd'hui une rareté bibliographique que d'en rencontrer un exemplaire bien conservé.

L'espèce d'aisance où vécut ensuite Dodoens, montre que la spéculation lui réussit aussi bien qu'à son imprimeur, et il en éprouva, quelques années plus tard, une satisfaction encore plus flatteuse, celle de voir son ouvrage traduit en français par Charles de Lescluse.

Cet hommage lui en valut bientôt un autre, et la ville de Louvain, frappée de sa réputation, lui fit proposer une chaire de médecine, à son université; toutefois cette nomination n'eut pas lieu. La régence y mettait des conditions trop onéreuses; il devait donner leçon tous les jours non fériés, présider deux fois par mois à des exercices de controverse entre les élèves; s'engager à ne point sortir de la ville sans la permission des magistrats, etc. etc., et le traitement attaché à la place n'était que de 200 florins Philippes. On conçoit que, malgré son goût pour la carrière de l'enseignement, il n'ait pas quitté à de pareilles conditions, la position brillante qu'il s'était faite à Malines.

En 1562, Baudouin Ronss, ayant répondu à la lettre de Dodoens sur la bière et la boisson des Égyptiens, appelée *Zython*, celui-ci réfuta son adversaire de point en point; Ronss lui répliqua une dernière fois, et fit imprimer ces trois pièces dans ses *Opuscula medica*.

Le privilége de Vanderloe étant près d'expirer, Dodoens eut recours à Christophe Plantin, pour une nouvelle édition de son herbier, rédigé cette fois-ci en langue latine; il voulait en faire un ouvrage neuf, sur un plan différent, dans lequel il donnerait la description la plus concise, la plus exacte et en même temps la plus complète possible de chaque plante; mais une foule de difficultés l'arrêtèrent, et il se vit forcé de publier son ouvrage en plusieurs parties distinctes:

La première: *historia frumentorum, leguminum, palustrium et aquatilium herbarum*, parut en 1565:

La seconde: *florum et coronariarum odoratarumque herbarum historia*, en 1567:

La troisième: *purgantium aliarumque eo facientium, tum et radicum, convolvulorum ac deletariarum herbarum historiæ libri quatuor*, en 1572.

Dodoens, ce qui prouve la considération dont il jouissait dans

sa ville natale, y était marguillier de l'église de St.-Pierre, charge fort ambitionnée en ce temps-là; quelques biographes ont supposé qu'il n'en remplissait pas tous les devoirs avec le zèle convenable. Ils en donnent pour raison, la requête qu'il présenta en 1565 à la régence de la ville, pour la prier ou de le dispenser d'assister aux processions, ou d'obliger son collègue Van Achelen à y assister comme lui.

Ceci toutefois ne dépose pas plus contre ses opinions que son refus d'occuper une place de médecin à la Cour d'Espagne. Il fut plusieurs fois sur le point d'accepter les propositions qui lui étaient faites à cet égard, surtout en 1572, après le déplorable sac de Malines par les Espagnols, alors qu'il se vit dépouillé, dénué de tout, comme le reste de ses concitoyens; mais l'ordre, peu après, s'étant rétabli dans cette ville, il revint à sa première opinion qui était de ne pas changer de climat à son âge. Beaucoup d'autres liens, quoiqu'il eût perdu sa femme, le retenaient dans sa patrie, et d'ailleurs les avantages qu'on lui offrait pour aller remplacer Vésale à Madrid, n'étaient pas de nature à lui faire abandonner sa position; mais ce qui, malgré les démarches de ses amis Viglius et Van Hopper, s'opposa plus particulièrement à son départ, ce fut la mauvaise volonté du duc d'Albe qui ne voulait pas même lui accorder d'indemnité de voyage; prétendant qu'on pouvait tout aussi bien se servir en Espagne de médecins espagnols que de médecins belges.

Quant à la répugnance qu'il aurait éprouvée pour le gouvernement de Philippe II, l'épître par laquelle il dédia à ce prince la troisième partie de son *histoire des plantes*, montre que ce n'était pas une répugnance invincible.

Dodoens n'était pas apprécié seulement en Belgique et en Espagne. A la mort de Nicolas Biesius, la place de médecin de l'Empereur Maximilien II se trouvant vacante, lui fut offerte avec des appointements considérables, et il n'hésita point à l'accepter. Il partit en conséquence immédiatement pour Vienne, où il reçut le plus bienveillant accueil de l'Empereur qui lui conféra le titre de Conseiller aulique. Il trouva à la Cour de ce prince, son ami Charles de Lescluse, directeur du jardin impérial, et cette circonstance, jointe au goût de l'Empereur pour la

botanique, contribua à lui rendre ce nouveau séjour encore plus agréable.

A la mort de Maximilien, il fut continué dans ses fonctions auprès de Rodolphe II.

C'est vers cette époque qu'il rédigea sur un cas de mélancolie, la consultation médicale, dont Laurent Scholz a enrichi son recueil : *Consiliorum medicinalium conscriptorum a præstantissimis atque exercitatissimis nostrorum temporum medicis.*

Il avait pour collègue auprès de Rodolphe, Jean Krats von Krafftheim, homme avare et fâcheux avec lequel il ne pouvait s'accorder. Il en résulta entre eux des démêlés violents, et ils s'attaquèrent dans des diatribes si virulentes, suivant l'usage des savants d'alors, que la Cour, pour y mettre fin, fut obligée de leur imposer silence à l'un et à l'autre.

Cependant les troubles continuaient dans les Pays-Bas; les biens que possédait Dodoens aux environs d'Anvers et de Malines couraient le risque d'être ravagés par les factieux, ou adjugés au fisc, comme biens abandonnés; ses amis le pressaient de venir mettre ordre à ses affaires; il obtint à cet effet un congé de l'Empereur, et partit aussitôt de Vienne.

Arrivé à Cologne, il n'osa avancer plus loin, et bien lui en prit, car Malines en ce moment était au pouvoir de l'armée des États, dont elle n'eut pas moins à souffrir que de celle des Espagnols, huit ans auparavant.

Sa réputation, comme médecin, l'avait précédé dans cette ville, où il fut consulté par une foule de malades, et les cures extraordinaires qu'il y opéra, lui attirèrent une nombreuse clientelle. Sa pratique, quelque peu de loisir qu'elle lui laissât, ne put néanmoins le détourner de ses études favorites, et il publia plusieurs ouvrages à Cologne : 1° *Historia vitis vinique et stirpium nonnullarum aliarum, item medicinalium observationum exempla rara* ; 2° *Physiologices medicinæ partis, tabulæ expeditæ* : 3° *de alce epistola*, pour faire suite au traité d'Apollonius Menabenus sur le même animal, etc.

Mais ses affaires n'avançant pas plus, que s'il fût resté à Vienne, il quitta Cologne, vint passer quelques jours à Malines, et alla s'établir à Anvers, où il put surveiller l'impression de ses

histoire *des plantes* qu'il acheva en 1582. L'année suivante, parut chez Plantin le grand ouvrage : *Stirpium historiæ pemptades sex*, qui fixa à jamais le mérite et la gloire du botaniste belge.

C'est aussi à Anvers qu'il écrivit au médecin Julius Alexandrius, sur la fève des anciens et le légume appelé de son temps *phaseolus*, deux lettres insérées au 20e livre des : *stirpium historiæ pemptades*, et qui lui valurent une réponse dans laquelle Julius Alexandrius chercha à réfuter son opinion.

Il jouissait du plaisir de voir enfin terminée une œuvre qui lui avait coûté vingt ans de travail, quand il en reçut la récompense qu'il avait toujours le plus ambitionnée. La chaire de pathologie et de thérapeutique générale et spéciale des maladies internes, étant venue à vaquer à l'Université de Leyde, les curateurs la lui firent proposer et il l'accepta avec empressement; comment l'eût-il refusée, quand cette Université naissante présentait assez d'avantages à ses professeurs, pour attirer à elle les savants les plus distingués de la Belgique, Juste-Lipse, d'Yssche, François Van Ravelingen, de Lannoy, Charles de Lescluse, etc ?

Il se proposait de publier ses leçons, et d'y joindre un traité spécial sur la goutte; mais le soin qu'il y voulait mettre, en retardant l'exécution, il s'occupa dans l'intervalle de revoir un des opuscules de sa jeunesse, son traité de *cosmographie*, qu'il fit réimprimer en 1584, ainsi que ses : *medicinalium observationum exempla rara*.

Le temps qui lui restait était consacré à des études de botanique et à la révision de son *histoire des plantes*.

C'est au milieu de ces occupations que la mort le surprit le 10 mars 1585. Il fut enterré dans l'église de St.-Pierre à Leyden, où son fils lui fit ériger un simple et modeste monument qui se voit encore de nos jours, adossé au premier pilier à gauche du chœur de cette église.

Il y a plusieurs années déjà que son buste décore le jardin botanique de Gand; il fait également, depuis 1839, l'ornement de celui de sa ville natale, dont la régence a de plus fait frapper une médaille à son effigie.

Nous ne parlerons point du mérite de Dodoens, en médecine. Sa vaste érudition, ses connaissances profondes, ses nombreux

ouvrages sur toutes les parties de cette science ; sa nomina dès le début de sa carrière, à la place de médecin de la vill Malines, les démarches faites successivement près de lui p l'attirer à l'Université de Louvain, à la Cour d'Espagne, et à c de l'Empereur; la réputation qu'il se fit par sa pratique, à retour de Vienne, pendant le court séjour qu'il fit à Colog l'honneur enfin qu'il eut d'être appelé à Leyden, parmi les p illustres professeurs de l'époque, toutes ces circonstan témoignent suffisamment de la considération dont il jouissait qualité de médecin; mais c'est particulièrement comme botan qu'il est compté au nombre des illustrations de son temps.

De toutes les sciences qui prirent un si large développem au XVIe siècle, aucune ne fut cultivée dans notre pays avec p d'ardeur que la botanique, qui n'y était plus regardée comme a partie de la médecine, mais comme une science spéciale. D plusieurs villes entretenaient des jardins où les plantes les pl rares et les plus précieuses étaient rassemblées à grand frais, dans lesquels de nombreux amateurs venaient à l'envi étudier l merveilles de la végétation; mais il leur manquait un guide et d ouvrages qu'ils pussent consulter. Il leur fallait un homme q entreprit de coordonner les découvertes modernes avec cell des anciens, et de distinguer les espèces décrites par ceux-ci, celles qu'ils n'avaient pas connues ; et Dodoens eut le courage s'en charger; ce que Vésale avait fait pour Galien, il le tenta po Pline et Dioscoride, et il ne fut pas seulement le premier d'en les Belges qui publia une *histoire des plantes*; il eut encore gloire d'exciter le goût, d'assurer les progrès de cette scienc et d'ouvrir la carrière où entrèrent après lui de Lescluse et Lobel, qui, s'ils lui disputent la palme, ne le doivent qu'à s travaux, à ses découvertes et à l'exemple qu'il leur avait donné

A mesure que Dodoens avance dans l'étude de la botanique, le médecin fait place au naturaliste, et l'érudit à l'observateur.

Voici au reste la manière dont il procède dans ses descriptions.

D'abord il énumère les différentes variétés, et quelquefois le différentes espèces des plantes dont il parle ; il en décrit le port la forme, les feuilles, les fleurs et autres parties constituantes indique la localité où ellescroissent de préférence, l'époque d

leur floraison et de leur fructification, les soins qu'exige leur culture, et la manière dont elles se reproduisent; il donne leur nomenclature dans les langues flamande, allemande, bohémienne, française, anglaise, italienne, espagnole, arabe, latine et grecque, ainsi que les dénominations sous lesquelles on les connait dans les officines; souvent il recherche leur étymologie dans les auteurs grecs et latins, et jamais il n'oublie d'établir la concordance entre les noms des anciens botanistes, et ceux qui étaient usités à son époque; il termine en énumérant leurs vertus, leurs effets délétères, et en décrivant leurs usages en médecine, en économie domestique, dans les arts et dans l'industrie.

La classification à laquelle il s'est définitivement arrêté, est un perfectionnement de celle qu'il avait adoptée dans ses premiers essais. Ici, ce n'est plus en six livres, mais en 26 groupes qu'il distribue les végétaux, rangeant dans un ordre quelquefois admirable, quelquefois cependant peu rationnel, les plantes de chacun de ces groupes qui se ressemblent le plus, et dont plusieurs encore ne sont pas classées autrement dans le système des familles naturelles, système dont quelques-uns prétendent qu'il aurait eu l'idée, d'après la connaissance qu'il avait acquise de l'organisation intime des végétaux.

Les savants ne s'accordent pas sur le genre et le degré de son mérite.

Haller (*Bibl. bot.*) le place parmi les inventeurs, c'est-à-dire, parmi ceux qui ont ajouté à la science par leurs découvertes. Tournefort n'est pas du même avis; il prétend que des plantes qu'il a décrites, très-peu ont été découvertes par lui, attendu qu'il n'a pas eu occasion de voyager, mais qu'il les a reçues de ses amis ou extraites d'autres ouvrages. Bauhinus lui fait le même reproche et l'accuse d'aimer à se parer des plumes d'autrui.

Ces accusations sont dénuées de fondement; nous avons vu que Dodoens avait voyagé pendant à peu près dix ans, et que, pendant son séjour à Vienne, il avait eu tous les moyens de s'instruire dans la conversation de son ami de Lescluse, directeur du jardin impérial.

Quant au nombre des plantes dont la connaissance lui est due,

la quantité en est certainement considérable ; il l'a déclaré lui-même de son temps, sans être contredit, et Sprengel, (*Hist. rei herb.*) en compte plus de cent dont il a le premier donné la description.

Deux biographes français, Dupetit-Thouars et Dezeimeris, ont avancé que Dodoens n'avait fait que traduire en flamand l'herbier de Fuchs. C'est encore une erreur. Tout ce qu'on pourrait dire, c'est qu'il l'a pris pour modèle ; mais on reconnaît bien vite, que ses descriptions sont plus exactes, plus détaillées, et qu'il a vu la plupart des plantes à l'état vivant. D'ailleurs ce sont particulièrement celles de nos provinces qu'il s'applique à décrire, ce que n'a pu faire le botaniste allemand. Comme lui, à la vérité, il rapporte les opinions des anciens, mais aussi versé qu'eux dans la connaissance des langues anciennes, il a pu puiser aux mêmes sources, sans compter qu'il donne des citations d'Hippocrate qui ne se trouvent pas dans l'ouvrage de Fuchs. Ajoutons à cela que celui-ci n'a classé les plantes que suivant leur ordre alphabétique, tandis que Dodoens les rangea d'abord suivant leurs usages et leurs propriétés, et ensuite d'après leurs formes et leurs affinités réciproques.

Une autre preuve de l'importance des travaux de Dodoens, c'est que plusieurs botanistes lui ont fait l'honneur de donner à quelques genres de plantes le nom de : *Dodonæa*.

Ainsi à la fin du 16e siècle, Plukenet se servit de ce nom dans ses *Almagesta botanica*, et quelques années plus tard, Plumier le donna à un groupe d'arbrisseaux originaires de l'Amérique méridionale. De nos jours, Decaudolle l'attribua à un genre d'arbustes de la famille des *sapindacées*, qui, avec quelques autres, forme la 3e tribu (*Dodonæacées*) de cette famille. Une de ses espèces, *Dodonæa salicifolia*, est connue sous le nom de *bois de reinette*.

Voici au reste quelques témoignages capables au moins de contrebalancer l'opinion de ses critiques.

Suffridus Petri l'appelle le phénix des médecins.

Un professeur de l'Université de Leyden va jusqu'à le proclamer comme un homme qui n'aurait pas eu de supérieur et fort peu d'égaux.

Enfin Bullart prétend qu'il dispute à Aristote le titre de grand génie, et de fidèle interprète des secrets de la nature.

Il y a sans doute de l'exagération dans ces éloges, mais ils prouvent l'estime dont le célèbre médecin de Malines a joui parmi les savants qui ont pu apprécier ses ouvrages. Cette estime fut universelle, et il n'a fallu rien moins qu'un homme comme Linnée pour lui ravir le sceptre de la botanique qu'il conserva pendant deux siècles; pendant tout ce temps, son histoire des plantes fut l'ouvrage classique par excellence, et aujourd'hui encore les progrès de la science n'ont pu la faire tomber en oubli.

Cette notice est rédigée principalement d'après les excellentes recherches critiques et historiques sur Dodoens, par M. le docteur Van Meerbeeck de Malines.

L.-V. R.

VARIÉTÉS.

Nihil sub sole novum.

Le sage Salomon disait, il y a déjà deux mille huit cents ans : *Nihil sub sole novum, nec valet quisquam dicere : Ecce hoc recens est : jam enim præcessit in sæculis, quæ fuerunt ante nos* (1). C'est surtout à l'époque où nous vivons que l'on est souvent autorisé à répéter les paroles du fils de David, et à en trouver de fréquentes applications. En relisant dernièrement dans la *Revue Belge* (2) des pages brillantes d'un spirituel touriste, j'ai vu qu'il y fait honneur à M. de Lamennais de l'interprétation épigrammatique (*Si Peu Que Rien*) du monumental S. P. Q. R., qu'on retrouve partout dans la ville éternelle.

Il y a plus de deux siècles que cette interprétation a été donnée dans le curieux recueil intitulé : *Nugæ venales*, bien connu des amateurs de facéties et de littérature rabelaisienne (3). Elle s'y trouve en compagnie de quelques autres traductions plus ou moins satiriques de ces fameux sigles : nous allons les transcrire, pour amuser un instant les lecteurs de la *Revue*.

1. *Salutem Populi Quære Romani.*

2. *Serva Populum Quem Redemisti.*

(On met ces paroles dans la bouche des sibylles, annonçant le vrai Dieu.)

(1) Eccles., I, 10. — Rien n'est nouveau sous le soleil, et nul ne peut dire : Voilà une chose nouvelle : car elle a été déjà dans les siècles qui se sont passés avant nous. — Traduction de Le Maistre de Saci.

(2) T. XVII, p. 101. — Adieux à Rome, par M. R. Spitaels.

(3) *Nugæ venales, sive Thesaurus ridendi et jocandi. Ad gravissimos severissimosque viros, Patres Melancholicorum conscriptos opus plane novum et necessarium; in quo quid contineatur, quævis pagina docebit. — Anno* 1642. *Prostant apud* NEMINEM; *sed tamen* UBIQUE. — Pet. in-12. — Osmont, *Dictionnaire typographique*, II, 14, cite une édition de 1633, qui est, sans doute, la première de toutes. Elle est omise par Brunet, ainsi que celle de 1642, et une autre de 1662, que je possède également.

3. Le vénérable Bède, pour tourner les Goths en ridicule, disait : *Stultus Populus Quærit Romam.*

4. Les Italiens les appliquent ironiquement à ceux que le caustique Duclos, dans son *Voyage en Italie*, appelle les habitants de Rome; car je ne puis, dit-il, les appeler des Romains (1) : *Sono Poltroni Questi Romani.*

5. Aux protestants d'Allemagne, qui les rendent par : *Sublato Papa Quietum Regnum*,

6. Les catholiques répondent : *Salus Papæ Quies Regni.*

M. Peignot, dans ses *Amusements philologiques* (2), cite sans aucune explication quelques autres manières d'interpréter ces monogrammes; nous les mettrons aussi sous les yeux des lecteurs.

7. On demande à un pape nouvellement élu : *Sancte Pater, Quid Rides?*

8. Il répond, en plaçant les mots dans un ordre rétrograde : *Rideo Quia Papa Sum.*

9. *Servasti Populum Quem Regis* (3).

10. *Solidavit Pace Quietem Regni.*

11. *Servavit Pacavit Que Regnum.*

12. Et enfin, en français : *Si Plein Qu'il Répande.* Et moi aussi, pour ne pas répandre, je juge à propos de m'arrêter en donnant aux lecteurs ces bagatelles pour ce qu'elles valent, c'est-à-dire, *Si Peu Que Rien.*

Ch. de Ch.

(1) Œuvres complètes de Duclos. Paris, A. Belin, 1820, t. II, p. 634. — Pour prouver encore mieux la justesse du dit de Salomon, n'oublions pas de remarquer qu'un siècle avant Duclos le savant Gabriel Naudé avait parlé d'une mode des Italiens, *et principalement de ceux de Rome.* — V. le *Naudæana*, édition d'Amsterdam, 1703, p. 12, et la note de M. Beuchot, dans la *Bibliographie de la France*, année 1826, p. 167.

(2) Seconde édition, Dijon, 1824, p. 238.

(3) Au verbe *salvare*, terme barbare fabriqué au moyen âge, et qui ne se trouve dans aucun auteur classique, nous avons pris la liberté, sans en demander la permission à M. Peignot, de substituer le véritable mot latin, le verbe *servare.* Cf. *R. Stephani Thesaurus linguæ latinæ*, édition de Birrius, de Bâle, au mot *Salvo* — *Facciolati et Forcellini totius latinitatis Lexicon*, au même mot.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

CONCOURS DE 1842-1843.

SOCIÉTÉ DES SCIENCES, DES ARTS ET DES LETTRES DU HAINAUT.

SUJETS PROPOSÉS.

I. Histoire. — Fournir une notice biographique des principaux personnages du Hainaut, tel qu'il existe maintenant, qui se sont distingués depuis le règne de Charles-Quint jusqu'en 1800.

II. « — Indiquer les sources de l'histoire du Hainaut, en s'expliquant sur leur authenticité et le degré de foi qu'elles méritent.

III. » — Tracer l'histoire de la ville de Mons, depuis l'époque où finit de Boussu jusqu'à la bataille de Jemmapes.

IV. Géographie historique. — Tracer une carte de la Belgique, indiquant, avec des explications, la langue ou le dialecte actuel parlé dans chacune des localités qui la composent.

V. Géologie. — Donner la nomenclature des diverses pierres de construction qui existent dans le Hainaut; indiquer leur gisement, leur nature, leur poids spécifique, leur degré de résistance et leur emploi.—Un échantillon de chaque pierre décrite devra être joint au mémoire.

VI. Instruction. — Indiquer et démontrer le meilleur système d'enseignement moyen et primaire à adopter par le Gouvernement.

VII. Jurisprudence. — Quelles sont les principales améliorations que réclame la procédure criminelle belge?

VIII. Psychologie. — Le silence continuel imposé à des reclus est-il légal et quelle peut être son influence?

IX. Économie politique.— Quels sont les moyens pratiques les plus efficaces pour extirper le paupérisme dans la province de Hainaut?

X. Médecine. — Décrire la constitution médicale des différentes localités de la province de Hainaut. Indiquer la nature et le caractère des différentes maladies que l'on y observe, et leur traitement en général.

XI. Chirurgie. — Faire l'historique de l'opération de la pupille artificielle, depuis son invention jusqu'à nos jours. Décrire les différents procédés employés, et indiquer les avantages ainsi que les inconvénients de chacun d'eux.

XII. Prose. — De l'amour-propre national.

XIII. Sculpture. — Une statuette, avec piédestal, pouvant servir de modèle pour le monument à élever à Roland de Lattre, sur l'une des places publiques de la ville de Mons.

QUESTIONS MISES AU CONCOURS,

Sur la proposition de la députation permanente du Hainaut.

XIV. Donner une analyse chronologique des lois, ordonnances et règlements qui, depuis l'an 1200 jusqu'à l'invasion française, ont régi les diverses localités qui composent aujourd'hui la province de Hainaut.

XV. Retracer l'état, les développements et les vicissitudes du commerce et de l'industrie dans le Hainaut, depuis le onzième siècle jusqu'au dix-neuvième.

XVI. Présenter l'analyse et le rapprochement des dispositions des diverses coutumes du Hainaut qui régissaient, avant l'introduction des lois françaises, l'état des personnes, l'organisation de la famille et l'ordre des successions. En faire ressortir le but, l'influence, les avantages et les inconvénients.

Prenant en considération l'étendue et la difficulté du travail que comporte le sujet proposé au concours de 1842 sous le N° XIV, ainsi conçu :

« *Donner une analyse chronologique des lois, ordonnances et règlements, qui, depuis l'an* 1200 *jusqu'à l'invasion française, ont régi les diverses localités qui composent aujourd'hui la Province de Hainaut.* »

La Société des Sciences, des Arts et des Lettres, avec l'approbation de la Députation permanente du Conseil provincial, a divisé ce sujet; les concurrents ayant d'ailleurs le choix de le traiter dans son ensemble, ou dans chacune de ses divisions, en se renfermant toujours dans les limites du territoire actuel de la Province.

La première division embrasse le Comté de Hainaut tel qu'il existait avant l'invasion française.

La deuxième division comprend les Seigneuries de Tournai et du Tournaisis, avec les communes du Duché de Brabant et du Comté de Flandre qui entrèrent dans la formation du Département de Jemmapes.

La troisième division se compose des communes du Comté de Namur et de l'Évêché de Liége, qui en furent séparées pour former le Département de Jemmapes, ainsi que des communes qui, par le traité du 20 novembre 1815, ont été détachées du territoire français pour être réunies à la Province de Hainaut.

Le prix de chacun de ces sujets est une médaille d'or, dont la valeur sera fixée ultérieurement.

CONCOURS PERMANENT.

Afin d'encourager les recherches historiques, la Société décerne annuellement une médaille d'or à l'auteur du meilleur mémoire ou écrit sur un point quelconque de l'histoire ou des antiquités du Hainaut, et, pour faire concorder ces recherches avec celles dont s'occupe la *Société d'Émulation de Cambrai*, elle a adopté la nomenclature du programme rédigé par M. A. Leglay; en voici les divisions:

Archéologie; Numismatique; Paléographie; Diplomatique; Topographie; Histoire proprement dite et Biographie; Philologie; Histoire littéraire et Bibliographie.

Ainsi arrêté, en séance, le 18 mars 1842.

Le Secrétaire perpétuel, MATHIEU.

Les Mémoires destinés au concours doivent être adressés, francs de port, avant le 15 février 1843, au Secrétaire perpétuel de la Société.

Les concurrents ne peuvent signer leurs ouvrages; ils doivent y mettre une devise, qu'ils répèteront sur un billet cacheté, renfermant leur nom et leur adresse.

Les auteurs qui se feront connaître de quelque manière que ce soit, ou qui enverront leurs mémoires après le terme prescrit, seront exclus du concours.

Aux termes de l'article 45 de son nouveau Règlement, la Société reste propriétaire des manuscrits qui lui sont adressés.

Extrait du Règlement du Cercle Médico-Chimique et Pharmaceutique de Liége, adopté le 19 avril 1842.

TITRE I. — *Du but et de la composition de la Société.*

Art. 1er. La Société porte le titre de: *Cercle médico-chimique et pharmaceutique de Liége;* elle est instituée dans le but: 1° de concourir au progrès de la chimie médicale et de la pharmacie; 2° d'entretenir des relations amicales entre les collègues.

Art. 2. Elle se compose de *membres effectifs*, de *membres libres*, de *membres honoraires* et de *correspondants nationaux et étrangers*.

Art. 3. Le nombre des membres effectifs est de cinquante; celui des membres libres (choisis parmi les personnes domiciliées dans la province de Liége, qui, n'y exerçant pas la pharmacie, se seront distinguées dans l'une des branches des sciences naturelles) est fixé à vingt. Les correspondants sont en nombre illimité.

Art. 4. Les places d'honoraires sont réservées à toute personne distinguée, à celle qui aura rendu des services signalés à l'humanité ou aura contribué à favoriser le but de la Société.

Art. 5. Tous les membres effectifs doivent être pharmaciens légalement reçus.

Art. 6. Le bureau est composé d'un *Président*, d'un *vice-Président*, d'un *Secrétaire-Général*, d'un *Secrétaire-adjoint* et d'un *Trésorier*.

TITRE II. — *Des droits et obligations des membres de la Société et du bureau.*

Art. 9. Les membres effectifs sont exclusivement éligibles à toutes les places; ils participent à toutes les délibérations, et s'obligent à communiquer à la société tout ce qu'ils croiront utile à l'art pharmaceutique et au progrès des sciences accessoires.

Art. 12. Chaque membre effectif s'engage à fournir, dans le cours de deux années, un mémoire, ou une observation, ou un rapport écrit sur une des branches des sciences pharmaceutiques.

Art. 18. Les membres libres et les correspondants enverront à la Société leurs observations particulières, des extraits d'ouvrages nouveaux, des rapports des séances des Sociétés savantes auxquelles

ils pourront assister; enfin, ils mettront la Société au courant des progrès des sciences dont elle s'occupe.

Art. 19. Le membre qui se retire de la Société, y perd tous ses droits.

TITRE III. — *Des assemblées et des travaux de la Société.*

Art. 21. Tout membre effectif est tenu d'assister aux séances ordinaires et extraordinaires, sous peine d'une amende d'un franc pour chaque séance à laquelle il aura manqué.

Art. 22. On lit dans l'ordre suivant : 1° le procès-verbal de la séance précédente ; 2° la correspondance ; 3° les notes ou mémoires envoyés par les correspondants ; 4° les mémoires et les observations des membres de la Société et des auteurs qui n'en font pas partie.

Art. 23. Quand la Société reçoit un écrit qui lui paraît susceptible d'examen, le bureau nomme une commission pour en rendre compte.

On ne fait des rapports sur les ouvrages ou mémoires des membres de la Société, que lorsqu'ils le demandent eux-mêmes.

Art. 24. Tout manuscrit envoyé à la Société devient sa propriété.

Art. 25. La Société tient, dans le dernier trimestre de l'année, une séance publique, annoncée d'avance par une circulaire. Cette séance est consacrée à la lecture, par le Secrétaire-Général, de l'analyse des travaux de la Société.

Art. 26. La Société proposera un ou plusieurs sujets de prix aux époques qu'elle déterminera ultérieurement. Les mémoires envoyés au concours sont examinés par une commission spéciale, composée de 5 membres nommés au scrutin. Les prix sont décernés dans la séance publique, ou, quand celle-ci n'a pas lieu, dans la séance du mois de janvier.

Les membres effectifs et libres sont exclus du concours.

Art. 28. Les mémoires couronnés resteront la propriété de la Société.

Art. 29. La Société fera publier les mémoires et observations qu'elle jugera dignes de l'impression.

PÉTERS-VAUST, *Président.*
. . . . *Vice-Président.*

V. PASQUIER, *Secrét.-Gén.*
CHANDELON, *Secrét.-Adj.*
DEJARDIN, *Trésorier.*

VOYAGE DANS LES VILLES HANSÉATIQUES

ET

EN DANEMARK,

PAR LA HOLLANDE ET L'ALLEMAGNE.

§ I. HOLLANDE.

N° 1. — *Dordrecht. — Gomar et Arminius. — Barneveld. — Réfugiés belges.*

Le 25 août 1841, à 6 heures du matin, je m'embarquai à Anvers pour entreprendre un voyage que j'avais rêvé depuis longtemps : je voulais visiter ces villes célèbres qui avaient semé leurs plus beaux comptoirs sur le sol de la Belgique, et suivre l'expédition aventureuse d'un grand homme, de ce Christiern II, si calomnié par l'aristocratie et si cher encore aux masses. Cette expédition, comme je l'ai démontré dans mon *Histoire des Relations*, devait ouvrir une carrière nouvelle au commerce et à la politique de notre pays, au XVIe siècle. Les curieux renseignements que j'ai puisés aux sources mêmes du Nord, jetteront, je l'espère, une plus vive lumière sur cette époque de l'his-

toire moderne, si importante que l'on s'en occupe encore pendant des siècles.

Quoique, d'après mon plan de voyage, je n'aie pas m'arrêter longtemps en Hollande, je ne saurais cepe dant me dispenser de retracer au lecteur quelques so venirs que m'a rappelés la merveilleuse histoire de pays; aussi bien je n'écris pas en touriste, mais homme qui s'occupe essentiellement d'histoire.

Dans la traversée d'Anvers à Rotterdam, et penda que le pyroscaphe voguait lentement en face de ce île formée, en 1421, par une inondation qui englou 72 villages et 100,000 individus, je ne cessais de fix mes regards sur Dordrecht qui, avec ses 20,000 habi tants, son commerce, son industrie, ses chantiers, so port, sa cathédrale, son hôtel-de-ville et ses belle promenades, est une des cités les plus remarquables d la Hollande. Ce fut là que se tint, en 1618 et 1619, ce fameux synode qui, dévoué au prince Maurice de Nassau, envoya à l'échafaud le grand-pensionnaire Barneveld; triste exemple des abus et des excès qui résultent du mélange impur de la politique avec les disputes théologiques et les haines religieuses. Comme ce sanglant épisode de l'histoire moderne n'a guère été consciencieusement traité, je pense qu'il n'est pas hors de propos de lui consacrer quelques mots.

Déjà, autour du comte de Leicester, s'était formé, dè 1586, un parti démocratique tirant sa force des petite localités de la nouvelle république des Provinces-Uni et de cette foule de réfugiés flamands et brabançon qui avaient cherché un asile en Hollande. Ce pa faisait une opposition vigoureuse aux aristocrates d grandes villes, et, par conséquent, aux seigneurs d

ats-Généraux. Cette opposition politique renfermait elle un autre élément, l'élément religieux.

Les réfugiés de Flandre et de Brabant étaient des alvinistes sévères, et professaient les doctrines démo-ratiques des puritains anglais, tandis que le parti des tats prétendait que l'autorité temporelle doit avoir ne certaine action sur les affaires religieuses. Parmi des migrés belges, Leicester en avait choisi trois pour ses onseillers intimes : c'étaient Jacques Reingoud, eigneur de Kouwenberg, auparavant au service du omte d'Egmont, plus tard employé dans l'administra-tion des finances; Daniel de Burggraef, ambitieux, ensuel et intrigant comme Reingoud, et remplissant les fonctions d'interprète auprès de Leicester; enfin, Gé-rard de Prounink, que certes son humilité chrétienne n'avait pas fait chasser de Belgique. Ces trois hommes devinrent le point de ralliement de tous les émigrés et de tous les mécontents, et bientôt leur parti fut connu sous le nom de Reingoudiste. Son siége fut Utrecht où d'ailleurs s'était retiré un grand nombre de Wallons. Un Anversois, appelé Paret, lui servit à rédiger des pamphlets contre les États.

Cependant Reingoud, accusé de malversations dans son poste de maître des rentes, fut forcé de chercher son salut dans la fuite; il parvint à échapper aux actives poursuites des États et termina catholiquement ses jours à Bruxelles.

Avec la retraite de Leicester, le parti calviniste, dé-nocratique ou puritain, fut momentanément vaincu ar le parti aristocratique des États, à la tête duquel était placé Barneveld. Cet homme d'état embrassa le pé-gianisme d'Arminius, doctrine plus modérée, plus to-

lérante, mais, en même temps, moins populaire que celle qui était prêchée par François Gomar. Originaire d'une famille de Bruges réfugiée dans le Palatinat, Gomar avait embrassé, à Heidelberg, le calvinisme le plus exalté; quoiqu'il fût un zélé partisan de la sévérité disciplinaire et de l'indépendance de son église du pouvoir temporel, il n'eut cependant des idées nettes ni sur le libre arbitre de l'homme ni sur la toute-puissance de Dieu. Grâce à son enseignement à l'université de Leyde, le parti démocratique, qui s'était effacé après le départ de Leicester, reparut de nouveau, et cette fois-ci sous la sauvegarde de la formidable épée de l'ambitieux et rusé Maurice de Nassau. Les partis ne tardèrent pas d'en venir aux prises : les Arminiens, sous le nom de *Remontrants;* les Gomaristes, sous celui de *Contre-remontrants*. Pour Maurice, il ne s'agissait guère d'intérêts religieux; il s'agissait de tourner les masses contre Barneveld et de le perdre. « J'ignore, dit-il un jour au bourgmestre de Gouda, si la prédestination est grise ou bleue; mais ce que je sais, c'est que les flûtes de l'avocat sont en dissonance criante avec les miennes. » Cette triviale profession de foi révélait la pensée du capitaine-général en même temps qu'elle annonçait la chute de Barneveld.

La substitution du stadhoudérat héréditaire dans la famille d'Orange-Nassau aux vieilles institutions aristocratiques des Provinces-Unies, tel fut le secret de la lutte qui s'engagea acharnée et violente entre le prince et le grand-pensionnaire; ce fut contre Barneveld un redoublement de prédications furibondes et de pamphlets sanglants : parce que, dans l'intérêt de sa patrie, il voulait la paix avec la Belgique, on le décria comme vendu aux

Espagnols et aux catholiques, comme étant aux gages de l'archiduc Albert. (1) Ce parti de réfugiés belges que je viens de signaler, marcha derechef la tête haute; il était conduit par le Bruxellois François Aerssens, le plus fougueux libelliste de Maurice, qui le récompensa en le plaçant dans le corps de la noblesse. Or, ce fut pendant l'arrestation de Barneveld et de ses deux coaccusés Grotius et Hogerbeets que s'ouvrit le synode de Dordrecht; en y faisant frapper d'anathème les Arminiens, c'étaient ses ennemis politiques que le prince Maurice voulut atteindre; et, en effet, le 13 mai 1619, Barneveld fut condamné à périr par le glaive : un des principaux chefs d'accusation était d'avoir traité les confesseurs de la vraie foi de calvinistes, de puritains, d'étrangers, de Flamands. Plusieurs membres influents du conseil de Maurice et de la commission chargée de juger Barneveld avaient penché vers la clémence; mais Aerssens entraîna la majorité en lui faisant peur, il termina son tremblant discours par ces sinistres paroles : *Il faut qu'il meure!* (2)

N° 2. — *Rotterdam.* — *Érasme.*

En arrivant à Rotterdam, je me demandai si j'étais en Europe ou en Chine; est-ce Canton, est-ce Pékin que cette ville avec ses rues et ses Canaux ornés de rangées de tilleuls, avec ses hautes maisons bariolées et chargées de fleurs, ses gros navires à l'ancre, ses

(1) *Leo*, Histoire des Pays-Bas, t. II, p. 746, suiv. (en allemand).

(2) Voy. la biographie d'Aerssens par M. *Goethals*.

riches bazars, ses quais magnifiques et ses milliers de ponts-levis ? Ajoutez-y l'usage perpétuel des nattes, du tabac, du thé, de la porcelaine, de chinoiseries de toute espèce.

Je n'ai pas pu comprendre l'enthousiasme de certains touristes pour ce qu'ils appellent la *magnificence* de l'église de Saint-Laurent à Rotterdam ; je ne peux pas souffrir ces masures calvinistes sans ornements, sans pompe, avec leurs murailles nues et leurs bancs de chêne.

Je me suis arrêté longtemps au pied de la statue érigée à Erasme, sur le grand pont de la Meuse. En regardant ce nez voltairien, ces lèvres sardoniques, ce doigt feuilletant sceptiquement les Écritures, tout ce corps frêle et maigre, je me suis demandé ce que serait devenu le catholicisme, si, comme l'y invitait si naïvement le bon Durer (1), le philosophe de Rotterdam, le héros des sophistes et des intrigants de toutes les couleurs, s'était mis à la tête du mouvement réformiste du XVIe siècle. Je n'ai jamais été partisan de Luther ni du luthéranisme ; mais je crois fermement que le moine de Wittemberg avait raison de tancer vertement le moine hollandais. « Érasme, dit-il, ce roi amphibole, qui siége tranquille sur le trône de

(1) Voici les paroles du célèbre peintre municipal de Nuremberg : « OErasme de Rotterdam, où peux-tu maintenant être ? Viens ici, chevalier du Christ, et à côté de Jésus, défends la vérité et reçois la couronne du martyre. Et que t'importe la vie, à toi qui es déjà un tout petit vieux homme (*du bist doch sonst ein altes Mannekin*) ! Tu n'as plus que deux ans à vivre. C'est pourquoi fais entendre ta voix, et si tu bois du calice dont a bu le Christ, tu seras glorifié par lui. »

l'Amphibologie, nous abuse par ses paroles ambiguës et bat des mains quand il nous voit enlacés dans ses insidieuses figures. Voyez-le s'avancer en rampant comme une vipère pour tenter les âmes simples, comme le serpent qui sollicita Ève au doute et lui rendit suspects les préceptes de Dieu. » Et ailleurs : « Nous avons souffert qu'il se moquât de nous et nous prît à la gorge ; mais aujourd'hui il en veut autant au Christ, à mon cher petit Jésus... Il faut écraser cette punaise... C'est lui qui a semé et fait naître Crotus, Egranus, Witzeln, Œcolampade, Campanus et autres visionnaires ou épicuriens... Érasme, comme sa figure le montre, est un homme plein de ruse et de malice, qui s'est moqué de Dieu et de la religion. Il emploie de belles paroles : le cher Seigneur Christ, la parole de salut, les saints Sacrements; mais il tient la vérité pour une froide chose; s'il prêche, cela sonne faux comme un vase fêlé. »

N° 3. — *Amsterdam. — De Ruiter. — Vondel.*

Le 28 août, la diligence me conduisit à Amsterdam. Où est, demandai-je aussitôt, la maison de l'amiral de Ruiter, et j'y courus. J'admire dans de Ruiter le citoyen autant que l'homme de guerre; j'ai toujours présente à la mémoire sa noble conduite envers Corneille de Witt, dont il avait personnellement eu beaucoup à se plaindre, et l'honorable témoignage qu'il rendit au bourgmestre de Dordrecht, dans le moment où l'on voulait, à l'aide des chevilles de la torture, lui arracher d'indignes aveux.

De la petite maison de De Ruiter, située sur le port en vue de l'Y, et surmontée d'un grand médaillon de pierre, je me rendis à l'église de Ste.-Catherine pour voir sa modeste tombe. De Ruiter y est couché dans son costume de bataille, tenant fièrement son bâton de commandant entre les mains. On lui a fait une épitaphe en latin d'une fastidieuse prolixité. Il faut, avant tout, qu'une épitaphe soit simple, et au lieu de ce fatras, je ne voudrais voir sur la pierre sépulcrale de l'illustre Batave rien que ces mots :

Hier ligt de schout by nacht,
Michel De Ruiter.

Dans la même église, on voit, à côté de la tombe de De Ruiter, l'urne funéraire de Vondel, placée sur une colonne : la plus grande gloire littéraire de la Hollande auprès de sa plus grande gloire maritime, c'est bien.

Je relisais encore à Amsterdam le *Gysbrecht Van Amstel* de Vondel dans une édition illustrée par M. Rochussen, neveu du ministre des finances. A ce langage si net, à ces vers si bien coupés et si harmonieux, à toute cette manière si élégante et si dénuée de prétention, je regrettais que la langue hollandaise eût dévié de son type primitif, du flamand, pour se rapprocher de l'allemand et pour devenir tendue comme dans Helmers et insipide comme dans Feith.

Après avoir donné un dernier regard à l'église de Sainte-Catherine et admiré les choses les plus admirables d'Amsterdam, je me trouvai le 31 août dans la Tyr et la Sybaris du Nord, à Hambourg, qui vient d'éprouver de si cruelles destinées.

§ II. HANSE.

N° 4. — *Hambourg* (1). — *Ses monuments.* — *Ses mœurs.* — *Sa constitution.* — *Ses savants.* — *La presse.* — *Le pamphlétaire Hœcker.* — *Le publiciste Wurm.* — *Altona.*

Hambourg possédait déjà, en 1235, une constitution municipale et des prérogatives importantes; en 1618, elle fut déclarée ville libre de l'Empire, et dès cette époque, elle se plaça à la tête des principales villes commerçantes de l'Allemagne.

Si l'on veut se faire une idée juste de cette ville, il est bon de la contempler d'une des îles de l'Elbe. Elle apparaît alors comme la masse compacte d'un immense serpent endormi le long de la côte et mirant ses écailles diaprées aux mille rayons du soleil. C'est de là aussi que l'on aperçoit le mieux la vie tumultueuse qui agite cette immense cité.

Hambourg est un asile ouvert aux hommes de toutes les nations et de tous les partis. On ne vous y demande ni d'où vous venez ni où vous allez; point de passeports, point d'inquiètes recherches de la police, point de visites minutieuses de vos bagages. J'en fis un jour la remarque à un Hambourgeois, qui me répondit : « Bah! nous ne sommes que trop contents quand l'étranger veut bien dépenser son argent chez nous; à quoi bon le chicaner sur des vétilles? Pourvu qu'il ne soit pas

(1) *N. B.* Je donne cette relation telle que je l'avais rédigée avant le terrible incendie.

publiquement noté d'infamie et qu'il paie son hôte, la police est charmée de pouvoir le laisser tranquille. » Aussi, cette ville est-elle un caravensérail où viennent s'abriter toutes les classes, toutes les castes, toutes les races d'hommes qui habitent l'Europe, chacun avec son idiome, son costume, sa manière de vivre.

Hambourg a deux villes : l'une ancienne (1), l'autre moderne. Il va sans dire que c'est à la première que je donnais la préférence, moi, rechercheur d'antiquailles. J'aimais ces vieilles rues étroites, obscures, tortueuses, coupées par des ruelles plus étroites et plus tortueuses encore. Là sont les archives de la république, la Banque et la Bourse, ces deux palladiums du respectable négociant. Là sont les plus grands canaux; là est la vie de Hambourg. Toutes les maisons de cette partie sont hautes; souvent elles ont sept étages.

Les vieux remparts qui protégeaient la ville libre, ont été détruits, et sur l'emplacement de ces noires murailles du moyen âge, on a dessiné des allées, on a planté des arbustes. L'enfant joue sur les créneaux gardés autrefois par l'arquebuse, et des buissons de fleurs s'épanouissent sur les ruines des tours. Le *Neuerwall* est couvert de riches magasins où l'on voit étalé tout le luxe des denrées européennes. L'esplanade ressemble à une double haie d'hôtels aristocratiques au milieu d'une campagne, et le *Jungfernstieg* s'élève en face du bassin de l'Alster, comme les riantes maisons de Genève au bord du lac. Ici se trouvent le monde élégant, les étrangers, les bourgeois, les flaneurs...(2)

(1) Le terrible incendie vient de la dévorer.

(2) *Marmier*, Lettres sur le Nord, t. I, p. 44, édi. de Bruxelles.

Hambourg ne se distingue guère par la beauté des édifices publics : au lieu de monuments antiques qui frappent d'étonnement et d'admiration, ces dieux du commerce vous vantent leurs 40 raffineries de sucres, leurs 10 imprimeries d'indiennes, leurs 14 blanchisseries de cire, leurs 25 moulins pour la fabrication des fils de laiton et de fer, leurs 10 manufactures de chapeaux, leurs 30 métiers à fabriquer le velours et la soie, et leurs 220 navires de commerce. Puis, ils vous parlent avec orgueil de leur constitution qu'ils proclament la plus parfaite du monde, de cette aristo-démocratie où l'on est citoyen quand on possède en biens fonds pour 10,000 rixdales de banque (5,700 frs.) dans Hambourg, où le double hors des murs et du territoire de la ville. Du reste, point de cour pour faire la loi par son exemple; point de caste privilégiée pour usurper le titre exclusif de bonne société; point de noblesse pour scandaliser le plébéien; point de réunion d'oisifs et de badauds pour former un conservatoire du bon ton.

La plus ancienne église de Hambourg est celle de St.-Pierre et de St.-Paul, (1) située dans la région la plus élevée de la vieille ville; elle forme un carré long, a une élévation de 416 pieds et une tour élégante et svelte ornée d'un carillon assez complet. L'image qui décore le maître-autel est de l'artiste Bendixen, qui vit encore; elle représente la rencontre de St.-Pierre avec le Sauveur, d'après le texte de la Messiade.

La plus remarquable de toutes les églises de cette ville est celle de Saint-Michel: elle fut achevée en 1786, et sa construction coûta 1,600,000 marcs courants. Elle a

(1) Détruite par l'incendie.

une tour qui est la plus haute qu'on ait bâtie au XVIIIe siècle (456 pieds d'élévation). L'architecte Sonnin l'a construite de manière que, du point le plus élevé auquel on puisse parvenir dans son intérieur jusqu'au pavé de l'église, l'espace est entièrement libre; de sorte que le physicien Benzenberg n'a pu trouver une position plus favorable pour faire des expériences sur le mouvement terrestre par la chute de boules de métal, laquelle se faisait sans la moindre déviation, à l'abri du vent et de tout autre obstacle.

Ce majestueux édifice est en forme de croix. La toiture repose sur quatre pilastres; le style est d'une noble simplicité; les ouvrages de l'intérieur sont de stuc. La coupole de la tour aérienne de ce temple est portée par des colonnes, à travers lesquelles on aperçoit le bel escalier en limaçon qui y conduit. Les souterrains, qui auparavant servaient de dernière demeure aux bonnes familles de Hambourg, méritent de fixer l'attention de l'étranger.

Parmi les églises succursales, on vantait jadis celle de St.-Jean, maintenant démolie: elle renfermait des chefs-d'œuvre de gravure et de sculpture en bois, et entre autres une représentation baroque du jugement dernier, où l'on voyait le diable expédier avec des brouettes les âmes des damnés dans les flammes de l'enfer.

L'histoire de l'église de Sainte-Gertrude, entre les rues des roses et des lys, se rattache à la tradition d'une sainte du Brabant. Or, oyez: Dame Gertrude, première abbesse de Nivelles, était d'une beauté si ravissante qu'un jeune chevalier de la cour du bon roi Dagobert, épris de ses charmes irrésistibles, voulut l'épouser de

force; mais elle répondit chastement qu'elle avait voué son cœur et sa virginité au doux Jésus. Dix ans après sa mort, un violent incendie éclate dans l'abbaye; Gertrude paraît au-dessus du réfectoire et éteint les flammes en y jetant un voile mystérieux qu'on a conservé comme une précieuse relique. Son lit guérissait tous les genres d'infirmités, si le malade était assez heureux pour pouvoir y passer une nuit; voire, un enfant qui s'était noyé dans un puits, revenait à la vie dans cette couche miraculeuse.

L'hôtel-de-ville de Hambourg, (1) dans sa forme actuelle est une agglomération de diverses maisons jointes ensemble à des époques diverses. Il a une façade de 260 pieds, mais qui n'a de remarquable qu'une demi série de statues bravement travaillées dans des niches et représentant les empereurs d'Allemagne, couronne sur la tête et sceptre en main, depuis Rodolphe premier jusqu'à Ferdinand III.

L'esprit de trafic absorbe toutes les facultés de l'âme du Hambourgeois : dans cette ville chérie de Plutus, la considération ne s'évalue qu'en marcs banco, et Moloch y a tellement détrôné Minerve que les hommes de science dont elle peut se glorifier à juste titre, n'y jouissent guère de considération. Un sénateur à qui je parlais un jour des grands travaux de M. Lappenberg, le célèbre historien de la Hanse, que je lui signalai comme un des premiers savants de l'Europe, me regarda tout ébahi en me disant : « Il fallait qu'on vînt de Bruxelles pour nous apprendre cela ; car, en vérité, nous ne nous en doutions guère. »On sait que le véné-

(1) Également détruit par l'incendie.

rable Busch ne fut pas mieux récompensé que M. Lappenberg : tandis que l'Europe profitait de ses vastes connaissances dans les sciences commerciales, on le traitait, à Hambourg, de rêveur; on l'abandonnait, on était presque sur le point de le haïr. Ce qu'il y a de surprenant, c'est que cette ville, prosaïque et positive comme un chiffre, a donné le jour au poëte Hagedorn, qui s'est exercé avec succès dans la fable, le conte, la chanson et dans d'autres genres de poésies légères, où, avant lui, les Allemands n'avaient jamais brillé. Néanmoins, même à travers l'humeur joviale de sa muse, le Hambourgeois perce dans Hagedorn; il manque d'imagination, et son inspiration, flamme passagère, ne suffisait pas pour dominer quelque sujet important.

Au milieu de l'indifférence générale pour les sciences, l'élément germanique a cependant préservé Hambourg des excès du mercantilisme : il s'y trouve plusieurs écoles gratuites de dessin, de navigation et de métiers, et l'on y a réuni, dans un magnifique bâtiment, la bibliothèque, le gymnase et le collége appelé *Johannéum*. Les professeurs y jouissent, chacun, de 6000 francs de traitement, et le recteur de 10,000.

L'impudeur des mœurs publiques, résultat de l'immense concours des étrangers dans cette auberge commune de l'Europe, n'a guère porté atteinte à la moralité des habitants de *souche hambourgeoise*. Vous apercevrez, au contraire, parmi eux, une austérité puritaine, et, surtout, beaucoup de loyauté, de droiture et d'équité; et ce qui est rarement le privilége des grandes villes de commerce, c'est qu'à Hambourg le bien-être circule dans tous les rangs de la société; le goût de la parure et des plaisirs se fait remarquer chez l'homme

du peuple comme chez le sénateur, et tous ceux qui savent et veulent travailler gagnent aisément de quoi y satisfaire.

« Il existe, à Hambourg, une espèce d'impôt qu'on ne retrouve peut-être nulle part ailleurs. Après 4 heures du soir en hiver, et 8 heures en été, toutes les portes de la ville sont censées closes, et personne n'y passe sans payer un tribut de 4 schellings (8 sous de France); un peu plus tard, le tribut augmente. A 10 heures, il est le double, et à minuit on est obligé de s'en rapporter à la discrétion des gardiens. Au moment où la taxation (ou plutôt la fermeture, *die Sperre*) commence, on doit sonner la cloche au moins pendant un quart d'heure; mais les percepteurs de l'impôt font toujours en sorte d'accélérer la durée du signal de quelques minutes, et alors c'est un étrange spectacle de voir tous les ouvriers et les pauvres gens de la campagne se presser en foule pour éviter l'impôt qui les menace. » (1)

Dans cette ville, comme partout, on s'occupe de politique; cette démocratie de citoyens à 1000 rixdales y est aux prises avec le sénat qui se compose lui-même par une élection, à laquelle le sort prend part. J'y ai remarqué, ainsi que dans tout le Nord de l'Europe, un respect constitutionnel pour l'âge; sous ce rapport, Lycurgue et Babeuf s'y trouveraient chez eux. Des quatre bourgmestres actuels, trois sont tellement vieux que l'un est sourd, l'autre aveugle, le troisième paralytique. O Gérontes de Crète et de Lacédémone, vous êtes, je crois, *renés* à Hambourg. Demandez plutôt à M. Pierre Leroux, en son livre de l'*Humanité*.

(1) *Marmier*, I, 46.

Dans cette ville libre, la presse n'est pas plus libı qu'à Hanovre. Cependant l'esprit de liberté, ce Protı aux mille formes, sait bien, quand il le faut, échapp aux ciseaux impitoyables de la censure, comme on l vu l'année dernière. M. Hœcker, fils d'un marchand (vin, avait chansonné le sénateur M.... à propos d'uı assez vilaine affaire d'argent. Les patriciens de Hambour pas plus que ceux de Rome, n'aiment qu'on les chaı sonne : *ne quis occentavisset, sive carmen condidisset, qu infamiam faceret flagitiumve alteri*, et M. Hœcker f emprisonné; mais la loi accorde un sauf-conduit moye nant la somme de 2000 marcs. Les amis de Hœcke c'est-à-dire presque toute la bourgeoisie, se cotiser et en offrent 20,000. En dépit du texte impératif de l loi, Hœcker n'est pas relâché. Le soir, la foule s'attroup autour de la prison, menaçant de détruire la Bastille si à l'instant même, on ne met en liberté Hœcker. La gar nison des Hanséates accourt et veut disperser le peuple celui-ci résiste, pousse des cris de mort, et Hœcke est libre. Quand j'ai quitté Hambourg, l'affaire étai pendante devant les tribunaux, et au grand dam (ire de Monsieur le sénateur, les universités d'Alle magne ont donné gain de cause à M. Hœcker. On a tendait avec impatience la décision de la cour sup rieure d'appel séante à Lubeck.

Après la politique intérieure entre les démocrates les aristocrates, entre les libéraux et les absolutistes, vie la politique extérieure, qui peut se résumer en deu mots : *Zolleverein* et *unité germanique*.

Un des publicistes les plus distingués de Hambou est, sans contredit, M. le professeur Wurm, dont j'a rais désiré faire la connaissance ; malheureusement,

n'ai pas pu le trouver chez lui. A l'exemple de ses collègues, il habite, l'été, une belle maison de campagne; car les professeurs de Hambourg sont de riches propriétaires qui ne viennent en ville que juste pour les heures de leurs cours.

Dans ces derniers temps, M. Wurm a fait beaucoup de bruit par une brochure intitulée : *Die Handels-Politik der Hansestædte und die Interessen des deutschen Vaterlandes*, c'est-à-dire *de la politique commerciale des villes hanséatiques et des intérêts de la patrie allemande.* M. Wurm s'attache à prouver que, dans les relations commerciales avec les États-Unis de l'Amérique, les villes de la Hanse occupent le troisième rang; que le tonnage de leurs navires est plus considérable que celui d'aucune des puissances européennes, l'Angleterre seule exceptée. « A quoi ces villes doivent-elles cette prospérité, à quoi surtout Hambourg est-elle redevable de son étonnante splendeur ? à son indépendance, à l'excellence de ses lois et règlements maritimes. Dans cette situation, les villes hanséatiques gagneraient-elles à entrer dans le *Zollverein*? Nul doute que l'avenir de l'Allemagne ne soit dans cette union douanière : par cette alliance, l'unité de l'Allemagne, si fatalement détruite depuis le XVIe siècle, est descendue pour la première fois de la sphère des idées dans le domaine des intérêts matériels. Cependant, pour les villes hanséatiques, il ne saurait être question de faire partie de ce *Verein* aussi longtemps que tout le littoral, de la Reckenitz à l'Ems, n'y a pas accédé. L'auteur conclut en insistant sur la réfutation de la thèse suivante : » L'accession des villes hanséatiques à l'union fera des merveilles, et dans tous les cas, elle mettra l'union à même de faire des merveilles,

et il finit par se prononcer contre l'accession pure simple; mais, en revanche, il demande une série traités de commerce entre l'union et tout le littoral mers germaniques. « Il faut dit-il, effacer jusqu'à dernière trace du barbare code de navigation, et des alliances commerciales fondées sur de larges bas rattacher à l'union allemande toute l'étendue de p depuis Mémel, jusqu'à Ostende inclusivement.

Il va sans dire que cette brochure et son auteur o été l'objet de nombreuses et violentes attaques.

Les heures que me laissaient mes travaux aux archiv de Hambourg, je les employais à visiter Altona, situ aux portes de cette ville. Là, je vis pour la premièr fois flotter le drapeau danois, ce *Danebrog* rouge e blanc, envoyé du ciel, l'oriflamme, le palladium d Danemark.

J'ai fait, à Altona, la précieuse connaissance du célèbre astronome Schumacher, auquel j'avais été recommandé par notre bon et savant M. Quetelet; puis, après le fracas étourdissant de Hambourg, j'aimais la douce quiétude de cette jolie cité holsteinaise, avec ses charmantes promenades sous les tilleuls, ses délicieuses *Palmalies*.

Je parlais un jour à un Hambourgeois du contraste que présentent ces deux villes, et de l'air pauvre qui semble régner à Altona en comparaison de la magnificence de la cité-reine de la Hanse moderne. « Oh! me répondit-il, c'est encore trop bien pour le Danois. » — « Comment, vous n'aimez donc pas les Danois, mes chers amis, les Danois, et pourquoi? » — « Vous demandez pourquoi, vous qui avez étudié l'histoire de la Hanse? Ne savez-vous donc pas qu'ils sont les ennemis

nés, les ennemis traditionnels de la Hanse ; et ignorez-vous ce fait atroce de l'an 1801, où, en pleine paix, sans motif légitime, et sans déclaration préalable de guerre, ils fondirent sur nous avec 18,000 hommes et ne se retirèrent que lorsque nous leur eûmes payé un million de marcs *banco*? C'est infâme, n'est-ce pas, c'est inouï dans les fastes de la civilisation? » — Prenez garde, répondis-je à mon homme en colère, ne médisez pas trop des Danois, ils pourraient bien vous jouer un mauvais tour par Altona ; un port et une rade (1) dans cette petite ville, et vous êtes perdus, Hambourgeois ! » — « Oui, s'ils avaient de l'argent; mais ils n'ont pas le sou, tandis qu'il y a plus d'or dans la seule ville de Hambourg que dans le Danemark tout entier. Toutefois, il y a un autre point par où ils pourraient nous nuire : que Copenhague soit déclarée port libre, et Hambourg est morte; mais, pour cela, il faudrait que le Danemark renonçât aux millions qu'il perçoit dans le Sund, et c'est ce qu'il n'osera jamais ; or, en politique, oser, c'est réussir. » — « Vous avez raison, lui répondis-je :

Audaces fortuna juvat timidosque repellit.

Comme mon Hanséate ne savait probablement pas le latin, la conversation en resta là.

(1) Altona fait ses chargements à Hambourg et en grande partie sous le pavillon de cette ville.

rès lu était-ce le présent, ou
se muse de la Germanie
ise, s'élancer pleine

le de la carrière se
, et qu chêne, l'autre
de s'insurger
imo et certissimo disc. e d'Albion
ant Blankenèse, M. Lapp. e champ
ne pas passer Ottensen sans le fils
le à la tombe de Klopstock.
ptembre, à 9 heures et demie du soir, ma-
balustrade de bois qui entoure la tombe de
au cimetière d'Ottensen, et, à la lueur des
ns de la lune, je me mis à déchiffrer les ins-
es pierres sépulcrales qui couvrent les restes
oëte, de son enfant et de ses deux femmes.
gure de vierge qui s'élève au-dessus du mo-
Klopstock, ce sont de simples pierres, sans
sans faste, sous un majestueux tilleul. C'est
odeste asile de la mort que fut déposée sa
nortelle, le 15 mars 1803; ce fut là que
na une garde d'honneur suivie de 126 voi-
pressaient des diplomates, des artistes, des
, des magistrats.
ne qu'on a faite à Klopstock est aussi insup-
ussi insipide que celle de de Ruiter, à Ams-
lieu de s'arrêter à ces mots:

Hier liegt bei seiner geliebten Méta
Und bei seinem Kinde
Friedrich Gottlieb Klopstock,

N. 5. — *Dokkenhude.* — *Maison d'Hugo Grotius.* — *Ottensen.* — *Tombeau de Klopstock.*

M. Lappenberg n'est pas seulement un grand historien, il est encore un noble et puissant seigneur qui tient équipage, domestiques en livrée, et habite un magnifique château à Blankenèse, à deux milles de Hambourg. Ce qui lui fait honneur, c'est qu'il étudie et travaille infiniment, et qu'il a su résister, comme il dit, au danger de la richesse. Pendant mon séjour à Hambourg, il me fit inviter à dîner dans sa somptueuse maison de campagne; en passant par Dokkenhude, à un mille de Hambourg, il me montra l'ancienne demeure de Grotius ainsi que les arbres plantés de sa main. On sait par quel ingénieux stratagème dû à la tendresse d'une épouse, le célèbre publiciste hollandais échappa aux cachots de Lœvestein. Réfugié à Hambourg, en 1632, les rois de Danemark, de Pologne et d'Espagne lui offrirent un asile dans leurs États; il donna la préférence au Danemark, et ce fut alors qu'il se retira à Dokkenhude, que l'on pense être une ancienne colonie de Dokkum en Frise.

Merveilleuse renommée que celle de Grotius. Poëte à huit ans, érudit à quatorze, diplomate à quinze, avocat et littérateur à seize, il posa, à trente-deux, les fondements d'une science tout à fait nouvelle, par son fameux traité *de jure belli et pacis*. C'est dans ce livre que nous trouvons les preuves de ses principes contre-remontrants ou aristocratiques, si odieux aux masses calvinistes des Provinces-Unies. Il faut voir comme il y foudroie le dogme de la souveraineté du peuple,

source, d'après lui, de tant de maux passés, présents et futurs (*quæ sententia quot malis causam dederit et dare etiamnum possit, penitus animis receptam, nemo sapiens non videt*, lib. I, c. 3, §. 6); il va même plus loin, il soutient que les gouvernements ne sont pas faits pour les peuples, et que, dans tous les cas, ceux-ci n'ont le droit de s'insurger qu'à la dernière extrémité (*in gravissimo et certissimo discrimine.*)

En quittant Blankenèse, M. Lappenberg me recommanda de ne pas passer Ottensen sans faire une visite sentimentale à la tombe de Klopstock.

Le 3 septembre, à 9 heures et demie du soir, je franchis la balustrade de bois qui entoure la tombe de Klopstock, au cimetière d'Ottensen, et, à la lueur des pâles rayons de la lune, je me mis à déchiffrer les inscriptions des pierres sépulcrales qui couvrent les restes du grand poëte, de son enfant et de ses deux femmes. Sauf une figure de vierge qui s'élève au-dessus du monument de Klopstock, ce sont de simples pierres, sans ornement, sans faste, sous un majestueux tilleul. C'est dans ce modeste asile de la mort que fut déposée sa dépouille mortelle, le 15 mars 1803; ce fut là que l'accompagna une garde d'honneur suivie de 126 voitures où se pressaient des diplomates, des artistes, des littérateurs, des magistrats.

L'épitaphe qu'on a faite à Klopstock est aussi insupportable, aussi insipide que celle de de Ruiter, à Amsterdam. Au lieu de s'arrêter à ces mots:

Hier liegt bei seiner geliebten Méta
Und bei seinem Kinde
Friedrich Gottlieb Klopstock,

on y a ajouté un fatras incroyable. Il y a des épitaph qui me font penser à celle où, tout en déplorant perte d'une femme adorée, l'inconsolable époux anno çait en guise de *post-scriptum* qu'il continuait de ten un magasin de bas avec indication de la rue et d numéro.

Mais trève de plaisanterie, le sujet est trop grave. J' versé une larme bien sincère sur les cendres de ce poë si essentiellement chrétien et allemand, et sur celles c Marguerite Moller, cette excellente Méta qu'il ava épousée en premières noces, qu'il a si souvent célébr dans ses odes sous le nom si doux, si harmonieux poétique de Cidli, et qui elle-même a laissé des com sitions de mérite. Je pensais à la Messiade, à cette m veilleuse épopée du Christ, pleine de traits de sentim et de peintures qui, avant son auteur, n'existaient da aucune littérature connue. La création de l'âme de Je le touchant repentir de l'ange déchu Abbadonna, violences du Sanhédrin, l'agonie de l'homme-Dieu, s sublime sacrifice, toutes ces scènes qui tour à tour tra portent ou attendrissent, me revenaient dans la m moire et passaient devant mes yeux.

Klopstock est incomparablement moins connu comm poëte lyrique que comme poëte épique, et cependant s odes feront peut-être son premier titre auprès de la posté rité. « La plupart de ses odes, dit Mme de Staël, peu vent être considérées comme des psaumes chrétiens c'est le David du Nouveau-Testament que Klopstock Son génie s'était enflammé par la lecture de Milton e d'Young; mais c'est avec lui que l'école vraiment alle mande a commencé. Il exprime d'une manière fo heureuse, dans une de ses odes, l'émulation des de muses :

« J'ai vu... Oh ! dites-moi, était-ce le présent, ou contemplais-je l'avenir ? J'ai vu la muse de la Germanie entrer en lice avec la muse anglaise, s'élancer pleine d'ardeur à la victoire.

» Deux termes élevés à l'extrémité de la carrière se distinguaient à peine, l'un ombragé de chêne, l'autre entouré de palmiers.

» Accoutumée à de tels combats, la muse d'Albion descendit fièrement dans l'arène; elle reconnut ce champ qu'elle parcourut déjà dans sa lutte sublime avec le fils de Méon, avec le chantre du Capitole.

» Elle vit sa rivale, jeune, tremblante ; mais son tremblement était noble : l'ardeur de la victoire colorait son visage et sa chevelure d'or flottait sur ses épaules.

» Déjà, retenant à peine sa respiration pressée dans son sein ému, elle croyait entendre la trompette, elle dévorait l'arène, elle se penchait vers le terme.

» Fière d'une telle rivale, plus fière d'elle-même, la noble anglaise mesure d'un regard la fille de Thuiskon. Oui, je m'en souviens, dit-elle, dans les forêts de chênes, près des bardes antiques, ensemble nous naquîmes.

» Mais on m'avait dit que tu n'étais plus. Pardonne, ô muse, si tu revis pour l'immortalité, pardonne-moi de ne l'apprendre qu'à cette heure... Cependant, je le saurai mieux au but. Il est là... le vois-tu dans ce lointain? par-delà le chêne, vois-tu les palmes, peux-tu discerner la couronne ? Tu te tais... Oh ! ce fier silence, ce courage contenu, ce regard de feu fixé sur la terre... je le connais.

» Cependant... pense encore avant le dangereux signal, pense!.. N'est-ce pas moi qui déjà luttai contre la muse des Thermopyles, contre celle des Sept Collines?

» Elle dit : le moment décisif est venu, le héraut s'approche. O fille d'Albion, s'écria la muse de la Germanie, je t'aime en t'admirant, je t'aime.... mais l'immortalité, les palmes me sont encore plus chères que toi. Saisis cette couronne si ton génie le veut ; mais qu'il me soit permis de la partager avec toi.

» Comme mon cœur bat !... Dieux immortels... si même j'arrivais plus tôt au but sublime... Oh ! alors tu me suivras de près... ton souffle agitera mes cheveux flottants.

» Tout à coup la trompette retentit : elles volent avec la rapidité de l'aigle, un nuage de poussière s'élève sur la vaste carrière ; je les vis près du chêne, mais le nuage s'épaissit, et bientôt je les perdis de vue. »

N° 6. — *Lubeck.* — *Ses monuments.* — *Ses institutions.*

A la poste danoise de Hambourg, la diligence vous prend à 7 heures du matin, et à une heure de l'après-midi, vous met en face de Lubeck. J'y arrivai le 4 septembre.

Là voilà donc, m'écriai-je, l'antique dominatrice de la Baltique, la lumière de la Hanse, la couronne de la Vandalie, la tête de l'Allemagne, la ville souveraine qui faisait trembler les peuples et les rois, et je me mis à réciter les vers du chroniqueur.

« Gens humana, situs, commercia, littora, mares,
Mars, toga, divitiæ, curia, relligio,
Arctoas inter claras virtutibus urbes
Efficiunt ; tollat tanta Lubeca caput,
Et decus Europæ, et lumen sit totius Ansæ.
Et sit vandali pulcra corona soli. »

Mais au silence de mort qui plane sur cette ville, à la vue des herbes qui croissent dans ses rues, mon enthousiasme se dissipa comme de la fumée, *ceu fumus in auras*.

Lubeck est la plus petite des villes hanséatiques, sa population ne dépasse guère 26,000 habitants. Le génie du commerce, qui l'animait jadis, a quitté les bords de la Trave pour les rives de l'Elbe; c'est la Hambourg d'aujourd'hui qui peut nous donner une idée de la Lubeck d'autrefois.

On a depuis quelque temps l'habitude, je dirais presque la manie, de comparer Bruges, à Venise, et l'on chante et rechante cela dans les livres, dans les revues, dans les journaux; rien de plus absurde cependant. Il n'y a que Amsterdam qui rappelle la reine de l'Adriatique, mais Bruges ressemble d'une manière surprenante à Lubeck : dans l'une et l'autre de ces villes, même absence de mouvement, même solitude et aussi même cachet d'antiquité, même grandeur des souvenirs. Bruges et Lubeck ont brillé et sont tombées ensemble : l'époque de leur plus vive splendeur fut le XIVe siècle, l'époque de leur chute fut le XVIe.

Lubeck, entourée de remparts garnis de beaux arbres, est construite, en grande partie, sur une colline arrosée par la Trave et la Wackenitz; ses vieilles portes massives et percées de meurtrières sont encore debout; mais le goût vandalique des modernes menace de détruire ces sauve-gardes établies jadis contre les hordes sauvages des Lansquenets.

Traversons vite ces rues en pente, mais larges, propres, aux maisons de briques et presque toutes dans le goût ancien; hâtons-nous de pénétrer dans la vieille

cette église l'horloge merveilleuse où deux yeu
biles roulent dans leurs orbites à chaque mou
du pendule ; où tandis que la figure de la mort
les heures à coups de marteau, celle du temp
verse un sablier (1). N'oubliez pas, surtout si vo
Belge, dans la galerie septentrionale de ce cho
lampe merveilleuse qu'y fit suspendre en 1461 l'
Albert de Bruges, avec l'ordre formel qu'elle se
éternellement à éclairer l'église pendant que les
diraient les heures en l'honneur de la bénoîte
Marie. Elle est dans le meilleur goût gothique, e
d'un délicat feuillage de bronze.

Mais le plus bel ouvrage de ce temple est un t
qui se trouve dans la chapelle dite *Greveraden-l*
C'est un grand tableau d'autel, ou plutôt une a
à neuf compartiments, fermée par deux portes.
térieur est représentée l'Annonciation de la V
peinte en grisaille à l'intérieur ; les images d
Jean, saint Jérôme, saint Blaise et saint Ph
fortement coloriés et dans un ton bien chaud ; a
de l'armoire, en trois parties et non cinq, mais

mont des Oliviers jusqu'aux miracles de sa résurrection et de son ascension. Ce tableau est généralement attribué à Hemmelinck; et, en effet, à cette force de pinceau, à cette richesse d'invention, à cette naïveté d'expression, à cette beauté originale dans les airs de tête qui n'a rien de l'antique ni d'aucune autre école, j'ai bien reconnu le grand artiste flamand à qui M. Sulpice Boisserée, ce collecteur éclairé des productions des écoles primitives, accorde la première place après Van Eyck, et reconnaît un dessin moins byzantin, c'est-à-dire plus correct, plus noble que celui de son illustre compatriote.

Une des plus belles églises des meilleurs temps de l'architecture en Allemagne est celle de Sainte-Marie, située dans le centre de la ville, à proximité de la Grande-Place. Elle fut construite au XIIIe siècle, en briques rouges comme la Cathédrale. Deux de ses tours ont 381 pieds de haut; dans la troisième, qui est la plus petite, retentit la musique aérienne du carillon.

L'aspect de l'intérieur de ce beau temple gothique produit une impression profonde; vingt-deux pilastres portent la voussure de la nef du milieu, comme un baldaquin.

On remarque dans cette église le maître-autel, tout de marbre, chef-d'œuvre du célèbre sculpteur anversois Thomas Quellino (1697); il a coûté 24,000 rixdales, et représente le groupe de la résurrection du Christ. Le vêtement de Marie et l'expression des souffrances de St.-Jean sont admirables, mais l'ensemble se ressent du mauvais goût du temps.

A côté de l'autel, on voit un tabernacle ressemblant,

mais en petit, aux tours élancées des églises de Munster et de Vienne. C'est le plus étonnant ouvrage de bronze de l'art gothique. Il serait impossible de caractériser les mille formes capricieuses et fantastiques par lesquelles cette tourelle se termine en pointe de pyramide.

Le chœur est fermé par une galerie gothique d'une légèreté de travail et d'une grâce indéfinissables. Le haut de cette galerie est couvert d'images de saintes sur fond d'or : Elisabeth, Marguerite, Lucie, Catherine d'Alexandrie, Anne, Barbe, Apollonie et Rose, toutes de grandeur naturelle et peintes avec bonheur, probablement par un élève de Durer.

Rien de plus merveilleux que l'horloge de Sainte-Marie où, lorsque midi sonne, on voit l'empereur et les sept électeurs sortir par une porte et s'incliner en passant devant une figure du Christ (1), qui leur donne sa bénédiction, pendant que deux anges sonnent de la trompette et que deux varlets, dans le vieux costume lubeckois, font de très-humbles révérences. Cette horloge est un chef-d'œuvre uranographique pour l'époque où elle fut faite (1405). Réparée et agrandie à différentes époques, elle renferme un calendrier complet depuis 1753 jusqu'en 1875, avec tous les jours de la semaine, les signes du zodiaque, le cours du soleil. Elle indique toutes les éclipses de lune et de soleil visibles à Lubeck depuis 1811 jusqu'en 1860, le cours de la lune et celui des planètes (2).

En bas, sur les deux côtés de cette horloge, derrièr

(1) *Marmier*, I, 59.
(2) *Idem*, *ibid.*

une balustrade de fer, on voit taillées en pierre trochléaire des figures tirées de la Passion du Christ, artistement travaillées, et d'une expression pleine de sentiment. Elles y ont été placées par la famille Brömsen (2 octobre 1498), si fatale au célèbre bourgmestre George Wullenwéwer.

Sainte Marie, quoique église protestante, n'a rien de la sécheresse, de la nudité, du prosaïsme des églises calvinistes de Hollande; elle pèche plutôt par un excès contraire; elle est tellement surchargée d'ornements et de peintures de toute espèce que la beauté et le grandiose de son architecture en sont comme écrasés; mais que je bénis Luther de s'être si énergiquement prononcé contre le vandalisme des iconoclastes et d'avoir, par sa parole, préservé de leurs fureurs tant de vénérables reliques du catholicisme!

C'est dans l'église de Sainte-Marie que l'on trouve la fameuse Danse des morts, peinte aussi à Bâle et à Berne. Celle-ci est la plus ancienne de toutes et la plus expressive. Il en est déjà fait mention dans une chronique de 1463; mais on ignore le nom de l'auteur. Cette peinture occupe tout le pourtour d'une chapelle et représente la mort dans vingt-cinq positions différentes, ouvrant la danse, sous forme de squelette, jouant du fifre, sautant, gambadant, et entraînant dans sa ronde fatale des hommes de tout âge et de tout état, depuis le pape en tiare jusqu'à l'enfant au berceau, qui lui adresse ces paroles, d'une si touchante naïveté :

O Dood, wo schall ick dat verstaan,
Ick schall dansen und kan nicht gahn.

O mort! comment puis-je comprendre cela? Je dois danser et ne puis marcher.

En quittant cette scène de deuil, on aime à reposer sa pensée dans l'aspect d'une autre œuvre plus jeune et plus belle; l'entrée du Christ à Jérusalem, par le peintre lubeckois Overbeck. Un sombre nuage paraît suspendu sur la ville. Une foule enthousiaste se rassemble sous ses portes ou se précipite avec des branches de palmier au-devant du Messie, en criant avec joie : Hosanna! Au milieu de ce chef-d'œuvre domine la principale figure, cette adorable tête du Christ, si calme, si douce, si belle, que l'œil ne se lasse pas de la contempler. Il y a dans ce tableau une infinité de groupes et de scènes devant lesquelles on ne peut qu'admirer et se taire (1).

L'orgue de Sainte-Marie est un des plus célèbres de l'Allemagne. Il est imposant autant par la force et la plénitude que par le charme de son harmonie, et la grandeur architectonique de son cabinet. Il possède des pédales, trois manuels, cinquante-huit registres et quatre cent soixante-huit tuyaux, dont le plus grand a seize aunes de long et dix-huit pouces de large et un poids de neuf cent soixante livres; auparavant il avait seize soufflets; il en a perdu la moitié. Ses tuyaux métalliques sont d'un mélange si fin qu'ils ont l'éclat de l'argent; en outre, ils sont fortement dorés. La construction de ce bel instrument remonte au XIVe siècle.

Dans une des chapelles se trouve une antique armoire d'autel qui excite la curiosité du voyageur : elle renferme différents ouvrages de sculpture en bois,

(1) *Marmier*, I, 62.

artistement peints et dorés, représentant diverses scènes de la vie de Jésus-Christ. Dans le temps, elle possédait soixante-dix images de saints d'argent massif et des vases d'or qui furent vendus aux orfèvres pour payer les frais de la guerre du Danemark, sous le bourgmestre Wullenwéwer.

La chapelle dite *Ségeberge* contient un tableau à l'huile d'un grand effet : le *Christ sur la croix*. Il serait impossible de rendre mieux avec le pinceau les derniers moments du Messie : ce corps tiré et distendu, ce regard tourné vers le ciel, toute cette figure souffrante, et ce soleil voilé par des ombres rougeâtres. Ce chef-d'œuvre passe, généralement, pour un Van Dyck.

Sainte-Marie est un véritable musée où l'on ne peut se lasser de voir et d'admirer. Pour en finir, je citerai encore l'Adoration de l'enfant Jésus, morceau d'une indicible délicatesse, de l'école de Durer ou de Holbein; une adoration de la Trinité sur fond d'or, par Altdörfer, avec des groupes et des figures extrêmement remarquables. La sacristie est décorée d'une toile de l'école italienne, peut-être du Pérugin : le roi Olaüs, l'introducteur du christianisme en Norwège, entre Saint-Jean et un évêque, en harnais et en manteau royal, foulant aux pieds un dragon dont la tête est son propre portrait couronné.

Dans le chœur, on voit encore de magnifiques tableaux de l'école de Durer représentant des saints et des saintes.

Le ciseau de Thomas Quellino a laissé plusieurs monuments remarquables, des bustes et des bas-reliefs, dans cette église.

Parmi les églises succursales se distingue Sainte-

Catherine, bâtie, en 1335, sur le modèle de Sainte-Marie, longue de 226 pieds, large de 99, haute de 88. Elle a une très-belle façade et est riche en tableaux dus aux pinceaux du Tintoret, de Kniller, de Laval, et en beaux sarcophages! J'y ai vu une superbe toile représentant la résurrection de Lazare par Robusti. Elle y fut apportée au XVIe siècle par une famille belge, la famille patricienne Dehaen, qui chercha un refuge à Lubeck après avoir échappé aux massacres du duc d'Albe.

L'hôtel-de-ville, le siége de tant de grandeurs, alors que, du haut de son perron, Meier et Wullenwéwer haranguaient tout un peuple de héros, maintenant l'objet d'amers souvenirs, est un somptueux édifice de briques noires. Cinq tourelles jaillissent comme cinq fines aiguilles de cette noire dentelle de pierre.

La salle d'audience, qui se trouve au rez-de-chaussée, se fait remarquer par une porte artistement ciselée, sur laquelle on lit ce précepte:

Beide part schal ein richter
horen, und den ordel.

Ce qui se traduit par: *Audiatur et altera pars.*

Plus bas est sculpté le jugement de Salomon.

A l'extérieur, on voit la figure du Christ donnant la bénédiction de ses doigts divins.

L'intérieur est décoré de 10 tableaux peints par Etienne Torelli et symbolisant les vertus nécessaires à un bon sénateur.

La salle hanséatique, où se tenaient jadis les diètes de la ligue, et qui recevait dans son enceinte les ambassa-

deurs des rois et des empereurs, a été entièrement gâtée par toutes sortes de petits appartements que l'on y a pratiqués.

La chambre de guerre (*Kriegsstube*) est parfaitement conservée : l'entrée en est gardée par Mars et Bellone, fières sculptures en bois. Tout y respire le combat. C'était là que se rédigeaient ces proclamations formidables qui, dans les beaux jours de la république, faisaient trembler le Septentrion jusque dans ses fondements.

Dans les caves de l'hôtel-de-ville on trouve le Nierstein et le Rudesheimer entassés par foudres. Au moyen âge, le peuple s'était tellement identifié avec sa maison-de-ville qu'il ne faisait qu'un avec elle; il y fêtait, par de fortes libations, les trois époques critiques de la vie : la naissance, le mariage et la mort. Aujourd'hui l'hôtel-de-ville de Lubeck est un vaste, beau et commode restaurant où l'on va se régaler d'huîtres allemandes et de caviar russe, et savourer la douce liqueur des vignes du Rhin.

Si Lubeck est aussi *moyen-âgiste* (1) que Bruges par l'extérieur, elle l'est bien autrement par l'intérieur, par les institutions. La puissance souveraine y est partagée entre un sénat composé de trente membres et la bourgeoisie divisée en douze classes ou colléges. Nulle proposition du sénat n'est admise sans avoir été votée par les métiers qui ont conservé toute leur raideur, tout leur égoïsme. A Hambourg, au moins, on vote par paroisses. Si Lubeck s'obstine à continuer ce système de corporations closes et privilégiées, on peut prédire à

(1) Style de la *Revue de Paris*.

son industrie, déjà si languissante, une inévitable et irréparable ruine.

La presse de Lubeck présente un spectacle contraire à celle de Hambourg: à Lubeck, c'est le sénat qui fait draper cette mauvaise démocratie par les *Lübeckische Blætter*, et depuis 1816, on y travaille à une constitution plus libérale, laquelle, par parenthèse, ne verra jamais le jour; car les métiers qu'elle tend à modifier n'y consentiront jamais. Ici donc l'opposition et le progrès sont, par contre-pied, dans le corps aristocratique. Je l'ai éprouvé moi-même pour mes recherches. M. le bourgmestre Evers, à qui j'avais été présenté par M. Blum, conseiller à la cour hanséatique, et par M. le professeur Deecke, un vrai Hanséate, s'empressa de m'accorder, à cet effet, toutes les facilités imaginables. Il n'en fut pas de même des chefs des corporations. Aussi, si les études historiques vous conduisent un jour dans ces parages, gardez-vous bien de vous adresser à ces ignares et ignobles *gildemeister!*

Les *Schonenfahrer* possèdent une rare et belle collection de pièces sur l'histoire de la république; mais vous battriez plutôt monnaie avec des cailloux que de leur en arracher un lambeau. Vous aurez beau alléguer que vous êtes étranger, que vous venez de loin, comme Ulysse, pour voir leur pays, le plus beau du monde, pour étudier leur histoire, la plus admirable de toutes les histoires; que, sans avoir consulté leurs archives, les plus précieuses du monde, vous devez retourner chez vous les mains vides, — rien; ils finissent par ne plus vous honorer d'autre réponse que de cette abominable *nééé* qui vous fait endiabler. Aussi, combien mes opinions sont-elles changées sur cette organisation, et

que je rends grâce à la révolution française de l'avoir sabrée chez nous! Malheureusement, voilà encore une de mes opinions *moyen-âgistes* détruites. O chantre des hommes dantesques, que n'étiez-vous là pour verser sur ces plaies saignantes de mon cœur quelques gouttes de ce baume poétique que votre ingénieuse cervelle distille si abondamment!

Après la censure, rien ne m'a tant révolté, en Allemagne, que ces corporations.

Ainsi, vous êtes vitrier; mais plus tard se développe, chez vous, le talent de la peinture; n'importe, vous ne peindrez pas avant d'avoir franchi tous les degrés de la hiérarchie de la corporation des peintres, dussiez-vous avoir le génie de Van Dyck et de Rubens. Quelle absurdité! quel non-sens chez un peuple pour qui l'on a écrit *la Critique de la raison pure*! Mais insensés que vous êtes, si par malheur, je suis vitrier, mon idée de peintre, au moins, qui naît en un clin d'œil, qui s'allume au feu du génie comme la foudre, celle-là n'est pas vitrier; et de quel droit m'empêcheriez-vous de la réaliser sans me soumettre aux vieilleries de vos chefs de corporations aux têtes creuses comme des tombeaux vides de mille ans?

J'ai dû rompre plus d'une lance avec les braves Allemands et Danois qui me vantaient les avantages de cette institution : « Les corporations, disaient-ils, accoutument les travailleurs à la patience, à l'exactitude et à la persévérance; le maître est comme le père de ses ouvriers; la limite fixée au nombre des métiers maintient la concurrence dans de justes bornes et s'oppose à ces entreprises inconsidérées qui le plus souvent tournent à la ruine de l'industrie. » Mais je leur répon-

dais avec M. Blanqui aîné, juge compétent en cette matière : « Qui absoudra cette féodalité de l'atelier de tous les fléaux qu'elle traîne à sa suite? si elle a rendu quelques services dans des temps déjà bien éloignés de nous, combien n'a-t-elle pas causé d'abus dans les siècles suivants? combien d'hommes de génie n'a-t-elle pas étouffés au berceau! quelles dégradantes habitudes de servilisme et de fiscalité, quelle étroitesse de vues industrielles n'entretient-elle pas? Tout ce qu'on peut dire de plus significatif à cet égard, c'est que les corporations ont été modifiées ou ébranlées à toutes les époques où la civilisation a fait un pas, et qu'elles ont été redemandées toutes les fois que le mouvement humanitaire a paru stationnaire ou rétrograde.

J'étais content de pouvoir quitter Lubeck; car cette ville est triste, très-triste. Outre l'ennui que l'on y respire, elle a un autre inconvénient, c'est le pavé. Le soir de mon arrivée, pour faire mes visites, je m'étais rendu beau comme un astre; j'avais aristocratiquement chaussé des bas de soie et des escarpins; peu s'en fallut que je ne me fusse brisé les pieds contre cet assemblage de cailloux pointus, cassés, disjoints, qui nécessite l'emploi d'une semelle dure comme du fer et souple comme un gant.

Le 7 septembre je roulai dans un dagvo vers Travemunde. Sur l'une des rives où la Trave se jette à larges flots dans la mer, est située cette charmante petite ville, dont l'origine remonte au XIIIe siècle et qui compte un peu au-delà de mille habitants. C'est là que se trouvent le port de Lubeck, un phare et tous les moyens nécessaires à la sûreté des navires. Du haut de ce phare, la vue plonge, d'un côté, sur la mer; de l'autre, sur le ter-

ritoire de Lubeck. Travemunde est fréquentée par un grand nombre d'étrangers qui viennent y prendre des bains de mer. Là, je m'embarquai à 4 heures de l'après-midi pour Copenhague.

(*La suite à un prochain n°.*)

J.-J. Altmeyer.

CHARLES-QUINT A AUDENAERDE (1),

CHRONIQUE DU XVIe SIÈCLE.

« Le pauvre en sa cabane où le chaume le couvre
« Est sujet à ses lois,
« Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
« N'en défend pas nos rois. »
MALHERBE.

I.

LE BAL.

Les sons harmonieux d'un nombreux orchestre, les chaudes émanations des fleurs qui ornaient en guirlandes, en couronnes diaprées, les murs et les plafonds; l'éclatante lumière des candélabres et des girandoles, l'éblouissante blancheur des robes et la richesse des pourpoints et des petits manteaux à l'espagnole, élégant mélange des plus vives couleurs avec l'or et l'argent; tout enivrait les sens et remplissait le cœur d'une magique gaieté.

(1) Nous puisons le fond de cette histoire dans STRADA et dans l'*Historie en de het leven van der Keyser Caerle de Vyfde, door Alonso de Ulloa.*

L'expression du plaisir brillait dans les yeux de toutes ces ravissantes femmes qui, d'un pied léger, effleuraient le sol et, la main dans la main de leurs galants cavaliers, se laissaient mollement entraîner sur les ailes de la voluptueuse Terpsychore.

Qui aurait pu reconnaître à cette physionomie inaccoutumée, la calme et froide salle de l'hôtel-de-ville d'Audenaerde !

C'est que, dans cette soirée, la ville avait droit d'être orgueilleuse et fière, car elle possédait dans son sein le premier politique de l'Europe, le Charlemagne de son siècle, en un mot le grand, l'immortel Charles V. Et pour lui prouver son amour, Audenaerde la coquette avait voulu se faire belle et joyeuse, et lui donner une fête, en témoignage du bonheur que lui inspirait cette auguste présence.

Parmi cette pépinière de délicieuses têtes de femmes, d'hommes accomplis — élite de notre vieille noblesse— qui composaient les brillants quadrilles, on remarquait un couple qui attirait tous les regards et méritait tous les suffrages.

Et en effet, quoi de plus aimable que ce jeune homme dont tous les mouvements sont remplis d'un laisser-aller charmant, dont la taille haute et majestueuse aussi bien que la figure douce et imposante inspire autant de respect que d'amour!.. Quoi de plus gracieux, de plus séduisant que cette jeune vierge au front candide et pur, au teint de lys que les roses du plaisir viennent nuancer si poétiquement !

Oh! lecteur, Dieu vous garde de trouver sur votre route ici-bas, cette taille svelte et flexible, ces grands yeux bleus que des cils de jais voilent sans les cacher,

ces dents dont les perles n'oseraient approcher, ces longs cheveux qui, tombant en boucles soyeuses et noires sur des épaules de neige, donnent l'image de l'ébène unie à l'albâtre le plus pur! Le ciel vous préserve surtout d'une trop grande admiration pour ces mains blanches et effilées, qui ne peuvent trouver de gants assez étroits, pour ces petits pieds, priviléges exclusifs de la beauté parfaite, car alors, pauvre ami, sans conserver votre cœur, il serait fort possible que la raison vous abandonnât.

Or, le jeune homme, c'était l'heureux et illustre rival de François Ier; la jolie fille... nous apprendrons son nom tout à l'heure.

Cependant le bal touchait à sa fin, et l'Empereur, retiré dans l'embrasure d'une fenêtre, causait vivement avec le comte de Vellasco, l'un de ses courtisans les plus assidus.

— Par le sang-Dieu — disait l'amoureux Charles V en dévorant de ses regards la jeune fille dont nous avons parlé — cette belle enfant est vraiment digne d'un roi et j'ai grande envie d'en user avec elle comme mon frère François de France avec les jolies femmes de sa cour.

— Il est certain, Sire, répondit le courtisan, que la superbe Diane de Poitiers, elle-même, n'a pas plus de charmes.

— Diane! reprit l'Empereur avec enthousiasme, quel rapprochement peut-il y avoir, quelle comparaison peut-on établir entre cette courtisane et l'ange que nous avons devant les yeux.

— Eh! Sire, il est probable que Diane a été sage avant de...

— Que veux-tu dire, interrompit Charles avec colère, penserais-tu que cette enfant si timide?....

— Je ne pense rien, dit Vellasco, c'est mon habitude. Mais j'ai adopté en principe qu'une femme ne saurait longtemps résister à un prince illustre et généreux. Il n'y a pas de vertu qui tienne contre l'ambition et la vanité.

— Ainsi, tu crois que je pourrais fléchir....

— Pardon, Sire, je ne crois pas plus que je ne pense. J'ai seulement la certitude que si Votre Majesté veut s'en donner la peine, elle aura bientôt triomphé, et s'écriera comme une autre illustration: *veni*, *vidi*, *vici*.

— Connais-tu donc cette jeune fille?

— Votre Majesté n'ignore pas que mon premier soin, en arrivant dans une ville, est de prendre des informations sur les personnages importants qu'elle renferme.

— Après ?

— Par suite de mon système, j'ai questionné tout le monde, et je connais — de nom et de réputation—tous ceux qui se trouvent ici.

— Mais cette jeune fille ? dit l'Empereur avec impatience.

— Elle se nomme Marguerite; ses parents Jean Van der Geste et Marie Cocquambe, appartenant à la noblesse de cette ville, ont payé leur tribut aux Parques, et c'est Elisabeth de Culembourg, l'épouse d'Antoine de Lallain, comte d'Hoostraeten, qui s'est chargée de la jeune orpheline dont la sagesse est exemplaire.

— Ainsi donc, elle est sage, s'écria Charles avec joie.

— Pour cela, je le jurerais, car ses ennemies—et sa beauté lui en fait beaucoup—ses ennemies elles-mêmes ne l'accusent pas. La conclusion est facile à déduire.

— Hélas ! dit l'Empereur avec un profond soupir, si elle est vertueuse, elle ne m'écoutera pas.

— Elle vous écoutera, Sire, j'en réponds. La petite est ambitieuse et vaine; elle a refusé plusieurs partis, parmi lesquels on comptait des comtes et des barons. Il paraît qu'elle les trouvait au-dessous d'elle; vous voyez bien que c'est un roi qu'il lui faut.

— Oui mais, c'est un mari qu'elle veut.

— Eh! Sire, une femme espère toujours fixer celui qui la séduit, fût-ce un empereur. Ne promettez rien et laissez-lui l'espoir; elle ne demandera pas autre chose. Aimez-vous Marguerite?

— Oh! répliqua l'Empereur avec feu, de toutes mes forces!

— Eh bien! dit le courtisan, faites lui votre cour et je me charge de l'amener à ne vous rien refuser.

— Et quels moyens comptes-tu employer?

— Permettez, Sire, ceci est mon affaire; donnez-moi liberté entière et dès demain peut-être, vous serez le plus heureux des hommes.

— Allons, tu as carte blanche.

Le comte de Vellasco, d'un air un peu embarrassé et qui contrastait avec l'aplomb qu'il montrait tout à l'heure, parut vouloir ajouter quelque chose.

— Eh bien! dit Charles, que veux-tu?

— Mon Dieu, Sire, je ne sais comment dire à Votre Majesté... le jeu m'a fort maltraité ce soir, et...

— Je comprends... Tiens, prends et laisse moi.

En disant ces mots, l'Empereur remit au courtisan une bourse pleine d'or et se hâta d'aller auprès de celle dont la vue avait produit une impression profonde sur lui, tandis que le comte de Vellasco, après avoir pirouetté gracieusement sur le talon, courut aider quelques jolies danseuses à placer une mante soyeuse sur de blanches épaules.

II.

LE HASARD SERT L'AMOUR.

Ce n'est pas sans raison que, au commencement de cet article, nous avons cité une stance, bien connue, de Malherbe : ce que le poëte a dit sur la mort n'est pas moins applicable à l'amour, et la strophe que nous avons rapportée, convient merveilleusement pour exorde à ce écrit.

Le grand homme qui devait étonner le monde par sa politique, sessuccès et surtout par son abdication fait qui, peut-être, a plus contribué à l'immortaliser, chez nos voisins, que sa diplomatie et ses victoires, notre Empereur d'éternelle et glorieuse mémoire, ne put trouver le repos, et sa pensée qui devait un jour embrasser l'Europe et, pour ainsi dire commander aux événements, était concentrée sur une jeune fille, noble et belle sans doute, mais que sa naissance éloignait à jamais de lui.

Mais il ne fut pas le seul à réclamer en vain les pavots du sommeil; une autre âme dans laquelle les paroles du jeune prince avaient porté le trouble, implorait sans plus de succès le dieu du repos : les dieux sont quelquefois cruels, même envers la beauté.

Marguerite Van der Geste, étonnée de cette agitation intérieure qui la dévorait, chercha à se l'expliquer, et elle frémit en en découvrant la cause. Hélas ! l'image de ce monarque aussi beau que puissant, aussi aimable qu'illustre, ne la quittait plus et son nom s'échappait de ses lèvres, malgré ses efforts pour chasser jusqu'aux

souvenirs du bal. Et s'il lui fut facile de déguiser à ses parents adoptifs la source de ses insomnies, elle ne put se la dissimuler à elle-même, et ce fut avec une sorte de terreur qu'elle se demanda où cet amour la conduirait.

Tandis que la jeune fille s'effrayait du sentiment qui, à peine éclos, brûlait déjà son âme, le prince n'était pas plus tranquille. Seulement les desirs des deux amants étaient bien différents. Lui cherchait les moyens de la revoir et attachait son bonheur à la réussite de ses projets ; Marguerite, au contraire, priait Dieu pour qu'il ne se trouvât plus sur ses pas, et se disait que c'en était fait de son repos, si elle le revoyait.

Le prince oubliait donc les affaires et mettait son esprit à la torture pour imaginer un stratagème qui le rapprochât de l'orpheline. Il maudissait le comte Vellasco, dont l'esprit inventif et fertile en ressources lui eut été si utile et qui ne venait point, lorsque le hasard, toujours propice aux amoureux, se chargea de le servir. Un officier vint annoncer que le comte Antoine de Lallain demandait à être admis auprès de lui.

On conçoit avec quel empressement Charles accueillit cette bonne fortune; quelques instants après le tuteur de Marguerite était introduit dans l'appartement.

— Sire, dit le comte, Votre Majesté daignera-t-elle agréer mes excuses pour le dérangement que je lui cause.

— Soyez le bien venu, cher comte; un ami n'est jamais importun.

Le comte ne fut pas peu flatté de ce langage ; il poursuivit.

— La bonté de Votre Majesté m'encourage et me donne l'espoir qu'elle ne refusera pas l'invitation que, au nom de la ville, je suis chargé de lui faire.

— Parlez, comte; j'ai hâte de connaître l'objet de votre message.

— Mes amis et moi, Sire, nous avons résolu d'offrir à dîner à Votre Majesté avant son départ, et comme le repas aura lieu chez moi, j'ai osé....

— Comment donc! s'écria l'Empereur qui ne put maîtriser sa joie, j'accepte de grand cœur et nous viderons, ce tantôt, une coupe à la santé des belles dames qui assistaient au bal charmant que vous m'avez donné hier.

— Votre Majesté a donc été satisfaite? demanda le comte.

— Et qui ne l'eût été? dit l'Empereur. Il semblait que toutes les jolies femmes de mes États se fussent donné rendez-vous à Audenaerde. En vérité, comte, c'était une féerie!

Ces paroles enivrèrent le comte d'une joie folle et il murmura en rougissant de plaisir et d'orgueil :

— Ah! Sire, combien je suis heureux! C'est moi qui en ai ordonné la disposition.

— Eh bien! Je vous en fais mon compliment; il était vraiment impossible de faire mieux. — Mais à tantôt, comte; j'ai quelques ordres à donner.

Le comte d'Hoostraeten s'empressa de baiser avec respect la main que lui tendait l'empereur, et il courut rapporter à ses amis le succès de sa démarche et la flatteuse réception qui lui avait été faite.

III.

LES AMANTS.

Le dîner avait été joyeusement animé, et jamais prince ne se montra aussi aimable, aussi galant que l'empereur pendant la durée de ce repas, mémorable dans les fastes d'Audenaerde. Il avait des mots charmants pour toutes les femmes.... une exceptée ; précisément la seule à laquelle il eût voulu plaire. N'est-il pas au moins étrange que, lorsque notre cœur a tant de choses à lui dire, les paroles nous manquent quand il s'agit de s'adresser à celle que nous aimons, tandis que nous trouvons mille riens délicieux pour les personnes qui ne nous inspirent qu'une indifférence parfaite !

Cette réflexion, le prince se la faisait, et n'y trouvant pas d'autre solution, il concluait que sans doute la crainte de se trahir par trop d'empressement était la raison de cette singularité. Restait encore l'embarras inhérent à l'état d'amoureux lorsqu'il se trouve en présence de la femme aimée; mais, ne pouvant le résoudre, Charles l'abandonna, et c'est ce qu'il pouvait faire de mieux : la réflexion tue l'amour quand ce dernier ne prend pas l'initiative.

Mais si sa bouche était demeurée muette à cet égard, les yeux du jeune monarque savaient admirablement bien exprimer ce qui se passait dans son cœur, et, plus d'une fois, la belle Marguerite avait dû abaisser ses longs cils devant les regards ardents du prince.

De même que tous les convives, Charles sentait son esprit échauffé par les vins généreux que ses amphytrions avaient fait servir avec profusion, et, résolu à se laisser entraîner par le flot des passions, il désirait ardemment l'occasion d'entretenir la jeune fille. Elle ne tarda pas à se présenter.

L'Empereur devait partir le lendemain, et se rendant aux vœux de ses hôtes, il consentit à leur accorder cette soirée. Tandis que l'on organisait des parties de jeu, le prince aperçut Marguerite retirée dans une partie sombre de la salle et paraissant isolée dans sa pensée. Il s'approcha d'elle et, s'appuyant sur le bras du fauteuil qu'elle occupait, de manière que ses lèvres touchaient les cheveux de la jeune fille, il murmura tout bas à son oreille :

— Marguerite !

L'amour a un dictionnaire à part et, assurément, c'est le cœur ; ainsi, la phrase la plus vulgaire, la plus banale, dite par une bouche aimée, fait tressaillir jusqu'au fond de l'âme. La pupille du comte d'Hoostraeten entendait prononcer son nom cent fois le jour et elle devait y être accoutumée ; pourquoi donc cet étonnement, cette émotion qu'un mouvement fébrile, une rougeur subite, trahissent chez elle ? Pourquoi son sein est-il en proie, tout à coup, à ces battements tumultueux et précipités ? Pourquoi enfin n'ose-t-elle lever ses regards sur celui qui a prononcé ce seul mot : Marguerite ?... Ah ! c'est que la voix qui a parlé à son oreille a pénétré jusqu'à son cœur et y a trouvé un écho !

Le prince s'est placé près d'elle, leurs mains se rencontrent, et un serrement réciproque semble établir

entre eux une douce et précoce intimité qui comble de joie l'amoureux. Mais la jeune fille a réfléchi peut-être, car elle se lève confuse et va s'éloigner.

— Quoi ! dit Charles d'une voix plaintive, vous me fuyez... Je vous fais donc horreur ?

— Oh ! non, Sire ; mais, je dois.... il faut....

— Pourquoi ne pas rester près de ceux qui vous aiment ?

— Pardon, Sire, je vais près de ma mère qui....

L'empereur l'interrompit en l'obligeant à s'asseoir.

— Restez, disait-il avec chaleur, ah ! restez... je vous en prie, je vous en conjure... je vous aime tant !

— Oh ! ne me dites pas cela, répondit Marguerite toute tremblante d'émotion, et peut-être de bonheur, car une femme, la plus innocente même, n'est jamais fâchée de s'entendre dire qu'elle est aimée. Non, ne me dites pas cela. Vous m'aimez ! Ne sais-je pas que c'est impossible !

— Impossible ! Et pourquoi ?

— Mais, Sire, l'éclat de votre position, l'obscurité de la mienne, tout nous sépare. Et puis, la gloire, la politique, l'ambition, ne sont-ce pas là les seules passions des rois ? Leur cœur peut-il être accessible à d'autres que celles-là ?... Vous surtout, si grand, si puissant, si illustre !...

— La politique ! la gloire ! interrompit le prince avec une sorte de colère, voilà bien ce qu'ils disent tous... Comme si l'on n'était pas homme avant d'être roi !

Puis, il reprit d'un ton ému.

— Eh bien ! oui Marguerite ! j'aime la gloire ; je suis fier d'une bataille, orgueilleux d'une victoire, heureux de penser que mon nom passera à la postérité et sera

honoré et cité longtemps après que j'aurai vécu. Mais croyez-vous que je n'aie pas une âme et pensez-vous que la cuirasse qui défend notre poitrine dans les combats nous protège contre les traits de l'amour? Ah! croyez-moi, les rois sont bien à plaindre! Ils ne peuvent trouver une âme qui comprenne la leur et s'ils aiment une femme, elle leur répond : vous êtes roi!... Le ciel nous fait homme; il nous donne les mêmes desirs, les mêmes passions, les mêmes faiblesses; et ces passions il faut les vaincre, ces faiblesses il faut les surmonter, ces désirs il faut les étouffer! Si notre cœur bat, il faut en comprimer les battements avec la main; nous ne devons pas aimer, nous ne pouvons pas être aimés!... Et l'on envie le sort des rois!... Ah! je vous l'ai dit : ils sont bien malheureux!

Et l'Empereur, en terminant, pleurait presque; à son tour il se leva, et allait quitter la place. Cette fois les rôles étaient intervertis : ce fut Marguerite qui le retint.

— Pardonnez-moi, sire, dit-elle. Mon Dieu, je n'ai pas voulu vous causer de chagrin. Je serais si fière au contraire de contribuer à votre bonheur...

— Mon bonheur! reprit Charles, il est entre vos mains. Vous pouvez à votre gré me rendre le plus misérable ou le plus fortuné des mortels. Un mot, un seul mot de votre bouche, et mon sort est décidé. Dites, ne le prononcerez-vous pas?

— Mais, sire, que voulez-vous donc que je vous dise? demanda Marguerite avec embarras.

— Oh! vous le savez bien Marguerite. Votre cœur a deviné le mien; une femme s'aperçoit toujours des sentiments qu'elle inspire. Je vous aime... de toute

mon âme. Ne comprenez-vous pas que je voudrais être aimé de vous ?

— Moi, vous aimer ! Ah ! je ne le puis pas : vous êtes...

— Je suis roi, n'est-ce pas, interrompit encore Charles avec amertume. Ah ! Marguerite, vous êtes bien cruelle !

Il y eut un long silence ; le prince soupirait et la poitrine oppressée de la jeune fille témoignait de son agitation : deux larmes roulaient au bord de ses paupières. Charles les aperçut, et certain que c'était lui qui causait cette émotion, il se pencha à l'oreille de Marguerite :

— Tenez, dit-il, si vous ne me répondez, je tombe à vos genoux au milieu de ce salon.

Marguerite eut un mouvement d'effroi.

— Oh ! non, non, dit-elle en joignant les mains. Au nom du ciel, ne faites pas cela. Je serais perdue !

— Vous perdue ! moi, je n'en ai jamais eu la pensée : mais soyez bonne. Vous ne m'aimez pas encore, je le vois bien. Cependant, laissez-moi croire que vous m'aimerez un jour... Permettez-moi de vous revoir... ce soir.

— Y pensez-vous, sire ?

— Rien qu'un instant, Marguerite, un seul instant... que je puisse vous jurer un amour sans fin... vous dire mes espérances, mes projets pour l'avenir... Ah ! par pitié... vous me rendrez si heureux... Et d'ailleurs, cela ne vous engage à rien. Si mon amour vous déplaît, je vous jure de ne rien faire pour me rapprocher de vous. Mais, voyons, soyez compâtissante, je pars demain... voulez-vous donc que je quitte Audenaerde sans un souvenir de vous, sans vous dire adieu !

Il fallut bien des mots, bien des prières, bien des menaces d'un éclat pour décider la jeune fille à accorder un rendez-vous. Mais les paroles, les regards, l'attitude, tout dans le prince exprimait si bien l'amour. Il plaida sa propre cause avec tant de verve et de feu, et puis, une femme est si faible en face de l'homme qu'elle aime, lorsqu'il l'attaque par l'endroit le plus vulnérable, la sensibilité !

La main de Marguerite tomba dans celle de Charles et sa bouche murmura ces mots si doux à l'oreille d'un amant : *à minuit.*

En ce moment la comtesse d'Hoostraeten s'avança vers les jeunes gens ; elle était accompagnée d'une femme d'une quarantaine d'années, à laquelle cependant on en eut à peine donné trente, tant sa beauté avait encore d'éclat. C'était madame la baronne de Perrelet, avec laquelle nous ferons bientôt plus ample connaissance.

Les deux nobles dames s'inclinèrent devant l'empereur, puis la comtesse d'Hoostraeten s'adressant à Marguerite, lui dit :

— Ma chère enfant, madame la baronne de Perrelet, une de mes bonnes amies, vient de me témoigner le désir de t'emmener à son château passer quelques jours. Je lui ai promis en ton nom ; n'ai-je pas bien fait ?

— Vos désirs ne sont-ils pas des ordres pour moi, répondit l'aimable fille en pressant dans ses mains celles de sa protectrice.

— Eh bien, mon enfant, s'écria la baronne en regardant l'empereur d'une manière étrange, faites vos dispositions, nous partirons dans une heure.

Ces mots foudroyèrent Marguerite et le prince.

— Grand Dieu, se dit la jeune fille avec épouvante, on nous aura entendus; je suis perdue!

— Mordieu! murmura le prince *in petto* et avec colère, notre conversation a été surprise. Maudite baronne! tu me paieras cher ton intervention en cette affaire.

La baronne de Perrelet parut remarquer avec étonnement la mauvaise humeur bien visible du prince et le trouble non moins apparent de Marguerite. Mais la comtesse d'Hoostraeten ne s'aperçut de rien, et elle attribua l'hésitation de sa pupille à la timidité, aussi lui dit-elle avec douceur et comme pour l'encourager :

— Allons, Marguerite, ne sois donc pas sauvage comme cela. Cette chère baronne me répétait encore à l'instant qu'elle ressentait pour toi l'amitié d'une mère.

—Oh! certainement, et je ne veux que votre bonheur, s'écria la baronne avec vivacité.

Ces mots furent accompagnés d'un coup-d'œil d'intelligence à l'empereur, mais madame de Perrelet lut un tel courroux dans les yeux du prince qu'elle abaissa les siens en murmurant :

— Je n'y comprends plus rien. L'Empereur paraît fâché de ma conduite. Qu'est-ce que cela signifie?

Néanmoins, la baronne insista pour emmener Marguerite, et habituée à obéir à sa protectrice, celle-ci, qui d'ailleurs n'avait aucun motif de refuser, se disposa à suivre madame de Perrelet. Avant de s'éloigner, elle porta sur Charles un regard humide et si triste qu'il disait plus de choses, qu'il exprimait plus de regrets que n'eussent fait toutes les paroles.

Lorsque l'Empereur eut vu disparaître la jeune fille, il serra les poings avec rage et proféra quelques phrases qui, pour être sans suite, n'en étaient pas moins énergiques. C'étaient des malédictions continuelles contre cette malencontreuse baronne qui venait de lui barrer le passage et l'éloigner du but, précisément à l'instant où il allait l'atteindre. Il y avait de quoi désoler bien des cœurs moins épris que celui du prince.

De même que le soleil disparaissant sous un nuage qui en intercepte les plus brillants rayons, laisse une teinte sombre sur les objets qu'il rendait tout-à-l'heure éclatants, ainsi la maussaderie de l'empereur attrista tous ces visages si joyeux quelques minutes auparavant.

Charles se promenait avec agitation, ne répondant que par monosyllabes et de manière à prouver qu'on l'importunait, à ceux qui cherchaient à connaître la cause du changement subit qu'on remarquait en lui. Ses yeux erraient dans la salle et semblaient chercher quelqu'un.

— Où peut-il être ?... murmurait-il. Voilà bien cette vengeance de courtisans ; quand ils sont inutiles, vous êtes certain de les voir attachés à vos pas comme une ombre; ayez besoin d'eux et vous ne sauriez les trouver. C'est diabolique !

Et il se mit à une table de jeu où il perdit noblement son or, car il voyait à peine ses cartes.

— L'Empereur a reçu quelque nouvelle fâcheuse, disaient les nobles personnages qui l'entouraient.

— Cependant, répondaient les officiers de sa maison, il n'est arrivé aucun courrier.

— C'est bien étrange ! disaient-ils tous.

Chacun formait mille conjectures et personne ne se doutait de la vérité. Tout-à-coup une voix prononça tout bas ces mots à l'oreille du prince.

— Je reconnais la vérité du proverbe : « Malheureux au jeu, heureux en amour. » Cette nuit Marguerite est à vous, Sire !

Les yeux du prince brillèrent de joie et il se hâta de quitter le jeu et de suivre son interlocuteur. Avant de rapporter son entretien avec l'homme qui lui parlait. Nous devons retourner en arrière de quelques pas.

IV.

LE COURTISAN.

Pendant que le prince mettait, ainsi que nous l'avons vu, tout en œuvre pour gagner le cœur de la pupille du comte d'Hoostraeten, une autre personne s'occupait aussi *d'assurer son bonheur*. Le comte de Vellasco n'avait pas oublié qu'il avait pris l'engagement de servir l'Empereur, et il résolut d'employer tous les moyens, fussent-ils coupables, pour tenir sa promesse.

Aussitôt que l'on fut sorti de table, il s'approcha de la baronne de Perrelet dont les bonnes grâces — disent les chroniques — lui étaient depuis longtemps acquises, et l'entraînant à l'écart, et lui parla ainsi :

— Ma chère baronne, il faut que vous me rendiez un immense service.

— Eh, bon-Dieu ! de quoi s'agit-il donc, fit la baronne en minaudant avec prétention.

— Trève de plaisanterie, Julie. L'affaire est sérieuse

et doit être traitée sans retard. Il faut ce soir enlever Marguerite Van der Geest.

— Comment ! s'écria la baronne que la colère fit pâlir, c'est moi que vous osez charger d'enlever Marguerite... pour en faire votre maîtresse, n'est-ce pas.

— Qui diable vous dit que ce soit pour moi ?

— Ce qui me le dit ? reprit la comtesse en s'animant. Croyez-vous que je sois aveugle ! Ce qui me le dit ! Mais vos regards, vos soins, tout me prouve votre amour pour elle.

—Eh, non, morbleu ! vous êtes dans l'erreur... Est-ce que j'aime quelqu'un moi !

— Ah !... Vous n'aimez personne dit la baronne d'une voix altérée.

— C'est-à-dire... ce n'est pas cela. Je voulais seulement vous faire comprendre que je n'aimais que vous, ma toute belle, reprit Vellasco d'un ton galant.

Et il appuya cette gracieuseté d'un serrement de main qui lui valut un charmant sourire. L'harmonie fut rétablie à l'instant.

— Vous comprenez, ma charmante, poursuivit le comte, que ce ne peut-être pour moi. N'êtes-vous pas à mes yeux la plus belle, la plus adorable des femmes ? que m'importe cette petite sotte ! Mais je vous dirai en confidence — et le comte baissa la voix — que l'Empereur en est fou.

— Ah bah ! Pas possible !... Ah ! ah ! ah ! ah !

— Rien n'est plus vrai, chère baronne, affirma le comte, tandis que celle-ci comprimait l'hilarité que cette confidence avait excitée. Enfin elle demanda :

— Mais l'Empereur que veut-il faire de cette enfant !

— Cela ne doit point nous occuper, baronne.

— Que dois-je donc faire ?

— La chose la plus facile. Vous êtes liée assez intimement avec la comtesse d'Hoostraeten. Témoignez-lui le désir d'emmener sa fille d'adoption passer, avec vous, quelques jours à votre château... Elle ne saurait vous refuser.

— Mais mon ami, je comptais suivre la cour pour ne pas me séparer de vous... J'ai même déclaré à Élisabeth de Culembourg que l'isolement où je me trouvais me décidait à ne plus habiter....

— Eh mon Dieu! vous direz que vous avez changé d'idée... tout ce que vous voudrez.... le plus frivole prétexte est toujours accepté de la part d'une jolie femme. D'ailleurs votre château n'est éloigné que d'une lieue... demain, l'Empereur, après avoir triomphé de la petite, partira, et dans quelques jours... vous nous rejoindrez... Et mon amour, chère Julie, vous dédommagera de cette courte séparation.

— Allons, il faut absolument céder à vos désirs. Mais... le prince sait-il ?

— Rien. Il ne faut même pas le lui apprendre. Nous lui dirons que Marguerite a consenti à nos projets, et cette nuit, pendant son sommeil, nous introduirons Charles près d'elle... vous comprenez...

— Mais quand le prince reconnaîtra cette ruse infâme... ne craignez-vous pas ?

— L'Empereur m'a donné *carte blanche*, et il considérera le service que je lui rends comme un de ceux qui méritent une récompense.....

La baronne secoua la tête d'un air de doute.

— Si Charles est jeune et ardent dans ses désirs, dit-elle, son âme est généreuse, et il est incapable d'une

action lâche. Croyez-moi, mon ami, renoncez au moyen que vous voulez employer. Il pourrait vous perdre.

— Julie, dit le comte en haussant dédaigneusement les épaules, vous ne comprenez rien à l'art du courtisan. Si le prince m'a donné tout pouvoir pour terminer cette affaire, c'est parce que de cette manière, il se décharge de toute responsabilité. S'il doit y avoir quelque chose de fâcheux dans cette espiéglerie, il m'en accusera certainement... devant les profanes ; mais, entre nous, sa reconnaissance me sera à tout jamais acquise, et ma fortune est assurée.

— Hélas ! soupira la baronne, la reconnaissance des rois est un fond bien fragile et sur lequel on ne doit pas compter. Mais enfin vous le voulez, je vous obéirai.

—Ah ! Julie, vous êtes aussi bonne que belle, et si je vous dois ma fortune, ma constance vous en récompensera.

A la suite de cet entretien, la baronne se rendit auprès de la comtesse et il ne lui fut pas difficile d'obtenir ce qu'elle sollicitait, car elle avait pour ainsi dire, été élevée avec Élisabeth de Culembourg, et l'amitié que les deux femmes avaient contractée étant jeunes filles ne s'était pas éteinte, bien qu'il y eut une grande différence entre leur caractère et leur conduite. Mais les écarts de la baronne n'étaient point connus de la comtesse d'Hoostraten, d'abord parce que la première les voilait le plus possible, et ensuite parce que vivant retirée dans son hôtel d'Audenaerde, Élisabeth ne s'occupait en aucune façon de ce qui se passait à la cour que suivait habituellement son amie.

On comprend maintenant la conduite de la baronne,

ses regards d'intelligence à l'Empereur et l'étonnement de colère qu'il témoigna lorsqu'il apprit qu'elle emmenait Marguerite. On devine également la cause de l'absence de Vellasco qui, dès qu'il fut instruit du succès de Madame de Perrelet, s'était empressé de donner les ordres nécessaires pour un prompt départ. Il n'est pas non plus difficile de s'expliquer la fureur du prince, le chagrin de Marguerite, qui tous deux ignoraient les menées de Vellasco, et le lecteur n'a pas attendu jusqu'à présent pour reconnaître celui-ci dans la personne qui vint interrompre la partie de Charles-Quint au grand contentement de ce dernier.

V.

CE QU'ON A DU PRÉVOIR.

Le brusque départ du monarque jeta l'assemblée dans un profond étonnement, et, comme on doit le présumer, cette action ne fit que redoubler la curiosité et donner un nouvel aliment aux conjectures. Nous laisserons les nobles personnages s'égarer dans le vaste champ des suppositions, et nous suivrons notre illustre héros et son compagnon.

Dès qu'ils furent sortis de l'hôtel, le prince refusa d'aller plus loin et demanda à Vellasco l'explication de ces paroles.

— Parbleu ! Sire, c'est tout simple, répondit Vellasco, Marguerite est ou sera bientôt chez la baronne de Perrelet, et dans une heure Votre Majesté l'aura rejointe.

—C'est surprenant, dit l'Empereur, elle m'avait accordé un rendez-vous pour cette nuit.

— Ah! diable, pensa le courtisan, je m'explique maintenant la tristesse de la petite.... Pardieu, j'avais bien besoin de l'enlever! Oh! les femmes... Si je disais tout à l'Empereur? Au fait non, il pourrrait avoir des scrupules....

Et il reprit à haute voix:

— Vous comprenez bien, Sire, que le lieu était mal choisi pour une entrevue de cette nature... on pourrait vous surprendre, tandis que chez Julie... c'est-à-dire chez Madame la baronne de Perrelet, vous serez en sûreté. Il faut avoir des égards pour cette enfant.

— Oh! tu as raison, s'écria l'Empereur, qui se laissa prendre à l'air de compassion du courtisan. Compromettre Marguerite! Ah! je l'aime trop pour cela!... Car vois-tu... si je n'étais que prince....

— Eh bieu, Sire!

— Eh bien!.. je l'épouserais!

— Heureusement alors que vous êtes Empereur. Mais allons, Sire, pas de ces idées là... Peste! l'épouser... ce serait une extravagance à lui tourner la tête si elle pensait que vous l'eussiez formée un instant... A propos, Sire, votre sortie à l'improviste doit avoir surpris tout le monde. Il conviendrait, je crois, de rentrer pour faire vos adieux à ces gens-là.

— Tu as encore raison, répondit l'Empereur, je sens que je dois suivre ton conseil.

Quelques seigneurs, en voyant rentrer le prince dont les traits exprimaient le bonheur, se hasardèrent à l'in-l'interroger de nouveau.

— J'avais en effet, répliqua Charles, appris une nou-

velle qui me préoccupait tristement, mais Vellasco vient de me rassurer entièrement.

Puis il ajouta en souriant :

— Demain, Messieurs, nous nous reverrons. J'ai fixé l'instant de mon départ à dix heures.

Quelques minutes après, Charles et Vellasco suivaient au galop la route qui conduisait au château de la baronne de Perrelet, lieu où nous nous rendrons avant eux, afin de voir ce qu'est devenue la jeune et belle pupille du comte d'Hoostraeten.

Malgré les efforts répétés de la baronne pour entretenir la conversation, le trajet se fit silencieusement entre les deux femmes. Marguerite était dans une disposition d'esprit qui lui faisait trouver fatiguant tout entretien, et elle ne répondit que par quelques mots bien laconiques à toutes les questions de sa compagne de voyage. Aussi, ce fut avec une joie bien vive qu'elle vit arriver le terme de leur course, et lorsqu'enfin elle se trouva seule dans la chambre élégante qui lui avait été destinée, elle respira avec force comme si elle eut tout-à-coup été délivrée d'un poids qui l'oppressait.

Mille pensées diverses agitèrent son esprit. Elle souriait avec bonheur lorsqu'elle se rappelait les paroles si douces du prince, ses joues se coloraient, son cœur battait plus vite et elle se disait : Il m'aime ! Puis, presque sans aucune transition, elle fondait en larmes, parce que la pensée de ne plus voir Charles lui causait une affreuse douleur. Et pourtant, ces larmes, elle se les reprochait, car elle ne pouvait s'empêcher de frémir en réfléchissant aux suites qu'eut pu avoir une entrevue avec le prince. Cependant... ses regrets naissaient-ils bien des larmes qu'elle versait ?... Hélas ! hélas !...

l'amour a tant de force sur un jeune cœur... et il est si cruel de ne voir plus celui qu'on aime !... Et puis, en amour, quand on a fait un pas, il est bien rare que l'on ne désire pas en faire un second, un troisième et finalement... Ah ! jeune fille, jeune fille, prenez bien garde de vous aventurer sur la route des passions... les fleurs y dérobent le précipice, et je vous le répète : en amour, le premier pas est souvent le dernier de l'innocence!

Pauvre Marguerite, pourquoi n'as-tu pas auprès de toi un moraliste de ma force !... S'il ne sait pas éviter les piéges, au moins il te les montrerait, et quand on est averti, c'est déjà quelque chose... D'ailleurs, il est reconnu que les fous donnent quelquefois de bons conseils, et à ce dernier titre de sagesse, je dois parler comme un Caton.

Cependant la raison parut l'emporter sur l'amour ; Marguerite se jeta à genoux, et pria longtemps avec ferveur.

— Oh! mon Dieu! dit-elle faiblement, je le sens maintenant : c'est mon bon ange que vous avez envoyé à mon aide, c'est lui qui m'a sauvée !

En cet instant un léger bruit se fit entendre ; une porte tourna sur ses gonds, et une personne parut sur le seuil. La jeune fille se retourna et poussa un cri : elle avait reconnu Charles.

Pauvre enfant !

VI.

LES RÉSULTATS.

Il est des choses que l'écrivain bien élevé ne saurait dire, des bornes que le conteur qui respecte le public

ne doit pas franchir. Nous avons la prétention d'être lu par les dames, et jamais nous ne retracerons des situations que la plus saine morale ne puisse avouer. Nous croyons qu'on peut intéresser sans faire rougir, de même que l'on peut émouvoir sans effrayer. Nous avons d'ailleurs trop bonne opinion de nos lecteurs pour penser qu'ils ne devineront pas ce que nous passons sous silence.

Près de onze mois se sont écoulés depuis le jour où, pour la première fois, Charles-Quint aperçut Marguerite Van der Geest. L'Empereur est seul dans un cabinet de travail, occupé à parcourir plusieurs lettres dont un paquet est devant lui. Il paraît absorbé par sa lecture, et ne s'aperçoit pas qu'un officier a entr'ouvert une porte et attend, debout, qu'il daigne lever les yeux sur lui. Quelques minutes se passent, et le prince ne bouge pas; désespérant d'être aperçu, l'officier déplace un meuble et le bruit qu'il fait a enfin été entendu.

— Que me veut-on? dit Charles d'un ton bref.

— Sire, une personne qui refuse de se nommer, demande à parler à Votre Majesté.

— Je n'y suis pour personne.

— C'est ce que j'ai dit. Cependant la personne insiste, et déclare qu'elle ne sortira pas avant d'avoir entretenu Votre Majesté.

— Et quel est donc cet osé serviteur?

— Sire, j'ai eu l'honneur de le dire à Votre Majesté, cet étranger ne veut pas dire son nom.

—Alors, dites lui que je ne veux pas, moi, le recevoir.

— Cette personne, reprit l'officier, m'a dit de montrer ce bijou à Votre Majesté.

En parlant ainsi, il remit à l'Empereur un petit mé-

daillon d'or. Dès que Charles le vit, il fit un bond sur son fauteuil, et dit d'une voix émue:

— Faites entrer.

L'officier sortit, et bientôt après, un étranger, enveloppé dans un ample manteau, fut introduit près du monarque ; l'introducteur se retira.

Dès que le prince fut seul avec l'inconnu, il se leva, et s'approchant avec vivacité :

— Vous venez de la part d'une personne qui me fut et m'est encore bien chère, s'écria-t-il. Ah ! parlez, parlez vite...

L'étranger dégagea un bras de dessous son manteau, et sans répondre, il ôta le grand chapeau qui dérobait entièrement ses traits :

— Marguerite ! s'écria l'Empereur avec joie.

Et il voulut se précipiter dans ses bras. Mais elle le repoussa doucement, et dit d'une voix ferme :

— Non, Sire, non. Votre place n'est ni sur mon cœur, ni dans mes bras. J'ai pu m'abuser un instant, croire à des serments... que vous ne pouviez pas tenir ; mais aujourd'hui, j'ai compris la distance qui nous sépare, et c'est sans illusion que je viens à vous.

Charles baissa la tête et ne trouva pas un mot. Marguerite reprit :

— Vous avez été bien coupable envers moi, Sire, car pour quelques jours de bonheur, vous m'avez fait toute une vie de repentir. Mais je ne puis vous le reprocher, et ce n'est pas pour moi que je viens vous implorer. Sire, vous êtes père !

Ces mots apprirent à l'Empereur que son amour pour Marguerite n'était pas éteint, et encore une fois il voulut se jeter aux genoux de Marguerite. Encore une fois aussi, elle le retint, et reprit la parole.

— Tout est fini entre nous, Sire, dit-elle avec une nouvelle fermeté. Là où il n'y a plus d'illusion, il ne saurait y avoir d'amour. Mais, si je ne vous aime plus, j'adore mon enfant, et c'est pour lui que je viens vous demander un nom.

Charles était vivement ému; il prit la main de la jeune fille, la baisa à plusieurs reprises, et dit en entrecoupant ses paroles de soupirs :

— Parlez Marguerite, ah! parlez sans crainte, je suis prêt à exécuter toutes vos volontés... à sanctionner vos moindres désirs. Dites... dites-moi ce que je dois faire, et vous serez obéie.

Marguerite le regarda avec surprise; le courroux se lisait dans ses yeux :

— Ce n'est pas à moi, ce me semble, répondit-elle enfin, ce n'est pas à moi de dicter votre conduite. Mon enfant est le vôtre, et un père doit savoir ce qu'il convient de faire pour son enfant.

— Je vous comprends, Marguerite. Votre espoir ne sera pas déçu. Mais... cet enfant... comment l'avez-vous nommé ?

— J'ai voulu attendre la décision de son père.

— Et... de quel sexe...

— C'est une fille, Sire.

— Une fille! s'écria Charles. Ah! elle portera le nom de sa mère.

— Puisse-t-elle être plus heureuse! dit Marguerite en soupirant.

— Ah! reprit le prince amèrement, ne m'accablez pas, Marguerite. Je me suis reproché bien des fois mon action, et mon repentir....

— Votre repentir! interrompit la jeune fille avec

ironie, c'est sans doute pour me le prouver que vous avez conservé près de vous le courtisan Vellasco et sa digne accolyte la baronne de Perrelet ?

— Ah! croyez-le, il a fallu tous les égards dûs au nom qu'ils portent pour que je ne les aie pas chassés de ma présence.

— Et Votre Majesté n'a pas songé que c'était sanctionner une infamie que de ne pas en punir les auteurs?

L'Empereur regarda la jeune fille avec étonnement, car il ne voulait pas comprendre cet acharnement. Puis il fit un retour sur lui-même et se dit que la haine de Marguerite était légitime, car sans la baronne et Vellasco peut-être n'eût-elle pas succombé. Alors il eut une résolution soudaine, et dit en répondant à la question qui venait de lui être faite :

— Je l'avoue, je n'y avais pas songé, mais vous m'avez éclairé; dès demain, le comte retournera dans son pays, et Madame de Perrelet recevra l'ordre de ne plus se présenter à ma cour.

— Votre parole de roi, Sire?

— Ma parole de roi, Marguerite.

Les yeux de celle-ci brillèrent de joie. Charles la regardait avec amour et il lui dit avec embarras :

— Et maintenant, Marguerite, j'ai fait tout ce que vous avez voulu... ne me laisserez-vous pas prendre un baiser ?

— Oui, Sire, un baiser de frère, répondit Marguerite sans émotion.

Cette froideur étonna le prince, et il se demanda si Marguerite n'avait pas eu plus d'ambition que d'amour lorsqu'elle se donna à lui. Nous ne nous chargerons pas de résoudre la question. Les auteurs graves que nous

grande tante, qui se chargea de son éducation. D
elle fut connue sous le nom de *Duchesse de Par*
devint gouvernante des Pays-Bas sous le règne d
lippe II, roi d'Espagne. Sa conduite sage et m
pendant les troubles qui signalèrent les années 1
suivantes, c'est-à-dire jusqu'à l'arrivée du fameu
d'Albe, époque à laquelle elle résigna ses fonctio
mérita la reconnaissance des Belges, et la plaça a
mier rang de nos héroïnes nationales.

Telles furent les suites du passage de Charles-
à Audenaerde.

Ch. Dupressoir.

Poésie.

LES DEUX COURONNES.

L'infortune s'attache à la nature humaine.
L'homme paie à ce monde un long tribut de peine
Et, sans connaitre encor la source des malheurs,
L'enfant dans son berceau verse déjà des pleurs.
Mais l'âme où la douleur comme une reine existe
C'est l'âme aux ailes d'or que Dieu donne à l'artiste :
Cette flamme échappée à la divinité,
Qui colore en passant la pâle humanité;
Qui s'étend comme un baume ou frappe comme un glaive
En brisant le cerveau du penseur qu'elle élève!

Le génie est un bien que l'homme n'obtient pas
Avec ses grands calculs et ses petits compas;
C'est un rayon d'en haut, une sainte harmonie :
L'homme fait la science et Dieu fait le génie!
Pour avoir dans le cœur le don de pressentir
Il faut plus que savoir, il faut savoir sentir!
Et c'est ce sentiment exquis, profond, austère,
Qui rend le cœur humain martyr sur cette terre
En l'engageant sans cesse en de trop grands débats.
— La pensée, ô Seigneur! éclôt mal ici-bas;
Pour se dérouler belle, éclatante, infinie,
Il lui faut tout un ciel, — il lui faut sa patrie!

Mais l'artiste est l'enfant du génie et de l'art
A qui Dieu prête un but quand il marche au hasard ;
Qu'un empire s'élève ou soit près de sa chute,
Le Seigneur met toujours un penseur dans la lutte ;
Toujours , pour la leçon des peuples ou des rois,
Au milieu du tumulte , on entend une voix :
— On vit dans ses accès de rage et de démence
Des couplets impromptus électriser la France
Lorsque , blessée au cœur par ses propres enfants ,
Elle allait se courber sous vingt rois triomphants :
C'était la Marseillaise !... Ode sainte et féconde ,
Gigantesque refrain qui fit trembler le monde
Et que , dans ses trois jours de pure liberté ,
Pour être grande encor , la France a répété !..

— Lorsqu'un penseur, ainsi que les anges rebelles,
Au feu du doute impur rougit ses grandes ailes ;
Qu'il prédit que la tombe est un gouffre béant
Où le corps et l'esprit vont trouver le néant ;
Lorsqu'il rend à sa voix une époque inquiète ,
Dieu parle en opposant un poëte au poëte :
Le monde a vu Gilbert repousser Arouet
Qui du christianisme avait fait son jouet ;
Arouet, digne enfant de l'infâme Régence,
Vain devant le talent, bas devant la puissance ;
Arouet, détracteur des plus sublimes lois,
Qui souffletait le Christ et qui flattait Dubois.
— Et Gilbert succomba dans la lutte inouïe
Où les démolisseurs, à l'Europe éblouie ,
Montraient, en triomphant par un destin fatal ,
Voltaire au Panthéon, Gilbert à l'hôpital !...

— Nous ne pénétrons pas d'abord les grandes choses !
Nous voyons les effets sans concevoir les causes ,
Nous ignorons où marche un siècle à son début,
Nous suivons le chemin sans savoir dans quel but.

Dieu seul tient le secret du chaos de la terre :
La France régicide est l'œuvre de Voltaire ;
Mais l'hydre populaire au monde épouvanté
Du haut de l'échafaud prêchait la liberté !...
Quatre-vingt-treize !... ô temps de hauts-faits et de crimes
Où la foule eût voulu tous les rois pour victimes,
O temps que Dieu permit pour opposer, je crois,
Le désordre du peuple au désordre des rois !
Tu vis André Chénier, prince de l'élégie,
Puiser dans son cœur tendre une antique énergie
Pour flageller sans crainte et condamner tout haut
Les barbouilleurs de lois qui dressaient l'échafaud !...
— Chénier fut de ceux-là qu'illustra la souffrance
Et qui surent mourir pour l'honneur de la France :
Il fut plus qu'un poëte, il fut plus qu'un héros,
Car il joignit, le jour où ses lâches bourreaux
Pour le grandir encor faisaient tomber sa tête,
La valeur du soldat au talent du poëte !

Honneur à l'écrivain qui veut à l'avenir
Léguer avec son livre un pieux souvenir !
S'il est grand, s'il émeut du feu de sa parole,
Il entoure son nom d'une sainte auréole;
Nul mortel ne pourrait l'arrêter en chemin :
Son œuvre resplendit sous la divine main.
— Cependant il se peut, quand un écrivain doute,
Qu'il semble dépasser ceux qu'il rencontre en route,
Que l'immortalité lui prépare un autel :
Hélas ! l'ange déchu n'est-il pas immortel ?
Honneur, honneur encore à l'homme de croyance
Qui, voyant, loin du Faust à la sombre science,
Un beau ciel colorer et parfumer la fleur,
Ouvre comme un trésor le livre de son cœur.
Son talent est de ceux qu'il est doux de comprendre;
Il s'élance, il s'exalte, et parle sans entendre
Le savant qui calcule et le raille en passant :
Peuples ! dans le passé comme dans le présent

Écoutez !... On dirait qu'un ange salutaire,
Pour railler à son tour le sage de la terre,
Au cœur de l'exalté prête ses plus doux chants !
Mais quand l'homme a grandi par ses divins accents,
Quand son front touche aux cieux dans sa splendeur féconde,
Ses pieds restent souillés des fanges de ce monde,
Et soudain son esprit doit encor s'abaisser,
Car peut-être (qui sait?) Dieu voulut dispenser
Un peu de sa divine essence à toutes choses :
Aux hommes la pensée et les parfums aux roses ;
Mais il fit pour revers à notre orgueil commun,
Des cerveaux sans clartés et des fleurs sans parfum.
Et puis dans un atôme, à la pensée immense,
La sagesse est toujours si près de la démence !...
Qui pourrait expliquer quel bras avait placé
Dans le Tasse, poëte, un difforme insensé?

Quelqu'élevé qu'il soit, l'artiste n'est qu'un homme ;
Il peut errer le jour où chacun le renomme,
Où la foule en héros le proclame en tout lieu :
Au-dessus de la foule on est si loin de Dieu !

Le poëte, ici-bas, est une énigme étrange :
En lui, l'ange déchu veille auprès du bon ange ;
Son génie est souvent la source de ses pleurs ;
Il a trop de parfums comme les frêles fleurs ;
Il chante, et s'use trop à tout ce qui l'inspire ;
Un rien le fait pleurer, un rien le fait sourire
Le rêveur fiévreux dont l'esprit trop actif
Vient rider avant l'âge un front pâle et chétif ;
En ce monde mesquin son âme est oppressée ;
Ridicule ou sublime, il cherche la pensée,
La trouve, la saisit, lui donne mille tours,
Afin de la parer de ses plus beaux atours.

Et la foule voudrait, dans sa rude exigeance,
Que l'artiste comprit, même avant qu'il s'élance,

Jusqu'où le porteront ses poétiques pas :
Comment le saurait-il, s'il ne l'essayait pas?..
— S'il tombe, le vulgaire est là sur son passage
Et dit : « Voilà le fou qui prit les airs d'un sage ! »
S'il plane comme l'aigle en son vol radieux,
Sous les nobles lauriers du chantre glorieux
Le peuple, émerveillé de ses hautes doctrines,
Hélas ! n'aperçoit pas la couronne d'épines !.....
Lorsque Jésus naquit pour mourir sur la croix,
Lui qui parlait au monde au nom du roi des rois,
Qui descendait du ciel la sagesse infinie
Dans son front rayonnant des flammes du génie,
Le prophète divin fut maudit des tyrans :
Il élevait le peuple, il abaissait les grands!....
Il avait délaissé, dans un profond mystère,
La royauté des cieux pour celle de la terre :
Il s'était fait poëte!..... Et, roi prédestiné,
D'épines ici-bas son front fut couronné !

ANTOINE CLESSE.

A Mr H. COLSON.

SONNET.

Que l'on m'approuve ou bien que l'on me blâme,
Je veux rimer mon chagrin endormi.
Chagrin rêveur trop rebelle à l'oubli,
Reste apaisé d'un désespoir de flamme.

Et dans ces vers qui sont toute mon âme,
Ainsi que vous, je dévoile à demi,
Parfois un nom, et c'est un nom de femme,
Parfois un cœur, et c'est un cœur d'ami.

Ce que je suis, vous pouvez le comprendre ;
Ce qu'est ma vie, il me faut vous l'apprendre ;
La voici toute, on l'écrit en trois vers :

J'ai dix-huit ans, et j'en ai les caprices,
J'aime les vers, ce sont là mes délices,
J'en fais par fois, ce sont là mes travers.

PAULUS STUDENS.

Octobre 1840.

LES FLEURS DE GLACE.

Les carreaux de ma fenêtre
De blanches fleurs sont couverts,
Brillantes, et qu'a fait naître
La vapeur des nuits d'hivers.

Mais l'air s'échauffe en ma chambre ;
Je vois à son souffle ardent
Mes pâles fleurs de décembre
Ruisseler en se fondant.

Vos plaisirs, ô cœurs moroses,
Ce sont ces nocturnes fleurs :
Le soir, ce sont bien des roses,
Le matin, ce sont des pleurs !

P. ST.

Novembre 1840.

SONNET.

Au moindre rayon qu'on dirige sur ses souvenirs, c'est comme une poussière d'atômes qui s'élève et redemande à briller.

Ste.-Beuve. — *Volupté.*

Douce réalité qui n'êtes plus que rêve,
Faible autel qu'on encense alors qu'il est brisé,
Aux ennuis du regret, un instant, faites trêve :
Refaites le présent des débris du passé.

Frais bouquet dans mes mains furtivement glissé,
Demi-mot de l'amour et que l'amour achève;
Billets mystérieux dans un gant qu'on relève,
Ou bague qui recèle un chiffre entrelacé ;

Charmants aveux, refus plus doux qu'une promesse,
Église où l'on attend au sortir de la messe,
Balcon où tout un soir on maudit en aimant,

Boucles de cheveux bruns, romance à deux chantée;
Spectres ressuscités d'une vie enchantée
D'une vie où le bal est un évènement!

P. St.

Octobre 1840.

SONNET.

A Monsieur A. Baron, de Bruxelles, chevalier de la Légion d'Honneur, et professeur de littérature à l'Athénée Royal et à l'Université libre, après la lecture de son histoire de la Littérature française.

Nous devons féliciter monsieur Baron de ce courage sans présomption, car, à notre sentiment, il a fait aussi bien que les plus célèbres de ses devanciers, en faisant autant et davantage. PH. LEBROUSSART.

La république des lettres est une république de loups. CHAMPFORD.

La Rome d'autrefois tressait une couronne
A ses fronts vénérés que la gloire dorait,
Et ne s'enquérait pas s'il était de Crémone,
De Pise ou d'Arezzo celui qu'elle admirait;

LaFrance d'aujourd'hui dont la terre frissonne
Au bruit de ses grands noms que tout peuple envierait,
Burina près des siens, sur l'Arc et la Colonne
Des fils qu'avec amour son cœur adopterait.

Et nous!.... se pourrait-il!... tant de veilles liées
L'une à l'autre vingt ans par d'illustres travaux,
— Prix d'une adoption — resteraient oubliées!

Non; comme de Rubens tes titres sont si beaux
Que l'avenir tardif de sa voix énergique,
Saura te proclamer l'enfant de la Belgique.

J. B. DE PREZ, professeur.

Liége, le 15 juillet 1842.

ADIEUX.

Tu pars donc! loin d'ici tu vas fixer ta vie ;
A ton pays natal ton âme est asservie.
Tu fais bien , sois heureux ; ne pense pas à nous
Qui restons affligés et qui te pleurons tous ;
Va retrouver les lieux où passa ton enfance ,
Vis libre , vis joyeux , souris à l'existence,
Souris à ta jeunesse, et fête tes beaux jours ,
A ton âme la gloire , à ton cœur les amours.

Tu vas donc retrouver Marseille la coquette
Qui se mirant toujours dans la mer se répète ,
Marseille dont le nom faisait battre ton cœur,
Marseille ton berceau , Marseille ton bonheur;
Sous notre ciel brumeux tout chargé de nuages,
Tu rêvas si souvent ses odorantes plages ,
Tu parlas si souvent de son horizon pur,
De la mer déployant sa surface d'azur ;
De ses grands orangers s'étalant dans la plaine ,
Des beaux oliviers verts dont la vallée est pleine,
De l'air chaud, parfumé, qu'on respire là bas,
Et du sable doré qui s'étend sous les pas.

Tu fais bien, quitte nous ; la Belgique, mon frère,
Te ferait végéter dans sa froide atmosphère,
Tu t'y sens mal à l'aise , et pleures ton pays ,
En égarant sur nous ton regard indécis.
Oui, fuis l'air trop pesant qu'en ces lieux on respire;
Le midi te rappelle, ami, pour te sourire ;
Tu naquis dans son sein , réponds à son appel;
Pour nous, nés dans cet air, et sous ce pâle ciel,
Nous nous y sommes faits, et vivant sans souffrance,
A peine cherchons-nous une douce espérance ,
A peine rêvons-nous aux pays enchantés
Racontés par ta voix , par tes pas visités.

Lorsqu'aux feux du midi rajeunissant ton âme,
Tu voudras du passé reconstruire la trame,
Alors ressouviens-toi de ce temps envolé,
Où tu vivais en paix sous notre ciel troublé ;
Où les soins et l'amour d'une aimante famille,
De ton exil trop long te consolaient, Camille :
Souviens-toi de la ville où s'écoulaient tes jours,
Des amis dont le cœur te restera toujours,
Donne-nous un soupir, que par reconnaissance,
Ton âme vers ces lieux quelques instants s'élance ;
Refais-toi Belge enfin, et suivant mon désir
Parmi nous à jamais vis par le souvenir.

LOUISA STAPPAERTS.

LEODII CIVIBUS GRETRYO SUO

STATUAM CONSECRANTIBUS (1).

Cor patriæ dedit ipse, lyram sibi vindicat orbis.

Virtute priscis æmula patribus,
Urbs alma, salve concelebrans diem,
Qua celsa gestis consecrare
Digna tuo monumenta civi !

(1) Nous ne croyons pas commettre une grave indiscrétion, en faisant connaître à nos lecteurs le nom de l'auteur de ces strophes : c'est M. *Fuss*, professeur à la faculté de philosophie de notre Université. Il ne peut être indifférent aux Liégeois d'apprendre que ce savant philologue a voulu s'associer aux hommages rendus par eux à la mémoire de leur illustre concitoyen.

(Note de la Commission directrice de la *Revue Belge*).

Salve, Leodii præcipuum decus,
Gretry, Thaliæ gloria, dum lyra
Mulcebit aurem, orphea, Gretry,
Vox populos resonans per omnes!

Quem cara parvo sub lare patria
Tutata, clarum læta per exteras
Mox vidit oras, en, beata
Arte sibi rediisse, festa

Nunc luce gaudet, quodque animi bonæ
Pignus dedisti, cor sub imagine
Tua sacravit; de supernis,
Sancte, choris monumenta gratæ

Tu cerne matris; laude sui simul
Urbs alma Gretry sic caput altius
Hinc usque tollat, gloriamque
Mente tuam reputans juventus,

Nec curet auro, nec titulis patrum
Venale nomen: scilicet arduæ
Æterna virtuti stat uni
Nobilis ingenioque palma.

PUBLICATIONS INDIGÈNES.

ANALYSE CRITIQUE.

MANUEL DE LA PHILOSOPHIE ANCIENNE, *par N. J. Schwartz, docteur en philosophie et ès lettres, professeur à l'Université de Liége, avec cette épigraphe :* Opinionum commenta delet dies, naturæ judicia confirmat. *Liége, Félix Oudart, in-8°,* 1842.

On a beaucoup abusé des *Manuels*, des *Résumés*, des *Abrégés* en tout genre : de quoi n'abuse-t-on pas? Mais l'utilité des ouvrages de cette catégorie n'en est pas moins incontestable, lorsque, d'une part, ils sont bien conçus et convenablement rédigés, c'est-à-dire avec ordre, clarté, et précision sans sécheresse, et que, de l'autre, tout en empruntant à ses devanciers ce qu'ils peuvent avoir dit d'utile, l'auteur sait, par des recherches plus étendues ou des aperçus plus lumineux, suppléer à ce que leur travail peut avoir d'incomplet. Cette utilité surtout existe pour la classe nombreuse des personnes qui, n'ayant pas le loisir ou peut-être le courage d'approfondir certaines connaissances spéciales, désirent toutefois n'y pas rester totalement étrangères, et à un plus haut degré pour les jeunes gens qui, par la carrière à laquelle ils se destinent, sont assujettis à l'étude de telle ou telle spécialité. Sans doute le Manuel ou le Résumé le plus complet ne peut tenir lieu de l'enseignement oral, mais il peut le seconder éminemment. Ce n'est pas toute la science, mais c'est, en quelque sorte, un guide à travers la science. La mémoire y trouve des points de rappel, et l'intelligence un fil conducteur. Ce dernier but est surtout celui que M. Schwartz

s'est proposé. Dans sa préface, en effet, il nous dit que l'intérêt de ses élèves lui a seul dicté son ouvrage : ajoutons qu'il donne beaucoup d'autorité à sa parole, en citant les sources où il a puisé. Ce sont d'abord les auteurs anciens, et ensuite les historiens modernes les plus judicieux et les plus renommés dans la science. Ritter tient parmi eux le premier rang, et son grand ouvrage est la base du manuel dont il s'agit.

Le caractère scientifique et moral de cet écrivain a été apprécié non seulement dans sa patrie, mais par les savants étrangers : et il n'est pas hors de propos de citer à ce sujet ce qu'a dit M. Tissot, traducteur de l'ouvrage allemand : « Une idée nette de l'élément philosophique dans la pensée humaine, une grande connaissance des monuments et de la langue dans lesquels ils sont écrits, une habileté de critique historique très-remarquable dans le pays et à l'époque même où cet art a fait de si grands progrès ; (1) une rare sagacité, mais cependant pleine de naturel, dans l'interprétation des doctrines ; un esprit d'induction admirable de sens et de circonspection, dans la reconstruction des systèmes ; un sentiment vif de toutes les influences extérieures auxquelles les doctrines et les hommes ont dû être soumis ; par conséquent l'intelligence de l'enchaînement des systèmes, de leur progresssion et du total développement philosophique de l'esprit humain à travers les générations et les siècle ; telles sont les qualités qui distinguent particulièrement notre historien. Mais c'est surtout ce que nous avons appelé la physiologie ou l'unité et le développement progressif de la vie de la philosophie dans le monde historique, que Ritter a voulu rendre, parce que c'est là évidemment le faible de tous ses devanciers, qui, d'ailleurs, n'ont pas été assez compréhensifs, puisqu'ils ont tous écrit sous l'influence d'une préoccupation systématique, qui n'était pas au-dessus de leur siècle et des systèmes régnants.

« Les qualités morales de l'écrivain ne ressortent pas moins dans

(1) C'est aussi de la sorte qu'en ont jugé Brandis dans la préface de son manuel de l'histoire de la philosophie ancienne, et Hermann dans la critique de l'ouvrage de Ritter, qu'il a publié dans les *Heidelberger Jahrbucher* en 1829.

son ouvrage que les qualités intellectuelles. Une bonne-foi pleine de candeur et de modestie, une dispositon constante à rendre hommage à tous les travaux estimables, une critique franche, mais qui n'a rien de blessant, une polémique sans aigreur et même sans vivacité; en toute chose l'âme calme et sereine du sage, qu'on estimerait encore, quand même on admirerait moins l'érudit, le critique et le philosophe. »

D'après cet éloge, sanctionné par l'opinion de tous les juges compétents des diverses contrées de l'Europe où la science philosophique est cultivée avec le plus d'ardeur et de succès, M. Schwartz n'a eu, en quelque sorte, qu'à réduire les dimensions de l'œuvre de Ritter, sans lui rien faire perdre de sa substance : et il nous semble avoir rempli d'une manière très-satisfaisante les conditions de ce travail.

Dans son introduction, l'auteur expose succinctement la manière dont cette partie historique doit être traitée pour présenter un caractère vraiment scientifique. Il pense qu'il faut rattacher les différentes phases du développement philosophique de l'esprit humain aux autres développements de l'humanité, si l'on veut les comprendre dans toute leur étendue, les apprécier à leur juste valeur, et en connaître la véritable portée. Il commence donc par nous exposer les deux systèmes les plus généralement admis pour arriver à concevoir l'origine de toutes choses.

Dans le monde de l'antiquité, comme dans le monde moderne, les uns considèrent la matière comme ayant donné naissance à tout ce qui existe : — Matérialisme et fatalisme. — Les autres opposent à cette théorie étroite et abjecte, une théorie plus noble et plus digne de la haute destinée de l'homme : ils admettent la création et toutes ses conséquences.

La chute de l'homme, par un abus de sa liberté, est ainsi regardée comme le commencement de toute histoire; elle montre également la nécessité d'une révélation primitive, qui, en effet, est déjà prouvée par le caractère de presque toutes les doctrines primitives. A ces considérations l'auteur rattache une revue générale des principales époques du développement humain, et trouve ainsi trois grandes phases : le monde oriental, le monde grec ou le paganisme, et le monde chrétien, qui chacun possé-

dèrent une philosophie particulière. — De là il fait dériver aussi sa théorie historique prise au point de vue chrétien et catholique, il ajoute :

« La philosophie, nous venons de le voir, eut donc, comme les autres développements de la vie humaine, ses différentes phases, ses périodes de splendeur et de décadence. Elle ne vola pas vers son but comme une flèche qui ne rencontre point d'obstacles; non, elle y marcha comme un voyageur qui a une longue route à parcourir et qui précipite d'abord ses pas, puis se fatigue, et enfin se repose. Elle ne connut pas trop bien son chemin, souvent elle s'y égara; alors elle rentra en elle-même et réfléchit sur son état; quelquefois aussi, se sentant épuisée, et avertie de son égarement, elle fut saisie par la crainte d'être plutôt au bout de ses forces qu'au terme de sa carrière. Elle eut aussi besoin d'être redressée par une voix amie, dont elle dut cependant comprendre par sa propre force les avertissements et les admonitions pour les admettre et s'y conformer. Heureusement la force qui anime la vraie philosophie ne s'épuise pas si facilement; elle se renouvelle constamment, et celui qui ne se laisse pas trop tôt décourager par le spectacle des luttes qui l'environnent et troublent le calme de son âme, ne perdra pas courage, malgré la longueur de la route qu'il doit parcourir, malgré le danger de s'égarer qui renait bien souvent sous ses pas. »

L'auteur expose ensuite brièvement l'idée de l'histoire de la philosophie, et ses différences d'avec l'histoire des autres sciences, en faisant remarquer les difficultés nombreuses qu'offre cette histoire, à cause des questions compliquées qu'il faut examiner; il détermine son étendue et le caractère d'une histoire de la philosophie ancienne, indique les sources où il faut puiser, la divise en périodes, et termine son introduction par quelques mots sur la différence des systèmes philosophiques et sur l'origine de la philosophie grecque.

Nous allons le suivre rapidement dans sa division, parce qu'elle nous fournit le moyen de parcourir toute l'étendue du sujet qu'il traite.

L'histoire entière de la philosophie ancienne, comme celle de la littérature grecque en général, se divise, selon l'auteur, en

trois périodes : la première est plutôt caractérisée par la civilisation d'une race ou d'une cité que par la civilisation du peuple grec en entier. En effet, au commencement de son histoire, nous trouvons ce peuple divisé en un grand nombre de petits états, isolés les uns des autres par la différence des races et le défaut d'unité dans leurs relations et leurs tendances.

Il y eut d'abord aussi dans la langue grecque une assez grande variété de dialectes. Nous ne devons donc pas être surpris, si d'après l'harmonie que nous trouvons établie entre la philosophie et les autres développements intellectuels de ce peuple, nous rencontrons dans cette période plusieurs écoles qui naissent de directions divergentes et même opposées, représentant toutefois assez bien le caractère général de la race à laquelle leurs fondateurs appartiennent, et dont les doctrines se caractérisent par des points de vue incomplets et exclusifs.

Tel fut, par exemple, le caractère prédominant de la secte ionienne, que l'auteur subdivise avec raison en physiciens dynamistes, dont Thalès fut le chef, et en physiciens mécanistes, dont la série commence par Anaximandre. Après les Ioniens viennent les Pythagoriciens, dont l'auteur examine l'institut avec quelque détail, et il rejette l'opinion, assez accréditée, que les Pythagoriciens auraient eu une doctrine ésotérique et une autre énotérique. — Selon M. Schwartz, s'ils ont eu des doctrines secrètes, elles se rapportaient certainement à leurs idées religieuses. Des Pythagoriciens il passe aux Éléates, dont il expose le système, en faisant ressortir ce qui caractérise particulièrement les opinions de chacun d'eux. Cette période se termine par les Sophistes, ce qui amène l'écrivain à montrer combien l'histoire de la philosophie a besoin du secours de l'histoire de l'humanité pour être bien comprise.

La seconde période est marquée par la civilisation grecque générale, uniforme, avec un point central qui lui imprime le sceau de l'unité. En effet, les dialectes de la langue grecque perdirent insensiblement ce qu'on pourrait appeler leur personnalité, et acquirent une grande généralité, sans cependant perdre complètement la couleur propre qu'ils tenaient de leurs différences d'origine. Les résultats de ce perfectionnement de la langue

furent le dialecte et la prose attiques. Ainsi encore nous voyons l'art grec, d'abord local et imparfait, se concentrer ensuite dans Athènes, s'y développer d'une manière harmonique et vraiment grecque, et produire ses chefs-d'œuvre sous le ciseau des Phidias et sous le pinceau des Zeuxis.

La poésie suivit une marche semblable chez les Grecs, puisque la tragédie, qui réunissait en elle l'épopée et la poésie lyrique, ne reçut tout son développement que dans la cité de Minerve. Aussi voyons-nous la philosophie (la dernière à se développer, dans l'esprit humain, puisqu'elle exige de longues préparations, de nombreux essais dans d'autres genres d'action intellectuelle), se conformer, dans tous ses mouvements, à cette évolution du génie grec. Tant que la philosophie n'eut qu'un perfectionnement local et circonscrit dans un cercle déterminé, elle ne pouvait naturellement être l'expression de l'esprit général de la nation. La direction philosophique dut alors naître d'un intérêt scientifique particulier, et finir par satisfaire cet intérêt. Or, tel est le caractère de la première période de la philosophie grecque; on ne pouvait donc alors élever l'édifice entier de cette philosophie.

Dans la seconde période, où nous voyons l'esprit grec se concentrer en lui-même et atteindre ainsi la perfection dans plusieurs de ses manifestations, le contraire devait arriver, puisque la réflexion philosophique n'avait pas une direction scientifique spéciale, mais rayonnait dans tous les sens, et était, pour ainsi dire, l'œuvre de toute la puissance intellectuelle de la Grèce. Nous devons donc nous attendre à voir durant la seconde période, se développer dans toutes les directions ce qui était en général philosophie pour les Grecs. Socrate l'ouvre, et par sa noble lutte contre la doctrine égoïste et sensualiste des Sophistes, il imprime à la science ce mouvement fécond auquel nous devons les admirables travaux de Platon et d'Aristote; dans ses entretiens avec la jeunesse florissante qui se presse toujours à sa suite, suivant l'expression du poëte, suspendue à ses lèvres, il suit instinctivement cette idée de la science que son illustre disciple était appelé à développer dans toute son étendue et à mettre dans tout son jour.

trois périodes : la première est Sopho
tion d'une race ou d'une ci
grec en entier. En effet,
nous trouvons ce peupl
états, isolés les uns d
défaut d'unité dans l
idée.

Il y eut d'abord tale; ch
variété de dialec rquoi son sty
d'après l'harm si pénétrant qu'il
et les autres il s'agit des idées les plus
rencontrer ote est animé du même esprit; l'idee
directior encore dans ses recherches philosophiques;
assez l ets extérieurs de la vie ayant changé par les con-
teur lexandre-le-Grand, une plus vaste sphère s'étant ainsi
po verte à ses regards investigateurs, il se livre davantage à l'ob-
servation des phénomènes extérieurs, et donne ainsi une nouvelle direction à la philosophie. Les Stoïciens s'adonnèrent de préférence à la morale, et opérèrent à cet égard des choses dignes d'admiration. Après eux l'esprit philosophique commence à s'affaiblir, d'abord dans leur propre école, et ensuite dans les autres, particulièrement dans la Nouvelle académie. On peut consulter le livre dont nous nous occupons pour connaître toutes les circonstances qui contribuèrent à amener cet état des esprits.

Mais si l'unité caractérise en toutes choses la seconde période, la troisième voit disparaître ce point central en Grèce, et le caractère grec se corrompt de plus en plus, à mesure que la philosophie s'étend plus loin, parmi presque tous les peuples civilisés de la terre.

Aussi doit-on s'attendre à voir dans cette période la liaison systématique de la philosophie se perdre avec le caractère et la force propres à l'esprit hellénique, lorsque les traditions produites par le mélange des différents peuples, viendront s'y mêler. L'auteur consacre plusieurs pages à nous faire connaître la manière dont la pensée s'altéra insensiblement par une foule de causes qu'il serait trop long de rappeler ici.

Cette période est la plus longue de toutes : aussi est-elle féconde et en pensées philosophiques, et en disputes de partis, et

Platon est donc pour la philosophie ce que Sophocle fut pour la tragédie ; il la constitue, et lui donne son vrai caractère, en réunissant dans un bel ensemble les essais incomplets des philosophes antérieurs, en les animant du souffle vivifiant de l'unité. Aussi ne trouve-t-on chez lui aucune trace de cet éclectisme lâche et décousu, qui juxtàpose les idées plutôt qu'il ne les réunit d'une manière organique et vitale; chez Platon tout vit, tout se tient et s'enchaîne. C'est pourquoi son style est si noblement simple, si harmonieux, si pénétrant qu'il vous saisit et vous entraîne, même lorsqu'il s'agit des idées les plus ardues et les plus abstraites. Aristote est animé du même esprit; l'idée de la science le dirige encore dans ses recherches philosophiques; mais les rapports extérieurs de la vie ayant changé par les conquêtes d'Alexandre-le-Grand, une plus vaste sphère s'étant ainsi ouverte à ses regards investigateurs, il se livre davantage à l'observation des phénomènes extérieurs, et donne ainsi une nouvelle direction à la philosophie. Les Stoïciens s'adonnèrent de préférence à la morale, et opérèrent à cet égard des choses dignes d'admiration. Après eux l'esprit philosophique commence à s'affaiblir, d'abord dans leur propre école, et ensuite dans les autres, particulièrement dans la Nouvelle académie. On peut consulter le livre dont nous nous occupons pour connaître toutes les circonstances qui contribuèrent à amener cet état des esprits.

Mais si l'unité caractérise en toutes choses la seconde période, la troisième voit disparaître ce point central en Grèce, et le caractère grec se corrompt de plus en plus, à mesure que la philosophie s'étend plus loin, parmi presque tous les peuples civilisés de la terre.

Aussi doit-on s'attendre à voir dans cette période la liaison systématique de la philosophie se perdre avec le caractère et la force propres à l'esprit hellénique, lorsque les traditions produites par le mélange des différents peuples, viendront s'y mêler. L'auteur consacre plusieurs pages à nous faire connaître la manière dont la pensée s'altéra insensiblement par une foule de causes qu'il serait trop long de rappeler ici.

Cette période est la plus longue de toutes : aussi est-elle féconde et en pensées philosophiques, et en disputes de partis, et

en mouvements intellectuels de différentes espèces ; mais l'invariable comme le variable de cette époque philosophique porte trop évidemment l'empreinte d'une pénible décrépitude. On peut comparer ce qui reste dans cette période à l'ossification animale à laquelle succède la fermentation putride d'un cadavre.

Tel est le cadre que l'auteur a tâché de remplir par les produits et les mouvements de la pensée grecque pendant à peu-près 1200 ans, toujours guidé par l'idée que les différents développements de l'esprit grec se tiennent intimement et ne peuvent s'expliquer isolément.

C'est encore cette idée qui le dirige dans ses recherches sur l'origine de la philosophie grecque, qu'il regarde comme une création du génie national; c'est aussi en raison de cette même idée, qu'il expose différents systèmes que l'esprit a enfantés dans les évolutions successives. Partout il cherche à indiquer le véritable caractère et la vraie portée des doctrines philosophiques, ainsi que leurs rapports avec celles qui les ont précédées, ont coexisté avec elles ou les ont suivies. Sans doute ce ne sont très-souvent que des indications qui doivent être développées et fécondées par l'enseignement oral, mais ajoutons que la nature du livre n'exigeait pas davantage. Cependant nous osons assurer que ce manuel est beaucoup plus complet que ceux qui sont déjà entre les mains des lecteurs adonnés à ce genre d'études. Pour s'en convaincre, nous les engageons à lire les articles sur Socrate, Platon, Aristote, les Stoïciens, et les considérations générales sur la troisième période. Une chose qui mérite encore d'être remarquée ici, c'est qu'avant d'aborder l'étude des systèmes de chaque époque, l'auteur les fait précéder de considérations dans lesquelles il expose ce qui les caractérise en général et les distingue de ceux qui les ont précédés. Il procède de même en commençant l'exposition des grands systèmes, considérés chacun dans son essence.

Dans la biographie des philosophes, il fait ressortir les circonstances particulières qui ont plus spécialement agi sur leur position et leur doctrine respective.

Les articles déjà indiqués sur Platon, sur Aristote, et sur les Stoïciens, méritent d'être consultés à ce sujet. Après l'exposition

des doctrines en vient la critique, où l'auteur fait remarquer leur bon et leur mauvais côté, et signale les éléments qui ont été les germes de développements ou d'erreurs postérieures. Enfin, littérature, art, politique, religion, tout est mis à contribution, pour en faire jaillir des lumières sur les questions philosophiques qui ont le plus préoccupé l'antiquité. — On conçoit qu'envisagée avec cette largeur, les matières philosophiques peuvent offrir non seulement de l'instruction, mais de l'attrait à ceux mêmes qui cultivent d'autres branches, telles que l'histoire proprement dite, la littérature, l'esthétique et les arts plastiques. En effet, l'écrivain a complètement démontré que l'époque où la philosophie grecque était florissante fut aussi pour cette contrée, à tous égards, une époque de gloire et de prospérité. Le sentiment du vrai et du beau était partout, et toutes les voies de l'intelligence s'illuminaient d'une égale splendeur. Il serait superflu de rappeler que les siècles auxquels s'attachent les noms d'Auguste, de Léon X et de Louis XIV ont reproduit le même phénomène. Il est d'autres temps moins favorisés, où la vérité et la beauté n'apparaissent que par exception, époques d'anarchie dans les croyances et dans les mœurs, dans les lettres et dans les arts.

Nous avons tâché de faire connaître le fond de cet ouvrage important. Tout ce que nous avons à dire de la forme, c'est que le style en est lucide, précis, soutenu, parfois animé, brillant même en certaines parties, et constamment propre à la nature du sujet.

T.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

CONCOURS DE 1843.

PROGRAMME DES QUESTIONS PROPOSÉES PAR L'ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES ET BELLES-LETTRES DE BRUXELLES (1).

CLASSE DES LETTRES, PREMIÈRE QUESTION.

Quelles ont été, jusqu'à la fin du règne de Charles-Quint, les relations politiques, commerciales et littéraires des Belges avec les peuples habitant les bords de la Mer Baltique?

(1) Nous avons inséré dans le tome XVIII de la *Revue Belge*, mai 1841, p. 92 et suivantes, le programme des questions mises au concours de 1842. En voici le résultat, tel qu'il a été proclamé dans la séance générale des 9 et 10 mai 1842.

Sur la deuxième question de la classe des lettres (*une analyse raisonnée des traités sur l'ancien droit Belgique*), un seul mémoire est parvenu à l'Académie. Conformément à l'opinion émise par ses commissaires, MM. Steur, Grandgagnage et de Gerlache, et tout en reconnaissant d'ailleurs le mérite du mémoire qui lui a été adressé, la compagnie n'a pas cru devoir décerner la médaille d'or à son auteur.

Sur la cinquième question de la même classe (*les changements que l'établissement des abbayes au VIIe siècle, ainsi que l'invasion des Normands au IXe, ont introduits dans l'état social de la Belgique*), l'Académie a reçu un mémoire. Après avoir entendu le rapport de ses commissaires, MM. de Ram, Cornelissen et le Baron de Reiffenberg, elle a décerné une médaille d'argent à l'auteur, M. Paillard de Saint-Aiglan, avocat à la Cour royale de Douai. Sur la cinquième question de la classe des sciences (*la théorie de la formation des odeurs dans les fleurs*) l'Académie n'a reçu qu'un mémoire intitulé: *Doutes sur l'action de la lumière dans la végétation*. La question mise au concours n'y étant traitée que subsidiairement, d'après les observations des commissaires, MM. Morren, Dumortier et Martens, l'Académie n'a pas cru devoir l'admettre à concourir. Toutefois ce travail renferme des vues ingénieuses, et l'Académie invite l'auteur à se faire connaître.

Sur la septième question, relative à l'électricité de l'air, l'Académie a reçu deux mémoires, dont l'un seulement était destiné au concours. M. Quetelet a présenté sur ces mémoires un rapport, auquel ont adhéré les deux autres commissaires, MM. Plateau et Crahay. Conformément aux conclusions du rapporteur, l'Académie a voté des remerciements à M. Peltier, dont le mémoire était signé, et une médaille d'argent à M. Duprez, professeur à Gand et auteur du mémoire qui a concouru.

DEUXIÈME QUESTION.

La famille des Berthout a joué, dans nos annales, un rôle important. On demande quels ont été l'origine de cette maison, les progrès de sa puissance et l'influence qu'elle a exercée sur les affaires du pays.

L'académie recommande aux concurrents de ne pas négliger les sources inédites, telles que chartes, diplômes et chroniques.

TROISIÈME QUESTION.

Quel était l'état des écoles et autres établissements d'instruction publique en Belgique, depuis Charlemagne jusqu'à l'avènement de Marie-Thérèse? Quels étaient les matières qu'on y enseignait, les méthodes qu'on y suivait, les livres élémentaires qu'on y employait, et quels professeurs s'y distinguèrent le plus aux différentes époques?

QUATRIÈME QUESTION.

Faire l'histoire de l'état militaire en Belgique, sous les trois périodes bourguignonne, espagnole et autrichienne, jusqu'en 1794, en donnant des détails sur les diverses parties de l'administration de l'armée, en temps de guerre et en temps de paix.

L'académie désire que le mémoire soit précédé, par forme d'introduction, d'un exposé succinct de l'état militaire en Belgique dans les temps antérieurs, jusqu'à la maison de Bourgogne.

CINQUIÈME QUESTION.

Quels sont les changements que l'établissement des abbayes et des autres institutions religieuses au VIIe siècle, ainsi que l'invasion des Normands au IXe, ont introduits dans l'état social de la Belgique?

SIXIÈME QUESTION.

*Il existe un grand nombre de documents écrits dans les dialectes de l'Allemagne et appartenant aux VIIe, VIIIe, IXe, X^e et XIe siècles; ils sont indiqués par la préface de l'*Althochdeutscher Sprachschatz *de Graff; mais on ne connaît guère d'écrits rédigés dans la langue teutonique usitée en Belgique antérieurement au XIIe siècle. On demande: 1° Quelle est la cause de cette absence de manuscrits belgico-germaniques? 2° Quelle a été la langue écrite des Belges-Germains avant le XIIe siècle? 3° Peut-on admettre que les* Niederdeutsche Psalmen aus der Karolinger-Zeit, *publiés*

par Von der Hagen, le Heliand *récemment mis au jour par Schmeller, et quelques autres ouvrages, appartiennent à la langue écrite dont on faisait usage en Belgique?*

CLASSE DES SCIENCES, PREMIÈRE QUESTION.

Un mémoire d'analyse algébrique dont le sujet est laissé au choix des concurrents.

DEUXIÈME QUESTION.

Faire la description des coquilles fossiles du terrain crétacé de Belgique et donner l'indication précise des localités et des systèmes de roches dans lesquels elles se trouvent.

TROISIÈME QUESTION.

Faire la description des coquilles et des polypiers fossiles des terrains tertiaires de Belgique, et donner l'indication précise des localités et des systèmes de roches dans lesquels ils se trouvent.

Dans les réponses aux deux questions qui précèdent, la synonymie des espèces déjà connues devra être soigneusement établie, et la description des nouvelles espèces accompagnée de figures.

QUATRIÈME QUESTION.

Faire connaître par des expériences appliquées à un assez grand nombre de corps, les lois que suit le dégagement de la chaleur dans les combinaisons chimiques.

CINQUIÈME QUESTION.

Quelle est la structure de l'arille? Exposer son histoire littéraire, donner son anatomie, son organographie, sa genèse et ses fonctions dans les différentes familles où il existe.

SIXIÈME QUESTION.

Le gonflement et l'affaissement alternatif du cerveau et de la moelle épinière, isochrones avec l'inspiration et l'expiration, ne sont pas encore suffisamment expliqués. L'académie demande :

1° *Quelle est la cause immédiate de ce phénomène?*

2° *Quelle est, en général, l'influence de la respiration sur la circulation veineuse?*

SEPTIÈME QUESTION.

On demande un examen approfondi de l'état de nos connaissances sur l'électricité de l'air et des moyens employés jusqu'à ce jour, pour apprécier les phénomènes électriques qui se passent dans l'atmosphère.

HUITIÈME QUESTION.

Exposer et discuter les moyens les plus convenables pour établir, dans les lieux habités, une ventilation appropriée à leur destination et à la température qui doit y être maintenue.

L'auteur devra donner la description et les dessins très-détaillés du système en faveur duquel il se prononcera.

Le prix de chacune de ces questions sera une médaille d'or de la valeur de six cents francs. Les mémoires doivent être écrits lisiblement en latin, français ou flamand, et seront adressés, francs de port, avant le 1er février 1843, à M. *Quetelet*, secrétaire perpétuel.

PRIX EXTRAORDINAIRE

De 3,000 *francs accordé par le Gouvernement.*

L'époque d'Albert et Isabelle est extrêmement remarquable dans l'histoire de la Belgique. Pour la première fois, le pays, ramené à l'unité, eut une administration nationale. Pendant cette période, il produisit une foule d'hommes remarquables et exerça au dehors une puissante influence. L'académie demande une *Histoire du règne de ces princes.*

On sent que ce n'est pas un simple mémoire qu'elle attend, mais un livre qui unisse au mérite du fonds celui de la forme, et où le sujet soit traité dans toute sa plénitude, c'est-à-dire sous les différents rapports de la politique intérieure et extérieure, de l'administration, du commerce, de l'état social, de la culture des sciences, des lettres et des arts. Pour la complète intelligence des faits, l'ouvrage devra présenter, comme introduction, le tableau de la situation de nos provinces à l'avènement des archiducs.

Le travail des concurrents devra être remis également avant le 1er février 1843.

L'académie propose dès-à-présent, pour le concours de 1844, les questions suivantes.

CLASSE DES LETTRES, PREMIÈRE QUESTION.

Les anciens Pays-Bas Autrichiens ont produit des jurisconsultes distingués qui ont publié des traités sur l'ancien droit belgique, mais qui sont. pour la plupart, peu connus ou négligés. Ces

traités précieux pour l'histoire de l'ancienne législation nationale, contiennent encore des notions intéressantes sur notre ancien droit politique ; et, sous ce double rapport, le jurisconsulte et le publiciste y trouveront des documents utiles à l'histoire nationale.

L'académie demande donc qu'on lui présente une analyse raisonnée et substantielle, par ordre chronologique et de matières, de ce que ces divers ouvrages renferment de plus remarquable pour l'ancien droit civil et politique de la Belgique.

DEUXIÈME QUESTION.

On demande de rechercher d'une manière approfondie l'origine et la destination des édifices appelés basiliques dans l'antiquité grecque et romaine, et de faire voir comment la basilique païenne a été transformée en église chrétienne.

CLASSE DES SCIENCES, PREMIÈRE QUESTION.

Exposer et discuter les diverses explications données jusqu'à ce jour sur les explosions des machines à vapeur.

DEUXIÈME QUESTION.

Décrire toutes les espèces ou variétés de houilles exploitées en Belgique ; faire connaître leur composition chimique, leurs caractères extérieurs, la manière dont elles se comportent au feu, en vases clos et au contact de l'air, les usages économiques auxquels elles sont le plus propres, et les localités où on les exploite.

TROISIÈME QUESTION.

Exposer et apprécier les travaux des géomètres qui ont le plus contribué aux progrès de la mécanique céleste, depuis la mort de Laplace.

QUATRIÈME QUESTION.

Donner l'histoire naturelle et l'embryologie de l'Orvet (Anguis fragilis), *ainsi que son anatomie, en la comparant avec celle d'un lézard d'Europe.*

CINQUIÈME QUESTION.

Éclaircir par des observations nouvelles le phénomène de la circulation dans les insectes, en recherchant si on peut la reconnaître dans les larves des différents ordres de ces animaux.

L'académie exige la plus grande exactitude dans les citations;

à cet effet, les auteurs auront soin d'indiquer les éditions et les pages des ouvrages qu'ils citeront.

Les auteurs ne mettront point leurs noms à leurs ouvrages, mais seulement une devise qu'ils répèteront dans un billet cacheté, renfermant leur nom et leur adresse. On n'admettra que des planches manuscrites. Ceux qui se feront connaître, de quelque manière que ce soit, ainsi que ceux dont les mémoires seront remis après le terme prescrit, seront absolument exclus du concours.

L'académie croit devoir rappeler aux concurrents que, dès que les mémoires ont été soumis à son jugement, ils sont déposés dans ses archives, comme étant devenus sa propriété, sauf aux intéressés à en faire tirer des copies à leurs frais, s'ils le trouvent convenable, en s'adressant à cet effet au secrétaire perpétuel.

Fait à Bruxelles, dans la séance du 10 mai 1842.

Pour l'Académie :
Le Secrétaire perpétuel,
A. QUETELET.

VOYAGE DANS LES VILLES HANSÉATIQUES

ET

EN DANEMARK,

PAR LA HOLLANDE ET L'ALLEMAGNE.

N° 7. — Danemark. — L'île de Man. — Copenhague. — Division de cette ville. — L'Université. — Savants. — Tour de Longomontand. — Eglise de Notre-Dame. — Chefs-d'œuvre de Thorwaldsen. — Château de Rozenbourg. — Place Frédéric. — Palais dit Christiansbourg. *— Bibliothèque royale. — Musée royal. — Musée des antiquités scandinaves. — Église du Sauveur. — Institutions politiques. — Patriotisme danois.*

»Le continent européen, entre l'embouchure de l'Elbe et celle de l'Oder, forme une brusque saillie qui se dirige droit vers le Nord comme pour aller rejoindre l'extrémité de la Péninsule scandinave. Cet éperon, aminci dans son milieu, légèrement élargi à sa base et à son extrémité, est flanqué de part et d'autre, mais principalement sur sa côte orientale, d'îles et d'îlots.

Deux de ces îles, plus considérables que toutes les autres, sont connues sous les noms de Fionie et de Séeland. Elles occupent l'intervalle qui sépare latéra-

lement les deux Péninsules et livrent passage, entre leurs interstices, aux trois branches de la Baltique : le petit Belt sépare la Fionie de la presqu'île danoise ; le grand Belt, la Fionie de l'île de Séeland; le Sund, l'île de Séeland de la presqu'île Scandinave.

»Ces terres, la Péninsule et les îles, placées comme un barrage entre la Baltique et la mer du Nord, sont le siége de la puissance danoise.

»Sorti du sein de l'Océan à une époque comparativement assez moderne de l'âge tertiaire, le sol du Danemark, sauf deux ou trois points où des roches de la période secondaire s'y montrent sur quelques lieues d'étendue, n'offre à ses habitants qu'une composition uniforme de sables et d'argiles. En faisant exception de la tourbe, qui se trouve presque partout à une faible profondeur, et fournit au chauffage domestique un aliment grossier mais précieux, la richesse minérale y est nulle. La campagne, dans la Péninsule comme dans les îles, n'est qu'une grande plage. Le pays est entièrement plat dans toute son étendue, et les légères ondulations qu'on y distingue ne sont pas même des collines. Les côtes sont basses et en général sablonneuses. En plusieurs endroits il a fallu, comme en Hollande, les garantir par des digues contre les attaques de la mer. Souvent, surtout du côté de l'Océan, elles sont marécageuses vers la tête de la Péninsule; les vents du Nord-Ouest y amassent des dunes, de l'envahissement desquelles le pays se défend par une ceinture d'arbres verts. Les découpures des côtes et les canaux des îles offrent aux navires plusieurs mouillages importants; mais sur la plupart des points la mer a peu de profondeur. Quelques-uns des ports ont été creusés de main d'homme. La fertilité

du terrain est variable; mais, en général, peu considérable. Dans les parties les plus sablonneuses, le sol est couvert par des landes et des forêts de pins. Les rivières ne manquent pas, mais leur étendue est toujours très-bornée et leur importance presque nulle. Aucune, si ce n'est l'Elbe, qui marque la frontière, n'est digne d'une mention spéciale.

« Le Danemark est le plus petit des trois états scandinaves. En lui adjoignant les duchés allemands de Holstein et de Lauenbourg, sa surface est d'environ 1000 milles carrés géographiques. Les divisions de la Péninsule sont ces deux duchés à la base, le duché de Sleswig au centre, le Jutland au sommet (1). »

Le 8 septembre, à 4 heures du matin, je saluai Man et ses îles de craie, qui, par leurs grandes masses nues et singulières, entremêlées de verdure et d'arbres, vues de quelque distance en mer, offrent le spectacle le plus pittoresque et le plus étrange. Bientôt Copenhague, avec les clochers de ses temples et les créneaux de ses palais, s'élance du sein des flots. Voici d'abord le *Trekroner* ou Fort des Trois-Couronnes. bâti à l'entrée du port sur un banc de sable à 1,600 toises de la ville, ouvrage colossal, avec ses immenses blocs de granit, ses vastes casemates, ses magasins à l'épreuve de la bombe. L'impression que produit l'aspect de ce port sur l'étranger est saisissante et profonde; mais elle s'efface bientôt en présence de la solitude qui se présente devant lui, surtout lorsque son esprit est nourri des grands souvenirs historiques du Danemark. En quittant cette rade si bruyante autrefois et si vide maintenant, où il n'y a plus

(1) *Encyclopédie nouvelle*, art. Danemark.

que sept vaisseaux de ligne et quelques frégates et corvettes, on se jette dans la ville, qui compte 120,000 habitants; mais là, à travers ces rues si larges et si belles, ces places publiques si vastes, le long de ces maisons si hautes qui se dressent devant vous comme autant de palais, le même désert vous poursuit : il y a quelque chose de la tristesse de Lubeck à Copenhague. Quel contraste avec Hambourg si animée, si joyeuse !

« Deux événements désastreux servirent à embellir Copenhague. En 1728, un incendie consuma 1640 maisons et 5 églises; en 1794, un autre incendie réduisit en cendres un quart de la ville. Mais les quartiers ravagés furent rebâtis avec plus d'élégance, les maisons de bois remplacées par des maisons de pierre, les rues élargies et alignées. Aujourd'hui, on ne voit plus, à Copenhague, que deux genres d'architecture : l'un demi-gothique et demi-renaissance, façades à pignon ou ornées de bas-reliefs, fenêtres arrondies, en partie enjolivées; l'autre tout récent, simple, régulier, confortable. (1) »

Presque toutes les rues ont des trottoirs, coupés, à chaque maison, par de petites rigoles servant à l'écoulement des eaux, et couvertes en planches; mais comme elles ne le sont pas toujours, il devient incommode et même dangereux d'y marcher dans l'obscurité.

« Au bord des trottoirs s'ouvre la porte d'un étage souterrain, comme une trappe perfide sous les pieds des passants. C'est là que les bons bourgeois vont le soir savourer l'arôme des vins de France et le parfum des saucissons de Lubeck. L'enseigne est placée là juste à la

(1) *Marmier*, I, 75.

hauteur du rayon visuel. Impossible de passer sans être frappé de l'aspect de ces joyeuses figures de vendangeurs peints sur un fond rose et chargés de grappes de raisins, plus grosses, sans doute, que celles de la terre promise. Rien qu'en jetant les yeux sur ces figures ensorcelées, l'âme du buveur se dilate dans les pressentiments d'une joie surnaturelle. S'il regarde un peu plus bas, il aperçoit derrière les vitres du comptoir les bouteilles étincelantes, les coupes roses de la Bohême, les coupes vertes des bords du Rhin, et les larges verres évasés qui semblent l'appeler. Il n'y a que trois ou quatre marches à descendre, et le voilà dans les délices du *Keller*, dans une retraite de bénédiction; dérobé aux regards des envieux, aux vains bruits de la rue, aux distractions du monde, ne voyant autour de lui que ces riches rayons de bouteilles, plus poétiques mille fois et plus savants que les rayons d'une bibliothèque. (1) »

La peste et la guerre ont cruellement visité Copenhague, et la paix, avec ses conditions de fer, fut plus funeste encore pour cette cité du malheur. Les détachements violents de la Norwège ont porté au Danemark un coup dont il ne se relèvera jamais; son importance politique est perdue, le Danemark n'est plus qu'une puissance de second ordre, et Copenhague a reçu de cette situation des atteintes mortelles. Le salut de l'état exigerait maintenant que la capitale fût transférée ailleurs; car elle n'est faite que pour être la résidence du chef des trois royaumes. Son commerce, que la révolution française avait porté à un si haut degré de splendeur, est tombé sans retour, et aujourd'hui, Copenhague

(1) *Marmier*, I, 75.

n'est pas plus une ville de commerce qu'un boutiquier n'est un négociant.

Copenhague se compose de trois quartiers : la vieille ville, la nouvelle ville, et la partie appelée Christians-Havn.

La vieille ville ou la cité proprement dite, séparée de la nouvelle par le nouveau canal, ne le cède en rien à celle-ci ; elle est même plus populeuse et plus grande : on y voit la vaste place du Marché-Neuf. Treize rues aboutissent à cette place, et cependant elle est peu animée. La statue équestre de Christian V, qui la décore, est un monument peu propre à captiver les regards. Fait en plomb, entouré de quatre piteuses figures allégoriques, et apparemment mal posé, il s'est affaissé considérablement. Il manque, d'ailleurs, entièrement de vie et d'expression. Sous les pieds du cheval se trouve une figure que l'on croit être l'Envie. Cette statue est d'un artiste français nommé Abraham César L'Amoureux, qui la fit vers l'année 1681.

Sur cette place, se trouvent encore le palais de Charlottenbourg, jadis résidence de la cour, maintenant occupé par l'académie des beaux-arts et par une galerie de tableaux ; le dépôt d'artillerie, et le théâtre, bâtiment d'un extérieur modeste, mais assez bien distribué et parfaitement décoré.

La cité renferme encore le palais du prince Frédéric, l'arsenal et l'Université. Cette dernière est en forme de temple égyptien ; sur sa façade, on lit cette inscription portée par un aigle : *Cœlestem aspicit lucem*. Elle a une population de 600 étudiants. Les cours avaient recommencé depuis le 1er septembre ; je pouvais donc assister aux leçons et me former une idée de la jeunesse universitaire de Copenhague.

Ces messieurs ne ressemblent guère aux étudiants des Universités allemandes, à ces *Burschen*, avec leur redingote droite à petit collet, avec leurs moustaches et leurs longs cheveux flottants; on ne les voit pas, comme à Heidelberg, boire, s'amuser, se promener à cheval, ou aller à la chasse; ni comme ceux d'Iéna tirer des coups de pistolet au milieu des rues, faire des fêtes nocturnes, briser les lanternes ou assiéger les maisons des bourgeois, qu'ils traitent de *Philister*, c'est-à-dire *d'épiciers* et qu'ils regardent à peu près comme les soldats de l'Empire regardaient les *Pékins*. Au contraire, ceux de Copenhague sont modestes, rangés, studieux: on dirait des élèves de l'Université de Bruxelles.

Il y a, en général, à Copenhague « une vie d'études sérieuses et persévérantes; on y aime vraiment la science pour la science. Les professeurs qui s'y dévouent ne reçoivent qu'un mince salaire, et les hommes qui écrivent ne s'enrichissent guère par leurs travaux. » Autre rapport avec Bruxelles. « En France, en Allemagne, en Angleterre, quand un poëte s'abandonne à ses inspirations, quand un savant publie un livre, il s'adresse au monde entier. En peu de temps, son livre est connu, traduit et répandu d'un bout de l'Europe à l'autre. En Danemark, ce livre est tiré à quelques centaines d'exemplaires, annoncé par quelques journaux; il va de Copenhague dans les provinces, et peut-être arrive-t-il très-lentement et très-difficilement en Norwège et en Suède. Mais le Holstein l'ignore, les Universités allemandes ne s'en occupent pas, et la France n'en entend jamais parler. Si Oehlenschlæger n'avait pas lui-même traduit ses œuvres en allemand, peut-être ne connaîtrions-nous pas Oehlenschlæger, un des plus grands

poëtes qui aient jamais existé. Nous ne connaissons pas Fin Magnussen, qui a écrit une mythologie plus érudite et plus profonde que celle de Creuzer, ni Oersted, Schlégel, Rosenvinge, qui ont éclairé le tortueux labyrinthe de la législation du nord. Nous ne connaissons pas Grundtvig, poëte original, philosophe religieux, d'une nature parfois bizarre et confuse, mais grandiose comme celle de Goerres. Nous ne connaissons pas Rask, cet homme qui avait saisi le génie de toutes les langues, ni Müller qui s'avançait avec tant de sagacité dans l'étude des antiquités scandinaves, ni plusieurs autres savants zélés, laborieux, comme Werlauff, Molbech, Engelstofft, Oersted, le professeur de physique, qui ont consacré leur vie à des travaux utiles, et dont les œuvres n'ont pas traversé l'Elbe. Tous ces hommes-là ont écrit en danois, et les savants étrangers ne les ont pas lus, et le libraire ne leur a presque rien donné (1). »

« Plus de 200 étudiants de l'Université de Copenhague jouissent d'un *stipende* fondé par des rois ou des particuliers.

« En 1596, Frédéric II établit la communauté où cent étudiants doivent être logés et nourris gratuitement. Il lui assigna un cloître à Copenhague, des biens en Séeland et à Falster, et des dîmes.

« En 1623, Christian IV fonda pour 100 étudiants le collége de la Régence, qui existe encore. Cent étudiants y logent, mais on ne les nourrit plus : on leur paie une certaine somme. Il y a soixante stipendes à un écu par semaine, quarante à un écu et demi, trente à deux écus. L'élève peut solliciter le moindre de ces stipendes

(1) *Marmier*, I, 85.

dès qu'il a passé son examen philosophique, et il obtient successivement les autres. (1) »

A l'église de la Trinité, primitivement destinée à être une église universitaire, est contiguë une tour ronde et massive; on y arrive par une autre tour circulaire, haute de 115 pieds, et dont la pente est si douce qu'on peut facilement y monter et en descendre à cheval, comme fit Pierre-le-Grand en 1716 ; Catherine le suivait avec un attelage de quatre chevaux. C'est un chef-d'œuvre conçu par l'astronome jutlandais Longomontan. Au sommet de cette tour est l'observatoire.

Cette même tour conduit à la bibliothèque de l'Université, déposée dans les longues salles qui s'étendent sur la voussure de l'église de la Trinité. Elle compte 100,000 volumes, dont un grand nombre de manuscrits relatifs à l'histoire, à la langue, à l'archéologie et à la géographie du Nord, et une rare collection de livres en langue sanscrite et autres idiômes orientaux.

Mais silence, nous voici dans la cathédrale, nous voici à Notre-Dame de Copenhague.

Cette église, avant le bombardement de 1807, avait une tour de 380 pieds de haut, ornée, au sommet, de trois couronnes d'or. Actuellement, c'est un édifice tout moderne, sans ce caractère sévère et solennel qui convient à un temple; mais il y règne une simplicité grandiose. Puis, voyez-vous sur le frontispice cet admirable bas-relief de Thorwaldsen, représentant Saint-Jean-Baptiste annonçant au peuple, dans le désert, le Verbe de l'égalité qui allait descendre sur la terre? Mais à genoux, profanes, devant ces douze statues qui se

(1) *Marmier*, I, 87.

dressent des deux côtés de la nef, devant ces douze sublimes figures de huit pieds de haut et en marbre, devant ces douze hommes du peuple qui portent à l'univers cette philosophie, si nouvelle, sortie tout entière du sépulcre sanglant de Jésus-Christ, et qui, sur les ruines des temples et des écoles de la gentilité, élèvent l'autel et la chaire du Dieu inconnu ! Saint-Jean surtout est admirable de beauté ; il est là, le divin jeune homme, perdu dans une céleste extase, tandis que le courage et la force éclatent dans les traits et dans l'attitude des autres apôtres.

Le ciseau de Thorwaldsen fuit tout ce qui est mou, tout ce qui est efféminé ; mais il sait buriner avec une grâce indéfinissable, témoin cet ange qui est aux pieds de St.-Mathieu.

En général, dans ces statues se révèlent toutes les tendances d'âmes viriles, depuis Thomas l'incrédule jusqu'à l'extatique apôtre de Pathmos.

Sur l'autel, dans une niche, se trouve la statue du Christ, haute de 9 pieds ; je le vois encore : il est là devant moi, étendant les bras, inclinant la tête avec amour et jetant ses doux regards sur le banc des communiants auxquels il dit : (*Komer tel mi*, venez à moi.)

En contemplant cette inimitable figure où respirent la majesté du Jupiter Olympien et la candeur de la Vierge Marie, j'ai compris l'enthousiasme, le fanatisme du peuple danois pour son grand artiste, qui sait si bien marier l'art antique à l'art chrétien.

Le chœur est décoré d'un bas-relief, autre chef-d'œuvre de Thorwaldsen, représentant la marche douloureuse du Christ au Calvaire.

La plus belle partie de la nouvelle ville est celle que

l'on appelle Friedrickstadt. L'ancien château de Rozenbourg en est un des principaux édifices. Il fut construit, en 1604, sur les ordres de Christian IV, le plus célèbre des rois danois de la famille d'Oldenbourg, par l'architecte anglais Inigo Ionès, dans le goût demi-gothique, avec une toiture de cuivre. Le prince l'avait destiné à une maison de plaisance. Les jardins qui en dépendent forment la promenade favorite des belles et des petits-maîtres de Copenhague : c'est le parc de cette ville. On y voit deux morceaux de sculpture assez dignes d'attention : l'un représente un lion terrassant un cheval ; il est de bronze, et a été modelé d'après une antique ; l'autre représente Hercule ouvrant la gueule du lion, il est de marbre blanc, et a été fait à Florence, en 1709, par Jean Baratta.

Rozenbourg est principalement remarquable par son intérieur. Entrons dans la salle des chevaliers, qui forme le troisième étage du château. Les murs en sont revêtus de douze tapis tissus d'or et d'argent ; c'est un travail national exécuté en 1677, à Kiöge, par les frères Von Eichen, lesquels y ont retracé des épisodes de l'histoire militaire de Christian V.

Les ouvrages de stuc qui couvrent le plafond figurent différents actes de la vie de Frédéric IV, notamment l'abolition du servage des paysans, 15 août 1700.

Au bout de cette salle, qui occupe toute la longueur du château, est un trône d'argent massif ; au-devant de ce trône, sur le parquet, se voyaient autrefois trois lions également d'argent massif, de grandeur naturelle et dans différentes attitudes. On les a transférés à Christiansbourg, où ils font un mauvais effet. Ils pèsent ensemble 251 livres.

Chacun des cabinets de ce château possède des reliques des rois danois, depuis Christian IV : des fusils, des épées, des coupes, des vases, des tableaux, des portraits ; c'est de l'histoire racontée par des meubles; ceux de ce prince font connaître toute sa vie privée, et même ses aventures galantes.

Un de ces cabinets contient différents services de vaisselles, des plats, des vases et des gobelets de cristal qui ont été donnés à Frédéric IV par l'État de Venise. Cette collection, très-précieuse, est arrangée avec beaucoup de goût.

Je vis, dans un autre petit appartement, la selle de Christian IV, couverte de perles de la valeur de 50,000 livres sterling, et dont il se servit un jour dans une belle fête donnée à Copenhague: puis la canne de ce prince-navigateur, surmontée d'une boussole ; puis le glaive qu'il portait à la bataille de Lutter; puis des armes persanes et indiennes; enfin la formidable épée que brandit Gustave Adolphe à Lutzen.

Après que Gustave et Waldtstein se furent, pendant trois mois, mesurés du regard près de Nuremberg, le général de l'armée catholique délogea, à coups de foudre, le héros suédois de ses triples retranchements ; et après d'affreux massacres, tout fumant encore de sang, entouré de ses tonnerres, il prit une forte position près de Lutzen. Gustave tomba dans cette bataille mémorable ; mais Waldstein perdit Cappenheim, le Télamonien de son armée, et ne remporta pas une victoire décisive.

Le cabinet des diamants de la couronne est tout resplendissant d'or, de rubis et de perles.

Dans l'étage du milieu se trouve un cabinet, tout entier, plafond, parvis, parquet, en verre lamé d'étain.

A côté de cette salle est un petit appartement que l'on me disait renfermer les haches sanglantes et terribles avec lesquelles Christian II fit abattre les têtes féodales de Stockholm, mais rien de moins certain. Ce qui a donné naissance à ce faux bruit, c'est une dissertation d'un savant suédois sur un des glaives suspendus dans cette salle, qui a pour inscription ces mots : *Vim vi repellere*, et que, pour cette raison, il dit avoir appartenu à ce prince.

Ce qui me charma le plus, dans une autre chambre, ce fut un superbe service de porcelaine danoise, et sur lequel on voit peinte, avec beaucoup de talent et de soin, la *Flore danoise*, avec les noms des plantes et l'indication des numéros sous lesquels elles se trouvent dans l'ouvrage botanique intitulé : *Flora danica.*

Dans le cabinet du trône sont les fauteuils du sacre. Celui du roi est un vieux chef-d'œuvre gothique dont les colonnes sont artistement tournées en narwal ou unicorne, et dont le haut est orné d'un fluor d'améthystes, du poids de 18 onces.

On y voit encore la parure d'une princesse mauritanienne, donnée à la reine douairière par le bey de Tunis.

Deux chambres contiennent une collection de monnaies et de médailles, décrite en deux volumes in-folio, sous ce titre : *Berkrivelse over Danske meynter og medailleri den Hongelinge samling.* Copenhague, 1791.

Une des plus belles places de Copenhague est la place Frédéric : elle forme un octogone régulier ; elle est entourée de quatre palais dont la façade est uniforme et qui ont chacun deux pavillons. Quatre rues très-belles, occupées principalement par les nobles, conduisent à

cette place, qui a pour grande entrée une porte formée d'une double rangée de colonnes corinthiennes et d'un riche entablement.

De l'une de ces quatre rues si larges et si bien alignées, on découvre le port; une autre conduit à l'église Frédéric, dont la première pierre fut posée le 30 octobre 1749, en mémoire de l'avènement de la maison d'Oldenbourg au trône de Danemark. Les idées principales du plan étaient que cet édifice serait en marbre de Norwège, et d'ordre corinthien; que l'ensemble présenterait un dôme très-élevé, dont les deux grandes entrées seraient des portails en saillie sur le corps de l'édifice; qu'il y aurait des tours, mais qu'elles ne tiendraient au bâtiment que par le socle d'en bas et par l'entablement; qu'une colonnade circulaire décorerait le haut du dôme; que, dans l'intérieur du temple, il y aurait deux rangs de colonnes superposés formant un péristyle en bas et une galerie en haut, et se trouvant surmontées d'une coupole ouverte par le haut; que, par-dessus cette coupole, il y aurait une voûte prenant naissance sur le mur qui porterait le dôme, et destinée à recevoir un plafond peint. Les dépenses extraordinaires que nécessitait cette construction firent interrompre les travaux en 1760. Depuis l'incendie de 1796, on a résolu de simplifier le plan et de retrancher les parties dont l'exécution serait trop dispendieuse. La pénurie du trésor a empêché jusqu'ici l'accomplissement de ce nouveau projet.

Au centre de cet octogone est la statue équestre de Frédéric V; elle lui a été érigée par la compagnie des Indes orientales. On appela de France Jacques-François Sally pour diriger l'entreprise et faire le modèle. L'ar-

tiste a mis une grande correction dans le dessin et une belle simplicité dans les formes. Le caractère de bonté et de popularité qui distinguait Frédéric V est rendu d'une manière frappante. Le cheval, bien proportionné, a l'encolure haute, et joint à la vivacité du regard, la noblesse et la fierté de l'attitude. La statue est de bronze, et pose sur un piédestal de marbre, ayant de chaque côté des médaillons, et, aux extrémités, les tables où se trouvent les inscriptions. Ce monument a coûté 401,080 rixdales, sans compter le traitement annuel de Sally.

Du reste, rien de plus triste ni de plus désert que cette place ; l'herbe croît dans le royal octogone.

Ce fut là qu'eut lieu l'entrevue de Nelson avec le prince royal, après la sanglante journée du 2 avril 1801.

Les puissances du Nord : la Russie, la Prusse, la Suède, le Danemark, s'étaient juré contre l'Angleterre une neutralité armée. Albion irritée agita son trident. Cinquante-quatre navires de combat, sous Parker et Nelson, firent irruption dans le Sund : huit bâtiments démâtés, deux vaisseaux de ligne, deux frégates, sept prames, onze canonnières, une batterie flottante, le Trekroner et d'autres forteresses, furent employés par les Danois à former une ligne de défense, appuyée par une escadre mobile de deux vaisseaux, d'une frégate et de deux bricks. Les habitants de Copenhague furent à leur poste : l'amour de la patrie confondit tous les rangs : nobles et artisans, bourgeois et marchands accoururent en foule ; les malades et les infirmes se traînèrent aux bords de la Baltique, sollicitant la faveur de se joindre aux combattants. Un feu terrible et la nuit ne faisaient qu'augmenter l'enthousiasme des Danois. Quel affreux mo-

ment ! La vengeance de la nation anglaise, prompte comme la foudre, vomissait la mort sur un peuple valeureux, dans sa propre capitale, sur un peuple uni au peuple anglais par les liens du sang.

La lutte fut de courte durée, mais opiniâtre et sanglante au-delà de toute imagination. Nelson, rassasié de carnage, détermina le prince royal à se séparer de la triple alliance et à reconnaître la suprématie du pavillon britannique. Mais il voulait traiter en personne avec lui ; il se fit donc mener à terre. Arrivé dans l'octogone, il descendit au palais du prince, poursuivi par les gémissements et les murmures d'un peuple furieux. (1)

Pour montrer la fragilité des alliances qui unissent une confédération de souverains sans chef ou protecteur suprême, et dont la jalousie et l'aversion sont malheureusement toujours en proportion directe de leur voisinage, il suffit de rappeler ici que les Suédois restèrent tranquilles spectateurs de cette lutte horrible.

Dans la nouvelle ville se trouve aussi le palais du roi, nommé Christiansbourg, que les Danois ne peuvent voir sans un douloureux souvenir. Sur le sol qu'il occupe s'élevait autrefois la forteresse construite par l'évêque Absalon, au XIIe siècle ; Christian III l'agrandit, Frédéric IV la fit rebâtir presque en entier ; Christian VI renversa cet édifice de fond en comble (1731), acheta les maisons qui l'entouraient, les démolit, et commença, avec une sorte d'ardeur fiévreuse, cette construction démesurée. Pour consolider le sol qui devait

(1) Dans une dépêche adressée au ministère anglais, Nelson déclara n'avoir jamais vu de combat aussi terrible, bien qu'il eût, environ trois ans auparavant, gagné la bataille du Nil ou d'Aboukir.

le porter, on y enfonça 10,000 poutres de vingt, trente et quarante pieds de longueur. Pour le déblayer, il fallut mettre en réquisition toutes les charrettes de la ville et de la banlieue. Deux mille ouvriers travaillèrent chaque jour pendant six ans à ce château. Il subsista un demi-siècle et fut dévoré en une nuit par les flammes. (26 fév. 1794). Le dernier roi de Danemark a eu le courage de le faire rebâtir dans ces mêmes proportions, et ne l'a jamais occupé. » (1).

Il est donc à propos de faire connaître l'état de l'ancien château.

Il était, comme le palais actuel, situé dans une île formée par un canal; on y arrivait par plusieurs ponts, et l'on pouvait extérieurement faire le tour du bâtiment. La principale entrée était une grille de fer, avec deux portes latérales et des décorations de mauvais goût. La grande cour était environnée d'arcades ouvertes; des deux côtés, au milieu, était un bâtiment à un étage, de treize croisées; les écuries à droite et à gauche, pour les chevaux de carosse et de selle, étaient voûtées et avaient des mangeoires de marbre et des râteliers de fer. Cette première cour avait 390 pieds de long sur 340 dans sa plus grande largeur, sans compter la profondeur des arcades, qui était de douze pieds. La façade du château avait vingt-cinq croisées et six étages, trois grands et trois petits; 330 pieds de longueur. Les pilastres étaient d'ordre composite; ceux de la porte d'entrée, ainsi que les colonnes, runiques. La cour intérieure avait quinze croisées sur treize, et 190 pieds sur 162. Le bâtiment avait, dans les quatre côtés du

(1) *Marmier*, I, 77.

carré, 80 à 100 pieds de profondeur; les côtés en dehors, vingt-huit croisées et 345 pieds. Deux cours latérales étaient entourées de bâtiments de 245 pieds sur 110. De plus, à la façade postérieure, étaient deux pavillons rentrans, de onze croisées; celui de gauche communiquant à la chancellerie, et celui de droite à un autre pavillon de sept croisées sur treize. Au total, l'architecture de cet édifice n'avait rien de merveilleux, ni même d'élégant; mais c'était une masse imposante, qui annonçait la demeure d'un ROI.

L'intérieur offrait plusieurs objets propres à fixer l'attention, et l'on admirait surtout la *salle des chevaliers*, longue de 128 pieds, large de 62, haute de 48. Trente-quatre lustres servaient à l'éclairer dans les grandes fêtes de la cour. Au haut de la salle régnait une galerie richement décorée, que soutenaient 44 colonnes de bois cannelées, dont les bases et les chapiteaux étaient dorés.

Le château actuel n'a rien à envier à l'ancien, les salles n'en sont ni moins somptueuses ni moins élégantes: elles sont en outre ornées des bas-reliefs de Thorwaldsen et de Bissen.

C'est ce genre de sculpture qui fait le triomphe du talent de Thorwaldsen. Celui qui est au Christiansborg représente toute l'expédition d'Alexandre-le-Grand en Orient, ouvrage si admirable qu'on le croirait dû au ciseau de Praxitèle. Soigneux de développer ses figures, de les montrer sous leur plus bel aspect, Thorwaldsen, à l'exemple des grands artistes de la Grèce, a évité les raccourcis sur la longueur, et principalement sur les membres vus de face ou de trois quarts. Il les a le plus souvent vêtues de draperies légères, adhérentes

au nu dont elles laissent deviner la beauté; et lorsque, dans des sujets austères ou religieux, il a dû les draper d'étoffes amples et pesantes, toujours les grandes formes de ces figures se retrouvent sous les plis larges et fermes de leur ajustement; il a montré aussi comment on peut se servir des draperies pour étendre les lumières et les ombres, lier les groupes, animer, harmoniser les différentes parties d'une composition.

Bissen, peu connu encore, mais qui un jour le sera beaucoup, émule redoutable de Thorwaldsen, a orné la salle de danse de Christiansborg d'une fort belle œuvre, dont le sujet est emprunté à la mythologie grecque.

Les Dieux sont gaîment assis dans l'Olympe, savourant le nectar et l'ambroisie. Tout-à-coup Minerve leur montre les faibles humains livrés en proie aux bêtes féroces et à leurs mauvaises passions, bien plus féroces encore. A cette vue, Jupiter, ému de compassion, leur envoie deux divinités : l'une, qui leur apporte les bienfaits de l'agriculture et des lois civiles; l'autre qui leur fait connaître le magique breuvage de la vigne.

Douze belles et vastes salles de ce château renferment une des plus rares collections de tableaux. Elle fut commencée par Christian IV, ce protecteur si éclairé des sciences et des lettres. Deux peintres des Pays-Bas, Carl van Mander et Frantz Cleyn, vivaient dans l'intimité de ce prince. Le nombre de ces tableaux s'élève à environ 1000, dont la moitié faits par les maîtres des différentes écoles, surtout de l'école hollandaise.

Voici quelques-unes des principales toiles de cette immense galerie :

Pierre Pérugin : l'adoration des rois. *Léonard de*

Vinci : sainte-Agathe, morceau très-précieux. *Raph d'Urbin* : la naissance de Jésus-Christ, morceau ca tal, quoique de sa première composition. *Jules Romai* une sainte famille avec un prélat. — *Le Corrège* : u sainte famille et sainte-Catherine, première manièr — *Nicolas Poussin* : Moïse devant le buisson arder — *Carlo Dalse* : sainte-Cécile touchant l'orgue. — *Titien* : une sainte famille. — *Le Parmesan* : la décollatio de St.-Jean-Baptiste. — L'*Albane* : Marie avec l'enfant Jésus, environné d'une nuée d'anges, dans un paysage, œuvre magnifique. — *M. A. de Caravage* : des joueurs de cartes qui se querellent. L'*Espagnolet* : Sisyphe, Prométhée, Ixion et Tantale, quatre beaux morceaux de proportion colossale ; un saint-Jérôme. — *Salvator Rosa* : Cadmus semant les dents du dragon qu'il vient de tuer. — *Gaspard Poussin* : un beau paysage, où l'on voit Jésus-Christ guérissant un malade. — *Claude Lorrain* : un beau paysage. — *Rubens* : Antoine et Cléopâtre ; le jugement de Salomon ; Hérodias à table, au moment où sa fille lui apporte la tête de saint-Jean ; Jésus-Christ en croix, et, dans le lointain, la ville de Jérusalem. — *Antoine van Dyck* : saint-Sébastien, grandeur naturelle ; Charles 1er, roi d'Angleterre. — *Jacob Jordaens* : Jésus-Christ faisant venir les enfants devant lui pour les bénir, avec quantité de figures ; la chaste Suzanne au loin, chef-d'œuvre d'espiéglerie et de lubricité. — *Rembrandt* : deux portraits de femmes, et le sien propre. — *Gerbrand van Teckhout* : le crucifiement de Jésus, au moment de l'obscurité, d'un grand effet, et qui peut être égalé aux plus beaux ouvrages de Rembrandt son maître. — *Gérard Dow* : médecin regardant l'urine qu'une vieille femme vient

de lui apporter, un des meilleurs ouvrages de ce maître. — *Gérard Hondhorst* : Jésus trahi par Judas, effet de nuit très-beau. — *Jean Steen* : avare qui pèse son or, et la Mort lui montrant le sablier, admirable chef-d'œuvre de ce peintre hollandais. — *Ambroise Breughel* : un paquet de fleurs. — *Jean Breughel* : la galerie de Rubens à Anvers. — *David Teniers* : les joueurs de balle. — *Lairesse* : Jéroboam sacrifiant au veau d'or. — *Carl van Mander* : un ermite trouvant le corps du prince danois Sven, tué dans la guerre sainte, la meilleur composition de cet artiste. — *Albert Durer* : son portrait; celui de Christian II; quatre femmes connues sous le nom des quatre sorcières. — *Lucas Cranach*: Hercule instruit dans l'art de filer, un de ses meilleurs ouvrages. — *Holbein* : portrait d'un homme tenant une guitare.

Les salons de Christiansborg possèdent plusieurs tableaux de l'école danoise, mais il n'y en a de distingué qu'un seul : Anschaire prêchant le christianisme aux Scandinaves païens, par M. le professeur Lund.

Dans un bâtiment attenant à Christiansborg est déposée la bibliothèque royale, une des plus célèbres de l'Europe; elle possède 400,000 volumes, parmi lesquels de nombreux et rares manuscrits orientaux, grecs, latins; en outre, une collection de plus de 100,000 estampes. Tout ce qui a rapport à l'histoire du Nord se trouve là complet et forme une section à part. La partie belge y est très-bien représentée.

Je citerai quelques-uns des principaux manuscrits : heures de François Ier, enluminées; quatre grands volumes de plantes peintes sur velin, d'après nature, à Gottorp, ouvrage superbe pour l'exécution et la conservation;

heures de Charles-le-Téméraire, enluminées, bien conservées; heures du cardinal de Bourbon, qui vivait sous Louis XI, également enluminées. Tous les manuscrits arabes de Niebuhr, au nombre d'environ 250. Parmi les imprimés sont des bibles islandaises, malabares, etc.

Après la bibliothèque, ce que l'on doit admirer le plus, c'est le musée royal. Cette collection est pleine de momies, de sarcophages, de gemmes, etc. Il y a des momies d'hommes, de femmes, d'enfants, de chats. Il y a des vases, des canapés, des meubles de toute espèce chargés d'inscriptions hiéroglyphiques. Il y a des papyres, des amulettes, des agates, des nilomètres, des sistres, des phallus, des calcires, des yeux symboliques.

Ailleurs, vous voyez un beau buste antique de Marc-Aurèle, de grandeur colossale; la tête et le cou sont de bronze, le vêtement de marbre égyptien ; plus loin une statue colossale de marbre trouvée dans les ruines d'Atique ; un autre buste, également colossal représentant ou la reine Bérénice, ou Cléopâtre ou l'impératrice Agrippine; plus loin encore des peintures trouvées à Pompéï, des collections d'ustensiles et de meubles grecs et romains, et une foule innombrable de curiosités anciennes et modernes.

J'y ai remarqué, entre autres, une invention très-ingénieuse servant à dissiper les inquiétudes des maris jaloux : un cerf empaillé, qu'on dit avoir vécu plusieurs siècles. On y admire aussi un globe céleste de Tycho-Brahé, qui avait été envoyé à Copenhague par son père pour y faire sa rhétorique et sa philosophie, mais que la grande éclipse de soleil observée le 21 août 1562 engagea à étudier l'astronomie.

Je fus émerveillé de l'élégance de la coupe dont se

servait la Sémiramis du Nord, Marguerite, les jours où elle donnait des festins. Cette coupe a dix lèvres, sur lesquelles sont inscrites les armoiries de ses dames d'honneur; elle permettait aux personnes qu'elle avait reçues dans son intimité de boire à sa santé dans ce beau vase. On voit encore dans ce cabinet, des ciselures en bois très-précieuses faites avec un couteau ordinaire par un fermier de la Norwège ; un morceau d'ambre pesant plus de 27 livres, qui fut trouvé dans le Jutland; différents modèles de vases en ambre, en coquillages et en nacre; de superbes ouvrages d'ivoire, une flûte d'ambre d'un travail surprenant; plusieurs lustres de la même substance, dont un à vingt-quatre branches ; un éléphant en camée; Philippe II d'Espagne, gravé sur un onyx; la statue de l'empereur Léopold à cheval, en acier; le buste de Pierre-le-Grand en plomb doré ; une descente de croix, en ivoire, par le bavarois Georges Bétel, de la valeur de 10,000 florins; une voiture à six chevaux d'une petitesse inconcevable; une grande coupe d'ivoire ornée d'une bacchanale, travail merveilleux de Jacob Hollander, norwégien; différentes figures en costumes indiens, chinois, etc.; une corne d'or trouvée dans le Jutland, en 1638, et dont l'inscription a embarrassé tous les savants.

Mais rien de plus curieux et de plus rare que le musée d'antiquités nationales. C'est le plus riche et le plus complet qui existe dans le Nord. C'est l'époque admise tout entière, cette époque si injustement désignée par Dahlmann. C'est un tableau sorti des ruines du passé; c'est un livre d'histoire qui, sur chacune de ses pages, porte encore la rouille du temps, l'empreinte des siècles. Tous les objets y sont classés par

séries, divisés par époques, et chaque objet peut être regardé comme la manifestation d'un fait ou d'une idée. Le premier âge de ce cycle historique dont on peut suivre tous les développements, c'est l'âge de pierre. Les premiers habitants du Nord ne connaissaient pas l'âge des métaux. La pierre devait pourvoir à leurs besoins. Ils choisissaient un silex dur, tranchant, et ils en fabriquaient des haches, des scies, des marteaux, des pointes de flèches et des glaives pour les sacrifices. On a retrouvé tous les objets qu'ils façonnaient, depuis l'œuvre à peine ébauchée jusqu'à l'œuvre complètement finie. On a retrouvé les morceaux de silex qu'ils coupaient par lames régulières pour se faire des pointes de flèches, et ceux qui leur servaient à tailler les dents de la scie, et ceux qu'ils employaient pour polir leurs instruments. Quelques-uns de ces instruments sont travaillés avec un art et une perfection qui feraient honneur aux ouvriers de nos jours. Plus tard, les habitants du Nord connurent le bronze, et ils l'employèrent à fabriquer des armes et des bijoux. Les parures des femmes de cette époque sont de bronze; les diadèmes de bronze; la forme en est élégante, mais le métal y est employé avec une excessive parcimonie.

Une autre partie curieuse de ce musée de Copenhague est celle qui renferme les débris des tombeaux. Les Scandinaves ensevelissaient, avec leurs morts, chevaux, armes, bijoux. La plupart de ces bijoux sont d'or, travaillés avec goût, ciselés avec art. Ce sont des bracelets, des anneaux, des colliers, qui presque tous ont la forme symbolique du serpent. Les monnaies étaient des lames d'argent massif que l'on coupait par petits morceaux, selon le besoin.

Le directeur du musée scandinave, M. Thomsen, disposé ces objets d'antiquités avec un ordre admirable. Il est tout à fait dévoué à cette œuvre scientifique, l'agrandit continuellement. Chaque jour les paysans danois fouillent dans leur Herculanum et y découvrent de nouveaux débris qu'ils portent chez le prêtre. Le prêtre les envoie à Copenhague.

En quittant Christiansborg, je voulus me procurer une perspective de la ville, et je montai au sommet du clocher de l'église du Sauveur à Christianshavn; c'est la plus belle église de Copenhague. Sur les quatre coins du mur de la tour, on voit les figures des quatre évangélistes en grandeur surnaturelle; au-dessus commence la pointe de la tour en forme octangulaire, avec autant de portails et de vues. De là, on passe dans une allée horizontale, en plein air, et un escalier en limaçon se roule comme un serpent autour de la pyramide de ce clocher. Les degrés de cet escalier, garantis par une balustrade, sont incrustés de cuivre, et revêtus de dorures et d'ornements jusqu'à la dernière extrémité de la pyramide. Au bout de cet escalier à vis se trouve le piédestal sur lequel repose un globe, de quatre aunes de diamètre, et sur ce globe la statue du Christ en cuivre, de cinq aunes de hauteur, et armée du labarum. Toute la hauteur de la tour est de 144 aunes. L'intérieur de cette église renferme un bel autel de marbre, représentant l'agonie du Christ à Gethsémané; à côté, on voit un ange de consolation et deux figures qui sont la Justice et la Foi. La chaire est de marbre oriental et l'orgue est le meilleur de Copenhague.

Du haut de cette église, la vue est ravissante: la cité, ses palais, ses arsenaux, l'île d'Amack, les côtes de

Suède, le Sund, chargé de navires, sont là réunis, sous les yeux du spectateur, comme sur une carte géographique. Les personnes qui habitent la tour sont chargées d'annoncer par des signaux les incendies, fléau plus redouté par les Danois que par tout autre peuple de l'univers, attendu qu'aucune nation n'a autant souffert de ses ravages. La fonction des gardes de nuit qui veillent à la sûreté de Copenhague, se borne, lorsqu'ils ont indiqué, en chantant, l'état de l'atmosphère, à avertir les citoyens d'avoir soin de leurs lumières et de couvrir leur feu, et à invoquer toutes les bénédictions du ciel en faveur de la famille royale de Danemark. Rien n'est plus insupportable pour un étranger qui a éprouvé les fatigues d'un long voyage, que la bruyante monotonie de ce chant qui se répète toutes les demi-heures; mais la police de cette ville est admirable, quoique à peine perceptible, et l'on est en sûreté, dans Copenhague, à tous les instants de la nuit.

Disons maintenant quelques mots des institutions politiques du Danemark.

« L'Etat? c'est moi! » disait Louis XIV; mais l'honnête habitant de Copenhague peut dire avec plus de droit: « le Danois, c'est moi! ». Copenhague, en effet, c'est le centre, le contenu, la somme, le résumé de l'administration, du commerce et de la civilisation; elle est le rendez-vous de la noblesse et de l'étranger, et elle comprend à peu près tout ce que l'État danois possède de moyens et de ressources; cette centralisation est tellement forte que Copenhague a absorbé toute la puissance morale du pays, soutiré tous les fils et tous les liens du gouvernement. Sous cette absorption immense, les habitants du Danemark sont devenus de véritables

zéros, qui ne reçoivent de valeur que par leur numérateur, Copenhague. Si un savetier d'Altona voulait faire une paire de bottes neuves, il faudrait qu'il en cherchât la permission dans la capitale, c'est-à-dire à une distance de 120 lieues. Les pauvres soldats des duchés allemands du Danemark courraient dans les rues sans culottes, si les tailleurs de Copenhague étaient empêchés d'achever la garderobe de ces malheureux, ou si des vents contraires en retardaient l'arrivée. Delà un orgueil d'employés, une aristocratie bureaucratique sans pareille, et il n'y a pas si mince écrivassier de ministère qui, vis-à-vis du pauvre provincial, ne se croie un petit Louis XIV.

Cependant, les ordonnances du roi Frédéric VI (17 mai 1834), en instituant une représentation nationale consultative, doivent contribuer à relâcher les liens de fer de cette centralisation extrême. D'après ces ordonnances, les états danois ont été divisés en quatre parties, savoir : « 1° les îles danoises, 2° le Jutland, 3° le duché de Sleswig, 4° les duchés de Holstein et de Lauenbourg. Dans chacune de ces parties se réunit, tous les deux ans, une assemblée d'états qui délibère sur les affaires que lui soumet le gouvernement. L'assemblée des îles danoises se compose de 70 membres, dont 23 élus par les villes, 17 par les grands propriétaires ruraux, 20 par les paysans, et 10 à la nomination du roi. Les corps représentatifs du Jutland, du Sleswig et du Holstein-Lauenbourg sont composés d'éléments à peu près analogues, et ont, le premier 55 membres, le second 49 et le dernier 48, de sorte que le nombre des représentants de la totalité des états danois est de 222, dont 28 nommés par le roi et 194 par les électeurs.

« Le cens électoral diffère selon les localités; pour être électeur dans la capitale, il faut posséder une maison de la valeur de 3,600 rixdales (environ 10,000 fr.); dans les autres villes du Danemark, une maison valant 900 rixdales (2,500 fr.); dans les campagnes, une terre roturière de 20 arpents; dans les duchés, un bien de ville ayant une valeur de 850 rixdales (2,400 fr.) ou une terre noble avec juridiction, ou ayant la valeur de 1700 rixdales (4,800 fr.), ou enfin une terre non noble d'une valeur de 5,400 rixdales (15,000 fr.). Les qualités personnelles qu'on exige dans les électeurs sont une réputation sans tache, l'âge de 25 ans révolu et le droit de disposer librement de leurs biens. Les présidents des colléges électoraux sont nommés par le roi. Les élections se font en présence du public. L'éligibilité est subordonnée aux conditions suivantes : être chrétien, sujet danois et âgé de plus de 30 ans, avoir résidé au moins cinq années consécutives dans les états danois, avoir une réputation sans tache et posséder un bien-fonds d'une valeur double de celui qui est exigé pour l'électorat, à l'exception cependant du cas où le cens d'éligible ne dépasse pas celui d'électeur. Ne sont pas éligibles les ministres d'état et les membres des administrations référant directement au roi.

Les assemblées des états se tiennent à huis-clos. Le roi nomme près de chacune d'elles un commissaire royal chargé d'ouvrir et de clore les sessions, de communiquer au président les propositions du gouvernement et de recevoir les avis émis par les états. Ce commissaire et ses adjoints, si le roi en désigne, peuvent assister à toutes les délibérations et émettre les opinions qu'ils jugent à propos, mais il leur est interdit

d'être présents au moment où les votes sont recueillis.

Tout député a le droit de faire des propositions, de quelque nature qu'elles soient; il n'est point tenu d'obéir au mandat de ses commettants, mais il doit présenter à l'assemblée leurs griefs et leurs pétitions. Il n'y a pas de tribune, on parle debout et de sa place; les discours écrits ne sont pas admis. On vote par assis et levé; si le résultat est douteux, on a recours au scrutin secret. Une analyse des débats de chacune des quatre assemblées est publiée dans un journal intitulé : *Gazette de la diète*, et rédigé par deux membres assistés du commissaire royal. Les députés sont salariés pendant la durée de la session sur le pied de 4 rixdales (11 fr.) par jour; on leur donne, en outre, une indemnité de voyage d'environ 3 rixdales (8 fr.) par mille. Le roi s'est dessaisi du droit de rien changer aux ordonnances constitutives des états sans le consentement de ceux-ci.

Le Danois est animé d'un sentiment que devrait lui envier l'Allemand : un sentiment beau et pur comme celui des Hollandais du temps des De Witt et de De Ruiter. Ce sentiment règne dans toutes les classes; il anime également le paysan et le gentilhomme, le premier des dandys et le dernier des matelots; les femmes même sont éprises de cet enthousiasme national, et l'un des plus beaux hymnes de la patrie danoise est dû au génie d'une jeune dame.

Jamais ce patriotisme n'a éclaté avec autant de noblesse qu'à cette époque néfaste où le Danemark se trouvait dans le plus déplorable abaissement, où les finances étaient ruinées, toute la marine détruite, tout le commerce interrompu. Dans cette cruelle perplexité, le roi

fit un appel à la générosité de son peuple, et tous, jeunes et vieux, pauvres et riches, s'empressèrent de sacrifier sur l'autel de la patrie tout ce qu'ils possédaient en métaux précieux : les enfants apportaient leurs épargnes, les femmes leurs bagues nuptiales et leurs boucles d'oreilles, les hommes leurs montres ; les grandes familles offraient leurs bijoux et leurs joyaux.

Le patriotisme n'est, sans contredit, pas autre chose que de l'égoïsme élevé à la quatrième puissance ; mais il ne faut pas le confondre avec cet égoïsme commun, bas, où l'homme se regarde comme seul dans le monde, comme n'existant qu'avec des intérêts qui doivent nécessairement être en hostilité avec d'autres intérêts, c'est un égoïsme plus élevé où l'homme s'identifie avec l'humanité, et dit : « Ce que tu feras pour la patrie, tu le feras pour moi. »

Ce saint amour de la patrie enflamme surtout le marin danois ; voilà pourquoi il porte une haine si implacable aux Suédois et aux Anglais, les anciens ennemis de la patrie. Aussi les matelots danois sont-ils dignes de la plus haute considération ; lorsque ces braves eurent été conduits en Angleterre avec leurs vaisseaux captifs, ils préférèrent mourir de faim et de misère sur leurs pontons, que de se laisser enrôler sous le pavillon britannique.

Les marins danois sont une race d'hommes tellement différente des autres habitants de Copenhague, que je dois leur consacrer quelques mots. Malheur à qui ne sait pas bien s'y prendre avec eux : de rudes injures et des coups plus rudes encore l'attendent, et toute la puissance de la police ne pourra l'en préserver. Les matelots de la flotte royale sont cantonnés dans un quartier de

la ville que l'on reconnaît facilement à la régularité de sa construction, et à ses petites maisons d'un étage. Ce quartier est connu sous le nom de *vieux tronc de l'île* (Holmens gamle Stock). Autant cet homme de mer est paisible et soumis au commandement de ses chefs, autant il est ardent et inébranlable au milieu des plus grands périls; autant il est sobre et modéré dans le service, autant il est ivrogne, prompt à la colère, indomptable, lorsqu'il est livré à lui-même. Doué d'une riche veine d'*humour*, il attaque avec sa langue tout ce qui lui paraît risible, et tout ce qui le fâche ou le gêne, avec le poing ou le couteau. Il n'y a d'autre autorité pour lui que celle de ses officiers; il méprise, il honnit ce qu'il appelle les rats de terre; et malheur au soldat qui oserait offenser un matelot!

Du reste, ils ne sont, de leur nature, rien moins que querelleurs; ils sont, au contraire, bons et très-serviables, pourvu qu'on les traite avec politesse et qu'on prenne leurs mauvaises plaisanteries pour ce qu'elles valent. A Copenhague, ils n'ont de familiarité qu'avec les étudiants, qui peuvent leur faire tout ce qu'ils veulent et qui trouvent toujours en eux des alliés fidèles. Dans les manœuvres communes, ils sont toujours rangés à côté du corps des étudiants, parce que, ailleurs, ils pourraient donner lieu aux plus fâcheuses collisions. Cette bonne amitié des matelots et des étudiants date principalement de ce jour mémorable où ces derniers se battirent, avec le courage du lion, contre les Anglais.

Quand les matelots sont en colère, on doit avoir le plus grand soin d'écarter de leurs cantonnements les soldats de ligne : l'aspect d'un sabre les rend furieux;

ivres d'eau-de-vie et de rage, méprisant la mort, le coutelas dans leurs mains calleuses ils se ruent sur leurs adversaires. Un coup de plat de sabre est une honte indélébile pour un matelot, tandis qu'il se soumet, avec la résignation d'un martyr, aux coups redoublés du *tamp* (corde tordue) ou du poing légionnaire, que lui administrent ses chefs de la marine.

(*La suite à un prochain n°.*)

L'EMPEREUR GREC.

CHRONIQUE FLAMANDE.

L'éclat d'un beau jour d'été resplendit sur la ville de Gand, et des vents tièdes se jouent dans le feuillage frais et vert des arbres qui ornent ses rues. Partout règne un joyeux mouvement. On vient de célébrer une messe solennelle; une procession du clergé, auquel s'est jointe la noblesse, traverse le marché et les plus grandes rues de la cité pour se rendre au château; les métiers suivent, et la musique, les acclamations, les cris de joie retentissent de toutes parts. Cependant quelques esprits plus sérieux, envisageant l'avenir, ne peuvent se défendre d'inquiètes préoccupations.

Dans le château, la fête occasionne un plus grand mouvement encore. Ce ne sont qu'allées et venues des valets; les intendants donnent des ordres; les musiciens entrent dans la grande salle où les tables sont dressées; et, dans la cour, les sommeliers distribuent aux mendiants, aux malades et aux étrangers, des aliments, du vin et des aumônes.

— Et toi? dit avec humeur le vieux cuisinier, sortant des appartements pour retourner à sa cuisine, et toi, vieux vaurien oisif, tu rodes et épies ici comme partout. Cet être-là ne fait rien, et ne pense ni à Dieu ni au monde; quels caprices ont ces grands seigneurs de

s'entourer ainsi de gens et de pauvres têtes qui ne savent pas même pourquoi le soleil luit, et de se divertir avec des ignorants et des imbécilles, eux qui ont l'air de posséder la faculté d'entendre croître le gazon.

Ces paroles s'adressaient à un petit vieillard portant un costume bizarre et bariolé, qui se tenait accroupi dans un coin comptant gravement ses doigts. Ce bout d'homme rabougri faisait une mine si niaise, qu'on eût dit qu'il craignait réellement qu'on ne lui eût enlevé un de ses membres. — Dix et dix font vingt, n'est-il pas vrai, cuisinier? dit-il enfin en regardant d'un air interrogateur la face avinée de cet homme corpulent.

— Vingt, mon nabot, répondit le cuisinier; t'occupes-tu réellement de calcul ?

— L'homme complet a vingt doigts; nous calculons tout par dixaines; c'est une grande invention, et pourtant tout enfant peut la comprendre. Les dix doigts de l'homme classent aussi en dixaines toutes les affaires de ce monde, et il est absurde et incommode que, dans la division des années, des mois, et dans une foule d'autres choses, le nombre douze subsiste encore pour troubler l'harmonie de ce judicieux nombre dix, et pour nous offrir de fréquentes difficultés.

— L'imbécille veut se faire philosophe sur ses vieux jours, dit le cuisinier.

— Pas le moins du monde, messire Pamphile, répondit le vieillard; mais réfléchissez qu'il y a précisément vingt ans que notre noble comte Baudouin est parti, laissant ici son enfant qui n'était âgé que de quelques semaines; que, contre toute attente, il est devenu, dans sa croisade, empereur de Constantinople et de la Grèce, et

qu'il a péri au bout d'un an d'une mort ignominieuse.

— Je me rappelle fort bien le jour de ce départ ; que de choses nous avons vues depuis lors ! des troubles, des dissensions, des émeutes, des guerres, des révoltes, enfin des calamités de toute espèce.

— Oui, oui, dit le petit vieillard, chacun cherche à s'élever, à profiter des circonstances, à gouverner, à s'enrichir ; tous calculent par dix et par dix, puis par cent, par mille, ajoutant toujours un zéro ; cela ne coûte absolument rien, et c'est ainsi qu'en un clin-d'œil, on peut s'élever jusqu'aux mille et mille millions: — mais alors vient toujours s'interposer le lourdaud, l'ennuyeux, l'inintelligible nombre douze, qui entrave, embrouille et trouble tout ; il se fait valoir, lui et ses règles, et tout s'écroule, ou du moins s'amoindrit à tel point que les hommes s'estiment heureux, lorsqu'au lieu du million, ils ont seulement sauvé la centaine.

— Tu n'es qu'un niais, dit le gros homme ; ton langage est insensé, et pourtant trop élevé pour moi.

— Eh ! bien, je vais vous le rendre clair par un exemple, dit le vieillard sans s'offenser. — Après avoir quitté la Flandre, notre comte est devenu empereur, grâce au duc de Venise, à ses guerriers, aux circonstances et à la Fortune : c'est là un fait intelligible, quoique surprenant. On comptait de dix en dix, on pensait que les zéros viendraient s'ajouter aux zéros, qu'il aurait même pu devenir empereur d'Occident. Mais non : voici les Grecs révoltés, le roi de Valachie, la division parmi les Occidentaux, l'indiscipline, le mécontentement du clergé ; et tout à coup on s'écrie : — Non ! ce n'est pas par dix, c'est par douze qu'il faut compter ! Aussitôt éclate un grand désordre, et notre comte, l'empereur,

est fait prisonnier et mis à mort. Ici, le comte Con n'avait-il pas, pour ainsi dire, le gouvernement e les mains ? La haute noblesse le secondait, notre co tesse héréditaire n'était qu'une enfant; il croyait dé posséder le pays pour lui et pour son fils, et cela n pouvait lui manquer ; dix suivi de zéro, puis encore d zéro ; l'enfant ne fut pas, ne pouvait pas être consultée et, quand elle fut devenue grande, elle dut être des tinée en mariage au jeune ou au vieux comte ; ma voilà que l'évêque et le clergé prennent parti pour l'or pheline, voilà que les douze signes célestes viennen troubler le nombre mondain de dix, voilà que les dou apôtres s'interposent, un nouveau tuteur remplac l'autre et prend les rênes du gouvernement, la bourgeoisie applaudit, et maintenant les choses ont repri leur train ordinaire.

— Drôle ! dit le cuisinier en reculant d'effroi, tu e vraiment un hérétique ! L'Albigeois se trahit dans to langage ! Je ne veux rien avoir de commun avec toi. J te verrai un jour monter sur le bûcher.

—Pas du tout, lui cria le petit vieillard; je ne veux qu vous expliquer un exemple de calcul. Vous avez vu vous-même combien le comte Conrad est devenu religieux, pieux, depuis quelques années ; combien il déplore à présent toutes ses erreurs mondaines ; il s'est converti au nombre douze, qu'il est bien plus difficile de faire entrer dans un calcul. Mais votre langage touchant l'hérésie et le bûcher n'a nullement mon approbation. Vous êtes plus que moi habitué au feu : vous avez récemment, étant déjà en état d'ivresse, rompu votre jeûne, ce qui annonce directement l'hérésie et l'apostasie : n'avez-vous pas toujours méprisé les frère

franciscains, parce qu'ils mendient? Avez-vous foi dans les miracles de l'homme-Dieu? Vous avez même dit dernièrement en entrelardant un lièvre, —vous étiez aussi ce jour-là un peu ivre,—qu'une pareille créature, qu'une anguille, une écrevisse sont aussi des martyrs? Ce sont là, gros pécheur, des principes que vous ne pourriez justifier devant aucun évêque orthodoxe.

— Toujours, dit en s'en allant le cuisinier en colère, on se laisse entraîner à une conversation sérieuse avec ce fou.

Le petit homme n'était en effet que le fou de la maison comtale. Baudouin l'avait reçu d'un de ses parents, quand ce fou était encore dans la fleur de l'âge, et le comte en avait fait autrefois ses délices. Après le départ et la mort de Baudouin, pendant qu'il se passait tant de choses à la cour et dans le pays, ce fou était négligé; les conseillers étaient trop graves pour se commettre avec lui; il restait néanmoins au château, et il témoignait beaucoup d'attachement pour l'héritière du pays, la jeune comtesse Jeanne. Quelque peu occupé, quelque peu considéré qu'il y fût, il refusa cependant les offres de plusieurs seigneurs et princes du voisinage qui l'invitèrent à diverses reprises à faire valoir son talent dans d'autres châteaux. Jeanne, qui grandissait chaque jour en grâce et en beauté, montrait aussi de plus en plus de bienveillance pour le vieillard dont elle remarquait et appréciait le dévouement. Il mettait si peu de retenue dans son admiration des charmes et des qualités de la jeune princesse, tant d'enthousiasme dans ses louanges, qu'il tenait presque le langage d'un amant passionné, ce qui l'exposait souvent aux railleries des serviteurs et des soldats. Il ne comptait dans le château qu'un seul ami véritable, ce

pauvre vieillard méprisé de tout le monde, c'était un beau jeune homme, un peu plus âgé que Jeanne.

Ce jouvenceau, élevé à la cour comme gentilhomme, mais dont personne ne connaissait ni les parents ni la patrie, revint en ce moment de la rue, rouge, rayonnant de joie, et se plaça, en souriant, devant le fou qui leva sur lui des regards mélancoliques. — Eh! bien, comment te trouves-tu, mon vieil Ingeram ? demanda le beau jeune homme, dont les habits de fête reluisaient aux rayons du soleil.

— Déjà de retour, vous, fleur de printemps ? murmura Ingeram. Êtes-vous content, heureux?

—Comment en serait-il autrement! s'écria Ferdinand. Tout le monde se réjouit aujourd'hui de ce qu'enfin la noble Jeanne a été déclarée majeure, de ce qu'elle va gouverner elle-même, de ce que l'oppressive tutelle a cessé.

— Est-ce vous ou moi, qui allons gouverner ? dit le fou, en ricanant avec d'étranges contorsions de visage.

— Ne parle pas si follement, mon vieil ami, le ciel ne nous a pas destinés à ce rôle.

— Et pourquoi pas, reprit le petit vieillard ? s'ils me nommaient chancelier, j'échangerais ce bonnet à oreilles et à grelots, ce large pourpoint bariolé, ce haut-de-chausse rouge et jaune, et cette chaussure verte, contre un sévère costume noir, et, comme régent, je composerais un peu mon air.—Quant à vous, que vous manque-t-il pour que vous deveniez une belle tête couronnée ? vous avez vraiment l'air d'un prince de naissance, aussi pur, aussi lisse que l'œuf dépouillé de sa coquille; cette chevelure d'or bouclée qui encadre un beau front dégagé, cet extérieur de prince, ces jambes droites, fines et bien

faites, — par ma foi! si vous vous élanciez ainsi sur un trône ouvert et spacieux! et puis, à vos côtés, l'auguste Jeanne! L'éclat à côté de l'éclat! l'or à côté de l'argent! Eh! cela vaudrait certes mieux que cette absurde demi-tutelle dans laquelle on va la tenir. Tout ce qu'on fera maintenant de ridicule et de mauvais, l'oppression, les rapines, tout ce dont la responsabilité ne pesait jusqu'ici que sur le tuteur et sur les conseillers, sera imputé désormais à la pauvre enfant, parce qu'on s'imagine qu'elle gouverne par elle-même. Dites, mon petit prince, cela ne vous afflige-t-il pas profondément? Mais si vous interveniez avec le sceptre d'or, si vous fondiez la paix! je ne pourrais imaginer de joie plus grande pour ma pauvre personne que de battre si complètement le pieux et vénérable Conrad, et le second tuteur, l'excellent et vertueux Hugo! Voyez-vous, impossible de trouver quelque plaisir à rosser de mauvais drôles; mais rosser ces grandes vertus sur lesquelles repose le bien-être du pays, et qui sont si entichées de leur mérite et de leur moralité, ce serait un plaisir pour lequel on entreprendrait un pélerinage à Rome, afin de se procurer les dispenses nécessaires et de faire bénir le bâton.

— Tu parles toujours à tort et à travers, dit Ferdinand avec une douceur mêlée de confusion : si d'autres t'entendaient, ils iraient encore t'accuser pour te faire administrer une correction. Mon bon, mon vieil Ingeram, sois donc prudent et modeste; si quelque noble avait entendu ce que tu viens de dire des hauts conseillers et de moi-même!...

— Vous ne comprenez rien à cela, jeune homme, vous ne connaissez pas assez le train du monde. Qu'on ait la paix ou la guerre, les citadins et les cam-

pagnards doivent toujours travailler rudement, sue labourer, récolter, et, pour se remettre, quand sont bien harassés, payer de lourds impôts. L'enne s'installe, prend ce qu'il trouve, cherche ce dont à besoin ou ce qu'il désire, abat les arbres, démolit toits, enlève le bétail, puis, en partant, incendie le maisons. Viennent ensuite les troupes amies qui protègent le pays; elles trouvent fort mauvais que le paysan ait souffert tout cela, et, à leur tour, elles abattent, frappent, cherchent et pillent tout ce qui peut encore rester de vêtements, d'objets de quelque valeur. Le soldat, quand il est rappelé, est réduit à supporter la faim et les intempéries des saisons, à souffrir à l'hôpital et à mourir misérablement. Le chevalier, le noble pourrait avoir un sort meilleur; mais un esprit, un fantôme, un mot le tourmente, le martyrise, lui fait courir le monde pour chercher, pour conquérir, pour protéger l'honneur: delà, des combats à outrance, des côtes brisées dans les tournois, des sentiments hostiles envers tous ceux qui froissent son honneur. Le marchand court, voyage par terre et par mer, gagne, fraude, veille la nuit, trompe le jour; tout-à-coup il est dépouillé ou assassiné par un de ces hommes qui se montrent si jaloux de leur honneur, parce qu'un beau-frère, un cousin de celui-ci, autre homme d'honneur, a été insulté dans un banquet, dont tous les convives étaient ivres, par un troisième homme d'honneur qui habite précisément la même ville que le marchand.

Le clergé bâtit de grands magnifiques temples et de vastes couvents; les princes, les fidèles, les riches donnent pour cela leur argent et leur bien à profusion, au point que les pauvres en sont réduits à mourir de faim et

le soif dans ces beaux édifices. Le savant professeur d'université fouille dans l'obscurité des nuits, et ne dort ni ne mange, afin d'acquérir de la gloire et de pénétrer les profondeurs de la sagesse humaine et divine; il réussit également, et de jeunes admirateurs enthousiastes fourmillent et bourdonnent autour de lui comme les abeilles autour de leur reine, aspirent ses douces paroles, et bâtissent avec le miel leurs cellules intellectuelles. Alors, on dit que le monde devient meilleur et plus pur; que la science fleurit, que les hommes et la postérité seront heureux. Tout-à-coup s'élève le cri : — Cet homme est hérétique, ses élèves sont corrompus, le monde marche à sa ruine; sa pénétration est grande, mais dangereuse ! Son savoir plonge dans les profondeurs mystérieuses, mais il est tombé dans l'erreur. Holà! clergé, magistrature, rois et princes, frappez et appelez à votre aide les bourreaux et leurs valets. François et Dominique ont érigé en religion la mendicité elle-même; en l'honneur du Très-Haut, leurs disciples meurent continuellement de faim, et c'est là ce qui constitue leur mérite et leur enthousiasme. C'est au milieu de cette confusion que mon esprit fatigué a paru sur la scène de ce monde incompréhensible. J'étais trop faible pour être ouvrier ; trop petit, et de trop peu d'illustration pour être clerc; sans naissance et sans héritage pour être prince; le sort m'avait interdit de m'en retourner immédiatement, car je continuai de vivre, et je parvins à un degré de croissance presque voisin de celle des nains. J'avais un oncle bien avisé, qui dit : — Faisons un fou de cet enfant ; c'est une marchandise indispensable dans les cours. On suivit ce conseil, et je fus venu ici par recommandation, par faveur. Je devais

plaisanter toujours : eussé-je souffert de maux de dents, de coliques, ou de cette mélancolie, qui fait que, lorsqu'on n'est pas fatigué par le travail, on se demande toujours, en ruminant, pourquoi l'homme, pourquoi tous les êtres animés, tous les objets inanimés ont été créés; aucune saillie ne me venait-elle?—qu'on le fouette d'importance, disait-on, cela rendra peut-être son esprit plus piquant. Une autre fois, dans un festin, on loua et l'on admira ma gaîté; j'étais en verve ; le souverain lui-même me dit: —Continue, n'aie pas peur. Je fis ses délices en contrefaisant d'une manière frappante l'insipidité de son conseiller, et en forçant par mes saillies le bavard à se taire. Huit jours après, lorsque tout cela était oublié, le conseiller tomba humblement aux genoux de son maître. — Qu'y a-t-il? demanda le souverain.

— J'implore une grâce.

— Pourquoi pleures-tu ? Ciel! qu'est-il arrivé?

— Accordez — accordez !

— Ne sanglotte pas si amèrement, dit le comte.

— Eh! bien, dit le solliciteur, souffrez que votre fou soit fouetté pour ce qu'il s'est permis dernièrement.

— N'est-ce que cela? demanda le comte en riant : je croyais vraiment que tu voulais encore six mille florins, ou la mise en liberté d'un condamné, ou bien une riche prébende pour ton neveu : ta prière sera exaucée à l'instant.— Une autre fois, un mot grossièrement injurieux circulait sur le compte du souverain lui-même.— De qui vient cette méchanceté? — Du fou. — J'étais aussi innocent que l'enfant dans le sein de sa mère. — Qu'on me le fouette vigoureusement. — Et je fus fouetté. — Plus tard on découvrit le vrai coupable. —

Heureusement, dit le comte, que l'erreur n'a nui qu'au fou, autrement j'aurais dû songer à une réparation. — Ainsi, que je fusse triste ou gai, expansif ou muet, malade ou bien portant, trop mordant ou trop fade, on disait toujours : — Fouettez-le! — Quoique je n'exerçasse aucun des métiers de la bourgeoisie, que je ne fusse ni paysan, ni soldat, ni clerc, ni savant, j'en vins à prendre le parti qui convient à tout le monde, et j'accomplis ma destinée. Et pourtant, ce comte était un des meilleurs et des plus aimables souverains. Lui aussi a trouvé son sort. Je me souviens encore du jour, où, il y a vingt ans, cet homme grand et robuste prit congé de nous tous. Que de besoins, que de misère, que de peines, que de soucis n'a-t-il pas dû souffrir pendant cette expédition! Et lorsqu'après l'assaut et la prise de Constantinople, ils l'ont élu empereur, quelles joies a-t-il goûtées? Les tourments, les querelles, les collisions, les révoltes l'ont entouré de toutes parts. Enfin il a été fait prisonnier, et les barbares l'ont déplorablement mutilé et égorgé. — Oh! ami, que j'aimerais à rendre aux autres hommes les coups de fouet que j'ai dû supporter dans toutes les phases de ma vie! Je rêve souvent que j'ai inventé une grande et vaste machine, semblable à un métier de tisserand d'une lieue de longueur, où se lèvent et s'abaissent en même temps, et frappent à droite et à gauche, cent mille fouets au milieu desquels sont obligées de passer d'innocentes populations tout entières, des princes, des écoliers, des évêques et des moines mendiants, pour être fustigés par ces millions de courroies. — Et, en définitive, le monde et cette vie sont-ils autre chose?

— Mon cher Ingeram, dit le jeune homme, chasse

toutes ces pensées de ton esprit; les temps sont meilleurs aujourd'hui, et on te laisse plus de tranquillité.

— C'est bientôt dit; mais, enfant, comment se trouvait tout à l'heure notre jeune princesse?

— Pourquoi n'es-tu pas sorti pour la voir? répondit Ferdinand. Si le printemps apparaît déjà comme fiancé dans l'éclat du ciel, dans les riantes couleurs des fleurs, dans le brillant, plein de fraîcheur, des branches fleuries, elle était, elle, comme le printemps dans le printemps, comme l'ange consolateur du monde entier, comme un rayon du soleil qui, après une nuit orageuse, perce à travers les nuages dispersés. A son doux sourire, les regards les plus sévères s'adoucissaient, et les visages sombres se rassérénaient. La souffrance et la misère se reconfortaient à cette source, et la plainte elle-même se changeait en acclamations et en triomphe. Ce noble port de jeune fille, ses blonds cheveux bouclés, sur lesquels brillait la couronne; le manteau de pourpre qui entourait ses nobles membres, comme pour les caresser et comme s'il était fier de revêtir tant d'éclat et de se serrer autour de ce corps délicat; ce costume bleu d'azur, et ce collier d'or qui rivalisait avec l'éclat de ce cou d'albâtre! Des rues, des places, des fenêtres, des balcons, tous les regards s'attachaient avec bonheur sur elle, et le vieillard lui-même semblait rajeunir en contemplant cette image surhumaine. Moi, chétif et misérable, j'étais là, je suivais de bien loin: un rayon de son œil brillant vint m'effleurer, comme, sous le feuillage vert et touffu des hauts arbres de la forêt, le soleil du matin éclaire par moment un obscur et faible arbrisseau.

— Oui, oui, répliqua le fou avec un sourire rica-

neur ; il est très-joli de voir ainsi le cou s'élancer avec tant d'aisance entre deux épaules blanches et potelées ; la tête, avec ses deux flambeaux, se mouvoir et se pencher ; puis, au-dessous des yeux et du nez effilé, les lèvres roses sourire à demi, de manière à laisser regarder dehors, comme des enfants curieux, les petites dents qui sont derrière ; puis le sein, à moitié visible, chercher, dans une harmonieuse ondulation, à percer son voile, comme s'il voulait agacer de légers coups l'or pesant et les éblouissants joyaux qui le couvrent ; et puis, comme ces hanches charnues portent ce corps si svelte et si élancé, et comme ce pied charmant regarde sous le costume précieux, large et enflé par le vent, pour s'assurer s'il y a là assez d'yeux pour voir, pour apprécier, pour garder tant de beauté, et s'il y a dans ces yeux assez de sens et d'intelligence pour deviner, dans un tendre désir, ce qui, caché par le voile, est plus attrayant encore !

Ferdinand se détourna en soupirant : une tendre rougeur colora son beau visage, et il voulut cacher au vieillard son ravissement candide. Celui-ci continua : — Quelle différence avec moi et avec tous ceux qui me ressemblent ! En effet, quand le cœur et le corps, et conséquemment tout l'être pensant et sentant, s'enfoncent dans les hanches disloquées, au lieu de s'élancer, c'est quelque chose d'ignoble — quoiqu'on ne puisse bien prouver pourquoi. — Quand, en outre, on a, comme moi, des jambes courtes, grosses et laides, des pieds plats et difformes, alors l'ensemble du corps, et l'enveloppe de l'âme sont à l'homme ce qu'un canard, ou tout autre oiseau aquatique est au cygne : on dirait que le piédestal a été brisé et la statue gâtée dans le moule.

Qu'importent alors un beau front, comme est en réal le mien, quelque noble, quelqu'intelligente qu'en soit forme, des yeux étincelants, et une bouche qui contourne en zigzags et en toutes sortes de moues et grimaces? On dira toujours : « La vilaine grenouille Vous, mon petit ami, vous êtes à la vérité plus jo mais à quoi cela vous sert-il?—Voici venir le fils du com Conrad, Wachsmuth. Un bel individu, quoiqu'il ne vous égale pas; mais le lourdaud possède, indépenda ment de sa belle figure, sa nombreuse succession d'ancêtres. Et notre histoire nous apprend que ceux-ci ont souvent rossé les autres, qu'ils ont été fréquemment rossés eux-mêmes, que quelques-uns d'entr'eux ont été pendus dans des rébellions et des guerres civiles, et, qui plus est, que plusieurs même ont été décapités; que d'autres ont commandé des armées, que l'un a fait brûler trois villes et massacrer trois mille citoyens paisibles. Vous ne pouvez pas, il est vrai, en dire autant de vos ancêtres, que personne ne connait. Aussi, le comte Conrad ne néglige-t-il rien pour rendre cela évident aux yeux de notre Jeanne. — Qui vous plaît le plus des deux vieux comtes, Conrad ou Hugo?

— O questionneur, répondit avec quelqu'impatience le jeune homme, je leur ai de grandes obligations, à tous les deux.

— Vraiment! répliqua le vieillard; uniquement, sans doute, de ce que vous vivez encore; car, autrement, qu'ont-ils fait pour vous? Et si le comte Hugo, ou Wachsmuth, le fils de Conrad, s'apercevait des regards que vous portez parfois sur Jeanne, et que vous laissez trop longtemps reposer sur ce beau visage, croyez-moi, vous ne vous en trouveriez pas merveilleusement bien.

— Tu es insupportable ! s'écria Ferdinand, en s'éloi-
ınt en toute hâte du vieillard, et il s'empressa de cacher
· visage pour dissimuler une larme qui brillait dans
yeux, puis il quitta la salle.

— Pauvre jeune homme, dit en soupirant le vieil-
d : si du moins, ils voulaient, et pouvaient le faire
:valier ; si on savait seulement s'il est d'une naissance
itime, il pourrait partir et tenter la fortune à la
ɜrre ; car ici, tôt ou tard, sa perte est certaine. Ça
passionne, ça s'enthousiasme, ça se bâtit des châ-
ux en Espagne ! la folie s'est emparée d'un tel enfant
ınt qu'on ait eu le temps de tourner la main.

ɔur ces entrefaites, un grand bruit pénètra jusqu'à la
le ; le cliquetis des armes, le retentissement des pas
si que diverses voix se firent entendre, et les princi-
ux conseillers, ayant à leur tête les comtes Hugo et
nrad, entrèrent, escortés par des hommes d'armes
par les plus notables d'entre les habitants ; Ferdinand
ıit aussi dans la foule ; il alla reprendre son ancienne
ıce.

Tous se rangèrent dans la grande salle, tandis que la
ule se dispersait, et tous les yeux se dirigèrent vers la
ıllerie qui reposait sur une colonnade et communiquait
vec les appartements du palais. La jeune comtesse de
landre, Jeanne, y parut avec ses femmes, fit, en sou-
iant et en s'inclinant, un salut très-gracieux à l'assem-
ılée, et se retira. Ferdinand s'imagina, qu'en s'éloignant,
:lle avait jeté sur lui un regard amical, et, en ce mo-
ıent, il se sentit heureux.

Les bourgeois se retirèrent aussi, les conseillers prirent
ngé des deux comtes qui restèrent seuls dans la salle
ec leurs fils et un petit nombre d'intimes. Ferdinand

était absorbé dans ses pensées ; Ingeram l'entraîna, parce que, dût-on ne les remarquer ni l'un ni l'autre, il lui paraissait inconvenant de demeurer dans la société des seigneurs.

Le comte Hugo, qui était revêtu de la première charge de l'état, étalait son obésité dans un pourpoint à riches boderies que recouvrait un somptueux manteau. Le comte Conrad était assis près de lui, et observait en silence et avec attention cet homme toujours souriant qui l'avait d'abord supplanté dans la tutelle, puis dans la direction des affaires. Conrad était grand et maigre, et son costume noir très-simple donnait quelque chose de plus solennel encore à son visage pâle et grave. Son fils, Wachsmuth, jeune homme dégagé, s'entretint d'abord à voix basse avec lui et s'assit ensuite sur le banc, le dos appuyé contre la muraille; le fils de Hugo, Humbercourt, resta, quelque temps encore, debout d'un air hautain, regardant Wachsmuth presque avec courroux, mais il finit par prendre place auprès des plus vieux conseillers. Les amis de ces deux hommes puissants observaient un silence solennel, et les considéraient alternativement à la dérobée sans oser tourner la tête, attendant avec anxiété le commencement d'une conversation qui devait être importante pour tout le monde.

Le comte Hugo rompant enfin le silence d'un air d'aisance et avec un sourire gracieux, présenta la main au grave Conrad.—Nous voici donc redevenus amis, honorable comte, dit-il, et vos vertus, ainsi que vos nobles sentiments, me donnent la conviction que vous avez apporté à cette importante réconciliation la sincérité et la piété avec lesquelles j'y ai moi-même prêté ma main et mon cœur. Nous avons juré sur le saint sacrement; le

Conseil et le peuple ont été témoins de notre serment et de notre baiser fraternel; et, à partir de ce moment, vous êtes encore, comme autrefois, l'ami de mon cœur; vous occupez la première place dans mon amour et dans ma confiance; vous redevenez cet ami paternel — quoique vous ne soyiez plus âgé que moi que d'un lustre — dont j'ai reçu les leçons avec admiration dans mes jeunes ans, et que je me suis toujours efforcé d'imiter comme un excellent modèle à suivre.

— Mon noble ami, réplique le comte Conrad, en pressant avec cordialité la main qui lui est offerte, je vous ai pardonné et vous m'avez pardonné ; j'espère que les bourgeois et le peuple, qui ont quelquefois souffert de notre inimitié, se sont aussi reconciliés avec nous, que tout ressentiment est éteint dans leur cœur, et que les bienfaits d'une paix exempte de trouble vont faire le bonheur de ces pays chrétiens.

— Dieu le veuille! s'écrie Hugo : vous savez que je ne vous ai jamais été personnellement opposé. La bourgeoisie, le Conseil et la noblesse ont placé leur confiance en moi et m'ont choisi pour tuteur et pour administrateur du pays ; j'ai dû céder au désir du peuple, ainsi qu'aux exhortations du clergé. La voix publique nous tyrannise souvent, quelque libre que nous nous estimions; peut-être le bien général souffre-t-il de ce préjugé, et ma nomination sera-t-elle aussi fortement blâmée, dans quelque temps, que mon mérite est exalté aujourd'hui; peut-être alors serai-je poursuivi par la haine de ceux-là même dont la faveur sans bornes m'a imposé mes fonctions.

— Ne nous occupons pas davantage, dit Conrad d'un ton solennel, de toutes ces choses mondaines qui

n'ont fait, pendant tant d'années, que troubler et inquiéter mon âme. Tant que l'homme doit résoudre les problèmes du gouvernement et de la politique, tant qu'il se croit appelé à prendre part à ces affaires terrestres, il est de son devoir d'employer la sagesse que le Ciel lui a donnée en partage à poursuivre ses desseins, qui lui paraissent louables. Aussi, loin de blâmer cette conduite ou même de ne pas la trouver vertueuse, j'estime au contraire qu'il est glorieux pour vous que votre sagesse se soit montrée assez éclatante, votre esprit assez fécond pour faire naître cette disposition favorable envers vous. La volonté du peuple, l'opinion et la faveur des masses peuvent être comparées aux vents : il y aurait folie de la part du matelot à vouloir imposer un frein à ces derniers, comme à un cheval ou à un mulet, au lieu de déployer toutes ses voiles lorsqu'ils le poussent vers le port où il désire aborder. C'est ainsi que vous avez agi, et avec raison ; vous eussiez été fou de vous conduire différemment ; et, si je ne m'en étais pas aperçu, comme tout homme expérimenté, on eût eu le droit de nous taxer d'imbécillité.

A ces mots, le jeune Humbercourt se lève furieux et s'écrie : — A qui en avez-vous ? l'ancienne querelle va-t-elle se ranimer ? Vous nous trouverez toujours prêts au combat, nous et nos amis; mais vos brillants discours s'émousseront sur toutes les poitrines comme des traits de plomb et tomberont impuissants à terre.

Hugo se lève aussi, ferme le poing, et sa figure, ordinairement gracieuse, prend tout-à-coup une expression de courroux : — Jeune homme ! crie-t-il à son fils, oses-tu bien élever la voix, quand des hommes parlent ? Ce drôle veut se faire entendre dans le

sein du conseil des amis de la sagesse ! Sors, va rejoindre les enfants, au nombre desquels tu comptes encore, insensé !

— Je reste, dit Humbercourt d'un ton doux mais décidé, et il se rassied près des vieux conseillers.

— En ce cas, tais-toi ! réplique Hugo, et ne réponds que si l'on te fait l'honneur de te questionner.

— Vous êtes, mon ami, reprend Conrad, trop emporté envers votre jeune fils ; ne l'humiliez pas, car son intention est bonne ; il ne peut souffrir qu'on ravale du moins d'après ses vues bornées, la dignité et la vertu de son père. Il est encore habitué à la guerre et aux querelles, et il oublie un moment la paix et notre réconciliation. Un jour il me portera autant d'attachement que vous-même. Moi aussi, j'ai été jeune, et un sang trop bouillant m'a souvent rendu coupable de colère et d'arrogance. Mais cette passion peut devenir une vertu, et ce qu'il y a de trop, à cet égard, dans votre cher fils, manque à Wachsmuth le mien, qui deviendrait, en outre, le jouet du premier spadassin venu qui saurait s'emparer de son esprit.

Wachsmuth rougit de confusion, et jette sur son père un regard dans lequel la prière se mêle à un doux reproche. Le regard d'Humbercourt est, au contraire, devenu plus fier et plus arrogant, et il cherche celui du jeune homme embarrassé.

—Pour moi, continue Conrad après quelques instants de silence, j'ai tellement renoncé à toutes les pensées et à tous les désirs de ce monde que je quitte dès demain la ville, pour aller me livrer entièrement à la vie contemplative dans mon château solitaire de la forêt. Celui qui, comme moi, a observé pendant plus de trente ans le cours du

monde, qui a non seulement porté à ses lèvres, mais vidé jusqu'à la lie le calice de douceur et d'amertume, oh! celui-là, quand l'esprit se révèle en lui, est fatigué de tout ce que l'existence offre de vide. Lorsque je partis pour la Grèce, comme croisé, avec mon ami le grand Baudouin, je voyais me sourire la jeunesse, le bonheur, une immense perspective d'aventures et de grands événements. Cette époque d'enthousiasme, où tant de rêves dorés me trottaient dans la tête, fut le printemps de ma vie, quoique j'eusse déjà passé l'âge de la jeunesse. Quelle carrière admirable s'ouvrait devant moi et devant mes compagnons, surtout devant mon prince, le noble Baudouin! Vous savez que l'empereur Alexis implora notre secours contre des traîtres, qu'il devint traître à son tour, et que nous, après de grands malheurs, après avoir perdu nos plus nobles amis, nous fîmes la conquête de Constantinople, cette ville immense, la seconde de l'univers. Les plus sages, comme les plus grands héros que l'Europe avait envoyés en Orient, proclamèrent unanimement notre Baudouin empereur, du consentement de la plus saine partie des Grecs. Mais ce règne héroïque ne dura qu'une année; et quelle année! De toutes parts des combats; la trahison partout; l'envie, la méchanceté, la haine dirigées contre notre illustre chef. Le roi de Bulgarie devint notre ennemi; dans notre armée, la discorde et la révolte changèrent l'issue des combats, et nous donnèrent la misère, au lieu de la victoire et des honneurs sur lesquels nous devions compter. J'aidai à sauver les débris de notre armée, mais notre empereur fut fait prisonnier, et les plus fidèles de ses guerriers taillés en pièces autour de lui. Dans son ignominieuse captivité, notre auguste prince fut maltraité par les présomptueux barbares. On

ignore combien de temps il a gémi dans les fers. Mais il est mort, à ce qu'assurent des compagnons d'infortune ; par une atroce dérision, on lui a d'abord coupé les bras et les jambes, on l'a ensuite jeté dans un fossé fangeux, où on l'a laissé souffrir, et où l'infortuné a encore supporté pendant deux jours et deux nuits ses affreuses souffrances. Henri, son frère, nommé empereur, a défendu l'empire pendant quelques années. Enfin, tous ont succombé !

— Permettez, mon noble ami, interrompit Hugo ; autant que je me rappelle, vous avez raconté autrefois la mort de notre Baudouin avec des détails plus circonstanciés, disant avoir vu de vos propres yeux le cadavre de l'infortuné.

— Noble comte, répliqua Conrad, il est certain que, gravement blessé moi-même, mortellement, paraissait-il, je le vis encore combattre héroïquement ; c'est ce qu'à mon retour jai raconté. En ralliant les derniers débris de nos troupes, je vis un glaive atteindre l'épaule de notre empereur, et l'infortuné, cédant au nombre, se rendit. J'opérai ma retraite avec l'armée défaite, que je ralliai autant que le permettait la confusion de cette journée. Lorsque je fus guéri, j'appris la mort de Baudouin ; plusieurs de mes hommes prétendirent avoir vu son cadavre mutilé ; et d'autres qui s'étaient rendus en ambassade auprès du souverain de Bulgarie, Johannizza, assurèrent que Baudouin était mort de chagrin dans sa prison, et que les barbares l'avaient même traité avec égards durant sa captivité. Ces versions contradictoires, dont on n'a jamais pu savoir laquelle était exacte, se sont répandues alors ; mais je n'ai pas vu moi-même le cadavre, et ceux qui croyaient avoir vu le corps de l'empereur, ne pouvaient, après tant de

lunes, et mutilé, défiguré comme il était, affirmer positivement que ce fût bien celui de Baudouin. Enfin cette vérité incontestable qu'il était mort fut un coup terrible pour tous les Francs et principalement pour nous, ses sujets. Etant un des plus anciens et des plus intimes de ses amis, je revins ici, chargé par le nouvel empereur Henri de plusieurs missions dans notre patrie. Tout le monde me reçut avec bonté, avec confiance, et on remit alors en mes mains l'administration de l'Etat. Mon activité était infatigable, mes intentions droites, mais le bonheur ne m'a pas favorisé autant que je croyais le mériter par mon zèle. Pour vous, la fortune vous a souri davantage lorsque vous vous êtes chargé des pénibles soins du gouvernement.

Je le répète, je me retire bien volontiers, avec joie même. Toutes les choses de ce monde me paraissent si pâles, si décolorées, si misérables que je n'y prends plus aucun intérêt, que je ne pourrais même plus m'y intéresser, mon ambition ou tout autre stimulant vînt-il à m'y pousser. Nous tous qui, avons assiégé et conquis Constantinople, nous avons trop gravement offensé Dieu et l'église ; dans notre ivresse et dans notre démence, nous avons fait couler le sang, nous nous sommes souillés de meurtres et de crimes, nous avons profané les autels : aujourd'hui nous en portons le châtiment sévère, et nos fils et nos petits-fils en seront punis à leur tour. Voilà pourquoi les barbares nous ont vaincus et ont égorgé notre empereur vénéré ; delà, la discorde, les troubles qui se sont élevés en Europe, dans nos pays ; delà, la révolte, les maladies, la peste; delà, l'hérésie, la sorcellerie et la ruine des générations et des peuples. Quoi qu'on fasse, tant que l'homme

s'occupe d'affaires mondaines, il est toujours exposé au péché et à l'erreur; nous en avons eu la preuve dans le brillant Richard Cœur-de-Lion, dans le précédent roi d'Angleterre, Jean, dans le grand Philippe de France, dans le conquérant Barberousse et dans toutes les grandes apparitions du temps. Quelque pieuses que pussent être leurs résolutions, leur enthousiasme fût-il le plus véritable, l'esprit mondain qu'on doit posséder pour être à même d'agir, s'empare insensiblement de notre ame, et les mauvaises passions sont tout-à-coup éveillées. Aussi ne reste-t-il à l'âme qui cherche sincèrement son salut qu'une seule voie : se séquestrer entièrement du monde. C'est ma résolution, et elle est inébranlable. Je veux me retirer dans les contrées les plus solitaires, visiter quelques ermitages, et fermer l'oreille à toutes les nouvelles.

Nous vivons à une époque où le cœur peut bien se réveiller, car des indices de toute espèce nous avertissent que nous ne devons pas prendre pour but de nos plus grands efforts ce qui n'a qu'une durée temporaire. N'avons-nous pas été témoins de la manière merveilleuse dont le grand François d'Assise a été pris de son enthousiasme pour la contemplation, et pour un saint pèlerinage ? Nos yeux n'ont-ils pas vu naître sa confrérie et celle du bienheureux Dominique? Combien ces saints hommes n'ont-ils pas édifié le monde et heureusement combattu l'hérésie ! Je suis encore profondément touché, car hier j'ai reçu la nouvelle de la mort du pieux François, qui, dans sa solitude, nous a fait voir les miracles les plus surprenants ; ses prophéties, et ce que nous annoncent tant d'esprits pieux, nous ont donné la conviction qu'il se prépare une époque importante dans

l'histoire, que de nouveaux troubles de toute espèce nous menacent, que la tranquillité n'est qu'apparente, que celui qui pense réellement à son salut doit se retirer à jamais dans la solitude.

Conrad se leva après avoir tenu ce langage et, s'approchant du comte Hugo qui s'était également levé : — Donnez-moi une dernière fois l'accolade, dit-il les yeux mouillés de larmes. — Ils se tinrent étroitement embrassés. — Nous nous séparons donc pour toujours : restez mon ami, malgré l'absence, poursuivit-il d'une voix émue, en quittant rapidement la salle. Wachsmuth le suivit sans pouvoir dissimuler son émotion. Les conseillers se retirèrent aussi en silence.

Hugo et son fils restèrent seuls dans la salle et s'entre-regardèrent longtemps. Enfin Humbercourt rompit le silence : — Tel est l'homme! faible et misérable, quelque fort qu'il s'imagine être! Je voulais suivre cet efféminé, ce Wachsmuth pour le provoquer au combat, et me voilà-t-il pas que ce vieux et dévot chevalier m'a tellement ému que les larmes m'en sont venues aux yeux.

—Et pourquoi, dit Hugo froidement et comme plongé dans une profonde réflexion, voulais-tu te battre avec ce jeune homme?

—Parce que je sais, répondit amèrement Humbercourt, qu'il n'a pas renoncé à ses vues sur la jeune princesse Jeanne. Depuis que le vieillard lui a fourré ce projet en tête, ce blondin attache sur elle des regards de feu. Je lui chasserai cette idée de l'esprit ou je cesserai de porter une épée.

— Tais-toi, dit le père; puis il retomba dans ses profondes réflexions. Il reprit après un instant de silence : — Une fois pour toutes, je te défends de pareils enfan-

llages; te voilà grand, il faut te comporter comme un omme apte aux affaires importantes. — Il se mit à ller et venir tout pensif en laissant échapper des phrases ntrecoupées : — Se battre! faire de l'éclat! tuer peut-tre ce jeune homme! Il s'agit bien de cela! — Des ntérêts plus graves sont en jeu, et il faut prendre de out autres mesures. Puis il marcha plus vite, murmu-ant et grommelant quelques paroles inintelligibles, assa plusieurs fois la main sur son front qui s'était pro-ondément ridé, s'arrêta tout-à-coup devant son fils, se redressant et posant ses deux mains sur les épaules du une homme dont la taille était plus élevée que la enne; après l'avoir regardé quelque temps, il lui dit à oix basse : — Humbercourt! mon fils chéri! mon uni-ue héritier, soyons sur nos gardes; cet homme ne par-rait pas ainsi s'il ne couvait quelque grand et impor-nt projet. Sois prudent, mon fils; sois grave et digne : tes ancêtres, toi sur qui je voudrais pouvoir accumuler us les honneurs de la terre, toi pour qui seul je veille me tourmente.

— Comment? dit le jeune homme avec surprise; vous avez pas encore confiance en votre ancien ami, en votre cien ennemi? vous croyez qu'il n'y avait rien de sérieux ns son langage qui m'a attendri?

— Moins que jamais, reprit le vieillard; du sérieux? n'y a-t-il de sérieux pour lui, hormis son arrogance et pensée d'élever son efféminé fils? Crois-en, mon ami, a longue expérience; un homme qui a blanchi dans les ffaires publiques, dans les mensonges et dans les ruses, qui a toujours ourdi des trames d'ambition et d'égoïsme, qui est habitué à dominer les autres et à s'en servir comme le bêtes de somme ou tout au plus comme d'intrépides

chevaux; cet homme ne se retire pas volontairement de la scène, à moins d'avoir le cerveau dérangé, d'être atteint de démence; et notre brillant Conrad ne m'a pas l'air d'en être là, quelque pieuses que soient ses paroles et les contractions de ses lèvres. Certainement, quelque noirceur bien grande, bien vaste est parvenue à sa maturité. Déploie donc, mon fils, toute ton intelligence. Conduis-toi avec prudence, avec réserve; contiens ce fol emportement qui peut nous perdre tous les deux; sois affable avec tout le monde, particulièrement avec ceux qui nous sont inférieurs, afin d'acquérir des amis. Tu es fier de montrer jusqu'où peuvent aller tes prétentions. A l'avenir, ne te conduis pas de la sorte, si toutefois l'envie t'en prend encore, avant que ton pouvoir ne soit affermi et assuré. Avant tout, renonce à tes manières rudes, modère ta voix si forte, si éclatante; apporte dans ta mise plus de recherche et d'élégance; prends pour modèles quelques-uns de nos gracieux courtisans, lis les tendres chants d'amour des Français, des Allemands et de quelques Brabançons qui se sont essayés dans la poésie; montre-toi plus souvent dans les appartements des dames, afin que tes manières sauvages et trop mâles acquièrent quelque chose de plus aimable; emprunte quelque chose de la jeune femme.

—En un mot, dit Humbercourt en frappant du pied avec humeur, je devrais imiter cette pâle physionomie de Wachsmuth; je ne le puis, ni ne le veux!

— Insensé! dit le père irrité; toutes mes paroles, toutes mes exhortations réitérées sont donc vaines? sois ce que tu voudras, mais sache au moins feindre, afin d'acquérir ce qui seul te permettra d'être sincère. Gagne le cœur de la jeune princesse, deviens, par son amour et

par mes soins, comte de Flandre; puis alors montre-toi au monde et aux princes tel que tu es, et prends les dehors que tu crois majestueux.

— J'ai remarqué, s'écria le fils, que les manières du langoureux Wachsmuth ont toujours déplu à la princesse; j'ai même appris qu'elle admire les hommes énergiques, audacieux; qu'elle vénère Richard Cœur-de-Lion, et son père, Henri II, Henri le Guelfe, qui lutta si longtemps contre Barberousse; et les Milanois qui défendirent leurs libertés avec une si grande énergie. Toute cette recherche est bonne dans les appartements des troubadours; suspendez toutes ces sornettes aux couronnes de fleurs flétries de leurs luths résonnants. C'est l'épée qui fait l'homme; et la résolution, le courage, et, au besoin, la témérité, qui font le héros et le prince. Ce n'est qu'ainsi que notre Baudouin est monté sur l'antique trône des empereurs grecs, ce qu'aucun prophète n'eût pu lui prédire dans sa jeunesse.

— Cette opiniâtreté fait mon désespoir, et je prévois que contre elle viendront échouer tous mes plans les mieux combinés. Mais, laissons cela; le réservé Conrad doit occuper en ce moment toutes mes pensées; nous devons le faire observer par des amis, et, si je pouvais me fier à toi, tu le suivrais, sous un prétexte quelconque, afin de rester près de lui et des siens : mais tu manques tout-à-fait de ruse, de prudence même, et je craindrais que tu ne profitasses uniquement de cette mission que pour te battre avec Wachsmuth, et donner cours à ton ressentiment contre cet innocent jeune homme.

—Il peut arriver aussi qu'on ait trop de prudence, répondit Humbercourt, non sans quelque fierté; je n'ai pas

encore vu les tissus trop fins durer longtemps ; c'est ainsi que notre voisin, le précédent roi de France, le grand Philippe, a perdu bien des avantages qu'il aurait pu obtenir par une voie plus facile, plus franche, plus simple.

— Il te sied bien de parler de politique et d'affaires d'état, et de juger de grands souverains! Je ne serai tranquille que si j'apprends que Conrad s'est retiré dans son château solitaire, qu'il ne voit plus aucun de ses anciens amis, qu'il visite réellement les ermites, et qu'il mène une vie contemplative.

Ils quittèrent la salle en continuant de discuter. Sur la place et dans les rues, Hugo distribua à chacun les plus gracieux saluts et le plus aimable sourire. Plus tard il se rendit au château pour délibérer avec Jeanne sur les affaires du pays.

Ferdinand, absorbé depuis longtemps dans ses pensées, est assis dans un endroit de la profondeur du bois où l'eau d'une source limpide serpente en murmurant sur le gazon. Son œil contemple avec plaisir les lumières qui se jouent à travers le feuillage sombre des hêtres, et vont frapper ça et là, en vacillant, les troncs blanchis des arbres. Les oiseaux printaniers chantent encore, et un faible vent gémit dans le feuillage agité. Dans quelques endroits, où le bois est plus clair, on découvre des chaumières, et la fumée qui s'en échappe s'élève paisiblement dans les airs; parfois le feuillage frémit et interrompt la mélodie du chant des oiseaux ; tout-à-coup un chevreuil

passe près de lui et gravit légèrement une colline, en bondissant; Ferdinand prend un papier qu'il avait déposé sur le gazon, et achève ce qu'il avait commencé d'y écrire.

Après avoir relu ses vers, inspirés par son brulant amour pour Jeanne, sa souveraine, il ne put s'empêcher de les chanter, sur un air de sa propre composition, d'une voix faible d'abord, mais qui devint insensiblement plus forte. A peine eut-il fini, qu'il tressaillit en entendant du bruit derrière lui ; mais il se rassura bientôt en apercevant le fou, qui se mit à rire à gorge déployée.

— Ainsi, s'écria Ingeram, les deux amoureux se rencontrent dans la délicieuse solitude du bois! Oui, mon enfant, il est doux et ravissant de laisser ainsi échapper les sons de sa poitrine, afin que, sur les aîles de la parole, ils portent au loin nos vœux dans le pays des rêves et des pressentiments.—Rougissez, jeune homme, de ne pas savoir faire un meilleur usage de votre temps précieux.

—Puisque tu m'as entendu, répliqua Ferdinand, cesse donc de me blâmer; tu connais l'état de mon cœur, et tu devrais comprendre ma plainte.

—Eh! mais, s'écria le fou avec chaleur, il n'est défendu à personne, quoi qu'il puisse d'ailleurs éprouver, d'être raisonnable, et il n'est interdit à personne d'être puéril et fou. Et voilà ce que vous êtes. Faites des vers, si tel est votre destin; mais point de ces jérémiades, qui n'ont pas le sens commun.

— Et c'est ainsi que parle, dit Ferdinand en poussant un soupir, celui qui connaît ma position et qui se dit mon ami? —Pauvre, sans parents, inconnu à moi-même et au reste des hommes, ne sachant pas même qui je suis, quelle mère m'a donné le jour, quel a été mon père, si l'un et l'autre vivent encore, je ne puis prétendre ni au

titre de chevalier, ni à aucun autre, et je serais aussi pauvre que le dernier des mendiants, si la main du gouvernement se retirait de moi. Et, en outre, ce sentiment qui remplit mon cœur, cette passion pour la souveraine du pays, plus inaccessible pour moi que le palais le plus éloigné des Indes lointaines, que l'étoile du soir qui étincèle au-dessus de ma tête!... — Où puiser du courage, de la confiance, comment ouvrir mon cœur à la moindre espérance ?

— Fais des vers, mon enfant, répliqua Ingeram d'un ton de bonhomie, exhale en couplets toutes les souffrances de ton sein; chante, s'il le faut, jusqu'à en mourir, comme, au dire des troubadours, le rossignol expire dans l'excès de son émulation : seulement, sois frais et dispos, et saisis avec confiance la vie par ses deux mains brûlantes, et contemple-la dans des yeux vifs; car, et c'est là le principal, tu es jeune, fort, vigoureux, beau, et tu peux, dans ces jours de fraîcheur et d'inexpérience, espérer et attendre tous les trésors que répandent seules les étoiles qui sont au-dessus de nous, et la destinée et le bonheur qui tournent autour de notre globe. Il arrive aussi qu'un cœur vraiment énergique parvienne, par le charme de sa confiance intime, inébranlable, à faire sortir une destinée du cercle invisible, et à la rendre vivante et réelle. Si vous avez un jour un sort brillant, si vous comptez pour quelque chose dans le monde, composez alors des vers plaintifs et touchants qui arrachent des larmes à tous vos auditeurs. Mais, tant que vous serez malheureux, soyez gai et de bonne humeur.

— Privé de ce sentiment de mon amour, je ne serais rien, cet amour est ma conscience, et, je le sens par Jeanne, par moi-même et par mon cœur, le désespoir est ma seule

perspective. Ma vie elle-même s'est transformée en un songe, et, de quelque côté que je porte les yeux, je ne vois que des ombres, des nuages, de l'obscurité et des abîmes.

— Tais-toi! s'écria le petit vieillard avec impatience; des paroles si vides de sens ne doivent jamais sortir de la bouche d'un garçon d'esprit. Ce n'est pas que je veuille que tu comprimes ton amour. Non, mon ami, deviens, s'il se peut, plus amoureux, plus enthousiaste encore: cela fait du bien à la jeunesse et la rend audacieuse. Mais, jeune présomptueux, cet amour n'a pas besoin d'un objet spécial, et il est fort heureux qu'une énorme distance te sépare de Jeanne. L'amour lui-même, ce cœur profondément agité, cet enthousiasme qui t'élève tellement au-dessus de la terre et de ses misères, qu'il te semble on ne peut plus facile d'accomplir les actions les plus éclatantes, les entreprises les plus héroïques, et de conquérir des principautés, des royaumes et de la gloire; et que la mort et les dangers devraient, comme des petits chiens apprivoisés, venir manger dans ta main, en te caressant; ce sentiment est le principal dans cette fièvre d'amour. Mais réfléchis et compte un peu sur tes cinq doigts. Tu es tellement transporté qu'un serrement de sa main, qu'un baiser de ses lèvres t'occasionneraient un tremblement, un évanouissement, et que le mariage, la possession te feraient perdre la tête durant quelques jours. Eh bien! supposons que tu sois prince et que la belle Jeanne soit ta femme. Au bout de six mois ou d'un an, — car une fois que le temps est passé, il semble toujours qu'il n'a duré qu'un instant — vous voilà l'un en face de l'autre, elle souffre d'un rhume, et toi d'une toux, elle

a de l'humeur parce que, la veille, vous vous êtes q rellés au sujet de sa toilette ou d'une dame de la co de ton côté, tu es mal disposé parce qu'un autre Com te suscite des contrariétés. Vous éprouvez tous deux l'ennui, et ne voulez pas vous l'avouer, et vous en ve bientôt à vous adresser mutuellement ce reproche q vous vous aimez moins qu'autrefois, et, au fond, chac de vous ne se dissimule pas qu'il est mérité. — Eh bie qu'en serait-il donc des larmes, des soupirs, des chants d'a jourd'hui? Ne seriez-vous pas obligés, malgré la meilleu volonté du monde, de vous reporter dans le passé po mendier ne fût-ce qu'une faible étincelle de l'éclat q éblouit en ce moment tes yeux? — Que ta vie est différen aujourd'hui, combien elle est plus remplie, plus gran plus radieuse, pour peu que tu comprennes tes avi tages! A présent, mon ami, tu es en relation invisib mais intime, avec tous les esprits féminins de la beau dans tous les buissons, dans toutes les montagnes, d l'aurore et dans le crépuscule du soir, tu vois le dou malicieux sourire des nymphes; le faible murmure ruisseau se transforme pour toi en agaçantes parc d'amour; dans le tiède zéphyr, dans l'air du printem se joue la main la plus délicate qui vient sentir les b tements de ton cœur; les fleurs des arbres t'envoi un baiser des immortelles, et tu sens le souffle de bouche la plus gracieuse. Toute la prétendue réal n'est, au prix de cela, qu'un bien fade bousillage; cependant tu méprises cet état, et tu veux l'échan contre le plus brillant. Garde-t-en bien, ami!

— Bavarde, va, bavarde à ton aise, s'écria Ferdina avec humeur; que peuvent toutes ces bulles d'eau de sottise contre un seul de ses regards?

— Assurément, continua le vieillard sans se déconcerter, ses yeux sont fort beaux et très-purs, et dans leur éclat, brille quelque chose qui commande l'estime ; un être si merveilleux aime-t-il, soupire-t-il, et se donne-t-il à un autre, qui n'appartient pas non plus à la sphère des esprits, cela vaut bien la peine qu'un couple d'anges, qui n'a pas de saint à protéger ou de pécheur à convertir, consacre une heure de loisir à contempler de loin, appuyé sur la fenêtre du Ciel, l'agréable spectacle d'une si douce rencontre d'amour : cela ressemble assez à deux jeunes chats qui jouent ensemble. Plus tard, il est vrai, le chat et la chatte prennent des airs officiels quelque peu solennels; c'est qu'alors ils ont déjà l'expérience derrière eux, et n'en sont plus à ce jeu d'amour aussi agréable que plaisant.

Ferdinand se leva pour s'éloigner, mais Ingeram le retint par la manche, et lui dit avec le plus grand sérieux : — Si vous ne pouvez supporter des discours graves et profonds, causons un peu sur un ton plaisant, pour nous égayer. A quoi bon cet amour si sincère, si pur, qui vous gonfle si orgueilleusement le cœur, s'il n'aboutit qu'à vous faire peigner votre blonde chevelure avec plus de soin que n'en prennent les autres hommes? Si les sentiments de cette nature ont quelque chose de plus généreux que l'appétit qu'on éprouve pour du poisson frit, montrez-le donc par des faits. La souris ne se laisserait pas facilement prendre au piége, n'était le morceau de lard dont l'odeur l'attire. Plus d'un homme resterait, comme tant d'autres, un individu vulgaire, l'esclave de l'habitude, s'il ne trouvait, au seuil de sa jeunesse, l'amour qui l'attend, l'enflamme pour de grands desseins, et le conduit par la main au bord du

gouffre du danger. Croyez-vous donc que cette ch[illegible] Jeanne pourra mener une vie tranquille, sans inqu[illegible]tude, sans soucis, sans embûches? Pensez-vous qu'[illegible] ait beaucoup d'amis et de cœurs sincères sur lesquels [illegible] puisse compter? Tuteur, noblesse, peuple, clergé, vi[illegible] guerriers, nouveaux serviteurs, conseillers, tous lui t[illegible] dent des pièges et lui font la chasse comme à un chevre[illegible]il Devenez donc son ami, son gardien, dût-elle même [illegible] pas s'en apercevoir, ne pas s'en douter; épiez les embûches qu'on lui tend, cherchez à surprendre et à anéantir la trahison que de secrets agents trame[illegible] contre elle. Nul homme n'est si bas placé qu'il ne puis[illegible] devenir le bienfaiteur même de l'homme le plus élev[illegible]. Votre amour, s'il est sérieux, doit vous donner pour cela des aîles, ou vous couvrir d'une cuirasse. Aiguisez votre esprit, veillez sans relâche, afin de pouvoir dire un jour: C'est à moi qu'elle est redevable de ceci, de cela.... Mais n'entendez-vous pas parler dans notre voisinage?

Déjà l'obscurité se répandait dans le bois. — Pourvu qu'on ne nous ait pas entendus, dit Ingeram à voix basse. Lorsqu'ils approchèrent d'un endroit moins sombre, mais plus écarté, l'œil perçant du jeune homme reconnut le grand et fluet Conrad, conversant avec un étranger; mais ils parlaient si bas, que, de derrière les arbres, on ne pouvait rien comprendre de leur entretien, et Ingeram et Ferdinand n'osaient s'approcher, de crainte de passer pour des espions. Quelques instants après, les deux interlocuteurs se séparèrent, prenant chacun une direction différente, et le fou ne tarda pas à dire : — Si mes yeux ne sont trop abusés par l'obscurité, l'individu qui s'entretenait si vivement avec le comte, est Robert-le-Brun, ainsi surnommé à cause de la couleur de son visage. Il

ait aussi avec l'empereur Baudouin à la terre sainte, ı Grèce et à Constantinople, et il est revenu de sa cap-vité, il y a nombre d'années, malade et mendiant. :ndant quelque temps, il a joui d'une certaine considé-tion à la cour, protégé par Hugo et par Conrad; il pportait beaucoup de fables touchant la mort et les affrances de l'Empereur, ce qui lui a donné momenta-ment quelque importance auprès de bien des gens, r il se vantait d'avoir possédé la confiance de Baudouin, même d'avoir rendu plusieurs services à l'Empereur ptif, malade et mourant. Plus tard, sa considération issa, et l'on prétend qu'il se joignit d'abord aux ré-ltés du Hainaut, et ensuite à des brigands. On le ait mort, quand on apprit tout-à-coup qu'un pieux :re de l'ordre de St-François l'avait converti, et t'il était devenu lui-même un révéré et saint ermite. peuple des campagnes, qui n'est souvent que trop dule, raconta même qu'il faisait des miracles, et on mit à conduire à son ermitage des malades et des ssédés. Les deux anciennes connaissances viennent de retrouver dans le bois, et quelque pieux qu'ils puis-nt être, il est difficile de croire que leur entretien ait ulé sur la religion.

En sortant du bois, Ingeram et Ferdinand gagnèrent grande route, et rencontrèrent des voyageurs. C'était comte Conrad; à sa gauche chevauchait son fils Wachs-uth, et à sa droite se trouvait le chapelain de sa mai-on, avec lequel le vieillard semblait absorbé dans un ave entretien, car il n'aperçut pas les deux promeneurs ıi le saluèrent humblement en passant près de lui. Des riteurs, beaucoup de chevaux, et plus encore de ılets chargés de bagages, fermaient la marche.

— Nous pourrions bien avoir été injustes à son égard, dit Ingeram en approchant de la ville avec le jeune homme; ce n'était probablement pas lui qui se trouvait dans le bois : il paraît même quitter sérieusement la ville pour toujours, à en juger par l'immense quantité d'objets qu'il emmène avec lui.

Tout-à-coup Ingeram s'adressa de l'air le plus amical à Ferdinand, et, quittant la main du jeune homme : — Ami, lui dit-il, nous entrons maintenant dans la ville, les bourgeois respirent sur leurs portes l'air tiède du soir, et la noblesse se promène sur les places publiques. — Ne rougissez-vous pas de vous exposer ainsi avec le petit Ingeram aux regards curieux de la foule? Pour peu qu'il en soit ainsi, ne faites pas avec moi la moindre façon ; je suis accoutumé à voir les gens qui jouissent de quelque considération ne vouloir rien avoir de commun avec moi.

—Non, mon ami, répondit Ferdinand avec émotion ; tu as toujours été si bon à mon égard ; tu as été dans le temps mon unique consolation, je pourrais même dire que souvent tu t'es conduit envers moi comme un père; il y aurait donc ingratitude de ma part à ne point reconnaître la droiture et la rectitude de ton jugement, et à oublier ton attachement pour ma personne.

— Comme un père! reprit le vieillard ; vous venez de dire là quelque chose de joli. Vous ne connaissez pas vos parents, vous n'avez jamais entendu parler d'eux. Eh! bien ! si j'étais réellement votre père?

Ferdinand recula d'un pas comme frappé d'épouvante.

— Oui, oui, dit le vieillard avec moins de gaieté, voilà bien les hommes; — et qu'en pourriez-vous donc? Après tout, un père est un père ; — s'il en était ainsi ?

— Parlons raison ; interrompit le jeune homme avec embarras, et ils entrèrent dans la ville.

Les dernières paroles du vieux Ingeram, prononcées avec le ton de la plaisanterie, avaient produit sur Ferdinand une impression profonde, plus profonde même qu'il ne se l'avouait. Souvent il s'était secrètement bercé de rêves, et de l'espoir que son père, homme considéré, se révèlerait un jour ou l'autre, le tirerait de son obscurité, et effacerait la tache qui l'embarrassait tant dans le monde; ou que quelqu'évènement déciderait sa mère, qui ne pouvait être qu'une princesse, à apparaître dans son éclat et à lui donner un nom, des terres, une haute position dans le monde, et surtout la jeune princesse Jeanne qu'il adorait, et sans laquelle le plus beau trône de la terre eût été sans prix à ses yeux. Il ne dormit point de toute la nuit, examinant quelle influence pourrait exercer sur son sort la circonstance qu'Ingéram fût réellement son père, et qu'on vint à le découvrir prochainement. Il tomba dans le plus profond découragement, et même dans une disposition d'esprit à se mépriser lui-même; mais il ne tarda pas à se reprocher amèrement de rougir déjà de son père, comme si ses suppositions ou ses craintes étaient converties en réalité; puis il sourit en songeant à ses scrupules exagérés ou pour le moins prématurés. En repassant dans son esprit sa vie entière, en se rappelant l'amitié et la tendresse que l'étrange vieillard n'avait cessé de lui témoigner, les doutes qu'il venait de bannir de son esprit s'y réveillèrent avec une nouvelle force, et il se

sentit de nouveau dans une poignante agitation. Il résolut enfin de demander à quelques vieux conseillers, qui lui avaient toujours donné des marques d'intérêt, s'ils ne pourraient rien lui apprendre de précis touchant sa famille ou le guider dans ses recherches; il prit cette résolution, bien décidé à supporter son sort avec résignation, à entourer le vieillard d'un véritable amour filial, et, au pis-aller, à vivre obscurément en disant adieu à toutes ses espérances.

Cependant le comte Hugo n'était pas resté inactif: le gouvernement, dont il s'était attaché à accaparer toutes les rênes, se trouvait presque entièrement concentré dans ses mains. Par l'affabilité et la flatterie à l'égard de ceux-ci, par les menaces et la fierté envers ceux-là, par la familiarité, les plaisanteries avec d'autres, il avait su réduire à l'inaction les conseillers qui auraient pu l'entraver. Toujours serein, toujours ouvert en présence de Jeanne, il avait gagné sa confiance; et il se croyait peu éloigné du moment de l'exécution de son grand projet, si son fils secondait ses vues par des manières distinguées et aimables et par une conduite mesurée, si sa farouche impétuosité ne l'éloignait de la princesse, tandis qu'il devrait s'approcher d'elle et tâcher de lui devenir cher, puis indispensable. D'un autre côté, il avait la satisfaction de recevoir de ses habiles émissaires des nouvelles extrêmement rassurantes au sujet de Conrad, dont la conduite énigmatique et le départ l'avaient tellement intrigué que, malgré sa rare habileté à feindre, ceux qui le connaissaient bien devinaient facilement, à travers sa sérénité affectée, le trouble et l'embarras de l'homme d'état. Mais quand il eut appris que Conrad s'était réellement retiré dans les bois, qu'il se vouait exclusivement à la dévotion

et aux pratiques pieuses, qu'il visitait les couvents et les ermitages des alentours, et qu'il n'avait conservé aucune relation avec le grand monde; alors sa sérénité naturelle revint, il crut avoir écarté tous les obstacles, et pensa que Jeanne et son fils se prêteraient à ses vastes projets.

Quelques jours après, sur la place du marché, le grand et vigoureux Rudolphe Ademar, doyen des bouchers, appuyé sur son bâton, comptait les têtes d'un troupeau de moutons qu'il venait d'acheter; le maître charpentier Hattrich vint le chercher pour se rendre à l'Hôtel-de-Ville. Quand, après quelques contestations avec le vendeur, l'affaire fut enfin terminée et le paiement effectué, Hattrich dit aux bourgeois qui se trouvaient présents en cet endroit : — Que pensez-vous de notre nouveau gouvernement; êtes-vous satisfaits que Jeanne soit enfin notre princesse?

— Je pense, répondit Ademar, qu'il n'y a pas trace du moindre changement, que tout reste dans l'ancienne ornière et que l'industrie, le commerce et les métiers ne reprennent pas le moins du monde. Que le Diable emporte tout, si la paix nous coûte aussi cher que la guerre.

— Vous avez raison, reprit Hattrich, qui avait déjà la tête montée; a-t-on fait quelques réductions sur les impôts, comme on nous l'avait promis? Et pourtant les besoins de la guerre, et l'insurrection de nombre de villes pouvaient euls excuser les charges qu'on laisse peser sur nous.

— Fiez-vous à de pareilles promesses, reprit Ademar; c'est ainsi qu'on leurre toujours le peuple; l'expérience me l'a démontré. Dans ma jeunesse, j'accourus ici avec le peu que je possédais, et, dans mon zèle stupide, je donnai plus même que n'avait demandé feu Baudouin pour sa croisade,

tant mon cœur avait été touché de tous ces beaux discours. — Au bout d'un an, je fus jeté en prison pour avoir blâmé assez vivement la noblesse, et alors mon dévouement, comme on l'avait appelé, fut totalement oublié.

Le gros et court chaudronnier Antoine Piestel, la figure pourpre et boursoufflée, se frayant un passage à travers la foule, vint frapper du poing sur la table du boucher, en criant d'une voix enrouée: — Maudites soient toutes ces promesses et maudits tous les imbécilles qui y croient! Je vous dis que la guerre vaut encore mieux que cette paix ridicule, ennuyeuse. Dans la guerre, se trouvant eux-mêmes dans le besoin, ils ont moins le loisir d'inventer ces tracasseries et ces vexations qui nous écorchent.

— De quoi vous plaignez-vous, compères? dit un vieillard en jaquette grise. Vous jouissez de la paix, l'industrie fleurit, vous êtes tous dans l'aisance, riches peut-être; c'est dans les campagnes que tout va mal. Le paysan est opprimé, et nous, fermiers libres, nous sommes réduits à la misère; la noblesse exerce sur nous une oppression dont les villes ne peuvent se faire une idée.

— Maître Firlunger, s'écria le chaudronnier, vous parlez encore comme le veau de la Porte-Neuve. Messires les juges devraient en agir tout autrement avec vous autres hérétiques, albigeois, qui outragez le clergé, négligez et raillez l'église. Vous êtes encore tout arrogants de vous être tirés si facilement de l'interrogatoire.— Mais, gare le bucher !

— Calomniateur ! s'écrièrent plusieurs paysans qui traversaient en ce moment la place : que n'êtes-vous aussi bon chrétien que notre Gui Firlunger! Quelles gens détestables! Ils sont si fiers de leurs bonnets et de leurs pourpoints !

— On devrait les leur arracher, reprit un paysan d'une taille gigantesque en s'avançant d'un air résolu.

Il s'éleva aussitôt un grand tumulte, les bouchers accoururent avec des couteaux et des haches, la bourgeoisie se rassembla, et l'on vit arriver une multitude de personnes armées d'épées et de piques. Le nombre des paysans qui venaient du marché s'accrut également, on brandit des gourdins et des glaives rouillés, et un vieux et respectable ecclésiastique eut bien de la peine à se frayer un chemin à travers la foule, et à parvenir, par ses signes et par ses gestes, à rétablir un peu le silence. Qu'y-a-t-il donc? demanda-t-il, lorsqu'il put se faire entendre; quel est votre dessein, mes chers Gantois? Et vous, bons campagnards, d'où vient votre mécontentement?

Sur ces entrefaites, le jeune Humbercourt sortit du palais. Il pénétra avec sa violence naturelle au milieu des groupes les plus épais. — Qu'est cela, dit-il de sa voix forte et vibrante; tous ces gens se trouvent trop heureux sans doute? Ils ne se possèdent pas d'arrogance, ils sont déjà fatigués de la paix et ont acquis trop d'embonpoint. Il leur faut une saignée pour dissiper cette pléthore dangereuse, et les faire revenir à la raison.

On avait d'abord respectueusement fait place au noble jeune homme, au fils du régent; mais tout-à-coup des voix nombreuses s'élevèrent à la fois, pendant que de toutes parts on l'enveloppait d'un air menaçant. Grâce à cette intervention, paysans et citadins semblaient d'accord, et, au milieu de ce tintamarre, on entendait distinctement: — Oui, c'est ainsi que pense la noblesse! — La noblesse est notre ennemi commun. — Elle est pire que les païens et les hérétiques! — Le jeune tyran a déjà pris ces leçons de son père! — A bas le misérable insolent!

Humbercourt pressé de toutes parts, entouré de visages menaçants et railleurs sur lesquels se lisaient les plus sinistres desseins, grinçait des dents, repoussait tous ceux qu'il pouvait atteindre; il jurait, il blasphémait; mais sa voix était dominée par le tumulte et les cris. Enfin, par un mouvement prompt et subit, il parvint à dégaîner son épée, et le sang allait peut-être couler, quand un nouveau tumulte et un spectacle extraordinaire attirèrent l'attention générale.

Une foule innombrable déboucha de l'autre côté du marché, et de toutes les rues avoisinantes des valets, des bourgeois, des femmes, des jeunes filles affluèrent et se joignirent aux premiers qui suivaient une étrange vieille femme courant par la ville en faisant des gestes forcenés. Elle portait des vêtements gris presque semblables à ceux d'une nonne; elle chantait et criait à tue-tête, et étendait les bras en s'agitant convulsivement, pendant que le vent faisait voltiger sa chevelure grise. Ses yeux noirs étaient écarquillés, sa bouche écumait, et l'on avait peine à distinguer les paroles entrecoupées qu'elle proférait toute haletante.

— Que se passe-t-il? demandait un grand nombre des assistants.

— C'est une prophétesse, une céleste devineresse, criait-on d'un autre côté.

La vieille s'arrêta au milieu du marché, comme pour prendre du repos, regarda tout autour d'elle avec des yeux enflammés, se frappa la poitrine et s'écria : — Faites pénitence! faites pénitence! le jour de la rémunération approche!

— Pénitence! Pénitence! répéta le peuple en la suivant.

Cependant des ecclésiastiques et des moines s'étaient approchés, tout le monde questionnait et voulait savoir d'où venait et ce que signifiait cette étrange apparition. Un vieux paysan raconta que, depuis longtemps déjà, cette femme vivait comme une sainte dans les environs de Valenciennes, et qu'elle jouissait de la considération des communes d'alentour. Elle connaissait l'avenir, possédait le don de guérir, observait des jeûnes sévères, et venait d'être envoyée dans les Flandres, dans le Brabant et dans le Hainaut, pour exhorter les peuples pécheurs à la pénitence, pour conjurer le malheur qui les menaçait.

—Impies, s'écria la vieille avec une nouvelle force, incrédules, qui ne vous amendez pas, lors même que des présages et des miracles frappent vos yeux!

Le grand Adémar s'avança alors, ayant près de lui le paysan dont la taille surpassait encore la sienne :—Femme, dit-il, que voulez vous? que devons-nous faire?

— Rendre la ville meilleure, répliqua la farouche vieille, ne pas souffrir les impies parmi vous, et vous convertir à la vraie foi.

— Quelle est-elle? reprit Adémar, et quels sont les miracles que vous nous annoncez?

— Confessez-vous! s'écria la vieille avec une émotion convulsive. Tombez à genoux! Ajoutez foi à mes paroles, car le Seigneur parle par ma bouche. Les morts ressuscitent, les cadavres vous prêcheront; mais fuyez les plaisirs, les danses, les tavernes; menez une vie austère, afin que la punition sévère du Seigneur vous épargne.

— Les morts ressuscitent? Où, où donc sont-ils? Toi-même, vieille et étrange femme, es-tu spectre ou cadavre?

— Je suis mortelle, comme vous, et, comme vous, je n'ai pas encore cessé de vivre; mais avant que cette lune

se renouvelle, avant que la faucille abatte les moissons, vous verrez le miracle et le toucherez de la main. Oui, les morts reviendront, ils vous délivreront des impies et vous ramèneront des temps meilleurs.

— Elle est folle! dit Humbercourt, on va la conduire à la tour des insensés, et elle y restera jusqu'à ce qu'elle recouvre la raison.

Sur un signe du jeune homme, les agents s'approchèrent, et un grand nombre de nobles qui étaient sortis de leurs maisons, ou qui revenaient de la campagne avec leurs valets, grossissaient la foule. Emmenez-la, s'écrièrent de nombreuses voix. Mais aussitôt les paysans, qui l'avaient accompagnée à la ville, l'entourèrent en proférant des cris et des menaces, et beaucoup de Gantois se joignirent à eux. — Quoi ! notre grande prophétesse, dit Veit, le vieux paysan, notre sainte à la tour des fous? Un tel conseil ne peut venir que des impies. —

— Oui, des impies! répéta le peuple.

— Saisissez-la, dit Humbercourt à haute voix, elle fomente le trouble, c'est une rebelle; le magistrat ne peut tolérer cette conduite; les autorités et la noblesse doivent maintenir l'ordre.

Les agents de la ville, quelques membres de la magistrature et de la noblesse marchèrent sur les paysans et leur prophétesse pour s'emparer de cette dernière; on poussa des cris, le tumulte devint général, et il sembla que la noblesse fût prête à recourir, au besoin, à l'emploi de la force contre les campagnards. Après un certain laps de temps, durant lequel la bourgeoisie eut l'air de rester calme et neutre, Adémar s'avança soudain en brandissant sa hache, et s'écria d'une voix perçante ;—A moi, bouchers! Il ne sera pas dit que les nobles pourront exécuter cet acte ar-

bitraire, sans jugement, sans droit, et de leur propre autorité! Que cette femme soit prophétesse ou folle, les paysans ont, en cette circonstance, le bon droit de leur côté, et nous combattrons avec eux pour la liberté commune.

Les bouchers embrassèrent aussitôt le parti des campagnards et les chaudronniers, ayant à leur tête leur vigoureux chef, imitèrent cet exemple. Lorsque la noblesse vit qu'il en était ainsi, le Baron de Pillen, ami du régent, parcourut à cheval les groupes et harangua les moines et les prêtres. Les paysans, enhardis par la supériorité de leur nombre, lancèrent des pierres et se livrèrent aux insultes et aux injures, en s'écriant : — Oui, la noblesse, les barons, les grands, voilà précisément les impies que notre prophétesse nous a dit d'exterminer, si nous voulons servir Dieu.

—Exterminons la noblesse! s'écrièrent un grand nombre de citadins.

Cependant Humbercourt s'était adressé au vieil abbé des augustins, et lui avait représenté qu'il était de son devoir et de celui de ses moines d'apaiser par la persuasion le peuple irrité, et de le faire rentrer dans l'ordre et dans l'obéissance, pour qu'il permît que cette prophétesse ou cette révoltée, cause unique de tout ce désordre, fût livrée au bras de la justice.

— Nullement, mon jeune comte, répondit l'abbé. Mes frères ont remarqué et m'ont dit que c'est votre emportement qui a d'abord mécontenté et soulevé le peuple. Nous ne savons pas non plus si cette femme est coupable ou innocente; elle nous annonce comme très prochain l'accomplissement de sa prophétie et un miracle, on est donc porté à ne pas la croire criminelle, puisque

cet évenement doit la justifier ou démontrer sa folie. S'il n'y avait en elle que méchanceté, elle n'aurait pas tenu ce langage.

— Au moins est-elle folle, s'écria Humbercourt avec beaucoup d'humeur, et c'est un motif suffisant pour qu'on l'arrête.

— Quant à nous, répliqua fièrement l'abbé, nous ne sommes pas ici pour vous servir de sergents. — Il fit un signe aux moines et retourna avec eux au couvent ; les autres ecclésiastiques se dispersèrent également. Un grand nombre de nobles, surtout les plus âgés, se retirèrent aussi en silence. Quand le peuple irrité s'en aperçut, il devint plus turbulent encore. Cette scène ne se fût pas terminée sans effusion de sang, et Humbercourt ainsi qu'une centaine de ses compagnons, quoiqu'ils fussent armés, s'en seraient probablement fort mal trouvés, si, au moment critique, le Comte Hugo n'était accouru à cheval sur le marché, et n'avait traversé, sans valets ni escorte, les groupes les plus compacts. Son air était calme et même gai, et il dit avec aisance à tous ceux qui l'entouraient : — Que se passe-t-il, mes enfants? Pourquoi êtes-vous si agités? Quelqu'un d'entre vous a-t-il été offensé? Les bras tombèrent au peuple, on n'entendit plus de paroles injurieuses ni insultantes ; le grand paysan, qui se disposait à lancer une pierre énorme au milieu des groupes ennemis, la déposa furtivement à ses pieds. Le vieillard raconta toutes les circonstances de l'évènement; le Comte l'écouta avec une affabilité et une patience infatigables, et se fit expliquer le tout avec les plus grands détails. Le peuple se pressa de plus en plus autour de lui, les Gantois firent remporter leurs armes, tous se calmèrent, beaucoup prirent un air aimable, quelques uns même rirent à gorge

déployée des questions et des réponses du Comte, qui s'était rarement montré si affable, si gai, si ouvert. Il donna complètement raison aux campagnards et aux citadins, et termina parces paroles :—Croyez-moi, mes bons, mes fidèles amis, je réprimanderai sévèrement mon fils de s'être permis de pareils discours et de telles atteintes à vos droits, car il n'est ni votre juge ni votre maître. Tant que cette femme ne commet pas de délit, qu'elle ne provoque ni au meurtre, ni à l'incendie, qu'elle n'offense ni la religion, ni l'Eglise, ni les Saints, personne n'a le droit de mettre la main sur elle. Est-elle inspirée par l'Esprit, alors il serait impie de vouloir l'arrêter; est-ce au contraire le démon qui parle par sa bouche, alors nos pieux ecclésiastiques, nos abbés, nos évêques le reconnaîtront bientôt; et vous-mêmes d'ailleurs, braves gens, vous êtes trop honnêtes, trop loyaux pour vous laisser entraîner à de mauvaises actions. Que cette respectable vieille aille donc par la ville ou partout où bon lui semblera ; quant à vous , laborieux artisans, retournez tous à vos occupations, et vous, honnêtes campagnards, dans vos foyers.

Il s'inclina de nouveau avec courtoisie et salua tout autour de lui, de son chapeau à plumes qu'il avait pris à la main. Le peuple fut complètement désarmé, et la prophétesse elle-même se sentit honteuse et embarrassée. La foule se dispersa, et Adémar, ainsi que plusieurs des Gantois les plus considérés , présentèrent la main au Comte, qui la pressa cordialement à chacun d'eux.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

Poésie.

SOUVENIRS DE LIÉGE.

Sonnets.

I.

AUX MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ D'ÉMULATION.

Courage, mes amis ! Soldats de la pensée,
Vous reprenez enfin votre œuvre commencée.
Votre camp se réveille après un long repos,
Et la trompette sonne autour de vos drapeaux.

De Grétry parmi vous l'image enfin dressée
Vous rouvre, après douze ans, la route délaissée,
Et Velbruck, secouant le sommeil des tombeaux,
Bat des mains à vous voir rallumer vos flambeaux.

De l'utile et du grand renouez l'alliance,
Ramenez votre soc au champ de la science.
Rendez ses ailes d'or à la muse des arts.

Dans la lice du beau faites rentrer vos chars.
Et honte à qui s'endort à l'heure de la garde!
Velbruck a l'œil sur vous, et Grétry vous regarde.

II.

DANS UNE FORGE.

O forge, qui fais peur au passant, à minuit,
Quand regardant de loin ta forme flamboyante,
Il écoute mugir, sous ton toit qui bruit,
Des soufflets monstrueux la poitrine aboyante ;

Dans ton antre de feu, plein d'éclairs et de bruit,
Tu mâches la montagne, ô fournaise géante,
Et la montagne fond dans ta flamme qui luit,
Et sort en blocs de fer de ta gueule béante.

Le siècle où nous vivons est une forge aussi,
Que le penseur de loin contemple avec souci ;
Et nous tous, ouvriers impatients et blêmes,

Les yeux sur la fournaise et penchés à l'entour,
Nous y voyons se tordre et fondre nos problêmes.
Mais sait-on quel métal en doit sortir un jour ?

III.

A CHARLES MORREN.

Mon ami, vous dont l'œil au fond de toute chose
Regarde, et va montant de l'effet à la cause,
Et que, pour vous montrer dans toute nuit le jour,
Science et poésie éclairent tour à tour ;

Qui sondez à la fois, dans votre esprit austère,
Les étoiles du ciel et les fleurs de la terre,
Et qui, dans la nature, ainsi qu'en un milieu,
Feuilletez jour et nuit ce poème de Dieu ;

L'homme que connaît-il de l'énigme du monde?
Sait-il si l'Oméga mieux que l'Alpha féconde?
Si la vie est la vie ou la mort un exil?

Où va ce qui finit? D'où vient ce qui commence ?
De la création, cette épopée immense,
Oh ! dites-moi combien de lettres comprend-il ?

IV.

SUR L'ALBUM DE MADAME ***.

Ainsi vous voulez que j'écrive
Auprès de ces grands noms mon nom ?
Bon Dieu ! près des aigles la grive ?
Le pistolet près du canon ?

Sunium voit-il de sa rive
La hutte au pied du Parthenon ?
Au flanc du vaisseau qui dérive
Aperçoit-on la barque ? Oh ! non.

O Madame, à chacun sa sphère.
Ici mon nom qu'a-t-il à faire?
Il se perdrait dans ce grand chœur.

Donc dispensez-nous-en, de grâce,
Et permettez que je le trace
Dans le livre de votre cœur.

A. Van Hasselt.

(*La suite à une prochaine livraison.*)

OFFRANDE A GRÉTRY,

A l'occasion de l'inauguration de sa statue.

LA VILLE DE LIÉGE. (*montrant la Statue.*)

(Récitatif.)

Sachez qu'il est mon fils!... Je vis une auréole
L'entourer de rayons dans son humble berceau ;
Je vis comment l'aiglon de son aire s'envole,
Tandis qu'au sol croupit le faible vermisseau.

Des jardins enchanteurs de la belle Italie,
Des neiges de la Suisse aux glaciers rocailleux;
Folâtraient jusqu'à moi ses chants de l'Harmonie,
Et les sons de sa corde aux airs mélodieux:

Et quand dans les palais, que reflète la Seine,
Sous chacun de ses pas fleurissaient des lauriers;
Des zéphyrs voyageurs, à l'odorante haleine,
Pour m'en offrir le choix, lui servaient de courriers.

Mortels aux cœurs aimans, tressez-lui sa couronne!
Autour de sa statue entassez fleurs sur fleurs!
Qu'au bruit des instruments l'hymne du jour s'entonne:
Au chantre de *Richard*, offrandes! gloire! honneurs!

1re VOIX.

EUTERPE. (*avec une couronne de fleurs.*)

Dans les prés fleuris de la Meuse
Je vis ces corolles s'ouvrir;
Lorsqu'une nayade amoureuse
Me fit signe de les cueillir.
« Hâtez-vous, — me dit-elle — avant que l'heure sonne,
» Formez-en pour *Grétry* la plus fraîche couronne;
» Déjà le peuple en foule allume un pur encens! »
Et je cueillis les fleurs, et la couronne est prête,
Et j'en orne le front du héros de la fête,
En mêlant mon offrande à vos joyeux accens!

2e VOIX.

ERATO. (*avec des guirlandes.*)

Aux sons de ma harpe inspirante,
De *Grétry* l'immortel archet
Mêlait souvent sa voix vibrante,
Et marquait tout de son cachet.
A ces doux souvenirs de notre saint mystère,
J'abandonne le Ciel pour effleurer la terre

Que viennent d'embellir vos accords gracieux;
Et palpitant de joie, avec vous je décore
De guirlandes d'azur, dont me chargea l'aurore,
De l'ami de mon cœur l'emblême radieux.

3e VOIX.

CLIO. (*avec des lauriers.*)

Où l'on célèbre la victoire,
Avec des regards complaisants,
Prompte à fêter l'art et la gloire,
Toujours j'apporte mes présents.
C'est ainsi qu'au milieu des ondes de la foule,
Dont le large torrent bruyamment se déroule
Près du bronze animé par le souffle de l'art;
Je place ces lauriers, que nourrissait mon âme,
Aux pieds du grand mortel, dont les accens de flamme
Des faussets larmoyans ont brisé l'étendard!

TRIO.

Gloire, musique et poésie,
Comme une sainte Trinité,
Ont porté l'âme du génie
Au sein de l'immortalité!
Semblables aux blanches colombes,
Laissant à la terre ses tombes,
Leurs ailes ont fendu l'azur;
Et déchirant les sombres voiles,
Placé *Grétry* dans les étoiles,
Astre nouveau, sublime et pur!

CHOEUR.

Que chaque âme frémisse, et que l'airain résonne!
Que des pleurs de bonheur mouillent l'œil attendri!
Et que le peuple en masse avec amour couronne
Le front auguste de *Grétry*.

L. MARCHAND.

PAROLES DE SYMPATHIE.

Des vers, mon Dieu, des vers, comme si par ces temps,
La poésie avait et le culte et l'encens
Qu'à deux genoux elle réclame.

HIPPOLYTE LE HARDI.

Oh! pourquoi te plains-tu de la foule ignorante
Qui passe près de toi cruellement méchante?
Poète ! réponds-moi, comprend-elle tes chants?
Non; pourquoi donc lui faire un crime imaginaire
D'étouffer tes accords, de ne pas s'y complaire?
Laisse-la s'exiler dans le monde des sens.

Va, les hommes parfois sont ignorants de l'âme;
Ils vivent sans savoir ce que d'eux Dieu réclame;
Que feraient-ils de toi, ne songeant pas aux cieux?
De toi, leur divin chantre, oh! vraiment, mon poète,
Tu vas en dépassant les hommes de la tête,
Et puis tu dis: Pourquoi suis-je incompris par eux?

Deviens insouciant, méprise leur injure;
Au noble séraphin que font l'ange parjure,
Et ses cris de fureur? N'arrête point tes pas.
Car le ciel est au bout de ta route cruelle;
Ah! pour lui, garde bien ta voix suave et belle,
Que les hommes n'entendent pas.

LOUISA STAPPAERTS.

ANALYSE CRITIQUE.

Études sur les constitutions nationales (Pays-Bas autrichiens et pays de Liége), *par M. Ch. Faider, procureur du roi à Anvers.* Bruxelles, 1842, in-8°, de 250 pages.

L'auteur du livre que nous annonçons appartient à cette génération d'écrivains, issus de notre révolution de 1830, et qui, épris d'un vif amour pour la patrie, ont tout rapporté à elle et ont pensé que leur premier devoir était de consacrer leur plume à l'affermissement de notre nationalité naissante et si fortement contestée.

Monsieur Faider est bien connu des lecteurs de la *Revue Belge;* il fut, dans les commencements de ce recueil, l'un de nos collaborateurs les plus actifs, et si, depuis lors, de graves fonctions judiciaires ont paru le détourner quelque temps de ses habitudes littéraires, il ne les a cependant point complètement abandonnées; l'ouvrage qui nous occupe en est la preuve.

L'auteur avait déjà publié en 1834, un travail qui présente quelque analogie avec celui-ci; c'est un *Coup-d'œil historique sur les institutions provinciales et communales en Belgique.* Ce livre eut beaucoup de succès, et, quoique nous ne soyons pas un partisan aussi exclusif que M. Faider de l'unité administrative et de la centralisation, nous reconnaissons que ce succès était mérité: recherches laborieuses, style rapide et coloré, pensées pleines de patriotisme, voilà ce qui valut au jeune écrivain la faveur presque universelle avec laquelle on accueillit son ouvrage.

M. Faider, poursuivant sur les constitutions nationales les études qu'il avait d'abord entreprises sur nos institutions provinciales et communales, publie aujourd'hui un nouveau travail qui ne peut manquer d'être accueilli avec beaucoup d'intérêt. Le sujet est neuf, et n'avait pas encore été embrassé dans son ensemble. L'auteur annonce modestement qu'il n'a fait qu'en

effleurer quelques parties, qu'il se borne à nous offrir des aperçus exacts; nous ne craignons pas d'avancer que, contrairement à ce qui a souvent lieu de nos jours, l'écrivain, cette fois, tient beaucoup plus qu'il ne promet, et nous croyons que la plupart des lecteurs de M. Faider partageront cette opinion.

Le livre commence par une espèce d'introduction intitulée : *Vues générales* où l'auteur se montre ce qu'il était déjà il y a dix ans, c'est-à-dire un bon écrivain, ayant foi dans les destinées et l'avenir de cette Belgique indépendante, qu'on nous a, il est vrai, quelque peu écornée depuis, mais qui n'en doit pas moins toujours être, pour nous, ce pays aux annales si riches, aux souvenirs si grands, aux traditions glorieuses duquel nous devons constamment rattacher notre présent, si nous voulons que l'œuvre de 1830 soit durable.

Dans cette introduction, l'auteur rappelle la teneur des inaugurations de nos anciens souverains, les serments qu'échangeaient entre eux le peuple et le prince, et qui formaient comme la base de notre pacte fondamental. Ce sont d'abord les ducs de Brabant qui promettent à leurs sujets d'être bons et fidèles administrateurs, et jurent de ne leur faire aucune force ni violence, mais de les régir selon droit et justice. Les états prêtent le serment à leur tour, mais seulement après avoir reçu celui du prince, et l'on sait que la *Joyeuse entrée* renfermait une sanction redoutable en cas d'infraction de la part du duc.

Les serments de nos princes, en qualité de comtes de Namur, de Flandres et de Hainaut, de seigneurs de Malines, d'Anvers et de Tournay, et surtout ceux des évêques de Liége, offrent des clauses tout aussi remarquables. Partout on voit le peuple et les états promettre au prince de lui être fidèles, mais à la condition expresse qu'il sera *leur droicturier seigneur*. Il y a, dans cette restriction, comme le fait remarquer l'auteur, quelque chose qui donne une haute idée de la valeur des citoyens dans nos anciennes provinces belges.

Après ces considérations générales, l'auteur, dans les chapitres suivants de son livre, indique quels étaient les principes reçus dans le droit public de chaque province, et il commence par le Brabant. Il rappelle d'abord les chartes de 1229, de 1233, et le

testament de Henri III, de l'an 1260. C'est dans cette dernière pièce qu'on lit cette clause importante : « Les Brabançons seront, à l'avenir, traités par droit et sentence; ils sont affranchis de tailles et d'impôts extraordinaires. » Nous ferons ici remarquer à M. Faider que le mot *Weriscapium* qui se trouve dans cette charte et dont il cherche à déterminer la signification exacte, existe dans le patois de Liége; c'étaient nos *Werixhas*, ou lieux communs à tous les habitants d'une même ville et qui n'étaient du domaine particulier de personne.

La charte de Cortemberg de 1312, la charte wallone de l'an 1314, et toutes les Joyeuses Entrées du Brabant jusqu'à celle de François II en l'an 1792, sont ensuite mentionnées par l'auteur. Nous ne passerons pas en revue chacun des articles de la *Joyeuse Entrée*; nous renvoyons, pour cela, au livre qui nous occupe et où cet examen est fait avec beaucoup d'étendue. Nous croyons seulement en devoir citer le dernier article, le cinquante-neuvième, où le refus de service et d'obéissance était proclamé de commun accord si le prince commettait quelque infraction aux statuts nationaux.

« Et s'il arrivait, y est-il dit, que le prince y contrevint par lui-même ou par quelqu'un d'autre, en tout ou en partie, en quelque forme et manière que ce fût, il consent et accorde, en ce cas, aux prélats, barons, chevaliers, villes, franchises et à tous autres ses sujets, *qu'ils ne lui feront aucuns services ni obéiront en aucunes choses dont il aurait besoin* ou qu'il voudrait d'eux ou leur pourrait demander, jusqu'à ce qu'elle leur aura réparé et redressé tel défaut que ci-devant est mentionné, et en aura entièrement désisté et y renoncé : au-dessus de quoi il déclare que tous officiers, établis au contraire de cette Joyeuse Entrée, *seront immédiatement destitués;* et en outre que ce qui, d'ici en avant, pourrait être attenté au contraire de ce que dessus, ne sera ni pourra être tenu d'aucune valeur; le tout sans malengien. »

Après s'être occupé des constitutions du Brabant, M. Faider donne un aperçu rapide, mais exact des libertés de la Flandre, du Hainaut, du comté de Namur, du Tournaisis, du duché de Luxembourg, de la seigneurie de Malines et du pays de Liége;

il fait preuve dans ces divers chapitres d'une parfaite connaissance des sources ; il a dû lire tous nos vieux jurisconsultes belges, et c'est dans ces lourds in-folio, aujourd'hui dédaignés et si peu connus, qu'il a glané les renseignements utiles qui abondent dans son ouvrage. Nous regrettons seulement qu'il ait été aussi bref sur ces matières importantes et qu'il paraît si bien connaître.

Le livre de M. Faider est terminé par un chapitre qui offre le tableau des principes constitutionnels communs à toutes nos provinces. Ce tableau beaucoup plus étendu que celui de M. Pycke, dont l'intéressant travail sur ce même objet a été couronné par l'Académie Royale de Bruxelles, comprend les points suivants que nous croyons devoir indiquer, car ils sont, pour ainsi dire, le résumé de l'ancienne constitution politique des Pays-Bas autrichiens.

1. La religion catholique, apostolique et romaine est la seule religion de l'état.

2. Le concile de Trente, en matière de croyance, est reconnu comme autorité dogmatique ou règle invariable de foi.

3. Les peuples de chacune des provinces sont représentés par les États.

4. La nation ne peut être chargée d'impôts sans le consentement exprès des États; la Belgique n'est pas un pays d'impôt, mais de subsides.

5. Tous les sujets du pays doivent être traités par droit et sentence, devant leur juge naturel et ordinaire.

6. Aucun habitant ne peut être cité hors du pays, pas même à la cour de Rome.

7. Les Laïques ne peuvent être cités que devant le juge temporel.

8. La Belgique est un pays coutumier, régi par ses lois et coutumes.

9. Les mains-mortes ne peuvent acquérir des biens immeubles, sans consentement du souverain et des états, et seulement à titre onéreux.

10. La Belgique est un pays d'arrêt sur toutes sortes de personnes qui se trouvent sur son territoire.

11. Le pouvoir législatif appartient au prince, après avoir consulté et entendu les États des provinces et les conseils souverains.

12. Le prince ne peut rien changer, ni aux formes et règles établies pour l'administration de la justice, ni à l'ordre des juridictions, si ce n'est de commun accord avec les États et de leur consentement préalable.

13. Les citoyens ont le droit de remontrance et de pétition.

14. Le souverain doit prêter un serment préalable.

15. Chaque province forme un gouvernement mixte et tempéré de monarchie, d'aristocratie et de démocratie; les états des provinces participent au pouvoir souverain.

16. Les provinces belgiques, quoique réunies sous un même prince, forment chacune un état séparé et indépendant.

17. La Belgique est un pays de liberté. L'esclave qui pose le pied sur le sol belge, devient libre de plein droit.

18. La Belgique est allodiale, et la présomption de franchise est attachée à la terre.

19. Les provinces belgiques reconnaissent la transmission héréditaire des couronnes et seigneuries.

20. Les Belges sont maîtres de leur personne et de leurs biens.

21. Les fonctions publiques doivent être données aux nationaux, professant la religion catholique; et en général, les fonctionnaires, notamment les magistrats et les officiers de justice sont inamovibles.

22. Les membres des États, dans toutes les provinces, jouissent du privilége de sauf-conduit, ainsi que de la liberté d'exprimer leur opinion.

23. L'armée belge se forme par voie de recrutement et d'engagements à primes et volontaires.

24. L'administration générale des Pays-Bas est confiée à plusieurs corps d'états, dont l'existence tient à la constitution.

25. L'exercice du pouvoir royal, aux Pays-Bas, doit être confié à un prince du sang royal.

26. Le droit de refuser l'obéissance, les services et les subsides, en cas d'infraction de la constitution ou de la loi, réside dans l'assemblée des États.

27. Chaque province a le droit de se servir, dans les affaires et devant les tribunaux, de la langue usitée parmi les habitants.

28. Les bulles pontificales ne sont obligatoires, quant au for extérieur, qu'après avoir été publiées en vertu d'un *placet* du souverain.

29. L'assemblée des États-Généraux des province s belgiques est de droit constitutionnel.

30. L'existence et les droits de la commune sont reconnus dans toutes les provinces.

Tels sont les droits généraux dont jouissaient nos ancêtres, en vertu des constitutions nationales. Ceux qui désireront des développements sur cet objet, consulteront avec fruit le onzième chapitre de l'ouvrage de M. Faider, c'est assurément l'un des meilleurs de son livre.

En résumé, le travail qui nous occupe, quoiqu'il laisse quelque chose à désirer dans l'arrangement des matériaux nombreux recueillis par l'auteur, est encore un des meilleurs traités que nous possédions sur cette importante matière. Les *Études* de M. Faider, seront placées, dans nos bibliothèques, à côté des *Mémoires historiques et politiques* de M. de Neny; c'est une place dont il peut, à bon droit, être fier.

Z.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

Questions mises au concours par la Société libre d'Emulation de Liége, dans sa séance publique du 19 *juillet* 1842.

COMITÉ DE LITTÉRATURE ET DES BEAUX-ARTS.

1° Pour la poésie : *Une scène offerte par Franchimont à la nouvelle du dévouement des* 600 *Franchimontois.* — Prix : une médaille en or de 200 francs.

2° Pour la prose : *Déterminer le caractère spécial de la littérature française et l'influence du romantisme pendant les vingt dernières années.* — Prix : une médaille en or de 250 francs.

COMITÉ DES ARTS ET MANUFACTURES.

1° *Exposer et indiquer les causes des principaux accidents auxquels peut donner lieu l'usage des chemins de fer et signaler les dispositions les plus propres à prévenir ces accidents ou à en atténuer les conséquences.* — Prix : une médaille en or de 300 francs.

2° *Quels sont les moyens de préserver le fer de l'oxidation dans les différents états et sous les diverses formes où il est employé.* — Prix : une médaille en or de 200 francs.

3° *Indiquer et discuter les moyens de tirer tout le parti possible du combustible employé dans les diverses opérations que comportent la production, l'affinage et le travail du fer, en utilisant la chaleur perdue et les gaz combustibles qui se développent pendant ces opérations.* — Prix : une médaille en or de 400 francs.

COMITÉ D'AGRICULTURE ET D'ÉCONOMIE RURALE.

1° *Quels sont les moyens d'améliorer les cultures agricoles de la province de Liége et les procédés les plus convenables sous les rapports des besoins de la consommation et de l'amendement du sol?* — Prix : une médaille en or de 300 francs.

2° *Quels sont les moyens agricoles ou forestiers de mettre en culture les différents terrains de la même province qui sont restés jusqu'à présent sans produits ou qui n'ont pas encore donné tous ceux dont ils sont susceptibles?* — Prix : une médaille en or de 200 francs.

Les réponses à ces diverses questions devront être adressées. *franco* au secrétaire-général de la Société, avant le 1er octobre 1843.

Chaque mémoire devra porter une devise qui sera répétée dans un billet cacheté indiquant le nom et le domicile de l'auteur.

Le Secrétaire-Général,
TH. LACORDAIRE.

VOYAGE DANS LES VILLES HANSÉATIQUES

ET

EN DANEMARK,

PAR LA HOLLANDE ET L'ALLEMAGNE.

(Suite. — *Voir la livraison de juillet.*)

Ce qui doit étrangement surprendre tous ceux qui ne connaissent pas l'histoire de Danemark, c'est la licence de la presse qui règne dans ce pays, sous le pouvoir le plus absolu de la terre. En effet, la révolution de 1660 fut la contre-partie de toutes les autres, en ce que le peuple et le clergé se réunirent pour abattre le gouvernement constitutionnel de l'aristocratie et jeter la puissance de l'État aux mains de la royauté. L'article 2 de la loi royale de Frédéric III porte en toutes lettres : « Les rois héréditaires de Danemark seront au-dessus de toutes les lois humaines, et ne reconnaîtront dans les affaires ecclésiastiques et civiles d'autre juge et supérieur que Dieu. » Et cependant la liberté de la parole et de la pensée règne en Danemark : c'est que l'action de l'opinion publique y est plus forte que les lois, et que les gouvernants ne peuvent, sans danger, ignorer ni oublier que c'est le peuple qui les a faits ce qu'ils sont.

Parmi les journaux qui se partagent l'opinion publi-

que, figure, du côté du gouvernement, la *Gazette de Berling*, ainsi appelée du nom de son rédacteur en chef. Ce journal défend le pouvoir avec une haute intelligence des affaires, avec un sentiment exquis des convenances, et avec une rare modération. Il n'en est pas de même de son acolyte *Dagen* (le Jour), qui soutient l'administration avec un dévoûment aveugle, à tort et à travers, *unguibus et rostris*.

Au rang des journaux de l'opposition se place en première ligne *Fædrelandet* (la Patrie).

La rédaction de ce journal est excellente ; l'esprit politique en est toujours franc, ferme, invariable ; il rappelle le *Courrier des Pays-Bas* de 1827.

Le *Frisindede* (Libéral), le plus ancien journal de l'opposition, se permet, en qualité d'aîné de la famille, des allures plus cavalières ; il taille en plein drap, comme notre ancien *Libéral*.

La feuille satirique de l'opposition est le *Corsaren* (Corsaire), qui a pour *motto* ce refrain de la terrible carmagnole :

Ça ira, ça ira.

Le Corsaire, c'est le *Charivari* danois : la foule s'émeut au bruit de son cornet, elle paie à la porte, et elle sert d'écho à son concert d'épigrammes vibrantes ou fêlées, aigres ou sourdes, justes ou fausses, qui frappent le pauvre comme le riche, le mendiant comme le roi : *pauperum tabernas regumque turres*. On peut dire du Corsaire ce qu'un spirituel écrivain belge a dit de la *Sentinelle des Pays-Bas*. « Il a de l'esprit, beaucoup d'esprit, trop d'esprit peut-être ; il en use, il en mésuse ; il ne

critique pas, il déchire ; il ne se moque pas de son prochain, il l'écorche. »

A mon départ de Copenhague, le gouvernement venait de créer le *Figaro*, destiné à peigner, à raser, à saigner le Corsaire.

Toute cette opposition accuse le gouvernement de ne rien faire, alors qu'il y a immensément à faire, et le gouvernement accuse la nation d'être indolente et paresseuse, — et voilà !

Je ne partage pas les préventions de la presse opposante contre le gouvernement danois ; je pense que, depuis un demi-siècle, beaucoup de bien s'est réalisé en Danemark ; mais, pour ne pas être injuste, je crois, puisque le gouvernement veut que les choses changent, qu'il faut de toute nécessité qu'il change d'abord lui-même.

Dans ce pays, une masse d'employés faméliques dévore ce que le pauvre peuple gagne à la sueur de son front, et il serait difficile de sauver le crédit public, dans l'avenir, sans lui sacrifier le présent par une banqueroute nationale. Au reste, depuis deux ans, d'heureuses réformes ont été faites, sous ce rapport.

N° 8. *Amager.*

Je visitai, le 12 septembre, cette industrieuse fourmilière de colons hollandais, unie à Copenhague par la partie de la ville qui porte le nom de Christianshavn. En y allant, je m'adressai exprès à un homme de la classe moyenne que j'avais rencontré en chemin, pour

des mortels supérieurs par leurs talents et leurs vertus.

Une pierre plate recouvre les ossements de Saxon-le-Grammairien, prodigieux génie dans un siècle barbare; personne ne devinerait que c'est la tombe du savant écrivain, si une inscription moderne que l'on a suspendue au mur ne l'indiquait aux regards des curieux.

L'église de Roeskilde possède, entre autres choses antiques, un comptoir où l'on débitait les indulgences du temps de Luther; jamais je n'ai vu une plus parfaite boutique de publicain.

N° 10. — *Frédéricsbourg* et *Friedensbourg*.

Le samedi 18 septembre, je me rendis à Frédéricsbourg, petite ville de 2,000 âmes, à quatre milles de Copenhague. On y va pour admirer le château royal du même nom. « Ce château est une magnifique fantaisie de prince, un palais vénitien dans un paysage du Nord, une forteresse au milieu d'un lac. Frédéric II l'avait commencé; Christian IV l'acheva (1). » Cet édifice, où les grâces de l'ordre corinthien se mêlent aux bizarres et minutieuses complications du genre gothique, est majestueux comme un vieux palais de souverain, imposant comme une forteresse; le sanctuaire de la chapelle brille d'ouvrages d'or et d'argent massifs, et des arabesques et des fleurs d'ivoire la décorent.

Rien de plus imposant que la salle des chevaliers, longue de 77 pieds; le plafond est de chêne artistement

(1) *Marmier*, I, 119.

gue? Mais était-il un lâche, celui qui, à l'âge de dix-huit ans, dompta les Norwégiens; qui, plus tard, réduisit la Suède en une seule campagne; qui, enfin avec les plus faibles ressources, enlevées d'assaut à l'étranger, ne craignit pas de se mesurer avec un pouvoir solidement établi? Mais n'a-t-on pas accusé Napoléon de lâcheté lors de sa retraite de Russie, de son abdication à Fontainebleau et de son départ précipité de France quand il avait encore une armée toute fraîche derrière la Loire, et qu'il pouvait faire un appel aux paysans des départements? On a parlé aussi de la fourberie de Christiern; mais fut-on de bonne foi à son égard, lorsqu'en violant, contre tout droit, les stipulations formelles d'un sauf-conduit, on l'enterra vif dans le plus noir des cachots? et cela, par les ordres d'un prince qui était à la fois son neveu et l'usurpateur de son trône.

Condamnons, en principe, les tyrans et la tyrannie, je le veux bien; mais sachons comprendre qu'en histoire il y a des nécessités terribles qui exigent des hommes également terribles.

Je ne suis donc disposé à rien rabattre de l'opinion que j'ai émise sur ce prince, dans mon livre; et depuis que j'ai étudié les sources du Nord dans le Nord même, je persiste plus que jamais dans cette opinion, confirmée d'ailleurs par les témoignages d'hommes tels que Holberg, Behrmann, de Falck, Heiberg, Barthold, ainsi que par la grande voix du peuple, qui est la voix de Dieu, et qui a parlé si énergiquement en faveur de ce prince pendant le double siége de Copenhague et les convulsions affreuses qui suivirent la mort de Frédéric 1er.

Amager ressemble à un village de Flandre que le flot de l'alluvion aurait porté sur les rives du Danemark.

des mortels supérieurs par leurs talents et leurs vertus.

Une pierre plate recouvre les ossements de Saxon-le-Grammairien, prodigieux génie dans un siècle barbare; personne ne devinerait que c'est la tombe du savant écrivain, si une inscription moderne que l'on a suspendue au mur ne l'indiquait aux regards des curieux.

L'église de Roeskilde possède, entre autres choses antiques, un comptoir où l'on débitait les indulgences du temps de Luther; jamais je n'ai vu une plus parfaite boutique de publicain.

N° 10. — *Frédéricsbourg* et *Friedensbourg*.

Le samedi 18 septembre, je me rendis à Frédéricsbourg, petite ville de 2,000 âmes, à quatre milles de Copenhague. On y va pour admirer le château royal du même nom. « Ce château est une magnifique fantaisie de prince, un palais vénitien dans un paysage du Nord, une forteresse au milieu d'un lac. Frédéric II l'avait commencé; Christian IV l'acheva (1). » Cet édifice, où les grâces de l'ordre corinthien se mêlent aux bizarres et minutieuses complications du genre gothique, est majestueux comme un vieux palais de souverain, imposant comme une forteresse; le sanctuaire de la chapelle brille d'ouvrages d'or et d'argent massifs, et des arabesques et des fleurs d'ivoire la décorent.

Rien de plus imposant que la salle des chevaliers, longue de 77 pieds; le plafond est de chêne artistement

(1) *Marmier*, I, 119.

magnificence que sa cathédrale. On attribue à Harald II, surnommé *à la dent bleue* (le premier roi de Danemark qui ait professé la religion chrétienne), la fondation de cette église, vers l'année 980, lorsqu'il fixa sa résidence à Roeskilde, et abandonna Lethra ou Leyre, qui l'avait été jusqu'alors, mais qui, livrée au culte des faux dieux, et souillée par le sang des victimes humaines, ne pouvait plus être le séjour d'un roi dévoué à une religion si jalouse de sa pureté. Mais rien de plus douteux que la construction de cette cathédrale par ce prince et, même sa conversion au christianisme.

Quoi qu'il en soit, cette église de Roeskilde, dont on aperçoit de si loin les deux clochers élancés, « est bâtie dans le style byzantin, dont la majestueuse simplicité s'accordait si bien avec celle des premiers temps du christianisme. La nef principale est large et élevée; les deux nefs latérales sont surmontées d'une galerie circulaire; le chœur est arrondi et détaché du reste de l'édifice. Toute cette construction est d'une grâce, d'une harmonie parfaite (1); » mais une main prosaïque en a gâté la voûte en y peignant de petits bouquets de fleurs et des rameaux d'arbre grossièrement imités; on y regrette ces ornements qui constituent la beauté de l'architecture gothique, ces roses ou rosaces, ces losanges, ces gracieuses intersections enfin qui font l'ornement et le charme de cette architecture.

« La cathédrale de Roeskilde est le Saint-Denis du Danemark : c'est là que les souverains de ce pays ont choisi leur dernière demeure. Là reposent sept générations de rois; là sont enterrés les siècles de barbarie et

(1) *Marmier*, I, 110.

les siècles de civilisation (1). » Un des plus anciens tombeaux est celui de Suen II, fils d'une sœur de Canut-le-Grand, et l'auteur de la race dite *moyenne* des rois de Danemark, qui occupa le trône jusqu'en 1387.

Dans une grande chapelle octogone, séparée de la nef de la cathédrale par une grille de fer, si finement ouvrée qu'à une certaine distance on la prend pour de la gaze noire, est un caveau où sont déposés les cercueils. Ce fut là que je descendis le 17 septembre, à cinq heures du soir, en récitant les vers mélancoliques de Klopstock sur les tombeaux de Roeskilde.

Quel aspect que toutes ces rangées de tombeaux, tombeaux de pierre, tombeaux de bois, tombeaux de marbre, tombeaux de cuivre, tombeaux d'argent! J'étais profondément affecté au milieu de ce sombre asile de la mort; je voulais ouvrir l'*Ahassuérus* de Quinet pour lire ce colloque de la cathédrale de Cologne, qui donne le cauchemar, lorsque tout-à-coup la mélodie large et grandiose d'un oratorio de Hændel vint frapper mes oreilles. Quelle admirable musique! Parfois sombre et terrible, elle est, dans d'autres moments, pleine d'une pieuse onction et sublime comme les élans de l'âme vers Dieu.

Mon guide me fit observer que c'était le célèbre artiste hanovrien, Ferdinand Vogel, aux fugues si admirables, qui donnait un concert d'orgue, et qu'il était temps de sortir du souterrain.

« Au milieu du chœur de l'église, sous les arcades, dans les chapelles, s'élèvent les monuments en marbre, les urnes ciselées, les catafalques enrichis de dorures,

(1) *Marmier*, I, 110.

les tombes chargées de bas-reliefs ou d'inscriptions : restes de royauté sous la main de la mort, dernier rêve d'orgueil au milieu du néant. Quelques-uns de ces monuments sont des œuvres magnifiques, exécutés en Italie et transportés à grands frais en Danemark (1). »

Derrière l'autel du chœur est la dépouille terrestre de cette reine qui changea l'existence politique de trois peuples et qui réalisa l'unité scandinave, cet idéal des jeunes générations. J'ai longtemps contemplé cette grande princesse; elle est là, en albâtre, avec ses trois couronnes sur sa belle tête, couchée sur une modeste tombe de pierre peinte en noir. Elle n'est pas morte, elle respire doucement, jusqu'à l'instant où sonnera l'heure de la résurrection.

En franchissant les degrés de la partie haute du chœur, l'on est devant les tombes de marbre blanc de Christian V et de Frédéric III, décorées de bas-reliefs qui retracent leurs hauts faits.

Dans une autre chapelle, se dressent les riches et superbes mausolées de Frédéric II et de Christian III, dessinés et sculptés à grands frais, en Italie, par ordre de Christian IV. Ces souverains sont représentés de grandeur naturelle, et couchés sous un dais supporté par des colonnes d'ordre corinthien ; les bas-reliefs qui servent d'ornements à la tombe de Frédéric II sont des morceaux d'un goût exquis.

Christian IV, le plus remarquable des rois de Danemark, n'a obtenu qu'une pierre avec quelques trophées. Il ne lui fallait, en effet, que cela. L'admiration de la postérité et les pages de l'histoire, voilà les marbres

(1) *Marmier*, I, 110.

des mortels supérieurs par leurs talents et leurs vertus.

Une pierre plate recouvre les ossements de Saxon-le-Grammairien, prodigieux génie dans un siècle barbare; personne ne devinerait que c'est la tombe du savant écrivain, si une inscription moderne que l'on a suspendue au mur ne l'indiquait aux regards des curieux.

L'église de Roeskilde possède, entre autres choses antiques, un comptoir où l'on débitait les indulgences du temps de Luther; jamais je n'ai vu une plus parfaite boutique de publicain.

N° 10. — *Frédéricsbourg* et *Friedensbourg*.

Le samedi 18 septembre, je me rendis à Frédéricsbourg, petite ville de 2,000 âmes, à quatre milles de Copenhague. On y va pour admirer le château royal du même nom. « Ce château est une magnifique fantaisie de prince, un palais vénitien dans un paysage du Nord, une forteresse au milieu d'un lac. Frédéric II l'avait commencé; Christian IV l'acheva (1). » Cet édifice, où les grâces de l'ordre corinthien se mêlent aux bizarres et minutieuses complications du genre gothique, est majestueux comme un vieux palais de souverain, imposant comme une forteresse; le sanctuaire de la chapelle brille d'ouvrages d'or et d'argent massifs, et des arabesques et des fleurs d'ivoire la décorent.

Rien de plus imposant que la salle des chevaliers, longue de 77 pieds; le plafond est de chêne artistement

(1) *Marmier*, I, 119.

incrusté d'or; le parquet, de marbre. Les colonnes qui soutiennent la corniche étaient jadis surmontées de chapiteaux d'argent, que les Suédois ont emportés dans une de leurs invasions.

« A Frédéricsbourg sont encore les tables nobiliaires de l'ordre de l'Eléphant, et les portraits des hommes dont le nom appartient à l'histoire. Chaque roi occupe une salle; autour de lui sont rangés les membres de sa famille, puis les ministres et les hommes qui se sont illustrés sous son règne. C'est le Panthéon des gloires danoises. Holberg est là, avec sa figure fine et légèrement moqueuse ; là est Suhm, l'historien; Bernstorf, le vertueux ministre, et tant d'autres. Plusieurs de ces anciens tableaux sont des œuvres d'art curieuses par la manière dont ils sont faits et par le costume qu'ils représentent (1). »

Malheureusement, on achète cher le plaisir de voir toutes les choses admirables que possède Frédéricsbourg et auxquelles Marmier a consacré de belles pages; car on ne va pas à Frédéricsbourg quand on veut. Le *dagvog* vous conduit le soir, et ne vous reprend que le surlendemain dans la matinée. Ainsi, il vous laisse deux nuits et un jour dans une petite ville, sans connaissance, sans société, sans distraction d'aucune espèce; car lorsque vous avez vu le château, vous avez tout vu. O chemins de fer, que de fois vous ai-je regrettés en me morfondant dans les mauvaises auberges danoises! Où sont, me disais-je, vos rails si doux et vos chars si rapides? Et vous osez vous plaindre encore, vous qui, pour 20 francs, roulez, en 24 heures, d'un

(1) *Marmier*, I, 120.

bout de la Belgique à l'autre : « Que ce Juste-Lipse me fatigue et qu'Artevelde (1) est rétif ! » Ingrats que vous êtes !

Passe encore si, dans ces voyages danois, on en était quitte pour l'ennui ; mais vient, après cela, un autre fléau : la flouerie (*sic*), en allemand *Prellerei*, systématiquement organisée dans ce pays. Tout y est à prix d'argent : pour voir Rosenbourg, trois thalers, pour Christiansbourg *idem*, pour Frédéricsbourg *idem*, pour la cathédrale de Roeskilde *idem*. Hé quoi! les maisons de Dieu et les maisons du roi tarifées ! mais c'est un scandale qui crie vengeance au ciel! C'est bien pis encore dans les hôtels, dont le meilleur ne vaut pas le plus médiocre de Bruxelles. Lorsqu'à mon départ, je fis remarquer à mon hôte la *prellerei* inouïe avec laquelle il me traitait, le flegmatique patron me répondit en glissant dans ses poches mes beaux *species* : « Votre Grâce (moi une Grâce, juste ciel !) votre Grâce a parfaitement raison, mais nous devons, comme la fourmi, amasser en été de quoi nous faire vivre en hiver. » J'étais disposé à jeter au nez du maraud ces paroles de Richelieu, à qui un solliciteur importun avait dit : « Monseigneur, il faut pourtant que je vive ! » —« Je n'en vois pas trop la nécessité. »

Je sais que dans tous les hôtels du monde, l'étranger est considéré comme taillable à merci et à miséricorde; mais en Danemark, cette manie exploitante vous froisse infiniment davantage, par la raison qu'elle présente un contraste qui hurle de se rencontrer avec l'esprit généralement hospitalier des habitants.

A une lieue de Frédéricsbourg est Friedensbourg,

(1) Noms donnés à des locomotives.

monument de pacification construit par Frédéric II, après une des longues guerres du Danemark avec la Suède ; mais j'étais tellement saturé de châteaux et si fâché des perpétuels déboursés de mes thalers, que je ne voulus pas voir ce monument ; je préférai garder mes bons écus dans mon gousset pour retourner gaîment en Belgique.

N° 11. *Départ de Copenhague. — Kiel.*

A la fin de septembre, je dis un dernier adieu au Danemark, où j'avais reçu un accueil si cordial et si fraternel. Ce pays n'a rien à envier à l'Allemagne sous le rapport de la science et de l'art, et il la dépasse de beaucoup par l'unité et le patriotisme. Le Danemark est moins scandinave et plus près de nous que la Suède, et dans l'attitude que le Nord de l'Europe doit prendre vis-à-vis de la Russie, le Danemark doit servir d'avant-poste : et comme Rome est destinée à redevenir un jour la capitale de l'Italie, Copenhague, par sa situation, est appelée à ceindre le diadème du Septentrion. Sans cette forteresse à l'entrée de la Baltique, l'Europe courrait risque de voir le czar jeter un jour son anneau impérial dans cette mer pour l'épouser et en faire son bien, comme jadis le doge de Venise dans les eaux de l'Adriatique.

La *Gazette universelle d'Augsbourg*, qui voudrait que le Nord se noyât peu à peu dans la Germanie prussienne, traite de chimère l'idée d'une reconstruction de l'union calmarienne. Payée pour injurier tout ce qui ne veut pas entrer dans ses cadres obligés, elle calomnie les réformateurs scandinaves en soutenant qu'ils deman-

dent une fusion brutale des trois royaumes, tandis que la presse libérale de ces États ne désire qu'une fédération, qu'une association. Toutefois, d'un autre côté, je ne partage pas les préjugés de la presse danoise contre une accession à l'union douanière allemande; il y a là quelques restes des anciennes antipathies contre l'Allemagne. Mais on doit professer un profond respect pour la solidité du Danois, quand on apprend qu'à ses yeux, très-longtemps, allemand et gascon étaient synonymes. Ce fut Struensée qui, en mettant des Allemands partout, amena entre deux nations de même origine et si bien faites pour s'entendre, cette scission fatale que l'influence des lumières et la navigation à vapeur concourent si activement à faire disparaître.

Mais il est quatre heures; la machine industrielle est en mouvement. L'onde bondit autour des deux roues qui la fatiguent; le pyroscaphe vole sur les flots, rapide comme la navette du tisserand, et bientôt Copenhague fuit dans le lointain.

L'arrivée du bateau à vapeur est une fête pour la petite ville de Kiel, couchée sur un golfe de la Baltique et entourée de sites charmants. Je regrette que le temps m'ait pressé; sans cela, j'aurais visité ses établissements d'instruction et de bienfaisance, les 70,000 volumes de sa bibliothèque, ses magnifiques bains de mer, son château royal, son observatoire, et son cabinet d'histoire naturelle.

N° 12. *Bréme.*

Après avoir repris mes recherches aux archives de Hambourg, je me mis en route pour Harbourg, petite

ville murée dont la citadelle domine l'Elbe, et delà pour Brême, l'une des cités les plus célèbres de la Hanse.

Brême est divisée par le Wéser en vieille et en nouvelle ville; la première est sombre, mais elle a de beaux édifices; la seconde, sur la rive gauche du fleuve, contient des rues alignées, des maisons construites dans le goût moderne; ses anciennes fortifications ont été transformées en promenades qui parcourent la vieille ville en hémicycle. Deux grandes places, celle du dôme et celle de l'hôtel-de-ville, forment les principaux ornements de Brême. Sa cathédrale, réservée à ceux de la confession d'Augsbourg, belle, grande, bien proportionnée, est surtout devenue célèbre par son caveau de plomb. C'est à côté du chœur que l'on descend dans ce souterrain de pierre, supporté par des pilastres. Le hasard lui a donné ce nom parce qu'on y fondait un jour du plomb pour la toîture de l'église. Quoiqu'il soit largement ouvert à toutes les influences de l'air, les cadavres qu'il renferme n'ont été sujets à aucune putréfaction et n'ont fait que se dessécher. On n'a pu déterminer jusqu'ici la cause de ce phénomène, et il est à remarquer que les parties qui ont le moins souffert sont précisément celles où les chairs sont le plus grasses. A côté des corps humains devenus légers comme des plumes, on voit suspendus des chats, des rats, des oiseaux ainsi momifiés.

L'hôtel-de-ville est, par sa vieille architecture, un des bâtiments les plus remarquables de l'Allemagne. Sa façade gothique toute blanche, chargée de mille ornementations diverses, est munie d'une galerie ouverte et gardée par la statue colossale de Roland, le

premier des paladins de Charlemagne et le protecteur des libertés brémoises. La salle hanséatique de cet hôtel est la mieux conservée que j'aie vue : les murs en sont tapissés d'inscriptions colossales et de peintures immenses ; au milieu est suspendu un petit modèle de navire hanséatique armé en guerre, avec tous ses agrès et apparaux. Parmi les ornements de cette salle, on distingue le tableau de la maison hanséatique d'Anvers, ce palais du commerce, avec ses tourelles élégantes et élancées comme celles d'un château.

On quitte cette salle pour descendre dans la cave, si chère aux gourmets, parce qu'elle renferme les vins du Rhin les plus estimés par leur âge et par leurs qualités; cette cave est divisée en différentes salles connues sous divers noms, dans lesquelles de gais compagnons s'amusent à sabler le *Liebfrauenmilch* et le *Markebrunner*. Le sénat a aussi la sienne. Dans les *douze apôtres*, noble confrérie de tonneaux, on conserve du vin qui remonte à l'année 1620. De gros Bacchus dorés y sont assis, jouant du fifre, et pressant, dans des coupes aux larges bords, le jus magique des raisins qu'ils tiennent dans leurs mains.

Brême est, après Hambourg, la ville la plus commerçante de l'Allemagne ; on estime à plus de 1,000 le nombre des navires qui entrent tous les ans dans son port ; elle en possède elle-même 250, et, sans les gros budgets, sans les millions de l'État, ses négociants aussi intelligents qu'actifs se livrent avec le plus brillant succès à la navigation transatlantique. Que les Belges, qui ont enseigné le commerce à ces contrées, suivent cet exemple, qu'ils secouent leur léthargie austro-espagnole, qu'ils sachent que s'ils ne reprennent le ca-

ractère commercial de leurs ancêtres, ils étoufferont dans l'exubérance de leurs produits industriels.

N° 13. *Osnabruck et Munster.*

Arrivé à Osnabruck, je n'eus rien de plus pressé que de voir le *Friedenssal*, c'est-à-dire cette salle de l'hôtel-de-ville où furent signés les préliminaires du célèbre traité de Westphalie. Les portraits des ministres plénipotentiaires des puissances contractantes y sont conservés; mais, en somme, il ne se peut rien voir de plus pauvre que cette salle, qui ressemble à la *Stuve* d'une auberge danoise. Il faut convenir que les diplomates d'alors étaient bien plus modestes que ceux de nos jours. Ce que j'ai trouvé de plus curieux dans cette ville, c'est le château, vaste édifice qu'entoure un jardin orné de pièces d'eau, et les cercueils d'argent renfermant les reliques de Saint-Crispin et de Saint-Crispinien, conservées dans la cathédrale.

Le *Friedenssal* de Munster est plus remarquable par ses ouvrages en bois; au milieu s'élève un crucifix sur lequel les signataires du traité définitif jurèrent une inviolable fidélité à cette paix qui devait assurer la stabilité de l'équilibre politique en Europe; mais le partage de la Pologne vint prouver comment on respectait cette stabilité, et en dépit de la foi jurée en face de celui dont jamais la bouche ne proféra un mensonge, l'équilibre fut brisé dans tout le Nord de l'Europe.

Cette salle me rappela de bien tristes souvenirs : ce fut là, en effet, que la Belgique, si grande, si respectée un siècle auparavant, fut entièrement oubliée, sacri-

fiée; ce fut là que l'on traita impunément sans elle, malgré elle et contre elle !

Au clocher de l'église de Saint-Lambert sont suspendues les cages de fer où furent enfermés les corps meurtris de Jean de Leyde et de ses complices en communisme. Dans le corps-de-garde de l'hôtel-de-ville, on a conservé les tenailles et les autres instruments de supplice qui mirent fin à leurs jours.

Le lendemain, j'arrivai à Dusseldorf; les jours suivants, je saluai les belles villes du Rhin, Aix-la-Chapelle et Cologne, et le 8 octobre, je reprenais tristement mes dossiers de procédure et mes cahiers d'histoire (1).

J.-J. Altmeyer.

(1) Il m'a été donné cette année de refaire le même voyage. Cette fois, j'ai fait de précieuses connaissances à Lubeck, entre autres, celle du savant et célèbre M. De Rumohr.

L'EMPEREUR OREC.

CHRONIQUE FLAMANDE.

(Suite. — *Voir la livraison de juillet.*)

Lorsque la place fut évacuée, le comte Hugo prit courtoisement congé des nobles, remit son cheval à un valet, sortit de la ville avec son fils, et se promena longtemps avec lui, sous les arbres, sans proférer une seule parole.

Le fils, rompant le silence, s'écria enfin:

— Vous m'avez humilié devant tout le peuple. Au lieu de punir les émeutiers, vous les louez, vous vous faites leur ami, et il ne manque plus que de les récompenser de leur astuce et de leur méchanceté.

— Ils seront récompensés, répliqua le père du ton le plus sombre, quand le moment opportun sera venu, mais pas à présent, pas aujourd'hui que ton irréflexion, ton orgueil et ton impétueuse arrogance auraient pu occasionner ta mort, et peut-être la perte de la ville. Ton caractère farouche, indomptable, me suscite plus d'embarras que ne font le peuple et tous mes ennemis; il provoque, il appelle le malheur, et cependant la nature ne t'a pas donné d'armes pour le combattre ou pour le conjurer. Faudra-t-il que je ne sois jamais là que pour réparer tes maladresses? Serai-je réduit à voir un jour un maréchal-ferrant te fendre la tête en ma présence? Que ne ressembles-tu plutôt à ce Wachsmuth que tu as l'air de mépriser! Ses manières douces et réservées ne con-

trarieraient pas tant mes projets. Et il faut que j'apprenne aujourd'hui que le sol sur lequel je veux fonder mon édifice n'est ni solide ni affermi, que tout marche autrement que je ne me l'étais imaginé, et que, jusqu'ici, je n'ai gagné que fort peu de chose, ou même rien du tout.

— Que voulez-vous dire, mon père? Et que s'est-il donc passé aujourd'hui qui ne soit déjà arrivé maintes fois? Qu'avons-nous découvert de nouveau? Que ce peuple ne peut rester tranquille, ni dans la paix ni dans la guerre? Que la populace est imbécile? Qu'on voit se manifester toute sa déraison? Ils ont toujours haï la noblesse; nous devrions donc être de plus en plus unis afin de pouvoir leur tenir tête.

— Mon fils, tu n'envisages que très-superficiellement les choses. J'espérais que ce peuple était enfin calmé, que sa haine contre la noblesse était éteinte, et l'ancienne querelle des métiers, des négoces et des familles, entièrement oubliée. Si nous réveillons nous-mêmes, sans nécessité, et par une misérable vanité, ces différends et cette haine, nous n'avons réellement pas lieu de nous étonner de leur existence. Je viens de voir aussi que la noblesse n'est nullement unie, qu'un grand nombre de seigneurs, et des plus influents, ont reculé et vous ont laissés, toi et les nôtres, exposés au courroux du peuple; mais ils n'ont agi de la sorte, qu'après avoir vu que le clergé se prononçait sans détour contre nous et pour cette chère prophétesse. Toutes ces choses, je le vois bien, ont entre elles une connexion plus grande, plus étroite, que ton intelligence superficielle ne peut le concevoir. Ce tumulte, qui est pour moi une leçon précieuse, ne se serait peut-être pas moins élevé sans ton intervention. Ce n'est ni par stupidité ni par dé-

mence que cette vieille femme parcourt le pays en débitant ses extravagances : on lui a fait la leçon, on l'a mise en campagne, et elle ne fait que fournir au peuple, au clergé et à la noblesse, l'occasion de manifester leurs dispositions ; ce n'est là que le prologue, l'introduction d'événements plus graves et plus importants. Et si cette femme a été envoyée, de qui peut-elle tenir sa mission, si ce n'est de mon ancien et irréconciliable ennemi, de ce rusé hypocrite qui a pris depuis quelques années le masque de la piété? Je croyais réellement, tant ma confiance était devenue aveugle, qu'il se tenait tranquille dans ses châteaux ; je m'aperçois à ma honte que cette confiance était insensée, et je vais maintenant redoubler de vigilance. Et pourtant, je ne puis malheureusement rien faire ; je ne puis frapper en l'air ; il faut que le trait soit décoché pour que je puisse le relancer.

Le fils resta immobile, et considéra d'un air étonné son père, dont le visage exprimait, de la manière la plus effrayante, la douleur, les soucis, la défiance, le chagrin, la colère, en un mot toutes les sombres passions. Humbercourt dit enfin : — Ne soyez pas surpris, mon père, de ce que je vous considère avec étonnement, comme si je vous voyais pour la première fois, ou comme si votre figure avait quelque chose d'étrange. Vous pouvez avec raison me blâmer de m'être conduit avec autant de légèreté que d'irréflexion; de ne pas avoir jusqu'ici suffisamment appris à agir en homme d'État et à sacrifier habilement à de vastes projets tous mes caprices et toutes mes émotions; à rire quand j'ai envie de pleurer; à prendre un air affligé quand je devrais être transporté de joie. Cela peut être nécessaire, quelque déplo-

rable que ce soit; oui, l'ambitieux lui-même pourrait peut-être se demander, dans maints instants de calme, si le prix et le but atteint vaudraient bien tous ces sacrifices. Mais vous, mon père, homme sage, homme circonspect, il est évident que vous vous êtes perdu dans des ruses, dans des angoisses, dans des soucis et dans la profondeur de vos plans. Vous trouvez de la coïncidence entre les choses les plus éloignées, et, comme autrefois les païens, vous voyez, dans le vol d'un vautour, le présage de grands événements. Un œil si malade, si je puis l'appeler ainsi, pourrait bien aussi ne savoir ni découvrir l'utile ni en profiter. On se demande même si, après une longue pratique, il ne finit pas par voir des manœuvres bien combinées dans ce qui n'est que fortuit et indifférent, et, dans les faits les plus légers, quelque chose d'extrêmement grave. Ces artifices n'auraient-ils pas déjà fait échouer bien des projets, et occasionné la ruine d'habiles hommes d'État?

— Ton observation, juste d'ailleurs, manque ici d'application. Il est clair que notre lutte n'est pas encore terminée. D'où nous viendra notre adversaire? Nous le saurons bientôt, car tu ne me persuaderas jamais que ce qui vient de se passer aujourd'hui ne soit dû qu'au hasard. Je consacrerai aux Augustins un crucifix d'argent, s'il est constaté que mon ami Conrad n'a pas mis cette machine en mouvement, s'il reste tranquille dans ses forêts. Et, si je venais à recevoir la nouvelle de sa mort, j'attacherais à cette croix précieuse de l'or et des rubis.

En revenant à la ville, ils rencontrèrent le petit Ingeram. — Tiens, s'écria le comte Hugo, c'est probable-

ment à ce nain chétif que tu es aujourd'hui redevable de la vie. C'est lui qui est venu m'informer de ce qui se passait, et qui m'a tout raconté, lorsque les choses allaient déjà fort mal. Je me suis hâté, selon son conseil, et suis arrivé encore à temps sur les lieux. —Petit fou, dit le comte en s'adressant à Ingeram, fais-toi donner aujourd'hui ta récompense par le maître-d'hôtel de la cour.

— Oui, oui, dit Ingeram en s'approchant par bonds burlesques, je suis devenu aujourd'hui conseiller d'Etat pour vous avoir donné à temps un excellent avis. C'est un grand avantage, comte, que d'être d'une aussi petite stature que la mienne: je passai et repassai entre leurs jambes, écoutant tout ce qu'ils disaient, et ils ne m'aperçurent même pas. Je courus tout de suite auprès de vous, et personne ne remarqua mon absence. Si donc vous ne voulez pas me recevoir conseiller d'Etat, au moins pouvez-vous m'employer comme messager d'Etat, ou comme émissaire invisible, car la figure de ce rustre gigantesque était si éloignée de la mienne, que, du haut de ma petite taille, je ne pus distinguer s'il avait le nez long ou court; son regard ne descendait pas non plus assez bas pour me rencontrer, car il a failli m'écraser faute de me voir; au moment où je frôlais sa jambe en passant, il se baissa, croyant que quelque chose s'était échappé de sa chaussure, et il me fallut m'éloigner au plus vite, autrement il m'aurait enlacé dans les cordons de ses souliers. Plus tard, lorsque les choses eurent commencé à prendre une meilleure tournure, ce grand animal tenait dans sa main une pierre, qui, placée transversalement d'une maison à celle d'en face, aurait recouvert toute la largeur de la rue; il allait la déposer

sur moi, et je serais resté mort sur la place, ensevelis comme les rois d'Egypte sous leurs pyramides, et le rocher serait demeuré là comme un éternel monument. Considérée sous le point de vue poétique, la nouvelle prophétesse n'offre pas un aspect bien agréable, et je n'ai jamais vu non plus que les hommes de paille qu'on plante dans les champs de pois aient attiré, au lieu de les épouvanter, les corneilles et les moineaux ; mais il en est tout autrement, il est vrai, des moineaux qu'on appelle hommes : plus une créature est un véritable épouvantail, plus grand est le nombre de ses partisans et de ses amis enthousiastes. Ne pouvant pas reconnaître dans le beau, dans le sublime, l'Eternel dont ils parlent, ils sont contraints de se tourner suppliants vers l'horrible, afin que, pour de l'or et de bonnes paroles, il devienne leur Dieu. C'est inconcevable, n'est-ce pas, mes dignes seigneurs ?

— Bavarde, mon fils, dit amicalement Hugo, tu peux te permettre aujourd'hui bien des paroles inutiles.

— Mais qu'avez-vous donc toujours contre les paroles inutiles ? Où sont donc les paroles raisonnables, utiles ? Souvent de grandes pierres quadrangulaires se détachent de la montagne et roulent dans les fleuves. Tantôt les vagues les recouvrent, et s'irritent en grondant contre ces obstacles; tantôt elles les caressent, et murmurent à l'entour; enfin elles en usent les aspérités, et ces pierres n'entravent plus le cours de l'eau. Les rossignols et les corbeaux vont se poser dessus, y chantent, y croassent. Ainsi les vagues, le printemps et les siècles passent par-dessus les jeunes gens, et l'arrière-neveu ne trouve plus que de jolies petites pierres, si rondes et si polies que le tourneur ne pourrait rien

e de mieux avec l'ivoire. Il les rapporte à ses enfants ır qu'elles leur servent de jouets, et toute la famille nire ces merveilles de la nature. Est-il donc injuste ıiger que des paroles, que l'enfant laisse échapper, ent, au moins pendant quatre-vingts ans, lavées, bat-s, frottées, comprimées, rabotées par des précepteurs, des maîtres de langues, par des prêtres, par des laïcs, la courtoisie, par l'enthousiasme, par la crainte, par latterie, par la colère, par tout l'attirail intellectuel, et la rinçure morale, pour devenir enfin utiles, d'inu-s qu'elles étaient? Lorsqu'on en est venu là, la bouche ferme à jamais, l'esprit s'envole, on n'entend plus ni ınes ni mauvaises paroles. — Pensez-vous que la ère, le recueillement ou la bigoterie aient déjà trans-mé en une douce voix d'ange la rude élocution de re comte Conrad ?

— Sais-tu quelque chose du comte? demanda vive-ıt Hugo.

— Rien, si ce n'est que je ne sais rien du tout, ıme il arrive si souvent. Mais c'est déjà un avan-e auprès de bien des gens : où rien ne brûle, il n'y Dieu merci, rien à éteindre ; on ne parle du taon lorsqu'il pique. Si le comte ne feint pas d'être s de vertige, alors il est réellement pieux et louable: is, au nombre des grands et rares talents qu'on peut lui dénier, ses flatteurs eux-mêmes n'ont nais découvert une propension à la stupidité, et il se-t étonnant que, sur ses vieux jours, il fit des progrès extraordinaires dans une science tout-à-fait nouvelle ur lui. L'homme doit être né pour la sottise, comme ur la poésie, autrement il n'ira jamais loin dans ce ıre. Je pense donc que le comte Conrad, quelque haut

placé qu'il soit d'ailleurs dans mon estime, ne sera jamais, en cette partie, qu'un vrai massacre, une mazette; aussi le raillerai-je impitoyablement d'avoir, sans vocation, marché de la sorte sur mes brisées.

— Eh bien, dit à voix basse Hugo à son fils, l'imbécillité elle-même ne répète-t-elle pas, à sa manière, ce que je t'ai déjà dit? Et tu ne veux pas comprendre ces doutes ?

— Ne vous rabaissez pas vous-même, répliqua le fils avec humeur, au point de mettre vos pensées sur la même ligne que celles de cet insensé bavard, qui ne comprend pas sans doute son propre babil ; et comment celui qui ne se comprend pas lui-même aurait-il l'intelligence des projets ou de l'esprit des autres ?

Le fou, qui n'avait entendu que ces dernières paroles, s'écria : — Savez-vous vous-même, jeune homme, ce que vous venez de dire ? Se comprendre ! l'homme le doit-il ? des amis sincères pourraient-ils le lui souhaiter? Rappelez-vous seulement votre dernier alezan ! Un jour qu'il était harassé, on le conduisit trop tôt, et encore tout en nage, dans l'écurie toute fraîche. Le lendemain, vous voulez vous en servir, mais ne voilà-t-il pas que l'animal s'est compris, et qu'il ne peut ni ne veut plus se laisser monter pour la promenade. Eh ! bon Dieu ! une fois qu'on s'est compris, c'en est fait de la gaieté, comme de celui dont l'estomac ne peut plus rien digérer. Dans la viande, dans le pain et dans les légumes, nous ne mangeons pas uniquement les parties nourrissantes, mais aussi les cosses, les gousses, les pelures, et la digestion souffrirait si l'on voulait dégager ces aliments de tout ce qu'on nomme inutile. Non, ce n'est que dans l'erreur que nous autres hommes nous pou-

vons trouver la vérité, et pourvu qu'on puisse encore mâcher, elle se dégage d'elle-même. Ne vouloir se nourrir que de vérité, vouloir toujours se comprendre, ne pas voir cette folie qui nous est propre, qui nous traîne à la remorque, et qui forme cependant le corps de notre sagesse : — ah ! jeune homme, je ne voudrais pas vivre de la sorte. quand même je le pourrais.

— Toi? dit Humbercourt en le regardant avec mépris; bavarde donc ici pour les arbres, et n'assourdis pas une oreille humaine.

En achevant ces mots, il retourna en hâte à la ville avec son père. Ingeram, secouant sa tête blanchie, fit sonner les grelots de son bonnet : — Oui, dit-il, la sagesse fait entendre sa voix dans les rues, mais personne n'y fait attention.

Des pèlerinages solennels attiraient les fidèles dans le bois avoisinant Valenciennes, et l'on y voyait affluer la foule de tous les endroits d'alentour. De temps immémorial, il était d'usage que, le jour le plus important des processions, on allât visiter aussi les ermitages qui y ont été fondés et qui sont habités par de saints hommes. Dix ans pouvaient s'être écoulés depuis qu'un personnage de haute et forte stature s'était retiré dans la partie la plus solitaire du bois; les habitants de la contrée ne l'appelaient que l'ermite à la longue barbe, parce qu'il portait une barbe grise qui lui descendait jusqu'à la ceinture. On ne connaissait ni la patrie, ni les antécédents de cet homme vénérable. Il s'appelait Bertrand, et beaucoup de gens, qui prétendaient en savoir davantage sur son compte, assuraient

que son nom de famille était Rains; que, dans sa je-
nesse, il avait été paysan, que c'était dans la solitu-
des champs et en cultivant la terre, qu'il s'était ado-
à de pieuses méditations, qu'elles avaient tellem-
touché son âme, qu'il s'était enfin retiré du monde p-
vocation; d'autres affirmaient qu'il avait habité Anve-
qu'il y avait été élevé dans la maison d'un marchand,
qu'il y avait rendu des services d'un ordre subalter-
Beaucoup racontaient encore que ce personnage ex-
traordinaire avait longtemps combattu pour le Sau-
veur dans la Terre-Sainte, où il passait pour un illustre
guerrier.

Depuis quelque temps, on s'entretenait plus que
jamais, dans ces contrées, de la sainteté et des desti-
nées de cet homme remarquable; les mécontents, les
politiques, ou ceux qui ont la prétention de tout savoir
mieux que les autres, prenaient, chaque fois qu'on
parlait de l'anachorète, un air mystérieux, et donnaient
à entendre que cet inconnu n'aurait qu'à le vouloir pour
opérer des merveilles. En un mot, la foi et la confiance
en cet ermite s'étaient accrues à un tel point que de
malades et des malheureux se rendaient de toutes par-
en pèlerinage auprès de lui, dans l'espoir qu'il les gué-
rirait ou qu'il les soulagerait par ses prières.

Après avoir rempli leur principale mission, les pro-
cessions visitaient donc aussi le bois dans lequel se trou-
vait la cellule de ce célèbre Bertrand. Cette année-là, l
citadins furent plus nombreux que de coutume, m
ce qui rendit le cortége plus brillant encore, ce fur
les riches et fastueuses sociétés des nobles, des bar
des comtes, qui tous, poussés par leur zèle, visiti
le bois, les églises, les chapelles et les ermitages.

a retraite solitaire de Bertrand, quelque éloignée de oute, quelque peu animée qu'elle fût d'ordinaire, int dans ces jours de fête le rendez-vous des seiurs et des chevaliers, mêlés à la foule des citadins des campagnards, parmi lesquels on remarquait si des ecclésiastiques et des abbés qui, contre l'haade, avaient quitté leurs couvents ou leurs villes, ches ou éloignés, pour satisfaire en ce lieu à leur té, en dehors des règles de l'ordre.

Rien d'étonnant que le pieux Conrad s'y trouvât si avec son fils, d'autant plus que son château était té dans le voisinage. Sa ferveur était très-édifiante ir une foule d'autres grands, et il semblait que les nitiés et les querelles antérieures se fussent éteintes is un sentiment plus élevé, ou fussent tombées is l'oubli. Mais si le calme religieux et les nos manières du vieux comte sont imposants et touants, la conduite et l'extérieur d'un autre homme, a connu aussi dans ces contrées, ont quelque chose terrible, d'effroyable. Ce vieillard, qui prie devant cune des croix de bois, avec une si ardente ferveur, se prosterne à terre, qui se frappe ensuite la poitrine c force et comme un furieux, qui se prosterne de nouu pour baiser la terre, est un guerrier converti qu'on igne, dans les campagnes, sous le nom de *Robertrun*. Il était précisément entouré d'une foule qu'il anguait, lorsqu'on se mit en marche pour se rendre a cellule de l'ermite Bertrand. — Nous tous, s'écria-l, qui avons fait la guerre dans la Grèce, qui avons is part au siége de Constantinople, nous tous, grands petits, nous ne pouvons jamais assez faire pénitence, nais assez mortifier notre chair, jamais élever au

ciel assez de prières ferventes pour nous faire pardonner, par le père des miséricordes, toutes les cruautés, tous les péchés dont nous nous sommes souillés.

— C'est la vérité qui sort de votre bouche, mon vieux compagnon d'armes, dit Conrad qui priait en marchant au milieu du cortége. Mais la bonté divine peut-elle jamais nous pardonner? Pourrons-nous jamais expier ou réparer les malheurs de tout genre, dont, égarés par le vertige de la guerre et par l'arrogance de l'impiété, nous avons accablé tant de milliers de nos semblables? Voilà pourquoi sans doute notre pays souffre; voilà pourquoi nous avons perdu nos illustres princes; la joie nous a fui pour toujours, et notre cœur est à jamais en proie au remords.

La foule, qui fourmillait dans le bois, se réunit en ce moment, serrée et compacte, devant une cellule, d'où sortit le vénérable Bertrand. Il était d'une taille plus qu'ordinaire, sa poitrine et ses épaules étaient larges, sa chevelure encore brune, mais longue et lisse; une épaisse barbe lui descendait jusqu'au-dessous de la ceinture, ce qui lui donnait une physionomie étrange, et différente de celle de tous les autres hommes. Ses grands yeux brillaient; il tenait dans ses mains une énorme croix formée de deux troncs d'arbres tout bruts, qu'il souleva avec une force gigantesque, en récitant à haute voix une longue prière. Cet effort fit gonfler les veines de ses mains et de ses bras nus. On reconnut à ces mains fortes et nerveuses que l'anachorète s'était exercé, dès sa jeunesse, à de rudes travaux, et la forme de ses doigts contrastait avec la noble contenance de l'homme dont l'allure franche et l'air distingué, l'œil flamboyant et la belle tête,

blaient dénoter à la fois un chevalier et un héros.
obert-le-brun se trouvait le plus près de lui; il se
, baisa d'abord les pieds, et ensuite les vêtements de
mite, lui saisit la main, la pressa sur sa bouche,
, se redressant tout-à-coup comme épouvanté, et
oussant davantage encore les manches du froc, de
on qu'on découvrît le haut du bras de l'ermite, il
ria, en ouvrant de grands yeux et d'un air de pos-
: — C'est lui, c'est l'empereur Baudouin! et il se
sterna de nouveau à ses pieds.

— Baudouin! répète la foule; Conrad pâlit d'ef-
, l'immense croix échappe des mains tremblan-
de l'ermite, et tombe à terre avec un long retentis-
ent. Cependant cette nouvelle se répand, de groupe
groupe, par toute la forêt, avec la rapidité de l'é-
r; tout le monde accourt pêle-mêle, chacun s'écrie:
Baudouin! — L'empereur Baudouin! On s'entre-re-
de, frappé d'étonnement et ravi de cette nouvelle.
Oui, c'est lui, s'écrie Robert, qui venait de monter
une élévation. Voyez, il ne peut le nier lui-même,
ce noble cœur est dominé par le saisissement d'avoir
reconnu. Ah! je ne connais que trop bien ces cicatri-
, ces blessures que son intrépidité lui a values en
ce; son épaule porte la marque de cette blessure pro-
de qu'il reçut le jour terrible où il tomba prison-
aux mains de ses ennemis.

Tous se pressent pour baiser les vêtements et les
ds du prince, du père de la patrie, depuis si long-
s perdu, et qu'on vient enfin de retrouver. Toute
sistance est dans l'enthousiasme; Conrad seul conserve
contenance tranquille. Il reste immobile, les yeux
s sur l'anachorète qui s'appuye contre un arbre,

pleurant à chaudes larmes et s'efforçant de relever ceux qui l'entourent avec respect. Lorsque le calme s'est enfin quelque peu rétabli, l'abbé Ildefonse, traversant la foule, aborde Conrad :—Comment donc! respectable comte, lui dit-il, vous êtes le seul qui restiez muet! Reconnaissez-vous dans ce saint homme notre prince légitime, ou bien cette révélation que le pieux Robert nous a faite avec tant d'enthousiasme n'est-elle qu'une erreur de sa part?

— C'est lui! s'écrie Robert. Qui a le courage de dire non? Qui est assez pervers, assez impie pour renier notre grand Baudouin?

— C'est lui! C'est lui! répétèrent un grand nombre de vieux guerriers qui avaient fait avec lui l'expédition de la Grèce.

Au bout de quelques instants, la tumulte s'apaisa tout-à-fait. — Messire abbé, dit alors Conrad, interrogez vous-même cet homme respectable. Comment et à quels signes, après vingt longues années et tant d'événements, reconnaître un héros que nous croyions mort? Me préserve le ciel de plonger tout le pays dans l'erreur par une parole prématurée!

L'abbé Ildefonse se tourna alors du côté de l'ermite, qui dit d'une voix tremblante d'émotion : — Mes amis! Ce matin encore, j'étais loin de m'attendre à ce qui vient d'arriver. Depuis longtemps, je vis dans la retraite, je ne cherche et ne trouve le bonheur que dans la solitude. J'ai oublié le monde, et le désir de mon cœur, c'est qu'il m'oublie également et à jamais. Si j'ambitionnais la gloire, la souveraineté, la fortune, tout ce que le monde considère comme si digne d'envie, je ne porterais pas cet habit de l'humilité, et ne vivrais

as dans cette paisible retraite, vers laquelle la solennité u jour et le hasard ont seuls amené cette foule, aussi aportune que bien intentionnée. Je ne suis pas celui our qui vous me prenez : je ne veux être ni un chevaer, ni un homme du monde, bien moins encore un rince : mais, quoi que j'aie pu avoir été, je désire et upplie qu'on respecte mon secret; car les motifs les lus graves, la nécessité de l'expiation, le fardeau de es péchés ont seuls pu me déterminer à renoncer sans etour à mon ancien nom, à renier mes parents, mes nis et mes enfants. Si mes proches n'ont rien appris · ne doivent rien apprendre sur mon compte, vous ous, mes frères, grands et petits, prêtres et laïcs, vous e dispenserez bien aussi de parler, et cette prière sans oute n'est pas injuste.

Le vénérable vieillard avait commencé sa harangue 'une voix assez incertaine, mais il la termina avec tant de ajesté et d'énergie, d'un ton si noble et si imposant, que us les assistants furent encore plus intimement conincus que leur prince chéri, que Baudouin, qu'ils aient si longtemps pleuré, était enfin retrouvé. Il y it une explosion de cris de joie. La foule devint plus imultueuse, les ecclésiastiques ordonnèrent le silence, · Ildefonse invita de nouveau Conrad à déclarer si ermite était ou non l'empereur Baudouin.

— Si j'affirmais sans hésiter que cet homme, noble et ieux, n'est pas Baudouin, répondit solennellement Conrad, je parlerais contre ma conscience, car je l'ignore. Cependant toutes les époques ont été témoins de choses plus extraordinaires encore que l'événement qui nous occupe. Qui me rend ici juge suprême, et comment oserais-je me porter moi-même comme tel? Quel laps de temps, quelle

conversation intime avec le héros ne faudrait-il pas pour me rappeler tous les indices, tous les souvenirs qui pourraient me convaincre? Mais, quand même j'aurais, aussitôt que ce Robert, reconnu cet homme vénérable pour le véritable Baudouin, notre prince, j'agis, comme sujet, de la manière la plus conforme à ses désirs en le reniant, car c'est alors mon devoir de respecter, tout incompréhensibles que je les trouve, les motifs qui peuvent le déterminer à se dérober au pays et à une fille chérie.

— Nous vous comprenons, dit l'abbé, et vous tenez un langage tout-à-fait digne de votre grand et pieux caractère. — Robert, qui avait écouté ce discours avec tous les signes de la colère, s'écria furieux : — Le comte est un traître de renier son souverain légitime. Notre Baudouin ne peut ni ne doit se dérober au pays asservi, il faut qu'il mette un terme à l'oppression et à la tyrannie. La noblesse, la bourgeoisie, les campagnes n'attendent leur salut que de ses mains paternelles. Vive le grand Baudouin !

Des cris frénétiques, qu'il n'y eut plus alors moyen d'apaiser, s'élevèrent de toutes parts et retentirent dans toute l'étendue du bois. On vit étinceler les glaives, et luire les hallebardes ; on amena des chevaux ; de nombreux chevaliers se pressaient dans les clairières de la forêt. L'Ermite dit alors à haute voix : — Paix ! Tranquillité ! Pas de violence ! — Mais tous ceux qui s'étaient réunis autour de *Robert-le-Brun*, n'avaient égard à aucun ordre, et vociféraient, excités par lui : — Ici ! ici, quiconque est bien intentionné pour la patrie, pour Dieu et pour l'Église ! Il faut que notre père, notre Baudouin, nous appartienne de nouveau !

Au milieu de ces cris et de ce tumulte, on se presse autour du comte Conrad; ses gens et ses serviteurs, qu'il a fait venir, sont repoussés; on parle de traîtres, d'ingrats amis, de méchants, et de perfides qui, à dessein, ne veulent pas reconnaître l'évidente vérité. Le Comte parvient enfin, secondé par l'ermite, à rétablir le silence :

— Écoutez-moi, mes amis, dit-il, ce n'est pas à nous, c'est au régent du pays, au comte Hugo, qu'il appartient de décider ce cas. Ce vieux guerrier, Robert, s'est laissé entraîner par un premier mouvement à des inconvenances, et jusqu'à la rebellion: ses outrages ne doivent pas moins blesser le régent que moi-même. Hugo est aujourd'hui placé, à côté de Jeanne, notre princesse chérie, à la tête du gouvernement; que Baudouin vive ou qu'il soit mort, Hugo agit en son nom, du consentement de sa fille; que ce pieux ermite soit ou ne soit pas l'Empereur, en le reconnaissant pour tel, vous devez obéir à sa volonté, et il demande, avec moi, que ce Robert qui, dans tous les cas, s'est conduit comme un rebelle, soit livré au comte Hugo pour être jugé.

— Je l'exige de votre amour, s'écrie l'ermite, s'il est vrai que vous m'aimiez.

La foule murmura sourdement. Robert, malgré l'arrogance de son maintien, fut livré à des serviteurs armés pour être conduit à Gand. Conrad alors s'agenouilla devant l'ermite, lui baisa la main et lui dit en versant un torrent de larmes : — Homme auguste et pieux, après toutes les secousses que mon âme a subitement éprouvées aujourd'hui, donnez-moi votre bénédiction, et comprenez-moi dans vos prières. Je me rends à mon château, et je compte entendre bientôt parler de vous. Soyez mon soutien et ma consolation, car mes forces s'épuisent, et tout secours m'abandonne.

L'ermite le releva, ouvrit les bras et le pressa longtemps et affectueusement contre son cœur. Ils se tinrent embrassés sans mot dire, et laissèrent un libre cours à leurs larmes. Les spectateurs, témoins de cette émotion, ne purent pas non plus retenir les leurs, et l'on regarda avec étonnement le comte Conrad, qui, remonté à cheval, et accompagné seulement de son fils, reprit, dans un silence solennel, le chemin de son habitation. L'ermite donna sa bénédiction au peuple et rentra également dans sa cellule qu'il ferma intérieurement avec soin, sans ajouter une seule parole.

Le peuple et la noblesse suivirent d'eux-mêmes l'abbé Ildefonse dans la grande église de l'endroit le plus proche. Tous étaient convaincus, malgré les dénégations apparentes du Comte et de l'ermite, que l'anachorète était réellement leur prince légitime, Baudouin.

Comment a-t-il pu s'échapper de sa captivité, en admettant même qu'il n'ait pas péri? pourquoi ne s'est-il pas fait reconnaître depuis son retour, au lieu de se tenir si longtemps caché? Ces doutes, personne ne les concevait dans la situation d'esprit où l'on se trouvait, ou bien ils disparaissaient promptement devant la manie du merveilleux. Lors donc que l'abbé monta en chaire pour soutenir, dans un discours enthousiaste, que tout doute sur la question de savoir si c'était bien le véritable Baudouin qui avait reparu, serait un grave péché, il trouva chez tous les auditeurs la plus haute et la plus cordiale approbation. Il leur démontra ensuite qu'il était de leur devoir, comme chrétiens et comme sujets fidèles, de contraindre le prince trop pieux, fût-ce même par la force, si tout autre moyen était insuffisant, à revenir à eux et au pays si durement opprimé;

de hautes considérations religieuses forçaient
louin à reprendre les rênes du gouvernement, eût-
ème fait le vœu de se retirer à jamais du monde.
iit-ce pas un véritable miracle, que, dans ce pèle-
ge, le vieux Robert, alors que tout le monde était
à d'autres pensées, et que lui-même ne pouvait
endre à rien de pareil, eût tout-à-coup reconnu le
d prince à ses cicatrices? Dès les premières paroles,
eux guerriers, nobles et bourgeois, n'avaient-ils
galement retrouvé, dans la figure de l'ermite, tous
aits de l'Empereur ? On pouvait louer la conduite
Conrad avait tenue en cette circonstance, mais
onne n'était obligé de suivre son exemple. Il suffi-
qu'on se fût aperçu qu'il avait également reconnu,
l'ermite, le véritable Baudouin. Il convenait donc
a réunît toutes ses forces et qu'on réitérât les ins-
es les plus vives afin d'arracher le grand prince à la
ade, pour faire le bonheur de sa fille, pour sauver le
, pour ramener cet état de bien-être général, de
e et de prospérité, dont tous les vieillards devaient
r conservé le souvenir.

ien n'était plus facile, dans l'entraînement et la con-
on qui animaient déjà tous les assistans, que de les
ger à retourner le soir même dans la forêt pour
cher l'ermite à sa cellule. Leur amour lui fit violence:
otion et l'enthousiasme de la foule étaient au comble.
e presse de plus en plus par d'instantes prières; l'abbé
uelques moines lui représentent ses devoirs envers
trie; il finit par se faire reconnaître, déclare qu'il est
ce Baudouin dont on a pleuré la perte, et qu'il
d'autant mieux rompre le silence, que le vœu qu'il
autrefois, dans un moment de danger, expire ce

jour même. Baudouin, enfin retrouvé, le comte de Flandre, l'empereur de la Grèce, est conduit en triomphe à Valenciennes; on met un palais à sa disposition, et la ville entière se joint aux acclamations et aux cris de joie de ceux qui l'accompagnent.

Cependant Wachsmuth s'est rendu souvent jusqu'à la porte de la chambre de son père, sans pouvoir lui parler, parce que Conrad s'est renfermé chez lui. Le soir, le vieillard fait enfin venir le jeune homme, et lui dit: — Eh bien, mon fils, dans quelle situation d'esprit te trouves-tu après cette étrange journée ?

— Dans une situation telle que jamais encore je n'ai senti, comme aujourd'hui, le besoin des conseils de mon père, de mon plus vieil ami. Que pensez-vous vous-même de cet événement extraordinaire ? Comment avez-vous pu conserver tant de calme? Si cet homme étrange est réellement l'Empereur, vous eussiez dû, ce me semble, le déclarer d'une manière précise et claire. Le peuple retrouvera difficilement un pareil enthousiasme : vous avez laissé échapper le moment favorable, et votre indécision n'a pas moins nui au prince qu'au pays.

— Tout est dans la main de Dieu, dit Conrad; je me suis préparé par la prière; toi, mon cher et pieux fils, suis mon exemple. Le prix écherra sans doute à celui qui le mérite; mais cela viendra d'en haut et sans notre coopération. Si tu aimes Jeanne, comme tu me l'as si souvent répété, et comme me l'attestent les larmes que tu as versées depuis que nous séjournons ici, tu peux encore compter sur sa possession, quand même Baudouin ne reviendrait pas; Dieu ne peut-il pas tout ? Mais, tant que Baudouin ne se sera pas déclaré lui-même d'une manière positive, tant qu'il ne m'aura

pas donné des preuves évidentes, irrécusables, qu'il est réellement notre comte, je ne puis, dans cette affaire des plus extraordinaires, faire la moindre démarche, sans passer pour un révolté, pour un rebelle; sans me rendre coupable envers mon ami Hugo, avec qui je me suis sincèrement réconcilié en bon chrétien, et que je reconnais comme régent du pays. Je ne veux contrarier ni lui ni ses projets. Tu demandes mon conseil, suis donc mon exemple, et apprends ainsi de ton père comment on est bon et loyal sujet.

Ferdinand était heureux : il venait d'être admis, pour le service intérieur, dans les appartements du palais, emploi exclusivement réservé à des gentilshommes et qui lui donnait fréquemment accès auprès de Jeanne. Hugo l'avait élevé à ce poste d'honneur, sur la recommandation de la princesse. Cet avancement ne fit que l'engager davantage encore à se rendre chez le vieux conseiller Berthold. Le vieillard, dont les facultés semblaient quelque peu affaiblies, se mit à réfléchir; il repassa dans son esprit tous les noms de famille qu'il avait connus et tous les événements dont il avait été le témoin durant sa longue carrière, et il dit enfin: — Non, jeune homme, je ne puis en aucune manière satisfaire à votre désir : quelque bonne que soit ordinairement ma mémoire, je ne sais cependant à quoi rattacher ce qui vous concerne. Vous étiez ici dès votre enfance, et même dans le château, avant le départ de Baudouin pour Jérusalem ; il s'est chargé de vous, mais il n'a dit à personne de nous à qui vous appartenez. J'ignore si vous êtes orphelin, enfant trouvé,

ou bien fils illégitime du Comte ou de l'un de ses parents; lorsqu'il est parti pour l'Orient, il ne nous a rien confié à ce sujet, quoique je prisse alors une part active au gouvernement. Le comte Conrad, revenu plus tard de la Grèce, en sait sans doute moins encore, et notre Hugo ne peut non plus en avoir la moindre connaissance. Mais, ajouta-t-il en souriant, *flectere si nequeo superos*, *Acheronta movebo*, comme dit le poëte : puisque vous ne pouvez rien apprendre de ma bouche touchant vos parents, allez trouver le docteur Wenceslas qui évoque les esprits, qui tire l'horoscope de chacun et qui lit dans le cristal; peut-être vous découvrira-t-il quelque chose à l'aide des puissances souterraines. Notre Église, il est vrai, condamne hautement une pareille démarche : cependant j'ai cédé moi-même une fois à ce caprice, et me suis fait tirer mon horoscope par le docteur : beaucoup de choses qu'il m'a prédites se sont réalisées.

Ferdinand quitta le vieillard avec humeur, et se rendit dans le bois, à sa place de prédilection, où il s'assit et exhala dans des vers son chagrin et son bonheur.

De retour à la ville, il rencontra Ingeram dans la rue; il fesait déjà sombre, et ils se trouvaient par hasard devant la maison du docteur Wenceslas.

— Voulez-vous me parler ? cria-t-on d'en haut.

C'était le vieux philosophe qui regardait par la fenêtre.

— Montons, dit Ferdinand avec vivacité; c'est peut-être mon destin qui m'appelle chez lui.

— Votre destin ? dit Ingeram en suivant Ferdinand dans le corridor. Le fou que vous avez en ma personne ne vous suffit-il donc pas, mon jeune ami ? faut-il encore que vous alliez chercher celui-là ? vous nagez dans la

folie, et mal en prendra à votre estomac moral. Croyez-vous que l'on confectionne et que l'on vende des destinées comme on fait des tapis? On aurait sans doute alors commandé pour moi un autre modèle, et un meilleur tissu, au lieu de cette grossière et pitoyable toile qui s'effile de toutes parts.

— Il ne faut pas toujours vouloir être raisonnable, répliqua brièvement Ferdinand, pendant qu'ils montaient ensemble l'escalier. Ils entrèrent.

— Toute la journée, leur dit le vieillard qui les attendait dans la salle, j'ai eu dans l'esprit que je recevrais la visite de quelqu'un avec qui j'aurais quelque chose d'important à faire, et qui m'apporterait de singulières et heureuses nouvelles. Cependant le jour s'écoulait; enfin dans la soirée je vous ai vus vous arrêter devant ma porte: vous êtes, je pense, les messagers que j'attends.

— Il serait fâcheux, dit Ferdinand, que vous comptassiez apprendre quelque chose de ma bouche, car je me rendais précisément ici, suivant le conseil du vieux Berthold, pour voir si vous ne pourriez pas me tranquilliser sur un point qui est pour moi de la plus haute importance.

Le jeune homme lui fit connaître alors l'objet de son désir. — Messire Berthold, dit le docteur après quelques instants de réflexion, n'est qu'un homme léger, malgré son grand âge; aussi n'est-il jamais parvenu à rien faire. Il a toujours été le jouet du régent et d'autres conseillers. Cédant un jour à ses instantes prières, je lui ai fait un calcul astrologique : mais il y a de l'indiscrétion à faire connaître ainsi à tous, sans distinction, et mon nom et mon art. Nous vivons dans un

temps dangereux, où l'on donne volontiers le nom d'hérésie à tout ce qui abandonne les sentiers battus s'élève au-dessus du vulgaire; où quiconque a des pensées étranges est traduit devant le tribunal de l'Eglise et des prêtres, comme si ces derniers devaient seuls conserver le droit de répandre l'erreur et d'égarer les crédules. En outre, jeune homme, la question que vous me proposez est des plus difficiles, et, qui pis est, je ne puis tirer votre horoscope, parce que vous ne pouvez me dire ni le jour ni l'heure de votre naissance. Entrez, cependant, nous verrons si nous ne parviendrons pas, par d'autres artifices, à nous mettre sur les traces de ce que vous me demandez.

Ils passèrent alors de l'antichambre tout-à-fait obscure dans une pièce faiblement éclairée, au plafond de laquelle une lampe était suspendue; là, le docteur examina plus attentivement son jeune visiteur, puis il lui dit: — Je vous ai probablement déjà vu, car votre personne ne m'est pas inconnue; vous avez une physionomie agréable avenante et d'heureux augure. Mais, continua-t-il en regardant de plus près Ingeram, que nous a-t-on donné là? Il est vrai que je ne sors guère de chez moi et ne vois pas le monde; je jurerais, cependant, que votre petit compagnon n'est ni de l'espèce ordinaire des hommes, ni probablement de ce pays-ci.

— Vous l'avez dit, répondit Ingeram en riant; j'ai de la suite de l'ambassade qui est venue d'Angleterre y a quelque temps. Mon jeune maître, qui s'imagine être beau et qui était envoyé par le roi Henri, m'a pris avec lui par vanité, pour que ma laideur relève encore sa beauté. Ce stratagème lui a si bien réussi, toutes les femmes se sont éprises de lui. Pour moi

a fond, en étais la cause, pas une d'elles ne m'a dit le oindre mot affectueux, et lui-même s'est montré telle-ent ingrat, que, lorsqu'il est retourné dans notre pays, ıi mieux aimé demeurer ici que de le suivre; ce n'est ıs qu'on m'y témoigne non plus une estime particu-:re, mais au moins l'Angleterre n'aura-t-elle pas mes os. ›ilà qui ne vous semble pas patriotique, messire? Je nse pourtant que plus d'un homme vénérable de l'an-ıuité a exprimé les mêmes sentiments.

— Messire étranger, dit le docteur, je ne vous com-ends pas très-bien! Voyons néanmoins quel conseil ›us pouvons donner à ce jeune homme distingué. Ce est pas le moment d'interroger le cristal; il serait dan-reux d'évoquer des esprits, parce que vous m'êtes tout-fait inconnu; examiner les mains n'aboutirait à rien, ıisqu'elles n'annoncent que la durée de la vie et le ›nheur en amour; essayons donc de prophétiser par la ›ussière. C'est également une belle expérience, quand e réussit.

Il prit alors un petit plat d'argent, délicatement travaillé; rès l'avoir examiné avec soin, il le posa sur une table acée au milieu de la pièce; puis marchant légèrement r la pointe des pieds, il fouilla dans différentes armoires ı étaient entassés pêle-mêle toutes sortes d'objets. Il prit s poudres fines, soigneusement empaquetées, et les ersa dans le magnifique plat. Il commença par y mettre ne fine poussière d'or, puis de l'argent pilé, des cou-eurs rouge, verte et bleue, et enfin des poudres blan-hes et noires. Quand la quantité et le mélange lui pa-urent suffisants, il tira d'une cassette un disque d'argent ır lequel étaient gravés des hiéroglyphes, des chiffres . toutes sortes de signes magiques, tels que des lignes,

des étoiles et des figures; il le posa soigneusement sur plat, de manière à le couvrir entièrement. L'agitant ea suite tout autour de sa tête en murmurant et en chanta à voix basse, il le retourna trois fois, et invita Ferdina à en faire autant, mais sans dire un seul mot, et surto sans rien renverser de la poussière prophétique. Cela fai il enleva le disque, surchargé de caractères, du plat qu' remit sur la table, et il abaissa la lampe du plafond pou examiner quelles figures et quelles images s'étaient dessi nées dans le vase. — Approchez, dit-il en souriant, e venez lire vous-même votre destinée, si toutefois vou savez lire.

Les deux étrangers s'approchèrent avec empressement et Ingeram prenant la parole: — En vérité, homm grand et sage, vous nous donnez là dans ce petit va une image instructive de notre univers tout entier. E même que les ossements de tous les siècles et de tous l peuples, de tous les pays et de tous les hommes s'en trechoquent et tombent en poussière, les vassaux et l rois, Alexandre, Périclès et Hérode roi des Juifs, St.-A gustin, St.-Jérôme et l'hérétique Abeilard, Barberou notre Baudouin, et la belle Cléopâtre; et que, de tou cette poussière, il croît de nouveau de l'herbe, des fleu et des légumes, ou peut-être des métaux, des écrevis des coraux et des pierres; que des hommes nouveaux r prennent, en les consommant, une grande partie de c choses, et que, de la sorte, tout se métamorphose sa cesse et prend une nouvelle forme; que Nabuchodo nosor, peu de temps après avoir été changé en quadrupède, et avoir mangé de l'herbe, est lui-même transform en gazon, et brouté par les bestiaux: — ainsi l'œil retrouv dans ce plat la grande et mystérieuse transsubstantiation

et la fête des tabernacles de la sortie de la servitude.

Pendant que Ferdinand examine d'un œil perçant les figures indécises, variées et indéchiffrables qu'il a sous les yeux, le vieillard dit d'un air piqué : — Je suppose, messire nain, que c'est votre trop grande loquacité qui vous a fait bannir de votre pays, car vous troublez en ce moment la tranquillité et l'attention dont nous avons besoin.

Ingeram regarda aussitôt fort gravement dans le plat : — Voyez donc, messire docteur, dit-il enfin, il y a là comme un nuage vert, bleu, rouge, doré, enfin, comme une aurore boréale, qui vacille et étincelle. Si l'on peut effectivement lire quelque chose de sérieux dans ces brillants crins de balai, dans ces linéaments de la destinée, si embrouillés, si hérissés, veuillez donc nous apprendre quelque peu à les épeler, afin que nous croyions que votre semence a produit des paroles.

Le vieillard allumant alors une nouvelle lumière, éclaira soigneusement le plat, dont il désigna, avec un stylet d'argent, tantôt tel endroit, tantôt tel autre.—Quiconque est incrédule, dit-il avec impatience, ne voit ni n'entend, et n'est pas non plus capable de saisir la moindre pensée. Ne voyez-vous donc pas un prince revêtu de la pourpre, siégeant sur son trône d'or ? et non loin de là, sous un manteau bleu de ciel, garni d'hermine, une figure de femme, plus grande encore, probablement son épouse ou sa mère ? Voici un grand homme en manteau brun, avec une longue barbe, qui lève un glaive au haut duquel plane une couronne d'or. Il y a dans ce coin, sous ce vert gazon, une petite figure qui m'a l'air d'un roi ou d'un prince. Voyez ce combat entre deux chevaliers ; le sang coule. Dans cet autre coin une ville entière est prise

d'assaut! En somme, mon jeune ami, vous êtes d'une naissance distinguée; mais le sang coulera, il faudra des guerres et des combats avant que votre blason puisse être mis au jour. Cet homme au glaive est votre père, ou bien un puissant adversaire.

— En vérité, s'écria Ingeram, les prophètes qui lisent l'avenir avec le simple secours de leurs yeux, ou qui le prédisent d'après la physionomie des hommes, ne sont auprès de cela, que des aveugles. Mais ne serais-je pas, moi, ce tout petit prince, qui, comme vous venez de le dire, se blottit là dans l'herbe? Plus je considère ce petit objet, plus je lui trouve de ressemblance avec ma personne. Voyez donc vous-même avec quelle tendresse il contemple le prince assis sur son trône ! Mon bon Ferdinand, la supposition que je faisais dernièrement acquiert chaque jour plus de probabilité, vous pourriez bien être mon fils.

Ferdinand se leva. Il était vivement ému. — Point de remercîments, dit le docteur, et encore moins de récompense ; — mais, ajouta-t-il d'un air suppliant, et en prenant les mains du jeune homme, si un jour vous êtes rendu à votre véritable condition, gardez-moi un souvenir d'amitié.

— Comment une superstition si puérile, dit Ingeram, dès qu'ils se trouvèrent dans la rue, peut-elle vous causer une pareille émotion? Autant vaudrait vous choisir vos aïeux dans les brouillards du matin ou dans les nuages du soir. Que deviendrez-vous donc, jeune homme, si chaque bagatelle peut vous troubler à ce point ?

—Tu viens de parler comme tout le monde parle, répondit Ferdinand impatienté. A moins qu'il ne me soit indifférent de périr dans la fange, comme un valet et un jour-

nalier, tout doit me tourmenter ou relever mon espoir. Ne me répète plus cette plaisanterie qui vient encore de t'échapper chez le devin ; je t'aimerai toujours, mais je ne suis pas ton fils.

— C'est encore une question, reprit Ingeram avec le plus grand sérieux, que de savoir si je pourrais me servir de vous, car si vous avez de grandes dispositions à devenir un amant superstitieux, vous n'en avez pas la moindre à devenir même un fils médiocre. Nous nous entendrions difficilement, car je vous ferais donner une toute autre éducation que celle que vous avez reçue jusqu'ici. — O Baudouin ! Baudouin !

— Que veux-tu dire ? — Que demandes-tu ?

— Je ne fais pas allusion en ce moment à notre célèbre Empereur grec, que nous avons perdu ; non, je pensais au premier comte de Flandres ; ne connaissez-vous pas cette histoire ?

— Non. Raconte-la moi, dit Ferdinand.

— C'est parce qu'ils vous ont élevé dans l'ignorance, reprit Ingeram. Ecoutez donc : — Dans les temps anciens, où il y avait dans ce pays beaucoup de bois et de marais, et peu d'intelligence, sous l'un des carlovingiens — le chauve, le gros, ou le maigre, que sais-je ! — vivait un Flamand qui élevait son fils, grand, fort et beau jeune homme, sous le bâton et le fouet, et, avec des paroles dures, comme il le faut quand on veut faire quelque chose d'un homme. Le jeune Baudouin redoutait beaucoup son père ; — il n'en faisait pas moins très-souvent ce que celui-ci lui avait défendu, mais qu'il voulait, lui, absolument, car, n'en doutez pas, les caractères énergiques ne se développent et ne se forment que par la résistance. Devenu grand, Baudouin fut admis en

qualité de jeune cavalier, c'est-à-dire d'oisif, à la cour que tenait à Paris ce Charles-le-Gros ou le Chauve, (peut-être était-il l'un et l'autre à la fois, comme cela se voit souvent.) Le rustre plut au roi, et bien plus encore à sa jeune et charmante fille. C'est la vieille chanson, que le monde répète sans cesse. Eh bien, ce fut aussi son destin, mais ce fut également celui de la jolie fille du roi d'être unie à un jeune roi d'Angleterre. Combien de fois notre Baudouin a-t-il soupiré, gémi, pleuré, ou exhalé sa douleur dans des chants, c'est ce que ne nous apprennent pas les chroniques. Notre pays inculte était encore, à cette époque, une portion de la France, et pouvait bien s'appeler la Forêt ou le Bois; on y plaçait des surveillants, des gentilshommes qui, en toute chose, devaient obéissance à la couronne, et, en échange, jouissaient des produits de la contrée. En récompense de ses anciens services, Baudouin y fut envoyé en qualité de premier forestier. On aurait pensé que, dans ces bois, jusqu'aux dunes du rivage et sur la mer même, il trouverait à peine assez d'espace pour soupirer, qu'il ne ménagerait pas son haleine et qu'il ne ferait que sangloter et se plaindre. Mais, loin de là, cet homme gouverna ses sujets avec intelligence, augmenta le nombre de ses vaisseaux, éclaircit les forêts épaisses, exerça ses troupes, construisit des châteaux forts, et donna de bonnes lois. Il arriva, sur ces entrefaites, une chose sur laquelle il n'avait pu compter : le roi d'Angleterre vint à mourir. Le gros, le chauve monarque envoya pompeusement chercher, en Angleterre, avec une suite nombreuse et des vaisseaux richement décorés, sa royale fille pour la remarier à un autre grand prince régnant. Que fit alors notre Baudouin? Las de s'affliger, il monte sur sa flotte, prend avec lui

les meilleurs et les plus intrépides des siens, guette les Français dans le détroit, aborde leurs vaisseaux, s'empare courageusement de sa bien-aimée, et l'emmène sur son navire; laissant à l'escorte de la reine l'alternative de combattre à outrance et de succomber, ou d'aller à Paris informer le roi de ce qui venait de se passer. Elle choisit ce dernier parti, et lui, il se rendit en Flandre avec son heureuse fiancée. Le père, déçu dans son attente, réfléchit, avec un mélange de colère et de bonté, sur ce qu'il devait faire; et la bonté finit par l'emporter (il était peut-être plus gros que chauve). Cette aventure, cette audace lui plurent. Il ajouta au pardon des preuves de sa bienveillance, érigea la Flandre en comté, et en nomma premier comte celui qui s'était imposé pour son gendre, ce qui jeta en même temps les premiers fondements de la puissance et de l'indépendance du pays.

— Tu me rendras furieux, s'écria Ferdinand; que puis-je donc faire?

— Furieux! qui veut ici se mettre en fureur? cria une voix qu'ils connaissaient bien.

Humbercourt, à cheval, venait de passer si vite et si près d'eux, — l'obscurité ne permettant pas de distinguer les objets, — que le petit vieillard tomba par terre.

— Oh! oh! s'écria Ingeram, tout doux! Cherchons à rappeler notre raison.

Mais Humbercourt s'était déjà éloigné sans avoir entendu ni dit rien de plus.

— Celui-ci ne serait-il pas amoureux aussi? Ou ne voudrait-il pas enlever quelqu'un? En tout cas, vous le laissez trop prendre l'avance, poursuivit le vieillard.

En revenant au château, ils apprirent que Humber-

court s'était rendu en toute hâte, inquiet et troublé, a près de Hugo, qui, un peu indisposé, se préparait à mettre au lit. Hugo fut presque effrayé de voir entr son fils dans un pareil état. — Que t'est-il arrivé? s'en pressa-t-il de lui demander.

— Tout est gagné ou tout est perdu, répondit Hum bercourt haletant. J'apprends par un intime, qui vien d'arriver précipitamment en ville, que, dans les cam pagnes, le bruit court que notre Baudouin a repar

— Baudouin! s'écria le comte, et il tomba presq sans connaissance sur son lit de repos — Oh, Conrad Conrad! C'est là jouer gros jeu.

— Mais, dit le fils, s'il en était ainsi, n'aurions-no pas tout à gagner? par la voie la plus courte? et av plus de sûreté? Et serait-ce donc tout à fait impossible

— Impossible! s'écria Hugo; le prince est mort, cela souffre pas le moindre doute. C'était donc là le but son désir du repos et de ses penchants pour la solitud Eh! bien, donc! nous nous armerons, et, puisqu'il en venu aux extrémités, il faut bien aussi que nous a recours à tous les moyens. Voilà la guerre rallumée la justice étant de notre côté, la victoire ne peut mar de nous couronner. Une imposture si grossière ne pera ni ne séduira quiconque a le sens commun.

Dans ce moment, on entendit le trot d'un chev marché, et l'agitation se répandit dans le châtea bercourt sortit et rencontra sur l'escalier un mes venait de mettre pied à terre, et, qui, tout h leine, demandait à remettre au régent en per lettre fort importante. Hugo avait déjà ouve de son appartement, et fait entrer le messa de chaleur et d'épuisement; — c'est vous, mon fidèle Wilibald?

— Oui, messire comte, répliqua celui-ci d'une voix faible. Depuis hier matin, je ne suis pas descendu de cheval, car le message que votre noble ami, le comte Conrad, vous adresse est d'une trop haute importance. Il m'a le plus strictement recommandé, le plus rigoureusement ordonné de ne pas dire un seul mot, ni dans les campagnes ni dans la ville, de l'événement extraordinaire qu'il vous annonce. J'ai obéi, et maintenant j'ai besoin de repos; — à ces mots, il prit congé de Hugo pour aller se reposer.

Hugo lut et relut la lettre avec la plus grande anxiété. — Oui, dit-il d'un ton presque triste, cette fois, j'ai été injuste envers mon ancien compétiteur, et sa générosité me fait rougir. Maintenant je suis forcé de croire aussi que sa pieuse conduite, que sa conversion sont sincères; oui, je dois l'avouer, il vaut mieux que moi. Et je l'ai accusé ! Ecoute, mon fils, la lecture de sa lettre.

»Je vous écris en toute hâte, mon cher ami, »afin que vous soyez informé d'un singulier événement, »et que vous puissiez, comme régent, prendre en temps »utile les mesures nécessaires. Un vieil ermite de la »forêt de Valenciennes, qu'on appelait jusqu'ici Bernard »Rais, vient de se faire passer tout-à-coup pour notre »empereur de la Grèce, Baudouin, au moment où les »pèlerinages avaient attiré une affluence nombreuse dans »cette contrée. Beaucoup prétendent le reconnaître, car »la foule accueille toujours avec une passion insensée ce »qui est nouveau et merveilleux. Malheureusement, un »certain nombre de nobles, et quelques membres du clergé, »se sont laissé entraîner, plutôt sans doute par mécon»tentement que par conviction. Toutes ces circonstances »me font craindre que ce ne soit là qu'une ruse de

» l'égoïsme et du mauvais vouloir, car c'est précisément
» un certain Robert le Brun, depuis longtemps suspect
» aux gens de bien, qui a, le premier, avec un empresse-
» ment outré et une extrême violence, reconnu Baudouin
» dans l'ermite, et qui a excité aussitôt la foule étonnée
» à la rébellion et à la violation des lois. Le hasard —
» je revenais d'un couvent du voisinage — me conduisit
» en cet endroit au moment de cette scène. Quoique sans
» armes, et presque sans escorte, je n'ai pas craint cepen-
» dant de faire arrêter ce rebelle, afin qu'il vous fût en-
» voyé, pour être jugé et puni comme fauteur de troubles.
» Mes paroles et la considération qu'on me porte sont aussi
» parvenues à dissiper la foule excitée. La nuit qui suivra la
» réception de cette lettre, ce Robert, qui est assurément
» un misérable, arrivera chez vous chargé de chaînes. J'ai
» pris cette précaution, afin que des bruits inutiles ne se
» répandent pas dans la ville, comme il arriverait infailli-
» blement, s'il y entrait pendant le jour. Si vous apprenez
» de sa bouche, comme je n'en doute pas, le véritable état
» des choses, faites connaître et faites punir publiquement
» le coupable : ainsi mourra cette sédition ; car il n'a pu
» qu'indiquer son dessein. Vous pouvez ordonner ensuite
» ce que vous voulez qu'on fasse à l'égard de l'ermite
» trompeur, et, quoique j'aie entièrement renoncé au
» monde et à ses affaires, je vous rends volontiers ce ser-
» vice, pour faire encore quelque chose d'utile à ma
» patrie, en contribuant à affermir sa tranquillité. »

Hugo prit aussitôt la résolution de taire encore cet événement à la jeune princesse, afin de ne pas l'affliger. Humbercourt alla le soir au-devant du convoi, avec des gens sûrs et des hommes armés pour introduire, à la faveur de l'obscurité, le coupable dans la ville, sans qu'on

s'en aperçût. Celui-ci devait être gardé dans la prison même du château, afin que le peuple ne le vît pas et u'on pût, sans nul obstacle, l'interroger en secret.

Le lendemain matin, Hugo questionna de nouveau le messager et se félicita de la sage conduite de Conrad qui n'avait, en effet, rien négligé pour étouffer à sa naissance une révolte qui semblait n'avoir été ourdie que par des chefs de parti mécontents.

(*La suite à la prochaine livraison*).

HISTOIRE D'UN OURS.

Nous donnons ci-après un chapitre extrait d'un roman de mœurs intitulé : « *Les agréments de la vie de garçon* » dont un journal de Bruxelles a déjà publié quelques fragments, et qui est encore inédit.

Plus on apprend à connaître les hommes, plus on sympathise avec les ours, — je parle de ceux qui marchent habituellement sur les pattes de derrière, variété curieuse qui mérite une monographie spéciale.

Cet animal n'est pas très-rare ; mais du soin qu'il prend de dérober son existence à tous les yeux, monomanie qui le distingue de la plupart des autres bipèdes, il résulte qu'on le rencontre difficilement, et que peu de naturalistes peuvent se vanter de le connaître, et moins encore de le comprendre.

Favorisé par mon étoile, j'ai vécu longtemps dans la plus intime familiarité avec un individu de l'espèce, j'ai pu l'observer à l'aise et l'étudier à fond ; je puis donc espérer d'esquisser avec quelque vérité la physiologie de cet être intéressant. L'histoire d'un individu suffira : *ab no disce omnes.*

Mon cousin Sylvestre — car, excusez-moi ou plutôt excusez-le, nous sommes un peu parents, — est venu au monde à l'expiration de la dernière heure du dernier jour du siècle dernier, c'est-à-dire le 31 décembre 1800, à minuit sonnant à l'horloge de la maison paternelle ;

or, comme les horloges des maisons bourgeoises ne sont pas ordinairement aussi bien réglées que celle de l'Observatoire, qui, d'ailleurs, n'existait pas alors dans notre bonne ville de Bruxelles, on ne sait pas précisément si non cousin date du siècle des lumières plutôt que du siècle du progrès. Son père se prononça pour la première hypothèse, sa mère pour la seconde : comme d'ordinaire, l'opinion de la mère prévalut; de sorte que, dans sa famille, Monsieur Sylvestre passe pour le premier homme du nouveau siècle, bien qu'il soit inscrit à l'état civil comme le dernier citoyen du siècle passé, qualité que semble confirmer le nom que lui donna son parrain. De quelques années plus jeune que lui, je connais peu les particularités de son enfance; tout ce que j'en puis dire, c'est que, fils unique, il fut trop aimé et trop peu corrigé par ses parents, et que son naturel insociable se révéla de bonne heure. Etant au collége, jamais on ne le vit se mêler aux jeux de ses camarades. Au lieu de la grammaire, il apprenait par cœur Robinson Crusoë, dont il illustrait les plus belles pages au crayon rouge, et sa mère montrait avec orgueil, comme échantillon du talent précoce de son fils, Robinson allant à la découverte dans cette île, — Robinson examinant avec effroi l'empreinte du pied humain sur le sable, — Robinson fusillant les sauvages, caché derrière son fort. Il faisait régulièrement trois fois par semaine l'école buissonnière, et se perdait plus souvent dans les détours de la forêt de Soignes que dans les broussailles du jardin des racines grecques. Là, il passait des jours entiers seul, tantôt suivant une chasse au renard, tantôt couché à l'ombre d'un chêne, un livre à la main. A Robinson avaient succédé les voyages du capitaine Cook, l'histoire naturelle et les ro-

mans de Ducray-Duminil; puis vinrent à la file Racine avec Molière, Gilblas avec Don Quichotte, Fénélon avec Faublas, Bossuet avec Voltaire qu'il abandonna pour la nouvelle Héloïse et pour l'Emile, lesquels lui plurent tant qu'il ne jura plus que par Jean-Jacques, et se confondit avec Saint-Preux.

Les six premières années des *humanités* s'écoulèrent dans ces agréables loisirs, qu'interrompaient de loin en loin quelques heures de cachot, avec mise au pain sec et à l'eau; mais ce régime hygiénique ne pouvait intimider un philosophe habitué à tremper sa croûte dans le cristal liquide qui coule avec un doux murmure au sein des bois. Quant au cachot, on avait l'avantage d'y être seul, on pouvait y lire et y rêver; si ses maîtres eussent songé à le condamner à jouer à la balle avec ses condisciples, la peine eût été infiniment plus redoutable. Comme jamais il n'avait pris la peine d'apprendre une leçon par cœur, ni d'ouvrir son dictionnaire ou son *gradus*, il passait généralement pour un jeune homme « sans moyens. » Un jour cependant, c'était au commencement de son année de rhétorique, il prouva qu'il n'était pas aussi bête qu'on le croyait. Le professeur s'avisa de dicter, comme sujet de composition française, ce qui suit:

« Ecrire en prose ou en vers (*ad libitum*) une épître fa-
» milière à un ami. Chacun dira ce qu'il voudra....
» *Nota benè*. Toutes les copies, terminées ou non, seront
» enlevées à midi sonnant, *Punctum finale*. »

Le laconisme inusité de cette donnée déconcerta les plus fortes têtes de la classe, si bien qu'à l'heure fixée pour la clôture, plusieurs épîtres familières ne contenaient encore que ces trois mots :

» Mon cher ami, »

Cependant notre jeune homme « sans moyens » avait déjà, à cette heure, déniché trois merles au bois de la Cambre, où il s'était rendu, selon son habitude, après avoir improvisé son thème en dix minutes (1). Voici ce thème reproduit mot pour mot :

A MON AMI ***.

Hélas ! mon cher, quel est mon embarras !
— On veut que je fasse une épître.
Depuis une heure à mon pupitre
Je suis assis et ne la trouve pas.
Apollon rit de mon caprice,
Et Pégase sourd à ma voix,
D'un écuyer aussi novice
Dédaigne l'inutile poids.
Ce n'est pas cependant que du coursier rebelle
J'eusse d'un ton trop haut sollicité l'appui ;
Je lui disais : « Pégase mon ami,
»De grâce, prête-moi le secours de ton aile :
»Foi de chevalier apprenti,
»Je te promets gratitude éternelle. »
— Cris superflus!
Vaine prière !
L'ingrat !... il ne m'écoute plus,
Et me montre le ***

Dès le lendemain, le professeur, ainsi qu'il en avait l'habitude, donna lecture en chaire de toutes les compositions : celle de notre ami Sylvestre était venue après toutes les autres. Grande fut, on le pense bien, la surprise du maître, et plus grande encore l'hilarité de l'auditoire, laquelle se manifesta par une soudaine et bruyante explosion.

(1) Historique : le fait a eu lieu dans un collége du Hainaut.

L'Aristarque de la classe eut le bon esprit de ne se fâcher; après avoir dûment critiqué la pointe i congrue de l'épître-épigramme, il avoua qu'à ce défa près, cette courte improvisation pourrait passer pour u chef-d'œuvre de spirituelle malice, et finit par proclame l'auteur premier en discours français.

C'était la première fois que Sylvestre remportait m pareil triomphe : dès-lors on voulut bien lui reconnaît des *moyens*, mais cet éloge fut tempéré par l'épithè de *paresseux* qu'on lui décerna, ou plutôt qu'on lui co firma à l'unanimité des voix.

Se souciant peu de conquérir de nouveaux laurie Sylvestre s'abstint désormais de prendre part aux lut littéraires de la rhétorique, excepté à la dernière, q devait couronner l'œuvre des six années et avoir grand poids dans la balance de la distribution des pri

Son thème en prose, étant propre cette fois à fa connaître le caractère original du jeune homme, je cr devoir mettre sous les yeux du lecteur ce second écha tillon de son style. — Voici la matière dictée par le p fesseur :

Matière. Adieux au collége. — Enumérer les douce de la vie de collége. — Exprimer les regrets que l'a éprouve, etc. — Enumérer les avantages retirés d études, etc. — Eloge de vos condisciples, etc. — Grâc rendues au professeur, etc. — *Nota bene* : Le style et forme de cette amplification sont *ad libitum*.

Voici la composition de Sylvestre.

» Monsieur le professeur, puisque vous abandonn
» au choix de chaque concurrent la forme de cette com
» position, je choisis la forme épistolaire dont le sty
» sans prétention me convient particulièrement, et sans
» plus de préambule, j'entre en matière.

»Que parlez-vous des douceurs du collége, estimable »professeur? — Pour ma part, je n'ai jamais pu goû»ter les plaisirs du rudiment ni les délices de la syntaxe, »et, soit dit entre nous, je regrette peu mon inaptitude à »les regretter. A quoi bon, s'il vous plaît, le rudiment? »Cicéron n'en eut jamais la moindre connaissance, et »Montaigne, qui savait le latin mieux qu'un professeur »de rhétorique, se vantait de n'avoir jamais su ce que »c'était qu'un vocatif. Nous au rebours, nous savons »parfaitement ce que c'est qu'un vocatif, mais en re»vanche nous ne savons pas le latin, encore moins le »grec, et pas du tout les mathématiques. Voilà, grâce à »l'excellence de votre système d'instruction, le fruit »qu'on retire de six années d'humanités, et si je sais assez »de français pour écrire ce peu de lignes en style tel »quel, c'est un avantage dont je suis redevable non aux »leçons de l'école, mais aux lectures que j'ai faites »à mon corps défendant, en dépit de la prison et du »pain sec.

»Que voulez-vous donc que je regrette en quittant »ces sombres murs et ces figures magistrales plus sombres »encore? — Serait-ce par hasard l'éternel plat de choux »rouges et le régime d'anachorète auquel fut soumis mon »pauvre estomac de quinze ans?... Serait-ce l'agréable »compagnie de gamins mal élevés et ornés déjà de tous »les vices? — Non, monsieur, je ne regrette rien en »quittant le collége... Rien, excepté le temps que j'y ai »perdu, le beau temps de mon enfance, que j'y ai passé à »apprendre péniblement des choses qu'il va falloir tâcher »de désapprendre.

»Je pourrais développer à l'infini la présente amplifi»cation, et mériter peut-être, sinon obtenir le premier

»prix; mais je me hâte d'en finir : le soleil se montre, et »j'entends d'ici les oiseaux chanter. Qu'ils sont heureux »les oiseaux! On ne les force point à gazouiller en grec ni »en latin, et ils s'envolent quand et où bon leur semble.

»Je m'envole vers le bois de la Cambre : ce doit être »un Eden à cette heure. Je vais m'y reposer en paix, et »vous souhaite, en vous disant adieu, monsieur le pro»fesseur, une longue carrière de prospérité classique, car »je n'ai dans l'âme ni fiel ni rancune, et je vous pardonne »du fond de mon cœur le mal que vous m'avez fait sans »le vouloir.

SYLVESTRE.

Libéré du collége, notre jeune homme, cédant aux conseils de ses parents, entra à l'école de droit, quoiqu'il n'eût aucun goût pour le barreau, et il obtint en peu d'années le diplôme de licencié dont il ne fit jamais usage. A cette époque de sa vie, il devint un peu moins sauvage; il fréquentait le café Larivière et assistait à toutes les représentations que Talma, le grand tragédien, donnait alors à Bruxelles; il fut même assidu à l'opéra jusqu'à ce qu'il découvrît qu'il s'y ennuyait, d'où l'on inféra que le sens musical lui manquait, d'autant plus qu'il abhorrait la guitare et la romance chantée par une voix d'homme.

Quoique peu galant et peu aimable, il eut une maîtresse et plusieurs attachements sérieux, du moins il les croyait tels. La première jeune personne qu'il aima passa un jour à côté de lui, à cheval; dès-lors il cessa de la voir, disant qu'il ne voulait pas épouser une écuyère. Il renonça de même à la seconde, parce qu'elle avait paru au bal décolletée jusqu'au milieu du dos, et que d'ailleurs elle trouvait mauvais qu'il ne dansât point.

Enfin il s'éprit d'un troisième objet, et déjà tout était conclu pour le mariage, lorsqu'il y mit les trois conditions suivantes :

1. Point de billets de faire part aux amis et connaissances.

2. Ni noces, ni festins.

3. Me dispenser du voyage usité.

La famille de sa fiancée refusa tout net de souscrire aux deux premières conditions ; la jeune personne elle-même ne voulut point entendre parler de la troisième ; le séjour d'un mois à Paris était, à ses yeux, la prérogative la plus précieuse d'une jeune mariée. Sylvestre tint bon, la partie adverse ne voulut pas en démordre, si bien que le mariage fut rompu.

Depuis lors, il ne songea plus aux femmes sérieusement et répéta souvent qu'il l'avait échappé belle.

G. D.

NOTES

RECUEILLIES DURANT UN VOYAGE ARTISTIQUE EN ESPAGNE ET DANS LE NORD DE L'AFRIQUE. (1)

Marseille, 16 mars 1841. Emb. à 6 h. du m. à bord du *Mercurio*, vapeur espagnol; arrivé à *Barcelone*, le 17 à midi.

Lorsqu'on débarque à Barcelone, comme dans tous les ports de l'Europe, les douaniers sont, après l'officier de la *Sanidad*, les fonctionnaires par les mains desquels tout voyageur doit passer, et ici on a été à mon égard d'une rigueur excessive. La visite d'une de mes malles que j'avais fait porter à terre, dura près d'une heure; elle eut pour résultat le bouleversement de tous mes effets et la confiscation d'une paire de pistolets de poche, d'un porte-crayon, d'un canif et d'une fiole d'eau de Cologne, objets que le général Van Halen, pour qui j'avais des lettres, me fit restituer. Un de ses aides-de-camp qui m'accompagna à cet effet jusqu'à l'aubette des douaniers, me donna, chemin fesant, une excellente *recette* au moyen de laquelle les douaniers espagnols deviennent les plus accommodants du monde.

Je la transcris ici pour qu'elle puisse au besoin servir à mes amis et connaissances; la voici : on présente les *clefs des malles* accompagnées d'autant de *piecettes* (2) qu'il y a de colis à visiter.

(1) Cet article est dû à la plume de M. Bossuet auteur d'un excellent *Traité de perspective*, et peintre très-distingué; c'est à lui qu'on doit le délicieux tableau l'*entrée de l'Alhambra*, qui a figuré au dernier salon de Liége.
(*Note de la commission directrice.*)

(2) Pièce de monnaie de la valeur d'un franc à peu près.

prend les clefs et l'argent, c'est qu'il a une formalité à rem-
: il ouvre une ou deux malles, jette un coup-d'œil, et, sans
déranger, les referme aussitôt. S'il s'empare seulement de la
nnaie, on fait immédiatement enlever son bagage. La visite est
si terminée au bout de quelques minutes, et les effets que
tiennent les malles ne sont pas dérangés ; deux choses impor-
tes pour ceux qui n'aiment pas à perdre leur temps ; il me
a permis dorénavant, par l'effet de ma recette; de satisfaire
-le-champ un goût qui me domine, celui de parcourir seul,
s guide et sans renseignements, les villes que je vois pour la
mière fois. Quelle que soit la faim, la soif ou la fatigue que
rouve, je ne saurais manger avec appétit, ni me reposer tran-
llement si je ne me suis préalablement orienté. *Voir* est pour
i un besoin auquel je sacrifie tous les autres. D'après cela, on
mprendra combien j'ai souffert de ce retard qu'on m'a fait
ouver à la douane ; aussi, l'empressement que je mis à
lorer Barcelone, fit que je me perdis complétement dans le
rinthe de ses rues étroites et tortueuses. Je parvins cepen-
nt à découvrir la *Cathédrale*, l'église de *Santa Maria* et la *casa
deputacion*.

La *Cathédrale* comprend toutes les périodes du style ogival
uis l'époque de la transition jusqu'à l'ogive à compartiments
mboyants.

L'intérieur est divisé en trois larges nefs d'une grande éléva-
n, entourées d'un grand nombre de chapelles, chargées de
ures, de ciselures et d'ornements de toute espèce.

Une chapelle souterraine, très-mystérieuse, espèce de petite
pte est au-dessous du chœur et du *retablo* (maître-autel). On
descend par un escalier qui comprend presque la largeur en-
re du chœur. Le *retablo* est très-élevé et produit un bel effet.

Les stalles, qui composent ce qu'en Espagne on nomme *Sille-
ia* (second chœur en face du maître-autel), occupent presque
ute la nef du milieu ; elles sont sculptées en bois avec une
imaginable délicatesse, et sont terminées, d'un côté par une
alle plus élevée, celle de l'évêque, et de l'autre côté par une
aire à prêcher. Des chapelles avec des autels surchargés de
rures et d'ornements de toute espèce, bordent les nefs laté-

rales. Un trifolium règne autour de la nef principale, des transepts et du chœur. On a ménagé dans la voûte, à l'entrée de la grande nef, une ouverture octogone, autour de laquelle règne une belle galerie de pierre sculptée, composée de *quatre feuilles* encadrées; c'est le commencement de la coupole ou lanterne dans le genre de celle de *Notre-Dame* à Anvers.

Je n'ai pu juger du mérite des tableaux qui s'y trouvent en assez grand nombre; la poussière et la crasse qui les recouvrent, jointes à l'extrême obscurité qui règne dans cette église, rendent tout examen impossible.

Le portail en tête de la grande nef, est très-simple et peu remarquable, il en est de même des portes des transepts; ces deux dernières sont surmontées chacune d'une tour, beaucoup moins ancienne que l'église; elles sont octogones et affectent les formes moresques.

Le cloître attenant à l'église est de style ogival rayonnant; une fontaine jaillissante, belle de forme et couverte d'une voûte disposée à cet effet, occupe l'un des angles du préau; c'est là que dans les premiers temps, les moines se lavaient les mains et la figure avant la prière; plus tard ils ne s'y lavaient les mains qu'après leurs repas. Il y a immédiatement à côté de cette fontaine un grand bassin carré.

Des chapelles règnent au pourtour du cloître; elles sont toutes fermées au moyen de grilles de fer, dont quelques-unes sont d'un beau travail.

La sacristie et les stalles du chapitre sont décorées avec une richesse et un luxe extraordinaires; on y voit, parmi les nombreux bijoux qui y sont étalés, un grand ostensoir de vermeil, chargé de pierreries d'une valeur inestimable. Il est placé sur un fauteuil de vermeil qui a servi de trône au roi don Martin d'Aragon. On dit qu'il faut dix hommes pour porter l'ostensoir et le siége.

Parmi les autres églises, très-nombreuses, celle de *Santa Maria* se fait remarquer par ses dorures, par la richesse des ornements d'argent, de vermeil et de cuivre ciselés qui décorent les autels et les chapelles, mais que l'on peut à peine apprécier à cause de l'extrême obscurité.

casa de deputacion sert aujourd'hui de tribunal; les archives couronne d'Aragon y sont aussi déposées et classées avec un e admirable.

palais fut bâti vers le milieu du XVe siècle, mais restauré randi à différentes époques.

porte de la chapelle St-George est de style ogival fleuri e grande beauté.

and toutes les constructions seront terminées, la *place du is* sera fort belle ; on y remarque la *Lonja* (Bourse des com- ants), la *Douane* qui est un bel édifice de la renaissance, et âté de beaux hôtels que vient d'y faire bâtir don José Xifré ıss.

rentrai à l'hôtel (1) vers le soir, harassé de fatigue, chargé uelques croquis et de notes qu'il fallait encore débrouiller ıt de me coucher.

lendemain de bonne heure je me rendis, avec quelques es étrangers, à la forteresse située sur un rocher très-élevé ord de la mer, et d'où l'on jouit d'une vue magnifique. D'un l'espace est terminé par une triple ligne de montagnes; les nières peu élevées et arrondies, les suivantes découpées à elures et couronnées par quelques pics des Pyrénées couverts eige. La ville que l'on voit à vol d'oiseau, forme le premier du panorama, et des campagnes, parsemées de mille habi- ns, forment les plans intermédiaires.

and on a joui de ce tableau plein de détails intéressants, on tourne, et la vue se repose sur la Méditerranée, sillonnée par barques légères dont les voiles blanches les font ressembler grands cygnes qui, les ailes déployées, flottent mollement s eaux de cette belle mer.

lieu de rentrer à l'hôtel, nous allâmes à l'établissement bains, situé dans un joli jardin coquettement arrangé; les oires sont revêtues de petits carreaux de porcelaine blan-

---

Hôtel des quatre Nations tenu par des Italiens; ce serait en Belgique une mauvaise auberge; mais c'est une des meilleures que j'ai rencontrées en gne.

che, parfaitement joints entre eux; il y règne une propreté excessive.

Nous visitâmes ensuite quelques fabriques de drap, des filatures et autres. Je ne puis exprimer combien ces établissements sont inférieurs, sous tous les rapports, à ce que nous possédons en ce genre. J'ai vu des machines à vapeur avec des balanciers de bois d'une lourdeur effrayante; un ingénieur français, faisant partie des visiteurs, m'affirma, et je le crus sans peine, que la plupart de ces machines étaient le rebut des ateliers de l'Angleterre.

Le lendemain, c'était jour de marché; je voulus en profiter pour dessiner quelques costumes qui sont ici, comme partout ailleurs, plus pittoresques et surtout plus caractéristiques chez les gens de la campagne que chez les citadins.

Le costume qui me frappa d'abord fut celui que portaient la plupart des paysans et des muletiers; il consiste en une chemise blanche, des *faragüelles*, culotte de toile blanche fort large qui atteint à peine le genou, une ceinture rouge ou jaune, des *Alpargatas* ou sandales (espèce de semelles d'un demi-pouce d'épaisseur faites de cordes de chanvre), attachées au moyen de cordons bleus qui enlacent le bas des jambes; une couverture blanche ou rouge, rayée ou à carreaux et à longues franges jetée sur l'épaule gauche; une calotte ronde ou un petit chapeau roussi par le soleil. Quelques-uns y ajoutaient des espèces de bas qui recouvrent la jambe depuis la cheville jusqu'au genou en laissant les pieds nus. J'en ai vu d'autres qui portaient une veste ornée de tresses de couleurs différentes.

Ce costume d'une simplicité remarquable est si bien porté par ces hommes lestes et vigoureux, que souvent je me suis arrêté pour les admirer.

Les femmes ont aussi très-bonne tournure et sont généralement bien faites, mais laides de figure; elles portent la mantille blanche ou noire, et les jupes rouges, vertes, jaunes ou bleues, sont garnies de broderies et de festons de fort bon goût. Les pendants d'oreilles sont d'une longueur démesurée. Les dames, vêtues à la française, portent le voile noir et quelquefois la mantille.

La soirée fut destinée à visiter l'*Académie* ; c'est une institution vraiment utile; elle est établie depuis plus d'un siècle sous les auspices de la corporation des commerçants (junta del comercio.)

Vingt professeurs y donnent tous les jours à quinze cents élèves, une instruction très-variée, mais élémentaire.

On y enseigne plusieurs langues vivantes, les mathématiques, la chimie, la physique, le dessin des machines, l'architecture civile et navale; le dessin de l'ornemeut est divisé en deux classes; dans l'une, on enseigne l'ornement appliqué à la broderie et à l'impression des étoffes, l'autre est consacrée à l'ornement architectural.

Le dessin pittoresque est faible ; la classe, entre autres, où l'on enseigne le paysage est très-mauvaise. Les modeleurs, en petit nombre, lorsque je visitai l'académie, sont assez bien dirigés par un vénérable sculpteur, M. Campeny, qui n'est pas sans mérite. Il y a aussi une classe de peinture et une galerie de tableaux; j'y ai remarqué une belle toile de Velasquez : c'est la vierge donnant le sein à son divin enfant.

Je n'ai pas vu d'établissement où l'ordre et la discipline soient mieux observés. Le respect des élèves pour les professeurs se fait remarquer à chaque instant; c'est honorable pour les uns et pour les autres.

L'émulation est aussi bien comprise par la direction de l'académie. Les élèves y sont admis gratuitement; on leur fournit, aux frais de l'établissement, tous les objets nécessaires à leurs études; on accorde en outre à ceux qui se distinguent aux concours trimestriels, des récompenses de deux à trois cents réaux (50 à 75 francs). La junte commerciale ne borne pas là sa munificence; elle envoie à Rome, et y entretient à ses frais, des élèves pendant plusieurs années; malheureusement l'instruction de ces jeunes gens n'est pas assez avancée pour qu'ils puissent comprendre les beautés des chefs-d'œuvre de l'art italien; ils les étudient donc sans fruit et, incapables de combiner l'ordonnance d'une composition, ils se bornent à copier, tant bien que mal, les tableaux de *Raphaël*. Ils ne connaissent que cette voie; les galeries de l'académie de Barcelone sont là pour l'attester,

elles sont remplies de calques, maladroitement coloriés, des œuvres sublimes du grand peintre. La carrière de tous ces jeunes gens est manquée; leurs travaux prouvent qu'ils ne comprennent qu'une partie du *métier* de la peinture, et qu'ils ignorent complétement *l'art*. Une institution établie sur une échelle aussi large que l'est celle de l'académie de Barcelone devrait produire des résultats meilleurs, en ce qui concerne la peinture, et on les obtiendrait en y introduisant un directeur capable, un artiste judicieux qui ferait sortir les élèves de l'ornière vicieuse dans laquelle ils se traînent aujourd'hui. Je visitai successivement toutes les classes, depuis sept heures jusqu'à dix heures du soir; M. Raoura, professeur de chimie d'un mérite distingué, me fit les honneurs de ce vaste établissement, avec une complaisance toute particulière.

---

20 avril. — Parti de Barcelone, à 6 h. du soir. — 21 avril arrivé à Valence à 9 h. du matin.

L'école de Valence était autrefois une des plus célèbres de l'Espagne : Juan de Joanès, Ribera, V. Orrente, Pachéco, etc. sont des noms qui honorent l'Espagne et que Valence peut citer avec orgueil; mais les études de l'académie moderne, dirigées par des artistes médiocres, n'amènent en peinture aucun résultat satisfaisant.

Les Valenciens oublient leur propre école, et ce qui est plus déplorable, l'étude de la nature, pour jeter leurs enfants, trop faibles encore, dans les bras de l'école d'Italie, où ils se perdent comme les élèves de l'académie de Barcelone et de beaucoup d'autres encore, sans même excepter celles de Belgique, où heureusement on commence enfin à se désabuser.

Valence, comme presque toutes les villes d'Espagne, n'a plus que quelques monuments que le temps et les hommes n'ont pu détruire. On en voit encore que les Romains, les Goths, les Mores et les Chrétiens y ont tour-à-tour élevés et qui témoignent de son ancienne splendeur.

Les murs de la ville sont construits partie par les Romains, partie par les Mores; il y a plusieurs belles portes d'un aspect

imposant ; la plus remarquable est celle de *Serranos*, construite en 1300 , son plan ressemble à celui de la porte romaine de *las Bates:* comme celle-ci elle est flanquée de deux grandes tours octogones.

Des rues entières sont formées de maisons moresques; plusieurs d'entre elles sont très-élégantes et richement décorées à l'intérieur.

La *cathédrale* est de style ogival , excepté les portes des transepts, qui sont romanes et dont les détails sont d'une fort belle exécution. On voit dans une des chapelles latérales un *Christ* (demi-figure) tenant de la main droite une hostie ; ce tableau , peint par Juan de Joanès, est très-beau , d'une expression saisissante et d'un fini précieux , autant que j'ai pu en juger ; car la chapelle est si obscure qu'il a fallu approcher deux flambeaux pour voir ce tableau dont on paraît faire grand cas, il est sous verre et décore un tabernacle garni d'ornements d'argent parfaitement ciselés.

La *lonja* (Bourse de commerce) est une construction irrégulière mais originale. Le sarrasin, le moresque et l'ogive gothique y sont amalgamés ; cependant l'ensemble est d'un effet pittoresque.

Je regrette de n'avoir pu visiter le musée qui, m'a-t-on assuré , renferme des tableaux d'un grand mérite. Le capitaine du *Mercurio*, après avoir dit que nous resterions deux jours à Valence , vint nous prévenir qu'il fallait le soir même se rendre à bord.

Parti de Valence à 7 h. du soir. — Arrivé à Alicante le 22 avril à 9 h. du matin.

Alicante est une ville d'un aspect misérable, entourée de rochers calcinés , de terres arides et incultes, on n'y voit pas un brin de verdure; à l'intérieur pas un monument , pas un seul édifice un peu remarquable ; mais il y a une galerie de tableaux appartenant à M. le marquis Argolfa ; elle est composée d'une cinquantaine de bons tableaux , d'une centaine de médiocres et de huit-cent-cinquante très-mauvais tableaux , parmi lesquels le marquis peut compter quelques-unes de ses œuvres. Ces *mille* toiles sont réparties dans toutes les pièces de l'hôtel , depuis le vestibule jusqu'au grenier. J'y ai remarqué une vingtaine de

beaux Sneyders, des Teniers, des Breughel et une esquisse de Rubens.

Il y a des tableaux italiens et de l'école espagnole ; parmi ces derniers je citerai un superbe Murillo pour lequel j'ai offert 2500 fr., mais le marquis me fit observer que cette galerie étant depuis longues années dans sa famille, il ne voulait à aucun prix se dessaisir d'un seul de ses tableaux.

Le marquis possède aussi de magnifiques tapis de haute lisse, exécutés sur les dessins de Teniers, et provenant d'une de nos anciennes manufactures, autrefois sans rivales. Ces tapis couvrent en partie les parquets des salons, où l'on circule en marchant à côté. On ferait mieux d'en regarnir le salon d'où probablement on les a enlevés.

Pendant que nous passions successivement par toutes les chambres, salons, corridors et mansardes de l'hôtel, et que nous jetions un dernier coup-d'œil sur les chiens et les lièvres Sneyders qui garnissent les parois du vestibule, un des passagers du *Mercurio* avait eu avec le portier un entretien qui, au moment où nous allions sortir, se terminait par ces paroles adressées au concierge : *résignez-vous ; don Carlos ne reviendra pas de sitôt.* Etant de retour à bord, j'appris que le portier du marquis était un ex-moine qui, depuis la suppression des couvents, s'était réfugié dans la loge de l'hôtel d'Argolfa, en attendant que don Carlos replacé sur le trône d'Espagne, vienne rétablir les *ordres* et leurs priviléges en faisant un *Autodafé* monstre de tous les exemplaires de la *constitution,* auxquels on joindrait les libéraux, les républicains et généralement tous les hérétiques quelconques de l'Espagne.

—

Parti le même jour vers le soir d'Alicante, arrivé le lendemain matin à 10 h. (23 avril) à Carthagène.

Je fis débarquer à Carthagène tout mon bagage dans l'intention de continuer ma route par terre jusqu'à Grenade en compagnie d'un espagnol, M. Marquez, propriétaire de mines, M. Thivolet, ingénieur français, et M. Wynne ministre de l'église anglicane. C'étaient, parmi les passagers du *Mercurio*, les

personnages qui me convenaient le mieux, et j'étais bien aise de pouvoir avec eux, parcourir une partie de l'ancien royaume de Murcie. Carthagène est une ville assez importante, mais sans monuments; il n'y a plus que la vieille forteresse commencée par les Romains, et terminée par les Mores; aujourd'hui elle est ruinée, ainsi qu'un grand nombre d'habitations qui l'entourent, on dirait d'une ville bouleversée par un tremblement de terre.

Il y a aussi les restes d'une église avec sa tour qui date du VIIIe siècle, et quelques vieilles maisons moresques.

A ces ruines anciennes, il faudrait encore ajouter une ruine moderne, celle de l'arsenal de la marine royale, qui est immense et digne de l'un des plus beaux ports militaires du monde, comme l'est en effet celui de Carthagène, mais tout y est dégarni, dépouillé: les magasins sont vides, les chantiers et les bassins, sans navires, sans une seule embarcation! On n'y entend pas frapper un seul coup de marteau: c'est le silence de la mort!

Les impressions que ce spectacle nous fit éprouver ne furent nécessairement pas les mêmes pour tous; M. Wynne ne put dissimuler sa satisfaction en voyant les forces maritimes de l'Espagne aussi déchues, tandis que M. Thivolet et moi nous échangeâmes quelques réflexions sur les destinées des hommes et des choses, sur les vicissitudes de la fortune, sur la chute des empires et particulièrement celle de cette Espagne jadis si riche et si puissante.

M. Marquez et son compatriote, M. *Romualdo de Castro*, consul de Belgique, qui avait voulu nous accompagner, souffraient visiblement: ils se rappelaient peut-être en quel péril les mille vaisseaux de leur *armada* mirent l'Angleterre sous Elisabeth; ils comparaient, sans doute, leur importance d'alors avec leur nullité actuelle. De tels rapprochements devaient être pénibles pour eux; je m'en aperçus, et j'y mis un terme en faisant remarquer qu'il était temps de nous rendre à la *Posada* (1) où le consul

(1) *Posada* (auberge) est la dénomination dont on se sert le plus communément en Espagne. *Fonda* désigne un hôtel du premier ordre, *Venta* est une espèce d'hôtellerie située sur les routes et dans les campagnes. Les hôtels ou auberges se nomment encore *Parador*, *casa de pupilos*, etc, selon les localités; à Malaga on se sert de la dernière dénomination, et dans la plupart des petites villes on ne sait ce que signifie le mot *fonda*.

voulut bien partager avec nous le mauvais diner qu'on nous avait préparé et qui se composait d'une soupe à l'ail, d'une *ratatouille*, de trois ou quatre espèces de viande, parmi lesquelles dominait celle de porc fumé, d'une *tortilla* aux tomates, de pois chiches gros comme des fèves et de quelques confitures, le tout assaisonné d'un vin noir et épais, *vino tinto*, auquel je préférai l'eau qui est excellente.

Pendant la journée une foule d'obstacles vinrent s'opposer à l'exécution de notre voyage de Grenade: on ne pouvait trouver ni chevaux, ni mulets, ni voitures, et la *galère* (1) ne partait pour Murcie que dans quatre jours; puis la route entre Murcie et Baza n'était pas sûre, puis MM. Marquez et Thivolet devaient rester à Carthagène pour affaires, que sais-je? bref, M. Wynne et moi nous décidâmes d'attendre le prochain bateau à vapeur pour continuer notre voyage par mer.

Durant mon séjour forcé en cette ville d'une pauvreté excessive, je n'entendis parler que de *millions et de mines*; partout je ne voyais que minerai; tout le monde en portait dans ses poches, chaque maison en est garnie, on en trouve dans le salon, dans le patio, dans les chambres à coucher, jusque dans la cuisine, chaque habitation a son laboratoire et ses creusets, on en voit même d'établis dans les rues! On ne rencontre là que des propriétaires et des actionnaires d'une ou de plusieurs mines; car les actions se subdivisent à l'infini. Il y en a depuis *mille* jusqu'à *dix réaux*, de sorte que pour deux francs cinquante centimes on est actionnaire d'une mine et d'une mine d'argent encore! c'est-à-dire presque millionnaire . . . . . La servante de l'auberge vêtue de guenilles était riche de *quatre actions!* mais il faut tout dire: les Robert-Macaire de Carthagène dament le pion à tous leurs confrères du monde.

Enfin, après quatre jours d'attente et d'ennui, fatigués de voir partout cet éternel minerai, et étourdis du cri guttural *quijo! quijo!* répété sans cesse par dix mille bouches, nous allâmes nous embarquer à bord du vapeur *l'Amsterdam*, et bientôt nous vîmes

(1) Voiture à quatre roues non-suspendue et recouverte d'une toile peinte en forme de voûte à berceau.

avec plaisir, s'éloigner de nous les rochers qui précèdent le port et la vieille forteresse qui domine la ville.

Le 28 avril à 6 heures du soir je quittai Carthagène et j'arrivai à Almeria à 5 heures du matin. *Almeria*, la dernière ville que les Mores occupèrent en Espagne, n'a aucun vestige qui rappelle que ce peuple y a séjourné. Il n'y a aucun monument, et les costumes étant les mêmes que j'avais vus depuis Barcelone, je m'empressai de retourner à bord; on allait dîner, nous étions quarante à table et le repas bien préparé et bien servi était très-animé. Selon l'usage du pays, des personnes de la ville et des environs vinrent nous voir manger, et parurent s'amuser beaucoup de notre appétit. Cette singulière visite excita l'hilarité parmi nous; quelques jeunes gens, presque tous français et allemands, prenant la chose du meilleur côté, proposèrent du champagne que l'on offrit à nos visiteurs et visiteuses.

En un instant nous étions avec eux sur le pied d'anciennes connaissances; on se met au piano, on chante et on finit par improviser un bal. On dansa un *carré*, on valsa, on galopa et, à la satisfaction des passagers, presque tous étrangers, on proposa le *fandango*. Un officier espagnol et la plus jolie des visiteuses se disposèrent à commencer; mais à peine les castagnettes s'étaient fait entendre par quelques coups énergiques et une vive roulade, qu'un petit vieillard vint faire cesser, à notre grand regret, ces charmants préparatifs.

Ce vieillard était le *chef politique* d'Almeria, et la danseuse qui déjà avait pris une pose des plus agréables, était sa fille, à qui il ne pouvait pas, disait-il, permettre d'exécuter cette danse *pour des raisons de convenance*. Comme on peut le croire, nous étions très-désappointés de cet arrêt qui paraissait être sans appel. Le chef politique donna à sa famille l'ordre du départ, et bientôt les Almériens s'éloignèrent de notre bord.

Parti d'Almeria à 5 h. du soir; arrivé à Malaga à 7 heures du matin le 30 avril; descendu à l'hôtel *Ladansa*; on y est assez bien.

Peu après le pyroscaphe se mit en mouvement et se dirigea vers Malaga où nous arrivâmes le lendemain matin.

Je visitai d'abord la belle cathédrale dont la façade de style

renaissance est riche et d'un aspect imposant ; elle devait être flanquée de deux belles tours très-élevées ; une seule est achevée.

L'intérieur de l'église ne répond pas à ce qu'annonce sa belle façade ; excepté les voûtes qui sont ornées de belles arabesques sculptées, le reste est peu intéressant.

La forteresse moresque, *Alcazaba*, n'offre plus que des ruines; cependant quelques portes, quoique délabrées, sont encore d'un aspect très-pittoresque et présentent de gracieux contours.

Une autre forteresse domine l'*Alcazaba*, à cause d'un fanal romain qui était placé anciennement en cet endroit. Cette forteresse est sans intérêt sous le rapport de l'art architectural.

Des fragments d'architecture romaine et moresque sont disséminés dans toute la ville.

Mon intention était de me rendre à Grenade ; mais on me conseilla de visiter d'abord l'Afrique, attendu que plus tard l'excessive chaleur ne m'aurait pas permis de voir l'intérieur du pays. Ces raisons me paraissant fondées, je me décidai à m'embarquer pour Gibraltar.

—

Le 1er mai à 6 h. du soir parti de Malaga pour Gibraltar.

Le soleil était près de se coucher, lorsque nous quittâmes Malaga ; les riches vignobles et les belles montagnes qui l'environnent se perdirent bientôt dans l'espace. La nuit survint sans crépuscule, et ne nous permit plusde voir et d'admirer les beaux sites qui se renouvellent constamment sur les bords de la Méditerranée.

Le lendemain j'étais de très-bonne heure sur le pont, le soleil ne paraissait pas encore à l'horizon, mais déjà le ciel se colorait d'une teinte rougeâtre; c'était l'annonce d'une belle journée, comme elles le sont presque toutes dans ce beau climat.

Le capitaine me voyant seul, vint près de moi ; il me fit remarquer dans le lointain vers l'ouest, un point bleu pourpré, et me recommanda de ne le point perdre de vue ; une demi-heure plus tard, ce point bleu qui s'élevait à peine au-dessus de l'horizon était devenu un immense rocher dont la base était noyée dans la vapeur qui s'élevait de la mer ; peu à peu les détails devinrent plus distincts, on voyait des maisons, une ville et des

mâts de vaisseaux, où flottaient les couleurs de l'Angleterre ; c'était *Gibraltar*, nous en approchâmes toujours, et à huit heures il nous était permis d'aller à terre.

—

Le 2 mai à 8 h. du matin arrivé à Gibraltar. Parti pour Tanger le même jour à midi.

A midi j'étais de nouveau en mer en destination de *Tanger*, mais cette fois très-mal à mon aise sur le pont d'une petite felouque qui tout au plus jaugeait quinze *tonneaux*. Le *patron* avait cependant fait arranger une espèce de tente sous laquelle se tenaient ses passagers, car nous étions cinq, savoir : trois arabes, un jeune anglais et moi.

Le courant et un peu de vent nous firent avancer lentement pendant une heure ; ensuite un calme plat nous retint pendant longtemps à la même place. Le felouque resta là immobile entre les deux parties du monde les plus dissemblables ; entre les deux extrêmes de la civilisation : l'Afrique et l'Europe. Enfin vers le soir une petite brise enfla nos voiles, et à dix heures nous arrivâmes dans la baie devant Tanger.

(*La suite à une prochaine livraison.*)

Poésie.

SOUVENIRS DE LIÉGE.

Sonnets.

V.

A UN AMI.

Ami, que de bonheur réjouit ta maison,
Et fleurit sous ton toit, et bénit ta famille,
Blonds enfants, dont le chœur, sous la verte charmille,
Ainsi qu'un nid d'oiseaux, chante en toute saison!

Pas un nuage sombre à ton large horizon.
A ton ciel toujours pur un astre d'or scintille;
Et le printemps du cœur, soleil qui toujours brille,
Du jardin de la vie embaume le gazon.

Seulement quelquefois si ton âme s'attriste,
C'est qu'une ombre a passé sur tes rêves d'artiste;
C'est qu'un éclair a lui sur ton lac amoureux.

Mais que l'éclair s'éteigne et que l'ombre s'efface,
Et la sérénité reparaît sur ta face.
O l'artiste et le père! O l'homme bien heureux!

VI.

LE RETOUR.

Le voici, le vallon riant et solitaire
Où s'écoula le flot de ma jeunesse austère,
Comme cette onde pure où frémit le roseau,
S'écoule et va suivant la pente du ruisseau,

Et, dans son bleu miroir qui jamais ne s'altère,
Des nuages du ciel et des fleurs de la terre
Voit trembler les reflets et la branche où l'oiseau
Endort par ses chansons ses petits au berceau.

Le voici, comme alors, serein et plein de calme,
Avec ses frais gazons et ses peupliers verts,
Mon beau vallon natal, où la vie est si calme;

Son ciel, ses joncs chanteurs qui murmurent des vers,
Ses fleurs aux doux parfums, son silence que j'aime,
Oh! j'ai tout retrouvé, — tout, excepté moi-même.

VII.

IMPROVISÉ DEVANT LA STATUE DE GRÉTRY.

Te voici donc enfin, ô grande renommée,
Te voici de retour dans ta ville embrumée,
Fier et debout, foulant d'un pied monumental
Ton socle, le plus beau de tous, le sol natal.

Avec enivrement ta Liége bien aimée
D'un fils dans ton airain revoit l'ombre exhumée,
Et cherche, à deux genoux devant ton piédestal,
L'image de son cœur sur tes traits de métal.

Plus belle que jamais ta gloire recommence;
Ton peuple tout entier, comme un orchestre immense,
Chante autour de ton nom par nous ressusscité.

—

Et tu t'en réjouis sur ton faîte qui brille;
Car ne l'as-tu pas dit, ô roi de la cité:
» Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille?

VIII.

A MATHIEU POLAIN.

Souvent, le cœur pensif, j'ai regardé descendre
Le mineur, tout noirci de poussière et de cendre,
Dans la fosse profonde, où, le pic à la main,
Il se creuse sous terre un ténébreux chemin.

Je restais, mon ami, bien longtemps à l'attendre :
Et puis il remontait et s'en venait répandre,
Morne et la face blême, avec ses bras d'airain,
D'énormes blocs de houille au bord du souterrain.

L'histoire est une mine aux filières profondes,
Où dorment entassés les peuples et les mondes,
Et les noms et les faits, pleins d'ombre ou de clartés.

Vous êtes le mineur, ami, vous qui sans cesse
Descendez dans la nuit et fouillez sa richesse,
Pour nous en ramener des blocs de vérités.

A. Van Hasselt.

TRADUCTION DE L'ODE XVI DU IIe LIVRE D'HORACE.

C'est le repos que demandent aux Dieux
Les matelots surpris par les orages,
Lorsque la nuit a couvert de nuages
L'astre d'argent qui brillait dans les cieux.
C'est le repos que demande sans cesse
Le Mède fier de son pesant carquois :
Ce bien si cher que jamais la richesse
Et la grandeur ne donnèrent aux rois.

Dis, cher Grosphus : la hache consulaire,
L'or tout-puissant, firent-ils jamais taire
L'affreux remords et les cruels soucis,
Hôtes ailés des superbes lambris ?
Heureux celui dont la table rustique,
Toujours ouverte à l'hospitalité,
Ne voit briller que la salière antique
Qu'à ses aïeux donna la pauvreté !
Il dort en paix, sans crainte, sans envie ;
Pourquoi toujours, oublieux du trépas,
Former des vœux plus longs que notre vie,
Sous d'autres cieux chercher d'autres climats?
Peut-on se fuir comme on fuit sa patrie ?
Le noir souci franchit les triples rangs
De la galère, et l'airain de ses flancs.
Il suit de près l'escadron intrépide,
Plus prompt cent fois que le cerf, plus rapide
Que les vapeurs que chassent les autans.
Si le présent vous sourit, pourquoi lire
Dans l'avenir? Si le sort vous poursuit,
A sa rigueur opposez le sourire :
Fut-il jamais de bonheur sans ennui ?
Resplendissant de gloire et de jeunesse,
Achille meurt : une obcure vieillesse
Traîne Tithon vers l'éternelle nuit.
Voilà les jeux de l'aveugle déesse.
Pour le timon de tes chars éclatants
Dans tes haras mille coursiers hennissent ;
Mille troupeaux autour de toi bondissent ;
Tu brilles d'or, tes riches vêtements
Ont bu deux fois la pourpre d'Assyrie.
Moi, j'aime mieux ma petite prairie,
Ce calme heureux qui fait que des méchants
Et de leurs coups fort peu je me soucie,
Et ce rayon qu'Apollon par moments
Jette sur moi, grâce à mon bon génie.

Aug. G., de Gand.

1817.)

Mlle CAROLINE DE BISSY.

En donnant aujourd'hui à nos lecteurs une nouvelle pièce inédite de Mlle Caroline de Bissy, nous regrettons d'avoir à leur annoncer sa mort. Cette muse aimable, dont les productions ont plus d'une fois enrichi notre recueil, a succombé le 7 juin 1842, au couvent des Bénédictines, sur Avroy, à une affection cruelle qui la minait depuis longtemps.

Mlle Louise-Marie, dite Caroline de Bissy, était née à Paris, en janvier 1779. Fille du baron Stephano de Bissy, général génois qui était venu à Paris demander du service dans les armées de Louis XVI, après avoir épousé à Londres lady Gabrielle-Henriette, marquise de Thornhill, Mlle de Bissy était fort jeune quand elle perdit son père. Elle supporta à Paris, avec sa mère, tous les malheurs de la révolution, très-grands pour cette famille, comme ils le furent du reste pour tant d'autres. Elle avait trois frères; les deux aînés, d'abord officiers sous Louis XVI, avaient continué, ainsi que le plus jeune, leur carrière militaire sous Bonaparte. Tandis que le mouvement de la guerre les tenait éloignés à plus de trois cents lieues de la France, la pauvre Caroline, alors âgée de quinze ans, perdit sa mère, après l'avoir comblée de soins.

L'impression qu'elle reçut de ce malheur fut extraordinaire. Douée d'une âme aimante et chaleureuse, mettant sans cesse, autant par besoin que par habitude, tout son bonheur dans ses affections, Mlle de Bissy demeura inconsolable de cette perte, et commença dès-lors à éprouver une susceptibilité nerveuse tellement vive qu'elle en souffrit toute sa vie.

En 1835, son frère, le seul qui lui restait, étant venu habiter avec sa famille, le joli château de Verlaine, situé au-dessus d'un amphithéâtre de rochers dans le village de ce nom, sur les bords pittoresques de l'Ourthe, Mlle de Bissy, qui allait toujours où la guidait son cœur, quitta la France pour Liége, afin de se rapprocher du frère qu'elle chérissait tant. Elle vint s'établir aux Béné-

dictines en novembre 1836. Mais le bonheur du voisinage fraternel fut pour tous deux de bien courte durée : deux ans après, Mlle de Bissy perdait son frère.

Cette nouvelle perte augmenta le mal qu'elle éprouvait déjà, et qui devait l'enlever après de longues et poignantes douleurs.

Ce fut peu de temps après la mort de son frère que nous eûmes l'occasion de faire la connaissance de Mlle de Bissy. Dans l'impossibilité de plus rattacher ses affections aux siens, elle avait demandé à la poésie, qu'elle cultivait d'ailleurs depuis longtemps, les consolations et le seul bonheur auquel elle aspirât encore. Au culte des amitiés perdues, sa belle âme n'avait trouvé à substituer que celui des vers. Elle les aimait avec passion, et nos lecteurs ont souvent pu apprécier le talent remarquable avec lequel elle les écrivait. Religieuse comme tous ceux que le malheur a éprouvés, la plupart de ses inspirations avaient le ciel pour objet, et nous n'exagèrerons certainement rien en affirmant que plusieurs de ses pièces portent le cachet d'un lyrisme aussi pur qu'élevé. Elle possédait de plus ce goût rare qui naît à la fois du sentiment naturel des belles choses, et de l'habitude d'en parler avec ceux qui les aiment. Longtemps mêlée à la meilleure société littéraire de Paris, les spirituelles causeries auxquelles elle avait eu l'avantage d'être admise, n'étaient pas restées sans fruit pour son talent. Plusieurs recueils français ont reçu d'elle des productions qui figurent avec honneur à côté de noms beaucoup plus connus aujourd'hui que le sien.

Pour nous qui avons pu apprécier tout ce qu'elle réunissait de charmantes et solides qualités, nous aurions longtemps à parler d'elle, si nous rappelions ici tous les aimables souvenirs qu'elle nous a laissés. Lui faire une visite était pour nous un plaisir, mais pour elle, il semblait toujours que ce fût du bonheur. En parlant de la poésie et de Dieu, elle oubliait toutes ses souffrances; son regard, naturellement vif, brillait alors d'un éclat extraordinaire; toute l'élévation de ses pensées et de ses sentiments passait sur son visage, elle redevenait heureuse. Quant à son caractère, il n'était pas moins estimable que son talent : son indulgence était extrême, et sa délicatesse, parfaite comme sa bonté.

En semant aujourd'hui quelques fleurs sur la tombe de la pauvre Caroline, nous ne fesons que payer à sa mémoire un tribut de regrets qu'elle mérite comme femme et comme poëte.

Nous possédons encore quelques pièces de Mlle de Bissy. Nous les publierons successivement. Peu de temps avant sa mort, elle avait commencé, à l'occasion de l'inauguration de la statue de Grétry, un poëme en l'honneur de notre illustre compatriote, car sa belle âme se passionnait aisément pour toutes les nobles gloires. Elle n'a pas eu le temps de l'achever. Nous donnerons également ce fragment à nos lecteurs, si nous le recevons, ainsi qu'on nous le fait espérer. La pièce suivante a été inspirée à Mlle de Bissy, par le beau dévouement de M. Strail, vicaire de Horloz, lors de la catastrophe survenue dans la houillère de ce nom.

H. C.

LA BURE D'HORLOZ.

(8 Avril 1839).

Eh quoi ! si jeune encore, ô généreux lévite,
Dans ce gouffre effrayant qui donc te précipite ?
Au-devant du trépas pourquoi veux-tu courir?
Tous ces infortunés que tu veux secourir,
Ils sont frappés déjà : laisse-les dans l'abîme,
Ou la mort va compter encore une victime.
Arrête, il est trop tard! — « Oh! ne m'arrêtez pas :
Si je ne puis, hélas! les sauver du trépas,
Je puis, du moins, offrir à leur heure dernière
Mes bénédictions, mon ardente prière ;
Laissez-moi ! »... C'en est fait, le voilà descendu :
Sur ce gouffre béant il reste suspendu,
Écoute, palpitant, si quelque voix murmure,
S'il est quelque vivant dans la fatale bure....
Quelle attente !... A la fin quelques gémissements
Répondent à ses cris, à ses frémissements,
Et *Strail* ressent alors une céleste joie.
« Oh! du trépas encor tous ne sont pas la proie :

Mon Dieu, soyez béni!.. Mes amis, mes enfants!
Dit-il avec transport, puisqu'il est encor temps,
Rendons grâce à ce Dieu qui près de vous m'envoie.
Priez, priez! du ciel je vous ouvre la voie;
Répétez avec moi, *Seigneur, pardonnez-nous*,
Et je vais à l'instant, amis, vous bénir tous. »
A ces mots inspirés, à ces paroles saintes,
La souffrance s'apaise; on n'entend plus de plaintes,
Mais un murmure doux, s'échappant de cent voix
Qui vers le ciel ému s'élèvent à la fois.
C'est le gémissement du repentir sincère,
C'est le cri de l'espoir qui naît de la prière!
Le moment est venu du pardon solennel.
Le prêtre le prononce au nom de l'Eternel :
Et sa voix dut paraître, en ces antres funèbres,
Comme un rayon d'en haut qui perce les ténèbres.
Ce n'était pas assez de les avoir bénis;
Strail de ces malheureux veut calmer les esprits :
Il veut qu'un doux espoir accompagne leurs âmes.
« Ne craignez point, amis, pour vos fils et vos femmes;
Dieu même en prendra soin; la sainte charité
Epuisera pour eux son active bonté.
Mourez en paix! allez recevoir la couronne
Qu'au malheur résigné le Ciel promet et donne! »
Il dit : et ces martyrs, que va frapper la mort,
Abandonnent la terre en bénissant leur sort.
Quand *tout fut accompli*, comme un soldat qui tombe,
A tant d'émotions le lévite succombe.
On l'emportait mourant de ce gouffre empesté,
Quand l'ange de l'amour et de la charité,
Envoyé du Seigneur pour secourir un frère,
Par son souffle embaumé le rend à la lumière.
« Ah! dit le prêtre saint, j'aurais voulu mourir!
— » Il est d'autres malheurs qu'il faudra secourir,
Dit l'ange, tu vivras pour l'exemple des autres :
Auprès des confesseurs, des martyrs, des apôtres
Ton rang sera marqué : » puis, lui montrant les cieux,
L'ange reprend soudain son essor glorieux.

Envoi.

Dans ce simple récit d'une action sublime,
Noble Strail ! j'ai voulu vous montrer mon estime.
J'aurais pu l'embellir d'un détail mensonger :
Le modèle est trop beau pour le vouloir changer.
A de tels dévoûments on doit une couronne;
C'est la publique voix ici qui vous la donne;
Je ne suis que l'écho du sentiment de tous ,
Heureuse de pouvoir l'envoyer jusqu'à vous!

Mad^lle. C. de Bissy.

ANALYSE CRITIQUE.

LITTÉRATURE NATIONALE.

POÉSIE.

LE MAL DU PAYS,

PAR

ETIENNE HENAUX.

Le lecteur se tromperait, s'il croyait que sous le titre que nous venons de transcrire, M. Hénaux a chanté les douleurs de l'exil, ainsi que Béranger l'a fait dans celle de ses chansons qu'il a intitulée *la Nostalgie*, et où il peint, avec tant de sensibilité, la touchante situation d'un provincial à qui les splendeurs de Paris n'ont pu faire oublier la vie simple et tranquille de son pays natal. Mais, dira-t-on peut-être, un livre, quel qu'il soit, ne doit-il pas toujours avoir quelque rapport avec son titre? — Pour être logique, il faut bien répondre que oui; mais il faut ajouter aussi que la logique n'est pas précisément ce dont les écrivains de notre époque se piquent le plus, ceci soit dit d'ailleurs sans que notre observation ait pour but d'atteindre M. Hénaux, à qui il ne serait pas juste de demander, non plus qu'à tout autre poëte, de se recommander spécialement par un talent qui n'a jamais été, on le sait, le frère jumeau de la poésie. Après cela, et pour nous servir d'un terme de style administratif, tant de précédents ont été posés dans ce genre, depuis *Plik et Plok* d'Eug. Sue, par exemple, jusqu'à *Une larme du Diable*, par Th. Gautier, que l'on aurait assurément mau-

vaise grâce à vouloir chicaner les écrivains touchant une *fantaisie* qui, en définitive, est de fort peu d'importance, et dont l'exercice paraît leur faire tant de plaisir. Le bruit a bien circulé, il est vrai, que le choix de ces titres étranges est quelquefois un moyen d'amorcer la curiosité du lecteur, et partant, de favoriser le débit d'un ouvrage. Ce n'était sans doute qu'une calomnie répandue par des gens qui prétendaient avoir été *attrapés*; aussi, n'avons-nous garde de nous en faire l'écho.

Cependant, si M. Hénaux n'a pas écrit ses poésies sous l'influence du *mal du pays*, si ses inspirations n'ont pas pour objet le regret des amitiés et des habitudes de la patrie absente, il doit au moins être question du *pays* dans ses vers. Sans doute, et, à cet égard, il faut lui rendre cette justice que la seconde moitié du titre de son livre est de la plus grande sincérité. Mais hâtons-nous d'abandonner ces *bagatelles de la porte*; autrement, le lecteur pourrait croire que nous voulons faire un préambule pour gagner du temps, M. Hénaux aurait le droit de penser et de dire que nous n'avons vu que la surface de son livre, et nous avons heureusement à faire un rapport assez favorable pour que nous ne nous laissions prêter ni une intention si perfide, ni une manière de voir si superficielle.

Le nom de M. Et. Hénaux est depuis longtemps connu des lecteurs de la *Revue Belge*, car ce recueil a dû plusieurs pièces de vers à ce jeune écrivain. M. Hénaux a réuni dans le volume qu'il a fait paraître, il y a quelques mois, la plupart de ses productions que nous avons publiées, et il y a ajouté un grand nombre de pièces inédites. On peut, sans qu'on ait pour cela rien de commun avec les amateurs de classifications, diviser les pièces qui composent son volume en deux espèces: les poésies *historiques*, et les poésies *intimes*. Les premières nous semblent la partie la plus recommandable de son recueil.

M. Hénaux dit dans sa *préface*, — l'auteur n'a pas employé ce mot, trop classique sans doute, mais c'est tout un, — qu'il a autrefois beaucoup *cultivé* le genre intime, et qu'il le *cultive* encore. Nous nous permettrons de profiter de cette confidence, — de genre tout-à-fait intime, comme vous voyez, — non pour imposer aux travaux à venir de l'auteur une direction que nous

n'avons ni le droit ni le désir de lui faire subir, la poésie étant surtout fille de la fantaisie, mais pour lui avouer humblement que, si tous ses lecteurs pensaient comme nous à cet égard, il ferait bien de *cultiver* moins le genre intime, pour tenter de plus fréquentes excursions dans le champ, d'ailleurs si fécond, de la poésie historique. En cela, nous ne lui demandons, du reste, que ce qu'il paraît lui-même très-disposé à faire, et c'est peut-être ce qui nous a engagé à lui formuler si franchement notre requête-critique. « Je veux, dit-il, dans la dernière pièce de son recueil,

..... du peuple un jour déterrant les annales,
Célébrer, plein d'orgueil, nos luttes communales. »

Et vous avez raison, Monsieur, de le vouloir. Vous avez d'ailleurs, le talent nécessaire pour y réussir. Les pièces historiques que nous connaissons de vous sont là pour le prouver. Tout le monde est si fatigué de ces poésies soi-disant intimes, qui ont presque toujours le tort de ne pas être demeurées telles, et dont les écrivains semblent profiter pour révéler au public des idées et des sentiments, parfois un peu niais, il faut en convenir, et presque toujours insignifiants, qu'il y a aujourd'hui, non-seulement nécessité, mais conscience pour un véritable poëte, à quitter ces sentiers mesquins où tant de pas ont laissé de déplorables traces. Certes, nous ne songeons aucunement à proscrire du domaine des inspirations du poëte, et ses rêves d'amour, et ses espérances, et ses regrets et ses douleurs personnelles ; une telle *outrecuidance* ne siérait à personne, et moins à nous qu'à tout autre. Mais nous dirions volontiers à tous ces *amants des muses*: Messieurs, et pardonnez-nous de vous apostropher de cette prosaïque appellation, des écrivains des deux derniers siècles, et quelques-uns de ce siècle-ci, nous ont laissé, dans ce genre, des productions si remarquables; la rêverie et l'amour, la tristesse et la solitude nous ont déjà valu tant de vers délicieux ; des doigts si habiles ont déjà touché les plus tendres cordes de la lyre, et par suite, nous avons acquis le droit de nous montrer si

difficiles à ce sujet, que nous vous serions vraiment obligés de ne plus nous donner désormais, dans ce genre, que ce qui sort du *faire* du commun des martyrs. Si, par hasard, cela vous semblait un peu difficile, serait-ce trop exiger que de vous prier de chercher du moins à rattacher ces inspirations *souffreteuses* à cette poésie plus haute et moins explorée qu'on pourrait appeler la philosophie des émotions que nous font éprouver et la vie avec ses joies et ses douleurs, et les cieux, avec leurs harmonies et leurs magnificences éternelles? Et puis, ne croyez-vous pas à l'existence de mondes poétiques plus nouveaux encore, et sortis tout rayonnants de nos études nouvelles et de nos révolutions sociales?

Le jeune poëte dont nous nous occupons y croit certainement pour son compte. Il a senti que la *Patrie* est une des plus nobles muses sous la garde desquelles le poëte puisse placer ses chants, et si, à côté du pur encens qu'il a déjà brûlé pour elle, ses lecteurs ont à signaler quelques poésies un peu larmoyantes, nous croirons ne pas nous tromper en affirmant que ces dernières sont moins le résultat des goûts poétiques de l'auteur, que des concessions qu'il a cru, comme beaucoup d'autres, devoir faire à un genre à la mode, et désormais bien voisin du ridicule.

Chantez donc, monsieur, pour célébrer nos gloires. Bien des sujets, faits pour intéresser toutes nos sympathies, dorment dans nos annales, et n'attendent, pour nous apparaître comme de radieux tableaux, que la voix résurrective du poëte. Le brillant fait d'armes de *Franchimont*, que vous avez déjà redit avec tant de chaleur, a ouvert, pour votre talent, une carrière qu'il vous appartient de poursuivre.

Mais qui m'écoutera !.....

dites-vous,

Sur ma borne d'un jour,
En vain j'éveillerai les échos d'alentour;
L'écho seul répondra dans sa grotte isolée,
Et ma voix s'éteindra, sans troubler la vallée;
Ou, si quelqu'un s'arrête, et m'écoute un instant,
Ce sera pour railler et fuir en m'insultant.

Non, monsieur, on ne vous raillera point. Vous trouverez

ırs vos compatriotes attentifs, quand vous leur redirez la et les revers de leurs aïeux, et vous voudrez bien, dans , nous compter toujours aussi au nombre de vos auditeurs. Belges ont quelquefois eu la maladresse de se montrer rents à l'égard des essais littéraires de leurs compatriotes, explique jusqu'à un certain point par la faiblesse même ı essais. Il n'en est plus ainsi maintenant. Beaucoup de x recommandables ont éveillé l'intérêt public, et la patrie lésormais des couronnes toutes prêtes pour récompenser ı : elle n'attend que des fronts dignes de les recevoir.

ırt le beau poëme de *Franchimont* que nos lecteurs con- nt sans doute, puisqu'il a été publié d'abord dans ce re- comme poëme-lauréat des concours ouverts en 1836 par nmission Directrice de la *Revue*, le volume de M. Et. Hénaux nt encore une douzaine de pièces historiques, et plusieurs e longs poëmes. Il n'en est aucune, à notre avis, aussi lément belle que *Franchimont*, mais toutes renferment noins des passages remarquables. Nous aurions beaucoup ations à faire, si nous devions justifier tout-à-fait cet éloge. n'en ferons cependant qu'un petit nombre; nous pré- s, pour le reste, renvoyer le lecteur au volume même.

ici des vers extraits du poëme de *Chèvremont*. Le poëte a le tableau du combat des soldats de Notger contre la gar- du château. Tout a péri dans l'attaque perfide de Chèvre- par les satellites de l'Évêque. Idriel seul, le châtelain, a ıpé à leurs coups.

Tous les guerriers sont morts. — Notger, avec courage,
D'un œil doux et serein contemple le carnage,
Comme jadis *Néron* tout fier, la lyre en mains,
Contemplait l'incendie et raillait les Romains.
Et quand tout est fini, quand sur la plaine immense
La mort, comme un linceul, a jeté son silence,
« A genoux ! » dit l'évêque, — et la troupe, en ce lieu,
Dans le sang s'agenouille et rend grâces à Dieu.

arer Notger à Néron nous semble d'une excessive sévérité. ıue liégeois commit, sans doute, dans cette circonstance,

une faute qui entachera éternellement sa mémoire, mais cela ne suffit pas pour qu'il fût permis au poëte de le mettre en parallèle avec un prince dont le nom est voué à la plus complète exécration. Au surplus, pour une faute, grave à la vérité, que l'histoire reproche à Notger, elle proclame mille de ses bienfaits. De quel bienfait de Néron l'histoire s'est-elle souvenue? — Continuons:

Tous les guerriers sont morts. — Déjà, sur la tourelle,
Aux rayons du soleil, la bannière étincelle.
La cloche sonne et *rit*. — Tous les guerriers sont morts...
Mais il manque Idriel à ces monceaux de corps!
Où donc est Idriel? Autrefois, la bataille
Le trouvait le premier debout sur la muraille.
Autrefois un combat *se fesait mal* sans lui....
Et rien... — Je cherche en vain! Que fait-il? *a-t-il fui?*
A-t-il eu peur du sang? *a-t-il fui la mêlée?*
L'aigle de son blason doit-elle être voilée?...
Idriel! — Et ce nom jeté tout bas d'abord,
Vole bientôt dix fois de l'un à l'autre bord.
L'écho seul se réveille, et seul, sur l'autre rive,
Il redit : Idriel! avec sa voix plaintive. —
Mais quel est ce bruit sourd? Comme hurlent les eaux!
Quelque chose a roulé du sommet des créneaux....
L'eau s'ouvre.... elle jaillit en cercles dans l'espace :
L'eau s'ouvre.... puis se ferme, et, tranquille, elle passe.

Ce dernier vers est d'un pittoresque remarquablement beau. Les quatre vers suivants ne sont pas moins poétiques:

Vesdre aux vagues d'azur, savez-vous, en roulant,
Qui vous traînez ainsi d'un flot paisible et lent?
Cachez-le, cachez-le celui que vers la Meuse
Vous bercez mollement dans sa tombe écumeuse.

L'image présentée par ce dernier vers rappelle (trop peut-être) un beau vers de la pièce de *Moïse* par V. Hugo. Quoi qu'il en soit, et à part quelques taches, le morceau que nous venons de transcrire, se recommande, à coup sûr, par un style plein de mouvement, et qui n'est pas dépourvu de couleur.

Dans une autre pièce intitulée A GRÉTRY, et composée après

une représentation de *Richard Cœur-de-lion*, M. Hénaux s'exprime ainsi :

Ah! quand Blondel chantait : *Une fièvre brûlante....*
La salle, à ce moment, s'arrêta, haletante,
Et se leva bientôt, ne laissant pas finir,
Tant chacun dans ses yeux sentait les pleurs venir;
Mais se cacher afin de pleurer a des charmes;
Les larmes qu'on retient n'en sont pas moins des larmes,
Et tes chants ont prouvé, ce soir même, aux railleurs,
Que c'est un art perdu que de tirer des pleurs.

Nous assistions nous-même à cette représentation de *Richard*, opéra que les Liégeois n'avaient pas entendu depuis bien des années, et que nous, jeunes gens, nous connaissions à peine ; l'enthousiasme excité par l'air chevaleresque de Blondel fut immense, en effet ; on applaudissait et l'on pleurait, car, ainsi que nous avons eu l'occasion de le dire ailleurs, pour nous, c'était plus qu'un témoignage d'admiration, c'était un tribut d'amour. Le souvenir de cette soirée méritait de nous être conservé par la poésie. N'a-t-elle pas coutume d'ailleurs de donner la sanction à tout ce qui est noble et beau ?

Un vif amour de la patrie éclate dans toutes les pièces de M. Hénaux qui ont pour objet des faits ou des noms nationaux. Pour chanter dignement son pays, le poëte pourrait-il en effet se passer de l'aimer? La pièce intitulée Rubens, composée par l'auteur à l'occasion de l'exécution de la statue de ce grand peintre, porte non moins fortement que les autres ce cachet de patriotisme ardent; peut-être même serait-on fondé à lui trouver, dans certains endroits, une exagération qui tend à rendre le poëte injuste. On sait heureusement que les clameurs *des fils d'Apollon* ne tirent pas souvent à conséquence. Nos lecteurs liront sans doute avec plaisir les strophes suivantes qui terminent le poëme de *Rubens*, ouvrage remarquable du reste, en beaucoup d'endroits, par l'éclat des images et par la vigueur des pensées.

. . . . . .

— Bien souvent, un vaisseau, par un ciel sans étoiles,
Au gré du vent qui siffle et déchire les voiles,
S'égare au sein des flots;
L'ouragan sur la mer étend ses plis funèbres;
On voit, quand un éclair *échappe* des ténèbres,
Pâlir les matelots.

Le port est loin... bien loin. Le rivage ne dresse
Qu'un rocher menaçant. *Le canon en détresse*,
Gronde sans nul écho;
Et les vagues, hissant le vaisseau sur leurs crêtes,
Ou bien l'engloutissant dans leurs sombres retraites,
Préparent son tombeau.

L'équipage à genoux *lance* à Dieu sa prière. —
Car le regard de l'homme, à son heure dernière,
Tourne vers le ciel *bleu*;
Jamais entièrement l'espérance ne tombe;
Et même au jour fatal, lorsque s'ouvre la tombe,
On y voit encor Dieu!

Tout-à-coup, dans la nuit, *quelque chose* rayonne;
D'une ardente lueur l'horizon se couronne:
Un phare brille aux yeux.
Il indique le port... la nef s'y réfugie, —
Et bientôt le canon, en grondant, remercie
L'Eternel dans les cieux.

Dans ces strophes, comme dans les premiers vers que nous avons cités, il y a certainement lieu de critiquer quelques négligences de style, mais il convient aussi d'y reconnaître un sentiment très-poétique et quelquefois fort heureusement exprimé. La strophe finale nous semble surtout empreinte d'une majesté tout-à-fait à la hauteur du sujet.

Citons encore un dernier morceau. Nous l'extrayons de la pièce intitulée Hesbaye.

Où donc est-il ce temps, où de vastes armées
Au pied de nos castels se brisaient décimées,

Où Charlemagne, avec Turpin et ses héros,
Sous les tours de Montfort retrouvait Roncevaux,
Où les Franchimontois, dans nos guerres civiles,
Renouvelaient pour nous les vieilles Thermopyles,
Où les femmes enfin, — celles de Crève-Cœur, —
Mouraient pour échapper au baiser du vainqueur?...
Où sont-ils ces tribuns dont le mâle courage,
Du peuple, pas à pas, défendait l'héritage,
Et qui préféraient même à toute trahison,
Laruelle l'épée, et Beckman le poison?
Où donc est-elle aussi la Hesbaye homérique?
Où sont ses chevaliers et sa splendeur épique?
Où sont ses preux, bouillants de jeunesse et d'ardeur,
Si nobles, qui n'avaient qu'un mot d'ordre : Valeur!
Et volaient au combat accomplir leurs prouesses,
Tout comme nous irions visiter nos maîtresses?
Là, brillaient deux grands noms, honneur et loyauté,
Qu'on ne quittait pas plus que l'épée au côté.
Là, tous, comme à Brusthem, de sang la lance teinte,
Ils tombaient par milliers, et sans jeter de plainte,
Tant ils étaient vaillants, ces hommes, chaque fois
Que Saint-Lambert mettait son bourdon aux abois!

s divers passages que nous venons d'extraire du volume de . Hénaux ont pu donner au lecteur une idée du mérite de une poëte. Nous ne citons rien de ses poésies intimes, et cause; non que l'on n'y trouve parfois de fort jolis vers et des es qui ne manquent pas de délicatesse, mais outre que -ci ne se recommandent pas généralement par la nouveauté, me que l'auteur leur a donnée n'est pas toujours exempte aniéré. Ce défaut, qui se retrouve par moments dans ses es historiques, mais à un degré bien moindre, résulte ément des principes littéraires de M. Hénaux, admirateur pas- é de V. Hugo, A. Musset, Sainte-Beuve et compagnie. Le poëte ois, amoureux de la forme, souvent bizarre, dont ces écri- ont revêtu un grand nombre de leurs productions, a mo- son style sur le leur, genre d'erreur assez commun aux es écrivains. On est frappé de l'originalité des autres, et l'on che aussitôt à la faire sienne, oubliant à la fois que l'origi- é est précisément ce que l'on prend le moins à autrui, et que

l'asservissement à l'imitation n'est propre qu'à faire perdre ce qu'on possède personnellement d'original dans la manière de voir, de sentir et de parler.

Si des illusions de cette nature se maintenaient longtemps dans la tête des jeunes auteurs, elles deviendraient mortelles à leur avenir. Presque toujours il arrive, heureusement pour eux et pour leurs lecteurs, un moment où ils reconnaissent la puérilité de cette manière de procéder. Un sentiment de l'art, plus pur et plus vrai, se développe en eux par l'étude et la comparaison des bons ouvrages, et ils finissent par se trouver presque honteux de s'être volontairement chargés d'une chaîne qui ne pouvait qu'alourdir leurs pas. Ou nous nous trompons bien fort, ou M. Hénaux ne tardera pas à entrer dans une voie plus indépendante que celle où il a marché jusqu'à ce jour. Une imagination telle que la sienne n'est pas faite pour la servitude littéraire. Le recueil qu'il a publié réalise déjà trop d'espérances pour que nous ne souhaitions pas personnellement de voir son talent subir la transformation que nous signalons. Il ne reniera pas pour cela ses premières admirations, si nous en exceptons toutefois M. Sainte-Beuve, mais plus éclairé sur le but et sur les moyens de l'art, il comprendra que si notre enthousiasme pour le génie nous rend dignes de poursuivre ses destinées, c'est la double liberté de la conception et des formes qui contribue le plus à nous en rendre capables.

Nous avons déjà dit que M. Hénaux ne manque pas d'imagination. La sensibilité, cette autre source non moins féconde de toute belle inspiration dans les arts, ne lui fait pas non plus défaut. La verve de ses pensées, l'éclat de ses images, et quelquefois la rapide fermeté de son style, accusent une sève de moyens et une aisance d'élocution qui n'ont besoin que de culture pour produire de brillants résultats. Puisque nous nous sommes imposé pour lui la fonction de critique, nous nous permettrons cependant de l'engager à donner plus de soin à ses vers sous le rapport de la correction. Un écrivain ne peut, sous aucun prétexte, se dispenser de ce travail. La pureté ainsi que la convenance de l'expression fait mieux ressortir la beauté de la pensée. Dans la sphère des beaux-arts, d'ailleurs, la forme n'appar-

tient-elle pas toujours à l'âme autant que le sujet lui-même? Qui sait jusqu'à quel point ce dédain mal-entendu pour les lois de la langue et pour la pureté des formes, a nui aux tentatives des soi-disant novateurs littéraires de nos jours ? Mais n'insistons pas trop longtemps sur ce sujet, autrement nous serions capable de finir par quelque trait de mauvaise humeur, et ce n'est certes pas là l'impression que nous a laissée la lecture du recueil des vers de M. Et. Hénaux, à qui plus d'un lecteur, pour nous servir d'un vers du poëte lui-même, dira sans doute comme nous :

Merci des doux moments qu'avec vous j'ai passés !

H. C.

ÉTAT

DE

L'Instruction Primaire en Belgique

DE 1830 A 1840.

Le 28 janvier 1842, peu avant la discussion de la nouvelle loi sur l'instruction primaire (1), M. le ministre de l'Intérieur a présenté aux chambres un rapport sur l'état de l'instruction primaire en Belgique, durant la période décennale 1830-1840. Ce rapport qui, avec un grand nombre de pièces justificatives et de tableaux statistiques, comprend 434 pages in-8°, est divisé en quatre parties : les trois premières exposent l'organisation de l'instruction primaire sous le gouvernement des Pays-Bas, sous le gouvernement actuel jusqu'aux lois provinciale et communale (1830-1836), sous le même gouvernement depuis la promulgation de ces lois; la quatrième partie présente la statistique de l'instruction primaire. C'est à cette partie que nous voulons nous arrêter aujourd'hui; elle nous semble offrir des résultats d'autant plus intéressants que l'instruction primaire, réorganisée par la loi du 23 septembre 1842, va entrer dans une phase nouvelle : nous pensons que le lecteur nous suivra sans ennui dans les détails que nous allons consigner ici et qui ont pour base les documents officiels. Nous n'avons pas cru devoir suivre l'ordre du rapport, ni nous borner à la reproduction pure et simple des chiffres qui y sont indiqués. Obligés de résumer et de grouper les résultats obtenus, nous avons dû, pour être plus clair, procéder à quelques calculs nouveaux qui font mieux saisir les proportions et les différences.

(1) Cette loi vient d'être publiée sous la date du 23 septembre 1842.

Remarquons d'abord qu'il y a, dans le royaume actuel de Belgique, 2444 communes, ainsi réparties dans les neuf provinces :

	Anvers	142	Communes.
	Brabant	328	»
Flandre	Occid.	234	»
Flandre	Orient.	282	»
	Hainaut	417	»
	Liége	324	»
	Limbourg	188	»
	Luxembourg	187	»
	Namur	342	»
	Total	2444	Communes (1).

La population du royaume était, au 31 décembre 1840, de 4,064,997 habitants, ainsi répartis :

	Anvers	369,232	habitants.
	Brabant	621,125	»
Flandre	Occid.	646,054	»
Flandre	Orient.	779,466	»
	Hainaut	655,644	»
	Liége	410,150	»
	Limbourg	169,960	»
	Luxembourg	174,504	»
	Namur	238,862	»
	Total	4,064,997	habitants.

La combinaison du chiffre de la population avec le nombre des communes donne pour chaque commune une population moyenne de 1,663 habitants environ.

Or, il y avait en Belgique au 31 décembre 1840, 5,189 écoles primaires communales, mixtes (2) ou privées : ce qui fait environ 2 écoles par commune, et une école sur 785 habitants pour tout le royaume.

(1) Ce chiffre indique le nombre des communes au 31 décembre 1840. Depuis lors, par suite de séparations de communes décrétées par la législature, ce nombre a peut-être augmenté de 3 ou 4.

(2) Les écoles *mixtes* sont celles qui reçoivent un subside sur le trésor. Elles sont presque toutes communales.

La répartition par province est comme suit :

PROVINCES.	ÉCOLES			TOTAL par province.	RAPPORT du nombre des Écoles avec la population.	RAPPORT du nombre des Écoles avec celui des communes.
	Communales.	Mixtes.	Privées.			
Anvers	141	50	175	366	1 école par 1008 habitants.	5 écoles pour 2 communes.
Brabant. . . .	229	127	370	726	1 » 855 »	2 écoles pour 1 commune.
Flandre occid.	223	101	395	719	1 » 898 »	3 écoles pour 1 commune.
Flandre orient.	156	120	533	809	1 » 962 »	3 écoles pour 1 commune.
Hainaut. . . .	389	123	411	923	1 » 711 »	2 écoles pour 1 commune.
Liége.	213	134	164	511	1 » 822 »	3 écoles pour 2 communes.
Limbourg. . .	149	6	78	233	1 » 729 »	1 école pour 1 commune.
Luxembourg. .	369	6	90	465	1 » 375 »	5 écoles pour 2 communes.
Namur	240	129	68	437	1 » 546 »	1 école pour 1 commune.
Totaux	2,109	796	2,284	5,189	1 » 785 »	2 écoles pour 1 commune.

Ce tableau donne lieu à plusieurs observations : le nombre des écoles privées est plus considérable, dans le royaume, que celui des écoles communales, lorsque l'on n'y comprend pas les écoles mixtes. Dans la Flandre Orientale, sur 809 écoles, il y en a 533 privées; dans la province de Namur, au contraire, il n'y a, sur 437 écoles, que 68 écoles privées : cette comparaison accuse une grande apathie de la part des autorités communales de la Flandre; toutefois, il paraît que depuis un certain temps ces autorités ont montré plus de zèle à remplir la partie de leurs attributions qui se rapporte à l'instruction primaire. — Il est à remarquer que c'est dans les deux Flandres qu'il y a le plus grand nombre d'écoles par commune; c'est dans les provinces de Namur et de Limbourg qu'il y en a le moins : et cependant, par rapport à la population, c'est Namur qui a le plus d'écoles, tandis que dans la province d'Anvers et de la Flandre Orientale il y en a le moins. Cette diversité de résultats prouve que, pour tirer de ce tableau des conséquences vraies, il faut le combiner avec celui qui présente le nombre d'élèves fréquentant les écoles :

PROVINCES.	Nombre d'élèves.	Population.	RAPPORT du nombre d'élèves à la population.
Anvers	42,483	369.232	1 élève sur 9 habitants.
Brabant. . . .	67,900	621.125	1 » 9 »
Flandre occid.	70,234	646.054	1 » 9 »
Flandre orient.	72,946	779,466	1 » 10 »
Hainaut. . . .	75,743	655,644	1 » 9 »
Liége	43,400	410,150	1 » 9 »
Limbourg. . .	18,313	169,960	1 » 9 »
Luxembourg. .	26.002	174,504	1 » 7 »
Namur	36,360	238,862	1 » 6 »
Totaux	453,381	4,064,997	1 » 9 » moyenne générale.

En combinant ce tableau avec le précédent on remarque : que tandis que les deux Flandres ont, par rapport au nombre des

communes, le plus grand nombre d'écoles, elles présen surtout la Flandre Orientale, le moins grand nombre d' par rapport à la population. La province de Namur qui a le d'écoles, a le plus d'élèves : ceci nous amène à recherc population moyenne des écoles par province, et nous obt les rapports suivants :

PROVINCES.	Nombre d'écoles.	Nombre d'élèves.	Population moye par école.
Anvers	366	42,483	116
Brabant. . . .	726	67,900	90
Flandre occid.	719	70 234	97
Flandre orient.	809	72.946	88
Hainaut. . . .	923	75,743	82
Liége.	511	43,400	85
Limbourg. . .	233	18.313	78
Luxembourg. .	465	26.002	56
Namur	437	36,360	83
Totaux	5,189	453,381	87 moyenne génér

C'est dans le Luxembourg que les écoles sont le moin plées, et c'est aussi dans le Luxembourg que, eu égard population, il y a le plus grand nombre d'élèves : ce résult peut paraître singulier au premier abord, s'explique par l nombre d'habitants de chaque commune : en effet, recher la population moyenne de chaque commune dans les di provinces, et nous trouverons les chiffres suivants :

Anvers	2600	habitants par com
Brabant	1,893	»
Fland. Occid.	2,718	»
Fland. Orient.	2,739	»
Hainaut	1,598	»
Liége	1,266	»
Limbourg	904	»
Luxembourg	928	»
Namur	699	»

D'après cela, on peut dire que le nombre d'écoles par commune et la population moyenne de chaque école doivent se combiner avec la population moyenne de chacune des provinces où ces écoles sont situées, et l'on aura un résultat certain sur l'instruction relative de chaque province, c'est-à-dire qu'on saura combien d'élèves vont à l'école par rapport à la population.

C'est donc dans l'ordre suivant que doivent être rangées les provinces, aux chefs indiqués dans le tableau suivant :

Quant au degré de l'instruction primaire.	Quant à la population moyenne de chaque école.	Quant au nombre proportionnel des élèves par province.	Quant à la population moyenne des communes.
Luxembourg.	Anvers.	Namur.	Flandre orient.
Namur.	Flandre occid.	Luxembourg.	Flandre occid.
Hainaut.	Brabant.	Limbourg, (au même degré)	Anvers.
Limbourg.	Flandre orient.	Liége, (au même degré)	Brabant.
Liége.	Liége.	Hainaut, (au même degré)	Hainaut.
Brabant.	Namur.	Flandre occid. (au même degré)	Liége.
Flandre occid.	Hainaut.	Brabant, (au même degré)	Luxembourg.
Flandre orient.	Limbourg.	Anvers, (au même degré)	Limbourg.
Anvers.	Luxembourg.	Flandre orientale.	Namur.

Telles sont les principales notions que présente l'étude des chiffres indiqués dans le rapport; ces chiffres nous les avons combinés et rapprochés dans la vue de donner au lecteur des résultats saillants. Nous allons entrer dans d'autres détails plus simples.

On a vu qu'il y a, en moyenne pour la Belgique, un peu plus de deux écoles par commune : mais le lecteur ne perdra pas de vue que, dans un certain nombre de localités, dans les villes notamment, il y a plus de deux écoles primaires; que dans un très-grand nombre de communes il n'y en a qu'une seule; et nous ferons remarquer, en outre, que 163 communes n'avaient, à la fin de 1840, aucune école primaire.

Ce nombre, qui nous paraît considérable, se répartit comme suit sur chaque province :

Luxembourg	1	commune sur	187	soit	1/187
Anvers	2	»	142	»	1/71
Flandre Occid.	6	»	234	»	1/39
Brabant	9	»	328	»	1/36
Hainaut	15	»	417	»	1/27
Flandre Orient.	17	»	282	»	1/16
Namur	23	»	342	»	1/14
Limbourg	39	»	188	»	1/5
Liége	51	»	324	»	1/6

Les provinces de Limbourg et de Liége sont, comme on le voit, celles qui se présentent le moins favorablement, puisque dans la première 1/5 et dans la seconde 1/6 des communes sont dépourvues d'écoles : dans le Luxembourg, au contraire, la proportion est de 1/187.

Nous avons remarqué que, au 31 décembre 1840, le nombre des écoles du royaume était de 5189

Au 31 décembre 1830, il était de 4046

La différence en plus est donc de 1143 ; mais si on défalque du nombre 4046, celui des écoles de la partie cédée du Limbourg et du Luxembourg, l'augmentation durant dix années sera, non pas 1143, mais 1732, c'est-à-dire de près de 1/3, ce qui indique une progression des plus remarquables.

Notons encore que du 31 décembre 1839 au 31 décembre 1840, le nombre des écoles s'est accru de 232 : il y en avait, fin de 1839, 4975, et fin de 1840, 5189.

Le nombre, indiqué plus haut, des élèves fréquentant les écoles au 31 décembre 1840, est de 452,381. Ce nombre n'a cessé de suivre une progression remarquable depuis 1831, comme le montre le tableau suivant, où nous distinguons le sexe des élèves.

ANNÉES.	GARÇONS.	FILLES.	TOTAL.
31 décemb. 1830.	157,100	135,900	293,000
» 1831.	196,563	156,859	353,422
» 1832.	207,345	164,191	371,536
» 1833.	224,978	173,818	398,796
» 1834.	233,510	178,033	411,543
» 1835.	240,994	177,046	408,040
» 1836.	235,731	185,572	421,303
» 1837.	238,478	191,650	430,128
» 1838.	239,496	200,159	439,655
» 1839.	233,538	200,631	434,169
» 1840.	243,900	209,481	453,381

On voit combien cette progression est remarquable ; elle va du nombre 293,000 au nombre 453,000, ce qui fait une augmentation de 160,000 élèves, et encore faut-il remarquer que jusqu'en 1839 la province du Limbourg et de Luxembourg n'avaient pas été démembrées : la diminution de territoire explique la dépression des chiffres de 1839.

Il nous a paru curieux de comparer les chiffres par province, en prenant les dates extrêmes de 1830 et 1840 :

PROVINCES.	Nombre rond des élèves au 31 décemb. 1830.	Nombre rond des élèves au 31 décemb. 1840.	DIFFÉRENCES.
Anvers	21,700	42,000	En plus : 20,300
Brabant. . . .	31,900	68,000	» 36,100
Flandre occid.	33,300	70,000	» 36,700
Flandre orient.	37,500	73,000	» 35,500
Hainaut. . . .	58,000	76,000	» 18,000
Liége. . . , .	26,000	43,000	» 17,000
Limbourg. . .	17,000	18,000	» 1,000
Namur	25,000	36,000	» 11,000
Luxembourg. .	42,000	26,000	En moins: 16,000

Ainsi partout, même dans le Limbourg démembré, il y a augmentation notable ; le Luxembourg seul présente une forte diminution survenue à la suite du morcellement : au 31 décembre 1838, le Luxembourg donnait le chiffre de 48,000 ; ce chiffre se réduisait à 25,000 au 31 décembre 1839, et il s'augmentait déjà de 1000 à la fin de 1840.

Parmi les 453, 381 élèves qui, au 31 décembre 1840, fréquentaient les écoles primaires du royaume, il y en avait 193,290 qui y étaient admis gratuitement ; ce chiffre forme à peu près les 2/5 de la population totale des écoles : 129,074 enfants indigents ont été instruits gratuitement dans les écoles communales ou mixtes, et 64,216 dans les écoles privées.

Le chiffre de 193,290 se répartit ainsi sur les 9 provinces :

Anvers	16,655	c'est à dire	10/28	environ de la popul. totale
Brabant	32,111	»	10/21	des écoles.
Fl. Occ.	36,882	»	10/19	»
Fl. Or.	25,438	»	10/28	»
Hainaut	26,054	»	10/29	»
Liége	23,482	»	10/18	»
Limb.	5,490	»	10/36	»
Luxemb.	7,596	»	10/37	»
Namur	19,582	»	10/19	»

Ces proportions ne sont qu'approximatives, mais elles font connaître la situation respective de l'instruction gratuite dans les diverses provinces : Liége montre le plus de libéralité envers les indigents ; le Luxembourg offre la proportion la moins favorable ; la Flandre Orientale ne vient, avec Anvers, qu'au cinquième rang : l'établissement, dans la province de Liége, de plusieurs écoles de frères de la doctrine chrétienne contribue sans aucun doute au résultat obtenu : la libéralité des subsides provinciaux y contribue aussi, comme nous le verrons plus bas, ainsi que les sommes allouées par les bureaux de bienfaisance.

Nous croyons devoir ajouter, d'après le tableau 48 du rapport, l'état récapitulatif du nombre des indigents instruits gratuitement dans les écoles communales, mixtes et privées, pendant l'année 1840 :

OVINCES.	ÉCOLES communales.	ÉCOLES mixtes.	ÉCOLES privées.	TOTAL GÉNÉRAL.
s.	5,247	3,066	8,342	16,655
nt.	13,689	10,093	8,329	32,111
re occid. . .	10,033	3,989	22,860	36,882
re orient. . .	8,358	4,689	12.391	25,438
ut.	15,273	4,427	6,354	26,054
. . . . .	9,291	9,989	4,302	23,482
urg.	4,796	19	675	5,490
bourg. . . .	7,184	135	277	7,596
r.	9,640	9,256	686	19,582
. . . . .	83,511	45,563	64,216	193,290

r apprécier exactement ces résultats, nous devons exa-
quelles sommes ont été dépensées, soit par l'État, soit par
vinces en faveur de l'instruction primaire, et nous verrons
leau n° 4, pag. 360 du rapport) que les allocations provin-
de 1831 à 1840, ont été les suivantes :

	40,478	francs, soit	11	cent. environ par habitant.
it	87,984	»	14	»
cid.	30,823	»	4	»
ent.	14,282	»	2	»
it	94,555	»	14	»
	160,862	»	38	»
urg	59,649	»	35	»
bourg	35,548	»	20	»
	146,083	»	61	»

nt aux subsides accordés sur le trésor public, ils se mon-
ar provinces, pour les années 1831-1840, aux sommes
tes :

Anvers	150,900	fr. nombre rond.
Brabant	288,100	»
Fl. Occ.	197,000	»
Fl. Or.	158,000	»
Hainaut	235,000	»
Liége	377,000	»
Limbourg	267,000	»
Luxembourg	175,000	»
Namur	288,000	»

Il est donc à noter que les provinces de Namur et de Liége sont celles qui, proportionnellement, ont reçu de l'État les subsides les plus abondants; que ces provinces ont également reçu, sur le trésor provincial, les plus fortes sommes; que ces mêmes provinces sont aussi celles où l'instruction gratuite est donnée au plus grand nombre d'indigents et où existe le plus grand nombre d'élèves fréquentant les écoles mixtes. L'influence de l'instruction privée se fait sentir dans les deux Flandres : elles n'ont reçu, de l'autorité provinciale, pendant dix ans, que 4 centimes (Fl. Occ.) et 2 centimes (Fl. Or.) par habitant, et des sommes peu considérables de l'État; elles offrent aussi le plus grand nombre d'élèves fréquentant les écoles privées.

Nous ne pousserons pas plus loin ces calculs : nous allons indiquer les chiffres relatifs au nombre d'instituteurs existant en Belgique. Cette partie de notre résumé n'est pas la moins intéressante. Les 5189 écoles qui existaient en Belgique au 31 décembre 1840, étaient dirigées par 5320 instituteurs des deux sexes, dont 3028 donnaient l'instruction dans les écoles communales ou mixtes, et 2292 dans les écoles privées. Le nombre des institutrices était de 1143 dans les écoles privées et de 284 dans les autres.

Chaque province comptait le nombre suivant d'instituteurs des deux sexes :

ROVINCES.	INSTITUTEURS communaux.	INSTITUTEURS privés.	INSTITUTRICES communales.	INSTITUTRICES privées.	TOTAL GÉNÉRAL.
ıvers	186	99	7	76	368
abant. . . .	323	239	33	137	732
ındre occid.	271	190	59	207	727
ındre orient.	244	359	37	162	802
inaut. . . .	468	238	54	179	939
ége.	391	112	32	51	586
nbourg. . .	160	56	4	21	241
xembourg. .	369	96	18	6	489
mur	332	44	40	20	436
tal	2,744	1,433	284	859	5,320

l résulte de ce tableau que le nombre des instituteurs privés au nombre des instituteurs communaux :

s la province	d'Anvers,	comme	1	est à	1	approximativ.
»	Brabant	»	1	»	1	»
»	Fl. Occid.	»	1	»	1	»
»	Fl. Orient.	»	2	»	1	»
»	Hainaut	»	1	»	1	»
»	Liége	»	1	»	3	»
»	Limbourg	»	1	»	2	»
»	Luxembourg	»	1	»	3	»
»	Namur	»	1	»	6	»

'est donc dans la Flandre Orientale qu'il y a le plus grand bre d'instituteurs privés ; le résultat inverse existe pour la rince de Namur.

: rapport indique ensuite le revenu des instituteurs : le trésor ic leur a fourni, en 1840, une somme de 210,787 fr. 12 c. ı été partagée entre 1000 instituteurs.—Des subventions sur onds provinciaux ont été fournies à 446 instituteurs; ces sub-

ventions montent à la somme de 42,916 fr. 28 c. ; Liége figure dans cette somme pour 10,000 fr. — Des communes, au nombre de 1374, ont accordé pour 423,548 fr. 86, de subsides. — Ces trois sommes forment un total de 677,252 fr. 26 c.

Les bureaux de bienfaisance, au nombre de 803, ont également fourni pour 134,266 fr. 95 c. de subsides, pour l'instruction gratuite des enfants indigents. Nous indiquons ci-dessous le nombre de ces bureaux et la somme fournie dans chaque province:

PROVINCES.	NOMBRE DES BUREAUX DE BIENFAISANCE.	SOMMES FOURNIES.
Anvers.	39	1,794 60
Brabant	198	29,571 21
Flandre occidentale.	39	8,746 21
Flandre orientale. .	24	7,242 65
Hainaut	134	34,453 89
Liége	154	17,466 66
Limbourg	63	5,572 14
Luxembourg. . . .	19	3,455 19
Namur.	133	16.064 40
Total.	803	124,366 95

On a, en outre, constaté l'existence de 156 fondations d'instruction publique dont les revenus s'élèvent à 44,861 fr. 8 c. — Si on ajoute à toutes ces sommes celle de 2,288,899 fr. 64 c. formant le total approximatif des rétributions scolaires, on verra que les instituteurs primaires ont eu, en 1840, une somme totale de 3,135,379 fr. 93 c., ce qui, réparti entre les 5320 personnes vouées à l'enseignement, donne une moyenne de 589 fr. 35 c. — « Toutefois, ajoute le rapport, comme la meilleure par-
» tie des rétributions scolaires se perçoit dans les villes, nous ne
» pouvons pas dire que la moyenne que nous venons d'établir
» s'applique exactement à l'instituteur de la campagne. En géné-

» ral le revenu d'un instituteur campagnard n'est que de 350 à
» 400 fr. »

Les autres ressources des instituteurs proviennent des pensionnats : au 31 décembre 1840, 393 instituteurs et 249 institutrices tenaient des établissements de ce genre. — Un certain nombre d'instituteurs (964 dont 178 privés) exerçaient en outre les fonctions de receveur communal, de sacristain, d'organiste ou de secrétaire, et jouissaient, à ce titre, d'un traitement généralement minime. — Des communes accordent aussi soit des salles d'école, soit des logements à leurs instituteurs : 2006 instituteurs jouissaient d'une salle d'école, 1151 avaient le logement.

La page 83 du rapport présente une observation remarquable : c'est que sur 5320 instituteurs qui, au 31 décembre 1840, se livraient à l'enseignement, 1783 seulement étaient porteurs de certificats de capacité. Ainsi 3537 instituteurs, dont 1638 communaux et 1899 privés, sont entrés dans la carrière sans subir un examen, au moins officiellement constaté.

Le tableau suivant, que nous trouvons à la page 85, indique les méthodes d'enseignement employées par les instituteurs des diverses provinces : nous ne croyons pas pouvoir nous abstenir de le reproduire :

PROVINCES.	ENSEIGNEMENT SIMULTANÉ.			ENSEIGNEMENT MUTUEL.			ENSEIGNEMENT INDIVIDUEL.		
	Instituteurs communaux ou mixtes.	Instituteurs privés.	TOTAL.	Instituteurs communaux ou mixtes.	Instituteurs privés.	TOTAL.	Instituteurs communaux ou mixtes.	Instituteurs privés.	TOTAL.
Anvers	133	59	192	37	21	58	49	114	163
Brabant . . .	224	142	366	39	32	71	110	152	262
Flandre occid.	135	163	298	31	19	50	174	245	419
Flandre orient.	130	198	328	41	55	96	121	263	387
Hainaut. . . .	335	135	470	87	41	128	212	191	403
Liége	320	107	427	41	10	51	42	51	93
Limbourg. . .	130	45	175	14	4	18	23	43	66
Luxembourg. .	302	46	348	57	9	66	83	36	119
Namur	287	32	319	56	12	68	67	24	91
Totaux	1,996	927	2,923	403	203	606	881	1,122	2,003

C'est donc l'enseignement simultané qui est le plus employé dans les écoles communales. Les instituteurs privés préfèrent l'enseignement individuel. Quant à l'enseignement mutuel, il est singulier qu'il n'occupe qu'un rang tout-à-fait secondaire et que 606 instituteurs seulement en fassent usage.

Nous nous arrêtons ici : nous croyons avoir présenté au lecteur les résultats les plus saillants de la statistique officielle, et les calculs auxquels nous nous sommes livré nous paraissent de nature à faire apprécier les progrès de l'instruction primaire depuis dix ans : ces progrès sont remarquables. Les chiffres que nous avons fournis indiquent la part de l'enseignement privé et celle de l'enseignement communal ou public dans le mouvement général; on doit reconnaître que les particuliers contribuent efficacement à la diffusion de l'instruction primaire; les associations religieuses et charitables y figurent honorablement. Désormais l'instruction primaire, régie par une loi nouvelle, offrira d'autres résultats que le gouvernement est chargé, par l'article final de la loi du 23 septembre 1842, de présenter tous les trois ans aux chambres : en attendant, le pays peut, ce nous semble, s'applaudir des faits constatés depuis la Révolution.

Ch. Faider.

3 octobre 1842.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

SOCIÉTÉ DES SCIENCES, DES ARTS ET DES LETTRES DU HAINAUT.

CONCOURS DE 1842—1843.

SUPPLÉMENT.

(V. ci-dessus, p. 88-90).

La Société des Sciences, des Arts et des Lettres du Hainaut, sur la proposition de M. le Ministre de l'Intérieur, a décidé, dans sa séance du 24 septembre 1842, que les cinq questions suivantes seront annexées au programme du prochain concours, sauf à être maintenues à celui de 1843—1844, si d'ici lors elles ne sont pas résolues.

I.

Décrire d'une manière détaillée, les morts-terrains qui couvrent le terrain houiller dans la province de Hainaut; joindre à la réponse des plans et des coupes propres à indiquer, avec la plus grande précision, les détails de composition et de gisement qui peuvent exercer quelque influence sur l'exploitation des mines de houille.

II.

Décrire toutes les espèces ou variétés de houille exploitées dans la province de Hainaut, en faisant connaître leur composition chimique, leurs caractères extérieurs, la manière dont elles se comportent au feu, en vases clos et au contact de l'air, les usages économiques auxquels elles sont les plus propres et les localités où on les exploite.

III.

Décrire succinctement et comparer, sous le point de vue économique, en s'appuyant exclusivement sur des résultats d'expériences, les divers systèmes de machines à vapeur employées dans la province de Hainaut, pour l'exploitation des substances minérales.

IV.

Comparer sous le double point de vue de leurs résultats actuels t de leurs chances d'avenir, les établissements sidérurgiques le la province de Hainaut et de la partie contiguë de la province de Namur dans lesquels on emploie la houille et ceux dans lesquels on se sert de combustibles végétaux; joindre aux considérations théoriques sur lesquelles on appuyera la réponse à cette question, le plus grand nombre possible de données pratiques.

V.

Rédiger une notice statistique des chaux et ciments de toute espèce, du Hainaut, en développant les applications géologiques t géognostiques nécessitées par les recherches faites à ce sujet. endre compte des caractères physiques et chimiques des pierres découvertes, ainsi que de leurs propriétés; joindre au mémoire tableau, d'après le modèle ci-contre, où serait consigné le ultat des explorations et examens.

Le Secrétaire perpétuel,

MATHIEU.

	Numéros des échantillons.
	Position géologique et nom minéralogique.
	Localités.
	Constitution géologique et importance de l'étude.
	Caractère physique.
	Analyse chimique.
	Mode de cuisson.
	Propriété de la matière cuite.
	Observations sur l'extraction.
	Résultats des essais d'hydraulicité.
	OBSERVATIONS.

ANNONCE LITTÉRAIRE.

CRAYON GÉNÉALOGIQUE,

OU

ESSAI D'UNE BIOGRAPHIE MONTOISE. (1)

PROSPECTUS.

Il est peu de villes qui, toutes proportions gardées, aient produit autant d'hommes remarquables que Mons, et cependant, dans notre siècle oublieux et frivole, combien de ces hommes sont connus, ne fût-ce que de nom? Il y a quelques années à peine que le plus illustre de tous, Roland de Lattre, a été exhumé du champ paisible de l'érudition pour revivre dans la foule, pour devenir populaire.

L'auteur de cet essai, qui depuis longtemps a voué aux gloires de sa ville natale un culte d'amour, a voulu tirer de l'oubli et produire au grand jour des noms qui doivent nous être chers à tous. Puisant toujours aux sources les plus authentiques, il a reconstruit pièce à pièce la biographie des Montois qui se sont fait un nom dans les sciences, les lettres, les arts, la magistrature, le sacerdoce, l'état militaire et la politique. Il offre aujourd'hui à ses concitoyens le fruit de ses recherches.

La *Biographie montoise* est le livre de tous les Montois: c'est pour eux un titre de famille.

A l'aristocratie de la naissance, aux anciennes races patriciennes de notre ville, nous dirons: Ce livre doit être gardé dans vos archives; vous y verrez plus d'un nom glorieux qui s'écartèle sur votre pennon. Aux esprits positifs, qui ne veulent voir dans tout qu'un but d'utilité pratique et matérielle, nous rappellerons

(1) Ce volume est l'œuvre d'un poëte dont nous respecterons l'incognito, mais que nos lecteurs reconnaîtront facilement en se rappelant les pages brillantes qu'il a souvent données à notre recueil. (*Note de la Commission directrice.*)

qu'honorer les gloires du passé, c'est semer pour l'avenir, c'est dire aux générations nouvelles : Allez, et faites de même !

L'ouvrage sera publié en un volume in-8.° du prix de 7 francs, et paraîtra, au plus tard, dans le courant de 1843. — On ne paie rien d'avance.

Il n'en sera tiré qu'un nombre d'exemplaires égal à celui des Souscripteurs, dont les noms seront publiés en tête du volume.

La souscription sera close le 31 décembre 1842.

ON SOUSCRIT :

Chez Ém. Hoyois, Imprimeur-Libraire-Éditeur, à Mons,
Et chez les principaux Libraires et Directeurs des Postes du Royaume.

TABLE ALPHABÉTIQUE.

Accarin, Antoine. Albany, Louise-Maximilienne-Caroline-Emmanuel, (comtesse d') Amand.

Bachie, Allard. Bock (de), Michel. Bosquet, Alexandre. Bosquet, Frédéric. Bosquet, Jean. Bosquier ou Boskhier, Philippe. Boussu (de), Bauduin. Boussu (de), Gilles-Joseph. Brasseur, Philippe. Briselot ou Brissellot, Jean. Buisseret, François.

Cauchie (de la), Antoine. Charlart, David. Clavius, du Clou, ou de la Clef, Servais. Collins, Charles. Cospeau, Pierre. Cospeau ou Cospéan, Philippe. Courvoisier, Jean-Jacques. Criquellion.

Daelman, Charles-Ghislain. Decker, Léger-Charles. Delamotte, Jean. Delattre, Roland. Delecourt, Charles-Jean-Baptiste-Joseph. Delewarde, Michel. Delneufcour. Denis, Pierre. Derpion, François. Delobel, Louis-Charles-Albert-Jos. Delmotte, Henri-Florent. Delmotte, Philibert-Ignace-Marie-Joseph. Despiennes, ou du Fay, Jean. Dethuin, Jean (*père*). Dethuin, Jean (*fils*). Du Brucque, Du Bruck. ou Du Breucq, Jacques. Du Broeucquez, Jean-François. Dubuisson, Théodore-Joseph. Duet, Antoine. Dumont, Guillaume. Dumont, Joseph-Marie. Dumont, Philippe. Dumont, Philippe-Procope. Duvivier, Claude. Duvivier, Joseph-Hippolyte.

Eloy, Nicolas-François-Joseph.

Felleries (de), Martin. Felleries (de), Augustin. Fontaine, Auguste. Fromont, Philippe.

Gage, Bonaventure (comte de Dumont). Galopin, Georges. Gilbert. Guyse (de), Jacques. Guyse (de), Nicolas.

Harchie (de), Josse. Harchie (de), Philippe. Harvent (de), Philippe. Hautport (de) Robert. Hocquart. Hontoye, Pierre. Hossart, Philippe.

Jaspar, Hubert. Jean-Sébastien. Jonnart, Ladislas.

Knapp, Louis.

Lahure, Louis-Joseph. Languerant, Georges. Lepoivre, Jacques. Leroy, Bauduin. Leroy, plus connu sous le nom de Père Hilarion de Sainte-Ursule. Longhaye, David. Longhaye, Jean.

Malapert, Charles. Malingreau (de), Jean. Martin-Christophe. Mauroy, L...-J....

Nottau, Fulgence.

Oduoyer, Jean. Offignies (d'), Théodore. Ordin, Mathieu-Martin.

Paludant, Jean. Pescher, F. Philippe de Mons. Pierre, Matthieu, ou Matthias. Piiart, Pierre. Pochet, Jacques. Pottier, Corneille ou Cornil. Pottier, Nicolas. Procureur, Pierre.

Quarré, Jean-Henri.

Rebreviettes, Guillaume. Ruteau, Bénoît. Ruteau, Antoine.

Seingenois (de), Pierre. Simon, Jacques. Simon-Mars. Sotteau, Augustin-Hyacinthe-Jos. Stoupy, François.

Vinchant, François.

Wauldret, Julien. Wittebort, Maximilien.

VARIANTE.

L'ode sur Grétry, que nous avons insérée p. 168 de ce volume a été depuis ainsi refaite par l'honorable auteur :

Virtute priscis æmula patribus,
Urbs alma, salve concelebrans diem,
Qua celsa gestis consecrare
Digna tuo monumenta civi!

Salve, Leodii præcipuum decus,
Gretry, Thaliæ gloria, dum lyra
Mulcebit aurem, orphea, Gretry,
Vox populos resonans per omnes!

Quem cara parvo sub lare patria
Tutata, clarum læta per exteras
Mox vidit oras, en, beata
Arte sibi rediisse gaudet;

Pignus merenti quodque dabas, tua
Sacrum reponit cor sub imagine :
Tu de supernis cerne gratæ,
Sancte, choris monumenta matris.

Crescens alumni laude simul sui,
Dilecta divis sic caput altius
Urbs usque tollat, gloriamque
Mente tuam reputans juventus,

Nec curet auro, nec titulis patrum
Venale nomen : scilicet arduæ
Æterna virtuti stat uni
Nobilis ingenioque palma.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME VINGT ET UNIÈME.

Pages

HISTOIRE NATIONALE.

L'Empereur grec. — Chronique flamande. 217,295
Charles-Quint à Audenaerde, chronique du XVIe siècle. — Ch. Dupressoir. 130

LITTÉRATURE, BEAUX-ARTS ET MÉLANGES.

Le Testament. — Proverbe. 4
Voyage dans les villes hanséatiques et en Danemarck, par la Hollande et l'Allemagne. — J.-J. Altmeyer. . 93,185,277
Notes recueillies durant un voyage artistique en Espagne et dans le Nord de l'Afrique. — F. Bossuet. 338
Histoire d'un ours. — G. D. 330
R. Dodoens. — L.-V. R. 76
Mlle Caroline de Bissy. — Nécrologie. — H. C. 356
Variétés. = S. P. Q. R. — Ch. de Ch. 86
Essai d'une biographie montoise. 391

POÉSIE.

Vanitas. — L.-Edouard Wacken (Edouard Ludovic). . . . 62
La lampe du temple. — Mlle Louisa Stappaerts. 67
A une famille chrétienne, devant un autel élevé à la Vierge Marie. — Antoine Clesse. 69
Bigarrures. — R. Maréchal. 70
Les deux Couronnes. — Antoine Clesse. 159
A. M. H. Colson. Sonnet. — Paulus Studens. 163
Les fleurs de glace. — Le même. 164
Sonnet. — Le même. 165

Sonnet à M. Baron. — J.-B. de Prez. 166
Adieux. — Mlle Louisa Stappaerts. 167
Souvenirs de Liége. — Sonnets (I-VIII). — André Van Hasselt. 264,352
Offrande à Grétry. — L. Marchand. 266
Paroles de sympathie. — Mlle Louisa Stappaerts 269
Traduction de l'Ode XVIe du IIe livre d'Horace. — Aug. G. . 354
La bure d'Horloz. — Mlle C. de Bissy. 358
Poésie latine. — *Leodii civibus Gretryo suo statuam consecrantibus*. — J.-D. Fuss. 168,394

ANALYSES CRITIQUES.

Manuel de la philosophie ancienne, par N.-J. Schwartz.—T. 170
Etudes sur les constitutions nationales, par Ch. Faider.— Z. 270
Le Mal du pays, par Etienne Hénaux. — H. C. 361
État de l'instruction primaire en Belgique. — Ch. Faider. . 372

SOCIÉTÉS SAVANTES. — CONCOURS DE 1842—1843.

Société des sciences, des arts et des lettres du Hainaut. 88,388
Cercle médico-chimique et pharmaceutique de Liége. . . 91
Académie royale des sciences et belles-lettres de Bruxelles. 179
Société libre d'Emulation de Liége. 276

REVUE BELGE.

TOME VINGT-DEUXIÈME.

REVUE BELGE,

PUBLIÉE PAR

L'ASSOCIATION NATIONALE

POUR L'ENCOURAGEMENT ET LE DÉVELOPPEMENT

DE LA LITTÉRATURE

EN BELGIQUE.

Tome vingt-deuxième.

LIÉGE.

IMPRIMERIE DE FÉLIX OUDART,

RUE DU CRUCIFIX, 10.

—

1842.

Septembre — Décembre.

UNE MATINÉE DE M. COQUELET.

PROVERBE.

Personnages.

Monsieur COQUELET, tanneur et propriétaire, 42 ans.
Madame COQUELET, 27 ans.
Monsieur César GUIBERT, cousin de feu François GUIBERT, premier époux de madame COQUELET; 30 ans,
Monsieur DAVID, médecin, ami de COQUELET; 40 ans.
MARIANNE, servante; hors d'âge.

La Scène se passe à Liége.

UNE MATINÉE DE M. COQUELET.

SCÈNE I.

MONSIEUR ET MADAME COQUELET.

« Une chambre à coucher, dans le désordre matinal le plus complet. Un lit, les rideaux entr'ouverts, occupe le centre de la paroi du fond; au pied du lit, une chaise sur laquelle sont déposés, pêle-mêle, la redingote, le gilet, la cravate de monsieur Coquelet; son pantalon, chaussé des bottes de la veille, pend à la colonne du lit. Un fauteuil, dans un angle de l'appartement, est masqué sous les vêtements jetés par madame Coquelet: robe, jupons, bas, etc., le tout surmonté d'un corset roulé dans son lacet. Madame Coquelet, en peignoir, est assise devant la toilette, et met la dernière main à sa coiffure : elle a le ton bref, sec, impérieux; le geste leste et dégagé. Monsieur Coquelet, petit homme gros, gras et court-jointé, enveloppé dans une large robe de chambre, la tête couverte d'un bonnet de coton fixé au moyen d'un ruban bleu, ex-ceinture de sa femme, est couché dans un vaste fauteuil à crémaillère; il a l'air accablé, le ton dolent, lamentable. De temps en temps, il porte les deux mains, à la fois, vers le bas des côtes en poussant de sourds gémissements, presque aussitôt reprimés par un regard moqueur ou dédaigneux de son *épouse* ».

Mᵉ COQUELET.

Mon Dieu! quelle patience il faut avoir avec des hommes de votre trempe!

COQUELET.

Je voudrais bien vous voir à ma place.

Mᵉ COQUELET.

Ils ne savent pas souffrir seulement!

COQUELET.

Vous en parlez bien à votre aise! qu'est-ce donc que je fais dans ce moment? j'ai la mort dans le ventre!

Mᵉ COQUELET.

C'est bien la peine de tant crier! Une petite colique... une colique d'enfant tout au plus!

COQUELET.

Merci! de votre colique d'enfant!... Aïe! aïe... Ah! chien!

Mᵉ COQUELET.

Tiens! tu m'impatientes avec tes gémissements! ne dirait-on pas qu'il va rendre l'âme? (*Elle se lève et, durant cette scène, continue à s'occuper des menus détails de sa toilette.*)

COQUELET.

Ma foi! je te jure qu'il s'en faut de peu; je ne crois pas qu'une agonie soit plus douloureuse.

Mᵉ COQUELET.

Tais-toi, te dis-je; tu n'as pas pour deux sous de courage : un enfant a plus de cœur que ça... Voilà Gugusse, ce pauvre petit Gugusse dérangé depuis avant-hier; il souffre, j'en suis sûre, plus que toi; eh bien? il ne dit rien...

COQUELET.

C'est précisément parce qu'il ne dit rien et qu'il ne

se plaint pas, que je doute fort qu'il ait été malade, lui qui, au moindre bobo, pleure et crie comme s'il allait rendre l'âme.

Mᵉ COQUELET.

Ce pauvre poulot! mais il est malade sans le savoir... A son âge est-ce qu'on sait quelque chose?... Et si je ne m'occupais de sa santé, qui s'en occuperait dans la maison? Ce n'est pas vous, toujours!

COQUELET.

Mon Dieu! madame Coquelet, tu n'as jamais que des choses désagréables à me dire!... J'ai pour l'enfant, certainement, une affection raisonnable, et telle qu'un homme doit la concevoir pour un de ses semblables en bas âge... Il n'est permis qu'aux femmes d'être ridicules à force de démonstrations de tendresse pour leur progéniture.

Mᵉ COQUELET.

C'est ça! rappelez moi, à chaque instant, que Gugusse est le fils d'un autre!

COQUELET.

Tu entends tout de travers! Qui est-ce qui te parle de l'autre dans ce moment? Que diable! quand je t'épousai, veuve, il y a quatre ans, je n'ignorais pas, j'espère, que Guibert laissait un héritier de son nom? L'héritier avait déjà près de deux ans.

Mᵉ COQUELET.

Eh bien, alors, de quoi te plains-tu?

COQUELET.

Quelle tête, quelle tête!...(*S'animant insensiblement.*) T'ai-je jamais donné lieu de croire que j'eusse pris ton fils en grippe? Est-ce que chaque jour, au contraire, je ne lui donne pas mille preuves d'amitié et de dévoue-

savez-vous, que quelqu'un entendît de semblables propos dans votre bouche, on croirait que...aïe! pristi!.. que vous devenez folle... (*Il a prononcé ces paroles avec autant de dignité que le comporte sa situation ; de nouvelles lamentations servent de péroraison à cette apostrophe*). Aïe, ouïe, sapristi!...

Mᵉ COQUELET.

Oui, va, fais des contorsions! Si tu penses me convaincre, tu te trompes joliment!

COQUELET, *avec abattement.*

Ma chère amie, puisque c'est un parti pris chez toi, je ne chercherai pas en effet à te convaincre; mais, il n'en est pas moins vrai que je souffre horriblement... je sens que je m'en vais; les forces m'abandonnent.

Mᵉ COQUELET, *impertinente.*

Bé, qu'ecq'ta, en définitive? Voyons, parle!

COQUELET.

J'ai le feu dans le ventre... une demi-douzaine de rats, qui me rongeraient les entrailles, ne me causeraient assurément pas plus de désordre et de cruelles douleurs.

Mᵉ COQUELET.

Tu radotes, je te dis! c'est parce que tu restes assis; lève-toi un peu; secoue-toi!... Bois un petit verre de cognac, d'anis ou de n'importe quoi, et ça se passera.

COQUELET.

J'ai fait tout-à-l'heure vingt tours dans la chambre et dans le corridor, sans que cela m'ait apporté le moindre soulagement.

Mᵉ COQUELET.

Dans le corridor? pourquoi aussi vas-tu t'exposer à des courants d'air, par le temps qu'il fait? Je ne m'é-

ne plus si tu attrapes des catarrhes : c'est bien em-
yé !

COQUELET.

Eh ! tu me ferais damner ! qui te parle de catarrhes ?
sont des coliques d'enragé que j'ai...

Mᵉ COQUELET.

C'est ce que je dis : c'est un froid qui t'aura saisi
dant tes promenades dans le corridor. Tu crois,
, qu'une robe de chambre et un bonnet de coton,
suffit pour se mettre à l'abri des intempéries de la
on ; c'est ce qui te trompe : à ton âge, on ne peut
ndre assez de précautions...

COQUELET.

Eh ! morbleu ! il s'agit bien de mon âge !... Il n'y a
un instant tu prétendais que je possédais un tem-
ament d'Hercule. (*Il se lève, la figure pâle et décom-
ée, en se serrant les côtés avec les poings : il fait dix
s dans la chambre en piétinant et vient se rejeter
ns son fauteuil avec tous les signes de la faiblesse et
désespoir.*) Décidément, je suis empoisonné.

Mᵉ COQUELET, *éclatant de rire.*

Bon ! une autre idée, à cette heure ! Tu devrais être
nteux, Coquelet ! Pour moi, je serais honteuse si l'on
ntendait faire tous les sots contes que tu fais. Je
udrais seulement que ton ami, le colonel Boudin, te
au milieu de tes pleurnicheries ; c'est celui-là qui
moquerait proprement de toi, qui aspirais à rien
ins qu'à devenir son collègue dans la garde civique,
s de la chute de cheval de ce bon commandant, dont
espérais bien qu'il ne reviendrait pas... Jolie ambi-
n que tu avais là ! Les soldats citoyens, comme on
appelle, auraient eu là, en toi, je m'en vante, un

fameux chef!..un gros pleurard, une poule mouillée!... fi! monsieur Coquelet!

COQUELET.

Fi! tant que tu voudras! je suis empoisonné, te dis-je!... (*Nouvelles contorsions, nouvelles plaintes sur-aiguës*).

Mᵉ COQUELET, *hausse les épaules.*

Si ça ne fait pas pitié?

COQUELET.

Au moins, ma chère amie, j'espère bien que tu n'as pas oublié de faire venir David? C'est la première recommandation que je t'ai faite, ce matin, à ton réveil.

Mᵉ COQUELET.

En effet, c'était bien la peine de mander le docteur.

COQUELET.

Ainsi tu n'en as rien fait?

Mᵉ COQUELET.

Non, certainement!

COQUELET.

Tu veux donc me laisser crever comme un chien?... Ah! si au moins Emile était encore ici!

Mᵉ COQUELET.

Pour quoi faire? Est-ce Emile qui te guérirait?

COQUELET.

Non; mais il n'eût pas attendu que je fusse à toute extrémité pour aller chercher David... Je voudrais bien savoir maintenant pourquoi tu m'engageais si vivement à le faire partir, ce pauvre garçon!

Mᵉ COQUELET, *avec componction.*

Coquelet, ne me demande pas cela deux fois; tu me forcerais à parler.

COQUELET.

Hein ? plaît-il ?

Me COQUELET.

Monsieur Coquelet, est-ce donc à moi à vous aprendre qu'il était peut-être imprudent à vous de loger ans notre maison un jeune homme, qui... que... nfin, que vous dirai-je?

COQUELET.

Bah ! un blanc bec!

Me COQUELET.

Monsieur, cela faisait jaser, voyez-vous ! et j'en prouvais mille contrariétés !... D'ailleurs, Emile n'est as déjà si blanc-bec que vous voulez bien le dire, et si e m'avisais de tout divulguer... Mais non ; il suffit, ionsieur Coquelet, que vous sachiez que le monde tait assez méchant pour avoir de très-mauvaises idées l'endroit de monsieur Emile, et, tout bien considéré, ous avez très-bien fait de l'envoyer étudier le cuir de ussie à Moscou. D'ailleurs, si j'ai insisté si fort pour on éloignement, croyez-vous que je fusse inspirée par n autre sentiment que celui de son intérêt particulier?.. oi, toute la première, j'y perds mon chaperon ordiaire; depuis trois ans il m'escortait partout. Je le aitais sans conséquence ; un enfant de dix-huit ans!... ais il paraît que les bonnes langues du quartier glosaient déjà... Je vous demande? Au fait, on ne eut pas empêcher les gens de jaser. Est-ce que du mps de Guibert, on ne disait pas mille choses, par pport à César, qui demeurait aussi chez nous ? Je ne rais pas même étonnée si encore aujourd'hui... (*Elle*). Ce serait fort drôle ! un vieux garçon comme ésar !

COQUELET.

Mais pas si vieux, poulette; il a au moins dix ans de moins que moi.

Mme COQUELET.

Quelle comparaison! n'êtes-vous pas marié?

COQUELET.

Mais, à propos de César, il me semble qu'il y a bien longtemps que nous ne l'avons pas vu.

Mme COQUELET.

Tu me répètes ça tous les jours : est-ce que tu ne peux pas te passer de César?

COQUELET.

Est-il en voyage?

Mme COQUELET.

Que sais-je? Est-ce que je m'occupe de ce que fait César?... Cependant, maintenant, il faudra bien que je me résigne à lui faire un peu ma cour; ne fût-ce que pour donner un successeur au chaperon que j'ai perdu... Il faut bien que de temps en temps quelqu'un, quelqu'un de sûr, me conduise dans le monde, puisqu'il n'y a pas moyen de vous arracher à vos habitudes, vous!... Aujourd'hui, j'espère bien qu'un vieux sigisbé comme César ne donnera pas matière aux commérages. (*Coquelet pousse de profonds soupirs.*) Bé, qu'est-ce que tu as, une bonne fois?

COQUELET.

Je pense à ce pauvre Emile, qui sera ce soir à Cologne.

Mme COQUELET.

Tu penses à Emile parce qu'il n'est pas là pour courir chez David : mais as-tu oublié que David doit venir à onze heures? peut-être avant. Est-ce que de-

puis vendredi, il ne vient pas tous les matins pour Gugusse? Pauvre chou! il commence de bien bonne heure à avoir besoin des médecins... Si je le perdais ce cher poulot, sais-tu bien que j'en mourrais, Coquelet? oui, j'en mourrais! (*On frappe à la porte.*)

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, MARIANNE.

Mᵉ COQUELET.

Est-ce vous, Marianne?

MARIANNE.

Oui, madame.

Mᵉ COQUELET.

Entrez! Qu'y a-t-il, que voulez-vous?

MARIANNE.

Madame, c'est monsieur David.

COQUELET, *avec explosion.*

Ah! Enfin!

Mᵉ COQUELET.

Ce cher docteur! faites-le monter tout de suite.

COQUELET.

De suite! entendez-vous, Marianne.

MARIANNE, *au moment de se retirer, s'arrête devant Coquelet, et joignant les mains, s'écrie :*

Hie! Jésus-Maria, que monsieur est laid!

COQUELET.

Mademoiselle Marianne, je vous dispense de nous faire part, à l'avenir, de vos réflexions... Descendez à l'instant, et dites à monsieur David que je ne l'ai jamais plus impatiemment attendu. Rien que l'idée de le savoir là, me rassure et me fait du bien...

Mᵉ COQUELET.

Vous avouez donc que c'est, chez vous, tout bonnement une affaire d'imagination?

MARIANNE, *revenant sur ses pas.*

Ah! et puis il y a monsieur César, aussi!

Mᵉ COQUELET *avec joie.*

César! (*Elle se lève avec empressement et va soigneusement fermer les rideaux du lit pour en voiler le désordre, et fait disparaître dans les arcanes des meubles obligés d'une chambre à coucher les accessoires secrets.*) Ah! monsieur César nous revient!

MARIANNE.

Oui, c'est la première fois depuis sa brette avec monsieur Emile.

COQUELET.

Quelle brette, que voulez-vous dire?

Mᵉ COQUELET.

Taisez-vous sotte! Monsieur ne vous a-t-il pas enjoint tout-à-l'heure de garder pour vous vos réflexions saugrenues.

MARIANNE.

Faut-il faire aussi monter monsieur César?

Mᵉ COQUELET.

Entends-tu Coquelet? c'est César.

COQUELET.

Eh bien, qu'est-ce que cela me fait?

Mᵉ COQUELET.

Ça fait que tu vas descendre pour le recevoir...

COQUELET.

Tu te moques de moi assurément! C'est tout au plus si je puis me soulever dans mon fauteuil.

Mᵉ COQUELET.

Parce qu'il s'agit de m'être agréable... Si c'était monsieur Boudin, tu serais déjà au pied de l'escalier.

COQUELET.

Rien n'empêche que César ne monte ici.

Mᵉ COQUELET.

Tu crois? (*Elle jette des regards scrutateurs dans tous les recoins de l'appartement.*) Puisque tu es d'avis que nous pouvons recevoir César ici, eh bien! Marianne, vous ferez monter monsieur Guibert, aussitôt que monsieur David sortira.

MARIANNE.

Oui, madame. (*Elle sort.*)

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, EXCEPTÉ MARIANNE.

COQUELET.

Voilà bien des façons! il y a dix minutes que David pourrait être monté.

Mᵉ COQUELET *se lève et se dirige vers la porte, qu'elle ouvre avec empressement à monsieur David.*

Mon Dieu! arrivez donc, docteur! je vous attends comme un Messie... Si vous saviez quelles inquiétudes j'ai eues! Comme j'ai été tourmentée! quelles angoisses ce pauvre enfant m'a causées.

DAVID.

Eh! que s'est-il donc passé, je vous prie? (*Il baise galamment la main de madame Coquelet et s'assied vis-à-vis d'elle, dans une bergère qu'elle lui désigne de manière qu'il tourne le dos à monsieur Coquelet, resté immobile dans son fauteuil, les yeux clos, les jambes*

étendues et les mains croisées, sur la partie culminante de son abdomen.)

Me COQUELET.

Ce qui se passe, docteur? Si pareilles scènes devaient se renouveler souvent je n'y résisterais pas! Figurez-vous donc qu'immédiatement après votre départ, hier, j'ai fait chercher les pilules que vous aviez ordonnancées...

DAVID.

Vous pouviez, sans inconvénient, lui en administrer une hier soir, et, si elle n'avait produit aucun effet, une autre ce matin.

Me COQUELET.

Pour me conformer à vos prescriptions, docteur, j'attendis donc le soir. Mais d'abord, j'ai eu toutes les peines du monde à le faire mettre au lit, et puis, quand je me suis présentée à lui, avec une de ces petites boulettes entre les doigts, si vous aviez vu sa mauvaise humeur, sa colère!!... C'était effrayant!... Je n'épargnai, comme vous pensez bien, aucun des expédients propres à le calmer : peine inutile, docteur! pas moyen de lui faire prendre une seule, mais je dis une seule de ces misérables pilules, qui devaient le remettre sur pied... Cela a duré plus de cinq grands quarts d'heure... Oh! mon Dieu, oui! de huit heures à huit heures et demie. Vous savez comme Auguste est entêté, quand il s'y met? Une tête de fer! C'est dans la famille Guibert, ça!... Il se serait fait massacrer plutôt que d'avaler une de vos pilules. Cependant, comme vous aviez jugé qu'une purge était nécessaire, j'ai pensé qu'un petit remède émollient remplirait le même office, et j'ai employé, docteur, toutes les voies de persuasion

possibles pour lui en démontrer l'utilité. . Je l'ai trouvé inébranlable ! Des accès de colère, presque de la frénésie !... Un Guibert, enfin ! Jugez de mes inquiétudes au milieu de tout cela ? et imaginez quelles devaient être mes transes ?... Un enfant si essentiellement nerveux que la moindre contrariété irrite et fait crisper...

DAVID.

Quel parti avez-vous pris, à la fin ?

Me COQUELET.

Ma foi, docteur, j'ai pris le parti de ne pas insister davantage, et d'attendre votre visite d'aujourd'hui.

DAVID.

C'est ce que vous aviez de mieux à faire, et je suis porté à croire que l'enfant s'en sera bien trouvé.

Me COQUELET.

Je n'ai pu m'assurer s'il avait la fièvre, mais j'ai remarqué qu'il était rouge, rouge comme tout, quand je l'ai mis au lit. Il est vrai qu'il avait été fort animé durant la soirée. J'avais engagé ma sœur Adèle à amener ses enfants, pour aider à le distraire : il a joué constamment avec eux, comme s'il n'avait pas eu la moindre indisposition et il s'est endormi très-vite, mais d'un sommeil si profond que cela m'inquiétait.

DAVID.

Mais, en vérité, je ne vois là rien d'inquiétant.

Me COQUELET.

Et ce matin la première chose qu'il a faite en s'éveillant, ça été de demander à manger, comme si de rien n'était.

DAVID.

Et il a déjeuné de bon appétit ?

Me COQUELET.

Je voulais d'abord l'en empêcher; mais il s'est tout de suite emporté, et, craignant que la colère n'accrût son mal, j'ai cédé... Il a déjeuné avec un appétit surprenant!

DAVID.

Nous le guérirons, madame; nous le guérirons. N'ayez plus, à cet égard, aucun doute... Mais, si nous passions dans la chambre de notre intéressant petit malade?

Me COQUELET.

Il voulait se lever, aussi; il voulait, à toutes forces, qu'on l'habillât; mais, pour le coup, j'ai tenu bon et je m'y suis formellement opposée : j'ai fait main basse sur ses habits, et force lui a été de se remettre entre ses draps. Heureusement, qu'il en a pris son parti de bonne grâce : tout-à-l'heure, je suis entrée dans sa chambre; il dormait comme un petit chérubin. A présent que vous voilà, je suis un peu plus tranquille. Son sommeil n'avait rien d'agité; vous me direz franchement, docteur, ce que vous en pensez... (*Elle se lève.*) Mais, venez, docteur; il en est temps, venez.

COQUELET, *au moment où madame Coquelet entraîne le docteur par la main, sort enfin de son accablement et s'écrie d'une voix lamentable et caverneuse* :

David, David! sacristi!

DAVID, *se retournant vivement.*

Hein? eh! Dieu me pardonne! Coquelet, je ne vous savais pas là... Vous dormiez donc? Comment vous portez-vous, mon vieux camarade?

Me COQUELET, *l'entraînant.*

Venez, docteur; venez donc; vous aurez tout le

temps tantôt de causer politique et industrie avec mon mari..Allons, d'abord, au plus pressé. (*Elle sort en l'emmenant par la main; ils passent dans la pièce voisine.*)

SCÈNE IV.

COQUELET, *seul.*

Comment, parti?... (*Il devient tout-à-coup furieux.*) Mais a-t'on jamais vu pareille chose! Cet animal de docteur!... Il décampe sans seulement dire : crève! sous prétexte qu'il ne m'a pas aperçu? et madame qui me l'enlève à ma barbe, quand je n'ai jamais eu plus besoin de ses soins! et dire que c'est elle encore, qui est la cause unique des atroces douleurs auxquelles je suis en proie!... Aïe! aïe!... ah saperlotte! je crois que cela va me reprendre de plus belle... (*Il appelle :*) Louise! David!... (*Entre César Guibert.*)

SCÈNE V.

COQUELET, CÉSAR.

CÉSAR.

Quel diable de sabbat faites-vous donc là, tout seul?

COQUELET.

Ah! c'est vous, César? bonjour, mon ami; vous venez assister à un triste spectacle!

CÉSAR.

En effet, je viens d'en apprendre de belles! Comment! vous êtes indisposé; l'enfant, dit-on, est au plus mal et je n'en suis pas informé? Depuis quand donc la maison est-elle ainsi sens dessus dessous.

COQUELET.

Ça a commencé avant-hier par une soi-disant constipation du petit.

CÉSAR.

On l'aura déconstipé, je suppose; et c'est fini. Mais vous, Coquelet, qu'avez-vous? je ne vous ai jamais vu semblable mine... Bon Dieu! quelle mine vous avez! Vous êtes jaune comme un coing...

COQUELET.

Je suis blême, pas vrai?

CÉSAR.

Que diable, avez-vous donc?

COQUELET.

Mon cher, je suis empoisonné.

CÉSAR.

Quelle plaisanterie!

COQUELET.

Je vous dis que je suis empoisonné.

CÉSAR.

Bah! qui est-ce qui irait s'amuser à vous empoisonner?

COQUELET.

Ma femme.

CÉSAR.

Votre femme? Louise!... (*Il s'est troublé un instant; mais il se remet aussitôt et reprend en souriant :*) Ah! ça, ne me faites donc pas de contes de cette couleur-là; ça n'est pas gai. Êtes-vous fou? Aller s'imaginer qu'une femme est capable d'empoisonner son mari! Est-ce croyable?

COQUELET.

Non, peut-être! et madame Lafarge?

CÉSAR.

Madame Lafarge! on n'en parle plus; c'est un vieux conte bleu de l'année dernière : et aller se frapper l'esprit d'un événement auquel personne ne songe pas plus que s'il n'avait jamais eu lieu, cela prouve de votre part bien peu de jugement, pour ne rien dire de plus... Je voudrais bien savoir comment de pareilles lubies peuvent vous pousser au cerveau?... Empoisonné! vous? et par votre femme? vous n'avez pas le sens commun. Pourquoi, dites? pourquoi vous empoisonnerait-elle, votre femme?

COQUELET.

Eh! mon Dieu! vous en parlez comme un hanneton : vous ai-je dit qu'elle l'eût fait exprès, avec préméditation et circonstances aggravantes?

CÉSAR.

Que diable, venez-vous me parler de madame Lafarge?

COQUELET.

Vous prétendiez que les femmes n'empoisonnent pas ou n'empoisonnent plus leurs maris; moi, je vous ai cité madame Lafarge.

CÉSAR, *à part.*

Ce gros imbécile! Il m'a fait une peur!... il m'a coupé la respiration!... gros imbécile, va! avec ta madame Lafarge! (*Haut.*) Enfin, que vous est-il arrivé, à vous, à Auguste?

COQUELET.

Asseyez-vous; je m'en vais vous conter ça, pendant que Louise endoctrine son docteur sur la prétendue maladie de monsieur Auguste.

CÉSAR, *assis.*

Tenez! Coquelet, rien qu'au ton dont vous venez de

prononcer ces dernières paroles, je prévois que vous allez chercher à me prévenir contre cet enfant, vous lui en avez toujours voulu.

COQUELET.

Moi, je lui en veux à cet enfant! Mais, vous vous êtes donc donné le mot avec ma femme pour me faire enrager?

CÉSAR.

La, la... ne vous échauffez pas le sang. Je vous accorde, si vous le voulez, que vous l'aimez comme un père.

COQUELET.

Et c'est vrai, parbleu, qu'un père ne l'aimerait pas plus, ni mieux que moi.

CÉSAR.

Alors pourquoi dites-vous, avec cet air d'ironie qui n'appartient qu'à vous et qui trahit un levain de malveillance : monsieur Auguste?...

COQUELET.

Eh! n'incriminez pas le ton de mes paroles, ou bien dispensez-moi tout d'un coup de parler; car cela me fatigue l'estomac.

CÉSAR.

Au contraire; cela vous distrait : je m'aperçois que ma présence seule a déjà opéré une amélioration sensible dans votre état : rien ne soulage un malade comme de rencontrer un auditeur sensible au récit de ses maux.

COQUELET.

Eh bien! donc, pas plus tard qu'hier soir, vers huit heures, je me portais encore comme un charme et, selon mon habitude, j'étais à la Société où je venais

ntamer une partie de piquet avec Valentin et Cham-
lan, lorsque le garçon de billard vient me prévenir
e ma servante est là qui, de la part de madame, me
dire de retourner immédiatement à la maison. Si
rianne avait eu le bon esprit de me faire appeler et
m'expliquer ce dont il s'agissait, j'aurais pu au moins
miner la partie commencée; mais, dans l'ignorance
motif qui me faisait mander par ma femme — c'est
remière fois que ça lui arrive —je quitte tout et je
s au pas de course, m'abandonnant, chemin faisant,
conjectures les plus sinistres. J'arrive en nage, et
prends, en bas, que c'est l'enfant qui fait dessiennes.
monte et je trouve Louise, à genoux, devant le lit
on enfant, employant les formules les plus persua-
s pour l'engager à prendre une pilule, une seule
te pilule... laxative. — Il s'agissait de lui procurer
légère purge... Mais, furieux de ce qu'on avait in-
ompu ses jeux avec ses petits cousins, pour le
rrer au lit de meilleure heure que de coutume, et
faire avaler des dragées d'apothicaire, il se démenait
me un beau diable, grinçait des dents comme un
iné et témoignait, de la manière la plus démons-
ive, qu'on ne lui ouvrirait la bouche qu'en lui cassant
mâchoire... Louise était aux champs : « Voilà papa,
lit-elle, en me voyant entrer, prends garde!... Dans
grandes occasions, elle me fait intervenir comme
quemitaine, si bien que l'enfant a conçu contre moi
horreur profonde, et, sans aller en chercher
utres, cette raison suffit pour expliquer pourquoi
'en puis rien obtenir... C'était bien la peine de me
e quitter ma partie de piquet!... « Coquelet, me dit
uise, je ne puis pas venir à bout de cet enfant : il

faut absolument cependant que vous m'aidiez à lui faire avaler une de ces pilules ; il y va de ses jours!...» Notez que l'enfant se portait très-bien ; il avait des couleurs charmantes... Je suppose que le petit drôle pour attraper un morceau de pain d'épice, dont il est très-friand, aura dit à sa mère que depuis deux jours il n'avait pas été là où vous savez... Ça lui a déjà réussi souvent... Je ne connais pas de singe plus malin... Vous savez que Louise s'alarme pour des riens, aussitôt qu'il s'agit de la santé de son fils ; vous concevez son désespoir : elle était comme une Madeleine au chevet de son lit, lui promettant monts et merveilles, s'il voulait consentir à prendre une seule des douze pilules qui devaient le guérir : mais, le petit coquin, outre qu'il a une antipathie prononcée contre les boulettes pharmaceutiques qu'on lui offrait, savait qu'il n'avait nul besoin d'en prendre, puisqu'il ne s'était dit malade que pour avoir du bonbon... En conséquence, il s'obstinait à ne pas même ouvrir la bouche. « Tu crois donc que c'est mauvais? » lui dit Louise. « Oui. » fit l'enfant d'un geste de tête. « Mais pas du tout! C'est au contraire fort bon. Tiens!... » ajouta-t-elle en se tournant vers moi, tu vas voir comme papa trouve cela bon... — « Moi? » fis-je. « Sans doute ; n'allez-vous pas faire l'enfant plus que l'enfant lui-même. S'il voit que l'odeur et l'aspect vous répugnent, il ne consentira jamais à en prendre... » Elle était censée me dire ça tout bas, mais l'enfant n'en perdait pas un mot : convenez que c'était bien adroit? Cependant, comme un grand bénet que je suis, je cède et j'avale une boulette en faisant la grimace. J'en avale, sans trop réchigner, deux, trois, quatre... Mais sans succès auprès du mou-

tard... J'avais une envie extrême de retourner à la Société, de sorte que pour complaire à ma femme et pour en finir, j'en absorbai encore trois, coup sur coup... Mais le petit restait inébranlable, et, à voir l'expression moqueuse de sa physionomie en me regardant faire, on eût juré qu'il se gaussait intérieurement du mari de sa mère, assez bonasse pour se prêter à pareille manœuvre... Aïe! aïe!... Tonnerre! Je le lui pardonnerais, si mon exemple l'avait décidé à m'imiter; mais cet opiniâtre mioche n'a pas même voulu en prendre le quart d'une; moi, j'en avais neuf dans le ventre... Après cet acte de dévouement, je me croyais, à bon droit, quitte envers ma femme; pas du tout, mon cher ami!... Il est vrai de dire que je ne me doutais pas des conséquences... je n'avais pensé qu'à ma partie de piquet commencée. J'allais reprendre mon chapeau : « Tu t'en vas, Coquelet, et tu me laisses dans cet embarras-là? » me dit Louise. « Que diable! lui dis-je à mon tour, veux-tu que j'y fasse?... » Bref, elle se met à geindre, à déblatérer sur ce qu'elle appelle mon insensibilité, mon égoïsme, mon... Elle parlerait encore si je ne l'avais interrompue pour lui enjoindre de me déclarer ce que définitivement elle exigeait encore? Mon cher ami, madame Coquelet s'était mis en tête que son fils avait absolument besoin d'avoir le ventre dégagé, et que, puisqu'il n'avait voulu mordre aux pilules, il était nécessaire de recourir au remède souverain. Oui, mais, voici bien d'une autre histoire!... Rien qu'à l'aspect de l'instrument, l'enfant devient méchant comme un démon. Dès qu'on lui en parlait, il poussait des vociférations abominables, des cris de détresse à faire accourir une escouade d'a-

gents de police. Or, madame Coquelet qui a remède à tout, en toutes circonstances, s'en vient avec son refrain ordinaire. « Ce n'est rien, poulot; ce n'est rien! tu vas voir comme papa prend ça gentiment! »

CÉSAR, *riant.*

Ah! ah! ah!

COQUELET.

Elle espérait le séduire en lui fesant admirer un clyso-pompe dans chacun de ses détails, et lui faire accroire que c'était un innocent joujou à l'usage des enfants bien sages... Mais le gamin témoignait une horreur qui allait croissant, et il devenait pourpre quand seulement on fesait mine d'approcher l'instrument...

CÉSAR.

Ah! ah! ah!

COQUELET.

Ah! bien, par exemple! je vous conseille de rire! C'est en effet bien risible!

CÉSAR.

Non... Ah! ah! c'est trop fort, parole d'honneur! et vous vous êtes prêté à...?

COQUELET.

Il a bien fallu en passer par là...

CÉSAR.

Ah! ah! ah! j'en creverai de rire.

COQUELET.

C'est moi qui en creverai, mais pas de rire, je vous assure!... Car, je ne suis pas, saprelotte, à la noce...

CÉSAR.

Mais vous êtes bien bon!

COQUELET.

C'est ce que je me dis aussi. Je n'ai pas de volonté

contre ma femme... Mon intention était bien de battre en retraite : je mettais en avant les meilleures raisons du monde, un projet d'association afin d'exploiter un procédé nouveau pour le tan, avec Chambellan et Valentin, qui devait nous faire partager soixante mille francs par an, et qui nécessitait ma présence à la Société... Bah! oui, c'était comme si je chantais! Louise a prétendu que je voulais faire mourir son fils : elle a eu une attaque de nerfs; c'est là son grand cheval de bataille... Je ne sais pas résister à ces attaques-là, moi; si bien que je me suis vu obligé...

CÉSAR.

De vous laisser passer un remède?... Ah! ah! ah!

COQUELET.

J'eusse été trop heureux d'en être quitte à ce prix-là! Il a fallu renouveler trois fois l'expérience... Heureusement que j'ai eu l'idée de tricher... Je ne prenais que demi-dose : dix-huit coups de piston! mais c'est déjà bien raisonnable comme ça!

CÉSAR.

Je le crois bien. Ah! Ah!

COQUELET.

Et mon petit drôle, pensez-vous qu'il se soit laissé attendrir? pas le moins du monde! Dieu sait combien de fois encore j'étais condamné à faire jouer la manivelle, lorsqu'heureusement harassé des trente-six mille petits soins maternels dont il venait d'être l'objet, il plut enfin au marmot de s'endormir du sommeil de l'innocence.

CÉSAR.

Mais après tout, ce ne sont pas trois remèdes, trois demi-remèdes, qui ont pu vous mettre dans l'état où

vous êtes? un remède que je sache, n'a jamais empoisonné son homme.

COQUELET.

Et vous comptez pour rien les neuf pilules purgatives que j'avais prises auparavant?

CÉSAR.

Bah! cela vous aura valu une ou deux....

COQUELET.

C'est ce qui vous trompe, mon cher ami; j'ai fait des efforts inimaginables sans parvenir à me dégager... Je ne me suis de la vie senti indisposé à ce point!... Quand je pense à ce petit drôle... Si encore c'était mon fils, passe! mais, l'enfant du premier mari de ma femme!.. je trouve cela fort désagréable. (*Rentrent le docteur et Madame Coquelet.*)

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENTS, Mme COQUELET, DAVID.

MADAME COQUELET, *à David.*

N'aurions-nous pas mieux fait, docteur, de l'éveiller?

DAVID.

Inutile, madame. C'eût été un crime, il dort si paisiblement!

Me COQUELET.

Ainsi, pas de danger.

DAVID.

Aucun; son pouls est des plus réguliers.

Me COQUELET.

En êtes-vous bien sûr, docteur? (*Elle aperçoit Guibert et le salue.*) Ah! vous voilà, César?... Tiens! qu'avez-vous donc à rire? (*Sèchement.*) Ma lettre n'était pas faite pour vous inspirer des accès de cette espèce de gaîté.

CÉSAR.

Elle m'a comblé de joie, ma cousine... Mais ce n'est pas, je vous assure, en souvenir de votre lettre que je ris.

COQUELET.

Non, c'est moi, c'est l'état piteux où vous m'avez mis; voilà ce qui le fait rire: ce n'est guère charitable de sa part?.. Tu ne m'avais pas dit que tu avais écrit à César.

Mᵉ COQUELET.

Faut-il tout vous dire? Je voulais m'assurer s'il était en ville, et je l'ai informé des inquiétudes que me causait l'enfant...

CÉSAR.

Aussi, mon empressement...

Mᵉ COQUELET, *lui présentant la main.*

J'ai tant besoin de consolation, César! Et si nos amis nous abandonnent...

CÉSAR.

Jamais!

Mᵉ COQUELET, *s'oubliant, avec un tendre reproche.*

Vous convenez donc que vous avez eu tort, dites?

COQUELET.

A propos de quoi?

Mᵉ COQUELET, *revenant à elle.*

Cela ne vous regarde pas, mon cher; vous saurez cela plus tard.

DAVID, *qui a examiné attentivement Coquelet, toujours étendu sur son siége, dans la même position.*

Eh! mais, Coquelet; qu'avez-vous donc? Êtes-vous malade?

COQUELET.

Ah! vous faites enfin attention à moi! c'est bien heureux!... A mon heure dernière, David, je ne serai pas plus mal.

Mme COQUELET.

Allons ! tu vas recommencer tes jérémiades : reste donc en paix, mon ami.

COQUELET.

David me connaît d'assez longue date pour savoir que je ne me plaindrais pas sans raisons.

Mme COQUELET.

Docteur, ne s'est-il pas mis en tête que sa dernière heure allait sonner parce qu'il a éprouvé ce matin quelques légères tranchées? (*Elle rit.*) Coquelet, vous êtes une poule mouillée, je vous l'ai déjà dit : si, comme je vous l'ai conseillé tantôt, vous aviez voulu prendre un petit verre de kirschwasser, ce serait déjà fini.. (*Elle se rapproche de César, avec qui elle échange quelques paroles à voix basse. Durant ce dialogue secret, César tire de la poche de son habit un portefeuille, d'où s'échappe un papier plié en forme de poulet, qui va tomber aux pieds du fauteuil de Coquelet, sans que personne s'en aperçoive.*

DAVID.

Vous aurez commis quelque excès hier soir, Monsieur Coquelet.

COQUELET.

Eh! mon dieu, non! je suis à jeun depuis hier à deux heures...

DAVID.

A d'autres, mon cher!.. Vous aurez fait sabbat à la Société: c'est un petit reste d'indigestion. Voyons cela? (*Il s'approche, le considère attentivement et consulte son pouls; puis reprenant, et, cette fois, d'un air sérieux*): Ah ça, vous êtes réellement malade, mon cher Coquelet!

COQUELET, *se laissant aller avec un geste désespéré, sur son siége, de toute sa longueur.*

Je vous le disais bien! je vous le disais bien ! je me tue à vous le répéter.

DAVID, *frappé de la proéminence exagérée de son abdomen, qu'il palpe à plusieurs reprises.*

Diable! diable! vous avez le ventre horriblement ballonné! Qu'avez-vous donc pris pour vous faire enfler ainsi?

COQUELET.

Ma femme ne vous a donc rien dit?

DAVID.

Rien.

COQUELET.

Est-ce possible! (*D'une voix entrecoupée, éteinte.*) Docteur, je suis empoisonné!..

DAVID.

Empoisonné! dites-vous?

COQUELET.

J'ai avalé neuf des pilules que vous aviez prescrites pour l'enfant...

DAVID.

Quelle idée!

COQUELET.

Et j'ai pris par là-dessus... ou plutôt par là-dessous trois remèdes à l'eau de son.

DAVID.

Neuf pilules et trois remèdes... Ah, ça, mais?...

COQUELET.

Et j'ai encore le tout sur la conscience; je n'en ai pas perdu une goutte.

DAVID.

Que me dites-vous là? qu'est-ce que cela signifie? (*Se tournant vers Louise.*) Madame, votre mari ne se trompe-t-il pas? (*Puis, portant le doigt au front, il l'interroge d'un geste significatif.*) Est-ce que?

COQUELET, *à qui ce mouvement n'a pas échappé.*

Oui; c'est à faire croire que j'ai l'esprit aliéné, n'est-ce pas? Mais c'est madame elle-même qui est l'auteur de ce beau chef-d'œuvre.

Mme COQUELET.

C'est vrai, docteur; mais ce ne sera rien : je vous expliquerai ça, tantôt; ou plutôt, Coquelet vous l'expliquera : j'entends Auguste qui s'éveille... Venez, docteur, venez vite!

COQUELET, *hors de lui et saisissant le docteur par le pan de son habit.*

David, sapristi, vous ne me quitterez pas! vous ne me laisserez pas mourir sans secours comme un chien : je vous en supplie, docteur, ne m'abandonnez pas; je me cramponne à vous, d'abord! (*Sur un signe de madame Coquelet, César marchant sans affectation sur la pointe des pieds, est allé la rejoindre dans la pièce voisine.*)

SCÈNE VII.

COQUELET, DAVID.

DAVID.

Calmez-vous, Coquelet, calmez-vous; je ne vous quitterai pas. Votre état n'est pas aussi alarmant que vous vous l'imaginez. Ce que vous éprouvez ne peut être que le résultat du médicament... purgatif-anodin je vous jure, que seulement vous avez pris à trop forte dose; ce n'est peut-être que ça.

COQUELET.

Pardieu! je le sais bien.

DAVID.

Rassurez-vous; le cas n'est pas mortel. Vous éprou-

vez des tranchées? des borborygmes dans les intestins? Ce n'est rien, moins que rien. C'est la vertu laxative qui travaille et opère... Vous ne pouvez tarder à être entièrement débarrassé.

COQUELET.

Le ciel vous entende!

DAVID.

Mais, aussi, quelle fantaisie vous prend de vous purger sans me consulter, et de vous administrer des médicaments, dont vous ne connaissez pas la propriété, à des doses inusitées, il faut le dire!

COQUELET.

Comment! pendant plus de vingt-cinq minutes que vous avez été avec ma femme dans la chambre de l'enfant, elle ne vous a pas dit?...

DAVID.

Elle ne m'a parlé que de son fils, qui, soit dit entre nous, n'a jamais couru de bien grands dangers... Mais l'amour maternel de madame Coquelet est d'une telle susceptibilité, qu'il est nécessaire parfois de le flatter même dans ses exagérations, toujours louables d'ailleurs, puisqu'elles puisent leur principe dans des sentiments naturels qui suffisent pour les justifier...

COQUELET.

Quel diable de bagou me faites-vous là, pour justifier, à votre tour, ma femme d'un ridicule qui, je ne l'ignore pas, la rend la fable de toute la ville. (*Il hausse les épaules.*) Madame Coquelet s'est fait la réputation de mère par excellence, de mère exquise au superlatif... Enfin! Il faut que les femmes soient autrement faites que nous, à l'endroit de leur maternité; car, je vous l'avoue franchement, j'ai beau me sonder, m'interroger, m'analyser de toutes les manières, je ne me sens

pas la bosse morale de la paternité prononcée à ce point-là!... Tout est sacrifié à cet enfant, tout! mari, famille, fortune, ménage, tout! C'est d'un égoïsme révoltant! Tenez, elle parlait de quelque chose qui se serait passé entre elle et César; eh bien! je suis sûr que c'est à propos du moutard... César, le meilleur garçon de la terre!...

DAVID.

Mon cher Coquelet, ne nous amusons pas à discuter de la bizarrerie des passions féminines; ça nous mènerait trop loin et nous y perdrions notre latin : seulement, je vous ferai observer que vous n'avez pas trop le droit de trouver si ridicule l'amour de votre femme pour l'enfant de son premier mari, puisqu'elle vous a donné la preuve qu'elle eût eu non moins d'adoration pour le vôtre...

COQUELET.

Ne me parlez donc pas de ça, docteur; vous allez réveiller toutes mes douleurs assoupies... Dieu merci, vous savez quels étaient mes espérances et mes vœux les plus ardents; vous savez avec quelle impatience j'attendais la venue d'un rejeton de ma race, à qui je me faisais fête de transmettre mon nom, un nom honorablement connu depuis plus de deux siècles, dans la tannerie, à Liége; puisque Jean Coquelet, l'un de mes ancêtres, était doyen du métier en 1637, lors de l'assassinat de Laruelle : c'est une particularité historique que j'ai puisée dans une note, écrite à la main, sur un exemplaire de Bouille, appartenant à l'archiviste de la province... j'espère que c'est là une autorité... Eh bien, malgré tout mon désir d'avoir un fils, j'y renoncerais s'il fallait passer par les mêmes épreuves.

Je vous ai conté toutes les fantaisies de ma femme, du moment que les symptômes de grossesse se sont produits... Y a-t-il, dites-moi, beaucoup de maris qui se conduiraient avec autant de délicatesse et d'abnégation?

DAVID.

Elle vous rend toute justice à cet égard.

COQUELET.

Cependant, ça n'a pas empêché que l'enfant ne vînt avant terme.

DAVID.

C'est ce qui prouve qu'elle n'avait pas tort d'exiger de vous un redoublement de soins attentifs et... d'abnégation. Elle est d'une nature si irritable!

COQUELET.

Je crois bien! d'une nature si irritable, que quand je parlais de donner à mon fils le nom que je porte, le nom de Jean Coquelet, que porte, de temps immémorial, l'aîné de la race Coquelet, madame Coquelet jetait les hauts cris et se mettait dans des états de colère épouvantable, criant que son fils devait s'appeler Anatole... Anatole! rien que ce nom-là me donnait des crispations, je ne dirai pas de nerfs, ma femme prétend que je n'ai que des muscles; mais c'étaient certes de fameuses crispations! Anatole! à quoi ça rime-t-il? Et puis, à l'exemple d'une certaine comtesse, attachée à la reine, qu'elle avait vue à Chaudfontaine dans le courant de la saison, n'avait-elle pas voué son enfant au bleu, jusqu'à l'âge de sept ans, avec force promesses d'œuvres pies, pèlerinages... genre de grande dame! (*Il hausse les épaules.*)

DAVID.

Faiblesses excusables, Coquelet, très-excusables!

COQUELET.

Vous avez beau dire, vous ne me persuaderez jamais que l'amour maternel excuse toutes les sottises... Enfin, que dites-vous de son idée de vouloir conserver son enfant dans de l'esprit de vin? Lors de sa fausse couche, il n'y eut d'autre moyen de consoler madame Coquelet de cet accident, que de céder à une des fantaisies les plus baroques qui puissent sourire à l'imagination d'une femme... Elle voulait à toutes forces empêcher l'altération de l'embryon qu'elle appelait son enfant; elle préférait mourir que de s'en séparer... Le procédé Gannal n'avait pas encore pénétré à Liége, il ne pouvait pas être non plus question de l'empailler... Je me donnais à tous les diables, lorsque ce gros farceur de Dubois, le chirurgien, trouva plaisant de me tirer d'embarras par une mystification : « Je ne connais qu'un moyen, dit-il, de complaire au vœu de madame.— Lequel? » s'écrie avec transport Louise, qui a toujours eu une foi évangélique dans tous les docteurs du monde. « C'est de mettre le jeune homme dans de l'esprit de vin... » répond gravement Dubois...

DAVID.

Au fait! que vouliez-vous de mieux?

COQUELET.

Voilà ma femme qui prend la proposition au sérieux, fait chercher par Marianne un bocal de dimension convenable, deux litres d'esprit de vin et du parchemin destiné à fermer hermétiquement le vase. Tout étant préparé, Dubois commença l'opération à laquelle, étendue sur son lit, ma femme présidait, suivant des yeux les manipulations du mystificateur qui eut la joie intime de mener avec succès sa bouffonnerie jusqu'au

bout. Louise prenait la chose tellement à cœur qu'il y eût eu du danger peut-être à la détromper; elle ne cessa de geindre et de gémir que lorsqu'elle eut la satisfaction de voir Monsieur Coquelet fils, nageant comme un cornichon dans un bocal... Elle a eu la constance, figurez-vous, de le garder pendant plusieurs semaines dans notre chambre à coucher : c'était du propre!.. Il me suffisait de voir cet objet-là à jeun pour avoir, toute la journée, l'estomac dérangé... Si c'est là ce que vous appelez de la sensibilité, merci!

DAVID.

Tenez, Coquelet, vous pouvez en croire ma vieille expérience de médecin, voilà près de vingt ans que je pratique; j'ai pénétré dans bien des intérieurs, sondé bien de petites misères conjugales, eh bien! vous m'en croirez, si vous voulez, mais je vous jure que vous êtes l'un des plus heureux maris que je connaisse.

COQUELET.

A vrai dire, je connais des femmes pires que la mienne : elle n'est pas trop tracassière; c'est une justice à lui rendre. Elle sait que j'aime à faire ma partie de piquet ou de whist à la Société, et jamais, si ce n'est hier soir, il ne lui est arrivé de me presser pour rentrer de bonne heure. Que j'arrive à onze heures ou à minuit, jamais une observation; elle ne s'inquiète nullement de ce que je fais. Il faut avouer aussi que, de mon côté, je la laisse parfaitement libre. L'hiver, elle est abonnée au spectacle; elle va, vient, sort et rentre sans que je lui adresse la moindre question. Elle va chez des amies, elle en reçoit : elles jacassent ensemble, il n'y a pas de mal à ça. Sans que je lui aie jamais fait la moindre allusion à ce sujet, elle a compris qu'il me

serait agréable de la voir rompre peu-à-peu ses relations avec les parents de son premier mari : elle n'en voit plus aucun, si ce n'est Amélie Guibert, son ex-belle sœur et César, qui, à ses yeux, est un vieux garçon sans conséquence... En revanche, elle témoignait, par considération pour moi, une affection de mère à ce pauvre Emile, mon neveu, qu'elle a fini par déterminer à partir pour la Russie, dans l'intérêt de son avenir. Il n'y a que les femmes, pour ces attentions délicates et les prévisions de ce genre-là...

DAVID.

Quand je vous dis que votre femme est parfaite, à quelques petites imperfections près, inhérentes à la nature des femmes... Elle a ses quintes; il faut lui pas ser ça.

COQUELET, *faisant de l'esprit.*

Des quintes et des quatorzes, docteur! (*Il rit démésurément.*)

DAVID.

Allons! j'aime à voir que les idées riantes vous reviennent; c'est bon signe! (*Coquelet fait un soubresaut dans son fauteuil.*) Hé! qu'est-ce donc qui vous prend?.. (*Coquelet ne rit plus ; au contraire : il presse de nouveau de ses deux mains l'étage inférieur de son abdomen.*) Que diable, vous prend-il, voyons?

COQUELET.

Quelque chose, docteur!... Il vient de s'opérer là, une révolution, bien sûr!

DAVID.

Tant mieux!

COQUELET.

Oui; je crois que le moment de ma délivrance est arrivé.

DAVID.

Tant mieux, vous dis-je; résultat heureux de la révolution que vous signalez... J'allais précisément vous proposer de prendre une cuillerée d'huile de Riccin : un remède anglais dont on commence à faire usage ici... on le trouve au Pont-d'île... Admirable dans certains cas analogues au vôtre... irrésistible.

COQUELET.

Merci; ce sera pour une autre fois. Vous permettez que je vous laisse un instant?

DAVID.

Pardieu! faites comme chez vous.

COQUELET, *avant de se lever se baisse et ramasse le papier tombé de la poche de César, et le présente à David.*

Est-ce à vous, ça?

DAVID.

Qu'est-ce?

COQUELET.

Je n'en sais rien. (*Il sort, en pressant le pas et en emportant un journal qui se trouve à portée.*)

SCENE VIII.

DAVID, *le regardant sortir.*

Quelle excellente pâte d'homme! quel délicieux tempérament de mari... Peut-on pousser plus loin la complaisance et le dévouement? Neuf pilules et trois remèdes!... un bœuf y succomberait : lui, à peine en est-il incommodé. (*Il déplie machinalement le papier que Coquelet lui a remis et au premier coup-d'œil, il s'écrie :*) Hein? qu'est-ce que c'est que cela? (*Lisant :*) « Vilain entêté, vilain jaloux!... » A qui diable cela s'adresse-t-il? pas de signature!.. Eh! mais, c'est l'écri-

ture de madame Coquelet! Voyons donc? (*Il lit* :) « Vilain entêté, vilain jaloux! Emile est parti aujourd'hui pour la Russie : il n'en reviendra pas avant l'année prochaine. Êtes-vous content?.. Quand tu me jurais que tu t'éloignerais pour toujours si je ne parvenais à l'éloigner lui-même, j'ai pensé, d'abord, que tu plaisantais; mais Amélie m'a assuré que tu parlais sérieusement d'aller te fixer au Brésil et alors... Oh! c'est bien mal! Je suis parvenue à le?—« *le*, c'est Coquelet,—à le décider à ordonner le départ d'Emile... Douteras-tu encore que mes sentiments soient restés les mêmes? Il y a huit grands jours que je ne t'ai vu; tu as eu le courage, pendant ces huit grands jours de me fuir, de me bouder! Et cela sans pitié pour moi!... Oh! viens, reviens vite calmer mon impatience! Reviens ce soir même, si tu peux; ou du moins demain matin sans faute, et tâche de trouver quelque bon prétexte pour justifier ton absence; car, il s'en étonne,... » *il*? ah! bon, Coquelet! « et hier encore, il me témoignait sa surprise de ne t'avoir pas vu depuis une semaine toute entière...» Un paraphe indéchiffrable et, par post-scriptum : « N'oublie pas, dès ta première visite, de dire qu'une affaire t'appelle immédiatement à Stavelot: je n'ai pas le loisir de t'expliquer mon projet; tu le connaîtras en temps opportun. » Pas de doute! C'est un poulet galant, de madame Coquelet à monsieur César Guibert... Diable! quel style! des exclamations, des ho! des points! tout le matériel romantique des épîtres amoureuses à l'ordre du jour dans nos romans!.. Ah! madame Coquelet, vous aussi vous donnez dans les travers du siècle? Je veux être pendu, si je m'en serais douté. Comment aller supposer une intrigu

e une petite femme, comme elle, vive, alerte, llée, preste, leste et fringante et un immense tam-r-major de la carrure et de l'encolure athlétique monsieur César?... C'est un atlas que César!... *traria, contrariis.* Ah! madame Coquelet, si, armé ce précieux talisman, je voulais... Car, après tout, aux bien ce grand maroufle de Guibert.(*Il s'examine s la glace qui occupe le panneau de la cheminée.*) Il t, pourtant, convenir d'une chose, c'est que ce lard-là est toujours irréprochablement cravaté : puis, il possède sans doute quelque vertu secrète... ce pauvre Coquelet, qu'elle condamne à ce qu'il ap-le de l'abnégation!... Déchiffrez-moi les femmes : là madame Coquelet qui passe pour une des plus tueuses dames, à coup sûr, de sa paroisse : elle est mbre de deux sociétés de charité et fait partie de la mmission directrice de la société maternelle; car, st par les sentiments maternels qu'elle brille, et tout a aboutit à une intrigue avec un Guibert! Et, à en ire les apparences, il y a déjà quelques années que a dure... Et ils sont là dans la chambre de l'enfant, ils... Car, il y a plus de dix minutes que j'entends voix du gamin jouant dans la cour... Grand-gros-au-bel-homme, va! que le diable t'emporte! je ne is pas m'empêcher d'envier ton sort... C'est qu'elle très-gentille!... Voyons, est-ce que je me permettrai délicatesse d'abuser d'un secret que le hasard a remis tre mes mains, et tenterai-je de...? Oh, non; ce ne ait pas bien!... Cependant... allons! Bah! à la grâce Dieu!... (*Coquelet rentre; sa physionomie exprime vif sentiment de satisfaction : il s'avance en se frot-t les mains, le bonnet de coton un peu affaissé sur*

l'œil gauche et la robe de chambre entr'ouverte de manière à mettre au grand jour un débraillé du matin assez peu décent.) Quelle bonne figure de prédestiné ! Cela ne m'avait pas encore frappé aussi péremptoirement...

SCÈNE IX.

DAVID, COQUELET.

COQUELET.

Docteur, je suis soulagé ; je suis dans un paradis ! Vous ne vous figurez pas quel bien-être on éprouve à passer d'un état de gêne physique qui vous cause des perplexités morales désagréables, à l'état de quiétude physique et morale que j'éprouve actuellement.

DAVID.

Sans parler de la transition.

COQUELET.

N'en parlons pas !

DAVID.

Elle a été passablement longue.

COQUELET, *riant.*

J'ai cru que je n'en finirais pas: hé! hé! hé!

DAVID.

Pardieu ! j'aime à vous voir reprendre votre gaîté ; j'aime à vous voir rire : cela m'amuse et me fait plaisir, plus que vous ne pouvez le supposer ; dans ce moment, surtout !

COQUELET.

Comment ! vous êtes resté seul durant tout ce temps.

DAVID.

Mon Dieu, oui ! Mais la solitude ne m'a jamais effrayé, à plus forte raison, un isolement de quelques minutes.

COQUELET.

Je conçois ça ; vous abrégez le temps par vos réflexions. Vous pensez à la fièvre de celui-ci, au rhumatisme de celui-là, à la paralysie d'un autre... Ce doit être un passe-temps fort agréable pour un médecin, que d'étudier en soi-même les combinaisons propres à amener la découverte de quelque remède nouveau pour les maux de l'humanité.

DAVID.

Oui; je fais des découvertes , quelquefois même sans le vouloir.

COQUELET

Ce sont les meilleures. N'est-ce pas au hasard qu'est due la découverte du système de Newton? de la boussole, de la vapeur, des verres optiques, sans laquelle vous ne porteriez pas lunettes?... hé! hé! hé!

DAVID.

Riez donc, Coquelet ! riez donc, ça m'amuse.

COQUELET.

Je ne demande pas mieux... Mais, que diable, font donc là-dedans Louise et César : j'ai hâte de leur apprendre mon parfait rétablissement.

DAVID.

Précisément, les voilà. (*Rentrent madame Coquelet et César.*)

SCÈNE X.

Mᵉ COQUELET, *bas à César au moment où celui-ci ouvre la porte.*

Eh bien? serez-vous encore méchant , dites?

CÉSAR , *lui pressant la main au moment où elle passe devant lui.*

Non, Louise; j'avais tort.

DAVID , *qui les observe , à part :*

Bon! Ne vous gênez pas?.., Diable, diable! et César

qui a l'un des cols de sa chemise rabattu !... (*Il regarde Coquelet et part d'un éclat de rire qu'il cherche à étouffer.*)

Mme COQUELET.

Vous riez, cher docteur.

DAVID.

Madame, vous rentrez à propos pour voir monsieur Coquelet dans la jubilation.

Mme COQUELET.

Ah ! qu'est-ce donc qui lui arrive ?

COQUELET.

Ma chère amie, je suis soulagé, je suis guéri ; je suis dans un état de béatitude inexprimable : figurez-vous que...

Mme COQUELET.

Assez, assez ! ces détails me suffisent : l'essentiel est que vous soyez rétabli et que la bonne humeur vous revienne... Dieu ! quel détestable malade vous êtes, plus difficile, plus capricieux, plus exigeant mille fois que l'enfant.

COQUELET.

Est-ce qu'il dort toujours, ce petit drôle-là ?

Mme COQUELET.

Non, il vient à l'instant même de descendre; j'espère que le grand air lui fera du bien, n'est-ce pas, docteur?

DAVID.

Je n'en doute pas, madame.

Mme COQUELET.

Ainsi, docteur, vous êtes d'avis qu'une dixaine de jours passés à la campagne, lui seraient favorables à ce pauvre chéri ?

DAVID.

Madame, je pense que l'air de la campagne ne nuit jamais.

Me COQUELET.

Eh bien! je suivrai votre conseil : je le conduirai à Spa; nous y resterons une huitaine.

COQUELET.

Comment à Spa? au 12 octobre, et par le froid qu'il fait!

Me COQUELET.

Vaudrait-il mieux, par hasard, attendre l'hiver?... (*Changeant de ton.*) Ne m'avez-vous pas dit que César devait aller à Stavelot?

COQUELET.

Moi? non. (*à David.*) Est-ce vous qui avez dit que César devait aller à Stavelot?

DAVID.

Moi? non. Je suppose que c'est monsieur Guibert lui-même.

Me COQUELET.

Vous avez raison. C'est vous, César, qui m'avez parlé du projet que vous aviez d'aller à Stavelot, à Malmédy, quelque part par-là?

CÉSAR, *pris au dépourvu, un peu embarrassé.*

Je dois y aller, oui, c'est vrai.

COQUELET.

A Stavelot?

Me COQUELET.

Ça a l'air de vous étonner? Il y a bien de quoi! Il s'agit, si je me rappelle bien, d'une fourniture pour l'administration du chemin de fer?

CÉSAR.

En effet, j'ai appris qu'il devait y avoir incessamment une adjudication pour la fourniture des baches destinées aux wagons de marchandises: j'ai l'intention d'aller là-bas, sonder un peu le terrain, et, pour peu

que l'affaire se présente bien, je vous proposerai, Coquelet, de la faire de compte-à-demi.

COQUELET.

Pour les bénéfices? volontiers, parbleu! (*Il fouille dans ses poches, ouvre plusieurs tiroirs, à la recherche de sa tabatière et ne prête qu'une attention incomplète à ce qui suit.*)

Mᵉ COQUELET.

Vous n'en aviez donc pas encore parlé à mon mari? (*César fait un geste négatif,*) Et vous me parlez de cela, à moi!... (*bas.*) Maladroit! et ma lettre ne vous disait-elle pas?...

CÉSAR.

Votre lettre! (*Portant vivement la main à son portefeuille:*) votre lettre? elle est perdue.

Mᵉ COQUELET.

Perdue, dites-vous?

DAVID, *qui a suivi leurs mouvements.*

Bon! voilà le poulet égaré qui produit son effet!

COQUELET, *qui vient enfin de mettre la main sur sa tabatière.*

Qu'est-ce que vous chantez donc-là?

DAVID.

Vous êtes curieux comme une vieille femme.

Mᵉ COQUELET.

Rien; je conviens avec César que demain, ou après-demain, le jour où il partira pour Stavelot, nous prendrons le coupé de la diligence, et, qu'en passant, il nous jetera, Auguste et moi, à Spa, pour nous y reprendre à son retour. (*Pendant cette replique, le Docteur s'est approché du meuble sur lequel César a déposé son chapeau, et il y glisse, sans être aperçu, la lettre de madame Coquelet.*)

COQUELET.

Béé... si ça vous arrange, je n'y vois pas d'inconvénient. (*Il éternue.*)

DAVID.

Dieu vous bénisse !

COQUELET.

Merci ; je me sens tellement bien disposé, tellement ragaillardi que je ne demande pas mieux que de voir tout le monde heureux... Qu'avez-vous donc, César? Vous avez la mine toute décomposée : avez-vous aussi pris quelque pilule?... Tenez! prenez une *pennée* : cela dégage le cerveau...

CÉSAR.

Je le veux bien ; mais... (*Il continue à se fouiller en tous sens.*)

COQUELET.

Mais, quoi ?.. avez-vous perdu quelque chose?

CÉSAR.

Je ne trouve pas... mon mouchoir.

DAVID.

Avez-vous regardé dans votre chapeau?

Me COQUELET

Voyez donc dans votre chapeau !

CÉSAR, *avec transport.*

La voilà !...

DAVID.

Le mouchoir ?

CÉSAR, *bas à Me Coquelet.*

La lettre, Louise!

Me COQUELET, *examinant attentivement David.*

La lettre !... est-ce que le docteur ?...

DAVID, *d'un air bonhomme.*

Eh bien ! donc, rien n'empêche que nous ne prenions actuellement une bonne pennée? (*Il prend la tabatière de Coquelet et la présente à César.*) Qu'en pensez-vous ?

CÉSAR.

Volontiers.

Mᵉ COQUELET, *rassurée.*

Oh ! non, il ne sait rien ! (*Elle attire César dans l'embrâsure d'une croisée et cause à voix basse avec lui.*)

DAVID, *rendant à Coquelet, sa boîte.*

Dites donc, Coquelet, il n'est pas trop chenu votre tabac? Avez-vous vu dernièrement, dans le journal de la Province, qu'un fabricant de St-Omer avait retrouvé le secret du fameux Robillard? Vous qui, d'habitude, ne lisez que les annonces, vous avez dû lire celle-là?

COQUELET.

Sans doute.

DAVID.

Voulez-vous que nous fassions l'essai de cette *rédécouverte*, peut-être aussi dûe au hasard? ... Vous les aimez, celles-là!

COQUELET.

Je le veux bien; quoique le style de la réclame me fasse soupçonner quelque fransquillonnerie là-dessous.

DAVID.

Je ne connais personne de méfiant comme vous...

COQUELET.

Comme moi? Ah bah, par exemple!...

Mᵉ COQUELET, *haut à César.*

Ainsi c'est convenu: demain matin, à neuf heures, par la diligence Pasquet.

CÉSAR.

Tout à vos ordres.

Mᵉ COQUELET.

Je suis enchantée de mon idée : un voyage, le séjour de Spa sont des distractions qui ne pourront être que salutaires à mon petit convalescent.

DAVID.

Mais, autant que j'en puis juger par les apparences,

tout le monde est à présent satisfait, heureux dans cette maison. Le calme succède enfin à l'émoi, aux transes que chacun a éprouvés : madame Coquelet à cause de son enfant; Coquelet à l'endroit de sa colique; monsieur Guibert à propos de son mouchoir. (*Me Coquelet l'examine de nouveau ; mais sa physionomie conserve la même expression de bonhomie, et c'est sans la moindre affectation, qu'ayant pris son chapeau et se disposant à prendre congé, il dit à madame Coquelet, après avoir déposé un baiser sur sa main* :) N'est-ce pas, madame, que

TOUT EST BIEN QUI FINIT BIEN ?

L'EMPEREUR GREC.

CHRONIQUE FLAMANDE.

(Suite. — *Voir la livraison de juillet.*)

Le comte Conrad vivait solitaire dans son château, dont il fréquentait plus la chapelle que les appartements. Il semblait ne vouloir plus du tout s'occuper de la chasse, et il avait chargé son fils Waschmuth de régler les affaires et les comptes avec les intendants et les fermiers, ne voulant plus, quant à lui, altérer la quiétude de son esprit par des considérations si terrestres et des intérêts si minimes. Cette conduite touchait et édifiait son fils, qui gémissait cependant de voir qu'on eût trop peu d'égard à son propre bonheur et à ses vœux les plus chers.

Un jour, la tranquillité du château solitaire fut troublée d'une manière tout-à-fait inattendue. On vit accourir des environs, et descendre de toutes les collines, des troupes de paysans qui s'avançaient en poussant des cris. Tous les groupes, s'étant réunis, se dirigèrent ensemble vers le château. Lorsqu'ils s'approchèrent, on remarqua qu'il y avait des nobles parmi eux, et que plus d'un groupe était conduit par de vénérables ecclésiastiques. Bientôt, ces masses demandent à grands cris le comte Conrad. Quelques gentilshommes s'avancent vers la porte, et la trouvent fermée. Ils frappent à coups

redoublés, pendant que la foule crie : — Comte Conrad ! venez à notre aide ! soyez notre chef ! sauvez-nous, illustre héros ! Waschmuth se présente à une fenêtre, — Que voulez-vous? demande-t-il. Un jeune seigneur nommé Frédéric, prend la parole au nom de l'assemblée : « Dites à votre vénérable père que toutes les cam»pagnes supplient instamment ce héros méconnu et »outragé de se mettre à notre tête pour replacer sur le »trône de ses ancêtres le grand prince qu'un miracle »nous a rendu.

— Oui ! Oui ! s'écrient mille voix.

— Où est cet homme noble et pieux ? demande l'abbé ?

— Mon père, réplique Waschmuth, est dans l'église avec son chapelain ; il est absorbé dans une fervente prière. Je ne le vois moi-même que fort peu ; je vais lui annoncer que vous êtes là. Je vous prie, messire abbé, et vous messire Frédéric, de vouloir bien entrer avec quelques autres personnes de votre cortège pour lui adresser vous-mêmes votre demande ; priez cependant les autres de se tenir tranquilles et de rester dehors, car notre paisible demeure ne serait pas assez spacieuse pour les recevoir.

— Soit, répondent-ils; et des valets viennent leur ouvrir la porte. Un assez long laps de temps s'écoule avant que le comte Conrad ouvre à son fils la porte de la chapelle. Il murmure, et ne se laisse conduire qu'à regret dans la salle où les seigneurs l'attendaient avec impatience.

— Noble comte, dit l'abbé, lorsque Conrad fut entré d'un air tout pensif, de nombreux amis de la patrie et de fidèles sujets se trouvent réunis ici pour vous arra-

cher, même contre votre gré, à cette solitude et à des loisirs qui ne vous conviennent plus, aujourd'hui que de si grandes choses s'accomplissent. Faut-il que tout soit englouti dans la confusion, que le sang coule inutilement, que les méchants triomphent et que le mensonge règne, uniquement parce que vous vous livreriez au repos et à la dévotion? Qu'il n'en soit pas ainsi! Un devoir plus grand que celui de la vie contemplative vous est imposé, car c'est précisément la voix céleste qui vous appelle à reconnaître et à défendre ce qui est sacré. Nous sommes tous convaincus que Baudouin nous est rendu, mais personne, dans le pays, ne peut confirmer notre conviction, si ce n'est vous, et nous ne voulons croire sans réserve à personne qu'à vous seul.

—N'hésitez donc pas, s'écrie l'impétueux Frédéric! et surtout ne refusez pas, car, si nos prières sont repoussées, nous vous enlevons de force; la foule réunie devant votre porte n'aura égard à aucune objection. L'Empereur s'est déjà fait reconnaître à vous, et, si vous confirmez son allégation, vous, dont la noblesse, la vertu, la piété sont connues et révérées de nous tous, nous serons dévoués à notre prince, à la vie et à la mort. Si, après un mûr et consciencieux examen, vous pouvez nous affirmer que ce Baudouin l'ermite n'est pas notre prince, nous le considérerons comme un imposteur, et nous sacrifierons notre foi à votre conviction.

Le comte Conrad hésitait. Au bout de quelque temps, il sembla se rendre à leur désir. Cependant il s'éleva de violents murmures dans la foule qui stationnait devant les vastes bâtiments, et dans les champs. Quelques-uns prétendaient avoir appris que le comte refusait absolument d'accéder à leur demande. Le peuple prit une

attitude menaçante, et les nobles ne parvinrent que difficilement à apaiser cette espèce de sédition; on parlait déjà de traîtres reniant leur souverain légitime, on se disposait même à enfoncer les portes; mais ces injures et ces transports de colère se changèrent soudain en acclamations, lorsque Conrad vint au-devant d'eux d'un air bienveillant. Ils se pressèrent autour de lui, et il dit d'une voix forte : — Je ne veux pas me soustraire à vos instances, mes chers compatriotes; je consens volontiers, si vous m'y invitez, à contribuer au bien-être général; mais il faut qu'on me laisse liberté entière, afin que je puisse d'abord me convaincre que ce personnage est bien réellement notre prince chéri; car il nous faut craindre d'échanger notre condition actuelle contre une autre qui serait pire. Cette liberté m'a été accordée par les nobles seigneurs que vous m'avez députés, et, dès que je serai convaincu, je ne ferai nulle difficulté de déclarer publiquement la vérité.

Le cortége se mit en marche. Dans la ville, la bourgeoisie s'était déjà rassemblée avec ses magistrats; les principaux de la noblesse et le haut clergé étaient tous réunis, en grand costume, à l'Hôtel-de-Ville, où l'on voyait, sur un siége élevé, le vénérable ermite, déjà revêtu de la pourpre, le glaive au côté, et portant sur la tête les insignes de son rang. Quelque complète que fût la métamorphose qui s'était opérée dans son costume, il avait cependant conservé sa longue barbe qui rehaussait encore l'aspect si imposant de son port majestueux.

La ville était en mouvement: tous les métiers chômaient, les bourgeois s'entretenaient et délibéraient dans les rues; les boutiques étaient fermées, et la foule

s'agitait avec une vive impatience sur les places publiques. On racontait les nouvelles les plus extraordinaires, on ajoutait foi aux contes les plus absurdes ; la vie habituelle, la vie de tous les jours était si complètement oubliée que chacun s'attendait à des miracles, à des merveilles, et était prêt à sacrifier sa fortune et son existence pour le premier fantôme venu, ou plutôt pour le prince qu'ils avaient retrouvé, et qui, après tant d'années, apparaissait au milieu d'eux comme une ombre sortant du tombeau.

Lorsque le comte Conrad entra dans la salle avec son fils, celui que tout le monde appelait déjà Baudouin vint au-devant de lui d'un air plein de dignité. Conrad reconduisit le prince à son siége avec des marques de déférence, et, après que l'assemblée se fut calmée et qu'il eut pris place à côté du souverain, il s'exprima ainsi: — Mes nobles amis ! les merveilles des premiers temps de l'antiquité se reproduisent, les tombeaux rendent leurs morts, les cadavres reviennent à la vie. Quelque bonheur que doivent nous assurer la conviction et l'accomplissement de ce miracle, il n'est cependant pas inconvenant de douter, d'interroger, de scruter, pour nous rendre dignes, par une sage circonspection, des bienfaits de la providence, et pour ne pas nous abandonner à une illusion qui nous serait peut-être agréable parce qu'elle flatterait les passions de telle ou telle personne. Les États, le clergé, le peuple, tous m'ont choisi, moi indigne, pour interroger cet ermite en leur nom, et pour décider ensuite, s'engageant à se soumettre sans réserve à ma décision. Quoique ce choix m'honore, il m'afflige, car de mes paroles vont dépendre les destinées du pays, de la princesse, de notre maître et de tant de milliers d'hommes ; enfin, elles vont faire

cher d'un côté ou de l'autre le fléau de cette balance
ntesque. Mes amis, et vous, noble seigneur (qui
vous soyiez d'ailleurs), permettez-moi donc de pousser
s doutes jusqu'aux dernières limites, jusqu'au-delà
me de ma propre opinion, pour remplir complètement ma mission; l'accomplissement de mon devoir, l'acte de ma conscience doivent me le faire pardonner, je n'agis pas de la sorte pour vous offenser ou pour
s blesser, vous, noble seigneur, ni qui que ce soit.

— Vous ne parlez et n'agissez ici, dit Baudouin, que
me un homme noble et pieux, et comme un véritable
riote, tel que je vous ai toujours connu ; aussi, loin de
croire blessé par aucune de vos paroles, je vous
ercierai plutôt de ne pas suivre trop promptement
n de votre cœur et de votre conviction.

e plus grand silence règnait dans la salle, et Conrad
mença en ces termes :

— Comment est-il donc possible qu'après de si lon-
s années, nous allions vous reconnaître pour notre
ce ? Quelle probabilité même y a-t-il pour que nous
tions foi à un évènement qui paraîtra toujours in-
rable ? Il est vrai que quelques vieux guerriers, com-
mons de souffrances de l'Empereur, prétendent le re-
naître en vous; il est vrai que vous montrez les cicatrices
blessures que les ennemis ont faites à notre prince; il est
aussi que votre ressemblance avec le défunt, au-
t qu'un souvenir de vingt ans peut se la rappeler, est
z frappante — maintes personnes diraient incontes-
lement ; mais tout cela ne détruit pas les nombreuses
raisemblances, plus frappantes encore, qui se pré-
ntent à l'esprit de quiconque ne nourrit pas une puérile
perstition. Moi, et nous tous qui étions avec Baudouin,

nous nous sommes crus convaincus, à bon droit, que ce monarque était mort dans sa captivité; les ennemis eux-mêmes, qui auraient eu cependant tout avantage à ce qu'il fût vivant entre leurs mains, ont réitéré sans cesse, aux diverses députations qui leur ont été envoyées, l'assurance qu'il avait cessé de vivre. Un autre empereur, son frère, est alors monté sans contestation sur le trône de la Grèce; pas une voix ne s'est élevée, pas le moindre bruit qu'il vécût encore n'a transpiré. Il se peut que d'étranges destinées l'aient tenu éloigné, que son séjour au milieu d'étrangers l'ait empêché d'envoyer des nouvelles ici, et même à Constantinople. Mais comment (si vous êtes Baudouin), après votre retour, après avoir vécu longtemps au milieu de nous, apprenant de la bouche de chacun les souffrances et les besoins du pays; comment, après avoir été sauvé, ramené par un miracle, vous trouvant prince dans notre pays, restez-vous muet, et vous cachez-vous durant des années? Ce sentiments sont-ils dignes d'un prince, peuvent-ils même se concevoir? Votre intention fût-elle de vous soustraire au monde et aux soins du gouvernement ne deviez-vous pas au moins nous informer de votre existence et transmettre au conseil et au régent les dispositions les plus nécessaires, l'expression de vos volontés? Si votre conduite comme prince est inconcevable, que dirai-je donc de votre conduite comme père? Votre cœur ne devait-il pas être irrésistiblement attiré vers une fille noble et belle que vous avez quittée dans son enfance? Vous êtes demeuré insensible à son sort? vous n'avez pas brûlé de vous découvrir à elle, et de lui donner la consolation de presser dans ses bras un père noble, vaillant, illustre, qu'elle pleurait depuis près de vingt ans? vous avez même pu consen-

: que, parvenue à sa majorité, elle montât sur le
:t vous avez eu l'inconcevable courage de la mettre
ı triste alternative de vous le restituer, ou de se
tentée, par votre conduite, de vous résister et
ner une guerre terrible? — Non, mes amis, quand
plus de probabilités encore parleraient en faveur
homme, notre raison, notre simple bon-sens,
de prévention, doit nous convaincre qu'il ne
re celui pour lequel il se donne. Il s'agit de savoir
nant dans quelle intention, à l'instigation de
tte apparition est venue troubler de nouveau la
notre pays, conquise si péniblement et si tard.
'ondir ce point, prévenir ce malheur, tel pourrait
re en ce moment, selon moi, notre premier et
lus saint devoir.
ıurmure toujours croissant accueillait ce langage;
c parla hautement de violation du bon droit,
ques autres s'étonnèrent qu'on eût pu se tromper
nt sur la vertu présumée si pure du comte; l'abbé
se appaisa cependant les esprits, et, quand le calme
ıbli, l'ancien ermite s'exprima en ces termes:
Comment pouvez-vous donc, mes bienveillants
unis en ce lieu, méconnaître la loyauté éprouvée
fidèle des seigneurs du pays? Il parle et il
mme il doit le faire. Ce qui vous occupe
donc qu'une bagatelle, qu'un jeu auquel
convie comme à une fête du mois de mai? Il n'a
ı'en votre nom, ses doutes doivent donc être les
si vous ne voulez encourir le reproche d'une
e précipitation. Pour vous satisfaire, qu'il me
mis de raconter mon histoire, et d'exposer les
ıui m'ont engagé à me soustraire si longtemps

à tous les regards, même à ceux de ma fille chérie. — Le comte Conrad, poursuivit-il, quelques-uns des assistants et quelques anciens amis de Gand, de Bruxelles, de Bruges, qui se trouvaient là, peuvent se rappeler quelles horribles circonstances ont signalé la prise de Constantinople. Le soldat aveuglé ne connaissait plus de frein; le chrétien avait même oublié qu'il était homme. On exerça, d'une manière plus révoltante et plus épouvantable que jamais, toutes les cruautés dont l'histoire peut faire mention, au point que la pudeur défend de retracer le souvenir de ces abominables forfaits. Le comte Conrad sait comment, dans la suite, je fus fait prisonnier, car il était dans le voisinage, presque présent, et il a failli partager mon sort. Ainsi fut sévèrement punie l'imprudence que, par un héroïsme mal-entendu, j'avais commise envers ce barbare Johannizza, roi de Bulgarie. Il demandait le renouvellement de l'investiture qu'il tenait de la Grèce; il voulait me rendre les devoirs de vassal: je le repoussai, lui et ses offres, parce que, sous Alexis, il s'était, arbitrairement et par invasion, emparé d'une portion du territoire grec, et qu'il ne voulait pas me la restituer. Le barbare se joignit alors à mes ennemis, qui me cernaient déjà de toutes parts, et une seule bataille malheureuse, que, dans notre aveuglement, nous déclarions déjà gagnée, décida de mon sort. Au moment décisif, me trouvant séparé du gros de l'armée avec quelques-uns de mes compagnons d'armes, mon fidèle écuyer, qui me ressemblait assez de figure et de tournure, changea de casque et de bouclier avec moi, se revêtit des insignes de ma dignité, et, au même instant, de nouvelles blessures me firent perdre la connaissance et ma liberté; mon écuyer lui-

même reçut de graves blessures et fut fait prisonnier. Lorsque je revins à moi, on avait déjà cru reconnaître en lui l'Empereur, je ne passais aux yeux de l'ennemi que pour un valet; et mon loyal serviteur les confirma généreusement dans cette erreur. Dans leur fureur sauvage, dans leur insolent orgueil d'avoir vaincu et fait prisonnier l'Empereur lui-même, ils mutilèrent l'infortuné qui se sacrifiait pour moi. Après lui avoir coupé les bras et les ambes, ils livrèrent son tronc défiguré aux injures du emps dans la vase des fossés du château; cependant il e laissa pas échapper une seule plainte, il ne trahit us le secret durant les deux jours et les deux nuits u'il gémit dans cette indicible torture, avant de rendre dernier soupir. Quelques Grecs prisonniers, et même s Francs, l'ont vu et lui ont parlé dans cet état, ont porté ensuite en Europe la nouvelle que Baudouin ait subi cet horrible martyre. Plus tard, lorsque l'empereur Henri, mon frère, qui est descendu depuis ngtemps dans la tombe, noua par des envoyés nouvelles négociations avec les Bulgares, ils prétendirent, pour obtenir des avantages, que je vivais encore; mais ils étaient eux-mêmes persuadés du contraire, ils furent obligés de déclarer dans la suite que Baudouin ait mort lentement et paisiblement dans sa prison. Voilà cause et l'origine des bruits si divers qui ont ensuite rculé en Europe sur ma prétendue fin.

« Cependant je gémissais dans les fers, inconnu et ublié, au milieu de valets et de gens de bas étage; j'espérais tre racheté avec d'autres prisonniers; mais la méprise qui m'avait sauvé la vie était maintenant cause qu'on ne faisait pas attention à moi et qu'on me regardait comme un être insignifiant; aussi me négligeait-on complète-

ment, sans pourtant me donner la liberté. Là, dans l'obscure solitude du cachot, maltraité par tout le monde, ravalé au niveau du dernier des hommes, je m'humiliai dans mon ignominie devant le Seigneur, je reconnus mes forfaits et sa main vengeresse; la prière, le repentir, les larmes, la contrition devant lui, tels étaient mes aliments et mon breuvage. Je ne puis dire ce que me parurent alors mon arrogance guerrière, cette ivresse et cette folie, ces crimes et ces profanations des églises et de tout ce qu'il y a de sacré, cet oubli et ce mépris de tous les commandements de Dieu, par lesquels j'étais parvenu, d'une manière presque fabuleuse, à monter sur ce trône funeste, d'où je venais d'être précipité, d'autant plus profondément, dans l'abîme d'une immense misère. Non, quiconque n'a point passé lui-même par ces crimes et par cette punition, par cette grandeur et par cet abaissement, ne peut le comprendre; son esprit ne peut concevoir cette conversion mystérieuse, cette complète transformation du cœur et de tous les désirs. J'aurais haï comme mon plus cruel ennemi celui qui eût voulu me replacer alors sur le trône redoutable de tant d'indignes monarques. Je fis donc le vœu solennel de renoncer à jamais à l'empire de la Grèce, et de vivre pendant cinq années inconnu dans mon pays, si mon Sauveur et mon Dieu me tirait de ma misérable situation: je le jurai solennellement, une nuit, au Tout-Puissant, à mon Rédempteur et à mon Patron. Or, il arriva que la vieille mère du geolier se sentit émue d'une vive compassion pour moi, et engagea son fils à me laisser un peu plus de liberté. Celui-ci ne me délivra pas, il est vrai, de mes fers; je dus cependant considérer comme un bonheur et comme une faveur du ciel de pouvoir, moi l'Empereur, visiter,

ıaîné, les chambres de la prison, être le serviteur des
›nniers, l'aide des valets du maître. Comme je restais
ıitement tranquille, que je me conformais à ma desti-
:t n'exprimais jamais le désir d'être libre, on finit par
corder toute confiance, et l'on s'habitua tellement à
qu'au bout d'un an, je fus considéré comme étant
a maison et de la famille. Depuis plusieurs mois
, j'étais délivré de mes chaînes, lorsqu'un jour de
de fête, la mère, le fils, sa femme et ses enfants,
e la maison du geolier, m'oublièrent entièrement et
ent se promener, ivres et joyeux. A la faveur du
›rdre, je quittai le fort et la ville, et gagnai préci-
mment la prochaine montagne, sans vivres ni ar-
t. Tout en mendiant, je m'enfonçai dans cette con-
inconnue, dans des steppes déserts. Je mourais de
a, je manquais de tout, même de vêtements; dans
e détresse je tombai malade. Je fus rencontré sur
ıontagne par un convoi de marchands étrangers et
bares qui font le commerce d'esclaves. Comme
chandise, j'étais déjà presque trop mauvais pour
: à tout hasard, et mus peut-être par une compas-
ı purement instinctive, ils m'emmenèrent avec eux en
e, où ils se rendaient; là, ils vendirent les autres es-
es, et moi je devins la propriété d'un pauvre paysan
ne contrée lointaine et solitaire; plus sa pauvreté
t grande, plus il me traitait durement pour me faire
ailler, afin de ne pas perdre le peu d'argent que je
avais coûté. Enchaîné, enfermé la nuit dans une mi-
ıble hutte, je ne voyais personne que mon bourreau.
ivait médiocrement avec une vieille femme, et j'étais
ı seul esclave. Voyez, mes amis, mes mains se res-
tent encore aujourd'hui de ce travail trop dur, au-

quel je n'étais pas alors accoutumé : la faiblesse, qui est le partage de tous les hommes, me fit souvent verser des larmes, et l'orgueil, qui ne nous quitte jamais entièrement, l'orgueil se révoltait souvent en moi, d'être contraint aux plus vils travaux, pour un maître si abject. Dans cette affligeante solitude, le Seigneur vint encore me visiter et me combler de sa grâce. Je sentais sa présence, et j'étais heureux : mais je sentis aussi que, pour l'expiation de mes péchés, il exigeait un plus grand sacrifice, un châtiment plus sévère, et qu'il m'avait placé à cette nouvelle école pour retremper ma foi, et accroître mon repentir. Je n'avais voulu consacrer que cinq années à Dieu et à la pénitence : je me montrais trop parcimonieux envers lui, que j'avais si gravement offensé. Je renouvelai mon vœu, avec plus de solennité et de ferveur, et je jurai, quoi que voulût faire de moi le Très-Haut, soit qu'il me laissât à cette sévère école, soit qu'il m'en délivrât, de rester son serviteur et un pauvre mendiant pendant vingt années, à compter du jour du départ de Gand de la première croisade, de ne me découvrir à personne, de ne porter ni vêtements mondains, ni armes, et de ne vivre que d'aumônes jusqu'à ce que ce laps de temps fût écoulé. Les cinq années que j'avais d'abord vouées au Seigneur venaient de finir, et il y en avait huit que j'étais éloigné de ma patrie. Depuis lors, je n'avais rien appris ni de la Grèce ni de l'Europe ; aucune nouvelle ne parvenait dans cette solitude, à laquelle le reste du monde était parfaitement étranger, et nul bruit, soit de guerre, soit de paix, ne frappait cette misérable cabane.

Un jour que la pluie obscurcissait le ciel, j'entendis des pas de chevaux. Je fus frappé de surprise et m'ef-

ai presque comme devant des fantômes, car il n'y
t pas de route dans le voisinage, et depuis cinq ans
'avais pas vu une seule figure humaine étrangère.
endant c'étaient bien des voyageurs, et je compris à
langage, lorsqu'ils s'approchèrent, que c'étaient
ie des Francs. Je ne puis exprimer ce que je ressentis;
cœur palpita, ma respiration devint vive et sacca-
mes yeux s'obscurcirent et je crus que j'allais mourir
e joie indicible. Ils étaient égarés, ils me deman-
nt leur chemin, car j'étais le seul homme que leur
pût découvrir. Je me remis, et les priai de me parler
angue franque. Je tombai en pleurant à leurs ge-
c, que j'embrassai : — Puisque Dieu, poursuivis-je,
assez miséricordieux envers moi pour vous envoyer,
me par un miracle, dans ma solitude, ayez pitié
pauvre chrétien délaissé et au comble du malheur,
-moi de cet esclavage, mes bons et chers seigneurs,
que mes yeux, presque éteints par les larmes, puis-
contempler encore une église chrétienne, l'autel et
être. Oh! ayez pitié de moi! le plus malheureux
hommes vous en supplie; achetez-moi à mon maî-
qui est aussi misérable que son esclave : je serai
e serviteur en route, je ne vous occasionnerai pas
tres frais; ou même, s'il le faut, revendez-moi che-
faisant, pourvu que ce soit dans une contrée visitée
les hommes, où je puisse entendre parler, et espérer
evoir un jour des pays chrétiens. — Le ciel m'avait
yé des voyageurs pieux et humains, de riches trafi-
ats, qui, tout en faisant leurs affaires, visitaient en
ie temps les saints lieux de pèlerinage. Ils me rache-
nt, me fournirent des vêtements et me nourrirent.
voyageai avec eux jusqu'à la mer, puis nous abordâ-

mes, après de nombreux accidents, dans la grande ville de Naples, Là, je les quittai après leur avoir exprimé toute ma reconnaissance. Ils ne m'avaient pas interrogé; il leur avait suffi de savoir que j'étais un guerrier de l'armée des croisades. De ce moment, mon voyage fut un pèlerinage: je visitai Rome, je vis le Saint-Père dans les grandes fêtes religieuses, et ne négligeai pas une église, pas une solennité. Je poursuivis ma route à travers l'Italie, je gagnai l'Allemagne, je descendis le Rhin et adorai, à Cologne, les trois rois, les reliques que le grand Frédéric Barberousse a envoyées dans cette ville après le sac de Milan. Deux années s'écoulèrent ainsi, et il y en avait plus de dix que j'avais quitté les murs de Gand. Devais-je, en rentrant sur le sol de ma patrie, rompre mon vœu sacré et devenir parjure? Quelle raison m'y aurait contraint? il y avait des troubles dans les villes et dans les campagnes; mais ne les aurais-je pas augmentés en me montrant? aurait-on ajouté foi à mon apparition? L'étranger ne s'était pas immiscé dans nos affaires; personne ne cherchait à renverser ma maison; chacun lui était fidèle, et les partis se disputaient seulement entre eux avec des alternatives de succès et de revers. Mon bonheur, mon salut dépendaient de ma fidélité au vœu que j'avais fait au Ciel, qui m'avait si merveilleusement sauvé. Rien ne déchire aussi violemment le pacte fait avec Dieu, rien ne nous sépare aussi dangereusement du Ciel, que les affaires du monde, que la politique et que les devoirs de souverain. Toutes les âmes nobles qui ont soutenu cette lutte l'ont sans doute éprouvé. Comment et pourquoi me découvrir et me confier à ma fille? Elle ne me connaissait pas lorsque j'ai quitté le pays; elle n'a passé sous mes yeux ni son en-

i sa jeunesse : pourquoi troubler son repos et son
ır, lorsque je voyais de loin qu'elle était heureuse
je pouvais avoir, quand bon me semblait, des
les de sa santé? Je l'ai même parfois vue de près:
l, il y a dix ans, à Anvers, lorsqu'elle n'était encore
enfant, et que je venais à peine de revoir mon pays;
rd à Bruges, à Bruxelles, et, l'année dernière, à
C'est ainsi que je vécus; je priais et j'étais heureux
l des bois, dans ma petite cellule. Depuis quelques
la durée de mon vœu était expirée; mais, vous le
ous, j'hésitais encore. Ce Robert m'a reconnu par
, et les instances du peuple m'ont contraint à une
d'aveu; sans cela, je serais sans doute resté long-
encore dans mon obscurité. Si je me fais recon-
aujourd'hui, comme tant de personnes le deman-
reprendrai-je le trône de mes ancêtres? Je n'en
core rien, et j'attendrai d'abord les inspirations
, si les choses en viennent à ce point. Mais j'aurai
e marier dignement ma Jeanne chérie, afin que
e mes sujets heureux dans l'avenir.

es derniers mots, le regard de l'orateur tomba
par hasard sur Wachsmuth qui se trouvait tout
e lui. La figure du jeune homme devint pourpre,
uva un embarras extrême, et il aurait voulu le ca-
personne cependant ne remarqua son trouble, car
uditoire était maîtrisé par l'émotion et par la joie.
e larmes coulèrent, que de mains se levèrent pour
ier le Ciel, combien d'assistants sanglottèrent!
qui étaient près de l'orateur tombèrent à
ds et baisèrent ses vêtements. Conrad seul, au
de la foule émue, conserva son froid maintien;
le visage ne perdit rien de son expression sévère;

son œil noir resta aussi sérieux qu'auparavant. — Tout le monde semble satisfait, dit-il enfin, et mes principales objections ne sont pas restées sans réponse; mais mon devoir exige que je pousse plus loin mes questions. Et, sans se laisser troubler par le murmure que soulèvent ces mots, il entame avec le prince un long entretien, lui rappelle des années depuis longtemps écoulées, l'interroge sur des événements dont il a été témoin, s'enquiert des moindres circonstances, des détails les plus minutieux. L'étranger sait répondre à tout et possède une connaissance parfaite des choses; il achève tous les récits commencés, il rectifie mainte erreur dans laquelle est tombé le comte Conrad, comme les plus anciens des assistants peuvent le remarquer, ou relève les omissions de celui-ci. Les questions, les récits, les réponses duraient depuis longtemps et avaient déjà provoqué le mécontentement de la foule, lorsque tout-à-coup Conrad se lève comme saisi d'une violente émotion, tombe à genoux, baise les mains de Baudouin et s'écrie en versant d'abondantes larmes : — Recevez, gracieux empereur, l'hommage du plus fidèle de vos vassaux. Pardonnez à mon hésitation : je voulais convaincre tout le monde et moi-même. Nul autre mortel que Baudouin, notre grand prince, ne peut connaître les détails que je viens de vous demander.

Au même instant, tous ceux qui étaient dans la salle s'agenouillent en s'écriant : — Baudouin! Baudouin! et lui jurent fidélité, amour et obéissance. Frédéric ouvre une fenêtre, et, à un signal donné, les trompettes font retentir l'air de leurs sons; la foule répond plus bruyamment encore à cette joyeuse manifestation.

Les métiers s'étaient déjà réunis, bannières en tête :

chevaliers se rassemblaient ; les autorités, qui ne s'é-
nt pas encore montrées, se pressaient dans les salles ;
tout les cris de joie, les acclamations, les corne-
ses et les trompettes électrisaient les assistants
ne fesaient qu'accroître leur bruyante allégresse. Bau-
in reçut avec majesté, et dans une attitude pleine de
nité, le serment des seigneurs du pays, des chevaliers,
vassaux, des nobles, des conseillers et des autres magis-
s. Ensuite il parut au balcon pour se montrer aux
ards de la foule enivrée, puis il redescendit et se pro-
na dans les rues, parlant à tous, louant et exaltant
r fidélité. On organisa enfin une députation au
ent et à la jeune princesse ; on partagea en troupes
bourgeois et les nobles, et on leur remit des armes
ir le cas où le comte Hugo ne voudrait pas reconnaître
idouin : toute la cité, dans l'ivresse, réunie autour
prince chéri, ressemblait à un joyeux camp.

Le soir de cette journée tumultueuse, lorsque la ville
fut un peu calmée, Wachsmuth dit à son père : —
sommes-nous pas comme transportés dans un
nde de merveilles? Souvent je m'interroge, je crois
er, et je cherche à m'éveiller. Quel bonheur nous est
ibé du ciel! Quoi! voir de mes propres yeux le héros
apparaissait si grand à mon enfance! Et que de
té envers nous, comme il se montre bienveillant,
ble et familier avec moi! Que Jeanne va être heu-
se de presser dans ses bras le plus noble des pères!
a espérance, qui s'était éteinte, agite maintenant,
me l'aigle, ses puissantes ailes. Nous reverrons sans
te la princesse ces jours-ci, et tout cela finit d'une ma-
re si heureuse, si grande, si touchante, que, tout
mment encore, le songe le plus insensé n'aurait rien
nous promettre de semblable.

Conrad jeta sur son fils des regards perçants et scrutateurs : — Tu penses donc être au port ? lui dit-il. Voudra-t-elle reconnaître son père sans aucune réserve ? Et quand même cela serait, l'astucieux Hugo le prendrait-il sur lui ?

— Comment, s'écrie Wachsmuth ! après toutes ces preuves ? après la conviction des campagnes, de la noblesse, des chevaliers, d'un si grand nombre d'abbés ? Après votre investigation et votre parole d'honneur ? Qui peut se soustraire au pouvoir de cette majesté, de cette dignité du prince ? Et sa propre fille, la tendre Jeanne lui fermerait son cœur ?

— Tu ne comprends rien aux intrigues, aux ruses de ce monde, répliqua le père avec humeur. Tu es facile à convaincre, tu es touché, parce que cela favorise tes intérêts : mais ceux qui y perdent résisteront au sentiment et à la vérité.

— Peut-on, s'écria le fils, croire ce que l'on veut ? N'y a-t-il ni vérité, ni vertu ? — Hugo ne s'estimera-t-il pas heureux de remettre le sceptre à son prince, au héros de la Flandre ? Et qu'y perd-il ?

Conrad se détourna avec un mouvement d'impatience ; la jeunesse, dit-il ensuite, juge avec autant de précipitation que son sang est facile à émouvoir. Accompagne demain la députation à Gand, et tu te convaincras par toi-même sur les lieux. Mais, mon fils, tâche d'acquérir de l'expérience en avançant en âge. Nous nous rions du jeune garçon qui, après une heure d'étude, ferme son livre sans avoir ni appris ni compris sa leçon ; cependant le grand livre de l'expérience et de l'histoire est feuilleté devant nous par le sort ; nous daignons à peine y jeter les yeux, et nous n'apprenons ni à lire ni à comprendre

s chiffres et les caractères du monde. Qu'il était grand, ; Philippe de France! il lutta successivement avec et ıntre l'Angleterre; il combattit d'abord l'usurpateur an, quand celui-ci eut dépossédé l'orphelin, le jeune rthur; mais bientôt, mû par son propre intérêt, il ou-ia ce qu'exigeaient de lui l'honneur et le devoir, il se gua avec l'ennemi et laissa succomber le malheureux une homme. Pourtant, dans le monde et dans l'his-ire, il passe pour un grand souverain. Son fils Louis, ıi occupe en ce moment le trône, ce roi si pieux et si ɔux, qui par sa vertu, par sa réserve, par sa noblesse : par son respect pour la divinité, peut servir de modèle tous les autres, ne s'est-il pas posé l'adversaire du souverain ontife, dans le fol espoir de conquérir l'Angleterre par glaive. Le droit ne devient droit que quand la force l'a connu et consacré. L'injustice, favorisée par le sort, des ailes d'ange pour s'élever glorieuse jusqu'au ciel, x yeux éblouis des hommes. Crois-moi, la sagesse doit llier en toi à la vertu, si tu ne veux devenir aujour-ıui dans la rue la risée de ceux qui t'auront admiré r dans le silence du cabinet.

Wachsmuth se sentit pour ainsi dire étourdi par ces oles. Il ne comprenait pas son père, il ne pouvait erpréter ce langage, tant il était dominé par son nnement. Le père et le fils se séparèrent, tous deux al disposés, tous deux mécontents l'un de l'autre.

On fit traverser mystérieusement la ville à Robert brun et on le conduisit en prison. Le comte Hugo, qui ıvait interrogé le matin, en présence de son fils, avait

trouvé ce vieux soldat ferme et inébranlable dans ses assertions. Toutes les précautions avaient été prises pour empêcher que la nouvelle de sa présence ne se répandît, et Hugo espérait obtenir de lui, le jour même, dût-il avoir recours à des moyens rigoureux, un aveu, une rétractation, qui serait la meilleure réponse aux bruits qui auraient pu circuler à Gand.

Ferdinand se trouva le matin dans l'appartement de la jeune princesse, avec Ingeram qu'elle aimait beaucoup à voir.—Jeanne était d'un enjoûment, d'une gaîté enfantine; l'une de ses anciennes suivantes, mariée dans une autre ville, était venue lui faire visite au château. Ferdinand ne pouvait détacher ses yeux des traits charmants de la jeune princesse; jamais il ne l'avait vue si folâtre; il suivait tous ses mouvements, prompts et gracieux, il souriait sans le savoir, quand, en souriant, elle plaisantait avec son ancienne amie. Jeanne se rappela une ronde villageoise qu'elle avait dansée dans son enfance avec Brigitte, et celle-ci, malgré sa gaucherie, fut obligée de sauter avec elle et de répéter chacune des poses. Alors la belle et folâtre princesse se jeta, toute confuse, sur son siége, en disant :—J'ai peut-être tort de m'oublier ainsi et de me livrer à ma gaîté, en présence de mes serviteurs; que mon confesseur et que le régent me le pardonnent, mais je me trouve aujourd'hui si heureuse de n'avoir pas vu depuis quelques jours ce digne Hugo et son fils aux larges épaules, de n'avoir pas entendu parler d'affaires, si heureuse qu'on m'ait tû toutes ces choses bien raisonnables, bien ennuyeuses, bien inutiles! Ah! que le rôle d'un homme doit être pénible! Chez les hommes, l'esprit n'est jamais, à proprement parler, où il doit être; leur âme, ce sont les af-

faires, et, si elles viennent à cesser, ils ne savent plus pourquoi ils existent. Mais vous, jeune Ferdinand, vous n'avez encore, à vrai dire, que peu fait ou à faire dans ce monde ; voilà pourquoi vos yeux sont si vifs et si purs. Vous chantez fort bien, jeune homme. J'étais l'autre jour sur la terrasse, et vous, au milieu de la cour : vous avez joué du luth, et vos lèvres ont murmuré doucement, mais d'une manière fort intelligible, une jolie romance. Chantez-la moi de nouveau. Vous devriez vous faire ménestrel, nous en avons si peu dans le pays!

Ferdinand souleva quelques objections et voulut s'excuser, mais Ingeram l'interrompit et s'écria : — Vous êtes obligé de faire sur le champ ce que vous ordonne le prince, votre souverain, et si, de plus, ce souverain est une ravissante jeune fille, toute résistance devient un crime de haute trahison et doit être punie de mort. Pourquoi donc, dans la solitude, ne pouvez-vous vous passer de chanter? — Il s'imagine alors être seul, et pourtant il arrive parfois qu'on l'écoute. — La princesse, de son propre mouvement, vient de danser devant vous comme si elle n'était que la fille d'un bon paysan, et vous ne voulez pas chanter lorsqu'elle vous en prie? Eh! chantez donc vos litanies, comme le ferait un grand seigneur ou un roi.

Ferdinand détacha son luth, l'accorda et chanta, d'une voix émue et mélodieuse, la beauté qui remplissait et tourmentait son cœur.

Quand il eut fini, Jeanne, qui tenait fixés sur lui d'étranges regards, dans lesquels se lisaient peut-être de la tendresse, une douce surprise, un dépit ignoré et une curiosité indiscrète, rompit enfin le silence : — Et cette

ravissante beauté, dit-elle, ne pouvez-vous la nommer? Ne la connais-je pas? Parlez, nous sommes ici entre nous, et l'on n'abusera vraiment pas de votre confidence.

Vous l'avez ordonné, dit Ferdinand dans un extrême embarras, et j'ai dû obéir : je ne sais, ô ma souveraine....

Ingeram, remarquant bien l'anxiété de son ami, et voulant éviter que, dans un pareil moment, il ne se passât rien d'inconvenant ou de dangereux, s'empressa de prendre la parole: — O noble et belle princesse, dit-il, pourquoi torturer ainsi votre serviteur? Mais, regardez-le donc, en vérité il ne sait que répondre. Vous ne connaissez pas les poètes; vous croyez que ce qu'ils disent, ce qu'ils chantent, doit nécessairement se rattacher à une réalité. Il n'en est rien, car alors ils ne seraient pas rangés au nombre des poètes, dont l'occupation consiste uniquement à.....

Cette digression fut interrompue de la manière la plus imprévue et la plus alarmante; un cri effroyable retentit dans les rues, on entendit le cliquetis des armes, le bruit pénétra jusque dans le château : on montait et on descendait les escaliers, et tandis que le tumulte ne fesait que s'accroître et que nos personnages se regardaient mutuellement avec surprise, le comte Hugo arriva précipitamment, tout pâle et tout tremblant, et s'écria : — Il faut que l'esprit malin se soit déchaîné pour que cette canaille ait sitôt eu connaissance de l'affaire! Toutes mes précautions ont été inutiles; ils veulent forcer les portes de la prison et délivrer le martyr, comme ils l'appellent.

— Mais qu'y a-t-il? demanda Jeanne, que s'est-il passé?

— Asseyez-vous, princesse, répondit Hugo après s'être

un peu remis, veuillez me permettre de m'asseoir également, car l'émotion a épuisé mes forces. Un rebelle, qui voulait fomenter la sédition, a été pris et secrètement mis en prison. Personne ne devait en avoir entendu parler, lorsqu'au moment où on le reconduisait dans son cachot après lui avoir fait subir un interrogatoire, je vois le peuple assemblé dans les rues; on murmurait, on parlait haut, les uns allaient, les autres venaient; tout à coup les corporations et les métiers se trouvent réunis devant le château, réclamant à grands cirs ce rebelle, et menaçant de forcer la prison pour le délivrer.

— Et ne pouvez-vous lui rendre la liberté?

— L'affaire est trop grave; pourquoi d'ailleurs vous le cacherais-je plus longtemps? Il s'est présenté aux environs de Valenciennes un ermite, un imposteur, qui prétend être votre père, le grand Baudouin; et je crains bien que nous ne marchions vers une guerre civile.

Tous se levèrent, comme saisis d'épouvante; Jeanne, d'abord d'une pâleur mortelle, sentit bientôt une vive rougeur se répandre sur son visage : elle bégaya en tremblant quelques mots :—Mon père! —il vivrait?—Dieu! — serait-ce possible!

— Ce n'est qu'un grossier mensonge! par Dieu, s'écria le comte Hugo; à cet égard vous pouvez être parfaitement tranquille.

— Mais pourtant! s'écria la princesse. Ciel! quelle destinée nouvelle se prépare pour moi! Quel monde d'émotions que je ne pressentais pas, quelle foule de pensées nouvelles m'assiége! O comte, si.... mon père.... moi, sa fille.... lui, revenu!

Non, non, s'écrie Hugo, ne soyez pas si enfant, et ne vous laissez pas égarer par une jonglerie bonne tout au plus à éblouir un peuple ignorant.

Humbercourt, effaré et la figure enflammée, entra dans ce moment : — Il n'y a plus moyen de les retenir, dit-il ; venez vous-même, mon père ! Hugo sort avec son fils, et Jeanne alarmée se retire dans ses appartements, poursuivie par de poignantes pensées.

— Voyez, dit Ingeram dès qu'il se trouva seul avec Ferdinand, nous aurons bientôt un nouveau chapitre à ajouter au livre des Juges ou des Machabées ; j'espère bien qu'à présent, jeune homme, vous allez laisser là pour quelque temps vos chants langoureux.

— Quelle étonnante aventure ! s'écria Ferdinand ; il serait revenu ! Baudouin reprendrait les rênes du gouvernement ! Oh ! il se souviendra de moi, et mes parents se feront enfin connaître.

— Ne soyez pas si simple, tête de linote ; quel est donc l'Etna qui nous rejetterait Baudouin, tombé depuis longtemps en putréfaction ? Que cela vous aide plutôt à vous réveiller ; ce sont là des fraudes et des fourberies, et il arrivera des coups de toute espèce et de tous les côtés. Quelqu'obstacle que soit pour vous Humbercourt, vous n'en devez pas moins vous ranger avec fermeté, avec énergie du parti de Hugo, car il est de son intérêt personnel de défendre les droits de Jeanne.

— Mais si c'était vrai ! dit Ferdinand ; — mon cœur me dit ...

— Faites-le donc taire, interrompit Ingeram, et ne soyez pas un enfant. Jeanne hésite, on peut le lui pardonner ; mais vous, vous devez avoir un peu de raison : l'épouvantail qu'ils ont été pêcher pour jouer le rôle de Baudouin et pour fomenter le trouble dans le pays, n'aura rien de plus pressé, n'est-ce pas, que de vous presser sur son cœur, vous, un inconnu, sans nom,

; relations, sans fortune, et de vous donner le Hainaut
a prétendue fille? Même en poésie, ce serait absurde.
e tumulte devint si fort qu'il couvrit entièrement
: voix. Ils sortirent et trouvèrent la cour et la place
ombrées d'une foule compacte d'hommes qui s'agi-
nt en criant. Le comte Hugo, malgré tous ses efforts,
pouvait parvenir à se faire entendre ; Humbercourt
ra vainement dans une grande fureur, les insurgés ne
tient pas plus attention à lui qu'à son père. Un grand
nbre d'hommes de la populace étaient occupés à
apre les serrures et à briser la grande porte des
hots souterrains. Les gardes du corps étaient au de-
s , et séparés de l'intérieur de la cour par la foule
rée et par les bandes de bourgeois; ils étaient d'ailleurs
écis , inactifs, parce qu'ils n'avaient pas reçu d'ordre.
plus, quelques mots parvenus jusqu'à eux leur avaient
comprendre que Baudouin, leur maître, était revenu,
:ette pensée avait énervé leur vigueur ; les plus auda-
ax du peuple n'hésitaient pas à appeler Hugo un
tre, qui, par méchanceté, refusait de reconnaître
propre maître.

-a porte tomba enfin sous les coups redoublés des
hes, des poutres, des lourdes pierres. Grand nombre
ommes se précipitèrent dans les souterrains; l'impa-
ice de chacun était au comble, et bientôt Robert
brun sortit du cachot, aux acclamations de la
le. Ils étendirent leurs bras vers lui, l'élevèrent sur
rs épaules en s'écriant : — Oui! Oui! C'est bien lui!
it lui qui le premier a reconnu notre souverain, notre
idouin. La prédiction de la devineresse s'est accom-
-. Les morts reparaissent, le grand prince est revenu
ns notre pays!

Lorsque Robert fut transporté au dehors, un tumulte plus grand encore s'éleva sur la place. Les métiers, les corporations, les paysans arrivés dans la ville, semblaient tous être informés de l'évènement ; le prisonnier délivré fut porté en triomphe par toutes les rues, il n'y eut partout que fête et jubilation. Pendant ce temps-là, Hugo, qui, tout embarrassé, est resté seul avec son fils, donne des ordres à ses satellites, les presse, fait quérir ses amis, ainsi que les nobles des environs et de la ville même, pour pouvoir prendre avec eux, dans la situation critique où il se trouve, une énergique décision.

Ils s'assemblent peu à peu, et l'on convient qu'il est nécessaire de s'armer, de convoquer les corporations et les métiers, de payer des soldats et de se tenir préparés aux tentatives les plus audacieuses.

Ferdinand est plus ému qu'aucun autre; il va spontanément offrir ses services au régent, lui promettant de lui obéir en toute chose.

Les troubles de la cité ont atteint leur plus haut période; tout lien de subordination est rompu, personne ne se soumet aux ordres qu'il reçoit, et dans le faubourg où le peuple s'est rassemblé, on a la hardiesse de parler hautement de résistance à main armée.

Dans l'après-midi, au moment où les chevaliers arrivent de leurs châteaux avec leur suite, tout commence à prendre une tournure plus favorable: des hérauts ont proclamé l'ordre de se tenir en repos, et ont annoncé que le régent veut examiner avec calme et avec impartialité l'évènement extraordinaire qui met la ville en émoi; on avertit le peuple de ne pas se laisser entraîner à la révolte avec trop de hâte et de précipitation ; on invoque des faits historiques, on rappelle que trop souvent les

es se sont laissé entraîner à leur perte par des turbu-
s et des rebelles. Les plus vieux et les plus raison-
les des ouvriers retournent bientôt reporter leurs
ès chez eux; quelques-unes des corporations se dis-
sent, grand nombre de paysans se retirent dans leurs
rs; ceux-là veulent s'en remettre à la décision du
ps, et voir quelle tournure prendra l'affaire; mais les
chers et les chaudronniers, excités par leurs doyens,
ent sur la place publique, leur bannière déployée; ils
pris Robert le brun au milieu d'eux, et profèrent
menaces de mort et d'incendie, contre quiconque vou-
it lui faire le moindre mal.

a nuit venue, les trompettes se font entendre en
ors de la ville, et ensuite dans les rues mêmes. L'am-
sade de Baudouin et du comte Conrad fait son entrée
ennelle, et Hugo assemble à la hâte le conseil d'État,
r entendre ce qu'elle va dire. Le calme semble être
emi rétabli dans la ville, mais il y règne un morne
ce qui est bien plutôt le signe de l'inquiétude que
véritable retour de l'ordre, car on craint en effet que
moment à l'autre il ne se déchaîne quelque grande
mité.

orsqu'on fut assemblé dans la grande salle du château,
it apppeler la princesse Jeanne, qui, accompagnée de
lques femmes et de quelques serviteurs, alla se
cer sur le trône et sous le dais. On voyait qu'elle avait
uré, et qu'elle avait perdu cette attitude calme et
eine qui naguère encore rehaussait la noblesse et la
ce de sa physionomie. A côté d'elle se trouvait Hugo,
patient et inquiet; ses yeux étincelants semblaient sortir
leurs orbites, pour se porter indécis de toutes parts.
figure était plus colorée encore que d'ordinaire. Hum-

bercourt debout concentrait sa colère et n'osait lever les yeux. Les conseillers avaient l'air fort soucieux; le vieux Berthold souriait sous cape, comme pour donner à entendre qu'il avait prévu tout cela et bien autre chose encore. Parmi ceux qui étaient venus en ambassade, l'abbé Ildefonse se distinguait par son calme et par sa dignité; il était l'orateur de la députation. Wachsmuth s'avançait autant que les convenances le lui permettaient, pour repaître ses yeux de la vue de Jeanne. Humbercourt le regardait parfois à la dérobée, et presque sans lever les yeux.

Ildefonse raconta alors toute l'aventure : il rappella tout ce qui s'était passé, comment l'empereur avait été subitement reconnu, à quels signes, et après quelles preuves; avec quelle répugnance il s'était rendu aux vives instances du peuple, ne cédant qu'à la contrainte; et quels doutes avaient été exprimés par quelques-uns, par le comte Conrad surtout. Ce n'est que par la violence, dit-il, qu'on a décidé le comte à quitter son château et sa solitude pour venir contrôler, en présence de nombreux et nobles témoins, toutes les circonstances du récit de l'ermite. Il s'est acquitté de sa mission d'une manière impartiale, et a soulevé à dessein des objections si nombreuses que tous les assistants en étaient d'abord bouleversés; cela n'a servi qu'à faire luire la vérité avec plus d'éclat, et cette vérité est si évidente, aux yeux de tous, que celui-là seul pourrait la nier, qui de mauvaise foi s'obstinerait à ne pas la voir.

Or, poursuivit-il, c'est ce qu'on ne peut attendre d'aucun ami du pays; aussi le comte Conrad lui-même, malgré la répugnance qu'il éprouve à s'occuper des choses du monde, s'est-il vu forcé de déclarer hautement

ubliquement que l'ermite est le véritable Baudouin. Quand cet homme, qui renonce avec regret à la vie contemplative, s'est prononcé énergiquement pour la vérité, c'est un devoir d'autant plus impérieux pour le régent de suivre cet exemple, et, pour couronner son patriotisme, de remettre entre les mains de l'Empereur le gouvernement qu'il a exercé jusqu'ici d'une manière si louable, à la satisfaction et dans l'intérêt du pays. Mais combien la propre fille du monarqne, sa fille unique ne devrait-elle pas s'estimer heureuse de se dévouer à un père qui accourt au devant d'elle avec tendresse! l'obéissance, la reconnaissance, l'abnégation, tous les devoirs de l'affection filiale, et ce qu'elle doit à l'État, tout l'invite hautement, instamment, à repousser le doute ou l'hésitation, et à se jeter dans les bras de son père avec un amour sans réserve.

Jeanne regardait alternativement l'orateur et le comte Hugo, dont la figure offrait manifestement l'expression de la colère. Celui-ci se leva enfin, et dit à haute voix : Voilà un plan infiniment bien combiné, une vaste trame, que tout homme habile se verrait forcé de louer, si d'ailleurs elle ne se rompait d'elle-même. Quoi ! après un laps de vingt ans, nous irions, tout à coup, et sur la foi d'un aventurier et d'un infant désappointé, croire que Baudouin existe encore ! Sur un pareil mensonge, (car c'en est un aux yeux de tout homme non prévenu), nous jetterions les mains des rebelles, d'un inconnu, nos armes, nos trésors, nos châteaux, nos villes, nos sujets, le siége du gouvernement, et jusqu'à notre auguste princesse, pour qu'il en dispose à son gré ! Et moi, dont le saint devoir est de tout protéger ici, qui ai surtout mission

de préserver de tout danger le noble et véritable rejeton de cette grande maison, on veut, en me représentant que c'est pour moi une affaire de conscience, une obligation impérieuse, me contraindre à consacrer ce grossier mensonge! Une conjuration, à la tête de laquelle se trouve l'astucieux et hypocrite Conrad, ne montre que trop aux gens sensés ce qu'elle peut être. Cet homme a toujours suivi les instincts de son orgueil et de son ambition; jamais il n'a pu me pardonner d'avoir été investi de la régence par la confiance de la noblesse, du Conseil et du peuple. C'est lui qui a ourdi cette trame, pour tenter à son profit une dernière chance! Oui, certes, le fourbe, il s'est laissé contraindre, il a résisté à la sédition, il n'a cédé qu'à la violence; il a habilement choisi le moment où la jeune souveraine a pris les rênes du gouvernement, dans l'espoir qu'elle me retirerait sa confiance, et que, dans l'inexpérience du jeune âge, craintive, effrayée, elle céderait à la trahison; mais il se trompe: la princesse me connaît; elle se fie à ma vertu, à mon inflexible loyauté; tous les gens de bien du pays, tous les hommes de cœur seront avec nous, et l'intrigant sera pris dans ses propres filets. S'il était possible, s'il était même imaginable que notre Baudouin fût encore sur la terre, qu'il fût revenu dans son pays, comment, dans cette forêt, sur la frontière de ses domaines, serait-il resté presque dix années inconnu, et sans recevoir de visite? Ni l'État, ni ses sujets, ni l'amour paternel ne l'auraient ramené ici? C'est là-bas qu'il se serait fait reconnaître? Pourquoi pas, même après un si long retard, dans sa chère ville de Gand? Ce ne serait pas vers moi, son ami (et pourquoi pas, accompagné

du comte Conrad ?) qu'il serait accouru pour faire apprécier tous les indices, toutes les circonstances qui démontreraient son identité ? Ce ne serait pas ici, où sa fille, moi, le Conseil, et nous tous eussions pu reconnaître la vérité par le secours des archives, des anciennes lettres et ordonnances, des anciens souvenirs, des monuments et même de chaque fauteuil et de chaque fenêtre de cette salle? Avec quelle habileté il s'est soustrait à cet examen, parce qu'il ne s'agissait pas en effet pour lui de rendre le pays heureux, mais de pousser au timon des affaires Conrad et son parti, de trahir la princesse, et de se partager, comme un butin, la fortune et le pouvoir !

Un violent murmure s'éleva parmi les étrangers. Mais on se tut dès qu'on vit Jeanne se lever : — Toute jeune, toute inexpérimentée que je suis, dit-elle, quelque peu capable que je sois en ce moment de me recueillir, on attend cependant de moi quelques paroles, et je vais tâcher de coordonner mes idées et de maîtriser mes émotions. Que celui qui a perdu son père de bonne heure, se mette à ma place, et il comprendra, il excusera mon trouble. Cet évènement est venu me frapper à l'improviste, sans que j'y fusse préparée, comme un coup de foudre dans un ciel serein. Si je suis trop crédule, si j'obéis trop facilement à l'élan de mon cœur, je cours l'effroyable danger de me livrer avec tout mon amour, quand ma conscience cherche un père chéri, à un aventurier, à un imposteur, dont la fourberie est d'autant plus odieuse qu'elle trompe et abuse mon âme, et ce qu'il y a de plus sacré dans la nature, l'amour, la confiance filiale. Tout autre larcin des biens et des honneurs n'est rien à côté de celui-là.

— Ou bien, ce qui est aussi terrible, il est mon père, je suis sa fille.— Alors toute résistance de ma part devient un crime qui déchire son âme, et le peu de mots que je viens de prononcer constitue déjà le plus exécrable forfait ! Que faire donc ? comment me conduire? J'ai souvent ouï dire par des hommes sages que, dans sa jeunesse, mon père était lié avec le grand roi de France Philippe, malgré les querelles qui les divisaient parfois. Mais les plus anciens de mes conseillers savent qu'au moment où Baudouin, mon père, s'armait pour cette funeste croisade, il a plusieurs fois conféré secrètement avec le roi Philippe de France ; j'ai ouï dire aussi que Baudouin avait ouvert tout son cœur à ce monarque, comme s'il s'était préparé à la mort. Philippe n'est plus, il est vrai ; mais Louis VIII, son fils, vit encore, quelque maladif, quelque débile qu'il soit. Eh bien! mes amis, de l'un et de l'autre parti, qui êtes ici présents, souffrez que nous remettions au roi la décision de cette affaire : confions-nous en sa sagesse, car il est probable que son père lui aura fait quelque confidence à ce sujet. Saisissons le moment favorable, car le roi peut d'un jour à l'autre être enlevé à son peuple, et tout conseil, comme tout secours, nous serait alors bien plus difficile.

Hugo regarda tout autour de lui, et répondit, en se contenant mieux que la première fois :

— Quelqu'admiration que m'inspirent cette sagesse de langage, cette intelligence si mûre et si précoce, permettez-moi, noble princesse, d'être sur ce point, qui intéresse tout l'État, d'un avis contraire ; on sait combien il est dangereux d'immiscer dans nos affaires intérieures un voisin plus puissant que nous. La France a

toujours cherché à reconquérir la suprématie qu'elle avait autrefois sur la Flandre. Ce roi, aussi rusé que pieux, profiterait de sa position d'arbitre pour devenir le véritable régent et le véritable maître. — Et puis, ne voyons-nons pas que beaucoup de membres du clergé protégent ce Baudouin qu'on vient de retrouver; et, par cette raison, ne se sentira-t-il pas plus facilement enclin à le reconnaître pour le véritable souverain ?

L'abbé Ildefonse interrompit le régent avec colère : — Nous aussi, Messire, dit-il, nous refusons cette intervention et cet arbitrage, car ce serait avouer que nous doutons encore de nos droits, qui sont aussi clairs que le jour. Il paraîtrait bien plus avantageux à ce roi si rusé, s'il voulait profiter de cette confusion, de chercher à rendre suspect un prince sage et vaillant, que le monde entier vénère comme un héros, et de l'écarter, s'il était possible, du gouvernement, que de rétablir ce grand homme sur le trône. Il ne peut avoir d'avantage qu'à vous protéger, car il vous sera bien plus facile alors à tous deux de dominer et d'égarer une jeune princesse inexpérimentée.

Jeanne rougit de honte et de dépit. — Adoptez alors, dit-elle, une seconde proposition que je veux vous faire. Sans doute, c'est ici que cet homme, qui se fait appeler Baudouin, pourra le mieux prouver s'il a droit de réclamer ce nom et le pouvoir. C'est ici que mes conseillers pourront le mieux approfondir cette affaire, à l'aide des titres et des preuves. Il doit lui-même désirer qu'on recoure à ce moyen, puisqu'il se trouve dans ce château des lettres, des livres, et, chez bien des vieillards, des souvenirs propres à établir son droit d'une manière claire et manifeste.

—Eh bien, reprit Hugo, qu'il vienne ici paisiblement et sans être accompagné d'amis armés, et qu'il ne se dérobe pas à une enquête régulière.

Frédéric, ce jeune et impétueux chevalier, s'avança alors en disant d'une voix forte: Ce prince, si miraculeusement sauvé, se livrerait aux mains des traîtres! il n'aurait échappé à ses meurtriers que pour trouver ici, dans son propre château, une perte d'autant plus certaine!

Hugo s'élança de son siége, mais l'abbé s'avança tranquillement au-devant de lui, en disant d'un air solennel:

— Il a raison. N'avez-vous pas fait entendre assez clairement que vous nous regardiez, nous et notre auguste prince, comme des traîtres? — Quel ménagement auriez-vous encore à garder, si ce noble prince était une fois en votre pouvoir? Et ne rougirait-il pas de remettre sa vie et ses droits à votre jugement passionné?

—Quelque jeune que je sois, dit Wachsmuth qui ne pouvait plus se contenir davantage, permettez-moi, mes amis, de vous adresser aussi quelques mots. Comment se fait-il que toutes les voix ne se réunissent pas pour engager notre princesse, dont la jeunesse est maintenant si peu aidée de conseils, à reconnaître son père? N'est-ce pas là son premier devoir? Chacun, paraît-il, oublie l'intérêt général et suprême pour ne songer qu'à soi. Mais votre cœur, noble Jeanne, devrait renverser tous ces plans de l'égoïsme qui s'opposent à votre véritable bonheur. Faites-nous l'honneur, princesse vénérée, de vous rendre, dans notre compagnie, auprès de votre père, et tout se terminera ainsi de la manière la plus satisfesante.

—A votre avantage, s'écria Humbercourt, qui ne put maitriser plus longtemps sa colère; nous connaissons

bien vos discours, vos projets et vos inutiles négociations. Le misérable moine mendiant jettera volontiers dans vos bras la fiancée, qui lui est indifférente, à condition de posséder le comté, ou peut-être le vendra-t-il ensuite, au prix coûtant, à vous et à votre père.

— Misérable ! s'écria Wachsmuth hors de lui, cet infâme mensonge est l'arrêt de votre mort, et mon glaive vous fera rentrer dans la poitrine cette outrageante parole. On sait bien ce que fait et ce qu'a déjà fait votre père Hugo pour vous rendre propice la plus belle et la plus infortunée jeune fille de son pays.

Ciel ! s'écria Humbercourt : infâme félon, voici mon gant : si tu oses le relever, c'est le gage, c'est le sceau qui marquera ta dernière heure.

Wachsmuth veut répliquer, mais la voix tonnante de Hugo ne le lui permet pas. Celui-ci réprimande d'abord son fils et plus fortement encore Wachsmuth ; tout à coup, Jeanne, embellie par la plus noble colère, se lève et dit d'une voix entrecoupée: —Est-ce pour assister à cette ignoble lutte de passions vulgaires, qu'on m'a appelée ici ? chacun prétend qu'il m'honore et qu'il m'aime, et tous m'outragent. Suis-je donc une balle qu'on peut se rejeter dans tous les sens ? suis-je un butin que se disputent des brigands ? Je ne suis jamais descendue si bas, et si le comte Hugo ne peut défendre ma dignité, si ses adversaires, qui prétendent agir au nom de mon père et au mien, ne me témoignent pas plus d'égards, il faut bien que je cherche du secours ailleurs.

Et, sans saluer personne, elle s'éloigna promptement, dans une noble attitude. Hugo, qui ne s'était pas attendu à ce dénouement, demeura tout confus ; Wachsmuth

dans sa colère avait déjà quitté la salle, et Humbercourt se disposait à le suivre, lorsque son père le retint d'un bras vigoureux.

Pendant que tout était en rumeur dans la salle, Ferdinand s'approcha de Hugo et lui dit d'un air plein de réserve : — Pourquoi, noble comte, avez-vous repoussé d'une manière si absolue la proposition de la princesse, de remettre la décision de cette grande affaire à l'arbitrage du roi de France? C'est le parti qui me paraît le plus sage, sinon le seul que nous ayions à prendre; envoyez des messagers à ce roi si prudent, avant que le pays entier soit ruiné par les troubles, par la guerre et par la discorde.

—Vous aussi, sage Daniel, vous, jeune inconnu? dit Hugo d'un ton ironique; nettoyez plutôt le fourreau de votre petite épée dans vos heures de loisir, si vous aimez à vous occuper, et à tenir votre esprit en haleine.

Humbercourt se mit à rire : mais Ferdinand les toisa tous les deux d'un regard fier et calme. Seigneur régent, reprit-il d'un air résolu, nous sommes dans un temps de dissensions où le moindre service devrait être accepté avec reconnaissance. Il est temps d'aiguiser le tranchant du glaive, et je saurai m'en servir au jour du danger pour la juste cause de la princesse, sans m'inquiéter de votre langage déplacé.

Il quitta la salle avec beaucoup d'autres. Hugo dit alors à son fils — il a raison, le jeune homme ! Voici la guerre ! mais je ne te pardonnerai jamais d'avoir parlé si mal à propos et avec tant d'étourderie. Ce sont les mineurs qui ont aujourd'hui tenu la campagne au Conseil ; nous verrons s'il en sera de même sur le champ de bataille. Quant à toi, je te défends, si tu ne veux en-

courir ma colère et ma malédiction, de provoquer présentement ce Wachsmuth. Le temps viendra de compter avec lui. Il faut songer en ce moment à des choses bien plus importantes.

Ainsi s'était séparé le prétendu Conseil, sans prendre la moindre résolution. La députation s'en alla retrouver Baudouin et sa suite. Des nobles et des bourgeois de la ville se joignirent au cortège. Robert le brun les accompagna, et se vit honoré de tout le monde, pour avoir reconnu le grand prince.

Hugo conféra avec son ami Tillen. Il réunit autour de lui la noblesse de la ville et de la campagne, les hommes qui avaient toujours tenu son parti et qui étaient ennemis de Conrad. Ses émissaires rencontrèrent dans la bourgeoisie nombre de gens qui embrassèrent volontiers sa cause par haine pour le clergé; et même des campagnards, que les prêtres avaient souvent traités d'hérétiques et d'Albigeois, se montrèrent disposés à suivre sa bannière. Cependant le calme sembla renaître dans la ville de Gand après le départ des agitateurs.

La suite à une prochaine livraison.

A Mme MARIE ***.

Dieu peut donner aux Rois et sceptre et diadème,
Ambitieux hochets de la grandeur suprême,
Qu'un peuple, en se jouant, fait voler en morceaux;

Il peut donner aux Grands des honneurs et des titres,
Du sort de vingt cités les rendre les arbitres,
Enchainer à leur joug un monde de vassaux;

Au Poète, donner des jours sereins et calmes;
A l'Artiste, un beau front tout rayonnant de palmes,
Des triomphes sans fin, des succès inouïs;

Au Riche, des trésors à n'en savoir le nombre;
Au Grand Homme, une époque à couvrir de son ombre;
Au Savant, le secret des temps évanouis;

Il peut au Conquérant donner toute la terre,
Par delà l'Atlantique un tombeau solitaire,
Sublime monument sur les âges jeté!...

La beauté, don du ciel, axe, pôle, lumière;
Etoile sur nos fronts qui brille la première,
Lorsqu'au matin des ans l'homme se cherche encor,

Et qu'éteint la dernière, au penchant de la vie,
L'Espérance, toujours, hélas! si tôt ravie,
Ange gardien, dont nul ne peut fixer l'essor;

Centre où se confondant, vers un seul but poussées,
Aboutissent toujours nos cent mille pensées,
Quels que soient leur tendance et leur point de départ,

Pour qu'il ne soit pas dit qu'en nos jours de tumulte,
Où croulent à l'envi lois, temple, mœurs et culte,
Dieu ne nous a laissé sa trace nulle part;

Pour que l'homme du moins, dans ses moments de doute,
Vers un monde meilleur retrouve encor sa route,
Qu'il sente se raidir son courage abattu,

En contemplant le ciel dans sa plus noble image,
Et que l'amour du beau parfois le dédommage
De cet amour du bien qu'on nomme la vertu.

Ad. Mathieu.

A MON FILS.

Enfant aux blonds cheveux, aux vingt ans près d'éclore,
Au front d'albâtre, empreint d'ineffable douceur,
Toi, dont la pâle joue en rose se colore,
Au moindre mot qui vient du cœur;

Homme qui t'accomplis, à l'âge qu'on envie,
Qui te penches déjà sous un triste penser,
Ame qui prends ton vol à travers cette vie,
Cherchant une âme où te poser;

J'en ai vu (sans mes yeux aurais-je pu le croire)
Du plus honteux savoir fières à dix-sept ans,
En propos effrontés se dresser une gloire
Dans la liste de leurs amants.

Toi, tendre arbuste en fleurs, qui veux livrer au monde,
Par les routes du ciel, tes étamines d'or,
Oh ! garde que jamais la fleur nauséabonde
Ne vienne absorber ce trésor ;

Détourne ton parfum de la corolle impure ;
Il est des lys encor pour qui sait les chercher :
Plus ils sont blancs, et plus sous la feuillée obscure
Ils se plaisent à se cacher.

O mon fils, ô mon fils ! sous l'aile de ta mère
Consens à revenir t'abriter quelque temps !
Viens, nous irons au temple unir notre prière
Pour les beaux jours de ton printemps.

C'est là, près de l'autel, à genoux sur la dalle,
Que la vierge modeste apporte sa ferveur ;
C'est là que la senteur de la vertu s'exhale,
C'est là qu'il faut croire au bonheur !

Mme Ina G. Des Varennes.

A UN JEUNE POÈTE.

Pourquoi dans la douleur consumer ce délire
Qui s'exhalait en accords ravissants?
Chantre inspiré! poursuis, reprends la lyre,
Et dans nos cœurs émus fais vibrer tes accents.

Bannis ces noirs pensers, réveille ton courage,
Sans murmurer subis la loi du sort :
Si ton esquif est battu par l'orage,
L'espérance t'appelle et signale le port.

L'adversité t'opprime! — As-tu pensé, poète,
Qu'exempts d'ennuis, de luttes, de travaux,
Sous les lambris où l'opulent végète
Tes jours s'écouleraient dans un lâche repos?

Eh bien! descends alors des hauteurs du génie,
N'aspire plus à l'immortalité;
Pour un peu d'or flatte la tyrannie,
Aux pieds de la fortune abaisse ta fierté.

Des vulgaires honneurs ouvre-toi la carrière,
Courbe ta tête au joug de la faveur,
Brise ton luth, et que ton âme altière
Se livre au tourbillon d'un monde corrupteur.

D'illustres parvenus sois le chantre docile;
Convive heureux à leurs brillants festins,
Sois souple, adroit, adulateur, servile,
Pour t'élever un jour au rang des... baladins.

Vois-tu ces courtisans, qu'un maître sait réduire
A trafiquer des plus nobles talents,
Suivre ses pas, épier son sourire,
Mendier à genoux ses bienfaits insolents?

Quand, opprimés, proscrits, ces bardes magnanimes,
Dont le destin n'a pu courber les fronts,
A l'avenir jetaient leurs chants sublimes,
D'ingrats contemporains les abreuvaient d'affronts.

Souvent de leurs transports, de leurs vœux, de leurs peines
Les noirs cachots étaient seuls confidents :
Souvent leur luth vibrait au bruit des chaines,
Et murmurait encor des vers indépendants.

Mais toi, jeune écrivain! connais-tu l'infortune?
Raconte-nous tes douleurs, tes revers :
As-tu senti la misère importune,
Réponds : as-tu gémi dans l'exil, dans les fers?

Va, ne t'afflige point de ton destin contraire;
La pauvreté ne saurait t'avilir;
Ne brigue pas le laurier mercenaire,
Et ta gloire en ira plus belle à l'avenir.

Rouvre ton âme ardente aux sources de l'étude,
Fuis les faveurs de stupides Crésus;
Recueille-toi, va dans la solitude
Amasser des trésors de talents, de vertus.

D. M.....

BEAUX-ARTS.

EXPOSITION DE BRUXELLES EN 1842.

Plus de six cents tableaux tapissent les salons de l'exposition des Beaux-Arts. Quatre cents noms figurent sur le catalogue. Nationaux ou étrangers, les artistes en foule ont répandu à l'appel, ont offert au public les fruits de leurs études et de leurs inspirations. La carrière continue d'être encombrée; des noms nouveaux sont inscrits parmi ceux des grands peintres; des triomphes sont proclamés..... Mais que de chûtes, que d'efforts impuissants, que d'impardonnables bévues, que de cruelles déceptions! Nous l'avons déjà dit : il faut applaudir à cette émulation puissante qui pousse les hommes de génie à produire de grandes choses. Mais pourquoi toujours tendre une main trop indulgente à ces artistes enfants qui, jeunes ou vieux, ne promettent ou ne tiennent rien, et qu'une déplorable erreur a lancés dans la carrière des arts? Comme en 1839, nous voulons signaler le danger d'un système qui a pour résultats d'accorder les honneurs du salon à une multitude de mauvais tableaux et de caresser, en quelque sorte, les illusions que fait naître l'amour-propre dans l'esprit des jeunes gens qui tiennent la palette, sans avoir ni les hautes facultés de l'invention ni l'habile entente des couleurs, et qu'une bien pardonnable mais bien fatale ambition expose aux traits de la critique qui les blesse et quelquefois les tue.

Nous ne voulons pas nommer ces artistes. Ils sont nombreux au salon de 1842, et nous espérons que la comparaison qu'ils ont pu faire de leurs tableaux avec ceux des bons peintres, les aura éclairés sur leur avenir. Quant à nous, qui nous donnons pour mission principale de signaler à nos lecteurs les belles toiles du

salon, nous nous bornerons, sur ce point, à des réflexions courtes, mais précises : nous persistons à croire que les juges du concours, que les arbitres des Beaux-Arts devraient mettre plus de rigueur dans leurs décisions ; il y a un terme moyen d'appréciation que nous voudrions voir suivre dans les délibérations de ce tribunal du bon goût, auquel le choix du gouvernement donne une mission importante et délicate, une mission vraiment sociale et dont l'accomplissement se rattache, il faut le dire, aux grands faits de la civilisation.

En effet, l'art, qui est né avec l'homme, qui a suivi les progrès de l'humanité, qui a subi. comme toutes les choses sociales, des révolutions nombreuses et profondes, qui est tombé dans le désordre aux époques de trouble, qui a repris beauté et perfection dans les temps de paix et d'organisation, l'art est le symbole du beau et du vrai dans le monde moral : l'art est donc une chose sainte, une chose digne d'un culte pur et sincère; et ceux qui président à ses destinées doivent sentir en eux l'émotion que donne le sentiment des grandes choses, quand l'esprit en mesure la portée et que le cœur en reçoit le contact.

Ainsi, décernez aux grands artistes de souverains honneurs, nous vous y invitons; accordez aux jeunes émules, que réclame déjà la gloire, de généreuses récompenses, nous y applaudissons. Ouvrez à tous ceux-là les portes du sanctuaire, car la publicité est l'aiguillon le plus puissant. Mais écartez, nous vous en supplions au nom de l'art, au nom du goût, au nom du beau, écartez tant de toiles mal lavées, qui n'ont de bon que le cadre, et qui, comme composition, comme dessin, comme coloris, n'annoncent que les vains efforts d'une malheureuse ambition. Craignez de convier au banquet des arts ceux qui n'en peuvent supporter la substantielle nourriture. Encouragez, soutenez, poussez les athlètes vigoureux, que les premières luttes fatiguent sans épuiser leurs forces. Mais en revanche, et en vertu du même principe, découragez, c'est le mot propre, découragez par une sévérité bien entendue ces combattants débiles et mous, voués à la défaite et qui, brisés par le combat, seront hors d'état peut-être d'accepter une autre carrière ou de se créer une autre existence.

L'art, demandions-nous il y a trois ans, ne devient-il pas l'in

dustrie d'un trop grand nombre d'élèves? Ne devons-nous pas craindre qu'on ne fasse de l'art une marchandise? Et n'est-ce pas pousser les artistes à un déplorable trafic que d'ouvrir, même aux plus médiocres, les galeries nationales? Ne transforme-t-on pas les salons d'exposition en bazars de tableaux, lorsqu'on y admet toute cette cohue de toiles grandes ou petites qui demandent un acheteur plus ou moins ignorant, et dont les auteurs font de la question d'art la moindre de leurs préoccupations? C'est pourtant là, nous en avons la conviction sérieuse, que mène le système d'indulgence excessive. Nous savons qu'à Paris ce système est également admis, et que d'ordinaire le salon du Louvre regorge de morceaux médiocres ou mauvais : mais ce qui se fait mal à Paris ne doit pas se faire mal à Bruxelles : on occasionne, nous le répétons, un fâcheux encombrement dans la carrière des arts, chaque fois qu'on accueille trop facilement les premiers fruits d'études incomplètes, les travaux informes d'élèves sans ressources.

Nous insistons bien longtemps sur ce point : c'est que nous redoutons par-dessus tout la décadence des arts; c'est que nous sommes à une époque d'engouement pour les artistes, à une époque d'*artistomanie*, qu'on nous passe cette expression, et nous craignons qu'à force de vouloir trouver partout des artistes, on ne produise que des marchands de peintures. Les Beaux-Arts ont subi, en Belgique, depuis un petit nombre d'années, une véritable restauration; les vieilles inspirations de l'école flamande sont venues s'emparer de quelques-uns de nos jeunes compatriotes; les belles et saintes traditions des anciens maîtres ont reparu sur un petit nombre de toiles magnifiques; et pour attester cette résurrection des choses artistiques, pour consacrer l'alliance intime de la liberté et des arts, des statues ont été dressées non seulement à Rubens et à Grétry, mais à la Belgique libre et victorieuse; Anvers et Liége, patries de la peinture et de la musique, ont voulu faire revivre deux artistes illustres, peu de temps après que Bruxelles avait vu s'élever le monument qui forme aujourd'hui le symbole de notre émancipation.—Mais, disons-le, s'il est vrai que les arts, en même temps que la nationalité, ont repris chez nous une vie nouvelle et puissante, il est également vrai que l'a-

mour des arts tend à tourner en manie et qu'il peut produire des résultats opposés à ceux que nous voulons atteindre. C'est pour parer à ces désastreuses conséquences que nous désirons voir, chez les hommes chargés de la direction des choses artistiques, une manière d'agir qui serve de correctif à l'engouement public et qui maintienne avec fermeté l'art dans la sphère d'où il ne doit point dévier.

Ceci, nous le disons sans préjudice à l'admiration que nous font éprouver les progrès déjà accomplis. Les nombreux triomphes de nos artistes nous ont causé une joie profonde, inspirée par un patriotisme vrai. Depuis dix ans, nous avons souvent écrit sur les arts, et cette admiration, cet orgueil, nous les avons toujours exprimés. Mais toujours aussi, nous avons manifesté les mêmes craintes. Voyant circuler une sève chaude et rapide chez un petit nombre d'artistes, nous applaudissions, avec le public entier, à leurs œuvres magnifiques : mais nous n'avons jamais oublié que la peinture, la sculpture, l'architecture ne sont, comme la poésie, accessibles qu'au petit nombre. Que dire en voyant une foule de jeunes gens demander, sinon des lauriers, du moins la fortune à ces arts difficiles? D'autres que nous sans doute, mûs par le même sentiment, également dégagés de toute prédilection ou de toute animosité personnelle, préoccupés surtout de la véritable et solide restauration des arts en Belgique, auront fait des observations semblables aux nôtres et approuveront cette expression générale d'une inébranlable conviction.

Du reste, ce que nous disons ici s'entend surtout de la grande peinture, de la peinture historique et religieuse : dans cette peinture doit se montrer *le génie de l'art*, qui est le sentiment et l'expression du réel et de l'idéal, ces deux mondes, domaines de l'artiste. La peinture historique, qui semble produire le réel par l'idéal; la peinture religieuse, qui semble au contraire produire l'idéal par le réel : c'est-à-dire que, dans la première, les faits revivent grâces à l'invention de l'artiste; tandis que, dans la seconde, les symboles se matérialisent et prennent une forme qui les représente. Aussi, la peinture religieuse nous semble-t-elle le grand écueil des artistes et la cause de leurs plus tristes naufrages : nous en avons d'affligeants exemples au salon. La

ture historique, plus accessible à ces génies fougueux que
housiasme transporte et que l'étude éclaire, exige peut-être
de force, mais moins de profondeur que la peinture reli-
se : à cet égard l'exposition nous offre des morceaux capitaux
nous signalerons avec infiniment de plaisir.

uatre cents noms, avons-nous dit, sont inscrits au catalogue.
mi ces noms, nous aimons à retrouver ceux, déjà célèbres,
Gallait, Wiertz, Debiefve, Leys, Madou, Dejonghe et de
n d'autres en possession de la faveur du public : mais nous
rettons fort que d'autres maîtres n'aient pas cru convenable
se produire au salon. Ainsi MM. Wappers, De Keyser, De
ckeleer, Dyckmans, Coomans, Brias, Eug. Verboeckhoven
sont abstenus ; quelques-uns d'entre eux ont même préféré
oyer leurs tableaux à l'étranger... C'est se montrer peu recon-
ssants envers un pays qui a si souvent applaudi à leurs succès.

is croyons qu'un artiste célèbre se doit au public; qu'il
obligé de lui rendre compte, en quelque sorte, de tous ses
fs-d'œuvre ; et que s'abstenir de le consulter, lorsque l'occa-
s'en présente, est un procédé peu digne d'approbation. Aussi,
s nous sommes demandé pourquoi ces peintres, dont les uns
reçu les plus grands honneurs, dont les autres peuvent y as-
r, n'ont pas daigné relever l'éclat d'une exposition solennelle
l'exhibition de quelque œuvre de grand mérite. Ces artistes ne
gnent-ils pas d'être accusés d'épuisement? Et tandis que
lques amis, qui ont pu connaître leurs travaux, savent que
ta lent grandit tous les jours, le public ne finira-t-il point
croire que leurs premiers efforts les ont fatigués et qu'ils ne
nt plus produire? Il y a vraiment, dans cette indifférence,
lque chose d'inexcusable, et tout le monde a dû improuver une
i singulière abstention. Une exposition n'est pas exclusive-
t ouverte aux élèves, elle appelle aussi les maîtres; elle sert
nstater l'état réel des arts dans un pays, et les grands artistes
ent y fournir leur contingent. C'est un témoignage de juste
ect pour le public, et il n'est permis à personne de s'y refu-
Si les maîtres désertent ces solennités, si les artistes, parce
ls n'ont plus à espérer des récompenses ou des distinctions,
aignent de se produire au grand jour, ne peut-on pas dire

qu'ils ne font pas de l'art surtout par amour pour l'art, mais qu'ils n'ont travaillé que pour se faire une réputation qu'ils exploitent ensuite, sans autre souci que les gros bénéfices?.. Voilà ce que l'on se disait, et nous n'hésitons pas, dans l'intérêt de leur renommée comme dans celui de l'art, à leur signaler le danger d'une conduite que l'on a été en droit de condamner.

Nous avons, du reste, de quoi nous consoler, et pour le prouver nous allons, sans plus de retard, examiner ce qui nous a frappé au salon de 1842. Et d'abord, voyons ce que M. Wiertz a exposé.

Comme tous les esprits doués d'une originalité puissante, M. Wiertz montre une remarquable indépendance de système et de conduite. On se rappelle le mépris qu'il affecte de professer pour la critique et l'étrange concours dont son fameux *Patrocle* était le prix. Nous avons blâmé, en son temps, cette excentricité; nous n'y reviendrons plus. Ces libertés, peut-être trop hardies pour le vulgaire, ont soulevé des haines qui se formulent en critiques acerbes et envenimées, et des ennemis systématiques semblent poursuivre un artiste d'une haute valeur et dont tous les pas retentissent dans le monde artistique.

Nous ne disons rien de trop, lorsque nous proclamons M. Wiertz un peintre du premier ordre, d'une allure franche, plein de fécondité, de puissance et d'éclat : nous savons que bien des gens, en nous lisant, crieront à l'engouement, et c'est pour cela que nous voulons nous mieux expliquer. M. Wiertz jouissait à Rome d'une réputation déjà brillante, et ses maitres pressentaient son avenir, lorsqu'il arriva en Belgique avec son *Patrocle*. L'exhibition de cet ouvrage fit une impression profonde: les avis se partagèrent sur le mérite du tableau, mais tous reconnurent dans le jeune auteur une hardiesse puissante et un génie vigoureux, quoique téméraire; le nom de Wiertz passa par toutes les bouches, et sa place, dès lors, fut marquée au premier rang. Vainement ses adversaires et certains critiques voulurent-ils détrôner cette royauté nouvelle : M. Wiertz continua ses travaux et ses études, et toujours original, toujours fécond et grand, il conçut une œuvre gigantesque qui pût faire voir de quoi il était capable; il exécuta, sur une vaste échelle, *la révolte de l'enfer contre le ciel.*

Ce tableau, qui a 45 pieds sur 30, a été exposé dans le temple des Augustins, seul bâtiment capable de le contenir. C'est une œuvre colossale, achevée, dit-on, en moins de six semaines, et qui nous a profondément ému. En contemplant cette toile, en pensant à la puissance de conception que manifeste cette composition, en appréciant les difficultés de dessin et de coloris que l'artiste a vaincues, en calculant aussi la rapidité du pinceau qui a couru sur une telle étendue, nous avons cru voir l'artiste aux prises avec les plus hautes inspirations, et nous avons été tenté de lui appliquer ces vers, où un grand poëte peint admirablement l'angoisse du génie en cours de produire :

Il entend retentir ces orages intimes
Qui des cœurs inspirés parcourent les abimes,
Et doivent tôt ou tard au dehors éclater
Pour féconder le mondeou pour le dévaster (1).

Il a fallu en effet que l'artiste fût entraîné par une bien impérieuse vocation, qu'il fût soutenu par une volonté bien énergique, pour commencer et achever un pareil tableau. Et une telle entreprise, et une telle exécution ne sont-elles pas déjà les signes infaillibles du génie? Dût-on même trouver, sur cette toile immense, des défauts, des lacunes, des exagérations, ne faut-il pas reconnaître, dans l'ensemble, la plus haute et la plus précieuse faculté de l'artiste, nous voulons dire : la conception? Et quelle conception? *La révolte de l'enfer contre le ciel*, c'est-à-dire, la représentation du plus redoutable symbole, de l'invasion du mal, de la lutte du mal avec le bien, de la persistance du mal malgré de nombreuses défaites, de la victoire du bien après d'effrayants combats et de profonds bouleversements. — L'artiste nous montre les démons foudroyés par les anges : les montagnes, que ces sacrilèges assaillants ont escaladées, sont brisées en blocs énormes, écrasant ceux qui les portent et s'écroulant avec eux dans l'abîme enflammé ; les anges, calmes et forts, armés du glaive flamboyant et de la foudre, plongent dans le gouffre leurs adversaires, qui, en tombant, s'ac-

(1) Jean Reboul, *le dernier jour*, Ch. VI.

crochent aux anfractuosités des rochers et semblent menacer encore les cieux irrités. Les démons sont précipités pêle-mêle et forment un long chapelet d'hommes gigantesques qui se tordent et se contournent en cent façons diverses. Voyez ce géant qui s'efforce de repousser de dessus sa poitrine un lourd fragment de granit, et qui, sentant s'échapper sous ses pieds le rocher qui le porte, succombe écrasé ; voyez cet autre, aplati par la foudre le long d'un pic fendu en deux parts ; voyez ce groupe formidable entraîné dans l'espace et présentant les géants vaincus dans les plus horribles angoisses : il y a là de grandes études anatomiques, une connaissance profonde de la structure humaine, une incontestable précision de dessin. Ajoutez à ces mérites de composition et d'ordonnance, de dessin et d'expression, un coloris vigoureux et sombre, et vous aurez, je pense, tout ce que la critique peut exiger d'un peintre.

Nous sommes loin de soutenir que cette immense toile est sans défauts, mais elle resplendit de beautés. Ces défauts, nous ne voulons pas les détailler : ce serait descendre à de puériles chicanes. Ces beautés, elles éclatent de toutes parts, elles frappent l'esprit et exaltent le cœur. Cette grande poésie nous transporte. On pardonne à Corneille une expression hasardée, on admire sa sublimité. Voilons ces taches peu nombreuses d'un vaste tableau, pour applaudir à la puissance de M. Wiertz : il est fort par la pensée, il est fort par l'exécution. Et si nous consignons ici franchement ces éloges, nous sommes heureux de pouvoir dire que, comme nous connaissons à peine M. Wiertz, le sentiment du vrai dicte seul notre jugement.

M. Wiertz se pique de travailler vite. Sa *Révolte de l'Enfer*, il l'a faite en quarante jours ; il a achevé son *Martyre de St.-Denis* en trois jours ; il n'a employé qu'un seul jour à peindre sa *Jeune fille nue ;* les dates que l'artiste inscrit sur ses toiles nous font connaître ces tours de force. — Quoique le mérite d'un peintre ne soit pas précisément de travailler vite, nous devons convenir que les deux tableaux que nous venons de désigner offrent des qualités remarquables : dans le St.-Denis, le martyr vient d'être décapité, et il a saisi sa tête qu'il présente, des deux mains, à ses bourreaux ; voilà certes une folle idée, quoique bien drama-

tique. Le St.-Denis est plein de mouvement, il avance violemment les bras qui portent la tête, et cette tête est empreinte d'indignation. On conçoit l'expression des physionomies des bourreaux et des assistants; ils reculent épouvantés, les cheveux hérissés, succombant sous le poids de l'horreur. On voit, à plusieurs défauts, que ce tableau a été fait vite, et il manque un peu de cette vigueur à laquelle M. Wiertz nous a accoutumés ; mais on reconnaît la touche ferme et rapide du maître, la sûreté du trait et la vérité des expressions; celles-ci sont si fortement fixées, que l'on est ému en les regardant, même superficiellement.—La *Jeune fille nue* est d'une touche délicate et gracieuse; là-bas, le pinceau creusait la toile et la couleur éblouissait l'œil: ici, les teintes douces et les contours veloutés font douter si c'est bien le même artiste qui a manié le pinceau. — M. Wiertz a encore exposé un tableau de genre : c'est sa fameuse carotte chargée de fourmis, de chenilles, de moucherons, etc.; c'est une carotte que je suppose peinte à la loupe, excentricité nouvelle qu'on sera peut-être assez enfant pour reprocher au grand peintre, mais où nous ne voyons que l'expression de ce désir imprudent, clairement manifesté par le fécond artiste, de s'essayer dans tous les genres.

En effet, on sait que M. Wiertz, comme peintre, n'a de leçons à recevoir de personne et qu'il peut en remontrer à bien des maîtres. Comme littérateur, il a remporté le prix du concours ouvert, il y a deux ans, à Anvers, pour l'éloge de Rubens. On nous a assuré qu'il est musicien, et nous serions assez curieux de lui voir obtenir la palme du compositeur. Il y a plus, voici qu'il est devenu sculpteur; il a exposé une statuette de plâtre, *une femme athlète*, du tiers de nature environ, et, certes, fort bien modelée: elle est légèrement courbée et comme accroupie, le corps penché sur la hanche gauche, la tête tournée et le front levé de manière à tenir en équilibre, sur la pointe, une épée posée sur la racine du nez : la pose, l'action représentée, les flexions du corps, tout cela, encore une fois, est choisi sans doute pour augmenter les difficultés d'exécution, et nous pouvons l'affirmer, cette petite statue a plu assez généralement. Il y a de la grâce et de la souplesse dans les mouvements, et si la pose parait un

peu pénible, cela vient non pas de l'erreur de l'artiste, mais du fait représenté : la petite saltimbanque a causé surprise et plaisir au public : est-ce bien ce sculpteur qui a peint la *Révolte des Démons?*

Chez M. Wiertz tout est chaude couleur, conception forte et grande, poétique témérité ; chez M. Navez tout est froide ordonnance et coloris recherché. Voyez la *Résurrection de Lazare*, qui occupe la place d'honneur du salon : c'est une grande toile, chargée de personnages, éclatante de toute espèce de couleurs, où il y a beaucoup de choses bien dessinées, où des vêtements longs et souples sont minutieusement drapés, où plusieurs groupes sont espacés avec soin..... Mais est-ce bien là cette grande et sublime scène de l'Évangile? Est-ce là ce Christ qui dit : *Ego sum ressurrectio et vita;* qui s'écria en pleurant et dans une angoisse profonde: *Tollite lapidem... Lazare, veni foras... Solvite eum et sinite abire...* Voyons-nous sur ce visage la divine humanité et l'enfantement du plus grand des miracles? Est-ce Dieu qui montre aux hommes sa puissance et qui convainc les incrédules : *multi crediderunt in eum* (1)? Et autour de lui, où est cette commotion foudroyante qui a dû frapper les assistants? Nous voyons des regards effrayés, curieux ou distraits, nulle part nous n'avons vu cette impression en quelque sorte électrique que l'apparition de Lazare a dû causer : *statim prodiit qui fuerat mortuus*, dit l'Écriture, et à ce moment sans doute, Marthe et Marie et les Juifs qui entouraient Jésus durent succomber sous le poids de la surprise et de l'admiration. Nous-même, qui assistions à la représentation du miracle, nous avons dû probablement ressentir un grand enthousiasme? Nullement; nous sommes resté froid, notre cœur n'a point battu plus vite, notre œil n'a pas été charmé, notre esprit n'a pas été satisfait.

Or, voici la maxime : « Le véritable objet, l'objet fondamental »des Beaux-Arts étant d'agir sur le sentiment et l'imagination, »tout ce qui les rapproche davantage de cet objet est en même »temps ce qui est le plus conforme à la nature.... Ainsi les arts »sont d'autant plus conformes à leur propre nature qu'ils sont plus

(1) Evang. St.-Jean. Cap. XI.

ablement passionnés ; qu'ils touchent et émeuvent davan-
; que leurs traits sont plus vifs et plus pénétrants ; qu'ils sa
mieux aller au fond des âmes.... (1) » Eh bien! avons-
ressenti au fond de l'âme cette émotion nécessaire? Non.
ité n'a donc pas atteint son but ; le tableau qu'il a achevé à
e peine n'est donc pas bon. Un bon tableau doit exciter les
ns, sinon c'est un morceau de peinture, ce n'est plus une
d'art. « L'art, se demande un théoricien plein de sens, ne
rait-il pas produire des objets qui excitassent en nous des
ions artificielles, capables de nous occuper pour le moment
nous les sentons, et incapable de nous causer dans la suite
peines réelles ou des afflictions véritables ? La poésie et la
ture en viennent à bout. (2) » M. Navez a-t-il excité en nous
ssions artificielles ? Il ne les a pas excitées. Sa grande toile,
rieusement coloriée, nous fait voir le Christ, et Lazare sor-
e sa fosse, et Marie, et des Juifs, et des vêtements rouges,
et bleus, et des taches de toutes les couleurs dans toutes les
s du tableau, mais elle ne représente pas la *Résurrection de*
e, c'est-à-dire qu'elle ne nous fait pas ressentir les passions
il y a dix-huit siècles, les assistants ont ressenties en pré-
du divin enfant de Marie. — En vérité, nous ne saurions
er M. Navez d'avoir lui-même, par ce tableau, porté atteinte
elle réputation.

sainte Vierge et Marie-Madeleine pleurant le Christ, une
famille, une *jeune fille donnant un papillon à de jeunes se-*
offraient moins de péril au peintre gracieux qui devrait,
e nous l'avons déjà dit, se renfermer dans des tableaux
les et doux, et qui ferait bien d'éviter les grandes entre-
au-dessus des forces de son pinceau. — M. Navez a exposé
plusieurs bons portraits : nous apercevons aussi deux
s dessins dont nous ne dirons pas ce que nous pensons.

ci le *Naufrage du Vengeur*, par M. Slingeneyer..... Bravo,

- C. Dunoyer.

'abbé Du Bos, dans les *Réflexions sur la poésie et la peinture*, part. I,
ouvrage excellent et qui mériterait d'être étudié par les artistes et les
rs des arts.

jeune poëte ! Vous êtes de la bonne école, vous êtes inspiré, vous êtes fort et habile, et le public ému vous applaudit. Vous nous faites sentir, par votre tableau, ce que la réalité nous eût fait sentir. *In intimos penetrat affectus.* (1) Voyez : le *Vengeur* s'enfonce dans la mer : le long du mât brisé quelques républicains menacent encore leurs ennemis, et, déployant le drapeau tricolore, crient : *vive la liberté!* Que d'enthousiasme, que de mouvement, que de rage parmi ce groupe de héros ! L'un soulève avec effort son drapeau déchiré; l'autre, déjà dévoré par l'abîme, raidit les bras pour menacer encore; celui-ci, le poing fermé et le visage contracté, semble insulter à son ennemi; celui-là, scène touchante! au moment de périr, veut sauver encore un campagnon englouti; enfin, dominant tous ses frères d'armes, écoutez ce représentant du peuple en costume, poussant, avec enthousiasme, le cri de liberté.—Nous ne discuterons pas le point, fort douteux, de savoir si l'épisode du *Vengeur* est historique; on a élevé à cet égard des contestations sérieuses : mais, vrai ou faux, ce fait nous a valu une ode magnifique de Lebrun et nous vaut aujourd'hui le beau tableau de M. Slingeneyer. — Cet artiste est élève de Wappers; il est tout-à-fait de cette école flamande, que caractérisent la force, la hardiesse, le coloris harmonieux et solide; inconnu jusqu'à ce jour, ce jeune artiste se révèle avec éclat, il se pose haut et bien, et il doit aller loin pour rester digne de lui-même. M. Slingeneyer a le sentiment de l'art et il connaît le chemin du cœur de ceux qui jugent ses travaux : il nous émeut, il sait donc peindre; il a su nous plaire et nous intéresser. — Le groupe manque peut-être d'espace; la toile est peut-être un peu petite pour contenir aisément ces robustes colosses; mais qu'importe? Le drame est palpitant de vie et de vérité, nous sommes satisfaits; car, pour nous : « le plus grand peintre est celui dont » les ouvrages nous font le plus de plaisir. (2) » Nous pouvons donc constater et proclamer un triomphe et inscrire un nom de plus parmi les bons artistes de la jeune école.

En face du *Vengeur*, scène mouvante et tumultueuse, nous

(1) Quintil. *Instit. Or.* lib. 2, cap. 3.

(2) Dubos, p. 1, s. 2, 49.

voyons l'*Interrogatoire de don Carlos*, étude touchante et sentie. Dans ce tableau, M. Kremer, qui n'avait jamais abordé la grande peinture historique, s'est montré excellent artiste, observateur philosophe et coloriste habile. Don Carlos, en proie à une fièvre délirante, est assis sur un grabat, dans son cachot; le grand inquisiteur Spinosa l'interroge et cherche, malgré l'état de détresse du malheureux prince, à lui arracher des réponses qui ne peuvent être lucides; le confesseur du prisonnier, moine vénérable et bon, s'efforce de le calmer. Il y a, dans cette scène, bien des passions en jeu : chez le fils que Philippe II a voué à la mort, l'égarement de la fièvre, l'effort de l'intelligence presque éteinte, l'affaissement du corps après une longue et étroite captivité; chez le prélat chargé d'arracher au jeune homme ses derniers aveux, la sévérité, la persistance, la menace, la colère; chez le pauvre religieux, la pitié, la douceur, le chagrin; au fond du tableau, un serviteur en larmes, quelques moines indifférents ou curieux; partout une sombre mélancolie. — M. Kremer doit se féliciter du succès de son tableau; il est d'une ordonnance excellente, d'un beau et harmonieux coloris, d'une philosophique expression : désormais M. Kremer peut choisir dans l'histoire et en transporter sur la toile les épisodes les plus pathétiques; il saura les rendre avec intelligence et sentiment, et de même qu'il a su attendrir le public sur le sort de don Carlos, de même il saura, dans d'autres circonstances, éveiller au fond des cœurs les passions dont il connaît les ressorts intimes. — MM. Kremer et Slingeneyer doivent déjà se trouver inscrits sur les tablettes de la direction des Beaux-Arts.

Encore de la peinture religieuse. Voici le Christ, dans sa souveraine bonté, qui dit à ses disciples : *laissez venir à moi les petits enfants* (1), et il les bénit. Que ce souvenir est touchant! Quelle douce poésie il devait inspirer! Quelle aménité dans l'homme-Dieu, quelle candeur charmante dans ces enfants à qui appartient le ciel! Le peintre qui s'imposait la tâche difficile

(1) Sinite parvulos et nolite eos prohibere ad me venire : talium est enim regnum cœlorum. *Math. Cap.* 19, *V.* 14.

de rappeler dignement le souvenir de cette bénédiction des petits enfants, devait se sentir pénétré du profond sentiment de la bonté céleste ; il devait, au milieu des *effluves* de la miséricorde divine, comprendre Jésus réprimandant ses apôtres et désignant le ciel à ces pauvres enfants qu'il veut toucher et bénir. Délicieux symbole où triomphe l'innocence, où la candeur acquiert le ciel, où elle approche du Dieu qui la béâtifie, où les hommes ne sont rien, où les petits enfants, *parvuli*, sont tout, puisqu'ils sont appelés par le Sauveur et embrassés par lui. — Voilà, ce nous semble, ce que M. Van Ysendyck aurait dû comprendre, et nous n'osons pas dire : il l'a compris. Son Jésus a la figure commune et dénuée d'expression ; il est mal assis, mal vêtu et mal peint; il n'y a pas d'unité dans ce vaste tableau : le coloris, assez heureux dans quelques parties, est, dans l'ensemble, d'un effet mesquin et sec. — Nous sommes bien sévère, allez-vous dire? Mais aussi pourquoi, peintre estimable dans une sphère bornée, pourquoi vous lancer dans la plus haute expression de l'art, dans cette vie du Christ, où tout est grave et sublime. C'est le tort de bien des maîtres de vouloir produire quelque grand tableau religieux, où le drame, où le réel n'est que secondaire, où le symbole, où l'idéal est essentiel ; où ce n'est pas seulement la vraisemblance mécanique que vous devez obtenir, mais où la vérite poétique est surtout à rechercher : et c'est à cette poésie que vous faites défaut, parce que le vol hardi de l'art symbolique n'allait point à vos aîles débiles.

La *descente de Croix* de M. Van Eycken est digne d'éloge. Ce tableau ne se distingue pas par une grande vigueur de coloris, mais il est sagement ordonné, bien groupé, calme et senti. Le sujet choisi par M. Van Eycken est devenu bien épineux depuis l'immortel chef-d'œuvre de Rubens, mais encore nous est-il agréable de dire que l'artiste, sans cette puissante allure des grands peintres, a su faire approuver l'ordonnance et le dessin de l'auguste groupe qu'il a représenté.

Le grand tableau de M. Van Brée est, s'il est permis de le dire, fulgurant : il nous montre, dans une atmosphère rouge-de-feu, *Godefroid de Bouillon déposant son épée sur le Saint-Sépulcre*. Nous ne reconnaissons point, en peinture, la légitimité d'un pareil

loris. Vous aurez beau représenter des chapelles ardentes, des rches et des flambeaux, jamais vous ne forcerez un public isonnable à accepter ces teintes pourpres comme le manteau un cardinal, sans ombres pour ainsi dire, sans nuances pour poser l'œil étonné. Du reste, nous retrouvons, dans le grand bleau de M. Van Brée, cette minutieuse correction de dessin, tte froide exactitude d'ordonnance que nous avons déjà eu ccasion de signaler. Hélas! nous en sommes à regretter le *is moresque* d'il y a trois ans, ce gracieux mensonge qui nous aisait tant. Au lieu de cela, un Godefroid nageant dans du verillon!—Ce tableau, comme ceux de MM. Navez et Van Ysendyck, t commandé par le gouvernement : il faut convenir que le ouvernement, bon chaland et bon payeur, est médiocrement rvi pour son argent.

M. Van Brée a exposé en outre une toile dont nous devons ire beaucoup de mal : c'est *la piété filiale*. Elle est représentée par ne femme grosse et courte, assez gauchement accroupie contre s barreaux d'une prison; elle donne à sa mère le lait dont elle t abondamment pourvue et que réclame, à grands cris, un tit enfant qu'elle tient entre les jambes. Cette description nble être ridicule; elle est pourtant exacte. Le peintre a su e un tableau de mauvais goût d'un sujet sublime : nous pous affirmer que cette toile, qui rappelle le dévouement d'une allaitant sa mère, produit un effet tout opposé à celui attendait l'auteur. — *Dibutade ou l'invention du dessin* offre de grâce et de correction; ce tableau est froid, mais d'une nde délicatesse de touche : quant au coloris, il est loin de satisfaire. — M. Van Brée a en outre exposé *un portrait* et *miniatures*.

ncore un Godefroid de Bouillon : c'est *l'arrivée des Croisés ns Jérusalem*, *le* 6 *juin* 1099, par M. Wauters. Tableau fort mable, sage, d'un dessin correct et d'un coloris bien ménagé; iste a représenté Godefroid de Bouillon et ses croisés se prosnant à la vue de Jérusalem, dont les murailles s'élèvent à l'hon : on voit la célèbre bannière que le duc vainqueur doit ntôt planter sur les remparts sacrés.

e *serpent d'airain*, par M. Correns, jeune peintre de grande

espérance, est une vaste composition, où nous avons remarqué de la hardiesse, de la conception et une ordonnance bien entendue. Il y a, parmi les groupes, plusieurs belles études à côté de défectuosités assez saillantes. Quant au coloris, il a paru en général dur et mat : nous attendions de cet artiste, qui a de l'imagination et de l'élan, une fusion de couleurs plus harmonieuse et plus moëlleuse. La vérité nous paraissant un devoir, nous n'hésitons pas à exprimer toute cette pensée.

Voici la fougueuse et ardente improvisation d'un poète : *la prise d'Antioche par les Croisés*. Ce tableau, de petite dimension, sommaire d'une composition plus vaste, éclate en sanglantes lueurs. Bohémond, prince de Tarente, après une bataille meurtrière, s'empare d'Antioche, barrière de l'Islamisme. Pendant une nuit obscure, au milieu des éclats de la foudre, et excités par des combats furieux, Godefroid de Bouillon, Robert de Normandie, Raymond de Toulouse et leurs soldats irrités se précipitent dans les rues de la ville et y répandent l'incendie et le carnage. Les éclairs, la nuit, le sang, le feu, les cris des vainqueurs et des mourants, la voix des cieux, la tempête et le bouleversement, voilà les éléments de cette composition magnifique : nous engageons M. Gallait à y mettre toutes ses forces, et, par la pensée qu'il a ici vigoureusement indiquée, nous voyons qu'il s'élevera à la hauteur de son sujet. M. Gallait sait faire admirer partout la force intelligente de son pinceau : ainsi, dans ce *portrait* d'une femme peu séduisante par elle-même, il a montré une vigueur remarquable; cette femme parle et vit, elle agit, elle pose la main sur un meuble, elle jette des regards impérieux et vifs sur ceux qui l'entourent. — Nous regrettons du reste que M. Gallait n'ait pas achevé quelque beau tableau, ou bien qu'il n'ait pu relever l'éclat de l'exposition par son *Charles-Quint*, qu'une autre ville possède en ce moment : nous eussions pu, à l'aide de souvenirs plus récents, dire quelques mots de cette brillante et difficile composition, où le grand artiste, avec un sentiment profond et intelligent, a su répandre l'intérêt le plus vif, malgré la froideur apparente du sujet. On aurait pu craindre que, dans cette assemblée de personnages illustres, M. Gallait ne réussit pas à mettre ce que l'on pourrait appeler le drame, et que la compo-

on pittoresque eût prévalu sur la composition poétique, il n'en pas ainsi: l'Empereur, peu avancé en âge (55 ans), mais brisé de gues et d'infirmités, parle aux grands de sa cour et aux États-généraux des Pays-Bas, et fait répandre des larmes à l'assemble; il bénit son fils, et de douces espérances, déçues plus tard, ssent dans tous les cœurs. On contemple ce souverain de t de royaumes, au moment où il dépose ses couronnes. On fait un triste retour sur les vanités de ce monde; on ne lasse point d'admirer cet homme fort qui abdique; on partage sentiments qu'éprouvèrent, il y a trois siècles, ceux qui ont le dernier rayonnement de sa puissance.

M. De Biefve, l'auteur du *Compromis des nobles*, a exposé une mé d'Égypte : c'est une jeune femme, brune et belle, vêtue ne tunique transparente, mollement couchée sur une riche omane. Il n'y a là rien de dramatique. C'est un tableau de ails habilement achevés, d'ornements splendides et d'éclate joaillerie. Le soin attentif et la délicatesse précise de l'arte ont obtenu le succès qu'il devait en attendre. Nous eussions siré, chez la jeune bayadère, une expression de physionomie oins farouche ou du moins plus mignonne. Nous ajouterons que peintre qui a choisi, dans notre histoire, l'épisode le plus neux, qui l'a représenté avec une incontestable supériorité une toile immense, qui s'est ainsi placé au premier rang des istes belges, doit se maintenir dans cette sphère élevée : l'art la gloire de l'artiste l'exigent également.

Quatre tableaux forment le contingent de M. Mathieu. Une ande toile d'abord, dont le sujet est encore tiré de la vie du rist : *la résurrection de la fille de Zaïre*. D'après Saint-Luc, le uveur entra dans la maison où gisait la jeune fille, n'ayant avec que les apôtres Pierre, Jacques et Jean, le père et la mère de morte; tous pleuraient, et Jésus dit : *nolite flere; non est mortua puella, sed dormit;* puis il s'écria : *Puella, surge*, et la fille Zaïre se leva. C'est ce moment que le peintre a choisi. Il y a ore ici des sentiments sublimes et de hautes passions à rendre, M. Mathieu ne s'est pas élevé à leur niveau; il n'a pas interprété avec cette toute-puissance des maîtres la grandeur évangélique; il n'a point divinisé son drame. Nous sommes loin toutefois

de refuser à cette œuvre de M. Mathieu les éloges qu'elle mérite: l'auteur, qui est un de nos bons peintres, méritera toujours le suffrage du public, et dans cette circonstance il l'a obtenu; mais il l'a obtenu pour l'expression sentie de quelques personnages, pour l'heureuse disposition du groupe et pour la délicatesse de sa touche, non point pour la vigueur du coloris qui conserve une teinte jaunâtre que nous avons déjà critiquée, ni pour la vivacité des impressions que devrait laisser la contemplation d'une pareille scène. Nous trouvons là le moëlleux et la grâce, nous désirons la force et le sentiment profond d'un miracle. — Dans son *Jacob et Rachel* et dans la *Madone avec l'enfant Jésus*, l'artiste montre ses qualités douces et sa grâce paisible : il a aussi exposé un très-beau portrait de M. l'abbé De Ram.

Parmi les tableaux de grande peinture, nous devons ranger les *Animaux au pâturage* (n°. 468), par M. Robbe, et la *vue générale de Constantinople*, par M. Jacob Jacobs : ces deux toiles sont d'une éclatante magnificence et d'une perfection remarquable. M. Robbe, dont on connaît les premiers succès, n'a cessé de faire des progrès rapides et il est devenu l'émule de M. Verboeckhoven qui, jusqu'ici, n'avait pas de rival : il a groupé, dans une belle prairie, une vache, un âne, une chèvre, une brebis et un agneau de grandeur naturelle, et il a déployé, dans cette composition, une extrême habileté. Comme M. Robbe a répandu dans son tableau un jour presque trop vif, l'œil peut analyser les moindres détails et constater partout une minutieuse exactitude; pose, allure, physionomie, poil et laine, tout est bien observé et bien rendu; il y a beaucoup de légèreté et d'air dans l'épaisse toison qui couvre la brebis; la chèvre aux longs poils est admirable. Ce tableau, entrepris dans des proportions si vastes, a exigé une confiante hardiesse de la part de son auteur, et le succès, un succès de vogue, vient récompenser sa tentative. M. Robbe est décidément un grand peintre d'animaux.—Son tableau n°. 469 et les portraits de deux étalons du haras de l'État révèlent la même habileté.

La *Vue de Constantinople* brille par d'autres qualités : c'est une splendide copie du plus beau site du monde. M. de Lamartine en a donné, dans ses impressions de voyage, la poétique et l'inimitable

description; M. Jacobs a voulu nous en faire contempler la riche étendue. Il a passé plusieurs semaines à Constantinople, et y a mis son temps à profit, pour en rapporter les éléments de la belle composition qu'il est venu nous offrir : nous y trouvons le soleil d'Orient, son éclat, sa chaleur et ses fortes ombres; nous y trouvons cette belle et capricieuse architecture, que le pinceau de l'artiste a sans doute rajeunie, mais dont il a conservé le caractère original. Au premier plan, on voit le sultan Mahmoud, dont le peintre reproduit les traits, débarquant sur la pointe du faubourg de Tophana, au milieu de la foule qui se presse sur son passage : dans cette foule, le peintre a placé des types de toutes les nations et de toutes les sectes qui vivent confondues à Constantinople, avec leur costume particulier. Au fond s'étendent Stamboul avec ses mosquées et la pointe du sérail. Le centre du tableau est occupé par le golfe, qui décrit une vaste courbe, le long de laquelle sont des embarcations de tout genre. Au-delà de la pointe du sérail, s'étend, à perte de vue, la mer de Marmara. Elle est admirable de fluidité et de transparence, et là, l'artiste a déployé toute la magie du pinceau le plus délicat. Les perspectives, soigneusement étudiées, sont irréprochables : la vue s'égare sur cette mer sans bornes qui s'évanouit à l'horizon lointain. Il y a de l'espace et de l'air entre ces nombreux caïques qui se croisent sur le golfe... En un mot, sans pousser plus avant cette appréciation, nous dirons que le grand tableau de M. Jacobs est pour son auteur un vrai triomphe : nous ne pouvons rien ajouter à cela. — Il a en outre exposé une belle *Vue de l'île de Rhodes*, nouveau fruit de ses courses en Orient. On nous a assuré que cet artiste va entreprendre, comme pendant de son *Constantinople*, la vue générale de *Smyrne* : nous applaudissons d'avance au succès qu'il se prépare.

Puisque nous avons parlé de M. Jacobs, parlons de son compagnon de voyage, M. Mols : il a exposé la *Vue d'Athènes*, c'est-à-dire les ruines chétives de la brillante cité grecque. Quoi! Ces fûts de colonnes, ces murs crevassés, ces pierres éparses, ces degrés rompus, c'est la ville de Périclès et de Sophocle? C'est Athènes que nous voyons? Cette aride étendue, ce désert morne et triste, c'est la capitale de la Grèce regénérée? Vous

avez dû, M. Mols, vous avez dû, comme nous, ressentir une oppression pénible en traçant cette vue d'une ville déchue; en ne trouvant que décombres, là où il y eut tant d'éclat et de gloire : j'aperçois les restes du Parthénon, éternel chef-d'œuvre de l'art, l'entrée de la prison de Socrate, le temple de Jupiter Olympien..... M. Mols a, je le suppose, conservé à ce site sa couleur locale, et, sous ce rapport, son tableau est d'un grand intérêt : nous regrettons que, doué d'un talent réel, il n'ait pas peint la vue d'Athènes sur une plus vaste échelle; il eût pu conserver les détails, toujours curieux, des monuments dont il reproduisait les ruines. Au surplus, on est heureux de voir des artistes voyageurs fixer ainsi, d'une main habile, les illustres souvenirs de la terre étrangère.

La *Françoise de Rimini* de M. Decaisne nous était connue par la gravure. Nous avions pu déjà nous laisser charmer par le doux frémissement de la timide Francesca; nous avions pu trouver le jeune Paolo froid, contraint, dénué d'expression et d'élan. La vue du tableau ne nous a pas fait changer de sentiment : cette scène, qui doit représenter l'amour se révélant à l'innocence, nous laisse indifférent au lieu de nous transporter. Le coloris n'a point ce moëlleux plein de douce harmonie, exigé par le sujet.

M. Vieillevoye a exposé un *Ecce homo* et une *Agar dans le désert*, sujets bien souvent traités, et où il fallait, pour être neuf et attachant, déployer les qualités les plus éminentes: l'artiste est, ce nous semble, resté au-dessous de ce que l'on pouvait attendre de lui ; son coloris nous a paru trop ardent, et empreint d'une exagération mal-entendue. Nous aimons mieux sa *Scène du massacre de Liége*, malgré un anachronisme qui nous a frappé, et son *Pierre de Bex*, deux épisodes tirés de l'histoire de Liége et que M. Vieillevoye a traités avec soin.

L'installation du collége de Cobourg, par M. Bataille, est un fort bon tableau, correctement dessiné, disposé avec goût, et d'un coloris pur et vrai : il appartient au roi; l'artiste a dignement répondu à cette haute confiance. — Il serait injuste de passer sous silence l'*André Vésale* de M. Cantaerts; cette toile révèle les principales qualités d'un bon peintre. — M. Decesse

ne nous a pas semblé heureux dans son *Chanoine Triest en* 1797; la composition de cette scène dramatique laisse beaucoup à désirer; le coloris nous en a paru convenable. — La *Bacchante* de M. Defiennes est-elle bien cette belle fille lascive et ardente que nous décrit la fable? Nous ne le pensons pas : rien n'annonce le type que l'artiste a voulu reproduire. — *Grétry complimenté par le chapitre de St.-Denis*, par M. de Landtsheer, mérite d'être remarqué. — M. Joseph Jacobs soutient sa réputation de bon dessinateur et de bon coloriste : *Une Halte à la chasse aux faucons* est un joli tableau. — Le *Moïse sur la montagne*, par M. Alb. Robert, a plutôt l'air furieux qu'inspiré; c'est un tableau qu'il vaut mieux oublier qu'analyser. — Nous mentionnerons les tableaux de M. Théod. Schaepkens, qui, sans attester des qualités éminentes, sont sagement traités : *La Ste.-Vierge adorant l'enfant Jésus*, *Robert II*, et *Jeanne d'Arc*. — Tous les tableaux de M. Starck représentent des sujets tirés de la Bible : *Le Christ guérissant les malades*, *la Sécheresse en Judée*, *le départ de Rebecca*, *le Christ au tombeau* : tout cela est bien froid. — *La dernière entrevue du comte d'Egmont avec le duc d'Albe* aurait pu donner à M. Van Rooy l'occasion de déployer avec plus de bonheur les qualités remarquables de son talent : le duc d'Egmont manque de noblesse, le duc d'Albe est trop ramassé dans son fauteuil; ce tableau pèche donc sous le rapport de la composition; mais il est d'un coloris vrai et bien entendu. — La scène tirée, par M. Bekkers, de la vie du duc Jean I, présente de l'exagération; les détails en sont soignés. — Le *Henri IV* et la *Jeanne d'Arc* de M. Duwée méritent un bon souvenir. — M. Ed. Gisler a exposé une *Sainte Geneviève de Brabant fléchissant ses bourreaux*; ce tableau nous laisse froid : nous y remarquons quelque chose de contraint qui ne satisfait pas le sentiment; c'était pourtant une bien belle scène que cette mère sainte et malheureuse voulant sauver son enfant! — M. Zwartenbrock persiste à choisir des sujets bibliques qu'il ne parvient pas à animer. — M. Sturm montre de la délicatesse et met un coloris sage dans ses tableaux; son *Roméo et Juliette* et son *Fridolin*, quoique un peu froids méritent des éloges.—Gardons-nous d'oublier le bon tableau de M. Vanhamme, représentant l'*Entrée d'Albert et d'Isabelle à Bruxelles*, *le 5 septembre* 1699.

Tableaux de genre. — Comme toujours, le nombre en est considérable, et nous aurons à en signaler plusieurs de remarquables. Les amis de l'école flamande doivent s'occuper avec prédilection d'un genre qui a été cultivé, de tout temps et avec une incontestable supériorité, par nos ancêtres. Ce genre est devenu, en quelque sorte, un type en peinture : type d'intérieurs avec tous les charmants détails qui s'y rattachent; type de kermesses avec ces expressions de grosse gaieté et ces allures un peu triviales auxquelles nous sommes accoutumés. Ainsi, M. Melzer est resté national lorsque, dans l'*Agrément et le désagrément d'une kermesse flamande*, il nous a offert une scène remplie d'épisodes caractéristiques et qui mérite, de notre part, un examen attentif. Le tableau de M. Melzer est d'une grande dimension et renferme au-delà de soixante figures : la scène principale représente un petit espiègle qui, excité par un vieux farceur, tire après lui une chaise sur laquelle un gros ivrogne veut s'asseoir. Celui-ci, perdant son point d'appui, chancelle, s'accroche vainement à la nappe qui recouvre la table près de laquelle il est placé, renverse tout ce qui s'y trouve, trébuche contre un tonneau sur lequel étaient des pots et des verres, fait tomber ce tonneau sur deux gamins qui en sont désagréablement froissés, et jette le désordre dans tout ce qui l'entoure. Le marmot, auteur de l'algarade, se sauve avec sa chaise, l'instigateur applaudit; la maîtresse du logis réclame et gronde; d'autres assistants rient; ceux-ci s'apitoient; ceux-là se moquent. On conçoit tout ce qu'il y a d'animé et de gai dans cet épisode principal qui occupe le centre de tableau. Au fond, à droite, dans une perspective vivement éclairée, l'orchestre et la danse; tout l'abandon, tout le plaisir de la fête. A gauche, une rixe au milieu d'une cohue, et le garde-champêtre qui vient mettre le holà; c'est le *désagrément* de la kermesse. Ajoutez à cela plusieurs petits *à parte* pleins de naturel : ici, un séducteur émérite offre une prise de tabac à une vieille commère qu'il cajole; là, un amoureux candide se dégourdit près d'une jolie paysanne; plus loin une brunette agaçante repousse à demi le baiser hardi d'un gros garçon fort entreprenant; dans ce coin, un mauvais *moutard* introduit un brin de paille dans la

narine d'un ivrogne endormi ; puis des buveurs bruyants, puis des enfants tapageurs, puis de paisibles vieillards à moitié endormis dans le tabac et la bière, enfin des gambades, des cris, des plaintes et des rires..... Voilà ce que nous présente le tableau de M. Melzer ; c'est une grande confusion, direz-vous ? Nullement, c'est du désordre, mais un désordre étudié, un désordre naturel et que commandait l'intention de l'artiste, un désordre flamand, tout-à-fait conforme à la nature du genre et rendu avec la double supériorité de l'invention et du coloris. M. Melzer, dont le nom n'a figuré à aucune exposition antérieure, et qui ne cultive son art que depuis un petit nombre d'années, s'est révélé tout-à-coup avec une incontestable supériorité. La toile vaste et chargée sur laquelle il vient appeler le jugement du public lui assure une réputation que de nouveaux progrès consolideront infailliblement. M. Melzer a une conception heureuse et variée ; il a distribué ses personnages avec une entente habile de l'ordonnance pittoresque, et il a multiplié les épisodes de manière à les faire tous concourir à l'ensemble qu'il voulait représenter. Quant au dessin, une analyse scrupuleuse, que l'artiste ne doit point redouter, pourrait signaler quelques imperfections ; mais en général, il est correct et sûr ; les poses sont étudiées et rendues avec fermeté. Nous avons à signaler quelques figures charmantes, pleines d'expression : comme celle du gamin, *auteur de tout le mal* ; celle de cette jeune fille à qui on dérobe un baiser ; celle de la jeune amoureuse du premier plan ; celle du vieux galant de droite. Le grotesque, un grotesque de bon aloi, cet inévitable grotesque des fêtes flamandes, trouve en M. Melzer un interprète spirituel et vrai : il y a dans son tableau d'excellents types, et pour la physionomie, et pour la pose, et pour le costume. Bref, car nous devons abréger, M. Melzer s'est révélé comme coloriste éminent : le foyer de son tableau est plein d'un harmonieux éclat, chaud, ferme et bien travaillé ; nous voudrions voir supprimer une ou deux nuances un peu douteuses ; tout le reste est riche et moëlleux. M. Melzer a mérité le beau succès qu'il a obtenu. Comme tous les bons artistes qui s'élèvent, il a rencontré des adversaires qui l'ont dénigré : mais tout homme de goût, qui sera impartial, donnera à M. Melzer de sincères

éloges, applaudira à son talent, et le tiendra pour un des bons peintres de genre que l'école d'Anvers, école féconde et brillante, possède en ce moment. Nous supposons que cet artiste, qui marche vite et bien, recevra les encouragements nationaux qu'il a le droit de réclamer. L'école d'Anvers y prend toujours et légitimement sa large part.

M. Houzé montre beaucoup de sentiment et de convenance dans son *Entrée au Couvent*. C'est un petit tableau charmant d'expression : une jeune fille, encore vêtue du riche costume du monde, se sépare de ses parents, et est reçue par la supérieure, qu'escortent plusieurs sœurs ; une scène aussi simple a donné à M. Houzé l'occasion de déployer infiniment de tact et de grâce. Dans son *Cardinal visitant un hôpital*, nous trouvons moins de drame et de mouvement, mais une touche non moins délicate et un coloris non moins doux et harmonieux : M. Houzé a fait là deux charmants tableaux, et son succès n'a pas été contesté.

M. Madou est toujours d'une spirituelle originalité : témoin *le Croquis*, scène animée, joyeuse, pleine d'allure et de bon goût. Un voyageur, gros et court, d'une grotesque figure, s'est endormi après dîner, sur sa chaise ; un jeune artiste s'est avisé de *croquer* ce type ridicule, et les gens de l'auberge de village, où la scène a lieu, se passent en riant le dessin. Voilà du bon comique, dans l'expression duquel excelle M. Madou. Cet artiste a toujours du naturel ; il possède l'art de faire passer dans l'esprit du spectateur les sentiments qu'il a traduits sur la toile, et c'est là, comme on sait, le mérite essentiel d'un peintre : il est impossible de ne pas rire devant ce petit tableau qui semble si facilement achevé. — *Les Musiciens ambulants* ont obtenu un succès également mérité. Quant aux *scènes de la vie des peintres*, lithographies d'un mérite reconnu, nous les avons revues avec plaisir au salon.

Les six tableaux exposés par M. Deblock réhabilitent cet artiste à nos yeux : son *braconnier*, de l'exposition précédente, n'était pas digne de lui ; aujourd'hui, voici *deux kermesses* et *deux fermes flamandes* qui nous reportent dans le genre dont nous parlions tantôt, avec les détails vrais et le comique entraînant qui en sont inséparables. M. Deblock a de la verve, de la gaieté, de la facilité. Il conçoit et il exprime bien. Les deux ker-

messes sont empreintes d'une grosse joie qui plaît. — Son tableau représentant *ce qu'une mère peut souffrir*, est empreint de sentiment et de tristesse. Dans une chaumière, sur un mauvais grabat, un petit enfant à l'agonie lutte avec la mort; sa mère, pauvre et désolée, est près de lui, abîmée dans la douleur et contemplant les dernières angoisses du malheureux; près d'elle, un gros bambin joue avec indifférence : ce petit tableau est sombre et lugubre; l'artiste y a peut-être jeté trop de noir, ce qui alourdit tout, mais il y a mis une expression convenable.

Le tableau de M. Hunin a mérité de grands éloges. *Les derniers conseils d'un père* offrent une de ces attendrissantes scènes de famille dont le souvenir charme tristement l'esprit. Un vieillard, près de mourir, a rassemblé ses enfants et ses petits-enfants autour de lui, et les entretient de leurs devoirs et de leur avenir. La femme du mourant est assise au chevet, accablée d'un désespoir morne; les filles sanglotent et prient, les fils écoutent en silence et portent l'empreinte d'un chagrin concentré. Le drame est simple et poignant; le dessin est correct, le coloris sage, sans être vigoureux. Les détails sont presque trop soignés : dans la situation où l'artiste s'est placé, un peu de désordre eût été dans les vraisemblances; nous venons de signaler des parties tellement achevées qu'elles perdent, par là même, de leur vérité.

Voici deux brillants tableaux de M. Leys. Nous avons, avec un intérêt que commandait l'habileté de cet artiste, suivi les progrès de son talent, et nous l'avons proclamé le roi du coloris en Belgique; sa *Noce flamande*, qui figurait à l'exposition de 1839, l'a placé au premier rang, et lui a valu la plus haute distinction à laquelle il pût aspirer : et cette distinction, il l'a obtenue à un âge où d'autres en sont à leurs premiers succès. Nous l'approuvons de ne pas avoir, comme d'autres, dédaigné de se produire encore, et son *Hôtellerie*, sa *Cour du Cabaret* ont été, de notre part, l'objet d'un examen scrupuleux. Nous devons dire que ces deux toiles ne nous ont point paru dignes de la haute réputation de l'artiste : dans *le massacre de Louvain*, exposé en 1836, dans *la Noce flamande*, exposée en 1839, il y avait, soit un désordre mouvant, plein d'inspiration et d'ardeur, soit une gaieté animée et bruyante; et nous trouvions un accord parfait entre les compo-

sitions dramatiques et le coloris puissant dont M. Leys possède le secret : c'était l'alliance de l'imagination et du talent d'exécution. Les deux tableaux produits cette année sont parfaitement traités, mais froids; et plus ces mille détails sont soigneusement achevés, moins nous applaudissons à l'emploi mesquin d'un aussi beau talent. Nous ne prétendons pas interdire à M. Leys ces gracieuses et spirituelles fantaisies ; mais nous osons le convier à employer ses facultés à des œuvres plus vastes et plus nobles, surtout lorsqu'il s'agit d'une exposition solennelle : quand on est fait pour dominer ses émules, il ne faut pas se laisser confondre avec eux. — M. Leys comprendra le sentiment qui dicte ces lignes : ses deux tableaux, que nous qualifions de fantaisies, quoiqu'ils soient d'une assez grande dimension, peuvent être analysés avec une attention minutieuse, et tout y sera trouvé bien à sa place, fini, brillant et riche; mais tout cela paraît froid, nous le répétons, parce que l'on fait involontairement un retour sur ce que M. Leys a produit et sur ce qu'il peut produire dans une sphère plus élevée. Au surplus, nous ne sommes pas entièrement satisfait, cette fois, de l'excessive prodigalité de couleur dorée qui brille jusque dans les ombres, et le feuillage des grands arbres qui ornent les deux tableaux papillotte un peu sur le feu qui semble le dessécher.

Quand le lecteur saura que plus de quatre-vingts artistes ont exposé des tableaux de genre, il conviendra qu'il nous a été impossible de nous arrêter devant chacune des nombreuses petites toiles qui tapissent les salons : après avoir indiqué les plus remarquables, nous mentionnerons ici celles dont l'agréable souvenir nous est resté et que des mérites divers semblent recommander à l'attention. *La fête du bon papa* et *Un moment d'hésitation avant la signature du contrat de mariage*, par M. Wulfaut.—*La politique amoureuse* de M. Dodde.—*Un dimanche en Flandre au 17e siècle*, par M. Ad. Dillens et le *Bouquet à la maman*, par M. H. Dillens. —Le *Louis XIV et Mad. de Maintenon*, par M. Aug. François. — *Les derniers moments d'André Zurbaran*, par M. Hamman. — Trois jolis tableaux de M. Horgnies : *Un matelot faisant le récit d'un naufrage*, *une marchande de poissons*, *les amants contrariés*. — *Le retour de la promenade* et le *Campanella*, de M. Huard.— L'excellente *Fête burlesque* de M. Jehan Janssen. — *La concertine*

butin, par M. Leroy. — *La sybille*, par M. Maes. — Les scènes térieur de M. Meganck. — *Devine qui c'est*, par M. Plattul. — *billet de logement*, par M. Smaelen. — *Le Cordonnier galant* et *l'usicien*, par M. J. B. Van Eycken. — *Le plein-chant des moines*, M. L. Somers. — Les effets de lumière sagement étudiés par G. Somers. — *Le mari complaisant*, par M. Venneman. — *ntérieur d'un corps de garde*, par M. Willems. — Le *Mozart rant*, par M. Becquet. — *La boite aux lettres*, par M. Bevernage. *e récit du pèlerin*, scène du 14e siècle habilement rendue par G. Buschmann. — *La leçon de musique*, par M. B. Delouse. — *e fête de village*, par M. De Smedt. — *Jean-Ph. Van Thielen vant le peintre Seghers dans son atelier*, par M. David De Noter. — *Henry VIII venant de signer l'arrestation d'Anna Boleyn*, M. A. Desmet. — Tous ces tableaux offrent, à côté d'imperions qu'il serait facile de signaler, des qualités réelles ; plurs nous échappent sans doute, et parmi ceux que nous venons citer, il en est que nous ne devrions peut-être pas confondre o d'autres qui leur sont inférieurs en mérite ; mais notre but nt surtout de désigner les artistes qui ont, à divers degrés, certaine facilité, nous nous contentons de consigner ici rs noms pour que l'on puisse constater leurs progrès.

ysages. — Marines. — Intérieurs. — Fleurs et fruits. — Portraits.

Nous avons rapporté, en la critiquant, une boutade de Pascal traite la peinture de vanité, et nous avons répondu, à la sinère pensée qu'il exprime, par quelques réflexions propres à sentir combien l'étude du paysage offre d'intérêt. Un philo-e, dont les livres charmants devraient se trouver dans toutes ains, confirme ce que nous avons dit sur ce point, lorsqu'il bserver « que les riches citadins, qui fuient la campagne me un lieu d'exil, se plaisent encore à voir les tableaux qui résentent des paysages et des fleurs. » (1) En effet, rien n'est avidement recherché que les beaux paysages : ils offrent

(1) Droz, *Essai sur l'art d'être heureux*, Ch. 5. — Il a publié un *Essai sur ou et le goût* que l'on devrait réimprimer avec l'ouvrage de l'abbé Dubos, nous avons cité plus haut.

quelque chose de paisible et de doux qui repose l'œil et parle à l'imagination. Un bon paysage excite toujours la curiosité; la représentation d'un site célèbre, richement accidenté, qu'animent de belles eaux, qui va s'étendant dans une belle perspective, éveille toujours l'attention et attire les regards de la foule. Ainsi, parmi les nombreux paysages qui ornent le salon de cette année, il en est quelques-uns qui offrent un intérêt véritable, et dans lesquels leurs auteurs ont déployé des qualités éminentes. Nous tâcherons de nous rappeler ceux qui, parmi beaucoup d'autres, ont plus particulièrement mérité les suffrages du public.

Les deux grands paysages de M. de Jonghe portent le cachet distingué de leur auteur: *la Vue générale du village d'Houget*, et *La Vue prise sur la Lesse* offrent ces perspectives étendues et hardies, dans lesquelles plonge l'œil satisfait, et où il est permis d'examiner les détails après avoir embrassé l'ensemble. Au premier plan, des terrains déchirés, d'une grande perfection, des arbres, des herbes, du feuillage; au fond, un horizon perdu dans la profondeur du tableau. L'artiste n'a-t-il pas donné une teinte trop chargée à ces lignes extrêmes? Il nous a semblé que l'œil se heurte contre cet azur foncé, presque brun, qui borde l'horizon. — Les tableaux que M. Verstappen nous envoie d'Italie conservent ces riches teintes que lui fournit le soleil du midi : il y a dans ces vues, qu'animent souvent les eaux, un air chaud et abondant où l'on aime à se plonger en imagination. Nous nous demandons du reste si, dans une forêt épaisse que copie M. Verstappen, il est permis, même en Italie, de donner tant de lumière aux ombres?—Les paysages avec bestiaux, de M. Verwée, conservent des qualités remarquables, et continuent de plaire généralement. — M. Van Marcke est quelquefois monotone, ses tableaux présentent une ordonnance uniforme, mais il est toujours vrai et habile : son tableau représentant *les bords de l'Ourthe* est charmant.—Laissons à M. Van Gingelen ce coloris particulier qui fait son caprice, mais qui ne l'a pas empêché de réussir, et reconnaissons dans *ses hivers*, dans ses *paysages*, dans sa *Vue des polders d'Anvers*, et surtout dans sa *Vue prise sur les côtes de France*, une entente parfaite de la perspective et du dessin.—

Ch. et Edm. Ischaggeny, que les arts réclament désormais, nt révélés de la manière la plus heureuse : les nombreux et mants tableaux qu'ils ont exposés indiquent des études assi-, et annoncent une brillante carrière; nous ne voulons pas nuire en criant à la perfection, nous voulons au contraire enir leur élan en disant franchement qu'ils ont des progrès à , chose que sans doute ils ne contesteront point. MM. Ischag- cultivent le même genre, genre varié et difficile : ils peignent paysages, mais ils les peuplent d'animaux qui sont en iral savamment traités. *La trique-bale, attelée de quatre chevaux bourbée au sortir d'une forêt*, est un tableau plein de naturel e mouvement; les chevaux font de vains efforts pour tirer la rette de l'ornière où elle est engagée; nous voudrions, sur cela, un coloris plus franc. *L'intérieur d'étable* mérite une tion spéciale. *Le portrait de Lionne*, petite chienne aristocra-e, est une fort jolie miniature. *Le char à bœufs* est une étude e et sentie. M. Ch. Ischaggeny a été chargé de faire le por- de trois étalons du haras de l'État: ces beaux chevaux doivent fiers de se voir si bien peints! — Au total, M. Ch. Ischaggeny posé neuf tableaux, son frère en a envoyé quatre, outre *une e anatomique de la vache;* ces quatorze morceaux sont d'une ne école, d'un dessin en général correct, et d'un coloris qui doute recevra des perfectionnements assidus : nous aimons onstater le succès que ces jeunes émules ont obtenu. Le x qu'a fait M. Delvaux de sites nus et froids a nui à l'effet s paysages : pourquoi abandonner les grands bois qu'il pei-t si bien? — Les paysages de M. Stocquart, surtout le n° 541, droit à la louange. Ceux de M. Dewinter sont fort bons. MM. Lauters, Marinus, Ducorron, de Marneffe, Donny, sen, Bovie, se présentent encore avec honneur au rang où avons accoutumé de les voir figurer.

usieurs paysages mériteraient d'être mentionnés; d'autres, en d nombre, ne peuvent que gagner au silence, car c'est out parmi les tableaux de cette espèce que nous avons re-qué le plus d'erreurs.

armi les marines, se distingue celle de M. Lehon : cet habile ste, dont les progrès sont sensibles, a déployé une fermeté

et une hardiesse remarquables dans *sa Détresse sur l'Océan*; mer sombre, tourmentée et mouvante, ciel noir, nuit prochaine, tout cela est vrai et bien rendu. — Celles de M. Verboeckhoven présentent les divers états de la mer : *Un calme plat*, *une mer calme*, *mer légèrement agitée*, *mer houleuse* ; partout nous retrouvons ce pinceau heureux et facile, que l'excellent artiste emploie à créer des tableaux à-peu-près irréprochables. — La *Vue d'Ostende*, par M. Clays, assure à ce peintre le rang distingué qu'il occupe déjà. — Nous mentionnerons encore la *plage près de Scheveningen*, de M. Coppée, et le *brick Timor naufragé*, par M. Egide Linnig.

Voici une vue de ville, de M. Bossuet : *La porte d'entrée de la Carsbah à Tétouan* ; ce peintre habile conserve toutes les qualités éminentes de son pinceau. — Nous remarquons avec plaisir la *Vue de l'ancien marché aux poissons à Anvers*, par M. Van Regemorter : ce marché, qu'a remplacé aujourd'hui une construction élégante, était un cloaque entouré de monuments anciens dont la reproduction est d'un effet pittoresque. — *Le chantier du quartier grec d'Anvers* a été fort bien rendu par M. Ruyter.

A l'exposition il y a plusieurs beaux *Intérieurs d'église;* nous avons surtout remarqué ceux de M. Genisson : la *Vue prise dans le transept de la cathédrale d'Amiens*, et la *Vue prise des stalles de la même cathédrale*, sont deux chefs-d'œuvre du genre ; jamais M. Genisson n'avait porté plus loin l'illusion, la magie du pinceau ; l'air circule abondamment dans les nefs, entre les colonnes, dans les niches, sous les vastes et élégants arceaux de la célèbre basilique. Les détails sont d'un fini délicieux, et les teintes d'une vérité complète. Nous avons longtemps, à plusieurs reprises, et chaque fois avec plus de plaisir, admiré ces deux toiles magnifiques.—Celles du même genre exposées par plusieurs autres artistes moins habiles perdaient beaucoup au rapprochement ; il serait pourtant injuste de passer sous silence l'*Eglise St-Sauveur, de Bruges*, par M. Warlencourt et *celle du petit béguinage à Gand*, par M. De Bast.

Nous remarquerons, en passant, les *fleurs* de MM. Huyg[illegible] Robie et Charette. — Quant aux portraits, le nombre en [illegible] considérable : tout le monde veut être peint, bien ou mal ;

veulent contempler, sur une toile chargée de couleurs sèches chatoyantes, leur beau visage enlaidi par le pinceau; les es ont le courage de se regarder sans horreur dans un cadre nifique. C'est, si vous voulez, un travers bien pardonnable ie époque où tant d'artistes ne trouvent que dans le portrait ressources que leur refuse la culture de l'art véritable. Les s portraits sont rares à notre époque. Nous avons cité celui de Gallait et ceux de M. Navez. M. De Nobuele en a exposé plurs assez bien traités. Il en est une foule d'autres auxquels, s l'avouons, nous ne nous sommes pas arrêté.

Artistes étrangers. — Hâtons-nous, car bientôt l'espace va nous iquer. Citons les noms des artistes étrangers qui ont envoyé tableaux à l'exposition. M. Jacquand est charmant dans ses x petits tableaux historiques du *Café Procope;* ces deux rceaux ont obtenu un succès populaire. *La dispense du carême* fort bien; mais ce qui nous paraît mériter de grands éloges, t *le Ministre médecin* : un vieux pasteur est assis au chevet du d'une jeune fille mourante et lui tâte le pouls; voilà tout le leau, mais qu'il est touchant, qu'il est poignant même! Que souffrances sur ce pâle visage; quelle méditation inquiète les traits de ce vieillard! La mère consulte des yeux le bon iteur. Tout respire le désordre dans la chambre de la malade. as! bientôt, on le voit, ce lit portera un cadavre..... — La ie tragique représentée par M. Lepoittevin annonce une fou- un peu arbitraire : *Les Femmes franques* ont du mouvement peinture y est ferme et décidée; mais il ne faudrait pas se trer trop sévère sur le calcul des proportions. M. Lepoitte- artiste éminent, s'est souvenu et a profité de ce précepte nous acceptons d'ailleurs :

Pictoribus atque poetis
Quidlibet audendi semper fuit æqua potestas.

s nombreux tableaux exposés par M. Francin confirment e avantageuse que l'on a pu se faire de son talent. On a surt remarqué *le naufrage de l'Amphitrite*, composition vaste et

sérieuse, dont les détails sont soignés et où l'on trouve tout le mouvement et tout le désordre de la situation: malheureusement nous l'avons vu sous un jour peu favorable. — M. Blanchard, jeune premier prix de Rome, mort à la fleur de l'âge, a fait un beau *portrait*, et son *convoi de bœufs* est empreint d'une couleur locale parfaitement caractérisée. — A propos de couleur locale, M. Biard nous donne celle des régions polaires, et si ce que nous affirme un ami, qui a visité les mers du nord, est vrai, cet artiste ne nous aurait pas envoyé un mensonge sur toile ; nous aimons mieux, du reste, des scènes moins étranges que le *naufrage de la Caroline* ou *l'aurore boréale du Spitzberg*. La *traversée du Hâvre à Honfleur* est une excellente caricature, d'une folle gaieté, pas mal dessinée, assez mal peinte, mais qui a plu généralement comme charge spirituelle. — Les tableaux de M. Duval-Lecamus sont pleins de charme : *le retour des Marins* a, si nous ne nous trompons, été reproduit par la gravure ; *la sœur de Charité*, *le bon curé*, *l'orage* sont de bons tableaux. -- *Le retour du soldat* par M. Bellangé mérite tous nos éloges, *les nouvelles de la guerre* portent le même cachet d'aisance et d'habileté. — *L'intérieur de la cathédrale de Bruges* par M. Lebrun est digne de l'artiste éminent qui a peint Ste.-Marie d'Auch: nous n'osons pas louer autant ses deux paysages. -- Le *clair de lune* de M. Abels est traité avec infiniment de délicatesse et de vérité. — Quel magnifique *hiver!* que d'études de détails, quelle vérité, quelle transparence dans cette glace, que cette atmosphère est froide ! Nous reconnaissons là l'inimitable M. Schelfhout. *Son paysage* est fort bon, quoique moins remarquable.—Voici un bel *hiver* de M. Koekoek, une *marine* superbe de M. Schotel, des *fleurs et fruits* bons à cueillir et à manger, de M. Van J. Le *Vert-vert* de M. Beaume n'est pas un mauvais tableau. — Les dix *miniatures*, *portraits et sujets*, que M. Maxim. David a exposés, sont très-remarquables ; impossible de mieux toucher, d'achever plus délicatement : nous adorons cette *jeune mère* qui caresse ses deux enfants dont « l'un est le préféré, l'autre le favori. » — Nous remarquons aussi les miniatures de M. Gaye. — M. Waldorp a envoyé la *Vue de l'église de Haarlem*, et une *Vue prise aux environs de La Haye*, qui nous ont paru mériter des éloges. — *L'enfant volé* de M. Grenier

st connu par la gravure: ce tableau a beaucoup d'aisance et de aturel. — M. Lafaye s'est amusé à représenter *un bal masqué à opéra*; c'est en effet une foule désordonnée, offrant toutes les etites scènes de saltimbanque qui sont permises en carnaval et sproduisant avec une certaine vérité des types grotesques et oriinaux; *la chambre à coucher de Louis XIV* est une riche et froide aluminure; nous ne parlerons pas de l'*Intérieur de magasin à 'aris.* — Madame Rude a pris le sujet d'un tableau dans l'histoire e la Belgique; elle a présenté, non sans quelque talent, *la duesse de Bourgogne arrêtée aux portes de Bruges:* ce tableau est igement peint, mais il offre trop d'entassement et de l'exagéraon dans les poses.—Nous rappelons, pour les admirer, les belles *rvures* de M. Forster et nous ajoutons que *le génie du suicide* ar M. Bougron est une statue fort remarquable.

Dames peintres. — Plusieurs dames ont manqué au rendezus: ainsi nous avons vainement cherché sur le catalogue les ms de mesdames Vervloet, Mathilde Lagache, Wulfaert, 'ghuis (aujourd'hui mad. De Keyser), Paelinck, etc. Nous rettons beaucoup l'absence des jolis tableaux que nous avions droit d'attendre d'elles: nous ne pensons pas qu'elles it eu à se plaindre de la critique, qui, dans tous les cas, se tre indulgente sur leurs charmantes faiblesses et parle avec rve de leurs erreurs: regrettons cette désertion de plusieurs tes distingués qui ont refusé d'embellir l'exposition.

'us pouvons, à la vue de ce beau et riche *portrait de dame*, ater la présence de mademoiselle Adèle Kindt: le pinceau reproduit ce ravissant visage, cette chevelure légère, ces 'lles transparentes, est sûr de lui-même, et l'habile artiste : manie nous a accoutumé à lui adresser de sincères éloges 'n talent. Le joli petit *portrait d'enfant* que nous apercelà bas est d'une touche délicate et d'une grâce par-

Une jeune femme tenant un masque à la main ne doit pas assée sous silence.

dame Geefs a fourni un contingent riche et remarquable. dame conserve son type de peinture gracieuse, tendre et ; c'est toujours cette mélancolique faiblesse, cette déli-

cieuse pâleur que nous avons signalées; les sujets qu'elle choisit habituellement portent à la tristesse, à la rêverie, à la sympathie; ce que ce tendre cœur ressent, ce que cette limpide imagination conçoit, porte le cachet de la douleur plus ou moins contenue. Voyez *Sainte-Geneviève de Brabant*, la *Vie d'une femme*, *Jeanne la folle*, *Rêverie :* partout l'âme rencontre de quoi s'attendrir; nous trouvons dans *Pauline* et *Yseult*, personnages de romans de Georges Sand, dans *les jeunes filles*, dans *Ste.-Cécile*, des études où la méditation a une grande part et qui attestent l'éminente faculté de matérialiser, d'après une donnée poétique, les types conçus *à priori*. Examinons plus attentivement quelques-uns des tableaux de mad. Geefs : d'abord *la vie d'une femme;* cette toile ravissante a obtenu un succès populaire, parce que tous les cœurs comprennent ce qu'a si bien conçu le cœur, ce que l'art a si bien exprimé. *Piété* ; c'est une gracieuse jeune fille qui sort de l'église où elle a récité sa prière ; son visage pur n'a subi aucune altération, il rayonne de jeunesse, de beauté, de bonté : — *Amour*; c'est une jeune mère assise, tenant sur ses genoux son enfant nouveau-né; ce n'est plus cette adolescence veloutée, qu'on nous permette d'exprimer ainsi notre pensée, ce n'est plus cette timidité céleste que nous remarquions tout à l'heure; la jeune fille est devenue femme et mère, et ses joies ont été traversées déjà de quelques inquiétudes; mais l'amour, l'amour maternel, cette passion toujours vivace, la seule à laquelle la femme puisse se livrer sans retenue, l'amour pour l'enfant qu'elle a senti se mouvoir dans ses entrailles, l'amour brille dans ces beaux yeux levés avec reconnaissance vers le ciel, il éclate sur ce front blanc où nous remarquons déjà la trace d'épreuves que n'épargne à personne l'expérience de la vie :—*Douleur*; c'est la jeune veuve au tombeau de l'époux qu'elle pleure; elle est vêtue de deuil, ainsi que son enfant qui l'accompagne, elle est pâle, amaigrie, flétrie, dévastée; elle est loin de cette sainte quiétude que lui donnait la piété, loin de cette joie immense que lui inspirait l'amour, elle est dans les poignantes réalités de la mort qui a frappé celui qu'elle avait appelé son époux... Voilà, d'après mad. Geefs, *la vie d'une femme*, et en exprimant cette pensée, l'artiste a saisi les fibres

ı du cœur et les a fait vibrer profondément : tout est
, pur, senti et parfait dans ce tableau, et l'aimable
qu'occupent des pensées toujours poétiques et tendres,
révélée tout entière. — La *Sainte-Geneviève* est sérieuse-
tudiée, bien peinte, et d'une poignante vérité : Sainte-
ève est devenue un type d'art, souvent reproduit, quel-
ı dénaturé, mais que mad. Geefs a compris.—*Sainte-Cécile*,
ype, non plus d'affreuses réalités, mais de douces extases,
t-il, par le contraste, le pendant de Sainte-Geneviève?
voir peint les alarmes touchantes et les cruelles privations
auvre exilée, l'artiste a-t-il voulu peindre aussi les joies
ı et l'incomparable béatitude de celle qui comprit les har-
ı des cieux? C'est là encore une poétique pensée, une
ligne d'un habile pinceau. — Toujours des femmes, tou-
les jeunes filles : Mad. Geefs a voulu analyser son sexe,
étudié, elle le connaît, elle en reproduit sans cesse les
brables types; cette tâche, qu'elle semble s'être imposée,
ne d'un esprit élevé et d'un bon artiste ; et il appartenait
nceau transparent et doux de s'occuper de vierges ré-
et de femmes attristées; les hautes passions eussent fait
nber le peintre, les passions tendres l'inspirent. Voyez la
ı, jeune fille pensant à tout ce que peut comprendre son
voyez *Pauline* et *Yseult*, individualités charmantes et
ınées; partout la femme est analysée, comprise et révélée :
ɜ la psychologie dans l'art, c'est l'art exprimé à la fois avec
deur et avec délicatesse. — Mad. Geefs a exposé dix ta-
, dont quelques-uns sont très-remarquables ; il nous
ermis d'insister sur ce que ces charmants travaux d'une
charmante nous dictaient de réflexions; nous voyons en
dame-peintre la plus remarquable du pays: il est de notre
de la montrer comme modèle aux jeunes personnes que
duirait et qui voudraient le cultiver avec le cœur.
ɜ devons nous arrêter devant le joli *portrait* dû au pinceau
et habile de mademoiselle Snyers : nous y voyons une
ɜ habile du coloris. *La bonne nouvelle* est un petit tableau
de bonnes expressions et délicatement traité. — Les
bleaux de *fleurs et fruits* de mad. Van Marcke, et particu-

lièrement celui qui porte le n° 618, sont dignes de la belle réputation de leur auteur : nous voyons la nature sur ces toiles, une nature embellie, mais vraie. — La *Zélica* de mademoiselle Lévi n'est pas sans un certain éclat gracieux qui attire l'attention. — Les *portraits* de mad. Amy ne sont pas indignes d'être mentionnés ici : l'un d'eux a le mérite d'une ressemblance parfaite.—Nous retrouvons dans les *miniatures* de mademoiselle Van Assche, la finesse et la précision qui ont fait la réputation de cette artiste.—Les deux tableaux de *fleurs* de mademoiselle Evrard sont dignes des éloges souvent mérités par son pinceau exercé. — Les gibiers de mad. Rodenbach ont été remarqués.

Sculpture.—L'art, et surtout la sculpture, a pour but la beauté souveraine; l'antiquité nous en a légué des types admirables. Ces types serviront toujours de modèles, parce que les proportions vraies sont éternelles et immuables, parce que le même idéal plane sur tous les temps, sur toute l'humanité. Au moyen-âge, dans le treizième et le quatorzième siècle, les œuvres de sculpture avaient une raideur et une forme de convention que n'avoua jamais la nature; lors de la renaissance, on se décida à suivre les modèles grecs et romains, et les œuvres de sculpture perdirent peu à peu ces formes étranges que nous nous étonnons d'avoir vu adopter. La statuaire se transforma; elle devint la noble expression de l'absolu poétique, elle produisit ces nombreux chefs-d'œuvre qui ornent nos riches palais et nos splendides basiliques, et que toujours les hommes seront contraints d'admirer, comme on admire partout le vrai, le noble et le beau.

Nous avons vu, au salon, plusieurs morceaux de sculpture qui méritent d'être étudiés; nous y avons signalé de hautes perfections : les artistes qui les ont achevés montrent non seulement l'habileté technique dans l'exécution, mais l'élan poétique dans la conception : le génie, cette divine flamme qui illumine l'esprit et le cœur, se manifeste clairement là où un type complet sort du marbre et s'anime à nos yeux.

La *statue en marbre destinée au tombeau de Mme de Bériot-Malibran* est d'une admirable expression : M. Guillaume Geefs,

que nous n'applaudissons pas avec autant d'enthousiasme lorsqu'il s'agit des statues colossales qu'il a été chargé d'exécuter, mérite, pour les œuvres de sentiment et de poésie, la plus entière approbation. Cette figure, qui va orner le mausolée d'une artiste célèbre, s'élance vers les régions éthérées et semble à peine tenir à la terre, où ne sont pas les divines inspirations. Elle regarde le ciel, elle s'exalte, son front rayonne, tous ses membres s'élèvent, elle se détache du sol, elle va prendre son vol, elle part, l'inspiration l'entraîne, elle contemple en extase ce qu'il y a de magnifique et de sublime par delà les nuages, elle implore la souveraine bonté..... Cette statue vit et se meut, et en la contemplant l'œil se prépare à suivre sa marche rapide : il s'étonne de la trouver encore là; elle est si légère et si mobile qu'on la dirait animée d'un feu intérieur, d'une vie réelle : son visage est pur et inspiré, sa taille est svelte et gracieuse, tous ses membres sont délicats ; sa longue robe qui tombe en larges et légères draperies ne lui pèse point; toute son allure est vive et ondoyante..... Voilà un beau type de pieuse invocation, d'inspiration céleste ; voilà de la poésie et de la sublimité; voilà de l'habileté dans l'exécution : tous ces détails sont minutieusement achevés, tous ces plis d'étoffes sont irréprochables, toutes ces courbes sont souples et pures. Nous le répétons : voilà une belle statue, une œuvre de grande sculpture, un résumé d'études sérieuses et d'invention vraie; voilà qui est digne de l'auteur de *Francesca de Rimini*. — Trois bustes complètent le contingent de M. G. Geefs.

M. Joseph Geefs, qui fait des progrès immenses, a exposé six morceaux de sculpture. D'abord le *Génie du Mal* nous parait digne d'attention. Il y a trois ans, M. Wiertz nous donnait, en peinture, un *Ange du Mal* dont nous faisions un grand éloge; cette fois, c'est le même symbole en sculpture ; c'est toujours un homme jeune, beau et fort, puissant par la séduction, par la vigueur, par le regard ; il est assis, plongeant ses regards dans l'espace, tenant à la main un diadème qu'il destine à quelque victime, prêt à déployer les ailes immenses qui le portent avec une fabuleuse rapidité là où des triomphes l'attendent. Cette statue est belle, bien conçue et bien exécutée. — L'*Orpheline du Pêcheur* est gracieusement accroupie au bord d'un ruisseau ; elle jette des

fleurs au courant ; c'est une jeune fille nue bien étudiée. — L'*Amour fidèle* est parfaitement posé ; il est assis et il s'occupe à couper ses ailes : n'est-ce pas là une idée fraîche et charmante ? — La *Sainte-Philomène*, dont nous avons vu le plâtre il y a trois ans, paraît aujourd'hui en marbre et entièrement achevée : on trouverait de certaines choses à reprendre à cette statue si on voulait l'analyser sévèrement. — *Le Rêve*, groupe en marbre, exige pour être jugé un examen attentif ; nous y avons remarqué en général beaucoup de finesse et d'exactitude. — Enfin, le *buste* est d'une bonne école.

Vous n'ignorez pas, lecteur, que M. Geerts, de Louvain, est chargé de confectionner les magnifiques stalles que l'on placera dans le chœur de Notre-Dame d'Anvers ; que ces stalles, riches de statuettes et d'ornements de tout genre, et dont une trentaine sont achevées, présentent des détails délicieux et des sculptures en bois des plus remarquables ; qu'enfin l'artiste éminent qui a entrepris cette immense œuvre d'art, a exposé six bas-reliefs en plâtre, qui seront exécutés en bois, et qui représentent l'*Annonciation*, la *Visitation*, la *Circoncision*, l'*Adoration des mages*, la *fuite en Egypte* et la *sainte famille* : ceux qui n'ont pas vu les stalles à Anvers peuvent, par les échantillons que nous offre M. Geerts, se faire une idée de la perfection de l'œuvre et du travail long et compliqué qu'exigera son achèvement. L'artiste déploie toutes les qualités que l'on peut exiger de lui, et son mérite est d'autant plus grand que les églises d'Anvers renferment, presque toutes, d'admirables sculptures en bois qui datent d'une époque où cet art était généralement cultivé : M. Geerts nous paraît destiné à lui rendre son ancienne splendeur. — Un autre groupe plus important, le *Massacre des Innocents*, est digne des plus grands éloges : ce groupe n'est qu'en plâtre et de petites proportions, mais il est bien conçu et également bien exécuté : les enfants sont étendus morts sur le sol, des anges viennent les prendre pour les emporter au ciel et s'élèvent les uns sur les autres avec beaucoup de naturel, sans effort, sans entassement ; à mesure que les heureux innocents s'approchent de la céleste demeure, il leur pousse des ailes, attributs des anges : l'artiste a dû beaucoup réfléchir et vaincre de grandes

ficultés pour ainsi traduire un drame tout entier.— *Saint-Maurice*, statue colossale destinée à l'église du camp de Béverloo, t un peu théâtral, quoique bien sculpté.

Le *Saint-Gommari* de M. Puyenbroeck forme pendant au -Maurice : cette statue est belle et noble. Ce sculpteur fécond habile a exposé différents bustes, deux vierges et un *amour s'occupant à étudier un papillon*; nous pouvons déclarer que les omnes de goût ont en général été satisfaits de ces morceaux. 'est à lui que nous devons aussi le beau groupe d'*Eudore et ymodocée.*

Est-ce bien M. Simonis, l'auteur de l'*Innocence*, qui a exposé *jeune fille au bouquet* ? M. Simonis voudrait-il changer de voie t perdrait-il cette grâce incomparable que nous lui avons conue ? N'a-t-il pas vu que sa *jeune fille au bouquet* n'avait point, ans sa nudité, ce vêtement de délicatesse poétique qui devait aire toute sa parure et qui seule peut imprimer un cachet vraiment artistique sur une étude de ce genre ? Les courbes sont-lles assez souples, les mouvements sont-ils assez dégagés, la ose est-elle assez gracieuse ? Voilà des questions que nous devons ésoudre négativement. Il y a dans cette statue quelque chose 'épais qui s'éloigne de la beauté idéale et qui se rapproche trop l'une réalité que, surtout en sculpture, il faut éviter. Nous regrettons d'autant plus de devoir exprimer cette opinion sur une étude importante, que M. Simonis a montré toutes les qualités le son talent dans *le bambin malheureux :* c'est un gros garçon qui tombe en pleurant sur un tambour dont la peau est crevée par une des baguettes. Cette statue, qui représente l'enfant ombé, nu et de grandeur naturelle, est d'une facture remarquable, et elle a mérité les applaudissements de la foule : les détails natomiques et le jeu des muscles et des membres sont bien étudiés. — *Un ange* mérite l'attention et des éloges.

Le *petit groupe* de M. Jehotte est charmant. C'est un enfant assis qui lutte avec un petit chien. Il y a infiniment d'allure et de mouvement dans ce morceau ; l'enfant exprime bien les efforts qu'il fait et sa pose est pleine de naturel. Sa *Vierge* en marbre avait paru en plâtre à l'exposition de 1839 ; en la détaillant nous avons trouvé quelques imperfections que d'autres ont égale-

ment remarquées ; nous persistons néanmoins à considérer cette statue comme une belle création, et nous ne sommes pas éloigné de croire que, vue à la place qu'elle occupera sans doute dans quelque église, ses défauts disparaîtront à l'œil. — M. Jehotte, toujours heureux, a fait un superbe *buste* de feu M. Van Assche, le célèbre paysagiste.

M. Fraikin a fait une fort jolie statue en plâtre, *la Candeur*, qui a de la délicatesse et de la grâce : nous n'aimons cependant pas la cuisse gauche qui nous paraît trop longue et qui n'est pas d'un bon effet. *La baigneuse surprise* est bien.

L'*Atala et Chactas* de M. Pollet pourrait subir d'importantes modifications ; ce groupe en plâtre n'est pas heureusement posé. —La *Madone* de M. Tuerlinckx est un buste gracieux, et nous ne pouvons que donner des éloges au *pâtre Giotto essayant de dessiner*. — *L'Amour* de M. Van Aerschot mérite un souvenir. —Le *buste de S. M. le Roi* par M. Feyens est fort remarquable. — *Un Israélite se défendant contre un serpent*, par M. De Cuyper, a de la force et du naturel. — *La baigneuse* de M. Destrieux n'est pas dépourvue de grâce. — Nous aimons beaucoup mieux le *Moïse sauvé des eaux* de M. Jacquet que son *St-Paul méditant* dans sa longue barque. — M. Corryn a exposé un groupe en plâtre représentant avec assez de bonheur un épisode de la vie de *Ste-Elisabeth*. —MM. Sergeys et Plyffers ont exposé, le premier *deux bustes*, et le second *la Miséricorde*, groupe en plâtre.—Le *Charles-Quint* de M. Marchant est très-remarquable.

Au total, la galerie de sculpture est riche ; beaucoup d'artistes de mérite ont pris part au concours. Nous avons signalé trois ou quatre morceaux de haute sculpture, plusieurs autres que caractérise la grâce, un grand nombre de bons bustes : nous devons ajouter, à l'honneur des sculpteurs belges, que nous n'avons pas remarqué de pièces absolument mauvaises et que celles qui sont médiocres ne le sont qu'avec des qualités qui annoncent de l'avenir chez leurs auteurs.

Il nous reste à rappeler les belles *miniatures* de MM. Delatour, Ducaju et Oorloft ; les excellents *portraits* dessinés par M. Vanderhaert ; les *médailles*, déjà connues et très estimées, de MM. Leclercq, Braemt et Hart ; les *gravures et dessins* de M. Calamatta ;

s *gravures sur bois* de MM. Brown; une collection des *portraits* 'un artiste populaire, de M. Baugniet; les magnifiques *Cathé-rales* de M. Simoneau; la sépia de M. Kreins, le prince du genre, présentant *le cerf se voyant dans l'eau.*

Nous avons hâte d'en finir, car l'espace va nous manquer. On ous reprochera sans doute quelques omissions; il ne faut les tribuer qu'au défaut de mémoire, car nous écrivons loin de ruxelles; en outre, nous avons appris que plusieurs tableaux nt arrivés depuis que nous avons visité le salon: nous re-rettons de ne pas avoir pu les examiner. Nous prions ceux qui aront la patience de parcourir ces pages de remarquer que nous ommes en dehors de toute coterie, jugeant d'après les règles ictées par les hommes de goût et d'après notre bon sens: les ju-ements faux que nous pourrions porter ne sont donc suggérés ar aucune hostilité, par aucune affection personnelle; c'est par onviction que nous avons écrit, et nous croyons qu'il faut nous n tenir compte. Aimant notre pays, ayant foi en sa jeune natio-alité, assistant à ses progrès artistiques, industriels et littéraires, nous est doux de pouvoir consacrer parfois quelques courts isirs aux grands faits qui révèlent ces progrès: ce que nous spire l'heureuse fécondité du sol belge ne saurait s'exprimer u moyen de notre faible plume; bornons-nous à espérer de nou-eaux triomphes et préparons des applaudissements nouveaux.

Angleur (près Liége) le 20 septembre 1842.

C. F.

HISTOIRE

DE

L'ANCIEN PAYS DE LIÉGE

JUSQU'A

L'ÉPOQUE DE SA RÉUNION A LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE,
EN 1794,

Par M. L. POLAIN.

4 volumes in-8°, de 5 à 600 pages chacun, pap. vélin.

Prospectus (1).—L'histoire de ces deux grandes républiques de l'antiquité, Athènes et Rome, est, à bon droit, la base de toutes les études classiques. Où trouver, en effet, de plus beaux exemples de patriotisme et de courage? Mais, il est des noms que nous devons aussi apprendre de bonne heure à révérer, ce sont les noms de tous ceux qui ont élevé et glorifié la patrie. En même temps que nous contemplons ce qu'a valu la liberté aux peuples anciens, ne négligeons pas de rechercher comment ont fait nos pères pour conquérir celle dont nous jouissons aujourd'hui.

(1) Nous appelons l'attention de nos lecteurs sur ce prospectus d'une *Histoire de l'ancien pays de Liége* que le laborieux et savant archiviste de notre province, M. Polain, est sur le point de publier. Personne n'était plus capable que M. Polain de retracer la longue période nationale qui fait l'objet de son livre; les divers travaux qu'il a publiés jusqu'à ce jour relativement à l'histoire de Liége, et tout récemment le bel épisode de *Henri de Dinant*, dont nous rendrons prochainement compte dans la *Revue*, sont garants du mérite de l'ouvrage qu'il annonce aujourd'hui. On sait, du reste, quel vif intérêt présente l'histoire de notre pays, et l'habileté avec laquelle M. Polain sait faire ressortir à la fois la grandeur et la philosophie des faits.

(*Note de la commission directrice de la Revue Belge*).

L'histoire de la patrie est la première de toutes les histoires ; quelque grands qu'aient été les Grecs et les Romains, ils ne peuvent nous intéresser plus que cette vieille bourgeoisie de Liége qui a laissé de si nobles rejetons. Conservons donc religieusement les souvenirs d'honneur et de courage qu'elle nous a légués ; honorons la cendre de tous ces martyrs, si prompts à mourir pour le maintien de leurs croyances ou de leurs priviléges, et dont les ossements reposent sur tant de champs de bataille !

Le travail que nous entreprenons de publier était pour nous un devoir. Sorti des rangs du peuple, nous avons surtout cherché à réhabiliter cette bourgeoisie d'autrefois, si grande et pourtant si calomniée. Ces hardis tribus, jetés aux gémonies de l'histoire par les écrivains qui nous ont précédé, nous les avons replacés au rang qui leur appartient. Sans doute, ils assistèrent à d'horribles tourmentes, leur vie se consuma au milieu des troubles et des agitations politiques, mais les fils doivent-ils flétrir les pénibles travaux de pères qui leur ont laissé un si bel héritage?

Nous avons donc redit l'histoire du pays qui nous a vu naître, et nous croyons l'avoir fait avec sincérité et bonne foi, sans nous laisser entraîner par des passions dont l'historien doit toujours savoir se dépouiller ; sans rien cacher des grands crimes ou des grandes vertus de la multitude, sans mensonges obligés, sans flatteries de convention. Nous avons cherché la vérité dans les sources presque toujours contemporaines des événements que nous racontions. Les immenses travaux des Bollandistes, ceux des Bénédictins, nos chroniqueurs du moyen-âge, les chartes de nos monastères, nos recueils de priviléges et de franchises ont tour-à-tour été consultés et nous ont fourni des renseignements précieux sur les faits et sur les institutions.

Écrivant surtout dans le dessein de populariser les grands événements de l'histoire nationale, nous avons adopté la forme qui nous a paru la plus propre à frapper vivement l'intelligence des masses, c'est le *récit* ; le récit, empreint le plus possible de la couleur locale, condition essentielle d'intérêt et de vérité historique ; nous avons essayé de rendre à chaque siècle, à chaque individu ses traits originaux, son caractère particulier. Nous publions, en même temps que ce prospectus, un travail relatif à la révolution

communale de Liége au XIIIe siècle; c'est une espèce de *spécimen* de ce que nous avait fait (1). On y remarquera sur nos institutions et sur nos vieilles coutumes, beaucoup de notions dont étaient dépourvues nos publications antérieures. Nous espérons que ces détails ne rendront pas l'histoire de Liége moins attrayante aux yeux de ceux pour qui nous l'avons entreprise.

Cette histoire n'est pas seulement intéressante pour les Liégeois: elle se rattache à celle de la Belgique entière par les relations fréquentes de notre ancienne principauté avec le Brabant, la Flandre, le Hainaut et le comté de Namur. Elle appartient encore à celle des Provinces-Unies avec qui nous commercions, de l'Allemagne dont nous étions l'un des Cercles, et de la France qui fit, plus d'une fois, de notre pays, le théâtre de ses intrigues politiques contre l'Empire et la puissante maison de Bourgogne.

L'ouvrage sera publié en quatre livraisons qui paraîtront de trois mois en trois mois. Chaque livraison comprendra un volume.

Le premier volume ne sera mis sous presse que lorsqu'il y aura un nombre de souscripteurs suffisant pour couvrir les frais d'impression.

Les souscripteurs ne paieront chacun des volumes qu'en le recevant.

PRIX : 20 FRANCS. — LE VOLUME 5 FRANCS.

N. B. L'Auteur gardant la propriété de son livre s'engage à ne point le laisser, dans la suite, au-dessous du prix fort, qui sera de 30 francs, après la publication du premier volume.

Il sera tiré quelques exemplaires sur papier fort, royal vergé. Le prix de ces exemplaires est double des autres.

ON SOUSCRIT :

A Liége, chez MM. DESOER, ALPHONSE POLAIN et FÉLIX OUDART, libraires.

Bruxelles, MM. DECQ et MUQUARDT, rue de la Madeleine.

(1) HENRI DE DINANT, histoire de la révolution communale de Liége au XIIIe siècle. Liége, 1843, 1 vol. in-8. Prix 1-50. Papier fort vergé, 3 frs.

LE RAVIN DES SAUTEURS,

ANECDOTE MARITIME.

(Extrait du *Leeds-Mercury*.)

Dans les premiers jours de juillet 1821, le trois-mâts *Merry-Kate*, capitaine Brooke, venant de Liverpool avec un chargement de cotons, mousselines, et autres marchandises des Indes-Orientales, entra dans l'archipel des Antilles, se dirigeant vers Porto-Rico. A bord du bâtiment se trouvaient huit passagers, au nombre desquels étaient mistriss T..., sa fille, âgée de dix-neuf ans, et une jeune écossaise, attachée à leur service. Ces dernières, ainsi que MM. Price et Henri Watson, devaient se rendre ensuite à Kingstown, où elles étaient attendues par des parents possesseurs d'une fortune considérable.

Jusqu'alors la traversée avait été constamment heureuse, mais dans la matinée du 9, le ciel se couvrit d'épais nuages; bientôt le vent du N.-E. commença à souffler avec violence, et la mer devint extrêmement houleuse. Vers midi, le mât de beaupré se rompit; et presqu'en même temps nous apprîmes qu'une voie d'eau venait de se manifester. Cet accident fut assez vîte réparé, mais le bâtiment avait tant souffert, que le capitaine jugea convenable de relâcher à la Barbade, pour y faire les réparations nécessaires. Nous

atteignîmes l'île dans la soirée, et tous les passagers descendirent à terre, où ils prirent le repos dont ils avaient grand besoin. On s'empressa d'abord de procurer aux dames un appartement confortable. Elles trouvèrent chez leurs hôtes les soins et les prévenances qu'elles auraient pu espérer dans le meilleur hôtel de Londres; chacun de nous parvint aussi à se loger d'une manière tolérable, et l'on se résigna volontiers à la nécessité de passer ainsi tout le temps qu'exigeraient les réparations à faire au bâtiment.

Le lendemain matin, remises de leur fatigue, qui, au reste, avait été moins grande que leurs craintes, mistriss T.... et sa fille, accompagnées de M. Anderson et de moi, sortirent pour aller respirer la brise au bord de la mer. Après environ deux heures de promenade, nous regagnâmes la maison, où nous attendait le déjeûner. En approchant, nous vîmes sur un banc placé devant la porte deux hommes qui semblaient causer à voix basse. Comme nous passions auprès d'eux, ils tournèrent la tête, et les yeux du plus rapproché de nous s'arrêtèrent, avec une expression singulière, sur la figure en effet très-remarquable de miss Sarah T.... Ce personnage, ainsi que son compagnon, était vêtu en matelot, portant la jaquette et les trowsers (culottes larges): mais il y avait dans son front haut, dans sa physionomie impérieuse et en même temps distinguée, quelque chose qui captiva, au moins pendant un instant, mon attention également excitée par la vivacité de son mouvement et la fixité de son regard. Au moment où nous entrions, ils se levèrent, et nous les vîmes s'éloigner, en continuant de s'entretenir, avec des gestes qu'une sorte de

prévention peut-être me fit paraître fort animés. Miss T.... était émue : sa mère fit des efforts inutiles pour se rappeler si elle avait jamais rencontré les traits que nous venions d'envisager : M. R..., ancien Wintonien (1), qui nous rejoignit en ce moment, conclut que le galant triton avait voulu rendre hommage à la déesse sortie du sein des ondes, et l'incident fut bientôt oublié.

Le lendemain matin, j'allai avec M. Price voir où en étaient les réparations de notre bâtiment. Nous les trouvâmes peu avancées, le dommage étant plus considérable qu'on ne l'avait présumé d'abord. Plusieurs oisifs, tant ouvriers que planteurs et marchands, se tenaient sur la jetée, occupés à regarder les calfateurs. Dans ce groupe, je reconnus, à une large cicatrice qui traversait sa joue gauche, le compagnon de notre observateur de la veille, fumant sa pipe d'un air d'insouciance. Quand il l'eut achevée, il s'en alla en sifflant le long du rivage, et je le vis rejoindre cinq ou six hommes vêtus comme lui en matelots, avec lesquels il se dirigea vers une barque que j'apercevais à la distance d'un quart de mille. Je m'approchai alors du maître charpentier, qui m'assura que dans deux jours le bâtiment pourrait se remettre en mer. J'allai porter cette nouvelle à mes amis, qui en furent très-satisfaits : car notre vie à la Barbade était fort monotone, et d'ailleurs nous étions tous appelés sur divers points par des affaires importantes ou de douces affections.

Le lendemain (c'était un jeudi) comme je revenais

(1) Etudiant au collége de Winchester.

de ma promenade au rivage, je rencontrai un jeune homme employé dans une maison de commerce, et dont j'avais fait la connaissance presqu'aussitôt après notre arrivée. Il m'engagea à l'accompagner dans une espèce de club, où se réunissaient quelques amis, et j'acceptai son offre. Le lieu de l'assemblée était une salle basse, peu spacieuse, mais proprement meublée. En entrant, nous trouvâmes la société, composée de blancs, de mulâtres et de quelques nègres libres, rangée en cercle, avec tous les signes d'une inquiète curiosité, autour d'un homme en habit bleu, que nous apprîmes être un subrécargue américain. Il donnait en ce moment des détails sur les pirates qui, depuis quelques semaines, venaient de recommencer, sur les côtes de Cuba et de la Jamaïque, leurs déprédations assez longtemps interrompues à la suite de la chasse que leur avaient donnée les croiseurs de S. M. Plusieurs bâtiments, appartenant au commerce de différentes nations, avaient été pillés, puis incendiés par ces brigands ; d'autres ne leur avaient échappé que par miracle. Au nombre de ces dangereux rôdeurs, le narrateur citait surtout avec effroi celui qui s'était fait connaître sous le nom de *Sea-Wolf* (loup de mer) et que commandait un chef aussi audacieux qu'habile, cra natif de Tortola. Il avait sous ses ordres environ quatre-vingt-dix hommes, déterminés et féroces (nous avons su par la suite que ce nombre était exagéré), également redoutables par leur impétuosité dans l'attaque et leur cruauté après la victoire. Ils s'étaient tout récemment emparés d'un bâtiment nantais, qu'ils avaient mis entièrement au pillage, après avoir commis des atrocités révoltantes surtout ce qui se trouvait à bord. Une cor-

yette de guerre danoise, dans les eaux de St.-Thomas, avait vivement poursuivi ce forban; mais il lui avait échappé par l'incroyable célérité de sa marche.

On conçoit aisément que ce récit fit naître en moi des réflexions fort sérieuses. Les parages qui paraissaient exploités de préférence par les pirates étaient précisément ceux que nous avions à traverser pour arriver à notre destination. Je résolus d'abord de laisser ignorer à nos compagnes ce que je venais d'apprendre, pour leur épargner des alarmes d'ailleurs inutiles à l'égard d'un péril que la prudence humaine ne pouvait guère éviter, et de chercher à recueillir de nouvelles informations sur la nature et la grandeur du mal. A cet effet, je m'adressai à notre hôte, homme fort sensé, qui confirma une partie des détails que je venais d'apprendre, en ajoutant toutefois que les chances de malheur devaient maintenant être fort diminuées, les commandants de plusieurs navires de guerre de différentes puissances coloniales ayant, par ordre de leurs autorités respectives, pris des mesures pour protéger la navigation dans les parages infestés. Je crus toutefois à propos de m'en ouvrir à notre capitaine, qui, après m'avoir écouté avec beaucoup de flegme, me répondit : 1° qu'il savait cela; 2° qu'il avait fait neuf fois cette traversée sans accident; 3° qu'il regrettait réellement de n'avoir ni augmenté son équipage, ni armé le navire de quatre ou six pièces, mais qu'il était trop tard; 4° qu'il fallait s'en reposer sur la providence, puis sur les frégates, bricks et sloops de S. M. N'ayant rien de bien positif à opposer à ce raisonnement, et un peu honteux d'ailleurs de me montrer si craintif devant cet honnête fils de Neptune, je m'en remis comme lui à la destinée,

et je ne songeai plus qu'à dissimuler de mon mieux les anxiétés dont je ne pouvais triompher entièrement.

Le jour suivant, 15 juillet, vers six heures du matin, nous mîmes à la voile par un bon frais d'Est, et nous eûmes bientôt perdu de vue les côtes hospitalières de la Barbade. Mes compagnons étaient tous d'une gaîté charmante : car le hasard avait voulu qu'aucun d'eux ne participât à l'instruction fâcheuse que je venais d'acquérir. Les dames, surtout, ne tarissaient pas sur l'aimable accueil qui les attendait à Kingstown, et Déborah elle-même, la petite highlandaise, commençait à se réconcilier avec ces îles sans lacs et sans sapins (1). Moi seul, sur le bâtiment, je n'étais pas tranquille : car l'excellent capitaine Brooke paraissait aussi calme que s'il eût remonté la Tamise. Tant que le jour permettait de distinguer les objets, je me tenais sur le pont, promenant au loin mes regards sur la vaste étendue des ondes : mais je n'apercevais rien, — rien, si ce n'est quelques points blancs que, Dieu me le pardonne ! je pris une ou deux fois pour des voiles, mais qui tout-à-coup, s'élevant de la surface des flots dans une direction oblique, se faisaient reconnaître pour des oiseaux de mer, tantôt rasant l'eau de leurs aîles fourchues, tantôt tournoyant avec rapidité. Nous ne rencontrâmes qu'un seul petit bâtiment, qui passa assez près de nous pour que nous pussions le héler : il venait des Vierges et allait à la Dominique.

Quelque temps après, le vent tourna brusquement

(1) Il se trouve ici dans le texte quelques locutions écossaises que nous avons supprimées, parce qu'elles perdraient par la traduction une grande partie de leur originalité.

au Nord : et bientôt il devint si violent qu'il nous fit dériver considérablement. La mer, grosse et plombée, battait avec fureur les flancs du navire, que l'on entendait craquer comme si ses planches eussent voulu prendre congé les unes des autres : je ne pus me défendre de nouvelles inquiétudes, qui, cette fois, furent sincèrement partagées par mes compagnons. Une expérience toute récente ne nous permettait pas d'être bien confiants, en la solidité de la *Joyeuse Catherine*, malgré la haute estime que lui accordait le capitaine ; et la nuit qui s'approchait rendait notre situation encore plus critique. Pendant cette nuit, qui fut longue et pénible, le calme du patron ne se démentit pas un instant, non plus que sa vigilance et son activité. Aux remarques de mauvais augure qui nous échappaient de temps à autre, il répondait invariablement par de laconiques *No matter* (il n'importe), qui, dans ce moment même, me rappelèrent les *No es nada* (ce n'est rien) de Don Alvarès de Tolède (1). Enfin, vers deux heures, le vent tomba, et les premiers rayons de l'aurore nous firent apercevoir au Sud, à une distance assez rapprochée, une terre que M. Brooke déclara être l'île de St.-Christophe. Il ne s'agissait plus que de reprendre notre route naturelle, puisque le ciel et la mer nous le permettaient : et l'on fit aussitôt les dispositions nécessaires à cet égard.

Il ne s'était pas écoulé une demi-heure, lorsque j'avisai notre capitaine dans un état de contemplation presque religieuse, l'œil fixé à sa longue-vue, dont l'autre extrémité demeurait braquée vers l'horizon,

(1) Réponse habituelle du duc d'Albe, quand on l'informait de quelque échec éprouvé par ses armes dans la guerre des Pays-Bas.

dans la direction du Nord-Ouest. Au bout de quelques minutes, il la retira de son œil, en essuya le verre avec son mouchoir, en siffant entre ses dents, puis y enferma de nouveau son rayon visuel. M. Price, ayant aussi remarqué cette pantomine, demanda de quoi il s'agissait : mais un signe de main vertical lui imposa silence. L'instant d'après, le contemplateur se retourna, et m'ayant aperçu contre le beaupré de nouvelle fabrication, il me fit un signe de tête, mystérieux pour les témoins de la scène, mais, qui me parut beaucoup plus intelligible que je ne l'aurais désiré. Par un second geste, il m'appela auprès de lui : et jamais levrier bien dressé ni valet-de-chambre d'un pair n'obéirent avec plus de promptitude que moi. Alors, sans dire un mot et sans changer de position, il porta la lunette à mon œil, en lui donnant le degré d'inclinaison convenable. Je vis distinctement une voile au Nord-Ouest, à la distance d'environ cinq milles : elle semblait se diriger de notre côté. Je me tournai vivement vers le capitaine, dans le seul espoir d'entendre plus promptement la confirmation de mes craintes trop légitimes. — « Oui, c'est cela, » me dit M. Brooke répondant à ma pensée. — « Mais qu'est-ce donc? » demandèrent à la fois trois ou quatre assistants étonnés. Le capitaine se moucha, puis se retournant vers eux : « Ce n'est, » dit-il, « ni un vaisseau de guerre anglais, — ou hollandais, — ou français, — ou espagnol; ni un bâtiment de commerce d'aucune de ces nations..... — C'est un pirate! » s'écria M. D... en pâlissant. —Oui, » reprit-il : « et si je ne me trompe au signalement qu'on m'a donné, c'est le *Sea-Wolf.* » A ces mots, d'un pas plus agile que de coutume, il arpenta le tillac; et avec rapidité, mais avec préci-

sion, il ordonna au pilote de tourner la barre vers St.-Christophe, dont, ainsi que je l'ai dit, nous n'étions pas fort éloignés. Pendant qu'on exécutait cet ordre, je courus à lui, et lui demandai sa longue-vue, qu'il me remit avec indifférence, comme une chose désormais inutile. Ce fatal instrument me convainquit bientôt de l'imminence du danger qui nous menaçait. Il était évident que le pirate nous avait aperçus; il l'était également qu'il cherchait à nous rejoindre, et je ne pouvais douter qu'il n'y parvînt bientôt : car à chaque instant je le voyais grandir, en s'avançant vers nous : de minute en minute ses formes, d'abord vagues et incertaines, devenaient plus distinctes et plus saillantes. Je n'essaierai pas de dépeindre la consternation de mes compagnons, qui n'étaient pas comme moi préparés à ce désastre. M. D..., dont presque toute la fortune se trouvait à bord, semblait surtout dans un état voisin de l'aliénation. Il eût été absurde de songer à la résistance : nous n'étions à bord que trente-un hommes, sans armes, si l'on en excepte quelques fusils de chasse et deux ou trois paires de pistolets. La moindre velléité de défense ne pouvait qu'accélérer notre perte, et livrer au sort le plus affreux trois malheureuses femmes, qui, dans ce moment, se reposaient des fatigues de la nuit. Il fallait cependant les préparer au coup qui allait nous atteindre : M. Price se chargea de ce soin pénible. Après l'avoir entendu, miss T... se jeta dans les bras de sa mère qui la pressa sur son cœur. L'Ecossaise releva fièrement la tête, jura de n'abandonner ses maîtresses qu'avec la vie, et toutes trois, dans une résignation courageuse, attendirent le destin que leur réservait le Ciel. Cependant nous ap-

prochions de St.-Christophe, et déjà l'on distinguait facilement la configuration des rochers qui bordent le rivage. A la vérité, l'ennemi gagnait visiblement du terrain sur nous : mais s'il paraissait impossible de lui disputer le navire, au moins pouvions-nous espérer de soustraire à sa fureur nos personnes et ce que nous avions de plus précieux. En ce moment, M. Brooke, jetant les yeux sur la côte, ordonna de sonder; cet ordre, au milieu de la confusion qui s'était emparée de l'équipage, ne fut pas entendu d'abord. Il le réitéra avec plus de force : on obéit alors : il était trop tard. Une secousse violente, suivie d'un craquement terrible, nous annonça que le vaisseau venait de toucher. Un cri de douleur et d'effroi s'éleva de toutes parts. Le capitaine, sans rien perdre de sa présence d'esprit, commanda de lancer la chaloupe à la mer: et vingt bras se mirent aussitôt en mouvement pour exécuter cet ordre. Sur ces entrefaites, le bâtiment pirate approchait toujours: déjà l'on pouvait distinguer sa coupe légère, toutes ses voiles enflées par le vent, son pont chargé de monde, et les deux caronades placées à l'avant du navire. Heureusement la chaloupe fut mise à flot sans accident : on y fit d'abord descendre les trois femmes; puis les passagers s'y placèrent successivement, à l'exception de MM. D..., et Watson, occupés à rassembler leurs effets les plus nécessaires. Les matelots se tenaient rangés devant le capitaine, sachant que celui-ci, suivant l'usage, ne quitterait son bord que le dernier: mais quelle fut notre surprise, et je puis ajouter notre affliction, lorsque ce brave homme déclara la résolution où il était de rester sur le navire. « Les marchandises sont perdues,» ajouta-t-il, « mais je puis sauver

le bâtiment pour les armateurs. Si je l'abandonne, les brigands y mettront le feu infailliblement. Dans le cas contraire, il se peut qu'après l'avoir pillé ils se rembarquent, ne se souciant pas de s'arrêter si près de la côte : d'ailleurs le diable lui-même ne fait pas le mal sans utilité pour lui. Quand ils seront éloignés, vous tâcherez de m'envoyer de l'aide pour me remettre à flot, et je pense que la pauvre *Kate* pourra encore voir de meilleurs jours. » Sa détermination paraissait si bien prise qu'il eût été inutile de chercher à l'en détourner : et nous n'avions pas de temps à perdre en discours, l'ennemi n'étant plus qu'à environ un mille de distance. Tout l'équipage s'entassa dans la chaloupe, à l'exception du maître charpentier et d'un jeune matelot, nommé Hodson, très attaché au capitaine. En ce moment, M. R..., jeune homme d'une force athlétique et d'un esprit aventureux, jetant sur le pont un porte-manteau qu'il tenait à la main, déclara qu'il voulait rester avec ces braves gens, et partager leur sort ; ajoutant que d'ailleurs il était curieux d'envisager de près « les damnés coquins. » La connaissance que nous avions acquise de son caractère ne nous permettait pas de douter que sa résolution ne fût aussi inébranlable que celle du capitaine. Nous leur adressâmes donc, de la voix et du geste, un adieu que tout annonçait devoir être le dernier. Les femmes fondaient en pleurs, et nous restions plongés dans un morne abattement, les yeux fixés sur le navire, tandis que les matelots ramaient avec toute la vigueur que donne l'instinct de sa propre conservation. Tout-à-coup un éclair brilla à quelque distance : il fut suivi d'une détonation, et un boulet fit rejaillir l'eau à deux toises du bord que nous

venions de quitter. Un moment après, nous vîmes le pirate mettre à la mer un canot qui nous parut porter douze à quinze hommes, et qui vogua vers le navire. Ils ne semblèrent pas nous avoir aperçus, ou du moins ne firent-ils nulle attention à notre chaloupe, et ils s'avancèrent à force de rames vers leur proie immobile. Nous atteignions en ce moment une côte assez unie, où bientôt nous abordâmes en sûreté, au nombre de vingt-sept, y compris nos trois compagnes.

On se hâta de transporter à terre le peu d'objets qui, au moment du départ, avaient été jetés à bord de la chaloupe, savoir : une lourde cassette appartenant à M. D..., un baril de viande salée, un autre contenant quelques gallons de rhum, deux fusils, une paire de pistolets, et des vêtements de femmes. Alors, aidant les pas mal assurés de mistriss T... et de sa fille, nous nous avançâmes dans l'île, certains d'y trouver bientôt asile et protection. A environ cinquante pas devant nous, s'élevaient des roches assez hautes, et trop escarpées pour qu'il fût possible de les gravir. Nous nous mîmes donc à les côtoyer, espérant de rencontrer un passage qui conduisît dans l'intérieur. Notre attente fut déçue: nulle part le roc n'offrait la moindre ouverture. Ne pouvant douter toutefois que cette espèce de retranchement naturel ne s'interrompît sur un point plus ou moins rapproché de nous, et animés par le désir d'atteindre un lieu de repos et de sûreté, nous poursuivions notre route, quand tout-à-coup un matelot s'écria qu'il venait d'entendre un coup de feu à bord du navire. Quoique nous eussions tout sujet de redouter que son occupation par les forbans ne fût suivie d'actes de violence, l'éloignement où nous nous trouvions alors

du lieu de la scène ne semblait guère permettre d'entendre la détonation d'une arme à feu, et nous cherchâmes à nous persuader que notre compagnon se trompait. Cependant nos recherches étaient infructueuses : toujours s'élevait à notre gauche cette muraille de roc, impossible à franchir, et qui dans certains endroits s'avançait presque jusqu'au bord de la mer. Il était à craindre que plus loin la route ne se trouvât absolument fermée, et qu'il ne nous fallût retourner sur nos pas pour chercher un autre accès à cette terre promise, que quelque génie malveillant semblait avoir entourée d'une barrière impénétrable.

Près de deux heures se passèrent dans de vives anxiétés : enfin le calfat, qui, agile et vigoureux, nous devançait d'assez loin, s'arrêta tout-à-coup en nous criant qu'il entendait le bruit lointain d'une chute d'eau. Cette nouvelle nous rassura : car il était probable que la rivière ou le ruisseau qui produisait ce bruit se jetait dans la mer, et en longeant les bords de ce courant, nous pouvions espérer d'arriver à quelque endroit habité. Nous continuâmes donc à marcher, pleins d'espoir, et au bout d'un quart d'heure, nous parvînmes en effet au lit de la cascade, qui, tombant d'à-peu-près trente pieds de hauteur, se dirigeait vers le rivage, en coulant avec rapidité entre des bords élevés et couverts d'une mousse épaisse. En cet endroit, le terrain changeait de nature ; non seulement le roc s'abaissait considérablement, au delà du ruisseau, mais il était couvert de verdure, au milieu de laquelle croissaient par intervalles des arbrisseaux de différentes espèces. De chaque côté de l'eau, se trouvait un sentier naturel où pouvaient passer aisé-

ment deux hommes de front, et qui, un peu plus haut, paraissait s'élargir encore. Nous n'hésitâmes pas à suivre la rive gauche, persuadés qu'en la remontant, nous arriverions à quelqu'endroit plus boisé, où nous pourrions prendre un repos qui nous était devenu fort nécessaire : car cette marche sous le soleil du tropique et à travers un sable embrasé avait épuisé les forces des moins robustes de la troupe. Il fallut même, pour commencer à gravir le roc, porter à bras les deux dames, dont la frêle chaussure était presque hachée par les galets qui hérissaient le rivage. Quant à la brune Déborah, elle s'élança légèrement, en disant que cela n'était pas plus difficile à monter que le Ben-Névis ; en effet la pente, quoique raide, était praticable, et après avoir atteint l'endroit d'où se précipitait la cascade, nous nous trouvâmes sur un terrain beaucoup moins incliné. A mesure que nous avancions, la végétation devenait plus belle et plus vigoureuse : à nos côtés et sur nos têtes, s'élevaient des guayacs, des mangliers et d'énormes aloès. Au bout d'une demi-heure, le sol devint à-peu-près uni, et l'aspect du lieu nous plut à tel point, que nous résolûmes de nous arrêter sur ce plateau. Le paysage était véritablement enchanteur. A notre droite, le ruisseau faisait un coude, et l'œil pouvait en remonter le cours, à travers une espèce de clairière, jusqu'à une colline où il semblait prendre sa source. Nous étions protégés contre l'ardeur du soleil, alors presqu'au milieu de sa carrière, par l'épais feuillage des arbres dont j'ai parlé, auxquels se mêlait un végétal au port gracieux, que M. Price nous dit être le Smilax. Après avoir rendu grâces au Ciel, qui venait de nous délivrer d'un affreux péril, nous nous

assîmes pour prendre quelque nourriture ; et après le repas, nos intéressantes compagnes se sentirent si bien remises de leurs fatigues de corps et d'esprit, qu'il fut unanimement décidé de se remettre en route pour tâcher d'atteindre quelque habitation. On partit : le bois devenait de plus en plus fourré, de sorte que nous avions souvent peine à nous frayer un passage entre les branches. Deux matelots marchaient sur la hauteur, suivant une route à-peu-près parallèle à la nôtre, afin de pouvoir découvrir de plus loin la contrée adjacente. Parfois, nous cessions de les apercevoir, puis nous les voyions reparaître à travers les buissons. Nous commencions à nous étonner de ne pas rencontrer de traces humaines dans un lieu si favorisé de la nature, lorsque les plus avancés de la caravane entendirent de nouveau le bruit d'un fort courant d'eau. Nous marchâmes dans cette direction, guidés par le murmure des ondes qui devenait à chaque instant plus sensible ; et au bout de cinq ou six minutes, nous nous vîmes brusquement arrêtés par un vaste ravin, au fond duquel roulait un torrent large et rapide, dont les flots, d'un vert noirâtre, se brisant contre des quartiers de roc qu'ils couvraient d'écume, se perdaient à quelque distance sous des arcades de mangliers, puis reparaissaient plus loin pour aller sans doute se précipiter à la mer. Cet obstacle imprévu nous atterra un moment. On ne pouvait songer à traverser ce courant, quand même il eût été guéable : car le ravin, très escarpé sur le bord où nous nous trouvions, était presque vertical du côté opposé. D'autre part, nous ignorions s'il fallait en suivre ou en remonter le cours : et nous ne pouvions raisonnablement espérer de rencontrer un guide : car

dans cette solitude, d'ailleurs si ravissante, nous n'entendions que le bouillonnement des eaux et le cri modulé des oiseaux moqueurs, comme nous n'apercevions d'autres créatures animées que des lézards verts, se glissant à travers les herbes avec la vitesse de la pensée, et des colibris qui voltigeaient d'un arbre à l'autre, étincelant sous les rayons du soleil comme des diamants ailés. Cependant le tems s'écoulait : il fallait prendre un parti. On résolut que deux détachements d'éclaireurs, composés chacun de trois hommes, suivraient le bord du ravin, dans une direction opposée, et qu'au bout d'une heure et demie au plus, ils reviendraient annoncer le résultat de leurs perquisitions, pour que l'on se décidât en conséquence. Henri Watson (1) se mit à la tête d'une de ces avant-gardes, M. S. M... prit le commandement de l'autre, et les deux troupes d'aventuriers se mirent en marche. L'expédition de la première, qui suivait le courant, ne fut nullement heureuse : après avoir fait environ deux milles sur un sol inégal, au bruit assourdissant des flots du torrent qui s'élargissait de plus en plus, les explorateurs revinrent au lieu du rendez-vous, en nage et les jambes déchirées par les cierges épineux qui tapissaient les flancs de la montagne. On attendit impatiemment l'arrivée de l'autre peloton; mais le terme indiqué pour le retour était écoulé depuis près d'une demi-heure, et il ne reparaissait point. Nous ne pouvions nous défendre de quelqu'inquiétude; mais elle devint bien plus vive,

(1) Diverses circonstances du récit donnent lieu de croire que ce personnage est le narrateur lui-même. (*Note du traducteur.*)

lorsque nous entendîmes le bruit éloigné d'un coup de fusil, dont l'explosion, répercutée par les échos de la montagne, fit envoler au-dessus de nos têtes des nuées d'oiseaux effrayés. Il n'était pas impossible que quelque danger menaçât nos compagnons; et dans cette hypothèse, après avoir placé les dames à l'arrière-garde, nous marchâmes, aussi rapidement qu'il était possible, dans la direction du bruit. Nos alarmes ne furent pas de longue durée : après un quart d'heure, nous vîmes l'un des matelots, James Hopkins, accourir en bondissant à travers les halliers. Il nous apprit qu'ils avaient trouvé un pont, et que M. S. M... avait tiré pour nous appeler de ce côté. A cette heureuse nouvelle, chacun retrouva des forces; et la belle Sarah T... parut charmée de savoir que nous allions enfin connaître le mystère de l'île enchantée. La joie doublant notre vitesse, en une demi-heure nous joignîmes nos amis, et nous aperçûmes le pont tant désiré, dont l'aspect toutefois tempéra beaucoup la gaîté de nos compagnes. Ce moyen de communication entre les deux rives consistait en trois planches unies par des crampons de fer, et attachées par des liens et du fil de carret fortement tressé à des pieux enfoncés sur chaque bord. Bien qu'en cet endroit le torrent fût beaucoup moins large que partout ailleurs, il y avait encore, d'une rive à l'autre, au moins cinquante pieds de distance : et dès les premiers pas qu'y fit M. Price, les planches, en raison de cette longueur, manifestèrent leur propriété élastique de manière à faire pâlir nos voyageuses. Néanmoins, James Hopkins et le maître voilier s'étant avancés sur ce plancher tremblant, avec la même insouciance que sur le tillac du navire, leur exemple inspira aux uns de la

sécurité, aux autres une noble émulation, et trois ou quatre d'entre nous franchirent lestement le passage redouté. M. D... lui-même, tenant sous le bras sa pesante cassette (que ce prudent gentleman n'avait voulu remettre à aucun des matelots, bien qu'il pliât sous le faix) se hasarda sur ce terrain mobile, et après un trajet dont sa circonspection et son embonpoint prolongèrent singulièrement la durée, il parvint sans encombre à l'autre bord. Cette curieuse expérience fut regardée comme la plus sûre garantie de la solidité du pont, et les dames, appuyées chacune sur le bras de l'un de nous, passèrent à leur tour ce Poul-Serrât des Antilles (1), comme l'appelait M. Price, en ayant bien soin de ne regarder ni à droite ni à gauche, afin d'éviter les vertiges. Dans le fait, ce passage n'était pas sans danger. Les auteurs de cette construction hardie avaient jugé superflu d'en garnir les côtés d'une barrière à hauteur d'appui : et son apparente fragilité, l'aspect effrayant du ravin, qui paraissait avoir de 70 à 80 pieds de profondeur, et dont les flancs noirâtres étaient taillés à vives arêtes, le mugissement des flots qui tourbillonnaient entre les grosses pierres dont le fond du torrent était pavé, tout cela pouvait en épouvanter même d'autres que des femmes timides et délicates. Enfin nous nous trouvâmes tous heureusement réunis sur la rive tant désirée. A vingt pas devant nous, s'élevait un épais et long rideau de cotonniers, dont la dis-

(1) Pont d'une longueur démesurée, et aussi étroit que le tranchant d'un cimeterre, qui, suivant les traditions religieuses des Persans, sert de passage aux âmes pour se rendre de ce monde à l'autre.

position était si régulière qu'il était facile d'y reconnaître la main de l'homme: ce qui nous combla de joie, en nous annonçant que les environs de ce lieu devaient être habités. Nous entrâmes dans cette espèce d'avenue, et à peine en eûmes-nous dépassé les derniers arbres, qu'un magnifique tableau se déroula devant nos yeux. En face de nous, était un sentier qui paraissait frayé depuis longtemps, conduisant à un petit bois de pisangs et de cocotiers. A gauche, on apercevait un champ de maïs en pleine culture, et plus loin une plantation de tabac, au milieu de laquelle croissaient çà et là des sassafras, arbre dont les vertus médicales sont bien connues: plus loin encore, on en distinguait d'autres qui nous parurent être des cafiers. A droite, s'élevaient des collines très boisées, et dont le sol était du plus beau vert d'émeraude. A la vue de ce nouvel Éden, un cri d'allégresse partit de nos rangs : et il fut décidé qu'une députation de trois personnes seulement se mettrait à la recherche du propriétaire de ce riant séjour, pour lui demander l'hospitalité, ou au moins, un guide jusqu'au chef-lieu de la colonie, tandis que le reste de la caravane demeurerait à l'endroit que nous occupions : car il était à craindre que la vue d'une troupe aussi nombreuse, et parmi laquelle se trouvaient quelques hommes armés, n'inquiétât nos hôtes futurs. MM. S.M..., Price, et moi fûmes chargés de ce message, et nous partîmes joyeusement, nous dirigeant vers le sentier qui, semblant habituellement fréquenté, devait nous conduire au plus tôt au but de notre recherche. Effectivement, à peine avions-nous fait deux cents pas, que nous vîmes sortir du petit bois deux hommes qui s'arrêtèrent aussitôt. L'un d'eux se retourna vivement,

en paraissant crier pour donner l'alarme : et en même tems nous vîmes l'autre armer la carabine qu'il portait sous son bras, puis se mettre en devoir d'ajuster. Nous n'eûmes pas le loisir de réfléchir sur cette réception inhospitalière, car presqu'au même instant il baissa son arme, notre extérieur et notre mise assez soignée ayant dissipé tout soupçon, comme nous l'avons su depuis. Ils continuèrent donc à marcher de notre côté, en nous faisant signe d'avancer aussi, et en peu d'instants nous les joignîmes. L'un de ces inconnus paraissait âgé de 26 à 27 ans : sa taille était élevée, et toute l'habitude de son corps annonçait la force et la souplesse : de grosses boucles de cheveux châtains tombaient sur son front bruni par l'ardeur du climat : le contentement et la santé respiraient sur ses traits un peu grossiers, mais dont l'expression n'était nullement malveillante. Son compagnon, qui semblait plus âgé de trois ou quatre ans, était également d'une haute stature, maigre, mais bien proportionné, et paraissait aussi robuste qu'agile. Son teint était extrêmement basané, et sous l'espèce de toque (*hood*) qui lui couvrait la tête, brillaient deux grands yeux noirs et perçants dont le regard, au premier abord, n'était pas propre à inspirer la confiance. Sa vue me rappella soudain l'un de ces hardis boucaniers, qui, vers la fin du XVIIe siècle, rendirent l'île de la Tortue si célèbre par leurs exploits. Tous deux étaient vêtus presqu'uniformément, ayant de larges pantalons de toile blanche et des chemises bleues : seulement le second y joignait un court manteau de coton qui flottait sur ses épaules. Nous les abordâmes, et M. Price, portant la parole, leur exposa brièvement notre situation, et le service que nous attendions d'eux. En

apprenant quel était notre nombre, ils semblèrent éprouver quelqu'embarras : ils échangèrent un regard entr'eux; puis après un moment d'hésitation, le plus jeune nous dit, en bon anglais, que nos amis pouvaient se présenter, et que nous étions tous les bien-venus. Alors l'un et l'autre nous suivirent, en s'entretenant à demi-voix, jusqu'à l'endroit où nous attendait le reste de la troupe. Le jeune homme, s'approchant de M. D..., qui était le plus âgé d'entre nous, lui secoua la main à la manière anglaise, avec une rudesse pleine de cordialité; ensuite s'adressant à tous les autres, il répéta l'invitation qu'il venait de nous faire. Je remarquai que ses yeux, et surtout ceux de son camarade, s'arrêtaient avec une attention particulière sur nos compagnes, mais spécialement sur Miss T..., dont le teint, animé par la marche, la chaleur et la joie, brillait en ce moment du plus vif coloris. Rien ne nous retenait plus, et chacun désirait impatiemment de connaître nos nouveaux hôtes. Tout le cortége entra donc dans le sentier, précédé par nos guides, avec lesquels nous entrâmes en conversation. Pendant que MM. Price et D... faisaient différentes questions à celui qui nous avait parlé, j'adressai la parole à son acolyte, dont l'accent guttural, quoiqu'il s'énonçât avec facilité dans notre langue, me fit présumer qu'il appartenait aux contrées méridionales de l'Europe ou de l'Amérique : conjecture que je ne tardai pas à reconnaître peu fondée. Il résulta de ce double entretien des détails qui nous apprirent que le premier et le plus expansif de nos interlocuteurs était, comme nous l'avions jugé tout d'abord, Anglais d'origine; que son père, né dans le Yorkshire, avait, à l'âge de quarante ans, quitté cette province pour venir cher-

cher fortune dans le Nouveau-Monde; qu'après avoir fait de vaines tentatives à la Jamaïque, pour tirer parti de ses faibles capitaux, il s'était rendu à St-Christophe; qu'enfin, au bout de quelques mois écoulés sans plus de fruit, il avait, pendant une de ses excursions dans la partie inhabitée de l'île, découvert l'endroit où nous nous trouvions, et qu'il l'avait reconnu propre à la culture. Alors il était venu s'y établir avec sa famille, composée de son épouse, du frère de celle-ci, d'un fils (le narrateur lui-même) et de deux filles, sans compter un nègre qu'il avait acheté. Depuis dix-huit ans, ils habitaient ce territoire isolé, qui, mis en valeur par leur industrie et leur activité, leur fournissait non seulement une nourriture abondante et variée, mais diverses denrées qu'ils allaient de temps en temps vendre au bourg le plus voisin, telles que du tabac, du coton et du piment. Plus tard, cette petite colonie s'était successivement accrue de trois étrangers, dont l'un était le personnage à figure bronzée qui nous accompagnait, et que nous apprîmes alors être Portugais de naissance. Celui-ci, qui, depuis sept ans, partageait leur solitude, et les autres, plus récemment arrivés, s'étant trouvés réunis en ce lieu par des circonstances différentes, mais qui toutes appartenaient à une vie plus ou moins aventureuse, s'étaient associés aux travaux de l'entreprise, et participaient également à ses avantages. Depuis leur réunion, le bonheur commun n'avait été troublé que par un seul évènement, la perte que John Walter, fondateur de ce petit empire, avait faite de sa femme, morte en 1816 : chagrin qu'avait adouci par degrés l'affection de ses enfants, jointe aux sentiments religieux qu'il avait conservés à travers les vicissitudes de son existence.

A l'instant où se terminait ce récit, nous venions de sortir du bosquet, et nous entrions dans un enclos spacieux et bien palissadé, rempli de fleurs et d'arbustes odorants. A son extrémité, était une longue baraque, qu'on nous dit être l'habitation de la famille Walter : sur la gauche, à peu de distance, une autre plus petite servait de logement aux trois étrangers. En traversant ce jardin, nous aperçûmes, étendu sur le gazon, au pied d'un bel oranger, un corps immense, qui, au bruit de nos pas, se souleva lentement. Lorsqu'il se fut mis sur son séant, on eût cru voir debout un homme d'assez belle stature. Ce géant nous fit de la main un signe qui voulait être amical, sans que rien dérangeât l'impassibilité de sa large figure; puis il reprit sa position presqu'horizontale, dans laquelle il continua son voluptueux exercice, consistant à envoyer autour de lui d'épais nuages de tabac, à l'aide d'une énorme pipe noire. Nous arrivions en ce moment à la porte de la cabane, où nos deux nouveaux amis nous précédèrent. En entrant, nous trouvâmes le maître du lieu occupé à dégrossir le manche d'une bêche, tandis que deux jeunes filles se livraient à divers travaux de ménage. Tous trois parurent très-surpris à notre aspect : mais notre jeune introducteur, nous présentant à son père, sans toutefois décliner nos noms et qualités, par la raison qu'il n'avait pas songé à nous les demander, lui apprit en peu de mots ce qu'il venait d'apprendre lui-même, et termina en disant qu'il nous avait promis, au nom de sa famille, l'hospitalité pour la nuit prochaine. « Et pour aussi longtemps qu'il leur plaira, si c'est la volonté de Dieu, » répondit le vieillard, qui s'était levé à notre approche. « William, tu as bien fait. Messieurs, soyez

les bien-venus. Suzanne et Molly, prenez soin de ces dames. Vous autres,» continua-t-il en s'adressant à nos guides, » faites rafraîchir ces braves gens que je vois-là dans le jardin, » montrant les matelots qui étaient restés en dehors. « L'auberge est petite pour une si bonne compagnie : mais avec l'aide de Dieu, on y pourvoira. »

Enchantés d'un accueil si cordial, nous remerciâmes avec chaleur notre compatriote, et prîmes place sur des bancs rangés le long de la muraille. Pendant que nous soutenions avec John Walter un entretien dont la désastreuse aventure de la matinée faisait le principal sujet, les jeunes filles, qui étaient sorties après avoir entendu l'ordre de leur père, reparurent portant deux jarres, remplies l'une de limonade pour nos compagnes, l'autre, qui nous était destinée, du meilleur porter qui se puisse boire à la Couronne et l'Ancre (1). Quand notre soif fut apaisée, et l'on concevra sans peine qu'elle était excessive, nous examinâmes avec curiosité l'endroit où nous nous trouvions, et surtout ses habitants. Le père, alors âgé de soixante-deux ans, avait dû être bel homme dans sa jeunesse : son front était ouvert, sa physionomie sereine, et les cheveux gris qui tombaient sur ses tempes contribuaient à lui donner un air vénérable. Il était vêtu à-peu-près comme nos deux premières connaissances. Suzanne, l'aînée des filles, avait une très belle figure, mais sérieuse, et même un peu mélancolique : son père nous apprit qu'elle n'avait encore pu se consoler entièrement de la perte de sa mère; mais avant notre départ,

(1) Enseigne d'une des plus célèbres tavernes de Londres. Il s'y tient beaucoup de réunions politiques.

nous avons eu lieu de penser que ce n'était pas là le seul motif de son chagrin. Quant à la petite Molly, âgée d'environ seize ans, quoiqu'elle ne fût pas précisément jolie, il me serait impossible de dépeindre la légèreté de ses mouvements, et le charme de son innocente gaieté. Toutes deux portaient un juste de toile bleue, qui laissait à découvert leur cou et leurs bras, d'une forme gracieuse, quoique hâlés par le soleil. Leur aimable empressement, cette bonté native à laquelle se mêlait une tendre compassion, depuis qu'elles connaissaient l'accident qui nous amenait dans leur séjour, avaient un attrait inexprimable, qui réveille souvent de bien doux souvenirs dans mon esprit, et sans doute dans celui de mes compagnons d'infortune.

Reposés et désaltérés, nous manifestâmes le désir de connaître plus en détail la demeure de nos hôtes, et l'on s'empressa de nous satisfaire. La maison, qui avait environ quarante-cinq pieds de largeur sur seize de profondeur et seulement dix d'élévation, était construite en bois de cotonnier, et garnie aux quatre angles de poteaux massifs. Cette habitation était divisée en trois pièces : la première, où nous avions été reçus, et où l'on avait pratiqué une cheminée, intérieurement revêtue de briques, servait à la fois de cuisine et de salle à manger ; la seconde était divisée en deux compartiments, dans l'un desquels couchaient le père et son fils, dans l'autre, les deux jeunes personnes ; la troisième, et la plus spacieuse, servait de magasin pour le café, le tabac, et les autres objets de vente ou de consommation. Tous les meubles étaient grossiers, mais commodes. De chaque côté long du bâtiment, la clarté pénétrait dans les appartements par une fenêtre carrée, dont les rideaux étaient de toile

bleue, comme les vêtements habituels des propriétaires. Après cette inspection du domicile, nous allâmes avec le vieillard visiter ses différentes plantations, qui étaient assez étendues, et dans le meilleur état. Nous avions peine à comprendre comment quatre hommes avaient pu accomplir tant de travaux, outre ceux de la construction de l'édifice : car, comme je l'ai dit, plusieurs années s'étaient écoulées avant que d'autres ne vinssent partager avec eux les fatigues et les bénéfices de l'exploitation. De plus, nous étions curieux d'apprendre comment les habitants de ce lieu isolé pouvaient transporter dans l'intérieur de l'île et en rapporter des objets souvent volumineux, par des chemins aussi difficiles que ceux qu'il nous avait fallu suivre pour arriver jusqu'à leur demeure. Walter expliqua ce problême apparent, en nous donnant une idée plus exacte de la topographie de cette partie de l'île. En tournant à droite après avoir passé le pont, et côtoyant le ravin jusqu'à un mille environ de distance, on arrivait sur un terrain qui, d'un côté, allait en s'aplanissant vers les terres cultivées, de l'autre, descendait vers la mer par une pente plus rapide, mais cependant praticable. Malgré cette configuration du sol, nos hermites n'en étaient pas moins à l'abri de toute visite importune : car les rochers qui bordaient le rivage, inaccessibles sur ce point, comme nous en avions fait l'épreuve, se recourbaient à-peu-près en demi-cercle autour de leur territoire, qui, couvert de l'autre côté par le ravin, n'était abordable qu'au moyen du pont, que l'on ne pouvait guère traverser sans leur agrément.

Pendant cette excursion et cet entretien, le soleil commençait à descendre derrière les montagnes situées à l'occident, et le temps approchait de prendre le repas

du soir. Nous reprîmes le chemin de la baraque, et quand nous fûmes devant la porte, le vieillard, prenant un sifflet de boatswain (1), en tira deux ou trois sons prolongés. L'instant d'après, arrivèrent successivement le beau-frère de notre hôte, puis un petit homme déjà assez avancé en âge, ancien planteur à Ste.-Lucie, ruiné par la fureur du jeu, mais expert en agriculture, comme nous l'apprit Walter, puis enfin, le personnage colossal qne nous avions vu en arrivant. Ce dernier, comme nous l'apprîmes le lendemain matin, avait été soldat de marine au service de Danemark, mais il l'avait quitté, par la seule raison qu'il était las de se rompre le cou en marchant sous l'entrepont. Dans un jour de marché, William avait fait sa connaissance, et l'avait aisément engagé à devenir un des membres de la petite colonie. On ajouta qu'il n'était point sur la terre de meilleure créature et plus facile à vivre, bien qu'il abattît un arbre en quatre ou cinq coups de hache, et qu'il fût de force à étouffer un taureau en jouant avec lui. Quant au beau-frère Murphy O'Hallan, c'était un véritable enfant de la verte Erin (2), vigoureux et dispos, du reste franc, joyeux, et buveur intrépide, comme nous ne tardâmes pas à nous en convaincre. Il ne manquait que le nègre Zach (3), qui arriva un instant après, et le souper ne se fit pas attendre. Il fut servi sur deux tables de bois de cotonnier, couvertes de nattes de jonc, et autour desquelles nous prîmes place avec nos hôtes, à l'exception des deux jeunes filles, qui, malgré nos prières, voulurent rester de-

(1) Maître d'équipage.
(2) L'Irlande.
(3) Abréviation de *Zacharie*.

bout pour nous servir, emploi dont ces aimables enfants s'acquittèrent avec autant d'attention que de grâce et de promptitude. Les matelots, à l'exception du contre-maître, mangèrent dans l'enclos, à l'ombre des arbres, non à cause des bienséances sociales, que la circonstance rendait fort déplacées, et d'ailleurs, le noir lui-même était assis à côté de ses maîtres (1), mais faute d'un espace suffisant dans la chambre que nous occupions. Le repas fut abondant et varié : il se composait de riz, de porc bouilli avec des patates, de poules, de courlis tués par William Walter, et d'un poisson fort délicat, dont j'ai oublié le nom. On nous dit que les récoltes du potager, l'étable et la basse-cour, opulemment garnies, mais surtout la pêche très-productive dans ces parages, fournissaient aux besoins journaliers de la famille. Un bateau destiné à cet usage était abrité dans une crique du côté septentrional.

Le banquet fut long, et il y régna un extrême enjouement. Nous avions nous-mêmes peine à croire que les voyageurs assis à cette table hospitalière étaient, quelques heures auparavant, menacés de perdre la vie sous le fer d'un ennemi féroce, ou de succomber à la fatigue et aux privations. A la vérité, l'incertitude où nous étions sur le sort de nos compagnons restés à bord du navire, mêlait de l'amertume à notre sécurité personnelle; mais nous aimions à nous persuader que leur petit nombre et leur soumission auraient désarmé la rage des brigands, qui se seraient contentés de la capture d'une

(1) On connaît la distance que placent les habitudes aristocratiques de l'Angleterre entre les différentes classes de la société, et surtout entre les maîtres et les serviteurs.

riche cargaison. A notre conversation animée se mêlaient la gaîté bruyante des matelots assis sur l'herbe à quelques pas de nous, et le cri perçant d'un superbe kakatoès qui se balançait à côté de la porte : le tout dominé par la voix puissante du danois Jessen, laquelle, bien qu'il eût soin de la contenir dans les bornes du médium, semblait destinée à commander les manœuvres d'un escadron de hussards. Le nom de ce gigantesque soldat me frappa : car c'était aussi celui que portait un marin de la même nation, lequel, au commencement de ce siècle, comme je l'ai ouï dire à mon père, soutint vaillamment dans la Baltique l'honneur de son pavillon (1).

Presqu'en face de moi, étaient nos deux anciennes connaissances, William, le fils du patron, et son compagnon basané, portugais de naissance, comme nous l'avions appris, mais qui, dès sa jeunesse, avait passé dans le Nouveau-Monde. Il était, avec le pensif M. D..., le seul qui ne partageât point l'expansion générale. Sa figure demeurait habituellement grave : à peine un sourire passager se dessinait parfois sur ses lèvres bronzées. Quoique la bière et ensuite le rhum coulassent abondamment, j'observai qu'il ne s'écartait point de la sobriété naturelle à ses compatriotes : remarque d'autant plus facile à faire, qu'à l'exception des femmes, il était à-peu-près le seul à qui elle pût s'appliquer dans cette réunion nombreuse.

Il était dix heures : les dames se ressentaient fortement

(1) Il y eut en effet un lieutenant de la marine danoise, nommé Jessen, qui, vers cette époque, d'après ce que rapportèrent les feuilles allemandes, prit avec sa seule corvette une grosse frégate anglaise, et se signala encore dans d'autres actions contre des forces très-supérieures.

des fatigues de la route, et l'on jugea nécessaire d'aller se livrer au repos. Le souper se termina comme il avait commencé, par une courte, mais fervente prière que prononça le révérend S. M..., suivant les rites du culte anglican : car il n'y avait de catholiques romains parmi nous que M. Price et le Portugais. Grâce à l'infatigable activité de nos jeunes hôtesses, tout était préparé. Elles cédèrent leur chambre à mistriss T..., sa fille, et Déborah ; Walter et son fils firent le même abandon en faveur de deux passagers; les autres reçurent l'hospitalité dans la hutte qu'occupaient en commun, à vingt pas de la grande maison, le Portugais et autres étrangers à la famille.

Une partie du magasin avait été préparée pour servir d'abri aux gens de l'équipage. Quant aux dépossédés, ils se retirèrent pour passer la nuit, soit dans la salle à manger, soit dans une espèce de hangar qui servait à déposer les instruments de labourage. Nous nous étendîmes sur des matelas en toile de coton, remplis de paille de maïs, et bientôt un sommeil rafraîchissant vint fermer nos yeux et réparer nos forces épuisées.

Il était près de six heures quand nous nous éveillâmes : et le mouvement qui déjà régnait dans la cabane nous apprit que nos hôtes nous avaient devancés. En effet, nous les trouvâmes tous dans le bâtiment ou dans le jardin, à l'exception de Murphy et du Jamaïcan, qui dès l'aurore étaient partis pour aller vendre des denrées à la ville.

Nous apprîmes que pendant la nuit le vent avait soufflé avec assez de violence; mais le calme avait reparu, et le ciel était d'une sérénité parfaite. Le jeune Walter et le Portugais, dont nous avions déjà remarqué l'amitié

intime et la confiance mutuelle, se disposaient, de leur côté, à aller pêcher dans une baie voisine très-poissonneuse. Ils nous proposèrent, à M. Price et à moi, de les accompagner, et nous acceptâmes cette offre. Après avoir promis d'être de retour pour l'heure du déjeûner, nous nous mîmes en route, et ayant passé le pont, nous prîmes à droite, longeant le ravin, qui, au bout d'un quart d'heure de marche, nous conduisit à la lisière d'un petit bois, après lequel commençait une espèce de rampe verdoyante, mais peu boisée, qui, par une pente assez douce, descendait jusqu'à la mer. Arrivé dans cet endroit, je reconnus aisément combien nous nous serions épargné de peines, si la veille notre bonne fortune nous eût dirigés de ce côté. Du point où nous étions parvenus, on apercevait l'enclos, et même une partie de la maison, que ne cachait plus le rideau de cotonniers. Nous descendîmes le long de cette vallée, assez large en certains endroits, rétrécie dans d'autres par les rochers qui, sur notre gauche, s'avançaient en saillie. Nous avions déjà franchi à peu près un tiers de la distance qui nous séparait de la mer, lorsqu'en tournant un angle de roc, nous vîmes tout-à-coup, à environ trois cents pas devant nous, un homme qui s'avançait de notre côté, aussi rapidement que le lui permettait l'inclinaison du sol. A notre aspect, il doubla le pas : la curiosité nous en fit faire autant, et quand nous fûmes un peu plus près, M. Price, doué d'une excellente vue, s'écria que c'était Nathaniel Bloom, le charpentier que nous avions laissé à bord de la *Merry-Kate*. Cet incident nous remplit de surprise et de joie. Nous allions donc avoir des nouvelles de l'honnête capitaine Brooke et de notre ami R..! L'instant d'après, Bloom fut dans nos bras; mais

à la joie que lui causait cette rencontre inespérée, se mêlaient sur son visage les traces d'une profonde affliction. Nous nous empressâmes de l'interroger sur ce qui s'était passé à bord du bâtiment depuis que nous l'avions quitté, et voici quel fut son récit.

Peu de minutes après que nous eûmes touché la terre, le canot que nous avions vu, en nous éloignant, se détacher du pirate, avait abordé notre navire. De douze à quinze hommes qu'il contenait, neuf étaient montés à bord, et, proférant d'horribles imprécations, avaient d'abord entouré le capitaine, resté immobile sur l'avant du vaisseau. Ces brigands étaient armés de sabres et de pistolets : leur aspect était effrayant, et d'après le langage qu'ils parlaient, ils semblaient appartenir à différentes nations. En effet, comme on le sut depuis, l'équipage du forban se composait principalement d'Anglais, de natifs des États-Unis, de Mexicains, et d'un certain nombre de mulâtres. Sans paraître faire beaucoup d'attention au petit nombre de personnes qu'ils trouvaient à bord de leur prise, ils avaient commencé par sommer M. Brooke de leur livrer sur le champ l'argent et les marchandises qui étaient sur le bâtiment. Il se disposait à leur obéir, lorsqu'un de ces scélérats, s'adressant à M. R..., silencieux témoin de cette scène, lui demanda sa montre. Le jeune homme la lui remit sans hésiter : mais le pirate, apercevant l'épingle de brillants que le passager portait à sa chemise, voulut aussi s'en emparer, et, comme elle ne se détacha pas d'abord, il secoua brusquement notre ami, qui, perdant patience, le repoussa si vigoureusement qu'il l'étendit sur le pont. Le brigand renversé se releva sur un genou, en écumant de rage, et tirant un pistolet de sa ceinture, il le déchargea sur

l'infortuné, qui tomba aussitôt. Au même instant, les sabres brillèrent sur les têtes des trois autres malheureux, qui crurent leur perte assurée: mais un des pirates, s'adressant à ses camarades, dit qu'il fallait attendre l'arrivée du capitaine pour disposer du sort des prisonniers. Le canot partit donc, et revint peu après, portant ce redoutable personnage avec trois autres hommes. Arrivé à bord, il passa auprès du blessé, sans s'informer de ce qui était arrivé, et son premier soin fut de demander où étaient les femmes. Apprenant qu'elles avaient gagné la terre, il exhala sa colère en affreux jurements, qui jetèrent les captifs dans de nouvelles alarmes. Enfin, reprenant un peu de calme, il se fit remettre les livres et les papiers de chargement, puis, accompagné de deux ou trois de ses gens, il commença la visite du navire. Cette opération et le transport des effets à bord du canot, manœuvre qui se réitéra plusieurs fois, prirent une partie de la journée. Bloom et le jeune matelot, forcés de descendre pour y assister, ne purent remonter sur le pont qu'au bout de deux ou trois heures : et alors (ici l'honnête Nathaniel s'essuya les yeux) ils ne retrouvèrent plus le mourant : de larges traces de sang frais, empreintes sur le tillac, marquaient seules la place que son corps avait occupée.—Pauvre Rodgers! Les plus riantes espérances l'avaient accompagné dans ce voyage de mort. Déjà possesseur de quelque bien, il allait rejoindre à la Jamaïque un oncle qui voulait lui assurer toute sa fortune. Pendant la traversée, son humeur égale et obligeante, son intarissable gaîté, l'emploi original de son érudition universitaire avaient charmé pour nous les ennuis d'une navigation monotone. Santé robuste, excellent caractère, instruction solide, avantages exté-

rieurs, il réunissait tout ce qui semble promettre une existence heureuse. Et à vingt-trois ans, il était mort assassiné! Les vagues de l'Océan roulaient sur son cadavre : et le vieillard qui attendait avec impatience le dernier rejeton d'une famille respectable, apprendrait bien tard peut-être, qu'il ne reverrait plus son cher Samuel que dans un meilleur monde, où se rejoignent pour toujours ceux qui se sont aimés ici-bas.

Après un silence de douleur, le charpentier reprit la parole. Les brigands avaient passé la nuit à bord du bâtiment capturé, et ayant trouvé une quantité assez considérable de liqueurs fortes, ils en avaient usé avec excès, sans songer à surveiller leurs prisonniers, qui, réduits au nombre de trois et dépourvus d'armes, ne pouvaient leur faire aucun ombrage. Bloom avait résolu de profiter de cette circonstance pour tâcher de reconquérir sa liberté. Au point du jour, il s'était précipité dans la mer, espérant pouvoir gagner la côte, qu'il voyait à peu de distance. Les pirates, avertis par le bruit de sa chûte, avaient tiré sur lui, mais sans résultat : et grâce à son habileté dans la natation, il avait bientôt atteint le rivage, puis il s'était rendu à l'endroit où nous l'avions rencontré, cherchant un asile et du secours.

Les nouvelles que nous venions d'apprendre nous firent renoncer à la pêche pour cette matinée. Nous résolûmes de retourner à l'habitation, afin d'y conférer avec nos amis : mais il importait de prendre des mesures pour ménager la sensibilité des deux dames. Assis sur un quartier de roc, nous délibérions à cet égard, lorsque tout-à-coup William Walter, qui se tenait debout à quelques pas, s'écria : « Joao (1), regarde! » Le Portu-

(1) Prénom portugais, qui répond à *Juan* en Espagnol, et à *Jean* en Français.

is se leva, et tournant ses yeux noirs vers la gauche, il
un signe de tête. Nos regards inquiets s'étant portés
ns la même direction, nous aperçûmes trois hommes
nés, qui gravissaient la colline. « Dieu de bonté! ce
nt eux ! » dit Bloom d'une voix entrecoupée. —
Les pirates ! » m'écriai-je à mon tour. — « Oui : celui
ui marche en avant est le maître canonnier. »

Nous n'avions qu'un instant pour délibérer sur ce
'il fallait faire. Notre première idée fut de rétrograr, et d'aller en hâte concerter avec nos amis quelques
oyens de défense : mais William et son compagnon
poussèrent cette proposition avec une sorte de dédain,
clarant qu'il était bon de savoir ce que ces gens-là
aient venus faire dans l'île. Nous aurions eu honte
insister : d'ailleurs nous étions cinq, tous sans armes,
la vérité, hormis le Portugais, qui ne marchait
mais sans sa carabine. Il n'en était pas de même des
igands, car nous voyions luire au soleil les crosses de
urs pistolets et les poignées de leurs coutelas. Toutefois,
ous résolûmes d'attendre l'évènement, ce qui ne fut
s long. Quand ils se trouvèrent à quatre pas de nous,
jeune Walter s'avança vers eux, et, d'une voix assurée,
ur demanda ce qu'ils voulaient.

Sans lui répondre, celui qui marchait le premier,
ddressant à moi, me demanda où étaient les femmes venues avec nous dans l'île. J'étais si peu préparé à cette
rmante interrogation, que le trouble ne me pert pas de répondre. William ne laissa pas au pirate
temps de répéter sa question, et d'une voix plus
te, il reprit : « Que voulez-vous ? » — « Ces femmes, »
brusquement le maître canonnier : « nous savons
elles sont ici, et il nous les faut. » — « Jamais ! plutôt

périr ! » nous écriâmes-nous en même temps M. Price et moi. — « Je ne vous parle pas, jeunes gens, » répliqua le brigand : « vous êtes assez heureux que nous ne vous ayions pas déjà mis à chacun une once de plomb dans la cervelle : à ce coquin (montrant le pauvre Nathaniel, qui tremblait de tout son corps), pour avoir déserté ce matin, et à vous, messieurs, pour nous avoir volé l'or que vous avez emporté à terre. Assez de mots : votre bande ne peut être loin d'ici : probablement dans cette maison qu'on voit là-bas. Quant aux hommes, qu'ils aillent où ils voudront, et que le diable les emporte ! Mais nous avons besoin des trois femelles, » continua-t-il en frappant la terre d'un gros bâton qu'il tenait à la main. «Eh bien ! ira-t-on les chercher ? »

— « Non, » cria Walter, le visage enflammé.

— « Non ? » répéta le forban, d'un ton de surprise et de colère.

— « N'avez-vous pas entendu, frère ? » dit Joao, jusqu'alors silencieux, et qui pendant ce dialogue avait placé le chien de sa carabine à la portée de sa main droite.

Le pirate prononça un affreux blasphème, et leva son bâton sur la tête de William. Celui-ci recula d'un pas, et ramassa une grosse pierre qu'il tint également levée, dans une attitude menaçante. Au même instant, le Portugais voyant les deux autres scélérats se disposer à seconder leur chef, coucha en joue l'un d'eux, puis l'autre, prêt à lâcher la détente au moindre geste hostile. Pendant ce temps, M. Price, le charpentier et moi, à l'exemple du jeune homme, nous nous étions armés de cailloux, seul moyen de défense qui se trouvât sous notre main. Le flibustier s'arrêta : il promena sur nous tous ses

yeux étincelants de rage : puis après avoir paru balancer un moment, il baissa son bâton. « Ainsi donc, » dit-il en grinçant les dents, « vous faites rebellion au capitaine du *Sea-Wolf*. Comme il vous plaira. Mais avant que vous ne soyiez beaucoup plus vieux, nous reviendrons en bonne compagnie, et alors, malheur à vous tous! Le navire n'est pas loin, et Jack Cutwell (1) n'est pas ingrat. »

— « Soit, » répondit avec beaucoup de calme Walter, qni s'était remis sur le pied de paix. « Je vous préviendrai seulement, pour payer votre politesse, qu'à moins de huit milles de l'endroit où nous sommes, se trouve un détachement du 71e régiment, qui pourrait vous envoyer au diable un peu plus tôt qu'il ne vous attend. »

— « Et avant qu'il ne soit venu, » répliqua le pirate avec un rire méprisant, « vos charognes seront couchées sur les cendres de cette baraque. Quand les soldats arriveront, nous serons en pleine mer avec les créatures, et tout ce qui vaudra la peine d'être emporté. Jusqu'au revoir, camarades : ce ne sera pas pour longtemps. »

Alors, nous tournant le dos, ils se mirent à descendre rapidement la montagne. M. Price et William les suivirent de loin, et parvenus à l'endroit où la pente devenait beaucoup plus rapide, ils virent sur le rivage un peloton assez considérable de coquins de la même espèce, qui semblaient attendre le retour de leurs compagnons. Ceux-ci, après s'être entretenus un instant avec les autres, se jetèrent dans un canot amarré à la

(1) Sobriquet dont la traduction littérale est *qui coupe bien* (sabreur).

côte, et qui se dirigea aussitôt vers le bâtiment pirate que l'on découvrait à une certaine distance.

Il n'y avait pas un moment à perdre, et nous reprîmes à grands pas le chemin de l'habitation. Il était évident qne ces bandits avaient suivi les traces de Bloom, et un funeste hasard venait de les amener précisément dans le lieu d'où ils pouvaient découvrir notre asile. Nous résolûmes donc de réunir toute la caravane, et de chercher à gagner l'intérieur de l'île avant le retour de nos ennemis.

Pendant que je m'occupais de cet objet avec le charpentier et M. Price, qui venait de me rejoindre, William et son ami marchaient derrière nous, s'entretenant aussi avec chaleur, mais à voix basse : et je crus remarquer qu'ils s'attachaient à laisser entr'eux et nous assez d'intervalle pour que nous ne pussions entendre ce qu'ils disaient. Nous arrivâmes bientôt à l'habitation, où nos traits altérés annonçaient déjà un malheur qu'au reste nous ne pouvions plus cacher. Il est facile de se figurer l'effet que produisit cette effrayante révélation. Tous nos amis demeurèrent comme frappés d'un coup de foudre : Mistriss T... saisit sa fille entre ses bras, comme si déjà ces misérables eussent paru pour l'en arracher. Le vieux Walter ordonna à ses enfants et au nègre de rassembler à l'instant tous les matelots dispersés dans l'enclos, disant qu'il fallait tâcher de gagner la partie la plus habitée de l'île, et qu'une heure de marche suffirait pour nous mettre à l'abri de la poursuite des brigands. Pendant que cet ordre s'exécutait, William et le Portugais arrivèrent : mais ils traversèrent le jardin sans nous adresser une parole, et nous les vîmes se diriger vers l'espèce de hangar où ils avaient passé la nuit.

La singularité de cette conduite me frappa : mais nous n'avions pas le loisir d'en rechercher l'explication. Environ une demi-heure s'écoula avant que tout notre monde ne fût réuni, car quelques-uns des hommes de l'équipage s'étaient écartés assez loin dans les plantations : et l'absence du fils de notre hôte et de son ami se prolongeait également. Enfin ils reparurent, mais par un chemin différent de celui qu'ils avaient suivi à leur retour. Voyant nos préparatifs de départ, ils les condamnèrent hautement, disant que, suivant toutes les probabilités, le passage n'était déjà plus libre en ce moment. Cela n'était que trop possible, et le noir fut envoyé à la découverte avec deux matelots. Après une absence d'un quart d'heure, que nos anxiétés nous firent paraître horriblement longue, nous les vîmes accourir, et Zach, tout éperdu, déclara que cette dernière chance de salut nous était enlevée, et qu'un piquet de brigands, sans doute les mêmes que nous avions aperçus au bas de la montagne, en occupait la croupe, au-dessus du sentier qui, tournant vers la droite, conduisait à la bourgade la moins éloignée. Tout passage nous était donc fermé : car, comme je l'ai dit, tout le terrain que couvraient les plantations de Walter était borné d'un côté par des rochers impraticables, surtout pour des femmes, et de l'autre par le ravin, au-delà duquel, après avoir passé le pont, nous ne pouvions plus que nous enfoncer dans les lieux sauvages, si péniblement parcourus la veille, et qui d'ailleurs ne pouvaient nous offrir ni retraite ni protection. Alors, quelques-uns d'entre nous proposèrent de couper le pont, ce qui nous faisait au moins gagner du temps, et nous permettait d'espérer du secours de l'intérieur de l'île, d'où l'on aurait peut-

être aperçu le navire pirate. A notre extrême surprise, et je puis ajouter, notre consternation, cette idée si naturelle fut vivement combattue par Walter fils et Joao, qui représentèrent que ce moyen de communication était indispensable au transport de leurs denrées : qu'il faudrait beaucoup de temps et de peines pour le rétablir : qu'enfin, ce parti même était insuffisant, puisque le torrent était guéable sur certains points. Le vieillard, qui d'abord avait paru partager notre avis, se rendit aux raisons spécieuses sur lesquelles appuyait surtout le Portugais : et il eût été inutile d'insister, car nous avions déjà eu occasion de reconnaître l'influence qu'exerçait dans la maison cet être singulier. Nous pouvions, à la vérité, recourir à la force : mais nous ne pouvions nous résoudre à mettre ce moyen en œuvre contre ceux qui, jusqu'alors, avaient si dignement rempli envers nous les devoirs de l'hospitalité. D'ailleurs, si nous étions les plus nombreux, nous avions le désavantage sous un autre rapport, ayant remarqué des armes dans l'habitation : et les pirates pouvant arriver au milieu de la lutte qui se serait engagée, notre perte n'en devenait que plus certaine. Nors prîmes donc à l'unanimité le seul parti que pût nous suggérer le désespoir, celui d'attendre les ennemis sur le bord du ravin, et de combattre jusqu'à la mort avec tous les moyens qui étaient à notre disposition. Ce dernier projet fut accueilli avec une satisfaction marquée par nos deux opposants, et l'on s'occupa aussitôt de son exécution. Le nègre et quelques matelots, sous la direction de William, se mirent aussitôt à élever, sur le côté du pont qui touchait à l'habitation, une espèce de barricade avec de grosses branches transversalement placées et soutenues par des pilotis en-

foncés en terre : le tout fut consolidé au moyen de pierres énormes. Derrière ce rempart, il n'était pas impossible de défendre, au moins pendant quelque temps, un étroit passag e dont l'accès devenait difficile aux assaillants, pour peu qu'ils rencontrassent de résistance. En même temps, on fit le calcul des armes dont on pouvait disposer. J'avais un fusil à deux coups, M. Price un *blunderbuss* (sorte d'espingole), et le révérend S. M... était muni d'une paire de pistolets, dont il pensa que son saint ministère lui permettait d'user dans une circonstance qui réclamait si impérieusement l'emploi des armes charnelles. Notre vieil hôte nous fournit encore deux mousquetons, qui furent remis à ceux des gens de l'équipage qu'on jugea les plus propres à s'en servir utilement, et cette marque de confiance dissipa en grande partie les soupçons dont nous ne pouvions, depuis quelques instants, nous défendre qu'avec peine. Parmi le reste des matelots, deux ou trois avaient des gaffes apportées de la chaloupe, et quelques autres, des couteaux, qui, attachés au bout de longs bâtons, pouvaient remplir l'office de piques. Sur ces entrefaites, Jessen, le géant du nord, qui avait assisté à nos délibérations les bras croisés, avec l'air de la plus complète apathie, se montra devant la porte, appuyant la main gauche sur la poignée de son sabre, arme dont la dimension semblait parfaitement adaptée aux formes de son propriétaire. En ce moment, on regretta l'éloignement des deux personnages partis le matin, et surtout du robuste Milésien (1); mais cette idée ne nous occupa qu'un instant. Nous étions enfin tous réunis, à l'exception de M. D... : Molly nous apprit qu'elle venait de voir le *vieux gentleman*

(1) Irlandais.

occupé dans le magasin à cacher une grosse cassette sous des sacs de tabac. En effet, notre compatriote reparut bientôt avec l'air soulagé d'un homme qui vient de mettre en sûreté ce qu'il a de plus cher.

Il fut convenu que les dames se retireraient dans le même asile, pour y attendre en prières l'issue de l'évènement. Ce fut alors que la scène devint véritablement déchirante. Moins occupées de leur sort que du nôtre, elles nous adressaient un adieu qu'en effet elles pouvaient, avec quelque raison, regarder comme le dernier. La belle Sarah surtout s'abandonnait à une douleur passionnée qui contrastait avec le calme ordinaire de son angélique physionomie. Elle serrait avec angoisse les mains du vieux Walter, les couvrait de baisers et de larmes : « C'est nous, malheureuses, » s'écriait-elle, « qui vous exposons tous à cet affreux danger! c'est nous qui avons apporté dans votre paisible demeure l'infortune et la destruction ! » — Ma fille, « répondit le vieillard ému, « que la volonté de Dieu soit faite : confions-nous en sa protection. — Vous autres, » continua-t-il, en s'adressant à son fils et à ses associés, « remplissez votre devoir d'hommes et de chrétiens : je vais prier pour vous, puisque vous ne voulez pas que je vous accompagne au lieu du péril. » Alors prenant Mistriss T... par la main, il entra avec elle dans la pièce voisine, où ils furent suivis par la tremblante Sarah, l'Écossaise, qui, dans sa curiosité hardie, regrettait amèrement de ne pouvoir nous accompagner au bord du ravin, et les deux filles de notre hôte, qui, dans ce moment terrible, se montraient aussi courageuses que compatissantes. Au moment où elles sortaient, je vis le Portugais saisir la blanche main de Suzanne et la presser de ses lèvres olivâtres.

Les travaux de ce que M. Price appelait la *tête de pont* étaient terminés, et nous nous hâtâmes d'aller y prendre notre poste. Il en était temps : car trois minutes après, nous vîmes déboucher l'avant-garde ennemie. Elle se composait de six hommes, qui paraissaient chargés de reconnaître le terrain. Ayant vu nos préparatifs de défense et nous trouvant peut-être plus nombreux qu'ils ne le présumaient, ils firent halte, comme pour attendre ceux qui les suivaient. Deux d'entr'eux se détachèrent toutefois de la troupe et s'avancèrent hardiment vers le pont. Ils n'en étaient plus qu'à une soixantaine de pas, lorsque William, armant son fusil : « Joao Tellid, » dit-il, en se tournant vers son inséparable compagnon, « l'homme à droite n'est-il pas celui qui a levé son bâton ce matin ? » Le Portugais répondit par un signe affirmatif : aussitôt le coup partit et le brigand tomba. Les autres accoururent confusément, en nous envoyant des malédictions et des menaces, dont le bruit seul parvint à nos oreilles. Pendant que deux d'entr'eux relevaient et emportaient le blessé, un second peloton, fort de dix à douze hommes, parut sur la hauteur, et s'avança rapidement dans la même direction. Quand ils furent tous réunis, ils fondirent vers le pont en vomissant des imprécations, accompagnées d'une décharge de leurs pistolets : car nous remarquâmes alors qu'ils n'avaient point d'autres armes à feu, ce qui nous donnait un grand avantage, puisque nos ennemis ne pouvaient atteindre à la même distance que nous. S'étant aperçus de l'inutilité de ces premiers coups, tirés de trop loin pour la portée de leurs armes, ils marchèrent en avant avec une bravoure digne d'une meilleure cause. Il avait été convenu parmi nous de ne tirer qu'à coup sûr, afin de

ménager nos munitions, qui n'étaient pas considérables: mais quand ils furent à environ vingt pas du pont, Walter commanda le feu, et six coups de fusil ou de carabine partirent presqu'à la fois. Quand la fumée fut dissipée, nous vîmes quatre des brigands couchés par terre. Trois d'entr'eux furent emportés comme celui qu'avait abattu William : on parut un moment examiner le quatrième : puis deux de ses camarades le prenant entre leurs bras, coururent vers le côté droit du ravin, pendant que nous rechargions nos armes, et nous les vîmes avec horreur, soulevant ce corps qui semblait palpiter encore entre leurs mains, le faire rouler dans le précipice.

Cet heureux succès, qui nous inspirait de la confiance, parut jeter parmi nos adversaires de l'hésitation, sinon du découragement. Ils se replièrent, pour ne s'arrêter que lorsqu'ils furent hors de la portée du fusil, et tinrent un conseil à l'issue duquel l'un d'eux se détacha de la bande et se mit à courir du côté de la mer. Nous ne doutâmes pas qu'il ne fût chargé de demander du renfort, pour réparer et venger la perte qu'ils venaient d'éprouver : nous nous préparâmes donc à soutenir une seconde attaque, selon toute apparence, plus dangereuse que la première. La troupe ennemie restait immobile, tenant les yeux fixés sur nous, et parfois les portant avec impatience vers le sommet de la montagne. La longue durée de cette cessation d'hostilités nous fit craindre qu'ils n'attendissent de nombreux auxiliaires, dont le transport devait exiger plus d'un voyage de la côte au bâtiment. Cette conjecture se trouva vérifiée. Au bout d'environ trois quarts d'heure, de nouveaux pirates se montrèrent sur la hauteur. Ils étaient armés de fusils,

et leur nombre ne pouvait s'élever à moins de vingt. A leur tête marchait un homme couvert d'un riche uniforme d'officier de marine. Je le regardai avec ma lunette d'approche : c'était *Lui*, c'était le matelot de la Barbade! Il marchait rapidement, en brandissant une hache d'abordage. Arrivé près des hommes de l'avant-garde, il parut leur adresser de vifs reproches: puis se retournant vers sa troupe, il lui fit signe de se hâter. Les pirates doublèrent le pas, et ne firent halte qu'à une trentaine de toises de l'extrémité du pont. Alors, au commandement donné, la première ligne, avec une incroyable célérité, mit en joue et tira. L'effet de cette décharge nous fut fatal : le matelot Downs tomba baigné dans son sang, le pauvre contre-maître eut l'épaule cassée, deux autres, parmi lesquels était M. Price, reçurent des blessures plus légères, et une balle effleura la main gauche du gigantesque Jessen, qui la secoua comme pour en chasser un insecte importun.

Nous répondîmes par une seconde volée, mais moins puissante que la leur, et dont nous ne pûmes guère distinguer l'effet, au milieu de la confusion momentanée que cette perte venait de répandre parmi nous. La seconde division des pirates riposta presqu'aussitôt, mais avec une précipitation qui rendit cette décharge moins meurtrière que l'autre: quelques balles s'amortirent sur la palissade, d'autres passèrent au-dessus de nos têtes, et M. D..., qui, je lui dois cette justice, ne cherchait point à se mettre à l'abri des coups, quoique son âge et ses habitudes ne lui permissent pas d'en porter, fut le seul dont le sang coula d'une blessure à la joue. Néanmoins ce genre de combat devait finir par nous être funeste: vingt fusils tonnaient sur nous, qui n'en avions que six

à leur opposer. Mais cette espèce de stratégie ne pouvait convenir à l'impétuosité féroce de nos adversaires. Le capitaine éleva sa hache, prononça quelques mots que nous ne pûmes entendre, et tous, avec d'affreux hurlements, se précipitèrent vers le pont. Son peu de largeur ne leur permettait pas d'y passer plus de trois de front : mais ils se suivaient, pressés en longue colonne, courant sur ces planches étroites avec une audace que peuvent seules donner les habitudes de la vie maritime, tandis que leurs coutelas et leurs poignards étincelaient au-dessus de leurs têtes. La vengeance la plus implacable animait leurs regards, des cris de fureur et d'horribles blasphèmes s'échappaient de leurs bouches écumantes. Jamais ce tableau ne s'effacera de ma mémoire, quand je vivrais dix siècles.

En cet instant terrible, je me sentis fortement saisi par les épaules : deux mains de fer me firent pirouetter, et je vis le colosse Danois à la place que je venais de quitter. Tandis que je me remettais de la secousse qu'il m'avait imprimée, son large sabre tournoya dans l'air avec un sifflement rapide, et alla tomber sur la tête d'un des pirates que ses bonds vigoureux avaient porté à trois pieds de la barricade. Je ne puis mieux comparer le bruit de ce coup qu'à celui d'un arbre qui éclate en se renversant sous un dernier coup de cognée. MM. Price et S. M... furent couverts et presqu'aveuglés par le sang de ce misérable, que le pied d'un de ceux qui le suivaient poussa aussitôt dans le torrent, où nous entendîmes sa chûte. Le soldat, dans le cercle qu'il décrivit pour ramener sa lame à lui, rencontra le bras d'un autre brigand : et ce bras, avec le coutelas dont il était armé, vola loin du corps auquel il appartenait.

A l'aspect de cette double exécution ; un murmure de surprise et de terreur se fit entendre parmi les pirates les plus avancés, et tournant le dos, ils regagnèrent l'autre extrémité du pont, dont les planches se courbaient et se relevaient à chaque instant sous leurs pas accélérés. Jessen, baissant à terre la pointe de sa lame sanglante, s'appuya sur la barrière d'un air d'insouciance, et nous profitâmes de ce court repit pour recharger nos armes. En cet instnt je m'aperçus que le portugais Joao Tellid n'était plus avec nous : et M. Price me dit qu'au moment où les ennemis allaient franchir le pont pour nous combattre de près, il l'avait vu se jeter avec William dans des buissons épais qui croissaient sur la gauche de cette construction, et qui descendaient le long de la pente jusqu'à cinq ou six toises du bord. Nous n'eûmes pas le temps de manifester notre surprise de cet étrange abandon : car presqu'au même instant nous les vîmes reparaître. Cependant les scélérats, en jurant, se ralliaient sur l'autre bord : et nous nous disposions à les saluer d'une nouvelle volée, lorsque le jeune Walter nous arrêta en frappant la terre du pied avec impatience, et Tellid étendit la main sur nos armes pour les abaisser. « Voulez-vous, » dit-il brusquement, « les forcer à se tenir là-bas, pour qu'ils nous criblent à l'aise de leurs balles de calibre ? Laissons-les approcher, s'ils en ont envie : ici nous nous défendrons avec plus d'avantage, et nous pourrons les tirer à bout portant. »

Ce que semblait craindre le Portugais était précisément ce que les assaillans avaient envie de faire : car ils avaient repris leurs fusils et s'occupaient à les charger. Mais tout-à-coup parut au milieu d'eux le capitaine,

qui, comme nous le dirent des matelots, s'était éloigné un moment de sa troupe pour voir si le ravin n'offrait qu'un passage, et qui probablement venait de se convaincre qu'il n'en existait point d'autre, du moins à proximité, que le pont si bien défendu. Il était pâle de rage, et bondissait comme un léopard. «Lâches coquins, brûleurs de poudre,» cria-t-il à ses compagnons d'une voix tonnante, « avez-vous envie de rester là à tirailler toute la journée, comme des chasseurs au vol? L'abordage vous fait-il peur aujourd'hui? En avant, gens du Loup de Mer », continua-t-il, en agitant sa hache : « en avant, et taillons ces drôles! » Alors il se mit à les ranger sur trois hommes de front, seul ordre que permît la largeur du pont : et quand ils furent ainsi disposés en colonne d'une trentaine d'hommes, il s'élança le premier sur les planches, en lâchant de la main gauche un coup de pistolet, qui vint frapper à la poitrine le pauvre charpentier. Sa troupe le suivit, moins vite, mais plus nombreuse et en meilleur ordre que la première fois. Il n'était pas douteux que notre décharge n'eût produit un effet terrible au milieu de cette masse d'hommes serrés : mais Tellid nous observait, et tel était l'ascendant indéfinissable qu'exerçait sur nous ce sombre étranger, que, malgré, nos soupçons, nul n'osait enfreindre sa défense. Je tournai cependant la tête pour le presser de ne pas laisser échapper une occasion si favorable : mais je le vis distinctement échanger avec William un regard de satisfaction, tandis qu'un sourire amer glissait sous ses noires moustaches. Cette démonstration, à l'instant où le péril devenait plus affreux que jamais, excita en moi une telle indignation, que j'hésitai si je ne devais pas diriger mon fusil sur chacun de ces traîtres. Le capitaine et deux des siens n'étaient plus

à six pieds de nous: déjà le Danois levait son grand sabre, les matelots placés en première ligne présentaient aux assaillants, par-dessus la barrière, les pointes de leurs gaffes et de leurs bâtons ferrés, lorsqu'un craquement fort et prolongé se fit entendre presque sous nos pieds. Aussitôt nous vîmes, avec une stupéfaction plus facile à concevoir qu'à décrire, les trois pirates s'incliner, puis tomber étendus, comme s'ils eussent voulu se prosterner devant nous. Ce mouvement fut imité par ceux qui les suivaient, au nombre d'environ une quinzaine: et alors seulement nous nous aperçûmes que le pont, se séparant de la rive sur laquelle nous étions placés, s'abaissait lui-même obliquement. Ce mouvement fut lent d'abord, puis plus marqué, puis les planches crièrent à leur autre bout: et enfin nous vîmes (c'est encore là ce que je n'oublierai de ma vie,) — nous vîmes toute cette masse d'hommes glisser confusément le long de ce talus rapide, et, franchissant son extrémité, descendre dans l'abîme. Les uns, heurtés par ceux qui venaient derrière, furent lancés de côté, et allèrent se briser sur le roc qui bordait le ravin: d'autres tombèrent précipités dans le lit même du torrent. Du milieu de cet amas de créatures humaines, roulant à travers le vague des airs, s'éleva un cri vaste et confus, un cri de désespoir et de rage, qui se perdit aussitôt dans le bruit des corps fracassés et du mugissement des eaux.

(L'auteur raconte ici, avec des détails dont l'étendue dépasserait les bornes de cet article, comment William et le portugais Tellid avaient préparé cette terrible catastrophe, en coupant les supports du pont du côté de l'habitation, pendant l'absence qui avait excité le soupçon, et en les remplaçant par des chevilles trop faibles

pour ne pas se rompre sous les pieds d'un certain nombre d'hommes, bien qu'assez fortes pour soutenir un poids ordinaire : puis il continue :)

«Cela n'était pas nécessaire», dit en bâillant l'Hercule septentrional. « Voilà encore des arbres à couper, et toute une charpente à refaire. »

— « Les malheureux! morts avec la pensée du crime »! s'écria le pieux S. M..., les yeux baignés de larmes.

— « Et sans confession », ajouta le Portugais en faisant signe à William, qui disparut avec lui dans les buissons dont j'ai déjà parlé.

J'étais, comme on le croira sans peine, guéri de toute méfiance : mais ma curiosité n'en était que plus vivement excitée, et je les suivis l'un et l'autre d'un regard attentif. A vingt pas au-dessous, vers la gauche, ils sortirent de ce massif d'arbustes, et se laissant glisser, avec une incroyable hardiesse, sur ce plan vertical, à travers les ronces et les aspérités du roc, ils arrivèrent en un clin-d'œil sur le bord du torrent, où ils se perdirent de nouveau parmi les joncs et les herbes hautes dont il était couvert.

Cependant le reste des pirates rangés sur l'autre rive n'était plus à craindre pour nous, même sans la barrière qui nous en séparait. Six d'entre eux seulement, pour leur bonheur, n'avaient pas encore atteint le pont lors de son écroulement : deux ou trois autres, placés à la queue de la colonne, avaient eu le temps de sauter à terre au moment du désastre. Ce spectacle leur arracha un cri d'épouvante et de fureur : ils restèrent un moment immobiles, fixant leurs yeux ardents sur nous, puis sur le torrent, comme livrés aux accès d'une rage impuissante : enfin, après

s'être adressé quelques mots, ils nous envoyèrent comme adieux une demi-douzaine de balles, et s'éloignèrent à grands pas. Cette dernière hostilité ne fut pas sans effet : le Danois, dont la surface occupait un tiers de la barrière, fut atteint, mais légèrement, au-dessus de la hanche, le gabier Bushton eut la cuisse traversée, et un troisième coup emporta le doigt annulaire de ma main gauche.

La douleur que j'éprouvais ne détourna pas mon attention de la manœuvre que je venais de voir opérer par Walter et Joao. Tout à coup M. Price me frappa sur l'épaule en montrant le torrent. Suivant la direction qu'il m'indiquait, je vis d'abord un homme, puis deux autres, qui, fendant les flots à la nage, semblaient chercher à gagner le bord opposé. En cet instant un coup de feu partit du milieu des buissons : un des trois nageurs s'enfonça sous les eaux, et William sortit de son embuscade, en brandissant son fusil d'un air de triomphe. Un des deux pirates qui restaient redoubla d'efforts : luttant contre les vagues, il parvint à atteindre la rive, en gravit la pente escarpée, et nous le vîmes s'enfuir du côté de la mer.

Le dernier paraissait se laisser entraîner par les ondes : mais parvenu à une assez grande distance, il fit un demi-tour, et, malgré la violence du courant, se dirigea vers la rive gauche, celle où nous étions placés. Bientôt il la toucha : c'était le capitaine, tenant entre ses dents sa hache, qu'il n'avait pas laissé échapper dans sa chute. S'aidant des mains et des genoux, il grimpa le long de la pente, plus accessible en cet endroit, et s'accrocha à une branche de manglier : — mais du milieu des roseaux, sortit une main cuivrée, qui saisit ce bras étendu; alors une autre main parut, tenant un large cou-

teau, dont l'acier brillant alla se perdre dans la poitrine du forban, et son corps, se renversant en arrière, retomba dans le torrent, qui l'entraîna loin de nos yeux.

Au bout de quelques minutes, nous vîmes remonter les deux destructeurs, car je ne puis leur donner d'autre nom. William était rayonnant de joie : Tellid, toujours calme, venait de laver ses mains et sa veste ensanglantées, afin, nous dit-il, de ne pas effrayer la jeune demoiselle, en rentrant à la maison. Nous demandâmes à William Walter quel motif l'avait porté, ainsi que son compagnon, à nous cacher le plan auquel nous devions notre délivrance inespérée. «Ah! »répondit-il en souriant, « c'était une surprise que nous voulions vous ménager (1).»

Abrégeant ce qui reste du récit, nous dirons que deux heures après le retour des vainqueurs à l'habitation, où leur présence mit fin aux plus cruelles angoisses, il arriva, par le sentier qui conduisait au rivage, un détachement d'infanterie, qu'avaient envoyé chercher les habitants des plantations les plus voisines, effrayés par le bruit de la mousqueterie. L'écroulement du pont empêcha la troupe de passer. Heureusement son secours n'était plus nécessaire. Le lendemain, le charpentier mourut de sa blessure : les autres, au bout de quelque temps, furent en état de se rendre au chef-lieu de l'île, d'où ils s'embarquèrent pour Porto-Rico et la Jamaïque, après avoir comblé leurs généreux hôtes des marques de leur gratitude. Ils partirent accompagnés du Portugais, qui avait annoncé la résolution de quitter

(1) Ou « un tour que nous voulions vous jouer : » *we wanted to trick you.*

St.-Christophe pour se rendre au Brésil. Il accepta seulement vingt guinées de la reconnaissance des voyageurs ; « non, » disait-il, « pour avoir brisé des planches et tiré deux coups de carabine, mais parce qu'il ne pouvait, sans argent, arriver à Rio-Janeiro, où il voulait aller, puisque M. Walter refusait de lui donner Suzanne. » Les Anglais avaient appris en effet que le vieillard, malgré l'amour mutuel de sa fille aînée et de cet étranger, refusait depuis longtemps de les unir, à cause de la différence de leurs religions.

Des corps horriblement mutilés furent trouvés sur le roc au bord du torrent : on leur donna la sépulture chrétienne. Le plus grand nombre avaient été emportés par le courant jusqu'à la mer. Le lieu marqué par cet évènement reçut des matelots le nom de *Jumpers Gutter* (le Ravin des Sauteurs). Quelques semaines après l'arrivée de MM. Price, Henri Watson et de leurs compagnes à la Jamaïque, on apprit qu'un brick de guerre des États-Unis s'était emparé du *Sea-Wolf* après une courte résistance, vu la diminution du nombre des pirates, dont une quinzaine avaient péri dans les flots du torrent, outre ceux qui avaient succombé à l'attaque du pont. Les Américains trouvèrent à bord non seulement M. Brooke et le matelot Hodson, mais le jeune Rodgers, qui, contre toute attente, avait dû la vie à l'humanité d'un des hommes de l'équipage, auquel il put la sauver à son tour, lors du jugement de ses complices. La *Joyeuse Catherine* avait été sabordée et coulée à fond après le pillage. Les trois captifs avaient subi les plus cruels traitements, et vingt fois ils furent redevables de leur existence à la protection du libérateur de Rodgers, mulâtre que les forbans ménageaient à cause de son habileté dans le pilotage.

En 1823, M. Price ayant eu occasion d'aller à Rio-Janeiro, prit des informations sur le compte de Joao Tellid. Il apprit que ce Portugais, qui appartenait à une famille honorable de l'Alemtejo, avait pris du service dans l'armée Brésilienne : que son intelligence et sa bravoure désespérée l'ayant fait remarquer, il avait été nommé lieutenant, et paraissait destiné à s'élever plus haut, lorsque dans l'automne de 1822, il trouva la mort, qu'il semblait chercher, dans une rencontre avec les troupes de la république Buenos-Ayrienne.

(*Traduit par* Ph. L...)

L'EMPEREUR GREC.

CHRONIQUE FLAMANDE.

(Suite. — *Voir la livraison de Septembre.*)

Dès que la députation, n'ayant rien pu conclure, fut etournée auprès de Baudouin et de Conrad, on convint le marcher en avant avec le nombre de soldats qu'on ıvait déjà réunis, de publier un manifeste exposant les notifs de la guerre, les droits et l'histoire du vieux ɔrince, et de s'emparer, de gré ou de force, des forte-esses et des villes. On réussit au-delà de toute attente, ar presque partout les habitants vinrent spontanément ıu-devant de l'armée qui, comptant un grand nombre le volontaires sans solde, s'augmentait d'heure en heure. ls accélérèrent leur marche pour s'approcher le plus tôt ɔossible de la grande ville de Gand, dans laquelle, selon ıux, devait se décider le sort de l'entreprise. Le comte Conrad, d'autres grands, quelques riches couvents, 'abbé Ildefonse et une foule de prêtres donnèrent leurs résors pour cette guerre, dont beaucoup considéraient léjà l'issue comme certaine.

Hugo et les siens faisaient aussi des armements : chaque our des nobles arrivaient à la ville avec leurs suites. Plus l'un vieux chevalier, longtemps relégué dans son châ-eau, remet au jour les vieilles lances et les vieilles ar-

mes, on recrute des soldats, on augmente les gardes du corps; et Humbercourt surtout travaille nuit et jour. Les exercices des mercenaires et des nouveaux enrôlés, les divertissements des jeunes nobles qui s'exercent à cheval au maniement des armes, les troupes de bourgeois qui ont embrassé le parti du Régent, donnent à Gand l'aspect d'une ville assiégée ou déjà tombée au pouvoir de l'ennemi.

Cependant la princesse était plongée dans une affliction profonde Cet étrange événement lui avait fait faire la triste expérience qu'elle n'avait pas à ses côtés un seul ami fidèle : elle s'était aperçue que tous ceux dont les conseils et l'appui auraient dû lui être assurés, n'avaient en vue que l'exécution de leurs plans intéressés. Elle n'avait pas jusqu'ici, dans sa naïve jeunesse, observé les hommes; mais à présent elle sentait avec amertume que cette crise allait décider du destin de sa vie entière, qu'elle devait éveiller ou créer en elle des forces, à la nécessité desquelles elle n'avait jamais songé auparavant. En un mot, il lui sembla que c'en était fait de sa jeunesse. Ne pouvoir se livrer sans défiance aux impressions du moment, sentir combien il est nécessaire de s'observer soi-même et d'observer les autres, se défier de tout le monde et peser ses paroles, c'était là, suivant elle, un bien déplorable destin. Elle comprit alors combien est grande cette vérité, qui naguère encore l'aurait fait sourire, que le sort des princes n'est pas à envier.

Il s'est opéré dans la vie du jeune Ferdinand une transformation tout aussi remarquable et non moins soudaine : il ne rêve plus que guerre et combats; il pense sans cesse aux actions d'éclat qu'il veut faire pour celle dont son cœur est secrètement épris. Ingeram est égale-

ment plus grave que de coutume; et tous sentent que chacun d'eux, jusqu'au plus infime, se trouve dans l'anxiété.

— Eh bien, dit Ingeram à Ferdinand tout pensif, les choses n'ont-elles pas encore tourné plus mal et mieux que je ne vous l'avais prédit? La situation de Jeanne est maintenant plus fâcheuse que la vôtre, parce qu'elle a retrouvé un père dont elle était privée jusqu'ici. Ne vous efforcez donc plus de trouver le vôtre. Peut-être consentirait-elle à vous céder le sien pour peu de chose. Ce père arrive sans qu'on l'ait demandé; tandis que vous, vous demandez le vôtre aux arbres et aux rochers même.

— Comment peux-tu plaisanter dans un moment si critique? répondit Ferdinand irrité; dans un moment où tout son bonheur, sa vie peut-être est en jeu!...

— Je ne plaisante pas le moins du monde, répliqua Ingeram; si vous étiez seulement simple chevalier, vous devriez vous faire donner, par votre auguste belle, l'ordre de vous rendre en France en toute hâte pour amener immédiatement le roi Louis. Car, bien que cette jeune princesse ne se soit jamais beaucoup mis l'esprit à la torture pour la politique, c'est elle cependant qui a eu cette heureuse idée, la seule qu'on puisse appeler raisonnable dans cette absurde querelle.

— Il faut d'abord combattre, répondit Ferdinand. L'intervention d'un souverain puissant pourrait avoir les plus funestes conséquences: il faudrait peut-être acheter trop cher un pareil secours.

— Et ce sera pourtant, en définitive, la fin de l'histoire, si elle doit avoir un dénouement raisonnable. Vous craignez, il est vrai, que le souverain n'amène avec lui un rival peut-être moins repoussant que ce Humbercourt. Mais laissez là de semblables lubies, et ne songez qu'au bonheur de Jeanne, si vous l'aimez réellement.

— Alerte! s'écrie tout à coup Humbercourt, entrant avec précipitation. Si votre dévouement est sincère, voici le moment de le montrer, car les rebelles ne sont plus qu'à quelques milles de la ville. Presque toutes les campagnes se sont unies à eux, et leur armée est considérable. De célèbres et vaillants chevaliers ne rougissent pas d'en faire partie et d'ennoblir ainsi une mauvaise cause.

Hugo arrive alors tout armé, suivi d'une nombreuse escorte; et Ferdinand, qui chaque jour s'est exercé avec les autres, est placé à la tête d'une troupe de cavaliers composée en grande partie de bourgeois de la ville qui se sont enrôlés volontairement. Le commandement en chef est confié au vieux baron Tillen, qui a sous ses ordres immédiats Humbercourt et quelques autres chevaliers.

Lorsque les troupes se mettent en marche, on peut voir, à l'ironie et à l'amertume des bourgeois qui restent dans la ville, quelles sont les dispositions qui l'animent.

Adémar, le maître des bouchers, debout devant sa porte, rit à gorge déployée; Pustel, le chaudronnier, arrive de la place avec ses compagnons, se plante au milieu de la rue, se croise les bras, semble dénombrer les soldats, et dit ensuite d'un air ironique : — Ces gens-là ne donneront guère de tablature au grand Baudouin, qui doit connaître l'art de la guerre.

Le maître charpentier Hattrich se joint à leur groupe, et lorsque Ferdinand vient à passer devant eux avec sa troupe, il s'écrie : — Eh! oui, vraiment, c'en est fait du comte Conrad, si de pareils héros marchent contre lui! Eh! le petit Ingeram n'est-il pas avec son preux? On les a vus si souvent ensemble, qu'ils ne devraient pas se séparer dans cette grande expédition.

Hugo, qui entend tous ces discours, ne se sent pas assez fort pour les réprimer; il se contente de conserver auprès de lui quelques cavaliers et quelques satellites pour protéger la ville.

L'armée de Baudouin était plus considérable que celle-ci et comptait un plus grand nombre de guerriers éprouvés. C'est ce qui ne pouvait échapper à la vieille expérience de Tillen; aussi n'était-il pas sans inquiétude sur l'issue de l'engagement.

Baudouin prouva aux siens qu'il était un guerrier pourvu d'une grande expérience. Conrad l'avait prié de prendre le commandement de l'expédition; ses ordres étaient toujours intelligents, et chacun en était satisfait. Il était prompt en toutes choses, ses résolutions étaient soudaines, et ses raisons, quand il les exposait, toujours fondées. Tout le monde était dans l'admiration de voir qu'un si long repos et une si longue solitude, l'éloignement des champs de bataille et de la profession des armes, n'avaient ni diminué son ardeur, ni obscurci son coup-d'œil comme général. Toute l'armée était remplie de confiance et comptait sur une victoire décisive.

Lorsque les deux armées furent en présence dans la plaine, aucune d'elles ne voulut plus entendre parler de négociations, et chacune demanda instamment qu'on s'en remît à la décision des armes. Quand on se fut rangé en bataille de part et d'autre, l'attaque commença avec ardeur; tous combattirent avec acharnement: longtemps on ne vit broncher aucune des deux armées, et les jeunes chevaliers Wachsmuth et Frédéric se signalèrent par une valeur qu'on ne pouvait attendre de leurs jeunes ans. Baudouin et Conrad étaient partout pour combattre et pour donner des ordres.

Contrairement à l'injonction de Tillen, Humbercourt était avancé beaucoup trop loin avec sa troupe, au plus fort de la mêlée; il s'était laissé entraîner par la colère en apercevant Wachsmuth et sa bannière. Les deux jeunes ennemis se joignent bientôt, et il s'engage entre eux un combat violent et opiniâtre. Les deux rivaux s'écartent dans la campagne, et ils ne s'arrêtent que lorsque Wachsmuth tombe atteint d'une grave blessure. Humbercourt se retourne pour aller rejoindre son armée, mais il s'aperçoit que toute communication lui est coupée. Il ne voit derrière lui que désordre; la plupart des bannières de son père sont en fuite vers la ville. Il est entouré, et se regarde comme perdu, malgré la valeur déployée par les siens, dont un grand nombre déjà succombé; Frédéric le somme de se rendre, lorsque tout à coup il s'aperçoit que ses derrières sont redevenus libres. C'était Ferdinand qui, voyant le danger qu'il courait, s'était fait jour jusqu'à lui. Lui aussi, avec quelques troupes commandées par de jeunes chevaliers, s'était aventuré trop loin à la poursuite de l'ennemi; mais sentant bientôt son erreur, il avait voulu rejoindre en hâte le gros de l'armée. La troupe de Humbercourt, dégagée, se réunit aux soldats qui ont suivi Ferdinand, et il s'agit alors de percer les rangs ennemis pour rejoindre les troupes qui regagnent la ville. Ferdinand et Humbercourt déploient une grande valeur, et parviennent enfin à traverser les masses confuses des ennemis et à se réunir à Tillen et aux soldats qui résistaient encore. Dès qu'ils les ont rejoints, la retraite s'opère avec ordre.

Le comte Hugo se montra très-effrayé à l'aspect de cette première troupe en fuite. Il s'était rendu, suivi

d'une forte escorte, au-devant de l'armée en retraite; il revint avec elle. Il trouva qu'il était de la plus grande nécessité de fortifier la ville , qui, mise en son grand état de défense, était bien à même de soutenir un siége de la part des rebelles.

Les portes sont aussitôt fermées, et les remparts gardés; on visite toutes les tours, on y place les catapultes et les armes défensives, ainsi que les hommes nécessaires. Hugo est très-mécontent de son fils, qu'une trop grande témérité a poussé à s'exposer, et qui a failli causer la perte d'une partie de l'armée; il l'est aussi de Ferdinand , quoique ce soit lui qui ait délivré Humbercourt et qui l'ait même préservé d'une mort certaine. Le vieux Tillen, et d'autres chevaliers ne tarissent pas en éloges sur le compte du jeune homme, ils lui attribuent principalement le salut des troupes que l'ennemi avait déjà coupées et pour ainsi dire faites prisonnières. On n'admire pas moins la valeur de Ferdinand que sa sagesse : beaucoup de personnes engagent Hugo à confier, dans cette guerre qui semble ne pas être près de finir, un poste plus important à ce jeune homme qui s'est déjà si bien signalé.

Mais Humbercourt se montre fortement irrité contre lui; son orgueil se révolte à l'idée d'avoir quelque obligation à un inconnu qui, jusqu'alors, avait paru insignifiant dans la ville et dans toutes les réunions. Son écuyer Dietrich l'excite encore, en traitant Ferdinand de vaurien. Au plus fort de la mêlée, lorsque Ferdinand luttait contre le nombre, il avait aperçu cet écuyer cherchant à s'éloigner lâchement du champ de bataille et à abandonner son maître au milieu du danger. Enflammé de colère, et animé du désir de combattre,

il avait ramené le lâche à coups du plat de son glaive. Grand nombre de soldats, témoins de cette scène, s'étaient ouvertement moqués de l'écuyer, et leurs railleries avaient été plus vives encore après leur retour dans la ville.

Cependant aucune pensée ne peut rendre à Jeanne sa sérénité. En descendant au jardin, elle est heureuse de trouver dans la salle le sage Ingeram, dont les plaisanteries viennent la distraire, et, un instant, elle croit pouvoir oublier sa triste position. Elle aperçoit alors Ferdinand, dont quelques chevaliers ont fait l'éloge en sa présence; elle l'accueille affectueusement, et il semble au jeune homme qu'en ce moment il a bien des choses à lui dire.

— Que deviendrai-je? dit enfin Jeanne. Ce n'est que d'aujourd'hui que tout se dévoile à mes yeux : cette surprenante aventure m'a pour ainsi dire tirée d'un sommeil étourdissant qui tenait tous mes sens enchaînés; oui, d'aujourd'hui seulement, je m'aperçois que j'ai été prisonnière depuis mon enfance. Jamais, à vrai dire, il n'a été question ni de mon bonheur ni du bien-être du pays, ni de la fidélité, ni du dévouement de mes sujets: les différents partis ne se disputent que pour le pouvoir et pour les honneurs, et mon nom leur sert de prétexte pour justifier leurs égoïstes projets. Quel que soit celui qui triomphe, c'est toujours moi qui aurai perdu. Tout va bien pour ces ambitieux, dès que mes sujets sont égarés, divisés en bandes séditieuses et rivales; jamais ils ne sont affligés de voir s'élever de nouvelles factions, de nouvelles discordes. Qu'ont-ils à perdre, en effet? ils ne peuvent qu'y gagner; et quand les choses paraissent le plus tourner contre eux, un heureux hasard peut en-

core les faire changer de face. Je vois bien que je deviendrai leur proie, et que, comme une colombe enlevée, j'ai sommeillé dans le nid du vautour. La puissance, les biens, les honneurs ne servent donc qu'à rendre l'homme égoïste et méchant? Ces perfides doivent tout à mon père et à ses aïeux, et voyez comme ils se tournent contre moi! Le pauvre seul peut-il donc garder sa vertu? Oui, Ferdinand, vous me restez fidèle quand tout le monde m'abandonne; vous n'avez rien de commun avec ces misérables!...

Ferdinand est ému, son cœur se gonfle comme s'il allait étouffer. — Oui, princesse, je le jure par Dieu, répondit-il, je suis votre fidèle serviteur. Oh! que ne puis-je faire pour vous quelque chose de grand, de décisif !

— Prenez garde, dit-elle d'une voix étouffée, en se retirant à moitié dans l'embrasure d'une fenêtre. Un véritable ami peut aujourd'hui faire beaucoup pour moi, et vous êtes, me semble-t-il, le seul que je possède. Ne m'abandonnez pas, ne changez pas, et il viendra peut-être un temps meilleur où je pourrai reconnaître vos services. Tenez, voici une lettre que j'ai écrite cette nuit au roi Louis de France : je remets entièrement en ses mains la décision de cette grande affaire. Il y a sept ans à peine que je l'ai vu à Mons. Il est bon, généreux; il est roi, il ne peut agir et n'agira jamais comme ces insolents vassaux. Il appréciera noblement ma position, et il ne me trahira pas. Si, après examen, il ne tient ce Baudouin que pour un aventurier, il ne me livrera pas à lui; et cet homme lui-même, s'il n'est qu'un imposteur, comme je dois le

croire, aura moins d'impudence en présence du roi. Quoi qu'il arrive, je serai alors protégée par quelqu'un qui n'interviendra pas pour se mettre immédiatement en possession, qui, pour rien au monde, ne voudrait violer sa parole royale et ternir sa piété, que ses ennemis seuls osent appeler superstition. — Partez en secret dès que vous le pourrez, car Hugo vous empêcherait de le faire ostensiblement. Si vous avez le bonheur de parler à ce noble prince, appuyez ma demande de vos chaleureuses prières et de vos observations; priez instamment ce monarque, qu'une maladie fait souffrir depuis longtemps, de nous désigner à son choix quelqu'une de ses villes ou des miennes où nous nous rendrons tous afin de terminer cette funeste guerre. C'est là ce que redoutent le plus mes défenseurs: ils voudraient de grand cœur me mettre dans une position tellement critique que le désespoir me poussât à accepter tout ce qu'ils me proposeraient. Mais pour que leurs projets s'accomplissent, il faut que le pays ne jouisse ni de la tranquillité ni de la paix; autrement, leur égoïsme pourrait révolter leurs voisins ou les hommes mêmes de leur parti. Que personne dans cette ville ne puisse connaître, mon jeune ami, la secrète mission que je vous donne, car je ne me fie plus aux yeux ni à la discrétion de qui que ce soit. N'est-il pas malheureux que je sois réduite à envoyer en députation auprès du grand roi, un homme seul, sans la moindre escorte! Peut-être aussi suis-je en ce moment trop défiante, comme auparavant j'ai été trop prodigue de ma confiance: voilà le mal, nous sommes souvent trop irréfléchis, pour devenir ensuite trop soupçonneux. Au surplus, mieux vaut trop de défiance que trop peu.

Ferdinand ne pouvait d'abord trouver de paroles pour exprimer sa reconnaissance et ce qu'il éprouvait. Il s'écria enfin avec enthousiasme :—Non, mon rêve le plus téméraire ne m'avait jamais fait entrevoir un pareil honneur. Prenez ma vie, je la voue entièrement à votre service. Oui, je suis fidèle, inébranlable, quelque chétif que je sois. Je vous servirai, je mourrai pour vous, sans nul espoir de récompense. Pourtant, hélas! que nous sommes tous faibles et impuissants! Ce n'est pas, je le sens bien, un dévouement pur, sans bornes, à votre personne et à vos volontés qui m'anime: mon âme est identifiée à la vôtre, je ne puis sentir autrement, aucune alternative ne m'est laissée; aussi dois-je vous faire l'aveu que nul d'entre vos serviteurs n'est aussi avide, aussi égoïste que moi ! Un seul regard de vos yeux, un mot, un sourire de votre bouche sont plus pour moi que tous les trésors de l'Orient. Puis-je encore me dire votre fidèle, votre véritable ami ! ma conduite n'est-elle pas aussi coupable que folle! Un insensé peut-il espérer de vous servir efficacement et de vous être d'un véritable secours?

Ferdinand a prononcé, avec la plus vive agitation, ces paroles inconsidérées qu'un entraînement subit a arrachées à ses lèvres tremblantes ; puis il s'est prosterné aux pieds de la princesse, a saisi sa main et y a déposé un baiser brûlant. Jeanne ne retire pas la main dont il s'est emparé ; elle pose l'autre sur sa tête blonde et bouclée, et lui dit à voix basse : —Je sais ce que vous éprouvez pour votre souveraine, vos sentiments ne sont pas un mystère pour moi ; mais dispensez moi de toute réponse. C'est le malheur, c'est le destin de ma triste vie, que ma bouche doive ignorer ce que sent mon cœur.

De même que dans votre vie tout est mystère, dans la mienne aussi, et par d'autres motifs, tout est sombre, incertain, triste. Que le sort vous soit partout favorable! votre image chérie restera toujours gravée dans mon cœur. J'ai donc connu la jeunesse! un regard ardent de vos yeux m'a frappée et a fait naître le printemps dans mon âme, comme par un pouvoir magique.

Ferdinand se releva ébloui, transporté. Il y avait pour lui tout un monde dans ces paroles à la fois mystérieuses et si significatives. Quand il fut debout devant elle, leurs regards se rencontrèrent : celui de Jeanne était si doux, si rempli d'une tendre émotion, que Ferdinand oublia tout. Un baiser se donna : fut-il pris? fut-il accordé? Le jeune homme l'ignore; il ne sait pas non plus si Jeanne est irritée, ou si elle ne fait que rougir de surprise et de pudeur. Longtemps ils restèrent l'un près de l'autre; Ferdinand tenait encore dans sa main la main de la princesse, lorsque, levant les yeux, ils s'aperçurent de la présence de Hugo et de son fils qui étaient entrés depuis quelque temps. Ingeram, blotti dans un coin éloigné de la salle, avait éternué et toussé à l'arrivée du comte; mais ni Jeanne ni Ferdinand n'avaient vu ce qui se passait autour d'eux, tant ils étaient concentrés en eux-mêmes.

Jeanne s'avança au-devant de Hugo avec beaucoup d'indifférence; mais Ferdinand était si bouleversé, si incapable de se remettre, qu'il salua à peine d'une inclination de tête le comte et son fils, et qu'il s'enfuit dans sa chambre, avec précipitation, d'un pas chancelant.

Le soir, quand Hugo et son fils se trouvèrent seuls dans le château, après avoir tous les deux visité les gardes et fait tous les préparatifs nécessaires pour la

nuit, le père prit la parole : — Il devient chaque jour plus nécessaire de faire une démarche décisive. Un grand nombre de nos amis, ceux dont je m'étais le moins défié, nous ont fait défection ; beaucoup qui tiennent encore avec nous sont fort équivoques, et peuvent être emportés par le premier vent comme les feuilles sèches d'un arbre. Ayons seulement de la persévérance, et ce qui aujourd'hui nous est funeste, ne manquera pas avec le temps de leur être également désastreux ; et, pour peu que nous puissions faire durer la guerre un an, les chances tourneront tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Nous devons surtout tâcher d'éviter que Jeanne tombe au pouvoir des ennemis. Mais elle est bien moins docile et facile à conduire que je ne l'espérais d'abord ; chaque jour la rend plus résolue et plus ferme. Lorsque j'ai cherché à lui faire comprendre combien il était utile, nécessaire même qu'elle se décidât à te donner sa main, afin que son époux, souverain du pays, pût briser violemment tous les misérables projets de la fourberie, et que moi, devenu véritablement son père, je pusse alors plus facilement tout régir, elle a repoussé cette proposition plus formellement que jamais, avec une répugnance plus marquée qu'elle ne l'avait manifestée auparavant. Elle n'a pu se contraindre au point de ne pas me laisser apercevoir un certain mépris dans la colère qu'exprimait sa physionomie. Et n'est-il pas à craindre que ce bâtard inconnu, ce misérable que nous venons de surprendre dans une intimité si inconvenante avec elle, ne finisse par nous ravir, par la ruse et par la séduction, les plus beaux fruits de notre victoire?

— Quant à lui, soyez sans inquiétude, interrompit Humbercourt ; je prendrai à son égard, de concert avec

Dietrich, des mesures qui l'empêcheront d'être plus longtemps un obstacle à nos projets. Jeanne est jeune et inexpérimentée; on est parvenu à lui inspirer de la défiance contre notre famille et contre la loyauté de nos intentions. La princesse serait bien assez faible pour s'engager, en ces temps de troubles, dans une intrigue avec ce bâtard inconnu.

— C'est toujours un avantage pour nous, continua Hugo, que tu aies contraint Wachsmuth à se retirer de la scène : s'il meurt, l'entreprise de Conrad perd sa force réelle et son but. Maintenant surtout, il nous faut déployer de l'activité et de la prudence, afin que nos ennemis ne profitent pas de notre négligence.

Et ils allèrent prendre les mesures nécessaires.

Cependant Ferdinand, de son côté, était plongé dans les rêves les plus étranges ; il était devenu tout à coup si heureux, que son bonheur même le troublait. Il cherchait à se représenter et à comprendre toute cette scène, lorsqu'Ingeram le rencontra. — Qu'avez-vous? lui demanda le vieillard. Mais, remarquant l'étrange disposition du jeune homme, il s'écria : — Oui-dà, voilà que nous avons toute l'infortune d'un trop grand bonheur. Pauvre jeune homme! voilà votre carrière déjà terminée; car ce qui ne devait arriver qu'au bout de bien des années, après mille services signalés, ou ce qui ne devait vous apparaître que dans le lointain, et comme une impossibilité, vous est tombé tout à coup dans le giron comme un fruit mûr se détache de sa tige. Vous comprendrez vous-même à présent, n'est-ce pas, que le désir est au-dessus de la réalité? Soyez sincère, et avouez que vous êtes tombé du haut de votre ciel. On a saisi chez vous, et tous vos bijoux, vos meubles magnifiques, vos tables

d'or sont maintenant chez le fripier, et les quatre murs tout nus de votre demeure vous regardent avec tristesse et en vous plaignant.

Ferdinand se retourna, et embrassa son ami avec tant d'effusion que celui-ci s'écria : —Arrêtez ! vous me rompez tout le corps ! C'est la première fois que vous m'accordez une telle faveur, mais que ce soit aussi la dernière, car ma frêle machine n'est pas faite pour supporter de semblables caresses. Et d'ailleurs, bon jeune homme, arrachez-vous à ces rêveries. Il y a beaucoup à faire, et les ennemis ne resteront pas aussi oisifs que vous. Les métiers les plus puissants sont du parti de Conrad, et s'ils ne remuent pas en ce moment, ce n'est que pour sauver les apparences et en attendant l'occasion favorable.

Ferdinand s'éloigna pour aller visiter la troupe dont le commandement lui avait été confié. Il trouva beaucoup de monde dans les rues déjà obscures, une sourde agitation sur les places publiques, et du mouvement partout. Il monta sur une tour des remparts pour voir ce qui se passait dans la campagne. Les ennemis semblaient parfaitement tranquilles, campés autour du feu de leur bivouac. Quand il rentra au château, en faisant un détour, le tumulte des rues s'était déjà accru. Toutes les maisons du marché, un grand nombre de celles des principales rues étaient beaucoup mieux éclairées que de coutume. Au détour d'une rue, un homme d'une haute taille lui dit en se présentant à lui : — Le moment est-il bientôt venu ?

— Que voulez-vous dire ? demanda Ferdinand, en saisissant la main de cet homme.

— Rien de mal, répondit tranquillement l'autre en

cherchant à se dégager. Ils firent ainsi quelques pas ensemble, et Ferdinand reconnut en lui le chef de la corporation des bouchers, cet Adémar à la haute stature : — Lâchez-moi donc, s'écria enfin Adémar.

— Non, répliqua le jeune guerrier, je ne vous quitterai pas que vous ne m'ayez expliqué votre question.

— Je voulais savoir s'il n'était pas temps de risquer une sortie. Je croyais que le Régent nous commanderait à tous de faire une visite nocturne à l'ennemi.

En ce moment arriva Hattrich, prévôt des charpentiers, suivi d'un grand nombre de bourgeois; et, comme Ferdinand ne se montrait pas encore satisfait des réponses d'Adémar, ils délivrèrent celui-ci de vive force. Le jeune homme remarquant bien leurs mauvaises dispositions, fut contraint de regagner le château, sans en avoir appris davantage et se proposant bien de tout raconter au Régent.

En passant devant la cuisine, il entendit de grands cris et des querelles, et, croyant distinguer la voix d'Ingeram, il entra au moment où la plus grande confusion y régnait : l'écuyer Dietrich se livrait à une colère effrénée envers tous les aides de cuisine et frappait impitoyablement le petit Ingeram avec un gros bâton. Ferdinand se jeta sur lui, lui arracha le bâton des mains, et le lança contre le mur avec une telle violence qu'on entendit craquer sa tête et ses membres.

— C'est fait de lui, dit Pamphile, le gros cuisinier, à moins qu'il ne fasse ressouder ses membres. Ferdinand demanda l'explication de ce tapage, et tous lui répondirent à la fois et à tue-tête. Sur ces entrefaites, Dietrich s'était remis, et avait fait le serment de raconter toute

l'affaire à son noble maître Humbercourt, qui saurait bien défendre son innocence contre ce jeune imberbe. — Oui, Messire inconnu, s'écria-t-il furieux, vous qui, sans y être appelé, jouez ici le rôle de maître, vous me paierez cher le coup et le choc que je viens d'essuyer.

Il sortit d'un air arrogant, et lorsque le calme se fut rétabli, Ingeram raconta qu'il l'avait surpris dans un entretien secret avec Pamphile, et qu'il l'avait vu lui remettre une certaine poudre que le cuisinier s'était empressé de jeter dans les mets destinés au souper de Ferdinand. Celui-ci regarda fixement Pamphile, qui protesta du contraire sous les serments les plus sacrés, nia opiniâtrément et traita le petit Ingeram de misérable, d'intrigant, de calomniateur. Les aides de cuisine se réunirent tous contre le pauvre nain, l'injurièrent et recommencèrent le tumulte, jusqu'à ce que Ferdinand leur imposât silence. — A quoi bon cette querelle, et cette accusation? dit-il, des choses plus importantes réclament mon temps, et il est ridicule de le perdre en vaines disputes; je me rends immédiatement à mon poste et ne souperai pas aujourd'hui; si Ingeram n'a fait qu'inventer une folie et une méchanceté pour vous perdre, vous et Dietrich, goûtez donc sur-le-champ, ami Pamphile, vous et vos aides, les mets qui m'étaient destinés. Alors je porterai moi-même votre plainte contre Ingeram, dès qu'on pourra s'en occuper.

— Je le veux bien, dit Pamphile avec assurance en gonflant encore davantage ses joues rouges et boursouflées. Il prit le plat du feu et fit signe à quelques aides d'avancer. Mais, au moment où il s'approchait d'eux, le

plat lui échappa des mains et se brisa en tombant. — Maladroit ! lourdaud ! dit Pamphile à l'un de ses aides, vous m'avez, par gourmandise, si violemment frappé au coude que j'ai répandu par terre ce bien précieux.

— Misérable, dit Ferdinand, et il s'éloigna suivi d'Ingeram.

— Vos cavaliers sont-ils près d'ici? dit le vieillard, quand ils furent arrivés dans la cour.

— Ils sont postés devant le château, je viens de leur donner l'ordre de se tenir prêts pour minuit, parce qu'il pourrait bien être question de tenter une sortie.

— Pouvez-vous vous fier à eux ?

— Sans réserve.

— En ce cas, je vais leur dire que vous leur ordonnez de se rendre ici, dans l'intérieur de la cour. Un cheval de dame est déjà sellé dans l'écurie.

— Que te proposes-tu ?

— J'ai réfléchi, j'ai agi, j'ai observé pour vous, puisque vous n'en avez ni le temps, ni l'envie. Il n'y a pas un instant à perdre, car un grand événement se prépare pour cette nuit : une partie de la garnison est d'intelligence avec l'ennemi ; ils vont tenter immédiatement de s'emparer de la ville. Les maîtres de métiers, Adémar, Hattrich et Pustel, ont tout préparé en secret pour surprendre le château pendant qu'on se battra sur les remparts et dans la ville, afin de se saisir de la princesse et de la livrer, quoi qu'il arrive, au prétendu Baudouin. J'ai ouvert furtivement, et Jeanne sait pourquoi, les portes des appartements et des corridors qui conduisent à l'intérieur de la cour par l'escalier latéral ; le jardin est également ouvert ; c'est par là, que vous devez, ami,

si toutefois le tumulte le permet, fuir et vous diriger sur Mons avec celle que vous aurez ainsi sauvée. Dès qu'elle y sera en sûreté, rendez-vous promptement, et à l'insu de tous, auprès du roi de France, avec vos lettres secrètes ; autrement tout est perdu, la princesse elle-même ; si Conrad l'a une fois en sa puissance, ce qui, d'après les circonstances, paraît presque infaillible, il ne sera plus guère possible alors de le dépouiller du pouvoir.

Le jeune homme voulait répliquer, élever de nombreuses objections, mais Ingeram s'empressa d'aller chercher un certain nombre de cavaliers qu'il introduisit dans la cour ; et lorsque Ferdinand sortit sur la place, il entendit des cris, le cliquetis des armes, il vit courir pêle-mêle des cavaliers et des piétons.

— La ville est aux rebelles ! s'écriaient de nombreuses voix ; ou bien — : Trahison ! Trahison ! — Les torches luisent et le tumulte s'approche. Tout à coup la place est couverte de bourgeois en armes qui se dirigent vers le château en poussant des vociférations. — Victoire ! vive Baudouin ! vive Conrad ! s'écrie Adémar de sa voix puissante ; et les autres bourgeois répètent ces cris de victoire. Tandis que Ferdinand réfléchissait encore, il se sentit tirer par la manche : c'était Ingeram qui lui faisait signe de le suivre, et qui le conduisit par des escaliers dérobés au petit corridor du château. Jeanne vint au devant de lui, pâle et tremblante. Le cheval de la princesse l'attendait en bas, elle s'y élança, et ils traversèrent au galop le jardin. Tout en fuyant par les rues étroites, ils entendaient dans le lointain un bruit confus. Lorsqu'ils eurent laissé la ville derrière eux, ils se retournèrent un instant et aperçurent les ombres des combattants que le reflet des lumières projetait sur les murs ; les

cloches étaient en branle, des cris s'élevaient de toutes parts, et l'incendie d'une partie du château embrassait l'horizon.

Adémar, Hattrich, et Pustel, ne trouvant la princesse nulle part, pas même dans sa chambre à coucher, entrèrent dans une grande fureur en voyant qu'ils ne pouvaient tenir la parole qu'ils avaient donnée de livrer Jeanne aux mains de Conrad et de l'empereur Baudouin.

Ils parcoururent avec rage tous les appartements du château, et, dans leur colère, ils lancèrent leurs torches allumées sur les lits et sur les meubles; aussi en peu d'instants cette partie du château fut-elle tout en flammes.

Dans les rues, devant les portes, sur les remparts, partout se livrait un combat opiniâtre.—Les ennemis étaient parvenus à faire entrer secrètement dans la ville grand nombre des leurs, car les bourgeois qui demeuraient près des murs et des remparts, leur avaient ouvert leurs maisons, et avaient même massacré les postes que le comte Hugo y avait placés pour les défendre. Cette trahison était venue surprendre le Régent, qui s'était trop fié aux bourgeois de Gand; la défense était insuffisante; les dispositions manquaient, ainsi que le temps nécessaire pour donner des ordres convenables et pour les exécuter. Une faible partie de ses soldats étaient armés; Humbercourt seul et les siens étaient complétement prêts au combat. On résista pourtant, et plus d'un assaillant mordit la poussière, mais Hugo fut forcé de se retirer, et, en arrivant auprès du château, il le trouva occupé par les bourgeois rebelles, qui s'avancèrent en masse vers lui en criant: — Baudouin!

Partout la confusion, la mort, les cris, les questions,

les imprécations, et nulle part ni ordre, ni subordination. Afin de ne pas tomber au pouvoir de l'ennemi, Hugo s'enfuit avec les siens, après un long et inutile combat, toujours poursuivi par les vainqueurs. L'obscurité favorisa la fuite du comte et de son fils; et Tillen et d'autres chefs s'apercevant que tout était perdu, profitèrent aussi de la nuit et de la confusion pour s'échapper de leur mieux. Personne ne regarda derrière soi; aussi les fugitifs ne se réunirent-ils que le lendemain, à quelques milles de distance de la ville.

On s'arrêta pour attendre ceux qui étaient restés en arrière. Hugo éprouva une joie infinie, à la vue de chaque cavalier qu'il retrouva près de lui quand le jour fut venu. On convint de se retirer dans la ville forte de Mons, où le comte espérait trouver ses plus fidèles amis. Ce qui le contrariait le plus, c'était que Jeanne fût, à ce qu'il croyait, entre les mains de ses ennemis, ce qui diminuait encore son influence et sa considération.

C'est ainsi que Baudouin et Conrad s'étaient emparés, sans éprouver de sensibles pertes, de la grande cité de Gand, la ville la plus considérable et la plus importante de la Flandre, où ils trouvèrent, pour accomplir leurs desseins, des armes, de l'argent et des hommes en abondance. Ils ne pouvaient comprendre comment Jeanne leur avait échappé, car ils avaient de longtemps pris leurs mesures pour se saisir de sa personne.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

Poésie.

SOUVENIRS DE LIÉGE.

Sonnets.

(*Suite.*)

IX.

SUR UN BANC DE L'UNIVERSITÉ

Hier, quand je m'assis sur ce vieux banc de chêne,
Où j'écoutais, enfant, avec tant de ferveur,
O maître, dont encor le souvenir m'enchaîne,
Ta voix qui me rendait déjà l'esprit rêveur,

Des grands poëtes morts, légion souveraine,
J'entendis tous les chants revivre dans mon cœur,
Et de leurs harpes d'or la musique sereine
Autour de moi jaillir et s'élever en chœur.

La forêt de leurs vers m'ouvrit les perspectives,
Et j'y vis se glisser les formes fugitives
Des nymphes aux pieds blancs avec leurs fronts de lis,

Catulle, ta Lesbie, Horace, ta Néère,
Puis, Virgile, ta rose et blonde Amaryllis, —
Tandis qu'au fond passait, comme un géant, Homère!

X.

AUTREFOIS, AUJOURD'HUI.

O ville épiscopale, autrefois on voyait
La Discorde ébranler le pavé de tes rues,
Et, dans les factions, à sa voix accourues,
Aux mains de tout bourgeois la pique flamboyait.

Le torrent de l'émeute à grand bruit se ruait,
Ainsi que fait ton fleuve au temps des hautes crues,
Et le boa du peuple, en ses vagues accrues,
En tordant ses replis, par la ville ondoyait.

Aujourd'hui la Discorde a cessé sa bataille;
L'émeute est dispersée, et ton peuple travaille;
La mort tient en prison tes tribuns furieux;

Et la Meuse en repos chante ses élégies,
Et n'a plus à laver tes mains de sang rougies.
Autrefois, Aujourd'hui, — lequel des deux vaut mieux ?

XI.

A LA MEUSE.

Coule, coule, ô mon fleuve, ô Meuse, sœur du Rhin,
Dont le flot murmurant fait monter ses bruines
Vers tes mornes châteaux, si beaux dans leurs ruines,
Que fouilla si souvent mon bâton pèlerin.

Coule, coule, ô mon fleuve, ô Meuse, sœur du Rhin,
Dont l'onde se replie et s'accroche aux collines,
Comme pour écouter les molles mandolines
Des échos du passé chanter leur chant serein.

Coule, ô mon fleuve aimé, que la vive hirondelle
Va rasant de son vol et frappe à grands coups d'aile.
Laisse tes vieux manoirs et ne t'arrête pas.

Fais halte seulement un moment tout là-bas,
Où ma mère, inquiète et debout sur la dalle,
Attend son fils au seuil de la maison natale.

XII.

L'ÉVÊQUE NOTGER.

Debout sur le vieux pont, gouffre béant et noir,
Qui par ses six gosiers boit ton fleuve qui fume,
Je rêvais tristement, ô Liége, l'autre soir,
Et regardais les monts se noyer dans la brume.

Tes maisons, tes palais, les flèches de tes tours,
Du linceul des brouillards enveloppaient leurs formes ;
Le crépuscule sombre estampait les contours
De tes temples, pareils à des géants difformes.

Je pensai : « Tout cela c'est l'œuvre de Notger. »
Et je crus voir dans l'air ton ombre voltiger,
O grand homme oublié, qui, me montrant, tout pâle,

La ville que bâtit ta main épiscopale,
Me dis : « N'aura-t-on pas quelque pierre pour moi,
» Quand sur son piédestal Grétry s'élève en roi ? »

XIII.

APRÈS AVOIR ENTENDU CHANTER LA CHANSON DE LA MOPARRIE.

Douce chanson, à mon oreille
Sonne longtemps, sonne toujours.
Ta voix charmante en moi réveille
Tout mon passé, tous mes beaux jours.

Echo de cette aube vermeille
Dont je remonte en vain le cours,
Dans la tombe où mon cœur sommeille
Tu ranimes tous mes amours,

O chanson du cœur épanchée,
Toute âme a sa harpe cachée,
Qui tantôt pleure et tantôt rit,

Quand de son aile d'or l'esprit,
L'esprit du souvenir l'effleure; —
Mais qui rit moins qu'elle ne pleure.

XIV.

SUR UN ALBUM.

» Vous n'êtes qu'un rêveur, vous disent-ils, ô Sage!
» Jamais dans le présent, toujours dans l'avenir,
» Sans cesse vous pipez quelque songe au passage,
» Qu'oiseleur obstiné vous regardez venir:

» Oh! laissez, comme il veut, laisser rouler le monde.
» Longtemps il a tourné sur son axe de fer,
» Et bien longtemps encor sa grosse boule ronde
» Tournera, vain jouet du Ciel ou de l'Enfer. »

Pourtant vous faites bien. Dans votre cœur austère
Vous écoutez marcher les hommes et la terre.
Vous cherchez d'où viendra la nuit ou la clarté.

De l'océan de Dieu vous côtoyez la grève. —
Toutes les vérités sortent de l'œuf d'un rêve.
Tout rêve quelque jour devient réalité.

XV.

AUX ÉTOILES.

Quand la nuit étend ses voiles
Et que l'ombre va venir,
A vous voir, ô mes étoiles,
Je me sens le cœur frémir.

Au palais des blancs nuages
Je vous suis toujours des yeux,
Je vous suis dans les voyages
Que vous faites dans les cieux.

En cette heure de silence,
Où vers vous mon cœur s'élance,
Vous tracez, au ciel qui luit,

Lettres d'or, que Dieu marie,
Le doux nom de ma patrie
Sur le livre de la nuit.

ANDRÉ VAN HASSELT

LA PAUVRE FOLLE.

« Il dort ici sous ce vieux chêne;
De grâce, ne l'éveillez pas!...
Chevreuil, en traversant la plaine,
Fais peu de bruit, songe à ma peine:
Mon fils dort, ne l'éveille pas!

Colombe, en agitant la branche,
Par pitié, soupire moins fort;
Car sous ce rameau qui se penche
Vers le gazon et sa croix blanche,
Mon premier né, mon enfant dort.

Brise, retiens ta voix sonore;
L'heure du réveil est bien loin:
L'aube n'annonce pas l'aurore,
L'étoile aux cieux reluit encore,
Le grillon chante dans le foin.

La lune danse au front de l'onde,
Au milieu de ses verts roseaux;
Et la corneille vagabonde
Redit les airs d'un autre monde
Entre les frémissants rameaux.

Taisez-vous tous... mon fils m'appelle.
L'entendez-vous? oui, c'est sa voix,
Je la connais si bien! c'est elle...
Dors, cher enfant, la nuit est belle;
Dors comme l'oiseau dans les bois.

Dors, près de toi veille ta mère;
Et quand le jour reparaîtra,
Éclairant ta couche légère,
Ton œil en voyant la lumière
Tout près de toi me trouvera. »

Et ses bras s'étendaient vers la terre couverte
Des larmes de la nuit; mais le tertre glacé
Resta froid à l'étreinte; et sur la couche verte,
Froide, elle s'affaissa dans un rire insensé.

Chaque nuit, près du tertre ombragé par le chêne,
Une ombre blanche et svelte à minuit se dressait;
Et le pâtre en passant retenait son haleine
A l'aspect du fantôme à la forme incertaine;
Et l'ombre blanche, alors au pâtre répétait:

« Passez bien doucement! Voyez comme il sommeille.
» Il pleura, le pauvre ange, hier pendant tout le soir.
» Oh! je ne veux donc pas que quelqu'un le réveille:
» Dormir fait tant de bien! on pleure quand on veille;
» Lorsque l'on dort, voit-on que le ciel est tout noir!

» Cavalier, le cheval qui vous porte à cette heure
» Fait vibrer ses sabots sur le sable endurci ;
» Dites-lui de se taire ! Oh ! faut-il que je meure !...
» Merci ; qu'un séraphin vous montre la demeure
» Que vous semblez chercher, bon cavalier, merci !

» Pèlerin, priez donc plus bas, je vous en prie.
» L'homme comprend la voix, le Ciel comprend le cœur.
» Mais où donc allez-vous ? Est-ce Pâque fleurie ?
» Non, oh non ! c'est Noël, le beau jour de Marie.
» Parlez-lui de mon fils ; j'aime le sien, Seigneur.

» Si vous saviez, mon fils est si doux et si tendre !
» Son père nous quitta volant à l'ennemi ;
» Il partit ! Moi, depuis, je me lasse à l'attendre.
» Et pendant son absence... oh ! je vais vous surprendre !
» Mon fils s'est endormi. »

Le Ciel a des décrets tout remplis de mystère ;
Mais il est aussi bon qu'il est auguste et grand.
Bénissons-le toujours !... Un matin, sur la terre
On retrouva la folle, à la fin sans misère,
Qui s'était endormie auprès de son enfant.

Mlle L. S.

FRAGMENT.

O rive de la Meuse, admirable contrée,
Se peut-il qu'avec toi je me sois rencontrée,
Moi qui loin de tes bords avais reçu le jour
Dans ce Paris objet de mon premier amour !
Quoi ! dans cette Belgique, à juste droit vantée,
Je finirais le cours de ma vie agitée !

Mais c'est ainsi, pourtant. Ah! ne dites jamais :
Ici je veux, je dois vivre et mourir en paix.
Oui, comme toute barque à la vague livrée,
Du trajet nul ne sait le cours ni la durée.
Un orage souvent nous jette loin du bord
Où nous avions dessein de nous fixer d'abord.
Quelquefois c'est bonheur, et la rive étrangère
Où nous venions tremblants bientôt nous devient chère :
Il ne faut pour cela que des cœurs bienveillants,
Que des regards amis, des échos à nos chants.
J'ai trouvé tous ces biens, moi, dans votre Belgique ;
Et l'encouragement avec sa voix magique
Embellit mon destin que je voyais si noir,
Et les réalités ont passé mon espoir.
Salut donc, Liégeois, qui devenez mes frères!
Déjà mon cœur jouit de vos destins prospères :
De vos industriels j'admire les travaux,
Leur zèle infatigable et leurs jours sans repos ;
Chacun ici travaille, et comme les abeilles
A la ruche commune apporte ses merveilles.
Mais je me plairais moins dans cette activité,
Si chez vous les beaux-arts n'avaient droit de cité.
Sous mes yeux, de Grétry s'élève la statue,
Qui du double laurier me paraît revêtue ;
Car s'il naquit à Liége, il vécut à Paris :
C'est là qu'il composa ses chants de tous chéris ;
C'est là qu'il sut charmer ; c'est là que sa mémoire
Aux artistes français a disputé la gloire.

. . . . . .

. . . . . .

Feu Mlle C. de Bissy.

ANALYSE CRITIQUE.

HENRI DE DINANT.

HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION COMMUNALE DE LIÉGE, *au XIIIe siècle*, 1252-1257, *par* **M.-L. POLAIN**, *docteur en philosophie et ès lettres, conservateur des archives de la province de Liége, correspondant des comités historiques du ministère de l'instruction publique en France, professeur de littérature française et d'histoire politique moderne à l'École de commerce à Liége.* — Liége, F. Oudart, 1843, in-8° de 111 pages.

Nous avons inséré dans notre dernière livraison (p. 138-140) le prospectus si remarquable de l'*Histoire de l'ancien pays de Liége jusqu'à l'époque de sa réunion à la république française*, en 1794, que M. l'archiviste Polain va publier en 4 volumes in-8°. L'auteur, pour pressentir sans doute le goût du public, et lui soumettre un specimen de son travail consciencieux, vient d'en détacher un curieux épisode, son *Henri de Dinant*, que nous nous faisons un plaisir d'annoncer aujourd'hui. L'idée pleine de franchise de M. Polain est heureuse, et ses compatriotes, qui l'ont tout de suite comprise, ont déjà su lui en tenir compte. Ils ont vu qu'on leur offrait en souscription un ouvrage de bonne foi, de patience et de talent. Ils ont jugé du reste par cet échantillon vraiment précieux, *ab uno disce omnes*, et ils se sont empressés de donner à l'auteur des marques de sympathie, d'honorables encouragements, en achetant, en lisant la révolution communale du XIIIe siècle, en se faisant inscrire pour posséder l'ouvrage complet qui doit faire revivre à leurs yeux leurs fiers ancêtres, et retracer ces franchises communales dont les Liégeois, à toutes les époques, furent à bon droit si jaloux et si zélés défenseurs.

Nous ne pouvons mieux faire apprécier la nouvelle production de l'honorable archiviste, qu'en en communiquant quelques ex-

traits à nos lecteurs. Ils reconnaîtront bientôt avec nous que l'écrivain, loin de copier servilement ses pâles devanciers, a toujours pris la peine de remonter aux sources, de nous en ouvrir même qui étaient jusqu'ici restées inaccessibles; que, nourri d'études fortes et graves, il s'est transporté dans le moyen âge, s'est pénétré de son esprit, de son *costume*, de sa couleur, et n'a pas voulu juger les hommes et les faits du XIIIe siècle avec les idées et le langage du dix-neuvième. Le style, toujours correct, élégant même sans prétention, a, si je puis parler ainsi, une teinte locale, un parfum du vieil esprit liégeois; il est toujours en harmonie avec le sujet, et il ne présente jamais de traces de ce *faire* moderne auquel tant d'historiens contemporains n'ont voulu que trop nous façonner.

On ne lira pas sans intérêt le tableau aussi fidèle qu'animé de la cité liégeoise au XIIIe siècle.

« Liége offrait alors l'aspect général des villes de la Belgique au moyen âge; elle était entourée de remparts et de bastions et renfermait dans son enceinte quelques grands édifices, tels que des églises, des monastères, un hôtel-de-ville, le palais de l'évêque et la maison des échevins ou le *Destroit*. Elle était, en majeure partie, peuplée de marchands et d'artisans, venus là pour s'abriter, derrière ses fortes murailles, contre les vexations et la rapacité des seigneurs féodaux vivant dans les campagnes. Les rues, non pavées, étroites, tortueuses, inégales, se composaient d'habitations peu élégantes et presque entièrement bâties de bois. Chaque profession, placée sous le patronage de quelque saint, occupait une rue ou un quartier séparé; ici étaient les rues des foulons, des febves, des boulangers, des bouchers; là, celle des cloutiers, des tourneurs, des pêcheurs, des drapiers et des tisserands (1). Les ouvriers des mêmes métiers formaient des confréries, des corporations organisées séparément, ayant à leur tête des *gouverneurs* ou *doyens*; mais elles ne possédaient pas encore de

(1) C'est aussi le tableau que fait des villes du nord de la France, M. Tailliard, dans son excellent livre : *De l'affranchissement des communes*, etc. Cambrai, 1837, in-8°.

bannières particulières, elles n'obtinrent ce privilége qu'en 1297 (1).

« Au commencement du treizième siècle, la cité était divisée en six grands *Vinâves* ou quartiers, distingués les uns des autres par leurs blasons et leurs cris d'armes. C'était le quartier de l'Ile, ceux du Marché, de Souverain-pont, appelé autrefois Neuvice, de saint-Johanstrée, de St.-Servais et des Des Prez. Les habitants de ces vinâves, à l'exception du dernier, se divisaient en *grands* et en *petits* (2). »

« Les *grands* étaient les riches bourgeois qui suivaient les chevaliers à la guerre et les aidaient même, au besoin, dans leurs entreprises contre le bas peuple. La plupart d'entre eux, gros marchands trafiquant dans les *halles*, oubliant peu à peu leur modeste origine, se faisaient vaniteusement appeler *seigneurs*. Ils portaient des vêtements de couleur verte et grise, relevés sur les épaules d'une étoffe bigarrée, à la manière des bannerets. Ceux qu'on appelait les *petits* étaient les artisans des communs métiers, vaste assemblage de douleurs et de misères, gens opprimés de tout temps par les nobles, ayant sans cesse à redouter de nouvelles taxes ou des amendes qui les ruinaient, en proie à tout ce que l'arbitraire et le despotisme offrent de plus odieux. (3) »

« Mais que pouvaient ces malheureux sans chefs, sans argent, contre la puissante noblesse qui vivait à cette époque au pays de Liége? Un chroniqueur, presque contemporain, assure qu'il s'y trouvait alors cinq à six cents chevaliers dont la guerre était

(1) Fisen, Historia leodiensis, pars 2a, p. 35. V. aussi *Aynechon et Falles ou le duel de la place-verte* dans nos *Récits historiques*, 3e édit. Bruxelles, 1842, in-8o.

(2) Et soiez véritablement informeis qu'il avoit a cely temps et encors at a présent six vynaules a Liége, quy avoyent et encor ont al temps présent, blazon et cry d'armes. J. de Hemricourt, *Miroir des nobles de Hesbaye*. Bruxelles, 1673, in-fol. p. 209. — Fisen, pars 2a, pag. 1.

(3) Ceis borgois on nommoit les *grans*, et les gens laburans des communs mestiers, on nommoit les *petits*. *Ibidem* — Omnis civitas in optimates divisa erat et plebeios. Illos passim *Parvos* scriptores nostrates appellant : illos vernaculi *Magnos* vel insignes indigitant. Fisen, *ibidem*.

l'unique occupation, et qui *poursuivaient* partout joûtes et tournois afin d'y recueillir honneur et profit (1). Ces chevaliers avaient un nombreux train d'écuyers et d'hommes d'armes, et pouvaient au besoin, former une armée toute bardée de fer, qui eût facilement écrasé la faible *piétraille* des communes. »

« La plupart de ces nobles habitaient le vinâve des Des Prez, séparé de la cité par la Meuse, et solidement fortifié contre les attaques imprévues de la bourgeoisie. Ils avaient fait construire, le long de la rivière, une haute muraille, dans laquelle il y avait deux portes massives avec des ponts-levis, l'une devant la rue des tanneurs, l'autre devant celle des pêcheurs. De la sorte, ils pouvaient, à volonté, empêcher les communications entre les deux rives du fleuve et se retrancher dans leur vinâve. (2) »

« Ces précautions étaient nécessaires; les nobles, occupant seuls toutes les dignités du pays, avaient plus d'une fois abusé de leur pouvoir. C'était parmi eux que l'on élisait les échevins, magistrats qui n'étaient pas seulement des juges, mais qui gouvernaient aussi la cité. Chaque année, ceux-ci choisissaient dans leur corps les deux chefs de la commune, alors appelés *maîtres à temps* et connus plus tard sous le nom de bourgmestres. Ces hommes, presque toujours imbus des préjugés de leur caste, avaient en profond mépris les pauvres artisans et autres gens des métiers. Tenant la bourgeoisie dans un état de vasselage fort dur, ils y fomentèrent, peu à peu, ces ressentiments profonds, ces haines concentrées, dont ils furent plus tard les victimes au milieu des émeutes et des insurrections de la populace. (3) »

(1) Ilh at le plus de temps eut continuellement en dit pays cinq ou scieis cens chevaliers demorans qui parsievoyent les armes et l'oneur du monde. Hemricourt, *Miroir des nobles de Hesbaye*, p. 2.

(2) Ly vinaule delle chachie delle Preit at tosjours de temps anchiens esteit warni de bonne chevalerie, et avoient bonne fermeteit de leur costeit et bon pont leviche et assy bonne porte et forte par devers eaz alencontre de cheaz de Liége, et encore y est ly fermeteit al devant de peixheuruwe. Hemricourt, *Miroir des nobles*, p. 209.

(3) A cely temps (1247), estoit li gouvernanche del citeit de Liége fait par les grans et nobles si que altre fois dit est. Car ilh n'avoit homme à Liége de la commone, ja tant fort riche d'avoir ne puissant d'amis, quy osast la parleir de

« L'Eglise avait bien tenté de mettre quelquefois un terme à cet immense désordre social, mais elle ne l'avait essayé que faiblement et s'était même presque toujours alliée avec la noblesse contre la bourgeoisie. Dès l'avénement de Henri de Gueldre, les choses changent complétement de face : à côté de ces deux grands pouvoirs qui s'étaient jusqu'alors partagé la richesse et les honneurs, il en naît un troisième plus fort, plus énergique qui finit par les dompter et reste seul maître à son tour. »

Nous ne pouvons non plus nous refuser au plaisir de citer le portrait si ressemblant de Henri de Dinant; on sait que plus d'un historien a échoué dans ce que les rhéteurs appellent *éthopée*, partie où excellent les Salluste, les Tacite, les Bossuet, les Robertson, les Thierry, les Guizot, et quelques autres grands maîtres, comme M. Villemain auquel, pour le dire en passant, *Henri de Dinant* est dédié.

« A cette époque (1252), vivait à Liége un homme qui joue un grand rôle dans les événements que nous allons raconter. Il était connu sous le nom de Henri de Dinant; les bourgeois le disaient né dans cette ville de parents nobles qui vinrent par la suite s'établir à Liége, on ne sait pour quel motif. C'était un jeune seigneur de bonne mine, parlant volontiers aux gens des petits métiers et s'en faisant toujours écouter avec plaisir, car il les entretenait de leurs priviléges qu'on n'observait point, des statuts de la cité qu'on paraissait mettre en oubli, et leur expliquait souvent en langage vulgaire la belle charte que leurs pères avaient achetée de l'évêque Albert de Cuyck, et que les échevins se gardaient bien de leur faire connaître, de peur qu'elle n'éveillât dans l'esprit des petits des idées de liberté que ces magistrats avaient si grand intérêt à étouffer. » (1)

« Henri de Dinant échauffait ainsi l'imagination des bourgeois,

chouse quy appartenoit al gouvernanche del citeit ne soy entremelleir. Et estoient tenus desous piés en servage des esquevins, et des nobles et des clercs, car de leur eaux n'estoit nuz. Jean d'Outremeuse.

(1) *Chroniques manuscrites.* — Jean d'Outremeuse. — Fisen. — Hocsem, *passim.* — Corn. Zantfliet apud Martene *Amplissima collectio*, tom. V, page 99.

et les préparait insensiblement à secouer la tyrannie des nobles et des clercs, sous laquelle ils gémissaient depuis tant d'années. Une figure expressive, un caractère noble et élevé, un courage à toute épreuve, une éloquence entraînante le rendirent bientôt l'idole du peuple. Il ne fallait plus au futur tribun qu'une occasion favorable pour exécuter ses vastes projets ; des circonstances fortuites, et qu'il sut habilement exploiter, le rendirent enfin maître des destinées de son pays. »

Nous clorons ces extraits, que nous regrettons de ne pouvoir prolonger, en transcrivant la lettre si énergique que le pape Grégoire X (Thibaut de Plaisance, ancien archidiacre de Liége), adressa à l'infâme Henri de Gueldre. Ce sont ces pièces originales sobrement placées et à propos, qui donnent aux lecteurs la connaissance la plus exacte de toute une époque.

« Le nouveau pape, dit l'auteur, avait bonne souvenance des déportements de Henri de Gueldre; avant de le châtier, le vieillard essaya pourtant encore de ramener au bercail la brebis égarée, et, dans ces louables intentions, lui adressa une longue lettre où il met à nu les nombreuses turpitudes de l'évêque coupable et cherche à éveiller le repentir dans son âme endurcie : « Nous voulons, disait le souverain pontife, exposer à tes yeux quelques-uns des crimes dont l'on t'accuse, afin que la rougeur te monte au front, que tu amendes ta vie déréglée, et que nous ne soyons point réduits à la triste nécessité de pleurer ta perte. Nous avons appris, non sans une vive amertume, qu'au mépris de la gravité du caractère épiscopal, tu te rends coupable de simonie, d'incontinence et de bien d'autres abominations ; que tu t'abandonnes sans retenue à la débauche et à tous les désirs de la chair, au point que tu as engendré plusieurs enfants, tant avant que après ta promotion à l'épiscopat. Tu vis publiquement en concubinage avec certaine abbesse de l'ordre de Saint-Benoît, et devant de nombreux convives, tu as osé te vanter impudemment d'avoir procréé en vingt-deux mois quatorze bâtards auxquels tu as donné ou fait conférer des bénéfices ecclésiastiques, bien qu'ils ne fussent pas en âge de les recevoir (1); tes autres

(1) Quamdam abbatissam ordinis S. Benedicti tibi publicè constituens concubinam, dùm sederes in quodam convivio coràm omnibus qui tunc aderant

enfants, tu les maries à des puissants et à des nobles, en leur assignant pour dot les biens de ton église. »

« Enfin, pour mettre le comble à ta damnation, tu retiens, depuis longtemps, dans l'un de tes manoirs, appelé vulgairement le parc, certaine religieuse, aussi de l'ordre de St.-Benoît, à laquelle tu as donné bon nombre de compagnes. Quand tu vas les voir, tu laisses ta suite en dehors et tu entres seul chez ces femmes (1). Tu as cassé l'élection d'une abbesse pour lui substituer la fille du comte de Nassau dont le fils a épousé l'un de tes enfants naturels, et cette abbesse, créée par toi, vient, au grand scandale de tout le pays, de mettre au monde le fruit du commerce incestueux que tu entretiens avec elle. »

« Une autre religieuse ayant résisté à tes désirs, son frère, qui est clerc, te l'a livrée, et l'a conduite dans l'un de tes châteaux sous prétexte d'aller visiter sa famille; ton lâche complice a été récompensé par une riche prébende, et la malheureuse est, dit-on, déjà enceinte de toi (2). Tu as, en outre, conféré l'ordre de prêtrise à trois fils que tu as eus de la bénédictine du parc, et des deux filles qu'elle t'a données, tu as marié l'une au fils du comte de Saive, en la dotant de biens achetés pour 1500 marcs d'argent, que tu es accusé d'avoir pris à ton église..... Ce vingtième que tu prélèves annuellement sous prétexte que les terres de ton église sont engagées, tu le fais servir à enrichir tes bâtards..... »

« Tu ne sais défendre les droits ni les immunités du clergé contre les envahissements des nobles; ta justice temporelle tu l'exerces avec négligence et relâchement; les voleurs, les homicides et les autres malfaiteurs achètent de toi, à prix d'argent, l'impunité de leurs forfaits. Qu'est-il besoin d'en dire davantage?

impudenter confessus fuisti te infrà viginti duos menses quatuordecim filios suscepisse.. etc. *Epistola Gregorii papæ, Henrico episcopo leodiensi*, apud Chapeauville, p. 301.

(1) Et cum ad locum illum accedis, relictis exterius illis quos tecum ducis, solus ingrederis ad easdem. *Ibidem.*

(2) Ad quoddam manorium tuum fraudulenter adduxit, quæ jam ex te dicitur concepisse. *Ibidem.*

tu ne récites point tes heures, car tu sais à peine lire. Au grand péril de ton âme, on te voit couvert d'habits mondains de pourpre, garnis de ceintures d'argent et d'or, à tel point que tu ressembles mieux à un chevalier qu'à un prélat. Ah! Dieu, si ces choses sont vraies, et il n'y a point à en douter, que deviendra le peuple de Liége, qui est confié à tes soins, que tu prives de la nourriture sainte et que tu corromps par de pernicieux exemples? Le troupeau peut-il trouver les pâturages que le pasteur ignore? Peut-il se diriger dans la voie que le maître abandonne? Comment se guérira-t-il de la contagion, puisque toi-même, son médecin, tu en es infecté?.. (1) »

« L'évêque ne fit que rire de ces touchantes remontrances : « Par ma foi, dit-il, lorsqu'il eut entendu la lecture de la lettre, il est bon de se faire craindre, le pape a peur de moi, je le vois bien à ses écritures; mais, par Dieu, je ne fis oncques tant de mal aux gens des communes que j'en ferai par la suite (2) ».

« Le souverain pontife apprenant que rien ne pouvait émouvoir ce misérable, finit par le citer au concile de Lyon, en 1274, et l'y déposa solennellement de son évêché. Alors commença pour lui une nouvelle vie d'aventures et de rapines. Retiré chez son frère Otton, comte de Gueldre, il inquiéta les Liégeois de mille manières, faisant des courses, jusqu'aux murs des villes, pillant châteaux et villages, et rançonnant les bourgeois qu'il parvenait à saisir. La haine contre lui était si générale à Liége, qu'on promit vingt livres de gros à quiconque le prendrait mort ou vif; mais il échappait à toutes les embuscades dressées contre lui. »

« Il vint se faire tuer, en 1283, dans le marquisat de Franchimont, par Coene le Frison, qui, depuis longtemps, l'épiait avec

(1) Hocsem et Jean d'Outremeuse nous ont conservé tous les deux cette lettre remarquable; le texte de Jean d'Outremeuse est préférable à celui de Hocsem en ce qu'il offre quelques noms propres omis sans doute à dessein par le chanoine de Saint-Lambert. Notre ami, M. Moulan, a donné des fragments plus étendus de cette lettre dans son *Histoire d'un évêque de Liége*, excellent travail, qui nous fait vivement regretter que M. Moulan ait complétement renoncé à écrire une histoire qu'il connaît si bien, et dont, l'un des premiers, il a cherché à réveiller le goût à Liége.

(2) Jean d'Outremeuse.

ses amis. Le père avait enfin vengé l'honneur outragé de sa fille (1). »

Ces extraits suffisent, ce nous semble, pour prouver aux plus incrédules que l'auteur, en persévérant dans la voie sûre où il est entré depuis longtemps, dotera son pays d'un bon livre, qui sera en même temps une bonne et patriotique action, et que Liége trouvera enfin, dans un de ses enfants, l'historien en langue française qu'elle a attendu vainement jusqu'ici.

En terminant, nous n'éprouvons pas le besoin de soutenir, par nos faibles encouragements M. Polain dans la belle et difficile carrière où il s'est intrépidement élancé; nous nous bornerons à lui dire avec Ovide :

Dimidium incepti, qui bene cœpit, habet.

Ch. de Ch.

(1) Jean d'Outremeuse et quelques autres historiens disent que Henri de Gueldre fut tué par Radus ou par Thierry l'Ardenais, de la famille des Des Prez. Deux manuscrits du 15e siècle affirment qu'il mourut de la main de Coene le Frison ; c'est aussi le sentiment de Loyens, et c'est celui que nous avons cru devoir adopter.

BEAUX-ARTS.

LA TOUR DE SAINTE-WAUDRU, A MONS (1).

Plan original reproduit et gravé sur cuivre,
par Ch. Onghena.

Les plans de nos anciens édifices de style ogival, parvenus jusqu'à nous, sont en bien petit nombre. On connaît à Louvain celui des tours et du portail principal de l'église de Saint-Pierre, à Gand celui de l'hôtel-de-ville, à Mons celui de la tour de l'église collégiale de Sainte-Waudru. Tous ils appartiennent à des édifices restés inachevés, ou même à de simples projets qui n'ont reçu aucune exécution, comme M. Schayes l'a démontré à l'évidence des trois tours de Louvain.

La tour de Sainte-Waudru, à Mons, n'est élevée que jusqu'au grand comble de l'église. En comparant les dimensions de la partie qui existe avec l'élévation totale de l'édifice projeté, on trouve qu'elle aurait eu la hauteur énorme de 190 mètres, ou environ 46 mètres de plus que les tours d'Anvers et de Strasbourg. C'est certainement le monument de ce genre le plus colossal que l'art du moyen âge ait entrepris (2).

Jusqu'à présent, on ignore encore le nom de l'architecte à qui l'on doit l'admirable église de Saint-Waudru, et les recherches récentes que M. le doyen Descamps a faites sur sa construction,

(1) Notre prochaine livraison renfermera un article plein d'intérêt sur cette église si remarquable. (*Note de la Commission directrice.*)

(2) Elle a à sa base 28 mètres de face, y compris les contreforts.

n'ont, paraît-il, rien appris à cet égard. D'après Vinchant, les fondements de la tour auraient été jetés vers 1459; et le dessin du plan s'accorde bien avec cette date. Longtemps abandonnée, après être parvenue, sans doute, à la hauteur du portail, sa construction fut reprise sous Albert et Isabelle, en 1619, et continuée jusqu'au grand comble, toutefois en simplifiant beaucoup les détails et en supprimant, comme on le faisait alors, le luxe d'ornementation du style ogival. Voici ce que nous en dit Vinchant, dans ses *Annales du Hainaut* encore manuscrites, mais que la Société des Bibliophiles belges est sur le point de mettre sous presse :

« Lan 1619, lon commença à eslever plus hault en pierres »d'Escaussines la tour de leglise Sainte-Waltrude, à Mons, les »fondemens de laquelle avoient esté avec ceulx de leglise moderne »jettez en lan 1459 ou environ, et fut la dicte tour eslevée en »ceste année plus ou environ de XXX pieds, commançant à les »deux pierres portantes les armoiries des archiducqz Albert et »Isabelle, lesquelles deux pierres furent benies par Melchior le »Begue, abbé du Val des Escoliers, et assises par..... duc dAu»malle, aux noms des dictz archiducqz, qui donnerent à lavan»cement du bastiment dix mille florins. Les dictes pierres se »voyent au plain du costé d'occident. Jay entendu que chasque »pied du haulsement en circonference dicelle tour couste mille »florins. Quant à sa forme à laquelle on le veut reduire, elle est »prinse apres celle de Malines, mais le dessin est dun admira»ble et excellent artifice, selon le pourtraict qu'on meit à jour en »ceste année en leglise de Sainte-Waltrude, et se referme pre»sentement en la tresorerie d'icelle eglise. »

Nicolas de Guyse, qui écrivait à cette époque (1621) sa description de la ville de Mons, témoigne ainsi de son admiration pour le monument colossal, à l'achèvement duquel il croyait :

»On met actuellement, dit-il, la dernière main à l'œuvre; »l'érection de la Tour qui fait partie de l'édifice, commencée »depuis longtemps, est depuis deux ans reprise, grâce à la »munificence de nos sérénissimes Princes, Albert et Isabelle. La »base de cette masse énorme, qui déjà domine les bâtiments de »la ville, promet une flèche si élevée qu'elle sera, certes, la plus

»grande de toutes les immenses tours de la Belgique; ce que »du reste on voit à l'évidence par le plan

En 1626, on y travaillait encore avec activité. Voici ce que dit à ce sujet le père Philippe Bosquier, dans une préface datée du 3 mai de cette année. Après avoir énuméré *les merveilles* des Pays-Bas, il ajoute:

« Puis enfin, dans notre cité, cette Tour de Sainte-Waudru, »dont était venu le proverbe vulgaire, pour dire d'une chose qui »ne devait point finir: *c'est la tour de Sainte-Waudru, on n'en »verra pas le bout*, et qui cependant enfin, grâce à l'inspiration »divine, depuis quelques années s'élève avec rapidité, et bientôt »terminée effacera la tour de Babylone et les pyramides mêmes »des rois d'Egypte (2). »

On ne sait pas au juste quand s'est arrêtée la construction recommencée sous Albert et Isabelle; sans doute peu de temps après l'époque à laquelle écrivait Bosquier.

(1) *Postrema nunc operi manus adhibetur, ipsa nempe turris exstructio, jampridem inchoata, temploque connexa, sed a biennio resumpta, Serenissimorum Principum Alberti et Isabellæ munificentia: molis autem initia, civitatis ædibus jam eminentia, tam excelsum pollicentur apicem, ut inter immensas Belgii turres hæc futura sit vastissima, quod et aperta demonstratione repræsentatur a prototypo.*

(Mons Hannoniæ metropolis, etc., *auctore* Nicolao De Guyse, *Cameraci* MDCXXI. — Vide ad p. 110.)

2) *Ac deinde* Turrim *illam quoque* S. Waldetrudis *urbis nostræ, a qua diu viguit proverbium, quo nostratium vulgus dicebat, de rebus nunquam coronidem suam habituris,* est turris S. Waldetrudis nunquam absolvetur: *quæ tamen nunc tandem Dei inspiratu adspiratuque ab annis aliquot egregie adtollitur, coronidem suam visura propediem et futura vel turri Babylonicæ, vel ipsis regum Aegypti pyramidibus invidenda.*

(Domini opt max. panegyricus servo suo vincto dictus; seu cathechismi Johannis Baptistæ catenati pars tertia, etc., etc., auctore F. Philippo Bosquiero, Cæsarimontano, minorita observ. Prov. Flandriæ. Coloniæ-Agrippinæ, ex officina Crithiana sub signo Galli, ad Petrum Henningium, anno MDCXXVI. In-8°. Vide ad præfat.)

De Boussu nous apprend que lorsqu'il fut question de bâtir la tour actuelle du beffroi, dite *le Château*, en 1661, le Magis-

trat avait offert au Chapitre de continuer la tour de Sainte-Waudru. Ce projet magnifique échoua devant une sotte prétention des chanoinesses; elles voulaient (bien que la ville en fît toute la dépense) rester seules maîtresses des cloches à placer dans cette tour.

Cependant l'idée d'exhausser la tour ne fut définitivement abandonnée que plus tard encore. Un tableau à l'huile, appartenant à feu notre ami Delmotte, nous montre la tour de Sainte-Waudru sans la toiture provisoire qui la couvre actuellement et avec des fenêtres privées de vitraux, comme un bâtiment encore en construction. Ce tableau porte la date de 1683.

Le plan de la Tour de Sainte-Waudru forme un rouleau de parchemin de trois mètres quarante-cinq centimètres de longueur. Nous avons cru faire une chose utile et agréable aux amateurs de nos anciens monuments, comme aux architectes et aux artistes, en reproduisant par la gravure ce morceau vraiment remarquable de l'art architectural du moyen âge. M. Charles Onghena, dont la réputation est devenue européenne, s'est chargé de ce travail; c'est dire assez que son exécution ne laissera rien à désirer. Comme nous n'avons nullement la pensée de faire de cette publication une spéculation lucrative, et que notre seul espoir est de couvrir les frais de gravure et d'impression, nous avons fixé le prix de cet ouvrage le plus bas possible. Nous garantissons de plus que *tous les exemplaires seront numérotés* et paraffés par nous, et qu'il n'en sera pas tiré au-delà du nombre des souscripteurs; *après quoi les planches seront détruites.*

R. Chalon. C. P. Serrure.

L'ouvrage paraîtra en 2 livraisons, du prix de fr. 10 la liv.

On souscrit à Gand, chez M. Hebbelynck, imprimeur, Vieille-Citadelle.

Et à Liége, chez M. Alphonse Polain.

LA MORT DE CHARLES-LE-BON,

XIIIe COMTE DE FLANDRES.

I.

LES VAN DER STRAETEN.

Au commencement du XIIe siècle, deux familles flamandes se disputaient le titre de seigneurs de Straeten (ou Van der Straeten). L'une avait pour chef Bertulfus, prévôt de St.-Donat. L'autre, celle des Tanemarus, habitait à Straeten.

Suivant Goris et beaucoup d'autres historiens, l'origine de la première n'était rien moins qu'illustre, car ils s'accordent à rapporter qu'Erembalde, père de Bertulfus, était un serf de la dépendance de Boldrannus, seigneur flamand. Cet Erembalde, dont les traits étaient aussi beaux que l'âme était hideuse, étant parvenu à se faire aimer de la femme de son seigneur, jeta le mari dans l'eau, épousa la veuve, et devint par ce crime châtelain de Bruges.

A la mort d'Erembalde ses biens immenses passèrent à ses enfants qui étaient Robert, châtelain de Bruges, Lambert Nappin (tous deux morts à l'époque où commence ce récit, mais qui laissèrent pour héritiers,

le premier Robert et le second Burchard), Bertulfus, prévôt de St.-Donat, Désiré Haket et Wulfrick Cnaep. L'étude constante des descendants d'Erembalde fut de rendre leur famille considérable; et, pour y parvenir, ils ne voulurent marier leurs filles qu'à des membres de la noblesse flamande. L'un de leurs beaux-frères, le châtelain Isaac, ayant eu une querelle avec les Tanemarus, en appela un en duel, ce que celui-ci refusa, alléguant qu'il ne pouvait se mesurer avec un homme qui avait perdu sa qualité de noble en épousant une fille de condition serve. « Je ne pense pas, dit Vredius, que Bertulfus et ses parents puissent revendiquer le nom de Straeten, attendu que dans aucune charte je n'ai trouvé ce surnom ajouté à leur nom propre. » Quoi qu'il en fût de leur noblesse, ils étaient regardés comme les plus riches et les plus puissants après le comte de Flandres.

Les Tanemarus, au contraire, devaient être les véritables Van der Straeten, puisque des lettres octroyées par Thierry d'Alsace étaient adressées à *Tanemarus Vander Straeten.*

Un procès éclata entre les prétendants, et Charles-le-bon, XIIIe comte de Flandres, devant lequel ils comparurent, déclara la famille de Bertulfus *ignoble*, et autorisa les Tanemarus à ajouter à leur nom le titre contesté.

Dès lors, bien que leur haine contre les Tanemarus fût loin d'être assouvie, les descendants d'Erembalde tournèrent tous leurs désirs de vengeance contre le prince qui les avait dépossédés d'un titre que leur orgueil ambitionnait. Un fléau terrible, qui fondit à cette époque sur la Flandre, le Brabant et le Hainaut,

vint encore ajouter à cette haine. Nous allons dire pourquoi.

Une famine cruelle désolait ces provinces, et Charles mit en œuvre tous les moyens qu'il crut propres à en détourner les terribles effets. Il défendit dans toute la Flandre d'employer le grain pour brasser la bière, et obligea ses vassaux à tuer les chiens. Il ordonna que les magasins des fermiers fussent ouverts et les blés vendus à un prix raisonnable. Il répandit avec empressement ses libéralités sur les malheureux qui l'entouraient, et sa sollicitude ne se démentit pas un instant pendant ces jours désastreux. A Ypres, où il fit un voyage, son cœur saigna aux cris et aux lamentations des infortunés que les horreurs de la faim torturaient. Touché de compassion à la vue de tant de misères, le prince fit tirer chaque jour de ses greniers la quantité de froment nécessaire pour en faire sept mille huit cents pains d'un marc chacun. Et, si l'on se reporte au temps, si l'on considère la détresse dans laquelle le comte se trouvait lui-même, ce trait assurément est un grand acte de générosité.

Or, dévorés de l'insatiable soif des richesses, Bertulfus et ses parents avaient accaparé la plus grande partie des grains du pays, et, malgré l'ordre formel du souverain, ils refusèrent de les vendre. Outré de voir ainsi mépriser son autorité, le comte de Flandres envoya son aumônier, Thémarus, châtelain de Bourbourg, avec des troupes en nombre suffisant: elles enlevèrent les grains qui furent transportés sur le marché. Néanmoins le comte, qui prétendait faire un acte de justice et non pas commettre une exaction, laissa aux propriétaires ce qui était nécessaire à leur consommation ainsi

qu'à celle des membres du chapitre de St.-Donat, et l'argent provenant du prix de la vente du surplus leur fut exactement remis.

Insensibles à ces ménagements qui eussent dû satisfaire leur vanité, le prévôt et les siens se tinrent pour outragés et jurèrent d'en tirer une éclatante et prompte vengeance. Mais la prudence leur défendait d'agir ouvertement contre un prince chéri de la noblesse et du peuple : ils insultèrent les Tanemarus dont ils ravagèrent les propriétés. Le comte manda les coupables qui, au mépris de cette sommation, ne comparurent pas, et, profitant d'un voyage qu'il fit en France, ils réunirent cinq cents hommes environ, exercèrent leurs ravages sur tout le pays, dépouillant les villageois, détruisant leurs maisons, et rapportant au château de Burchard, près de Saint-André, le butin qu'ils avaient fait.

Le prince étant de retour assembla son conseil, et, d'un consentement unanime, il fut décidé de brûler le château de Burchard et de ruiner ses environs. Cependant, comme le comte avait dans l'âme une inépuisable miséricorde, il voulut s'assurer par lui-même de l'importance des méfaits, ce qu'il fit (le 28 février 1127), accompagné d'un grand nombre de nobles. Mais le désastreux état des campagnes qu'il traversa, et les plaintes des paysans qui se jetaient à ses genoux, sur son passage, l'enflammèrent d'un juste courroux ; et il ordonna que sur-le-champ on mît le feu au château qui, étant fortifié, pouvait devenir un véritable repaire de brigands.

Le prévôt et ses partisans apprirent en même temps l'arrivée du comte et l'incendie du manoir de Burchard. Pour mieux tromper leur souverain, ils affectèrent un

grand repentir, promettant de devenir pacifiques citoyens et demandant avec humilité la grâce de Burchard. Le comte la leur accorda à condition qu'ils rendraient aux pauvres tout ce qu'ils leur avaient enlevé.

—« Si vous remplissez ces conditions, ajouta Charles, si justement surnommé le bon, je promets de faire construire à mes frais une nouvelle maison à votre neveu Burchard. Mais, pour éviter à l'avenir toute discussion avec les Tanemarus, je ne veux pas que l'ancienne soit rebâtie. »

Nous verrons bientôt comment ces misérables répondirent à la noble conduite du prince.

II.

LES CONSPIRATEURS.

A une lieue de Bruges, s'élevait l'habitation de messire Isaac, beau-frère de Bertulfus, habitation aussi simple que les prétentions du possesseur étaient orgueilleuses et exagérées. Sans nous arrêter à la décrire, nous pénétrerons dans une chambre spacieuse dont le délabrement est remarquable. Un arbre à peu près entier brûle dans une immense cheminée. Un grand fauteuil est placé au fond de cette pièce, et devant ce fauteuil une vingtaine environ de chaises communes et grossières sont rangées en fer à cheval. La porte s'ouvre, et plusieurs personnages viennent silencieusement occuper les siéges. Celui qui prend place sur le fauteuil est messire Bertulfus, prévôt de Saint-Donat; près de lui se groupent les membres de sa famille, Desiré Haket,

Wulfrick Cnaep, ses frères; Isaac, son beau-frère, et Burchard et Robert ses neveux. Parmi les étrangers qui complètent cette assemblée, on remarque Walter, fils de Lambert de Rodembourg, et Gui de Steenvoorde.

Lorsque chacun fut assis, Bertulfus recommanda le silence et s'exprima ainsi :

— « Messires, mes bons amis et alliés, vous avez veu, entendu et seu le grand tort que tant de fois le comte Charles, nostre prince, a fait non seulement à moy, mais à vous tous, tant en particulier qu'en général, en sorte que sans avoir égard à nous quy sommes sy grands et puissants que l'on sçait, il a faict enlever par force de nos maisons et greniers les bleds que nous avions achetés et payés et auxquels, sans grande injustice, n'étoit loisible ny à luy ny à personne vivante de mettre les mains sans nostre gré et volonté. De ce non content, il a tout récemment, soubs prétexte de la faveur qu'à notre préjudice il porte à ce paillard de Tanemarus, faict brûler et détruire les maisons appartenant à mon nepveu Burchard, vostre parent et allié ; nous pourchassant au reste par toutes les voyes à lui possibles, tant à notre déshonneur et vergoingne qu'au lieu de l'autorité et prééminence que nous devrions avoir, il nous a rendu la risée du peuple. Dont j'ay telle douleur que j'en meurs cent fois le jour. Et quant à vous, mes bons amis, je croy fermement que vostre honneur et réputation vous esguillonnent tellement que le cœur vous pleure et que vous sentirez la playe de ce mépris tant que vous ou les vostres aurez nom de gentilshommes.... Et si vous voulez m'escouter et suyvre mon advis, nous ne différerons si longtemps la vengeance; je vous donneray moyen de recouvrer nostre honneur

tant abbaissé et qui vous tournera à gloire et grand profit. »

Un murmure approbateur s'éleva et satisfit l'orateur.

—« Estes-vous donc décidés à suyvre mon conseil? » dit-il.

— « Messire, répondit Guy de Steenvoorde « le plus advoué de tous » nous vous jurons sur la foy que devons à Dieu que nous vous obéyrons quant à ce poinct. »

— « Eh bien! reprit avec joie le prévôt, je serois d'advis qu'à un jour convenu entre nous, mon nepveu Burchard et ceux qu'il voudra prendre en sa compaignie se rendent à l'église de Saint-Donat, à l'heure où, selon sa coustume, le comte Charles s'y rend de bon matin pour faire ses dévotions. Alors ils pourront, en entrant dans son oratoire, faire du dict comte ce qu'on est accoustumé d'exécuter contre son mortel ennemy. Après quoi, ils se transporteront en la maison du dict comte où ils trouveront ce misérable Thanemarus et ses adhérents, lesquels (comme n'attendant telle entreprinse et n'estant sur leurs gardes), il sera facile d'occire et mettre en pièches. Cependant nous serons tous ensemble sur nos gardes et tâcherons de nous investir du bourg, et par ce moyen nous recouvrerons nostre anchienne autorité, demeurant de mon costé satisfaict de la juste vengeance qui aura été exécutée sur mes ennemys. Et vous autres, mes bons amys, deviendrez riches et opulents du notable et très-grand butin que vous ferez des bagues, joyaux et richesses du comte Charles et de ses domestiques. Vous devez tant plus volontairement vous résoudre à ce que dessus je vous propose que le dict comte estant étranger et pauvre de parents et amis, vous n'avez pas à craindre que pour l'avenir on pourchasse sur nous

aucune vengeance pour la mort d'iceluy... (1). »

Les marques d'approbation redoublèrent, et Bertulfus se recueillait pour dérouler le projet qu'il avait conçu, lorsque Robert, le neveu du prévôt, se leva. C'était un jeune homme de vingt-trois ans, sa taille était petite et mince, il semblait un adolescent près de ceux qui l'entouraient, et cette apparence débile contrastait singulièrement avec l'énergie qui brillait dans ses grands yeux noirs. Lorsque sa voix se fit entendre, elle était tremblante, mais on pouvait facilement reconnaître que c'était de colère et non point de crainte.

— « Bertulfus, mon oncle, s'écria-t-il, jusqu'à ce jour je vous ai témoigné la soumission passive d'un fils envers son père, parce que j'ai pensé que votre haine contre la famille de Tanemarus, et par conséquent contre son protecteur Charles-le-Bon, était noble et juste ; j'étais prêt à donner ma vie pour les miens dans cette cause, parce que je croyais qu'il s'agissait de reconquérir le nom de Van der Straeten dont, m'avez-vous dit, on nous a dépouillés, et que pour y parvenir nous combattrions loyalement. Mais aujourd'hui vos paroles me prouvent combien peu vous attendez votre récompense de la justice, puisque vous tramez un honteux assassinat.... Un assassinat sur la personne sacrée de notre souverain, le comte de Flandres, dont les vertus et la charité surtout doivent exciter notre admiration! Arrière donc, mes nobles parents !... Vous êtes des lâches, et je sépare ma cause de la vôtre ! »

— « Robert! hurla Bertulfus. Le sang de votre grand-père est-il tout à fait dégénéré dans votre chétive

(1) *Extrait d'une Chronique contemporaine.*

personne!... Vous avez raison : vous ne devez plus faire cause commune avec des hommes qui ne savent pas souffrir un affront et n'abandonnent la partie qu'après leur mort... Robert, vous n'êtes qu'un enfant ! »

Or, quand nous aurons dit ici que cette qualification d'enfant révoltait ordinairement l'orgueil du jeune Robert, on comprendra l'effet certain que devait naturellement en attendre le prévôt. Mais, contre ses prévisions, le jeune homme ne revint pas de son opinion et ne se montra offensé de l'épithète que pour y répondre par une raillerie calme et méprisante.

— « Mon oncle, reprit-il froidement, vous dites vrai : je ne suis qu'un enfant, mais un enfant qui a fait mordre la poussière à bien des ennemis et qui, à quinze ans, vainquit dans un tournoi votre ami messire Guy de Steenvoorde, lequel, vous devez le savoir, avait plus d'une fois désarçonné sa vaillante grandeur le prévôt de St.-Donat.»

— « Fort bien, Robert, répliqua Bertulfus en dévorant sa fureur. Je sais que vous êtes brave ; mais souvenez-vous que je suis le père d'Anne de Van der Straeten, et que mon consentement à votre union dépend de la résolution que vous allez prendre. »

— « Et moi, s'écria Isaac, je déclare qu'avant de voir notre neveu embrasser le parti de nos ennemis, je lui plongerai ma dague...»

Il ne put achever : Robert s'était élancé sur lui et le serrait si violemment à la gorge qu'il tomba à genoux en demandant grâce. Le jeune homme le lâcha.

— « Oh! mes beaux oncles, dit-il, sont-ce donc là vos intentions envers votre neveu?... Je croyais par

ma conduite vous avoir prouvé que la violence n'a pas d'empire sur moi, et que je n'obéis qu'à mes convictions... Quant à ma cousine Anne, ajouta-t-il avec émotion, s'il faut acheter sa main au prix d'un assassinat j'y renonce..., mais peut-être pas sans vengeance !... »

Et sans attendre une autre explication, il disparut au milieu de l'étonnement de sa famille et de ses amis.

— « Qu'on l'arrête ! » s'écria le prévôt.

— « Oui, il faut l'arrêter et l'enfermer ou le mettre à mort ! » ajouta Burchard.

— « Mon frère, et vous, mon neveu, dit gravement Désiré Haket, si je savais que vous fussiez assez dénaturés pour attenter aux jours de notre Robert, je vous jure que loin de prendre part à votre complot, je vous dénoncerais moi-même. »

Et il s'élança sur les pas de son neveu qu'il ramena quelques instants après. Bertulfus avait réfléchi.

— « Robert, dit-il, jurez que vous ne révélerez pas à nos ennemis ce que vous avez entendu ce soir. »

— « Mon oncle, répondit le jeune homme, en relevant son front avec orgueil, je ne suis pas un espion. Si je puis déjouer vos projets, je le ferai ; mais je ne nommerai ni vous ni vos complices. Et maintenant, j'espère que je serai libre. »

Le prévôt donna des ordres, et le galop d'un cheval annonça l'éloignement de Robert. Après son départ, il fut convenu que le lendemain, deux mars (qui était le mercredi de la seconde semaine de carême), les conjurés se rendraient à St.-Donat et mettraient à exécution le crime affreux qu'ils avaient comploté.

Alors Isaac, se plaçant devant la porte, reçut le serment de chacun de ces misérables qui, avant de sortir, éténdait la main et jurait la mort du comte, promettant de se trouver le lendemain avant le jour au rendez-vous.

III.

ANNE ET ROBERT.

Cependant Robert, maintenant son cheval au galop, arriva bientôt à Bruges, et se rendit immédiatement à la demeure de son oncle. Il traversa plusieurs pièces et se trouva enfin devant une porte dont il tourna le bouton. Son cœur battait violemment et il pouvait à peine se soutenir lorsqu'il entra dans une chambre modeste où se trouvait une charmante jeune fille. Elle l'accueillit avec une petite moue qui voulait témoigner beaucoup d'humeur, tandis que ses yeux bleus et doux exprimaient tout le plaisir qu'elle ressentait.

— « C'est vous, Messire ! Je croyais ne plus vous revoir, et il paraît que la chasse a, pour vous, plus d'attrait que ma présence. Mais je vous assure que je me suis fort amusée malgré votre longue absence. »

Le jeune homme n'avait pas entendu un mot des reproches que lui adressait la jolie bouche de sa cousine.

— « Anne, dit-il tristement, tout est fini entre nous. Il m'est défendu à l'avenir d'aspirer à votre main. »

Ces paroles produisirent un effet foudroyant sur Anne : elle remarqua la contraction des traits de son cousin, et fut frappée de l'altération de sa voix. Elle

devint plus pâle que lui, et ce fut à travers les sanglots qui l'étouffaient qu'elle murmura en tombant à genoux :

—«Mon Dieu ! Ayez pitié de moi: il ne m'aime plus!»

—« Je ne vous aime plus, Anne! s'écria Robert. Oh! ne le croyez pas : je vous aime plus que jamais ! »

Il lui raconta alors ce qui venait de se passer entre lui et ses oncles, et ce récit fit frémir la jeune fille. Quand il eut fini, elle ne pleurait pas, mais l'épouvante avait étendu sur ses traits comme un voile de plomb.

—« Robert, dit-elle avec un calme énergique, mon père ne doit pas commettre ce crime; il faut nous y opposer.»

— « Mais comment ?»

—« Prions! répondit Anne, le Ciel nous inspirera.»

Et ces deux enfants, pieux et innocents comme on ne l'est plus guère de nos jours à leur âge, oublièrent l'amour qu'ils avaient l'un pour l'autre depuis leur enfance, et unirent leurs prières pour que Dieu daignât toucher le cœur de Bertulfus et le faire renoncer à l'action barbare qu'il méditait.

Une demi-heure se passa dans ce recueillement. Anne se leva et fit signe à son cousin de s'asseoir auprès d'elle.

— «Robert, lui répéta-t-elle, il faut sauver le Comte.»

— «Mais quel moyen employer?»

— «Il faut prévenir Charles-le-bon de cet infernal complot.»

—«Mais, chère Anne, trahir le secret de votre père, c'est le livrer à une mort certaine. »

— «Ecoutez-moi,» dit la jeune fille, avec un courage que son cousin était loin de soupçonner en elle. Et elle

lui expliqua le plan qu'elle s'était tracé, et qui consistait à se rendre le lendemain dans l'église de St.-Donat et à tout apprendre au comte sans nommer aucun des conjurés. Robert adopta ce plan, et ils promirent de se retrouver le matin à cinq heures.

—«C'est jouer notre vie, dit Anne en finissant, mais c'est pour moi que vous vous sacrifierez, et moi, c'est pour que vous n'ayez pas à rougir... c'est pour... mon père!»

—«Oui! c'est pour votre père, mais... m'aimez-vous?»

—«Vous le savez bien, Robert... et vous?»

—«Moi!... je vous aime comme j'aimais ma bonne et sainte mère que le ciel m'a enlevée trop tôt... Comme j'aime la nature qui révèle la puissance de Dieu. Oh! en ce moment, Anne, je vous aime comme un ange que Dieu a envoyé sur cette terre pour montrer aux hommes la bonne voie et leur faire aimer le bien!... Anne! Mon amour c'est mon existence: si vous m'étiez ravie, j'en mourrais!»

—«Et moi aussi je vous aime,» répondit Anne, sans rougeur et sans trouble, parce que son amour était aussi pur que l'azur du ciel. «Je vous aime et vous aimerai toujours, car nos mères nous ont fiancés, et je n'ai qu'un cœur.»

—«Merci, Anne! Merci! Et maintenant je sauverai le comte ou j'y perdrai la vie.... Mais si je meurs et que vous viviez?...»

La jeune fille comprit sa pensée et elle répondit en montrant le ciel.

—«A toi Robert! A toi seul... Ici ou là-haut!»

Et les deux nobles enfants se quittèrent en jurant de sauver l'honneur d'un père et la vie d'un souverain.

IV.

LE MARTYRE.

Le tintement de l'angelus avait retenti dans les airs. Le comte s'avançait dans une galerie latérale de l'église de Saint-Donat, accompagné de Thémarus, châtelain de Bourbourg, et des deux fils de celui-ci, Gualterus et Gilbertus. Le prince, disent les chroniques, avait neuf pieds de haut. Ses vertus, sa piété étaient exemplaires et sa conduite pendant la famine en est une preuve évidente. Quoique nous n'écrivions pas son histoire, il est essentiel que nous fassions connaître au lecteur le comte de Flandres qui se trouve l'un de nos principaux personnages.

Depuis le mois de décembre 1118, époque à laquelle, pendant le siége d'Eu, il reçut au front une profonde blessure, Baudouin VII avait vu décliner de jour en jour sa santé autrefois florissante. Prévoyant que la mort ne tarderait pas à l'atteindre, et, voulant éviter les difficultés qu'occasionnerait sa succession, il convoqua les États de Flandres, à Roulers, et, pour prévenir les funestes effets des dissensions qu'il appréhendait justement, il leur proposa de reconnaître pour leur souverain légitime, Charles, fils de Canut, roi de Danemark. Ce prince, élevé dès l'âge d'un an au milieu des Flamands, ne pouvait que leur être agréable. Il était cousin-germain de Baudouin, et cette qualité lui permettait de concourir avec ceux qui, à titre de parents, prétendraient au comté de Flandres. Les États, frappés de ces motifs, et, sentant d'ailleurs que

c'était un moyen assuré d'éviter les guerres interminables qui, sans cette mesure, ne manqueraient pas d'éclater et déchireraient le sein de la patrie, sans aucun avantage pour elle, les États n'hésitèrent pas à sanctionner cette proposition. Charles fut donc à l'instant reconnu par eux seul héritier de Baudouin, et proclamé comte et seigneur de Flandres.

Baudouin ne survécut pas longtemps à cet événement, et, le 15 juin 1119, il trépassa, *revêtu de l'habit de bénédictin* qu'il avait pris quelques mois auparavant. Son corps fut inhumé dans l'église de St.-Bertin.

Les premières actions qui signalèrent le règne de son successeur portent l'empreinte d'un double caractère : les unes, en effet, lui furent dictées par un esprit de religion aussi zélé que mal entendu ; les autres lui furent suggérées par un sentiment d'humanité véritable. Tandis que, par un mouvement de charité qu'on ne saurait trop louer, il donnait tous les jours à dîner à treize pauvres, dans une salle de son propre palais, et qu'il révoquait les ordonnances qui privaient des derniers secours de la religion les malheureux condamnés au dernier supplice, il défendait à ses sujets de jurer sous peine de perdre un membre, et il faisait rouer, écarteler ou, pour le moins, jeter dans un cachot, où ils mouraient, les sorciers, les nécromanciens, les enchanteurs ou les simples jongleurs.

Charles renouvela, à St.-Omer, la *paix publique* que son prédécesseur avait fait jurer à ses vassaux, et il y ajouta une longue série de nouveaux articles. On remarquait entre autres la défense d'assaillir ou d'incendier « les maisons, étable ou grange d'autrui, ou d'en faire la menace ou la tentative, » le tout sous peine de mort. Il prononça la même peine contre tous ceux, « de quel-

que qualité ou condition qu'ils fussent, qui se permettraient d'enlever ou faire enlever les enfants sans le consentement de leurs pères, mères, parents ou tuteurs. » Il condamna ceux qui logeraient les vagabonds à réparer le dommage que ceux-ci causeraient. Ces lois donnent une idée des mœurs du temps.

Au moyen d'un tribut assez considérable qu'ils payaient au souverain, les Juifs avaient été tolérés dans la Flandre, sous les règnes précédents. Charles les bannit de ses Etats et fonda cette proscription sur le crime qu'ils avaient commis en crucifiant le fils de Dieu. La West-Flandre était infestée de brigands qui ravageaient le pays et assassinaient les habitants ; le comte défendit de porter ni arcs ni flèches et livra les détenteurs de ces armes au supplice de la hart. Bientôt les *rudes gens* — c'est ainsi que l'on appelait ces vagabonds — eurent quitté la Flandre.

Guillaume de Loo, — fils, selon les uns, petit-fils, selon les autres, de Philippe de Flandres, comte d'Ypres, fils puîné de Robert le Frison, — ayant élevé des prétentions au comté de Flandre, fut appuyé par Clémence, mère de Baudouin *à la hache*, laquelle, dans le but d'augmenter les forces de son protégé, épousa Godefroi *le barbu*, duc de Brabant, et se ménagea, par l'entremise de ce dernier, des alliances avec les plus puissants seigneurs du pays, parmi lesquels on remarquait les comtes de Hainaut, de St.-Pol et de Hesdin, et Eustache, avoué de l'église de Thérouane, qui prirent avec d'autant plus d'empressement le parti du prétendant qu'ils avaient toujours refusé d'adhérer à la *paix publique*.

Le comte Charles leva une armée, assiégea le château de St.-Pol qu'il fit raser; fit prisonnier le comte de Hesdin qu'il dépouilla de son apanage, lequel fut réuni au comté

de Flandres. Il obligea le comte Baudouin de Mons à se soumettre, et s'empara des villes de Dixmude, Aire, Cassel et St.-Venant qui avaient été laissées pour domaine à Clémence. Il prit Thérouane et fit démolir le château qu'Eustache lui-même avait fait édifier.

Ces exploits accomplis, Charles répondit à Guillaume : —« Vous fondez vos prétentions sur ce que vous êtes issu de ligne masculine et moi de ligne féminine ; mais la Flandre dépend de la France. Or, selon la coutume de France, le parent le plus âgé au même degré est préféré dans la succession des fiefs, quelle que soit la ligne. Je suis votre aîné, donc je suis l'héritier légitime du comté de Flandres. »

Ces raisons ne furent pas goûtées par Guillaume, mais une transaction vint mettre un terme au débat. Charles, au moyen de cet arrangement, devint paisible héritier du comté en litige. Il appliqua désormais tous ses soins au gouvernement et « plutôt père que souverain des Flamands, » il refusa la couronne impériale que quelques princes de l'empire lui offrirent à la mort de Henri V. Le plaisir de gouverner un peuple qu'il avait, pour ainsi dire, adopté, avait plus d'attraits pour son cœur, que la gloire d'occuper un trône brillant, qui faisait l'envie de tous les princes de l'Europe.

Cet exposé, quoique succinct, suffisant pour faire connaître le comte, nous reprendrons notre récit où nou l'avons laissé au commencement de ce chapitre.

Le prince avait presque entièrement parcouru la galerie, quand Robert et Anne, tous deux déguisés, et qui s'étaient tenus cachés dans l'ombre d'un pilier, vinrent se jeter à ses genoux.

— « Monseigneur, dit Robert d'une voix tremblant d'émotion, ne faites pas un pas de plus, vos ennem veillent et ils ont choisi ce jour pour vous immoler une basse et cruelle vengeance. »

— « Expliquez-moi vos paroles, mon enfant, répo dit le prince, » en les relevant tous deux avec une pate nelle bonté.

Robert entra dans un détail rapide du complot tram contre le prince, mais il refusa de nommer les cou pables. Charles écouta attentivement cette révélatio que lui confirma la douce voix d'Anne, puis il répondi en les remerciant : — « Mes enfants, ma conscience es en repos; je me doute bien quels esprits ont enfanté l noir projet dont vous parlez, et je vous sais gré de vo bonnes intentions en me le découvrant, mais je ne doi rien faire pour échapper à la destinée qui m'attend. Un chrétien ne doit pas douter de la providence, e d'ailleurs il est glorieux de mourir pour la justice.... Que la sainte volonté de Dieu s'accomplisse !... »

Malgré les supplications des jeunes gens, le prince ne fléchit pas, et il alla, comme de coutume, s'agenouille dans son oratoire, — la chapelle de la Trinité située à la hauteur du cintre des piliers — où il récita à haute voi les psaumes de la pénitence, pendant que ses chapelain chantaient les offices du jour. Lorsque les chantre eurent entonné les tierces, le comte ayant fini le quatrième psaume, tendait une pièce d'argent à une pauvre femme. En ce moment un coup d'épée l'atteignit au col et le renversa violemment. Burchard, travesti en mendiant, se jetant alors sur lui, le couvrit de blessures; et le malheureux prince expira en murmurant :

— « Mon Dieu! pardonnez-moi comme je leur pardonne!... » (1)

Les assassins, après avoir tué Thémarus et ses deux fils, coururent mettre à mort tous ceux qu'ils savaient attachés au prince; quelques ecclésiastiques, profitant de leur absence, enlevèrent le corps du comte qu'ils placèrent au milieu du chœur.

Le jour suivant Burchard et ses satellites pillèrent la maison de plaisance de Tanemarus de Straeten qui, heureusement, avait pris la fuite en emportant ce qu'il avait de plus précieux.

Cependant, craignant que le corps du comte, en rappelant l'abominable parricide dont ils s'étaient rendus coupables, n'excitât contre eux la haine et la fureur des Brugeois, les assassins firent venir en toute hâte l'abbé de St.-Pierre de Gand qui devait transporter, sans bruit, dans cette ville, les restes de la victime; mais le peuple, fort de l'approbation des ecclésiastiques, déclara que Charles-le-bon l'ayant traité en père lorsqu'il vivait, il voulait le prendre pour patron dans le ciel. L'affliction des Brugeois était grande, mais la crainte les empêchait de faire éclater leur juste ressentiment.

L'Eglise de St.-Donat ayant été profanée, le clergé transféra le corps du prince dans celle de St.-Christophe. Les derniers devoirs lui furent rendus, le quatre mars, en présence de quelques loyaux serviteurs, à la tête desquels on remarquait le chevalier Gervasius Van Praet

(1) On cite comme une chose digne de remarque l'assassinat de Guillaume comte de Bourgogne, qui eut lieu le même jour et la même année que celui du comte de Flandres et aussi dans une église.

et Walterus. Simon, évêque de Tournai, excommunia les coupables, et défendit à tous, sous la même peine, de leur donner asyle ou d'aider à les soustraire au châtiment qu'ils méritaient.

V.

LES EXPIATIONS.

Robert et sa cousine en quittant le prince étaient rentrés chez Bertulfus en pleurant sur le triste résultat de la mission qu'ils s'étaient imposée. Pendant deux jours, ils ne virent personne de leur famille; enfin le père d'Anne entra les traits bouleversés.

— « Vous savez, leur dit-il, que le comte a été assassiné par Burchard. Ce crime a excité contre nous la vengeance des nobles et du peuple, et il ne nous reste de salut que dans une résistance opiniâtre. J'espère pourtant que nous nous tirerons du mauvais pas où mon misérable neveu nous a engagés, car seul il est coupable. »

— « Quoi! s'écria Robert indigné, n'est-ce pas vous qui l'avez conseillé? »

— « Après ton départ, reprit le prévôt hypocritement, la raison et le repentir me sont revenus, et je me suis opposé au crime de tout mon pouvoir. »

— « O mon père: est-il vrai? dit Anne. Je puis donc encore vous aimer sans rougir? »

— « Oui, mon enfant, oui. Mais, en attendant que notre innocence soit reconnue, il faut nous retirer au bourg que j'ai fait fortifier. Robert, nous comptons sur toi pour repousser les assauts. »

— « Si votre cause est juste, mon oncle, répondit Robert, que l'hypocrisie de Bertulfus n'avait pas convaincu, mon bras et ma personne sont à vous; mais, jusqu'à ce que j'aie des preuves de votre innocence, je m'abstiendrai de prendre un parti. »

— « Ces preuves vous seront données, Messire, » dit Bertulfus qui ne se contenait qu'avec effort.

A peine ces mots étaient-ils prononcés qu'un homme entra : le prévôt reconnut son frère et en fut vivement contrarié; Anne et Robert s'approchèrent avec joie de leur oncle.

— « Bertulfus, s'écria Désiré Haket, vous n'êtes pas seulement un assassin, vous êtes un lâche. Ce n'est pas à moi que vous pouvez en imposer. Vous avez conseillé le crime, et sa consommation fut pour vous un sujet de grande joie. Ce n'est pas tout : par vos artifices vous êtes parvenu à faire croire que Robert et moi nous avions approuvé votre complot. Bertulfus, vous êtes un infâme ! »

— « Mon frère ! »

— « Je ne suis plus votre frère !... Il nous sera difficile de nous soustraire à la rage populaire, vous le savez bien, mais j'ai agi de mon côté, et, je l'espère, les nobles seigneurs qui vont venger la mort du comte comprendront que nous n'avons pas mérité de partager le sort qu'ils vous réservent. »

— « Ainsi, mon frère et mon neveu seront nos ennemis les plus acharnés, » dit Bertulfus que l'effroi commençait à gagner.

— « Non, messire, j'ai promis de rester neutre et je vais me retirer avec vous au bourg; mon neveu, je le pense, suivra mon exemple, et quant à votre fille je la prends sous ma protection. »

Quelques heures après, tous les descendants d'Erembalde étaient dans le bourg de St.-Donat, et ils résolurent d'abord de résister à toute sommation. Mais les partisans du feu prince n'étaient point restés oisifs, et ils étaient venus en grand nombre pour tirer une juste vengeance du meurtre de leur souverain; leurs forces augmentaient de jour en jour, et leurs chefs, le chevalier Gervasius van Praet et Walterus, ayant fait publier que tous ceux qui pourraient justifier de n'avoir eu aucune part à la conjuration n'avaient rien à redouter pour leur liberté ni pour leur vie, les assiégés obligèrent le prévôt et les siens à parlementer. Ceux-ci vinrent donc sur les murailles et s'entretinrent avec Gervasius van Praet et Walterus.

—« Messeigneurs, dit Désiré Haket, comme vous, nous » pleurons la mort du comte, et nous chasserions les coupables d'au milieu de nous s'ils n'étaient nos parents : » c'est pourquoi nous vous prions de bannir notre neveu » Burchard à perpétuité; quant au prévôt, au jeune » Robert et à moi, nous sommes prêts à subir les épreuves ordinaires, comme il convient pour prouver notre » innocence à tout le monde. Si vous ne voulez pas consentir à ces articles, nous nous défendrons ici jusqu'à » la mort. »

—« Nul d'entre nous ne doit de ménagement à vous, » traîtres du pays; à vous qui avez mis à mort votre seigneur légitime; qui, non contents de cela, avez empêché qu'on ne l'enterrât selon sa dignité; et qui, vous » étant rendus maîtres de tout, prenez la défense des » assassins. »

Ces paroles ne permettant pas de réplique, les deux frères se retirèrent, résolus en apparence à mettre en

usage tous les moyens de défense. Mais Désiré Haket envoya offrir sa soumission au seigneur van Praet, en lui racontant sa conduite et celle de son neveu, tandis que le prévôt, dont la culpabilité était avérée, cherchait à séduire quelques-uns des assiégeants afin de s'évader.

Cependant, pressés de toutes parts, les assiégés durent évacuer le bourg et se réfugièrent dans l'Eglise d'où ils furent chassés ; les chefs de la conjuration parvinrent à s'échapper; mais, peu de temps après, on les arrêta et ils furent étroitement emprisonnés.

Enfin le jour de l'expiation arriva. Le 19 avril, deux cortéges partirent en même temps de deux points différents. Le premier sortit de la chapelle de St.-Christophe; il était formé du roi de France (qui était venu à Bruges pour faire nommer Guillaume de Normandie comte de Flandres), de l'évêque de Tournai et d'autres prélats, et se dirigea en procession vers St.-Donat où le corps du prince fut enterré au milieu du chœur, après que l'Eglise eût été purifiée et rebénite par l'Evêque.

Au milieu du second cortége, qui avait les prisons pour point de départ, on voyait Berthulfus, Wulfrick, Cnaep et Burchard ainsi que leurs complices. Ils étaient pieds nus, la corde au cou et chantaient le *miserere* en témoignant un grand repentir. La populace leur lançait des pierres, les couvrait de boue et les injuriait pendant le trajet. Arrivés sur la place, les trois chefs furent placés sur la roue et expirèrent dans les plus horribles tourments, qu'ils souffrirent avec une grande constance, « ne faisant que déplorer leurs péchés et notamment l'assassinat qu'ils avaient commis sur la personne du comte. »

Leurs complices furent conduits sur la tour; et, lors-

qu'ils eurent fait leur confession, on les précipita l'un après l'autre. Le lendemain, sur les remparts et dans les rues, on retrouvait avec horreur des lambeaux des corps de ces misérables.

VI.

DERNIER CHAPITRE.

Quinze mois s'étaient écoulés depuis la punition des coupables. Par la mort de Guillaume de Normandie arrivée au siége d'Alost, Thierry d'Alsace était enfin maître de tout le pays. Le roi de France le reconnut comte de Flandres et agréa son hommage, et Baudouin comte de Hainaut, qui était le plus proche héritier du feu comte, se désista de tous ses droits en considération des fiançailles de son fils avec la fille de Thierry.

On était au commencement d'août. Le prince avait réuni tous les seigneurs de sa suite dans une salle du château de Bruges, et l'assemblée était nombreuse. Sur un ordre de Thierry, un guerrier s'approcha et se tint devant lui dans une posture aussi respectueusement élégante que le permettaient les cuissards, les brassards, le haubert et le casque qui lui formaient une armure complète et dérobaient sa stature et ses traits aux regards curieux.

—« Messire, dit le nouveau comte, le 27 juillet dernier, Guillaume comte de Normandie, à la tête de ses troupes, fit une attaque contre Alost que nous défendions. Le succès était incertain, quand un cavalier, renversant tout ce qui s'opposait à son passage, et s'élan-

çant seul au milieu de nos ennemis, parvint jusqu'à Guillaume qu'il vainquit après un combat acharné. La mort du comte de Normandie nous a délivré d'un rude adversaire et, bien qu'hier je vous aie donné, Messire, l'accolade et nommé chevalier, je voudrais récompenser par quelques autres faveurs le héros dont la vaillante épée a triomphé d'un des plus braves guerriers de notre époque. Dites-nous donc à quelle famille vous appartenez, afin que, sachant votre nom, nous puissions vous témoigner publiquement notre reconnaissance. »

— « Vous m'avez armé chevalier sous le nom de Robertus, répondit l'inconnu, ne cherchez pas à en savoir davantage. Hélas ! si mon véritable nom vous était révélé, votre bienveillance se changerait en horreur, et, bien que je sois innocent, vous ne verriez en moi qu'un criminel justement condamné, par quelques-uns des seigneurs ici présents, à être décapité ! »

— « Seriez-vous impliqué dans l'affreuse catastrophe qui a terminé la vie de notre prédécesseur Charles-le-Bon ? » demanda le prince, qui ne put maîtriser son effroi en pensant que peut-être il avait décoré un meurtrier du beau titre de chevalier.

Pour toute réponse l'étranger tira de son gantelet un parchemin qu'il remit au prince d'une main tremblante. Celui-ci le parcourut avec attention, et à mesure qu'il avançait dans sa lecture, son émotion augmentait visiblement. Lorsqu'il eut terminé, il fit apporter un crucifix et une épée qu'il mit en croix et s'adressant au nouveau chevalier.

— « Jurez, lui dit-il, jurez, sur ces emblèmes sacrés de la religion et de l'honneur, que cet écrit n'est point un mensonge. »

— « Je jure, répliqua le guerrier d'une voix mâle et fermement accentuée, je jure que le contenu de cet écrit est sincère ; comme soldat, je le jure par l'épée; comme chrétien, je le jure par le Christ ! »

Lorsque l'étranger eut prononcé ce serment, le prince déchira l'écrit qui lui avait été remis, et s'écria :

— « Nous, Thierry, comte de Flandres, en reconnaissance des services qu'il nous a rendus et de la bravoure incontestable dont il a fait preuve, déclarons donner au guerrier Robertus, le titre de seigneur de Bleydère; le tenons pour noble et loyal chevalier, et défendons à nos sujets de chercher à découvrir son origine. En foi de quoi nous lui délivrerons, dès demain, des lettres-patentes, scellées ds nos armes et de notre grand scel, confirmant les titres et dignités que notre équité lui confère. Et nous tiendrons pour félons et malintentionnés tous nos sujets, tant nobles, que tenanciers et serfs, qui contreviendraient à notre volonté. »

Après ces paroles, le comte sortit de la salle et les seigneurs l'imitèrent, en faisant des commentaires sur la scène inattendue qui venait de se passer. L'étranger monta à cheval et sortit de la ville au galop.

Environ une heure plus tard, dans le jardin d'un château situé à trois lieues de Bruges, un homme d'une cinquantaine d'années était assis sur un banc de gazon et lisait dans un livre de prières. A ses côtés, une jeune fille tenait également un livre à la main, mais, à son attitude réfléchie, à ses yeux qui erraient dans le vague et se mouillaient de pleurs, aux fréquents soupirs qui soulevaient son sein, il n'était pas difficile de deviner combien sa pensée était loin de sa lecture.

— « Mon oncle, dit enfin la jeune fille, votre résolu-

tion est-elle donc inébranlable? Vous allez me quitter et je resterai seule au monde. »

— « Hélas! mon enfant! Dieu me réclame et je dois être tout à lui... Puisse le faible sacrifice que je vais m'imposer effacer les crimes dont notre maison s'est couverte! »

— « Mais vous n'êtes pas coupable, vous! »

— « Il est vrai: mais je voudrais en consacrant au Ciel le reste de mes jours racheter l'âme de votre père... Mais notre Robert, le noble et innocent enfant... que peut-il être devenu?... Pourquoi nous a-t-il quittés?... S'il nous était resté nous aurions fui à l'étranger et tu pourrais encore être heureuse avec son amour, toi, ma chère Anne, car tu l'aimes toujours, sans doute, et son absence te tue. »

La jeune fille prit la main de son oncle qu'elle posa sur son cœur.

— « Tant qu'il battra, dit-elle, ce sera pour lui, mais je sens que bientôt j'irai le rejoindre au ciel où ses vertus et ses malheurs ont dû lui mériter une place. »

— « Mais pourquoi désespérer, mon enfant, la providence est grande? »

— « Mon oncle, répliqua Anne en frissonnant, vous souvient-il du jour où il devait être décapité?.. Ce jour-là, quand nous le pleurions déjà, il se présenta devant nous: « Par un hasard providentiel, nous dit-il, j'ai pu »échapper au sort qui m'était réservé et l'échafaud a »perdu sa proie.... Je pars, et je ne reviendrai que lorsque »la gloire aura jeté sur moi un manteau qui puisse dé»rober à tous les yeux l'opprobre de notre famille... Anne, »ma bonne et douce Anne, si dans un an vous ne m'avez »pas revu, vous pouvez oublier le malheureux Robert, »car alors, il sera mort pour vous comme déjà il est mort

»aux yeux de tous. » Puis il me donna le premier, le seul baiser que j'aie reçu de lui, et il disparut, emportant avec lui mon âme et ses rêves de bonheur !.... Et aujourd'hui il y a quinze mois qu'il est parti : vous voyez bien que je n'ai plus qu'à mourir ! »

En achevant ces mots, Anne fondit en larmes, et Désiré Haket ne put retenir les siennes. Il voulut emmener sa nièce, mais ces souvenirs les avaient tellement affaiblis que tous deux ils retombèrent sur le banc avant d'avoir fait un pas.

Bientôt un valet vint les avertir qu'un étranger demandait à les entretenir, et en même temps le personnage annoncé se présenta. C'était celui que nous avons vu en présence de Thierry; avant que Désiré Haket et sa nièce eussent eu le temps de s'avancer pour le recevoir, il était à leurs pieds et, ayant rejeté en arrière le casque qui cachait son visage, il couvrait leurs mains de baisers.

— « Robert ! » s'écrièrent en même temps Anne et son oncle.

— « Non plus Robert, mon oncle, mais le chevalier Robertus, seigneur de Bleydère, qui vient vous demander la main d'Anne de Bertulfus, car, ayant changé de nom, il n'ose plus se prévaloir de ses droits de fiancé. »

— « Ah ! vous êtes toujours le Robert que j'aimais ! »

Et la jeune fille, obéissant à un mouvement irrésistible et plus fort que sa raison, se jeta dans les bras de son cousin.

Peu de temps après, les deux jeunes gens devinrent époux, et Désiré Haket, s'étant retiré à l'abbaye de Dunes, en devint abbé et mourut, l'an 1185, en odeur de sainteté.

Ch. Dupressoir.

L'ÉGLISE DE SAINTE-WAUDRU

A MONS.

La superbe église de Sainte-Waudru passe, à juste titre, pour un des plus curieux monuments du style ogival quartaire que possède l'Europe.

Ce n'était dans le principe qu'un modeste oratoire, élevé dans un lieu inculte et marécageux, où la fille de Walbert vint, avec ses compagnes, se consacrer au service de Dieu.

Incendiée, en 1093, par les soldats de Thierry d'Avesnes, alors en guerre contre Baudouin II, cette église n'était pas encore entièrement reconstruite qu'elle devint de nouveau la proie des flammes en 1112.

Elle fut rebâtie l'année suivante par Baudouin III ; et son successeur, Baudouin IV, fut encore obligé de la réédifier vers 1169, après un nouvel incendie.

La première pierre de l'édifice, tel que nous l'admirons aujourd'hui, fut posée le 13 mars 1460, au nom de Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, en sa qualité d'abbé séculier du chapitre. Quelques-unes des clefs de voûtes portent des dates : dans l'aile droite, on lit 1525 ; dans celle de gauche, 1527 ; à l'extrémité de la grande nef, 1580 et 1589. Cet édifice fut construit

aux frais du chapitre, comme le prouvent les comptes des massarts ou trésoriers de la ville, desquels comptes il résulte, qu'en 1541, « les échevins accordèrent, à la requête des dames chanoinesses, un pourchat par toute la ville, en avancement de leur église. » Cette circonstance explique très-bien la cause des longs intervalles qui se trouvent entre les diverses dates de la construction. En 1460, on en jette le fondements, mais le défaut d'argent, qui nécessite une quête vers 1481, entrave les travaux qui ne peuvent être achevés partiellement qu'en 1525, 1580 et 1589. La construction du petit clocher qui surmonte l'église ne date que de 1715. — Ce beau monument, dit M. Chalon, présente l'avantage bien rare dans les constructions de cette époque d'avoir été bâti à table rase sur un seul plan primitif, sans adjonctions ni superpositions de styles; de n'avoir souffert qu'un bien petit nombre de mutilations, et surtout d'être resté vierge de ce badigeonnage ignoble dont le mauvais goût du siècle dernier a encroûté toutes nos cathédrales. C'est un type, peut-être unique, de ce qu'était une église gothique du XVe siècle, sortant des mains de l'architecte.

Bâtie de pierres très-dures, et d'ailleurs beaucoup plus moderne que la plupart des autres églises, celle de Sainte-Waudru offre à peine la trace des ravages du temps. Les seules dégradations qu'elle ait souffertes (je parle du bâtiment même et non des riches sculptures intérieures qui l'ornaient) sont la démolition des clochetons percés à jour qui surmontaient les quatre tourelles angulaires de la croisée. Vers la fin du siècle dernier, quelques pierres s'étant détachées d'une de ces pyramides, la parcimonieuse prudence des dames

chanoinesses, parfaitement d'accord au reste avec le vandalisme des architectes de ce temps, au lieu de les réparer, les fit démolir en entier. C'est à la même époque et par suite du même bon goût, qu'on remplaça les meneaux de pierre du grand vitrail méridional des transepts, par un ignoble châssis de fer. En 1823, la régence de Mons fit reconstruire le pignon méridional de la croisée, sans les crochets ou feuilles de choux qui en ornaient l'arête, et que l'architecte réparateur a cru tout bonnement devoir supprimer comme inutiles, prenant pour beau idéal du genre, la noble simplicité d'un pignon de grange. Je ne parle pas du portail ridicule de la croisée du nord, construction faite lors du rétablissement des églises et pour laquelle on avait appelé un architecte de Paris. (1) C'est une tache sans doute, mais une tache qu'il est facile de faire disparaître: ce n'est pas une mutilation.

Par une exception très-rare dans les cathédrales du moyen âge, l'église de Sainte-Waudru a été achevée dans toutes ses parties telle que son architecte inconnu (2) l'avait conçue; et, bien que la bâtisse en ait duré un siècle et demi (de 1460 à 1589 et même 1619),

(1) Notre concitoyen M. Ouvertus avait présenté pour ce portail *un plan tout à fait en harmonie avec l'édifice*, mais, comme le fait remarquer très-judicieusement M. Chalon, ce plan... ne venait pas de Paris. — Il appartient aujourd'hui à Mᵉ veuve Delmotte.

(2) C'est à tort qu'on a attribué jusqu'ici à Jean Dethuin père, les plans de l'église de Sainte-Waudru. Son épitaphe, qui se trouve entre le premier et le deuxième pilier de droite de la nef, ne le désigne que comme conducteur des ouvrages et non comme architecte. La pose de la première pierre de l'édifice et la date de

elle paraît faite d'un seul jet. La tour seule n'a pas reçu tout le luxe d'ornements de détails que le plan lui donnait ; les meneaux des fenêtres ont été remplacés dans l'exécution par des châssis de fer, et la riche balustrade du balcon au-dessus de la porte principale n'a jamais été placée. Cette tour inachevée ne dépasse pas la hauteur de la nef. On voit dans le manuscrit autographe des *Annales du Hainaut* de Vinchant, qu'on y travaillait encore dans la première moitié du XVIIe siècle. Un tableau à l'huile, qui a appartenu à M. Delmotte, nous montre la tour de Sainte-Waudru sans la toiture provisoire qui la couvre actuellement et avec des fenêtres privées de vitraux, comme un bâtiment encore en construction. Ce tableau porte la date de 1683. M. R. Chalon, qui est auteur d'un grand et magnifique

la mort de ce célèbre ciseleur prouvent évidemment qu'il ne put en donner les dessins.

Voici cette épitaphe qui renferme en même temps celle de son fils :

Chi gisent Jean De
Thuin officier taill^r
d'image conduicteur de
l'ouwraig d'architrec
de cette Eglise qui tre
passa l'an 1556 le 26^e
Avost
et auprès de luy gist
Jean De Thuin son filz
ayant exerce le mesme
esta est decede le xij
octobre l'an 1596 pryes
Dieu pour leur ames.

dessin de l'intérieur de l'église, possède le plan original de cette tour sur un rouleau de parchemin de 3 mètres 45 centimètres de longueur. En comparant, avec l'élévation totale de l'édifice projeté, les dimensions de la partie qui existe, et qui, à sa base, a 28 mètres de face, y compris les contre-forts, on trouve que la tour de Sainte-Waudru aurait eu la hauteur énorme de 190 mètres. D'après l'annuaire du bureau des longitudes, la tour d'Anvers n'en a que 144 et celle de Strasbourg 142. De Boussu prétend que l'ancienne tour du château s'étant écroulée en 1661, on proposa aux chanoinesses de Sainte-Waudru d'élever la tour actuellement existante sur les fondements de celle qui était commencée au pied de leur église; ce qui aurait fait, dit-il, un effet merveilleux. « Mais, quoique la ville offrît d'en faire toute la dépense, ces dames prétendirent d'être maîtresses des cloches; les magistrats, ne pouvant trancher un point aussi de conséquence que celui-là, firent jeter les fondements de cette belle tour que l'on voit dans l'endroit où était l'autre. »

Ainsi donc cette malheureuse question de la propriété des cloches soulevait déjà à cette époque les dissidences qu'il était réservé à notre siècle de voir se renouveler. *Tantœ molis erat !*

L'Église de Sainte-Waudru, bâtie en forme de croix latine et divisée en trois nefs, a, dans l'œuvre, 108 mètres 60 centimètres de longueur, 35 mètres 75 centimètres de largeur et 24 mètres 56 centimètres de hauteur, sous clef. Elle est percée de deux entrées latérales, l'une au nord, l'autre au midi, et, au couchant, d'un portail devant lequel se construit enfin le grand escalier qui, pendant trois siècles, a manqué à

l'édifice. La grande nef et le chœur, avec chevet, qui mesure à lui seul 32 mètres 71 centimètres de longueur sur 10 mètres 60 centimètres de largeur, sont séparés de leurs bas-côtés par trente piliers composés d'une multitude de nervures groupées en faisceaux et qui, parvenues à une hauteur de 60 pieds, s'épanouissent pour former les arcades des nefs et du chœur et les arêtes des voûtes des bas-côtés. De ces 30 colonnes, 16 supportent la voûte du chœur, et 14 celle de la nef. Au-dessus des arcades de la nef et du chœur règne une galerie à meneaux trilobés et à quatre feuilles encadrées. Cette galerie, le long de laquelle on peut parcourir l'église dans tout son pourtour, sert de base en quelque sorte aux vitraux, dont le sommet est fermé par les arcs doubleaux de la voûte. La lumière pénètre dans l'Église par 90 fenêtres ogivales de style flamboyant. Les fenêtres sont ornées de vitraux peints.

Les voûtes, toutes en tiers-point, sont construites en briques d'un beau rouge; leurs nervures croisées, les colonnes, les *archivoltes* des arcades, et la galerie de la nef et du chœur le sont en pierres bleues d'une coupe et d'un appareil parfaits (1).

L'extérieur de l'église est construit de grès dur jusqu'à la hauteur des bas-côtés; le reste et tout l'intérieur, sauf les voûtes, l'est de pierre de taille calcaire, de la nature de celle de Soignies et des Ecaussines. Cette pierre est connue en France, où nous l'envoyons par tranches polies comme le marbre, sous le nom de granit. D'après la tradition locale, les pierres qui ont servi à bâtir cette église proviendraient d'une carrière,

(1) A. G. S. Schayes, *de l'architecture ogivale en Belgique.*

aujourd'hui abandonnée, et dont il ne reste nulle trace, qu'on aurait exploitée sur le versant oriental du Mont-Panisel, à trois quarts de lieue de Mons (1).

L'extérieur de Sainte-Waudru est d'un très-bel effet par sa régularité, son élévation et son étendue. Il est du reste d'un style très-simple, son ornementation se bornant à ses belles et grandes fenêtres ogivales et aux galbes bordés de crochets, qui surmontent les chapelles des bas-côtés de la nef et du chœur.

Grâce à la puissante intervention, aux démarches nombreuses et incessantes de la Société des Sciences, des Arts et des Lettres du Hainaut; aux sacrifices pécuniaires que se sont imposés la fabrique de Sainte-Waudru, le Gouvernement, la Province, les habitants et l'Administration communale de Mons, qui, déjà, en 1836, avait ouvert un concours à cet effet et affecté sur son budget une somme de 600 francs comme gratification à l'auteur du plan qui serait adopté, l'escalier principal de cette belle église est aujourd'hui presque achevé. Il coûtera environ 60,000 francs. L'inscription suivante, imprimée sur plaque de plomb, a été scellée, avec un portrait en plâtre, plusieurs médailles (2) et

(1) R. Chalon.

(2) 1° Le portrait en plâtre de S. S. le pape Grégoire XVI;

2° Une médaille d'argent à la mémoire de S. E. Englebert Sterckx;

3° Une médaille d'argent à la mémoire de S. G. Gaspard-Joseph Labis;

4° Une médaille d'argent à la mémoire de M. le chanoine Descamps;

5° Une médaille d'argent à la mémoire de la Société des Sciences,

quelques pièces de monnaie, le 22 octobre 1840, à neuf heures du matin, dans un encastrement pratiqué dans le seuil, sous le socle vers l'est de la porte d'entrée des souterrains établis sous cet escalier, — en présence de MM. le chanoine Descamps, curé-doyen de Sainte-Waudru; Ch. Vigneron, secrétaire de l'Administration de ladite église; Dominique Siraut, bourgmestre de la ville de Mons; Ch. Defuisseaux, avocat, président de la société des Sciences, des Arts et des Lettres du Hainaut, et Ad. Mathieu, bibliothécaire de la ville, vice-président :

L'an de grâce 1840.
Sous le pontificat de S. S. le pape Grégoire XVI,
le règne de S. M. Léopold Ier, roi des Belges;
l'archiépiscopat de S. E. Englebert Sterckx,
cardinal de la sainte-église romaine, primat de Belgique;
L'épiscopat de S. G. Gaspard-Joseph Labis;
L'administration de M. Dominique Siraut, bourgmestre
de la ville de Mons.
par les soins de Messieurs :
Le chanoine Descamps, curé-doyen président de la fabrique;
le chevalier Dominique De Patoul;
Ch. Vigneron, jurisconsulte;
Jacques-Joachim Chalon, propriétaire;
Eugène Du Pré, propriétaire;
Louis Quinet-Grosse, propriétaire;
le baron D. De Rasse, président du tribunal civil de Mons;
Adrien Letellier, avocat;

des Arts, et des Lettres du Hainaut, représentée par MM. J. N. Defuisseaux, A.-C.-G. Mathieu et F. A. Delbar;

6° Une médaille de plomb à la mémoire de M. Lefevre aîné;

7° Une médaille de plomb à la mémoire de M. Jean Wautier.

Le marquis De Rodriguez d'Evora y Vega,
Administrateurs ;
Mrs le comte C. De Robersart, Paul Surmont de Volsberghe,
Mr Ranscelot, membres honoraires de la dite fabrique ;
et de la Société des Sciences, des Arts et des Lettres
du Hainaut ;
représentée par Mrs N.-J. Defuisseaux, président ;
A.-C.-G. Mathieu, vice-président ;
F.-A.-Delbar, secrétaire ;
sous la direction de Mr A. Decraene, architecte à Tournay,
membre de la commission royale
pour la conservation des monuments du pays, auteur du plan;
et la surveillance de Mrs J. J. Lefevre aîné et Carlier,
architectes ;
Mrs Jean Wautier et Simon Batard, entrepreneurs. (1).

On trouve dans nos annalistes, dit M. Chalon, (*Notice sur les tombeaux des comtes de Hainaut inhumés dans l'église de Sainte-Waudru*, ouvrage déjà cité et dont nous extrayons en partie ce qui précède), la mention de sept membres de la famille de nos comtes qui ont reçu la sépulture dans cette église. Il ne restait, à l'époque de l'entrée des Français en Belgique, que trois de ces tombeaux ; ceux de Baudouin IV, l'*Édificateur*, de sa femme, Alix de Namur, et de leur fils et successeur, Baudouin V, dit le *Courageux*. L'absence des autres, comme le fait observer Vinchant, peut facilement s'expliquer « par les incendies que l'église de « Sainte-Waudru a soufferts deux ou trois fois. »

(Voir la liste chronologique de ces personnages dans la notice de M. Chalon.)

(1) Comment se fait-il que la Députation permanente du Conseil provincial du Hainaut ne figure pas dans cette nomenclature ?

Le sarcophage, en granit des Vosges, du tombeau de la comtesse Alix, le seul qui eût échappé aux iconoclastes du XVIIIe siècle (1), et qui était resté longtemps abandonné, d'abord dans la cour, puis sur le deuxième palier de l'escalier de la Bibliothèque (ancien couvent des Jésuites) a été replacé depuis peu sur un socle nouveau, à l'église de Sainte-Waudru, dans le bas-côté à gauche du chœur, en face de la chapelle de Saint-Joseph, à peu près à la place qu'il occupait primitivement dans la même église (2). Dans l'ancienne, il était placé devant l'autel de la chapelle de Saint-Jean-Baptiste. Sa forme est un carré long, plus étroit à l'une de ses extrémités, surmonté d'une croix en arête. Il a un mètre 90 centimètres de longueur, sur 71 centimètres de largeur à la tête et 47 centimètres aux pieds. On a gravé sur le socle nouveau l'inscription suivante, la même, à un seul mot près, que celle qui avait été proposée par M. Chalon.

Hoc monumentum.
Ælidis. Comitissae.
Anno.M.DCC.XCVIII.
impietate. dirutum.
Hujus. ecclesiæ. curatores.
restituere.
M. DCCC. XXXVI.

(1) Quelque temps après l'entrée des Français, vers 1797, sous le Directoire, l'église de Sainte-Waudru n'ayant pas été conservée pour l'usage du culte, ses marbres et ses décorations furent vendus et enlevés. C'est à cette époque que fut détruit le beau jubé, ouvrage de notre célèbre Du Brucque, et les balustrades de marbre qui entouraient le chœur et les chapelles. Alors disparurent aussi les tombeaux des Baudouins. R. C.

(2) Entre le premier et le deuxième pilier.

L'épitaphe, en vers léonins, de la comtesse Alix, que Vinchant n'a rapportée qu'imparfaitement, a été traduite il y a quelques années par M. Arthur Dinaux et insérée dans les Archives historiques du nord de la France et du midi de la Belgique. (1re série. Les *Hommes et les choses*, p. 118). En voici les deux versions :

ME LIGAT AD LAPIDEM COMITISSAM MORS AALIDEM.
QUI LEGIS ADDO FIDEM CRAS TIBI FIET IDEM.
QUID MI FAMOSE DAT FAMA GEN GNOSE.
QD M FORMOSE FORMA NITOR Q. ROSE.
FAMA TEPET GENERI DOLOR EST SPECIEM REMOVERI ;
SIC Q. DATVR FIERI NON HODIE QUOD HERI.
FINIS ADEST JULIO CVM NULLA VEL ALTERA PIO.
MATRIS HVMI GREMIO MORE LOCATA PIO.
ANNO VERBI INCARNATI M. C. SEXAGESIMO NONO.
SCIS COGNATA NAMVCENSI STEMMATE NATA,
SANCTA SEQVENS FATA PLAUDO METENDO SATA.
QVIS QS ADES TECVM VOLVAS QUE NUNC TRAHO MECVM.
DVM POTES EST EQVM TE DARE DONA PRECVM.

« La mort tient sous cette pierre la comtesse Alix. Passant, crois-moi (pour *je te l'assure*), demain même sort t'attend. A quoi me servent maintenant la renommée, la noblesse, l'éclat de la beauté, la blancheur de la rose ! Ici l'illustration est bien froide et la beauté, hélas ! n'habite point ce lieu : c'est ainsi que la veille ne peut renaître le lendemain.

Le mois de juillet expire au moment où la mort m'anéantit ou me métamorphose, et lorsqu'un pieux

usage me fait rentrer dans le sein de la terre, notre mère commune.

L'an 1169 de l'incarnation.

Issue de la noble famille de Namur, qui était unie par le sang à de saints personnages, ayant obéi à des destinées sacrées, j'en recueille avec joie le fruit.

Qui que tu sois, encore que tu portes avec toi les mêmes grâces méritoires qui m'accompagnent, n'oublie pas, tandis que tu le peux, d'acquitter ton juste tribut de prières. »

On s'occupe activement, à l'heure où nous écrivons, de la restauration des vitraux de Sainte-Waudru, et déjà cinq d'entre eux, entièrement terminés par les soins de M. Capronnier, de Bruxelles, sont venus prouver ce qu'on est en droit d'attendre d'un artiste aussi expérimenté.

Ces cinq vitraux se composent chacun de sept rangées de trois panneaux ou compartiments. Le sujet principal embrasse les trois rangées du milieu; les deux rangées du dessous et du dessus se composent d'armoiries et de figures détachées.

Le vitrail du milieu, qui est le huitième en comptant du bas de la nef du chœur à gauche, représente le Crucifiement de notre Seigneur. A droite, sont la sainte Vierge, saint Jean et les saintes femmes; dans le lointain, Jérusalem. A gauche, les cavaliers de l'escorte, et, au pied de la croix, à droite, sainte Marie-Magdeleine. Dans les panneaux du haut, au centre un lion tenant d'une patte les armoiries du Hainaut moderne, et de l'autre, un étendard au Hainaut ancien. A droite, Maximilien, empereur d'Autriche, debout, portant

d'une main le globe impérial et tenant de l'autre une épée nue. Sur un dais, au-dessus de lui, la devise *Halt mas*; à gauche, Philippe-*le-Beau*, tenant son sceptre d'une main et s'appuyant de l'autre sur la garde de son épée; sur un dais, sous lequel il est placé, la devise : *Qui vouldra*. Dans la partie ogivale, entre les meneaux, au centre, les armes d'Autriche, ornées de la Toison d'or et surmontées de la couronne impériale. Sur des banderoles, du côté de Maximilien, la devise : *Halt mas in allen Dingen*, et sur d'autres, du côté de Philippe, la devise : *Qui voudra je le veil*. Les six compartiments du bas se composent des armoiries de Maximilien et de Philippe, placées dans le milieu et entourées des armes de Tyrol, de Castille, de Bourgogne et de Luxembourg.

Le vitrail N° 7 (en comptant toujours, comme nous continuerons à le faire, du bas de la nef du chœur à gauche) représente Maximilien agenouillé, les mains jointes; derrière lui, son saint homonyme, et plus loin, ses deux fils, Philippe-*le-Beau* et François. Derrière eux, saint Philippe et saint François. Sur un dais se lisent les deux devises : *Halt mas.* — *Qui vouldra.* Le sujet sacré représente Jésus au milieu des Docteurs. Dans les compartiments du haut se trouve le blason de Maximilien avec cimier, devise et l'initiale de ce prince, ainsi que celle de son épouse Marie (MM). A l'entour, les armes de Dalmatie, de Hongrie, de Styrie et d'Autriche. Dans les panneaux du bas, les blasons d'Aquitaine, de Phiet, de Portnaw, de Chyli; un blason qui nous est inconnu, portant parti d'or à l'aigle simple de sable et un pal de gueules et d'argent de quatre pièces; enfin les armoiries d'Alsace. Dans l'ogive, au centre,

deux croix de Bourgogne et les briquets, les premiers sur fond bleu, les autres sur fond blanc. Dans les intervalles, les lettres *M. M.* et la date 1511. Au-dessus des armoiries, sur les rubans, la devise : *Halt mas*,.....etc....

Le vitrail N° 6 représente, au centre, Marie de Bourgogne, épouse de Maximilien, et sa patronne sainte Marie. Derrière elle à droite, sa fille Marguerite et la sainte de ce nom. Sur un dais, au-dessus de Marie, se trouve la devise de son père, Charles-*le-Téméraire*: *Je l'ay empris*. Dans les compartiments de gauche est peinte la fuite en Egypte. Au-dessus de ce tableau, au centre, un ange tient un blason en forme de losange (figure consacrée aux armoiries des demoiselles), portant parti de l'empire pour Maximilien, et de Bourgogne pour Marie, entre le blason de l'ancienne Autriche et ceux de Grenade, de Carniole et de Carinthie. Au-dessous du tableau figurent les armoiries d'Umdismarch, d'Ortenburg, de Kyburch, et un autre blason qui nous est encore inconnu, d'azur à la fasce ondée d'argent abaissée, surmontée de deux cornets d'or affrontés; puis les armoiries de Schelelinghen et de Moravie. Au milieu des meneaux, la croix de Bourgogne avec briquets et Toison d'or, le tout sur fond rouge; sur deux banderoles, la devise : *Halt.... etc.*; au-dessous, trois briquets à la pierre étincelante.

Le vitrail N° 7, représente Philippe-*le-Beau*, et son patron saint Philippe; puis les deux fils du prince Charles (plus tard Charles-Quint)et Ferdinand; derrière eux, Charlemagne. Le sujet sacré est l'Apparition de notre Seigneur. Sur un dais se lit le monogramme IHS et le mot Maria, plus loin la devise *Qui vouldra*. Au-dessus des figures se trouvent les armes de Philippe

avec cimier, devise et le chiffre *P. P.* ; le tout entouré des blasons de Zutphanie, de Léon, d'Autriche et de Bourgogne. Au-dessous du tableau, les armes d'Anvers, de Flandre, d'Artois, de Gueldre, de Brabant et de Namur. La partie ogivale est la même que dans le vitrail N° 7, sauf que les lettres *M. M.* sont ici remplacées par *P. J.* (Philippe de Bourgogne et Jeanne sa femme), et qu'à la devise *Halt mas*... etc.... a été substituée celle de *Philippe-le-beau.*

Le vitrail N° 10 représente *Jeanne d'Aragon*, épouse de *Philippe-le-Beau*, ainsi que son patron saint Jean-Baptiste. Derrière elle, se trouvent ses quatre filles, Éléonore, Isabelle, Marie et Catherine, accompagnées de Sainte Isabelle et de Sainte Catherine. Les compartiments de droite représentent l'Ascension de Notre-Seigneur, et sur un dais au-dessus de Jeanne, est encore répétée la devise *qui vouldra.* Au-dessus du tableau, comme au vitrail n° 6, un ange porte un blason en losange, ne différant que par la forme de celui de Philippe dont nous avons déjà parlé. Les autres blasons qui y figurent sont ceux de Croatie, d'Autriche, de Brabant et de Limbourg. Au-dessous (du tableau) se trouvent ceux de Léon, de Nevers, de Hollande, de Carinthie, de Luxembourg et de Zélande. La distribution des peintures des meneaux est exactement la même que celle du vitrail n° 6; il n'y a de changé que la devise, à laquelle a été substituée celle: *Qui vouldra je le veil.*

Afin de suivre l'ordre chronologique des sujets historiques, force nous a été de commencer par le vitrail du milieu (n° 8), pour rétrograder successivement aux vitraux n°s 7 et 6, et reprendre ensuite, toujours suc-

cessivement, les vitraux n°s 9 et 10, mais la combinaison n'est pas la même pour les sujets sacrés, car, en examinant les vitraux dans leur ordre numérique, nous trouvons d'abord la Fuite en Égypte, Jésus parmi les Docteurs; puis, au milieu, le Crucifiement, et enfin l'Apparition et l'Ascension.

Ad. Mathieu.

L'EMPEREUR GREC.

CHRONIQUE FLAMANDE.

(Suite et fin. — *Voir la livraison d'Octobre.*)

En peu de jours le calme fut rétabli dans la ville de Gand. Baudouin rendit aux métiers les franchises et les priviléges qu'ils avaient perdus depuis bien des années, dans les temps de troubles. Ils récupérèrent le droit de choisir eux-mêmes leurs chefs, qui furent en même temps membres du petit conseil. Cinq d'entre eux, nommés par ces conseillers eux-mêmes, étaient admis au grand conseil des nobles, lorsqu'il s'agissait d'affaires relatives aux bourgeois. Le jour où l'on rendit l'hommage au prince Baudouin, le plus joyeux mouvement régna dans toute la ville; nulle part le vieux comte ne pouvait se dérober aux témoignages de la vénération et de l'amour de ses sujets, qui se manifestaient avec le plus grand enthousiasme. Durant quelques jours, il eût été impossible de faire sortir la bourgeoisie de cet enivrement, et dès qu'on apercevait l'empereur, il en résultait une espèce d'émeute, chacun voulant pénétrer jusqu'à lui pour lui baiser les mains ou au moins pour toucher ses vêtements; et, aux yeux du peuple, Baudouin était comme l'apparition miraculeuse d'un héros et d'un saint tout à la fois. On se racontait les choses les plus étranges sur ses actions d'éclat en Grèce, sur sa délivrance miraculeuse, sur son

voyage et même sur sa vie d'ermite, et il n'était pas, sur sa pénitence, sur son pouvoir de guérir, sur ses visions, de légende, tant absurde fût-elle, que le peuple ne fût prêt à affirmer sous serment. Le clergé se réjouissait aussi de voir replacé sur le trône le grand homme dont il attendait plus de protection et de secours : il insistait avec force sur la suppression de nombreux abus, sur la restitution d'un grand nombre de priviléges et de biens qui lui avaient été enlevés par le Régent et par Baudouin lui-même. Mais ces prétentions du clergé rencontraient de l'opposition dans la noblesse, dont l'intérêt ne pouvait se concilier avec ces restitutions ; et bientôt Baudouin s'aperçut combien il est difficile de contenter tout le monde, car, dans cette singulière révolution, chacun se présentait à lui avec les espérances les plus démesurées, regardant l'impossible même comme d'une exécution facile. Cependant il montrait tant de dignité et de sagesse que tous, même ceux qui avaient lieu de ne pas être contents, le quittaient remplis de vénération pour lui, et exprimaient hautement leur admiration pour ce prince.

Conrad était plus sérieux et plus pensif que jamais. Il éprouvait un grand dépit de la disparition de Jeanne, et il ne pouvait comprendre comment elle était parvenue à s'échapper. Il était souvent auprès de son fils malade, qu'on avait transporté au château dès que la tranquillité avait été rétablie et l'incendie éteint. Les blessures du jeune homme étaient graves, et les médecins ne pouvaient ni ne voulaient répondre de sa guérison. — O mon fils chéri, lui disait le père tout en larmes, fallait-il qu'une destinée si cruelle vînt me frapper à l'improviste ? Pourquoi n'as-tu pu maîtriser ta colère qui a excité la fureur de ce grossier Humbercourt ? Tout ce que je désirais, tout

ce que je rêvais, serait-il donc perdu et pour toi et pour moi! Quoi! dans le pays, tout le monde gagnerait, et seul je perdrais tout d'une manière si funeste? Quelle chose au monde pourrait compenser pour moi ta perte, si le Ciel l'avait résolue?

—La conscience d'avoir bien fait, la grande pensée d'avoir rendu au pays son prince légitime d'une manière si remarquable et si sage. Grâce à vous, on pourra rendre les sujets heureux, rétablir dans ses droits le clergé outragé, restituer aux abbés ce qui leur a été enlevé, et rendre à la noblesse, si souvent méprisée, son ancien éclat. Et, en outre, le prince vous a conféré la dignité de régent, de chancelier.

—Tu aurais raison, répliqua le père, si les hommes étaient un peu ce qu'ils doivent être. Mais déjà chacun oublie l'intérêt général, et à peine est-on délivré de la misère qui pesait sur tous, que chacun, n'écoutant que son égoïsme, ne songe qu'à lui-même et à ses propres intérêts. Il est vrai que le clergé nous a été d'un grand secours pour bien disposer le peuple et pour provoquer cette révolution; mais il se montre aussi exigeant, pour ce service, que s'il n'y avait au monde que des moines et des prêtres. S'ils ne modèrent leurs prétentions, ils soulèveront de nouveau contre eux la noblesse et la bourgeoisie; car tout droit, quelque légitime qu'il soit, qui veut s'étendre sans limites, et faire triompher toutes les conséquences dont il est susceptible, devient nécessairement de la tyrannie. Le bourgeois est enivré, transporté, car il accueille favorablement tout ce qui porte le cachet de l'étrangeté et de la folie, et il voudrait que le destin lui remplît toujours une nouvelle coupe pour entretenir son ivresse insensée. Si le peuple s'éveille, et

infailliblement il s'éveillera, car il ne peut surgir sans cesse de nouvelles aventures, d'étranges découvertes, cet état de jeûne ne lui en paraîtra que plus pesant; et comment trouver encore à s'enivrer, si ce n'est en combattant et en s'emportant contre nous qu'il adore aujourd'hui? La noblesse croit de nouveau qu'elle ne peut prospérer qu'en ravalant les autres classes; aussi l'empereur et moi ne sommes-nous exempts ni d'embarras ni de soucis. Et Baudouin, qui veut tout voir, tout arranger, tout faire par lui-même, qui se fie sans réserve à sa prudence et à sa valeur, conservera-t-il toujours de la reconnaissance? Il est vrai que c'est moi qui jouis en ce moment de la plus grande faveur auprès de lui : il m'a solennellement promis pour toi la main de sa fille; ainsi, si Dieu te conserve, tu deviendras un jour le souverain de ce pays. Mais si tu meurs, et même si tu me restes, et que les choses prennent une tournure favorable, Baudouin ne prêtera-t-il jamais l'oreille à mes calomniateurs? Les hommes qui me haïssent n'acquerront-ils jamais d'influence sur lui? Si du moins Jeanne ne nous était pas enlevée! Tant que cet infâme Hugo l'aura auprès de lui, il conservera encore un parti dans le pays. Si elle était retrouvée, tout pourrait encore, malgré ta maladie, se terminer d'une manière sûre et satisfaisante.

— Il ne faut pas tant réfléchir ni s'inquiéter, dit Wachsmuth, épuisé; il faut laisser quelque chose à faire à la fortune et au hasard, qui ont déjà fait beaucoup pour nous. Si j'avais pu revoir Jeanne encore une fois, il me semble que je serais mort plus tranquille. Il est vrai que les désirs que j'avais formés m'ont fui et ne m'apparaissent plus que comme un pâle et lointain brouillard. Mais où peut-elle être? Personne n'a entendu parler d'elle, personne ne l'a vue.

Conrad quitta le malade en soupirant profondément, et trouva Baudouin très-mécontent de ce qu'on avait laissé sa fille s'échapper. Les serviteurs furent tous interrogés, mais aucun d'eux ne put donner de renseignements positifs. —Quel est donc ce petit être si difforme? demanda enfin Baudouin avec humeur.

— O majesté! s'écria Ingeram en se traînant près de lui pour baiser son manteau, mon très-gracieux prince m'a-t-il si complétement oublié? Oh! quel malheur que celui qui m'a protégé, nourri, comblé de bienfaits, que celui qui m'a fait élever et instruire avec tant de bonté, ne puisse ou ne veuille plus se souvenir de moi!

—Je te reconnais maintenant, dit l'empereur d'un ton gracieux: approche, et dis-moi ce que tu sais de ma fille. —Ton nom? il m'est échappé, car il y a bien longtemps que nous ne nous sommes vus.

—Ingeram, répond le petit vieillard. Hélas! quand vous aimiez encore la plaisanterie et la gaieté, dans votre joyeuse jeunesse, avant que vous vous fussiez occupé d'empires, de Valaques, de Mamelucks, et que vous eussiez goûté toute l'amertume du pouvoir impérial, alors je vous ai procuré bien des heures de plaisir, et vous avez souvent daigné rire avec le plus humble de vos serviteurs.

—Ces temps, mon bon fou, reviendront peut-être encore, car la vieillesse aussi aime la gaieté.

—Que n'ai-je eu l'occasion d'élever et de dresser pour Votre Majesté un jeune fou qui, l'âge mûr et la décrépitude étant arrivés pour moi, aurait pu alléger mes pénibles travaux! Mais depuis longtemps nous avons eu des vents du nord-est si piquants que la folie de bon goût a toujours gelé dans son germe, même à la Pentecôte; et vous serez émerveillé de la transformation qu'a subie

votre empire depuis que vous l'avez quitté. Vous n'y ve rez, noble prince, que vertu, sagesse, raison, aussi lo que vos regards pourront porter. Nulle part le sordi égoïsme, la présomption, l'avidité, la déraison, l'astuc la démence, la superstition : il ne faut plus maintena compter sur ces passe-temps agréables et faciles, à moi que vous n'en ayez rapporté de semblables de la Grèc mais ayant été longtemps ermite, et n'ayant eu de rela tions qu'avec vous-même, vous n'avez rien pu apporte de l'étranger, et la moralité prendra tellement le dess qu'aucune autre plante ne pourra croître à côté de cett ivraie.

Assez! assez! répondit l'empereur, garde ta folie pour un autre moment, car il y a temps pour tout. Mais si tu peux me donner des nouvelles de ma fille, compte sur une récompense.

—Majesté impériale, s'écria Pamphile, le cuisinier, cet homme astucieux sait certainement quelque chose à cet égard, car il était le plus souvent auprès de la princesse; mais il ne dira rien, à moins qu'on ne lui serre les pouces.

—Gracieux souverain, dit Ingeram, je suis l'être le plus innocent qui ait jamais porté un bonnet de fou. Je souffre déjà assez d'être un fou, et n'ai nul besoin de devenir un méchant. Si vous vouliez transformer le fou en martyr, vous vous feriez vous-même, et sans aucune nécessité, une mauvaise réputation. Grand nombre de serviteurs peuvent attester que, lorsque est parvenu ici le bruit de votre glorieuse entrée, je sortais de mon lit, à moitié nu, cherchant à me reposer et à me remettre de ma frayeur: mais le désordre, les dangers, les tourments accouraient au-devant de moi et se jetaient dans mes bras. Quand un

incendie a éclaté dans l'autre aile du château, qui est maintenant réduite en cendres, j'ai, comme les autres, en proie à l'inquiétude, cherché partout la princesse, et ne l'ai trouvée nulle part. Elle n'aura pas péri dans les flammes, il faut l'espérer, car on aurait retrouvé ses précieux restes. Il y a en nous quelque chose de durable, Majesté; c'est ce que les bouchers appellent os, et ces os résistent même au feu.

—Qu'on emmène ce bavard! s'écrie Baudouin.

Mais Ingeram, sans se laisser intimider, continua : — Mon gracieux souverain, Pamphile, ce gros et boursouflé ignicole, n'a pas le droit de dire du mal de moi, car il a lui-même une méchante affaire sur la conscience. Hier, avant que vous ayez pris les rênes du gouvernement, il a voulu m'enlever de ce monde, moi qui suis le plus inoffensif des hommes et qui ne fais ici-bas obstacle à personne, au moyen de certaine poudre fine vulgairement appelée mort-aux-rats. Cette machination était principalement dirigée contre un mien ami, le jeune Ferdinand, que Votre Majesté a également fait élever, afin que dans l'avenir il pût vous faire honneur et vous divertir.

—Pur mensonge! s'écria Pamphile; j'ai offert de goûter moi-même du mets en question, mais un aide de cuisine a eu la maladresse de me le faire tomber des mains.

—Ce qu'il y a de fâcheux, reprit tranquillement Ingeram, c'est qu'un chien, le chien le plus grand et le plus intelligent de tout le château, qui avait été témoin de la querelle et avait tout entendu, s'est laissé entraîner par sa gourmandise (tant est fatal l'égarement des passions) à dévorer le mets répandu par terre, et que, peu de temps après, il a, permettez-moi de le dire, rendu l'âme, c'est-à-dire tout bonnement crevé. Je puis jurer que le régent

Hugo ou son fils, Humbercourt ou, pour le moins, Dietrich, écuyer de ce dernier, a trempé dans tout ceci, car j'ai vu de mes propres yeux ce Dietrich remettre à Pamphile la poudre en question.

Cette dernière nouvelle parut assez importante à l'empereur pour qu'il prît de plus amples informations. Dietrich se trouvait au nombre de ceux que la gravité de leurs blessures avait forcés de rester dans la ville. Conrad l'interrogea, et apprit de sa bouche que Humbercourt avait conçu depuis longtemps une haine violente contre le jeune Ferdinand, parce que, selon lui, ce dernier était trop familier avec la princesse Jeanne, et lui témoignait trop de dévouement. Conrad lui ayant garanti la vie et son pardon, il avoua que le jeune Humbercourt lui avait remis du poison, pour se débarrasser du serviteur de la princesse, de ce Ferdinand qui s'était distingué dans la guerre.

Baudouin et Conrad firent publier cette accusation afin d'inspirer plus d'aversion encore contre Hugo, contre son fils et contre son parti.—Mais où peut donc être resté ce Ferdinand? dit ensuite Conrad; malgré toutes nos recherches, nous n'avons pu découvrir sa trace nulle part. Personne ne sait non plus d'où il descend, quels sont et dans quel lieu vivent ses parents.

Le plus grand malheur de ce jeune homme, dit Ingeram qui venait d'accourir, c'est de s'être enfui, et peut-être de s'être joint aux rebelles et mis à la suite de Hugo, malgré les tentatives de ce dernier et de son fils pour se débarrasser de lui d'une façon si cavalière. Ce pauvre jeune homme a toujours été si malheureux : que de fois n'a-t-il pas pleuré de n'avoir aucune donnée sur ses parents. Sa Majesté l'empereur, disaient beaucoup

de personnes, l'a amené elle-même ici et a pourvu à tous ses besoins dans son enfance. Mais à cette époque, le noble Baudouin n'a confié à personne à quelle race, à quelles armes, ou à quelle profession appartenait l'enfant. « Ah! si le grand Baudouin vivait encore!—Telle était sa litanie de tous les jours, de tous les instants. — « Je pourrais devenir chevalier. » Et voilà qu'il sert dans la guerre contre son souverain légitime, qu'il combat pour ceux qui ont attenté à sa vie, et que, au lieu de se jeter aux pieds de son auguste protecteur et d'apprendre de sa bouche ce qu'il est en réalité, il s'enfuit et s'associe aux ennemis de son bienfaiteur. On prétend que l'homme est doué de raison, cependant cette conduite ne dénote-t-elle pas une véritable folie?

— Je n'ai pas un souvenir bien exact de cet enfant, dit Baudouin, mais je sais fort bien qu'à l'époque du soulèvement du Hainaut, mon cœur s'est ému en faveur de plusieurs enfants dont les parents avaient péri dans le sac de quelques villes. Ce jeune homme aura été de ce nombre. J'ai toujours eu aussi peu de mémoire pour mes bienfaits que pour les offenses de mes ennemis.

A la prestation solennelle d'hommage, l'abbé Ildefonse récupéra pour son couvent toutes les franchises et tous les biens qui lui avaient été enlevés. Conrad fut investi d'une grande et riche seigneurie, Robert-le-brun fut créé chevalier, et reçut en propriété le château et les terres d'un des chevaliers qui étaient restés sur le carreau. La vieille femme, qui naguère avait joué un si grand rôle comme prophétesse, fut ramenée dans la ville par les campagnards; et, à l'hôtel-de-ville, où les bourgeois donnèrent un grand banquet, elle fut placée à côté de

l'éloquent maître Ademar. (
s'entretinrent sur divers su
et l'on permit à la bourgeoisi
avait pas d'exemple jusqu
comporter, en présence de
était égale en naissance.

Grand nombre de nobles
et embrassé les premiers le
investis des biens de ceux qu
de bataille, ou qui avaient

L'abbé Ildefonse et les d
firent quelques remontran
clairvoyants la plupart de c
tions étaient prématurées.
devant la haute sagesse et
reur, dont le maintien maj
fermaient la bouche à tous l
avec esprit toute objection,
parût avoir.

Beaucoup n'exprimaient
secret ou dans l'intimité,
unanimes à dire hauteme
en pure perte qu'on avai
les qualités de noble et d
ment après son élévation,
toute l'arrogance d'un car
par des mœurs tellement i
bourgeoisie le fuyaient égal
adresser amicalement que
pour lui rappeler sa positio
altière et sauvage, n'avait
ménagement et l'avait trait

valiers, avec autant d'arrogance que si Conrad eût été dans sa dépendance et avait eu besoin de sa faveur. Et quand les nobles virent ensuite que l'empereur lui-même ne pouvait ou ne voulait mettre un frein à la conduite scandaleuse de ce grossier et ignoble vassal, il se manifesta un mécontentement général, et l'on se communiqua en secret des bruits étranges et de singulières suppositions.

Lorsque la ville fut calme, et qu'on eut adopté les mesures les plus nécessaires, que Baudouin eut reçu l'hommage de la plupart des autres cités du pays, qu'il eut mis au ban Hugo et son parti, et qu'il eut publié de nouveau le manifeste de ses droits, son histoire et la proclamation adressée à sa fille, on arma une nombreuse et vaillante armée pour se mettre en marche. Cette guerre paraissait, au plus grand nombre, très-facile à mener à bien. On entra gaiement en campagne avec les plus grandes espérances ; Conrad seul était sérieux et triste, parce qu'il se voyait forcé de laisser à Gand son fils malade. Robert-le-brun était un des principaux chefs et commandait un corps nombreux, dans lequel se trouvaient même plusieurs nobles.

Ingeram, qui était aussi resté à Gand, visitait avec assiduité Wachsmuth pendant sa maladie. Ce dernier parlait avec enthousiasme de Baudouin et de sa miraculeuse histoire, et s'étonnait de la bizarre destinée qui présidait aux événements de l'époque, et qui avait fait faire de si importantes découvertes.

— C'est vrai, répondit Ingeram; c'est une histoire mémorable, dont notre postérité s'étonnera encore dans ses heures de loisir.—Rien de surprenant qu'un père, un prince, revienne dans son pays, ni qu'on croie mort celui

qui est plein de vie; mais ce qui l'est, c'est que notre souverain soit devenu empereur, comme s'il suffisait de transporter un comte de Flandres au-delà des frontières pour le voir revenir transformé en empereur grec. Voilà qu'ayant échappé à la guerre, à la mort, à l'esclavage, il se fait ermite. Il vit en reclus dans sa cellule, et tous tant que nous sommes, nous n'en avons pas le moindre soupçon. Tout à coup arrive Robert-le-brun, qui avait précédemment détroussé maints voyageurs; d'un seul trait, il nous transforme un pauvre anachorète en un célèbre souverain et en un bon père. Notre Baudouin s'entend aussitôt à gouverner, comme s'il ne s'était jamais exercé à autre chose dans sa forêt. — Cependant les soucis et les dangers de la guerre, les prières et les pénitences ont quelque peu affaibli sa mémoire. Il ne reconnaît plus en moi cet ami qu'autrefois il a si souvent livré au fouet. Il ne conserve pas non plus le moindre souvenir de mon jeune Ferdinand, qu'il a élevé, s'il ne lui a donné le jour. Si tous ceux qui vont en Grèce y laissent leur mémoire, il n'est pas étonnant que les Grecs aient plus d'intelligence que tous les autres peuples. Si, pendant ce temps-là, nous avions aussi retrogradé, et que par faiblesse nous n'eussions pu remettre notre Baudouin, si demain ou après demain, le prince allait ne plus se rappeler votre père, ou ce qu'il a dit en diverses circonstances.

Cependant Hugo avait traversé les campagnes avec son escorte, mais non sans difficulté. Dans mainte contrée, il avait éprouvé une résistance ouverte, et s'était vu contraint de se faire jour par la force; dans beaucoup d'endroits, il n'avait osé s'arrêter qu'avec la plus grande circonspection, pour se reposer et continuer ensuite sa

route. Il avait aussi été reçu, par-ci par-là, en ami, et bien des chevaliers et des vilains se rallièrent à lui, parce que, la guerre étant ouvertement déclarée, chacun se crut obligé de prendre parti. S'il gagna des amis et des partisans, Conrad et Baudouin portèrent un coup terrible à sa cause en donnant de la publicité à la tentative qu'il avait faite d'empoisonner Ferdinand, car presque partout on ajouta foi à cette nouvelle. Ainsi s'avançait-il lentement, tantôt forcé de combattre, tantôt reçu en ami, et tout le monde n'aspirait qu'au jour où une seconde bataille déciderait du sort du pays.

Hugo éprouvait surtout beaucoup de contrariété de n'avoir pu emmener Jeanne avec lui ; il essuyait même beaucoup de reproches de la part de son propre fils, pour avoir montré trop peu de prévoyance, et pour avoir été cause, par son défaut de vigilance, de la réussite de l'attaque nocturne des ennemis. Tillen lui-même s'était presque séparé de son ami, et Hugo avait perdu, par cet événement, une grande partie de la considération dont il jouissait auparavant dans son parti.

On ne s'approchait que lentement de la forteresse de Mons. Hugo croyait ne pouvoir prendre une autre position pour présenter le front à un ennemi supérieur en nombre. Le château bien fortifié, la ville pourvue de tous les moyens de défense, les sujets fidèles et dévoués, et la province elle-même, qui s'était déclarée tout entière contre Baudouin, tout cela le déterminait, lui et les amis qu'il avait dans le conseil, à se diriger de ce côté, et à défendre de là leurs droits contre leurs ennemis, avec toute l'énergie dont ils étaient capables.

Jeanne rencontra dans sa fuite plus de difficultés encore. Au commencement Ferdinand parvint, à la faveur

des chemins détournés, à trav
qui l'accompagnaient, les b
n'avaient pas besoin de recou
parce que, dans les premier
en ces contrées les événeme
le bruit de la prise de la vill
princesse se répandit dans l
rent sur leurs gardes, et il fa
ruse, pour éviter les questi
pouvoir continuer sa route.
qu'elle était et malgré les bo
ne marchait que lentement,
la délicatesse de Jeanne. El
situation à l'improviste et sa
gnait, à chaque instant,
missent la main sur elle et
elle serait leur prisonnière ;
poursuivie et atteinte par de
il lui venait à l'esprit que c
réputation, et que les mécha
en mal. Dans le calme de la
si l'ermite ne serait pas le vé
pas son père. Accablée par
sions de toute nature, elle
et si malade qu'elle croyait
mettre en route le lendemai
l'empire des circonstances lui
pour surmonter avec héroïs
escorte était remplie d'admi
privée de soins, sans femme
plus mauvais temps, toute
gracieux et tout l'éclat de sa
ni se laisser abattre par tous

Ferdinand vénérait son héroïsme comme une apparition d'un monde plus élevé. Tous ses sens étaient enivrés pendant cette fuite, car il avait la conscience que c'était à lui qu'elle devait son salut ; l'étrangeté du sort de la princesse les avait rapprochés, il la voyait, il la servait sans cesse, il délibérait avec elle, il ne la quittait pas, et il pouvait donner les noms de devoir et de vertu à ce qui était pour lui le suprême bonheur. La princesse s'observait avec lui ; sa conduite était inégale et parfois contradictoire. Depuis cette scène extraordinaire où ils s'étaient déclarés et compris presque sans dire un mot, un trouble inquiétant s'était emparé du cœur de Jeanne. Elle ne concevait pas comment elle avait pu se laisser aller à cette inclination, ni ne se rappelait avec précision ce qui s'était passé et quelles paroles avaient été prononcées ; mais elle sentait que ce moment avait bouleversé tout son être, et marqué le point de départ d'une nouvelle époque de son existence. Elle voudrait pouvoir effacer de sa vie cette scène, et avoir encore à la traverser afin de se conduire avec plus de raison, de tenir un langage convenable, et d'éviter ce qui ne l'est pas. Elle s'était bien promis de traiter Ferdinand comme un étranger, la première fois qu'elle le reverrait, afin d'effacer en lui, autant que possible, le souvenir de cette entrevue, lorsque tout à coup elle lui fut confiée et lui dut et son salut et sa liberté. Mais les attentions délicates du jeune homme, sa sollicitude pour elle, sa conversation aimable et consolante firent que bientôt la princesse oublia sa résolution, et répondit à sa confiance avec la plus sereine amabilité. Parfois elle pensait à ce qu'il y avait d'étrange et d'aventureux dans sa situation, et alors elle se faisait violence pour observer une réserve dé-

daigneuse, et sa conversation devenait froide et indifférente. Mais s'apercevait-elle de la tristesse de Ferdinand, elle sentait aussitôt combien elle était injuste à son égard, et bientôt elle se montrait plus aimable que jamais avec toute la naïveté de la jeunesse.

— Que deviendrai-je s'il me faut encore vivre sans vous, dit Ferdinand, un soir qu'ils étaient arrêtés dans une auberge. Si vous vous trouvez derechef dans la compagnie de Hugo, et que je ne puisse qu'obtenir par-ci par-là un regard furtif de vos yeux? Quel sera dans l'avenir votre sort? Quel sera le mien? Quelles souffrances vous sont peut-être réservées? Quelle ruine m'attend peut-être?

— Mon ami, mon seul ami, dois-je sans doute dire, je ne sais quel langage vous tenir, que penser de moi-même. Toute vérité, toute conviction enracinée par ma vie entière, s'est effacée : les choses les plus incroyables se sont emparées de moi, et mon cœur, jusque dans ses profonds replis, n'est pas d'accord avec lui-même. Ou je suis une fille criminelle qui fuit volontairement son suprême bonheur, et viole ses plus saints devoirs; ou bien je suis entourée de piéges perfides qui m'enveloppent de plus en plus et m'entraîneront peut-être à ma perte. Les paysans, les nobles, les prêtres se jettent dans les bras d'un audacieux imposteur, foulant aux pieds mon bonheur, mes sentiments, leurs propres devoirs. Et puis-je savoir ce que trame encore l'astucieux Hugo, ce qu'osera entreprendre son fils audacieux? Souvent quand nous cheminions par le brouillard du matin, je pensais que ce serait un bonheur pour moi de n'être qu'une paysanne, se rendant au marché, et n'ayant pour mobile de ses actions, de sa reconnaissance, de son amour,

que les premiers devoirs, que les devoirs les plus naturels. Entourée des soins de parents pauvres, dont je consolerais la vieillesse, ne connaissant que le jardin, les champs, le bétail, cultivant le blé, les légumes, les fleurs, surveillant le petit patrimoine, le dimanche priant à l'église dans mes beaux atours, et renfermée dans une sphère si étroite que je serais tout à la fois à l'abri contre le grand bonheur et contre la misère. Quelle heureuse destinée! Que le Ciel ne me l'a-t-il donnée en partage!

Ferdinand soupira et dit ensuite tout ému : — Ces jours-ci, l'histoire du premier Baudouin, cet intrépide guerrier qui enleva si résolument la fille du roi de France, m'est revenue sans cesse à l'esprit. Il hasardait beaucoup plus alors que nous ne ferions aujourd'hui, si nous cherchions dans des montagnes lointaines une vallée tranquille pour y posséder, en oubliant le monde entier, beaucoup mieux que ce dont vous venez de faire un si attrayant tableau.

— Et mon pays? répondit la princesse; le livrer encore plus à la cupidité et à la méchanceté? Et moi-même condamnée à regretter toujours d'avoir méconnu la mission que le Ciel m'avait imposée? Ne nous abusons pas, mon fidèle ami, sur l'état de nos cœurs. Je serais toujours malheureuse comme quiconque méconnaît sa vocation, et s'y soustrait avec violence. Et que seriez-vous à vos propres yeux, si vous deviez vous dire un jour que vous avez causé mon malheur et celui de mon pays? Vous avez trop de bonté, trop de loyauté, trop de noblesse, pour sacrifier à un sentiment unique, à un rêve extravagant, tout ce que vous réserve la destinée. Vous pourrez encore être en butte au malheur, mais

il me semble qu'il vous est a
grandes choses. Il vous est d
en partage : n'avez-vous pas é
duire noblement et mener à
auxquels vous ne vous serie
seulement quelques semain
bourgeoisie, du village ou
enchaîné au point que vou
côtés, que deviendrais-je a
riez-vous vous-même? Mais,
ami, image de ma jeunesse, q
sormais, dussé-je même me sa
vers vous ce regard d'amour
qui me rend heureuse en vo
votre regard, votre voix rem
Indépendamment de toute
vous dois, toujours il régner
un sentiment doux et vif q
N'êtes-vous donc pas aussi he
que votre âme appartient en

Ferdinand contempla long
misérable je serais, s'écria-t-i
pas, si vos paroles douces et c
félicité mon esprit et mon
en pleurs s'endorment aux d
tous les désirs de cette ter
comme la nuit, les fleurs f
toute félicité céleste, même c
cela n'est-il pas uniquement
longtemps que nous, faibles
cette obscurité, ne sommes-
simples ombres qui ont pris

le but des désirs, de l'espérance, de l'amour? Non! ce n'est pas ce qui est terrestre et passager, mais ce n'est pas davantage ce qui est invisible, impérissable. Là, ne pénètrent plus les doux accents de l'amour; ce mur infranchissable repousse aussi le soupir le plus tendre, le regard le plus ravissant, les vers les plus gracieux. Là, plus de comparaison, pas d'images: l'austère vérité sans fard, sans déguisement, se contemple avec sérénité et sans relâche, et nous ne comprenons point, nous ne désirons point cette situation, l'amant surtout, qui sent si bien que le mensonge et la vérité, l'ombre et la lumière, le plaisant et le sérieux, toutes contradictions incompréhensibles, se lient et se confondent si intimement que ce serait un blasphème de vouloir dire: — Ceci est la terre, et là commence le ciel! O Jeanne! l'amour peut-il donc être autre chose qu'un sentiment terrestre? Il ne serait d'ailleurs pas éternel, nous n'aurions du moins aucun gage pour ce mot, si nous ne pouvions le lire dans un regard, dans un serrement de main, dans l'approche, dans le plus léger contact de la personne aimée. Oui, ma chérie, le ciel a pénétré la terre, et le délicieux printemps de ces deux mondes, c'est l'amour; et dans son parfum et dans son éclat, le ciel triomphe dans les forces de la terre, et ce qui est éternel ne pourrait se manifester sans ce qui n'est que passager, la lumière sans l'ombre. Et vous croiriez que l'un est inférieur à l'autre, ou entièrement périssable?

—Oui, mon ami, la pensée que la vie n'est que douleur, sans véritable présent, qu'elle n'est qu'un rêve du passé, une ombre de l'avenir, et que, dans l'amour, nous ne pouvons jamais non plus ni nous posséder, ni

nous comprendre entièrement, cette pensée s'est toujours présentée à mon esprit comme un nuage. Mais, après tout, où nous conduisent ces pensées rêveuses?

— O douce amie! dit Ferdinand en rougissant avec candeur, quand vous me tendez votre noble main, et que je sens sa douce pression, ce ne sont pas deux squelettes qui entrelacent leurs dix doigts noueux: l'éternité invisible me pénètre et remue mon âme. Ce qui s'est passé dernièrement n'était qu'un prodige, dont je n'avais pas la conscience: mais, si vous voulez accorder à l'infortuné le plus riche présent en aumône, une aumône qui le rende à jamais heureux, permettez-moi de prendre en ce moment un premier et dernier baiser, que ce souvenir devienne alors l'inépuisable trésor de ma vie!

Elle ne répondit pas; mais leurs lèvres se rencontrèrent de nouveau, restèrent longtemps collées les unes contre les autres, et, lorsque le baiser le plus passionné les eût séparées, Ferdinand se jeta sur un siége: un torrent de larmes s'échappait de ses yeux, et sa poitrine était si violemment agitée par des sanglots convulsifs, qu'on eût dit qu'elle allait se briser. Cette douloureuse disposition gagna Jeanne qui était déjà fort émue, et des larmes inondèrent également ses joues.

— Il faut donc, dit-elle lorsqu'ils se furent un peu remis, que nous éprouvions le sort le plus étrange, et le plus surprenant, des sensations dont la plupart des hommes se feraient à peine une idée. Dans notre fuite et notre délivrance, dans cette marche périlleuse et pénible, intervient comme de lui-même le chant d'un vieux poëte, et la fable et la vérité, et le merveilleux et le vulgaire s'unissent tellement que nous n'oublierons jamais ces jours-là. — Mais ne vous

est-il pas également venu à l'esprit que nous ferions peut-être beaucoup mieux de chercher à gagner immédiatement le territoire français? Si j'allais implorer en personne les secours du roi Louis? La route est plus longue, il est vrai, et plus dangereuse peut-être. Mais, à la tournure qu'ont prise les choses, puis-je attendre de Hugo du bonheur et un accueil bienveillant? Ne songera-t-il pas toujours plus à ses propres intérêts qu'aux miens?

— Nous déciderons cela aux environs de Mons, répondit Ferdinand. Si une fois nous y sommes, il nous sera facile de gagner la France. Si vous ne vous rendez pas vous-même à Paris, (ce voyage exigerait peut-être trop de temps, et si l'on venait à en être informé, ce qui serait à peu près infaillible, il fournirait à vos ennemis l'occasion de faire échouer vos projets) je puis, si vous restez à Mons, voler d'autant plus rapidement auprès du roi, et vous amener d'autant plus vite le secours que vous implorez.

Cependant la petite troupe se rapprochait de plus en plus des frontières, et elle parvint à échapper à toutes les poursuites. Les paysans des villages où elle était obligée de prendre du repos, croyaient voir en Jeanne une dame qui allait en France retrouver son mari. Les éclaireurs de Conrad ne la rencontrèrent jamais, mais souvent Ferdinand entendit parler d'eux, et il sut les éviter avec beaucoup d'habileté. Rarement troublés ou entravés dans leur marche, nos voyageurs arrivèrent enfin aux environs de la ville de Mons. Là, les campagnes étaient partout hostiles à Conrad, tout le monde se montrait zélé partisan de Hugo, et regardait Baudouin comme un impudent im-

posteur. Comme ils sortaient un soir d'un bois épais, dont ils avaient suivi à grand'peine les sentiers difficiles, une troupe de cavaliers, beaucoup plus nombreuse que la leur, vint à leur rencontre. Il était impossible de rebrousser chemin; aussi, s'avancèrent-ils, résolument et le glaive nu, au-devant de cette troupe qui accourait au grand trot. Bientôt on reconnut à sa tête Humbercourt, qui, de son côté, ne tarda pas non plus à distinguer Jeanne. Sans saluer, sans questionner, sans donner aucune marque de politesse, il se précipita sur Ferdinand, en s'écriant d'une voix rude : — Ah! ravisseur, nous nous rencontrons donc enfin?

— Je ne suis pas un ravisseur, répondit Ferdinand; je vous amène ici la princesse, qui, sans moi, se trouverait au pouvoir de Conrad.

Jeanne voulut parler, mais, dans sa fureur, Humbercourt n'écoutait rien: — Tu mens, s'écria-t-il; alerte! arrivez mes gens, emparez-vous de lui, ou taillez-le en pièces! En disant ces mots, il se précipita le glaive en main sur Ferdinand et avec tant d'impétuosité que le jeune homme eut de la peine à parer cette attaque imprévue. Ils combattirent avec acharnement, mais tout à coup l'épée s'échappa des mains de Humbercourt, écumant de rage: Ferdinand venait de le blesser au bras. Humbercourt recula, et sans faire attention à Jeanne, il appela de nouveau son escorte; cependant les cavaliers de Ferdinand se mirent sur la défensive, lui-même renversa de son cheval un des agresseurs, puis il étendit la main vers Jeanne en signe de salut, piqua des deux, et disparut dans le bois voisin. Ses compagnons restèrent dans la plaine.

Alors seulement la princesse parvint à s'expliquer avec

Humbercourt. —Ce qui prouve que nous venions en amis, dit-elle, c'est que je m'avançais volontairement au-devant de vous, et que mes compagnons de voyage avaient l'attitude la plus calme. Sans Ferdinand, je n'aurais pu sortir de Gand, le château se trouvant assiégé de toutes parts.

— Quand même il vous aurait sauvée, répondit Humbercourt, il n'en est pas moins votre ravisseur! Pourquoi n'avons-nous pas appris depuis longtemps que vous vouliez vous rendre auprès de nous? Et où est-il donc maintenant, le misérable? Si sa conscience était nette, il pouvait rester et se présenter devant mon père.

Hugo sortit de la ville pour venir à leur rencontre, et se montra charmé de revoir la princesse, et de l'avoir sous sa protection. Il se fit raconter sa miraculeuse délivrance, son voyage, et tout ce que Ferdinand avait fait pour elle. Il loua le petit Ingeram d'avoir tout préparé pour la fuite avec tant de soin et de prévoyance, mais il le blâma avec amertume, ainsi que Ferdinand et la princesse elle-même, parce qu'aucun d'eux ne l'avait informé ni des préparatifs des bourgeois, ni du danger.

A l'entrée de la princesse dans la ville, il s'y manifesta une allégresse générale: les troupes et les habitants étaient dans une grande joie, la musique et les chants retentissaient partout, et la nuit se passa tout entière en fêtes, en danses et en festins.

Hugo dit à son fils : — Tu es toujours trop prompt et trop irréfléchi. Jamais tu n'es raisonnable ! Jamais tu ne songes à tes projets ! Comme ton écuyer Dietrich t'a gravement accusé à Gand, je suis aujourd'hui plus convaincu que jamais que ce Ferdinand, malgré sa bravoure, et quoiqu'il t'ait sauvé la vie, n'est rien moins que bien

intentionné à notre égard, que nous devons moins que jamais nous fier à Jeanne, et qu'elle a donné son cœur à ce jeune aventurier.

Cependant Baudouin s'était approché de Mons avec son armée. Une grande partie du pays l'avait déjà reconnu; il craignait seulement que beaucoup de ses partisans ne repassassent aussi facilement à l'ennemi qu'ils s'étaient empressés d'embrasser sans examen sa propre cause. Il était irrité contre Robert-le-Brun, qui, par la grossièreté de ses manières, soulevait contre lui une foule de nobles, dont un grand nombre ne laissaient échapper aucune occasion d'exprimer leur mécontentement d'avoir un pareil compagnon d'armes. Quelques-uns des plus anciens membres de la noblesse s'étaient déjà retirés dans leurs terres, sous prétexte que la guerre était, à vrai dire, terminée; et Conrad n'osait pas les sommer sérieusement de servir leur prince, comme vassaux, de crainte qu'une déclaration publique n'en fît chanceler d'autres. Son fils Wachsmuth, dont l'état s'était un peu amélioré, l'avait suivi, et recevait des soins dans un château du voisinage, où Baudouin avait établi son quartier-général. L'extrême faiblesse de ce jeune homme, qui le tenait toujours à deux doigts du tombeau, affligeait son père et le rendait de jour en jour plus sombre et moins actif.

Baudouin se rendit enfin auprès de Conrad, pour se plaindre de lui : — Mon plus fidèle ami, lui dit-il, je ne reconnais plus en vous ce premier zèle qui a su ramener à moi tous mes fidèles sujets. Vous vous

abandonnez trop à la douleur, et vos chagrins influent sur vos affaires, et sur le gouvernement. La crainte de la mort de votre fils, qui ruinerait toutes vos espérances, provoque en vous ce découragement, cette indécision. L'amour pour votre prince et pour votre pays ne serait-il donc pas assez fort pour soutenir votre énergie? Wachsmuth, il est vrai, si Dieu le rappelle, ne pourra devenir mon gendre; mais vous n'en resterez pas moins mon premier, mon plus intime ami. Je vous ai déjà témoigné ma reconnaissance, et vous êtes maintenant plus riche que vous ne l'avez jamais été; mais je veux désormais encore vous montrer en toute occasion combien je sais reconnaître vos services, et combien je cherche à les récompenser. Demandez, et vous serez plus tôt fatigué de former des désirs que moi de les satisfaire.

— Mon gracieux souverain, répondit Conrad, il est vrai que le dépérissement de mon fils et la crainte de voir ma lignée s'éteindre avec lui m'ôtent le courage d'envisager l'avenir; mais cette légitime douleur n'altérera ni ma fidélité, ni mon dévouement. Ma vocation, vous le savez, est la retraite et la religion. Votre apparition imprévue a pu seule m'arracher à la solitude et me rendre aux affaires de ce monde. Mais dès que la paix sera rétablie et que je vous verrai prendre, sans obstacle, possession de votre trône légitime, je me retirerai de nouveau dans mes bois, comme il convient à mon âge.

— Et le service de votre prince, vos sages conseils, dont il a besoin, mes prières, les instances du pays ne pourraient-ils changer votre résolution?

— Je vois bien, répondit le comte, que votre sagesse peut suffire à tout. Mon humeur morose, ma tristesse

vous troubleraient et vous entraveraient beaucoup plus que mes lumières ne pourraient vous aider.

Cependant beaucoup d'amis et d'auxiliaires de Hugo s'étaient réunis autour de lui à Mons. Tillen s'était montré infatigable à haranguer des chevaliers et des nobles pour les gagner à sa cause. La loyauté de son zèle en avait convaincu un grand nombre, et son nom pur et sans tache semblait, pour beaucoup, un sûr garant que lui et Hugo combattaient pour la bonne cause.

Ingeram s'était joint à quelques nobles qui avaient répondu à l'appel de Hugo, et il lui était permis, comme autrefois, de se présenter librement et sans obstacle chez la princesse. Lorsque Hugo l'aperçut pour la première fois, il entra dans une telle colère qu'il l'accabla d'injures.

— Je ne puis comprendre pourquoi ce vieillard furieux me cherche querelle, dit Ingeram quand le comte se fut éloigné. C'est moi, il est vrai, qui ai dévoilé l'ignominie de Dietrich, et sans ma surveillance, Ferdinand n'existerait peut-être plus; mais ne faut-il pas vivre et laisser vivre? Je ne veux pourtant pas aller rejoindre Baudouin dans son camp, et le reconnaître pour le véritable souverain; et quand même je le ferais, que pourrait y perdre le pays, ou qu'y pourrait gagner Baudouin? Ou bien pense-t-il que quelque autre comte Conrad veut me transformer moi-même en prince régnant? Je vois combien peu ce poste est agréable, et je ne désire pas me voir élever sur le pavois.

En ce moment Hugo rentra furieux; Jeanne elle-même pria Ingeram de s'éloigner immédiatement et d'éviter le comte. Hugo avait l'air plus solennel encore et plus grave que d'ordinaire. — Je vais, dit-il, vous

entretenir une dernière fois, princesse, d'un sujet que vous avez toujours éludé, avec plus ou moins de répugnance et d'opiniâtreté. Mais, si vous ne vous aveuglez pas entièrement, si vous ne foulez pas sciemment aux pieds toute raison, vous devez sentir vous-même combien les circonstances, la détresse du pays, les nécessités de la guerre et vos propres dangers réclament de vous la résolution et la démarche contre lesquelles vous vous raidissez si mal à propos; si vous résistez plus longtemps, si vous continuez à méconnaître ce qu'exige votre salut et celui du pays : que toutes les calamités que vous aurez provoquées retombent sur vous-même! Il faut absolument que vous fassiez choix d'un époux; vous ne pouvez rester sourde, à cet égard, aux vœux du pays entier. Alors renaîtraient le calme, la force, l'union, et vos ennemis disparaîtraient comme la neige aux chaleurs du printemps. Un époux, un prince s'unissant à vous, et appuyé sur vos droits incontestables, peut gouverner bien autrement que vous, qui êtes une princesse jeune et inexpérimentée, et que votre représentant. Devant lui, l'imposteur disparaîtrait tout tremblant, et la noblesse et la bourgeoisie rentreraient bientôt d'elles-mêmes dans le devoir.

— S'il en est ainsi, répondit Jeanne, accordez-moi du temps, et entamez vous-même des négociations avec quelque jeune prince de l'étranger ou du voisinage.

— Vous savez fort bien, répliqua Hugo, que vos sujets préfèrent être gouvernés par un de leurs propres concitoyens qui seuls comprennent nos droits et nos franchises, et la constitution particulière de la Flandre. On a toujours

remarqué qu'un prince étranger avait beaucoup de peine, beaucoup de répugnance à se résigner à des restrictions dans l'exercice de son pouvoir, car nos anciennes chartes accordent à la noblesse, à la bourgeoisie et aux villes de bien plus grandes libertés que celles dont elles jouissent dans les autres pays. Alors le souverain blessé implore de ses amis et de ses parents du secours contre ses propres sujets, et il finit par être obligé de faire à ces étrangers des sacrifices beaucoup plus grands que ceux que les regnicoles exigeraient jamais de lui. On craint la guerre, le morcellement du territoire, on redoute d'être impliqué dans les guerres étrangères qui consument les forces de notre pays. Si vous choisissez, au contraire, un des premiers personnages de votre pays, appartenant à une famille puissante, ancienne et considérée, vous serez à l'abri de toutes ces inquiétudes.

— Vous me forcez toujours à vous réitérer, dit Jeanne en rougissant, la réponse que je vous ai déjà faite si souvent.

— Voyez seulement, poursuivit Hugo avec un calme apparent, combien la position est déjà critique. Demain ou après-demain, il faut livrer la bataille décisive. Moi, mon fils et nos amis, cette ville et quelques châteaux, voilà ce qui vous reste encore de votre pays. Si nous sommes défaits, si nous sommes contraints de nous séparer de vous, alors vous serez entièrement perdue, et livrée à la merci, aux caprices d'un imposteur de bas étage, à qui vous devrez une obéissance illimitée comme à un père légitime. Il vous mariera peut-être, sans même vous consulter, à son Robert-le-Brun ou à quelque autre aventurier échappé ailleurs au gibet.

— Arrêtez ! s'écria Jeanne, modérez votre emportement et ce langage inconvenant, dont vous me dispenseriez, si vous aviez encore au fond du cœur la moindre considération pour moi. Vous oubliez que je suis votre souveraine, et que ni le malheur, ni la défection de tous mes vassaux ne peuvent me ravir ce titre.

— Vous avez raison, répondit Hugo, et bientôt peut-être vous aurez besoin de tout votre orgueil et de toute votre force d'âme. Cependant une espérance me reste encore. Demain, avant que tout peut-être soit perdu par une bataille décisive, j'irai trouver l'imposteur dans son camp, avec mes amis et avec ceux qui me sont restés fidèles. Il lui faudra supporter mes regards et mes discours ; ceux des siens qui ne sont qu'abusés et qui ne nourrissent pas de mauvaises intentions se sépareront de lui. Il n'osera persister dans son mensonge impudent, car il sait bien que jamais il ne pourra me tromper. Je veux aller le confondre, afin que ses fidèles, ses héros, ses soldats voient bégayer et trembler le misérable, et abandonnent sa cause. S'il est enfin démasqué, si je vous ramène repentants les vassaux qui se sont ralliés à lui, vous devrez encore ce bienfait à l'homme que vous n'avez gratifié que de votre haine.

— Si je vous ai paru jusqu'ici ingrate, répliqua Jeanne, pardonnez à mon inexpérience, qui n'a peut-être pas suffisamment compris où et comment vous m'avez servie. Il me semble que la perte de Gand, et par suite, celle de la plus grande partie de mon territoire peut sans injustice être imputée à votre négligence. Et, si vous avez la puissance, si vous vous

croyez la force de confondre et de désarmer, par un regard et par un mot, ceux que vous appelez rebelles, que n'avez-vous usé plus tôt de cette faculté, avant que la guerre éclatât?

—J'ai été surpris, comme vous l'avez dit vous-même, répondit Hugo en s'efforçant de comprimer sa colère prête à éclater. Je n'étais préparé ni à cette ruse infâme, ni à la trahison des bourgeois de Gand; mais depuis, j'ai réuni des preuves, des renseignements, des témoins, qui démasqueront, aux yeux de tout homme impartial, cet audacieux imposteur, et le confondront lui-même. S'il persiste opiniâtrément dans son crime, il est au moins certain que les meilleurs et les plus puissants de ses amis embrasseront notre cause; et s'il ose néanmoins tenter le sort des armes, il est perdu, ainsi que son astucieux instigateur Conrad. Mais, si je reviens avec cette double victoire, vous ne rejetterez plus aussi dédaigneusement ma demande, mes prières, mes vœux les plus chers; vous ne repousserez, vous ne briserez pas plus longtemps le cœur de mon brave fils, qui se consume d'amour pour vous. Vous comprendrez enfin combien votre intérêt se lie au nôtre, et vous renoncerez à cette obstination, qui ne sied pas à une souveraine et qui rappelle trop les jours de votre enfance.

— Comte Hugo! s'écria Jeanne avec quelque amertume, épargnez-moi, une fois pour toutes, et ces demandes et ces reproches inconvenants. En votre présence, je sens jusqu'à la dernière évidence que je ne suis plus une enfant! J'irais me sacrifier à votre fils, à ce jeune homme incivil et grossier, dont chaque regard, chaque parole m'offense et me blesse? Et je

considérerais ce sacrifice comme un bonheur pour moi, et même comme un devoir imposé par la reconnaissance? Quelle pauvre opinion vous avez d'une personne bien élevée, d'une princesse souveraine! Mon refus serait de l'enfantillage? Que vous ne connaissiez ni ne sachiez apprécier ni le cœur humain, ni mes sentiments, que vous vouliez m'imposer si brutalement le plus grossier et le plus brutal des hommes, cela trahit, permettez-moi d'imiter votre propre langage, une très-pauvre intelligence peu propre à gouverner un pays tout entier.

—Pensez-vous? pensez-vous? s'écria Hugo, en marchant à grands pas dans la salle; puis il s'arrêta et fixa sur la princesse un regard courroucé et scrutateur. —Est-ce là, reprit-il après quelques instants de silence, votre dernière réponse, votre réponse définitive?

— Oui, répondit brièvement Jeanne; j'aimerais autant me laisser imposer pour mari Robert-le-Brun lui-même que votre Humbercourt; je ne pourrais pas y perdre.

A peine eut-elle prononcé ces mots, qu'elle s'en repentit et rougit de la passion et de la colère qui avaient trop dominé son cœur. Elle fut saisie d'effroi, en voyant Hugo éclater de rire, lui tourner le dos, et la toiser ensuite, d'un air de mépris, de la tête aux pieds. — En vérité, dit-il en grinçant les dents, Robert lui-même; et pourquoi pas? Si un bâtard inconnu est jugé digne qu'on le caresse, qu'on coure avec lui par monts et par vaux, qu'on se promène avec lui solitairement et dans l'intimité, Humbercourt pourrait bien finir par éprouver quelque scrupule d'accepter ce cœur par trop humble, qui ne s'abaisse que trop volontiers.

Nous connaissons bien la cause de votre refus : elle n'est plus un secret pour le pays. Et quel crime, quel projet coupable ou quelle trahison retiennent encore loin d'ici ce jeune vagabond? S'il revient, la torture saura bien lui arracher l'aveu des plans qu'il a concertés avec vous, ou contre vous, avec des ennemis du dehors.

A ces mots un sentiment d'horreur s'empara de la jeune princesse. Le regard enflammé, et ouvrant de grands yeux, comme si elle eût voulu les lancer à la face de son adversaire, elle s'écria : — Empoisonneur! ne te représente jamais devant moi! je prendrais plutôt pour conseiller le dernier de mes sujets.

— Le bon seigneur Ingeram, par exemple, dit Hugo d'un air railleur, et il quitta l'appartement. Quant à la princesse, elle se jeta épuisée sur sa couche. Le regard, qu'elle venait de lancer à ce furieux, lui occasionnait une douleur si violente aux yeux et au cerveau qu'elle craignait de devenir aveugle, car tous les objets papillotaient autour d'elle sous des formes incertaines. Elle pensait mourir, tant elle sentait ses forces brisées, et sa vie s'échapper entièrement. Lorsqu'après une heure de douleurs indicibles, elle parvint enfin à pleurer, elle se trouva soulagée dans sa honte et dans son repentir. Elle ne conçut pas comment elle avait pu en venir à cette scène, comment elle avait pu en quelque sorte la provoquer; elle fut effrayée d'elle-même, et de l'immense colère qui s'était élevée dans son âme. Jamais elle n'aurait cru, ni même soupçonné qu'elle pût se livrer à une violence capable de lui faire tout oublier. Elle se trouvait si malheureuse et si méprisable, la vie même lui paraissait si misérable et si triste que son regard errant ne pouvait se fixer sur aucun objet, ni s'arrêter à

aucun souvenir. Comme d'une profonde obscurité surgit enfin dans son cœur un sentiment vague et consolant, celui d'avoir exprimé cette passion pour Ferdinand, pour son plus fidèle ami en butte à la persécution; et la honte et le repentir, de même que toutes ses douleurs, semblèrent s'affaiblir à cette pensée.

Le lendemain tout le camp de Baudouin était dans la plus grande attente et dans le plus grand émoi. On avait appris qu'une députation, à la tête de laquelle se trouvait le Régent, Hugo lui-même, s'y présenterait pour s'entendre avec l'empereur et les siens sur quelques objets d'une haute importance. Hugo sortit de la ville accompagné de son fils, du fidèle et sage Tillen, ce Nestor des chevaliers, et d'un grand nombre d'autres de ses plus intimes. Dans le camp de Baudouin, personne n'était aussi impatient de connaître le résultat de cette mission et de cet entretien, que le comte Conrad, qui ne concevait pas pourquoi Hugo avait sollicité cette entrevue, ni pourquoi Baudouin y avait consenti, puisqu'il était tout à fait impossible que les parties pussent s'accorder en aucune façon.

Baudouin, dans tout l'éclat de la pourpre impériale, siégeait sur un trône, au-dessous duquel se trouvaient Conrad et le pâle Wachsmuth, qui avait, ce jour-là, quitté, pour la première fois, la chambre. Des deux côtés se tenaient quelques vieux conseillers, les uns assis, les autres debout, et l'abbé Ildefonse, placé tout près du trône. Un peu en arrière, on apercevait Frédéric et d'autres jeunes chevaliers.

En entrant dans la grande tente magnifiquement décorée, Hugo jeta un regard étrange et fugitif sur Conrad, et porta ensuite les yeux sur Baudouin, dont

le port était plein de majesté et qui le considérait lui-même. Frappé par le regard de l'empereur, Hugo, qui était entré fièrement et d'un pas assuré, parut éprouver de l'embarras, car il s'inclina plus profondément et plus humblement qu'il n'avait dû avoir l'intention de le faire, ou que ne le permettait le but de cette visite. Sur un signe de Baudouin, et pendant que Conrad et les autres s'étaient levés, on présenta des siéges à Hugo, au baron Tilleu, et à quelques autres personnes de la suite, et, après un long silence, Baudouin dit enfin :

—Que demandes-tu, comte Hugo, ici dans mon camp, au pied de mon trône? Toi, le plus grand d'entre mes ennemis, toi, mon vassal, qui me fermes ma bonne ville de Mons, et qui appelles aux armes contre moi mes bourgeois et tant de nobles de renom?

Hugo se leva, regarda hardiment son interlocuteur et répondit d'un ton ferme : — Tu m'interroges, toi qui te donnes le nom de Baudouin? tu m'interroges, moi qui ne suis ici que pour t'adresser des questions? Et je ne viens pas te parler de mon propre mouvement, ou poussé uniquement par mon orgueil; mais la princesse, la voix du pays tout entier, parlent par ma bouche. Comment! téméraire! tu oses prendre le nom de Baudouin, prince de Flandres, le nom d'empereur? Arracher à la noble et légitime princesse son pays, sans preuves, sans droits, sans raisons, et soulever contre elle ses fidèles sujets? Je suis venu, accompagné de ce noble seigneur, dont la calomnie même n'ose tenter de ternir la vertu, et avec tous ces chevaliers jeunes et vieux, te demander solennellement et au nom de Dieu, si, touché enfin des malheurs du pays, mû par ta conscience, tu ne veux pas rétracter ce mensonge, revenir

à la vérité, et avouer que tu n'as fait que tromper ceux qui ont pris part à ton aventure, que tu n'es ni prince, ni souverain, ni Baudouin, mais un rêveur, un fou, qui, saisi d'une vaine espérance, poussé par la démence, promène dans le pays l'étendard sanglant de la révolte, pour perdre ceux que tu nommes tes sujets, et pour faire le malheur de celle que tu prétends aimer comme ta fille. Si tu te reconnais coupable, ton aveu et ton repentir seront un motif de te pardonner, un premier pas vers ton amendement. Que la prière, la solitude, les pèlerinages et les pénitences te fassent obtenir ensuite le pardon de ce juge dont l'œil équitable et impartial est ouvert sur nous tous et pénètre nos pensées les plus secrètes. Dépouille-toi donc ici devant nos yeux, devant les yeux de ces hommes qu'aucun prestige ne peut éblouir, de cette majesté d'emprunt; car cette couronne, ce sceptre, ce siége élevé, cette attitude digne ne suffisent pas pour nous faire croire à tes fables; chacun, même le dernier des hommes, peut s'en parer, chacun peut jouer et imiter le souverain; mais la vérité et le droit, la vertu et l'amour de la patrie ne fléchiront pas le genou devant ce trompeur étalage.

Tout le monde s'entre-regarde avec surprise. Un murmure approbateur s'élève dans la suite de Hugo, tandis que le jeune Frédéric et un grand nombre de ses amis expriment hautement leur indignation. Tous sont émus; l'Empereur seul, sans changer de visage, et après avoir promené un tranquille regard sur l'assemblée, dit alors d'une voix sonore, et d'un ton majestueux, mais bienveillant : — Hugo, les paroles que tu viens de prononcer ne me blessent nullement, je ne me plains pas de t'entendre tenir ce langage, car un

fidèle sujet doit parler de la sorte, je me plains seulement que tu ne me l'aies pas fait entendre plus tôt. Si mon histoire miraculeuse, ma délivrance des plus extraordinaires, et tout ce qui m'est arrivé, ne te semble qu'une fable, inventée par la ruse et par l'imposture, je te le pardonne encore, comme à tous ceux qui se refusent à me croire; car mon sort est vraiment si unique, si différent de toutes les autres destinées étranges, que, celui qui d'ailleurs ne me connaît pas ou ne me reconnaît pas, peut difficilement ajouter foi à l'écrit et au récit que j'ai publiés dans le pays. Je te demanderai seulement si tu ne penses pas que, pour tromper plus facilement, la ruse et l'imposture auraient pu trouver une meilleure invention, quelque chose que la foi des hommes accueillît plus facilement. Mais ce que je blâme en toi, mon Hugo, c'est de n'être pas venu plus tôt, si tu doutais, demander l'explication de tout ce qui te semblait inconcevable; car, loin de craindre qu'on n'examine mes assertions, je le désire plutôt, parce que la vérité et moi nous ne pouvons que gagner à cela. Et si ceux qui m'interrogent sont de nobles et vieux amis, des intimes (et tu es tout cela, mon Hugo), il ne me sera que plus facile de me justifier. Quand même tu m'aurais offensé, dans les troubles de ces derniers temps, la plus grande offense même ne pourrait étouffer dans mon cœur la reconnaissance dont je te serai toute ma vie redevable.

Je n'oublierai jamais les services que tu m'as rendus avant mon départ pour la Grèce; cette époque, notre ancienne intimité, notre touchante amitié ne s'effaceront jamais de ma mémoire. Tu as ensuite contribué à protéger mon pauvre pays orphelin et à le préserver,

autant que possible, des troubles et de la guerre civile. Aussi me disais-je en remettant le pied sur le sol de ma patrie : — Ton Hugo sera l'un des premiers à venir au-devant de toi, en versant des larmes de joie. Comme tu avais été si longtemps le protecteur et le soutien de ma fille unique, de ma fille chérie, j'étais si convaincu de ton empressement, que je songeais déjà aux moyens de te témoigner ma gratitude, de récompenser ta fidélité éprouvée, et de t'attacher à mon cœur par des liens plus étroits que ceux de la reconnaissance et de la rémunération. Tu dois bien savoir et bien sentir ce qu'un père peut donner en retour du bien qu'on fait à son enfant, car tu as à tes côtés un fils plein d'espérance, un jeune homme qui a déjà prouvé sa valeur aux miens et à moi-même, et qui n'est aveuglé que par cette même erreur, qui tient aussi ton esprit enchaîné. Ancien ami de ma jeunesse, rentre donc dans le devoir pour devenir l'appui de ma vieillesse, et je te remercierai pour toutes tes offenses, et je récompenserai royalement ton zèle; car tout ce que tu as fait, tu ne l'as fait, quelque grande que fût ton erreur, que par amour pour moi et pour ton pays, aussi loyal ami que fidèle vassal, aussi vaillant que dévoué, coupable seulement de n'avoir pas commencé par cette visite, par laquelle tu finis aujourd'hui.

Tous les assistants s'entre-regardèrent, visiblement émus ; le vieux baron Tillen pleurait et semblait vouloir se jeter aux pieds de l'Empereur; mais Hugo l'en empêcha par un mouvement rapide, et prit de nouveau la parole : — Tout ce que tu viens de dire ne me prouve que ton intelligence et ton habileté à faire des dupes. Si tu es l'homme rusé pour lequel je te

prends, ce langage est celui qu'il te convenait le mieux de tenir. Mais prouve-t-il en rien que tu sois réellement Baudouin? A quoi te reconnaîtrai-je, moi, Hugo, que tu appelles ton ami d'enfance? Si tu ne peux me donner des preuves qui me paraissent aussi claires, aussi irréfragables, aussi palpables que les tapis de cette tente, que ce parquet sur lequel je marche, je resterai ton ennemi, et je provoquerai, de tout mon pouvoir, les amis de la vertu et de la patrie à tirer le glaive contre toi et contre les tiens.

— A ce caractère ferme et inflexible, je reconnais bien mon Hugo, répondit Baudouin avec douceur. Pardonne-moi donc, que cette honorable assemblée me pardonne aussi, si je te rappelle des faits dont le récit, si tu étais moins inflexible, ne conviendrait pas à la dignité de cette entrevue. Te souviens-tu encore que, lorsqu'on nous a armés chevaliers, tous deux en même temps, nous nous sommes égarés seuls, le soir de ce jour d'ivresse pour nous, près d'Anvers, dans de frais jardins, remplis de fleurs odorantes? que je te confiai tout, le bonheur de mon amour, ma convention secrète avec ma fiancée, dont les parents s'opposaient à notre union? Nous songions follement tous deux à cette ancienne tradition du premier Baudouin de Flandres, qui enleva sa bien-aimée au milieu de la traversée d'Angleterre en France. Je résolus de tenter, avec ton secours, la même aventure. Je promis alors de fonder un ordre de l'amitié, une association dont aucun membre ne pourrait dissimuler à un autre, même une seule de ses pensées. Possèdes-tu encore la bague d'or, surmontée d'un rubis, dont je te fis alors présent en commémoration de cet instant, et comme gage de notre confraternité? Alors,

comme premier initié, tu m'as confié.... Oh ! qu'on est, dans ces années de jeunesse, bien plus fou et bien meilleur que dans les années de sagesse que l'âge amène ! — Pardonnez-moi, mes amis, l'émotion dont je ne puis me défendre au souvenir de ces heureux jours. — Te rappelles-tu, mon Hugo, que tu m'as avoué alors, en versant des larmes, que tu avais l'intention de rompre avec celle à laquelle tu étais déjà fiancé ? Cette Adélaïde, cette séductrice, qui, bientôt après, finit par tomber dans l'ignominie, avait changé ton cœur. Je priai, je suppliai, je pleurai, je te fis observer que tu allais déchirer le cœur à ta noble fiancée, que tu allais attirer sur ta tête le mécontentement, le ressentiment du prince et de sa famille ; et comme, tant cette enchanteresse t'avait subjugué, tu persistais cependant dans ta faute avec une opiniâtreté inébranlable, n'ai-je pas eu recours, rien que pour te sauver, à la faiblesse la plus indigne d'un chevalier, ne t'ai-je pas confié qu'Adélaïde m'avait également accordé ses faveurs, ne t'ai-je pas désigné un signe particulier qu'elle avait sur le corps ? — Mais assez ! si tu peux douter encore, je n'ajouterai pas un mot de plus, et je regretterai même ceux que je viens de prononcer, car ils auront été adressés à un homme qui n'en est pas digne.

— Non ! Non ! s'écria Hugo profondément ému, en se prosternant devant l'Empereur, et il embrassa ses genoux en sanglottant : non, tu es Baudouin lui-même, mon auguste souverain; hélas ! nul autre mortel ne pouvait connaître cet épisode de ma vie.

—Tombe donc dans mes bras, ami fidèle et cher qui reviens à moi, s'écria Baudouin, en relevant Hugo prosterné; puis il se leva et le pressa tendrement sur son cœur.

A ce spectacle, un tumulte général s'éleva dans la tente. Le vieux baron Tillen fut le premier qui prêta à son souverain reconnu le serment de fidélité. L'Empereur lui-même conduisit son Hugo au pâle Conrad, et ces deux hommes durent s'embrasser pour renouer leur ancienne amitié. Humbercourt fut plus étonné qu'ému, et Wachsmuth s'étant levé pour quitter la tente en s'appuyant sur le bras d'un valet, le farouche jeune homme se dirigea d'un autre côté, comme s'il ne l'avait pas remarqué. Profondément ému, Conrad suit les pas de son fils défaillant. L'Empereur retourne à cheval à son château avec le comte Hugo, afin d'y recevoir plus tendrement encore, dans l'intimité, l'ami qu'il vient de retrouver. Hugo chevauche avec son fils près de Baudouin, et l'escorte qu'il a amenée de la ville, est dans la joie de voir l'heureuse issue du différend.

Cependant, lorsqu'elle se fut un peu remise de ses douleurs, Jeanne écouta de nouveau avec plaisir les discours et les plaisanteries du vieil Ingeram, et elle se dit que le comte Hugo n'avait pas si mal fait en l'engageant à choisir pour son conseiller cet homme simple et loyal.—Il n'aurait rien pu m'arriver de pire que ce que j'éprouve, pensa-t-elle; qu'ai-je donc gagné à confier jusqu'ici la direction de mes affaires à ceux qui passent généralement pour les plus sages? Toute méchanceté ou toute sottise renferme donc une prophétie?

Ingeram était ce jour-là de si bonne humeur qu'il parvint à lui rendre un peu de sérénité. — Que penses-tu d'une princesse, lui demanda-t-elle, entre autres? Quelle est sa vocation? Comment doit-elle se conduire?

— Sa vocation est de se laisser gouverner, afin d'ap-

prendre à régner sur les autres ; car on ne peut enseigner à autrui ce qu'on n'a pas appris soi-même. Pour vous, belle princesse, vous n'avez pas besoin d'un mari brutal pour apprendre à obéir, car vos tuteurs vous ont instruite et exercée dans la pratique de cette vertu, presque au-delà des bornes. Mais il est une autre obéissance, beaucoup trop délicate pour notre terre massive qui est pétrie des débris de mondes anciens et meilleurs, obéissance que je voudrais vous enseigner à vous qui êtes si excellente, si d'ailleurs elle convenait aux dépositaires du pouvoir souverain. Je vous dirai que dans ces mondes anciens qui n'ont dû leur perte qu'à leur trop de bonté et de délicatesse, on n'aurait jamais pu, même dans le délire de la fièvre, s'imaginer qu'un habitant de la terre fût capable de commettre, à l'occasion, le plus léger vol, ni qu'un régent voulût imposer pour mari à sa pupille son fils impoli et brutal. Quand deux personnes s'aimaient, elles observaient réciproquement une obéissance, une condescendance si délicates, qu'aucune des deux ne savait si c'était elle qui obéissait ou qui commandait.

Ingeram, qui commençait à se lancer dans des considérations philosophiques, fut interrompu par des cris, par le son des trompettes et par un tumulte confus qui s'éleva dans les rues de la ville. Un valet vint annoncer que presque tous les soldats se mettaient en marche vers la ville, parce que le grand comte Hugo et ses compagnons avaient reconnu l'identité de l'empereur Baudouin, et lui avaient prêté le serment de foi et hommage.

A cette nouvelle inattendue, Jeanne tomba presque sans connaissance sur son lit de repos. —Quel monde !

s'écria-t-elle en pleurant amèrement. Quels hommes! Où trouver des conseils, des secours? Malheur à moi! A quels revers ne suis-je pas destinée! quelque part que je regarde, je n'aperçois pas la moindre consolation. Serait-il possible? Cet étranger, à qui je ne puis songer sans frémir, serait-il réellement mon père? — Je suis ballottée entre deux douleurs opposées. — Oh, oui! la vengeance de Hugo me frappe en ce moment.—Heureux celui qui peut mourir jeune et innocent. Ne croirait-on pas que la vie elle-même est déjà un crime?

Ingeram chercha de nouveau à la consoler; puis il lui dit : Gracieuse enfant, c'est réellement aujourd'hui pour la première fois que vous apprenez à connaître ce qu'on appelle les hommes. Hugo et ses pareils pourraient-ils vouloir autre chose que dévorer, et dévorer encore? Ame, sentiment, immortalité, amour, générosité, honneur, quelle fable que tout cela! pense tout individu de cette espèce, et il mange joyeusement en regardant complaisamment son ventre.

Cependant on apprit par un valet que presque tous les guerriers qui avaient suivi Hugo venaient de quitter la ville pouraller se soumettre à Baudouin. Ce valet rapporta que la ville était entièrement dégarnie de troupes, et que si l'on tentait un assaut ou une surprise, elle serait incapable de se défendre. — Je suis entre les mains de Dieu, dit Jeanne; mais faudra-t-il me rendre à mes ennemis, dont le plus acharné est ce Hugo, qui, hier encore, se prétendait mon protecteur? Dois-je, puis-je encore fuir? puis-je résister encore, quand tous, sans exception, se réunissent pour reconnaître ce Baudouin?

— Ne vous désespérez pas, dit Ingeram ; peut-être le roi de France et Ferdinand sont-ils déjà en route. Très-souvent les secours nous arrivent d'où nous les attendons le moins. Peut-être le Ciel, pour vous soumettre à ces pénibles épreuves, ne vous en aime-t-il que mieux ; il vous apprend à remplir votre haute mission. Ne perdez pas confiance en lui, ni en vous-même, car quiconque s'abandonne soi-même subit le pire de tous les abandons.

Jeanne ne dormit que fort peu pendant la triste nuit suivante. Au point du jour elle se leva, car un mouvement plus bruyant, un tumulte plus considérable encore que ceux de la veille agitaient la ville. Elle dut croire que Mons était prise d'assaut, et lorsqu'elle s'informa avec anxiété de ce qui se passait, elle apprit que Conrad était entré avec une nombreuse escorte, et qu'il demandait avec instance à lui parler, dès qu'elle voudrait bien le lui permettre ; qu'il venait en ami, et que, pour des motifs graves, il suppliait la princesse de lui accorder une audience.

Dès que Jeanne fut habillée, elle se rendit dans la salle où l'attendaient déjà Conrad et quelques-uns des principaux chevaliers. Elle ne fut pas plus tôt entrée, qu'il mit un genou en terre devant elle, et dit d'une voix solennelle : — Je n'ose lever les yeux devant mon auguste souveraine, que j'ai si cruellement offensée, outragée, irritée. Si elle refuse de me pardonner, si elle repousse mes fidèles services, mon dévouement, mon zèle, qui peuvent seuls réparer en quelque sorte ma faute, je suis un homme perdu, qui ne pourra jamais retrouver la paix du cœur. Mais si le Ciel, que nous offensons le plus par nos péchés, accepte notre repentir

et notre expiation, de nobles créaturês se laisseront peut-être aussi toucher par les larmes du repentir.

— Oui, vous m'avez offensée et rendue malheureuse; et comment cette pensée ne vous est-elle pas venue plus tôt?

— L'homme est sujet à l'erreur, répondit Conrad; à quoi serviraient la prière, l'expiation, le repentir, si nous ne nous trompions jamais? Si vous connaissez l'étrange histoire de ces derniers jours, vous savez aussi que je ne me suis pas livré légèrement à cet étranger; on m'a contraint d'aller vers lui, je l'ai interrogé avec toute la pénétration dont je suis capable, et la vraisemblance de son récit, le concours de nombreuses circonstances, mais surtout son artifice et son hypocrisie m'ont abusé, moi qui suis faible, inexpérimenté et sans armes pour une pareille perversité. Depuis quelques jours, j'étais enfin sur les traces de cette fourberie, et l'impudent imposteur a bien remarqué mon changement de conduite à son égard. Je viens vers vous repentant vous supplier humblement de me pardonner et d'accepter mes services.

— Et si je vous pardonne, dit Jeanne, si je vous admets derechef au nombre des miens, dois-je croire que ce Baudouin est un imposteur? Ne vous trompez-vous pas aujourd'hui d'une façon plus déplorable encore qu'auparavant?

— Non, princesse, reprit Conrad, je l'ai trop bien examiné, et son masque est tombé. Non, votre auguste père est mort depuis longtemps; ma faiblesse, mon penchant pour le merveilleux, d'autres passions mondaines m'avaient ébloui; je voulais, je l'avoue, profiter de cet événement extraordinaire dans un but intéressé;

mais ma raison et mes yeux sont à présent dessillés. Acceptez mes services, ceux des miens et ceux de vos amis, car jamais ils ne vous ont été aussi nécessaires qu'aujourd'hui. Le farouche Hugo et son fils, plus farouche encore, sont passés avec tous leurs soldats sous les drapeaux de votre ennemi; vous êtes complétement abandonnée, et à leur merci. Votre main doit être le prix de la défection du grossier Humbercourt et de son père. Permettez-moi donc d'appeler dans la ville, pour vous défendre, tous ceux qui sont à ma disposition, et vous serez alors, j'ose le dire, plus forte que vous n'étiez auparavant, et vous pourrez rire des prétentions de Hugo.

Jeanne lui accorda son pardon et l'admit de nouveau à son service en qualité de conseiller et de généralissime. Conrad envoya aussitôt au camp quelques-uns de ses intimes, pour appeler également dans la ville les troupes qui y étaient restées. Puis, il alla voir son fils malade, qui était entré dans Mons avec lui.

Lorsque son père s'approcha de son lit, Wachsmuth se mit à pleurer. — Hélas ! mon père, dit-il, pourquoi ma vie ne s'est-elle pas éteinte ! Jamais je n'aurais pensé que je subirais de pareilles épreuves. Quand même je me guérirais, mon esprit ne se relèvera jamais de cette atteinte. Vous, mon père, vous que j'estime et que j'aime, vous avez soutenu, provoqué peut-être cette atroce perfidie? A cette seule pensée, toutes les fibres de ma vie et de mon âme menacent de se rompre. Je ne retrouve plus nulle part ni confiance, ni vérité, et je crains que, si je survis à cette émotion, le fond de mon âme, la source de ma vie elle-même ne devienne que mensonge, que toute existence, toute création ne me semble qu'une fable.

— Mon fils, dit le vieillard en saisissant la main du malade, il n'est qu'une vérité, c'est la foi, l'amour du créateur, et notre sainte religion. En ceci nous ne devons jamais ni fléchir, ni douter, ni faillir. Les passions se mêlent à tout ce qui est terrestre; il n'est pas d'homme qui puisse se soustraire à leur influence, soit qu'il la reconnaisse, ou qu'il cherche à la nier! L'amour paternel n'est-il pas une émanation du Ciel? Eh bien! c'est ce trop grand amour pour toi qui m'a plongé dans cet égarement, que Dieu veuille me pardonner! Si tu étais rétabli, la perfidie de Hugo ne ferait peut-être que nous rapprocher plus que jamais du but de notre bonheur.

— Et puis-je encore espérer, aimer, voir et sentir la beauté dans la création?

— Mais tu peux régner, répondit le vieillard, t'élever et rendre célèbre le nom de ta famille. La joie que cause cette possession ne s'éteint jamais : le sentiment de la domination réunit toutes les jouissances et toutes les passions.

Cependant, il arrivait incessamment dans la ville de nouvelles troupes, des chevaliers et des cavaliers qui allaient occuper les remparts et le château; et sous les ordres de Conrad, les étrangers, comme les gens du pays, se sentaient animés d'une nouvelle vie, d'une ardeur belliqueuse. Ingeram dit alors à Jeanne, qui regardait par une fenêtre tous ces préparatifs de guerre et l'entrée des troupes: — Voyez donc, princesse, comme la ville a un aspect plus belliqueux que jamais. Maintenant vous n'avez plus rien à craindre de Hugo ni de sa perfidie, tant une seule nuit a changé l'état des choses!

Dans le camp, au contraire, règnent la confusion et

l'abattement. Ni Baudouin ni Hugo ne s'étaient attendus, de la part de Conrad, à une démarche si hardie et si décisive, qui avait détaché d'eux une grande partie de leurs soldats et les meilleurs; ils prévoyaient bien aussi la fâcheuse impression que produiraient dans les provinces et dans les villes cette défection et la déclaration de Conrad qui jouissait d'une haute estime. Les conséquences s'en manifestèrent immédiatement. Nombre de guerriers et de nobles, effrayés par cet événement, et doutant de la cause qu'ils avaient défendue jusqu'ici, se retirèrent sans bruit dans leurs châteaux, et ce même camp, naguère encore si brillant, si rempli de troupes, si resplendissant d'armes et d'armures, fut bientôt presque entièrement désert, et les visages de ceux qui étaient restés fidèles à leurs drapeaux ne trahissaient plus, comme autrefois, la présomptueuse confiance d'une victoire certaine.

— Si nous pouvons seulement faire traîner la guerre en longueur, dit Hugo, pour tranquilliser Baudouin, ce sera déjà un avantage pour nous. Il surgira encore des événements favorables qui serviront notre cause. Le peuple s'accoutume à la guerre, et celui qui sait temporiser remportera la victoire.

Les prévisions de Hugo étaient justes: comme il était fort aimé dans la ville de Mons et dans toute la province, une foule de gens qui haïssaient le comte Conrad, vinrent se joindre à lui, de sorte que son armée reçut de la ville et des environs des renforts considérables, quand tout le monde fut revenu de la première impression et de la frayeur causées par ce revirement soudain dans l'état des choses. D'autres, qui avaient suivi le comte Conrad, ré-

fléchirent de leur côté; effrayés, doutant de tout, ils retournèrent en grand nombre dans leurs foyers, de sorte qu'en peu de jours l'équilibre se trouva rétabli entre les forces des deux parties. Mais précisément à cause de cette égalité des forces, personne n'osait s'en rapporter au sort d'une bataille; on s'observait mutuellement avec une défiante attention, et on n'en venait qu'à quelques escarmouches, qui ne pouvaient aboutir à aucun résultat.

Peu de jours après, Hugo, son fils et quelques chevaliers parcourant les abords de la ville pour examiner si tous les postes étaient bien distribués et sur leurs gardes, remarquèrent un cavalier qui cherchait à gagner la forteresse en toute hâte. Ils lui barrèrent le chemin de manière qu'il ne pût leur échapper, et lorsqu'il approcha, Humbercourt le premier reconnut le jeune Ferdinand. Aussitôt il courut sur lui comme un furieux, l'appelant traître et le sommant de se rendre à merci. Ferdinand demanda qu'on le laissât entrer dans la ville, mais l'autre, tirant son épée du fourreau, s'écria : — Misérable, tu vas payer de ta vie l'offense que tu m'as faite! D'où viens-tu, traître vagabond?—Se voyant attaqué de la sorte, Ferdinand tira également son épée pour se défendre, mais avant qu'il eût eu le temps de se mettre en garde, Humbercourt lui fit sauter son casque d'un coup violent. Ferdinand, effrayé, prit son élan et asséna à son adversaire un coup si terrible qu'il le renversa de son cheval. Hugo arriva avec sa suite, tout le monde entoura le jeune homme qui fut enfin obligé de se rendre.

On s'empressa de bander la plaie saignante de Humbercourt et de le transporter au camp. Ferdinand

demanda qu'on le laissât entrer dans la ville, comme étant au service de la princesse Jeanne; mais, sans avoir égard à ses observations, Hugo le fit charger de fers. Ferdinand ne voulut dire ni d'où il venait, ni ce qu'il avait fait, ni quel message il apportait à la jeune princesse; et, par suite de ce refus, Baudouin et Hugo le firent jeter dans un cachot, pour lui faire son procès du chef de rebellion, de parjure, de meurtre sur la personne du comte Humbercourt et de calomnie contre cet infortuné jeune homme, qu'il avait faussement accusé du crime d'empoisonnement; quant à Jeanne, elle n'apprit pas que Ferdinand était de retour.

Le pays semblait déjà s'habituer à cette guerre intestine, à ce renversement de l'ordre public, à tous ces maux enfin qu'engendre un gouvernement sans force; et, quoique les hommes raisonnables déplorassent amèrement ce fâcheux état de choses, on n'entrevoyait pas qu'il dût cesser bientôt, lorsqu'un événement imprévu vint de nouveau mettre les esprits en émoi, et fit renaître l'espoir d'une paix durable.

Il se présenta devant Mons, avec la plus grande solennité et le plus pompeux éclat, un héraut français, qui, accompagné d'une suite brillante et nombreuse, venait citer, par proclamation publique, celui qui prenait le nom de Baudouin, comte de Flandres, empereur de la Grèce, et Jeanne, comtesse régnante de Flandres, devant une cour de justice, que le roi de France, Louis VIII, voulait tenir en personne dans la plaine de Mons, en présence des comtes Conrad et Hugo, pour décider, à la demande de la jeune princesse, si le prétendu Baudouin était bien réellement, oui ou non, son père. Le roi s'était d'autant plus volontiers rendu à cet appel,

que c'était le plus sûr moyen de mettre un terme à une guerre si désastreuse pour le pays. Louis donnait en outre sa parole royale que Baudouin et toute autre personne impliquée dans cette affaire obiendraient des sauf-conduits, quelle que fût d'ailleurs l'issue de ce singulier procès.

Baudouin et Hugo délibérèrent d'abord s'ils se soumettraient ou non à cette juridiction du roi; mais tous leurs conseillers, et Tillen aussi bien que les autres chevaliers, les pressaient de le faire, et ils comprirent qu'un refus ne ferait qu'empirer leur cause; ils se décidèrent donc à transmettre au héraut leur acceptation et leur remerciement. Lorsque celui-ci arriva à Mons, Conrad fut d'abord effrayé de cette invitation; mais comme elle avait été provoquée par Jeanne elle-même, il ne put pas non plus refuser de s'y rendre.

Ferdinand avait trouvé à Paris le roi malade, et avait été assez heureux pour être admis immédiatement auprès de sa personne. Louis s'était montré affecté de la pénible situation où se trouvait Jeanne, et avait raconté qu'il avait été plusieurs fois lui rendre visite et qu'il avait toujours aimé cette charmante enfant. Il avait parlé ensuite de Baudouin et s'était fait raconter avec détails l'événement dont le bruit était déjà parvenu à ses oreilles. —Je suis charmé, avait dit enfin le roi, de pouvoir encore, sur mes vieux jours, être utile à ce bon peuple et à ces chers amis, car je crois être capable de reconnaître le véritable Baudouin, si c'est bien lui.

Ferdinand s'était senti touché et embarrassé, parce que le roi avait semblé s'intéresser, d'une manière toute particulière, à lui et à son sort. Il s'était informé des parents, de l'éducation, de toutes les connaissances du jeune

homme; et, Ferdinand lui ayant avoué sans détours combien il se trouvait abandonné et malheureux de ne pas connaître sa famille, Louis lui avait promis de profiter de l'occasion pour rechercher quels avaient été ses parents.

Ferdinand revenait donc tout heureux, le cœur rempli d'espérance, lorsqu'il fut jeté en prison, sans avoir été entendu. Il avait laissé ignorer que Jeanne l'avait dépêché auprès du Roi; et Hugo, lorsqu'il le devina, ne jugea ni nécessaire ni utile de s'en inquiéter davantage, parce qu'il lui importait trop de satisfaire sa vengeance, et qu'il pensait que Louis, à son arrivée, ne songerait guère à ce simple messager.

Le roi malade se faisait porter en litière, et ne voyageait qu'à petites journées. Il était accompagné du dauphin, âgé de onze ans, dont il ne se séparait pas volontiers, et de Blanche, son épouse. Dans sa suite se trouvait, entre autres, le vieux et vénérable évêque de Beauvais, qui avait longtemps joui de la confiance de Philippe de France, avait connu personnellement Baudouin, et avait maintes fois négocié avec lui.

Sur la prairie qui s'étendait devant la ville, on éleva pour cette entrevue, une grande et magnifique tente. Le Roi arriva et descendit au château de Mons, où Jeanne l'accueillit avec humilité et le combla de soins. Elle était ravie de voir enfin son protecteur, dont le regard serein et la noble physionomie lui assuraient d'avance qu'elle n'avait pas à redouter un égoïsme étroit, ou des projets comme ceux qu'avaient ourdis ses adversaires.

La noble reine Blanche cherchait à consoler et à tranquilliser entièrement Jeanne, et la princesse con-

templait avec surprise et avec ravissement le Dauphin, le jeune Louis, qui, comme une apparition surhumaine, enchantait les yeux par sa beauté.

On se sépara pour voir décider le lendemain la grande question qui tenait tout le pays en émoi.

Les cloches se firent entendre, et le cortége sortit de la ville au chant des hymnes de l'église. Les confréries religieuses, les abbés, les élèves des écoles accompagnaient le vénérable archevêque de Beauvais; Jeanne, dans son costume de souveraine, était si majestueuse et si belle, qu'en passant dans les rues, elle remplissait tout le monde d'étonnement; le noble et pieux Roi était vêtu avec simplicité: son manteau seul dénotait son rang; le Dauphin était un si aimable enfant, que tous ceux qui le voyaient fesaient des vœux pour son bonheur. Blanche marchait à côté de Jeanne et consolait la jeune princesse, qui tremblait à l'idée d'être obligée de se trouver en face de celui qui se disait son père; les chevaliers de la ville accompagnèrent le Roi, et ceux du camp s'avancèrent respectueusement au-devant de lui. En se rencontrant, Hugo et Conrad échangèrent d'étranges regards.

Le roi Louis alla s'asseoir dans la tente, le Dauphin prit place à ses pieds, Jeanne et Blanche se mirent l'une à côté de l'autre.

Quand la tente fut ouverte, on vit apparaître Baudouin avec un brillant cortége, et dans tout l'éclat des souverains de l'Orient. Le vaste manteau impérial couvrait ses épaules, il portait la couronne sur la tête, et le sceptre à la main. Louis se leva à son entrée, Baudouin s'inclina devant lui, et monta les degrés d'un air noble et calme pour prendre place sur le siége qu'on lui avait préparé en face du roi.

Louis rompit alors le silence solennel qui régnait dans la tente : — J'ai été appelé, dit-il, pour décider, comme juge, le différend le plus étrange. Baudouin, notre ancien ami, reparaît et est reconnu par un grand nombre de ses compagnons d'armes, tandis que d'autres le repoussent. Le pays entier se déclare tout d'une voix pour lui, à la seule exception de sa fille, dont les conseillers expérimentés le traitent d'imposteur et de fourbe; Jeanne est obligée de fuir et d'abandonner malgré elle, à une force à laquelle elle ne peut résister, les châteaux, les villes, et toutes les provinces. Tout à coup l'empereur est également reconnu par Hugo, son plus grand adversaire, et il semble que Jeanne n'ait plus qu'à se rendre à toutes ces voix et à toutes ces exigences; mais ne voilà-t-il pas que Conrad abandonne ce Baudouin victorieux et reconnu, qu'il le traite de fourbe, et prétend avoir été trompé, égaré, lui qui, le premier, avait reconnu l'Empereur dans l'ermite, lui qui l'avait soutenu de toute son influence et de ses trésors, lui qui était son plus intime conseiller. Mais par là même il se montre imposteur et traître envers sa souveraine légitime et envers son pays. Quel fil peut aider à sortir de ce labyrinthe? Hugo était-il d'abord un traître, ou bien est-ce maintenant qu'il l'est? Conrad nourrissait-il de coupables projets, ou bien est-ce à présent qu'il est infidèle à son prince et qu'il forfait à l'honneur? Comment ce Baudouin se fera-t-il reconnaître, d'une manière irrécusable, pour le véritable et légitime souverain du pays, quand ses plus anciens et ses plus intimes amis se trompent sur son compte, quand d'abord ils le désavouent, puis le reconnaissent ensuite; quand, après avoir commencé

par lui rendre un solennel hommage, la même bouche finit par le flétrir du nom d'audacieux imposteur? Si nous, qui avons autrefois connu et aimé cet homme noble et valeureux, nous sommes embarrassés par cette étrange énigme, quelles angoisses n'a pas dû éprouver, pendant ces terribles semaines, sa pauvre fille, ignorant si elle est poussée à sa perte par des misérables, ou si elle outrage un illustre père?

A ces mots, Jeanne cacha son visage inondé de larmes. La reine Blanche lui prit la main et lui essuya tendrement les yeux. La jeune princesse reporta ses regards sur cette grande et majestueuse figure, qui, à moins que tout ne fût mensonge, lui témoignait la tendresse la plus profonde.

Baudouin prit la parole, et dit d'une voix assurée: — Mon noble cousin, illustre roi de France. il y a bien longtemps que nous n'avons vu vos traits chéris; vous aviez alors en partage la vigueur, la santé, l'esprit chevaleresque; et, autant je remercie le Sauveur de m'avoir permis de revoir encore le roi très-chrétien, mon ami, autant je suis affligé de le trouver malade, et privé de la santé, que nous et tous les gens de bien nous lui souhaitons. Que ma destinée soit étrange, que ma conduite envers le pays et envers mes amis soit énigmatique: on ne peut le nier. Qu'il est cruel que ma fille chérie, pour laquelle ma vieillesse a versé tant de larmes, se tienne loin de moi, dans la défiance, et soit en guerre avec son père! On sait que je ne me suis pas imposé, que je n'ai parcouru ni les villes ni les campagnes, mais que je menais une vie obscure dans mon tranquille ermitage, sans nom, sans amis, uniquement adonné à la contemplation des choses cé-

lestes et à la prière. On m'arracha de force de ma cellule, quand le hasard m'eut fait reconnaître, et on me contraignit de reprendre mon titre et ma dignité. S'il est permis de reconnaître le doigt de Dieu dans les événements de ce bas monde, le bonheur inconcevable, qui, après une faible lutte, m'a fait rentrer dans toutes mes possessions, peut être considéré comme la confirmation, venant du ciel, de la justice de ma cause. Un grand nombre de chevaliers et d'ecclésiastiques ont été témoins de la rigueur de l'examen auquel Conrad m'a soumis, de la répugnance avec laquelle il s'est rendu à l'évidence, qui l'a forcé enfin de reconnaître hautement et de jurer que j'étais véritablement Baudouin. Si cet homme est maintenant assez faible, assez insensé pour tout nier, pour rétracter ses serments, j'ai bien le droit de le demander : — Peut-on m'imputer ses passions ou sa déloyauté? S'il était alors convaincu que j'étais réellement son prince et son souverain, et s'il avait, comme les témoins de cette scène, des raisons pour cela : il doit commencer aujourd'hui par établir qu'elles n'étaient pas fondées, et une simple dénégation, uniquement dictée par la passion et par l'intérêt, ne peut me ravir mon nom, ma dignité, mon empiré. Mais si, dès le commencement, il avait la conviction que je voulais en imposer à lui et au monde, et s'il n'a mis cette conviction à profit que pour exécuter, avec mon secours, ses plans intéressés, je le demanderai encore : — Qu'a de commun mon bon droit avec la duplicité de cet homme, et comment ses allégations le feraient-elles révoquer en doute? S'il a menti alors volontairement, sans contrainte, s'il a prêté contre sa conscience des serments solennels, doit-on,

peut-on aujourd'hui s'en rapporter à lui ? S'il ne cherchait en moi qu'un imposteur pour favoriser ses projets, le destin l'a mis en présence de son véritable souverain, que, dans son aveuglement, il vient d'offenser gravement. Hugo, qui s'aveuglait aussi, est maintenant converti ; et il se pourrait bien que cela seul eût engagé le jaloux Conrad à déserter ma cause. Tous ceux qui sont ici présents, grands ou petits, fidèles ou équivoques, sont mes vassaux, et l'on ne peut faire un crime à personne de croire qu'ils me servent pour en tirer profit, qu'ils me repoussent par mauvaise foi et dans des vues intéressées. Aussi fut-ce, de la part de mon excellente fille, une pensée bien sage et bien digne d'une souveraine, que celle de remettre cette affaire entre les mains de Votre Majesté, mon très-cher cousin, de la soumettre à la décision d'un grand monarque, d'un juge impartial, qui n'a rien à gagner, rien à perdre avec moi, et dont tous les princes de l'Europe connaissent et honorent la magnanimité et la piété sincère.

— O Ciel! dit Jeanne à la reine Blanche, il n'y a que le véritable Baudouin, il n'y a que mon père qui puisse tenir ce langage. Permettez-moi de me jeter à ses pieds et d'expier, par des larmes brûlantes, ma faute envers lui.

— Modère-toi, chère enfant, répondit la reine à voix basse, car l'affaire n'est pas encore décidée.

—Le langage que vous venez de tenir, répondit Louis à Baudouin, vous gagnerait mon cœur, vous gagnerait tous les cœurs, car c'est ainsi que parle un prince et un souverain. S'il ne s'agissait pas de si grands intérêts, dès ce moment, ma conviction vous serait acquise; mais si vous êtes réellement Baudouin, vous excuserez tous

mes doutes. Vous n'agiriez pas vous-même autrement, si vous aviez à remplir la mission qu'on m'a confiée. Le digne évêque de Beauvais, qui a souvent eu l'occasion de vous voir sous le règne de mon père Philippe, se trouve ici; il va vous adresser quelques questions, et si vous y répondez avec justesse et sans hésiter, cet interrogatoire confirmera vos allégations et vos droits.

— J'ai déjà eu le plaisir d'apercevoir le pieux prélat parmi les seigneurs de votre suite.

On apporta à l'évêque un gros livre, écrit autrefois par un homme expérimenté de la cour de Philippe, et dans lequel l'auteur avait consigné et relaté, avec une scrupuleuse exactitude, toutes les choses mémorables de cette époque, les voyages du roi, ce qui s'était passé à la cour, et les visites des étrangers. Un ecclésiastique ouvrit ce livre devant l'évêque, qui rechercha les passages qu'il avait notés d'avance. Telles furent les questions : « Quand, dans quelles circonstances Baudouin a-t-il été créé chevalier? Quels nobles l'ont été en même temps que lui? Quelles personnes étaient présentes? Qui lui a ceint le glaive, présenté l'eau, posé le casque sur la tête et les éperons? Et quels ont été les témoins de son mariage? Quel prêtre a prononcé la bénédiction nuptiale? Que s'est-il passé à la cour ce jour-là?» Le chroniqueur avait consigné tout cela dans son livre, et quelques autres circonstances relatives à Baudouin, de petites aventures que le comte de Flandres avait eues dans sa jeunesse à la cour de Gand et à celle de Paris, lui furent rappelées, et l'évêque de Beauvais, qui, jeune alors, avait été témoin de la plupart de ces événements et avait joui de la confiance de Baudouin, était, à l'aide de la chronique, l'homme le plus capable d'apprécier la justesse des réponses.

Baudouin porta sur le roi et sur le vieux prélat des regards scrutateurs: — Sans doute, dit-il, personne ne doit connaître aussi bien que moi ces événements et d'autres faits de même nature; mais si l'on réfléchit au nombre d'années qui se sont écoulées depuis, à tout ce qui m'est arrivé, à tout ce que j'ai souffert, on comprendra facilement que j'aie oublié bien des choses, dans les détails surtout. — Cependant, quand on l'interrogea, il répondit, après un peu de recueillement, à toutes les questions qui lui furent adressées; il désigna le temps et le lieu, il nomma les hommes et les femmes qui avaient assisté à ces divers événements, et il raconta certaines circonstances avec des détails si précis, que l'évêque se souvint seulement alors de quelques faits accessoires qui lui étaient entièrement sortis de la mémoire, et dont le volume ne faisait pas mention. Nombre d'assistants, qui avaient des doutes en entrant dans cette assemblée, furent saisis d'étonnement; Louis et l'évêque semblaient près de déclarer qu'il était le véritable Baudouin, l'empereur de la Grèce, et Jeanne tremblante voulait se lever pour aller tomber, pleurante et suppliante ,à ses pieds. — Dans quelle abominable erreur on nous a tous entretenus! dit-elle à la reine. Avec quelle ignominie mes égoïstes conseillers ne m'ont-ils pas trompée! Mon père, le monde pourront-ils jamais me pardonner ma dureté? — La Reine Blanche la consola de nouveau, et l'engagea à se calmer, jusqu'à ce que Louis eût déclaré l'interrogatoire terminé.

Le comte Conrad se leva précipitamment, chercha des yeux Hugo, et lança à l'empereur un regard menaçant. Il semblait vouloir parler, mais le regard sévère

du roi, ayant rencontré le sien, fit mourir la parole sur ses lèvres. — Il semble que nous n'ayons plus qu'à nous rendre, dit Louis, tant vous avez montré de véritable noblesse et de connaissances sur tous les points. Il ne me reste plus qu'une seule chose à éclaircir, et, si vous répondez avec autant d'exactitude à ma question, il ne me sera pas permis de douter plus longtemps que vous ne soyez le véritable Baudouin que nous avons perdu.

Hugo jeta sur l'assemblée un regard triomphant, et Conrad se mordit les lèvres. Baudouin regarda Jeanne d'un œil assuré, et tous ses partisans, qui remplissaient la tente, relevèrent fièrement la tête, comme des hommes qui ont la conscience de leur bon droit.

L'évêque de Beauvais fit enlever la chronique par un ecclésiastique, et tout le monde semblait regarder l'entretien et l'interrogatoire comme terminés.

Le jeune dauphin, le joli petit Louis, se leva alors, s'approcha de son père et lui dit à mi-voix : — Permettez-moi, mon cher père, d'aller trouver ce grand homme, pour que Baudouin me presse contre son cœur héroïque. Je pleurais en songeant à ses actions d'éclat et à ses souffrances. Mon cœur est toujours ainsi quand je vois seulement un pèlerin qui a visité Jérusalem et la terre sainte, et bien plus encore quand j'aperçois un guerrier qui a pris part à la croisade. C'est pour moi comme un être divin descendu sur la terre. Mais quel n'est pas mon transport, en voyant si près de moi l'homme qui a fait et enduré les choses les plus merveilleuses !

Le roi caressa le bel enfant, sur lequel tous les yeux étaient dirigés, car tout le monde croyait lire en lui un

grand avenir, et cherchait d'autant plus à se consoler dans cet espoir, que la maladie du roi et sa fin prochaine, malgré son âge peu avancé, excitaient une vive inquiétude. — Pourtant, avant que je fasse ma dernière question, dit le roi, quand le dauphin eut repris sa place : pourquoi ne vois-je pas ici le jeune Ferdinand qui, dans la ville, ne nous a pas non plus offert ses services?

— Votre Majesté, dit le comte Hugo, est trop bonne de daigner s'informer de ce misérable; il est en prison.

— Et qu'a-t-il fait ? demanda le roi.

— Nous devons le regarder comme un traître, répondit le comte, car il a surpris avec une insigne audace la confiance de notre jeune princesse, et il l'a secrètement et indignement conduite ici, au lieu de la confier à mes soins, quand nous avons quitté Gand; il nous accuse, mon fils et moi, de tentative d'empoisonnement, et lorsqu'il a reparu, il a blessé mortellement mon fils.

Le roi resta longtemps muet en fixant sur le comte des regards sévères ; on eût dit que des paroles dures allaient s'échapper de sa bouche, mais il réprima sa colère, qui ne se trahit que par une légère rougeur qui colora son pâle visage.— Et vous, dit-il en s'adressant à Baudouin, vous êtes aussi tellement convaincu de la perversité de ce jeune homme, que vous avez permis qu'on le jetât dans les fers?

— Je ne le connais pas, répondit l'empereur; Hugo l'a fait arrêter dernièrement en ma présence parce qu'il avait traîtreusement blessé son fils.

Louis regarda d'abord silencieusement l'évêque de

Beauvais, puis il reprit : — Satisfaites d'abord mon désir de voir paraître ici ce jeune homme : nous déciderons aussi son affaire. Il s'est rendu en toute hâte auprès de moi, comme envoyé de sa souveraine, la comtesse Jeanne. Comte Hugo, vous ne lui ferez pas un crime de ce voyage, bien qu'il vous ait été caché, et vous ne l'accuserez pas pour cela de trahison envers sa souveraine, ni envers vous. C'est à lui surtout que vous devez ma présence en ces lieux. Je ne pus, tout faible que je me sentais, résister à ses instantes prières et à son éloquence. Ce jeune homme m'a fait plaisir et son sort m'a touché; aussi lui ai-je promis de l'aider à retrouver ses parents.

Hugo parut effrayé et chargea aussitôt un chevalier d'aller chercher Ferdinand à sa prison.

— Seigneur Baudouin, poursuivit le roi, votre cousine Marguerite, princesse de Portugal, est morte dernièrement dans un couvent de Lyon, après avoir été, pendant longues années, pour toutes les nonnes, un modèle de piété et de vertu. Vous vous rappelez bien, sans doute, l'histoire remarquable de sa vie et sa triste destinée ?

— Elles ne me sont pas inconnues, répondit Baudouin, quoique depuis longtemps je n'aie pas entendu parler d'elle.

— Naturellement, répliqua le Roi; vous viviez vous-même dans la solitude, et la princesse s'était renfermée dans un cloître, vous n'avez donc pu apprendre qu'à l'instant et par ma bouche la nouvelle de sa mort; mais vous connaissez parfaitement bien l'histoire de sa jeunesse, et vous devez, comme moi, regretter amèrement qu'elle nous soit enlevée au moment où elle allait enfin

revoir et reconnaître les siens, où, après de longues années, allaient s'accomplir les vœux ardents formés par mon père Philippe, lorsque, avant de partir pour la Grèce, vous lui avez confié votre secret, et l'avez conjuré de porter sa sollicitude sur Marguerite et sur le fruit de son hymen. Vous vous rappelez, sans doute encore, les moindres circonstances de cet événement? Oh! certes, si vous n'avez oublié aucun de ceux qui vous ont vu armer chevalier ou qui ont été témoins de votre mariage; si vous avez retenu les discours et les plaisanteries auxquels ces deux fêtes ont donné lieu, et les noms des vainqueurs et des vaincus dans le tournoi; à plus forte raison aurez-vous conservé le souvenir de la moindre particularité de cet événement d'une si haute importance.

Tous les regards se portèrent avec curiosité sur Baudouin qui s'efforçait de faire bonne contenance, pour cacher son embarras. — Permettez-moi, grand roi, de me recueillir, dit-il d'une voix étouffée, car, quelque importante et quelque douloureuse que soit pour moi cette époque de ma vie, ainsi que tout ce qui s'y rattache, il m'est cependant trop pénible de me rappeler ces souvenirs déchirants, de devoir parler tout haut de cette princesse si regrettable, au milieu de ce cercle nombreux, devant un si grand nombre d'étrangers, et peut-être d'ennemis.

— Je me rends à votre observation, répondit le roi avec douceur; je vous demanderai seulement, car tous les détails de cet événement se sont effacés de ma mémoire, si cet enfant était un garçon, ou une fille; et ce qu'il est devenu.

— C'était une fille, répliqua sans hésiter l'empereur,

et elle est morte très-jeune entre les mains d'une pieuse abbesse.

— Je suis bien aise de l'apprendre de votre bouche, car j'ignorais tout à fait cette circonstance. Mais cela change complétement l'état des choses, et les considérations qui jusqu'à présent commandaient le secret sur cette aventure, doivent disparaître, et nous pouvons en causer publiquement et amicalement; il ne vous sera pas sans doute désagréable de vous reporter aux années de votre jeunesse, dût votre douleur se renouveler à ce souvenir.

Le chevalier rentra en ce moment avec Ferdinand. Celui-ci posa un genou en terre devant le Roi qui lui adressa un salut affectueux. Sur un signe de Louis, le jeune homme se releva, et ses regards rencontrèrent involontairement ceux de la belle Jeanne, qui, oubliant l'assemblée entière, lui sourit avec une grâce infinie. Il alla se placer ensuite dans le lointain, au milieu des jeunes chevaliers, en évitant les regards de Hugo et de Conrad.

— Vous vous rappelez donc, mon cher Baudouin, reprit Louis, que trois ans avant votre départ, votre plus proche cousin et parent fut fiancé à la princesse Marguerite de Portugal, et qu'ils étaient réciproquement enflammés du plus sincère amour. Mais le Roi, les parents et la noblesse étaient opposés à cette union. Un prêtre osa donner aux amants, au nom de l'Église, la bénédiction nuptiale, et les unir en légitime mariage. Malgré les efforts que vous aviez faits pour les dissuader, vous devîntes alors le confident de leurs peines et de leurs félicités. Bientôt après, votre ami, le valeureux Antoine, périt dans les combats, et elle, l'infortunée,

enceinte, sans appui, abandonnée de tout le monde, alla en pèlerinage à St.-Jacques de Compostelle, d'où elle se rendit, avec le consentement de la famille royale, dans notre royaume, où mon père, Philippe, lui prodigua des secours et des consolations. Elle accoucha, et c'est à vous que fut confié le soin d'élever sa fille: la princesse Marguerite se retira, comme je viens de le dire, dans un couvent de Lyon, où elle est morte ces jours-ci, au moment même où, en Portugal, se trouvent aussi levés tous les obstacles qui s'opposaient à ce qu'elle pût se déclarer publiquement la mère d'une princesse d'une haute espérance. Mais puisque, comme vous me l'avez appris, cette princesse elle-même n'est plus, cette histoire avec toutes ses conséquences doit s'effacer de la mémoire des hommes, et je devrais me repentir du récit que je viens d'en faire et dont j'aurais peut-être dû m'abstenir.

— Approchez, pauvre Ferdinand, dit le roi en élevant la voix, venez, aimable jeune homme, pour qui, selon ma promesse, je voudrais bien faire quelque chose. —Vous avez déjà, m'a-t-on dit, déclaré précédemment, noble empereur, que vous ne pouviez vous rappeler quels sont ses parents; que vous pensez l'avoir pris, dans une ville livrée au pillage, pour le conduire avec vous à Gand et le faire élever à votre cour.

Baudouin répondit affirmativement. — Comment pourrais-je, ajouta-t-il, me rappeler exactement l'origine de cet orphelin, après un si grand nombre d'années, moi qui alors, et bien plus encore depuis, eus à penser à tant de grandes choses?

— Prêtez-moi donc l'oreille, dit le roi en élevant la voix le plus qu'il put; silence et attention!

— Je déclare donc que toi, qui prends le nom de Baudouin, tu es le plus grand fourbe et le plus audacieux imposteur de la terre!

Cette conclusion inattendue remplit de terreur tous les assistants. Baudouin retomba sur son fauteuil, couvert d'une pâleur mortelle, et tremblant de tous ses membres; ses genoux battent l'un contre l'autre, et sa main laisse échapper le sceptre précieux qui tombe avec fracas sur le parquet.

— Oui, misérable, poursuivit Louis d'une voix de plus en plus forte, si tu étais celui pour lequel tu te fais passer, ce jeune homme, ce Ferdinand, persécuté par toi, te serait plus cher que la prunelle de tes yeux, car il est, lui, le fruit secret de cet hymen. Antoine, cousin de Baudouin, fut son père, et Marguerite de Portugal, fut sa mère; je l'atteste hautement ici de ma parole royale. Mon père Philippe était dans le secret, ainsi que le pieux évêque qui m'accompagne. Lors de son départ pour la Grèce, Baudouin recommanda encore ce Ferdinand à mon père dans une lettre; cette lettre, la voilà, et tous les grands peuvent en prendre connaissance. Baudouin y exprime le désir que, quand sa fille Jeanne sera parvenue à sa majorité, elle accepte pour mari son cousin Ferdinand, si une autre inclination de son cœur ne s'y oppose pas.

Jeanne était sur le point de s'évanouir, et pleurait attachée sur le sein de la reine Blanche. Pour Ferdinand, il était tellement ému qu'il lui semblait que le monde tournoyait autour de lui; pendant un certain temps, il ne sut s'il rêvait ou s'il veillait. Il baisa à genoux la main du roi, il se prosterna devant la reine Blanche, déposa dans un transport enivrant un baiser

sur les joues du jeune dauphin, et se plaça ensuite, par ordre de la reine, à côté de Jeanne, à la fois étourdie et ravie de tout ce qui venait de se passer. Un tumulte général régnait dans la tente. La joie, la frayeur, l'étonnement, la surprise, la colère, la fureur, l'embarras, la honte ou le remords s'était emparé de chacun, et le dauphin dit à sa mère : — Ah ! ma mère ! qu'est-ce que les hommes ? Peut-il exister une pareille fourberie ? Dieu a-t-il la longanimité de le souffrir ?

— Il vient, répondit la reine, d'humilier les coupables par l'entremise de son ministre.

— Approche, dit alors le héraut d'une voix de stentor qui domina le bruit et rétablit le silence, approche, Bertrand de Rains, qui a pris le nom de Baudouin, comte de Flandres, et viens implorer à genoux la clémence du roi.

— Approche, Bertrand, dit le monarque d'un ton radouci, avoue ton crime, et tu obtiendras ton pardon. Je t'ai promis, en outre, un sauf-conduit, et je tiendrai ma parole royale ; on n'attentera ni à ta personne, ni à ta liberté, si tu te repens, et si tu confesses ton imposture ; dépouille-toi de ce manteau. — Qu'on lui enlève cette couronne qui, sur sa tête, a perdu sa dignité.

Le faux empereur fut dépouillé, et Bertrand de Rains, comme il s'appela alors, se prosterna, humble, tremblant, décontenancé, au pied du trône. Il avoua que, depuis longtemps, il entretenait des relations avec Robert-le-Brun, et, par l'entremise de ce dernier, avec Conrad. C'étaient eux qui lui avaient fourni dans sa retraite tous les renseignements nécessaires pour se préparer au rôle qu'il avait joué depuis avec plus de bonheur qu'il ne s'y attendait lui-même. Dans sa pre-

mière jeunesse, il avait été valet de ferme, puis aide dans une maison de commerce d'Anvers. Il était alors parvenu à devenir écuyer du comte Baudouin, il l'avait vu armer chevalier, et il avait assisté à son mariage; voilà pourquoi il avait si bien retenu tous les événements de ces deux journées. Dès cette époque, les valets le raillaient souvent, à cause de sa grande ressemblance avec le souverain. Il avait aussi fait partie de l'expédition de la Grèce, mais il en était revenu bientôt, puis s'était placé, comme écuyer, en Allemagne et en France, au service de quelques chevaliers. Plus tard, il était venu dans le Brabant en qualité d'intendant d'un couvent, où les ecclésiastiques, qui l'aimaient, lui avaient donné de l'instruction et lui avaient fait obtenir cet ermitage dans la forêt de Valenciennes; là, il s'était constamment exercé à prendre des manières dignes; il s'était souvenu de Baudouin, et s'était étudié à l'imiter. Plusieurs années auparavant, Robert-le-Brun, qui parcourait les environs à la tête d'une bande de brigands, l'ayant reconnu, l'avait engagé à jouer le rôle de l'empereur pour ramasser un riche butin; mais il avait alors repoussé sérieusement cette proposition, jusqu'à ce que, plus tard, il eût été mis en rapport secret avec le comte Conrad. Lorsqu'on eut fait la conquête de Gand, et que le pays tout entier se fut prononcé pour eux, Conrad s'était insensiblement éloigné de lui, à cause de la maladie qui consumait son fils Wachsmuth. Conrad n'ayant donc plus considéré comme possible le mariage de son fils avec la princesse Jeanne, union qui avait toujours été son plus grand désir, son zèle s'était singulièrement refroidi, d'autant plus que lui, le prétendu Baudouin, ne lui avait pas si complétement aban-

donné les rênes du gouvernement, que le comte le demandait. Mais, pour faire disparaître le dernier obstacle, il avait enfin entamé des négociations avec Hugo lui-même, et le régent s'était empressé de venir au-devant de lui. On avait donné à ses amis le spectacle d'un nouvel interrogatoire, dont les demandes et les réponses avaient également été concertées d'avance.

Conrad et Hugo voulurent se disculper, en prétendant qu'ils avaient été trompés eux-mêmes, mais on n'ajouta aucune foi à leurs paroles, et ceux même qui avaient été jusqu'ici leurs amis et leurs serviteurs s'éloignèrent d'eux avec mépris.

On célébra solennellement les fiançailles de Ferdinand et de Jeanne. Tous les vassaux et les chevaliers de la Flandre leur rendirent hommage. Conrad et Hugo furent relégués chacun dans un de leurs châteaux; leurs autres biens furent confisqués au profit du souverain, en punition de leur forfaiture. Ils s'éloignèrent tous deux humiliés et confus, et furent suivis par Bertrand de Rains, qui, jusqu'alors, avait joué le personnage de l'empereur Baudouin. Robert-le-Brun s'était esquivé de l'assemblée, dès qu'il avait vu quelle tournure prenait l'interrogatoire.

Le Roi de France accompagna les nouveaux fiancés avec toute sa suite, pour rehausser encore par sa présence l'éclat des noces qui devaient se célébrer à Gand. Ingeram se sentait presque aussi heureux que les deux amants; et Ferdinand, quand il se trouvait seul avec lui, le traitait avec autant d'amitié qu'auparavant.

Jeanne aussi lui témoignait la plus sincère bienveillance, et tous deux promirent de rendre sa vieillesse si heureuse et si tranquille qu'il pût oublier la dureté des années antérieures.

Des chevaliers, des nobles, des guerriers suivirent le cortége. L'abbé Ildefonse et d'autres ecclésiastiques, qui avaient pris une part plus ou moins active à la conjuration, ou qui l'avaient favorisée ouvertement ou sous main, obtinrent leur pardon. Les bourgeois se soumirent de nouveau à l'ancien régime, et en peu de jours, tout le pays fut rentré dans l'ordre.

Le cortége s'était à peine mis en marche pour se rendre dans la capitale, qu'on apprit que, dans les environs de Lille et dans cette ville même, il se formait de nouveau des attroupements de bourgeois et de paysans. L'astucieux Bertrand de Rains, furieux de se voir ravir en un instant tout ce qu'il avait acquis, profita du mécontentement et du désespoir de quelques factieux pour tenter de rallumer la guerre. Quelque invraisemblable qu'il fût qu'il se créerait un nouveau parti aussi puissant que le premier, sa destinée le poussa aveuglément à cette tentative insensée. Le farouche Rodolphe Adémar, maître de la corporation des bouchers, se joignit à lui le premier, convaincu que sa trahison et l'incendie du château, dont il était coupable, ne lui permettaient pas de compter sur son pardon. Le maître charpentier Hattrich, et le chaudronnier Antoine Pustel le suivirent et embrassèrent le parti des rebelles, en haine de la princesse et du nouveau régent.

L'audacieux paysan affirmait encore à ses partisans qu'il était Baudouin. — Le roi de France, disait-il, avait concerté, à Paris, avec ce Ferdinand, qui voulait s'impo-

ser comme souverain au pays, tout ce que, dans son aveuglement, la malheureuse Jeanne, sa fille, avait arrêté depuis longtemps avec son amant. La lâcheté de la noblesse et la cupidité du clergé l'avaient abandonné et sacrifié, parce que ces deux classes espéraient tirer de grands avantages, pour elles-mêmes, d'une alliance avec la France et d'un jeune aventurier épris d'amour. Beaucoup de gens sans aveu, de criminels et de brigands s'étant joints à lui, il publia qu'il venait, en qualité de père du pays et de prince légitime, pour secourir l'habitant des campagnes, pauvre et opprimé, pour protéger principalement les paysans contre les vexations du clergé qui les persécutait et les opprimait sous toutes sortes de prétextes, et surtout sous celui d'hérésie. Il ne tarda pas à voir réunies sous ses drapeaux des têtes exaltées; le vieux campagnard qui avait pris part à l'insurrection de Gand, Guy Firlinger, lui amena une troupe de paysans qui demandaient une nouvelle doctrine et des changements dans le service divin. Ce valet de ferme, de taille colossale, l'accompagnait également dans le but de réformer l'église. Ces bandes ne tardèrent pas à redevenir dangereuses pour le pays, et, comme elles n'épargnaient plus rien et n'étaient plus commandées par des hommes considérables, elles se montraient beaucoup plus cruelles et plus sanguinaires. Pour entretenir l'ardeur de son armée, le prétendu Baudouin fut obligé de lui permettre de piller et d'incendier quelques couvents; c'est ainsi qu'ils commencèrent la réforme de la constitution de l'Église.

Hugo fut fort surpris de recevoir un jour à son château solitaire la visite de Conrad. — Ne vous étonnez pas, dit le comte, que je vienne vous tendre la main en

signe de réconciliation. Quand nous, anciens amis, nous nous sommes divisés, par ambition, nous avons commis la plus grande faute de notre vie, celle qui nous a précipités tous les deux à la fois. Nous avons tout perdu, et la douleur la plus poignante, c'est de nous trouver seuls, sans enfants, dans notre vieillesse. Oui, je dois m'accuser du meurtre de mon fils, car il aurait probablement guéri de sa blessure et triomphé de sa faiblesse, si la douleur qu'il a ressentie en apprenant que le prétendu Baudouin n'était pas notre véritable prince, n'avait mis fin à ses jours. Et maintenant nous voilà pauvres, méprisés, et plus encore méconnus, parce que chacun exagère les fautes des malheureux.

— Vous n'avez pas tort, répondit Hugo; mais quel remède? que pouvons-nous faire pour améliorer notre position?

— Le cœur ne vous saigne-t-il donc pas, en voyant l'état de détresse de notre patrie, ces hordes sauvages qui la déchirent, ce misérable imposteur, qui nous a si ignominieusement trompés et qui parcourt de nouveau le pays sous le nom de l'empereur? ces impies, que ce misérable a attirés près de lui par ses artifices, et qui profanent notre sainte Église? Joignez vous à moi, et formons encore une armée de nos serviteurs, de nos mercenaires, de tous les hommes qui dépendent de nous, ou qui voudront répondre à notre appel, pour punir, saisir et anéantir ces rebelles; montrons ainsi que nous ne sommes pas aussi méprisables qu'on voudrait le faire croire, à présent que nous avons perdu la partie.

Hugo accepta cette proposition, et bientôt une troupe considérable se trouva réunie autour des deux comtes.

Grand nombre de paysans, qui avaient souffert du passage des bandes du prétendu Baudouin, s'enrôlèrent volontiers sous leurs bannières; beaucoup d'entre les rebelles revinrent, ainsi que leurs chefs, pour reconquérir de l'honneur et une bonne renommée. Robert-le-Brun, qui déjà s'était formé une bande de vauriens, pour chercher encore à vivre de brigandages, fut l'un des premiers à offrir ses services à son ancien protecteur.

Les comtes se mirent alors en campagne, et Baudouin ne chercha pas à éviter le combat. La lutte fut opiniâtre, et, des deux côtés, on déploya beaucoup de valeur. Au milieu de la mêlée, Baudouin et Robert-le-Brun se précipitèrent l'un sur l'autre, et le prétendu prince périt de la main de son ancien compagnon, qui lui plongea son épée dans la poitrine, quand il était déjà terrassé. Adémar fut tué, ainsi que nombre des siens. Firlinger et beaucoup d'autres prirent la fuite; d'autres enfin, parmi lesquels se trouvaient Hattrich et Pustel, furent faits prisonniers. Après cette défaite, Lille se montra repentante, et implora la clémence du souverain légitime du pays.

Hugo et Conrad se dirigèrent sur Gand avec leurs prisonniers; ils les livrèrent au capitaine de la ville, et demandèrent à parler au prince et à la princesse en personne. Le roi était encore présent; des fêtes et des tournois, pour célébrer les noces avec éclat, répandaient la joie dans la ville. Le vieux Tillen et quelques autres chevaliers, qui rencontrèrent les exilés, furent surpris de la hardiesse qu'ils avaient de se montrer à la cour; tout le monde s'éloignait d'eux avec crainte ou avec mépris, et ceux, qui naguère avaient gouverné le

pays, s'estimèrent alors heureux de trouver enfin dans le jardin le cuisinier Pamphile, qui s'entretint avec eux.

— Oui, oui, Messires, dit Pamphile répondant à leurs questions, notre cour, autrefois si brillante, a subi une telle métamorphose que personne ne pourrait la reconnaître. L'ancienne dignité, la distinction nécessaire des classes, la discipline de la cuisine, tout a disparu ! Je ne puis plus entrer, car je suis dépouillé de ma charge, ce qui est encore la conséquence de cet absurde bruit qui m'accuse d'avoir voulu empoisonner notre prince actuel. Cette affaire a-t-elle le sens commun ? Je me promène encore souvent aux environs de la cuisine, savourant l'odeur qu'elle exhale, et prêtant l'oreille au bruit qui s'y fait. C'est une espèce de consolation pour moi. Oh ! j'aurais été bien plus maltraité encore, mes bons messires, sans le petit Ingeram. Il est vrai que cet homme sera toute sa vie une folle tête, qu'il débite toujours les choses les plus extravagantes. Ainsi, à cette occasion, il a ressuscité la vieille fable que j'étais un hérétique, et tellement habitué au feu, que cet élément n'aurait aucune prise sur moi, qu'il valait donc mieux me jeter à l'eau, mais que, étant beaucoup trop gras, je ne manquerais pas de surnager comme les véritables sorcières, et que, pour cette raison, le mieux était de me forcer d'avaler le fleuve, et, pendant dix, vingt ans ou plus, de me faire boire copieusement de l'eau. La proposition fut adoptée, et ce n'est qu'en cachette que je bois du vin. Voilà, messires, ce qu'on appelle aujourd'hui régner, donner des conseils et faire un procès criminel, car, je puis vous le dire, ce petit être-là, qui ressemble à un canard gris, est

tout ici ; il présente les conseillers, et il les destitue; c'est ainsi qu'on a mis à la retraite le vieux Berthold, qui certainement n'a jamais fait de mal à personne, ni dit un seul mot de nature à choquer qui que ce fût; en revanche, on a fait de riches présents à l'absurde devin Wenceslas, en lui donnant des livres entières de poussière d'or. Si vous le désirez, je l'appellerai, car cette petite grenouille est toujours traitable.

Les comtes acceptèrent la proposition ; quelque temps après, Ingeram vint à eux, et ils se promenèrent dans une charmante allée du jardin. Conrad et Hugo étaient embarrassés, quelque politesse, quelque amitié qu'ils témoignassent à Ingeram. Le petit vieillard avait complétement retrouvé son ancienne humeur, et il répondit à la demande qu'ils lui adressèrent, d'user de son influence pour engager les princes à les entendre en personne : — Je veux bien vous venir en aide, et je crois qu'ils se rendront à mes avis, car le mieux est d'oublier et de pardonner tout ce qui nous a fait de la peine.

Ils le remercièrent et s'inclinèrent profondément pour l'embrasser. — Vous me touchez, mes dignes messires. répondit-il, et je vais de ce pas soumettre au prince votre demande. Vous ne croiriez pas combien il m'est doux et agréable de n'être à présent un fou que lorsque mon propre génie m'y pousse. Et je suis bien plus heureux aussi que tous les conseillers, prêtres et professeurs du pays, car je n'ai pas besoin d'être sage et raisonnable au commandement ; je fixe mes heures de raison, comme bon me semble, ou je les laisse venir d'elles-mêmes. Vous avez voulu, nobles messires, conduire l'affaire avec trop de prudence et de sagesse, avec

des finesses et des ruses de toute espèce, et c'est pour cela même qu'elle s'est brisée dans vos mains.

Il courut supplier les nouveaux et fortunés époux, et son langage fut si amusant et si pressant, qu'on admit enfin les comtes dans la salle, au moment où le roi Louis et toute sa cour s'y trouvaient. Ferdinand et Jeanne les remercièrent de leurs services et leur rendirent les biens qu'on leur avait confisqués; on accorda aux prisonniers leur pardon, et tout rentra paisiblement dans l'ancien ordre de choses. Ferdinand et Jeanne régnèrent longtemps en paix et heureux.

Poésie.

SOUVENIRS DE LIÉGE.

Sonnets.

(*Suite et fin.*)

XVI.

DEVANT UN TABLEAU DE RUYSDAEL.

O mon peintre, ô Ruysdael, toujours dans tes tableaux,
On voit un lourd torrent aux flots jaspés d'écume
Bondir en mugissant dans son lit noir qui fume,
Et rouler en son cours de grands troncs de bouleaux.

Montagnes de granit que noircit le tonnerre
Et sapins monstrueux en vain barrent ses eaux :
Il brise en deux les pins ainsi que des roseaux,
Et pousse devant lui le rocher centenaire.

Mon peintre, ce torrent, n'est-ce pas? ce torrent
C'est le siècle qui marche et qui roule et qui gronde
Avec sa force immense et sa rumeur profonde.

Pas de digue qui tienne à son flot conquérant.
Rien ne peut arrêter sa vague souveraine,
Et tout obstacle humain, il le brise et l'entraîne.

XVII.

DANS UN CIMETIÈRE.

Loin du monde, terre asservie,
Champ de bataille de la vie,
Soldats tombés sous vos drapeaux,
O morts, vous dormez en repos.

Vous dormez, l'âme au ciel ravie.
Votre sommeil nous fait envie,
Et l'on rêve sur vos tombeaux
D'autres soleils, des jours plus beaux.

Pour vous luit l'éternelle aurore,
Et nous toujours nous travaillons,
Poussant le soc dans nos sillons,

Afin d'y faire un jour éclore
Le grand mot de la vérité
Qu'on sait dans votre éternité.

XVIII.

EN VOYANT PASSER UNE FAMILLE D'ÉMIGRANTS ALLEMANDS.

Voyageurs, voyageurs venus de l'Allemagne,
Qui donc vous pousse ainsi loin du pays natal,
Toujours vers l'occident, sol brûlant et fatal,
Où le tigre a les bois, et l'aigle, la montagne?

Loin de votre berceau qui donc vous pousse ainsi,
O père avec tes fils, ô mère avec tes filles?
La paix a-t-elle fui de vos vertes charmilles?
L'hiver a-t-il glacé votre soleil transi?

— « Non, poëte; la paix règne encor sur nos grèves,
» La patrie est toujours le plus doux de nos rêves,
» Et toujours le soleil y répand sa clarté.

Que je vous aime, étoiles d'or,
Qui brillez au ciel quand tout dort !

Le monde est un double parterre :
O roses, vous avez la terre ;
Et vous, étoiles d'or. les cieux
Sont vos jardins mystérieux.

Vous, par l'aurore parfumées,
Vous, par les anges allumées,
Versez-moi vos senteurs de miel ;

Eclairez ma nuit solitaire,
Roses, étoiles de la terre,
Etoiles, ô roses du ciel !

XX.

ADIEUX A LIÉGE.

Le voile des brouillards d'étoiles pailleté
Te couvre et baigne encor ta masse morne et somb
Et la lune répand sa douteuse clarté
Aux croupes de tes monts qui grandissent dans l'om

On croirait voir au loin, comme un lac irrité,

Mais tantôt, que le jour avec l'aube s'allume,
Le marteau vigilant réveillera l'enclume,
Et tout éclatera de bruit et de splendeur.

Tout sera comme hier, et ton fleuve, et tes rues,
Et tes cloches d'airain, qui chantent dans les nues; —
Mais je serai bien loin, Liége, où reste mon cœur.

23 JUILLET 1842.

ANDRÉ VAN HASSELT.

AUX JEUNES GENS.

Comme vous les traitez ces pauvres vieilles femmes!
Eh quoi! vous n'avez pas compris,
Qu'avec vos froids dédains vous attristez leurs âmes?
Vieillir est-il un tort à valoir vos mépris?
Lorsque l'arbre au printemps de mille fleurs charmantes
S'embellit, lui dit-on? Gardez-vous de mûrir:
Ah! conservez toujours ces couleurs ravissantes;
Si vous devenez fruit, vous allez vous flétrir. —
Dit-on au nautonnier qui commence un voyage?
N'allez pas plus avant, demeurez dans le port.
En vain on le dirait, sans redouter l'orage
Il s'embarque avec joie et va remplir son sort. —
Lorsque le jeune oiseau va déployer son aile,
L'arrête-t-on dans son essor?
Non, il part, et soudain à son instinct fidèle
Il vole, et bien longtemps il va voler encor. —
Ainsi nous avons fait, enfants dans la jeunesse;
Légères, nous allions en des chemins riants:
Nous avons sur la route attrapé la sagesse;
Mais avec elle aussi nous avons pris des ans.
Tranquilles aujourd'hui, riches d'expérience,
Nous pourrons en vos mains déposer nos trésors.

DERNIERS ADIEUX D'UNE MÈRE A

Approche, mon enfant, objet de ma tendres
Approche, car je sens, je sens qu'un bras l
Me ravit à ma fille et m'entraîne à la mort !
Viens, ô toi dont j'étais la douce et seule ivi
Viens, avant que mon cœur s'envole vers le
Recueillir mes soupirs et mes derniers adieu

Je me meurs ! mais aux lois que le Seigneur
Je souscris, et mon âme à les subir est prête
Je souscris au trépas qui plane devant moi,
J'y souscris et ne crains.... et ne crains que
Toi, que je laisse, hélas! sans nul appui, san
Atôme fugitif au milieu de la terre !

Adore Dieu, ma fille, et grave dans ton cœu
Ce précepte sacré d'amour et de bonheur.
Il viendra, mon enfant, te couvrir de son a
Si ton âme à son culte est soumise et fidèle.
Sa bonté réglera le cours de ton destin ;
L'enfant qui le sert bien n'est jamais orphel

Toujours présente à toi, bannisse de ton cœur
L'amour des vains plaisirs, d'un monde séducteur.
Fuis le monde, crois-moi; son ivresse pompeuse,
Ma fille, ne pourra jamais te rendre heureuse !

Ma fille, en ton cœur seul, cultive la beauté ,
Fuis surtout de l'orgueil le poison redouté.
Plus on a d'attraits, plus faut-il qu'on soit modeste.
Crois que la vanité de l'honneur est l'écueil.
De nos brillants dehors veux-tu voir ce qui reste,
Ose un jour, ô ma fille ! ose ouvrir mon cercueil!

Oui, chère enfant, que Dieu soit ta seule pensée;
Il faut que de Dieu seul l'âme soit embrasée.
Son amour, mon enfant, voilà le vrai trésor
Qui fait goûter la vie et désirer la mort.
Tendre amour qui peut seul couronner notre vie
Des biens que nous promet la clémence infinie.

Mais je sens que la voix ainsi que la douleur,
Avec le jour qui fuit expire dans mon cœur.
Adieu , ma fille, adieu. Je vais quitter la vie!
Je vais près du Seigneur, à côté de Marie,
Prier pour mon enfant, pour ma fille chérie!
Je vais des anges saints invoquer le secours,
Les prier pour ma fille, et veiller sur ses jours !
Adieu, ma fille, Adieu!
Pense à ta mère, à Dieu!

BERNARD MEERTENS.

Sous ses bonds furieux comme ceux du tonnerr
La cloche de Saint-Paul fait trembler ciel et terre
Voyez, au grave accent du colossal airain,
Les masses de dévots de toutes parts soudain, —
Comme par un pouvoir invisible attirées, —
D'innombrables couleurs ondoyer bigarrées,
Pour aller s'engouffrer, comme en un entonnoir,
Au portail que domine un haut crucifix noir.
C'est sans doute aujourd'hui grand office d'évêque
Le corps ferme et bien droit voilà le suisse avecqu
Son habit d'apparat, la hallebarde au poing;
Pour tout l'or de Belgique il ne remûrait point.
Entrons..... Qui vois-je là! ma stupeur est extrême
En croirai-je mes yeux?... sur ma foi, c'est lui-mê
O miracle! une crotte est changée en rubis!
Hosanna! Hosanna! la sauvage brebis
Qu'à jamais je croyais égarée et perdue
La voilà d'elle-même au bercail revenue!!
Bonjour, mon vieux, bravo... parlons bas... Sais-t
Qu'A....n le barbier t'envirait ce maintien,
Cet air de piété recueillie et fervente:
On ne peut mieux... et puis quelle place excellent
Afin que le prélat qui bientôt doit venir
Ne puisse aller au chœur sans te voir, te bénir.
Prépare-toi: les sons expirants de la cloche

Entends-tu ces doux chants?... A genoux! le voilà!
Ferme les yeux; c'est bien : joins les mains; c'est cela.....

. . . . . .

Il t'a béni, mon cher, ou bien je ne vois goutte.
Mais qu'as-tu donc? pourquoi cet embarras? écoute :
Sa Grandeur sur ton compte en sait moins long que moi;
C'est vrai ; mais que cela ne te mette en émoi :
Chrétien, du médisant je déteste le rôle ;
Va, va, tu peux en paix, — bien que ce soit très-drôle, —
A tes dévotions donner un libre cours.
Je ne lui dirai pas que, presque tous les jours,
A l'heure où vient la brune à l'austère morale
De maint doux guet-à-pens dérober le scandale,
A pas lents, le chapeau rabattu, je te vois
Aux endroits peu hantés rôder en tapinois,
Et, pareil à celui qu'un grand souci dévore,
T'arrêter, puis marcher, puis t'arrêter encore,
Puis aviser soudain quelque chose, et puis, crac,
Aller t'évanouir au fond d'un cul de sac ;
Que souvent vers minuit, comme un bambin timide,
Pour assurer tes pieds, sur le trottoir humide,
On te voit tendre aux murs une tremblante main
Et souvent de ton gîte oublier le chemin ;
Qu'à grand bruit aujourd'hui, dédaigneux de l'orange,
A nos belles couleurs tu souffles la louange,
Suivant tes intérêts bien disposé d'ailleurs
A préférer demain l'orange aux trois couleurs ;
Que très-adroitement tu sais jeter la pierre
A Pierre de chez Paul, puis à Paul de chez Pierre ;
Que ton seul ciel à toi, que ton unique fin,
C'est le ciel d'ici-bas, c'est cette vie; enfin
Ta seule Trinité, l'or, la table et la femme;
Que tu n'es, en un mot, qu'un papelard infâme.....
Mais je vois qu'au saint lieu, malgré ton air d'aplomb,
Le temps déjà commence à te paraître long ;
Sur le jonc inégal de l'anguleuse chaise
Tes genoux trop douillets ne sont pas à leur aise;

Et bientôt, j'en suis sûr, pour prix d'un si beau
Après tant de faveurs, une faveur nouvelle
Te paira largement quelques heures d'ennui :
Car aux dévots le Ciel est propice aujourd'hui.
Mais je me mêle trop des affaires des autres :
Au revoir, je m'en vais dire mes patenôtres. —

ANALYSES CRITIQUES.

Histoire abrégée de la Littérature Française *depuis son origine jusqu'au XVIIe siècle*, par A. Baron, chevalier de la légion d'honneur, professeur de Littérature à l'Université, préfet des études et professeur de rhétorique à l'Athénée royal. Bruxelles, A. Jamar, 1841, 2 vol. in-8.

Dans la livraison du mois d'avril 1842, nous avons rendu compte du premier volume de cet important ouvrage, et suivi l'auteur dans la narration fidèlement historique et savamment raisonnée de la naissance et des développements de la littérature française jusqu'à la fin du XVe siècle. Il serait sans intérêt pour nos lecteurs de connaître *par le menu*, comme on eût dit alors, la cause de cette longue interruption d'un travail commencé avec plaisir et exécuté avec conscience. Nous dirons simplement, parce que c'est la raison ou l'excuse le plus acceptable, que ce second volume, bien qu'il embrasse une période beaucoup plus courte, est si nourri de faits, si substantiel de critique, si abondant en idées lumineuses touchant les plus hautes questions non seulement littéraires, mais sociales, que le loisir nous a manqué pour l'accomplissement d'une œuvre fort difficile de sa nature, puisqu'elle consiste dans l'appréciation motivée, concise, et pourtant complète, d'une autre œuvre matériellement plus étendue, et cependant remarquable par la précision; où chaque phrase contient, soit l'exposé d'un fait essentiel, soit l'expression d'une pensée féconde, soit l'énonciation d'un jugement presque toujours inattaquable. Les bons livres sont peu compressibles, et voilà ce qui rend, en cette occasion, notre besogne assez ardue. Il y a aujourd'hui, et c'est très-heureux pour le métier que nous faisons, bon nombre de choses imprimées dont un

critique se tire galamment par le procédé synthétique. Quand il a dégagé ou nettoyé ces choses-là de leur partie ornamentale, savoir, les figures ambitieuses, les épithètes oiseuses, les non-sens imposants par leur profondeur, les périodes ou les mots à effet, et les plagiats plus ou moins habilement déguisés, ce qui reste après toutes ces épluchures se résume assez aisément. Ces études sur *l'écorché* sont rarement agréables, mais elles offrent peu de difficultés. Comme il en est tout autrement dans la conjoncture présente, nous avons inventé (cela est permis même aux critiques) un moyen aussi simple qu'ingénieux de concilier, chose difficile en tout temps, nos devoirs avec nos intérêts : ce sera de laisser souvent l'auteur parler lui-même et se tirer d'affaire. Il n'y perdra rien, ni nos lecteurs non plus, et nous y gagnerons beaucoup.

Le premier chapitre de ce second volume est consacré à des considérations préliminaires sur l'état des esprits en France, ainsi que dans d'autres parties de l'Europe, au commencement du XVIe siècle, et sur le mouvement social, c'est-à-dire religieux, politique et littéraire qui s'opéra durant cette période. L'auteur retrace à grands traits ce qu'étaient alors, et dit ce qu'allaient devenir les suprêmes puissances de l'époque : l'Église, la féodalité, la monarchie. Un autre élément, déjà formé, s'étend et se consolide : c'est la bourgeoisie, qui s'enrichit, s'éclaire, et prépare ainsi son plus complet affranchissement. Nous y ajouterons la judicature et le barreau, car l'homme de loi joue un grand rôle dans ce monde qui se transforme, en attendant la venue d'autres temps, — les nôtres, — où ce rôle est quelquefois le premier. Le moyen âge s'en va, chassé par les idées nouvelles, par les faits nouveaux, et surtout par l'imprimerie (1), qui bien avant notre ère constitutionnelle était

(1) Par une erreur assez générale, et que nous avons partagée, on attribue à la moderne éloquence parlementaire cette forte et ingénieuse définition de la presse : *artillerie de la pensée*. Elle se retrouve, moins concise, mais plus colorée, dans ces vieilles lignes citées par M. B. « Cette non moins admirable que pernicieuse foudre d'artillerie ,... l'imprimerie, sœur des Muses et dixième d'elles. » *Nil sub sole novum* ; cela est vrai depuis longtemps, et le devient de plus en plus.

déjà le *quatrième* pouvoir de l'État. Une autre cause immédiate de progrès, d'abord en France, puis successivement dans d'autres contrées, mais à degrés inégaux, fut l'influence de l'Italie, qui recueillait alors les fruits de l'hospitalité donnée à Lascaris et à ses compagnons : illustres et opulents bannis, qui, comme leurs ancêtres, avaient emporté avec eux leurs dieux vaincus, les trésors de l'antiquité savante. Le tableau que nous offre M. Baron de cette rénovation puissante et des résultats du contact de la vieille Gaule avec l'Ausonie renaissante, est plein de force et d'éclat :

«C'est à Charles VIII, à Louis XII, à leurs aventureuses expéditions en Italie qu'il faut remonter pour saisir à son point de départ l'esprit du XVIe siècle. L'Italie méritait bien alors la magnifique salutation de Virgile, elle était bien la terre de l'âge d'or, *magna parens frugum, magna virûm*. Les produits de la Méditerranée et de l'Orient travaillés par l'industrie la plus brillante et la plus artistique, Venise, Gênes, Livourne; toutes les somptuosités de la religion, du commerce et des cours, Rome, Florence, Ferrare, Milan; les papes, les Médicis, les Sforzes, les Gonzagues, les princes d'Este, entourés de leur grave et élégante escorte, poëtes, philosophes, philologues, architectes, peintres, sculpteurs; les vers du Dante, les toiles de Cimabue et de Giotto, Pétrarque et Léonard de Vinci, Boccace et Michel-Ange; et surtout et de tous les points, l'antiquité, le merveilleux phénix, renaissant de ses cendres, les exemplaires grecs et latins retrouvés par une érudition patiente jusqu'au génie, ou arrachés par les Lascaris, les Chrysoloras, les Chalcondyle aux débris fumants de Byzance, et récités, traduits, commentés de Tarente à Milan : voilà l'admirable spectacle qui frappa les yeux des chevaliers de Charles VIII et de Louis XII, comme jadis les pompes étranges de Constantinople et de la Syrie avaient ébloui ceux des croisés. Tout éphémère que fut la conquête, tout grossiers qu'étaient les conquérants, la civilisation française avait été mise en contact avec une civilisation plus avancée; celle-ci éleva l'autre jusqu'à elle, elle rentra en France avec les vainqueurs de Naples et de Brescia, et vint y allumer des matériaux qui n'attendaient qu'une étincelle. »

De là résultèrent une foule de faits qui signalent, à cette époque, le développement intellectuel dans des voies diverses : la science du droit créée, ou du moins, selon nous, plus claire et mieux définie ; celle de la politique renouvelée *d'après les anciens* (1); l'interprétation plus sûre et plus sagace des philosophes païens ; enfin, selon l'expression pittoresque de l'écrivain, les orateurs, les naturalistes, les poëtes jetant des échappées lumineuses dans tous les massifs de l'intelligence. Les sciences, les arts, surtout l'architecture, les plaisirs, et jusqu'aux inventions et aux variations de la mode, relevaient de ce grand changement désigné à juste titre par le nom de *renaissance*. « L'érudition, dit à ce sujet l'historien, devint une fureur, une véritable épidémie, dans le sens rigoureux du mot, car la jeunesse s'épuisait à ce labeur obstiné, et mourait réellement à la peine. Erasme avoue cette mortalité précoce. « Faut-il l'attribuer, » dit-il, « au monde qui penche vers son déclin, ou bien à ce qu'il » en coûte plus aujourd'hui pour savoir ? » On ne saurait assurément sans injustice accuser la jeunesse contemporaine d'indifférence pour les acquisitions intellectuelles : toutefois, si l'on en excepte les écoles militaires et polytechniques, où se rencontrent encore ces martyrs de la science, il est permis de croire que de nos jours la statistique offrirait sous ce rapport des résultats moins affligeants.

Alors paraît François Ier, qui, malgré ses erreurs, ses défauts et même ses vices, semble avoir été providentiellement marqué pour l'époque et pour le pays où il vécut. M. B. a parfaitement tracé le portrait de ce monarque *ondoyant* et *divers*, comme l'eût dit Montaigne cinquante ans plus tard ; esprit mobile, aventureux et passionné, sans principes moraux comme sans véritable système politique ; honorant la presse dans la personne d'Henri Estienne, et supprimant ensuite l'imprimerie dans son royaume ; faisant brûler les protestants en France, et contractant alliance

(1) En matière politique, la plupart des écrivains français du XVIe siècle sont essentiellement *Grecs*, et, presque toujours, farouchement démocratiques. Voyez Montaigne, Charron, surtout la Boëtie, ainsi que les mémoires et pamphlets des réformés, même les requêtes qu'ils adressaient aux rois.

avec les protestants d'Allemagne, ainsi qu'avec les Turcs ; roi chevaleresque, et violateur de sa parole, tout en répétant «foi de gentilhomme» ; d'une bravoure téméraire, et semblant s'entendre avec son illustre et astucieux rival pour scandaliser l'Europe des apprêts inutiles d'un combat singulier annoncé avec éclat ; mais brillant encore sous ces taches honteuses et sanglantes, parce qu'il fut spirituel, hardi, galant et magnifique : qualités qui le rendaient éminemment propre à représenter la noblesse française, et même le peuple français dans son caractère général.

Viennent les Valois, et sous eux les progrès de la réforme : progrès rapides, bientôt menaçants, mais incomplets, et qui devaient l'être, parce que l'esprit de cette institution nouvelle était antipathique à celui de la nation. L'auteur, avec un sens exquis, trouve les causes de cette répulsion instinctive dans la nature même des doctrines du calvinisme et dans le caractère de l'homme qui s'en fit l'apôtre en France. « La réforme, dit à ce sujet M. B., afficha un rigorisme presque sauvage ; exclusivement théologienne, elle se montrait également indifférente au développement des libertés publiques et à ce culte des arts et des lettres que le catholicisme de Léon X encourageait si magnifiquement et qui était passé de Rome à la cour des Valois. Enfin, comme toute révolution, sachant assez bien ce qu'elle ne voulait pas, mais beaucoup moins ce qu'elle voulait, elle fut illogique et incomplète. Incomplète : en niant certains mystères de l'ancienne foi, elle en retenait d'autres tout aussi difficiles à comprendre. Illogique : après avoir affranchi l'esprit humain du joug de l'antique autorité spirituelle, elle se vit dans la nécessité de lui imposer celui d'une autorité nouvelle. L'intelligence française était trop pleine et trop pénétrante pour s'arrêter à ces demi-négations, pour se reposer dans ces inconséquences, présentées d'ailleurs par un homme aussi antipathique au caractère national que l'était Calvin.

» Luther, unissant à la franche et impétueuse hardiesse du génie, une certaine sensibilité d'artiste, une brusque bonhomie d'humeur, une facétie épaisse et souvent même assez crue de diction, et mettant d'ailleurs l'Église dans l'État, eût bien mieux sympathisé avec le caractère français et les circonstances, que

Calvin, esprit rigoureux et positif, tempérament bilieux, âme sèche et intolérante, théologien démocrate enfin, plaçant l'État dans l'Église, qui pouvait bien tirer du néant la pauvre et petite république de Genève, mais non organiser la vaste et riche monarchie de Paris. Si la France eût possédé Mélanchthon, le Vergniaud, Luther surtout, le Mirabeau, j'ai presque dit le Danton de la réforme, au lieu de Calvin qui a tant de traits communs avec Robespierre, qui sait quelles y eussent été les destinées du protestantisme ? »

A dire vrai, nous ne croyons pas que, même dans cette hypothèse, l'onction et la tendresse d'âme de l'auteur du *Synopsis Doctrinæ* eussent été autre chose qu'un simple accident, impuissant à vaincre des répugnances qui, comme le reconnaît l'écrivain, naissaient du fond même de la réforme. Indépendamment de la valeur respective des deux dogmes, le culte romain, avec ses pompes imposantes et les arts qui formaient son splendide cortége, devait, chez un peuple impressionnable et sensible aux beautés extérieures, prévaloir sur la simplicité nue et l'âpre austérité qu'affectait l'innovation. Aussi fut-ce dans les montagnes du Languedoc et dans les bourgades un peu sauvages de la Bretagne qu'elle trouva et qu'elle conserve encore aujourd'hui la plupart de ses prosélytes. Ajoutons, et ce fait nous paraît digne de remarque, que pendant fort longtemps l'esprit de la réforme, dans ses livres et ses prédications, a été moins chrétien qu'hébraïque. C'était dans les images terribles, dans les impitoyables rigueurs de l'ancienne loi, non dans la mansuétude compatissante et vraiment humaine de la loi nouvelle, que les docteurs calvinistes cherchaient surtout leurs exemples et leurs maximes. En résumé, le protestantisme était en harmonie avec le nord encore sauvage, le catholicisme avec le sud déjà civilisé.

Il y eut bientôt, continue l'historien, réaction en faveur des doctrines romaines. La lutte des idées devint celle des forces matérielles. Les deux croyances se prirent corps-à-corps, et l'on sait quels furent leurs combats. L'auteur résume l'histoire de cette longue et sanglante crise dans quelques lignes que nous citerons surtout à cause de la grave et profonde réflexion qui

les termine. « Le désordre ne s'arrêtait pas à l'Église et à l'État, il s'étendait aux matières les plus étrangères en apparence à ces hauts intérêts ; ou plutôt ces matières elles-mêmes, littérature, poésie, critique, érudition, se transformaient en religion et en politique. Au milieu de cette universelle anarchie, l'esprit national parut s'éclipser totalement. Chez les uns, il fit place au fanatisme, chez les autres, aux appétits sensuels et à une coupable indifférence pour la vérité et la beauté morales ; infaillibles conséquences de toute crise révolutionnaire sur les contemporains : ils y perdent ou la raison ou la foi. » La justesse de ces paroles a quelque chose d'effrayant, quand on est forcé de se dire qu'écrites à l'occasion du passé, elles sont applicables au présent, à cette époque où, même dégagées de l'élément religieux, les opinions exagérées dans le sens de la *liberté* ou de l'*autorité* s'entre-choquent avec une force improductive ; tandis que parmi les spectateurs du conflit, les uns gémissent à l'écart, désespérant de l'avenir de la raison humaine, et que les autres, sages éclectiques, *ne servant ni Baal ni le Dieu d'Israël*(1), ne songent qu'à meubler convenablement les tentes qu'ils ont dressées sur le gras terroir des intérêts matériels. Le nombre de ceux-ci s'accroît journellement des déserteurs des deux armées ; quand ils seront en majorité, les contemporains pourront y voir le diagnostic infaillible des sociétés qui finissent ; car malgré les erreurs et les dangers de l'exaltation sincère, l'enthousiasme une fois disparu du monde, comme l'a dit un penseur généreux (2), il n'y restera que l'argent et le pouvoir ; — les nations ne vivent pas longtemps à ce régime.

M. B. justifie complétement Henri IV du reproche d'avoir peu favorisé les lettres. Ce roi fit moins pour les savants, les poëtes, et surtout les artistes que n'avaient fait François Ier et Charles IX ; mais en pacifiant la France, en y fondant l'ordre et l'unité, en rendant la sécurité aux villes et aux campagnes, il aplanit et consolida le terrain où devait, par la suite, prospérer l'intelli-

(1) Racine, *Athalie*.
(2) Mad. de Stael, *De l'Allemagne*.

gence. D'ailleurs, on se tromperait en croyant qu'il n'ait rie fait directement pour les bons écrivains. Casaubon, repouss par Sully, fut bien accueilli du monarque, qui lui accorda su sa cassette la pension que le ministre économe et sévère n'ava pas voulu prélever sur les deniers publics en faveur d'un érudi qui, selon l'ancien grand-maître de l'artillerie, *coûtait plus qu deux bons capitaines, et si ne servait-il à rien.*

« Ainsi, dit alors M. B., fut préparée la voie à l'organism intellectuel qui devait succéder au criticisme du XVIe siècle Ces deux mots, en effet, dans leur acception nouvelle, peignen assez bien ces retours alternatifs d'agitation et de calme qu semblent se partager la vie des nations et celle de l'humanité. » Puis, il passe en revue les éléments divers qui vinrent successive ment ou simultanément modifier l'esprit français tel qu l'avaient formé les âges antérieurs : la renaissance de l'anti quité, la soif du savoir, la réforme, la polémique écrite, parlée, armée, que fit naître son invasion, enfin l'épuisement ramenan le repos, à la faveur duquel s'établit l'unité, et l'élite de intelligences s'arrêtant dans une sorte de milieu, assez vague e mal défini selon nous, mais paisible et commode pour une halt sociale : telle est, dans ses faits culminants et ses phases princi pales, la vie de la France durant le XVIe siècle. Il reste à exa miner quels effets ces diverses influences produisirent sur l langue et la littérature. Ici l'auteur commence à explore les routes nombreuses et variées que parcourut l'esprit hu main durant cette période féconde. Nous ne pouvons le suivr dans ces voyages multipliés, comme nous l'avons fait lorsqu'i suivait lui-même, en nous y guidant, la grande voie où l'huma nité s'avançait par masses distinctes ; en d'autres termes, si, dan la synthèse, nous avons pu ne pas le perdre de vue, l'espace e le temps nous manquent pour l'accompagner dans l'analyse Nous nous bornerons donc à indiquer succinctement les grande divisions de son travail, en nous arrêtant parfois sur les faits le plus caractéristiques ou les moins connus, les idées les plu complètes ou les plus neuves, les jugements les plus hardis o les plus compréhensifs.

Chapitre II. *Les Philologues.* Influence et caractère de

philologie. — Budé. — Scholiastes et commentateurs. — Henri Estienne. — Traducteurs ; Amyot.

En ce qui concerne ce chapitre, nous ne ferons autre chose que d'en extraire les passages qui se rapportent aux savants hommes dont les noms précèdent. Le second surtout contient une appréciation éminemment remarquable.

«Budé avait jeté, dans ses *Commentaires*, les premières bases d'un lexique grec ; *H. Estienne* acheva ce que Budé avait ébauché. L'immense service que son père, *Robert Estienne*, avait rendu aux lettres romaines par son excellent *Trésor de la langue latine*, il le rendit aux lettres grecques. Les travaux d'Henri Estienne effraient l'imagination. Ce n'était pas assez d'avoir compilé cet immense *Trésor de la langue grecque*, fait pour absorber à lui seul toute une existence d'érudit, et dont la réimpression, chez Didot, occupe depuis dix ans un peuple de philologues, tandis que les 50,000 mots qui le composent ne prirent au savant libraire que douze ans de sa vie ; ce n'était pas assez d'avoir imprimé, relu en épreuves, enrichi de commentaires et de versions latines presque tous les écrivains de la Grèce ; Henri Estienne, à travers une vie si pleine et agitée en même temps par des déplacements continuels et par toutes les vicissitudes de la fortune, trouvait encore le temps d'éclaircir, dans des ouvrages excellents de raison, d'esprit et de savoir, toutes les questions politiques et littéraires de son temps. A une érudition fabuleuse, il joignait au plus haut degré ce que nous appelons aujourd'hui le mérite de l'actualité. Ici, il devance le jugement sévère de l'histoire : lisez son *Discours merveilleux de la vie, actions et déportements de la reine Catherine de Médicis ;* là, il défend, avec toutes les armes d'une immense lecture, les principes du bon sens et de la tolérance : voyez son *Introduction à l'apologie d'Hérodote, ou Traité de la conformité des merveilles anciennes avec les modernes.* Sous prétexte de justifier le vieil historien du reproche d'invraisemblance et de mensonge, il attaque, avec une spirituelle énergie, les ridicules et les préjugés de l'époque, il expose les erreurs, les infamies, les crimes bien plus incroyables dont son pays a été le témoin. Retourne-t-il à sa spécialité ? On sent encore, sous l'enveloppe du philologue, battre le cœur du patriote. Il publie

son *Traité des conformités du françois et du grec*, et celui *De la précellence du langage françois*, deux ouvrages dont la réimpression accompagnée de notes serait un éminent service à rendre aux bonnes lettres. Henri Estienne y déroule les origines, les révolutions, les richesses de notre langue; partout il y fait preuve d'une singulière facilité, d'une connaissance approfondie du grec, du latin, du français, de l'italien, de l'espagnol, d'une critique souvent juste, toujours fine. Un reproche à lui faire pourtant, et Pasquier, dans ses variations du même thème, peut prendre sa part du blâme, c'est qu'il poussa l'esprit de nationalité presque au fanatisme. Les capitaines de Charles VIII et de Louis XII avaient rapporté de leurs expéditions une foule de locutions et de mots italiens dont un assez grand nombre même nous sont restés. Italianiser, le poing sur la hanche et la moustache relevée, était alors se donner un air de *miles gloriosus* tout à fait de mode. Henri Estienne eut grand'raison de fustiger ces *Taillebras*, et de lutter de toutes ses forces contre l'invasion étrangère; mais fallait-il pour cela immoler Pétrarque à Baïf, l'Arioste à Ronsard, et la langue sublime du Dante au français à peine adulte? L'exagération est-elle donc la conséquence nécessaire d'une conviction profonde, et ne peut-on toucher le but sans le dépasser?.....

»Mais de tous ces interprètes de l'antiquité, le seul qui ait survécu et qui vivra aussi longtemps que la langue elle-même, c'est *Jacques Amyot*. Parvenu par son mérite de la plus humble condition aux plus hautes dignités ecclésiastiques, Amyot resta toujours étranger aux passions et aux querelles qui agitèrent son siècle; il se renferma tout entier dans de sérieuses études sur sa langue et sur les langues anciennes, et par là, sans avoir jamais fait autre chose que reproduire les pensées d'autrui, il prit rang parmi les écrivains créateurs. Malgré les fréquents essais tentés depuis Amyot sur les livres qu'il a traduits, malgré les contresens qu'une science plus avancée du grec a signalés dans son interprétation, ses vieilles translations de Plutarque et de Longus sont les seules que l'on relise toujours avec plaisir, parce que lui seul sut être original en traduisant. Plutarque, qui n'est rien moins que bonhomme, en fait de style surtout, lui doit en

France sa réputation de bonhomie. Comment Amyot a-t-il pû reproduire si heureusement Plutarque? Comme hommes, les points de contact ne manquaient pas entre eux; tous deux prêtres, précepteurs de rois, pieux et dignes vieillards. Mais comme écrivains, que d'éléments disparates et antipathiques! Le monde de Plutarque était arrivé à la décrépitude, ses contemporains à l'extrême indifférence ou à l'extrême superstition; son idiome, aussi vieux que ce monde, penchait également vers la ruine; comme tous les écrivains des siècles de décadence, Plutarque a la période embarrassée et pénible, le style diffus, souvent maniéré, hérissé de parenthèses et de lambeaux de poëtes. Au contraire, l'époque et la langue d'Amyot sont jeunes, aventureuses, pleines de vie et d'audace, lui-même est un écrivain naïf, coulant, gracieux. Mais c'est qu'Amyot, secouant le joug qui pèse sur les traducteurs, se substitua pleinement à Plutarque; il en saisit l'esprit et la pensée pour les convertir en sa propre substance. Au rebours des autres qui se transforment en leur auteur, il transforma son auteur en lui. « Après avoir sucé », dit un écrivain du temps, « tout ce qu'il y avait d'harmonieux et »de doux en français, il y fondit le génie ancien. » S'il innove, c'est avec un rare bonheur, et l'on gagnerait à rafraîchir notre langue des hardiesses tempérées de la sienne. D'Aguesseau et Jean-Jacques doivent beaucoup à cette étude. Il a rarement l'énergique et le pittoresque de l'expression, où triomphe Montaigne, mais il est plus uni, plus régulier, plus correct. Montaigne aime à le reconnaître : « Je donne à Amyot, «dit-il,» la »palme sur tous les écrivains de son temps pour la naïveté et la »pureté de langage; surtout, je lui sais bon gré d'avoir su trier et »choisir un livre si digne et si à propos pour en faire présent à »son pays. Nous autres ignorants étions perdus, si ce livre ne nous »eût retirés du bourbier. Sa mercy (grâce à lui), nous osons à cette »heure et parler et écrire; les dames en régentent les maîtres »d'école; c'est notre bréviaire. » Racine trouvait dans son vieux style une grâce qu'il ne croyait pas pouvoir être égalée par le français moderne. Rollin avait toujours souhaité qu'une main habile fît un recueil des excellents mots d'Amyot et de quelques autres anciens auteurs français, qui, par je ne sais quelle bizar-

rerie, n'ont pas été adoptés des modernes, dont les uns sont clairs, simples, naturels; les autres, pleins de force et d'énergie. »

Chapitre III. *De la prose légère. Romans, Nouvelles, Facéties.* Romans espagnols. — Contes et Nouvelles; Marguerite de Navarre, Despériers. — Roman satirique; Rabelais, ses imitateurs; facéties, gravelures. — Nouvelles italiennes.

Quoiqu'on ait déjà beaucoup écrit sur Rabelais, et que depuis un certain temps on ait recommencé à s'en occuper, on lira certainement avec fruit ce que dit M. B. de cet esprit bizarre et puissant, de ce mordant et profond contempteur des hommes et des choses; prudent et voluptueux, à sa manière, comme un autre Aristippe, cynique dans son langage comme vingt Diogènes; salissant à plaisir tout l'édifice social, sans travailler sérieusement à en détacher une pierre; sage qui fait l'insensé devant les puissances du siècle, comme Brutus devant les Tarquins; ou plutôt, pour mieux rendre toute notre pensée, prodigieux bouffon qui se constitua le *Fou* en titre de l'espèce humaine, comme Triboulet l'était à la cour, et avec la même impunité, bien qu'avec plus d'audace apparente. Ainsi que le grand poëte de l'Italie au XIIe siècle, cet homme sait tout, pénètre tout, parle de tout, mêle tout dans son livre étrange. Seulement il y a entre la pensée-mère de chacun des ouvrages la distance qui sépare l'Enfer ou le Ciel de notre globe terraqué, comme l'appelle Cyrano. Rabelais, c'est le Dante de la négation.

M. Baron, dans son examen de l'œuvre pantagruélique, dit des choses aussi vraies qu'ingénieuses au sujet de quelques idées d'une justesse frappante émises par son auteur, et préalablement enduites, suivant sa méthode, d'une couche de crotte suffisamment épaisse. Cet endroit est l'un des plus curieux du chapitre : mais les motifs qui nous empêchent de tout dire nous empêchent nécessairement aussi de toujours citer, et ceci est plus fâcheux.

Chapitre IV. *Marot et son école.* Prédécesseurs de Marot; Octavien de St.-Gelais. — Clément Marot. — Ses disciples; Meslin de St.-Gelais. — Famille de poëtes couronnés. — Poëtes érotiques; pétrarquistes; platonisme chevaleresque.

Nous ne nous arrêterons sur ce chapitre, où se trouvent d'ailleurs des aperçus neufs et ingénieux touchant une période dont cependant les commentateurs se sont particulièrement occupés, que pour saisir l'occasion d'adresser à l'auteur un très-grave reproche. En parlant du sentimentalisme que certains successeurs du joyeux Clément empruntèrent à l'Italie, M. B. s'est permis cette phrase mal sonnante et pleine d'irrévérence : « on *s'avisa* de prendre l'amour et les femmes au sérieux. » Et, s'il vous plaît, qu'y a-t-il de *sérieux* dans ce monde, si cela ne l'est pas? Les constitutions peut-être, et le système représentatif, auquel Paul-Louis, notre Amyot à nous, donnait une autre appellation, que vous connaissez fort bien? Toutefois, ces écarts sont rares dans l'ouvrage, sans quoi, si l'on suivait notre avis,

La mère en *défendrait* la lecture à sa fille.

Il y a déjà bien assez de célibataires comme cela, sans qu'un critique, qui doit toujours être moral (et même être marié, pour bien faire), encourage leur mauvais exemple par des maximes relâchées. Heureusement nous avons pour antidote les romans du jour, où la chose est généralement traitée avec l'importance qu'elle mérite.

Chapitre V. *Réforme littéraire. Ronsard et son école.* Causes de la Réforme; manifeste de Du Bellay; défauts et mérites de la Réforme.— Joachim Du Bellay. — Ronsard, sa gloire, sa chute. — La Pléïade; Baïf, Belleau. — Seconde période de l'école de Ronsard; Dubartas, Chassignet.

Ce chapitre est l'un des mieux remplis, des plus curieux et des plus instructifs de tout le livre. Nulle part, jusqu'ici, nous n'avions rencontré l'explication claire et complète de cette révolution passagère, mais puissante, opérée par un système et par un homme idolâtrés du plus grand nombre de leurs contemporains, ensuite trop dédaignés pendant deux siècles, et redevenus aujourd'hui, chez quelques-uns, l'objet d'une admiration plus ardente qu'éclairée. L'insuffisance de la plupart des critiques relativement à cette période nous paraît provenir surtout de ce qu'ils ont traité la question sous le rapport théorique, et, en quelque sorte, abstractivement, tandis que leur successeur l'a prise

au point de vue historique, et l'a discutée eu égard aux relations qu'elle a nécessairement avec l'ensemble des faits qui la précédèrent ou l'accompagnèrent. Voilà pourquoi, selon nous, il a mieux qu'aucun autre expliqué les causes, la nature, et les suites du *Ronsardisme*, — barbarisme assez convenable en pareille matière. Il ne suffit pas de décider comme La Harpe (qui a pourtant dit à ce sujet des choses très-judicieuses) « que Ronsard avait du talent et de la verve poétique, mais qu'il manquait d'invention et d'idées, » puis, un peu plus loin, « que Malherbe avait vraiment du génie. » Le premier de ces jugements est peu logique, et l'expression du second s'applique assez mal à un esprit sage, sévère et un peu compassé. Au reste, ce qu'il importe d'expliquer, c'est bien moins la personnalité de Ronsard que l'immense succès de son innovation. Un système bizarre et faux, eût-il même de l'éclat, ne doit exciter que la curiosité, tant qu'il reste individuel ; mais s'il est adopté par une génération presque entière, il acquiert des droits à un examen réfléchi. Or, d'après ce que nous avons vu plus haut, il est aisé de concevoir qu'une jeunesse érudite et passionnée, éprise des beautés nobles et pures de l'antiquité, s'arrangeât mal du vieux langage semi-gaulois qui, parmi ses qualités heureuses et incontestables, ne comptait pas la dignité. Cela posé, laissons parler M. B., dont le jugement est ici d'une haute autorité, parce que les prémisses sont inattaquables:

« Mais que substituer à cette littérature condamnée ? recourir au grec et au latin? plusieurs se rattachaient en effet à cette planche de salut, mais la grande majorité, la jeunesse surtout, en voyait toute l'insuffisance. Désormais était tombée la barrière qui séparait les savants confinés dans les cloîtres et les écoles, des littérateurs qui n'étaient qu'hommes du monde et de cour. Ceux-ci, ne fût-ce que pour obéir à la mode, sentaient le besoin de retremper leurs idées aux sources antiques, que s'était jusque-là réservées l'érudition; les érudits comprenaient de leur côté que, pour partager l'active influence de leurs rivaux, il fallait abandonner l'usage exclusif des langues mortes, et forcer le langage commun à exprimer leurs pensées. Ainsi, pour tous, nécessité d'employer l'idiome populaire, mais en même temps

nécessité plus urgente encore de l'élever jusqu'aux idiomes anciens, dont les chefs-d'œuvre plus répandus et mieux étudiés rendaient le goût général exigeant et difficile. Pour bien faire, il eût fallu fondre le vieil esprit français dans la majesté simple de l'antiquité; rude tâche et qui demandait un génie poétique d'une haute puissance; or ce génie manqua au siècle. »

Les doctrines des réformateurs se trouvent exposées et professées dans le livre de Joachim Du Bellay, publié en 1549 sous le titre de *Défense et illustration de la langue françoise*. L'imitation des grands auteurs grecs et romains, voilà le principe absolu qu'il proclame: mais en quoi et comment convenait-il de les imiter? Lui-même semble avoir entrevu la vraie solution de ce problème. « En imitant les anciens, » dit-il, « il faudrait qu'on » les métamorphosât en soi, qu'on les dévorât, et qu'après les avoir » digérés, on les transformât en sang et en nourriture; » espèce d'assimilation qui effectivement s'opéra chez les admirables écrivains du XVIIe siècle. Mais cette vérité ne fut, pour le législateur de la réforme littéraire, qu'une perception rapide et confuse.

« Il ordonne de créer des mots d'après le grec et le latin, de substituer aux rondeaux, aux ballades, aux virelais, l'élégie, l'églogue, le sonnet même: à défaut de la Grèce, l'Italie plutôt encore que la France; de remplacer les chansons par les odes, les coq-à-l'âne par la satire, les farces et les moralités par la tragédie et la comédie, de métamorphoser les romans chevaleresques en Iliades et en Enéides. Et cette manie d'absorber la France dans l'antiquité, il l'appelle, dans son enthousiasme aveugle, la conquête de l'antiquité par la France, la fusion de l'antiquité dans la France!

« Là donc, » s'écrie-t-il, dans sa péroraison, d'ailleurs pleine de verve et de style comme le reste de son livre, « là donc, François, » marchez courageusement vers cette superbe cité romaine, et » de ses serves dépouilles ornez vos temples et vos autels. Ne » craignez plus ces oies criardes, ce fier Manlie et ce traître Camille, » qui, sous ombre de bonne foi, vous surprennent tout nus, comp- » tant la rançon du Capitole. Donnez en cette Grèce menteresse » et y semez encore un coup la fameuse nation des Gallo-Grecs. » Pillez-moi sans conscience les sacrés trésors de ce temple Del- » phique, ainsi que vous avez fait autrefois, etc. »

« Cette voix si oubliée depuis plus de deux siècles, et que M. Sainte-Beuve a rappelée le premier, eut alors un retentissement prodigieux. Non seulement la jeunesse poétique, mais les rois et leurs ministres, les savants et les magistrats, Henri II et Duperron, de Thou et Pasquier, Muret et l'Hospital, applaudirent à l'appel belliqueux de Du Bellay. Tous se mirent à l'œuvre avec un entrain inouï. Et certes, on ne peut se défendre d'un sentiment d'admiration compatissante, en voyant cette ingénieuse et bouillante jeunesse se précipiter ainsi à la conquête du beau, si loin qu'il fût placé et quelques efforts qu'il en coûtât pour arriver; et en songeant, d'autre part, que leur patriotisme allait directement contre son but, qu'en visant au sublime ils n'atteignirent que le ridicule, que, superbes contempteurs du passé, enivrés des éloges du présent, ils devaient sitôt *trébucher de si haut*, tomber dans le plus profond oubli, ou ne plus vivre que dans les satires d'un siècle plus heureux. »

Cette théorie, Du Bellay la mit en pratique, mais avec plus de circonspection, et, par là même, avec un succès moins éclatant, ou, si l'on veut, moins scandaleux que celui de son maître.

« De nos jours, en effet, on ne peut imaginer l'immense renommée de Ronsard, et sa prodigieuse influence sur toute l'Europe littéraire. Après une jeunesse, ou plutôt une enfance assez agitée, il devint sourd à l'âge de 18 ans, et cette surdité, que l'on appela bienheureuse, et que l'on compara à la cécité d'Homère, donna Ronsard à la poésie. Pendant plusieurs années, il se livra à une étude opiniâtre des langues de l'antiquité et de la sienne; il écrivit, et tous les littérateurs du temps le proclamèrent leur maître. « Nul alors, « dit Pasquier, » ne mettait la main à la »plume qui ne le célébrât par ses vers; sitôt que les jeunes »gens s'étaient frottés à sa robe, ils se fesaient accroire d'être »devenus poëtes.» Garnier, Richelet, Muret, Marcassus, les érudits les plus profonds enrichissaient ses poésies de commentaires, comme ils eussent fait pour un ancien. On l'expliquait avec Homère et Virgile dans les universités d'Allemagne; Sperone Speroni composait un poëme en son honneur; le Tasse venait du fond de l'Italie pour le consulter. Les princes et les rois le comblaient

de présents, de faveurs et de distinctions. Charles IX lui adressa des vers; Elisabeth lui envoya un diamant *d'excellente valeur*, et Marie Stuart, de sa prison, un buffet de deux mille écus. Le peuple partageait cet enthousiasme, et les bourgeois de Toulouse lui votèrent une statue de Minerve en argent massif. Ainsi vécut Ronsard, honoré par ses compatriotes et par les étrangers, idolâtré des savants, des poëtes et des critiques, traduit dans presque toutes les langues; et celui qui avait ainsi vécu, mourut au milieu des regrets de la France entière, en sorte qu'on a pu dire de lui, comme de Turenne, qu'il fut en quelque sorte enseveli dans son triomphe. »

Et cependant, chose étrange! vers la fin de sa carrière, cet homme parut considérer sa gloire et sa puissance comme des biens mal-acquis, et se repentir, ainsi que le fit Luther dans un autre ordre de faits et d'idées, d'avoir poussé à une révolution qui, peut-être, dépassait et ses prévisions et même ses desseins. C'est dans un de ses discours qu'on trouve ce singulier témoignage de pénitence finale. « Respectez, « dit-il, » la langue française, ne « battez pas votre mère. Je vous recommande par testament les « vieux mots français que l'on veut remplacer par des termes « empruntés du latin. » Ce précepte tardif était trop sage pour être exactement suivi. C'est rarement aux moteurs d'une révolution qu'il appartient de la limiter dans ses conséquences. Celle-ci se modifia en se développant : il y eut affaiblissement graduel et non réaction violente. Malherbe lui-même et ses successeurs n'eurent pas en vue le retour au passé, c'est-à-dire une restauration pure et simple, ce qui est, comme on l'a dit avec justesse, la pire des révolutions. Plus tard encore, l'esprit français et la langue française devaient reprendre leur allure naturelle, tout en conservant, dans ce qu'elle avait de viable et de salutaire, l'empreinte gréco-latine, qui dans ce pays, quoi qu'on fasse, ne s'effacera jamais entièrement.

Mais avant de parler des temps qui suivirent le triomphe complet quoique momentané de la réforme, il faut s'arrêter un moment, dans le chapitre VI, aux influences qu'elle exerça sur l'art dramatique. Les *mystères*, les *moralités* et les *sotties* devinrent impossibles: le manque d'art dans ces œuvres informes et surtout la grossiè-

reté du langage ne leur permettaient pas de subsister longtemps en face des compositions simples, grandes et régulières du théâtre antique. Jodelle et après lui Garnier se rendirent populaires par le seul fait de cette évocation de la vieille Melpomène, dont cependant ils n'avaient ressuscité que le corps : car leur imitation peu intelligente dénaturait en copiant.

« Et cependant, qu'étaient ces productions qui excitaient un enthousiasme si vif et si universel ? rien qu'une contrefaçon exacte, un calque servile des pièces grecques ou latines, moins l'animation originelle et la magie de l'expression. Le sujet, le plan, les caractères antiques scrupuleusement conservés ; le drame rigoureusement coupé en cinq actes subdivisés chacun en deux ou trois scènes, tout au plus ; des chœurs où se trouvent çà et là quelques belles idées, quelques grandes maximes dont on reconnaît presque toujours la source ; un dialogue qui voudrait être vif et noble, et qui trahit à chaque pas l'impuissance de la langue ; l'étalage de l'érudition ; la connaissance de l'antiquité et l'ignorance du cœur humain et des passions nationales ; voilà Jodelle et tous ceux qui le suivent jusqu'à Garnier. »

On accouple ordinairement ces deux noms, et nous-même n'avions guère observé de disparité entre les systèmes ou les procédés qu'ils représentent : mais M. B. fait observer avec sagacité que le second de ces poëtes choisit de préférence, parmi les sujets empruntés à l'antiquité, ceux qui pouvaient s'appliquer aux événements contemporains et présenter l'état politique et social du moment où il écrivait. C'était un moyen heureux de naturaliser et, en quelque sorte, de *nationaliser* la tragédie en France, et de préparer ainsi les voies à ceux qui, par la suite, réaliseraient dans leur pays la pensée d'Horace, *celebrare domestica facta*. Ce n'est assurément pas la faute de Garnier si, de nos jours, le goût effréné d'une popularité d'estaminets, exploitant les idées et les passions courantes, a cloué des allusions aux sujets même les plus rebelles à ces intercalations, et est parvenu à remplacer momentanément par l'insurrection des banquettes les émotions de la nature et de l'art.

Au chapitre VII, l'auteur nous entretient de la comédie au XVIe siècle, et explique pourquoi, bien moins que la tragédie,

elle rompit avec le passé. Outre des détails curieux et concluants, cette partie contient, sinon la solution, au moins la *position* vraie d'une question fort controversée, celle qui roule sur la difficulté relative des deux genres. Sans prétendre la trancher, nous pensons qu'en supposant, des deux côtés, l'œuvre la plus rapprochée de la perfection, le genre le moins aisé est celui qui se trouve le plus borné dans l'emploi de la fiction, et où l'art est tenu de se renfermer dans les proportions ordinaires de l'humanité.

Dans le VIIIe chapitre, M. B. s'occupe de la satire, qui, sous une autre forme, est encore de la comédie, et, comme elle, un fruit naturel de l'esprit français, bien qu'au XVIe siècle on ait greffé le latin sur l'arbre planté par les trouvères. Le critique passe en revue les principaux satiriques de ce temps; mais il s'arrête plus longuement sur Regnier et Agrippa d'Aubigné. Nous lui savons gré d'avoir fait une mention spéciale de ce dernier, non seulement parce qu'il est beaucoup moins connu, mais parce qu'il a écrit, avec un talent élevé, comme avec une rare vigueur de conviction, la satire du premier ordre, à notre avis, la satire politique. Voici ce que dit M. B. des pièces de ce genre composées par d'Aubigné sous le titre des *Tragiques*, où il a si énergiquement déploré les malheurs et flétri les iniquités de son époque :

« Je ne connais rien qui puisse donner une idée plus exacte des *Tragiques* que les premiers *Iambes* d'Auguste Barbier. Seulement si d'Aubigné est plus épais, plus incohérent, plus monotone, d'un néologisme obscur et raboteux, d'autre part, il a plus de verve encore et de vigueur que notre contemporain, car il s'attaque à des excès bien autrement hideux que la misérable curée des places dont s'est souillé 1830. C'est là cette indignation qui fait le vers, cette crudité des paroles qui s'évertuent à égaler la monstruosité des actes, cette haine implacable de l'homme fait qui n'a pas oublié qu'à l'âge de huit ans, comme un autre Annibal, il avait juré à son père, sur les corps suppliciés de ses coreligionnaires, d'user sa vie à venger leur martyre. La satire latine est devenue une satire biblique, Juvénal a fait place à Ezéchiel, et le poëte à quelqu'un de ces prophètes des anciens

jours, dont Dieu purifiait les lèvres avec un charbon arde avant de fulminer par leur bouche ses malédictions contre peuple infidèle et obstiné. »

En lisant ce passage, nous nous sommes demandé, pour vingtième fois, comment il se fait qu'aujourd'hui les vr poëtes (car les libelles mal rimés ne manquent pas absolumen n'écrivent plus la satire politique, et même la satire des mœu générales. Quant à la comédie, on le comprend : il y a u recette connue et facile pour la faire tomber au théâtre, si el est trop bonne, c'est-à-dire trop vraie. Cela peut intimider l amateurs. Mais la poésie lyrique est plus à l'aise, et, dans s plus grandes témérités, elle aura toujours pour elle les journau d'une certaine couleur : quelle nuance n'est pas représenté dans la presse ? Il me semble cependant (êtes-vous comm moi ?) que la matière est abondante et variée. Est-ce la pers pective des poursuites judiciaires qui refroidit l'ardeur satiri que ? Redouterait-on l'application pénale de ce principe conservateur : que rien n'est plus immoral que d'accuser hautement l'immoralité, en la rendant à la fois haïssable et ridicule ! Mais alléguer de pareilles craintes, c'est calomnier le réquisitoire. Si l'on en excepte les outrageuses fureurs d'Aug. Luchet, qui avec ses deux volumes hérissés de noms propres, a réussi à enfoncer les portes de la maison d'arrêt, quelles vérités brutales et même quelles diatribes injustes avec insolence ne passent pa impunément tous les jours au travers de la société qu'elle meurtrissent, avec la raideur de la locomotive qui rencontr un troupeau sur sa route ? Les romanciers font ce que vous n'ose faire, ô poëtes ! Le roman, c'est la satire en prose, la satire multiforme, narrée, dialoguée, encyclopédique. Dans un genre plu restreint, ce sont les *petites chroniques*, les *bruits de Paris*, les *nouvelles à la main* : le vautour de Juvénal s'est fait *Guêpe*. Quand o songe pourtant qu'à l'exception de Barbier et des deux auteurs d la *Némésis*, dont l'un passe pour avoir traduit l'Enéide, la Franc n'a plus eu de poëtes satiriques en titre depuis Despaze (1)

(1) Auteur des quatre satires (*les Mœurs*, *les Lettres*, *les Arts*, *les Parti* où un style parfois tendu et déclamatoire n'empêche pas l'existence beautés réelles et vigoureuses.

qui malmena les contemporains du directoire, sous prétexte que l'époque était perverse et dissolue!..

Le IXe chapitre a pour objets la rhétorique et la grammaire; le Xe traite de la poésie durant la période de transition qui lie l'époque de Ronsard au XVIIe siècle. Ce qui concerne les *femmes poëtes* de ce temps nous paraît aussi neuf que curieux. Il en est à peu près de même de l'examen du drame politique durant la même période (chapitre XI); de l'éloquence religieuse, judiciaire et parlementaire (chapitres XII et XIII). Ce qui se rapporte à ce dernier genre est surtout d'un haut intérêt. Quel langage précis, nerveux, substantiel, nourri de choses! Quel sens et quelle simplicité dans les allocutions et les répliques de ces vieux magistrats, de ces orateurs populaires! En revanche, ils savaient peu tirer parti des *mots*: les mots, inépuisable richesse d'un siècle plus avancé, surtout les mots sacramentels, les mots-principes, les mots-bannières, étiquettes d'une inappréciable commodité pour le classement des partis, puissances élastiques et indéfiniment ductiles, à l'usage des consciences de caout-chouc.

Le chapitre suivant est consacré aux polygraphes et aux philosophes. Nous regrettons de ne pouvoir arrêter l'attention de nos lecteurs sur cette partie du livre, principalement en ce qui touche Montaigne, que d'ingénieux auteurs d'éloges académiques ont apprécié d'une manière brillante, mais un peu superficielle, et plus comme écrivain que comme penseur, ce qui laisse subsister la grande difficulté: c'est dans le penseur que se cache l'énigme.

« Mais pourquoi l'historien de la littérature chercherait-il à expliquer Montaigne? celui-ci offre du moins cet avantage, que, pour l'analyser, il suffit de le copier; quelle meilleure explication de sa méthode que celle qu'il donne lui-même dans les lignes suivantes? « Je n'ai point, » dit-il, « d'autre sergent de bande à » arranger mes pièces que la fortune. A même que mes rêveries se » présentent, je les entasse; tantôt elles se pressent en foule, » tantôt elles se trainent à la file. Je veux qu'on voye mon pas » naturel et ordinaire, ainsi détraqué qu'il est; je me laisse aller » comme je me trouve, je prends de la fortune le premier argu- » ment, pensant ici un mot, ici un autre, échantillons dépris de » leurs pièces, écartés sans dessein, sans promesses.

«N'est-ce pas encore à Montaigne lui-même qu'il faut demander la définition de son style, comme celle de son œuvre? « C'est aux »paroles, «dit-il,» à servir et à suivre, et que le gascon y arrive, si »le français n'y peut aller. Je veux que les choses surmontent, »et qu'elles remplissent de façon l'imagination de celui qui écoute »qu'il n'ait aucune souvenance des mots. Le parler que j'aime, ajoute-t-il, « c'est un parler simple et naïf, tel sur le papier qu'à »la bouche, un parler succulent et nerveux, court et serré, non »tant délicat et peigné que véhément et brusque, plutôt difficile »qu'ennuyeux, éloigné de l'affectation, déréglé, décousu et hardi.» Saisissant la langue à son berceau, avant qu'elle eût une existence de soi, avant que les grammairiens et les académies lui eussent tracé des règles et des limites, il en a fait ce qu'il a voulu; il l'a pliée à toutes les fantaisies de son esprit et de son cœur; et comme il était homme de génie, sa langue pour nous est ancienne, sans doute, mais non fanée et décrépite, et c'est à cette source que les grands écrivains des siècles suivants, la Bruyère comme Pascal, Rousseau comme Courier, et les poëtes eux-mêmes, sont venus retremper leur langage. Les qualités essentielles de sa pensée sont le jugement droit, la raison saine, et le talent d'élever si haut une idée particulière qu'elle devienne une idée générale; celles de sa diction sont le pittoresque, la couleur, le familier de la conversation ajoutant par son rapprochement à la verve de l'éloquence. On ne pourrait compter toutes les images, les expressions, les alliances de mots qu'il a créées. En un mot, bien qu'on puisse reprocher à Montaigne quelque penchant au scepticisme et à l'inconstance dans les opinions, quelques traits de vanité dans le caractère, il faut reconnaître qu'il est le premier écrivain français qui en ait appelé des savants au peuple, qui ait fait descendre la philosophie du portique et de l'académie pour l'introduire au foyer des gentilshommes et des oisifs du siècle; qu'il est le père de cette famille littéraire qui a pris en Angleterre le nom d'*Essayistes*, néologisme que le titre de son livre devrait faire adopter en France; enfin qu'il est un des génies les plus heureux et les plus brillants, un des hommes de style les plus originaux et les plus féconds qui aient existé.»

Les chapitres XV et XVI nous font connaître l'histoire propre-

ment dite, les mémoires et les pamphlets. Enfin, le XVIIe et dernier offre la récapitulation concise et animée de tout ce qui précède. Elle se termine par ce morceau remarquable :

« Les politiques ont fermé le XVIe siècle et amené le dix-septième. La littérature et la philosophie ont eu leurs politiques, comme l'État et la religion. La transaction entre la théologie du moyen âge et le demi-paganisme de la Renaissance a produit la *Philosophie chrétienne*, annoncée par Érasme, et se perfectionnant de Montaigne à Descartes et de Descartes à Port-Royal. La transaction entre la littérature du moyen âge et celle de la Renaissance a produit la grande école classique fondée par Malherbe. En dépit de sa brutalité de réformateur, et peut-être à son insu, Malherbe n'est réellement que le représentant d'une période de transaction. Il anathématise l'école de Ronsard, et en même temps, il obéit au précepte de Du Bellay, il écrit des *odes*, il adopte exclusivement les genres littéraires consacrés par l'antiquité, il ne connaît d'autre allégorie que la mythologie antique, il aspire sans cesse à cette pompe et à cette dignité de formes, la première ambition de Ronsard. En conclurez-vous qu'il dédaigne Villon et Marot ? non sans doute ; et c'est ici que vous reconnaissez en lui l'homme de la transaction. A Villon et à Marot, il demande leur langue. Où envoie-t-il ses disciples chercher le français ? Dans Sophocle ou dans Cicéron ? Il s'en garde bien. Le vrai français, leur dit-il, est celui des crocheteurs du Port au foin. Lui aussi pouvait donc prendre pour devise : Ni le moyen âge, ni la renaissance, ni Marot, ni Ronsard : mais la langue de Marot ennoblie par la pensée de Ronsard, mais la pensée de Ronsard tempérée par la langue de Marot. Remarquez encore que si les politiques s'appliquent à distinguer la religion du gouvernement, le pouvoir spirituel du temporel, Malherbe et son école semblent aussi travailler instinctivement à séparer la littérature et du gouvernement et de la religion, à en faire une puissance indépendante qui soit à elle-même son point de départ, son guide et son but. Cette observation ne doit point se perdre de vue ; elle est, à mes yeux, une des causes décisives de la supériorité littéraire de ce XVIIe siècle, modèle et désespoir de ceux qui l'ont suivi.

» Action, réaction, transaction : voilà donc l'histoire politique

et littéraire de l'époque que nous venons de traverser, voilà l'explication du caractère de ses écrivains comme de celui de ses héros. Et n'est-ce pas l'histoire de l'humanité toute entière? 89, 1815 et 1830; les révolutionnaires, les rétrogrades, les vrais conservateurs; tous les grands faits et toutes les doctrines dominantes, qu'est-ce autre chose qu'une action, une réaction, une transaction perpétuelles? ne peut-on pas ramener à ces termes, plus intelligibles peut-être, la thèse, l'antithèse et la synthèse de la philosophie allemande? n'est-ce pas enfin le présent et le passé, la lutte éternelle de la fatalité des choses et de la volonté de l'homme concourant à engendrer l'avenir et à réaliser les mystérieux desseins de la providence de Dieu? »

Notre œuvre aussi est terminée. Elle est évidemment mauvaise, si elle n'a pas fait suffisamment connaître ce livre plein de raison et de savoir, où l'on peut, si nous en jugeons par nous-même, acquérir tant de notions que l'on croyait posséder, sentir la nécessité d'abandonner certaines opinions, ou les modifier dans ce qu'elles pouvaient avoir d'exclusif, et faire un excellent cours d'histoire en croyant ne s'occuper que de littérature. Quant à la forme, nous n'ajouterons rien : — nous avons assez cité.

Ph. L***.

Mémoires de la Société royale des Sciences de Liége ; 1843, tome 1, première partie, gr. in-8°, 204 p., 6 pl. n., chez Félix Oudart.

L'existence de sociétés littéraires et scientifiques est peut-être le fait qui donne le mieux la mesure de l'activité intellectuelle d'un pays. Lors même que ces sociétés ne publient rien et que leur influence ne s'étend, par conséquent, pas au-delà du cercle de leurs membres, elles n'en sont pas moins utiles et dignes d'encouragement. Tout ce qui tend à rapprocher les hommes, à les exciter à l'échange de leurs idées est excellent en soi, et nous ne pouvons, à cet égard, partager l'opinion de certains esprits un peu moroses qui, dans cette multiplicité d'associations particulières, voient la dissémination et par suite l'affaiblissement des forces intellectuelles d'une nation. Pour remédier à cet inconvénient, si tant est qu'il soit réel, il suffit qu'un pays possède un établissement scientifique d'un ordre supérieur, qui absorbe successivement tous les hommes que leur mérite fait sortir des rangs de la foule, et qui soit un centre autour duquel gravitent pour ainsi dire les associations secondaires qui peuvent se former en dehors de lui. La Belgique se trouve dans les conditions dont nous parlons : avec une Académie telle que celle de Bruxelles, qui compte dans son sein la plupart des hommes de mérite du pays, et qui s'est placée dans un rang élevé en Europe par ses travaux, il ne sera jamais à craindre que le niveau intellectuel de la nation descende à ce degré médiocre qui peut-être est presque la nullité. La France est là d'ailleurs pour servir de preuve au peu de fondement des craintes dont nous parlons en ce moment. Dans ce pays, qui est soumis à une centralisation sans exemple jusqu'ici dans l'histoire sur une aussi grande échelle, il s'est manifesté, dans ces dernières années, un mouvement qui porte les provinces à se soustraire au joug moral que

depuis si longtemps Paris fait peser sur elle. Par suite de cette tendance à l'émancipation, des académies mortes, ou peu s'en faut, sont revenues à la vie et font en ce moment assez bonne figure; d'autres ont été instituées et s'occupent de toutes les matières imaginables. Loin de s'alarmer de ces tentatives d'indépendance, le gouvernement s'empresse de les seconder : encouragements honorifiques, subsides, création de nouvelles facultés, dons d'instruments, de livres, d'objets d'histoire naturelle, il accorde libéralement tout ce qu'on lui demande et parfois n'attend pas qu'on le lui réclame. C'est qu'en effet il est d'une bonne politique d'ouvrir le plus de débouchés possibles aux esprits que leur nature porte vers la culture des sciences, et que le défaut d'écoulement dans ce genre est aussi à craindre que dans le monde industriel. Tout le monde ne peut pas être de l'Institut; mais il n'est personne qui, avec une honnête dose de talent et du travail, ne puisse aspirer à tenir sa place dans la société scientifique de son endroit et y jouer son rôle : la plupart des hommes n'en demandent pas davantage. Les grandes ambitions sont aussi rares dans le domaine des sciences que dans celui de la politique.

D'ailleurs pour être faite dans une académie de province, une découverte ne perd rien de son mérite ; si nous avions à citer ici quelques-unes de celles qui sont dues à des savants modestes, fort peu connus hors du lieu de leur séjour, nous n'aurions que l'embarras du choix.

Loin donc que nous éprouvions un sentiment d'inquiétude quand une nouvelle société vient à faire son apparition sur la scène du monde savant, nous nous sentons complétement disposé en sa faveur, et s'il était en notre pouvoir nous lui donnerions la main pour l'introduire parmi ses sœurs aînées. C'est ce que nous avons éprouvé en apprenant l'existence à Liége d'une société qui vient de se révéler par la publication du premier volume de ses mémoires. Cette association, dont le centre est dans la faculté des sciences de notre université, et qui tient chaque mois ses séances dans cet établissement, existe depuis la réorganisation de l'instruction publique qui a eu lieu en 1835. Autorisée à cette époque par le gouvernement, qui lui a permis de prendre le titre de *Société Royale des Sciences de Liége*, elle eût

fait jouir depuis longtemps le public du fruit de ses travaux, si la mort de plusieurs de ses membres, le départ de Liége de quelques autres, et ces nombreuses difficultés qui s'attachent fatalement à la plupart des entreprises de ce genre au moment de leur naissance, n'eussent entravé pendant longtemps sa marche. L'esprit dont ses membres paraissent animés nous semble d'un bon augure pour son avenir. Ils ont senti que la publication d'un recueil est le plus puissant moyen d'entretenir la vie dans une association de ce genre. En effet, l'expérience a prouvé que toute société scientifique qui se borne à tenir des séances, voit bientôt la tiédeur et l'indifférence se glisser parmi ses membres, et meurt après une existence précaire et languissante sans laisser ni souvenirs ni regrets. Nous voyons aussi un gage de durée dans la sévérité dont la société paraît disposée à user dans le choix de ses membres, et l'obligation qu'elle impose à ceux qui résident dans le pays de lui remettre, avant leur nomination, un travail destiné à être inséré dans son recueil, ou à tout le moins un ouvrage imprimé prouvant que le récipiendaire a déjà fait ses preuves. C'est là une excellente mesure, et nous lui attribuons sans hésiter le nombre assez restreint des membres qui composent en ce moment la société. Parmi eux figurent ceux de plusieurs membres de l'académie de Bruxelles, d'officiers supérieurs du génie et des mines, de professeurs des autres universités de la Belgique, sans parler de ceux des professeurs de notre université qui, comme de raison, sont en majorité. Il faudrait être fort difficile pour ne pas se sentir honoré de se trouver en si bonne compagnie.

Nous l'avouerons aussi sans détour : ce qui nous a plu dans ce volume dont nous avons à rendre compte, c'est que ses auteurs ne s'y adressent qu'à leurs pairs, et n'ont pas songé à la popularité que donne quelquefois la science mise à la portée de tous ou vulgarisée, comme on dit aujourd'hui. Elle se présente ici dans toute sa sévérité et les profanes n'ont rien à y voir. D'un autre côté, la variété n'y manque pas, et le critique qui voudrait porter un jugement motivé sur ce recueil devrait être à peu près un homme universel. Nous qui n'avons pas la moindre prétention à ce titre et qui figurons parmi les profanes dont nous parlions à l'instant même, on nous permettra sans doute de nous borner à une simple énumération des mémoires dont il se compose.

Ces mémoires sont au nombre de neuf. Trois sont consacrés aux mathématiques, et leurs titres seuls peuvent faire juger de l'intérêt des sujets auxquels ils sont consacrés. Le premier dû à M. Noël, traite de l'analogie, en géométrie; le second, par M. Brasseur, des surfaces du second degré; dans le dernier M. Martinowsky s'est occupé des transformées de l'équation du second degré à deux variables.

Nos propriétaires de houillères trouveront des renseignements utiles dans une notice fort intéressante de MM. Lesoinne et Nagelmaekers sur le mode d'exploitation des houillères de Saarbruck.

Dans un travail ayant pour objet l'examen comparatif des garances indigènes et étrangères, MM. De Koninck et Chandelon sont arrivés à ce résultat que les premières contiennent autant de matières colorantes que les secondes, que les teintes qu'elles donnent sont presque aussi belles et aussi solides en faisant usage des procédés qu'ils indiquent, enfin que les garances s'améliorent en vieillissant, par suite des changements chimiques qui surviennent dans leurs principes constituants.

M. Gloesener a décrit de nouveaux appareils électro-magnétiques en indiquant leur emploi.

La symétrie à l'extérieur des deux parties latérales du corps chez les animaux supérieurs est un fait que personne n'ignore; à peine connaît-on jusqu'ici quelques exceptions à cet égard, notamment chez les baleines, les dauphins et les cétacés en général qui ont un des côtés de la tête plus développé que l'autre. M. Van Beneden vient d'en signaler une autre chez les oiseaux de proie nocturnes, et qui porte sur leurs oreilles externes qui présentent d'assez notables différences entre elles. Cette observation avait déjà été faite dans le siècle dernier par un naturaliste assez peu connu aujourd'hui, Klein; mais tous les anatomistes, y compris les plus récents et ceux qui se sont occupés spécialement de l'organe de l'ouïe, n'en avaient tenu aucun compte. M. Van Beneden entre d'ailleurs à ce sujet dans des détails accompagnés d'excellentes figures qui laissent bien loin en arrière les quelques mots échappés à Klein sur cette question.

Malgré les recherches d'une foule de physiologistes, la plus grande incertitude règne encore sur les usages de la rate. Un des

points les plus obscurs de cette question porte sur la nature, les rapports et les fonctions des petits corpuscules qu'on observe dans cet organe. M. Spring s'est proposé de l'éclaircir, et dans un premier mémoire, après une savante et complète exposition des opinions émises jusqu'ici sur la rate en général et les corpuscules dont nous parlons en particulier, il rapporte les résultats de nombreuses expériences qu'il a faites sur ce sujet. Les conclusions auxquelles ces expériences l'ont conduit feront l'objet d'un second mémoire qui sera sans aucun doute attendu avec impatience par les physiologistes.

Enfin l'entomologie elle-même est représentée dans le volume dont nous parlons par un travail de M. Lacordaire sur une famille d'insectes que nous nous abstiendrons de nommer pour ne pas effaroucher nos lecteurs.

Les travaux que nous venons d'énumérer indiquent suffisamment que les membres de la Société Royale des Sciences de Liége ont pris au sérieux leur association. Après avoir applaudi à leurs efforts, il ne nous reste plus qu'à émettre le vœu qu'ils trouvent, dans le gouvernement, des encouragements qui leur permettent de continuer la publication de leurs travaux. C'est à l'aide d'une cotisation qu'ils se sont imposée et d'un faible subside qui leur avait été accordé dans le temps, qu'ils sont parvenus à faire paraître le volume que nous avons sous les yeux. Pour quiconque connaît les frais qu'entraîne l'impression des ouvrages scientifiques et le débit qu'ils peuvent attendre, il devient évident que la société aura bientôt à lutter contre des difficultés pécuniaires sérieuses. Nous espérons que M. le Ministre de l'intérieur saura apprécier cette situation, et qu'il se montrera animé envers la société des mêmes sentiments que son prédécesseur.

M. P.

ANNONCE LITTÉRAIRE.

CRAYON GÉNÉALOGIQUE,

OU

ESSAI D'UNE BIOGRAPHIE MONTOISE.

Dans le tome XXI de notre recueil, p. 391-393, nous avons inséré en entier le prospectus de cette publication prochaine, destinée à remplir une lacune que présente l'histoire littéraire de la Belgique. L'honorable auteur vient de faire paraître un nouveau prospectus renfermant les noms, déjà nombreux, des personnes inscrites au 31 décembre dernier, et faisant connaître en outre que la souscription ne sera close définitivement que le 1er mars 1843.

Nous nous empressons d'annoncer cette prorogation dans la *Revue belge*, afin que les lecteurs sachent qu'il est encore temps d'encourager une œuvre nationale, consacrée à l'illustration scientifique et littéraire d'une des provinces les plus intéressantes du royaume.

L'auteur a levé en même temps l'incognito, que nous avions cru devoir respecter. Le public apprendra avec plaisir que ce travail est dû à la plume d'un de ses poëtes favoris, de M. Ad. Mathieu, un de nos collaborateurs habituels, conservateur de la Bibliothèque publique de la ville de Mons; secrétaire perpétuel de la Société des Sciences, des Arts et des Lettres du Hainaut; membre de l'Académie d'Archéologie de Belgique; de la Société des Bibliophiles belges; de la Société d'Emulation de Liége; de la Société des Beaux-Arts et de Littérature, à Gand; de la Société numismatique belge; de la Société des Sciences et des Arts de Tournai, etc., etc.

De nouvelles recherches ont fourni à M. Mathieu des noms qui figureront dans son livre avec ceux que promettait le premier prospectus. Nous allons mettre sous les yeux de nos lecteurs cette liste supplémentaire, que nous avons formée en comparant les deux documents. La voici : Baudry (Pierre); de Braye ou de Brès (Guy); Defontaine (Auguste); de le Loz de Buillemot (J.-F.); Deslions (Antoine); Foslard (J.-J.); Guillemot (Simon); Hoyois (Henri); Hoyois (Henri-Joseph); Malapert (Philippe); Marlier (Jérôme) et Ruel.

CH. DE CA.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME VINGT-DEUXIÈME.

HISTOIRE NATIONALE.

La mort de Charles-le-Bon, XIIIe comte de Flandres. — Ch. Dupressoir. 237
L'Empereur grec.—Chronique flamande (suite et fin). 54,195,281
Histoire de l'ancien pays de Liége, par M.-L. Polain. . . 138

LITTÉRATURE, BEAUX-ARTS ET MÉLANGES.

Une matinée de M. Coquelet. — Proverbe. 5
Beaux-Arts. — Exposition de Bruxelles en 1842. — C. F. . 97
» L'Eglise de Sainte-Waudru à Mons. — Ad. Mathieu. 265
» La Tour de Sainte-Waudru. 233
Essai d'une biographie montoise, par Ad. Mathieu.—Ch. de Ch. 394

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

Le Ravin des sauteurs, anecdote maritime, traduite de l'anglais. — Ph. L... — 141

POÉSIE.

La Beauté. — A Mme Marie ***. — Ad. Mathieu. 92
A mon fils. — Mme Ina G. des Varennes. 93
A un jeune poëte. — F. Devos. 95
Souvenirs de Liége. — Sonnets (IX-XX). — André van Hasselt 216, 356
La pauvre folle. — Mlle L. Stappaerts. 220
Fragment. — Feu Mlle C. de Bissy. 222
Aux jeunes gens. — La même 359
Derniers adieux d'une mère à sa fille.—Bernard Meertens. 360
Bigarrures (suite). 362

ANALYSES CRITIQUES.

Henri de Dinant, par M.-L. Polain. — Ch. de Ch. 22
Histoire abrégée de la littérature française depuis son origine jusqu'au XVIIe siècle par A. Baron. — Ph. L.***. . 36
Mémoires de la Société royale des sciences de Liége. — M. P. 38

ERRATA

pour le *Voyage dans les villes hanséatiques et le Danemark.*
(V. le tome XXI.)

Page 185, ligne 1 : *Man*, lisez *Moen*.
Ibidem, lig. 3 : *Longomontand*, lisez *Longomontan*.
Ibidem, lig. 5 : *Rozenbourg*, lisez *Rosenbourg*.
Page 196, lig. 27 : *Cappenheim*, lisez *Pappenheim*.
Page 197, lig. 18 : *narwal*, lisez *narval*.
Page 204, lig. 7 : *Dalse*, lisez *Dolce*.
Ibidem, lig. 28 : *Teckhout*, lisez *Eeckhout*.
Page 206, lig. 10 : *canapés*, lisez *canopes*.
Ibidem, lignes 11 et 12 : *papyres*, lisez *papyrus*.
Ibidem, lig. 13 : *calcires*, lisez *cabires*.
Ibidem, lig. 18 : d'*Atique*, lisez d'*Utique*.
Page 207, lig. 29 : *désignée*, lisez *dédaignée*.

N. B. La page 208 et le commencement de la page 209 sont extraits de l'ouvrage de *Marmier*.